



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

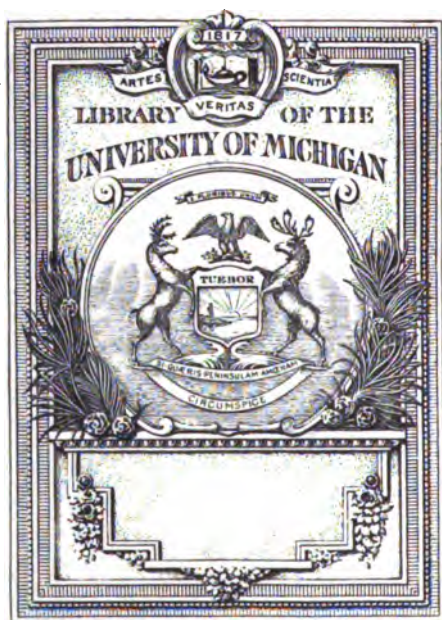
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>











# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

IX.

**PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,**  
**Rue des Mathurins S.-J., n°. 14.**



# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

ET

## DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,  
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle  
de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements,  
la Théologie dogmatique et morale, la doctrine des cas de conscience et l'ancien  
Droit canon; les personnages saints et autres de l'antiquité et de la nouvelle loi,  
les Papes, les Conciles, les Souverains pontifes de l'antiquité chrétienne, et l'ordre  
chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres monastiques et religieux,  
des schismes et des hérésies.

PAR LES RÉVÉRENDS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD.

DOMINICAINS.

REIMPRIME AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ  
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME NEUVIÈME.

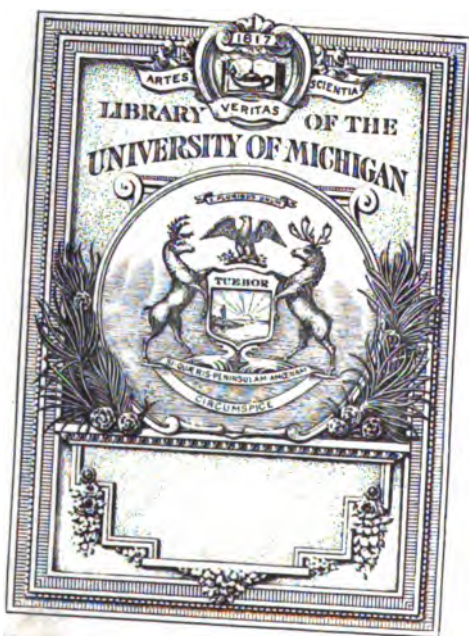


A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 5<sup>e</sup> 10.

M DCCC XXII.



2



# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

IX.

**PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,  
Rue des Mathurins S.-J., n°. 14.**

**BIBLIOTHÈQUE**  
**SACRÉE,**  
**OU**  
**DICTIONNAIRE UNIVERSEL**  
**HISTORIQUE, DOGMATIQUE,**  
**CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE**  
**DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;**

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes; celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de toute la chrétienté, et l'ordre chronologique de leurs Prélat; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

**RICHARD ET GIRAUD,**

DOMINICAINS.

REIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ  
D'ECCLÉSIASTIQUES.

**TOME NEUVIÈME.**



**A PARIS,**  
**CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,**  
**RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.**  
**M DCCC XXII.**

BX

841

,R53

1522

v. 1. 1



## BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

## DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

## D.

**DAABAR SANALÉ**, ville épiscopale de la province de Maru, dixième du diocèse de Chaldée.

**DAAMS** (Pierre), d'Anvers, religieux de la Chartreuse de Lire ou Lière dans le Brabant, a composé en vers héroïques : *Encomiasticum solitudinis cartusianæ*, à Anvers, in-4°, 1623. L'auteur qui n'y a pas mis son nom, s'est fait connaître par cette devise, ou anagramme : *spes me durat*. (Valère André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, in-4°, t. 1, pag. 971 et 972.)

**DABERTH**, ou **DABARITH** (hébr., *parole, chose, abeille, ou qui est soumis*), ville qui fut cédée par la tribu d'Issachar aux Lévités pour leur demeure. (*Josué*, 21, 28.) Joseph en parle sous le nom de *Dabaritta* ou *Darabiitta*, située dans le Grand-Champ, à l'extrémité de la Galilée et de la Samarie. (*Joseph, de Bello*, l. 2, chap. 26.)

**DABERNA** ou **TABERNA** (Joseph), de Camerata en Sicile, capucin, mort en 1677, âgé de soixante-dix-huit ans, a publié, 1° *Symphonie de l'Écriture*, à Messine en 1656. 2° *Traité de l'Art de bien mourir*, ibid., 1652. 3° *Traité des Cérémonies sacrées*, pour célébrer la messe et réciter l'office divin, à Palerme en 1669. 4° *Le Voyage du Calvaire*, et autres traités de piété, en italien. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2482.)

**DABILLON** (André), fut jésuite quelque temps, ensuite compagnon de Jean Labadie, avant que celui-ci eût quitté la religion catholique. Il devint ensuite grand-vicaire de M. Caumartin, évêque d'Amiens, curé dans l'île de Magné en Saintonge où il mourut avant l'an 1664. Il est auteur d'un ouvrage in-4°, imprimé à Paris en 1645, sous ce titre : *Le Concile de la Grace, ou Réflexions théologiques sur*

le second concile d'Orange, et le parfait accord de ses décisions avec celles du concile de Trente, que M. Dupin attribue mal à propos, dans son Histoire ecclésiastique du dix-septième siècle, à M. de Barcos, neveu de Jean du Verger de Haurame, abbé de Saint-Cyran. (Nicéron, *Mém.*, tom. 20.)

DABIR, autrement, *Cariat-Sepher*, la ville des lettres, ou *Cariat-Arbé*, ville de la tribu de Juda, assez près d'Hébron. Elle fut cédée aux Lévites. (*Josué*, 21, 15.)

DABIR, ville de delà le Jourdain, dans la tribu de Gad. (*Josué*, 13, 26.)

DABIR, roi d'Églon. (*Josué*, 10, 3.)

DABRI ou DIBRI, père de Salumith, de la tribu de Dan. (*Lévité*, 24, 11, 12, 13.)

DACE ou DACIE. La Dace dont il s'agit ici était la partie septentrionale de l'Illyrie occidentale, et le pays situé entre la Macédoine au midi, et le Danube au nord. L'empereur Trajan s'en rendit maître dans le second siècle; et les Notices de l'Empire la divisent en six provinces qui sont, Prévalis, Dardanie, Dace Méditerranée, Dace littérale, Mœsie première, Mœsie seconde. On ne peut pas douter que la foi chrétienne n'y ait été établie alors, puisqu'on tint un concile célèbre à Sardique qui était une de ses métropoles en 347, sous Thessalonique qui dépendait en ce temps-là du patriarchat romain.

L'empereur Justinien en fit un

diocèse particulier dans le sixième siècle, et en mit la résidence à Achrida qui était sa patrie. Saint Grégoire envoya le *palium* à son archevêque; ce qui fait voir qu'il le regardait comme de sa juridiction. Mais il y a apparence qu'il y avait alors peu de christianisme, puisqu'on ne voit guère paraître en aucun endroit les noms des métropoles ecclésiastiques, ni des évêchés qui pouvaient y être. Les Bulgares, peuples barbares du nord, établirent un royaume en ce pays dans le neuvième siècle, et en mirent la capitale à Achrida, comme la meilleure ville; et ensuite s'étant convertis à la foi, ils députèrent au pape et aux patriarches de Constantinople. Ceux-ci eurent assez d'adresse pour les attirer, et les engagèrent dans le schisme qui commençait alors à éclater. Ce royaume ayant été ruiné dans le siècle suivant, se rétablit au douzième dans la ville de Ternobe, et leur archevêque y transporta aussitôt son siège et ses droits, et entre tint communion avec le pape; celui d'Achrida ne voulut pas perdre ses anciennes prérogatives, ce qui divisa ce diocèse. Les despotes de Servie qui se faisaient valoir dans le même temps, et avaient mis leur capitale à une nouvelle ville nommée Pech qui est peu connue dans la carte, souhaitèrent qu'elle eût les mêmes honneurs qu'Achrida et que Ternobe, ce que les patriarches de Constantinople ne manqueraient pas de leur accorder; et voilà comment se sont établis les

trois métropolitains qui partagent aujourd'hui le gouvernement ecclésiastique de tout ce pays, et à qui les Grecs donnent le nom de catholiques, ou archevêques indépendans. Aubert Le Mire dit qu'Achrida a six métropolitains sous lui et dix évêques suffragans. M. Smith en parle à peu près de même, puis-qu'il lui soumet dix-huit évêchés; mais ni l'un, ni l'autre ne marquent pas les villes où ils sont. Il en est de même de Pech, à qui M. Smith assigne seize suffragans, sans nous dire où ils peuvent être. Pour Ternobe, il y en a trois dont les noms se trouvent dans toutes les Notices.

Il y a eu de tout temps peu de police et de religion en ce pays; mais il y en a encore moins à présent que les Turcs en sont les maîtres; les chrétiens qui y sont portent le nom d'Albanais ou Arnauts, et sont plus curieux d'avoir le mousquet sur l'épaule, que de prier Dieu. Ils sont aujourd'hui encore partagés entre le rit grec et le rit latin, parce que leurs princes autrefois se joignirent tantôt à l'une, tantôt à l'autre Église; mais ils sont tous si ignorans, qu'à peine ils savent de quelle religion ils sont. On y voit très-peu de bonnes villes, et les meilleures ne sont que comme des villages. (Commanville, *Arch. et Évêch. de l'Univers*, p. 213.)

DACHÉRI (dom Luc), *Voy. ACHÉRI.*

DACIER (André), naquit à Castres le 6 avril 1631. Il suc-

céda à M. Félibien dans l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1695; à M de Harlai, archevêque de Paris, dans l'Académie Française, et à M. l'abbé de Lavour, dans la place de garde du cabinet du Louvre. Il mourut le 18 septembre 1722, âgé de soixante-onze ans, et laissa plusieurs ouvrages, entre autres : *Sancti Anastasii Sinaitæ anagogicarum contemplationum in Hexameron, liber 12, hactenus desideratus cum notis et interpretatione latina*, à Londres en 1682, in-4°. (*Voyez les Mémoires du père Nicéron*, t. 3, et ceux de l'Académie des Belles-Lettres.)

Son épouse, Anne Le Fèvre, née à Saumur en 1651, ne s'est pas moins illustrée que son mari par des ouvrages dont les uns, tels que son édition de *Callimaque*, enrichie par elle de notes savantes, et ses Commentaires sur plusieurs auteurs, à l'usage du Dauphin, lui ont assigné une place honorable dans la république des lettres; et les autres, tels que ses *Traité*s sur le mérite comparé des anciens et des modernes, ses *Disputes* à ce sujet avec La Mothe, sa *Défense* d'Homère contre le père Hardouin, lui donnèrent de son temps une célébrité qui dut fatiguer enfin cette femme naturellement modeste, mais emportée dans son opinion comme le sont toutes les femmes savantes qui croient défendre les intérêts de la vérité. Au reste, née protestante comme son mari, tous deux ont bien

infirmité de la religion en se fortifiant mutuellement dans le dessein qu'ils avaient pris d'abandonner le calvinisme qu'ils abjurèrent ensemble en 1685.

DACRYEN, que l'on croit avoir été abbé de l'Ordre de Saint-Benoît dans le huitième siècle; On lui attribue le *Speculum Monachorum*, et le *Documenta vite spiritualis*, qu'on trouve dans le cinquième volume de la Bibliothèque des Pères. Le nom de Dacryen n'est pas un nom propre, mais appellatif, qui signifie *pleureur*, et que cet auteur a pris. (Possevin, in *Ap. sacr.* Le Mire, in *Auct.*)

DACTYLIOMANCE ou DACTYLIOMANTIE, *dactylomantia*, sorte de divination qui consistait à tenir un anneau suspendu par un fil au-dessus d'une table ronde, sur le bord de laquelle étaient peintes les vingt-quatre lettres de l'alphabet. L'anneau s'arrêtait en sautant sur quelques unes des lettres, et ces lettres, jointes ensemble, composaient la réponse que l'on demandait. Avant que l'on se servit de l'anneau pour la divination, on le consacrait superstitieusement. Celui qui le tenait avait la tête rasée tout au tour; il n'était vêtu que de linges, portait des verveines en main, et récitait des formules de prières faites exprès pour apaiser le Dieu qu'il invoquait. (Ammien Marcellin, lib. 29 et 31.)

DACTYLOMANCE ou DACTYLOMANCIE, *dactylomancia*. Espèce de divination qui se fai-

sait par les anneaux fondus durant le temps de certaines constellations, ou auxquels il y avait des charmes attachés.

DADAN (hébr., *mamelle*; autrement, *amitié*, *oncle*; autrement, *qui juge*), second fils de Regma. (*Genes*, 10, 7.) Les Septante lisent en cet endroit *Dadan*, comme la Vulgate et l'hébreu, mais dans la Genèse, 10, 4, au lieu de *Donanim*, ils lisent *Rhodanim*; et dans *Ézéchiél*, 27, 15, au lieu de *Dedan*, ils lisent les *fils des Rhodiens*. Josephé, dans la Genèse, 10, 4, n'a pas lu *Donanim*; et dans le même chapitre, au lieu de *Dadan*, il a lu *Juda*, qu'il dit père de certains juifs de l'Éthiopie occidentale. (Josephé, *Antiq.* liv. 1, ch. 7, p. 14.) La vraie leçon de la Genèse, 10, 7, est *Dadan*, dont Montanus met les descendants en Palmyrène. Dans le texte hébreu qui n'est point ponctué, les noms de *Dodan*, *Dadan* et *Dedan* s'écrivent de même.

DADAN, fils de Jacsan, et petit-fils d'Abraham par Céthura. Dadan fut père de Lathusim, d'Assurim et de Loomin. Il demeura dans l'Idumée où Jérémie place la ville de Dedan. Ézéchiél parle de *Dedan*, qui venait trafiquer à Tyr avec ceux de Chobar, d'Éden, d'Assur et de Chelmad; ce qui fait juger que l'un ou l'autre des deux *Dadan* demeurerait dans la Mésopotamie, auprès des peuples d'Éden et d'Assur. (*Genèse*, 25, 3. *Jérém.*, 25, 23, *Ézéchiél*, 27, 30, 23.)

DADON, évêque de Verdun et abbé de Saint-Vanne dans le dixième siècle, était fort savant, et avait écrit un poème en vers élégiaques sur les malheurs que son Église avait soufferts dans l'irruption des Normands en Lorraine en 889. Il écrivit aussi, en 903, des mémoires sur la vie de ses deux prédécesseurs Hatton et Bérard; et il fit un registre exact dans lequel il discernait ce qui appartenait aux chanoines, de ce qui était à la mense épiscopale. (Voyez dom Rivet, *Histoire littéraire de France*, t. 6, pag. 196; et dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. 1, p. 831, 832, et *Biblioth. Lorraine*, au mot DADON.)

DADRÉE (Jean), Normand, docteur en théologie de la Faculté de Paris, entra dans la société de Navarre en 1572; prit le bonnet de docteur en 1576, et mourut dans le dix-septième siècle. On a de lui, 1° des lieux communs tirés des auteurs anciens, ecclésiastiques et profanes, imprimés à Paris en 1582. 2° Une Chronologie des Archevêques de Rouen; à Rouen, 1618. 3° Une édition des œuvres d'Eusèbe, à Paris, 1681. 4° La vie de Jésus-Christ, écrite par Ludolphe, et disposée par Dadrée, pour servir à la prédication, à Paris, 1589, 5° Une édition de la Glose ordinaire. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1423.)

DADYBROS, ville épiscopale de la Paphlagonie, au diocèse du

Pont, sous la métropole de Gangres. (Justin., *novell.* 29.) Hiérocles et les autres Notices l'appellent *Dadydra* au féminin. On ne la trouve point dans de plus anciens auteurs. Ses évêques sont :

1. Polychrone, assista au concile de Chalcédoine (*Act.*, 6), et souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

2. Cyrion, se trouva et souscrivit au cinquième concile général.

3. Phocas, au sixième et aux canons in *Trullo*.

4. Nicétas, au septième.

6. Christophe, au concile de Photius après la mort de saint Ignace. (*Or. chr.* tom. 1, p. 555.)

DAELHEM ou DALEM (Melchior), natif de Hasselt, petite ville du diocèse de Liège, embrassa l'Ordre des Augustins où il enseigna la jeunesse pendant plusieurs années à Bruxelles et à Louvain. Il mourut à Hasselt le 13 février 1636, âgé de cinquante-six ans. On a de lui deux panégyriques latins; l'un adressé au sénat de Bruxelles, l'autre à Foulcord van Achelen, assesseur du conseil ecclésiastique. *Epicedion in obitu Mariæ Beckheriæ*, à Louvain, 1624, in-4°. *Arca honoraria, Christi ac Sanctorum, ortum auctumque Zonigeræ sodalitatæ S. Augustini continens*, à Louvain, 1618, in-8°. C'est la traduction latine d'un petit livre français de Georges Maigret, confrère de Dalem, concernant la confrérie de la Ceinture de Saint-Augustin. (Valère-André, *Bibl.*

*belg.*, édition de 1739, in-4°, tom. 2, pag. 686.)

**DAELMAN** (Charles Ghislain), docteur-régent en théologie, professeur royal et président du collège du pape à Louvain, et chanoine de Saint-Pierre en la même ville, né en 1670 d'une bonne famille. Il répondit en 1706, par des thèses publiques imprimées à Louvain la même année, aux objections que Jean Opstraet, licencié en théologie, lui fit sur le Système de la Grace. On a encore de M. Daelman, un traité de *Actibus humanis*, fort recherché, et une théologie entière imprimée en 1735; ouvrage rempli d'érudition, et dans lequel il adopte souvent les principes de saint Thomas, dont il fut toujours l'admirateur. M. Daelman mourut universellement regretté à Louvain le 21 décembre 1731, à soixante-un ans. Il a été un des grands hommes de l'Université de Louvain, théologien profond, orateur sublime, ami et protecteur des gens de lettres. Il gouverna long-temps cette Université comme recteur, et en ménagea les intérêts comme député dans des circonstances difficiles et épineuses. (*Mémoires communiqués par M. le vicomte de Haro et d'Enghein.*)

**DAFROSE**, femme de Flavien, préfet, ou officier de la préfecture de Rome, et mère de sainte Bibiane ou Bibienne, et de sainte Démétrie sa sœur, eut la tête coupée pour la foi, sous Julien l'Apostat, vers l'an 363. (Baillet, 2 décembre.) *V.* BIBIANE.

**DAGILE**, femme d'un maître-

d'hôtel de Hunneric, successeur de Genserich, tous deux rois des Vandales, qui étaient Ariens, souffrit beaucoup pour la confession de la foi catholique. Après l'avoir chargée de coups de fouet et de bâton, on la relégua dans un lieu sauvage où elle ne recevait aucune consolation humaine. C'est ce qui la fait mettre au nombre des cinq cents confesseurs qui furent les compagnons de saint Eugène, évêque de Carthage, qui confessa sous Hunneric, et qui mourut l'an 505. (Baillet, tom. 2, 13 juillet, pag. 215.) *Voy.* SAINT EUGÈNE.

**DAGOBERT II**, était fils de saint Sigebert, roi d'Austrasie, et de la reine Imnechilde. Il vint au monde vers l'an 648, perdit son père à l'âge de six ans, et fut exilé dans le fond de l'Irlande par Grimoald, maire du Palais, homme également ambitieux et puissant, et y épousa une femme nommée Mecchilde, ou Mathilde qui lui donna plusieurs enfans dont l'aîné fut sainte Irmine qui mourut vierge et abbesse d'Ocren, ou de la Grange, près de Trèves. Dagobert fut rétabli dans ses États où il bâtit et dota divers monastères, fit beaucoup de pieuses donations et nombre d'autres actes de religion qui lui méritèrent le titre de saint. La France était alors gouvernée, sous le roi Thierry, par l'autorité d'Ebrouin, maire du Palais qui fit assassiner Dagobert dans la forêt de Yavre, en un endroit nommé *Scorzes*, à cinq quarts de lieue environ de la ville de Stenay sur la Meuse, le 23 décem-

bre de l'an 679. C'est en ce jour que l'on trouve la fête d'un saint Dagobert marquée en divers calendriers et martyrologes, tantôt avec la qualité de martyr, et quelquefois avec celle de simple confesseur. C'était l'usage en cet temps-là de donner le titre de martyr aux gens de bien qui avaient été tués injustement, quoique ce ne fût pas pour une cause de religion. La ville de Stenay honore saint Dagobert comme son patron : elle fait sa fête principale le 23 décembre, et celle de la translation de son corps dans la chapelle royale de Stenay le 2 de septembre. L'on trouve encore le 10<sup>e</sup> du même mois consacré à sa mémoire dans les additions du Martyrologe de Bède. (*Voyez la Dissertation de Henschénius sur les trois Dagobert, rois de France, et son Exégèse qui est une espèce de supplément, avec des corrections, à sa Dissertation, à la tête du troisième tome de l'avril de Bollandus ; M. de Valois le jeune, dans son Histoire de France ; le père Le Coindre dans ses Annales ecclésiastiques de France ; le père Mabillon, dans la préface de la seconde partie du troisième Siècle bénédictin. Baillet, tom. 3, 23 décembre, pag. 281.*)

DAGON (hébr. *du froment*, du mot *dagan*; autrement, un poisson, du mot *Dag*), idole des Philistins dont il est parlé (*Judic.*, 16, 23. 1. *Reg.*, 5, 2 et seq.) On ne convient, ni du dieu que les Philistins adoraient sous le nom de Dagon, ni de sa figure. L'auteur du grand Étymologique dit que Dagon était Saturne; d'autres,

que c'était Jupiter ; d'autres, que c'était Vénus ; d'autres, Cérès, ou Isis. Pour ce qui est de sa figure, les uns lui donnent le haut de l'homme et le bas du poisson ; d'autres le haut du poisson et le bas de l'homme ; d'autres le font tout homme, ou tout poisson. Ce qui est certain, c'est que l'Écriture marque assez que la statue de Dagon avait la figure humaine, au moins par le haut, puisqu'elle dit que l'Arche du Seigneur ayant été placée dans le temple de Dagon, le lendemain, lorsque les prêtres voulurent entrer dans ce temple, ils trouvèrent la tête et les mains de Dagon sur le seuil de la porte, pendant que le reste du tronc de la figure était demeuré à sa place. Il est probable aussi que Dagon n'était autre que la déesse Vénus, que l'on représentait comme une femme qui avait tout le bas d'un poisson. Diodore de Sicile, liv. 2, pag. 67, *seu* 92, dit qu'à Ascalon, ville fameuse des Philistins, on adorait la déesse Derceto ou *Atergatis*, sous la figure d'une femme ayant tout le bas d'un poisson. Il y avait un temple de Dagon à Gaza qui fut renversé par Samson, et un autre à Azoth où les Philistins déposèrent l'Arche du Seigneur. Il y avait une ville dans la tribu de Juda nommée Bethdagon, ou demeure de Dagon, et une autre de même nom sur les frontières d'Aser. Eusèbe met aussi un bourg, nommé Cophar-Dagon, ou Champ de Dagon, entre Jamnia et Diospolis. (*Voyez la dissertation de dom Calmet sur l'O-*

rigine et sur les Divinités des Philistins, à la tête de son commentaire sur le premier livre des Rois.)

DAGON, ou DOG, ou DOCH, forteresse dans la plaine de Jéricho où Ptolomée, fils d'Abobi, avait sa demeure, et où il tua en trahison Simon Machabée, son beau-père, avec Mathathias et Judas ses deux fils. (1. *Mach.*, 16, 15 et 16.)

DAGONEL (Pierre), jésuite, né à Lifou-le-Grand en 1585, entra dans la société le 2 août 1605, et mourut à Pont-à-Mousson le 7 décembre 1650. On a de lui, 1<sup>o</sup> le *Chemin du Ciel*, nommément pour les nobles et les personnes de qualité, tiré des écrits de la vie de saint François de Sales, imprimé à Nancy en 1627. 2<sup>o</sup> *Traité des Indulgences*, ibid., 1626, in-8°. 3<sup>o</sup> *Les dévotes Pensées touchant la connaissance et l'amour de Jésus-Christ*, recueillies de saint François de Sales, à Paris, 1631, in-16. 4<sup>o</sup> *Dosithee, ou la Vocation religieuse*, ibid., in-12. 5<sup>o</sup> *L'Échelle des Saints*, chez Sébastien Cramoisi, 1638, in-12. 6<sup>o</sup> *Le Miroir des richesses touchant le bon usage des richesses pour mériter le Ciel*; chez le même, 1641, in-8°. 7<sup>o</sup> *Les Devoirs du Chrétien à la sainte communion*, à Lyon, 1643 et 1647, in-12. (*Voyez* dom Calmet, dans sa *Bibliothèque Lorraine*, et le père Abrain, dans son *Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson*, liv. 8, art. 75 et suiv. où il fait un magnifique éloge des vertus du père Dagonel.)

DAGONNEAU (Jean), auteur français du dix-septième siècle, a donné la *Susanne de Daniel*, avec des notes, à Paris en 1611. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1867).

DAGOUMER (Guillaume), né à Ponteau-de-Mer, fit ses études au collège d'Harcourt à Paris, et y enseigna ensuite la philosophie avec la plus grande distinction. Il mourut à Courbevoie en 1745, après avoir été principal de son collège et recteur de l'université. On a de lui une *Philosophie imprimée* qui est fort estimée.

D'AGUESSEAU (Henri-François), chancelier de France, né à Limoges le 27 novembre 1668, n'eut presque pour maître dans ses études que son père, Henri d'Aguesseau, conseiller d'État. Il se rendit habile presque dans toutes les langues, dans la jurisprudence et dans la science des livres saints, sur lesquels il fit des notes savantes. Son mérite supérieur l'éleva successivement aux charges distinguées de procureur du Roi au Châtelet, d'avocat-général au Parlement, de procureur-général, et enfin de chancelier, charges qu'il exerça avec une supériorité de conduite et de génie qui le faisaient respecter, admirer et aimer de tout le monde, et surtout des premiers magistrats qui le regardaient, avec tant de justice, et comme leur oracle et comme leur modèle. Il mourut le 9 février 1751, et fut enterré dans la paroisse d'Auteuil, auprès d'Anne Le Febvre d'Ormesson, son épouse.



On a donné, depuis sa mort, ses discours en deux volumes in-12 et in-4°, où brillent de toute part l'ordre, la clarté, l'éloquence, l'érudition et la solidité, et qui passeront pour des chefs-d'œuvre tant que subsistera le véritable goût. On a imprimé les œuvres de cet illustre magistrat, qui forment plusieurs volumes in-4° dont le premier a paru à Paris en 1761, chez les libraires associés, Desaint et Saillant, Jean-Thomas Hérisant, Savoie, Simon, imprimeur du Parlement, Durand. Les préliminaires de ce volume peignent le grand magistrat, l'homme vertueux, le bel-esprit et l'orateur parfait. On y trouve les divers éloges qu'on a tracés de M. d'Aguesseau, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Les éloges qui ont été faits du vivant de M. d'Aguesseau sont au nombre de trois, et consistent en trois discours, que trois avocats célèbres, MM. Tartin, Cochin et Terrasson, prononcèrent à la présentation des lettres de ce premier magistrat. Les éloges qui ont été faits après la mort de M. d'Aguesseau sont deux discours très-estimables, l'un de M. de Morlhon, juge-mage de Toulouse; l'autre de M. Thomas, professeur de l'Université de Paris.

DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, est auteur des ouvrages suivans : *Exercices chrétiens des gens de guerre* où les instructions les plus intéressantes sont confirmées par des traits d'histoire curieux et édifiants, à Lyon, chez Aimé de La

Roche, 1749. *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, ibid., 1758, 1 vol. in-12. *Exercices du Chrétien*, contenant les préservatifs les plus sûrs contre le péché, ibid., 1759, 1 vol. in-12. *Le Journal Chrétien*, mois de novembre; 1757, pag. 57, annonce cet ouvrage comme l'un des plus utiles et des mieux faits en ce genre. *La Consolation du Chrétien dans les fers*, ou le *Manuel des chiourmes* qui sont sur les galères du Roi, très-propre aussi à tous les prisonniers, où les vérités intéressantes sont confirmées par des traits d'histoire curieux et édifiants; chez le même libraire, 1759.

DAILAM, ou DILEMA (les Syriens disent *Dilum*), contrée d'Hyrcanie, étendue et montagneuse, proche la mer Caspienne, qui se termine au levant par la Tabarestanie, et au couchant par l'Adorbigaine. Procope dit que ses habitans, quoiqu'environnés de tous côtés par les Persans, n'obéissaient cependant point à leurs Rois, étant à l'abri de toute entreprise de leur part, par les rochers escarpés qui empêchaient qu'on ne pénétrât dans leurs pays. Les Nestoriens prétendent que la foi y fut portée sous le patriarche Timothée, aussi bien que chez les Gélanites, ou Chilanites, leurs voisins. La ville principale des Dilemites se nomme Raidebar, suivant Golius. Le géographe de Nubie croit que ce fut Mukar, proche de la mer Caspienne. Quoiqu'il en soit, les Dilemites ont eu les évêques suivans :

1. Sabaschal Jésus, qui fut tué par les païens. (Tom. 2, *Bibl. Orient.* pag. 496.)

2. Cardage, ordonné par Timothée.

3. Jabellaha, frère du précédent. (Ibid. ,)

4. Élie, ordonné par le même Timothée.

5. N....., sous le catholique Maris II. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1293.)

DAILLÉ (Jean), ministre de Charenton, né à Châtellerault le 6 janvier 1594, entra en 1612 chez du Plessis-Mornai, gouverneur de Saumur, pour veiller à l'éducation de ses deux petits-fils. Il fut reçu ministre de la religion prétendue réformée en 1623. En 1625 il fut ministre de Saumur, et en 1626 le consistoire de Paris l'appela pour exercer le même emploi à Charenton où il passa le reste de sa vie. Il mourut à Paris le 15 avril 1670, âgé de soixante-dix-sept ans. Ses ouvrages sont, 1° *Apologie des Synodes d'Alençon et de Charenton*. 2° *Apologie des Églises réformées*. 3° *De pœnis et satisfactionibus humanis*. 4° *De jeuniis et quadragesima*. 5° *De libris suppositis Dionisio Aréopagite et Ignatio*. 6° *De cultu religioso*. 7° *De fidei ex scripturis demonstratione*. 8° *De Confirmatione et Extrema-Untione*. 9° *De Confessione*, etc. (M. l'abbé Joly, *Remarques sur le Dictionn. critique de Bayle*. Moréri, édition de 1759.)

De tous ses ouvrages, celui qui fit le plus de sensation dans le monde chrétien fut son *Traité de l'emploi des saints Pères*, pour

le jugement des différends en religion, in-8°, imprimé à Genève en 1632. L'auteur, selon un biographe moderne, y prouve que l'autorité des saints Pères n'est d'aucun poids pour juger les controverses existantes entre les catholiques et les protestans, parce que les saints Pères ne peuvent être pris pour juges de questions élevées long-temps après eux, et qu'ils n'ont pu connaître, et que d'ailleurs, comme hommes, ils ne sont point infaillibles. On ne peut rendre un hommage plus éclatant à la saine doctrine de notre Église, qui s'appuie précisément sur l'autorité des saints Pères pour combattre l'erreur partout où elle la trouve. C'est abuser du raisonnement que de soutenir qu'une vérité, reconnue comme telle dans notre sainte religion, pourrait être détruite un jour par une autre que l'on découvrirait quelques siècles après. Si de pareils argumens pouvaient avoir une ombre de raison, on pourrait également les appliquer à l'autorité et à la doctrine des apôtres eux-mêmes. Quant à la faillibilité naturelle des saints Pères, sans décision définitive de l'Église, nous sommes d'accord avec les protestans qui n'ont pas besoin de prendre tant de peine pour nous apprendre ce que nous consacrons nous-même dans nos hymnes :

*Quæ dixere tuis consona sensibus,  
Nostris illa Deus cordibus imprimas*, etc.

(Brév. de Paris, etc. *Office de la nuit, du Commun des Docteurs*.)

DAILLI (Pierre). (*Voy. AILLI*.)

DAIM, *dama* ou *damula*, bête fauve et sauvage, de grandeur moyenne, entre le cerf et le chevreuil. Le daim passait pour un animal pur chez les Juifs. Il est naturellement timide et fort prompt à la course. (*Deuteronomie*, 12, 15, 22. *Proverbes*, 6, 5. *Isaïe*, 13, 14.)

DAINEFFÉ ou DAINEFF (Grégoire) de Liège, religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, docteur en théologie et professeur en l'abbaye de saint Hubert, fleurit jusque vers l'an 1640. On a de lui, 1<sup>o</sup> *Epitome historiarum vitæ monasticæ sancti Augustini*, imprimé avec un ouvrage de Jean Gonzalez de Crispana, *de institutione et antiquitate familiæ sancti Augustini*, à Anvers, 1612. 2<sup>o</sup> *Tractatus de triplici mundo, divino, angelico et humano*, dont la première partie seulement qui traite de *mundo divino*, a paru à Liège en 1639, in-fol. (Valère-André, *Bibl. belg.* Dupin; *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2052.)

DAIR, religieux césarien d'Amiens. Nous avons de lui le supplément à l'Almanach de Picardie, en 1753, et l'Histoire de la ville et du diocèse d'Amiens, depuis son origine jusqu'à présent, ouvrage enrichi de cartes, de plans et de différentes gravures, à Paris, chez la veuve Delaguerre, 1757, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.

DAIR-HANNES, ville épiscopale de la province de Maru, dixième du diocèse de Chaldée.

DAIR-HÉRACLI, ville épis-

copale de la province patriarchale ou du Catholique, au diocèse de Chaldée.

DAIR-DAKUKA, ville épiscopale des Garmiens, second siège de la province de Beth-Garmé, au diocèse de Chaldée, éloignée d'Arbela de cinq jours de chemin. Amri dit que c'est la même que Lasciuma. C'était le siège du métropolitain de Beth-Garmé où il y a eu les évêques suivans :

1. Sébarjésus 1<sup>er</sup>.

2. Michée.

3. Sébarjésus II, en 596.

4. Ananjésus 1<sup>er</sup>, 780.

Ces deux évêques furent aussi catholiques.

5. Théodore, ordonné par le catholique Jean III, vers l'an 893.

6. Emmanuel, fait catholique en 938.

7. Sébarjésus III, catholique, sous le nom de Sébarjésus V. (*Biblioth. orient.* t. 2, p. 413. *Oriens christ.*, t. 2, p. 1244.)

DAIS, petit édifice en forme de voûte, de dôme, ou de tour, soutenu de quatre colonnes et d'autant d'arcades, qui couvrait autrefois l'autel, et qu'on appelait *ciboire*. Les colonnes et la voûte de ces dais étaient hautes. A chacune des arcades il y avait un grand rideau pendant jusqu'à terre, que l'on tirait en certains temps de la messe pour cacher tout l'autel. Il y a encore quelques uns de ces dais de bronze, de fer, de bois qui servent à couronner un autel, une chaire de prédicateur, une œuvre d'église, mais la plupart sont d'étoffe. Il y a aussi des dais porta-

tifs sur deux ou quatre colonnes, sous lesquels on porte le Saint-Sacrement. (*Bocquillot, Liturg. sacr.*, pag. 106 et 107.)

**DALAI** (hébr., *le pauvre*, ou *l'épuisement du Seigneur*; autrement, *la branche de la vigne*), fils d'Éliœnai, de la famille de David. (1. *Par.*, 3, 24.)

**DALAIAS**, un des conseillers du roi Joakim qui s'opposa inutilement à ce prince lorsqu'il brûla le livre du prophète Jérémie, que Baruch avait écrit sous la diction de ce prophète. (*Jérémie*, 36, 25.)

**DALIAU**, de la race des prêtres. Il était de la vingt-troisième des bandes qui devaient servir dans le Temple. (1. *Par.*, 24, 18.)

**DALDA**, ville épiscopale de Lydie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes. Suidas l'appelle *Daldis*, et remarque que ce fut le lieu de la naissance d'Artémidore. Les habitans la nomment *Messen*, et c'est sans doute celle qu'Hierocle dit être *Mossine*, qu'il ne faut pas confondre avec Mottène, autre ville de Lydie. Voici ses évêques :

1. Paul, vint au concile d'Éphèse, et s'unit à ceux qui s'opposaient à son ouverture, jusqu'à ce que les Orientaux fussent arrivés. Il souscrivit cependant à ses décrets; vingt-sept ans après il souscrivit aussi à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

2. Théodore, au sixième concile général.

3. Jean, au septième concile général.

4. Épaphane, à celui où Photius fut rétabli. (*Oriens christ.*, tom 1<sup>er</sup>, pag. 892.)

**DALETH**, quatrième lettre des Hébreux, d'où est venu le *delta* des Grecs.

**DALFIN**, ou **DAUFIN** (saint), c'est le même que saint Chaumont, ou Annemond. (*Voyez ANNEMOND.*)

**DALIER** (Odet), jésuite, prédicateur du dix-septième siècle, a laissé deux volumes in-8° de Sermons, imprimés à Lyon en 1681.

**DALILA** (hébr. *pauvre, menue*, ou *chevelure*), courtisane qui demeurerait dans la vallée de Sorec, de la tribu de Dan, près le pays des Philistins. Samson l'aima et même l'épousa, selon quelques uns. Les princes des Philistins l'ayant su, vinrent trouver cette femme, et lui promirent chacun onze cents pièces d'argent si elle pouvait découvrir d'où venait à Samson sa force extraordinaire, et le leur faire savoir. Dalila, après trois tentatives inutiles, ayant enfin appris que la force de Samson consistait dans ses cheveux, le fit raser pendant qu'il dormait sur son sein, et le livra aux Philistins qui le chargèrent de chaînes, et le menèrent à Gaza où il demeura en prison jusqu'à sa mort. (*Judic.*, 16, 4.)

**DALISANDUM**, siège épiscopal de la province d'Isaurie; au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie. Ptolémée met cette espèce de ville dans la Cataonie, contrée de Cappadoce proche de la Cilicie, appelée As-

pera, dont une partie a été attribuée à l'Isaurie. Il faut donc que ce siège ait passé du Pont au patriarchat d'Antioche, depuis que Séleucie est devenue métropole des villes de la nouvelle Isaurie. Basile de Séleucie (au liv. 2 de la Vie et des Miracles de sainte Thècle, chap. 10) nous apprend que Dalisande est plutôt un fantôme de ville, qu'une ville, et qu'elle doit être mise au nombre des villes obscures et de peu de conséquence, comme celle dont parle saint Basile dans sa lettre à Amphiloque, dans lesquelles cependant il rétablit des évêques. Ceux de Dalycante sont :

1. Marin, assista au premier concile général de Constantinople.

2. Étienne, représenté par Basile de Séleucie au concile de Chalcédoine; il souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

3. Constantin 1<sup>er</sup>, au sixième concile général.

4. Côme, aux canons *in Trullo*.

5. Constantin II, au septième concile général.

6. Constantin III, siégeait en 1156, et assista au concile de Constantinople, où Soterich Panteuène fut condamné pour son erreur sur le sacrifice de Jésus-Christ, qu'il disait n'avoir point été offert au Fils comme Dieu. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 1025.)

DALMAÇE, ou DALMAT (S.), d'une famille distinguée dans l'Empire d'Orient; fut d'abord officier dans la seconde compagnie des gardes du Palais, sous

l'empereur Théodose-le-Grand, vers l'an 380. Il fut marié sous l'empereur Valens, sans que le dangereux lien du mariage, ni le soin des enfans que le Seigneur lui donna, fissent un obstacle aux devoirs de sa piété. L'an 383, il embrassa la vie solitaire et se mit avec son fils saint Fauste sous la discipline de saint Isaac, à Constantinople. Ce saint abbé ayant reconnu la solidité de sa vertu, par une longue expérience, le nomma, en mourant, son successeur dans le gouvernement de son monastère. Il était si amateur du jeûne et de la solitude, que l'on prétend qu'il passa une fois quarante jours sans manger, et qu'il fut quarante-huit ans sans sortir de son cloître, pas même durant les tremblemens arrivés à Constantinople, quelque instance que lui fit l'Empereur d'assister aux processions qui se firent à cet occasion. Cette grande retraite n'empêcha pas qu'il ne donnât ses soins à d'autres monastères que le sien, et qu'il n'en bâtit un de son nom qui tint le premier rang entre tous ceux de Constantinople, supposé que le patrice Dalmace qui en fut le fondateur, n'ait été autre que lui. Mais rien ne fut plus glorieux au saint abbé, que les services qu'il rendit à toute l'Eglise au sujet de l'hérésarque Nestorius. Ayant su comment saint Cyrille d'Alexandrie qui avait présidé au concile d'Ephèse, et les évêques catholiques qui y avaient assisté, étaient maltraités par les partisans de Nestorius, il alla

en procession au palais de l'empereur Théodose, avec un grand nombre de moines et une multitude de séculiers qui portaient des cierges et chantaient des psaumes, parla à l'Empereur, lui ouvrit les yeux, et lui fit promettre qu'il écouterait les députés du concile, et qu'il remédierait aux désordres que ses commissaires, joints aux Nestoriens, avaient causés sous son autorité. Saint Dalmace écrivit aussitôt au concile qui lui répondit en corps d'une manière très-glorieuse à sa mémoire, et lui donna une procuration pour agir en son nom à Constantinople, dans tout ce qui pourrait regarder la foi et les intérêts de l'Eglise catholique. On croit que le saint abbé ne vécut pas longtemps après cette commission qui lui mérita le titre d'avocat d'Ephèse. Il fut aussi qualifié d'archimandrite, c'est-à-dire, supérieur de monastères, soit parce qu'il en gouvernait plusieurs, soit parce qu'il était le plus ancien des abbés de Constantinople. Cette qualité devint un titre de prééminence que l'on fit passer de sa personne à celle de ses successeurs. L'Eglise grecque honore saint Dalmace, saint Fauste son fils, et saint Isaac son maître, le 3 août. (*Voyez les Actes du concile d'Ephèse; la seconde partie de la Préface du père Garnier, sur Marius Mercator. L'Histoire des Moines d'Orient, de M. Bulteau. M. Baillet, tom. 2, 3 août.*)

DALMACE MONER, bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique,

minique, naquit l'an 1291, dans un petit bourg appelé Sainte-Colombe de Fernex, près de Gironne en Catalogne, où il reçut l'habit des dominicains à l'âge de vingt-trois ans. On l'obligea d'enseigner pendant plusieurs années; mais les exercices littéraires ne pouvant ralentir le désir qu'il avait de mener une vie inconnue, on le chargea de l'éducation des novices. Ce fut dans cet emploi que le bienheureux Dalmace, rendu, pour ainsi dire, à lui-même, se fit une loi de ne quitter la solitude qui faisait toutes ses délices, que par une nécessité indispensable, sans que l'évêque de Gironne et quelques seigneurs de la cour, les infants mêmes qui essayèrent souvent de le tirer de sa retraite, pussent vaincre sa délicatesse sur ce point. Cet amour de la vie cachée le pressant de plus en plus, il obtint la permission de se retirer dans la fameuse grotte, appelée en Provence *la Sainte-Baume*, où, pendant trois années, il mena une vie plus angélique qu'humaine, occupé le jour et la nuit à méditer la loi du Seigneur, à chanter ses louanges, et à pratiquer les plus rudes mortifications. Rappelé à Gironne par ses supérieurs, il se creusa une espèce de grotte dans un roc de son monastère où il passa les quatre dernières années de sa vie, n'en sortant que pour assister avec ses frères aux actes de communauté. Il y finit sa sainte carrière le 24 septembre 1341, dans la cinquantième année de son âge. On fit la trans-

lation de ses reliques le 22 septembre 1613. Le pape Innocent XIII a approuvé son culte par un décret du 13 août 1721 ; et Benoît XIII, par un autre du 10 juin 1726, a permis à tout l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi qu'à tout le clergé séculier et régulier du diocèse de Gironne, d'en faire tous les ans l'office. Sa fête est fixée au 24 septembre. (Bzovius, *ad an.* 1341, in-18. Le père Touron, dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 2, p. 211.)

DALMANUTHA (hébr., *seau* ; autrement, *épuisement*, *maigreur*, *branche*). Saint Marc, ch. 8, dit que Jésus-Christ, s'étant embarqué sur la mer de Tibériade avec ses disciples, vint à Dalmanutha. Saint Matthieu, chap. 15, rapportant le même événement, dit que le Sauveur alla à Magedan, et plusieurs manuscrits de saint Marc disent de même. Le grec de saint Matthieu porte *Magdala*. Le syriaque, l'arabe et plusieurs anciens exemplaires grecs portent *Magdan*. Cellarius et Lightfoot suivent la leçon qui porte *Magdala*, qu'ils placent au voisinage de Gadan et de Tibériade, à l'orient du lac de Génézareth, et disent que c'est au voisinage de cette ville de *Magdala*, qu'était celle de Dalmanutha.

DALMAS (le père Joseph-Antoine), jésuite, a donné : *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, à Toulouse, chez Birosse, 1747, deux vol. in-12. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, chez Hippo-

lyte-Louis Guérin, rue Saint-Jacques, à *Saint-Thomas d'Aquin*.

DALMATIE, province de l'Empire d'Occident, sujette d'abord au préfet d'Italie, ensuite aux Hérules, puis aux rois goths, et enfin à Charlemagne qui se rendit maître du royaume d'Italie en 806. Peu de temps après, les Empereurs grecs la soumi- rent, et elle ne recouvra sa liberté que sous l'empire de Michel-le-Bègue, en 832 ; mais la sainte des Slavons les porta à la fin à se donner aux Vénitiens qui l'ont possédée les derniers.

On prétend que l'Évangile y fut annoncé du temps des apôtres, et on se fonde sur ce qui est dit dans la seconde épître à Timothée (ch. 4, v. 20), que Tite, disciple de saint Paul, alla en Dalmatie. (*Voyez* SALONE, métropole de cette province.)

L'an 1199, Jean, chapelain du pape Innocent III, et Simon, son sous-diacre, tous deux légats du Saint-Siège, tinrent un concile en Dalmatie, dans lequel ils firent douze canons.

Le premier ordonne qu'on dépose pour toujours les évêques qui prennent de l'argent pour l'ordination, et qu'on mette au rang des laïcs ceux qui ont été ordonnés.

Le second approuve l'ancienne division des biens ecclésiastiques en quatre parties.

Le quatrième porte qu'on gardera le secret de la confession, sous peine de perdre son office et son bénéfice.

Le huitième condamne les

laïcs qui donnent des bénéfices, et ceux qui les reçoivent de leurs mains.

Le dixième excommunie les maris qui quittent leurs femmes sans attendre le jugement de l'Église.

Le onzième défend d'ordonner les bâtards.

Le douzième défend d'ordonner aucun prêtre qu'il n'ait atteint l'âge de trente ans. (Labbe, tom. 11, pag. 1.)

**DALMATIQUE**, *dalmatica*, ornement d'église propre aux diacres et aux sous-diacres qui assistent le prêtre à la messe, ou dans les autres cérémonies. La dalmatique est ainsi nommée des peuples de Dalmatie, qui s'en servaient communément, selon saint Isidore, (lib. 19, *Origin.*, cap. 22.) Le père Thomassin et M. Fleury disent aussi que la dalmatique était un habit profane et ordinaire aux laïcs. Les empereurs et les rois étaient revêtus de dalmatiques à leurs sacres et en d'autres cérémonies. Alcuin dit que le pape saint Sylvestre mit le premier la dalmatique en usage pour les diacres de l'Église romaine seulement, et il paraît qu'à la fin du sixième siècle les évêques mêmes n'avaient point encore droit de la porter, puisque saint Arige, évêque de Gap, demanda cette grâce à Saint-Grégoire-le-Grand qui la lui accorda à lui et à son archidiacre. (Liv. 7, épist. 112. Arigio, épist. de Gall.) Depuis ce temps, d'autres évêques prirent la dalmatique et la com-

munièrent à leurs diacres, et enfin aux sous-diacres. (Valafride Strabon, au 24<sup>e</sup> chap. de son *Traité des Offices divins*, dit que de son temps, c'est-à-dire vers le milieu du neuvième siècle, tous les évêques et quelques prêtres se croyaient en droit de porter la dalmatique sous la chasuble. Anciennement les dalmatiques étaient faites en forme de croix. Elles avaient du côté droit des manches larges, et du côté gauche de grandes franges. La dalmatique marque au diacre la protection divine, la joie du Saint-Esprit et la justice. (De Vert, *Cérémonie de l'Église*, tome 2, page 350. Bockquillot, *Liturg. sacr.*, pag. 146.) En Orient, les dalmatiques descendent presque jusqu'aux talons, et elles ont les côtés cousus presque jusqu'au bas, aussi bien que les manches closes. (Moléon, *Voyage liturg.*, pag. 450.)

**DALON**, ou **DALONE**, lieu du Limousin où il y avait une abbaye de l'Ordre de Cîteaux. On y tint un concile l'an 1114, dont parle le père Mabillon dans le cinquième tome de ses *Annales bénédictines*, pag. 595.

**DALON**, *Dalonum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située au diocèse de Limoges, près de la rivière de Dalon qui se jette dans celle de Lauvezère, à une lieue de Saint-Robert, à cinq de Brive, à six de Périgueux, et à douze de Limoges. Elle fut fondée en 1114 par Géraud de Sala, père de plusieurs autres monastères, et auquel Géraud et Gol-



férens de Tours, hommes très-qualifiés de ce temps-là, donnèrent le terrain où elle était bâtie, et qui pour lors était couvert de bois. L'abbaye de Dalon était autrefois si considérable, qu'il y avait jusqu'à trois cloîtres, l'un pour les moines, l'autre pour les Frères-Convvers, et le troisième pour les hôtes. Dans les derniers temps, il y a eu au moins sept abbayes qui en dépendaient. L'Église avait quelque chose d'auguste et de grand. Les Anglais détruisirent sa nef. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 623.)

DALUS (Isidore), auteur du dix-septième siècle qui a fleuri jusque vers l'an 1670, a publié, 1° *Opusculs des traditions*, à Paris 1666. 2° *Traité de l'Église*, à Lisbonne, 1667. 3° *Des Actions humaines*, à Paris, 1671. (*Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2467.)

DALY ou DALADII (Daniel ô), nommé dans l'Ordre de Saint-Dominique où il fit profession, *Dominicus à Rosario*, était né dans le comté de Kerry en Irlande, d'une noble et illustre famille. Après avoir passé quelque temps dans le couvent des dominicains de Troly, il se rendit en Flandre, d'où il passa à Lisbonne pour avancer la fondation du couvent que Philippe IV faisait bâtir aux dominicains irlandais, sous le nom de *Corpo-Sancto*. Le père Daly en fut premier supérieur à la re-commandation de la duchesse de Mantoue qui lui aida aussi à fonder le monastère du Bon-

Succès, pour des dominicaines irlandaises. Lorsque le duc de Bragance monta sur le trône de Portugal, le père O-Daly fut employé dans les affaires de la plus grande importance, et devint confesseur de la nouvelle Reine. En 1665, on l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de Louis XIV, roi de France, pour négocier un traité d'alliance et d'affinité entre les deux cours; et, lorsqu'il fut arrivé à Paris, il ne voulut point d'autre logement que le couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré où il demeura durant tout le temps de son ambassade. Toute la cour lui applaudit, le respecta, l'estima sincèrement, et lui donna ce bel éloge, « que personne n'a » jamais su faire une union plus » heureuse de la piété avec la » prudence, de la modestie et » de l'humilité religieuse avec » la gravité et la sagesse d'un » ambassadeur. » En effet, le Père O-Daly fut un de ces hommes rares, à qui la confiance et l'estime des plus grands rois, non plus que les applaudissemens flatteurs et l'admiration de presque toute l'Europe, ne firent rien perdre de sa piété, de sa sagesse, de sa modestie, de son désintéressement. Il avait refusé l'archevêché de Goa avant son ambassade de France, et il ne vécut depuis que jusqu'au 30 juin 1662 qu'il mourut, à l'âge de soixante-sept ans, dans le couvent des Irlandais de Lisbonne. Il fut enterré dans la chapelle de ce même couvent sous un

monument orné de cette inscription :

*Hic jacet venerabilis  
P. M. Dominicus O-DALY,  
Hujus et conventus Monialium  
boni successus fundator ;  
In variis Regum legationibus  
felix ,  
Episcop. Conimbricensis electus ,  
Vir virtute ,  
Litteris et Religione conspicuus.  
Obiit anno 1662, ætatis 67.*

On a de lui l'ouvrage suivant :  
*Initium, incrementum et exitus  
familie Giraldinorum des-  
monie Comitum Palatinorum  
Kyerria in Hibernia, ac perse-  
cutionis hæreticorum descriptio,  
ex nonnullis fragmentis collecta  
ac latinitate donata ;* Ulyssipone, 1655, in-8°. (*Voyez* le père Vincent Baron, dominicain, que Moréri nomme mal Baroni-  
nius, dans ses *Apologétiques*, liv. 2, sect. 1, § 4, pag. 448, et liv. 4, sect. 4, § 4, p. 241. *Voyez* aussi le père Échard, *Scrip. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 617.)

**DAM**, *damnum*, *poena damni*. Terme de théologie qui signifie la première et la principale peine des damnés qui consiste dans la privation de la vue de Dieu, le bien suprême. Dam signifiait aussi autrefois perte, dommage, dépens. (*Voyez* ENFER.)

**DAM**, ou **DANT**, ou **DOM**, se disait autrefois pour *Seigneur*, et se donnait à Dieu et aux personnes distinguées : *dam* Dieu, *dam* Roi, *dam* Chevalier ; *Sei-*

*gneur* Dieu, *Seigneur* Roi, *Seigneur* Chevalier.

**DAMADETHA**, ville épiscopale de la province de Maru, dixième du diocèse de Chaldée.

**DAMARIS**, fut convertie par saint Paul à Athènes avec Denis l'Aréopagite, que quelques uns disent avoir été son mari. On croit qu'elle demeura à Athènes auprès de saint Denis qui en fut évêque. Le Ménologe des Grecs en fait mémoire le 4 d'octobre. (*Act.*, 17, 34.)

**DAMAS**, *Damascus*, ancienne ville capitale de la Phénicie, et autrefois de toute la Syrie, avant qu'Antioche, Laodicée et Apamée eussent cet honneur, sous les rois Séleucides. Car nous savons, dit saint Jérôme (l. 5, in *Isaiam*, chap. 17), que ces villes ont joui de cette dignité après Alexandre-le-Grand. Strabon assure que, de son temps, c'était la plus célèbre de toutes les villes qui sont dans ce pays, c'est-à-dire dans la Syrie. Julien l'Apostat l'appelle la grande Damas, vraie ville de Jupiter, comme lui étant spécialement consacrée, l'œil de tout l'Orient. Pline rapporte que plusieurs l'attribuaient à la Décapole, et qu'elle devait sa fertilité à une rivière nommé Chrysorrheas par les anciens, qui s'y divise en divers canaux. La religion chrétienne y florissait déjà lorsque Aréthas, roi des Arabes, en était en possession, et on peut dire que l'apôtre saint Paul, baptisé par Ananie, disciple du Seigneur, fut un de ses élèves. Jean

Malalas dit, dans sa Chronographie, que le vieux Théodose, ayant érigé en province la seconde Phénicie, ou la Phénicie du Liban, attribua les droits de métropole à Émèse où il établit un préfet. Hiérocle fait aussi d'Émèse une métropole; cependant Damas l'était aussi. D'anciennes médailles des empereurs Commode, Caracalla, Gordien, en font foi; et comme Émèse et Laodicée ne lui ont jamais été soumises par aucun droit civil, il faut en conclure qu'elle ne l'était que pour l'ecclésiastique. Les Orientaux qui vinrent à Éphèse avec Jean d'Antioche, lui donnent le titre de métropole dans la lettre qu'ils écrivirent à ce patriarche et à l'évêque de Damas. Elle était même regardée comme le second siège de l'Orient après Tyr, comme il paraît par une lettre du même Jean à Proclus de C. P. (*Collect. ex Tragad. Iren.*, cap. 197.) Or, cette dignité ne lui a été attribuée qu'à cause de son ancienneté. Voici ses évêques :

*Métropolitains de Damas.*

1. Ananie, qui imposa les mains à saint Paul. L'auteur des constitutions apostoliques dit qu'il le baptisa; ce qui est expressément marqué dans le Martyrologe romain, 25 janvier.

2. Magnus, assista au concile de Nicée, et à celui qui fut tenu à Antioche en 340.

3. Philippe, au premier concile de Constantinople.

4. Jean 1<sup>er</sup>, se joignit dans le

concile d'Éphèse avec Jean d'Antioche et les Orientaux, et fut député vers l'Empereur par leur conciliabule de Philippopolis, qu'ils appelaient saint et légitime.

5. Théodore, qui succéda à Jean d'Antioche, parle de son ordination dans sa lettre à Proclus de C. P. Il assista en 435 au concile d'Antioche sous Domnus où Athanase de Perrhée fut déposé. Il souscrivit aussi au concile de Chalcédoine, et particulièrement à la 5<sup>e</sup> session.

6. Jean II, à qui l'empereur Léon écrivit comme aux évêques de sa province, pour savoir leur sentiment sur la mort de saint Protère et sur le concile de Chalcédoine. Il souscrivit le premier à la réponse.

7. Pierre 1<sup>er</sup>, sous l'empereur Anastase, bon catholique, ayant reçu des lettres de communion de Sévère d'Antioche, et craignant la persécution de cet hérétique, s'enfuit en Palestine.

8. Thomas, hérétique monophysite, succéda à Pierre, et fut chassé par l'empereur Justin en 518.

9. Zacharie, siégeait avant le cinquième concile général.

10. Eustathe, assista au cinquième concile général.

11. Germain, sous l'empereur Maurice, à la fin du sixième siècle.

12. Pierre II, martyr du temps de saint Jean Damascène. Le Calife des Sarrasins, lui ayant fait couper la langue, l'envoya en exil, et on lui entendit célébrer

distinctement les saints Mystères. C'est ce que rapporte Théophanes qui ajoute qu'il finit sa vie par le martyre.

13. Sergius, ne nous est connu que par l'opuscule dix-neuf de Pierre Damien, chap. 10, qui rapporte qu'étant allé à Rome, il s'y fit moine. Ce fut vers 1033.

14. Georges, siégeait en 1576. (*Oriens christ.*, t. 2, pag. 834.)

Depuis que Damas fut devenue le siège des califes mahométans, les Chaldéens ou Nestoriens se trouvèrent obligés d'y venir souvent pour leurs affaires; ce qui les engagea à y établir un métropolitain pour ceux de leur secte.

#### *Evêques nestoriens de Damas.*

1. Jean 1<sup>er</sup>, vers l'an 632.

2. Sébarjésus, ordonné en 778 par le catholique Timothée 1<sup>er</sup>.

3. Jean 11, succéda au précédent, et mourut paralytique quatre ans après.

4. N....., Ebn-Obeid, vers l'an 863.

5. Élie, ordonné par le catholique Jean 111 en 893.

6. Jésusiab, ordonné par Mares 11.

7. Jean 111, déposé par Ébed-Jésus 111 qui lui subrogea.....

8. Marc, évêque de Castoum, en 1075. (*Ibid.*, pag. 1289.)

Les jacobites y ont eu aussi leurs métropolitains.

1. N....., siégeait en 754.

2. Anastase, assista à l'élection du patriarche Denis 1<sup>er</sup>, en 818.

3. Timothée, en 846.

4. Théophile, en 987.

5. Jean 1<sup>er</sup>, en 1208.

6. Jean 11, assista à l'élection du patriarche Ignace 111, en l'an 1265.

7. Philoxène 1<sup>er</sup>, nommé patriarche en 1349.

8. Dioscore 1<sup>er</sup>, siégea après Philoxène jusqu'à l'an 1360.

9. Philoxène 11, élu patriarche en 1387.

10. Joseph Bar-Niza, ordonné par le patriarche Ignace 11, en 1445.

11. Dioscore 11, surnommé Ebn-Dsau, siégeait en 1455.

12. Noé, qui fut nommé maphrian en 1489, ou 1490, et patriarche sous le nom d'Ignace 111, en 1494.

13. Michel ou Jésus, vivait en 1583.

14. Atallaha, vers le milieu du dix-septième siècle.

15. Grégoire Abdalazal, dernier évêque jacobite, chassé de son Église dans le 18<sup>e</sup> siècle, a été remplacé par deux évêques catholiques nommés successivement par la congrégation de *Propaganda fide*, savoir :

16. Pierre Messercia, et. . .

17. Nebèmes. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 1424.)

Il y a eu plusieurs archevêques maronites. Nous n'en connaissons que deux :

1. Georges, en 1562, qui fut envoyé à Rome par son patriarche Moïse, vers le pape Pie IV, pour assister en son nom et en celui de toute la nation au con-

cile de Trente; ce que le pape ne jugea pas à propos.

2. Sergias Risius, que Paul v fit venir à Rome pour accorder la Vulgate avec le texte arabe. (*Oriens christ.*, t. 3, pag. 78.)

DAMASCÈNE. (*Voyez* saint Jean Damascène ou de Damas, et Nicolas de Damas.)

DAMASCÈNE (le père), provincial des récollets de Paris et prédicateur célèbre. Nous avons de lui : Discours ecclésiastiques et monastiques, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, rue Saint-Jacques, à la Bible d'or, 1708, in-12, 3 vol. C'est un recueil tout nouveau de discours pieux, dont les uns ont été prononcés par l'auteur, et les autres sont les purs fruits de la méditation et de la retraite. Quoi qu'ils n'aient rapport pour la plupart qu'à la vie religieuse, ils portent néanmoins le titre de Discours ecclésiastiques et monastiques, soit parce que les obligations des religieux et celles des gens d'église sont presque les mêmes sur bien des choses, soit parce que les ecclésiastiques chargés de la conduite des religieuses trouveront ici les moyens de s'acquitter utilement de ce devoir. On attribue aussi au père Damascène les discours chrétiens sur les Évangiles de tous les dimanches et sur les principales fêtes de l'année; à Paris, chez Edme Couterot, 1698 et 1699, in-12, 8 vol. (*Journal des Savans*, 1698, pag. 675 de la première édition, et 595 de la seconde. *Dictionn. des Préd.*)

DAMASE 1<sup>er</sup> (saint), pape, naquit en Espagne vers l'an 304. Son père nommé Antoine, étant venu s'établir à Rome avec sa famille, y fut d'abord écrivain ou excepteur, puis lecteur, ensuite diacre, et enfin prêtre de Saint-Laurent. Damase, ayant embrassé la cléricature comme son père, était diacre lorsque le pape Libère fut chassé de son siège par l'empereur Constance, pour sa fermeté à soutenir la foi orthodoxe et l'innocence de saint Athanase contre les Ariens. Damase s'engagea par un serment solennel, devant le peuple, avec tout le reste du clergé de Rome, à ne recevoir jamais d'autre évêque tant que Libère vivrait, et il exécuta fidèlement sa promesse, quoique Baronius prétende qu'il s'attacha à l'antipape Félix, sans considérer que Libère, après son rétablissement, fit Damase prêtre et vicaire de l'Église de Rome en son absence, durant une bonne partie des années 359 et 360; ce qui ne serait point du tout probable en supposant que Damase se serait attaché à Félix par un horrible parjure; et ce qui est même impossible, dans la supposition de ceux qui disent qu'il demeura attaché à Félix jusqu'à la mort de cet anti-pape qui arriva l'an 365. Après la mort du pape Libère qui arriva le 24 septembre de l'an 366, Damase fut élu pape le 1<sup>er</sup> octobre de la même année, par la plus grande et la plus saine partie du clergé et du peuple de Rome, tandis

qu'Ursin ou Ursicin, l'un des principaux diacres de l'Église romaine, se fit élire par une troupe de séditieux et ordonner évêque de Rome par Paul, évêque de Tivoli; ce qui causa une sédition. Saint Damas étant devenu paisible possesseur du siège de Rome par l'exil d'Ursicin et de ses adhérens, s'appliqua tout entier à faire fleurir la discipline dans son Église. L'an 369, il assembla un concile à Rome, dans lequel Ursace et Valens, Ariens, furent condamnés. Il en tint un autre en 370 contre les Ariens, dans lequel Auxence, évêque de Milan, fut excommunié. Il reçut Valérien d'Aquilée et Pierre d'Alexandrie à Rome, et prit le parti de Paulin contre saint Méléce. L'an 377, il condamna Apollinaire, Vital et Timothée, disciples de cet hérésiarque, dans un concile tenu à Rome. Il en tint encore un l'an 378 pour sa propre justification, et contre les nouvelles entreprises d'Ursicin. Il s'opposa aux Lucifériens, aux Priscillianistes et à la conservation, ou au rétablissement de l'autel de la Victoire dans le sénat. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, le 11 décembre de l'an 384, après avoir gouverné l'Église avec beaucoup de zèle et de sainteté pendant dix-huit ans deux mois et dix jours; et sa sainteté fut attestée par quelques miracles. Il fut enterré dans une église qu'il avait fait bâtir aux Catacombes sur le chemin d'Ardée, auprès de sa mère et de sa sœur Irène qui

était morte vierge. On dit que le cardinal de Retz reçut du pape Clément x une partie du crâne de saint Damase dont ce cardinal fit présent aux bénédictins de Saint-Mihiel en Lorraine, de la congrégation de Saint-Vanne. Sa fête est marquée au jour de sa mort dans le Martyrologe de Bède, d'Adon, d'Usuard et des autres. Saint Jérôme qui avait été son secrétaire, l'appelle amateur de la chasteté, docteur vierge de l'Église vierge, homme excellent et habile dans les saintes Écritures. Il le met aussi au nombre des écrivains ecclésiastiques, à cause de plusieurs opuscules qu'il avait composés en vers héroïques, auxquels on peut ajouter ses lettres. Voici celles qui nous restent. La lettre synodique du concile de Rome en 372, aux évêques d'Illyrie; une autre d'un concile tenu en la même ville en 378; une aux évêques de Macédoine, une à saint Aschales, évêque de Thessalonique; deux adressées à saint Jérôme dans les œuvres de ce père; une aux Orientaux touchant la condamnation de Timothée et d'Apollinaire; une contre Vital, adressée à Paulin, évêque d'Antioche; des anathématismes, que l'on croit être ceux qui sont appelés le Tome des Occidentaux dans le concile de Constantinople. Les autres lettres qu'on lui attribue sont supposées. Il en est de même des décrets qui lui sont attribués dans la collection de Gratien. Il n'est pas certain que toutes les épigrammes et les

épitaphes en vers qu'on lui attribue soient de lui. Il faut porter le même jugement du Pontifical, ou Histoire des Papes qu'on lui attribue, aussi bien que de divers établissemens de piété, tant pour le service divin et l'administration des Sacremens, que pour la construction et décoration de quelques églises, baptistères et autres lieux destinés aux exercices de la religion. (Voyez saint Jérôme, c. 103, des *Ecriv. eccl.* et en la *chron.* Saint Athanase, saint Optat de Milève, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, *Epist.* 164; saint Ambroise, *Epist.* 30; Socrate, Sozomène, Théodoret, Bellarmin, Tillemont, Hermant dans la vie de saint Basile et dans celle de saint Ambroise. Dupin, quatrième siècle. Baillet, tom. 3, pag. 176; et même, parmi les païens, Ammien Marcellin et Symnaque. Voyez aussi Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 4, pag. 454 et suiv.)

DAMASE II, auparavant nommé *Popon*, évêque d'Aquilée, fut élu le 17 juillet de l'an 1048, et mourut le 8 août de la même année, n'ayant gouverné que vingt-un jours. Le siège vaqua six mois trois jours. Léon IX lui succéda le 11 février de l'an 1049.

DAME. Notre-Dame se dit par excellence de la vierge Marie, *Nostra-Domina*. Il y a un grand nombre d'églises, de confrairies, de société et d'Ordres religieux qui portent le nom de

Notre-Dame. Notre-Dame de la Merci; Notre-Dame du Refuge, etc.

DAMEN (Herman), docteur en théologie dans l'Université de Louvain. On a de lui; *Doctrina et praxis sancti Caroli Borromei, de Pœnitentia ceterisque controversiis moralibus hodiernis, integrè representata S. Præsulis textu*, 3 vol. in-12 en trois parties, imprimés à Louvain en 1703.

DAMES. Jeu de dames. Voyez JEU.

DAMHOUDÈRE, ou DAMHOUDIER (Josse de), célèbre jurisconsulte, né à Bruges le 25 novembre 1507, d'une famille illustre, étudia à Louvain sous les maîtres les plus célèbres, et alla ensuite à Orléans où il reçut le bonnet de docteur en l'un et l'autre Droit. Rendu à sa patrie, il fut d'abord syndic, ou pensionnaire de la république de Bruges; et ensuite conseiller et commis des finances de Charles-Quint et de Philippe II, pendant trente ans. Il mourut à Anvers le 22 janvier 1581, et laissa, 1° *Patrocinium pupillorum minorum et prodigorum*, à Bruges, 1544, in-fol.; à Anvers, 1546, et ailleurs. Cet ouvrage a été traduit en français, et imprimé à Anvers, 1567; et à Bruges 1730, sous ce titre: *Le Refuge et Garant des Pupilles, Orphelins et Prodiges*. 2° *Subhastationum exegesis compendiosa*, à Louvain, 1558; et en français, à Gand, 1564, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé à Bruges en

1730. 3° *Enchiridion rerum criminalium*, à Anvers, à Lyon et ailleurs ; en français, à Louvain, 1554 ; en flamand, à Louvain, et en allemand, à Francfort, en 1565. Ce livre fut mis à l'*index* des livres défendus à Rome, jusqu'à ce qu'il fût revu et corrigé. 4° *Praxis rerum civilium*, avec les notes de Nicolas Tuldenus, à Anvers, 1617, in-4°, et en 1646, et réimprimé in-fol., avec la *Praxis rerum criminalium*. 5° *Similia et Paria Juris utriusque*, à Anvers, 1601, in-4°, avec les notes de Tuldenus. 6° *Parenæses christianæ*, à Anvers, 1571, in-4° ; à Venise, 1572, in-8°. C'est un ouvrage de piété, tiré principalement de l'ancien et du nouveau Testament. 7° *De Magnificentiâ politiæ civitatis Brugarum* : cet ouvrage a été imprimé depuis en flamand, à Amsterdam, in-4°, l'an 1688, sous le titre de *Chronique des comtes de Flandre et de Brabant*, etc. *Oratio panegyrica in laudem hispanorum Negotiatorum*, à Louvain, 1558. 9° *Speculum conscientiæ*, manuscrit. (Valère-André, *Bibl. belg.*, édition de 1739, t. 2, in-4°, p. 766 et suiv.)

**DAMIANISTES**, *Damianistæ*. Branche d'Acéphales-Sévrites, ainsi nommés d'un évêque appelé Damien qui fut leur chef. Les Damianistes n'admettaient en Dieu qu'une seule nature, sans distinction de personnes. Ils appelaient cependant Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; d'où vient que les Sévrites-Pétrites, autre secte d'Acéphales, les ap-

pelaient *Sabellianistes* et quelquefois *Tétrédites*. (Nicéphore. Calliste, lib. 18, cap. 59. Baron., à l'an 535, n. 14.)

**DAMIEN**, martyr, et frère de saint Côme. *Voyez* CÔME.

**DAMNA** (hébr., *meurtre, et-lence* ; autrement, *ta ressemblance*), ville dans les montagnes de Juda. (*Josué*, 15, 49.)

**DAMNA**, ville de la tribu de Zabulon. (*Josué*, 21, 35.)

**DAMNATION**, peine éternelle de l'enfer. *Voyez* ENFER.

**DAMNÈS**, *damnati*, les réprouvés qui sont en enfer. *Voyez* ENFER.

**DAMIÈTE**, ville d'Afrique en Egypte, située sur le bord d'une branche du Nil qui se décharge dans la mer deux milles au-dessous ; en latin *Damieta*, autrefois *Thamiatis*. La plupart tiennent que c'est le *Pelusium* des anciens. Elle tomba au pouvoir des Sarrasins quand ils se rendirent maîtres de l'Égypte. Les chrétiens croisés l'assiégèrent en 1218, et la prirent l'année suivante. Elle fut rendue au sultan l'an 1221. Saint Louis ayant passé en Egypte en 1249, arriva le 4 juin à la rade de Damiète, que les infidèles lui abandonnèrent deux jours après ; mais ayant été fait prisonnier le 5 avril 1250, il donna Damiète pour rançon. Elle est occupée aujourd'hui par les Mahométans qui y souffrent quelques chrétiens coptes, et plusieurs Grecs qui ont leurs évêques. (*Voyez* PELUSIUM.)

Nous ne pouvons pas dire si la première fois que Damiète



fut prise par les Latins , on y mit un évêque de ce rit , mais on ne peut douter qu'en 1249 il n'y en eût un auquel saint Louis attribua deux cents livres de rente à prendre sur sa cassette jusqu'à ce qu'il eût quelque autre bénéfice qui l'aidât à vivre. Il se nommait Gilles.

DAN ( hébr., *jugement*, ou *celui qui juge* ), cinquième fils de Jacob , et le premier de Bala , servante de Rachel. (*Genèse*, 30, 4, 6, etc. ) Jacob mourant donna sa bénédiction à Dan en ces termes : « Dan jugera son peuple , » comme une autre tribu d'Israël . » Que Dan soit comme un serpent » dans le chemin , comme un cé- » raste dans le sentier , qui mord » l'ongle du cheval , et qui fait » tomber le cavalier en arrière . » (*Genèse*, 49, 16, 17. ) » Jacob voulait dire que , quoique la tribu de Dan ne fût pas des plus puissantes ; ni des plus célèbres d'Israël , elle ne laisserait pas de produire un chef de son peuple ; ce qui fut exécuté dans la personne de Samson qui était de cette tribu , et qu'elle ne manquerait ni de valeur , ni d'adresse pour surprendre et pour vaincre un ennemi plus fort qu'elle . Au sortir d'Égypte , la tribu de Dan était composée de soixante-deux mille sept cents hommes capables de porter les armes ; sans compter les femmes et les enfans . Elle eut son partage dans un terrain fertile , entre la tribu de Juda à l'orient , et le pays des Philistins à l'occident . Comme ce terrain était trop étroit pour

la contenir tout entière , six cents hommes se détachèrent et s'établirent à Laïs , près les sources du Jourdain , et depuis ce temps la ville de Laïs fut appelée Dan. (*Josué*, 19, 40-48. *Judic.*, 18, 1, etc. )

DAN , ville située à l'extrémité septentrionale du pays d'Israël , dans la tribu de Nephtali , à quatre milles de Paneas du côté de Tyr. Jéroboam mit un de ses veaux d'or à Dan , et l'autre à Béthel , pour marquer les deux extrémités de la Terre promise. L'Écriture se sert souvent de cette manière de parler , depuis Dan jusqu'à Bersabée. Dan était au nord , et Bersabée au midi. ( 1. *Reg.*, 30, 20. 2. *Reg.*, 3, 10. )

DANABA , siège épiscopal dans la Palmyrène sous Damas , selon Ptolémée. Les anciens n'en disent rien. Quelques conciles en font mention , comme de ses évêques qui suivent :

1. Théodore , souscrivit pour les évêques de sa province au concile de Chalcedoine , et à la lettre de la seconde Phénicie à l'empereur Léon.

2. Euloge , au cinquième concile général.

DANCALA , ville capitale de la Nubie qui s'étend vers la rivière de ce nom et le Nil , environnée de montagnes , bornée au septentrion par l'Égypte et le désert de Barca , et au couchant par le pays appelé Zaara ; enfin au midi par la haute Éthiopie , ou Abyssinie , et qui comprend environ trois cents lieues de France. Barthélemi , de Tivoli

en Italie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en fut nommé évêque par Jean xxii, vers l'an 1330. Il mourut en 1350. (*Bull. des Frères-Prêcheurs*, t. 2, p. 215.)

DAND (N...), *Eudiste*, ancien directeur du séminaire de Senlis. Nous avons de lui : *Conduite des Confesseurs dans le tribunal de la Pénitence*, in-12, à Paris, chez Berton, 1747, troisième édition. *Conduite des Ames dans la voie du Salut*, pour servir de supplément à la *Conduite des Confesseurs dans le tribunal de la Pénitence*, ibid., 1753.

DANDINI (Jérôme), jésuite, né à Césène, ville d'Italie dans la Romagne, était de la même famille que le cardinal Jérôme Dandini. Il entra dans la société en 1569, et fut recteur du collège à Ferrare, à Forli, à Bologne, à Parme et à Milan; visiteur des provinces de Venise, de Toulouse, de Guyenne, et provincial en Pologne et au Milanais. Le pape Clément viii l'envoya l'an 1596 au mont Liban, en qualité de nonce chez les Maronites. A son retour, il mourut à Forli le 26, ou le 29 novembre 1634, âgé de quatre-vingt-trois ans, et laissa les ouvrages suivants : 1° *Morale sacrée des Vertus et des Vices*, à Césène, 1651. 2° *Commentaire sur les trois livres d'Aristote*, de l'Ame, à Paris, 1611. 3° *De la Mission apostolique vers le patriarche du mont Liban*, en italien, à Césène, en 1656. C'est la relation de son voyage au mont Liban qui a été traduite en français,

avec des notes, par Richard Simon, et imprimée à Paris en 1675, et à La Haye en 1684. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1767.)

DANDINI (Anselme), de Césène. On a de lui l'ouvrage intitulé : *de Suspectis de Hæresi, Opus in duas partes distributum, quarum altera de iis qui dicuntur suspecti de Hæresi, altera de pœnis quibus plectuntur suspecti de Hæresi*, à Rome, 1703, in-folio. Quoique l'auteur promette deux parties, il n'en donne cependant qu'une seule. Il partage son ouvrage en sept chapitres qui sont précédés d'une espèce de traité préliminaire sur le soupçon en matière d'hérésie. (*Journal des Savans*, 1704, pag. 497 de la première édition, et 399 de la seconde.)

DANDOLO (André), doge de Venise. Il fut le premier des doges Vénitiens qui prit le bonnet de docteur. Il gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très-difficiles, et mourut en 1354. Il composa une Chronique de Venise, depuis le pontificat de saint Marc jusqu'à l'an 1339. M. Muratori a mis cette Chronique à la tête du douzième volume du *Rerum italicarum*.

DANEAU, en latin, *Daneus* (Lambert), ministre calviniste, natif d'Orléans, se retira à Genève en 1560, et y fut ministre et docteur en théologie qu'il alla depuis enseigner à Leyden en Hollande. Il mourut à Castres en Languedoc en 1696. On a de lui des commentaires sur

les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc : *Loci communes. Harmonia sive Tabulæ in Salomonis Proverbia et Ecclesiasten. Ventustissimarum mundi Antiquitatum*, libri 4. *Elenchus hæreticorum. Methodus Sacræ - Scripturæ*, etc. ( La Croix-du-Maine, *Bibl. franc.* De Thou, *Hist.*, liv. 117. Melchior Adam, *in Vit. Theolog. exter.*, etc. Teissier, *Élog.*, t. 5.)

DANÈS (Pierre), évêque de Lavaur, né à Paris, étudia sous Budée et quelques autres savans de son temps. Le roi François 1<sup>er</sup> le nomma à la chaire de professeur en langue grecque qu'il occupa cinq ans, et Henri II le choisit pour être précepteur du dauphin François II. François 1<sup>er</sup> l'envoya en qualité d'ambassadeur au concile de Trente où il prononça en 1546 un très-beau discours qui fut imprimé la même année à Paris, et en 1567 à Louvain, avec les actes de ce concile. Pierre Danès fut curé de Saint-Josse depuis l'an 1523 jusqu'à l'an 1556, ou 1557, qu'il fut nommé évêque de Lavaur. Sponde, après le président de Thou, rapporte une réponse ingénieuse que fit Danès au concile de Trente à cette occasion. Nicolas Pseume, évêque de Verdun, parlant assez librement des abus qu'il attribuait à la cour de Rome, au sujet des bénéfices, l'évêque d'Orviète qui ne goûtait pas ce discours, regardant les Français avec un sourire amer, dit ( en faisant allusion au mot *Gallus* qui veut dire,

*Français et coq*) *Gallus cantat* ; ce n'est qu'un coq, ou un Français qui chante. *Utinam*, reprit l'évêque de Lavaur, *ad istud gallicinium Petrus resipisceret* ! Plût à Dieu que ce chant du coq pût exciter Pierre à la pénitence ! Danès mourut à Paris le 23, ou le 25 avril 1577, âgé de quatre-vingt-deux ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Germain-des-Prés de cette ville où l'on voyait son tombeau près du grand autel, dans l'endroit où était la chapelle de Saint-Casimir. On a de lui plusieurs lettres latines et autres opuscules, recueillis et imprimés avec un abrégé de sa vie, à Paris en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danès qui, dans une dissertation, tâche de prouver, contre M. Dupin, que ce n'est pas le président Duranti, mais Pierre Danès qui a compilé le grand ouvrage de *Ritibus Ecclesiæ catholicæ*, et qui a le plus contribué à sa composition. On lui attribue encore *Apologia pro Henrico II, contra Cæsarianos, in qua de causis belli inter Regem et Cæsarem orti agitur*, Paris, 1552, in-4°; et traduite la même année en français, aussi imprimée à Paris, 1552, in-4°, et encore, *Apologia altera pro Rege christianissimo contra Cæsarianos*, la même année, in-4°; et de même traduite en français. ( Voy. Génébrard, dans sa *Chronologie* et dans son *Oraison funèbre de Pierre Danès*. Sponde, *in Annalib.* De Thou, *Hist.* Le Mire, *de Script. sec. sexti doct.*

Amelot, t. 1<sup>er</sup> de ses *Mémoires*, édition d'Amsterdam, en 1731, pag. 109 et suiv. )

DANGER, PÉRIL, RISQUE, *periculum*, *discrimen*. Voyez USURE.

DANGER. Tiers et danger, droit que le Roi prenait sur plusieurs bois : *tertia et decima pars silvaticorum fructuum*. Il consistait au tiers du prix de la vente, et à la dixième partie de la vente qu'on prélevait d'abord au profit du Roi ; en sorte, par exemple, que sur soixante sols le Roi prenait vingt sols pour le tiers, et six sols pour le danger. Il y avait des bois qui n'étaient sujets qu'au tiers, sans danger, et d'autres au danger, sans tiers. Il y en a qui croient que ce mot de *danger*, pris pour un droit, vient de ce que pour avoir permission de vendre des bois, on donnait au Roi le dixième du prix de la vente, et que par ce moyen on évitait le danger qu'il y aurait eu à les vendre sans la permission du Roi.

DANGEAU (Louis de Courcillon, abbé de), né au mois de janvier de l'an 1643, et mort le 1<sup>er</sup> de janvier 1723, est auteur d'une liste des cardinaux vivans le 21 mars 1721, avec des remarques instructives sur leur âge, le temps de leur promotion, leurs titres, leurs dignités, et un discours préliminaire sur les cardinaux en général. Quelques uns lui attribuent aussi un dialogue sur l'immortalité de l'ame, un sur l'existence de Dieu, un sur la Providence, et un sur la

Religion, que d'autres prétendent être de M. l'abbé de Choisi. Le ministre Jurieu fit une critique de ces quatre dialogues intitulée : *Apologie d'un tour nouveau pour les quatre dialogues de M. l'abbé de Dangeau*. (*Bibl. franç.* tom. 1, pag. 295; tom. 2, pag. 155. Nicéron, *Mém.* t. 15, pag. 277. )

DANHAWER (Jean-Conrad), professeur en théologie à Strasbourg, né en 1603, et mort en 1666, a publié entre autres ouvrages : *Collegium Physicologium. Idea boni Disputatoris. Disputationes decalogiæ. Christosophia. Anti - Christosophia. Christeis*. (Spizelius, in *Templo honoris*. Reiserus, in *Episc. ad Spiz.*, pag. 413. )

DANIEL, prophète du Seigneur, de la tribu de Juda, et du sang royal de David, fut mené captif à Babylone par Nabuchodonosor, la quatrième année de Joakim, roi de Juda ; du monde 3598 ; avant Jésus-Christ 602 ; avant l'ère vulgaire 606. On le choisit avec trois de ses compagnons, Ananias, Azarias et Mizaël, pour demeurer auprès de la personne de Nabuchodonosor qui mettait une partie de sa gloire à se faire servir par les princes et les enfans des rois qu'il avait subjugués ; on les instruisit de la science des Chaldéens, des usages du pays, et on leur changea leurs noms. On donna à Daniel celui de Balthasar, et aux trois autres ceux de Sidrach, Misach et Abdenago. Le Roi avait ordonné qu'on les nourrirait pendant

trois ans des viandes et du vin de sa table ; mais , soit que ces viandes fussent offertes aux idoles , ou défendues par la loi de Moïse , Daniel obtint de celui qui avait soin d'eux , qu'ils ne mangeraient que des légumes , et qu'ils ne boiraient que de l'eau. Dieu leur donna la science de tous les livres qu'on leur fit voir , avec la connaissance de toute la philosophie humaine ; en sorte qu'ils étaient beaucoup plus habiles que tous les devins et les mages de Nabuchodonosor qui les retint auprès de lui comme les officiers de sa chambre. L'intelligence des visions et des songes fut communiquée en particulier à Daniel qui commença à donner des preuves publiques de sa sagesse par la délivrance de la chaste Susanne , injustement condamnée à la mort. Daniel n'avait guère que treize ans lorsque Nabuchodonosor ayant eu un songe qui l'effraya extrêmement dans le temps qu'il en fut occupé , mais qu'il oublia ensuite entièrement , condamna à mort tous les mages , parce qu'ils n'avaient pu le lui rappeler dans la mémoire. Le jeune hébreu , averti de ce qui se passait , devina et expliqua le songe au grand étonnement du Roi qui le combla de présents , l'éleva aux premières dignités du royaume , l'établit chef de tous les mages , et lui donna le gouvernement général de toutes les provinces du royaume. Une autre fois , Nabuchodonosor ayant vu en songe un grand arbre qui fut coupé ,

en sorte toutefois que sa racine demeura , Daniel prédit à ce prince qu'il serait chassé de son palais et réduit à l'état des bêtes pendant sept ans , après lesquels il serait rétabli dans ses États. Daniel conserva son crédit sous Évilmerodach et Balthasar , successeurs de Nabuchodonosor.

Ce fut sous le règne de Balthasar que Daniel eut les fameuses visions des quatre animaux qui sortaient de la mer , et qui désignaient quatre empires ; celui des Chaldéens , celui des Perses , celui des Grecs et celui des Séleucides et des Lagides. L'ange Gabriel lui révéla , sous le règne de Darius-le-Mède , la mort et le sacrifice du Messie qui devait arriver au bout de soixante-dix semaines , composée de sept années chacune. L'histoire de Bel et celle du Dragon qui étaient adorés par les Babyloniens , arrivèrent sous Cyrus. Daniel ne profita pas de la permission que ce prince accorda aux juifs de s'en retourner dans la Palestine , et l'on croit qu'il mourut en Perse , dans une ville située sur le Tygre où il eut ses dernières visions. Les Grecs font sa fête le 17 décembre , et les Latins le 21 juillet. Les juifs refusent de mettre Daniel au rang des prophètes , parce qu'il n'a pas vécu dans la Terre-Sainte , ni à la manière des autres prophètes , mais plutôt en grand seigneur et en ministre d'État , dans la cour des rois de Babylone , des Mèdes et des Perses. La vraie raison du chagrin des juifs contre Daniel ,

c'est la clarté de ses prophéties touchant Jésus-Christ, disent Vossius, Dom Calmet et Baillet. Mais Richard Simon prétend que c'est une mauvaise chicane qu'on leur fait; qu'ils n'ont jamais pensé à cela; et que quand ils disent que Daniel n'est point prophète, ils ne prétendent pas qu'il n'a été inspiré de Dieu, ni que son livre ne contient aucune prophétie, puisqu'ils le mettent dans leur canon des livres sacrés au même rang qu'Isaïe, Jérémie et les autres prophètes; mais seulement qu'il n'a pas vécu à la manière des autres prophètes, non plus que David qu'ils ne mettent pas non plus dans le rang des prophètes pour la même raison, quoiqu'ils reconnaissent plusieurs prophéties dans ses Psaumes. (*Critique de la Biblioth. de M. Dupin*, tom. 4, pag. 280.)

Les versets vingt-quatre, vingt-cinq et les suivans, jusqu'au quatre-vingt-dixième du chapitre trois, et les deux derniers chapitres entiers de Daniel, sont en grec, quoiqu'ils aient d'abord été écrits en hébreu, ou en chaldéen, comme les douze autres chapitres qui sont partie en hébreu et partie en chaldéen. Théodosien a traduit en grec ces deux derniers chapitres; ce qui prouve qu'ils avaient été écrits en une autre langue, quoique les originaux ne s'en trouvent plus aujourd'hui, comme il est arrivé aussi à l'égard de quelques autres livres de l'Écriture, que nous n'avons plus qu'en grec.

Tout ce qui est écrit en hébreu et en chaldéen dans Daniel, a toujours été tenu pour canonique; mais ce qui est écrit en grec a été contredit. Du temps de saint Jérôme il y avait des juifs qui admettaient toute l'histoire de Susanne; d'autres la rejetaient tout entière; d'autres n'en recevaient qu'une partie. Joseph l'Historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel et du Dragon. Joseph Bengorion, autre juif, a parlé de ce qui regarde Bel et le Dragon, sans rien dire de Susanne. Ce n'est proprement que depuis le concile de Trente que le livre de Daniel a été généralement reconnu tout entier pour canonique. On attribue à Daniel quelques autres ouvrages que l'Église rejette. On lit dans le décret de Gratien la condamnation d'un livre intitulé: *Somnialia Danielis*. L'auteur de la Synopse, attribuée à saint Athanase parle d'un livre apocryphe qui portait le nom de Daniel. Quelques Orientaux lui attribuent encore l'invention de la Jéomancie, avec un volume qui a pour titre: *Principes de l'Explication des Songes*. On trouve dans la Bibliothèque du Roi, n° 410, un autre livre intitulé, *Odmath-al-Montoulan Daniel-ad-Nabi*, qui contient les prophéties reçues par tradition du prophète Daniel. C'est un ouvrage fabriqué par les Mahométans sur le fondement des véritables prophéties de Daniel. (Dom Calmet, *Préface sur Daniel*. Baillet, tom. 4, 21 juillet,

pag. 184. Richard Simon , *Crit. de la Biblioth. de Dupin*, tom. 3, pag. 43 et suiv. )

DANIEL , fils de David et d'Abigail. ( 1. *Par.*, 3, 1. )

DANIEL, de la famille d'Ithamar, revint de la captivité de Babylone. ( 1. *Esdr.*, 8, 2. )

DANIEL, martyr de Palestine, souffrit l'an 309, sous l'empereur Galère Maximien, avec Élie, Jérémie, Isaïe et Samuel. (*Voy. ÉLIE.*)

DANIEL (saint) , surnommé *Stylite*, solitaire, fils d'Élie, ou Eliu, et de Marthe, vint au monde vers les commencemens de l'empire de Théodose-le-Jeune, dans le bourg de Maratha, assez près de la ville de Samosate, vers les extrémités de la Syrie que l'on appelait Euphratéenne. A l'âge de douze ans il se retira dans un monastère de son pays, dont l'abbé, l'ayant mené avec lui dans un voyage qu'il fit à Antioche, le fit passer par le bourg de Tellade ou Telanisse pour voir saint Siméon Stylite qui traita Daniel comme son fils, le bénit, et lui prédit qu'il aurait beaucoup à souffrir pour Jésus-Christ. L'an 452, Daniel s'établit dans une église, ou chapelle abandonnée du lieu appelé *Philempore*, près de Constantinople. Il y demeura neuf ans, après lesquels il fit construire une colonne sur une montagne du lieu, qu'on appelait *Anaple*, où il demeura exposé à toutes les injures de l'air. Pendant un hiver qui fut très-rude, il pensa mourir de froid, et l'on fut obligé de lui

dégeler le corps dans de l'eau chaude. Les pieds lui enflèrent ; il se forma des ulcères en différens endroits de son corps qui furent pour lui une matière de patience et d'humilité. Il fut doué du don des miracles et de celui de prophétie. Le patriarche Gennade l'ordonna sur sa colonne. Il prédit l'incendie qui consuma huit quartiers de la ville de Constantinople l'an 465. L'empereur Léon qui le visitait souvent, fit bâtir près de sa colonne un petit monastère pour les disciples qui voulaient demeurer autour de lui, et un hospice pour ceux qui l'allaient voir, avec une chapelle. L'an 475, Basilisque, frère de l'impératrice Vérine, ayant usurpé l'empire sur Zénon, se déclara le protecteur des hérétiques et le persécuteur des catholiques qui défendaient le concile de Chalcédoine. Saint Daniel descendit de sa colonne, alla trouver Basilisque qui sortit tout épouvanté de Constantinople, et revint ensuite trouver le Saint, se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon. Daniel lui fit de sévères reproches, dit aux assistans que son apparente humilité n'était qu'un vain artifice dont il couvrait sa cruauté, et que Dieu abattrait bientôt sa puissance ; ce qui arriva l'année suivante. Saint Daniel prédit aussi sa propre mort qui arriva vers l'an 490. Il était âgé pour lors de quatre-vingts ans. Les Grecs font sa fête le 11 décembre. (Bulbeau, *Hist. monast. d'Orient*, liv. 3, chap. 22, Baillet,

tom 3, 11 décembre, pag. 188.)

DANIEL, moine de Raïthe, près de la mer Rouge, vers l'an 600, écrivit la vie de saint Jean Climaque. (Baronius. Bollandus.)

DANIEL (de Winchester), évêque de cette ville, et contemporain de Bède, dans le huitième siècle, fit divers ouvrages: *de Rebus gestis Australium Saxonum. Historia sue provinciae. De vita sancti Ceddæ, Episcopi*, etc. Une Épître à saint Boniface pour l'instruction des infidèles. (Balæus et Pitseus, *de script. Angl.* Baronius, an. 724.)

DANIEL (Gautier), de l'Ordre de Cîteaux, mort vers l'an 1170, écrivit, *de Conceptione B. Mariæ. De Virginitate ejusdem. De Vera amicitia*, etc. Pitseus, *de script. Angl.* Charles de Visch, *Bibl. cisterc.*)

DANIEL, l'un des sept frères mineurs martyrs. L'an 1221, sept religieux de Saint-François, savoir, Daniel, provincial de Calabre et chef de la mission; Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas et Hugolin, partirent d'Italie et s'embarquèrent pour l'Afrique, dans le dessein de travailler à la conversion des Maures ou Sarrasins. Ils abordèrent au port de Ceuta, près du détroit de Gibraltar, et commencèrent à y prêcher Jésus-Christ. La populace de Ceuta se jeta sur eux et les conduisit à Mahomet-le-Vert, roi de Maroc, qui les fit maltraiter et mettre en prison chargés de chaînes, et ensuite il les condanna tous à perdre la

tête; ce qu'ils souffrirent avec une joie et un courage qui firent l'admiration des spectateurs. Ceci arriva le 8 octobre de l'an 1221. Quelques années après, l'infant de Portugal, fils du roi Alphonse-le-Gras, demanda leurs corps au roi de Maroc; et les ayant obtenus, il les fit transporter en Espagne. Le pape Léon x les mit au nombre des Saints. Leur fête est Marquée au 13 octobre dans le martyrologe romain. (Saint Antonin, 3<sup>e</sup> part. Sum., tit. 24, ch. 4, § 1. Wadingue. Surius. Baillet, 13 octobre tom. 3, pag. 212.)

DANIEL BAR-MARIAM, écrivain syrien, a composé une histoire ecclésiastique, divisée en quatre tomes, et un autre livre de chronique. (Ebed-Jesu, dans son *Catalogue des Écrivains*.)

DANIEL CAMERIUS, ministre de Monteil ou, Montelimar en Dauphiné, mourut l'an 1621 d'un coup de canon, pendant le siège de Montauban. Il fut auteur, ou du moins grand défenseur des Métaphoristes. Il disait que le Fils de Dieu n'était que métaphoriquement le Verbe, ou l'image du Père, et non proprement. (Antonin-le-Grand, *Hist. hæres.*, pag. 389.)

DANIEL DE SAINT-JOSEPH, carme, né à Saint-Malo en 1601, et mort proche de cette ville dans un petit couvent de son Ordre en 1666, entreprit de réduire la Somme de saint Thomas en une forme plus convenable à l'usage de l'école, et il en donna le premier volume à Caen en 1649. On



dit que le reste de cet ouvrage est manuscrit dans quelque maison de son Ordre. En 1658, il publia le livre intitulé : le Théologien français, sur le Mystère de la sainte Trinité. Il donna des panégyriques en 1660. Son style est affecté ; et ses sermons, d'ailleurs solides, conviennent plus à un déclamateur qu'à un orateur chrétien, par leur art et leurs ornemens trop marqués. (Huet, *Orig. de Caen*, 2<sup>e</sup> édition.)

DANIEL ( Gabriel ), jésuite, né à Rouen le 8 février 1649, entra dans la société à Paris le 4 septembre 1667. Il enseigna avec distinction les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Il fut aussi bibliothécaire et supérieur de la maison professe de Paris où il mourut le 23 juin 1728, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent la multiplicité et l'étendue de ses connaissances, sans parler de son Histoire de France, en 3 volumes in-folio, et en dix in-4°. On a de lui un recueil de 3 volumes in-4° d'opuscules, imprimé en 1724, sous ce titre : Recueil de divers ouvrages philosophiques, théologiques, historiques, apologétiques et critiques. Parmi ces ouvrages sont une Réponse aux Lettres provinciales, sous le titre d'Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe ; dix Lettres au P. Alexandre, dominicain, où il fait le parallèle de la doctrine des Thomistes et des jésuites, sur la probabilité et sur la grace. Système de Louis de Léon,

touchant la dernière Pâque de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec une dissertation et des notes sur la doctrine et la pratique des Quarto-décimans. Défense de saint Augustin contre un livre attribué au sieur de Launoy. Quatre lettres, une au père Cloche, général des dominicains, et trois au père Serry. Un traité théologique touchant l'efficacité de la grace, en deux volumes ; dans le second volume il répond au livre du père Serry, intitulé : *Schola thomistica vindicata*. Remontrance à monseigneur l'archevêque de Reims, sur son ordonnance du 15 juillet 1697. *Dissertatio de judiciis criticorum, et nuperi interpretis gallici super loco sancti Chrysostimi, homil. 3, in Ep. ad Hebræos.* ( Voyez l'éloge du père Daniel, dans les Éloges de quelques Auteurs français, par l'abbé Joly, et la liste des Ouvrages du père Daniel à la suite de cet éloge, par le père Oudin, jésuite.)

DANIEL DE SAINT-SEVER, capucin de la province d'Aquitaine, vivait dans le dix-septième siècle. Il avait beaucoup de mémoire et d'esprit, savait presque toutes les langues, et ne manquait ni de zèle pour la foi catholique, ni de ferveur pour les observances régulières. Il enseigna la théologie, et publia quelques ouvrages en ce genre ; savoir, *Christomachia expugnata, sive de descensu Christi ad inferos adversus Calvinistas*, en latin et en français, à Lyon, in-8°, 1618. *Actu disputationis bear-*

*nensis contra quemdam Ministrum Carolum nuncupatum*, à Toulouse, 1620, in-8°. Une longue lettre à M. Bardoni, évêque de Carpentras, et vice-légat d'Avignon, de *Collatione et dispensatione cum Nomansensibus et Septimanis factionis calvinianæ*, à Avignon, 1625. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibliotheca univ. francisc.*, tom. 1, pag. 290.)

DANIEL DE PARIS, capucin, ancien lecteur en théologie, et missionnaire. On a de lui des Conférences théologiques et morales, par demandes et par réponses, sur le décalogue et sur les Sacrements, avec des résolutions des cas de conscience sur chaque matière, à l'usage des missionnaires et de ceux qui s'emploient à la conduite des âmes, à Paris, chez Claude Hérisant, 1743 et suiv., in-12, 6 et puis 7 vol.; et en 1746, seconde édition dans laquelle on a réduit toutes ces conférences en 4. vol. in-12. Le père Daniel les avait prononcées en diverses missions, et à Paris dans l'église des capucins du Marais où l'on faisait des conférences pendant le Carême. (*Dictionn. des Prédic.*, seconde partie, pag. 310.)

DANIEL FELLEMBERG. Nous avons de lui une collection de jurisprudence sous ce titre : *Jurisprudentia antiqua, continens opuscula et dissertationes, quibus leges antiquæ, præsertim mosaicæ, græcæ et romanæ illustrentur*, dont le second volume, in-4°, a paru à Berné,

chez Wagner, en 1761. On trouve dans cette collection, 1° une Dissertation de Jul<sup>e</sup>-Charles Schlæger, sur le débiteur insolvable qui devenait, selon le Droit hébreu et grec, l'esclave du créancier. 2° Des Considérations sur l'esprit et la forme de la loi mosaïque qui défend l'usure. 3° La loi de Moïse. (*Deuter.*, 17, éclaircie.) 4° De l'Histoire naturelle et des Mœurs des Égyptiens, par J. David Michaëlis. 5° Un livre de J. Guillaume Hoffmann, sur la loi *Julia* qui défendait les adultères, où se trouvent expliqués plusieurs points de droit et de passages d'anciens auteurs. 6° Un livre du même auteur sur la loi *Oppia*, contre le luxe des dames romaines. 7° Une dissertation philosophico-juridique de Hermann Canngieter, sur la loi de *Numa Pompilius*, qui défendait aux concubines de toucher l'autel de Junon. 8° Une Dissertation inaugurale juridico-philosophique du baron de Wassenauer, sur les collèges et les différens corps de La Haye. 9° Des Réflexions du comte Gabaleon sur la loi *Julia*, concernant les voyages des personnes publiques. 10° Enfin une dissertation inaugurale philosophico-juridique d'Antoine-Henri Van Hees, sur la conduite que tenaient les plaideurs chez les anciens Romains avant d'entrer en contestation, et un commentaire de J. Taylor sur la loi des Décenvirs qui ordonne de couper en morceaux un débiteur insolvable. (*Annales topo-*

*graphiques*, mois de janv. 1762, pag. 24 et 25.)

DANIEL DE LA VIERGE, religieux carme; nommé dans le siècle Audenaerde, naquit à Hamme près de Dendermonde en Flandre l'an 1615. Il prit l'habit des carmes, chez lesquels il avait été élevé dès son enfance, et prononça ses vœux, après un an de noviciat, en 1632. Son mérite et son amour pour la régularité l'élevèrent d'abord aux charges de l'Ordre. Il fut lecteur de théologie, maître des novices, prieur des couvens de Bruxelles et de Malines, et deux fois provincial de sa province. Il remplit avec beaucoup d'exactitude tous les devoirs de son état, et il édifia le prochain par sa piété et par ses vertus, surtout par sa charité envers les malades. Il mourut saintement comme il avait vécu, le 24 octobre 1678. On a de lui, 1° l'Art de se bien confesser; Bruxelles, 1649, in-12, en flamand. 2° L'Art de bien mourir, ibid., in-12. 3° La Démonstration de la véritable Église, ibid., in-8°. 4° Introduction à la confession; Anvers, 1649, in-12. Ces quatre ouvrages sont écrits en flamand. 5° *Epitome vitæ S. Petri Thomæ, et scala virtutum ejusdem*; Anvers, 1659, in-8°, en latin. 6° *Vita S. Angeli, Carmelitte martyris*; Bruxelles, 1665, in-8°. 7° *Vinea Carmeli, seu historia Eliani ordinis beatissimæ V. M. de Monte Carmelo, contracta in variis opusculis, regulam, originem, propaginem, ecentus varios, patro-*

*cinium multiplex, viros illustres, et provincias omnes delineantibus*; Anvers, 1662, in-4°. 8° La vigne du Carmel, ou Abrégé des vies des Saints de l'Ordre; Bruxelles, 1666, en flamand. 9° Introduction à la vie dévote, en vers, 1668, in-12, en flamand. 10° L'Art des Arts, ou Méthode pour bien prier; Anvers, 1669, in-12, en flamand. Cet ouvrage est divisé en trois parties: la première traite de l'Oraison en général; la seconde, de la Méditation, et la troisième, des Sécheresses, des distractions, etc., dans l'Oraison. 11° *L'ABC spirituel*; Anvers, 1669, in-12, en flamand. 12° *Orti-  
la privilegia, vera et solida devotio sacri scapularis*; Anvers, 1673, in-fol., en latin, ainsi que les deux suivans. 13° *Phœnix seculorum sive vita S. Eliæ Prophetæ*; Francfort, 1670, in-8°. 14° *Speculum Carmelitatum, sive historia Eliani Ordinis Fratrum beatissimæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo: in qua à S. Propheta Elia origo, per filios Prophetarum propagatio, per Essenos, Eremitas, et Monachos diffusio et continuata successio ex vetustis fideique dignis auctoribus exponitur*; Anvers, 1680, après la mort de l'auteur, 4 vol. in-fol. (*Biblioth. Carmelit.*, tom. 1, col. 375 et suiv.)

DANNA (hébr., jugement, ou qui juge); ville. (Josué, 15, 49.)

DANNEBROCH. Ordre de chevaliers établi vers l'an 1219 par  
3.

Waldemar, roi de Danemarck, ou, selon d'autres, l'an 1672, par Christian v, à l'occasion de la naissance du prince royal de Danemarck, Christian - Guillaume son fils. Les chevaliers de cet Ordre portaient en écharpe, depuis l'épaule gauche jusqu'à la hanche droite, un ruban blanc bordé de vert, auquel pendait une croix de diamans, et sur leurs manteaux ces deux mots en broderie, *pietate et justitia*, dans une couronne de laurier. Ces paroles furent retranchées dans la suite. (Thomas Bartholin, *de Equest. Ord. Danebrogici dissert. hist.* Hélyot, *Hist. des Ordres monast.*, t. 8, pag. 387.)

DANSE, *saltatio*. La danse n'est pas mauvaise de sa nature : elle entrain même dans les actes de religion parmi les Hébreux. C'est ainsi que Marie, sœur de Moïse, dansait avec les autres femmes en chantant des cantiques à la louange du Seigneur, après le passage de la mer Rouge. (*Exod.*, 15, 20.) C'est ainsi encore que David dansa de toutes ses forces devant l'Arche d'alliance, par un motif de piété. (*2. Reg.*, 6, 14.) Cependant la danse est fort dangereuse, et ne devient entièrement innocente que quand elle est accompagnée des circonstances suivantes. La première est que les personnes qui dansent le puissent faire avec décence et sans scandale. La seconde est que l'honnêteté y soit régulièrement observée, à l'égard des chansons, des gestes, du lieu, du temps ; et par con-

séquent, il n'est point permis aux ecclésiastiques, ni aux religieux de danser, puisque la danse leur est indécente, et que d'ailleurs les conciles la leur défendent. (*Concile. Trid.*, sess. 22, cap. 1 *de Reform.*) Il n'est point permis non plus à aucun fidèle de danser publiquement les jours de fêtes, ni les dimanches. Cela est défendu par le concile de Reims de l'an 1583 ; par celui de Tours, de la même année ; par celui de Bourges 1584 ; par celui d'Aix en Provence 1585 ; par le premier de Milan où saint Charles défend absolument les danses en ces saints jours : *Chorea, saltationes in uribus, suburbibus, oppidis, vicis, aut usquam, omnino ne agantur* ; par les ordonnances de nos rois, et en particulier par celles de François 1<sup>er</sup>, du 7 janvier 1520 ; par celles de Charles ix, 1560 ; de de Henri iii, 1579 ; de Louis xiii, 1610 ; et de Louis xiv, 1608. Il n'est point permis non plus de danser, quelque jour que ce soit, devant les églises ou dans les cimetières ; et, dans tous ces cas, un confesseur doit refuser l'absolution à ceux et celles qui refusent de se corriger. (Saint Thomas, *in cap. 3. Isaïæ. Pontas*, au mot DANSE.)

Les danses publiques, appelées fêtes baladoires, ont été supprimées par arrêt du règlement du 3 septembre 1667, avec défenses à tous seigneurs hauts-justiciers, et à leurs officiers de les permettre.

Il est défendu aux maîtres à

danser de tenir assemblées et salles de danses les jours de fêtes et dimanches; deux sentences de police, des 11 mars 1727, et 10 janvier 1744, ont condamné des maîtres à danser à des amendes pour avoir contrevenu à ce règlement.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), né à Paris le 24 juin 1643, entra le 8 septembre 1662 chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Il fut fait chancelier de l'Université de Paris en 1680, et curé de Saint-Étienne-du-Mont en 1694. Il a fait deux *factums* pour la défense de la préséance de son Ordre sur les bénédictins aux États de Bourgogne, et un livre de controverse intitulé: Défense de l'Eglise contre le livre de M. Claude, intitulé: Défense de la réformation, imprimé à Paris en 1689. Cet auteur avait de l'éloquence et de l'érudition. Il quitta la cure de Saint-Étienne en 1710, et mourut à Sainte-Geneviève le 5 avril 1718, âgé de près de soixante-quinse ans. (Dupin, *dix-septième siècle*, tom. 5.)

DANTOINE (Jean-Baptiste), docteur ès-droits, avocat en parlement et aux cours de Lyon. On a de lui, 1° les Règles du Droit civil dans le même ordre qu'elles sont disposées au dernier titre du Digesta, traduites en français avec des explications et des commentaires sur chaque règle; et deux tables très-exactes; l'une de tous les textes du Droit rapportés et expliqués dans cet ouvrage; l'autre de toutes

les matières, à Lyon, 1710, in-4°. 2° Les Règles de Droit canon, dans le même ordre qu'elles sont disposées au dernier titre du cinquième livre des Décrétales, traduites en français, avec des explications et des commentaires sur chaque règle, à Lyon, 1720, in-4°.

DANTZ ou DANZ (Jean-André), savant allemand, né le 1<sup>er</sup> février 1654 à Sandhusen, village près de Gotha, fut reçu maître ès-arts à Wittemberg en 1676. Après divers voyages, il se fixa à Iéna où il fut d'abord professeur extraordinaire des langues orientales, et ensuite professeur ordinaire. Il passa à une chaire de théologie qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort arrivée le 20 décembre 1727. On a de lui, entre autres ouvrages: 1° *Sinceritas Sacrae Scripturae veteris Testamenti triumphans, cujus prodromus sinceritas Scripturae veteris Testamenti prævalente Keri vacillans*, à Iéna, 1713, in-4°. 2° Deux dissertations latines contre les juifs, publiées à Wittemberg en 1679. 3° D'autres dissertations; savoir: *de functione Pontificis maximi in adyto anniversaria, ad Hebræos 9, 7*, en 1683. *Partus Virginis miraculosus, ad Es. 7, 14*, à Iéna, 1700. *Divina Elohim inter coæquales de primo homine condendo deliberatio*, à Iéna, 1712. *Inauguratio Christi haud obscurior mosaïca, decem dissertationibus asserta pro doctrinæ evangelicæ tinnula*, à Iéna, en

1717, in-4°. *Davidis in Ananias devictos mitigata crudelitatis*, en 1713. Il a fait aussi quelques traductions des traités de Maimonides sur le mariage, et de plusieurs autres ouvrages des rabbins. (*Voyez* Christianus Richardus, *commentione de Vita et scriptis Professorum Jenensium*, pag. 83 et suiv. *Voy.* aussi la *Bibliothèque germanique*, ou *Histoire littéraire d'Allemagne*, etc., tom. 17, p. 219 et suivant; et l'ouvrage de Jean-Albert Fabricius touchant les auteurs qui ont écrit pour et contre la vérité de la Religion chrétienne, édition de Hambourg, 1725, in-4°, pag. 520, 585, et surtout la page 607.

DAOIX (Étienne), chanoine de Pampelune dans la Navarre où il avait pris naissance, florissait au commencement du dix-septième siècle. Il a fait *Index juris civilis*, en 2 tomes in-fol.; et *Index Judex Pontifici*, aussi en 2 tomes. (Nicolas Antonio, *Bibl. hisp.*)

DAON (Roger-François), né à Briqueville, paroisse du diocèse de Bayeux, se consacra à Dieu dans l'état ecclésiastique dès sa plus tendre jeunesse, et entra chez les Eudistes le 22 septembre 1699, n'étant âgé que de vingt-un ans. Après avoir été promu au sacerdoce, ses supérieurs, qui connaissaient sa capacité, le chargèrent d'enseigner la théologie, emploi important qu'il exerça long-temps et toujours avec un zèle digne de sa piété, principalement à Avran-

ches où il a résidé plusieurs années. M. l'évêque de Rennes (M. de Lavardin), ayant établi un petit séminaire pour ses jeunes clercs, jeta les yeux sur M. Daon, comme sur celui qui pouvait le mieux entrer dans ses vues, et lui en confia le gouvernement. La pauvreté de cette maison en aurait rendu le séjour désagréable à une personne moins vertueuse; mais il trouva bientôt des ressources dans les charités des personnes les plus considérables de la ville, dont il ne tarda pas à gagner l'estime et la confiance. Il sut même procurer des fonds à ce nouvel établissement, auquel on peut dire qu'il a donné la première forme. De Rennes, M. Daon fut renvoyé à Avranches pour y être supérieur, et il y fut également estimé. On l'envoya ensuite à Senlis où il demeura depuis 1730 jusqu'en 1738, et où il se concilia l'estime et la confiance de tous les honnêtes gens, et en particulier de l'évêque (M. Trudaine) qui le prit pour confesseur. Il fut ensuite supérieur du séminaire de Caen qu'il gouverna pendant six ans avec tant de sagesse et de bonté, que sa mémoire est encore en vénération dans cette ville. Enfin l'évêque de Séez, ayant en 1744, donné la conduite de son séminaire aux Eudistes, demanda M. Daon pour en être le premier supérieur. C'est dans cette ville qu'il mourut le 16 août 1749, âgé de 70 ans, généralement regretté de tous ceux qui

l'avaient connu et pratiqué. C'était un homme d'une candeur et d'une simplicité admirables, toujours disposé à rendre service lorsqu'on avait recours à lui, plein de charité envers tous, plus particulièrement affectionné aux gens de bien; aimant le travail et zélé pour les devoirs de son état qu'il a remplis avec édification. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés qui prouvent la grande connaissance qu'il avait de la théologie morale dont il paraît qu'il avait fait sa principale étude. 1° La conduite des Confesseurs, in-12; ouvrage fort estimé, dont il s'est fait plusieurs éditions, et qui a même été traduit en italien. L'auteur le dédia à M. le cardinal de Luyne, pour lors évêque de Bayeux. La troisième édition de cet ouvrage est de l'an 1747; à Paris, chez Le Breton. 2° La Conduite des âmes dans le tribunal de la Pénitence, in-12. C'est comme la seconde partie de l'ouvrage précédent; il y donne des instructions et des avis utiles aux jeunes confesseurs, pour exercer leur ministère avec fruit. 3° Un volume in-12 d'opuscules qui renferme une méthode pour bien faire des conférences spirituelles; méthode pour faire des prêches; méthode pour faire des grands catéchismes; méthode pour bien faire un sermon; méthode pour expliquer les cérémonies du baptême en l'administrant; méthode pour expliquer les cérémonies du mariage en l'admini-

nistrant; méthode facile pour apprendre aux nouveaux prêtres à entendre utilement les confessions; et enfin, méthode abrégée pour bien entendre les confessions, à Alençon, 1749. 4° Autre volume in-12 d'opuscules qui renferme des méthodes utiles aux ecclésiastiques, contenant la manière de bien faire le catéchisme, de préparer les enfans à la confession, de leur faire renouveler publiquement les promesses du baptême et faire leur première communion, et d'administrer utilement le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction; à Caen, 1744. L'ouvrage est dédié à M. de Matignon, évêque de Coutances; M. Daon était pour lors supérieur du séminaire de Caen. 5° Catéchisme fort instructif pour les ordinans, contenant une instruction sur l'état ecclésiastique en général, instruction sur la tonsure, et instruction sur les Ordres Mineurs. L'auteur, dans cet ouvrage, mène les jeunes ecclésiastiques comme par la main, depuis l'entrée du temple jusqu'aux sacrés barreaux du sanctuaire; et les conduisant de vertus en vertus conformes à la dignité de leur ordination, les fait enfin arriver par le progrès du mérite, au sacerdoce de Jésus-Christ. C'est le jugement qu'en porte M. Boudin, docteur de Paris, approbateur. 6° Introduction à l'amour de Dieu, tirée des œuvres de saint François de Sales, in-12. 7° Pratique de la préparation et action de

grace avant et après la sainte messe, in-12 ; à Alençon, 1748. 8° Instruction familière touchant les missions..., avec des exercices pour la confession générale et la sainte communion, in-12. 9° Pratique du sacrement de l'Eucharistie à l'usage des enfans qui font leur première communion ; à Caen, 1740. 10° Réglemens de vie pour un prêtre ; devoirs des prêtres, etc. Il a fait aussi réimprimer avec des additions plusieurs opuscules d'autres auteurs, soit théologiques, soit ascétiques, qui lui paraissaient les plus propres à inspirer, à entretenir et fortifier le goût d'une solide piété. C'est par ses ouvrages qu'il tâchait de compenser son peu de talens pour la chaire. Son style simple et concis fait sentir le caractère de l'auteur et la pureté de ses intentions. Son extérieur n'avait rien qui imposât ; mais il gagnait beaucoup à être connu. (Mémoires fournis par M. Besse-lière, prêtre du séminaire des Eudistes à Caen.)

DAONIUM, petite ville de la province d'Europe, au diocèse de Thrace, épiscopale sous la métropole d'Héraclée. Elle est ainsi placée dans les Notices ecclésiastiques de l'empereur Léon et de Philippe de Chypre qui la mettent sur la Propontide maritime. La Notice d'Hiérocle la nomme mal *Panonium*. Nous lui connaissons deux évêques.

1. Thomas, qui souscrivit au septième concile général.

2. Clément, à celui de Pho-

tius. (*Or. christ.*, t. 1, p. 1134.)

DAPHCA, (hébr., *impulsion*.)

Nom d'un lieu où les Israélites campèrent en quittant le désert de Sin. (*Num.*, 33, 12.)

DAOULAS ou DOULAS, *Daoulasium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située en Bretagne, à trois lieues de Brest et de Landernau, diocèse de Quimper. Elle fut fondée, selon quelques uns, l'an 1125, par Alain, vicomte de Rohan et Constance de Bretagne sa femme ; d'autres disent en 1173, par Guïomark, vicomte de Léon, Noble sa femme, leurs enfans Guïomark et Hervé, et Geoffroi, évêque de Quimper. L'abbé de Daoulas était premier chanoine du Chapitre de la cathédrale de Quimper, et, dans les cérémonies, les religieux allaient à côté des chanoines, comme leur abbé à côté de l'évêque. Cette abbaye avait été unie avant nos troubles à la maison des jésuites de Brest. (*La Martinière, Dictionn. géogr. Dictionnaire de la France.*)

DAPHNÉ, faubourg qui était distant d'environ une lieue et demie d'Antioche, capitale de Syrie. Il avait un temple fameux qui servait d'asile à tous ceux qui s'y retiraient. Le grand-prêtre Onias III, s'y étant retiré pour se soustraire aux violences de l'usurpateur Ménélaüs, celui-ci gagna Andronique, commandant à Antioche, qui fit massacrer Onias après l'avoir tiré frauduleusement de son asile. (2. *Mach.*, 4, 33.)

DAPHNIM, fontaine dont



parle la Vulgate, au livre des Nombres, chap. 34, v. 11. L'hébreu, en cet endroit, porte simplement *la fontaine*, de cette sorte : *De Sephana, ils descendront à Rebla, vis-à-vis la fontaine*. Le mot de *Daphnim* a pu être ajouté par quelques copistes.

**DAPHNOPATA** (Théodore), premier secrétaire et patrice à Constantinople, florissait en l'an 956. On croit qu'il quitta la cour pour embrasser l'état monastique. Il tient un rang considérable parmi ceux qui ont écrit sur l'histoire Byzantine. On a aussi de lui un discours sur la main de saint Jean-Baptiste, que l'on conservait dans l'église de Saint-Pierre à Antioche, et qu'un diacre de cette ville enleva. Ce discours se trouve au tome 4 de Surius. Nous avons perdu la chronique de Byzance, que Daphnopata avait composée. Ses *Apanthismeta*, ou fleurs tirées des ouvrages de saint Jean Chrysostôme, se trouvent imprimés en partie dans l'édition grecque des œuvres de ce Saint, donnée par Saville, tom. 7; et dans celle de Fronton du Duc, t. 6. On attribue encore à Daphnopata, *Encomium S. Pauli Apostoli, ex diversis collectum*, que l'on trouve dans les *Apanthismeta*. (Voyez Casimir Oudin, au second tome in-folio de son commentaire de *Scriptorib. Eccles.*, et Jean Scylitizes et Georges Cédrene, dans les avant-propos de leurs histoires.)

**DAPHNUDIUM**, ville épisco-

pale de la Phrygie Salulaire, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnade, dont la seule Notice de l'empereur Léon fait mention. Il faut cependant la distinguer de Daphnuse, dont l'évêque Léon assista au huitième concile général, et Antoine à celui de Photius. On y trouve l'évêque suivant :

1. Damien, au concile de Photius; Antoine de Daphnuse y était aussi. (*Oriens christ.*, t. 1, pag. 857.)

**DAPHNUSE**, *Daphnusia*, selon Ptolemée, est une île appelée aussi *Thynias*, que Strabon place à l'endroit où le fleuve *Gallus* se jette dans la mer au-delà d'Héraclée, dit Plin, et vis-à-vis de Bithynie. Les Thynes occupaient autrefois toute cette côte maritime. Toutes les Notices ecclésiastiques font mention de Daphnuse qui a été inconnue à Hiérocle. On y trouve les évêques suivans, sous la métropole de Nicomédie au diocèse de Pont, province de Bithynie.

1. Sabas, dont les Menées marquent la fête au 1<sup>er</sup> mai.

2. Léon, qui assista au huitième concile général, après avoir témoigné un vrai repentir de s'être attaché à Photius.

3. Antoine, au concile de Photius, après la mort de saint Ignace. (*Or. christ.*, t. 1, p. 630.)

**DARA**, fils de Zaré, de la tribu de Juda. (1. *Paralip.*, 2, 6.)

**DARABADA**, ville épiscopale de la province de Beth-Gasmé, au diocèse de Chaldée, qu'il ne faut pas confondre avec Darab-

gerda. Elle est dans la Perse proprement dite, et bâtie par un de ses rois, nommé Darabus. Nous ne connaissons aucun évêque de cette ville.

DARABGERD, siège épiscopal de la province de Perse au diocèse de Chaldée, éloignée d'environ cent cinquante milles de Sciraz. On l'appelle *Dran-gerda*. Il y a eu l'évêque suivant :

1. Malechus, en 552, sous le catholique Joseph. (Tom. 3, *Bibl. or.*, pag. 433.)

DARAS, ville épiscopale de la Mésopotamie au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Amide. On l'appelait Anastasiopolis, comme ayant été bâtie par l'empereur Anastase qui lui fit présent du corps de saint Barthélemi. L'ancienne Notice la met à six milles de la Perse et de l'Assyrie. Hiérocle n'en parle point non plus que les anciens auteurs, parce que ce n'était qu'un méchant village dont Anastase fit une ville, dit Procope qui ajoute que Justinien y fit de nouvelles fortifications, et que de là elle prit le nom de Nouvelle-Justinienne. Elle résista long-temps aux Perses qui l'assiégèrent; enfin elle fut prise par Chosroës Aniscuan, sous Justin II, comme le rapporte Évangère, lib. 5, cap. 10. Les Syriens disent *Dara*. Voici ses évêques :

1. Eutichien, siégeait vers l'an 506.

2. Thomas de Rhésiné, rejetait la concile de Chalcédoine, et fut puni de l'exil et de la dé-

position, et mourut dix ans après.

3. Mamas, en 537.

4. Étienne, assista au cinquième concile général.

5. Saint Théodore, à la fin du sixième siècle, auquel la principale église de Daras fut dédiée. (Blaise Terzi, in *Syr. sacr.*, pag. 94. *Oriens christ.*, tom. 2, pag. 998.)

Lorsque Daras fut tombée entre les mains des Sarrasins, en 641, son siège cessa de relever de la métropole d'Amide, et les jacobites l'érigèrent elle-même en archevêché; mais le nombre des chrétiens étant de beaucoup diminué, en 1130, cette église fut unie à celles de Marda, de Nisibe, de Hanan, etc. (Assem., tom. 2, *Diss. de Monoph.*, p. 58. Les Jacobites qui y ont siégé sont :

1. David, vers l'an 755.

2. Jean, vers l'an 845. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 1428.)

D'ARCON, fils de Jeddél qui revint de la captivité de Babylone. (2. *Esdr.*, 7, 58.)

DARDANAIRE, *dardanarius*, *æruscator*, *annonæ flagellator*, usurier, monopoleur. On appelait anciennement *dardanaires* ceux qui causaient la cherté des marchandises, et surtout des grains, en les achetant pour les revendre ensuite fort cher, d'un certain scélérat nommé Dardaninus qui faisait périr les biens de la terre par maléfices. (Herin-gius, de *Dardanariis et æruscatoribus*.)

DARDANIE, contrée de la

Mésie supérieure, ou première, appelée Dace méditerranée, vers les confins de l'Illyrie et de la Macédoins où est à présent la partie méridionale du royaume de Servie. Elle était sujette pour le spirituel à l'archevêque de Thessalonique; elle le fut ensuite à Lychnide, ou première Justinienne. Scupi, ou comme on dit aujourd'hui Scopia et Uscub, capitale des Bulgares après leur conversion, était aussi leur métropole, avant qu'ils se soumissent à Achride. On éleva depuis Castorie à la même dignité.

DARDANIS, ville épiscopale de la Lybie inférieure ou marmarique, que Ptolémée dit être la dernière des villes maritimes de la Pentapole, après le promontoire appelé Zéphirin. La Notice grecque la met la première de la Lybie seconde, ou égyptienne, ou marmarique. Mais il nous paraît qu'elle doit être attribuée à la Pentapole. Elle a eu les évêques suivans :

1. Pison, souscrivit à la lettre des évêques ariens de l'assemblée de Philippopolis aux évêques d'Afrique.

2. Dioscore, siégeait au commencement du cinquième siècle, comme on voit par la soixante-septième lettre de Synésius à Théophile d'Alexandrie où il est fait mention d'un procès qu'avait Paul d'Érithre au sujet d'un coteau situé à Hydrace qu'il avait acheté, et où il avait élevé un autel et bâti une église, afin qu'il ne prit point envie à Dioscore de le répéter. L'affaire

portée devant les évêques de Ptolémaïde, et Paul s'étant un peu emporté, on adjugea le coteau à Dioscore qui eut la générosité de le céder à Paul avec les vignes et les oliviers qui y étaient plantés.

3. Daniel, souscrivit au concile d'Éphèse, et approuva la lettre de saint Cyrille à Nestorius.

4. Théodore, Syncelle d'Euloge d'Alexandrie. (Joan. Mosch., *Prat. spirit.*, chap. 148. *Oriens christ.*, tom. 2, pag. 631.)

DARDANUS, ville épiscopale de la province de l'Hellespont, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Cyzique, à soixante-dix stades d'Abyde, selon Strabon. Plinè dit *Dardanium* au neutre. Elle est dans toutes les Notices. On l'appelle aujourd'hui Dardanello dans la Propontide. Elle a eu les évêques suivans :

1. Paul, était au concile d'Éphèse.

2. Pierre, à celui de Chalcedoine. Il souscrivit aussi à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon au sujet de la mort de saint Prothère d'Alexandrie.

3. Phocas, souscrivit à la relation du concile de Constantinople au patriarche Jean, au sujet de Sévère d'Antioche et des autres hérétiques à proscrire. Elle se trouva dans l'action cinquième d'un autre concile qui fut tenu sous le patriarche Mennas. Il souscrivit encore à l'élection du patriarche Épiphane.

4. Strategius, au septième concile général.

5. Jean, à celui de Photius. (*Oriens. christ.*, tom. 1, p. 776.)

DARGONNE (Dom Noël.), (*Voyez ARGONNE.*)

DARIE, vierge et martyre, compagne de saint Chrysanthé. (*Voyez CHRYSANTHE.*)

DARIUS (hébr., *qui s'informe, et qui s'intéresse.*) Il est parlé de plusieurs Darius dans l'Écriture-Sainte.

DARIUS-LE-MÈDE, était fils d'Astyages, roi des Mèdes et frère de Mandane, mère de Cyrus. Voyant les progrès que faisait le roi d'Assyrie Évilmérôdach, ou Balthasar son fils, il appela à son secours Cyrus son neveu qui lui laissa le gouvernement de Babylone et des pays conquis sur les Chaldéens, tandis qu'il fut occupé à son expédition d'Égypte, de Syrie, et des pays circonvoisins. Darius, étant monté sur le trône de Babylone, établit vingt-six satrapes pour gouverner les provinces de ses États, et mit au-dessus d'eux trois princes, dont Daniel était un, afin que les satrapes leur rendissent compte. (*Daniel*, 6, 1, 2.) Il pensait même à établir ce prophète surintendant de tout son royaume, lorsque les autres satrapes, jaloux de sa faveur, engagèrent le Roi à défendre, par un édit, d'adresser aucune demande à quelque dieu et à quelque homme que ce fût, sinon au Roi. Daniel ayant continué à prier trois fois le jour le vrai Dieu, selon sa coutume, ses envieux obligèrent le Roi de le faire jeter dans la fosse aux lions, parce qu'un Roi n'était

plus maître de changer ce qu'il avait une fois ordonné avec le consentement des grands. Darius étant allé le lendemain de grand matin à la fosse aux lions, et ayant trouvé Daniel sain et sauf, commanda qu'on le tirât de cette fosse, et qu'on y jetât ses accusateurs avec les femmes et leurs enfans. (*Daniel*, 6, 19-24.) Darius mourut vers l'an du monde 3468; avant Jésus-Christ 550. Il eut Cyrus pour successeur dans la monarchie des Perses, des Mèdes et des Chaldéens qui furent réunis sous son empire. Les Septante nomment aussi Darius Artaxercès, dans *Daniel*, 6, 1. Le grec du chap. 13, 65, du même prophète, lui donne le nom d'Astyages. Xénophon l'appelle partout Cyaxarès.

DARIUS, fils d'Hystaspe, fut reconnu roi l'an du monde 3483; avant J. C., 514; avant l'ère vulgaire 521. Il épousa d'abord Athosse, fille de Cyrus, laquelle avait eu pour mari en premières noces Cambyses son propre frère, puis le faux Smerdis. Ce fut ce Darius qui répudia Vasthi l'une de ses femmes, pour prendre Esther, vers l'an du monde 3488; qui permit aux Juifs de reprendre le travail du bâtiment du Temple qu'ils avaient interrompu depuis le temps de Cyrus, et qui fit pendre Aman au poteau qu'il avait destiné pour Mardochée. (*Voyez ASSUÉRUS, AMAN, ESTHER, MARDOCHÉE.*)

DARIUS, Codoman ou Condomane, fils d'Arsane, et le dernier des rois de Perse, succes-

seur de Cyrus, nous est représenté par l'histoire comme le plus bel homme de tout l'empire des Perses, et en même temps comme le plus brave, le plus doux et le plus clément. Alexandre-le-Grand le vainquit par trois fois, et ses propres sujets, s'étant révoltés contre lui, le chargèrent de chaînes et le firent mourir l'an du monde 3674, et 326 ans avant la naissance de Jésus-Christ. C'est ainsi que se vérifièrent les prophéties de Daniel qui avait prédit la ruine de la monarchie des Perses. Il avait représenté cette monarchie sous l'idée d'un ours qui fut mis à mort par un animal semblable à un léopard. (*Daniel*, 7, 5, 6.) La même monarchie était représentée dans la statue qui parut en songe à Nabuchodonosor par la poitrine et les bras qui étaient d'argent, et celle d'Alexandre y était désignée par le ventre et les cuisses d'airain. (*Daniel*, 2, 39, 40.) Le même prophète (ch. 8, v. 5, 6, etc.) désigne encore Darius sous l'idée d'un béliet avec de grandes cornes, lequel est attaqué par un bouc qui le terrasse et le foule aux pieds. Ce bouc est Alexandre-le-Grand.

DARON ou TARON, ville épiscopale de la grande Arménie, dont l'évêque a pris le titre d'archevêque dans la suite des temps. On en compte deux :

1. Nersapo, qui introduisit en Arménie la secte des Julianites incorruptibles, et qui n'oublia rien pour y perpétuer la succes-

sion des évêques de cette secte qui commençait à s'éteindre. Il siégea lui-même fort long-temps.

2. Jean, assista et souscrivit au concile d'Adéna. (*Or. christ.*, tom. 1., pag. 1424.)

DARRIBA (François), Espagnol, a donné, Questions spéculatives de la Théologie, 4 liv., imprimées à Paris en 1623. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1712.)

DART (M. J.), ecclésiastique anglais, a donné l'histoire de l'Eglise de Cantorbéry. Outre l'histoire de cette Eglise et du Monastère, on y trouve les vies des archevêques et des prieurs de l'Eglise de Christ, et plusieurs chartes et autres monumens antiques concernant ces matières. (*Journal des Savans*, 1726, pag. 706.)

DARTIS (Jean), docteur en Droit et en théologie de l'Université de Toulouse, et professeur royal de Droit canon dans celle de Paris, était né à Cahors en 1572. Il mourut le 21 avril 1651, après avoir composé plusieurs ouvrages que M. Doujat a recueillis et fait imprimer en un volume in-folio, à Paris en 1656, avec un commentaire sur le décret entier de Gratien. Ce recueil est partagé en trois parties. La première contient le commentaire sur le décret dans lequel on a inséré trois traités : Le premier, des Conciles; le second, de la Pénitence, et le troisième de l'Eucharistie. La seconde partie contient un traité des bénéfices; et la troisième divers opuscules.

Il avait encore fait un commentaire sur les Décrétales; un abrégé du Droit canon; des notes sur les Institutes de Justinien, et quelques autres ouvrages qui n'ont point été imprimés. Le commentaire sur le décret de Gratien n'est point sec, ni superficiel comme beaucoup d'autres, mais savant et étendu, aussi bien que le Traité des Conciles. Sur la Cause 23, quest. 1, il traite du droit de la guerre et de la paix; du droit des magistrats pour punir les coupables et les hérétiques dont il croit qu'ils ne peuvent pas se servir précisément pour les obliger d'embrasser la religion catholique. A la fin du commentaire sur la seconde partie du décret, il traite expressément de la Pénitence, et de toutes les questions qui peuvent y avoir rapport, comme le purgatoire, l'enfer, les indulgences. Dans la troisième partie, il traite de l'origine et de la consécration des églises, des autels, de la messe, des cérémonies, de l'Eucharistie, du culte des images, de la Confirmation; et il traite ces matières non-seulement en canoniste, mais en théologien, entrant dans les questions de controverses, citant les Pères et les monumens ecclésiastiques. Son traité des Bénéfices est un recueil de ce qui se trouve dans ceux des autres canonistes sur cette matière. La troisième partie des œuvres de Jean Dartis contient divers opuscules. Le premier sur l'ancien état de l'Eglise, du temps des

apôtres. Il croit que tous les apôtres ont reçu d'abord la même puissance et la même juridiction de Jésus-Christ, mais qu'ensuite il a accordé à saint Pierre seul cette puissance pour être communiquée en total à ses successeurs, et en partie aux autres ministres de l'Eglise. Le second, de la hiérarchie. Le troisième, de la Pénitence. Le quatrième contient quelques observations sur les Annales de Baronius. Le cinquième est une Dissertation sur le Droit civil et naturel. Le sixième est un écrit sur la qualité d'athlètes donnée aux chrétiens. Le septième, est un discours de la manière d'apprendre et d'enseigner. Le dernier est une dissertation sur les provinces et les églises suburbicaires. Il croit que les provinces suburbicaires sont celles qui étaient du diocèse d'Italie, à l'exception de la Sicile; et à l'égard des églises suburbicaires, dont parle Rufin dans sa version du sixième canon du concile de Nicée, il croit que ce sont celles dont l'Eglise de Rome était métropole, et que le pape administrait par lui-même. Il y a encore un autre ouvrage séparé, de Jean Dartis, sur les Ordres et les dignités ecclésiastiques, imprimé à Paris en 1648, pour opposer au traité de la primauté par Saumaise, dans lequel il traite trois questions; la première, des prêtres et des évêques, et de la différence qu'il y a entre ces deux Ordres; la seconde, de l'autocéphalie des évêques, des métropolitains et des

exarques ; la troisième , des patriarches et des diocèses. Il y a à la fin des notes particulières. Il explique ce que c'est que les *diatyposes*, ou définitions des conciles, et prétend qu'elles diffèrent des canons, en ce que les diatyposes sont des conclusions explicatives étendues de la doctrine ; au lieu que les canons sont des réglemens touchant la discipline. Dartis avait beaucoup lu, et fait beaucoup de recueils dont il s'est servi pour composer ses ouvrages qui ne sont presque qu'un tissu de passages de Pères, de canonistes et de canons. Il n'est pas toujours heureux dans ses conjectures, ni dans l'application de ses passages qui souvent ne prouvent pas ce qu'il prétend. Son style est simple, mais assez pur, et très-intelligible. (Dupin, *Biblioth. ecclésiast. du dix-septième siècle*, part. 2.)

**DASCYLE**, *Dascylum*, ville épiscopale de Bithynie au diocèse de Pont, sous la métropole de Nicomédie, qu'Ortélius croit être la même que Prusiade de l'Honoriade. Nous trouvons cependant au sixième concile général deux différens évêques pour ces deux villes. Strabon met Dascyle sur le marais nommé Dascylétique. Pline la place sur la côte maritime, et Pomponius Méla au-delà du fleuve Rhindace. Les Notices en font mention. Elle a eu les évêques suivans :

1. Jean, au sixième concile général.

2. N....., représenté au sep-

tième concile général par Basile, prêtre.

3. Georges, ou Grégoire, au huitième concile général. Il assista aussi à celui de Photius. (*Oriens. chr.*, tom. 1, pag. 630.)

**DASÉNA**, ville épiscopale d'Assyrie, seconde de la province de Mosul, au diocèse de Chaldée. Cette province était, du temps d'Élie de Damas, la même qu'Adiabène, mais elle fut depuis unie à l'église patriarchale. C'est tout ce que nous en savons. Ses évêques sont :

1. Étienne, siégeait vers l'an 754.

2. Matthieu, vers 1266. (T. 2, *Biblioth. orient.*, pag. 456.)

**DASSIER** (Lazare), dominicain, a publié un grand nombre de sermons avec cette intitution : l'Évangile de la Grèce. 1<sup>o</sup> Sermons pour l'Avent, Paris, Edme Couterot, 1678, in-8<sup>o</sup>. 2<sup>o</sup> Pour tous les dimanches de l'année, Lyon, J. Certé, 1682, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. 3<sup>o</sup> Sur les Mystères de Notre-Seigneur, in-8<sup>o</sup>. 4<sup>o</sup> Trois Octaves pour le Saint-Sacrement. 5<sup>o</sup> Sur les Mystères de la sainte Vierge, 1685, in-8<sup>o</sup>.

**DATAIRE**, prélat député par le pape pour recevoir les requêtes qui lui étaient représentées, touchant les provisions des bénéfices. Par cette charge, le dataire pouvait accorder, sans la participation du pape, les bénéfices qui ne valaient pas plus de vingt-quatre ducats de rente annuelle ; pour les autres qui valaient davantage, il fallait qu'il en fît signer les provisions au pape qui

lui donnait audience tous les jours. Quand c'était un cardinal qui était dataire, on l'appelait prodataire. Il y avait aussi un soudataire, qui avait beaucoup de crédit, mais qui ne pouvait conférer aucun bénéfice sans la participation du pape, ou du cardinal prodataire. (Aimon, *Ta-bleau de la cour de Rome*. Lunadaro, etc.) *Voyez* DATERIE.

DATE, chiffre, marque du jour, de l'an et du lieu où une action a été faite, où un acte a été donné et passé. Ce mot vient de ce qu'au bas d'une lettre ou d'un acte latin, on mettait *datum* ou *data tali loco, tali die*, etc.

DATE, en chancellerie romaine, était une inscription qu'on allait faire sur un registre lors de l'arrivée d'un courrier qui portait une procuration de résignation, ou une autre demande de bénéfice. Quand les dates des provisions de bénéfices données par une même personne concourraient ensemble, et que l'heure n'était pas marquée, elles se détruisaient mutuellement. Que si l'heure était marquée en une des provisions, celle-là était préférée. On préférait aussi le premier pourvu, quoique le second pourvu eût pris possession le premier. (Papon, liv. 2, tit. 9, n. 1, chap. de *Sacr. polit.*, lib. 1, tit. 16, n. 7. Carondas, liv. 10, rep. 8. Brodeau, sur Louet, lett. U, somm. 2.) Dans la concurrence des dates de provisions par différens collateurs à diverses personnes, on préférait celle qui

avait été pourvue par un collateur plus éminent en dignité, *propter conferentis amplio rem prærogativam*. cap. si a sede de *præbend.* in 6. Hors le cas, la procuration *ad resignandum*, la rétention des dates du vivant du titulaire, rendait la provision nulle. Quand le siège de Rome était vacant, on ne retenait point de dates, et on n'en pouvait prendre que du jour de l'élection du nouveau pape, et non du jour de son couronnement. (*Voyez* de La Combe, *Recueil de Jurispr.*, au mot DATE.)

DATES (petites). On appelle ainsi les dates que les titulaires des bénéfices faisaient retenir à Rome sans y envoyer la procuration de la résignation de ces bénéfices en faveur de ceux qu'ils en voulaient gratifier; et cela, pour les assurer à ceux qu'ils voulaient après leur mort, sans courir risque de les perdre pendant leur vie. Par exemple, le titulaire d'un bénéfice en passait une procuration en faveur d'un parent, ou d'un ami; il retenait cette procuration, et cependant écrivait à un banquier de retenir en cour de Rome une date sur cette résignation, et une autre tous les six mois. Si le résignant mourait dans les six mois, le résignataire envoyait la procuration pour faire expédier la provision sur la date retenue. Si le résignant survivait les six mois, le résignataire abandonnait la première date, et ainsi des suivantes, pour faire expédier la résignation sur la der-



nière. Par ce moyen, le résignataire était sûr d'avoir le bénéfice après la mort du résignant, sans que celui-ci pût le perdre pendant sa vie, parce qu'il gardait pardevers lui la procuration pour résigner, absolument nécessaire à l'expédition des provisions en cour de Rome. Pour remédier à cet abus qui rendait les bénéfices héréditaires contre la disposition des canons, le roi Henri II publia un édit en 1550, appelé l'Édit des petites Dates, par lequel il ordonna que les banquiers enverraient à Rome par le même courrier les mémoires de la résignation avec la procuration même pour résigner, et que les résignations expédiées sur procurations surannées seraient nulles. Le pape Urbain VIII ordonna aussi que toutes procurations *ad resignandum* seraient accomplies et consommées dans les vingt jours. (Dumoulin, *Traité contre les abus des petites Dates*. Ferrière, *introd. au Droit*, au mot *Date*.)

**DATERIE.** Office du dataire, et le lieu où il l'exerce. La daterie était composée de trois officiers principaux; savoir, le dataire, ou prodataire, le soudataire et le préfet des vacances *per obitum* qui était une espèce de substitut du dataire, auquel il fallait s'adresser lorsque le bénéfice vacquait par mort. Outre ces officiers principaux, il y avait à la daterie quatre réviseurs nommés par le pape et amovibles, vingt registrateurs, et beaucoup d'autres officiers. (Aimon, *Ta-*

*bleau de la cour de Rome*. Lunadoro, etc.)

L'exactitude des officiers de la daterie était d'une grande importance, parce que « quand un » Français demandait au pape » un bénéfice assis en France, » vacant par quelque sorte de » vacation que ce fût, le pape » était tenu lui en faire expédier » la signature du jour que la » requisition et supplication lui » en était faite; et en cas de » refus, pouvait celui qui y prenait intérêt, présenter sa requête à la Cour, laquelle ordonnait que l'évêque diocésain, ou autre, en donnerait sa provision pour être de même effet qu'eût été la date prise en cour de Rome, si elle n'eût été lors refusée. » (Libertés de l'Église gallicane, art. 47.) Ainsi, quand un bénéfice était demandé à Rome par un Français, il était censé lui être conféré par le pape au moment même qu'il avait fait ce qu'on nomme retenir une date pour ce bénéfice, et cette date se retenait en mettant dans la boîte du dataire, à l'arrivée du courrier de France, un mémoire contenant les noms et qualités de l'impétrant, les bénéfices dont il était déjà pourvu, s'il en avait, le nom et les qualités du bénéfice impétré, et les dispenses dont on demandait que la provision fût accompagnée. C'est ce qui était prescrit par la déclaration du 3 août 1718, de même que par l'article 5 de la déclaration de 1646, et par les déclarations de 1675

et de 1678, données pour prescrire la forme en laquelle les registres des banquiers expéditionnaires en cour de Rome devaient être tenus. Voyez DATE.

DATHAN (hébr., *loi*, ou *rit*), fils d'Éliab, fut un de ceux qui furent engloutis dans la terre, pour avoir conspiré contre Moïse et Aaron. (*Num.*, 16, 1.)

DATHÉMA, ou DATHÉMAN (hébr., *préparation*, ou *présent de la loi*, ) forteresse du pays de Galaad où les juifs de delà le Jourdain se retirèrent, et où ils soutinrent l'effort de Timothée, en attendant que Judas Macchabée vint les délivrer. (1. *Mach.*, 5, 9.)

DATHI, ou DATHUS, ou DATI (Augustin), savant italien, né à Sienne en 1420, y enseigna la rhétorique et les humanités avec tant de succès, que le cardinal de Sienne, François Piccolomini, lui accorda par des lettres en forme, la permission d'expliquer et d'enseigner publiquement l'Écriture-Sainte, de prononcer des discours sur toutes sortes de sujets en tous lieux publics, et même prêcher dans les églises, quoiqu'il fût marié. Il remplit avec distinction plusieurs charges dans sa patrie, et y parvint même à la première magistrature. Sur la fin de sa vie, il renonça entièrement à la lecture des auteurs profanes, pour ne s'occuper que de celle de l'Écriture-Sainte et des auteurs ecclésiastiques. Il mourut de la peste qui régnait à Sienne le 6 avril 1478, âgé de cinquante - huit

ans. Nous avons deux éditions du recueil de ses ouvrages, sous le titre de *Augustini Dathi, Senensis opera*; l'une à Sienne en 1503. in-fol.; l'autre plus complète, mais moins exacte et moins belle pour les caractères, à Venise en 1516, in-folio. Ce recueil contient les ouvrages suivants: 1° *De Animi Immortalitate, libri decem*. Le dixième livre est intitulé: *De inferis*. 2° *Orationum libri septem*. Les discours du second livre roulent sur quelques fêtes de mystères, de la sainte Vierge et de plusieurs Saints. 3° *Epistolarum libri tres*. Le premier contient les lettres familières; le second, les lettres d'érudition; et le troisième, celles qu'il a écrites au nom de la ville de Sienne, lorsqu'il en était secrétaire; emploi considérable qu'il remplit pendant deux ans, à commencer le 13 avril 1457. 4° *Fragmenta Senensium histor.*, *libris tribus*. 5° *Plumbinensis historia* (de Piombino.) 6° *Isagogicus libellus pro Conficiendis et epistolis et orationibus*, ou *elegantiarum libellus*. 7° *Stromatum liber 1. et 3*; le second a été perdu. 8° *Sermo de voluptate*. 9° *Isagoge de ordine discendi ad Nicolaum filium*. 10° *De novem verbis contra vulgatam multorum opinionem*. 11° *De genio et geniali hieme Tractatus*. 12° *Tractatus de vita beata*. 13° *De septem virtutibus libellus*. 14° *De Sacramentis panis et aquæ, libri duo*. Dathi était grammairien, orateur, philosophe, théologien,

savant dans les langues. *Voyez* le tome 40 des *Mémoires* du père Nicéron, et la vie d'Augustin Dathi, sous ce titre : *J. Nicolai Bandieræ de Augustino Dato libri duo, ad J. Vincislawn Piccolominum Aragonium S. R. I. principem*, Romæ, 1733, in-4°. Cette vie est curieuse, et renferme un grand détail sur les ouvrages de Dathi, et sur ses liaisons avec les Savans de son temps ; on y trouve aussi beaucoup d'extraits de lettres de ceux-ci et d'Augustin Dathi.

DATI (Léonard), trente-cinquième général des dominicains, prit l'habit de religieux à Florence sa patrie. Il fut provincial de sa province, inquisiteur de Bologne, maître du sacré Palais, général de son Ordre, et enfin cardinal ; mais il ne jouit pas de cette dignité, étant mort à Florence l'an 1425, deux jours après que le pape Martin v la lui eut conférée. Il avait été un des examinateurs des articles de Jean Hus au concile de Constance, et avait aussi assisté en qualité de légat à celui de Pavie qui fut transféré à Sienne à cause de la peste. On a de lui, *Sermones de flagellis peccatorum festinanter converti nolentium ; de Sanctis ; de Tempore*, etc. (Pio, *de vir. illustr. Ord. Prædic.*, part. 2, lib. 3, pag. 1. Font., *Theatr. Dominic.*, pag. 375 et 436.)

DATIF, martyr, compagnon de saint Saturnin, prêtre de la ville d'Abitine, ou Avitine, dans la province Proconsulaire d'Afrique. *Voyez* SATURNIN.

DATIF, évêque de Badée dans la Manritanie césarienne, martyr et compagnon de saint Némésien. *Voyez* NÉMÉSIE.

DATIVE, sœur de sainte Denyse, et sa compagne de martyre. *Voyez* DENYSE.

DATT (Jean-Philippe), jurisconsulte allemand, né à Esslingen le 29 octobre 1654, de Jean Datt, syndic de la noblesse impériale de Squabe, étudia à Strasbourg sous le savant Ulric Dordrecht qui était son parent. La ville de Strasbourg ayant été prise par les Français, Datt retourna dans sa patrie où on lui confia la registrature publique et celle de la chancellerie, en 1684. Il fut fait syndic d'Esslingen en 1690, conseiller de la régence et du consistoire de Wirtemberg, avocat du trésor ecclésiastique en 1695, et mourut le 28 février 1722. On de lui un traité de *Venditione liberorum*, et un autre intitulé : *Volumen rerum Germanicarum novom, sive de pace Imperii publica libri 5*, à Ulm, 1698, in-folio. On assure que c'est un des meilleurs livres qui aient été faits sur le droit public. ( *Supplément français de Bde.* )

DATTE, *palmula, palma pomum, dactylus*. Fruit du palmier dont plusieurs anciens solitaires usaient pour toute nourriture. Il y en a de différentes couleurs et de différentes formes, de noires, de blanches, de rondes comme les pommes, de rondes et oblongues comme le pousse, etc. Les unes ont des noyaux,

les autres n'en ont point. On les cueille en automne, et elles sont assez agréables au goût. Les dattes ne mûrissent presque point en Europe, viennent surtout en Afrique, en Égypte; dans les Indes, dans la Perse, dont elles sont le meilleur fruit.

**DATTIER.** Ce terme, dans l'Ordre de Fontevault, signifie l'annonce du jour de la lune du Martyrologe, et on l'appelle ainsi, parce que cette annonce est la date de la lune. (Chastelain.)

**DAUBENTON** (Guillaume), jésuite, né à Auxerre le 21 octobre 1648, entra dans la société à Nancy le 16 octobre 1665, et fit la profession des quatre vœux le 2 février 1683. Il fut deux fois recteur au collège de Strasbourg, provincial de la province de Champagne, confesseur du roi d'Espagne Philippe v. Ayant quitté l'Espagne pour se retirer dans la province de Champagne, il fut député à Rome en 1706, pour la quinzième congrégation générale de sa compagnie, et il fut élu assistant du général pour la nation française. Philippe v l'ayant rappelé en Espagne en 1716, pour y être de nouveau son confesseur, il mourut à Madrid le 7 août 1723, âgé de soixante-seize ans. On a de lui quatre oraisons funèbres qu'il a prononcées; savoir, de Thomas de Bragelogue, premier président du parlement de Metz, à Metz, 1681, in-4°; de Louis de Bourbon, prince de Condé, second du nom, premier prince du sang, à Dijon, 1687, in-4°;

de Charles v duc de Lorraine, à Nancy, 1700, in-12; de Louis, dauphin de France, prononcée à Rome le 18 septembre 1711, et imprimée dans la même ville en 1718, in-8°. Le père Daubenton est encore auteur de la Vie du bienheureux François Regis, jésuite, imprimée à Paris en 1716, in-4°, et réimprimée l'année suivante, avec quelques corrections, à Lyon, in-12. Il avait donné, quelques années auparavant, *Scripta varia in causa beatificationis et canonisationis Joannis Francisci Regis, à societate Jesu Sacerdotis*, à Rome, aux dépens de la Chambre apostolique, in-fol., deux tomes: le premier qui contient les vertus du Saint, fut imprimé en 1710; le second qui comprend ses miracles, en 1712. (Voyez la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne, t. 1, pag. 165, et aux additions.)

**DAUCOUR** (Barbier.) Voyez BARBIER D'AUCOUR.

**DAUCOURT** (Bonaventure), natif de Stenay en Lorraine, fit imprimer en 1633, à Nancy, chez Sébastien Philippe, un petit ouvrage de quarante-une pages in-12, intitulé: *Diluviorum et cœlestium incendiorum singulares causæ et historiciæ*. Il y a dans cet ouvrage beaucoup de remarques instructives et curieuses, parmi plusieurs autres incertaines et fabuleuses. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

**DAUGE**, ou **AUGE**, en latin, *Augerius*, ou *Augentius* (Daniel), né à Villeneuve-l'Archevêque,

au diocèse de Sens, fut précepteur de Jean Olivier, fils du chancelier François Olivier, et successeur du savant Louis Le Roi, dit *Regius*, dans la chaire de professeur royal en grec. Il mourut en 1595, et laissa les ouvrages suivans : 1° L'institution d'un prince Chrétien, traduite du grec de Synèse, évêque de Cyrène, avec une oraison de la vraie noblesse, traduite du grec de Philon, juif, imprimée à Paris en 1554. 2° Quatre Homélies de saint Macaire, Égyptien, traduites et imprimées d'abord à Paris, et ensuite à Lyon en 1689. 3° Une édition du poème de Sannasar, *de Morte Christi*, avec des notes, à Paris, 1557, in-4°. 4° *D. Gregorii Nyssæ pontificis, magni Basilii fratris, de immortalitate animæ cum sua sorore Macrina dialogus, nunquam antè hac neque grecè neque latinè excusus*, *Daniele Augentinio interprete*, Paris, 1557, in-8°. 5° Oraison consolatoire sur la mort du chancelier François Olivier, à Paris, 1560, à Antoinette de Cérise sa femme, in-8°. 6° Discours sur un arrêt du parlement de Dôle qui condamne un homme convaincu d'être loup-garou. 7° Épitre à noble et vertueux enfant Antoine Thelin, fils de noble Guillaume Thelin, auteur du livre intitulé, *Opusculs divins*, en laquelle est traité du vrai patrimoine et succession que doivent laisser les pères à leurs enfans. Cette épitre est au commencement des *Opusculs divins* de

Thelin, imprimés à Paris en 1565. (La Croix, du Maine et du Verdier, *Biblioth. franç.*)

DAULIE, *Daulia*, *Daulis* et *Daulium*, ville épiscopale du rit latin, sous la métropole d'Athènes, sur une élévation à quinze milles de Delphes, au nord vers Élatée. Quelques uns disent que ce n'est plus qu'un village. Elle se trouve dans la Notice des évêchés, du père Goart, à la fin de Codin, *de Offic.*, n. 2. Elle a eu pour évêques depuis le douzième siècle :

1. N.... auquel sont adressées plusieurs lettres du pape Innocent III.

2. Antoine I<sup>er</sup>, auquel succéda en 1376....

3. Philippe de Ardizoni, de l'Ordre de Saint-François. (Wadding., 4<sup>e</sup> ann.)

4. Antoine II, auquel succéda en 1392...

5. Nicolas de Neritano, de l'Ordre de Saint-François, nommé par Boniface IX (Wad. ibid.)

6. Jean, de l'Ordre de Saint-Augustin, mort à Padoue en 1441.

DAUPHIN (Jean-Antoine), de l'Ordre des Frères-Mineurs, né à Casal Maggiore dans le Milanais, fut docteur de Bologne, et parvint par son mérite à la charge de vicaire-général de son Ordre en 1559. Il avait une telle ardeur pour apprendre, qu'il se levait tous les jours à minuit pour étudier; d'où vient que ses disciples lui avaient donné en riant le surnom de *Minuit*. Pie IV l'ayant appelé au concile

de Trente, il mourut à Bologne, ou à Rome, en 1560. On a de lui, 1<sup>o</sup> de *Potestate ecclesiæ*, à Venise, 1549. 2<sup>o</sup> Trois livres de controverse de l'Église, ibid., 1552. 3<sup>o</sup> Un Traité de la puissance du Pape, et des Notes de l'Église, en 1560. 4<sup>o</sup> Des choses qu'on doit traiter dans le concile œcuménique, à Rome, 1561 et 1588. 5<sup>o</sup> Deux livres du Mariage et du Célibat. 6<sup>o</sup> Cinq livres de la Conduite de toutes choses, et surtout des hommes; le premier, des Événemens des choses; le second, de la Prédestination; le troisième, du Pêché originel; le quatrième, du Libre-Arbitre; le cinquième, de la Justification, imprimés à Camérino en 1553, in-folio. 7<sup>o</sup> Un Traité du culte des saintes Images, et un autre des globes célestes. 8<sup>o</sup> Trois livres de la divine Providence, imprimés à Rome en 1588. 9<sup>o</sup> Des Commentaires sur l'Évangile de saint Jean et sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux, à Rome en 1587. 10<sup>o</sup> Un Opuscule de la Noblesse. 11<sup>o</sup> Quelques Opuscules sur la Logique. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du seizième siècle*, pag. 1122; et aux Additions, pag. 2868. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 2, pag. 122.)

**DAUPHINÉ.** Humbert II, dernier prince de la race des dauphins de Viennois, donna, par donation entre-vifs, cette souveraineté à l'un des enfans de Philippe de Valois et des rois ses successeurs, à la charge, en-

tre autres choses, qu'elle ne pourrait être unie ni incorporée à la couronne; fors tant comme l'Empire y serait unie, porte la donation. C'est sur le fondement de cette clause que la cour de Rome soutenait fortement autrefois que les libertés de l'Église gallicane ne s'étendaient pas à cette province qui, au moyen de ladite clause, changeant de maître sans rien changer dans sa police, ni spirituelle, ni temporelle, demeurerait et pour jamais séparée du corps de la France. Ce système n'a point été reçu en France. Par des lettres-patentes du mois de juillet 1669, il était porté que les habitans du duché de Savoie ne seraient pas aubains en Dauphiné à la charge de réciprocité; et par une ampliation de ces mêmes lettres-patentes, du mois de septembre suivant, le Roi permettait auxdits habitans de Savoie de tenir des bénéfices dans le Dauphiné. Le duc de Savoie publia de son côté des lettres qui déclaraient que les Dauphinois qui demeuraient en Savoie pouvaient succéder et tenir des bénéfices dans ce pays. (*Mémoires du Clergé*, tom. 12, pag. 1677 et suiv.)

**DAURES** (Louis), dominicain, né à Milbau dans le Rouergue en 1655, de parens calvinistes, fréquentait les écoles de ces hérétiques à Montpellier, lorsque éclairé d'en haut, il fit abjuration et prit l'habit religieux dans le couvent de l'Ordre des Frères-Prêcheurs de la même

ville. Étant venu à Paris dans cette maison du noviciat général, il s'y distingua par la pratique constante de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, et surtout par sa tendre et ingénieuse charité envers les personnes de l'autre sexe. Dieu l'avait choisi pour retirer un grand nombre de jeunes filles des désordres honteux dans lesquels la misère et la séduction ne les précipitent que trop souvent. Il en fit une communauté de pénitentes, nommée de Sainte-Valère, et située dans le faubourg Saint-Germain, près l'hôpital-royal des Invalides, sous l'autorité de son éminence monseigneur le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et de ses successeurs. Ce fut au milieu des travaux que lui causa l'établissement de cette communauté qui s'est soutenue jusqu'après 1750. dans la pratique exacte des exercices de pénitence dont elle est redevable à son zélé fondateur, que mourut le père Daures, âgé de soixante-treize ans, le 10 mai 1728, dans ce couvent du noviciat général qu'il avait toujours édifié pendant sa vie. Le père Daures n'était pas seulement recommandable par ses vertus; il l'était encore par ses lumières et par le caractère de son esprit fin et délicat, comme le prouve l'ouvrage dont il est auteur, et qui a pour titre : *L'Église protestante détruite par elle-même, ou les Calvinistes ramenés par leurs seuls principes à la véritable Foi*. Ce livre, qui parut in-12,

à Paris en 1689, chez Jean Courterot et Louis Guérin, est écrit d'un style aisé, pur et nerveux. L'auteur le dédia au grand Bossuet qui lui témoigna sa satisfaction, et l'exhorta à en faire une seconde édition plus étendue que la première. Les soins que le père Daures fut obligé de donner à l'établissement des Filles de Sainte-Valère, l'empêchèrent sans doute d'exécuter ce dessein; mais nous savons que M. l'abbé Bellet, de l'académie de Montauban, si connu dans la république des Lettres, prépara une nouvelle édition de cet ouvrage qui dut être accompagné de la vie du père Daures. On a gravé le portrait de ce pieux fondateur, avec ce quatrain de la façon du R. P. Lombard, prieur de ce couvent du noviciat général.

Héritier de l'esprit du grand saint

Dominique,

Par un savant écrit il confond l'hérétique;

Il fait la guerre au vice, et, plein de charité,

Donne au sexe fragile un asile assuré.

DAUSARA, ville épiscopale de l'Osroène, au diocèse d'Antioche, proche d'Édesse qui est sa métropole. Procope dit que ce n'est qu'un château que Justinien fortifia. Il est vrai qu'avant ce temps-là il n'en est fait mention dans aucun auteur. Nous en connaissons un évêque.

1. Nonnus, au cinquième concile générale.

DAUSQUEIUS, ou DAUS-

QUIUS (Claude), chanoine de Tournay où il naquit le 5 décembre de l'an 1566, se fit jésuite, et quitta ensuite la société. Il mourut vers l'an 1636, et laissa, 1° une traduction latine des Discours de saint Basile de Séleucie, avec des notes, à Heidelbergh, en 1604. 2° La Sainteté de saint Paul dans le sein de sa mère, hors le sein de sa mère, sur la terre et dans le Ciel, à Paris, en 1627. 3° Traité du Synode de Dordrecht, à Arras, en 1629. 4° Sanctification de saint Joseph hors du sein de sa mère, contre frère Pierre Marchant, de l'Ordre des Frères-Mineurs de Saint-Omer, à Lyon, en 1631. 5° Éponge des livres des Frères-Mineurs de Saint-Omer, ibid. 6° Le double Bouclier pour Juste-Lipse et Notre-Dame d'Aspricole, contre Agricola Thyaque, à Douai, en 1610. 7° Des Notes sur Quintus Calaber, en 1614, et Silius Italicus, avec un long commentaire, en 1616. 8° *Antiqui novique Latii orthographica*, en 1632. (Valère-André, *Biblioth. belg.* Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1888.)

DAVENPORT (Christophe), naquit vers l'an 1698 à Coventry en Angleterre, entra dans l'Ordre des Franciscains à Ypres en 1617 où il prit le nom de François de Sainte-Claire. Il professa la théologie à Douai, fut envoyé missionnaire en Angleterre où il travailla à la conversion des protestans avec zèle pendant plus de cinquante ans, par

ses discours et par ses écrits, et mourut dans une maison de campagne près de Londres, le 31 mai 1680, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : *Tractatus adversus judicariam Astrologiam*, à Douai, en 1626, in-8°. *Paraphrastica expositio articulorum Confessionis anglicæ. Tractatus de Prædestinatione, de meritis, et peccatorum Remissione*, à Leyde en 1634, in-4°, à Paris en 1635, sous ce titre : *Deus, natura, gratia; sive Tractatus de Prædestinatione*, etc. *Systema fidei, seu Tractatus de Concilio universali*, à Liège en 1648, in-4°. *Opusculum de definibilitate Controversiæ immaculatæ conceptionis Deigenitricis*, avec plusieurs autres Opuscules, à Douai en 1658 et 1661, in-4°. *Apoloogia Episcoporum*, à Cologne en 1661. *Problemata Scholastica, et controversialia, speculativa*, etc., avec plusieurs autres traités, à Douai en 1652, in-8°. Tous ces ouvrages, excepté le Traité de la Prédetermination et le Système de la Foi, ont été recueillis, en 2 vol. in-fol., à Douai en 1665. Abrégé de la Foi, contenu dans un dialogue sur la religion chrétienne, en anglais, en 1655, in-8°. Explication de la Doctrine catholique romaine, en anglais, 1656 et 1670. *Religio philosophicæ peripatetici discutienda*, à Douai, 1662. *Supplementum Historiæ provincie Angliæ*, etc., ibid., 1671. L'Église catholique romaine, défendue contre ceux qui l'ac-



cusent de favoriser un dessein sangüinaire , formé par le pape et par les cardinaux ; en anglais , 1659. Davenport , qui prend quelquefois le nom de François Coventria , savait très-bien la théologie, les Pères, les Conciles, l'Histoire ecclésiastique et profane. (*Athen. oxon.*, tom. 2. Nicéron, *Mém.*, tom. 23. )

DAVEZAN (Jean), natif d'Orléans et doyen des professeurs en Droit de l'Université de cette ville et de celle de Paris où il mourut en 1669, est auteur des ouvrages suivans : 1° *Contractuum liber*, imprimé à Orléans, in-4°, en 1644 et 1659. 2° *Liber de Censuris ecclesiasticis, cum dissertatione de pontificia et regia potestate*, à Orléans, 1654. 3° *Dissertatio de jure patronatus*, à Paris, 1666, in-4°. 4° *Servitutum liber*, 1650, in-4°. 5° *Dissertatio de Sponsalibus et matrimoniis*, à Paris, 1661, in-4°.

DAVID, fils d'Isaïeou de Jessé, de la tribu de Juda, et de la petite ville de Bethléem, paissait les troupeaux lorsque le Seigneur envoya Samuel à Bethléem pour le sacrer roi d'Israël, à la place de Saül qu'il avait rejeté. Après qu'il eut reçu l'onction royale, comme il est rapporté au seizième chapitre du premier livre des Rois, il s'en retourna à son occupation ordinaire, et l'esprit du Seigneur fut toujours avec lui. Saül, au contraire, agité de l'esprit malin, fut conseillé de faire venir David qu'on lui peignit comme un homme vaillant,

propre à la guerre, d'une taille avantageuse, bien fait de sa personne, favorisé du Seigneur, et capable de charmer son mal. Saül le manda ; il fut très-content de lui, le fit son écuyer, sans l'empêcher cependant de retourner quelque temps après chez son père. Il y était, lorsque la guerre s'étant allumée entre les Israélites et les Philistins, Isaï l'envoya au camp pour savoir des nouvelles de trois de ses fils qui étaient dans l'armée de Saül. Il apprit en y arrivant le défi que faisait le géant Goliath à toute l'armée d'Israël, se présenta pour le combattre, et lui lança avec sa fronde une pierre au milieu du front avec tant de roideur, qu'il le renversa par terre. Aussitôt il courut, se jeta sur lui, tira l'épée de Goliath et lui en coupa la tête. Les Philistins s'enfuirent ; les Hébreux les poursuivirent, et en firent un grand carnage. David emporta la tête et les armes de Goliath, et Abner le présenta avec honneur au roi Saül qui ne lui permit plus de retourner chez son père, et lui donna le commandement de quelques compagnies de gens de guerre. Ce jour mémorable fut aussi celui où l'on vit naître l'amitié de David et de Jonathas, fils de Saül. David fut aussi fort aimé de la cour, de l'armée et du peuple, mais non pas de Saül qui conçut une jalousie mortelle contre lui, parce que les femmes d'Israël chantaient à l'occasion de sa victoire : *Saül en a tué*

*mille et David en a tué dix mille.* Il essaya plusieurs fois de le percer de sa lance , l'exposa à plusieurs dangers de la part des Philistins , et l'obligea enfin de chercher un asile chez les Philistins même , auprès d'Achis , roi de Geth. De là il vint à Odollam où ses frères , ses parens , et plusieurs autres personnes , environ au nombre de quatre cents , le vinrent trouver. Ensuite il alla au pays de Moab , puis à Hareth , et successivement à Ceila où Saül tâcha de le prendre , dans le désert de Zipp , dans celui de Maon , dans celui d'Engaddi où Saül vint le chercher , et où David se contenta de couper à ce prince le bord du manteau , au lieu de le tuer , comme il le pouvait faire , dans la caverne où il le trouva seul. Saül reconnut à ce trait que David était plus juste que lui , et le laissa.

David étant entré une autre fois pendant la nuit dans la tente de Saül , prit sa lance et la coupe qui était à son chevet sans que personne l'aperçut ; ce qui fit que Saül le laissa encore en repos pour cette fois. David se retira encore une fois auprès d'Achis , roi de Geth qui lui donna la ville de Siceleg pour sa demeure. Pendant que David demeurait à Siceleg , les Philistins livrèrent bataille aux Hébreux sur la montagne de Gelboé. Saul et Jonathas périrent dans le combat ; ce qui fut très-sensible à David qui composa un cantique lugubre en l'honneur de Saül et de Jonathas. Il se retira ensuite

à Hébron par l'ordre du Seigneur. Ceux de la tribu de Juda le reconnurent pour roi , et enfin tout Israël après la mort d'Isbo-seth , fils de Saül. Il défit les Philistins , et transporta l'Arche du Seigneur de Cariat-Iarim à Jérusalem , dans son palais. David , se voyant en paix , conçut le dessein de bâtir un temple au Seigneur ; mais Dieu fit connaître au prophète Nathan que cet honneur était réservé à un fils de David , et que pour lui , il avait répandu trop de sang pour travailler à un ouvrage si saint. Il se contenta donc d'en faire les préparatifs. Après cela , il abattit les Philistins , les Moabites , les Syriens , les Ammonites. Un jour , se promenant sur la terrasse de sa maison , il vit Bethsabée , femme d'Urie le Héthéen , la fit venir , dormit avec elle , et la renvoya. Celle-ci ayant conçu un fils , et David n'ayant pu engager Urie à passer la nuit avec elle pour couvrir son crime , le renvoya au camp d'où il l'avait fait venir , et écrivit à Joab de faire en sorte qu'Urie pérît par l'épée des Ammonites ; ce qui arriva en effet. Aussitôt que David le sut , il épousa Bethsabée. Le prophète Nathan lui reprocha son crime de la part de Dieu , et lui prédit les malheurs qui lui arriveraient à lui et à sa maison. Absalom , l'un des fils de David , s'étant fait déclarer roi à Hébron , David sortit de Jérusalem avec ses meilleures troupes , et souffrit avec une patience héroïque les malédictions de Semeï. Il retourna à

Jérusalem après la défaite et la mort d'Absalom, dissipa la révolte de Séba, fils de Bochri, irrita le Seigneur en faisant le dénombrement de son peuple; ce qui attira une peste qui fit mourir soixante-dix mille personnes de ses sujets pendant trois jours qu'elle dura. David étant devenu vieux, épousa une jeune fille nommée Abisag de Sunam, pour le servir et l'échauffer. Il fit sacrer roi son fils Salomon; et se sentant près de sa fin, il lui remit les plans du Temple, l'or et l'argent qu'il avait préparé pour cet effet, lui recommanda d'être toujours fidèle à Dieu, lui enjoignit de punir Joab et Semeï; puis il s'endormit avec ses pères, et fut enterré dans la ville de Jérusalem, sur la montagne de Sion, où était la citadelle qui fut depuis appelée de son nom, la Cité de David: Salomon y fit dresser un magnifique tombeau; et outre les cérémonies ordinaires aux funérailles des rois, il fit mettre dans le sépulcre de son père des richesses incroyables, au rapport de Joseph l'historien, *Antiq.*, lib. 7, cap. 12, n. 313; et lib. 13, cap. 16, n. 536. Le tombeau de David fut toujours très-respecté parmi les juifs. Saint Pierre, en leur parlant, dit que le tombeau de ce prince était parmi eux. (*Act.*, 11, 2, 9.) Il subsistait même encore du temps de saint Jérôme qui raconte qu'il y allait souvent prier. (*Epist. ad Marcell.*) Les païens même le connaissaient, et encore vers le mi-

lieu du dix-huitième siècle, des *santons*, ou prêtres turcs, s'en disent les gardiens, et le montrent avec ceux de Salomon et de Josaphat.

L'Église honore David comme un saint pénitent, un patriarche et un prophète. Les Martyrologes latins en font mémoire le 29 de décembre, et quelques Ménologes grecs, le 26 du même mois et le dimanche d'après Noël, avec saint Joseph et saint Jacques, frère du Seigneur. David naquit l'an du monde 2919, fut sacré par Samuel en 2934, tua Goliath en 2942, fut reconnu roi à Hébron, après la mort de Saül, en 2949, sortit de Jérusalem, à l'occasion de la révolte de son fils Absalom, en 2981, et mourut en 2990, âgé de soixante-dix ans dont il en avait régné sept et demi à Hébron sur la tribu de Juda, et trente-trois à Jérusalem sur tous les Israélites. David est certainement l'auteur de plusieurs psaumes, mais c'est une question de savoir s'il est auteur de tous. (*Voy. PSAUMES, PSAUTIER. Voyez aussi le premier livre des Rois, depuis le chapitre seize jusqu'au troisième chapitre du troisième livre.*)

DAVID NICÉTAS, Paphlagonien, a composé la vie de saint Ignace, patriarche de Constantinople, et divers panégyriques sur les Saints. Il vivait dans le neuvième siècle.

DAVID, archevêque maronite, a traduit de syriac en arabe, vers l'an de Jésus-Christ 1059; les

Constitutions de l'Eglise des Maronites, dont Abraham Decchellenzis emploie souvent le témoignage dans ses livres. On en trouve aussi quelques sommaires en latin dans le recueil des lettres du père Morin et de plusieurs autres savans, qui ont été publiées en Angleterre en 1682, sous le titre de *Antiquitates Ecclesiae orientalis*.

DAVID D'AUSBOURG, ainsi nommé, parce qu'il était de cette ville, cordelier du treizième siècle, a composé trois petits ouvrages de piété. Le premier est intitulé : *Formule des Novices*, pour la réformation de l'homme extérieur; le second, *Formule pour l'homme intérieur*; le troisième, *Miroir des sept progrès du religieux*. Les deux premiers ont été imprimés séparément à Ausbourg l'an 1593, et le dernier, sous le nom de saint Bonaventure, à Anvers l'an 1591. Ils se trouvent tous trois, sous le nom de David d'Ausbourg, dans la Bibliothèque des Pères de Cologne. Cet auteur avait aussi fait des sermons qui n'ont pas été imprimés. (Trithème. Dupin, treizième siècle.)

DAVID DINANT, ainsi nommé du lieu de sa naissance, ville des Pays-Bas sur la Meuse, était clerc et disciple d'Amauri. Il écrivit vers l'an 1204 certaines questions en forme de philosophie où il autorisait toutes les erreurs de son maître. Celle sur laquelle il s'étendait et s'expliquait davantage regarde la ma-

tière première. Comme Amauri avait enseigné que toutes les créatures avaient été tirées de Dieu, et que dans la suite des temps elles rentreraient toutes en lui, David avança que Dieu était la première matière, de laquelle tout avait été tiré; en sorte que, selon son système, Dieu était matériel et corporel.

Il y a apparence que Spinoza a pris ses sentimens en partie de cet auteur, et en partie d'Hermogènes. Saint Thomas d'Aquin a, dans la suite, parfaitement bien combattu les erreurs de David Dinant, dont les écrits furent brûlés avec ceux de son maître. (*Voyez saint Thomas, contra Gentiles*, cap. 17. Pratéole, tit. *David Dinantius*. Sponde, ann. 1204, in-18. Le père Pinchinat, *Dictionn. des Herésies*.)

DAVID, moine grec du quatorzième siècle, a écrit contre Barlaam, *Compendiaria declaratio heræseos Barlaam et Acindini*. Allatius en rapporte des extraits dans son livre de *Consensu*.

DAVID (Georges), né à Gand en Flandre, était fils d'un bachelier, et exerçait le métier de peintre-vitrier. Soit par malice, soit par folie, il se fit une secte de gens simples, auxquels il persuada qu'il était le troisième David, fils de Dieu, non pas selon la chair, mais selon l'esprit, envoyé pour sauver les hommes, par la grace et non par la mort. Il promettait à ses disciples qu'après sa mort il ressusciterait le troisième jour, et niait cependant la résurrection des corps,

la validité du baptême, l'indissolubilité du mariage qu'il disait n'être pas un sacrement. Il publiait qu'on ne devait pas ajouter plus de foi aux Saints qu'à une fable; qu'il était faux qu'il y eût des anges, et surtout des démons; c'était cette dernière erreur qu'il soutenait avec plus de feu, vers 1525, et c'est de là que ses disciples furent nommés *Antidémoniaques*. On lui attribue encore d'autres erreurs, comme d'avoir avancé que les âmes des fidèles seraient sauvées, et que celles des apôtres seraient damnées. Il avait aussi pour maxime que c'était folie de mourir pour la foi, et qu'il était permis de la renier pour sauver sa vie. Il le pratiquait ainsi; et pour n'être pas surpris, il changea de nom lorsqu'il sortit de Gand, et prit celui de Jean Bruch; ce qui a donné lieu à quelque confusion dans son histoire, parce que l'on a cru que David (Georges) et Jean Bruch étaient deux hommes différents. Ce fanatique étant mort à Bâle en Suisse, le sénat de cette ville le fit déterrer, brûler ses os, et jeter ses cendres au vent. (Pratéole, tit. *Davidici*. Sandère, *hæres.* 20. Pinchinat, *Dictionn. des Hérésies.*)

DAVID GEORGIENS, disciples de David Georges.

DAVID DE COURTRAI (Jean), entra à l'âge de trente-cinq ans dans la société des Jésuites, après avoir été curé de Saint-Martin de Courtrai. Il fut recteur des collèges de Courtrai, de Bruxelles

et de Gand, et mourut le 9 août 1613, âgé de soixante-sept ans. On a de lui divers ouvrages de piété et de controverse, entre autres, *Historia Ecclesiæ hæreticæ*, etc. Le Chrétien véridique, ou des Points de la Foi chrétienne, à Anvers en 1601. Forme de l'occasion prise ou laissée, *ibid.* Le Paradis de l'Époux et de l'Épouse, et des louanges de la Vierge, *ibid.*, 1607. Douze miroirs pour ceux qui veulent voir Dieu, etc. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

DAVID (Maurice), né à Dijon, l'an 1614, fut d'abord avocat au parlement de cette ville, et engagé dans l'état du mariage, ayant épousé Marguerite de Thésut, dont il eut plusieurs enfans. Devenu veuf avant l'an 1660, il embrassa l'état ecclésiastique, devint prêtre, supérieur du monastère du Refuge de la ville de Dijon, et promoteur de l'Officialité de Langres. Il mourut à Dijon le 11 novembre 1679, et laissa un ouvrage intitulé : *Mauritii David Presbyteri, animadversiones in observationes chronologicas Possini ad Pachimerem*, à Dijon, 1579, in-4°. Ce livre, singulièrement estimé des sçavans, est devenu rare. (Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, in-fol., t. 1, p. 168.)

DAVID (Pierre), de l'Ordre des Frères-Mineurs, a composé *summula tractatus de Trinitate, ad mentem Doctoris subtilis*, (Tulli, anno 1650.)

DAVID (Jean), de Carcassonne, prieur de La Haye-aux-Bons-

Hommes, proche d'Angers, a donné, *Traité des Jugemens canoniques des évêques*, à Paris, en 1671, et *Réponse à M. de Launoi*, touchant le concile plénier, *ibid.* (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2633.)

DAVID (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Dijon l'an 1644, prit l'habit religieux dans l'abbaye de Vendôme le 16 août 1663, âgé de dix-neuf ans, et mourut dans celle de Mas-Garnier, le 6 novembre 1705. On a de lui : *Dissertation sur saint Denis l'Aréopagite* où l'on fait voir que ce saint est auteur des ouvrages qui portent son nom; à Paris, 1702, in-8°. (On peut voir l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal des Savans* de 1702; dans M. Dupin; et dans la Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur, par dom le Cerf de La Viéville, pag. 76 et suivantes.)

DAVID, ecclésiastique du diocèse de Bayeux, bachelier de la Faculté de Théologie de Paris, de la maison et société de Harcourt, a donné une *Réfutation d'un système imaginé par un philosophe cartésien* qui a prétendu démontrer géométriquement la possibilité de la présence réelle, imprimée à Paris, chez Bordenet, rue Saint-Jacques, 1729, 1 vol. in-12. David, pour procéder méthodiquement, commence d'abord par rapporter le système qu'il veut réfuter; puis

il expose les principaux points de la créance catholique sur le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; ensuite il compare la doctrine de l'Eglise avec le système en question, et met par là les lecteurs en état de juger si les raisons qu'il apporte pour prouver que ce système est opposé à la foi sont recevables ou non. C'est avoir déjà beaucoup fait, selon lui, pour réfuter un tel système, que de l'avoir rapporté. Il est annoncé sous ce titre: *Breve opusculum quo geometrice demonstratur possibilitas presentiae corporis Christi in Eucharistia, ex principijs cartesii*. Cet opuscule consiste en divers lemmes et en divers corollaires dont nous nous contenterons de rapporter le fond et la doctrine suivante :

Le Cartésien, auteur de l'opuscule, établit d'abord : 1°. Que la matière étant divisible à l'infini, il n'est point de matière, quelque petite qu'elle soit, qui, par le divers arrangement et la diverse disposition des parties, ne puisse devenir tel corps que l'on voudra, fer, par exemple, froment, pain, vin, os, chair, sang, etc., ni par conséquent aucune espèce de corps qui, par ce divers arrangement et cette diverse disposition, ne puisse être converti en un corps d'une autre espèce.

2°. Que la stature est indifférente à la nature de l'homme; les enfans et les vieillards, les pygmées et les géans, étant également

des hommes , jusque-là que si la terre que nous habitons , au lieu d'être grande comme elle est , n'avait pas plus d'étendue qu'un grain de sable , et que nous fusions petits à proportion , nous n'en serions pas moins des hommes.

3°. Que si un enfant qui est grand d'un pied en venant au monde , et qui parvient ensuite à la grandeur de six pieds , ne laisse pas d'être toujours la même personne , et d'être regardé comme ayant le même corps , il s'ensuit qu'un homme de six pieds pourrait être réduit à un , sans devenir pour cela un autre homme , ni devoir être regardé comme ayant un autre corps.

4°. Que si cet homme , réduit à la grandeur d'un pied , venait à être réduit à la sixième partie de cette mesure , puis à la sixième partie de cette sixième partie , et à diminuer ainsi par degré jusqu'à l'infini , il ne laisserait pas d'être toujours le même homme et d'avoir le même corps.

5°. Que l'identité de la matière n'est point nécessaire pour l'identité du corps , n'y ayant aucun homme , de quelque âge qu'il puisse être , qui ne soit censé avoir le même corps qu'il avait en naissant , quoique cependant il ne lui reste peut-être plus aucune portion de la matière qui composait ce premier corps. Qu'ainsi , quelque diversité qu'il y ait dans le corps d'un homme , par rapport à la matière qui composait son corps dans

l'enfance et qui le compose dans la vieillesse , cette diversité n'empêche point que ce ne soit toujours le même corps , dès que l'ame qui était unie au corps de l'enfant , est la même qui se trouve unie au corps du vieillard.

6°. Que selon ce principe , chaque homme , à la résurrection générale , ressuscitera dans son propre corps , quoique ce ne soit pas avec la même portion de matière qui composait ce corps à l'article de la mort , puisque probablement cette portion de matière aura servi à la composition de plusieurs autres corps , arrivant très-souvent que les corps de nos pères deviennent , par la succession des temps , notre nourriture , et par conséquent la propre substance de notre corps.

7°. Que l'union de l'ame avec le corps consiste dans le commerce mutuel des pensées de l'une et des mouvemens de l'autre ; que par conséquent une même ame peut être unie à plusieurs corps différens , la même ame pouvant avoir ses pensées à l'occasion des mouvemens qui se passent dans ces divers corps , et ces corps , de leur côté , pouvant éprouver divers mouvemens à l'occasion des pensées de cette ame ; en sorte que tous ces corps en général ne seront , par ce commerce mutuel de pensées et de mouvemens , qu'un seul et même corps , l'identité de la matière , comme il a été supposé plus haut , n'étant pas re-

quise pour l'identité du corps, puisque, si elle était nécessaire pour cela, ils'ensuivrait qu'ayant des bras, des pieds, une tête, nous aurions plusieurs corps au lieu d'un; ces bras, ces pieds, cette tête étant des parties véritablement distinctes les unes des autres, et faisant réellement plusieurs corps généralement pris.

8°. Quel'homme n'est pas esprit seulement, ni corps seulement, mais un esprit joint à un corps; qu'ainsi, pour constituer deux corps et deux hommes, il faut deux corps et deux ames, mais que deux corps qui seraient unis à une même ame ne pourraient pas constituer plusieurs hommes, et n'en composeraient qu'un seul; que par conséquent un seul et même homme pourrait, dans le même temps, sans être reproduit, se trouver en plusieurs lieux, puisque les corps qu'il aurait en ces différens lieux seraient unis à une même ame, et par cette raison ne seraient qu'un seul et même corps, d'où il s'ensuit que si Dieu, en conservant à une personne d'un âge décrépité le corps qu'elle aurait actuellement, et où il ne resterait sans doute plus aucune portion de la première matière qu'elle aurait apporté en naissant, venait à lui rendre son premier corps, en joignant de nouveau l'ame de cette personne aux parties de matières qu'elle avait en naissant, ces portions de matières, quand même elles existeraient en différens lieux, ne feraient que le même corps humain, comme la

personne à qui cela arriverait ne ferait toujours que la même personne.

9°. Que, de ces principes établis, on doit conclure que la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le sacrement, telle qu'elle est enseignée par l'Eglise, est évidemment possible, n'y ayant pour la concevoir qu'à supposer ce qui suit. Figurons-nous, dit l'auteur de l'opuscule, chaque petite particule sensible de quelque corps que ce soit, de pain, par exemple, un tout dont Dieu change l'ordre et l'arrangement intérieur, de manière qu'au lieu de pain ce sont des os, de la chair, des artères, des veines, du sang, en un mot, que tout devient un corps organisé où le sang circule comme dans le nôtre, où il n'y aura d'autre différence, sinon que notre corps est plus étendu.

Supposons en second lieu, qu'à ces petites particules, ainsi organisées, Dieu joigne l'ame de quelque homme; car il n'y a rien en tout cela que de possible, suivant les principes ci-devant établis: or, dans cette hypothèse, ce sera un seul homme, ce sera un seul corps qui se trouvera individuellement le même dans chaque étendue sensible des particules de matière qui auparavant étaient du pain.

De plus, ces différentes particules pourront être divisées les unes des autres, sans que l'ame qui leur sera unie souffre pour cela aucune division; et par conséquent le corps humain qui ré-



sultera de l'union de ces petites particules de matière à une même ame ne souffrira non plus aucune séparation.

Supposons, en troisième lieu, que les mêmes portions de matière organisée conservent, après la consécration, le même ordre sensible et le même arrangement qu'elles avaient auparavant, lorsqu'elles étaient pain, il s'ensuivra qu'ayant la même superficie sensible, elles devront, par cette superficie sensible, et sans le secours d'aucun accident absolu, exciter en nous les mêmes sensations qu'elles excitaient avant la consécration lorsqu'elles étaient pain, et qu'ainsi, en supposant que l'ame de Jésus-Christ soit unie à ces portions de matière, et que ce qu'on appelle *hostie* soit ce qui reste après la transsubstantiation et qui frappe nos sens, il s'ensuit qu'on aura présent dans l'Eucharistie, sous les apparences du pain et du vin, Jésus-Christ lui-même, avec le même corps tout entier qu'il avait dans le sein de la sainte Vierge et sur la croix; par où il croit que le dogme de l'existence du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est évidemment possible, et que le mystère de ce sacrement consiste uniquement en ce que Jésus-Christ, par une bonté singulière pour les hommes, a bien voulu que sa présence fût ici opérée en vertu des paroles du prêtre; présence clairement révélée de Dieu dans ses saintes Écritures, appuyée sur la tradition, et que les hétérodoxes

ne feraient nulle difficulté de croire, si la possibilité leur en était connue.

Tel est le système que l'on réfute ici comme contraire à la foi catholique. Les points principaux de la croyance de l'Eglise sur le dogme eucharistique sont, 1° que l'Eucharistie est un mystère, *mysterium fidei*; 2° que le corps qui se trouve présent sur l'autel après que le prêtre a prononcé les paroles de la consécration, est le même qui a été crucifié par les juifs, et qui est tout entier sous les espèces, et actuellement glorieux dans le ciel; 3° que ce corps, ainsi présent sur l'autel après la consécration du pain et du vin, est sous chaque partie des espèces; 4° qu'après la consécration du pain et du vin il n'en reste rien, mais que toute la substance du pain est changée au corps de Jésus-Christ, et toute la substance du vin est changée en son sang; quatre points auxquels le système en question est directement opposé, selon l'auteur de la réfutation. Quant au premier, savoir, que l'Eucharistie est un mystère: ce point, dit-on, se trouve absolument anéanti par le système cartésien. David, avant d'entrer en preuve, croit devoir exposer ce qu'il faut entendre ici par mystère, *mysterium fidei*, et il déclare que ce mot, dans l'occasion présente, signifie « une vérité infiniment au-dessus de la conception de l'homme; une vérité qui surpasse toute l'étendue de notre en-

« tendement , mais que nous  
 « croyons cependant , parce que  
 « Dieu l'a révélée , et qu'on ne  
 « saurait nous en démontrer  
 « l'impossibilité ; » sur quoi il  
 cite le mystère de la Trinité.  
 Mais, appréhendant qu'on ne se  
 laisse tromper par la subtilité du  
 Cartésien et de ses partisans , qui  
 pourraient , dit-il , faire pron-  
 dre le change en cet endroit , en  
 donnant pour mystère ce qui,  
 dans leurs principes , ne fut ja-  
 mais qu'un pur miracle , il joint  
 à la définition du terme de mys-  
 tère, celle qu'il croit qu'on doit  
 donner du terme de miracle.

« Le miracle, selon lui, est  
 « un effet surprenant, extraor-  
 « dinaire et surnaturel, qu'à la  
 « vérité nous ne sommes point  
 « capables de produire, mais  
 « dont nous concevons très-  
 « évidemment la possibilité. »

Si Dieu , par exemple , for-  
 mait tout d'un coup d'une masse  
 de fer un corps semblable au  
 nôtre , cet effet serait , selon no-  
 tre auteur, un véritable miracle,  
 et non pas un mystère ; parce  
 que , selon David , il n'y aurait  
 rien en cette merveille qui ne se  
 pût concevoir.

Ces définitions une fois éta-  
 blies, David conclut que le sys-  
 tème en question anéantit évi-  
 demment le mystère de l'Eucha-  
 ristie , et n'y laisse que le pur  
 miracle , n'y ayant rien de plus  
 aisé que de concevoir , dans les  
 principes de ce système , la pos-  
 sibilité de la présence réelle.

On peut objecter que le mot  
 de mystère souffre différentes

acceptions , et ne se prend pas  
 toujours pour une vérité dont  
 la raison ne puisse pénétrer la  
 possibilité; l'Écriture employant  
 ce mot quelquefois pour mar-  
 quer une chose seulement se-  
 crète et cachée ; mais , quoique  
 cela soit ainsi , David soutient  
 que l'Église prend ici le mot de  
 mystère, *mysterium fidei*, dans  
 toute la rigueur du terme , et de  
 la même manière qu'elle le  
 prend quand elle parle de la  
 sainte Trinité ; en sorte que ce  
 n'est pas seulement par rapport  
 à la manière dont Jésus-Christ est  
 présent dans l'Eucharistie que  
 ce sacrement est appelé mystère,  
 mais encore « par rapport à la  
 » manière dont il est possible  
 » qu'il y soit réellement pré-  
 » sent ; » c'est la distinction que  
 fait notre auteur . Il cite sur cela  
 Bossuet dont il appuie le témoi-  
 gnage par celui de saint Éphrem,  
 et ensuite par l'autorité des  
 Pères du concile de Trente ; d'où  
 il conclut que ces paroles qui se  
 lisent à la fin du système , *quod*  
*vero Christus amore nostri, vo-*  
*luerit esse præsens in Eucharis-*  
*tiae sacramento.... hoc myste-*  
*rium est*, ne mettent point le  
 mystère de l'Eucharistie où il  
 est , puisqu'elles le supposent  
 uniquement dans l'existence du  
 corps de Jésus-Christ , sous les  
 espèces eucharistiques ; « exis-  
 » tence mystérieuse , ajoute le  
 » Cartésien, laquelle nous a été  
 » révélée , et dont l'Écriture et  
 » la tradition nous fournissent  
 » des preuves manifestes : » *Hoc*  
*mysterium est , quod a Deo reve-*

*lation olare in Scripturis, et in traditione tenemus.*

David, réfléchissant sur ces dernières paroles, observe que si le sacrement de l'Eucharistie n'est appelé mystère que par rapport à cette existence miraculeuse qui a été révélée, et dont on dit ici que l'Écriture et la tradition nous fournissent des preuves manifestes, rien n'empêchera, ce semble, qu'on ne puisse regarder l'existence des anges comme un aussi grand mystère que le sacrement de l'Eucharistie; car, comme le remarque encore David, nous ne concevons point l'existence des anges, nous ne concevons pas même le motif qui a déterminé le créateur à les tirer du néant; notre conception et nos idées ne s'étendent que jusqu'à la possibilité de ces choses, et nous n'aurions jamais su que ces esprits existent, si Dieu lui-même, soit par une révélation particulière, soit par l'Écriture et la tradition, ne nous eût donné les moyens de n'en point douter. Par conséquent, on ne peut pas dire, en admettant le système du philosophe, que l'Eucharistie soit un mystère plus grand que l'existence des anges; ce qui est ouvertement anéantir le mystère eucharistique.

Notre auteur se fait ici une objection qui est, qu'on peut dire en faveur du philosophe cartésien, que le mystère de l'Eucharistie consiste principalement en ce que le Verbe est hypostatiquement uni à tous les

petits corps organisés qui doivent, selon le système dont il s'agit, être formés des parties sensibles de l'hostie; union dont l'esprit humain ne peut concevoir la possibilité positive, et qui par conséquent est un mystère dans toute rigueur. David répond à cela que c'est se tromper que de croire disculper le philosophe, en disant que le mystère de l'Eucharistie consiste dans la possibilité de l'union hypostatique du Verbe avec tous les petits corps organisés que le Cartésien suppose sur l'autel; et la raison qu'il en apporte, c'est que le mystère de l'Incarnation diffère du mystère de l'Eucharistie, et que cependant, en faisant consister la mystère de l'Eucharistie dans l'union hypostatique du Verbe avec tous les petits corps organisés que le philosophe suppose, on ne voit plus de différence entre le mystère de l'Incarnation et celui de l'Eucharistie, sinon que, dans l'Incarnation, le Verbe s'est hypostatiquement uni à une plus grande portion de matière organisée, au lieu que dans l'Eucharistie il se trouve uni, selon le système qu'on réfute, à un très-grand nombre de petits corps organisés; et cela, dans un temps moins éloigné; en sorte qu'on ne peut employer une telle raison pour la défense du philosophe, sans répandre une dangereuse confusion sur les différents articles de la croyance catholique.

Quand le système du Carté-

sien n'aurait d'autre vice que celui d'anéantir le mystère que l'Eglise a toujours reconnu dans l'Eucharistie, c'en serait plus qu'il ne faut pour rendre ce système inadmissible; mais il a, selon notre auteur, des inconvénients encore plus grands qui sont de contrarier les trois autres points de Foi que nous avons rapportés au commencement; en sorte que posé ce système, il n'est pas possible, selon David, que le corps de Jésus-Christ qui a été attaché sur la croix, et qui est actuellement glorieux dans le ciel, soit réellement présent dans l'Eucharistie, ni que ce même corps soit tout entier sous les espèces et sous chaque partie des espèces eucharistiques, ni enfin qu'après la consécration il ne reste dans l'Eucharistie des parties de pain et de vin.

Pour prouver le premier inconvénient, on soutient d'abord que le Cartésien donne plusieurs corps à Jésus-Christ, puisqu'il suppose que les corps qui se trouvent sous les espèces, après la consécration, doivent être non-seulement distingués entre eux, mais encore réellement distingués du corps qui est dans le ciel. Il est vrai que ce philosophe, en donnant plusieurs corps à Jésus-Christ, dit, pour se disculper, que ce sont plusieurs corps en général, *plura corpora generatim*, lesquels étant unis à une seule âme qui est celle de Jésus-Christ, ne doivent, en vertu de cette identité d'âme,

être regardés que comme un seul et même corps humain; et cela de la même manière que les parties de notre corps, quoique distinctes les unes des autres, ou les corps mêmes dont on change successivement depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ne font qu'un seul et même corps, à cause de l'identité d'âme. Mais notre auteur fait voir que ce sont là de vaines subtilités. Les raisons qu'il apporte paraissent solides et bien déduites. Son ouvrage, fort court par son volume, l'est encore plus par la manière dont il est conçu, ne renfermant rien d'étranger, et qui n'appartienne véritablement au sujet qu'on y traite. (*Journal des Savans*, mars 1730.)

DAVID (Saint-), ville d'Angleterre dans le comté de Pembroke, à quinze milles de Pembroke et à vingt-six de Caermarden; en latin, *Fanum Sancti Davidis*. Elle est bâtie sur un cap qui s'avance beaucoup dans la mer d'Irlande, et que les anciens ont appelé *Promontorium Octopitarum*, aujourd'hui cap Saint-David-Heat. On prétend que saint Germain d'Auxerre y établit un évêché vers l'an 490, et que saint David qui en fut le second prélat, y eut la dignité de métropolitain sur tous les évêques de Galles; de sorte que ses successeurs l'ont disputée long-temps aux archevêques de Cantorbéry. Ils y furent même en quelque façon confirmés par Eugène III; mais à présent ils n'y pensent

plus, et se soumettent sans ré-  
pugnance à Cantorbéry.

*Évêques de Saint-David.*

1. Saint Germain d'Auxerre.  
(Voyez à sa lettre.)

2. Saint David, oncle du grand  
Arthur. On dit qu'il vécut cent  
quarante-six ans, et qu'il en siégea  
soixante-cinq. Le pape Calliste II  
le mit au nombre des Saints,  
cinq cents ans après sa mort.  
Nous n'avons rien d'assuré sur ses  
successeurs jusqu'à Sanson, que  
les écrivains anglais appellent le  
vingt-sixième évêque de ce siège.

26. Sanson, quitta cet évêché  
et passa en Bretagne où il fut  
fait évêque de Dol. On prétend  
qu'il y porta le *pallium* qu'il  
avait en qualité d'archevêque  
de Saint-David, et que c'est de  
là qu'est venu l'usage des évêques  
de Dol, de s'en servir dans les  
grandes cérémonies. Après San-  
son suivirent plusieurs évêques  
dont nous ne connaissons que  
les noms.

46. Bernard de Normandie,  
chapelain du roi Henri I<sup>er</sup>, chan-  
celier de la Reine, nommé par  
ce prince, fut ordonné le 12 juil-  
let 1115, siégea trente-trois ans,  
et mourut en 1148.

47. David Fitz Gérard, archidia-  
cre de Cardigan, mourut en 1176.

48. Pierre, prieur du monas-  
tère des bénédictins de Wenlock,  
ordonné la même année, répara  
l'église cathédrale que les Danois  
avaient renversée. On ne sait  
pas combien de temps il siégea.  
Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il  
se trouva au couronnement de

Richard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, le  
2 septembre 1189.

49. Galfride, prieur des cha-  
noines réguliers de Lanthen, fut  
fait évêque par les soins de Hu-  
bert, archevêque de Cantorbéry.  
Il mourut en 1198.

50. Sylvestre Girault, de la  
province de Galles, un des plus  
grands écrivains de son temps,  
selon Balæus, vécut plus de  
soixante-dix ans.

51. Jorwerth, que d'autres  
appellent Édouard, ordonné en  
1215, fit la paix entre Léolia,  
prince de Galles, et ses diocésains,  
en 1219.

52. Alselme, nommé vers l'an  
1229, mourut de chagrin de voir  
sa patrie désolée par les guerres  
en 1247.

53. Thomas, de Walles ou de  
Galles, mort en 1255.

54. Thomas Carren, succéda...

55. Thomas Beck, ordonné le  
13 octobre de l'an 1280, siégea  
treize ans.

56. David de Saint-Edmond,  
ordonné en 1293, et confirmé  
par le Chapitre de Cantorbéry,  
le siège vacant.

57. David Martin, ordonné  
en 1300.

58. Henri Gouvert, ordonné  
en 1328, mourut en 1347.

59. Jean Torisby, chancelier  
d'Angleterre, ordonné le 23 sep-  
tembre de la même année, fut  
transféré à Vorcestre en 1349, et  
de là à Yorck en 1352.

60. Renaud Brian, en 1349,  
et transféré à Vorcestre en 1352.

61. Thomas Fastolf, en 1353,  
mort en 1361.

62. Adam Houghton, nommé par le pape la même année, fut fait chancelier d'Angleterre en 1376, et mourut en 1389.

63. Jean Gilbert, évêque de Bangor, fut transféré à Hereford en 1376, et de là à Saint-David en 1389. Il mourut le 29 juillet 1397.

64. Guy de Moma, ou de Mohan, gardien du sceau-privé, nommé le 31 août 1401, mourut en 1407.

65. Henri Chicheley, ordonné par le pape le 12 juin 1409, siégea cinq ans, et fut transféré à Cantorbéry.

66. Jean Keterich, en 1414, fut transféré l'année suivante à Coventry et à Lichfield, ensuite à Excester.

67. Étienne Patrington, docteur d'Oxford, confesseur du roi Henri v et provincial des Carmes, fut ordonné le 19 juin 1415, assista au concile de Constance en 1417, et passa au siège de Chichester.

68. Benoît Nicols, évêque de Bangor, transféré à Saint-David le 15 décembre 1417.

69. Thomas Rodbrun ou Rodburn.

70. Guillaume Linwood, auteur de la compilation intitulée *Constitutions d'Angleterre, où sont compris les canons de tous les conciles d'Angleterre*, mourut en 1446.

71. Jean Langton, ordonné la même année.

72. Jean Delabère, doyen de Wels, ordonné le 13 novembre 1447.

73. Robert Tully, moine de Gloucester, mort sous Édouard iv, la vingt-unième année de son règne.

74. Richard Martin, ordonné en 1482.

75. Thomas Langton, en 1483, fut transféré à Salisbury en 1485.

76. Hugues Pavy.

77. Jean Morgan, ordonné en 1503, mort l'année suivante.

78. Robert Herborn, transféré à Chichester en 1508.

79. Édouard Vaughan, de Cambridge, en 1509.

80. Richard Rolins, en l'an 1523.

81. Guillaume Barlow, évêque de Saint-Asaph, transféré à Saint-David en 1536, siégea treize ans, et passa à Bath et à Wels.

DAVIDI (François), était de Hongrie. Il soutint d'abord la doctrine catholique avec beaucoup d'ardeur, embrassa ensuite la confession d'Augsbourg qu'il quitta pour celle de Zurich en 1561. Peu après il prit le parti des Trithéites sur la Trinité, et des Ariens sur Jésus-Christ, à la sollicitation de Blandart, fameux Socinien. Enchérisant sur toutes ces erreurs, il osa soutenir que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme qui ne méritait point de culte religieux. Il fut accusé d'intrigues contre l'État, et d'impiété contre la religion; ce qui fut cause qu'on l'enferma dans le château de Dève où il mourut le 6 juin de l'an 1579, selon plusieurs historiens

de Pologne. (Anastase, religieux picpus, *Hist. du Socinianisme*. David Czuittinger, *Specimen hungariæ litteratæ*, pag. 113. *Biblioth. des Anti-Trinitaires*.)

DAVIDIQUES, ou DAVID-GÉORGIENS, disciples de David-Georges. (Voyez DAVID-GEORGES.)

DAVIS (Rowland), naquit à Gille-Alby, près de la ville de Corse en Irlande en 1649, et fut élevé dans l'Université de Dublin où il prit le degré de docteur ès-lois. Il prit aussi les Ordres selon le rit anglican, fut pourvu du doyenné de Korke, et devint ensuite vicaire-général de ce diocèse où il exerça cette fonction jusqu'à sa mort arrivée en 1721, dans la soixante-douzième année de son âge. Il écrivit : *Lettre à un ami sur son changement de religion*, à Londres, 1694, in-4°. La religion véritablement catholique et ancienne, où il tâche de prouver que l'Eglise d'Irlande, selon le présent établissement, est plus véritablement membre de l'Eglise catholique que l'Eglise de Rome; et que tous les anciens chrétiens, surtout ceux de la Grande-Bretagne et d'Irlande, ont été de sa communion, à Dublin, 1716, in-4°. Celivre fut réfuté la même année par M. Thadée-O'Brien, docteur en théologie de la Faculté de Toulouse, et natif du même comté, dans un écrit anonyme, imprimé à Korke, in-4°, sous le nom supposé d'Anvers, avec ce titre : *Réponse à un livre intitulé, la Religion véritable-*

*ment catholique et ancienne*, par un théologien de l'Eglise catholique romaine. M. Davis fit une courte réplique à cette réponse, sous ce titre : *Lettre à l'Auteur d'une prétendue Réponse au livre intitulé, la Religion véritablement ancienne et catholique*, à Dublin, 1717, petite brochure in-4°. M. O'Brien réfuta solidement cette brochure dans un écrit intitulé : *Goliath décapité avec son propre glaive*, ou réponse à la réplique, etc., in-4°, imprimé au même endroit sous le même nom d'Anvers. M. Davis hasarda encore une autre petite brochure, sous le titre de *Remarques sur une brochure intitulée : Goliath décapité avec son propre glaive*, à Dublin, en 1720, in-4°. On a aussi de lui un sermon qui a pour titre : *La Royauté, ou fidélité chrétienne*, à Dublin, 1716, in-4°. (Moréri, édition de 1759, sur un Mémoire communiqué par un savant Irlandais.)

DAVITI (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon le 13 août 1573, est auteur de l'ouvrage intitulé : *Le Monde*, en six volumes in-fol. Daviti mourut à Paris l'an 1635, âgé de soixante-trois ans. (Chorier, *Hist. du Dauphiné*.)

DAVOT (Gabriel), né à Auxerre le 13 mars 1677, fut reçu avocat à Dijon le 25 juin 1696. Sa profonde capacité le fit connaître à la cour, et lui procura une charge de secrétaire du Roi, et une chaire de professeur en Droit français dans l'Univer-

sité de Dijon, à laquelle il fut nommé par le Roi en 1722. Il mourut subitement le 12 août 1743, après avoir composé une *Institution au Droit français*, en six volumes in-12, qui a été revue, mise en ordre et publiée en 1751, avec des notes, par M<sup>e</sup> Jean Bannelier, bâtonnier des avocats au parlement de Dijon, et doyen de l'Université de la même ville. (Mémoire manuscrit de M. Boucher d'Argis, communiqué à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

DAVY D'ARGENTRÉ (François), professeur en Droit à Angers, mort le 17 de mars 1643, après avoir enseigné près de soixante ans, a laissé, *Notarum juris selectarum liber*, in-8°, à Angers, 1614. (Moréri, 1759.)

DAZA (Antoine), Espagnol, de l'Ordre des Frères-Mineurs, natif de Valladolid, fut gardien du couvent des Franciscains de cette ville, et ministre de la province de la Conception. C'était un homme fort pieux et fort zélé pour l'Observance régulière, et qui parut avec éclat depuis 1610 jusque vers l'an 1630. On a de lui, en espagnol, 1<sup>o</sup> la quatrième partie des Chroniques de son Ordre, in-folio, dédiée au roi Philippe III, et imprimée à Valladolid en 1611. 2<sup>o</sup> L'Histoire des Stigmates de saint François, in-4°, à Valladolid; et à Madrid en 1617. 3<sup>o</sup> Discours de la Conception de la Vierge, à Madrid, 1628, in-4°. 4<sup>o</sup> Vie de Pierre Regalati, ibid., 1627, in-12; et à Milan, 1634, in-4°. 5<sup>o</sup> Vie de la

bienheureuse Jeanne de La Croix, à Lérida, 1617, in-4°, et ailleurs. 6<sup>o</sup>. Exercices spirituels pour les Ermites, à Barcelone, en 1625. 7<sup>o</sup> Exercices spirituels de saint François, à Rome, 1625, in-16. 8<sup>o</sup> La vie du docteur Subtil, et celle du père Pierre de Villa Crozes, de l'Ordre des Frères-Mineurs. 9<sup>o</sup> Trésor de l'immaculée Conception de la Reine des Anges, in-fol. 10<sup>o</sup> *De Præstantia Pincianæ urbis*: (Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.* Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, t. 1, p. 101 et 102.)

DAZA (Diégo), jésuite espagnol, disciple de Valquez, mourut âgé de quarante-quatre ans, le 15 octobre 1623, en Angleterre où il avait accompagné l'ambassadeur Hurtado de Mendoza. Il laissa des commentaires sur l'Épître de saint Jacques qui ont été imprimés à Alcalá en 1626, in-fol. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1614.)

DEABOLIS, ville épiscopale de Macédoine, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique, située en-deçà les montagnes qui se terminent par des chemins très-étroits appelés Thermopyles (*ann. Comn. Alex. XIII.*) On la nommait autrefois Lelosphore; aujourd'hui c'est Diavoli. On va voir que, mal à propos, quelques auteurs ont prétendu qu'elle fut sujette à l'archevêque de Bulgarie. Nous connaissons deux de ses évêques.

1. Théodose, dont parle Jean Scilitze, et après lui Cédrene. Ils disent que Nicéphore Basi-



lace, voulant se révolter contre Nicéphore Bryennius, empereur, se retira à Durazzo, et qu'il y rassembla des troupes de tous côtés où, par les intrigues de Théodose, évêque de Diavoli, il appela les Francs qui étaient en Italie, et que ce prélat avait gagnés à force de présens.

2. N..., auquel nous trouvons une lettre adressée par le patriarche Camatère, dans le liv. 4 du *Droit grec-romain*, qui prouve que cet évêque dépendait de Constantinople. (*Oriens chr.*, tom. 2, pag. 184.)

DEBBASETH (hébr., d'où découle le miel; autrement, qui cause de l'infamie), ville de la tribu de Zabulon. (*Jos.*, 19, 11.)

DEBELAIM (hébr., tas ou cabas de figes), père de Gomér, qui était femme du prophète Osée. (*Osée*, 1, 3.)

DEBELTUS ou DEVELTUS, colonie, ville épiscopale de la province d'Hémimont, au diocèse de Thrace, sous la métropole d'Adrianople. L'auteur de la continuation de l'Histoire de Constantin Porphyrogénète dit qu'elle fut donnée aux Bulgares après leur conversion, et qu'ils l'appelaient en leur langue *Zogara*; mais *Zogara*, ou *Zogora*, fut le siège métropolitain des Bulgares lorsqu'ils eurent été chassés d'Achryde, et de toutes les villes des environs qu'on leur avait données, par l'empereur Basile, appelé pour cette raison *Bulgaricide*, et qu'ils furent resserrés dans la seconde Mésie. Alors les droits métropolitains

de cette ville furent transférés par Innocent III à Ternobes; l'évêque de Debeltus l'était aussi de Sozopole au cinquième siècle. En voici quelques uns.

1. Elius Publius Julius, qui donna la chasse aux prophétesses de Montan.

2. Athanase V, évêque de Sozopole.

3. Jovin, assista en 448 au concile de Constantinople sous saint Flavien où Eutiches fut convaincu d'hérésie. Il alla aussi trois ans après au concile de Chalcédoine.

4. Eustrate, au septième concile général.

5. Siméon, à celui de Photius.

6. N..., se donna avec tout son peuple aux Bulgares qui les menèrent en captivité la seconde année du règne de l'empereur Michel Curopalate. (*Theoph. ad hunc ann. Oriens. chr.*, tom. 1, pag. 184.)

DEBERA (hébreu, parole, chose), ville de Benjamin qui était auparavant à la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 7.)

DEBLATA, DEBLATAIM, ou HELMON-DE-BLATHAIM, ville au-delà du Jourdain, au pied du mont Nébo, ou Phasga. (*Jérémie*, 48, 22.)

DÉBONNAIRE. (M.) On a de lui, 1<sup>o</sup> Traité de la fin du monde, et des événemens qui doivent l'accompagner, volume in-12, imprimé à Paris en 1739. 2<sup>o</sup> Les Leçons de la Sagesse sur les défauts des hommes, 1<sup>re</sup> partie, dans laquelle on traite des préjugés qui font souffrir pour des

offenses imaginaires et des raisons de supporter les offenses mêmes qu'on suppose réelles; seconde partie qui traite des fausses ressources de l'impatience, et des vrais moyens de prévenir les peines, ou de les rendre plus supportables; troisième partie qui traite des diverses utilités que nous pouvons retirer des défauts des autres pour notre propre perfection, in-12, trois volumes imprimés à Paris, chez Briasson en 1743. Chaque partie de cet ouvrage est divisée en trente articles, ou leçons, et la lecture en est très-propre pour apprendre à se connaître. (*Journal des Savans*, 1744, pag. 98 de la première édition.)

DÉBORA, prophétesse, femme de Lapidoth, gouverna les Israélites du temps des Juges. Elle avait son tribunal sous un palmier entre Rama et Béthel où l'on accourait à elle de toute part pour la décision des affaires. Elle envoya chercher Barac, fils d'Abinoem, lui ordonna de la part de Dieu d'assembler une armée de dix mille hommes, de les mener au Thabor, et lui promit la victoire contre Sisara, général de l'armée de Jadin, roi des Chananéens. Sisara fut défait; et, après la victoire, Débora qui avait accompagné Barac à l'armée, composa avec lui un beau cantique d'actions de grâces qui se lit au cinquième chapitre des Juges, et le pays fut en paix pendant quarante ans que Débora le gouverna. Cette victoire arriva l'an du monde 2719; avant Jésus-

Christ 1281; avant Père vulgaire, 1285. (Pierre Natal a mis Débora et Barac dans son Catalogue; mais il les fait passer mal à propos pour mari et femme.)

DÉBORA, nourrice de Rébecca, ayant accompagné Jacob à son retour de la Mésopotamie dans la terre promise, y mourut, et fut enterrée au pied de Béthel, sous un chêne qui pour cette raison fut appelé le *chêne du deuil*, l'an du monde 2266; avant la naissance Jésus-Christ 1734. Le nom de Débora signifie une abeille. (*Genès.*, 35 § 8.)

DECACHORDON, instrument de musique à dix cordes, nommé en hébreu *husar*, était de figure triangulaire, ayant un ventre creux, et résonnant par le bas. Il ressemblait à notre harpe. (Dom Calmet, *Dissertation sur les instrumens des Hébreux.*)

DECALOGUE, *decalogus*. Ce nom qui vient du grec *deka*, dix, et *logos*, parole, comme qui dirait dix paroles, signifie, chez les juifs et les chrétiens, les dix commandemens de Dieu qui furent gravés sur deux tables et donnés à Moïse, parce que ces commandemens sont au nombre de dix. Les voici tels qu'ils sont écrits au chapitre vingtième de l'*Exode*, et tels que Dieu les donna aux Israélites par le ministère de Moïse.

# I.

Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude : Vous n'aurez point d'autre

Dieu devant ma face. Vous ne vous ferez point d'image taillée, ni aucune figure des choses qui sont au ciel, sur la terre, ou dans les eaux, pour les adorer, ni pour les servir.

## II.

Vous ne prendrez point le nom du Seigneur votre Dieu en vain.

## III.

Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.

## IV.

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

## V.

Vous ne tuerez point.

## VI.

Vous ne commettrez point d'adultère.

## VII.

Vous ne déroberez point.

## VIII.

Vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain.

## IX.

Vous ne désirerez point la femme de votre prochain.

## X.

Vous ne désirerez point sa

maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartient.

On exprime ces dix commandemens par les rimes suivantes.

1. Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

2. Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.

3. Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.

4. Tes père et mère honoreras, afin que vives longuement.

5. Homicide point ne seras de fait ni volontairement.

6. Luxurieux point ne sera de corps, ni de consentement.

7. Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient.

8. Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.

9. L'œuvre de chair ne désireras, qu'en mariage seulement.

10. Les biens d'autrui ne convoiteras, pour les avoir injustement.

Ces dix préceptes, dont Dieu est l'auteur, appartiennent à la loi naturelle, puisque la loi naturelle ordonne de rendre à l'Être suprême le culte qui lui est dû, d'honorer ses parens, de donner à chacun ce qui lui appartient, etc. On excepte le troisième précepte, quant à la constance du dimanche, parce que la loi naturelle qui ordonne de consacrer un temps à l'honneur de l'Être suprême, n'ordonne pas que ce sera le dimanche plutôt qu'un autre jour : d'où vient que le dimanche, chez les chrétiens, a succédé au sab-

bat des juifs. Les trois préceptes de la première Table regardent Dieu, et les sept autres de la seconde Table regardent le prochain. Les uns et les autres se divisent en préceptes affirmatifs et en préceptes négatifs. Les préceptes affirmatifs sont ceux qui commandent de faire une chose, comme de sanctifier le sabbat, d'honorer ses parens. Les préceptes négatifs sont ceux qui défendent de faire une chose, comme, vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère. Les préceptes négatifs obligent toujours et pour toujours, *semper et pro semper*, c'est-à-dire, qu'il n'est jamais permis de faire le mal qu'ils défendent; par exemple, de commettre un adultère. Les préceptes affirmatifs obligent toujours, mais non pas toujours *semper, sed non pro semper*, c'est-à-dire, qu'ils n'obligent pas à produire à tout moment les actes commandés; par exemple, à faire des actes continuels de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, mais seulement en temps et lieu. Tous ces préceptes sont également convenables, et pour le nombre et pour l'ordre qu'ils gardent entre eux, puisqu'ils règlent parfaitement bien les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses égaux. Ils obligent aussi étroitement tous les chrétiens, puisqu'ils appartiennent à la loi naturelle. (*Saint Thomas* 1<sup>er</sup> 2<sup>e</sup>, quæst. 100, art. 5.)

Outre ces dix commandemens de Dieu, il y en a six principaux

de l'Eglise qui regardent généralement tous les fidèles, et qu'on exprime ainsi :

1. Les fêtes tu sanctifieras, en servant Dieu dévotement.

2. Les dimanches messe ouïras, et fêtes de commandement.

3. Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an.

4. Ton Créateur recevras, au moins à Pâques humblement.

5. Quatre-Temps, Vigiles jeûneras, et le Carême entièrement.

6. Vendredi chair ne mangeras, ni samedi pareillement.

Nous expliquerons tous ces commandemens sous leurs lettres propres; c'est-à-dire, que le premier commandement de Dieu qui renferme la foi, l'espérance, la charité, la religion, sera expliqué sous les lettres *Foi, Espérance, Charité, Religion*; le second, sous la lettre *Jurement*; le troisième, sous la lettre *Dimanche*; le quatrième, sous la lettre *Père*; le cinquième, sous la lettre *Homicide*; le sixième et le neuvième, sous la lettre *Luxure*; le septième et le dixième, sous la lettre *Vol*; le huitième, sous les lettres *Mensonge, Témoignage*; et ainsi des commandemens de l'Eglise.

DECAN ou DIZAINIER, *Decanus*, dérivé de *decem*, dix. On appelait autrefois *Decans*, 1<sup>o</sup> de petits officiers de la cour de Constantinople qui commandaient à neuf autres; 2<sup>o</sup> ceux qui avaient soin d'enterrer les morts dans la même ville, peut-être parce

qu'ils étaient divisés par dixzaines, dont chacune avait une bière, ou litière, pour porter les corps; 3<sup>e</sup> les soldats qui commandaient à dix autres; 4<sup>e</sup> dans les grandes églises, un prébendé ou chanoine qui en avait dix à sa charge, et qui avait ordinairement dix prêtres; d'où vient que ce Décant passait pour archiprêtre; 5<sup>e</sup> les prêtres qui avaient inspection sur dix clercs, ou dix paroisses; 6<sup>e</sup> dans les monastères, les moines qui avaient soin de dix autres. (Saint Augustin, *de Morib. Eccl. cathol.* liv. 1, chap. 31. Saint Ambroise, liv. 5, *epist.* 35.) Il y a dans le Code un titre de *Decanis*.

**DECANAT**, *Decanatus*, dignité de doyen. (*Voyez* DOYEN.)

**DECANISER**, *Decanum agere*, se dit des conseillers qui tiennent la place et qui font les fonctions du président à son absence. Il se dit aussi des docteurs de Sorbonne qui sont assez avancés en âge pour être doyens aux examens particuliers des bacheliers et licenciés.

**DECAPOLE**, contrée de la Palestine, ainsi nommée, parce qu'elle comprenait dix villes principales, situées les unes en-deçà et les autres au-delà du Jourdain. Jésus-Christ prêcha souvent dans la Décapole, dont la principale ville est Scythopolis. (*Matth.* 4, 25. *Marc.* 5, 20.)

**DÉCATERA**, ville épiscopale de l'Empire nouveau, au diocèse de l'Illirie orientale, sous la métropole de Durazzo. Jean Curalate et Cédreus en font une

ville de Dalmatie. On l'appelle aujourd'hui *Cataro*. Constantin Porphyrogénète en fait ainsi la description, liv. de *Administ. Imper.*, chap. 29. « Le fort de Cateria, dit-il, signifie en langue romaine un lieu étroit et battu, parce qu'il entre dans la mer comme une langue de terre fort étroite, environ vingt mille pas. Il est environné de hautes montagnes, qu'on y voit à peine le soleil en été quand il est à son midi. C'est là où est déposé le corps de Saint Tryghon qui guérit toute sorte de maladies, et particulièrement ceux qui sont possédés de l'esprit impur. Son temple est une rotonde. » Ensuite il fait entendre que cette ville n'est pas éloignée de Durazzo et d'Antivari. Elle était autrefois soumise à Dioclés; mais les Bulgares ayant renversé cette ville, elle passa sous la juridiction d'Antivari, et ensuite de Raguse. Décatéra s'appelait anciennement *Rhisinium*, *Rhizon*, ou *Rhisanium*, d'où vient le golfe Rhison dont parlent Strabon et Ptolémée. Cette ville a eu les deux évêques suivants :

1. Jean, assista et souscrivit au septième concile général.

2. Nicéphore, siégeait en l'an 1141, suivant Urbin, (*Hist. slav.* pag. 247.)

**DÉCEMBRE**, *december*, dernier mois de l'année, qui a trente-un jours, et dans lequel on célèbre l'Avent et la fête de Noël. L'année a commencé dans ce mois en plusieurs endroits. C'était le dixième mois de l'an-

née de Romulus. C'est pour cela qu'il fut appelé *décembre*, de *decem*, dix; car les Romains, dans les premiers temps, commençaient leur année par le mois de mars.

**DÉCEPTION**, terme de Droit qui signifie tromperie, *fallacia*, *captio*, *fraus*. La déception énorme, c'est-à-dire qui passe la moitié du juste prix dans un achat, est une raison suffisante pour faire casser le contrat. (*Voy. CONTRAT.*)

**DÉCHAUX**, ou **DÉCHAUSÉS**. On appela de ce nom certains hérétiques qui allaient toujours pieds nus, et qui soutenaient qu'il n'était pas permis de se chauffer. Ils ont paru premièrement dans le quatrième siècle, et ont été renouvelés par les Anabaptistes, les Vaudois, les Albigeois, les Béguards, les Éguins et par les nouveaux apostoliques. Saint Augustin parle des premiers déchaussés, *hæresi* 68; et Sandère, *hæresi* 73. Pratéole, tit. *Discalc.*)

**DÉCIMABLE**, qui est sujet aux décimes, *decimanus*, *decimis obnoxius*. (*Voyez DÉCIMES.*)

**DÉCIMAL**, qui regarde les dîmes, *decimanus*.

**DÉCIMATEUR**, celui à qui appartenaient les dîmes. (*Voyez DÎMES.*)

**DÉCIME** ou **DÉCIMES**, *decima*, *decimæ*. Décimes, dîme et dixième, signifient une même chose, selon la force de termes; savoir, la dixième partie d'une chose; mais dans l'usage ils ont une signification différente. Di-

mes, signifie ce que les fidèles donnaient aux ministres de l'Église pour leur entretien. Dixième, ou dixième denier, signifie la dixième partie des revenus que le Roi levait sur son peuple. Décimes, signifie ce que les ecclésiastiques donnaient au Roi de leurs biens d'Église pour les besoins de l'État. Les décimes ne furent d'abord accordées que pour un temps limité. On ne les demandait que pour des guerres saintes. La première, dont notre histoire fasse mention, est celle qui fut accordée à Charles-Martel, pour la défense du pape contre les Lombards. La seconde, appelée *Saladine*, fut accordée à Philippe-Auguste, pour la guerre contre Saladin, sur le bruit qu'il avait pris Jérusalem. Sous le règne de saint Louis, en 1267, on leva encore les décimes pour la guerre de la Terre-Sainte. En 1215, le concile général de Latran, sous le pape Innocent III, et en 1264, le second concile général de Lyon les ordonnèrent pour le même sujet. On les accorda ensuite si fréquemment qu'elles devinrent un subside ordinaire sous François I<sup>er</sup>, ou, selon d'autres, sous Charles IX. Depuis, elles ont été converties en rentes de seize cent mille livres, qui étaient les rentes de l'Hôtel-de-Ville sur le clergé. Il y avait autrefois des décimes que les papes, et particulièrement ceux qui résidaient à Avignon, levaient sur le clergé comme un tribut presque ordinaire. Le concile de Constance les abolit

dans sa quarante-troisième session, et ordonna qu'on ne les levait plus à l'avenir que pour des raisons considérables, tirées du bien de l'Eglise universelle et du consentement général des prélats. Ainsi, celle qui se renouvelait de dix en dix ans, s'appelait *décime ordinaire*, ou *ancienne décime*, ou enfin *décime de contrat*. Les autres étaient appelées *décimes extraordinaires*, et il y en avait de deux sortes : les unes qui étaient aussi des impositions annuelles, de même que les *décimes ordinaires*, mais qui avaient une origine différente. Les autres étaient les *dons gratuits* que le clergé payait au Roi tous les cinq ans, et autres subventions extraordinaires qu'il payait de temps en temps, selon les besoins de l'Etat.

Pour entendre la manière dont se levaient les *décimes ordinaires* et *extraordinaires*, il faut distinguer les personnes, ou les bénéfices qui y étaient sujets, la forme du recouvrement, et enfin les juges établis pour connaître des différends et contestations qui pouvaient s'élever touchant la matière des *décimes*.

Régulièrement, les *décimes* tant ordinaires qu'extraordinaires ne se levaient avec la permission du Roi, que sur les membres du clergé et sur ceux seulement qui avaient des bénéfices ou des biens ecclésiastiques, tant à l'égard des séculiers que des réguliers.

Il y avait des monastères dont

l'abbaye était seule comprise dans la cote de l'imposition ; alors l'abbé la payait entièrement, et l'on présume que la mense conventuelle n'ayant pas été séparée de la mense abbatiale, elle ne fut pas comprise dans l'imposition. Mais dans les abbayes où l'abbé et les religieux avaient leurs mensés séparées, c'était une obligation des religieux de payer la taxe de leur imposition, sans pouvoir la répéter sur leur abbé qui jouissait du lot des charges, ou du tiers lot. (*Mém. du Clergé*, tom. 8, pag. 1225 et suiv., 1967.... 2169. *Lois ecclés.*, chap. des *Décimes*, n. 17.)

Les collèges étaient sujets aux *décimes* ; mais voici ce qu'il fallait observer à cet égard : On ne considérait pas ordinairement comme biens ecclésiastiques ceux qui étaient donnés pour fonder et entretenir des collèges qui avaient été conservés sous la direction des communautés des villes où ils étaient établis. Mais si ces communautés, avec la permission du Roi, se dépouillaient de leurs droits et de l'inspection qu'elles avaient sur ces biens, en consentant qu'ils fussent employés à l'établissement d'une communauté ecclésiastique qui se chargeait d'enseigner, on les regardait alors comme biens ecclésiastiques, et en cette qualité sujets à imposition. A l'égard des communautés ecclésiastiques qui auraient prétendu que les biens des collèges qui leur avaient été donnés, ne de-

vaient point être compris dans le régallement du don gratuit, parce qu'ils devenaient biens de colléges, cela n'aurait été proposable que de la part des congrégations dont les règles voulaient que le collége fût distingué des autres maisons; car si c'eût été des couvens qui n'avaient que la dénomination de colléges, comme étaient à Paris les grands couvens des cordeliers, des augustins, des dominicains et des carmes, il n'y eût eu absolument point de fondement, et on les y eût soumis, comme on y avait soumis les quatre couvens dont nous venons de parler, quoiqu'ils n'eussent pour tout bien que quelques maisons qu'ils louaient.

M. de Héricourt, en ses lois ecclésiastiques, chapitre des *Décimes*, n. 4, dit que les hôpitaux, les maladeries, les fabriques, les communautés établies en France depuis peu de temps, n'étaient point compris dans les rôles des décimes. Cette règle souffrait quelquefois exception dans les cas de subvention extraordinaire. L'on voit même un arrêt du conseil du 21 avril 1657 qui renvoie à l'assemblée générale du clergé qui se tenait à Paris la contestation pendante audit conseil, entre le syndic du diocèse d'Aire et les marguilliers de quelques paroisses dudit diocèse, pour raison des décimes; sur laquelle contestation l'assemblée faisant droit, déclara lesdits marguilliers et leurs fabriques contri-

buables à toutes les impositions ordinaires et extraordinaires du clergé, et en conséquence les débouta de leurs oppositions. (*Mémoires du Clergé*, t. 8, pag. 249 et suiv.)

L'on voit encore que, dans l'assemblée de 1585, on agita si on devait comprendre dans la taxe l'imposition d'un million d'or accordé au Roi pour soutenir la guerre contre les hérétiques, les moniales, les chapelles, les hôpitaux et léproseries, et qu'il fut décidé que les chapelles dont le revenu excéderait 50 livres y seraient comprises, et pareillement les monastères, hôpitaux et léproseries taxés aux décimes, au jugement et discrétion toutefois des prélats et députés de leurs diocèses. (*Mém. du Clergé*, t. 8, p. 1382, 1383.) Les confrairies étaient à peu près sur le même pied en fait de décimes, et avec encore moins de faveur.

Les curés à portion congrue étaient obligés de payer leur part des décimes ordinaires et extraordinaires.

Les pensionnaires de bénéfices étaient aussi soumis aux charges du clergé; mais tout pensionnaire n'y était pas soumis; ceux qui y étaient sujets ne contribuaient pas à toutes sortes de charges, ou d'impositions.

1°. Ceux qui avaient résigné leurs cures après les avoir desservies pendant quinze années, ou qui n'ayant pu continuer de les desservir à cause d'une no-



table infirmité, s'étaient réservé une pension pour vivre, étaient déchargés de contribuer aux décimes ordinaires et extraordinaires, même pour dons gratuits, conformément aux lettres-patentes du 9 juillet 1715. (*Mém. du Clergé*, t. 8, pom. 1238 et suiv.)

2°. A l'égard des autres pensionnaires, de ceux-là même qui n'étaient pas si favorables, ils n'étaient point taxés suivant l'usage du clergé, pour les décimes ordinaires ou anciennes, contre la doctrine commune des auteurs, et quelques anciens jugemens; on ne les taxait que pour les subventions extraordinaires, à la décharge des titulaires chargés de leur pension; il n'y avait point de règle générale qui fixât la somme de leur contribution; ils donnaient une somme plus ou moins grande, selon que le clergé promettait au Roi un don gratuit plus ou moins considérable; ce qui se voit par différents contrats; c'était même une question qui n'a pas été décidée, si dans le cas où la somme à laquelle les pensionnaires étaient cotisés égalait l'imposition du titulaire, ou l'excédait, le titulaire profiterait du surplus de ce que le pensionnaire devait fournir; ou si le pensionnaire serait tenu seulement d'acquitter la taxe du titulaire. (*Mém. du Clergé*, tom. 8, pag. 1239 et suiv., 1395.) M. de Héricourt, en l'endroit cité, n. 15, établit comme une maxime certaine, que les pensionnaires sur qui le clergé faisait une taxe pour

leur contribution aux charges publiques, devaient la payer nonobstant tous les concordats pour la création de la pension et les clauses des signatures qui portaient que les pensionnaires jouiraient de leur pension franche et quitte de toutes charges; il n'y avait d'exception à cet égard que pour les curés, dans les cas que l'on a vus ci-dessus.

Les biens de l'Ordre de Malte, considérés comme ecclésiastiques, étaient sans doute sujets aux décimes et aux autres impositions du clergé. On alléguait plusieurs raisons d'exemptions, auxquelles on en opposait d'autres pour les y soumettre. Dans le fait, si Léon x exempta cet Ordre des décimes, d'autres papes l'y ont soumis; et lorsqu'elles furent devenues ordinaires, ou plutôt depuis l'imposition de 1516, dont Léon x exempta les biens de cet Ordre, le clergé de France n'a pas cessé de les comprendre dans les impositions suivantes; si bien que le 20 avril 1606, l'Ordre, après beaucoup de défenses, fit un abonnement avec les députés de l'assemblée du clergé qui tenait alors, par lequel les prieurs et commandeurs de cet Ordre promettaient payer pendant les dix années du contrat la somme de 28000 livres par chacun an, à la décharge du clergé; moyennant laquelle somme lesdits députés consentaient que l'Ordre ne fût compris ni imposé aux départemens d'aucunes décimes, subsides, aliénations, subventions

ordinaires ou extraordinaires, ni autre nature de décimes qui auraient pu être demandées par le clergé. Ce traité, connu sous le nom de Composition des Rhodiens, parce que l'Ordre était alors à Rhodes, était le boulevard de l'exemption générale prétendue par ledit Ordre; mais nonobstant ce, quand des circonstances particulières n'avaient pas obligé de l'excepter, le clergé l'avait compris dans certaines de ses impositions. En 1700, il fut excepté. Et quant aux chevaliers, dit le contrat, et commandeurs de Malte, en considération des grandes dépenses qu'ils sont obligés de faire présentement pour la défense de la chrétienté, l'assemblée ne les a voulu comprendre, ni imposer aucune somme sur eux, « sans préjudice toutefois de le faire lorsqu'elle le » jugera à propos, suivant le » traité fait entre eux. » (De Héricourt, *Loc. cit.*, n. 14. *Mém. du Clergé*, t. 8, p. 1349 et suivant 902 et suiv.)

2. On garda dans le clergé trois formes différentes d'imposer les prieurs et les commandeurs de l'Ordre. Quelquefois les rois voulurent bien régler la somme qu'ils auraient été obligés de donner à la décharge du clergé. Dans d'autres occasions, les prieurs et les commandeurs, pour éviter toutes difficultés, étaient convenus d'une certaine somme pour la part que leurs prieurés et commanderies devaient porter.

La troisième forme qu'on garda fut de les comprendre, à proportion de leurs revenus, dans les rôles des diocèses où leurs commanderies étaient situées : c'était la forme la plus ancienne. (*Mém. du Clergé*, pag. 1356, et *Loc. cit.*)

Les cardinaux étaient autrefois exempts des décimes, dans le temps qu'elles se levaient en vertu des bulles des papes qui les exemptaient en termes exprès. Ils ont joui de ce privilège jusqu'à ce que les décimes aient été payées en vertu des contrats passés entre le Roi et les assemblées du clergé; alors les cardinaux y furent imposés; mais le Roi leur accorda, pour les indemniser, une somme à peu près pareille à celle de leurs décimes, à prendre sur le receveur-général. Cette somme fut fixée en 1636 à 36,000 livres, dont les six plus anciens cardinaux profitaient également (*Mém. du Clergé*, t. 8, p. 1312 et suiv.)

Le clergé accorda quelquefois l'exemption des décimes aux fils des chanceliers de France.

Le premier exemple de cette exemption qui ne dura que deux ans, ce fut celui de M. l'abbé de Saint-Évroult, fils de M. le chancelier d'Aligre, à qui l'assemblée de 1625 accorda la décharge des décimes pour les bénéfices qu'il possédait.

Il y a eu certaines causes générales d'exemption qui avaient l'équité pour principe; quand un bénéficiaire, un corps, une communauté quelconque avait

été mis hors d'état de payer ses impositions pour raison de spoliation, comme par le campement des armées du Roi, incursion des troupes ennemies, grêles, incendies, inondations, et autres cas semblables, le clergé le déchargeait de ses paiemens; sur quoi il fallait distinguer les spoliations causées par les armées du Roi, incursions d'ennemis et autres voies générales de cette qualité, dans lesquels cas la décharge ou l'exemption était à la charge du Roi; mais, pour prévenir les abus qui auraient pu naître de ces sortes d'exemptions, on avait égard aux clauses des contrats relatives à ces cas, et aux réglemens faits sur le même sujet par les assemblées générales du clergé. Quant aux spoliations produites par les grêles, incendies, etc., c'étaient des cas particuliers qui ne regardaient, suivant l'usage du clergé, que les diocèses dans lesquels les bénéfices spoliés étaient situés; les assemblées générales n'entraient point dans ces sortes de décharges; elles étaient traitées dans les bureaux particuliers des diocèses. Entre les précautions qu'on estima nécessaires pour empêcher qu'on n'abusât des décharges sous des prétextes faux ou spécieux, le consentement des agens généraux fut requis pour leur poursuite, sans que ce consentement toutefois pût obliger le clergé. (*Mém. du Clergé*, t. 8, p. 2382 et suiv.)

Les décimes avaient lieu dans toutes les provinces du royaume,

me, même dans celles qui furent réunies à la couronne depuis le département de 1516, excepté dans les évêchés de Metz, Toul et Verdun et leurs dépendances, l'Artois, la Flandre française, la Franche-Comté, l'Alsace et le Roussillon. Les bénéficiers de la Navarre réclamèrent en 1671 l'exemption des décimes. Un arrêt du conseil d'État, du 9 août 1672, les débouta de leur demande. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 2307 et suiv.) Entre les pays qui n'étaient pas sujets aux décimes, il y en eut quelques uns qui se prétendaient exempts de toute imposition; il y en eut d'autres où ils payaient quelques droits; en Artois, par exemple, l'imposition sur les fonds était du centième qui fut établi par les Espagnols en 1569. Dans les cas de nécessité, on doublait, on triplait le centième. Dans le Hainaut, les ecclésiastiques étaient sujets à tous les droits qu'on levait sur les fonds, sur les bestiaux et denrées. Dans la province de Lille qui était un pays d'État, le peuple faisait tous les ans un don au Roi; ensuite l'intendant assemblait le clergé et la noblesse qui accordaient ordinairement le vingtième et demi des biens qu'ils faisaient valoir par leurs mains. Mais, demande M. de Héricourt, les bénéficiers des provinces qui ne sont pas sujettes aux décimes, doivent-ils les payer pour les biens de leurs bénéfices qui se trouvent en pays de décimes,

quand ces biens y ont été imposés par les départemens faits avant la réunion de ces provinces à la couronne de France? Cette question, liée avec celle des chefs-lieux, fut décidée de même dans plusieurs assemblées du clergé où l'on agita si un bénéfice qui avait des annexes dans différens diocèses, devait être imposé pour les décimes dans tous les diocèses où étaient les annexes, et où on décida que la taxe des annexes serait faite aux chefs-lieux seulement; on n'en excepta que les bénéfices dont le chef-lieu et les dépendances étaient sous différens souverains, dans le temps que les départemens furent faits, et qu'une partie des revenus qui n'était point sous la domination du Roi y était rentrée depuis; on supposait en ce cas, que les bénéfices n'avaient été compris dans le département qu'à raison des revenus qui avaient été perçus sur les terres de l'obéissance du Roi. (*Mémoires du Clergé*, t. 8, pag 1214 et suiv. De Héricourt, chap. des *Décimes*, n. 19.)

Il ne faut pas, au reste, mettre au nombre des provinces exemptes des décimes, celles qui étaient abandonnées avec le clergé: cela ne pouvait regarder le Roi.

La question, savoir si les bénéfices dont les biens étaient imposés aux tailles, dans les pays où elles étaient réelles, pouvaient aussi être imposés aux décimes, cette question fut agitée différentes fois dans les assemblées du clergé, et elle ne

parut pas bien décidée, avec les plus grands motifs d'entière exemption. (*Mém. du Clergé*, tom. 8, pag. 1250 jusque 1259.) M. de Héricourt dit, *Loc. cit.*, n. 18, qu'avant les secours tenant lieu de capitation et de dixième, les ecclésiastiques n'étaient imposés à aucune subvention pour leur bien patrimonial; et ils ne payaient rien au Roi quand ils ne possédaient point de bénéfices. On dérogea à cette règle pour les subventions extraordinaires de 1710 et 1711, et pour celle de 1715 qui se payèrent par des états de distraction sur le produit des impositions précédentes, à cause de la réduction des rentes; c'est pourquoi on faisait porter une partie de la taxe à tous les ecclésiastiques, à proportion des biens laïcs qu'ils possédaient, même du titre patrimonial sur lequel ils avaient été ordonnés. Les bénéficiers, outre la taxe de leurs bénéfices, portaient encore une partie de l'imposition pour leur patrimoine; et les particuliers qui étaient taxés en corps avec une communauté, l'étaient encore séparément pour leur patrimoine, quand ils en avaient. Chacun devait être taxé dans le lieu de sa résidence ordinaire, pour cette part personnelle de l'imposition qui était indépendante du bénéfice. Lettres-patentes de 1715. Tout cela ne pouvait, ou ne devait avoir lieu dans les pays où les tailles, étant réelles, les bénéfices ecclésiastiques qui y avaient des biens

patrimoniaux, étaient sans doute compris dans la capitation laïque dont parlaient ces lettres-patentes.

3. Quant aux juges, ou tribunaux, ou bureaux, ou enfin chambres des décimes, établis pour connaître des différends et contestations qui pouvaient s'élever touchant la matière des décimes, on en distinguait deux sortes; les bureaux diocésains, et les bureaux généraux ou souverains.

Les bureaux diocésains étaient des tribunaux ecclésiastiques qui avaient pour ressort l'étendue d'un diocèse. Ils furent établis avec le droit de faire la répartition des sommes à imposer sur les biens et les personnes des ecclésiastiques, et avec l'autorité de juger les questions concernant ces impositions, par des lettres-patentes en forme d'édits du mois de juillet 1616, dûment vérifiées et conformes au contrat passé entre le Roi et le clergé le 8 août 1615. Cet établissement n'eut cependant pas sitôt lieu partout, ou du moins long-temps après cette attribution aux diocèses de connaître en première instance des causes de décimes, plusieurs diocèses n'en prenaient point connaissance; les causes en étaient portées aux tribunaux séculiers des lieux. Cet usage fut plus ordinaire en Bretagne, que dans les autres provinces. Le diocèse de Rennes ne s'en mit en possession qu'en 1696, en exécution d'un arrêt du conseil du 9 juin 1696 qui portait l'établissement d'un

bureau diocésain en la ville de Rennes. (*Mém. du Clergé*, t. 8, pag. 1893 et suiv.)

Les syndics de Bresse, Bugey et Gex, nommés par le clergé, la noblesse et le tiers-état, faisaient les impositions des sommes à lever sur le clergé, la noblesse et le tiers-état, chacun pour ce qui regardait leurs corps, par arrêt du conseil d'état du 23 avril 1697.

Dans tous les diocèses, l'évêque, par sa dignité, était le chef du bureau diocésain. On prenait aussi dans tous les diocèses un député dans le Chapitre de l'église cathédrale; mais on ne voit rien dans toutes les décisions sur cette matière qui favorisât les prétentions des premières dignités des cathédrales, que la députation au bureau du diocèse leur appartint par la qualité de leur titre; il n'était pas même décidé que le Chapitre eût le choix de ce député, plutôt que l'assemblée synodale du diocèse. (*Mém. du Clergé*, tom. 8, pag. 1725.)

Le nombre des députés au bureau n'était pas égal dans tous les diocèses; chacun avait des usages anciens, qu'il suivait. Plusieurs assemblées générales, lorsque cette question s'y fut présentée, réglèrent qu'il y en aurait au moins six avec l'évêque, ou son grand-vicaire. (*Mém. du Clergé*, tom. 8, pag. 1925.)

C'était l'usage de la plupart des diocèses de nommer un régulier pour député, et de le prendre dans les maisons qui

étaient imposées aux décimes; mais ce choix n'était point de droit, et l'assemblée n'était pas en rigueur obligée à le faire. Ce qui faisait tomber la prétention de certains abbés et prieurs claustraux, que, par un droit attaché à leur titre, ils pouvaient envoyer un député au bureau. (*Mém. du Clergé*, t. 8, p. 1923 et suiv....; 2301 et suiv.)

Des conseillers clercs aux présidiaux établis dans les villes épiscopales prétendaient aussi être députés de droit à ces bureaux; mais ils furent désabusés par des arrêts rapportés dans les Mémoires du Clergé, tom. 8, p. 368 et suiv.; 2055 et suiv.

A l'égard des grands-vicaires, dans certains diocèses, ils n'étaient pas reçus, parce que le contrat du 8 août 1715 n'en faisait pas mention, et qu'il ne s'agissait pas là des fonctions de pasteur; mais comme les contrats postérieurs contenaient tous cette clause, *par les évêques, grands-vicaires, syndics et députés des diocèses*, la plupart des diocèses avaient un usage différent. En l'absence de l'évêque, les grands-vicaires étaient admis dans les bureaux; ils y avaient même la préséance et la présidence, à la place de l'évêque; mais dans les diocèses où tous les grands-vicaires allaient au bureau, ils n'avaient tous qu'une voix, ou seulement le premier d'entre eux, s'ils étaient subordonnés. (*Mém. du Clergé*, t. 8, p. 1927 et suiv.)

Régulièrement le choix des

députés qui composaient le bureau diocésain devait le faire dans l'assemblée des bénéficiers du diocèse; mais plusieurs diocèses avaient des usages contraires: il y en a qui divisent en quatre corps leurs bénéficiers et communautés ecclésiastiques; dans quelques grands diocèses, ces corps nommaient chacun deux députés, lesquels avec l'évêque, ou son grand-vicaire en son absence, composaient le bureau diocésain. Dans d'autres diocèses, lorsqu'une place était vacante, l'évêque choisissait avec les députés qui composaient le bureau, un sujet qui eût les qualités requises, c'est-à-dire qui fût bénéficiaire, ou membre d'un corps sujet aux décimes. Il y avait même des diocèses où les évêques étaient en possession de nommer seuls ces députés, et de leur donner des lettres. Ces députés n'étaient pas perpétuels. Pendant la vacance du siège, les Chapitres ne pouvaient déposséder les syndics et les députés aux bureaux des décimes; le clergé même du diocèse ne pouvait, pendant ce temps-là, faire d'innovation dans le bureau diocésain, ni dans le département des décimes. (*Mém. du Clergé*, tom. 8, pag. 1946 et suiv.)

Les bureaux généraux ou souverains remontaient à l'assemblée générale tenue à Melun qui obtint du Roi Henri III, le 10 février 1580, un édit portant création de sept bureaux généraux dans les villes de Paris, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Rouen,

Tours et Aix. Cet édit réglait le ressort de chacun de ces bureaux, et leur attribuait la même connaissance, en dernier ressort, de toutes les affaires concernant les subventions qu'avaient auparavant les syndics généraux du clergé révoqués par ladite assemblée de Melun. L'assemblée de 1585 obtint du même prince la confirmation de ces sept chambres et la création d'une huitième en la ville de Bourges, par des lettres-patentes du 6 juin 1586, vérifiées au parlement de Paris. En 1636, au mois de juin, Louis XIII permit, par un édit particulier, d'ériger une chambre ecclésiastique dans la ville de Pau, qui pourrait connaître des différends pour les décimes, dans les pays de Béarn, Navarre et Soule, dans le ressort du parlement de Pau, et où ressortiraient, par appel des bureaux particuliers de Lescar et d'Oléron, les causes de ces deux diocèses.

Les bureaux généraux des décimes étaient composés de juges qui étaient pris des parlemens, ou des sièges présidiaux des lieux, et des ecclésiastiques choisis par les diocèses du ressort. Dans la pratique, chacun des diocèses du royaume y nommait son député, lequel devait être gradué et constitué, au moins dans les Ordres sacrés. Il y avait des archevêques des lieux où les bureaux étaient établis qui se mirent en possession de nommer tous les députés qui les composaient; c'était l'usage à Bordeaux.

Les bureaux diocésains des décimes jugeaient en dernier ressort et sans appel des différends concernant les décimes qui n'excédaient, en principal, la somme de vingt livres, ou celle de trente quand il s'agissait d'une subvention extraordinaire, comme celle de 1715, selon les lettres-patentes qui furent données à ce sujet. Quant à ces mêmes causes qui excédaient les sommes ci-dessus, les bureaux diocésains n'en connaissaient en première instance, que sous l'appel aux bureaux généraux et supérieurs.

Les bureaux supérieurs ne pouvaient point connaître en première instance des causes qui concernaient les décimes, et les jugemens du premier bureau étaient exécutés par provision. Par délibération de l'assemblée générale de 1661, les bureaux diocésains avaient le pouvoir de faire exécuter leurs ordonnances et commandemens par corps et emprisonnemens des personnes des officiers des décimes, contrôleurs et autres auxquels lesdits commandemens étaient faits, sauf l'appel au bureau provincial. (M. Durand de Maillane, *Dictionn. de Droit can.* aux mots DÉCIMES et BUREAU.) Van Espen *Jus civile univers.*, t. 1, part. 2, chap. 3, fol. 851. Voyez aussi les lois ecclésiastiques, part. 2, chap. 5., les *Mémoires du Clergé*, tom 8, pag. 1200 et suiv., lettres-patentes du 28 janvier 1599, portant règlement général des décimes; les articles 25 et 26 de l'édit du mois de dé-

embré 1606; les lettres-patentes du mois d'août 1700, et celles du 9 juillet 1715.

DECIUS (Philippe), célèbre juriconsulte, né à Milan en 1454, obtint la chaire des instituts à Pise, à l'âge de vingt-un ans. Il professa à Pise, ensuite à Sienne et à Payie. Chassé de cette dernière ville à cause de son attachement pour le concile de Pise, il se retira en France où il enseigna le Droit canonique à Bourges. Depuis, le roi Louis XII l'appela à Valence où il lui donna une charge de conseiller au parlement. Les Florentins le rappelèrent à Pise, et enfin il retourna à Sienne où il mourut en 1535, âgé de quatre-vingt-un ans. On a de lui 1° un Commentaire sur les Décrétales, imprimé à Lyon en 1551. Un Conseil pour l'Autorité de l'Eglise, à l'occasion du concile de Pise, et un Discours pour la défense de ce concile, qui se trouvent dans la Collection de Goldats, tom. 2 de sa *Monarchie*. Quoiqu'il ne suive pas entièrement dans ces deux ouvrages les principes des théologiens de Paris sur l'autorité du concile général au-dessus du pape, il prétend néanmoins qu'il y a des cas, comme le scandale notoire, dans lesquels le pape peut être jugé par le concile. 3° *Consil. jurid.*, lib. 4; *Comm. in regul. Juris*, suppl. 1 et 2, ff. *Ret.*; et sup. 1 et 2, *cod. Gesner, in Bibl.* (Dupin, *Bibl. des Aut. eccl.*, du seizième siècle, part. 4; et *T. des Aut. eccl. du même siècle*, p. 975 et 976.)

DECKERIUS, ou DECHER (Jean), jésuite flamand, né à Hoeshrouk, fit sa philosophie à Douai, et entra dans la société à Rome. De retour en Flandre, il enseigna la philosophie et la théologie scholastique à Douai et à Louvain, d'où ayant été envoyé en Styrie, il fut chancelier de l'Université de Gratz, et y mourut le 10 janvier 1619, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui, 1° *Exercitium christianæ pietatis*. 2° *Oratio panegyrica in exequiis serenissimæ Mariæ-Annæ, archiducis Austriæ, Ferdinandi II, Imperatoris*, à Gratz, 1616, in-4°. 3° *Velificatio seu Theoremata de anno ortus ac mortis Domini, deque universa Jesu Christi in carne; a Laurentio Suslyga, sub Joannis Deckerii præsidio in disputationem adducta, cum Tabula chronographica à capta per Pompeium Jerosolyma, usque ad deletam a Tito urbem et templum*, à Gratz en 1616, in-4°. Il a laissé diverses autres dissertations qui n'ont point été imprimées, avec un grand et savant ouvrage de chronologie sur la naissance et la mort de Jésus-Christ, dont le titre est: *Theologicarum dissertationum mixtim, et Chronologicarum in Christi Hominis-Dei natalem, seu de primario ac palmari divinæ ac humanæ chronologiæ vinculo, qui est annus ortus ac mortis Domini, æconomia*. Ce jésuite avait beaucoup d'érudition, et surtout une grande connaissance de l'histoire ecclésiastique, et en particulier



de la chronologie. Il ne faut pas le confondre avec Jean Decker, conseiller de Brabant, qui publia en 1631, à Anvers, in-fol, *Dissertationum juris et Decisionum, libri duo.* (Alegambe, *Bibl. Valère André, Bibl. belg.*, édition de 1739, in-4° pag. 626. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1570.)

DÉCLA, septième fils de Jactan. On place les descendants de Décla, ou dans l'Arabie-Heureuse féconde en palmiers, nommés Dicla, en chaldéen et en syriaque ou dans l'Assyrie où se trouve la ville de Dégla. (*Genèse*, 10, 27.)

DÉCLARATIONS, étaient des lois ou ordonnances du prince, par lesquelles il déclarait sa volonté sur l'exécution d'un édit, ou d'une ordonnance précédente, pour l'interpréter, la réformer, la changer, l'augmenter, ou la diminuer. Les déclarations étaient datées du jour qu'elles étaient données, au lieu que les édits étaient datés du mois seulement. (*Voyez Édits.*)

DÉCLARATIONS DES CARDINAUX. On appelle ainsi les résolutions, ou décisions émanées de quelque congrégation des cardinaux établie à Rome. Pour que ces déclarations soient authentiques et qu'elles aient force de loi, trois conditions sont nécessaires au jugement des canonistes. La première veut qu'on ait consulté le pape, et qu'il soit fait mention de lui dans la déclaration. Sixte v et Grégoire xiv l'ordonnèrent ainsi. La seconde exige que ces sortes de déclarations ne soient,

ni des extensions de la loi, ni des abolitions pour en faire de nouvelles, mais de simples interprétations, parce que ces congrégations ne sont point établies pour étendre les lois, ni pour les abolir et en faire d'autres, mais pour les expliquer. C'est ainsi que Pie v et Grégoire viii, l'ont entendu. La troisième condition demande que les déclarations soient en forme authentique, c'est-à-dire, scellées du sceau de la congrégation et signées du cardinal-président et du secrétaire, comme l'a prescrit Urbain viii en 1631. (Pickler, *in Prolegom. Candidati jurispr. sacr.*, p. 50. Van Espen, *Juripr. ecclésiast.*, tom. 1, pag. 241.)

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN, se dit d'un tableau où est peinte la tête de saint Jean-Baptiste qu'on a décollée, et la fête établie en l'honneur de son martyre. (*V. SAINT JEAN-BAPTISTE.*)

DÉCONFÈS. On appelait ainsi autrefois celui qui était mort sans confession, soit qu'ayant été sollicité de se confesser, il eût refusé de le faire, soit qu'il fût mort *intestat*, ou sans rien donner à l'Eglise, soit enfin que ce fût un criminel à qui l'on croyait devoir refuser autrefois le sacrement de Pénitence. Quand quelqu'un était mort après avoir refusé de se confesser, ses biens étaient confisqués au profit du Roi ou du Seigneur haut-justicier, suivant le chapitre 89 des établissemens de saint Louis.

DÉCORIANA, siège épiscopal de la province de Bisacène en

Afrique, dont l'évêque, nommé Paschase, souscrivit dans le concile de Latran, sous le pape Martin, à la lettre des évêques de sa province. Il en est fait aussi mention dans la Notice. (*Num.*, 12.)

**DÉCRET**, *decretum*. On appelle *décret*, par rapport à Dieu, ce qu'il a résolu de toute éternité sur le sort et la conduite des causes secondes. Les théologiens forment là-dessus des questions que nous traiterons à l'article DIEU, en parlant de la science et de la volonté divine.

**DÉCRET DE GRATIEN**. C'est la première partie du Droit canon, compilé par Gratien, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, et publié l'an 1151, sous ce titre : *Concordia discordantium canonum*, la Concordance des canons discordans, parce qu'il a voulu non-seulement rapporter, mais aussi accorder les canons qui paraissent contraires. (*Voyez DROIT CANON*, et *GRATIEN*.)

**DÉCRET IRRITANT**. On appelle ainsi les clauses insérées dans les bulles de Rome dont l'inexécution emporte la nullité de ces bulles. (*Decretum irritans*.)

**DÉCRET**, en matière criminelle, dont les ecclésiastiques pouvaient être mulctés comme les laïcs. L'article 2 du titre 10 des décrets, de leur exécution, etc., de l'ordonnance de 1670, distinguait trois sortes de décrets en matière criminelle : celui de prise de corps, d'ajournement personnel, et l'assignation pour être ouï. Ce dernier n'était pas connu dans l'ancienne

procédure. Voici l'ordre que prescrivait cette ordonnance audit titre, pour l'exécution des décrets en matière criminelle. D'abord on y supposait que les informations nécessaires du délit avaient été prises, et qu'elles avaient été remises au promoteur de l'officialité qui avait rendu en conséquence ses conclusions. Ces conclusions et les actes d'information étaient remis à l'official, pour qu'il rendît son décret. Auparavant, la justice et la prudence demandaient de lui qu'il fit réflexion sur la qualité de l'accusé, sur celle du délit, et sur celle des témoins. Il devait examiner si l'accusé était d'une bonne, ou mauvaise réputation ; si c'était un ecclésiastique domicilié ou vagabond ; s'il tenait quelque rang distingué dans le diocèse, ou dans le lieu de sa résidence ; s'il y avait danger qu'il s'évadât. Il devait considérer le sujet de son accusation, s'il était important ou léger ; s'il était retombé dans le crime, après en avoir été repris en justice, et contre les défenses réitérées de son supérieur. Il en pesait toutes les circonstances, le temps, le lieu où il avait été commis, le scandale qu'il avait causé, et la nature du préjudice que le plaignant en avait reçu. Il examinait si les dépositions des témoins étaient concluantes, s'ils étaient des gens sans reproches et d'une probité reconnue ; s'il y en avait un nombre suffisant ; s'ils convenaient du moins dans ce qu'il y avait d'essentiel.

Après toutes ces considéra-

tions, l'official ordonnait que l'accusé serait assigné pour être ouï, ou qu'il serait ajourné à comparoître en personne; qu'il serait pris au corps, conduit sous bonne et sûre garde dans les prisons de l'officialité; et pour faire exécuter le décret décerné, il faisait expédier la commission par le greffier.

Quand le délai de l'assignation pour être ouï, ou celui de l'ajournement personnel, était échu, on obtenait un défaut contre l'accusé, pour le profit duquel l'official, sur la réquisition de la partie civile et sur les conclusions du promoteur, ordonnait que l'accusé serait ajourné à comparoître en personne, dans tel délai, pour être ouï et interrogé sur les faits résultans des charges et informations, et le condamnait aux dépens du défaut, s'il y avait partie civile. De même si celui qui était décrété d'ajournement personnel n'y satisfaisait pas dans le délai qui lui avait été donné, l'official convertissait ce décret en celui de prise de corps, et ordonnait que, faute par l'accusé d'avoir comparu en personne, suivant ledit décret, il serait pris au corps et conduit dans les prisons de l'officialité, pour être ouï et interrogé sur les faits résultans des charges et informations; sinon, après perquisition faite de sa personne, serait assigné à comparoître à quinzaine, et par un seul cri public à la huitaine, etc.

L'article 10 du même titre dit que l'ordonnance d'assigné pour être ouï contre un juge, ou officier de justice, n'emportait point

d'interdiction; et par l'article 2, il est dit que le décret d'ajournement personnel, ou de prise de corps, emportera de droit interdiction.

L'article 12 permet de procéder à l'exécution de tous décrets, même de prise de corps, nonobstant toutes appellations, même comme de juge incompetent, ou récusé, et toutes autres, sans demander permission, *ni pareatis*.

Le décret de prise de corps emportait interdiction contre tout ecclésiastique qui en était atteint; il fallait qu'il attendit que l'appellation eût été jugée définitivement, ou que l'évêque, ou son official, en eussent autrement ordonné; c'est la disposition de l'article 40 de l'édit de 1695. Il n'y avait à cet égard, ni doute, ni contradiction; mais il n'en était pas ainsi du décret d'ajournement personnel. M. Boutaric dit qu'il fallait distinguer : ou le décret avait été décerné par le juge séculier pour cas privilégié, ou par le juge d'église. Dans le premier cas, il ne lui paraissait pas que le décret pût emporter aucune interdiction, parce que l'interdiction des fonctions du ministère est une peine canonique qui dépend entièrement de la juridiction ecclésiastique. Dans le second cas, l'opinion la plus commune était que le décret seul de prise de corps emportait interdiction. Mais M. Pialès, en son Traité des Vacances de plein droit, part. 3, chap. 14, après avoir discuté cette question, et rapporté, entre autres témoi-

gnages, celui de l'assemblée générale du clergé en 1735, dit que c'est chose jugée qu'un ecclésiastique, décrété d'ajournement personnel, même par un *juge séculier*, est interdit de droit de ses fonctions. (*Mémoires du Clergé*, tom. 7, p. 846 et suiv.) C'est aussi chose jugée, ajoute le même auteur, qu'un ecclésiastique en cet état ne peut être valablement pourvu d'aucun bénéfice ecclésiastique, de quelque qualité qu'il soit. L'arrêt qui décida la question intervint le 9 août 1735, sur les conclusions de M. Gilbert, avocat-général, contre le sieur Gillet. (*Mémoires du Clergé*, loc. cit.) Si après les défenses obtenues par arrêt sur un décret de prise de corps, l'évêque diocésain faisait refus de renvoyer l'ecclésiastique dans ses fonctions, en ce cas l'ecclésiastique n'avait que la voie d'aller au supérieur de l'évêque, de degré en degré, sans qu'il se pût pourvoir par appel comme d'abus contre le refus. Mais, ajoute l'auteur de la *Jurisprudence canonique*, au mot DÉCRET, si par arrêt définitif il a été déclaré y avoir abus dans le décret de prise de corps décerné par le juge d'église, ou si, sur l'appel simple du décret de prise de corps décerné par un juge laïc, la cour a épuqué et renvoyé l'ecclésiastique, accusé et décrété, absous de l'accusation, alors il rentre dans ses fonctions de plein droit sans avoir besoin de recourir à son supérieur ecclésiastique; et la raison pourquoi

l'arrêt de défense ne produit pas le même effet, c'est que la cour, en recevant le décreté appelant, n'a point prononcé s'il y avait abus dans le décret; elle n'a fait que lui donner la liberté de sa personne, avec défenses au juge d'église de continuer la procédure avant qu'il soit jugé, si celle dont l'accusé a porté sa plainte est régulière ou non. (*Traité des Matières criminelles*, part. 2, chap. 6, sect. 2, n. 18. *Mémoires du Clergé*, tom. 7, part. 838 et suiv. Art. 40 de l'édit. de 1695.)

**DÉCRETS DES CONCILES.** Ce sont les canons, ou les lois faites dans les conciles pour régler la foi, les mœurs, ou la discipline de l'Eglise.

**DÉCRETS DES PAPES.** Réglemens et ordonnances des papes.

**DÉCRETS**, statuts des Chapitres de quelques Ordres religieux.

**DÉCRÉTALES**, *Epistolæ decretales*, Rescrits ou épîtres des papes, qui composent le second volume du Droit canon. On les appelle *Décrétales*, parce qu'elles décident ce qu'il faut faire, ou penser dans les différentes circonstances. (*Voy. DROIT CANON.*)

Les décrétales attribuées aux premiers papes, avant Siricie, sont supposées, selon le sentiment des savans; et le Droit canonique romain des décrétales même véritables n'est point considéré en France comme y ayant force de loi, et qui puisse régler les formes judiciaires des églises du royaume. Quelques cours d'église ayant voulu, dans les dé-

niers siècles, prendre la procédure des décrétales pour les règles des officialités, leur dessein y fut regardé comme une entreprise sdr l'autorité du Roi, et leurs sentences déclarées abusives. Les parlemens étaient dans les mêmes maximes. (*Mémoires du Clergé*, t. 7, p. 647 et 648; t. 10, p. 64 et 65.)

**DÉCRÉTISTE.** On appelle ainsi le professeur chargé dans une école de Droit du soin d'enseigner aux jeunesclercs le décret de Gratien. On appelle canoniste quiconque est versé dans la science des canons.

**DECRUES** (F. D. Q. B.), religieux de Saint-Benoît, de l'Ordre de Clugny. Nous avons de lui: l'Homme instruit par sa raison et par sa religion, dialogue moral et chrétien, in-8°, à Paris, 1685. Les deux parties dont l'homme est composé lui donnant deux différens rapports, l'un à la terre et l'autre au ciel, il a besoin d'être instruit pour l'un et pour l'autre. Il le doit attendre de la raison et de la religion. La première lui enseigne cinq choses à l'égard de lui-même; savoir, ce qu'il est, le lieu où il est, avec qui il est, ce pourquoi il est, ce qu'il a à faire en ce monde. La religion qui fortifie sa raison lui apprend aussi cinq choses à l'égard de Dieu, qui sont la créante et la fol qu'il doit à la vérité de son être et de sa parole; la reconnaissance à sa bonté et à ses bienfaits; le culte et le service à sa grandeur; la correspondance et la fidélité à sa miséricorde et à sa grâce, et la

crainte à la sévérité de ses jugemens. L'homme pleinement informé de ces deux sortes de devoirs, par ces deux maîtres, peut devenir ce qu'il est obligé d'être en qualité d'homme et de chrétien. C'est le but que l'on s'est proposé dans les dix entretiens qui composent les deux parties de cet ouvrage, qui sont assurément écrits avec beaucoup de solidité. (*Journal de Savans*, 1685, pag. 238.)

**DÉCURION**, *Decurio*, officier qui commandait à dix hommes. Il y avait des décurions chez les Hébreux, aussi bien que chez les Romains. Moïse, par le conseil de Jétrho, son beau-père, établit des chefs de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes. (*Exod.*, 18, 21.) On appelait aussi *Décurions* les sénateurs des villes municipales et des colonies. (Joseph d'Arimateie, que saint Marc (15, 43) appelle noble *décurion*, est nommé dans le texte grec riche conseiller ou riche sénateur.)

**DÉDAN**, peuple d'Idumée ou de l'Arabie, situé entre la mer Morte et la ville de Pétra, capitale de l'Arabie Pétrée. Il est fort probable que *Dédan*, *Dadan* et *Dédanim* sont des noms qui signifient la même chose; c'est-à-dire, les descendans de *Dadan*, fils de *Rhegma*, petit-fils de Chanaan (*Genèse* 10, 7), ou de *Dedan*, fils de *Jecsan*, petit-fils d'Abraham par Céthura. (*Gen.*, 25, 3.) *Isaïe*, 21, 13. *Jérémie*, 25, 23, et *Ézéchiël*, 25, 13, mettent les *Dédanim* avec les Arabes

et les Iduméens , dans les prophéties qu'ils prononcent contre eux.

**DÉDICACE**, consécration d'un temple, d'un autel, d'un lieu, etc. Les Païens avaient des dédicaces de leurs temples, aussi bien que les Hébreux et les chrétiens. Salomon fit la dédicace du temple qu'il avait bâti avec une très-grande magnificence; et les juifs célèbrent l'anniversaire de la dédicace du temple pendant huit jours. Les chrétiens font aussi tous les ans la fête de la dédicace de leurs églises le jour anniversaire de leur consécration. Eusèbe nous apprend, dans le troisième et le quatrième chapitre du dixième livre de son histoire ecclésiastique, que l'on commença à faire solennellement la dédicace des églises sous l'empire de Constantin, et que, pour la faire avec plus de pompe et de majesté, on assemblait un grand nombre d'évêques. (*Voyez ÉGLISE.*)

**DÉFAUTS**, imperfections qui ne sont point péchés, ni par conséquent matière d'absolution.

**DÉFENDANT**, martyr honoré à Casal. Quelques uns croient que c'est le même qui souffrit à Marseille. D'autres le distinguent de celui de Marseille, et disent que c'est un des martyrs de la légion thébéenne qui répandirent leur sang dans la partie de l'Italie appelée Gaule Cisalpine. Il est aisé que dans une légion entière il se soit trouvé deux soldats de même nom. Leur fête est marquée au second jour

de janvier. Le culte du martyr saint Défendant est fort célèbre en beaucoup de villes de la Lombardie, principalement à Novarre en Milanais, à Chivas en Piémont, et à Casal au Montferrat où l'on prétend que reposent ses reliques dans l'église des Ermites. L'invention, ou la translation de saint Défendant, qu'on célèbre le 14 de septembre, est celle de Marseille qui se fit du temps de l'évêque saint Théodose, et non celle de Casal. (Baillet, t. 3, 22 sept. p. 286.)

**DÉFENSEUR**, nom d'office et de dignité, qui a été autrefois en usage dans l'Église et dans l'Empire. La charge de défenseur de l'église fut créée vers l'an 423, ainsi que nous l'apprenons du quarante-deuxième canon du concile d'Afrique. Cette charge obligeait ceux qui en étaient revêtus à défendre la cause des pauvres, et à maintenir les droits et les biens ecclésiastiques. Ces défenseurs de l'Église furent aussi appelés avoués, *advocati*.

**DÉFENSEUR**, moine de Ligugé, à quelques lieues de Poitiers, vivait dans le septième siècle. Il recueillit les plus beaux endroits de l'Écriture, des Pères et autres auteurs ecclésiastiques dont il forma un ouvrage intitulé: *Liber scintillarum seu sententiarum selectarum ex sacra Scriptura et sanctis Patribus*. Il prend, dans le titre, la qualité de grammairien qui se donnait souvent aux gens de lettres. Il n'entre point dans le

dogme, mais seulement dans les matières de morale, s'arrêtant aux principales vertus chrétiennes, comme la charité, la patience, l'amour de Dieu et du prochain, l'humilité. Les Pères, et autres qu'il cite, sont saint Clément, Origène, saint Cyprien, saint Basile, saint Augustin, Eusèbe, saint Césaire, saint Grégoire, pape, saint Isidore de Séville, les vies des Pères, et un certain Joseppe que l'on ne connaît point d'ailleurs. On a fait quatre éditions de cet ouvrage, l'une à Anvers en 1550, l'autre à Venise en 1552, la troisième à Cologne en 1554, ou 1556, et la quatrième à Rome en 1660, in-4°, par les soins d'Antoine Ganguria, Sicilien. Jean-Albert Fabricius et dom Ceillier se sont trompés en disant que le père Mabillon qui n'avait vu aucune de ces éditions, a écrit qu'il avait copié cet ouvrage de Défenseur, ou au moins la préface, sur un manuscrit de la bibliothèque du Mont-Cassin, puisque ce savant bénédictin qui parle de cet ouvrage, non à la page 123 du premier tome de son *Museum italicum*, comme le dit dom Ceillier, mais à la page 121, assure que cet ouvrage a été imprimé à Venise et à Cologne. Voici les paroles du père Mabillon que j'ai textuellement sous les yeux : *Inedita sunt quædam, nempe Johannis Abbatis, liber scintillarum seu sententiarum, quas ex catholicis Patribus excerpsit DEFENSOR,*

*grammaticus et monachus locociagensis, apud Pictones, vetus auctor, ut qui nullum à patribus Isidoro posteriorem adducit : qui liber seculo superiori pluries editus est Venetiis et Colonia. Ineditum est aliud ejusdem argumenti Johannis abbatis, ejus scilicet qui libros tres de vita Odonis, abbatis Cluniacensis composuit, opusculum ex Gregorii moralibus defloratum : in quo alia scripta sua commemorat. Il faut cependant avouer qu'il y a de l'obscurité dans ces premiers mots du texte du père Mabillon : Inedita sunt quædam, nempe Johannis abbatis, liber scintillarum seu sententiarum, quas ex catholicis Patribus excerpsit Defensor grammaticus et monachus locociagensis. (Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*, lib. 4, page 56. Dom Mabillon, *Mus. ital.* tome 1, page 121, édition de 1724. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 17, pag. 764 et 765.)*

**DÉFINITEUR**, *Definitor*. Terme usité dans quelques Ordres religieux, pour signifier l'assesseur, ou conseiller d'un supérieur majeur. Il y a des Ordres où les définiteurs n'ont lieu que pendant l'assemblée du Chapitre général, ou provincial, et d'autres pendant tout l'intervalle d'un Chapitre à l'autre.

**DÉFINITOIRE**, *definitorium*. Ce terme signifie le lieu où s'assemblent les définiteurs, et l'assemblée même des définiteurs.

**DÉFLORATION**, *defloratio*,

*vitiatio*. Action par laquelle on ôte la virginité à une fille. Pour savoir à quoi étaient tenus les ravisseurs qui défloraient les vierges, voy. FORNICATEUR.

DÉFONT (Jean de), Capucin de Normandie, a laissé un ouvrage intitulé : *Scientia Principis christianissimi*, lib. 10. Le P. Jean de saint Antoine, *biblioth. univ. francisc.*, t. 2, p. 147.

DÉFROQUE. Se dit proprement de la dépouille, ou succession d'un moine, d'un chevalier qui a fait des vœux; et, dans un sens plus étendu, de la dépouille, ou succession mobilière des autres personnes.

DÉGRADATION, *degradatio*. La dégradation était une peine par laquelle un clerc était privé pour toujours de tout office, bénéfice et privilège clérical; en sorte que celui qui l'aurait frappé aurait péché, à la vérité, mais n'aurait pas été excommunié. On distingue deux sortes de dégradations, la verbale et l'actuelle, réelle, ou solennelle. La dégradation verbale était la même chose que la déposition: La dégradation réelle ajoutait à la déposition plusieurs cérémonies infamantes, qu'on peut voir dans le Sixte, cap. 2, de *Pœnis*, et dans le Pontifical romain. La déposition pouvait se faire par le vicaire de l'évêque; la dégradation par l'évêque seul du clerc qu'on dégradait en présence de cinq autres évêques, s'il était prêtre, et de deux, s'il était diacre. La dégradation et la déposition différaient essentiellement

de la suspension, en ce qu'elles privaient absolument et pour toujours le coupable de ses offices, bénéfices, privilèges; au lieu que la suspension ne faisait que lui interdire pour un temps l'usage de ces choses. Un clerc dégradé, ou déposé, n'était point exempt du vœu de chasteté, non plus que du bréviaire.

Autrefois en France on n'exécute point des ecclésiastiques à mort, qu'on ne les eût fait dégrader auparavant *in figuris* par leurs évêques. L'art. 14 de l'ordonnance de 1571 dit que les prêtres et autres pourvus aux Ordres sacrés ne pourront être exécutés à mort sans avoir été dégradés auparavant. On craignait de profaner la sainteté de l'Ordre, tant que le condamné en conservait les marques; mais les évêques ayant voulu entrer en connaissance de cause avant de procéder à la dégradation, l'exécution était différée d'autant, et les crimes restaient impunis. Pour obvier à ces abus, les magistrats cessèrent de regarder cette dégradation comme nécessaire, et pensèrent qu'un clerc était suffisamment dégradé devant Dieu et devant les hommes par les crimes qui lui avaient mérité une honteuse dégradation. On se détermina donc à l'exécuter sans dégradation précédente; ce qui s'est constamment observé en ce royaume depuis le commencement du siècle passé. (Voyez, sur cette matière les *Mémoires du Clergé* au t. 7, pag. 1307 et suiv., où le fameux



arrêt du parlement d'Aix, rendu sur le refus, de la part de M. l'archevêque, de dégrader un prêtre condamné à mort, se trouve rapporté avec les suites qu'il eut. Voyez aussi la vie de Charles VIII, par Juvénal des Ursins, année 1398. Les Annales de Belleforêt, liv. 3, chap. 67. Louet, lettre D, n. 59. Tournet, l. D, n. 17. Loiseau, en son *Traité des Ordres*, chap. 9, où il parle fort au long de la dégradation. M. DuRAND de Maillane, *Dictionn. de Droit canonique*, au mot DÉGRADATION.)

**DEGRÉS DE PARENTÉ.** L'éloignement, ou la distance d'un parent à l'autre, est ce qu'on appelle degré de parenté. Le Droit civil compte les degrés de parenté autrement que le Droit canon. Le Droit civil compte les degrés par le nombre des personnes qui sont sorties d'une même souche, en sorte que chaque personne qui en est issue fait un degré, avec cette différence qu'en ligne directe, l'ordre commence par le premier degré; ainsi le père et le fils sont parens au premier degré, au lieu qu'en ligne collatérale l'on ne compte point de premier degré. Ainsi deux frères ne sont parens qu'au second degré, parce que le père qui est la tige commune fait le premier degré. Le Droit canonique compte de même en ligne directe; mais en ligne collatérale, une génération ne fait qu'un degré, en sorte que les frères sont au premier degré, et les cousins-germains au second; au lieu que

le Droit civil met les frères au second, et les cousins-germains au quatrième. Par conséquent, deux degrés du Droit civil n'en font qu'un selon le Droit canonique. (Voyez AFFINITÉ, EMPÊCHEMENS DE MARIAGE, PARENTÉ.)

**DEGRÉS DES UNIVERSITÉS.** Ce sont des lettres accordées par les Universités après le temps d'étude et examens requis, pour avoir le rang et jouir des privilèges qui y sont attachés. Il y a degrés de maîtres-ès-arts, bachelier, licencié et docteur. Le temps d'étude était de dix ans pour les docteurs, licenciés et bacheliers en théologie; de sept ans pour les docteurs, ou licenciés en Droit canon, ou en Droit civil, ou en médecine; de cinq ans pour les maîtres-ès-arts; de six ans pour les simples bacheliers en théologie; de cinq ans pour les bacheliers en Droit canon, ou en Droit civil. Ceux qui avaient pris les degrés dans quelque Université étrangère, excepté celle d'Avignon, ne jouissaient point des privilèges des gradués de France. (Déclaration du Roi, du 26 février 1680, et lettres-patentes du mois d'avril 1698.)

**DEGRÉS D'AUTEL.** Autrefois, selon toutes les apparences, il n'y avait, plus communément, qu'un ou deux degrés à chaque autel. On n'en voit que deux dans l'Ordre romain. Il y en a au moins trois aujourd'hui, excepté dans les anciennes églises des chartreux et des cisterciens où il n'y en a ordinairement qu'un seul. (Bocq., *Liturg. sacr.*, p. 108.)

**DEGRÉS** (Jean des), en latin, *Joannes de Gradibus*, auteur, de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième, était Français, comme il est à présumer, quoique du Verdier et La Croix du Maine n'en fassent pas la moindre mention. Cet auteur est presque entièrement inconnu à tous les bibliothécaires, et même à ceux de Droit et de Théologie, quoiqu'il ait fort contribué à l'éclaircissement et à l'intelligence de deux ouvrages utiles et nécessaires en ces genres, et à l'amélioration de quelques autres. C'est tout ce qu'on peut dire sur son sujet, n'étant absolument connu que par les différentes éditions de ces ouvrages. Le premier est la fameuse Somme rurale de Jean Boutillier qu'il revit, corrigea, et enrichit de remarques utiles et nécessaires. La plus ancienne édition que nous en connaissions est intitulée : la Somme rurale, ou Droit civil, et Canons de plusieurs coutumes, en plusieurs lieux et cours, tant en parlement, comme dehors, compilée par honorable homme M<sup>e</sup> Jehan Coutillier, conseiller du Roi, notre sire, et augmentée des plus notables autorités des anciens jurisconsultes, tirées des Pandectes, etc., par Jehan des Degrés, et imprimée à Lyon, chez Jacques Amoulet, en 1503, in-fol.; et elle fut suivie de quantité d'autres semblables, jusqu'à ce que, vers la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième, Louis

Carondas Le Caron et Denis Godefroy revirent pareillement le même ouvrage, et l'accompagnèrent de nouveaux commentaires qui firent enfin disparaître ceux de Jehan des Degrés. Son second ouvrage, d'une utilité plus générale encore, est une révision et édition de la Bible latine selon la Vulgate de saint Jérôme, d'autant plus singulière et remarquable, qu'aux concordances ordinaires, il joignit d'abord les concordances du Droit canonique, et ensuite celles des Antiquités judaïques de Flavius Josephe. La première édition qui en soit venue à notre connaissance est intitulée : *Biblia latina, cum concordantiis veteris et novi Testamenti atque juris canonici, per Johannem de Gradibus*; et imprimée à Lyon, chez Jacques Sacon, en 1515, in-fol. et in-4°. La seconde où se trouvent les Concordances de Josephe, est intitulée : *Biblia latina, cum concordantiis veteris et novi Testamenti, et sacrorum canonum, nec non et additione in marginibus varietatis diversorum textuum, ac etiam canonibus antiquis quatuor Evangeliorum insertis, et accentu omnium vocabulorum difficilium signato : ad instar correctissimorum exemplarium, tam antiquorum, quam novorum, in contextu comparata et collata, ac Summa cum diligentia revisa, correctata, et nuperime emendata. Ad hæc accedunt ex viginti de antiquitatibus et Judeorum bello Josephi li-*

*bris exhaustæ autoritates, quas utriusque juris Professor, Dominus Johannes de Gradibus, concordantibus congruisque apposuit locis, cum figuris ligno incisus; et imprimée à Lyon, chez Jacques Saxon, en 1516, in-fol. La troisième est imprimée à Lyon, chez Jean Moylin, etc., en 1520, in-fol. La quatrième, intitulée et imprimée de même, est de 1521, in-fol. et in-4°. La cinquième est de Lyon, chez Jean Moylin, dit Cambray, aux dépens d'Étienne Gueynard, autrement Pinet, en 1522, le 24 mars, in-fol. La sixième est de Lyon, chez Jacques Mareschal, en 1525, in-fol. La septième est aussi imprimée à Lyon, chez Jean Crespin, en 1727, in-fol. Si la Bibliothèque Colbertine, pag. 4, accuse juste, il y en a aussi eu une édition à Lyon, chez Mareschal, en 1727, in-fol. Presque toutes ces éditions sont de caractères gothiques, assez belles, et dont les titres des livres, aussi bien que les sommaires des chapitres, sont imprimés en rouge. A la fin de la plupart, on lit des vers qui commencent par celui-ci :*

*Fontibus à græcis Hebræorum quoque libris, etc.*

Ces Concordances du Droit canonique et des Antiquités judaïques de Joseph ne sont pas été conservées, que l'on sache, dans aucune autre édition postérieure, et cela ne contribue pas

peu à rendre celles-là singulières et recommandables.

Avant ces deux ouvrages, il en avait revu et publié un autre qui était apparemment son coup d'essai; savoir, *opus excellentissimum historiarum seu chronicarum reverendissimi in Christo Patris ac Domini Domini Antonini, Archiepiscopi Florentini, nuperrimè per Magistrum Joannem de Gradibus utriusque juris Professorem, laboriosa limatione emendatum, necessariisque annotationibus ac aliorum historiographorum concordantiis, in regia urbe Lugdunensi illustratum.* A la fin du dernier volume, on lit la souscription suivante : *Perfectum atque finitum est opus... in Basilea, anno incarnatæ deitatis, 1491, decima die februarii, per Nicolaum Kessler, civem Basiliensem, ad laudem summi Opificis, gloriosissimæque semper Virginis Mariæ, genitricis Jesu Christi. Deo gratias.* Ce sont trois volumes in-fol. Le père Échard qui indique cette édition, *script. Ord. Præd.*, t. 1, p. 819, sous les noms de Hieron et Joan. Frobenii, observe qu'on trouve à la fin qu'elle l'avait été par Nicolas Kessler, qu'il nomme mal Refler; mais il ne dit rien, ni de cette révision, ni de cette Concordance des historiens, ni de ces Annotations de Jehan des Degrés, dont on a : 1° *Magistri Johannis de Gradibus, egregii viri, Professoris utriusque juris, illustrationes in famosissimi utriusque juris consulti Johannis*

Runcini, dicti Fabri Gallici, *super libris institutionum commentaria: impressa per Magistrum Nicolaum de Benedictis, anno 1581 die 12 novembris*, in-fol. 2<sup>o</sup> Ejusdem additiones ad Joannis Fabri Lecturam super 4 libros institutionum; Lugduni, 1543, in-fol. 3<sup>o</sup> Baldi de Perusio, *jur. cæs. et pontif. Doctoris, commentaria in 1 et 2 partem Digesti veteris, cum novis ejusdem additionibus et aureis tractatibus de pact. et de constit. ac perutilissimis additionibus et apostolicis Dom. Bened. de Vadis, de foro sempronio*, J. V. D. postremoque revisa per Mag. Johannem de Gradibus, J. V. Professorem, et castigata, etc., per D. Joh. Thierry, *qui repertorium alphabeticum addidit*; Lugduni, per Jacq. Sacon, *die 3 decembris anni 1517*, in-fol. 4<sup>o</sup> Baldi de Ubaldis, *de Perusio lectura super digesto novo, cum additionibus egregii viri Mag. Johannis de Gradibus, ac tersa castigatione, summaris, numeris, additionibus, ac repertorio, alphabetico D. Joannis Thierry, jur. cæs. ac pontif. Doctoris*; Lugduni, per Jacq. Sacon, *die 23 junii anni 1518*, in-fol. 5<sup>o</sup> Volumina 5 consiliorum jur. V, *Doct. consummatissimi Alexandri Tartagni ab Imola, cum quibuscumque consiliis ex multis exemplaribus undequaque collectis, æmum per ipsum editis. Additis insuper unicuique consilio summaris ac numeris consilio respondentibus, per J. V. acutissimum interpre-*

*tem et regium Consiliarium D. Johannem de Gradibus, noviter edito, quod omnes, cum principales, tum incidentes questiones, et quaque notatu digna, secundum alphabeti et numerorum ordinem, rectè et mirificè demonstrat*; Lugduni, Johan. de Jonvelle, *dictus Piston* ....., in-fol., vol. 2; ibid, 9 kal. dec., 1517, in-fol., vol. 3; ibid, mense jun., 1518, in-fol., vol. 4; Lugd., Jacq. Mareschal, *die ult. mensie jun.*, 1518, in-fol., vol. 5; Lugd., Joh. de Jonvelle, mense jun. 1518, in-fol., vol. 6, per D. Carolum, *eius filium dilectissimum in lucem editum*, etc. In oppido Tridini, per Joh. de Ferrariis, *alias de Jolitis, die 13 martii 1523*, in-fol., vol. 7, etc. In oppido Tridini, per Joh. de Ferrariis, etc., *die 9 febr. 1524*, in-fol. 6<sup>o</sup> Repertorium seu index alphabeticus super 5 voluminibus consiliorum excellentissimi cæsarie ac pontificii juris Monarchæ, Domini Alexandri Tartagni Imolensis, summo labore contextum ac brevitate decoratum, aggregatum ab excellentissimo eorumdem jurium interprete Dom. Johanne de Gradibus; Lugd., Joh. de Jonvelle, *dictus Piston, mense jul.*, an. 1518, in-fol. 7<sup>o</sup> Ejusdem additiones ad Joann de Platea super tribus ultimis libris codicis; Lugduni, 1528, in-fol. 8<sup>o</sup> Ejusdem additiones ad Barbatiam; Lugd., 1518, in-fol. 9<sup>o</sup> Ejusdem recensio et editio Rosarii Guidonis de Bayso, seu ejus Commentarii in volumen decretorum;

Lugd., 1516, in-fol. 10° Ejusdem *summaria nova*, etc., in *Philippi Decii Commentaria super principalibus titulis decretalium*. Editio perantiqua, in-fol. 11° Ejusdem *additiones et apostille ad Commentarium Felini Sandri in Decretales*; Lugd., 1519, et iterum 1533, 1536, in-fol. 12° Ejusdem *additiones in Commentarium J. Imolæ super libros Decretalium et Clementinarum*; Lugduni, 1547, in-fol. 13° Ejusdem *castigationes in Francisci cardinalis Zabellæ, Commentarios in Clementinarum volumen, cum annotationibus et additionibus Philippi Franchi de Perusio, et Nicolai Superantii*; Lugd., apud Nicolaum de Benedictis, an. Domini 1711, die 7 mensis junii, in-fol. 14° Ejusdem et Bernardi Landriani ac Celsi Hugonis *annotationes in Commentarium dominici a sancto Geminiano super sexto Decretalium*; Venetiis, Juntæ, 1578, in-fol. (Prosper Marchand, *Dictionn. histor.*, tom. 1, pag. 209, 210.)

**DÉGUERPISSEMENT**, *hæreditatis abdicatio*. Le déguerpissement est le délaissement d'un héritage, fait à celui auquel il est redevable de quelque charge foncière, pour s'exempter de cette charge, et l'abandonnement est le délaissement d'un héritage hypothéqué. Ainsi le déguerpissement regarde les charges foncières; et l'abandonnement, les hypothèques et les rentes constituées. (Loiseau, *Traité du Déguerpissement*.)

**DÉICIDE**, *deicidium*. Terme qui signifie l'action criminelle par laquelle les juifs et les bourreaux firent mourir Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

**DÉCADE**, *deicida*. Celui qui est coupable de déicide, ou qui a donné la mort à Jésus-Christ, ou qui en a été cause, comme Judas, Pilate, les juifs, etc.

**DÉISTES**, *Deistæ*. On nomme *Déistes* tous ceux qui admettent l'existence de Dieu, c'est-à-dire, d'un Être suprême; principe de tous les autres, mais qui ne reconnaissent autre chose, en fait de religion, que ce que la raison laissée à elle-même peut découvrir. Il y a de deux sortes de déistes; les uns soutiennent que Dieu n'exige aucun devoir de ses créatures; que lui seul est immortel; que tout le reste sera anéanti, sans excepter l'ame; de quelque nature qu'elle puisse être, matérielle ou immatérielle; que la distinction du vice et de la vertu est une chimère; et qu'il n'y a, ni punition, ni récompense à attendre après la vie. Les autres déistes reconnaissent que l'homme est obligé d'honorer et d'aimer l'Être suprême de qui il tient tout ce qu'il est, et de vivre conformément à la droite raison. Ils admettent aussi la récompense de la vertu, et le châtimement du vice après cette vie; mais ils prétendent que les supplices ne dureront point toujours, parce qu'il est contre l'ordre de la justice, disent-ils, qu'on punisse éternellement une action d'un moment. (*Traité de*

la véritable Religion, à Paris, 1737, tom. 2, pag. 1.)

M. Salchli fils, professeur à Lausanne, dans ses Lettres sur le Déisme, imprimées à Paris en 1759, chez Guilllyn, renferme sous le nom de *Déistes* tous ceux qui attaquent directement, ou indirectement la divinité de la révélation. Il dit qu'Edouard Herbert fut le premier qui, dans le dix-septième siècle, arbora publiquement l'étendard du déisme en Angleterre, et que l'idée régnante de ses ouvrages est la suffisance de la raison, et par conséquent l'inutilité de la révélation. Toland, Woolston, Collins ont été de furieux déistes. Hobbes enchérit sur ces furieux en plusieurs points. Les opinions monstrueuses qu'il débite dans le livre auquel il a donné l'étrange titre de *Leviathan*, sont, en substance, que les hommes agissent par nécessité; que l'Univers est Dieu; que les âmes sont matérielles; que la pensée n'est autre chose qu'un mouvement subtil et imperceptible; que l'intérêt et la crainte sont les principaux liens de la société; que la morale se réduit toute à l'utile et à l'agréable; que la religion n'est fondée que sur les lois de l'État; et que les lois de l'État ne dépendent que de la volonté du prince, ou de celle du peuple. (Burnet, *Mém. hist. de la Grande-Bret.*, t. 1, p. 375.)

DÉIVIRIL, ou THÉANDRIQUE, *theandricus*. Terme théologique qui signifie celui qui est tout ensemble divin et humain.

DÉLAI, *dilatio*. Nous entendons ici par délai, le temps donné par les ordonnances, pour certaines actions qu'elles commandent, ou permettent, ou qui sont ordonnées par le juge. Tous les jours sont comptés dans les délais, même les dimanches, les fêtes, les jours de vacation; mais les jours de signification des exploits, ou des actes, et les jours de l'échéance du terme n'y sont pas compris. Quand celui qui doit faire l'action, dans le temps préfix par le délai, prouve qu'il a été légitimement empêché, le juge peut y avoir égard, parce qu'il est conforme au droit naturel que le temps ne coure pas contre celui qui est légitimement empêché, personne n'étant tenu à l'impossible. Au reste, l'usage des délais doit être très-moderé, à cause des inconvénients des longs délais. (Gibert, *Instit. eccles.* pag. 910.)

DELAMET (Adrien-Augustin de Bussi), prêtre, docteur en théologie de la Faculté de Paris, de la maison et société de Sorbonne, et prieur de saint Martin de Brive-la-Gaillarde, était de la maison Delamet, une des plus illustres de Picardie. Après avoir accompagné le cardinal de Retz dont il était allié, dans ses voyages, il se retira dans la maison de Sorbonne, où il s'appliqua à prier, à étudier, à diriger et à écrire jusqu'à sa mort arrivée le 10 juillet 1691. Il était associé avec M. de Sainte-Beuve, pour répondre aux cas de conscience sur lesquels ce docteur

était consulté, et on imprima en 1714, en un volume in-8°, ses propres résolutions, avec celles de M. Fromageau. Elles ont paru depuis, l'an 1732, par ordre alphabétique en forme de dictionnaire, en 2 volumes in-folio, à Paris. (M. Delamet était habile philosophe, et théologien profond.)

DELBECQUE (Norbert), dominicain, né dans le Hainaut, fut licencié et premier maître des études dans l'Université de Louvain. Il alla deux fois à Rome, et mourut prieur du couvent de Namur le 14 novembre 1714. Il composa plusieurs ouvrages : 1° *De Advertentia ad peccatum necessaria*, à Liège, 1696, in-8°. 2° *Dissolutio Schematis Wyciani bipartiti de Prædestinatione*, à Anvers, 1708, in-12. 3° *Theses theologicae de impedimentis matrimonii*, à Louvain, 1710, in-12. 4° *Vindiciae gratiae divinae adversus nov-antiquos ejus impugnatores ad mentem gemini Ecclesiae solis SS. Aurelii, Augustini et Thomae Aquinatis*, à Bruxelles, 1711, in-8°. 5° *Theses polemicae de justificatione et merito*, à Louvain, 1712, in-8°. 6° *Appendix ad Theses polemicas de justificatione et merito*, à Louvain, in-8°. Le même auteur a encore fait imprimer les ouvrages de Sylvius à Anvers, en 6 volumes in-folio, 1698; l'Abrégé de la Théologie du père Alexandre, à Rome; l'Histoire des Congrégations de *auxiliis* du père Serry, à Anvers, 1709, in-fol. (Voyez

le père Echard, *Script. Ord. Praed.*, tom. 2, pag 788.)

DÉLECTATION MOROSE. *Delectatio morosa*. C'est un acte de complaisance que l'on prend à penser à une mauvaise chose, quoique sans intention de la commettre. On appelle cette délectation *morose*, non pour le temps qu'elle dure, mais parce qu'on y consent positivement lorsqu'on s'en aperçoit, ou au moins qu'on néglige de la rejeter. La délectation *morose* tire sa malice de son objet, d'où vient qu'elle est péché mortel, lorsque la chose à laquelle on prend plaisir est un péché mortel, et vénielle seulement, lorsque cette chose n'est qu'un péché véniel. Les mauvaises pensées sont abominables devant Dieu, dit l'Écriture, prov. 15, 26; elles séparent de Dieu, sap. 13. Elles sont donc péché mortel, lorsque l'objet en est mortel. D'ailleurs (et c'est le raisonnement de saint Thomas, 1<sup>re</sup> 2<sup>e</sup>, quest. 74, art. 8) on ne s'arrête à penser à une chose avec réflexion et complaisance, que parce qu'on l'aime; or aimer une chose mauvaise, et s'y arrêter avec un plaisir délibéré, est un péché mortel si la chose est mortelle, et véniel si la chose n'est que vénielle. La délectation est aussi d'autant plus mauvaise que l'objet en est plus criminel. Par exemple, c'est un plus grand mal de se délecter à penser à un inceste, ou à un adultère, qu'à une simple fornication, et l'on doit expliquer cette circonstance dans la con-

fession. On doit conclure de là que c'est avec raison que l'assemblée générale du clergé de 1700 a censuré cette proposition de morale relâchée touchant la délectation morose : *Hinc inferre debemus eum consensum qui præbatur suggestionibus pravis, cum tendit ad delectationem cogitandi tantum de re illicita... secundum sanctum Augustinum, non esse aliud quam veniale peccatum, licet ipse ultionis actus, cujus cogitatione animus delectatur, sit pessimus et certissimum mortale peccatum.* (Mém. du Clergé, tom. 1, pag. 739.) Il y a cependant plusieurs cas où la délectation à la pensée d'une mauvaise chose est absolument innocente, pourvu qu'il n'y ait ni affection à la chose même, ni danger de consentir aux mouvements sensuels que cette délectation peut exciter. C'est ainsi que les médecins, les confesseurs et d'autres qui sont obligés de lire, d'apprendre, d'enseigner, de pratiquer certaines choses qui produisent ces sortes de délectations moroses, peuvent quelquefois s'y arrêter sans aucun mal. On peut penser innocemment, quoiqu'avec plaisir, aux tours d'adresse des voleurs, aux stratagèmes injustes dont on s'est servi à la guerre contre les ennemis, pourvu qu'on déteste le vol et l'injustice. (M. Collet, *Moral.*, tom. 3, pag. 554 et suiv. Pontas, au mot DÉLECTATION.)

DÉLEAN (hébr., *pauvre, affligé*), ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 38.)

DÉLÉGATION. Commission qu'on donne extraordinairement à un juge, pour instruire, ou juger une affaire.

DÉLÉGATION. Espèce de cession par laquelle on substitue un autre débiteur en sa place.

DÉLÉGATOIRE, se dit des rescrits du pape qui donnent commission à des juges d'instruire, ou de terminer quelque affaire. Les rescrits délégatoires s'adressent à des ecclésiastiques en dignité dans la province où résident les parties intéressées. La délégation n'a lieu qu'en cause d'appel, parce que personne ne peut être cité en cour de Rome en première instance. (Voyez JUGE, RESCRIPT.)

DÉLÉGUÉ, *delegatus*, est une personne à qui l'on a commis le jugement d'une cause, ou même l'exécution d'un jugement déjà rendu. On distingue deux sortes de juridictions, l'ordinaire et la déléguée. Celle-ci est donnée, disent les canonistes, par l'homme, ou par le droit : *ab homine vel à jure. Ab homine tribuitur per litteras delegatorias, à jure vero per legem.* Les délégués de l'homme, c'est-à-dire par lettres commissaires, peuvent se diviser en deux sortes, les délégués en la juridiction volontaire, et les délégués en la juridiction contentieuse. Les grands-vicaires des évêques sont des délégués en la juridiction volontaire. Les officiaux des évêques, les juges commis par le pape pour informer, ou pour juger, sont délégués en la juri-



diction contentieuse. A l'égard des délégués de droit à *jure*, ce sont ceux à qui les canons ont donné quelque pouvoir, comme délégués du Saint-Siège. Le concile de Trente en fournit plusieurs exemples.

Le pape Innocent III régla que les juges délégués pour juger des causes sur les lieux ne seraient pas éloignés de plus de deux journées de chemin des extrémités du diocèse où sont les parties. C. *nonnulli de rescriptis*. Le concile de Trente s'est conformé à cette règle en la sess. 3, ch 2, de *Ref.* par le chap. *statum de rescriptis in-6*. Les causes ne doivent être déléguées par le pape, ou son légat, qu'à des ecclésiastiques constitués en dignité, ou à des chanoines de cathédrales. Le chapitre *etsi de rescriptis in Clem.*, tiré du concile de Vienne, étend la disposition du chapitre précédent aux officiaux d'évêques et aux prieurs même collatifs de monastères.

Le pape Boniface VIII ordonna encore que quand il y aurait plusieurs délégués nommés pour une seule cause, celui-là en connaîtrait primitivement qui en aurait été saisi le premier. Il en est de même par rapport à l'officiel, ou à l'évêque qui sont communs. Celui des deux qui prend le premier connaissance de l'affaire doit la terminer. Mais lorsque plusieurs sont délégués pour connaître ensemble de la même affaire, ils ne peuvent juger que conjointement, suivant les ter-

mes du rescrit, à moins qu'il n'y eût la clause que si l'un, ou plusieurs d'entre les délégués ne peuvent, ou ne veulent exécuter la commission, les autres qui n'ont point d'empêchement, et qui veulent bien se charger de la décision de l'affaire, pourront seuls exécuter la commission.

Si la commission porte que l'affaire sera décidée dans un certain temps le pouvoir du délégué expire après le temps fixé, si les parties ne consentent à proroger le terme. (C. *de causis de offic. delegat.*) Le délégué doit se conformer exactement à la teneur de sa commission, sous peine, s'il y manque, de la nullité de toute la procédure. (C. *cum dilata de rescriptis*.) Le juge délégué, à qui on a renvoyé une affaire connaît de tout ce qui en dépend, et peut faire tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de sa commission. S'il a besoin de conseil, il peut prendre une ou plusieurs personnes habiles pour juger l'affaire avec lui. C'est un axiome, que le délégué ne peut subdéléguer. Cet axiome souffre exception en faveur des délégués par le pape et par le prince, ou de ceux dont la commission donne le pouvoir de subdéléguer.

Aussitôt après que le délégué a fait exécuter son jugement, ou délivré les ordres pour le faire exécuter, son pouvoir expire; s'il survient dans la suite quelque contestation sur le jugement, elle doit être portée devant le juge ordinaire. (C. *in litteris de*

*offic. deleg.* Son pouvoir expire aussi par la mort du délégué, à moins que la délégation eût été acceptée et suivie de quelque acte de procédure, comme d'une simple assignation. Mais il faut que, lors de cette assignation, on ait donné copie des lettres délégatoires à la personne assignée. (C. *cum in jure de offic. deleg.*)

La mort des délégués, ou de l'un d'eux, quand ils ne peuvent juger que conjointement, fait cesser aussi l'effet de la commission. Cependant si elle est adressée à une personne revêtue d'une dignité, ou d'un emploi, comme à un official, celui qui succède à la dignité, ou à l'emploi, peut exécuter la commission (C. *uno de offic. deleg. C. quoniam eod.*)

L'on ne connaissait en France les délégués du pape qu'en deux cas, pour juger les appellations à Rome, et pour fulminer certains rescrits, la pragmatique et le concordat ne disant rien expressément des qualités que devaient avoir les juges délégués. Les termes que l'on y trouve employés, *causa committatur in partibus*, furent diversement interprétés. On pensait autrefois que ces mots *in partibus* signifiaient que le délégué fût du diocèse, de la ville même des parties; et cette opinion était si constante, que M. Pithou en fit un point de nos libertés. Quelques auteurs ont prétendu que par les mots *in partibus*, on a voulu marquer seulement que le pape doit donner des commissaires dans le royaume. Il paraît, par le procès-verbal

de l'assemblée de 1636, que le clergé de France approuvait que les délégués par le pape ne fussent point du diocèse des parties, ni de celui dans lequel l'instance a commencé. (*Mém. du Clergé*, t. 7, p. 1433 et suivantes.) Enfin, les églises qui reçoivent encore la discipline du concile de Trente suivent à cet égard la règle du chapitre *nonnulli*; et M. de Héricourt, en ses *Lois ecclésiastiques*, part. 1, chap. 9, n. 3, paraît en avoir fait une maxime générale pour tout le royaume. Le juge délégué par le pape, dit ce judicieux auteur, pour connaître des appellations interjetées sur les affaires contentieuses, doit avoir son domicile dans un lieu qui ne soit point éloigné de deux journées de chemin des extrémités du diocèse dans lequel l'affaire a été jugée en première instance. Il faut aussi que le juge délégué fasse sa résidence dans le ressort du parlement dans lequel l'affaire a été jugée, afin que l'ordre des juridictions ne soit point troublé, et que les procédures ne soient point arrêtées par des incidens, en cas qu'il faille recourir au parlement, soit pour avoir des défenses de rien innover, soit pour se pourvoir par la voie de l'appel comme d'abus. Il y avait deux observations à faire sur cette règle : 1<sup>o</sup> les journées étaient réglées par l'usage des lieux, et non suivant la loi qui entendait par journée vingt mille pas. (*Mém. du Clergé*, t. 7, pag. 1433.... 1469. 2<sup>o</sup> Quand les parties étaient dans le ressort

de divers parlemens , ce n'était pas assez que les commissaires fussent donnés dans le même diocèse. (*Mém. du Clergé*, t. 7, pag. 1435.)

Les juges délégués devaient être gradués en Droit , ou en Théologie; et les prieurs conventuels , dont parle le concile de Vienne , ne pouvaient être délégués s'ils n'étaient gradués. (*Mém. du Clergé*, t. 7 , p. 249.)

Les juges délégués devaient encore être nés , ou naturalisés dans le royaume. Un étranger , même le nonce du pape , ne pouvait exécuter , sans abus , une pareille commission. Les exemples contraires qu'on pourrait citer de la part des nonces ne tirent pas à conséquence , parce que , outre la permission expresse du Roi , on a toujours observé que les commissaires , naturels Français , fussent alors en plus grand nombre. (*Mémoires du Clergé*, t. 7 , p. 1491. M. Durand de Maillane , *Dictionnaire du Droit canonique* , au mot DÉLÉGUÉ.)

DELEUS , ou DELEOS , ville archiépiscopale de la province de Thrace , au diocèse de Thrace , autrefois sous la métropole de Philippopolis. Elle est ainsi nommée d'un étang appelé Delcen. On aurait donc tort d'écrire et de prononcer *Dereus*. On lui joignit le siège de Neschior , et elle est aujourd'hui métropole. Voici ses évêques :

1. Grégoire , assista et souscrivit au septième concile général.

2. Macaire , au concile de Photius , ordonné par cet usurpateur.

3. Néophyte , au même concile , ordonné par saint Ignace.

4. Jean 1<sup>er</sup> , souscrivit au décret du patriarche Sisinnius qui défend aux deux frères de se marier aux deux cousines , en 997.

5. Jean II , en 1166 , sous le patriarche Chrisoberge.

6. N..... , en 1171.

7. Grégoire , sous le patriarche Xiphilin , en 1207.

8. N..... , sous le patriarche Athanase 1<sup>er</sup> qui condamna Drymis comme rebelle à l'Eglise et à l'Empereur.

9. Nicodème , siégeait en 1721. (*Oriens christ.* , t. 1 , p. 1164.)

DELEWARDE (Michel) , prévôt des Pères de l'Oratoire du pays Walon , est auteur des Annales ecclésiastiques et civiles de la province de Hainaut , imprimées en 6 vol. in-8° à Mons , en l'an 1718.

DELFAU (Dom François) , bénédictin de la congrégation de Saint-Maur , né à Montet en Auvergne l'an 1637 , fit profession dans l'abbaye de Saint-Allire de Clermont le 2 mai 1656 , et fut chargé , vers l'an 1670 , de l'édition des ouvrages de saint Augustin , comme il demeurait dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Il en publia le *Prospectus* en 1671 , et il avançait dans son travail , lorsqu'il fut relégué à Saint-Mahé en Basse-Bretagne , à l'occasion d'un petit livre intitulé *l'Abbé commendataire* , qu'on lui attribua.

Quelques uns ne lui en attribuent que la première partie ; et la seconde et la troisième à dom Gerberon , ou à M. Gui Drappier , curé de Saint-Sauveur de Beauvais ; il y en a même qui attribuent l'ouvrage entier à ce dernier. Dom Delfau périt sur mer le 13 octobre 1675, en allant de Landevenec à Brest, pour y prêcher le Panégyrique de sainte Thérèse. On a encore de lui une Dissertation latine sur l'auteur du livre de l'Imitation, imprimée en 1672, 1674, 1712 ; une Apologie de M. le cardinal de Furstemberg , arrêté à Cologne par les troupes de l'Empereur ; et l'épithaphe de Casimir, roi de Pologne qui se retira à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, après avoir abdiqué la couronne. (Dom Le Cerf, *Biblioth. des Aut. de la Congrégation de Saint-Maur.*)

**DELFINI** (Pierre), né à Venise l'an 1444, de la famille noble et ancienne des Delfini, ou Delfino, se livra d'abord à la lecture des auteurs profanes, et n'eut de passion que pour les belles-lettres ; mais dès l'âge de quatorze ans, il sentit renaître les sentimens de piété qu'il avait eus dans sa plus tendre enfance, et ne pensa plus qu'à chercher une retraite conforme à ses premières inclinations. Il la trouva dans l'Ordre des Camaldules qu'il embrassa en 1462, au monastère de Saint-Michel de Murano, ou Muriano. Delfini fut toujours depuis religieux fervent, ami de la régularité, et

capable de la soutenir. Il renonça aussi à toute lecture profane, pour ne s'occuper que de l'étude des livres saints, et de ceux qui pouvaient l'instruire de la religion, ou nourrir sa piété. Il fut élu abbé de Murano au mois de janvier 1479, et général de son Ordre le 10 décembre 1480, quoiqu'il n'eût pour lors que trente-six ans. Léon x l'appela au concile général de Latran qui finit le 16 mars 1517. Dès l'an 1488, le sénat de Venise l'ayant mis sur les rangs pour le cardinalat, son humilité l'empêcha de faire aucune démarche pour parvenir à cette éminente dignité dont il s'estimait indigne, ainsi que de toute autre. Il se démit en 1515 de sa charge de général, et mourut le 16 janvier 1525, âgé de quatre-vingt-un ans. On a de lui, 1° des Lettres latines in-fol., imprimées à Venise en 1524. Ces Lettres sont extrêmement rares et chères. La plupart s'adressent à des religieux et ne contiennent que des avis moraux. 2° Deux cent quarante-deux lettres latines, imprimées dans le tome troisième de l'*Amplissima collectio* des pères dom Martenne et Durand. 3° Un Discours au pape Léon x. 4° Des Dialogues sur Jérôme Savonarolle, et des *Apophtegmes* des saints Pères, qu'on ne croit pas imprimés. (Voy. l'Oraison funèbre de Delfini, par Eusèbe Prioli, Vénitien, abbé d'une des maisons du même Ordre, imprimée en latin dans le tome troisième de la collection citée, page 1215 et suiv.,

et la préface générale du même tome.)

DELFINI ( Jean ), cardinal de la même famille que le précédent, né à Venise le 22 avril 1617, de Nicolas Delphini, sénateur, et d'Élisabeth Prioli, d'une famille noble. Après avoir reçu le degré de docteur en Droit, il eut, à l'âge de trente ans, une place distinguée dans le sénat de Venise, et fut choisi pour être l'orateur de la république dans les cours de l'Empereur et du roi de France. Le pape Alexandre VII le nomma patriarche d'Aquilée, après la mort de Jérôme Gradénigo qui l'avait demandé pour coadjuteur en 1656, et le créa ensuite cardinal le 7 mars 1667. Il mourut à Udine le 20 juillet 1699, et laissa, entre autres ouvrages, 1° des Dialogues sur divers sujets. 2° Des Discours sur divers sujets sacrés et profanes. 3° Des Lettres en latin, en grec et en toscan. Ce cardinal était éloquent, et parlait avec beaucoup de grace et de facilité. ( Eggs, *Purpura docta*, lib. 6, p. 489.)

DELFT ( Gilles de ), natif de Delft, ville des Pays-Bas d'où il a pris le surnom, vivait dans le

quinzième siècle. Il fut professeur en théologie et poète. On a de lui, 1° en vers latins l'Épître de saint Paul aux Romains, imprimée à Bâle en 1562, et auparavant à Paris en 1507, avec un autre ouvrage du même auteur, intitulé : *Defensio pro Cleri Flandriae libertate*. 2° Les sept Psaumes de la Pénitence, et les Litanies en vers latins, in-4°, ( Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, in-4°, tom. 1, pag. 29. )

DELFT ( Jean de ), de la même ville que le précédent, fut durant plusieurs années coadjuteur de l'évêque de Strasbourg. Il se trouva au colloque de Worms en 1557, avec Mélancthon et quelques autres luthériens. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité de *Potestate Pontificia*, imprimé à Cologne en 1580, in-8°, et un autre de *Notis Ecclesiae*, imprimé dans la même ville. ( Valère-André, *Biblioth. belg.*, tom. 2, pag. 626. )

DELIBATION. Terme de Droit qui signifie deux choses : 1° Ce qui est opposé à confusion. On dit en ce sens rendre un compte, par *délibration* : 2° Diminution.

## DÉLIT.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Du Délit commun et du privilégie.*  
 § II. *Des Juges du Délit commun et du privilégie.*

§ I<sup>er</sup>.*Du délit commun.*

Le délit, en général, est une faute, un péché, un crime. Pendant les onze ou les douze premiers siècles de l'Eglise, on ne connaissait point cette distinction des délits communs et de cas privilégiés; et les évêques avaient une très-grande autorité pour punir toutes sortes de crimes, ceux des laïques aussi bien que des ecclésiastiques, comme le remarque le père Morin, lib. 1, c. 9 et 10, de *Administrat. sacram. Pœnitent.* Dans la suite, on distingua le délit commun du privilégié. Selon cette distinction, le délit commun est la contravention d'un ecclésiastique aux lois de l'Eglise et aux autres lois qui n'est point contraire au repos et au bien public, et qui ne mérite point de peine infamante et afflictive que le juge laïc seul peut prononcer pour la vindicte publique. Le délit ou cas privilégié, est le crime d'un ecclésiastique contre le bien et repos public, que les puissances séculières ont intérêt de punir pour le bon ordre et la paix des États. On ne convient pas du nombre des cas privilégiés. Il y en a qui les réduisent aux cas royaux; d'autres les

étendent beaucoup au-delà. Mais il n'y a rien de certain là-dessus, parce qu'il n'y a point de loi qui fixe les cas privilégiés, ni les cas royaux. Cependant, parce qu'il est important de savoir quels ont été les cas privilégiés les plus fréquens, nous dirons, après les canonistes, que c'était le vol, l'assassinat, la sédition, la fausse monnaie, et d'autres semblables, aussi bien que les crimes qui se commettaient par un ecclésiastique dans les fonctions d'un office royal dont il était revêtu. (Van Espen, *Jur. eccl.*, t. 2, p. 1316, 1329, et seq. Lacombe, *Jurispr. canon.*, au mot DÉLIT.)

## § II.

*Des juges du délit commun et du privilégie.*

Les juges du délit commun des clercs, étaient les seuls ecclésiastiques; mais, pour le cas privilégié, la jurisprudence avait varié en France jusqu'à l'édit de Melun, vérifié au parlement de Paris le 5 mars 1580. Le vingt-deuxième article de cet édit porte que l'instruction des procès criminels entre les personnes ecclésiastiques, pour les cas privilégiés, sera faite conjointement, tant par les juges desdits ecclésiastiques que par les juges

royaux ; et qu'en ce cas les juges royaux commis pour cet effet, seront tenus d'aller au siège de la juridiction ecclésiastique. Cet édit fut confirmé par un autre de 1678, et par une déclaration de 1684, et une autre de 1711. (Lacombe, *ibid.*) Le Droit civil parle des obligations qui se contractent par le *délit* ou *quasi-délit*. Le *quasi-délit* est une faute commise par imprudence, sans dol ni volonté.

DELLE (Claude), dominicain du couvent de Saint-Honoré de Paris où il mourut le 13 octobre 1699, a composé un ouvrage en 2 vol. in-12, imprimé à Paris chez André Pralard en 1699, sous le titre suivant : *Histoire, ou Antiquités de l'état monastique et religieux où l'on traite de l'institut de ceux qui ont fait anciennement profession de la vie religieuse dans le christianisme ; et de la conduite des personnes de l'un et de l'autre sexe qui ont fait paraître quelques traits de la profession religieuse dans le judaïsme et dans la gentilité*. Cet ouvrage renferme des recherches curieuses. (Le père Échard, *script. Ord. Prædic.* tom. 2, pag. 750.)

DELLEVILLE (Nicolas), d'Arras, fit profession dans l'Ordre des Célestins le 28 juin 1624, exerça la charge de prieur pendant plus de trente ans en différents endroits, et mourut à Amiens en 1669. Il a composé plusieurs ouvrages en prose et en vers : *Poemata cœlestina*, en 1646, in-8°. *Elegiæ et com-*

*mentarii in mysteria Incarnationis, Passionis et Glorificationis Jesu-Christi*, en 1667, in-8°. *Hieroglyphica mariana, sive liber de sacris imaginibus et similitudinibus, quibus in Cant. canticor. B.M.V. virtutes depinguntur*, en 1661, in-8°. *Hæverlea cœlestina*, en 1661, in-8°. C'est une description du couvent d'Héverlée dont il était prieur. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Louvain. *Hymnus novemdialis in B. Petrum à Luxemburgo*, à Rouen en 1663, in-8°. Une histoire latine des Célestins, écrite en 1643, qui est demeurée manuscrite. Les vies des Supérieurs des Célestins de la Congrégation de France, et un traité de *Auscultatione transnaturali, mystica atque religiosa*. (*Hist. Cœlest. Gallicæ congreg.*, in-4°, pag. 212.)

DELORME, prêtre chanoine de l'église collégiale de Saint-André, et professeur de rhétorique au collège royal de Chartres, est auteur d'un Panégyrique de saint Augustin qu'il prononça à l'assemblée générale du clergé de France, le 28 août 1755, dans l'église des grands Augustins, et qui fut imprimé la même année à Paris chez Guillaume Desprez, in-12. Il avait déjà fait imprimer auparavant l'Oraison funèbre de M. Merinville, évêque de Chartres dont nous parlerons à l'article de ce digne prélat, parmi les évêques de Chartres. On peut voir le jugement que porte M. l'abbé Joannet du Panégyrique de saint Au-

gustin, dans sa lettre onzième sur les Ouvrages de piété, t. 1, 1756.

**DÉLOS**, île de la mer Égée, l'une des Cyclades, célèbre chez les poètes par la naissance d'Apollon et de Diane. Aristote croit qu'elle fut ainsi nommée parce qu'elle parut tout d'un coup hors de la mer. On l'appela aussi Cynthie et Pyrpile, à cause du feu qu'on trouva dans le mont Cynthius. Quoique cette île soit petite, elle a un port très-commode pour ceux qui vont d'Italie et de Grèce en Asie. Elle est le siège d'un évêque, quoiqu'aucune Notice n'en ait fait mention. Il s'en trouva un.

1. Sabin, au concile de Chalcedoine, sous la métropole de Rhodes.

**DELPAS** (Ange), de l'Ordre des Frères-Mineurs, né à Perpignan, mourut le 23 août 1596, et laissa, 1° un Traité sur le Symbole des Apôtres, en quatorze livres qui font deux tomes imprimés à Rome en 1599. 2° Expositions sur les Évangiles, *ibid.*, 1623 et 1625. 3° Abrégé de la Théologie spéculative et pratique, à Gênes en 1582. 4° Traités de la réforme de la religion de saint François, *ibid.*, en 1383. 5° Écrit sur la préparation à l'Eucharistie, en italien, à Rome en 1596. 6° De la Connaissance et de l'Amour de Dieu, en italien, *ibid.* 7° Avis spirituels, à Gênes en 1584. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1364.)

**DELPHIN** (saint), évêque de

Bordeaux en Aquitaine, assista l'an 380, avec saint Phébade, évêque d'Agén, au concile de Saragosse en Espagne, tenu contre les Priscillianistes. L'an 383, il tint un concile à Bordeaux où l'instance, évêque priscillianiste, fut dégradé de l'épiscopat. Il rendit aussi un service important à l'Eglise, en formant à la piété le célèbre saint Paulin, né dans le territoire de Bordeaux. Il le baptisa vers l'an 388, et saint Paulin l'honora toujours comme son père et son maître. Nous avons encore cinq de ses lettres écrites à saint Delphin, depuis l'an 396 jusqu'en 403. Saint Delphin mourut comblé de mérites l'an 403, ou 404. Saint Paulin, dans des vers qu'il composa à sa louange peu de temps après sa mort, le met au rang de saint Cyprien de Carthage, de saint Vincent, martyr d'Espagne, de saint Ambroise de Milan, de saint Martin de Tours, de saint Félix de Nole. Le Martyrologe romain moderne met sa fête au 24 de décembre. (Sulpice-Sévère, *Hist. ecclés.*, liv. 2, vers la fin. Baillet, t. 3, 24 décembre, pag. 290.)

**DELPHINE**, femme de saint Elzéar. (*Voyez ELZÉAR.*)

**DELPHON**, fils d'Aman qui fut tué par les juifs. (*Esther*, 9, 7.)

**DELRIO** (Martin-Antoine), jésuite, fils d'Antoine Delrio, gentilhomme espagnol, seigneur de deux terres près d'Anvers, naquit dans cette ville le jour de la Pentecôte de l'an 1551. Il prit le bonnet de docteur à Sa-



lamanque l'an 1574, et quitta plusieurs charges considérables pour entrer dans la compagnie de Jésus, le 9 mai de l'an 1580, à Valladolid. Il étudia la théologie à Louvain et à Mayence, enseigna la philosophie à Douai en 1589, la théologie morale à Liège, l'Écriture-Sainte à Gratz en Styrie, en 1601; à Salamanque en 1604, et mourut à Louvain au mois d'octobre 1608, en la cinquante-huitième année de son âge. Les ouvrages ecclésiastiques de Delrio sont quelques traités de Droit, imprimés à Lyon en 1606; un traité des Disquisitiones magiques, en 3 tomes, imprimé à Louvain pour la première fois en 1599, et depuis, en 1601, à Mayence et à Lyon; treize panégyriques de la sainte Vierge, intitulés : *Florida Mariana*, imprimés à Anvers, 1598, et avec d'autres ouvrages sur le même sujet, à Lyon, en 1607, sous le titre d'*Opus Marianum*, qui contient le Miroir de la Vierge, le Miroir de la Charité et de la Patience de Jésus et de Marie; les Polémiques et les Panégyriques de Marie; un Commentaire sur la Genèse, intitulé, le Phare de la Sagesse sacrée, imprimé à Lyon en 1608; des commentaires sur le Cantique des Cantiques, imprimés à Ingolstadt en 1604, et sur les Lamentations de Jérémie, imprimés à Lyon en 1608; les Adages sacrés de l'ancien Testament, ibid., en 1602; et 3 tom. des passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Écriture-Sainte; deux

ouvrages contre Scaliger : l'un anonyme, sous le titre de *Vindicte areopagitice*, imprimé en 1607, et un autre sous le nom de *Liberius. Sanga Verinus*, Espagnol, intitulé : *Peniculus Foriarum Elenchi Scaligeriani pro Societate Jesu, autore Martino Delrio*. Il a aussi donné une édition avec des notes du *Commonitorium* d'Orientius, évêque d'Elvire, et des énigmes de saint Adelme, imprimés à Anvers en 1600. Delrio avait beaucoup de lecture et de savoir, mais il était fort crédule et fort prévenu. Son style est assez pur, mais rude et affecté. Le traité des Disquisitiones est rempli de fables. Les ouvrages sur l'Écriture-Sainte sont plus estimables et plus solides que les panégyriques de la Vierge. Dans ses écrits contre Scaliger, Delrio inveective beaucoup, et soutient que saint Denis l'Aréopagite est l'auteur des livres qui lui sont attribués. (Le Mire, in *Élog. belg.* Valère-André, *Bibl. belg.* Alegambe, de *Script. Societ. Jesu*. Dupin, dix-septième siècle, part. 1.)

DELRIO (Jean), natif de Bruges, doyen de la cathédrale et grand-vicaire d'Anvers, mort le 5 janvier 1624, a publié : *Expositio moralis psalmi 118*, à Anvers, in-12. *Expositio moralis psalmorum septem poenentialium*. On a encore de lui, *Oratio in funere reverendissimi Domini Joannis Miræi*, à Anvers, 1611, in-8°. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1736, tom. 2, pag. 626 et 627.)

**DÉLUGE**, *diluvium*. L'Écriture appelle *Déluge* tous les amas d'eaux extraordinaires, toutes les inondations, mais surtout celle qui arriva du temps de Noé, et qui fit périr tous les hommes et tous les animaux, excepté ceux qui se trouyèrent dans l'Arche. Les Commentateurs s'accordent sur l'année du déluge et diffèrent sur le mois. Ils disent qu'il arriva l'an 1656 de la création du monde, et, pour le mois, les uns le mettent au printemps, en prenant le second mois dont parle Moïse (*Genèse*, 7, 11) pour le second de l'année sainte, laquelle commençait au mois de Nisan, qui répond à mars, vers l'équinoxe du printemps. Les autres le placent au second mois de l'année civile qui commençait en automne, vers notre mois d'octobre; en sorte que, selon eux, le déluge commença en octobre 1656, et finit aussi en octobre l'année suivante 1657. La cause du déluge fut la corruption des hommes; son effet, la destruction de ces hommes corrompus qui périrent tous dans les eaux, aussi bien que les animaux, à la réserve de ce qui fut sauvé dans l'Arche; son étendue, toute la terre, car il fut universel. Isaac Vossius, dans une dissertation composée exprès, sous le titre de *Ætate mundi*, et d'autres Savans, ont combattu l'universalité du déluge comme contraire à la nature et à la raison; 1° parce que la pluie ne descendant pas plus haut que de six cents pas, et ne

tombant point sur les lieux plus élevés, elle ne pouvait couvrir le sommet des plus hautes montagnes. 2° Parce qu'on peut démontrer géométriquement que quand tout l'air qui environne la terre serait changé en eau, cela ne ferait pas plus de trente pieds d'eau, et que, quand toutes les eaux des fleuves et des mers se répandraient sur la terre, elles ne viendraient jamais à la hauteur de quatre mille pas, pour atteindre le sommet des plus hautes montagnes, à moins qu'elles ne se raréfiassent extraordinairement, et alors elles n'auraient plus été en état de supporter le poids de l'Arche. De plus, toute la terre n'était pas peuplée du temps du déluge, et par conséquent il suffisait qu'il s'étendit dans les pays où il y avait des hommes. Enfin, il ne paraît pas que les plantes aient pu se conserver si long-temps sous les eaux du déluge, ni les animaux venir des extrémités du monde pour entrer dans l'Arche, et se répandre ensuite par toute la terre.

On répond à ces raisons, 1°. qu'il y a dans la nature plus d'eau qu'il n'en faut pour couvrir toute la terre à la hauteur que dit Moïse, c'est-à-dire, à quinze condées au-dessus des plus hautes montagnes. Au commencement de la création, le globe terrestre était tout enveloppé d'eaux, c'était un déluge universel. (*Genèse*, 1, 2.) Le Seigneur créa le firmament, et divisa les eaux qui étaient sous

le firmament d'avec celles qui étaient au-dessus du firmament. (*Genèse*, 1, 7.) Ces eaux de dessus le firmament ne furent pas anéanties; que fallait-il donc pour inonder toute la terre? Les rappeler à leur premier état, et c'est ce que Dieu fit au rapport de Moïse qui dit « que les sources du grand abîme » d'eaux furent rompues, et les » cataractes du ciel ouvertes, et » que la pluie tomba sur la » terre pendant quarante jours » et quarante nuits. » (*Genèse*, 7, 17.) Ainsi les eaux supérieures, et les eaux inférieures se trouvant rassemblées, réduisirent la terre à peu près au même état qu'elle était au commencement. 2° Le monde entier pouvait être peuplé depuis 1656 ans, ou même 2200 ans qu'il était créé, selon Vossius qui suit la chronologie des Septante. Il pouvait être au moins peuplé d'animaux, et Dieu voulait détruire les animaux comme les hommes. Quand il n'aurait été peuplé ni d'hommes, ni d'animaux, ce n'est pas une raison pour dire qu'il n'a pas dû, ou pu être inondé, tandis que Dieu dit formellement qu'il veut l'inonder, et qu'il l'a inondé tout entier. 3° L'eau est, à l'égard des plantes, un principe de fécondité plus propre à les conserver qu'à les détruire. Des expériences en foule prouvent que les plantes croissent sous les eaux, et que les semences s'y conservent aussi dans la terre et hors de terre pendant plusieurs années, sans être

après cela moins fécondes qu'au paravant. D'ailleurs, si les plantes ne sont point mortes dans les endroits que le déluge a certainement inondés, comme Vossius est obligé de le reconnaître au moins par cette branche verte d'olivier que la colombe apporta à Noé, pourquoi seraient-elles mortes dans les autres endroits? Si elles sont mortes, et que Noé en ait repeuplé le pays du déluge, pourquoi n'aura-t-on pas pu en repeupler toute la terre dans la suite des siècles? 4° Il y avait dans la Mésopotamie, et vers la Chaldée où l'Arche a été bâtie, des animaux de toute espèce, que Noé put mettre facilement dans l'Arche, et qui purent à la suite des temps se répandre sur toute la terre. 5° Nous avouons qu'on ne peut admettre l'universalité du déluge sans miracle; mais nous soutenons aussi qu'il y faut recourir dans le déluge particulier. C'est un miracle, par exemple, dans cette supposition, que les eaux qui passent de quinze coudées les plus hautes montagnes d'un pays, ne se répandent pas dans les pays voisins. Puis donc qu'il faut recourir aux miracles dans tous les systèmes, il vaut infiniment mieux s'en tenir à l'universalité du Déluge avec les Pères et le commun des interprètes catholiques et protestans, que d'embrasser les routes nouvelles qui renferment les mêmes embarras, et de plus grands encore que ceux qu'on veut éviter. Ce parti

devient même absolument nécessaire, quand on pense qu'on ne peut l'abandonner sans faire une violence manifeste aux textes de l'Écriture qui répète plusieurs fois que les eaux du déluge se répandirent sur « toute » la terre; que tous les animaux » qui sont sous le ciel furent » noyés dans les eaux; que les » eaux s'élevèrent quinze cou- » dées au-dessus des plus hautes » montagnes; que tous les hom- » mes moururent, et générale- » ment tout ce qui a vie et qui » respire sur la terre ( *Gen.* , 7 , » 21 et seq. ); qu'il n'y eut que » huit personnes sauvées ( *Ep.* 1 , » B. Petri, ch. 3, 20 ); que le » monde périt par les eaux » ( *Ép.* 2 , B. Petri, c. 3, 6 ). » ( *Voy. la Dissertation sur l'Arche de Noé*, par M. Le Pelletier de Rouen, ch. 33 ; le *Dictionnaire de la Bible*, de dom Calmet, au mot DÉLUGE, et la *Dissertation sur l'universalité du Déluge* qui est dans le 1<sup>er</sup> tome de la Bible imp. en 1748, p. 291. )

DELVAUX (André), du comté de Namur, professeur en Droit canon à Louvain, fut nommé à cette chaire en 1621, et mourut en 1636 le 26 décembre. On a de lui : *Paratitiles sur les décrétales de Grégoire ix*, à Louvain en 1628, et 1632 et 1640. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1774.)

DEMAS, disciple de saint Paul, le suivit et le servit utilement à Rome pendant sa prison ; mais il le quitta ensuite vers l'an 65 de Jésus-Christ,

pour s'en retourner à Thessalonique dont il était originaire, et où il se livra au siècle. Voilà tout ce que l'on sait de lui. ( *Coloss.* , 4, 14, 2. *Timoth.* 4, 9. ) Quelques uns donnent le nom de Demas à l'un des voleurs qui fut crucifié avec Jésus-Christ ; d'autres l'appellent *Damachus*.

DEMÈTRE, martyr de Thessalonique, porte le titre de *grand martyr* parini les Grecs, parce qu'il est en effet l'un de leurs plus célèbres martyrs dans les siècles du dernier âge de l'empire de Constantinople. Il faisait profession des armes sous les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule, et il était à Thessalonique, capitale de la Macédoine, lorsqu'il fut présenté à Maximien comme chrétien l'an 307. Cet empereur le fit enfermer et percer à coups de lance dans une chambre des bains qui étaient proche de l'amphithéâtre. C'est ainsi que saint Demètre remporta la couronne du martyre. Quelques fidèles enlevèrent son corps que les bourreaux avaient laissé sur la place où ils l'avaient massacré, et l'enterrèrent secrètement hors de la ville. Cent ans environ après, Léonce, préfet du prétoire d'Illyrie, fit bâtir sur son tombeau une belle église. Il s'y fit un grand nombre de miracles qui y attirèrent les peuples de toutes parts. L'empereur Basile fit rebâtir cette église vers l'an 880. On fait sa fête chez les Grecs le 26 octobre, et le 8 chez les Latins. ( Mabillon, *Ana-*

*Iect.*, tom. 1. De Tillemont, tom. 5 des *Mém.*, *Persécution de Dioclétien*. Baillet, tom. 3, 8 octobre, pag. 114.)

**DÉMÉTRIADE**, ville épiscopale de la Macédoine, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse. Elle est plutôt de la Thessalie; selon Pline qui dit que c'est la même ville que Pégase, d'où a été nommé le golfe Pélasgique qui certainement est dans la Thessalie. C'est aussi le sentiment d'Hiérocès, de Léon-le-Sage, et de tous les auteurs des Notices. Je crois ne pas me tromper si je dis que c'est aussi la même que les écrivains de l'histoire de Bysance appellent *Demetria*. Les évêques suivans y ont siégé.

1. Maxime, vint au concile d'Éphèse, et se joignit aux défenseurs de Nestorius. C'est pourquoi il fut déposé et excommunié.

2. Constantin, souscrivit au brigandage d'Éphèse; mais deux ans après il répara sa faute dans le concile de Chalcédoine.

3. Abundantius, au concile de Rome, sous Boniface II.

4. Probie, *ibid.*

5. Xénophon, au concile de Photius.

6. Jean, au concile de Luc Chrysoberge qui condamna en 1156 les erreurs de Soterich Pantégene.

7. N....., dont parle Innocent III. (*Ep.* 189, liv. 15.)

8 Dominique siégeait en 1216 et 1222.

9. Théophile, assista à la dé-

position du patriarche Joasaph en 1564.

10. Nectaire, siégeait en 1721. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 112.)

Cette ville a eu aussi ses évêques latins qui sont :

1. N..... auquel le pape Innocent III, écrivit sa lettre 189 (l. 11), pour l'obliger de se soumettre au métropolitain de Larisse. Il siégeait en 1208.

2. B. siégeait en 1212. Innocent III reçoit sa démission par sa lettre 42 (liv. 15.)

3. Barthélemi, le 7 mai de la même année.

4. Guillaume, auquel succéda en 1547.....

5. Jean de Porciac, de l'Ordre de Saint-François. (Wad., t. 5.)

6. Roderic (Wad., tom. 6, *ad anno* 1466.)

7. N....., auquel succéda en 1478....

8. Jean II, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Sixte IV. (Wad., t. 7. *Oriens christ.* tom. 3, pag. 983.)

**DÉMÉTRIE**, sœur de sainte Bibiane, tomba morte subitement aux pieds de sainte Bibiane, dans le temps qu'elles protestaient l'une et l'autre au juge Apronien, que rien ne serait capable de les séparer de Jésus-Christ. Cette mort soudaine n'a pas empêché l'Église de regarder sainte Démétrie comme martyre, et d'en faire la fête le 21 de juin. (*Voy. BIBIANE.*)

**DÉMÉTRIUS SOTER**, roi de Syrie, régna douze ans; depuis l'an du monde 3842 jusqu'en 3854; avant Jésus-Christ 146.

ans; avant l'ère vulgaire, 150. Il était fils de Seleucus IV, surnommé *Philopator*. Il envoya Bacchide et ensuite Nicanor faire la guerre à Judas Machabée qui se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'il fut accablé par le grand nombre de troupes que Bacchide amena une seconde fois contre lui (1. *Mach.*, 9, 2-18.)

DÉMÉTRIUS NICANOR, ou NICATOR, fils de Démétrius Soter, confirma à Simon, frère et successeur de Jonathas Machabée, toutes les grâces qui avaient été accordées à Jonathas, en sorte que les juifs se virent totalement affranchis du joug des nations l'an du monde 3861, avant Jésus-Christ 139, avant l'ère vulg. 142. Démétrius fut tué l'an du monde 3878, et eut pour successeur Seleucus I<sup>er</sup>, son fils. (1. *Mach.*, 14, 38.)

DÉMÉTRIUS, surnommé *Eucærus*, ou *Eukairus*, d'Antiochus Orisphus, fit la guerre à Alexandre Jannée, roi des juifs. (Josèphe, *Antiq.*, liv. 13, ch. 21.)

DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Éphèse qui faisait de petits temples de Diane, excita une sédition contre saint Paul. (*Act.*, 19, 24.)

DÉMÉTRIUS, dont parle saint Jean dans le 12<sup>e</sup> verset de sa 3<sup>e</sup> Épître, était un chrétien très-vertueux. Il y en a qui le font évêque, et d'autres qui disent que c'est le même que Démétrius l'orfèvre d'Éphèse, qui se convertit; mais ce sont des conjectures sans preuve.

DÉMÉTRIUS, auteur grec, composa un livre des Rois des

Juifs où il parlait de leur captivité. (Clément Alex., l. 1, *Strom.* S. Jérôme, in *Cat.*, c. 38.)

DÉMÉTRIUS DE CYZIQUE.

On a sous le nom de cet évêque un petit écrit de l'Origine et des Erreurs des Jacobites, dans lequel il dit que l'auteur de cette secte est un moine de Syrie, appelé Jacques, surnommé Tzantzale qui avait embrassé l'erreur d'Eutyches et le parti de Dioscore. L'auteur de cet ouvrage est, selon les apparences, du septième ou du huitième siècle. On lui attribue encore deux ouvrages anonymes; savoir, un Mémoire sur le Schisme des Arméniens, et un autre sur la Nativité de Jésus-Christ, qui est dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, *Biblioth. ecclésiast.*, septième et huitième siècles.)

DÉMÉTRIUS TORNICIUS, a écrit vers l'an 1173, au nom de l'empereur Isaac, un Traité de la procession du Saint-Esprit, qui est dans la bibliothèque du Roi, dont Allatius a donné le commencement dans son livre de la Concorde. (Dupin, douzième siècle, part. 2.)

DÉMÉTRIUS CHOMATENUS, archevêque de Bulgarie en 1203, a écrit sur le mariage, *de Gradi-bus cognationis, et utrum qui mulierem vitiaverit, matrimonium cum ejus consobrina contrahere possit*, au livre 5 de Leunclavius.

DÉMÉTRIUS CYDONIUS, de Thessalonique, très-savant en grec et en latin, après avoir passé une partie de sa vie à la

cœur impériale, se retira dans un monastère en 1357. Il a écrit contre Palamas, de *Execrandis dogmatibus Gregorii Palamæ*. Un Traité de la Procession du Saint-Esprit, contre les Grecs. Ces deux ouvrages se trouvent dans les opuscles d'Arcudius, imprimés à Rome en 1630. Une lettre sur la Procession du Saint-Esprit, contre Barlaam, qui est au tome 26 de la Bibliothèque des Pères. Il avait aussi traduit en grec la Somme de S. Thomas, contre les Gentils, et la première et la seconde partie de sa Somme théologique que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican; quelques livres de saint Augustin; le traité de saint Anselme de la procession du Saint-Esprit. Il avait encore composé d'autres ouvrages, surtout contre Eunomius. Il mourut saintement dans l'île de Crète, vers la fin du quatorzième siècle. (Jean Cantacuzène, liv. 4, *Hist.*, c. 16. Geœner, in *Bibl. Volaterran*, lib. 15, *Anthronopol.*)

DÉMÉTRIUS CHRYSOLORAS, moine grec, a fait un Sermon sur le martyr Démétrius, et un Traité du Saint-Esprit, contre les Latins; un discours synoptique, un dialogue pour montrer que les orthodoxes ne doivent point accuser d'autres orthodoxes; un dialogue contre l'écrit que Démétrius Cydonius avait opposé à Nil Cabasilas. Cet auteur vivait dans le quinzième siècle, sous l'empereur Manuel Paléologue qui le considérait beaucoup. (Dupin, 15<sup>e</sup> siècle.)

DÉMIA (Charles), est auteur de l'ouvrage intitulé : *Treſor clérſcal, ou conduite pour acquérir et conſerver la ſainteté eccléſiaſtique*; Lyon, 1736, volume in-8<sup>o</sup> qui, dans un ſtyle très-ſimple, renferme quantité de pratiques excellentes, ſelon le témoignage de M. Collet, dans ſa Bibliothèque d'un jeune eccléſiaſtique, troiſième édition, pag. 30.)

DEMI-ARIENS ou SÉMI-ARIENS, *semi-Ariani*. (Voyez SÉMI-ARIENS.)

DÉMISSION, en matière de bénéfices, était une réſignation ou renonciation pure et ſimple faite par le titulaire d'un bénéfice entre les mains du collateur, pour qu'il diſpoſât du bénéfice en faveur de qui bon lui ſemblerait. La démiſſion, pour être valide et canonique, exigeait pluſieurs conditions.

1. Elle devait ſe faire *ſponte et cum cognitione cauſæ*, parce que toute démiſſion, pour être valide, devait être libre, et faite pour une cauſe légitime. Ces cauſes ſont au nombre de ſix, contenues dans ces deux vers :

*Debilis, ignarus, malè conſcius,  
irregularis,  
Quem mala plebs odit, dans ſcandala,  
cadere poſſit.*

Ce fut le pape Innocent III qui marqua, dans le chapitre *Niſi cum pridem, de Renunc.*, ces ſix différentes cauſes qui pouvaient autoriser la démiſſion d'un évêque, et qui pouvaient auſſi ſervir d'exemple et même

de règle pour toutes sortes de bénéfices ; car, quoiqu'il n'y ait rien eu, dans les derniers temps, de si libre que les démissions de bénéfices, et qu'on n'observât plus si rigoureusement à cet égard les anciens réglemens, leur esprit subsistait toujours, et le bénéfice qui paraissait différent de l'ordre et des fonctions qui attachaient autrefois les clercs à leur évêque, ne devait pas être si considéré comme une grace temporelle, qu'on ne dût, à cause de l'office qui en était le fondement, le regarder encore comme une chose spirituelle dont l'évêque, ou ceux qui le représentaient, pouvaient seuls disposer.

2. Pour que la démission pure et simple fût valide et canonique, il fallait qu'elle fût faite entre les mains du collateur ordinaire du bénéfice, et admise par le supérieur qui avait donné l'institution, comme on peut le voir par ce qui suit. *Universis personis tui episcopatus sub restrictione prohibeas, ne ecclesias tue diœcesis, ad ordinationem tuam pertinentes, absque assensu tuo intrare valeant, aut dotinere, aut te dimittere inconsulto. Quod si quis contra prohibitionem tuam venire præsumperit, in eum canonicam exerceas ultionem.* (Cap. admonet, de Renunc.) Cortas ajoute : *Denique de patroni consensu, si Ecclesia patronata sit, et superioris auctoritate, renunciationem fieri, neque enim abdicare se sacerdotio, ut nec potestate seculari, quispiam suo sensu po-*

*test, in præjudicium scilicet Ecclesiæ aut superioris, quibus per quasi contractum, ad administrationem se obligant; nam in damnum (clerici renunciantis) effectum habere potest renunciatio; cumque, quantum in se fuit, abierit beneficio, tacita pactione egisse videtur, ne peteret: hæc autem vera sunt, sive expresse, sive tacite renunciatur, unde licet apprehensione secundi beneficii, videatur habere clericus primum pro derelicto, poterit tamen superior, sine quo dimitti non potuit sacerdotium, ad illud clericum revocare. Superiorem autem hic appello, non collatorem, sed eum qui potestatem habet instituendi et destituendi, et papam, legatum à latere, episcopum et capitulum sede vacante; qui vero solam haberet conferendi potestatem, veluti executor datus ad providendam, renunciationem admittere non posset, nisi hoc et nominatione esset injectum; et generaliter qui jure speciali beneficium confert, quoniam destituere non potest, resignationi auctoritatem non interponit.* (Gloss., in Clem. 1, de Renunc. c. Nullus 16, q. 7. Corras, part. c. 8, n. 14.) Le même auteur dit qu'un élu ne pouvait renoncer qu'entre les mains du supérieur qui avait confirmé l'élection. (Gloss. in c. Electi.) Que si l'élection n'avait pas été confirmée, les électeurs pouvaient encore admettre sa démission. Il dit qu'il en était de même d'un présenté par un patron, relativement au supérieur qui confé-



rait, ou instituait sur la présentation; et enfin que la démission d'un contendant à un bénéfice en litige pouvait se faire sans autorité du supérieur. *Panorum, c. quod in Dubiis de Renunc. Barbosa, de Jur. eccles., lib. 3, cap. 15, n. 25*; le Glossateur de la Pragmatique, *de Sublat. Clem. litteris*, v. *Renunciassse. Pastor, de Benef. lib. 3, tit. 3, n. 3*, enseignent à peu près la même doctrine à cet égard. Ce dernier ajoute que le vicaire de l'évêque qui avait pouvoir de conférer pouvait aussi admettre les démissions; le coadjuteur le pouvait aussi, *si ob infirmitatem animi datus sit, non ob infirmitatem corporis, nisi habeat mandatum ad conferendum*. Quant au Chapitre, le siège vacant, il pouvait admettre les démissions, mais il devait réserver au futur successeur les collations de certains bénéfices. (Felinus, *in c. cum olim, de Major et obed.*)

3. Il ne paraissait, par aucune loi ecclésiastique, que la démission dût se faire nécessairement par écrit. Corras dit que le démettant pouvait faire sa résignation par lui-même, ou par son procureur, sans parler de la nécessité d'aucun acte par écrit.

En France, la jurisprudence, touchant les questions de savoir qui pouvait, ou devait admettre les démissions, était telle, 1° que le pape ne recevait les démissions que par un effet de la prévention dont il jouissait en France; mais il était quelquefois des circonstances qui forçaient de

recourir au pape. Par exemple, une personne craignait d'avoir commis simonie, ou confidence en l'obtention de son bénéfice, elle faisait une démission pure et simple entre les mains du pape, et après, par une autre supplique, elle demandait le bénéfice vacant par cette démission.

2°. A l'égard des légats, le pouvoir que les canonistes leur donnait d'admettre les démissions de bénéfice ne pouvait s'appliquer en France qu'au vice-légat d'Avignon; mais les démissions pures et simples qu'on faisait entre ses mains n'en avaient que le nom, parce que le même porteur de la résignation désignait la personne que l'on voulait faire pourvoir du bénéfice, et le vice-légat ne se refusait jamais au choix qu'on lui suggérait. Le démissionnaire avait encore cet avantage, que si le démettant venait à mourir avant que sa démission fût admise, il obtenait le bénéfice *per obitum*, en vertu de la clause *quovis modo*, qu'on ne manquait jamais d'insérer dans ces sortes de provisions.

3°. Quelques patronsecclesiastiques, dit l'auteur des Mémoires du Clergé, qui n'avaient que le droit de présenter aux collateurs pour les bénéfices dont ils avaient le patronage, entreprirent de recevoir des démissions. C'était un usage assez ordinaire dans quelques provinces. Il était certain néanmoins que ces démissions n'étaient point canoniques, et que le patron qui n'avait pas l'autorité d'instituer, ne pouvait des-

tituer. Rebuffe, *de Pacific. possess.*, n. 311, établit comme une maxime constante, que la démission faite entre les mains du patron, et par lui admise, était nulle, à moins que l'évêque ou le collateur ordinaire ne la ratifiât. C'était sur ce fondement que l'on a toléré dans le siècle dernier, observe l'auteur des *Mémoires du Clergé*, les démissions qui avaient été reçues par les patrons. Elles furent approuvées des évêques qui conférèrent ensuite de ces démissions, et leur approbation opéra la vacance du bénéfice. (*Mémoires du Clergé*, tom. 10, pag. 1660 et suiv.; tom. 12, pag. 147.)

4°. Les grands-vicaires ne pouvaient admettre les résignations pures et simples, si leurs commissions ne leur en donnaient ex-

pressément le pouvoir; celui de conférer les bénéfices n'aurait pas compris la faculté d'en recevoir les démissions. Ainsi jugé par différens arrêts. (Goard, *des Bénéfices*, tom 2, q. 6, art. 1. n. 3.)

5°. A l'égard du Chapitre, le siège vacant, l'usage du royaume était qu'il pouvait admettre les démissions des cures, et les conférer sur ce genre de vacance; et quant aux autres bénéfices non cures, la régle en attribuait au Roi la pleine disposition. Sa Majesté pouvait seule en admettre les résignations quelconques. (M. Durand de Maillane, *Dict. de Droit canonique*, au mot DÉMISSION.)

DÉMOCRATIE, *democratia*. Sorte de gouvernement où le peuple a l'autorité souveraine.

## DÉMON.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. Du Nom et de la Nature des Démons.
- § II. De la Chute des Démons.
- § III. Du Lieu et du Supplice des Démons.
- § IV. Du Pouvoir, des Fonctions, et de la Subordination des Démons.

### § I<sup>er</sup>.

*Du nom et de la nature des Démons.*

Le mot de démon vient du grec *δαίμων*, qui signifie, *savant*. Les Hébreux ont exprimé le nom de démon, par ceux de *serpent*, de *satan* ou *tentateur*, de *destructeur*, et autres semblables. En grec et en latin on donne le nom de démons aux

bons et aux mauvais anges, quoique plus communément aux mauvais esprits. La créance des bons et des mauvais anges, ou des bons et mauvais esprits ou génies, est très-commune dans la Théologie des payens. Ils entendaient par-là des esprits inférieurs aux dieux, mais supérieurs aux hommes, et l'on croit que cette créance fut ap-

portée de la Chaldée dans la Grèce.

Les anciens Hébreux, et plusieurs Pères de l'Église, trompés par le livre apocryphe d'Énoch, ont cru que les bons et les mauvais anges étaient corporels. Ils ne laissaient pas de les appeler *esprits*; mais sous ce nom ils entendaient des corps extrêmement fins, subtils, pénétrants, agiles, comme nous appelons *esprits animaux* la partie de notre sang la plus subtile qui sert au mouvement des nerfs et des muscles. Ils croyaient aussi que les anges avaient eu un commerce charnel avec les filles des hommes, et que de là étaient venus les géants, ces hommes fumeux par leur énorme grandeur. On ne conteste plus aujourd'hui la spiritualité des bons ni des mauvais anges dans le christianisme, et tout le monde convient que ce sont des esprits dégagés de la matière, créés tous en grâce, dont plusieurs déchurèrent malheureusement, tandis que les autres y furent confirmés.

## H.

### *De la chute des Démon.*

Tous les anges reçurent la même grace au même moment de leur création. Les uns y furent fidèles, et par leur fidélité ils en méritèrent la confirmation, aussi bien que la béatitude. Les autres, que nous appelons *démons*, la perdirent par leur faute. L'orgueil et la vaine complaisance dans leurs perfec-

tions, le refus de se soumettre à Dieu, l'ambition qui les porta à s'égaliser à lui, c'est-à-dire à vouloir dominer dans leur sphère naturelle, comme Dieu domine dans le ciel, l'envie qu'ils conçurent contre Dieu et contre l'homme qu'ils voyaient comme un petit dieu établi sur les ouvrages du Seigneur, la connaissance qu'ils eurent de la future grandeur de ce même homme par l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, furent la cause de la chute des démons, au sentiment des Pères. On ignore le nombre des démons et le temps de leur chute.

## S III.

### *Du lieu et du supplice des Démon.*

Les démons furent précipités du ciel dans l'enfer; ce qui ne doit s'entendre que d'une partie d'entre eux, quant à la projection actuelle; car il y en a un très-grand nombre qui sont répandus dans l'air, et que saint Paul appelle pour cette raison les *puissances célestes ou aériennes* (*Ephes.*, 2, 2; 6, 12); et saint Jérôme, sur ce passage de saint Paul, dit que c'est le sentiment de tous les docteurs de l'Église, que l'air qui est entre le ciel et la terre est tout rempli de mauvais esprits. *Omnium Doctorum opinio est, quod aer iste, qui coelum et terram medius dividens, inane appellatur, plenus sit contrariis spiritibus.* Ceux-ci seront renformés dans

l'enfer comme les autres, après le jugement dernier, pour y souffrir éternellement la peine du feu; mais plusieurs Pères et plusieurs théologiens croient que d'ici à ce temps ils ne souffriront point cette peine. La demande que font les démons à Jésus-Christ, de ne les pas envoyer dans l'abîme, et leur plainte de ce qu'il était venu les tourmenter *avant le temps*, insinuent ce sentiment. D'autres croient cependant que les démons répandus dans l'air, souffrent dès à cette heure la peine du feu, aussi bien que ceux qui sont actuellement dans l'enfer; c'est le sentiment le plus commun. Il n'y a rien de décidé là-dessus. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand les démons de l'air ne souffriraient pas le supplice du feu, la douleur, le désespoir, la rage d'avoir perdu le souverain bien, et d'être condamnés à un malheur éternel, leur tiendraient lieu d'un très-grand supplice. L'endurcissement dans le mal, l'obscurcissement et la diminution des connaissances surnaturelles furent aussi la peine du péché des démons; mais ils ne perdirent rien de leur esprit, de leur volonté, ni de leurs autres facultés, ou perfections naturelles.

#### § IV.

*Du pouvoir, des fonctions, et de la subordination des Démons.*

Quoique Jésus-Christ ait vaincu le démon, et ruiné son empire dans le monde où il se fai-

sait publiquement adorer de tant de peuples, il ne l'a cependant pas dépouillé de tout pouvoir; et depuis la résurrection même du Sauveur, saint Pierre (dans le chap. 5 de sa première Épître) nous représente les démons comme les lions les plus forts, et saint Paul, comme les principautés et les princes du monde. (Eph., 6. 12.) Les démons peuvent donc transporter toute sorte de corps d'un lieu à un autre avec une vitesse étonnante; ils peuvent aussi causer la mort, les infirmités, les maladies, les guerres, les pestes, la famine, la stérilité, les tremblemens de terre, les vents, les orages, les tempêtes, les obsessions, les possessions, les infestations, et la plupart des malheurs qui arrivent aux hommes, soit par rapport à l'âme, comme les tentations, et tout ce qui les porte au mal, soit par rapport au corps. C'est là en effet l'occupation continuelle des démons, et ce que l'Écriture leur attribue en beaucoup d'endroits, particulièrement dans ceux que nous venons de citer. Ce pouvoir durera jusqu'à la fin du monde; et si Dieu ne lui donnait des bornes, il causerait des maux infinis. Il y aura aussi toujours parmi les démons à peu près la même subordination que parmi les bons anges; et quoique nous n'en puissions marquer, ni la nature, ni les différens degrés, nous ne pouvons douter de son existence, pendant que l'Évangile dit que

Béelsébub est le prince des démons (*Matthieu*, 12, 24. *Luc.*, 11, 15, 18), et que saint Paul reconnaît parmi eux des *principautés*, des *puissances*, des *vertus*. (*Ephes.*, 6, 12.) Les juifs croyaient autrefois, et croient encore aujourd'hui, que chaque homme a un mauvais ange pour le porter au mal, comme il en a un bon pour le porter au bien. Les chrétiens croient que les mauvais anges n'oublient rien pour nous tenter, Dieu le permettant ainsi pour l'exercice des justes et la punition des méchants; mais ils nient que Dieu nous ait député à chacun un mauvais ange pour nous tenter, comme il nous en a député un bon, parce que cela est indigne de sa bonté. (Maldonat, *in Matth.*, 25, 41. Peteau, lib. 3, *de Angelis*, chap. 4, art. 18. Dom Calmet, *Dissertation sur les bons et sur les mauvais anges*. Voyez aussi APPARITION, INFESTATION, OBSESSION, POSSESSION, MIRACLES.)

**DÉMONIAQUE**, *dæmoniacus*, *energumenus*, *arreptitius*, celui qui est possédé du démon. (Voy. POSSÉDÉ, POSSESSION.)

**DÉMONIAQUE**, *dæmoniacus*, nom de secte. Les démoniaques étaient certains Anabaptistes qui furent ainsi nommés, parce qu'ils croyaient que les démons seraient sauvés à la fin du monde.

**DÉMONOMANIE**. Connaissance des démons. *Scientia dæmonum*. Traité de leur nature, de leur pouvoir, des effets dont

ils sont la cause. Il y a un livre fameux de la *Démonomanie*, composé par Bodin.

**DÉMOPHON**, un des officiers de l'armée d'Antiochus Eupator qui fut laissé dans la Judée après la trêve faite entre ce prince et Judas Machabée. 2. (*Mach.*, 12, 2.)

**DÉMOUCHI** (Antoine), (Voy. MOUCHI.)

**DEMPSTER** (Thomas), gentilhomme écossais, quitta son pays pour ne point abandonner la religion catholique, et vint à Paris où il fut quelque temps principal du collège de Beauvais. Il alla ensuite à Bologne en Italie où il enseigna avec beaucoup d'applaudissement, et mourut aimé et estimé de tous les gens de lettres, le 5 septembre 1625. Il fut enterré dans l'église de Saint-Dominique où l'on voit son épitaphe sur son tombeau. Dempster était jurisconsulte, historien, poète, orateur. Il a laissé divers ouvrages, entre autres, 1° des traités de Droit. 2° L'Histoire ecclésiastique d'Écosse, en 19 livres, qui a été imprimée à Bologne, in-4°, en 1627. 3° L'Apparat à l'histoire d'Écosse, qui renferme le Martyrologe d'Écosse et le Catalogue des auteurs écossais, sous ce titre: *Apparatus ad historiam scoticam libri duo: primus de religione veterum Scotorum. Secundus de regni et Regum scotorum majestate. Accesserunt Martyrologium scoticum Sanctorum 679, scriptorum scoticorum 1603 nomenclatura*, in-4°, à

gne, 1622. 4° Le Ménologe d'Écosse, *ibid.* 5° Trois livres du serment pour Bellarmin, *ibid.*, 1623. 6° Notes sur le livre d'Accolte, de la Guerre des chrétiens contre les barbares, à Florence, 1623. (Le Mire, *de script. sæculi sexti decimi*. Jac. Waræus, *Rer. Hibern.* Labbe, *Biblioth. bibl.*, page 159. Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, page 1636.)

DENABA (hébr., *son jugement en elle*), ville d'Idumée, dans laquelle régna Béla, fils de Béor, de la race d'Esau. (*Gen.*, 36, 32.)

DENAI, ou DENAISIUS (Pierre), jurisconsulte, né à Strasbourg, le 1<sup>er</sup> mai 1561, fut conseiller ordinaire du prince palatin, assesseur de la Chambre impériale de Spire, et mourut à Heidelberg, le 20 septembre 1610. On a de lui, *Jus camerale. De jure meri imperii, sive de jurisdictione cameræ spirensis*, etc. (Melchior Adam, *in Vit. Jurisc. germ.*)

DENHOFF (Jean Casimir), cardinal-évêque de Césène, né le 6 juin 1649, d'une famille illustre de Prusse, étudia avec succès dans l'Université de Paris. Étant allé à Rome du temps du pape Innocent xi, il y fut honoré du caractère d'envoyé de Jean iii, roi de Pologne, auprès du pape. Il fut fait cardinal le 2 septembre 1686, et évêque de Césène vers l'an 1688. Il mourut à Rome, le 20 juin 1697, âgé de quarante-huit ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Charles de la rédemption des

captifs, aux Quatre-Fontaines. Nous avons de cet illustre cardinal une longue et belle instruction sur les matières de la pénitence, avec une lettre datée du 15 août 1696, qui a été traduite de l'italien en français; elle se trouve aussi en latin avec la lettre, dans un recueil de plusieurs instructions pastorales sur le sujet de la pénitence, publié in-8°, à Louvain en 1701, par les soins de M. Opstraet, théologien des Pays-Bas, et réimprimé peu après à Rouen avec approbation et privilège du Roi. Le cardinal Denhoff est encore auteur d'un *Recueil de Conférences ecclésiastiques*, réimprimé à Florence en 1740; ces conférences sont au nombre d'onze; et pour douzième, on y a ajouté une lettre de saint Vincent de Paule à un ecclésiastique qui l'avait consulté sur le dessein qu'il avait de donner l'habit ecclésiastique à son neveu.

DENIER, *denarius*. Ce terme se prend, 1° en général, pour une pièce, ou une somme d'argent; 2° pour une sorte de monnaie particulière qui a été de diverse valeur, suivant les lieux et les temps. Originellement, chez les Romains, le denier valait 10 as ou 4 sesterces; dont chacun valait 2 livres et demie, d'où vient qu'il a été appelé *denarius*. Jésus-Christ fut vendu 30 deniers, c'est-à-dire 30 sicles qui faisaient 48 livres 12 sous 6 deniers, selon le père Calmet.

DENIER DE SAINT PIERRE. On appelait ainsi en Angleterre une

imposition d'un denier, qu'Offa, roi de Mercie, et Ina, roi de Westsex, avaient établie en 740 sur chaque maison, pour être payé au pape par forme de redevance ou d'offrande. (Spelman.) Olaf, roi de Suède, et Charlemagne, roi de France, imposèrent dans leurs États de pareils tributs, qui furent supprimés dans la suite. On en établit aussi en Pologne sur chaque tête d'homme, et en Bohême.

**DENIER-À-DIEU.** C'est une pièce d'argent, une petite somme que donne celui qui achète ou qui loue quelque chose, au vendeur, ou au locateur, pour arrhes et pour assurance du marché qu'il vient de conclure. Le denier-à-Dieu était en partie destiné à faire quelque aumône ou œuvre-pie; d'où il est nommé *denier-à-Dieu*. (De Vert, *Cérém. de l'Égl.*, tom. 2, pag. 464 et 465.)  
*Voy. ARRHES.*

**DENIER DE CHRÉTIENTÉ.** On appelait à Reims *denier de chrétienté*, ce que payaient à la fabrique de l'église métropolitaine les curés des cinq doyennés du diocèse, pour se racheter de faire baptiser leurs paroissiens dans cette église. (Ibid., pag. 439.)

**DENIER, DIXIÈME DENIER.** *Voy. DIXIÈME.*

**DENINA** (Charles-Jean), docteur en théologie, a donné: *De studio theologiæ et norma fidei, libri duo*, avec cette épigraphe: *Neque ab indoctissimis neque à doctissimis legi volo.* (Cic. de *Erat.*, lib. 2, cap. 65. Taurini, ex typog. regia, 1758, in-8°,

deux volumes, pag. 400.) On vante beaucoup la clarté de cet ouvrage, et le zèle et le talent de l'auteur pour instruire et former la jeunesse. (*Journal des Savans*, 1760, pag. 233.)

**DENISART** (Jean-Baptiste), procureur au Châtelet de Paris. Nous avons de lui: *Collection des Décisions nouvelles et de Notions relatives à la Jurisprudence actuelle*, 2 vol. in-4°, à Paris en 1757, chez Savoye et Leclerc.

**DENISE** (Nicolas), aumônier du Roi, ensuite abbé de saint Paul de Sens, chantre et chanoine de l'église cathédrale de Troyes, avait prêché l'Avent devant Sa Majesté en 1690. Il a donné au public l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, qu'il avait prononcée à Saint-Eustache, Paris, 1683, in-4°, et celle de madame de Harlay, abbesse de Notre-Dame de Sens, Paris, 1706. (*Journal des Savans*, 1706. Vingt-deuxième jour. *Dictionnaire des Préd.*, pag. 85.)

**DÉNONCIATION**, *denunciatio*. La dénonciation est une délation moins solennelle que l'accusation, par laquelle on fait connaître un crime, ou un coupable, ou l'un et l'autre ensemble, au supérieur comme à un juge ou à un père. La dénonciation se divise en évangélique et en judiciaire. La judiciaire se subdivise en canonique, civile, secrète et publique.

La dénonciation évangélique est celle qui se fait au supérieur

comme à un père, non pour la vindicte publique, mais pour l'amendement du coupable; d'où vient qu'avant de le dénoncer il faut l'avertir en secret, et ensuite devant un ou deux témoins, s'il ne se corrige par le premier avertissement. La dénonciation judiciaire est celle qui se fait au supérieur comme à un juge. Si le supérieur est une personne ecclésiastique, c'est une dénonciation *canonique*, ainsi nommée parce qu'elle a été introduite par les canons pour empêcher, ou pour réparer le mal. Si le supérieur est un laïc, c'est une dénonciation civile, qu'on appelle *publique* lorsqu'elle se fait pour le bien général de l'État; et *privée* lorsqu'elle se fait pour l'intérêt de quelques particuliers. (*Voyez* ACCUSATEUR, ACCUSATION, CORRECTION FRATERNELLE.)

DENT (Maximilien Le), jésuite, né à Bergues-Saint-Vinox, ville de Flandre, l'an 1619, enseigna pendant plusieurs années la théologie à Louvain où il fut aussi préfet des études et recteur du collège de sa compagnie. Il mourut le 30 mars 1688, âgé de soixante-neuf ans, à Bruxelles où il était confesseur du comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas. On a de lui, 1° un traité de *Attritione ex metu gehennæ, ejusque cum Sacramento Pœnitentiæ sufficientia*, à Malines, 1667, in-4°. 2° *Responsio ad Epistolam ex patr. Christiani Lupi, pro sufficientia attritionis cum Sacramento*, à Malines,

1668, in-4°. 3° *Responsio ad Apologiam ex P. Farvacquez, de sacramento Pœnitentiæ*, ibid., 1669, in-4°. (Valère-André, *Biblioth. belg.* édition de 1739, in-4°, tom. 2, pag. 881.)

DENTLIN (saint), était fils de saint Mauger, autrement de saint Vincent de Soignies, et de sainte Vaudru de Mons, frère de saint Landri, de sainte Audru et de sainte Mauberte, et neveu de sainte Aldegonde de Maubeuge. Il fut baptisé à sept ans, selon quelques uns, ou dès le berceau, selon d'autres, et mourut aussitôt après son baptême. Les miracles qu'il fit après sa mort lui firent décerner un culte religieux, et donnèrent lieu à la translation de son corps à Réz, petite ville du duché de Clèves où il a été choisi pour patron, et où il est honoré le 14 juillet, qui est le jour de sa principale fête, dans l'église collégiale de la ville. (Henschénus, 16 mars. Baillet, tom. 3, 4 novembre.)

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon le 25 février 1664, entra dans la société à Avignon le 16 septembre 1682, et se consacra en 1698 à la mission de la Chine où il fut pendant dix ans supérieur de la maison de son Ordre à Pékin. Il mourut le 2 juillet 1741, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, touchant la religion chrétienne. On a aussi de lui plusieurs lettres, imprimées dans



le recueil des lettres édifiantes et curieuses; écrites des missions étrangères, par quelques missionnaires de sa société.

**DENYS DE BROQUEROI** (saint), *Sanctus Dionysius in Brocareia*, ou *Broqueroia*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Hainaut, à une lieue et demie de Mons, au diocèse de Cambrai. Elle fut fondée par Richelde, comtesse du Hainaut, en 1081, et soumise l'année d'après à l'abbaye de la Sauve-Majeure, au diocèse de Bordeaux, dont elle a relevé jusqu'en 1424, ou 1426. On y introduisit, au commencement de l'autre siècle, la réforme de Mont-Cassin, et ce fut l'un des plus réguliers et des plus beaux monastères du pays. (*Gallia christ.*, tom. 3, col. 106, nov. édit.)

**DENYS-EN-FRANCE** (saint), *Sanctus Dionysius in Francia*; très-célèbre abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans une ville à laquelle elle a donné l'origine et le nom, au diocèse et à deux lieues de Paris vers le nord, sur la petite rivière de la Croule qui se jette peu après dans la Seine. Une dame, nommée Catulle, ayant fait enlever le corps de saint Denys et ceux de saint Rustique et de saint Eleuthère après leur martyre, les ensevelit dans un champ, et marqua quelque temps après le lieu de leur sépulture par un tombeau qu'elle fit élever, et sur lequel les chrétiens bâtirent depuis une chapelle en reconnaissance des mi-

racles que Dieu avait opérés en cet endroit par l'intercession de ces saints Martyrs. Vers l'an 496, sainte GENEVIÈVE fit rebâtir une église sur les ruines de la première. Avant le règne de Clotaire 1<sup>er</sup>, père de Dagobert 1<sup>er</sup>, il y avait déjà en ce lieu une communauté religieuse et un abbé, comme il paraît par une charte par laquelle le même roi Clotaire confirme quelques donations faites à l'abbé Dodon et à ses frères qui desservaient pour lors la basilique de saint Denys. Ce saint lieu avait eu beaucoup de part aux libéralités des rois de France, mais Dagobert employa de si grands biens à faire construire une nouvelle église, à la décorer magnifiquement, à agrandir et à doter ce monastère, qu'il a insensiblement fait oublier les bienfaits de ses prédécesseurs, et que la postérité l'a regardé comme fondateur de cette abbaye. Le roi Pepin avait commencé à rebâtir l'église pour la rendre plus grande et plus magnifique qu'elle n'était auparavant. Charlemagne son fils pressa la continuation de cet édifice qui fut enfin achevé au mois de février de l'an 775, et cet empereur assista à la dédicace qui en fut faite vers la fin du même mois de février. Cette église se trouvant dans la suite trop petite pour contenir ceux qui y venaient de toutes parts aux jours des grandes solennités, l'abbé Suger, premier ministre d'État et régent du royaume, sous Louis VII dit *le Jeune*,

songea à la rendre plus spacieuse, et la fit consacrer une troisième fois en présence du Roi au mois du juin 1144. L'abbé Eudes Clément la rebâtit encore en 1231, avec les secours de saint Louis et de la reine Blanche, sa mère; mais elle ne fut finie que sous l'abbé Mathieu de Vendôme en 1281. Cette église qui subsiste toujours est faite en forme de croix et est encore une des plus belles du royaume; elle était surtout fort recommandable par son riche trésor et le grand nombre de tombeaux qu'on y avait élevés, et dont la structure est digne d'admiration; c'est le lieu de la sépulture des rois, des reines, des princes et princesses du sang, et de quelques grands seigneurs dont les belles actions ont mérité la faveur des rois. A certaines fêtes solennelles, on chantait dans cette église la messe tout entière en langue grecque, et en d'autres fêtes on y lisait seulement l'Épître et l'Évangile en grec; les jours de communion sous les deux espèces, suivant un ancien usage, le diacre et le sous-diacre, après avoir reçu du célébrant le corps de Jésus-Christ au grand autel, allaient recevoir eux-mêmes, avec un chalumeau de vermeil, le précieux sang, sur un petit autel qui était du côté de l'Évangile dans le sanctuaire. L'abbaye de Saint-Denys fut exemptée de la juridiction épiscopale par saint Landry, évêque de Paris. Clovis II, roi de France, fit confirmer cette immunité dans un

synode, ou grande assemblée composée des évêques et des grands du royaume, qui se tint à Clichy l'an 653, et Charles-le-Chauve la fit ratifier dans le concile de Soissons l'an 862, du consentement d'Énée, évêque de Paris, qui y assista; dans les lettres qui en furent expédiées, il est dit que non-seulement les évêques et les rois, mais encore les papes, l'avaient affirmé. Le pape Étienne III accorda aux religieux de cette abbaye un privilège très-particulier qui leur donnait droit d'élire quelqu'un d'entre eux pour être sacré évêque, et pour exercer dans cette abbaye les fonctions épiscopales, avec pouvoir de leur administrer les Ordres. Ce même pape donna aussi à l'abbé de Saint-Denys la permission de porter l'anneau, la mitre et la crosse, et de se servir d'ornemens pontificaux lorsqu'il célébrait l'office dans son église. Les rois de France donnèrent aussi de beaux droits à l'abbé et aux religieux de Saint-Denys; comme d'accorder des lettres de grace et d'abolition aux criminels de leur juridiction, de battre monnaie et de tenir marché et foire. L'abbé de Saint-Denys avait encore séance au parlement de Paris en qualité de conseiller-né. Le roi Louis-le-Gros déclara, dans une assemblée qui fut faite à Saint-Denys, qu'il reconnaissait tenir à titre de fief mouvant de l'abbaye le comté de Vexin, en vertu duquel il jouissait du droit de porter l'oriflamme.

Cette abbaye a été souvent ravagée et pillée; savoir, par les Normands en 857; par les Anglais sous les règnes de Charles VI et de Charles VII; et par les calvinistes en 1562 et 1567. Elle était gouvernée par des abbés réguliers avant le concordat entre le pape Léon X et le roi François I<sup>er</sup>; mais en 1528 elle fut mise en commende, et elle a demeuré en cet état jusqu'en 1691, que le titre d'abbé de Saint-Denys fut supprimé, et la mense abbatiale fut unie à la maison de Saint-Louis de Saint-Cyr, proche de Versailles, par la bulle que le pape Innocent XI donna à la prière du roi Louis XIV, le 23 février de la même année. Comme la juridiction spirituelle n'était pas uniquement attachée à la personne de l'abbé séparément de sa communauté, les moines prétendirent que cette juridiction devait leur être conservée; mais l'archevêque de Paris soutint que le titre d'abbé de Saint-Denys étant supprimé, toute la juridiction spirituelle que l'abbé et les moines avaient exercée dans la ville de Saint-Denys lui était dévolue, et retournait au principe d'où elle était émanée; et par transaction elle lui fut cédée, excepté celle du cloître, de tous les lieux réguliers, et de tout l'enclos du monastère, qui demeura aux moines et immédiatement soumise au Saint-Siège. Par cette même transaction qui est du 6 août 1692, le supérieur régulier de l'abbaye, ou autre tenant

sa place, devait être vicaire-général-né, perpétuel et irrévocable de l'archevêque de Paris, dans la ville de Saint-Denys. Pour la seigneurie de la ville, elle était demeurée au monastère, et les appellations de son bailliage ressortissaient nûment au parlement de Paris. Au reste, le monastère de Saint-Denys était un des plus beaux et des plus magnifiques qu'on pût voir, depuis que les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui y furent introduits en 1633, et dont la communauté fut toujours fort nombreuse, le firent entièrement rebâtir, excepté l'église. Dom Michel Félibien, religieux de la même congrégation, a donné en 1706 une nouvelle histoire de l'abbaye de Saint-Denys, in-folio. (*Voyez* cette histoire, Moréri, La Martinière, Dom Vaissette, *Gallia christ.*, tom. 7, nov. édit., etc.)

DENYS DE REIMS (saint), *Sanctus Dionysius Remensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Reims, et fut fondée au onzième siècle. L'église de Saint-Denys existait dès l'an 873, qu'on y porta le corps de saint Rigobert, archevêque de Reims; c'était alors le lieu de la sépulture des chanoines de Reims. Cette église fut ruinée en 892, et rétablie peu de temps après par les soins et aux dépens des chanoines de Reims. Adalbéron, archevêque de Reims, l'augmenta depuis considérablement; et Gervais, l'un de ses succes-

seurs, y établit en 1067 des chanoines réguliers qui ont eu pendant long-temps des abbés électifs. Les chanoines de Saint-Denys embrassèrent la réforme et furent unis à la congrégation de France en 1636. (*Gallia christ.*, tom. 9, col. 288.)

**DENYS L'ARÉOPAGITE** (saint), était d'Athènes, selon toutes les apparences, puisqu'on ne prenait pas ordinairement d'ailleurs les juges, ou sénateurs de l'aréopage, du nombre desquels il était, lorsque saint Paul y prêcha, et le convertit avec une femme nommée Damaris, et quelques autres, l'an de Jésus-Christ 52, ainsi qu'il est rapporté dans le dix-septième chapitre des Actes des Apôtres. Depuis sa conversion, saint Denys fut fait premier évêque d'Athènes, et l'on croit qu'il y fut brûlé sous l'empire de Domitien, pour la cause de Jésus-Christ vers l'an 95, après avoir beaucoup souffert et travaillé pour la propagation de l'Évangile. Les Grecs l'honorent le 3 octobre. Depuis le temps de Louis-le-Débonnaire, les Latins se sont persuadés que saint Denys l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes, était le même que saint Denys, premier évêque de Paris; mais cette opinion paraît avoir cessé depuis le siècle de Louis-le-Grand, que les savans ont reconnu la distinction des deux saints Denys, fondés sur les raisons suivantes. 1° Tous les anciens Martyrologes de France distinguent deux saints Denys,

l'un évêque d'Athènes, et l'autre évêque de Paris. Ils mettent le martyre du premier le 3 octobre, sans parler du genre de sa mort, et sans lui donner de compagnons. Ils mettent le martyre du second le 11 octobre, et disent qu'il eut la tête tranchée avec saint Rustique, prêtre, et saint Eleuthère, diacre. 2° L'empereur Louis-le-Débonnaire ayant ordonné vers l'an 834, à Hilduin, abbé de Saint-Denys en France, de recueillir tout ce qu'il trouverait dans les auteurs grecs et latins touchant la vie de ce Saint, cet abbé fit un livre intitulé : Les Aréopagitiques, dans lequel il prétendit, le premier de tous, que saint Denys, premier évêque de Paris, était le même que saint Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes. 3° Le moine de Saint-Denys en France qui écrivit l'histoire de l'invention des corps de saint Denys et de ses compagnons, vers l'an 730, ne parle point de l'Aréopagite. 4° Sulpice-Sévère, dans le deuxième livre de son histoire sacrée, dit qu'on ne comença à voir des martyrs dans les Gaules que sous Marc-Aurèle qui donna lieu à la quatrième persécution contre les chrétiens en 162. 5° Saint Grégoire de Tours dit que saint Denys, évêque de Paris, vint dans les Gaules du temps de l'empereur Dèce, c'est-à-dire, après l'an 250. On a aussi long-temps attribué à saint Denys l'Aréopagite plusieurs ouvrages renfermés dans deux volumes

in-folio, en grec et en latin, imprimés à Aavers en 1634, par les soins du père Balthazard Cordierius, ou Cordère, jésuite d'Anvers. Le premier volume contient le livre de la Hiérarchie céleste, en quinze chapitres; celui de la Hiérarchie ecclésiastique, en sept chapitres; et celui des Noms divins, en treize chapitres. Le second volume contient la théologie mystique, en cinq chapitres et dix épîtres, quatre à Caius, moine; les autres à Dorothée, à Sosipatre, à Polycarpe, évêque, à Démophile, moine, à Titus, évêque, et à saint Jean l'Évangéliste. On fait voir, par des raisons convaincantes, que ces ouvrages ne sont pas de saint Denys l'Aréopagite. 1° Les anciens qui parlent de saint Denys l'Aréopagite, comme saint Denys de Corinthe, Eusèbe, saint Jérôme, saint Ambroise, etc., ne parlent point de ces ouvrages, et ils furent cités pour la première fois par les hérétiques sévériens, dans une conférence qu'ils eurent avec les évêques catholiques à Constantinople, dans le palais de l'empereur Justinien, l'an 532. 2° Le style de ces livres est enflé et figuré, l'artifice paraît dans les périodes, et la méthode dans l'arrangement des raisonnemens; ce qui ne convient pas à la manière simple et naturelle d'écrire des deux premiers siècles de l'Église. 3° On explique les mystères suivant les principes de la philosophie de Platon, et en termes platoniciens; on en

recherche curieusement les difficultés; on y propose des questions fort inutiles sur la nature de Dieu et les différens Ordres des Anges; et ces sujets ne conviennent pas aux écrits des trois premiers siècles de l'Église, qui se réduisaient à des apologies pour la religion, à des lettres instructives, et à des traités contre les hérétiques. 4° L'auteur du livre des Noms divins cite les paroles de l'Épître de saint Ignace aux Romains: or, saint Denys l'Aréopagite était mort lorsque saint Ignace écrivit cette lettre, puisque saint Ignace a souffert sous Trajan, et saint Denys sous Domitien. 5° Il rejette l'erreur des Millénaires, qui ne pouvait pas encore avoir eu cours du temps de saint Denys. 6° Il parle des mystères de la Trinité et de l'Incarnation en des termes qui n'ont été usités que depuis le quatrième siècle, comme celui d'hypostase, c. 7, de *Cœlest. hier.*, c. 1, de *Divin. nominib.* 7° Il cite saint Clément Alexandrin, sous le nom de Clément le philosophe; et le passage qu'il rapporte est tiré du huitième livre des Stromates; ce qui fait connaître qu'il parle de saint Clément qui vivait dans le troisième siècle. 8° Il cite souvent les auteurs ecclésiastiques qui avaient vécu avant lui, sur des choses qui n'ont été dites que dans le quatrième siècle de l'Église, comme sur la distinction de l'amour et de la charité; sur les prières de la messe; sur le baptême des enfans et sur les

cérémonies du baptême, etc. (Sirmond. De Launoy, de *Duob. Dyonis.* Morin. Tillemont. Du-bois. Pagi. Dupin, *Biblioth. eccl.*, trois premiers siècles.)

DENYS (saint), évêque de Corinthe, gouverna les Corinthiens, sous Marc-Aurèle, avec beaucoup de lumière, de charité et de zèle; mais nous ne connaissons rien de particulier de ses actions, non plus que du genre, ni du temps de sa mort. Les Grecs l'honorent comme un martyr le 29 de novembre, et les Latins comme un confesseur le 8 avril. Eusèbe nous apprend que saint Denys écrivit sept épîtres catholiques, ou universelles, ainsi nommées parce qu'elles n'étaient point adressées à des particuliers, mais à des églises, ou à des peuples entiers. La première était écrite aux Lacédémoniens, pour les instruire de la foi catholique et pour les exhorter à la paix; la seconde, aux Athéniens, pour les exciter à renouveler leur foi et à régler leur conduite sur les maximes de l'Évangile; la troisième, aux Nicomédiens en Bithynie, contre les erreurs de Marcion; la quatrième, aux fidèles de Gortyne dans l'île de Crète, pour les prémunir contre les artifices des hérétiques; la cinquième à l'Église d'Amastris et aux autres villes du Pont, pour l'intelligence de l'Écriture, et des instructions sur le mariage et la virginité; la sixième, aux Gnossiens dans l'île de Crète; la septième, aux Romains et à leur

évêque le pape saint Soter, pour le remercier des aumônes qu'il avait faites à l'Église de Corinthe. Outre ces sept lettres universelles, Eusèbe en cite une huitième qui était particulière, écrite à une femme de piété nommée *Chrysophore*, à laquelle il donnait des avis conformes à son état. Saint Jérôme dit encore de lui, qu'il avait fait voir dans ses écrits de quels philosophes chaque hérésie avait tiré son origine. Mais ces écrits nous sont inconnus. On apprend, dans les fragmens des lettres de saint Denys, que saint Pierre souffrit le martyre à Rome, que saint Denys l'Aréopagite fut évêque d'Athènes, et quelques autres choses remarquables. (Eusèbe, in *Chron.*, 174, et lib. 4; *Hist.*, cap. 22. Saint Jérôme, de *Script. eccl.*, cap. 27. Henschénius. De Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 2. Dupin, *Bibl. eccl.* les trois premiers siècles. Baillet, tom. 1, 8 avril, p. 116. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, t. 2, p. 80.)

DENYS (saint), patriarche d'Alexandrie, était d'une famille noble et qualifiée parmi les païens. Il fut élevé dans toutes les sciences des Grecs et des Égyptiens, ayant beaucoup d'esprit et de goût pour les lettres. Il paraît qu'il fut marié et qu'il eut des enfans, s'il est vrai que Timothée, à qui il adressa son Traité de la Nature, était son fils. Dieu se servit de la lecture des Épîtres de saint Paul pour le convertir, et de Démétrius, évêque d'Alexandrie, pour le baptiser. Il se rendit le

disciple d'Origène, et devint le maître de l'école d'Alexandrie vers la fin de 231, après Héraclé, successeur d'Origène. Seize ans après, on l'éleva sur le siège patriarchal de la ville d'Alexandrie. Il signala son courage et sa charité pendant les persécutions excitées sous les empereurs Philippe et Décé. Il fut d'abord arrêté et conduit à Taposiris, ville de Lybie, d'où ayant été délivré malgré lui des mains des soldats qui le gardaient, il se retira dans un désert, et de là il soutint son peuple par ses lettres. A son retour, en 251, il travailla à éteindre le schisme de Novatien contre le pape Corneille. En 253, il écrivit au pape Étienne au sujet de Novat et du baptême des hérétiques, et, quelques années après, au pape Sixte, sur la même matière. En 254, il ramena à la vraie foi les chrétiens du canton d'Arsinoé, qui étaient Millénaires. L'an 257, il fut arrêté une seconde fois par l'ordre de l'empereur Valérien, et relégué à Kephro, méchant village proche du désert d'où il écrivit plusieurs lettres pastorales. Étant de retour à Alexandrie, il y eut beaucoup à souffrir, à travailler et à combattre, tant au sujet des guerres et des séditions, de la peste et de la famine qui désolèrent la ville, que par rapport aux erreurs des Sabelliens et des Nestoriens. L'an 264, il fut invité au concile d'Antioche, assemblé contre Paul de Samosate; mais son âge et ses infirmités l'ayant empêché de s'y trou-

ver, il écrivit aux Pères du concile une excellente lettre, dans laquelle il réfutait les erreurs de Paul. Saint Denys mourut l'an 264, après avoir gouverné dix-sept ans l'Église d'Alexandrie, avec un zèle, une capacité, des peines et des travaux continuels pour la religion, qui lui ont mérité le titre de *grand*, et qui l'ont fait placer parmi les saints qu'on qualifiait *hiéromartyrs*, tant pour honorer leur sacerdoce, que pour les distinguer du commun des martyrs, quoiqu'il n'ait point perdu la vie dans les tourmens. Les Grecs l'honorent le 3 octobre, et les Latins le 17 de novembre. Saint Denys d'Alexandrie avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus. Eusèbe, qui en a conservé quelques fragmens, nous apprend que ce Saint avait écrit des lettres paschales, c'est-à-dire, en forme d'homélies, pour marquer le temps auquel on devait célébrer la fête de Pâque; une lettre à Fabius d'Antioche; une à Domitius; une à Novatien qu'il appelle Novat, une aux confesseurs de Rome, aux chrétiens de Laodicée, aux Arméniens, aux papes Corneille, Étienne, Sixte; à Philémon, prêtre de Rome, sur le baptême; à Hiérax, évêque d'Égypte (la lettre à l'Église d'Antioche, contre Paul de Samosate, est supposée); des traités sur le martyre et sur la Trinité; un livre sur la pénitence, à Conon; un sur le martyre, adressé à Origène; deux livres des promesses contre Né-

pos, évêque d'Égypte, qui avait composé un livre intitulé : Réfutation des Allégoristes, en faveur des Millénaires; quatre livres contre les Sabelliens, adressés au pape Denys; un écrit sur la mortalité en temps de peste; une épître canonique à Basilide, évêque dans la Pentapole, sur diverses questions sur lesquelles Basilide l'avait consulté; nous l'avons en grec et en latin avec le commentaire de Balsamon, dans la collection des Conciles. Anastase de Nicée, dans les questions sur la Genèse, cite un traité de saint Denys d'Alexandrie contre Origène, *quæst.* 25; mais il n'est pas croyable que ce traité soit de saint Denys d'Alexandrie, qui était disciple et défenseur d'Origène. Saint Denys d'Alexandrie savait très-bien le dogme, la discipline et la morale. Il avait beaucoup de sagesse, de jugement et d'esprit. Il excelle dans les descriptions et les exhortations, fait paraître beaucoup de force et de solidité dans ses ouvrages polémiques; son style est élevé et pompeux. (Eusèbe, l. 6 et 7, *Hist.* Saint Basile, *lib. de Spir. S.*, c. 29. *Ep. ad Amphiloc. et ep.* 41. Saint Jérôme, *in Catal.*, cap. 69. Gennade, cap. 3, *de Eccl. dogmat.* Sixte de Sienne, liv. 4, *Biblioth.* Henri de Valois, *Annot. in Hist.* Eusèbe, pag. 155, édit. rom. Bellarmin. Dupin, *Bibl. eccl.*, trois premiers siècles. Dom. Thierry Ruinart, *Act. sincer.* Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 4. Paillet, t. 3, 17 novembre.)

DENYS. (saint); pape; était prêtre de l'Eglise de Rome sous le pape saint Etienne qui la gouvernait l'an 253. Il fut élu le 19 septembre de l'an 259, à la place de saint Sixte, successeur du pape saint Etienne. Il gouverna neuf ans trois mois dix jours, étant mort le 29 décembre de l'an 268. Le Martyrologe romain moderne met cependant sa fête le 26 du même mois. Il fut enterré dans le cimetière de Calliste. Félix 1<sup>er</sup> lui succéda le 3 janvier de l'an 269, après une vacance de quatre jours. Saint Basile-le-Grand dit que saint Denys, pape, s'était rendu illustre par l'intégrité de sa foi et par toutes les vertus qui le font saint évêque. Nous avons trois lettres de lui; l'une à l'Eglise de Césarée en Cappadoce qui avait été ruinée par les barbares, et deux à saint Denys d'Alexandrie dont la première est sur le baptême des hérétiques, et la seconde regarde l'accusation d'arianisme formée contre saint Denys d'Alexandrie; comme si, en établissant la distinction des personnes divines contre les Sabelliens, il avait nié la consubstantialité du Fils avec le Père. Cette lettre est écrite au nom du Concile tenu à Rome par ce saint pape l'an 261. Les ouvrages contre Sabellius qu'on lui a attribués ne sont pas de lui, non plus qu'une lettre à Urbain, et une autre à Sévère. Il n'y a guère plus d'assurance à ce qu'on rapporte de lui touchant le règlement des églises et des cimetières de la



ville, de la disposition des paroisses et des diocèses d'Italie. (Saint Basile, Ép. 220. Saint Athanase, *Adv. Arrian.* Eusèbe, *Hist. eccl.* De Tillemont, *Mém. eccl.* tom. 4. Dupin. *Biblioth. ecclés.*, trois premiers siècles. Baillet, tom. 3, 26 décembre.)

DENYS (saint), apôtre et premier évêque de Paris, fut envoyé de Rome, vers le milieu du troisième siècle, pour prêcher la foi dans les Gaules. Après s'être arrêté à Arles, et en d'autres endroits sur sa route où il souffrit beaucoup pour la cause de Jésus-Christ, il arriva à Paris où il fit beaucoup de conversions qui le firent prendre et présenter au gouverneur Pescennin, qu'Adon appelle Sisinnius Pescennius. Ce juge l'ayant trouvé ferme dans la confession du nom de Jésus-Christ le fit emprisonner, tourmenter très-cruellement, et enfin mourir par l'épée, avec un prêtre nommé Rustique, et un diacre nommé Éleuthère. Il n'y a rien d'assuré, ni sur le lieu, ni sur le temps précis de leur martyre. On en fait la fête le 9 octobre. Le corps de saint Denys est à l'abbaye qui porte son nom, à deux lieues de Paris; et c'est mal à propos que les Allemands prétendent qu'il fut transporté à Ratisbonne où les religieux de Saint-Emmeran se vantent de l'avoir reçu de la libéralité de l'empereur Arnoul, vers l'an 893. « Les actes de saint Denys, publiés dans le cinquième livre de l'Histoire gallicane de M. Loe-

» quet qui peuvent être de la fin  
» du septième, ou du commen-  
» ment du huitième siècle, n'ont  
» pas beaucoup d'autorité, n'é-  
» tant fondés que sur des tradi-  
» tions vulgaires. » Saint Grégoire de Tours, Fortunat de Poitiers, et l'auteur de la Vie originale de sainte Gèneviève, ont parlé de saint Denys. Parmi les modernes, on peut voir M. de Launoy, dans sa Vie de saint Denys; le père Gérard du Bois, dans son Histoire de l'Eglise de Paris; M. de Tillemont, au quatrième tome de ses Mémoires ecclésiastiques; M. Baillet, dans le troisième tome de ses Vies des Saints, au neuvième jour d'octobre.

DENYS (saint), évêque de Milan, succéda à saint Protas l'an 351, ou 352. Il assista au concile de Milan qui fut indiqué par l'empereur Constance en 355, et il eut d'abord la faiblesse de signer la condamnation de saint Athanase; mais saint Eusèbe de Vercell lui ayant ouvert les yeux, il conçut un repentir sincère de sa faute, et défendit la cause de l'Eglise et de saint Athanase, avec tant de courage, que l'Empereur le condamna au bannissement, après avoir délibéré s'il ne le ferait point mourir, aussi bien que saint Eusèbe de Vercell, et Lucifer de Cagliari. Ceux-ci revinrent de leur exil, mais saint Denys mourut dans le sien qui était un endroit de la Cappadoce. Son corps fut rapporté à Milan du temps de saint Ambroise; et l'on bâtit une

église avec un monastère de son nom quelques siècles après : c'est celui qu'occupent les Servites ; mais les reliques de saint Denys en furent transférées, comme l'on croit, au seizième siècle, dans la cathédrale de Milan. Sa fête se célèbre le 25 mai. (Saint Athanase. Saint Hilaire. Lucifer de Cagliari. Saint Ambroise. Saint Sulpice-Sévère. Le père Papebroch. M. Hermant, dans la *Vie de saint Athanase*. Baillet, tom. 2, 25 mai.)

DENYS, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, né en Scythie, moine et abbé, a fleuri depuis le commencement du cinquième siècle jusqu'à l'an 540. Il savait très-bien le grec et le latin. Son principal ouvrage est une collection de canons et de décrétales qui contient, outre ceux qui étaient dans le Code de l'Église universelle, les cinquante premiers canons des apôtres, ceux du concile de Sardique, cent trente-huit des conciles d'Afrique. Ce code a été approuvé par l'Église de Rome et par celle de France. M. Justel le fit imprimer en 1628, et y joignit un recueil des Décrétales des papes, depuis Sirice jusqu'à Anastase. L'on y a depuis ajouté celles d'Hilaire, de Simplicius et des autres papes jusqu'à saint Grégoire. Les autres ouvrages de Denys-le-Petit sont une traduction de la lettre synodale de saint Cyrille, et d'un concile d'Alexandrie contre Nestorius ; la traduction d'une lettre pastorale de Protérius à saint Léon ;

la traduction de la vie de saint Pacôme ; celle de quelques homélies de saint Grégoire de Nyse ; celle de l'Invention de la tête de saint Jean-Baptiste, écrite en grec par l'abbé Marcel, et imprimée à Paris en 1665, par les soins de M. Du Frêne. Denys-le-Petit a fait aussi un cycle pascal pour quatre-vingt-dix-sept ans, à commencer par l'année 527. C'est encore lui qui a le premier introduit la manière de compter les années depuis la naissance de Jésus-Christ, et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire qui n'est pourtant point la véritable. Nous avons encore de lui une lettre à Eutychius. (Cassiodore, chap. 25, *div. Inst.* Bède, *Hist. ecclési.*, l. 5, c. 22. Bellarmin. Baronius, 527. *Num.*, 67. Petan, l. 6, de *Doct. temp.*, cap. 5. Vossius, de *Hist. lat.*, l. 2, c. 19.)

DENYS, moine du Mont-Cassin, est auteur de la vie de saint Ligdan, abbé de l'Ordre de Saint-Benoît. Baronius parle de cet ouvrage sous l'an 1119, comme d'une pièce remplie de fautes.

DENYS, surnommé *le Chartreux*, du nom de sa profession, naquit à Rickel, village du pays de Haspengaw, dans l'évêché de Liège, l'an 1402. Il fut amateur des lettres et de la piété dès son bas âge ; il fut fait docteur, ou maître dans l'Université de Cologne à vingt-un ans, embrassa l'institut des chartreux à Ruremonde dans le même temps, et il y parvint bientôt à un haut point de vertu. Il excella parti-

culièrement en humilité, en abstinence, en patience dans les différens maux qui affligèrent son corps, tels que la pierre, la paralysie, la colique néphrétique, les ulcères incurables. Il était aussi dans un recueillement continuel et de fréquentes extases, ou ravissemens d'esprit qui lui méritèrent le titre de docteur extatique. Il fut l'instrument de plusieurs conversions importantes, et entre autres de celle d'un juif qui, par reconnaissance, se fit appeler Denys de Denys; il réforma plusieurs monastères d'hommes et de filles, apaisa des troubles publics, et mourut à Ruremonde le 12 de mars de l'an 1471, âgé de soixante-neuf ans dont il en avait passé quarante-huit dans les chartreux. On honorait sa mémoire d'un culte religieux à la grande Chartreuse, dans le diocèse de Grenoble où l'on exposait quelques unes de ses reliques avec celles des autres saints. Denys le Chartreux commença à composer des livres à l'âge de vingt-un ans, et il en a laissé un très-grand nombre; savoir, des commentaires sur toute l'Écriture-Sainte, imprimés en sept volumes, à Cologne, en 1533, à Venise et à Lyon, en 1567 et en 1579. Des Explications d'anciennes hymnes de l'Église. Un Commentaire sur le maître des Sentences. Un sur les œuvres attribuées à saint Denys l'Aréopagite. Une Somme de la foi orthodoxe. Des Dialogues sur la foi catholique. Des Règles sur

la vie chrétienne. Un *Monoponton*, ou extrait des Épîtres de saint Paul. Un *Traité* sur les quatre fins dernières de l'homme. Un *Traité* du jugement particulier, et plusieurs autres traités de spiritualité. Cinq livres contre l'Alcoran, contre les Superstitions, et de la guerre contre les Turcs. De la tenue d'un concile général. Du bon Règlement de la vie des prêtres. De l'Institut, du relâchement et de la réforme de tous les Ordres et États. Des Sermons du temps et des Saints. Cet auteur avait une grande lecture. Il est plein de maximes et d'instructions salutaires, et applique assez heureusement les passages de l'Écriture. Il écrit facilement; mais son style est simple et sans élévation. Son traité des quatre fins dernières a été mis à l'index; *donec corrigatur*, parce qu'il y avance que les âmes du Purgatoire ne sont point assurées de leur salut. (Trithème et Bellarmin, *de Script. eccles.* Possevin, *Appar. sacr.* Perreius, *Bibl. carthusiens.*, pag. 49. Spondé, 1453, n. 27. Dupin, *Bibl. ecclés.*, quinzième siècle. Baillet, tom. 1, 12 de mars.)

DENYSE, vierge et martyre de Lampsaque, ville de l'Hellespont qui n'était pas loin de l'île de Chio. Elle n'avait que seize ans lorsqu'ayant vu un chrétien, appelé Nicomaque, céder à la violence des tourmens lorsqu'il était sur le point d'expirer pour la foi, elle s'écria : « Ah! malheureux ! fallait-il que

» pour l'épargner une heure de  
 » tourmens, tu te précipitasses  
 » dans des supplices éternels ! »  
 Le proconsul Optime l'entendit,  
 la fit approcher, lui demanda  
 si elle était chrétienne, et, sur sa  
 confession, il la livra à deux  
 jeunes hommes pour la corrompre.  
 Un ange tout brillant de  
 lumière qui parut vers le mi-  
 nuit fit tomber de crainte ces  
 deux corrupteurs aux pieds de  
 la Sainte, et la délivra de leurs  
 mains. S'étant ensuite échappée  
 de ses gardes, elle courut au  
 lieu où la populace mutinée la-  
 pidait deux chrétiens, André et  
 Paul, et elle eut la tête tranchée  
 par l'ordre du proconsul, le  
 15 mai, sous l'empire de Dèce,  
 au milieu du troisième siècle.  
 (V. SAINT ANDRÉ DE LAMPSAQUE.)

DENYSE, sainte femme et  
 mère de beaucoup d'enfans,  
 souffrit le martyre à Alexandrie  
 l'an 250, sous l'empire de Dèce,  
 avec saint Épimaque, saint  
 Alexandre, saint Macar, sainte  
 Ammonaire. (Voy. ÉPIMAQUE.)

DENYSE (sainte), dame de  
 Péradame, dans la Byzacène,  
 souffrit beaucoup pour Jésus-  
 Christ en 484, sous Hunneric, roi  
 des Vandales. S. Victor de Vite,  
 auteur contemporain qui était de  
 la même province que la Sainte,  
 et qui la connaissait, en parle  
 ainsi au 5<sup>e</sup> livre de son Histoire  
 de la Persécution des Vandales  
 en Afrique. « Les bourreaux,  
 » voyant la constance de cette  
 » dame, commencèrent par la dé-  
 » pouiller pour la fouetter en-  
 » suite. » Sur quoi elle leur dit :

« Me voilà prête à souffrir, tour-  
 » mentez-moi tant qu'il vous  
 » plaira ; mais si vous me dé-  
 » pouillez, laissez-moi de quoi  
 » me couvrir pour épargner  
 » ma pudeur. » Ils la traitèrent  
 de telle sorte, que la quantité  
 de coups de verges qu'elle re-  
 çut faisait couler des ruisseaux  
 de sang de son corps. Elle exhor-  
 tait et fortifiait les autres con-  
 fesseurs, et en particulier son  
 fils unique nommé Majoric qui  
 commençait à trembler, mais  
 qui souffrit le martyre devant  
 elle, encouragé par ses discours  
 tout de feu. Après qu'il fut ex-  
 piré, cette généreuse mère l'em-  
 brassa et l'enterra dans son lo-  
 gis. On vit beaucoup d'autres  
 effets des exemples et des exhor-  
 tations de sainte Denyse, en  
 d'autres chrétiens de la même  
 ville. On arracha les entrailles à  
 la bienheureuse Dative, sa sœur,  
 au vénérable Émile, leur cou-  
 sin, à la généreuse Léonce, fille  
 du saint évêque Germain, au  
 pieux Terce et à Boniface de Si-  
 bide. Usuard fait mention de  
 tous ces Saints au 6 de décem-  
 bre. (Baillet, tom. 3, 6 décem-  
 bre, pag. 103.)

DENYSE (Nicolas), religieux  
 de l'Ordre des Frères-Mineurs,  
 né à Beuzeville, village du dio-  
 cèse de Coutances, fut d'abord  
 chanoine et grand-vicaire de  
 cette ville sous l'évêque Gode-  
 froi. Ayant pris l'habit de saint  
 François à Valogne, il devint  
 bientôt un restaurateur zélé des  
 observances régulières, et fut  
 deux fois vicaire provincial de

sa province en 1500 et 1505. Il était gardien à Rouen lorsqu'il y mourut en odeur de sainteté le 18 mai 1509. On a de lui, 1° *Speculum mortalium, seu sermones super quatuor novissimis*, à Paris, 1509 et 1518, in-8°. 2° *Sermones duodecim de S. Francisco*, à Paris, 1510. 3° *Sermones de tempore hyemales, adventuales per singulas dominicas et quadragesimales per singulas ferias*, à Strasbourg en 1610, in-fol. 4° *Sermones æstivales de tempore, una cum sermonibus hybernalibus et æstivalibus, de Sanctis, et festivitibus Jesu-Christi et Beatissimæ Virginis*, ibid., in-fol. 5° *Sermones Sanctorum, Evangeliorumque communium*, à Paris, in-8°. 6° *Summa sive gemma Prædicantium*, à Paris, 1522, in-8°, et à Rouen, in-4°. 7° *Resolutio Theologorum, sive commentarius in quatuor librententiarum*, à Venise, 1568 et 1574. (Possevin. Wading. Bail, dans sa *Bibliothèque des Prédicateurs*, part. 3; pag. 405. Artus du Moustier, dans son *Martyrologium franciscanum*, sous le 18 mai, § 7. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 2, pag. 391.)

DENYSE, professeur de philosophie au collège de Montaigu, en l'Université de Paris. On a de lui, la *Vérité de la Religion chrétienne* démontrée par ordre géométrique, à Paris, chez Jean Delaulne, 1717, in-12. L'auteur démontre trois propositions dans ce traité. Première proposition :

« Les Apôtres ont prêché publiquement et annoncé les faits contenus dans le nouveau Testament. » Seconde proposition : « Les Apôtres savaient bien si ce qu'ils annonçaient était véritable, et ils n'ont pu être trompés sur les faits qu'ils ont publiés. » Troisième proposition : « Les Apôtres étaient persuadés que ce qu'ils disaient était véritable. »

La première se démontre ainsi : Des faits nécessairement liés avec d'autres faits, dont nous sommes témoins oculaires et qui subsistent à nos yeux, doivent être tenus pour aussi certains que si nous les voyions de nos yeux. Or que les Apôtres aient prêché et annoncé tout ce qui est contenu dans le nouveau Testament, c'est un fait nécessairement lié avec d'autres faits dont nous sommes témoins oculaires, et qui subsistent à nos yeux; savoir, avec l'existence des chrétiens qui sont présentement répandus par tout le monde connu, avec la croyance de ces faits; donc, etc.

Voici la démonstration de la seconde proposition : Une troupe de personnes ne peut pas être trompée tout à la fois sur un nombre innombrable de faits sensibles et éclatans qui doivent avoir frappé tous leurs sens; qu'ils doivent avoir vus, touchés, maniés; qu'ils doivent avoir ressentis en eux-mêmes, et fait sentir en une infinité d'autres : et s'ils se disent témoins de tels faits, il faut, ou que ces témoins

soient des fourbes et des menteurs qui ne soient point persuadés de ce qu'ils disent. Or, les faits dont les Apôtres se disent témoins dans le nouveau Testament sont des faits sensibles et éclatans qui doivent avoir frappé tous leurs sens ; qu'ils doivent avoir vus, touchés, maniés ; qu'ils doivent avoir ressentis en eux-mêmes, et fait sentir à une infinité d'autres ; ils doivent avoir vu des morts ressuscités, des malades guéris, des paralytiques rétablis ; ils doivent avoir reçu le pouvoir de faire des miracles, le don de parler toutes sortes de langues ; ils doivent avoir eux-mêmes guéri des estropiés de quarante ans, ressuscité des morts, guéri une infinité de malades, et communiqué ce pouvoir à une infinité de personnes, ou bien ils savent qu'ils ne disent pas la vérité. On prouvera de même que les chrétiens du premier siècle savaient bien si ce qu'ils annonçaient aux chrétiens du second était véritable.

Démonstration de la troisième proposition : Quand un grand nombre de personnes publie un nombre innombrable de faits sensibles et éclatans qui frappent tous les sens, des faits qui intéressent tout le monde, grands et petits, et qui les intéressent à souhaiter que ces faits ne soient pas véritables ; des faits contraires à la religion et aux préjugés universellement reçus partout, quand ceux qui publient ces faits n'omettraient rien de tout ce qui peut les convaincre de men-

songes, s'ils ne disent pas la vérité ; qu'ils les racontent au lieu même où ils disent qu'ils se sont passés ; que ces faits sont en nombre innombrable renfermés en peu de temps ; que l'on cite pour témoins de la plupart de ces faits une infinité de personnes, les villes et les provinces entières, les ennemis les plus mortels de ceux qui publient ces faits, lesquels ne contredisent que ceux d'entre ces faits dont on ne les cite pas pour témoins, sans dire autre chose contre ceux dont on les cite pour témoins, sinon qu'ils sont faits contre les lois, ou par la puissance du démon ; que ces ennemis ont la puissance en main, et plein pouvoir d'examiner tous ces faits à leur aise ; que ceux qui les publient et qui se vantent de les faire n'ont ni crédit, ni autorité dans le monde, et ne peuvent empêcher qu'on ne les examine avec la dernière rigueur ; que ces témoins donnent pour preuves de ces faits d'autres faits sensibles que chacun peut examiner par soi-même, nécessairement liés avec les autres qu'ils publient ; que ces témoins n'ont ni science, ni lettres, ni aucun des talens nécessaires pour persuader le mensonge ; qu'ils souffrent les tourmens les plus cruels, les questions les plus terribles en tous temps, en tous lieux, séparés, confrontés, sans qu'aucun se dédise, ou trahisse les autres, pendant qu'en avouant ils gagneraient l'amitié des grands, et qu'à tenir bon ils n'ont à ga-

gner que les supplices les plus affreux, la misère et la mort; et que ces faits sont crus d'une infinité de personnes qui doivent savoir s'ils sont vrais, ou faux; les témoins qui publient ces faits doivent être persuadés de ce qu'ils disent; ils n'oseraient publier de telles choses, s'ils ne les croyaient pas véritables; or, tels étaient les faits publiés par les Apôtres, tels étaient les Apôtres eux-mêmes, et tels enfin ceux à qui ils annonçaient ces faits: les Apôtres étaient donc persuadés que ce qu'ils disaient était véritable.

Il suit évidemment de ces propositions démontrées, que Jésus-Christ a véritablement fait tous les miracles rapportés dans le nouveau Testament; qu'il s'est relevé du tombeau après sa mort; qu'il est monté au ciel; qu'il a envoyé le Saint-Esprit aux Apôtres, que ceux-ci ont reçu le don des miracles. Il suit de là que les hommes ressusciteront comme Jésus-Christ l'a promis; qu'ils seront jugés selon leurs œuvres, et qu'ils recevront pendant toute l'éternité la récompense, ou le châtiment de leurs actions. C'est la remarque de M. Denys; ce que l'on ne démontre jamais si bien par les raisons abstraites, ce qui découvre clairement l'état de l'homme après sa mort, ce qui met fin à tous les raisonnemens des incrédules et des athées.

Les trois démonstrations et ce qu'on vient d'en inférer, sont le précis et le résultat exact de

tout l'ouvrage. Elles ne contiennent rien qui n'ait été éclairci et très-solidement établi. L'auteur, par ses principes, par ses axiomes, par ses remarques, par ses conséquences, guide successivement l'esprit des lecteurs d'une vérité à l'autre, et les contraint d'avouer qu'il faut, ou se soumettre à la religion chrétienne, ou se soustraire à la raison. (*Journal des Savans*, 1717, pag. 543 de la première édition.)

DEO (Jean), jurisconsulte espagnol, et chanoine de Lisbonne dans le treizième siècle, a fait une Somme que l'on appelle *Cavillationum*; des tables et des concordances du Décret et des Décrétales; de *Abusioibus contra canones*. (Denys Simon, *Bibl. des Aut. du Droit canon et civil*.)

DÉODAT ou DIÉ. Voy. DIÉ.

DEODAT DE SEM. On a de lui, le Triangle des choses passées, des choses présentes et des choses futures dans lequel on voit ce qui est arrivé depuis la création du monde jusqu'à présent, les conciles généraux et provinciaux, les saints de l'un et l'autre sexe; les hérétiques et le temps où ils ont vécu; les saints Pères qui les ont combattus. La description géographique des principaux royaumes; la généalogie des rois et des princes, surtout des princes d'Allemagne; la religion dans laquelle ils vivent; leur âge, leur alliance; les dogmes des diverses religions qui sont répandues sur la terre, et qui sont contraires à la véritable

foi, sans laquelle il n'y a point de salut; le catalogue des cardinaux et des évêques tant orientaux qu'occidentaux, aujourd'hui vivans et comme assemblés dans un concile œcuménique; les prédictions des prophètes, soit pour ce monde, soit pour l'autre; la science des sciences, et l'art le plus nécessaire à toute créature raisonnable; les auteurs les plus célèbres qui ont écrit en différentes langues sur les mêmes matières de ce livre, et qui en ont traité plus au long; à Rome, 1707, volume in-fol. Cet ouvrage est en latin. L'auteur l'a intitulé *Triangulus*, etc., parce que, comme le triangle, il est divisé en trois parties; dans la première, il raconte ce qui est arrivé de plus considérable, selon lui, depuis la création du monde jusqu'à son temps; dans la seconde, il donne la description géographique des royaumes d'Orient et d'Occident, la généalogie des rois de l'Europe, des princes, des comtes, des évêques, les différens dogmes des religions; dans la troisième partie, il examine ce que c'est que l'Antechrist; il fait diverses recherches sur la fin du monde; enfin il traite de la science de bien mourir. Il termine son livre par diverses réflexions sur l'Enfer et sur le Paradis. (*Journ. des Savans*, 1709. *Supplément*, pag. 77 de la première édition, et 60 de la seconde.)

DEO-GRATIAS ou GRACE A DIEU, évêque de Carthage, fut

sacré le 25 octobre de l'an 453. Deux ans après son ordination, Genseric, roi des Vandales, ayant pris la ville de Rome, emmena en captivité la plus grande partie des Romains. Cette multitude de captifs étant abordée aux rivages de l'Afrique, les Vandales et les Maures les partagèrent entre eux, séparant les maris d'avec leurs femmes, et les pères d'avec leurs enfans. L'évêque Deo-Gratias, brûlant d'une charité ardente, employa les vases d'or et d'argent de l'Eglise pour racheter ces pauvres infortunés, les fit loger dans deux grandes églises de la ville, et les visita le jour et la nuit, en leur faisant donner en sa présence tout ce qui leur était nécessaire, jusqu'à ce qu'il mourut dans ce charitable exercice, après trois ans et quelques mois d'épiscopat. Sa fête est marquée au cinquième jour de janvier dans le calendrier de l'Eglise de Carthage, et le Martyrologe romain en fait mention le 22 de mars. Son histoire est dans celle que saint Victor, évêque de Vite qui vivait de son temps, a faite de la persécution des Vandales en Afrique. (Baillet, t. 1, 22 mars, p. 296.)

DÉONAIRES, *Deonarii*. Les Déonaires étaient une sorte de Manichéens, ou de Pauliciens.

DÉPORT, droit que les évêques, ou les archi-diacres, ou les Chapitres, avaient de jouir pendant un an du revenu d'une cure qui était vacante par mort, en faisant desservir; et aussi d'en jouir pendant le litige, si



elle était contestée, en certains diocèses. L'origine de ce droit est incertaine. On présume que les évêques et les archi-diacres le commencèrent comme une espèce d'annate, et qu'il devint ensuite un droit ordinaire qui fut condamné par le concile de Bâle, par celui de Constance, et par la pragmatique-sanction, comme odieux et contraire aux saints Canons. Il fut rétabli depuis, et confirmé par plusieurs arrêts, et ensuite aboli; d'où vient qu'il était licite, pourvu qu'il fût renfermé dans ses justes bornes, et dans la coutume légitime de chaque diocèse, soit pour le temps, soit pour les cas, soit pour la qualité. Ceux qui jouissaient du déport devaient payer les décimes et les autres charges, et faire desservir la cure pendant la vacance. Ils ne pouvaient exiger deux années consécutives de déport, en cas de deux mutations de titulaires en la même année. Le déport cessait pendant le litige, quand il y avait sentence de récréance. Les cures régulières non exemptes étaient sujettes au déport, excepté dans les cas de permutation et de résignation en faveur. (Cabassut, *Jur. can. theor. et prax.*, liv. 5, cap. 4, n. 5. De Sainte-Beuve, t. 2, cas 183. Pontas, au mot DÉPORT.) Dans l'Ordre de Malte, il y avait un droit de déport à la mort des commandeurs au profit de l'Ordre, appelé vacant ou le *moreorum*.

DÉPORTATION, *deportatio*.

Espèce de bannissement usité chez les Romains, par lequel on assignait à quelqu'un une île, ou un autre lieu pour sa demeure, avec défense d'en sortir, sous peine de la vie.

DÉPORTUAIRE. Celui qui était chargé du déport, ou de la desserte d'une cure, pendant que le titulaire n'en percevait pas les fruits. (Voyez DÉPORT.)

DÉPOSITAIRE, *depositarius*, *sequester*, gardien de quelque chose qu'on lui a confiée. Le dépositaire a plusieurs devoirs à remplir : 1° il doit garder les choses qui lui sont confiées avec le même soin que les siennes propres. 2° Il ne peut user de la chose déposée sans le consentement exprès, ou tacite, ou au moins présumé du déposant; autrement il est tenu à restitution, en se servant des choses dont l'usage est appréciable. 3° Le dépositaire libre et ordinaire, c'est-à-dire, celui qui n'est point gagé pour garder le dépôt, ni qui n'y est point tenu par son office, ni qui ne s'est point offert, un tel dépositaire ne répond que de sa fraude et de sa mauvaise foi, et non pas de sa négligence. Au contraire, le dépositaire nécessaire, c'est-à-dire, celui qui est obligé à garder le dépôt, ou à raison de son office, ou à raison du salaire qu'on lui donne, ou parce qu'il s'est offert lui-même, un tel dépositaire répond de sa négligence. 4° Le dépositaire est tenu de rendre la chose déposée quand le déposant la demande, si ce n'est dans quelques circonstan-

ces où il est visible qu'il en veut abuser, comme si un homme lui demandait son épée pour en percer quelqu'un. 5° Le dépositaire est tenu des cas fortuits, lorsqu'il y a mauvaise foi de sa part, ou qu'il est *in mora reddendi*, et non autrement, selon cette maxime de Droit : *Pacto vero, culpa vel mora præcedentibus casus etiam fortuitus imputatur.* (Greg. ix, *in cap. bona fides 2, de Deposito.*) 6° Lorsque deux, ou plusieurs personnes se sont rendues dépositaires d'une même chose, chacune d'elles est tenue en particulier à la restituer toute entière, en cas d'accident, ou même de dol de la part des autres. 7° Le dépositaire est tenu de rendre la chose déposée à celui à qui elle appartient, et non pas à celui qui la lui a mise en main, si elle ne lui appartient pas. 8° Le dépositaire peut exiger du déposant les dépenses légitimes qu'il a faites pour la sûreté, ou le renvoi du dépôt. 9° Un dépositaire ne peut pas user de compensation en retenant un dépôt, pour se dédommager d'une somme que lui doit le déposant, parce que le dépôt est une chose sacrée et privilégiée, dans laquelle le dépôt n'a point lieu selon les lois civiles et canoniques. 10° Le dépositaire qui reçoit un dépôt avec un plein pouvoir de s'en servir pour son utilité, est tenu des cas fortuits. (Sylvius, *in 2, 2°, q. 64, art. 8, quæsito 1, conclus. 7.* Pontas, au mot *Dépôt*. Collet, tom. 1, *Théol. mor.*, pag. 748.) Il suffit d'avoir l'usage

de la raison, pour qu'on puisse être dépositaire. (Ibid.) *Voyez* *Dépôt*.

**DÉPOSITION**, *depositio*. La déposition est une peine infligée par l'Eglise à un ecclésiastique coupable de quelque crime qui le prive de sa juridiction et de son office, c'est-à-dire de la fonction de ses Ordres pour toujours; en quoi la déposition diffère de la suspense qui n'est point perpétuelle de sa nature. La déposition diffère aussi de la dégradation, 1° en ce que la dégradation ne peut se faire qu'en présence du coupable avec les solennités requises, au lieu que la déposition peut se faire par paroles seulement et dans l'absence du coupable; 2° en ce que la dégradation ne peut être infligée que pour les crimes exprimés dans le droit, ni le dégradé rétabli que par le pape, au lieu que le déposé peut être rétabli par l'évêque, et la déposition infligée pour d'autres crimes; 3° en ce que la dégradation met le clerc dégradé entièrement au rang des laïques, à la réserve du caractère qui est ineffaçable; ce que ne fait pas la déposition. (Pontas, au mot *DÉPOSITION*.)

**DÉPOSITION** des abbés et des évêques. (*Voyez* *Abbés*, *Évêques*.)

**DÉPOSSESSION**, action par laquelle on dépossède une personne de sa charge, de son office, etc. Celui qui prenait possession d'un bénéfice pour le contester, ne dépossédait pas pour cela le titulaire, jusqu'à ce qu'il

y eût jugement pour la pleine maintenue.

DÉPOSSESSION, *liberatio*. Délivrance d'une personne possédée par l'esprit malin.

DÉPÔT, *depositum*. Ce terme se prend pour la chose même déposée, ou pour le contrat par lequel on l'a déposée. Le dépôt, pris en ce dernier sens, est un contrat par lequel on donne et on reçoit une chose en garde, à condition de la rendre telle qu'on l'a reçue, non-seulement quant à l'espèce, mais aussi quant à l'individu, au moins pour l'ordinaire. Le dépôt se divise en dépôt simple, ou particulier, et en dépôt judiciaire. Le dépôt judiciaire est celui par lequel un juge ordonne qu'une chose contestée sera déposée en main tierce, pour être rendue à celui des contendans auquel on l'adjugera. Le dépôt simple qui se fait par autorité privée est, ou volontaire, comme lorsqu'on dépose une chose sans qu'on y soit obligé par aucune nécessité, ou nécessaire et forcé, comme lorsqu'on dépose une chose pour la sauver du naufrage, de l'incendie, de tout autre danger. Pour que le contrat de dépôt soit parfait, il faut que celui qu'on en veut charger, l'accepte autrement il n'en est point responsable, à moins qu'il ne soit obligé par son office de le garder, comme les hôteliers, etc. Le dépôt peut fonder deux actions: l'une directe qui donne droit au déposant et à ses héritiers de redemander la chose déposée et

le dédommagement du tort que le dépositaire y a fait par sa faute; l'autre contraire, qui donne droit au dépositaire d'exiger du déposant et de ses héritiers les dépenses nécessaires qu'il a faites pour la conservation du dépôt. (De Ferrière, au mot DÉPÔT. M. Collet, *Théolog. mor.*, tom. 1, pag. 748.) Voyez *Dépositaire et Restitution*, § 4.

DÉPOUILLE, ou *Droit de funérailles*. C'était un droit possédé par quelques archi-diacres, et qui consistait à avoir quelques uns des meubles du défunt curé, déterminés par la coutume. Il y a un traité sur ce droit, imprimé en 1783. (*Institutes ecclésiast.*, pag. 135.)

Les évêques ont prétendu autrefois que la dépouille des curés et des autres bénéficiers, c'est-à-dire, tous leurs effets mobiliers leur appartenaient après leur décès, se fondant sur ce que les biens des églises particulières étaient originaires à la cathédrale. Cette prétention a été condamnée par le troisième concile d'Orléans, par celui de Châlons de l'an 650, et par d'autres. Les papes prétendirent aussi le droit de dépouille des évêques, des abbés, et des autres bénéficiers, pendant le schisme qui régna sous Urbain vi et Clément vii. Ce dernier qui avait son siège à Avignon, se réserva tous les riches bénéfices et la dépouille des bénéficiers décédés pour entretenir sa cour. L'Université de Paris s'opposa à ce droit en France, et le roi Char-

les vi l'abolit en 1385. (De Ferrière, au mot DÉPOUILLE.)

DÉPOUILLE DES MOINES. (*Voyez* PÉCULE, RELIGIEUX.)

DÉPUTATION, *legatio*. Envoi de quelques personnes choisies dans un corps vers une assemblée, pour traiter en son nom de ses affaires. Pour que la députation soit canonique, il faut que tous ceux qui députent soient présens par eux-mêmes, ou par leurs procureurs dans la maison où la députation se fait. Cependant une députation faite par les absens qui envoient leurs billets cachetés pour donner leurs suffrages, ne laisse pas d'être légitime, lorsque telle est la coutume des communautés de donner son suffrage de cette sorte, et que cette coutume n'est défendue par aucune loi. Un député n'est recevable dans une assemblée, que quand il montre sa procuration. (De Sainte-Beuve, tom. 2, cas 54. Pontas, au mot DÉPUTATION.)

DÉPUTÉ. Dans l'Église de Constantinople, le député était une espèce d'huissier, ou de bedeau qui écartait le peuple quand le patriarche marchait, et qui appelait les personnes de condition auxquelles ce prélat voulait parler. C'était aussi une espèce de sacristain chargé du soin des habits sacrés.

DÉPUTÉS, en général, sont des envoyés de la part de quelque corps. Les députés aux assemblées, soit provinciales, soit générales du clergé étaient choisis en cette forme : L'avis donné par MM. les

agens, l'évêque convoquait, suivant l'ordre ancien et accoutumé, les bénéficiers de son diocèse qui étaient ordinairement ceux qui composaient le bureau des décimes, pour nommer les députés à l'assemblée provinciale. Ces députés devaient être nommés expressément dans la députation. Ils devaient être, de plus, constitués dans les Ordres sacrés, et avoir un bénéfice dans le diocèse qui les députait. Les grands-vicaires des évêques ne pouvaient assister à cette assemblée provinciale au nom de leurs prélats, qu'ils n'en eussent reçu un pouvoir spécial ; dans ce cas ils n'avaient, avec les députés, qu'une seule voix. L'évêque même y ayant été, n'aurait eu qu'une voix avec ses députés et grands-vicaires. (*Lois ecclésiastiques, chapitre des Assemblées du Clergé*, n. 5.) Ces députés, une fois choisis dans les diocèses, se rendaient en la ville métropolitaine où se tenait l'assemblée provinciale. La première séance de cette assemblée était employée à examiner les procurations des députés des diocèses, et s'ils avaient les qualités requises par les réglemens. S'il y avait quelque diocèse qui n'eût point envoyé ses députés, on ordonnait qu'il serait passé outre, nonobstant leur absence, après que le métropolitain, ou ses grands-vicaires avaient justifié qu'ils avaient envoyé les lettres d'indiction de l'assemblée. On commençait la seconde séance par la messe du Saint-Esprit, à laquelle

les évêques et les députés de la province assistaient ; ensuite on procédait à la nomination des députés du premier et du second ordre pour l'assemblée générale. L'article 7 du règlement de 1625 ordonnait de faire cette nomination en toute probité et conscience, et défendait absolument les brigues et les recommandations, sous peine, pour ceux qui les auraient employées, d'être déclarés indignes à jamais d'aucune députation. L'assemblée de 1650 déclara en conséquence les nominations des députés faites par égard à des lettres de cachet nulles et de nul effet ; et ceux qui auraient été nommés par cette voie, incapables pour jamais de tous les emplois dans les assemblées. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 86.) Ces députés de l'assemblée provinciale étaient dans les derniers temps au nombre de quatre pour les assemblées du contrat ; deux de ces députés étaient du premier ordre, c'est-à-dire, archevêques, ou évêques, et les deux autres étaient toujours du second ordre.

Pour les assemblées des comptes, on ne députait que deux personnes par province, l'une du premier, l'autre du second ordre. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 104, et suiv.) Les députés du second Ordre devaient être dans les ordres sacrés, posséder un bénéfice payant au moins vingt livres de décimes dans la province qui les députait, et y avoir fait leur résidence pendant un an. Les réguliers bénéficiers

pouvaient être choisis pour cette fonction, comme les séculiers.

Les évêques, les coadjuteurs et les suffragans des archevêques, ou des évêques, ne pouvaient en aucun cas être choisis pour remplir une des places du second ordre, même quand ils auraient eu un bénéfice dans la province. (Règlement de 1625, art. 10. *Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 146.) Mais on pouvait nommer un député du premier et du second ordre du même diocèse, pourvu que celui du second ordre ne fût, ni grand-vicaire, ni official de l'évêque député à l'assemblée générale. (Règlement de l'assemblée de 1646, art. 4.) Les ecclésiastiques nommés aux évêchés furent mis sur les derniers temps au rang du premier ordre, quoiqu'ils n'eussent pas reçu leurs bulles (tom. 8, pag. 145). Les députés une fois nommés à la pluralité des suffrages, on les munissait de leurs procurations que l'on examinait dans les assemblées générales qui avaient le droit de régler le nombre des députés, et de juger de la validité de leurs procurations. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 241-410, jusques à 423.)

Les députés à ces différentes assemblées étaient tenus présens au chœur quand ils étaient chanoines, pendant l'assemblée et le temps qu'il fallait employer pour aller et revenir. C'est la disposition de plusieurs réglemens des assemblées générales, confirmés par des arrêts du con-

seil du Roi, des 13 octobre 1645, 15 novembre 1670 et autres. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 712....718. Les députés jouissaient aussi, dans le même temps de l'assemblée, du privilège de faire surseoir les poursuites des procès et des différends intentés contre eux avant la convocation, ou pendant la tenue de l'assemblée. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 712 jusqu'à 718.)

Quant à la taxe des députés, voici quelle était la disposition du règlement de l'assemblée de 1625 à ce sujet.

ART. XXIII. Les taxes de messieurs les archevêques seront de vingt-cinq livres par jour; des évêques, vingt-quatre livres; abbés, dignités et autres députés, quinze livres; tous lesquels pourront se contenter de moins, si bon leur semble, pour le soulagement des provinces.

XXIV. Les assemblées pour l'audition des comptes ne pourront durer plus de trois mois, les décennales plus de six mois, en ce non compris le voyage et retour desdits députés. Et si pour quelque cause que ce soit, lesdites assemblées étaient prolongées plus long-temps, lesdits députés, ledit temps passé, séjourneront à leurs dépens, et ne pourront prendre aucune taxe dans leurs provinces, à cause de ladite prolongation, sous quelque cause, considération et prétexte que ce puisse être.

XXV. Durant lequel séjour de trois, ou six mois, lesdits députés

ne seront payés qu'à raison des journées qu'ils auront servi, et seront entrés auxdites assemblées, à raison de deux séances par jour; savoir, le matin depuis huit heures jusqu'à onze heures, et l'après-dîner depuis deux jusqu'à cinq, dont ils ne pourront être dispensés, ni désemparer l'assemblée, si ce n'est avec légitime excuse et congé, ou qu'ils ne soient employés pour le service du clergé; et seront tenus d'apporter dans leurs provinces, certificat signé du président et des deux secrétaires, contenant les journées qu'ils auront actuellement servi. Et pourront lesdits députés vaquer à toutes affaires, pourvu qu'ils soient au nombre de huit provinces.

XXVI. Nul ne pourra être agrégé desdites assemblées, excepté l'évêque du lieu où elles se tiendront, sans toutefois qu'il puisse prendre aucune taxe ni gratification quelconque; il ne pourra substituer un autre député en sa place, ni l'adjoindre à sa dite procuration.

La chambre ecclésiastique des États-généraux, dans le quinzième article de son règlement général, dressé dans la séance du 10 décembre 1614, régla la taxe du voyage et retour des députés d'une manière qui fut corrigée par l'assemblée de 1625 en cette forme.

La province de Bordeaux, dix-sept jours.

Toulouse, Auch, Arles et Narbonne, chacun vingt-un jours.

Rouen, huit jours.

Tours, douze jours.

Lyon, treize jours.

Vienna, seize jours.

Embrun, dix-neuf jours.

Bourges, dix-huit jours.

Sens et Reims, cinq jours chacun, et autant pour leur retour. Ces réglemens furent rappelés et confirmés dans l'assemblée de 1645; mais on ne prévint point le temps qui serait donné aux députés pour leur voyage, lorsque les assemblées seraient convoquées, ou transférées en des villes éloignées de Paris, comme à Bordeaux, à Blois et autres lieux; on présuma que l'assemblée le déterminerait par proportion à la distance des lieux.

Par une délibération de l'assemblée de 1645, il est dit que les héritiers des députés décédés, ne jouiront de leur taxe que pour le temps de service qu'ils ont rendu, à compter jusqu'au jour de l'enterrement; et pour les autres absens, quoiqu'ils aient demandé congé, il ne leur sera point pourvu, de taxe que pour le mois entier de leur parlement. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 720 et suiv.)

DERBE, place forte de l'Asurie, attenante à la Cappadoce, selon Ptolémée qui en fait une ville de la première préfecture d'Antioche, en sorte que cette ville n'en serait pas beaucoup éloignée. Le même auteur la joint à la Lycaonie, aussi bien que saint Luc qui dit aux Actes des Apôtres (c. 14, v. 6), que saint Paul y

prêcha l'Évangile. Au reste, c'est le siège d'un évêque de la province de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Voici ses évêques :

1. Daphnus, au premier concile de Constantinople, en 381.

2. Thomas, à celui d'Ephèse.

3. Paul, à celui de Chalcedoine.

4. Cyrique, aux canons *in Trullo*. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 1082.)

DERHAM (Guillaume), chanoine de Windsor, de la société royale de Londres, a donné divers ouvrages, dont les principaux sont : 1° Théologie physique, ou Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, tirée des œuvres de la Création, accompagnée d'un grand nombre de remarques et d'observations curieuses par Guillaume Derham traduit de l'anglais, à Rotterdam, 1726, 2 vol. in-8°; et se vend à Paris, chez H. D. Chaubert. C'est la quatrième édition de cet ouvrage; on y fait voir dans toutes les parties de l'Univers, à l'exception des lieux dont l'auteur n'a point encore entrepris de parler, une fin proposée, un but; en sorte qu'en admettant une fois cette fin, ce but, il est impossible de ne pas admettre une intelligence. La plupart des preuves que M. Derham tire ici des ouvrages de la nature pour montrer l'existence d'un Créateur, sont exposées d'une manière qui tient plus du style oratoire que du dogmatique; ce qui vient de ce que ces preuves

sont un précis des sermons que l'auteur avait prononcés autrefois. Tout l'ouvrage est rempli de citations curieuses et savantes renvoyées aux marges, et qui passent de beaucoup, par leur étendue, le texte du livre. 2<sup>o</sup> Théologie astronomique, ou Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, par l'examen et la description des cieux, enrichie de figures..., traduite de l'anglais sur la cinquième édition, à Paris, chez Chaubert, 1729, in-4<sup>o</sup>. C'est une suite de la théologie physique. L'auteur, dans le discours préliminaire, traite des différens systèmes des cieux, de la pluralité des mondes; il examine si les planètes sont habitables. On ne peut s'empêcher d'admirer quand on lit ce que dit l'auteur du soleil et des planètes, de leurs différentes situations, du rapport que ces corps célestes ont les uns avec les autres; il fait de tout cela un tableau simple et naturel où la magnificence de Dieu frappe de tous côtés. (*Journal des Savans*, 1727, pag. 50; 1729, pag. 327.)

DERLINGTON, ou DARLINGTON (Jean), dominicain et archevêque de Dublin en 1279. (V. aux archevêques de Dublin.)

DERKENNIS (Ignace), jésuite d'Anvers, né en 1598, entra dans la société en 1614, et mourut le 29 juillet 1656. On a de lui, 1<sup>o</sup> Thèses de l'Eucharistie, à Anvers, 1638. 2<sup>o</sup> Traité de Dieu, de la Trinité et de la création, à Bruxelles, en 1655. 3<sup>o</sup> Thèses de la Grace et du Libre-Arbitre

contre Jansénius, à Anvers, en 1641. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2170.)

DERNAY (Bonaventure), de l'Ordre des Frères-Mineurs, natif de Liège, et auteur de l'ouvrage intitulé : Pratique de la Justice chrétienne pour tous les mois de l'année, à Cologne, en 1630. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1959.)

DERNIER ÉTAT, en matière bénéficiale, était la possession du collateur de conférer, ou de présenter, résultante du dernier acte de collation, ou de présentation.

De Roie, professeur en Droit dans l'Université d'Angers, dans son commentaire sur le chapitre *consultationibus*, dit que les interprètes disputent entre eux, pour savoir combien il fallait de présentations pour établir le dernier état du patronage, et qu'après beaucoup de diversités d'opinions, l'usage a prévalu qu'un seul acte suffisait, pourvu que ce fût le dernier, et qu'il eût été admis par l'ordinaire. Cette maxime avait lieu, non-seulement contre le véritable patron du bénéfice, mais même contre l'évêque qui voulait conférer le bénéfice vacapt librement et de plein droit; en sorte qu'un laïc, avec un seul acte de présentation qu'il avait fait de bonne foi à la dernière vacance du bénéfice, aurait fait provisoirement maintenir son présenté contre l'évêque, quoiqu'il n'eût prouvé son droit que par



ce seul acte de présentation.

Les arrêts jugèrent la même chose, c'est-à-dire, qu'un seul acte suffisait pour établir une possession, pour intenter l'action en trouble et en complainte, et pour demander à y être maintenu. (*Voyez* M. Louet, lettre P, somm. 20; Chopin, *Police sacrée*, liv. 1, tit. 3; et le *Journal du Palais*.) Mais ces maximes n'avaient lieu que lorsqu'il s'agissait d'une cure, ou autre bénéfice à charge d'âme; car un semblable bénéfice ne pouvait rester sans titulaire; une église de cette espèce ne pouvait demeurer veuve; ainsi il fallait nécessairement adjuger la possession provisoire à l'un des deux contendans, et l'on préférerait celui que présentait le patron qui avait le dernier état.

Il en était autrement en matière de bénéfice simple; les juges pouvaient s'écarter de cette règle, et, en prononçant un appointement sur le fond du droit, ils pouvaient ordonner le séquestre des fruits; c'est le parti que la cour prit par arrêt du 31 décembre 1737, rendu sur les conclusions de M. d'Aguesseau, avocat-général, en confirmant la sentence rendue entre les seigneurs de Morfontaine et Berlancourt, diocèse de Laon, sur un droit de patronage, laquelle en appointant ordonnait le séquestre par provision. (M. Denisart, *Coll. de Jurisprud.*, au mot *Dernier État*.)

**DÉROGATION**, *derogatio*. Acte contraire à un précédent

qui le révoque. Une loi nouvelle emporte dérogation à une précédente. (*Voyez* Loi.) Un second testament est une dérogation au premier.

**DÉROGATION**, se dit aussi du droit que le pape a de déroger au droit des ordinaires par prévention, et de déroger au droit des patrons ecclésiastiques. (*Voy. PRÉVENTION*.)

**DÉROGATOIRE**, *derogans*. Une clause dérogatoire est une clause qui emporte dérogation. En matière de testament, on appelle clause *dérogatoire* une certaine sentence, chiffre, ou caractère secret que le testateur insère dans son testament, et dont il se réserve à lui seul la connaissance, y ajoutant la condition qu'il ne veut pas qu'aucun testament qu'il pourrait faire ensuite puisse être valable, si cette clause dérogatoire n'y est insérée mot à mot. (*Voyez* TESTAMENT.)

**DÉSAPPROPRIATION**. Ce terme se prend, 1° pour le détachement des choses temporelles nécessaire à tous les chrétiens, qui n'est autre que la pauvreté évangélique commandée par Jésus-Christ; 2° pour le renoncement réel à la propriété de ces choses temporelles, tel qu'il est dans les religieux; 3° pour un amour de Dieu si pur et si désintéressé, qu'on l'aime et qu'on le serve uniquement pour lui-même, en sorte que l'homme désapproprié n'a égard, ni à sa propre perfection, ni à son mérite, ni à la beauté de la vertu,

ni même à la récompense éternelle, mais à la seule gloire de Dieu, sans qu'il perde néanmoins le fonds des vertus. C'est ainsi que parlent les mystiques.

DESBORS (Olivier), sieur de Doires, prêtre du diocèse de Rouen, a été quelque temps membre de la congrégation de l'Oratoire vers la fin du dix-septième siècle. Il en sortit, et exerça dans Paris le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'édification. Nous connaissons de lui deux ouvrages imprimés; le premier est un traité de la manière de prêcher, imprimé à Rouen en 1700, in-12. Feu M. Gibert en fait l'éloge et la critique dans ses Jugemens des Savans sur les maîtres d'éloquence, tom. 3. On peut voir aussi la Bibliothèque française, ou Histoire de la Littérature française, etc., tom. 2 où l'on rend compte du même traité. Le second ouvrage de M. Desbors a pour titre : La Science du Salut renfermée dans deux paroles, *il y a peu d'élus*, ou traité dogmatique sur le nombre des élus, à Rouen, 1701, in-12, réimprimé dans la même ville en 1728, sous la même date de 1701. L'auteur s'y est caché sous le nom d'Amelincourt. A la fin de la préface, l'auteur promet un second volume où il devait développer les conséquences du principe établi dans le premier. On ne croit pas que cette suite ait jamais paru. On en connaît un manuscrit in-4° qui paraît de la main de l'auteur, et corrigé par

lui. Le titre est la Science du Salut, ou Traité dogmatique sur le nombre des élus, second volume, contenant les conséquences et les instructions qui se tirent du principe établi dans le premier. (Moréri, édit. de 1759.)

DESCENDANCE, est une suite de filiations relatives à une certaine souche, ou père commun; et les descendans sont ceux qui sont nés d'une souche commune, à commencer depuis le premier degré de filiation jusqu'à l'infini. On les appelle descendans, ou petits-enfans, sans distinction de sexe ni de degré.

DESCHAMPS (M.), docteur de Sorbonne, né en 1697 à Virumerville, village du pays de Caux, ayant embrassé l'état ecclésiastique, prit l'Ordre de la prêtrise en 1721, et fut nommé en 1728 à la cure de Saint-Jean de Dangu, au diocèse de Rouen, où il n'alla résider qu'après avoir reçu le bonnet de docteur à Paris. Un petit nombre de paroissiens et le secours de trois chapelains fondés dans l'église paroissiale, le mirent à portée de se livrer à toute son ardeur pour les sciences. Levé tous les jours à cinq heures du matin, il partageait son temps entre les devoirs de son état et l'étude. Doux, affable, modeste et profond, il était aimé et recherché. Il fonda à perpétuité une maîtresse d'école pour l'instruction des filles de sa paroisse; et après sa mort qui arriva le 3 octobre 1759, ses paroissiens firent graver sur une pierre de marbre posée dans le

chœur de leur église une épithèque pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits. M. Deschamps a laissé une traduction nouvelle du prophète Isaïe, avec des dissertations préliminaires et des remarques, à Paris, chez Debure l'aîné, 1760, in-12. Plusieurs de ses amis se sont cotisés pour fournir à une partie de la dépense nécessaire à l'impression de cet ouvrage posthume, fruit de plus de vingt ans de travail. La mort l'empêcha d'achever un commentaire littéral sur les Psaumes et sur d'autres parties de l'Écriture, auquel il travaillait depuis quelques années. (*Journal des Savans*, 1761, pag. 408.)

DESCHAMPS (Étienne), jésuite. (*Voyez* CHAMPS.)

DESCHAMPSNEUFS (Pierre), jésuite, de Nantes, entra dans la société en 1621, mourut le 20 mai 1675, et laissa, 1° les Psaumes de David et les Cantiques, avec une explication latine, courte et littérale, à Paris, 1648. 2° Axiomes évangéliques, tirés des livres du nouveau Testament, ibid., 1647. 3° Autres Axiomes conformes aux paroles de J.-C. et des Apôtres, ibid., 1659. (Dupin, *T. des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, p. 2341.)

DESCOUSU (Celse-Hugues), jurisconsulte, né à Châlons-sur-Saône vers la fin du quinzième siècle, fut professeur en Droit canon à Montpellier, et mourut en Espagne, on ne sait en quelle année. On a de lui, entre autres ouvrages, 1° *Infortiatum, cum præfatione Celsi-Hugonis Dis-*

*suti, etc.*, à Paris, 1510. 2° *Baldi de Perusio et Lanfranci de Oriano brixiensis, practicæ juris; cum apostillis Celsi-Hugonis Dissuti*, à Lyon, in-8°, 1513; et à Paris, in-4°, 1521. 3° *Guelmi de cuncto commentarii super Codices, cum apostillis et indice per Celsum-Hugonem Dissutum*, in-fol.; Lugd., 1613. 4° *Dyni Mugellani apostillæ super infortiato, et Digesto novo, cum additionibus Celsi-Hugonis Dissuti*, in-8°; Lugduni, 1513. 5° *Philippi-Franci commentarii in sextum librum Decretalium, cum additionibus Celsi-Hugonis Dissuti*; Lugd., 1513. 6° *Jacobi de Bellovisu practica judiciaria in criminibus, cum annotationibus celeberrimi domini Honorati Pugeti, etc., ad unguem quoque per Celsum-Hugonem Dissutum, etc., alimata*; Lugd., 1516, in-8°. 7° *Celsi-Hugonis Dissuti destructorium cautelarum Bartolomæi Capolæ*. 8° *Dyni Mugellani commentarii in titulum de Regulis juris, sexti decretalium, cum notis Nicolai Boerii, et additionibus Celsi-Hugonis Dissuti*; Lugd., 1525, in-8°. 9° *Baldi Perusini commentarii in libros tres priores Codicis, cum apostillis Alexandri Tartagni, Andreæ Barbatie et Celsi-Hugonis Dissuti*; Lugd., 1532, in-fol. 10° *Bartholi de Saxo-Ferrato opera, cum additionibus Celsi-Hugonis Dissuti*; Lugd., 1532 et 1535, 5 vol. 11° *Repertorio de todas las Le-ges del reyno de Castilla, abreviadas, y reducidas en forma de*

*repertorio decisivo per el orden del A. B. C.*, fol. Pincisæ, 1547.

12° *Baldi Perusini commentarii in infortiatum, et codicem, cum annotationibus Celsi-Hugonis Dissuti*; Lugd., 1548, in-fol.

13° *Domini à S. Geminiano commentarii in librum sextum decretalium, cum additionibus Celsi-Hugonis Dissuti*, Ventiis, 1578, in-fol. 14° *Consilia Celsi-Hugonis Dissuti, Cavillonii, Celtae, juris utriusque Doctoris*, Lugd., 1586, in-fol. (Voyez la vie de cet auteur par M. Bouthier, ancien président à Mortier au parlement de Dijon, dans son Histoire des Commentateurs de la coutume de Bourgogne, de l'édition de ce savant magistrat, in-fol., à Dijon, 1742.)

DESCOUSU (Celse-Hugues), différent de celui précède, et chanoine de Châlons. On lui attribue l'édition des Pères des Déserts, par saint Jérôme, en 1512, in-fol., et quelques autres ouvrages.

DESGABETS (don Robert), bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, était d'une famille noble du diocèse de Verdun. Il naquit au village de Diegny dans ce même diocèse, et fit profession dans l'abbaye de Haut-Viller, au diocèse de Reims, le 2 juin 1636. Il se distingua par ses emplois, par son érudition et par son zèle pour l'État dont il inspira l'amour à ses confrères. Il enseigna un cours de théologie dans l'abbaye de Saint-Èvre de Toul, depuis le 25 juillet 1635 jusqu'au

21 avril 1655. Il fut prieur de Saint-Arnoult à Metz, et visiteur de la congrégation. Il mourut à Breuil, proche de Commerci, le 13 mars 1678, après avoir composé plusieurs ouvrages en différens genres dont il n'y en a que peu d'imprimés. On garde les autres manuscrits dans l'abbaye de Saint-Michel en Lorraine. Ceux qui sont à notre sujet sont, les Fondemens de la Philosophie et de la Mathématique chrétienne. Lettres sur diverses matières de Philosophie et de Théologie. Lettre où l'on essaie de donner une harmonie des Sciences divines et humaines. Écrit à M. le cardinal de Retz, touchant l'action positive du péché et le concours. Conclusion des Écrits de dom Robert, pour servir d'éclaircissement à M. le cardinal de Retz. Incompatibilité de la Philosophie de M. Descartes, avec le mystère de l'Eucharistie, et une Réponse à un écrit contre cet ouvrage. Explication de la Grâce suivant les principes de M. Descartes. Traité de la Religion chrétienne, fait selon les principes de M. Pascal. Lettre touchant l'explication du mystère de l'Eucharistie. Lettre à un prince pour la réfutation du père Pardies. Explication de la manière dont le corps de Jésus-Christ est présent dans le Saint-Sacrement de l'autel. Réflexions sur le sens naturel des paroles de l'institution du très-Saint-Sacrement de l'autel. Lettre sur l'Eucharistie. Examen des Ré-

flexions physiques d'un auteur de la religion P. R., sur la transsubstantiation. Objections proposées contre l'opinion de M. Descartes, touchant le Saint-Sacrement, par le père Poisson de l'Oratoire. Explication de l'opinion de M. Descartes, touchant l'Eucharistie. Lettre sur la même matière. Autre lettre à un évêque. Mémoire sur les contestations du temps. *Explicatio presentiae realis in sacra Eucharistia*. Réfutation de la Réponse de M. Claude au livre intitulé : *La Perpétuité de la Foi*. Discours de l'état de la nature innocente, selon les principes de saint Augustin. Transfusion du péché originel, expliquée par des principes évidens. Parallèle des Systèmes de saint Augustin et de saint Thomas, touchant l'ordre des décrets divins, la prédestination, la grace et la liberté. Examen de la prédétermination physique de saint Thomas, par rapport aux systèmes de saint Augustin touchant la prédestination et la grace. De l'Incarnation du Verbe divin. L'union de la Foi et de la raison humaine dans le mystère de la très-sainte Trinité. Lettres touchant le mystère de la très-sainte Trinité. Pensées touchant la justification et le principe de la mort chrétienne. Explication de la doctrine du concile de Trente, touchant l'attrition. Les principes de la conduite pastorale. Une lettre à don Mabillon, sur son traité des Azimes, datée du 27 mars 1674;

elle se trouve dans le premier tome des œuvres posthumes des pères Mabillon et Ruinart. Une lettre aux Religieux de sa congrégation pour les porter à l'étude. Une autre lettre au révérend père, président de la congrégation, prieur de saint Airy, datée du 30 septembre 1670, où il explique ses sentimens sur l'Eucharistie, et se rétracte des discours trop hardis qu'il avait tenus sur ce sujet, etc. (Dom Calmet, *Bib. lorr.*, au mot GABETS.)

DESHÉRENCE, *jus in caduca bona*. Droit par lequel les biens vacans d'un défunt qui n'avait point d'héritiers, appartenaient au Roi, ou aux seigneurs haut-justiciers dans l'étendue de leurs terres, selon la coutume. Quelques coutumes, comme celle de Normandie, ne reconnaissent point de parens capables de succéder au-delà du septième degré d'autres en reconnaissent jusqu'au dixième, et les autres à l'infini. En quelques lieux, la ligne maternelle succédait à l'infini à la ligne paternelle qui était éteinte; et en d'autres, la ligne maternelle ne succédait point à la paternelle, ni la paternelle à la maternelle. Le droit de deshérence n'avait point lieu lorsqu'un mari qui n'avait, ni enfans, ni autres héritiers, laissait une femme en mourant, *ab intestat*, parce que cette femme succédait en ce cas à son mari. C'est la disposition du droit romain fondé sur l'équité naturelle, et suivie par tous les jurisconsultes français.

*Maritus et uxor ab intestato invicem sibi in solidum pro antiquo succedant, quoties deficit omnis parentum, liberorumve, seu propinquorum legitima, vel naturalis successio, fisco excluso.* (*Leg. unica cod. unde vir et uxor, etc.*) Le droit de déshérence, tant à l'égard du Roi que des seigneurs haut-justiciers, supposait toujours l'obligation d'acquitter les dettes du défunt. (Domat, *Lois civiles*, tome 1, Préface de la seconde partie. Pontas, au mot *HÉRITIERS cas, 4 et 10.*)

**DESINCAMÉRATION.** Terme de Droit qui regarde la cour romaine, et qui signifie l'action par laquelle le pape démembre quelque terre de la chambre apostolique.

**DÉSIR.** On peut désirer sa propre mort, pour n'être point exposé au danger de pécher, pour posséder Dieu, et par d'autres motifs semblables, pourvu que ce soit sans impatience et toujours avec une humble conformité à la volonté de Dieu. On peut aussi désirer qu'il arrive des disgrâces temporelles au prochain, non par haine pour lui, mais pour son bien spirituel, pour empêcher qu'il ne nuise aux autres par un zèle de justice, etc. *Potest aliquis, salva caritate, optare malum temporale alicui, et gaudere, si contingit; non in quantum est malum illius, sed in quantum est impedimentum malorum alterius... vel communitatis aut ecclesiæ: similiter de malo etiam ejus qui in malum*

*temporale incidit secundum quod per malum poenæ impeditur frequenter malum culpæ ejus.* (Saint Thomas, in 3, *Sentent.*, dist. 30, art. 1, ad. 4.)

**DÉSIRANT** (Bernard), natif de Bruges, religieux augustin, docteur en théologie de la Faculté de Louvain, ayant été obligé de quitter tous les pays de l'obéissance du roi catholique, en 1708, se retira à Aix-la-Chapelle, d'où il fut appelé à Rome par le pape Clément XI. Il y composa plusieurs ouvrages en faveur de la bulle *Unigenitus*, dont le plus connu est un in-4°, intitulé: *Concilium pietatis de non sequendis errantibus*, etc. Il fut professeur du collège de la Sapience à Rome où il mourut sous le pontificat de Benoît XIII. (Voyez le septième volume des Lettres de M. Arnaud, et un ouvrage intitulé: *Le Père Désirant*, ou *la Fourberie de Louvain.*)

**DÉSIRÉ** (saint), évêque de Bourges, *sanctus Desideratus*. Ce Saint, né dans le territoire de Soissons, fut élevé dans les lettres et la piété chrétienne avec deux de ses frères, par le soin de ses parens. Il fut fait évêque de Bourges après la mort de saint Arcade, assista au cinquième concile d'Orléans de l'an 549, et mourut le dimanche huitième jour de l'an 550, selon l'opinion la plus probable, après avoir travaillé pendant neuf ans d'épiscopat à déraciner le vice et à faire fleurir la vertu dans toute l'étendue de sa métropole.

Sa vie, écrite par un abbé du monastère de Le Bœuf en Limpsin, n'est qu'une copie de celle de saint Ouen, selon le père Le Cointe, qui fait le parallèle de ces deux vies sur l'année 549, p. 754. (Bailliet, tom. 2, 8 mai, pag. 152.)

**DESLOIX**, ou **DÉS-LOIX** (Jean), Artésien, et dominicain du couvent de Saint-Omer, vint en France après avoir fait ses études dans son pays, et reçut l'an 1613 le degré de docteur en théologie dans l'Université de Caen. Rappelé en Flandre, il eut souvent occasion d'y faire briller, dans les principales chaires, ses grands talens pour la prédication. Il n'en avait pas moins pour le gouvernement, et il en donna des preuves tant en qualité de prieur des couvens de Valenciennes et de Saint-Omer, que de provincial de la province de la Basse-Allemagne; charge à laquelle il fut élu dans le Chapitre tenu à Utrecht en 1619, et pendant laquelle il augmenta considérablement le nombre des maisons de son Ordre dans l'étendue de sa province. En 1623, la congrégation des Cardinaux le nomma inquisiteur de la foi pour Besançon et le comté de Bourgogne; emploi qu'il exerça pendant vingt-huit ans, et dont il se démit après ce terme pour retourner dans sa patrie. Il y fut encore prieur du couvent des dominicains de Mons, ensuite de celui de Saint-Omer, et enfin provincial pour la seconde fois. Il fit exactement la visite de sa

province pendant les quatre ans de sa charge, quoiqu'il fût déjà âgé de 85 ans lorsqu'il comença à l'exercer, et mourut à St.-Omer le 22 janvier 1658, à l'âge de 90 ans. On a de lui, 1° *Speculum inquisitionis bysantine, ejus vicariis et officiariis exhibitum*, à Dol, 1628, in-8°. L'auteur y a ajouté un traité intitulé : *Jus canonicum pro officio sancte inquisitionis*. 2° *L'inquisiteur de la Foi représenté* : c'est une espèce d'abrégé de l'ouvrage précédent, imprimé à Lyon (ou plutôt à Besançon) en 1630, in-8°. 3° Exercices spirituels pendant la célébration de la sainte messe, à Douai, chez Balthazard Bardou, 1617, in-8°. Il ne faut pas confondre cet auteur avec un autre dominicain du même couvent nommé comme lui Jean Desloix. Ce dernier était son neveu, et fut aussi prieur de Saint-Omer, professeur en théologie et définiteur de la province de la Basse-Allemagne. (Le père Échard, *Scr. Ord. Prædic.*, tome 2, p. 589. (Valère-André, *Bibl. belg.* édit. de 1739, in-8°, t. 2, pag. 627.)

**DESLYONS** (Jean), naquit à Pontoise l'an 1615, d'une bonne famille de cette ville, et non à Senlis, comme le dit M. Le Clerc dans sa Bibliothèque de Richelieu. Il vint de bonne heure à Paris pour y faire ses études; et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se mit sur les bancs pour être reçu docteur de la maison et société de Sorbonne. Il n'était encore que bachelier lorsqu'il fut pourvu du doyenné

et de la théologale de Senlis, sur la résignation qui lui fut faite de ces deux bénéfices par M. Matthieu Huttin; et il en prit possession le 11 septembre 1638. Il reçut le bonnet de docteur le 5 juin 1640, et se retira ensuite à Senlis. En 1656, il se fit retrancher de la Faculté avec plusieurs autres docteurs, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de M. Arnaud, et mourut le 26 mars 1700, âgé de 85 ans. Il fut enterré dans la cathédrale, et dans un cercueil de plomb qu'il s'était préparé lui-même, non par un esprit de pompe et de vanité, comme il le dit dans son testament, mais parce qu'il regardait comme un abus d'ensevelir les morts les uns sur les autres, soit dans les églises, soit dans les cimetières. *Non licet mortuum super mortuum mitti.* Concil. Antissiodor. can. 15. Le Chapitre de Senlis fit l'éloge de M. Deslyons, dans une lettre circulaire qui est imprimée en une feuille in-4°. « Jamais homme, est-il dit dans » cet éloge, n'eut un esprit plus » pénétrant, un jugement plus » solide, ni un génie plus étendu pour toutes les sciences, » qu'il avait cultivées, avec tant » de soin, qu'il les possédait » toutes au plus haut degré. Un » travail immense, joint à cet » heureux naturel, l'avait rendu » l'homme du siècle peut-être » le plus savant, soit dans les » saintes Écritures, soit dans la » doctrine des Pères... Ses éloquentes prédications demeu-

» reront long-temps gravées dans » le cœur et dans la mémoire » des fidèles de ce diocèse ».

Le père Nicéron observe que ce que M. Deslyons avait le plus étudié et ce qu'il savait le mieux, étaient les rites et les pratiques du moyen âge de l'Eglise; mais que son style est fort peu châtié et assez embarrassé en plusieurs endroits, et que l'éloquence qu'on lui attribue ne paraît guère dans les pièces imprimées que l'on a de lui. Ces pièces sont, 1° une homélie prêchée à la cathédrale de Senlis le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, et intitulée : L'enlèvement de la Vierge par les Anges. Elle fut imprimée à Paris en 1647, in-12, et en 1651, in-4°, avec la censure qui en fut faite par Nicolas Sanguin, évêque de Senlis, et les autres pièces touchant cette affaire. On y trouve les éclaircissemens de M. Deslyons, l'accord qu'il passa avec M. l'évêque de Senlis, et l'acte par lequel ce prélat leva sa censure. 2° Deux lettres à M. Arnaud. 3° Discours ecclésiastique contre le paganisme du *Roi boit*; à Paris, 1664, in-12, et 1670, sous ce titre : Traités singuliers et nouveaux contre le paganisme du *Roi boit*. Le premier, du jeûne ancien de l'Eglise catholique la veille des Rois. Le second, de la royauté des Saturnales, remise et contre-faite par les chrétiens charnels en cette fête. Le troisième, de la superstition du Phébé, ou de la sottise du Febué. Cet ouvrage



qui est fort curieux, a été mal réfuté par le sieur Barthélemy, avocat de Senlis, dans un écrit intitulé : *Apologie du Banquet sanctifié de la veille des Rois* ; Paris, 1664, in-12. On trouve dans cet ouvrage deux faits singuliers. 1° M. l'évêque de Belley, prêchant à Paris, à Saint-Gervais, le jour des Rois, commença son sermon par ces mots : *Phœbe Domine* ; et après avoir comparé le gâteau des Rois à la communion de l'Eglise, il en fit le partage, et en donna une part, après Dieu, à tous ceux qui composaient la hiérarchie de l'Eglise. L'auteur dit avoir été présent à ce sermon. 2° M. Rose, évêque de Senlis, prêchant un jour dans sa cathédrale, donna vingt jours d'indulgences à tous ceux qui, étant rois ou reines la veille de l'Épiphanie, iraient à l'offrande le jour des Rois à leur messe de paroisse. 4° Une oraison funèbre de dame Henriette de Budos, duchesse de Saint-Simon ; à Paris, 1671, in-4°. 5° Un éclaircissement de l'ancien droit de l'évêque et de l'Eglise de Paris, sur Pontoise, etc., avec un discours sur la même matière à M. Rouxel de Médavy, archevêque de Rouen, in-8°, Paris, 1694. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. 6° Un *factum* in-fol., Paris, 1684. Cette pièce est pleine d'aigreur et en même temps d'érudition ecclésiastique, au sujet de mademoiselle de Theuville, nièce de M. Deslyons, qui avait intenté procès à son père pour avoir le

bien de sa mère. M. Arnaud en particulier y est très-maltraité et poussé avec la dernière rigueur, dit le P. Nicéron. Un anonyme a réfuté cet article des *Mémoires du savant bernabite* ; et sa réfutation, sous le titre de *Justification de M. Arnaud*, au sujet de M. Deslyons, a été insérée dans la *Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe*, à l'année 1332, page 409. 7° Une lettre à M. de Bragelongne, nouveau doyen de Senlis, touchant la symphonie et les instrumens de musique qu'il permit d'introduire aux ténèbres, 1698, in-4°. Cette lettre a été réimprimée dans le recueil suivant : *Critique d'un docteur de Sorbonne sur les deux lettres de MM. Deslyons*, ancien, et de Bragelongne, nouveau doyen de la cathédrale de Senlis, touchant la symphonie et les instrumens qu'on a voulu introduire dans leur église aux leçons de ténèbres, 1698, in-4°. Outre cela, M. Deslyons a laissé plusieurs petits ouvrages qui n'ont point été imprimés ; tels que son testament, en date du 18 mars 1699, en 31 pag. in-fol. Une lettre ecclésiastique touchant la sépulture des prêtres, dans laquelle M. Deslyons prétend qu'ils doivent être enterrés comme les laïcs, la face et les pieds tournés vers l'autel. Réplique à M. l'abbé de Saint-Cyran, sur la sépulture des clercs et des prêtres, le visage tourné vers l'Occident. Épître apologétique pour le jeûne de la veille de la

Pentecôte, à M. l'évêque de Chartres, etc. (Le P. Nicéron, dans ses *Mém.*, t. 11, p. 322 et suiv.)

DESMAHIS (Marie Grosteste), de Paris, originaire d'Orléans, ministre converti et chanoine de la même ville, né le 22 décembre 1649, converti vers l'an 1680, mort le 26 octobre 1694, a publié : *La Vérité de la Religion catholique, prouvée par l'Écriture-Sainte*, à Paris, 1696. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2537.)

DESMARES (Toussaint), prêtre de l'Oratoire, naquit à Vire en Basse-Normandie, sur la fin du seizième siècle. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris où le père de Bérulle qui avait été son directeur, prit un soin particulier de sa conduite. Il fut un des députés à Rome pour défendre la doctrine de Jansénius, lorsqu'on en poursuivait la condamnation à Rome sous le pape Innocent x. Il mourut le 19 janvier 1687, âgé de quatre-vingt-sept ans. On a de lui les ouvrages suivans : 1° Relation véritable de la conférence entre D. Pierre de Saint-Joseph, feuillant, et le père Desmares, prêtre de l'Oratoire, chez M. l'abbé Olier, alors curé de Saint-Sulpice, Paris, 1652, in-4°. 2° Réponse d'un docteur en théologie au R. P. Pierre de Saint-Joseph, feuillant, etc., en 1652, in-4°. 3° Réponse d'un docteur en théologie à M. de Chamillard, professeur en théologie, en 1656. 4° Lettre d'un ecclésiastique à un évêque, en 1652,

in-4°. 5° Lettre d'un ecclésiastique de Reims, ami des jésuites, au R. P. dom Pierre de Saint-Joseph, feuillant, sur le sujet de quelques vers ridicules qu'il lui envoie, etc., en 1652, in-4°. 6° La Censure de la Faculté de Théologie de Reims, contre le Libelle d'un jésuite, sur le sujet de Gothescalque, envoyé au P. Pierre de Saint-Joseph, feuillant, etc., en 1652, in-4°. 7° Les saints Pères de l'Église vengés par eux-mêmes des impostures du sieur de Marandé, dans son livre des Antiquités de l'Église, etc., par le sieur de Sainte-Anne, Paris, 1652, in-4°. M. Dupin, dans sa Table de l'Histoire ecclésiastique du dix-septième siècle, attribue cet ouvrage à M. Lombard, sieur du Trouillas. 8° Lettre d'un ecclésiastique au R. P. de Lingendes, provincial des jésuites de la province de Paris, touchant le livre du père Le Moine, jésuite, de la Dévotion aisée, en 1652, in-4°. 9° Remontrance chrétienne et charitable à M. l'abbé Olier, sur le sujet du Sermon qu'il fit dans l'église de Saint-Sulpice, le jour de la fête dernière de ce Saint, par un ecclésiastique de ses auditeurs, en 1653, in-4°. 10° La première partie de l'ouvrage intitulé : *L'Idée du Sacerdoce et du Sacrifice de J.-C.*, et plusieurs manuscrits. (Mémoires manuscrits.)

DESMARETS (Charles), prêtre de l'Oratoire, était de Dieppe. Il entra dans la congrégation de

l'Oratoire en l'an 1619, et devint curé de Sainte-Croix-Saint-Onen de Rouen. Il mourut le 25 mai 1675, âgé de soixante-treize ans. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Élévation sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, imprimé en 1676 et 1677, à Paris, chez Coignard, sous ce titre : *Élévation à Jésus-Christ Notre-Seigneur, sur sa Passion, sa mort, etc.* (Mémoires du temps.)

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Jean), de l'Académie française, mort en 1676, âgé de près de quatre-vingts ans, a donné : *Réponse à l'Apologie de Port-Royal*, à Paris, 1666. La vie de la Madelaine, en vers, avec des figures. La Vérité des Fables. Les Délices de l'Esprit. Une traduction de Rodriguez, d'espagnol en français, à Paris en 1674. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2353, et Addition, pag. 2931.)

DESMOLETS (Pierre Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Paris. Nous avons de lui : *Historia Ecclesiae Parisiensis à Gerardo Dubois*, in-fol., 2 volumes. Il a travaillé au second volume qui a paru en 1710. *Bibliotheca sacra*, par le P. Le Long, 1724, in-fol., 2 vol. Le père Desmolets en est l'éditeur. *De Tabernaculo fœderis*, par le père Lamy, in-fol. 1720. Le père Desmolets l'a publié, et y a ajouté la dissertation sur le temple de Salomon. *Institutiones catholicae in modum catecheseos*, 1725, in-fol., deux volumes. Il est l'éditeur de cet ouvrage du père Poujet, et y a

ajouté les passages cités. Il a publié le troisième et le quatrième volume des *Cérémonies de l'Église*, par dom Claude Le Vert, in-8°. Nouvelles littéraires, en 1723, in-8°. L'abbé Goujet a travaillé à cet ouvrage. Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire, 1726, onze volumes in-12. Le troisième volume du recueil des pièces d'histoire et de littérature, in-12, est de lui. Il a publié la version de Polyen, du père Lobinau, deux volumes in-12. Il est éditeur de l'Histoire de l'Empire Ottoman, traduite par M. de Ponquières, in-4°, 1743, et in-12, quatre volumes, et des Sermons du père de La Roche, 8 vol. in-12. (*La France littéraire.*)

DESMONT (Remi), bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, natif de Novy en Champagne, profès de Saint-Maurice de Beaulieu le 9 juin 1722. Nous avons de lui, le Libertinage combattu par le témoignage des Auteurs profanes, 1744 et 1747, deux volumes in-12. Méthode latine et chrétienne où l'on apprend le latin, et où l'on s'instruit en même temps de la religion, 1756, in-12. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.* ; et *la France litt.*)

DESORMEAUX (N.), auteur de l'abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne, depuis sa fondation, 5 vol. in-12, à Paris, chez Duchêne, 1759.

DESPENCE, ou plutôt DÉPENCE (Claude), issu, du côté de son père, de la famille des seigneurs d'Espence en Champa-

gne, et du côté de sa mère de l'illustre maison des Ursins, né l'an 1511, était du diocèse de Châlons-sur-Marne. Il fit ses Humanités à Paris dans le collège de Calvi; sa philosophie dans celui de Bauvais, et sa théologie dans celui de Navarre, où il fut connu du cardinal de Lorraine qui le prit chez lui, le mena en Flandre en 1544, et à Rome en 1555 où le pape Paul IV eut la pensée de le faire cardinal; ce qui n'eut point de suite, au grand contentement de Despençe qui en remercia Dieu dans son épître dédicatoire du livre des Devoirs des Pasteurs, et dans son apologie. Il assista à une conférence de douze théologiens, que François I<sup>er</sup> assembla à Melun, pour avoir leur avis touchant les questions qui devaient être traitées au concile de Trente. Il fut envoyé en 1547, par le roi Henri II, à ce concile qui avait été transféré à Bologne. Il se trouva en 1560 aux États d'Orléans, et en 1561 au colloque de Poissi, où il convint avec les calvinistes de plusieurs articles dont les évêques et les autres théologiens ne furent pas satisfaits. En 1543, il avait avancé quelques propositions dans un sermon à Saint-Merry, qu'il fut obligé d'adoucir, ou de rétracter. En 1561 on l'accusa d'avoir fait un livre anonyme touchant le culte des Images, qu'il désavoua, en souscrivant à l'article 16 de la Faculté contre les nouvelles hérésies, et en reconnaissant que c'était une bonne

action de se mettre à genoux devant les images du crucifix, de la sainte Vierge et des Saints, pour les prier. Il mourut le 5 octobre 1571, dans sa soixantième année, et fut enterré dans l'église de Saint-Côme, sa paroisse, où l'on voyait encore son épitaphe en 1792. Il laissa plusieurs ouvrages; savoir, des Commentaires sur les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite; un Traité des Mariages clandestins; six livres de l'Adoration de l'Eucharistie; un Traité de la Messe publique et particulière; une Apologie contre les ministres hérétiques; un Traité de la Prédication et de l'usage des Sacramens de l'Église; un contre ceux qui soutiennent que les cieus sont animés; un de la triple langue spirituelle, ou plutôt des désirs des créatures spirituelles sur la terre, dans le Purgatoire et dans le Paradis; un sur la manière de lire utilement les livres des païens; un de l'Origine, de l'Antiquité des Auteurs et de l'usage des Collectes; quelques Discours et quelques lettres tant en prose qu'en vers élégiaques, avec quelques autres pièces poétiques. Tous ces ouvrages latins, qui avaient été imprimés séparément, ont été recueillis en un seul volume, et imprimés à Paris en 1619. Il y en a plusieurs autres écrits en français qui n'ont pas été mis dans cette édition; savoir, l'Institution du prince chrétien, dédiée à Henri II; un Traité contre l'erreur des prédestinés; un

qui enseigne combien les lettres sont utiles aux rois ; des Sermons, des Oraisons funèbres, des Conférences contre les hérétiques ; quelques traductions.

L'ouvrage de Despence sur les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite est composé de deux parties ; il explique dans l'une le texte de l'apôtre saint Paul par un commentaire littéral, et il traite dans l'autre plusieurs belles questions touchant la hiérarchie et la discipline de l'Eglise, par des dissertations auxquelles il a donné le nom de digressions. Ses notes sont justes et pleines d'érudition ; il a recours au texte grec, et cite souvent les Pères. Il touche en passant quelques points du dogme, on de la discipline, comme la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, les anciennes églises des chrétiens, la distinction des évêques et des prêtres, etc. Dans le Traité des mariages clandestins, Despence soutient que les mariages des fils de famille, contre le gré de leurs parens, sans témoins et sans cérémonies, sont nuls. Les six livres de la Contenance, sont un ample recueil de tout ce qui peut regarder les lois et la pratique de cette vertu dans tous les états. Dans les cinq livres de l'Adoration de l'Eucharistie, il fait voir par les Pères grecs et latins que ce mystère est adorable ; prouve, par les monumens de l'antiquité, que l'Eucharistie était donnée aux mourans en viatique, gardée par les fidèles pour se communier eux-mêmes,

portée en voyage, etc. Le Traité de la Messe publique et particulière est un recueil de passages des Pères, des théologiens et des lois de l'Eglise sur ce sujet. Le Traité contre ceux qui soutiennent que les cieus sont animés, est très-curieux et plein d'érudition sacrée et profane. Despence était un des plus savans et des plus judicieux docteurs de son temps. Il était très-versé dans la lecture des Pères, des bons auteurs modernes et des conciles. Il avait aussi beaucoup de littérature profane, était éloquent, et écrivait bien latin. Ses commentaires littéraires sont excellens. (De Thou, liv. 50. Sponde, *A. C.*, 1561, n. 17 ; 1571, n. 36. Le Mire, *de Script.*, sæc. 16. Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique du seizième siècle*, part. 5.)

DESPIERRES (Jean), bénédictin de l'abbaye d'Anchin en Hainaut, fut préfet et supérieur du collège de cette abbaye dans l'Université de Douai, docteur en théologie de la même université, grand-prieur et official de la cour spirituelle d'Ancht. Il mourut le 28 mars 1664, à l'âge de soixante-sept ans, et laissa,  
 1° *Gloria sanctissimi Monachorum Patriarchæ Benedicti.*  
 2° *Calendarium novum ad legendas horas canonicas, secundum ritum Breviarii romani.* 3° *Vindiciæ trithemianæ, sive specimen steganographiæ Joannis Trithemii, quo auctoris ingenuitas demonstratur, et opus superstitionis absolvitur, à Douai.*

1641, in-4°. 4° *Auctoritas Scripturæ sacræ hebraicæ, græcæ et latinæ, hoc est textus hebraici, versionis septuaginta Interpretum, et versionis Vulgatæ*, à Douai, 1651, in-4°. 5° *Commentarius in Psalterium Davidicum quo sensus literalis tam textus hebraici quam Vulgatæ breviter exponitur*. 6° *Calendarium romanum novum, et astronomia acquirinctina*, à Douai, 1657, in-fol. ( Valère-André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, in-4°, tom. 2, pag. 628 et 629.)

DESPILLA ( Martin ), Espagnol, a publié à Burgos, en 1612, un ouvrage intitulé : Définitions des mots et des choses de théologie en matière de morale. ( Dupin, *Table des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1869. )

DESPONSATION, *desponsatio*. On appelle ainsi une fête établie en mémoire des épousailles de la sainte Vierge et de saint Joseph.

DESSAU, bourg, ou château près duquel se tinrent les Israélites sous la conduite de Judas Machabée. On n'en sait pas la situation. ( 2. *Mach.*, 14, 16. )

DESSERVANS. C'est le nom qu'on donne aux prêtres qui sont chargés de faire les fonctions ecclésiastiques dans les paroisses, lorsque les cures sont vacantes, ou quand les curés sont interdits.

La déclaration du 29 janvier 1686, enregistrée le 11 février suivant, porte que les cures qui vaqueront par la mort des titulaires ou par les autres voies

de droit, et celles dont les titulaires se trouveront interdits, seront desservies pendant ce temps par des prêtres, que les archevêques, évêques et autres qui peuvent être en droit et en possession d'y pourvoir, commettront pour cet effet, et qu'ils seront payés par préférence..... sur tout le revenu des cures de la somme de 300 liv., à l'égard de ceux qui seront les fonctions des curés, et de 150 liv. à l'égard des prêtres qui seront commis pour leur aider comme vicaires.

Cette déclaration a été interprétée par l'art. 2 de celle du 30 juillet 1710 qui porte que les archevêques ou évêques pourront suivant l'exigence des cas, assigner aux desservans une rétribution plus forte que celle de 300 livres, selon la qualité et l'étendue de la paroisse, à proportion du revenu du bénéfice: ce que cette loi remet à leur prudence et à leur religion.

On trouve dans le Code des Curés un arrêt rendu le 15 mars 1707, dont le titre annonce que, pendant l'interdit des curés, le creux de l'Eglise et le casuel appartiennent aux desservans; le fait, ni les moyens, ne sont point rapportés dans cet arrêt. ( Denisart, *Collection de Jurisprud.*, au mot DESSERVANS. )

DESTIN, *fatum*. Les païens prenaient le Destin pour une divinité qui disposait de toutes les choses humaines d'une façon invariable et nécessaire. Les chrétiens entendent par ce terme la providence et la volonté ab-

solue de Dieu qui règle et qui conduit tout avec une sagesse infinie, un pouvoir souverain, un succès infaillible, et cependant d'une manière conforme à la nature des causes secondes; en sorte qu'il conduit nécessairement celles qui sont nécessaires, et librement celles qui sont libres. Destin ou destinée signifie aussi ce qui arrive souvent, et le sort, la fortune, la condition d'une personne, *sors, conditio, fortuna.*

**DESTITUTION**, *destitutio*, action par laquelle on prive une personne de sa charge ou de sa commission. La Glose établit, comme maxime générale, que celui qui institue peut aussi destituer : *ejus est destituere cujus est instituere*. Mais Dumoulin observe que cette maxime n'est pas toujours vraie, puisqu'il se peut faire que l'institution appartienne à un prélat inférieur par un titre particulier, sans que la destitution lui appartienne. (Voyez sur cette maxime la Glose sur la Pragmatique, tit. de *Concubin.*, § *Quod si is*, verb. *Pertinat.*)

**DESVOUÉS** (Thiébauld), prêtre d'Argonne. On a de lui : *Laurus Parthenica dicata serenissimo principi Carolo Lotharingia episcopo viridunensi*, à Paris, 1615, in-12. L'auteur ramasse dans cet ouvrage tout ce que l'Écriture et les Pères donnent d'épithètes à la sainte Vierge, et les illustre d'abord par quelques vers latins, puis par un discours intitulé : *Auctoritates Patrum*, où il cite les Pères qui ont ex-

pliqué les paroles de son texte. A la fin on trouve, *Miscellaneorum carminum liber*, qui contient des vers sur une infinité de sujets différens. Après cela on lit, *Porcelleti generis clarissimi litteræ et arma*, qui est un ouvrage en vers, composé en l'honneur de Jean de Porcelets, évêque de Toul. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

**DÉTENTEUR**, détention du bien d'autrui. (Voyez *RESTITUTION.*)

**DÉTÉRIORATION**, *deterioratio*, dégradation d'une chose; action par laquelle on la rend pire et en plus mauvais état. Les gardiens, les locataires et autres semblables sont responsables de la détérioration qui arrive par leur faute aux choses qui leur sont confiées.

**DÉTRESSANA**, siège épiscopal de la province de Bassore au diocèse de Chaldée, sous la métropole de Bassore. On l'appelle aussi *Desemsana*. Ne serait-ce pas le Dihestan, dans le Chuziston, ou la Susiane, qu'on nomme Desu et Desta? ce qui signifie un désert rempli de villages et de bourgs. Je le croirais volontiers, dit le père Lequien. Quoi qu'il en soit, les deux évêques suivans y ont siégé :

1. Jean, martyrisé sous Sapor.
2. Siméon, assista à l'ordination de Machicha, soixante-dix septième catholique, (*Biblioth. orient.*, t. 2, p. 455.)

**DETTE**, *debitum*, chose qui est due, soit qu'elle consiste en argent, en denrées, en corvées,

ou autres prestations. Les dettes se divisent, 1<sup>o</sup> en actives dont on est créancier, et en passives dont on est débiteur. 2<sup>o</sup> en dettes personnelles, ou mobilières, qui ne donnent action que sur la personne du débiteur, et en dettes réelles qui donnent action sur les biens du débiteur, par une hypothèque générale ou particulière; 3<sup>o</sup> en dettes mixtes; ou réelles et personnelles tout ensemble; 4<sup>o</sup> en dettes foncières qui proviennent de l'aliénation du fonds dont on n'a point payé tout le prix; 5<sup>o</sup> en dettes privilégiées qui doivent être payées avant toutes les autres, et en dettes simples ou ordinaires qui n'ont point de privilège; 6<sup>o</sup> en dettes qui proviennent *ex contractu*, ou *quasi delicto*, tel que le vol, l'usure, etc. En dettes qui proviennent d'un titre gracieux, comme la promesse libre, et en dettes qui proviennent d'un titre onéreux, comme l'achat, etc. L'obligation de payer ses dettes est fondée sur toute sorte de droits; mais pour savoir quand, comment, à qui on doit les payer, et les raisons qui exemptent du paiement, ou qui le suspendent. (*Voyez* HÉRITIER, PUPILLE, RES- TITUTION, SUCCESSEUR.)

DEU ou EDEU (Irénée), Normand, du tiers-Ordre de Saint-François, et provincial de la province de Saint-Yves, fleurit depuis 1640 jusqu'en 1650. On a de lui, 1<sup>o</sup> le Vrai Chemin du Ciel pour les gens du monde, à Paris, 1639. 2<sup>o</sup> Cantiques spi-

rituels sur la vie purgative, illuminative et unitive, *ibid.*, 1639. 3<sup>o</sup> Exercices de l'homme chrétien, pour le disposer à la confession et à la communion, *ibid.*, 1642. 4<sup>o</sup> Rayons du soleil de justice dans le sacrement de l'autel, *ibid.*, 1643. 5<sup>o</sup> Exercices du Soldat chrétien, *ibid.*, 1644. 6<sup>o</sup> Retraite de dix jours, *ibid.*, 1647. 7<sup>o</sup> Le Portrait des jeunes gens, *ibid.*, 1647. 8<sup>o</sup> La perfection du Chrétien sur le modèle des perfections de la sainte Vierge, mère de Dieu, *ibid.*, 1654, in-fol. 9<sup>o</sup>. Un livre d'exercices et de dévotions pour tous les jours de la semaine, en faveur de la confrérie de Notre-Dame de Nazareth, à Paris, 1649, in-16. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francisc.* tom. 2., pag. 257.)

DEUIL, se dit de l'habit qu'on porte pour marquer sa douleur à la mort de quelque personne, ou du temps que l'on est sans sortir après cette mort, ou de la parenté qui assiste à un enterrement. On dit aussi l'année de deuil, pour l'année de viduité pendant laquelle, si la veuve se remarie, elle perd les avantages que lui a faits son mari. Il y avait des pays où les veuves de qualité restaient vingt, ou quarante jours dans leurs maisons sans en sortir, même pour aller à la messe, aussitôt après la mort de leurs maris. Saint Antonin tolère cette coutume pour quelques semaines, et saint Charles Borromée, dans son premier concile provincial, tenu à Milan



en 1565, la tolère pour un mois. D'autres auteurs la tolèrent aussi dans les pays où elle est en usage, comme en Italie et en Portugal, lorsque les évêques ne s'y opposent point par des ordonnances contraaires. Pontas la croit intolérable et proscrite par les saints canons qui imposent l'obligation à tous les fidèles d'entendre la messe chaque jour de dimanche et de fête. D'où il conclut qu'il faut l'abolir, selon cette règle d'Innocent III (in cap. ad Nostram 3, de Consuet., lib. 1, tit. 3), *Consuetudo, que canonicis obviat institutis, nullius debet esse momenti.* (Pontas, au mot Messe, cas 46.) Le même auteur soutient avec raison qu'il est permis aux ecclésiastiques de porter le deuil comme on le porte en France, n'y ayant rien en cela qui soit contraire à leur devoir, ni méssant à leur état, et répond au concile de Tolède de l'an 1473, et au cinquième concile de Milan, sous saint Charles Borromée, que les défenses qu'ils en font ne tombent que sur des habits de deuil dont on change la forme extérieure qui ne conviennent point aux ecclésiastiques, comme on le voit par ces paroles du concile de Tolède : *Qui lugubres et luctuosas vestes induunt, et flebiliore quam sua congruit honestati*; et par celles du concile de Milan : *Clericus... ne parentum quidem obitu vestes lugubres, more laicorum, induat gestetque : neque vero vestis formam, aut panni genus,*

*quo clerum universum uti moris est, commutet.* (Voyez Pontas, au mot Ecclésiastiques, cas 9.)

Le temps du deuil parmi les Hébreux, à la mort de leurs amis et de leurs proches, était ordinairement de sept jours, pendant lesquels ils pleuraient, déchiraient leurs habits, se revêtaient de sacs, ou de cilices, se frappaient la poitrine, jeûnaient, se couchaient sur la terre, allaient nu-pieds, s'arrachaient, ou du moins se coupaient les cheveux et la barbe, se faisaient des incisions, ou des égratignures sur le sein. Dans les deuils publics, ils montaient sur les toits, ou sur les plates-formes de leurs maisons pour y déplorer leur malheur. (*Isaïe*, 15, 3; et 22, 1. *Joseph*, *Antiquit.*, liv. 4, cap. 8. *Léon de Modène*, *Cérémonies des juifs*, part 4., ch. 9.)

DEUIL (Odon de), abbé de Saint-Denys en France. Voyez Odon.

DEUS-DEDIT, Dieu-Donné (saint), pape, était Romain de naissance, fils du sous-diacre Étienne. Il gouvernait une paroisse de Rome avec une grande capacité, lorsqu'il fut fait pape à la place de Boniface IV, le 19 octobre de l'an 615. Les troubles qui arrivèrent en Italie par la révolte de quelques gouverneurs, et les maladies contagieuses qui se répandirent parmi le peuple, lui donnèrent lieu d'exercer la sollicitude, le zèle et la charité dont il était plein. Il prit un soin particulier des ecclésiastiques, et se signala par

beaucoup d'autres actions de vertu, au nombre desquelles on met mal à propos quelques réglemens sur l'affinité spirituelle que l'on contracte au baptême et sur le mariage, parce que cela n'est fondé que sur une fausse décrétale, adressée à un prétendu Gordien que l'on fait évêque de Séville en Espagne, tandis que saint Isidore tenait ce siège. Saint Deus-Dedit mourut le 7 novembre 618, après trois ans et vingt jours de pontificat, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Sa fête est marquée au 8 novembre dans le Martyrologe romain. Boniface v lui succéda le 24 décembre 618, après que le siège eut vaqué un mois seize jours. (Anastase le Bibliothécaire et les autres auteurs des *Vies des Papes*. Baronius. Le père Papebroch, dans son *Effort chronol. sur le rétablissement des pontificaux*. Baillet, tom. 3, 8 novembre, pag. 106.)

**DEUTÉROCANONIQUE**, *deutero-canonicus*. Ce mot vient du grec *deuteros*, second, et *kanonikos*, canonique, comme qui dirait *second canonique*. On appelle deutérocroniques les livres de l'Écriture - Sainte qui ont été mis plus tard que les autres dans le canon, soit parce qu'ils ont été écrits après que les autres y étaient déjà, soit parce qu'il y a eu des doutes sur leur canonicité. (Voyez ÉCRITURE-SAINTÉ.)

**DEUTERONOME**, le dernier des cinq livres de Moïse. Les juifs appellent ce livre *Hellé*

*Haddebarim*, parce qu'il commence pas ces mots dans l'hébreu. Les rabbins le nomment quelquefois *misne*, comme qui dirait le double, ou la répétition de la loi, et d'autres fois le livre des Répréhensions, parce que Moïse y fait des reproches aux Israélites. Les Grecs et les Latins le nomment *Deutéronome*, c'est-à-dire la seconde loi, ou la répétition de la loi, parce qu'il comprend l'abrégé et la récapitulation des lois promulguées auparavant. Ce livre contient l'histoire de ce qui s'est passé dans le désert depuis le commencement de l'onzième mois de la quarantième année de la sortie d'Égypte, jusqu'au septième du douzième mois de la même année, c'est-à-dire l'histoire de cinq, ou six semaines. Moïse harangue d'abord le peuple, et lui rappelle à la mémoire ce qui s'était passé depuis leur sortie d'Égypte jusqu'à leur arrivée dans les plaines de Moab. Il leur parle une seconde fois dans le chapitre 5 et les suivans, et leur explique les lois de Dieu qu'il avait reçues à Sinaï, y en ajoute de nouvelles, et explique les anciennes; exhorte le peuple à l'observance fidèle des lois de Dieu. Il continue, dans les chapitres 28, 29 et 30, ses exhortations; il promet toute sorte de bonheur à ceux qui seront fidèles à leur devoir, et menace des plus grands maux ceux qui y manqueront. Il déclare que Josué est destiné de Dieu pour gouverner en sa place. Il écrivit

ensuite ce qu'il avait dit au peuple, mit cet écrit entre les mains des Lévites et des anciens de la nation, et leur recommanda d'en faire la lecture tous les sept ans dans l'assemblée générale, à la fête des Tabernacles. Peu de jours après, il récita en présence du peuple un cantique qui renfermait les bienfaits de Dieu, et leurs infidélités futures envers lui. Il leur ordonna d'en faire des copies; il donna sa bénédiction à toutes les tribus, et leur prédit séparément ce qui leur devait arriver; il monta sur la montagne de Nébo, et y mourut. Voilà le précis du Deutéronome.

Quelques uns ont douté si Moïse était l'auteur du Deutéronome, parce qu'on y lit la mort de ce saint législateur, et que celui qui l'a composé parle du pays de delà le Jourdain comme aurait fait un homme qui aurait écrit au-deçà et au couchant de ce fleuve. Par exemple, en parlant de ce qui était arrivé au camp des Israélites, il se sert du terme *trans Jordanem*, au-delà du Jourdain. Mais le Deutéronome porte des marques si évidentes qu'il est de Moïse, qu'on n'en peut douter. Moïse marque lui-même qu'il écrivit le cantique qui en fait partie, et qu'il rédigea les lois qu'il y avait proposées, et qui sont inséparablement unies au reste du livre. Quant au récit de la mort de Moïse, on avoue qu'il a été ajouté. A l'égard du *trans Jordanem*, les meilleurs interprètes conviennent que le terme hébreu

*hebet*, signifie *en deçà et au-delà*, et qu'il n'y a que la suite du discours qui en doive fixer la signification. ( Dom Calmet, *Préface sur le Deutéronome.* )

DEUTÉROSE, *deuterosis*. Ce terme grec signifie à peu près la même chose que *misna*, hébreu, c'est-à-dire, *seconde*, ou *itération*. Les juifs appellent leur misne *Deutérose*. Saint Jérôme regarde les deutéroses des juifs comme des tissus de fables, de puérilités, d'obscénités. Eusèbe accuse les juifs de corrompre le vrai sens des Écritures par les vaines explications de leurs Deutéroses. ( Eusèbe, *in Isai.*, 1, v. 22, pag. 362. )

DEVELLES ( Jacques ), Théatin, né à Autun en 1687. Nous avons de lui : La Simplicité de la foi, 1635, in-12. Nouveau traité sur l'Autorité de l'Église, 1736, in-12, et 1749. Discours à M. l'abbé de B. sur l'immortalité de l'Ame, dans le dixième tome des Mémoires de littérature et d'histoire. Il devait donner deux ouvrages intitulés : Règles de l'Association de l'amour divin, et une Retraite spirituelle pour les personnes affligées. ( V. *la France littéraire.* )

DEVENTER, *Daventria*, ville des Pays-Bas, capitale de la province d'Over-Issel, est située sur la rive droite de l'Issel, à quatre lieues de Zwol. C'est une grande et belle ville, avec évêché suffragant d'Utrecht.

DEVENTER ( Jean de ) d'Over-Issel, de l'Ordre des Frères Mineurs, dans le seizième siècle,

se distingua par son savoir et par sa piété, et fut provincial de la province de Cologne. On a de lui : 1° *Exegesis Evangelica veritatis, contra Errores lutheranæ confessionis*, à Cologne, 1533, in-8°, et 1535, in-4°. *Catapulta fidei, seu Christiniane veritatis telum*, ibid., 1533 et 1588, in-8°. *Apologia contra Lutherum*, ibid., in-8°. *Apologia contra Anabaptistas*. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibli. univ. francisc.*, t. 2, p. 147.)

DEVIC (Gérard), chanoine de l'église de Carcassonne, et docteur de Toulouse, était fils de Jean Devic, seigneur de Paderm et gouverneur du château de Termes. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, vers l'an 1667, temps auquel il donna au public une partie de ses recherches et de celles de Bernard d'Estellat, son confrère, sous le titre de *Chronicon historicum Episcoporum, et rerum memorabilium*

*Ecclesie Carcassionensis*, in-fol. Cet ouvrage manque de critique. (Le père Bouges, augustin, *Histoire ecclésiast. et civile de la ville et diocèse de Carcassonne*, pag. 443 et 444.)

DEVIDOIR, Ordre militaire dont les chevaliers portaient un devoirdoir d'or sur le bras gauche, dans un fonds rouge. Cet Ordre, ou plutôt cette compagnie de gens d'armes qui se forma à Naples en faveur de la maison d'Anjou vers l'an 1388, ne dura qu'autant de temps que Louis d'Anjou fut maître de Naples. (Justiniani, *Histoire des Ordres milit.*, tom. 2, ch. 62, pag. 702.)

DEVIN, DEVINERESSE, celui, ou celle qui se mêle de prédire l'avenir, et que l'on consulte pour ce sujet. *Vates, hariolus divinus, convector, fatiditus*. (Voyez DIVINATION, MAGIE, PYTHON.)

DEVOIR CONJUGAL. Voyez MARIAGE.

## DÉVOLU.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. De la Nature et des différentes sortes de Dévolus.
- § II. Des Causes du Dévolu.
- § III. Des Collateurs en cas de Dévolu.

#### § I<sup>er</sup>.

*De la nature et des différentes sortes de Dévolus.*

Le dévolu était la collation d'un bénéfice rempli de fait, mais vacant de droit à raison de la nullité de la collation précédente, ou par défaut des qualités

requis dans le collataire, ou par défaut de forme, ou à raison de quelque incapacité, ou indignité survenue dans le pourvu depuis la collation. Il y avait des dévolus odieux, et d'autres qui étaient favorables. On appelait dévolu odieux, celui par lequel on n'impétrait un bénéfice qu'en

diffamant le clerc qui en était pourvu, par la révélation des crimes, ou des défauts qui l'en rendaient indigne, ou incapable. On appelait dévolu favorable celui qui avait lieu sans la diffamation du bénéficiaire actuel, et qui était d'ailleurs fondé sur une juste cause. Tel aurait été, par exemple, le dévolu par lequel on aurait eu un bénéfice de ceux qui en possédaient plusieurs d'incompatibles, la pluralité des bénéfices incompatibles étant contraire aux saints canons et très-pernicieuse à l'Église. Le dévolu servait à purger l'Église des sujets, ou mauvais, ou incapables. Il n'avait lieu que quand il y avait vacance de plein droit du bénéfice, autre que par mort.

## § II.

### *Des causes du Dévolu.*

Les causes du dévolu, c'est-à-dire, les choses, ou les raisons qui rendaient un bénéfice impétrable par dévolu, étaient les crimes, ou les défauts de celui qui en était pourvu. Ces crimes étaient au nombre de dix; savoir, l'hérésie et la protection publique qu'on donnait aux hérétiques; la simonie réelle et la confidence; la falsification des lettres du pape, ou du prince; l'homicide volontaire; maltraiter et battre un cardinal; le crime de lèse-majesté; celui de sodomie; frapper, ou emprisonner son évêque; faire de la fausse monnaie; faire emprisonner un bénéficiaire pour l'o-

bliger à résigner son bénéfice.

Les défauts qui rendaient un bénéfice impétrable par dévolu étaient le vice d'une naissance illégitime; être étranger non naturalisé; n'avoir point l'âge requis pour posséder le bénéfice; n'avoir pas fait insinuer ses provisions, ses lettres de tonsure, ou autres choses semblables; être irrégulier *ex defectu*.

## § III.

### *Des collateurs en cas de Dévolu.*

Les collateurs en cas de dévolu étaient le pape et l'évêque. Lorsque le pape conférait par dévolu, sa collation était toujours forcée, c'est-à-dire qu'il était obligé de donner le bénéfice à celui qui demandait, au lieu que la collation de l'évêque était toujours libre, c'est-à-dire qu'il n'était pas obligé de donner le bénéfice à celui qui demandait. Quand ils s'agissait d'un dévolu fondé sur la nullité de la collation que l'évêque avait faite lui-même, il ne pouvait conférer le bénéfice sujet au dévolu. Les bénéfices qui ne pouvaient être conférés que par certaines personnes, ne pouvaient être demandés par dévolu qu'à ces personnes; tels étaient tous les bénéfices de collation royale, ou seigneuriale, et tous ceux de l'Ordre de Malte. (Gibert, *Instit. eccl.* pag. 699 et suiv. Pontas, au mot DÉVOLU. Voyez aussi le Recueil de Jurisprudence canonique, au mot DÉVOLU, et le Traité de la Dévolution et du

Dévolu , par M. Piales , chez Briasson, 3 vol. in-12.

DÉVOLUTAIRE, celui qui était pourvu d'un bénéfice par dévolu. ( *Voyez* DÉVOLU. ) Le dévolutaire avait plusieurs obligations : 1° Il devait être exempt des défauts qu'il reprochait aux autres, et qui servaient de motif à son dévolu. ( *Cap. Cum Ecclesiasticæ, extr. de Exceptione.* ) 2° Il devait exprimer nommément et spécifiquement les causes de dévolu, et le genre de vacance sur lequel il l'obtenait. 3° Il devait insinuer ses provisions et sa prise de possession dans le mois. 4° Il devait prendre possession canonique dans l'an, et mettre le dévolu en cause après trois mois de la prise de possession. 5° Il devait donner caution pour la somme de cinq cents livres dans le temps prescrit par le juge, ou la consignier, à faute de quoi il demeurerait déchu de son droit. 6° Il ne devait entrer en jouissance des fruits et dans l'exercice des fonctions, que par un jugement de pleine maintenue, ou de récréance. Il n'était pas permis d'ordonner le séquestre en sa faveur. 7° Il fallait qu'il mît le procès en état d'être jugé dans deux ans au plus tard. 8° Suivant les maximes de France, le dévolutaire ne pouvait tirer avantage de l'incapacité de l'autre pourvu, survenue depuis l'expédition des provisions où la cause du dévolu était insérée ; c'était une suite de la règle de Droit : *Quod ab*

*initio non valuit, ex postfacto convalescere non potest.* 9° Le dévolutaire ne pouvait prendre possession sur le certificat du banquier, il lui fallait des provisions en main ; et il n'y avait que deux cas où le certificat du banquier était suffisant ; savoir, à l'égard d'un obituaire, et dans le cas d'un refus injuste. ( *Gibert, Instit. eccl., p. 701. Instit. à la Pratiq. bénéf., pag. 99. De La Combe, Recueil de Jurisp. can., au mot DÉVOLU. Mémoires du Clergé, tom. 11, pag. 1354.* )

DÉVOLUTION, *jus devolutum*. En matière bénéficiale, la dévolution était le droit de conférer un bénéfice qui passait au supérieur immédiat de degré en degré, lorsque le collateur ordinaire négligait de le conférer. Par exemple, quand le collateur ordinaire négligeait pendant six mois de conférer le bénéfice qui était à sa collation, le droit de conférer ce bénéfice, pour cette fois seulement, était dévolu à l'évêque ; de l'évêque à l'archevêque ; de l'archevêque au primat, et du primat au pape. Il en était de même si la collation était faite à un incapable, ou à un indigne. La dévolution ne se faisait que de l'inférieur au supérieur, et non du supérieur à l'inférieur. Ainsi la dévolution ne se faisait point de l'évêque au Chapitre. Quand l'évêque conférait en qualité d'évêque conjointement avec le Chapitre, la dévolution ne se faisait point du Chapitre à l'évêque, mais au supérieur de l'évêque ; et quand

l'évêque n'avait de part à la collation que comme chanoine, la dévolution se faisait du Chapitre à l'évêque. (Cap. *Postulasti*, extrav. de *Concess. præbend.*) Si l'on en croit Rebuffe (in *Praxi benefic.*, part. 1, tit. de *Devolut.*, n. 5), lorsque, par la négligence des collateurs inférieurs, le droit de conférer était dévolu au pape, il ne retournait plus à l'ordinaire, quoique le pape ne conférât pas le bénéfice dans les six mois, parce que n'ayant aucun supérieur pour suppléer à sa négligence, ce droit ne pouvait pas être dévolu à un autre; cependant M. de La Combe assure que c'est une maxime établie pas nos auteurs, qu'alors le collateur ordinaire pouvait conférer par droit de retour, parce que l'obstacle que la loi de la dévolution opposait à l'exercice de son pouvoir était entièrement levé; et, selon les *Mémoires du Clergé*, tom. 12, pag. 1103 et suiv., cette maxime paraissait plus conforme aux motifs qui avaient donné lieu au huitième canon du concile de Latran, tenu en 1179, sous Alexandre III, que l'on regardait comme la première loi qui eût déterminé la dévolution des collateurs inférieurs aux collateurs supérieurs, et qui ordonnait que la collation des bénéfices serait faite dans les six mois de la vacance. Un arrêt de la grand'-chambre du parlement de Paris, donné le 18 mars 1745, au sujet du prieuré de Saumur, dans le diocèse

de Rhodéz, à la collation de l'abbé de Moissac, favorisait ce dernier sentiment. La collation faite par le supérieur avant la dévolution acquise était absolument nulle par le défaut de pouvoir; de sorte qu'elle n'était pas rendue valable, quoique le premier collateur n'eût pas conféré dans le temps. (Rebuffe, *ibid.*, n. 32. Louet, de *Infirm.*, n. 67 et seq.) Voyez **COLLATION ÉLECTION**.

**DÉVOTION**, *devotio*. Le mot de dévotion vient de dévouer, ou dévouement, qui était chez les Romains une action par laquelle on se consacrait tout entier, et l'on sacrifiait sa vie pour la patrie. C'est pourquoi un dévot est celui qui se dévoue et se consacre tout entier au service de Dieu, et la dévotion n'est autre chose que la volonté qui se porte à ce service divin, sans aucune réserve et avec une vive ardeur. *Voluntas promptè tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum.* (Saint Thomas, 2<sup>e</sup> 2<sup>a</sup>, q. 82, art. 1.) La principale cause extérieure de la dévotion, c'est Dieu; l'intérieure, c'est la considération des bienfaits de Dieu et de nos besoins. L'effet de la dévotion, c'est une joie spirituelle dans la vue de la miséricorde de Dieu, jointe à une tristesse salutaire dans la vue de nos faiblesses et de notre éloignement du ciel. (Saint Thomas, *ibid.*, art. 3.)

**DEXTER**, à qui quelques uns donnent les surnoms de *Flavius Lucius*, était fils de saint Pacien,

évêque de Barcelone. Il fut intendant du domaine de Théodose en 387, et préfet d'Italie en 395, sous Honoré. Saint Jérôme qui écrivit à sa prière son *Traité des Écrivains ecclésiastiques*, dit de lui qu'il était grand dans le siècle, et amateur de la foi de Jésus-Christ. Ce Père ajoute qu'on disait que Dexter avait composé une histoire mêlée de toutes sortes de choses, et que même il la lui avait dédiée ; mais qu'il ne l'avait pas encore lue. Les Espagnols ont fait imprimer, sous le nom de Flavius Lucius Dexter, une *Chronique* qu'ils ont cru être celle dont parle saint Jérôme. Elle fut trouvée sur la fin du seizième siècle dans une bibliothèque d'Allemagne, et envoyée par Thomas Torribalba, jésuite, au père Jérôme de Higuera. On l'imprima d'abord à Saragosse en 1619, in-4°, et depuis à Lyon en 1627, avec un long commentaire de François Bivarius, moine de Cîteaux. Cette chronique commence à l'an 752 de la fondation de Rome, et se termine à l'an 1183, c'est-à-dire à 430 de Jésus-Christ. Comme elle est généralement méprisée et reconnue pour une pièce supposée, il serait également inutile et ennuyeux d'en donner des preuves. C'est un tissu de visions et de comptes faits à plaisir. L'impositeur se découvre dès la première page, car dans la lettre qui sert d'épître dédicatoire à Orozius, il lui dit qu'il avait adressé cette chronique à saint Jérôme ; mais

que ce Père étant mort avant qu'il eût pu la lui faire tenir, il l'a revue et augmentée depuis, et la lui dédia. Fallait-il donc vingt-huit ans entiers à Dexter, pour faire rendre en mains son ouvrage à saint Jérôme ? Car ce Père marque dans son *Traité des Hommes illustres*, fait en 392, que Dexter avait déjà achevé sa *Chronique*, et on sait que saint Jérôme n'est mort qu'en 420. Il faut donc convenir que la vraie *Chronique* de Dexter est perdue. On a grossi l'autre, en diverses éditions, de celle de Maxime, évêque de Saragosse, qui commence à l'an 468 de Jésus-Christ, et finit en 644 ; et de celle de Luitprand qui va jusqu'en 668. (Dom Ceillier, *Hist. des Aui. sacr. et eccl.*, tom. 8, pag. 470.)

DEZ, jeu de dez. (Voy. JEU.)  
 - DEZ (Jean), jésuite, vint au monde le 3 avril 1643, près de Sainte-Menehould en Champagne. Étant entré dès l'âge de dix-sept ans chez les jésuites, il y professa la philosophie, les mathématiques et l'Écriture-Sainte. Il prêcha aussi avec applaudissement, travailla à la conversion d'un grand nombre de calvinistes, fut recteur du collège de Sedan, cinq fois provincial, premier supérieur du séminaire de Strasbourg, à l'établissement duquel il contribua beaucoup, ainsi qu'à celui du collège royal et de l'Université de la même ville. Il fut aussi confesseur de monseigneur le Dauphin, dans les campagnes



que ce prince fit en Allemagne et en Flandre. Il mourut à Strasbourg le 12 septembre 1712, âgé de près de soixante-dix ans. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1° un livre contre les Œuvres de Baius. 2° une Réponse aux remarques du père Massoulié, sur son livre qu'il intitula : Réponse au Janséniste anonyme, auteur des Remarques. 3° Un ouvrage en faveur des maximes des Saints, de M. de Fénelon, sous le titre de Réflexions d'un docteur de Sorbonne, qui parurent à Rome en 1697. 4° Un écrit intitulé, *Epistola ad virum nobilem*, touchant les superstitions de la Chine. 5° Un ouvrage intitulé, la Réunion des Protestans de Strasbourg à l'Eglise romaine, également nécessaire pour leur salut, et facile selon leurs principes, à Strasbourg en 1687, in-8°; et en 1701, à Paris, in-12, avec une réponse aux écrits de deux ministres. 6° La Foi des Chrétiens et des Catholiques justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les Sociniens et les autres hérétiques, etc., 4 vol. in-12, à Paris en 1714. (Le père Laubrussel, Éloge du père Dez. Le père Nicéron, *Mémoires*, tom. 2. Philippeaux, *relation du Quietisme*, pag. 320 et 324 de la première partie, et 264 de la seconde. J. Alb. Fabricius, *de Script. de Verit. Relig. christ.*, pag. 507.)

DÉZA (Diégo), dominicain, naquit à Toro, dans le royaume de Léon en Espagne, l'an 1444. Il prit l'habit de Saint Domini-

que à l'âge d'environ seize ans, dans sa patrie, et le bonnet de docteur à Salamanque en 1479, fut précepteur de l'enfant don Jean de Castille, fils des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, successivement évêque de Zamora, de Salamanque, de Palence, de Jaën, archevêque de Séville et de Tolède. Il mourut l'an 1525, selon Nicolas Antoine; et selon presque tous les autres auteurs, le 9 juin de l'année 1523, avant d'avoir pris possession par lui-même de l'archevêché de Tolède, auquel il avait été nommé par l'empereur Charles-Quint. Il composa plusieurs ouvrages: Les Devoirs des Pasteurs envers leurs troupeaux. Une explication de l'Oraison Dominicale. Une espèce de Concordance des quatre livres de l'Évangile. *Novarum defensionum doctoris Ang. Dom. Thomæ*, tom. 4. *Defensiones ab impugnationibus M. Nicol. de Lira*, etc. Il avait aussi entrepris d'expliquer tout le texte sacré par les propres paroles des anciens Pères; mais il n'acheva pas cet ouvrage, comme il paraît par le manuscrit que l'on conserve dans le collège de Saint-Thomas à Séville. Il fit imprimer dans la même ville, en 1512, les statuts de ses prédécesseurs, avec ceux qu'il y avait ajoutés. (Lopez *Hist. gen.*, part. 3, pag. 172; et part. 4, pag. 3. Nicolas Antoine, *Bibl. nov. hisp. Mariana*, *Hist. d'Esp.* liv. 23, pag. 159. Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 51, col. 1. Le père Tournon, *Hommes illus-*

*tres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 3, pag. 722.)

**DIABLE**, *diabolus*. Ce mot en hébreu signifie *flamme*, ou *feu*, *étincelles*, *charbons ardents*, et en grec, *calomniateur*, *accusateur*. Il se prend dans l'Écriture, 1° pour le démon; *invidia diaboli, mors introivit in orbem terrarum*. (*Sap.* 2, 24.) 2° Pour un accusateur; *diabolus stet à dextris ejus*, qu'il paraisse en jugement, que son accusateur soit à sa droite. (*Psal.* 108, 6.) 3° Pour un adversaire, *dum maledicit impius diabolum, maledicit ipse animam suam*, lorsque le méchant maudit son adversaire, il se maudit lui-même. (*Eccl.*, 21, 30.) 4° Pour un méchant qui n'a ni foi, ni loi, pour un enfant de Bélial, *adductis duobus filiis diaboli*; on fit venir deux enfans du diable, deux faussaires, deux fils de Bélial. (*3. Reg.*, 21, 13.) 5° Pour un piège et un sujet de chute; c'est en ce sens qu'il est dit, dans le premier livre des Machabées, ch. 1, 38, que les étrangers mirent une garnison dans la citadelle de Jérusalem, ce qui fut un piège et un mauvais diable dans Israël; c'est-à-dire, une occasion de querelles, de guerres et de profanations.

**DIACO**, chapelain ou clerc conventuel, clerc servant de l'Ordre de Malte. Les diacos servent dans le couvent de Malte depuis dix ans jusqu'à quinze, d'où vient probablement qu'ils sont appelés Diacos, du

grec *diaconos*, qui signifie *servant*, ou *qui sert*.

**DIACONAT**, **DIAGONESSE**, **DIACRE**. Voyez **ORDRE**.

**DIACONIE**, *diaconia*, *diaconium*, charge qui, dans les monastères de l'Église grecque, répondait à l'aumônerie de nos monastères. Le devoir de cette charge était de recevoir et de distribuer les aumônes.

**DIACONIE**, hospice établi pour assister les pauvres et les infirmes. On donnait aussi ce nom au ministère de celui qui exerçait cette fonction. (Morin, *de Sacris ordinat.* Thomassin, *Discipline ecclésiastique.*)

**DIACONIE**. On appelle *diakonies*, des chapelles et oratoires de la ville de Rome qui étaient gouvernés par les sept diacres régionnaires que l'on appelait cardinaux-diacres de la ville de Rome. Les diaconies étaient proprement des bureaux où les pauvres s'assemblaient pour recevoir les aumônes. Ce mot s'étendit à quelques autres bénéfices, et il y a aujourd'hui dix-neuf diaconies qui sont affectées aux cardinaux-diacres. (Voy. le Glossaire de Ducange, au mot **DIACONIA**.) Diaconie s'est dit aussi pour diaconique, ou sacristie.

**DIACONIQUE**, *diaconicon*, *conclave*, *sacrarium*, *secretarium*. Le diaconique était une chambre, ou sacristie autour de l'église, dans laquelle on conservait les vases sacrés et les ornemens destinés au service de l'autel. Il paraît, par saint Paulin, que plusieurs églises latines

avaient, à droite et à gauche du sanctuaire, deux diaconiques, ou sacristies, dont l'une n'était que pour les livres sacrés, et l'autre pour le ministère. On y gardait aussi les reliques. C'était là encore que l'évêque saluait, embrassait, recevait les étrangers; d'où vient qu'on l'appelait *salutatorium*, d'un mot grec qui veut dire, *amplector, saluto*. Pour ce qui est du mot de *diaconique*, cette sacristie fut ainsi nommée du mot grec *διακονία*, *je sers*, parce qu'on y mettait tout ce qui servait au saint ministère. (Théodoret, *Hist. eccl.*, liv. 5, c. 17. Morin, *de Sacr. ordin.*, part. 3, pag. 230.)

**DIACONIQUE**, *diaconicum*. Le diaconique est une partie du sacré tribunal, ou du siège pontifical. C'est le lieu où les diacres sont assis à la droite du pontife, quand il est sur son siège.

**DIACONIQUE**, *diaconicon*, livre ecclésiastique en usage dans l'Eglise grecque, qui contenait l'explication des devoirs et des fonctions des diacres. (Leo Allatius, *dissert. 1, de lib. Eccl. græcorum*.)

**DIACONIQUE**, *diacōnica*. On appelle *diaconique*, chez les Grecs, une prière que fait l'archi-diacre pour la paix, et pour le diacre qui vient d'être ordonné dans le temps de l'ordination des diacres.

**DIACONIQUE**, *diaconicus*, qui concerne les diacres. Les Grecs appellent *collecte diaconique*, une oraison que les diacres récitent.

**DIACRINOMÈNES**, nom tiré du mot grec *διακρινω*, qui signifie, *je sépare*. On le donna en Orient à ceux qui, tenant le sentiment d'Eutyches, ne voulaient reconnaître aucun chef, parce qu'ils refusaient d'adhérer aux décisions du concile de Chalcédoine, et de s'unir à ceux qui prononçaient des anathèmes contre ce même concile; en sorte qu'ils étaient neutres sur la foi, et ne se rangeaient d'aucun parti. (Baronius, *ad ann. 433*, n. 1, 21. *an 482*, n. 42. *ann. 492*, n. 44. Pratéole, tit. Acéphali.)

**DIACOCCHUS**, évêque de Photie, ou Photique, ville de l'ancienne Épire, ou l'Illyrie, vivait, selon l'opinion commune, vers l'an 385, ou 390. Photius dit, au volume 251 et 201, qu'il avait lu un livre de cet évêque, qui contenait dix définitions et cent chapitres. Ces dix définitions, que nous n'avons plus, étaient des réflexions sur les principales perfections de la vie spirituelle. Les cent chapitres qui sont écrits d'un style simple, contiennent plusieurs maximes touchant la vie spirituelle et religieuse qui ne sont pas toujours solides. Ils ont été traduits du grec en latin, et donnés par le jésuite Turrien, à Florence, en 1570, in-8°; à Anvers en 1672, in-12; à Lyon en 1627, in-12; et depuis dans la Bibliothèque des Pères, sous ce titre : *de Perfectione spirituali, ascetica capita centum*. On l'a aussi imprimé en grec à Florence en 1578, in-8°, avec deux centuries des sentences spirituelles,

de saint Nil. Quelques auteurs croient qu'on pourrait ne placer Diadochus, que vers le milieu du cinquième siècle, parce que Victor de Vite adresse son histoire d'Afrique, écrite en 487, à un disciple de Diadochus qu'il appelle un pontife digne de toutes sortes de louanges, et très-célèbre par un grand nombre d'écrits qui répandaient beaucoup de lumières sur les dogmes catholiques. *Poteris ut voles, quia omne datum optimum, et omne donum perfectum cœlitus accepisti, eruditus à tanto Pontifice totoque laudis genere prædicando beato Diadocho, cujus ut astra lucenia exstant quam plurima catholici dogmatis monumenta dictorum.* (Victor de Vite, in *Prolog.*, *Hist.* pag. 2.) Or à quel autre Diadochus, qu'à l'évêque de Photique cet éloge peut-il convenir? On ne connaît point d'écrivain de ce nom autre que lui qui ait été évêque, ni qui nous ait laissé quelque ouvrage dogmatique dont l'idée répondit aux paroles de Victor. (Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 8, pag. 531 et suiv.)

DIAGO (Francisco), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, historiographe d'Aragon, était Espagnol et natif du bourg de Bibel, dans le royaume de Valence. Il enseigna assez longtemps la théologie dans le couvent de Barcelonne; et ensuite, s'étant attaché à l'histoire, il écrivit en espagnol les livres que nous avons de lui, et qui sont,

l'Histoire de son Ordre de la province d'Aragon, la Vie de saint Vincent, de Louis de Grenade, etc., avec le catalogue des évêques de Gironne; mais les plus importants de ses ouvrages sont, l'Histoire des Comtes de Barcelonne, et la première partie de celle de Valence qu'il publia en 1613. Il avait promis la seconde; mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu s'acquitter de sa promesse. (Nicolas Antonio, *Bibl. script. hispan.*)

DIAGORGANA, ville que nous connaissons être de Perse, par un diplôme de Jean xxii, et par une lettre du bienheureux Jourdain, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, rapportée dans l'*Oriens christ.*, tom. 3, col. 1373. Nous ne savons pas précisément dans quelle partie de ce vaste Empire elle est située. On n'en trouve rien dans les géographes. Jean xxii y nomma l'évêque suivant :

1. Bernard de Gardiole, auquel il recommande d'engager les petits souverains du pays à se réunir à l'Église romaine. (*V.* tom. 2, *Bull. FF. Præd.*, p. 183.)

DIAMPER, ville des Indes orientales, dans le royaume de Cochîn, sur la côte de Coromandel, près la ville de Saint-Thomas, ou Meliapur. L'an 1599, l'archevêque de Goa y tint un concile dans lequel il fit abjurer aux habitans du pays les erreurs de Nestorius, auxquelles ils étaient attachés à la persuasion de leur archidiacre. (Harduin, tom. 10.)

DIANA, ville épiscopale de la

provinces de Numidie en Afrique, dont l'évêque Fidentius assista à la conférence de Carthage. Elle est dans l'itinéraire d'Antonin qui marque qu'il y a deux villes de ce nom.

DIANA (Antonin), natif de Palerme, se fit clerc régulier de l'Ordre des Théatins dans la même ville, en 1614; il demeura vingt-six ans à Rome, y fut consultant du Saint-Office pour la Sicile; dans le tribunal de l'Inquisition, et y mourut le 20 juillet 1663. Le père Silos, historien de son Ordre, assure qu'il composa cent cinquante différens traités de morale, entre autres : *Resolutio-num moralium partes* 12. *Summa resolutionum*.

DIANE, déesse du nombre des douze grands dieux du paganisme. C'était la lune dans le ciel; on l'appelait Diane sur la terre, et Hécate dans l'enfer. On la dépeignait ordinairement avec un croissant sur la tête et un arc à la main, en habit de chasseuse. On l'honorait principalement à Éphèse. On l'adorait aussi dans la Palestine sous le nom de *Mani*, c'est-à-dire, la déesse des mois, ou la lune. On lui offrait des pains et des liqueurs sur des autels, au coin des rues, au commencement du mois. (*Isaie*, 65, 2.) On l'adorait aussi sous le nom de la Reine du ciel, et on lui offrait des gâteaux sur les plates-formes, aux coins des rues, aux portes des maisons. Les enfans amassent le bois, les pères allument le feu, et les mères mêlent la graisse avec la

farine, pour faire des gâteaux à la Reine du ciel, dit Jérémie, 7, 18.

DIARBÉKIR, siège archiepiscopal de la grande Arménie dont nous connaissons l'archevêque suivant :

1. Jean Urfaë, vers l'an 1640, qui tenait le siège archiepiscopal des Arméniens. (*Galan.*, tom. 1, pag. 180.)

DIATAGER. Nous ne trouvons qu'un auteur qui fasse mention de cette ville. Elle est dans la Perse, et a le titre d'archevêché dont voici un de ses évêques :

1. Gérard, de Montpellier en France, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mort à Tauris le premier novembre 1322. (*Font., Théatr. dominic.*, p. 72, tit. 39., Léandre Alb., de *Viris illustr. Ord. Præd.*, pag. 121.)

DIAULIA. On disait autrefois *Diaulis* et *Diaulium*, ville épiscopale d'Hellade, sous la métropole d'Athènes. Elle a été unie à Talante sous la même métropole.

DIAZ (Jean-Bernard), surnommé *de Lugo*, parce qu'il était né à Lugo en Espagne, fut évêque de Calahorra. Il assista au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556, après avoir composé divers ouvrages en latin et en espagnol. *Practica criminalis canonica. Regulæ juris. Commentaria in Isaiam*, etc. (Nic. Antonio, *Biblioth. script. hisp.*)

DIAZ (Nicolas), Portugais, né à Lisbonne, entra dans l'Or-

dre de Saint-Dominique où il se distingua par son talent pour la prédication. Il mourut en 1596, et laissa plusieurs ouvrages en portugais : *Tratado de Juizo final*, Valladolid, 1588, in-4°. *Tratado da paixao de Christo Senhor nosso*, Lisbonne, 1580, in-8°. *Vida de serenissima princessa D. Joanna, filha del rei D. Alfonso V, rei de Portugal*, Lisbonne, 1585, in-8°.

DIAZ (Philippe), Portugais, né à Bragance, entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-François; et, s'étant appliqué à la prédication, il passa bientôt pour un des plus habiles prédicateurs de son temps, c'est-à-dire, pour celui qui avait le plus de talent de toucher les cœurs. Son emploi de prédicateur ne le détournait point de ses devoirs; il fut toujours un de ceux qui se distinguèrent par leur assiduité à l'office divin. Il joignait aux exercices de piété une étude continuelle de la doctrine des Pères dans leurs écrits. Enfin, après avoir donné quarante années au ministère apostolique, il finit une sainte vie par une mort précieuse devant Dieu le 9 avril 1600. Ses sermons ont été imprimés en huit tomes. (*Mémoires de Portugal*, cités par Moréri.)

DIAZ (Emmanuel), Portugais, né à Castello-Branco, dans l'évêché de Guarda, entra chez les jésuites en 1592, et neuf ans après il fut envoyé dans les Indes et dans la Chine où il exerça plusieurs emplois considérables dans sa compagnie pendant quarante-

huit années. Il composa et fit imprimer en langue chinoise douze tomes sur les Évangiles; et il fit encore un traité de la manière de catéchiser les Gentils. Il mourut le 4 mars 1659.

DIBAPTISTE, *dibaptista*. Les Dibaptistes étaient des hérétiques grecs du neuvième siècle qui baptisaient deux fois. (Godeau.)

DIBON ou DIBON-GAD, ville donnée à la tribu de Gad par Moïse, et ensuite cédée à celle de Ruben. (*Num.*, 32, 3; et 33, 45.)

DIBON, ville de la tribu de Juda. (2. *Esdr.*, 11, 25.) Les Septante nomment *Dibon* la ville qui est nommée *Dabir* dans l'hébreu. (*Josué*, 13, 26.)

DICARTES ou DICARCITES, du mot grec *χαριστος*, composé de *δύο* qui signifie deux, et de *χαριστος*, qui signifie excellent ou très-bon; en sorte que ces deux mots joints signifient *doublement bon*. Les Manichéens se faisaient ainsi nommer par un esprit d'orgueil et d'ostentation. (*Voyez* MANICHÉENS.)

DICASTILLO (Jean), jésuite, naquit à Naples de parens espagnols l'an 1583. Il enseigna la théologie à Murcie et à Tolède, et mourut à Ingolstadt en Allemagne le 6 mars de l'an 1653. Il a écrit de *justitia et jure*, deux tomes, à Anvers, 1651; de *juramento et de censuris*, ibid. : 1662, de *sacramentis*, trois tomes, ibid., 1646; de *Incarnatione*. (Alegambe, *Bibl. script. Soc. Jesu*. Nic. Antonio, *Bibl. hisp.*)

**DICÆA**, siège épiscopal d'Afrique, de la province de Biscène. M. de Commanville le met de la province d'Adrumet dont l'évêque, nommé Candide, assista et souscrivit au concile de Latran, sous Martin 1<sup>er</sup>.

**DICETO**, ou **DIECTO**, ou **DISSETO** (Raoul de), doyen de Saint-Paul de Londres qui vivait à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, a écrit : *de temporibus mundi ; chronicorum opus ; imagines historiarum ; continuationes Roberii de Monte ; abbreviationes chronicorum ; series causæ inter Henricum Regem et Thomam archiepiscopum*. Ces deux derniers livres furent imprimés à Londres en 1652 ; et la chronique qui va jusqu'en 1198 se trouve parmi les historiens d'Angleterre, aussi imprimée en 1652. *De præclaris scriptoribus ; de adventu Saxonum ; gesta Normanorum ; origenes Hibernorum et Scotorum ; de synodis Ecclesiæ ; de Regibus anglorum ; de mirabilibus Angliæ ; epistolæ ad diversos ; sermones*, etc. (Balæus, *de script. angl.*)

**DIDACE** (saint), que le vulgaire d'Espagne appelle Diègue dans la Castille, et Jaime, c'est-à-dire, Jacques, dans l'Aragon, vint au monde vers la fin du quatorzième siècle dans le bourg de Saint-Nicolas, au diocèse de Séville en Andalousie. Il prit l'habit de frère-lay, ou convers de l'Ordre de Saint-François au couvent d'Arrezafa dans le ter-

ritoire de Cordoue. Il se proposa d'abord de garder la règle de son institut à la lettre, et fut un modèle parfait de la pauvreté, de la mortification, de l'humilité et de la charité chrétienne et religieuse. Il regardait tous ses frères comme ses maîtres, et il obéissait à ses supérieurs comme à Jésus-Christ même, exécutant les choses les plus pénibles et celles qui lui étaient commandées le plus durement, avec une promptitude et une gaieté toute singulière. Il joignait au travail du jour les veilles et les prières de la nuit, jeûnait continuellement, et se mettait la chair en sang par ses cruelles disciplines. Sa pauvreté était si grande, qu'il n'avait que le méchant habit qui le couvrait ; et cependant sa charité pour les pauvres était si ingénieuse, qu'elle lui faisait trouver mille moyens de les soulager dans leurs misères. Ses supérieurs le jugeant capable d'autre chose que du travail des mains, l'envoyèrent pour être gardien d'un couvent qu'ils avaient dans l'île de Forteventure, l'une des Canaries dans l'Océan Atlantique. Il convertit presque tous les infidèles de cette île avec des travaux incroyables, et chercha, quoique sans succès, dans la grande Canarie, l'occasion du martyre. Rappelé en Espagne, l'an 1449, il y rapporta le don des miracles. L'année suivante, il fit le voyage de Rome ; pour être au grand jubilé et à la canonisation de saint Bernardin.

de Sienné. La maladie s'étant mise parmi les religieux de son Ordre qui s'étaient assemblés jusqu'au nombre de trois mille huit cents dans le couvent d'Ara-Coeli, le frère Didace les servit avec un soin, des fatigues et des attentions tout extraordinaires. Il mourut comblé de grâces la nuit d'un samedi, douzième jour de novembre de l'an 1463, dans le couvent d'Alcala de Hénarez où on l'avait fait passer de la province d'Andalousie. Sixte v le canonisa le 2 juillet de l'an 1588, et ordonna sa fête au 12 de novembre. Le pape Innocent XI l'a remise au 13 du même mois. (Wadingue, *Annales des Frères-Mineurs*. Baillet, tom. 3, 13 novembre, pag. 188.)

**DIDIER** ou **DIZIER**, en latin *Desiderius*, évêque de Langres et martyr vers l'an 265, du temps de l'empereur Gallien, lorsque Chrocus, petit roi de Wandalie, aujourd'hui Poméranie, vint ravager les Gaules avec les Allemands et les Suèves. Ces barbares approchant de Langres, Didier, accompagné de quelques uns du clergé et du peuple, alla au-devant d'eux pour tâcher d'adoucir leur chef, et le conjurer d'épargner le sang innocent de son troupeau. Mais le barbare insensible le fit cruellement massacrer avec une partie de ceux qui l'accompagnaient. C'est ainsi que le raconte Warnachaire ou Garnier, qui composa, ou retoucha les actes de notre Saint au commencement du sep-

tième siècle, et qui les envoya à saint Cérant, évêque de Paris, avec ceux de trois juiveaux martyrs, que l'on honore à Langres. D'autres ont cru que notre Saint était ce Didier du quatrième siècle qui se trouva l'an 347 au concile de Sardique avec beaucoup d'autres évêques des Gaules, et celui-là même qui est qualifié évêque de Langres, parmi les autres prélats qui approuvèrent le concile de Cologne, que l'on met ordinairement l'an 346, et qui est suspect de fiction à quelques savans. D'autres le font passer jusqu'au commencement du cinquième siècle, et mettent son martyre l'an 407, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules. Sigebert de Gemblours le compte au nombre des martyrs que fit, l'an 411, le chef des Vandales, qu'il confond avec Chrocus qui fut pris à Arles, et mis à mort par un officier de l'armée romaine, nommé Marius ou Marien. Ainsi le temps où a vécu saint Didier est incertain. On fait sa principale fête le 23 de mai. Guillaume de Durfort, évêque de Langres, leva le corps de saint Didier et le mit dans une châsse d'argent doré le 19 de janvier de l'an 1314. Il en détacha diverses parties qui se répandirent en différens endroits, comme à Gênes, à Bologne en Italie, à Arles, à Avignon, à l'église de Saint-Mammès de Langres où l'on croit avoir un des bras du Saint, les deux mâchoires et une côte. Le reste du



corps est dans l'église même de Saint-Didier de Langres, appelée auparavant le prieuré de Sainte-Magdeleine. En Languedoc et en Italie, on l'appelle saint Dizier, saint Desery et saint Drezy ; aux Pays-Bas, saint Désir. (Baillet, tom. 2, 23 mai.)

DIDIER (saint), évêque de Vienne en France et martyr, naquit à Autun en Bourgogne sous le règne de Childeberrt 1<sup>er</sup>, roi de France. L'an 558, il fut confié aux soins de saint Namat ou Namace, évêque de Vienne qui l'aima comme son fils. Son successeur, saint Philippe, eut pour lui la même bienveillance, et le fit entrer dans le clergé de son église. L'évêque saint Ver, second du nom, le fit diacre ; et ce saint prélat étant mort l'an 596, Didier fut choisi pour lui succéder à cause de sa science et de sa vertu qui lui méritèrent aussi l'estime de saint Grégoire-le-Grand. Comme il enseigna les sciences humaines avant et depuis son épiscopat, il fut accusé auprès de saint Grégoire d'enseigner les fables païennes à ses disciples, au lieu de l'Écriture-Sainte, et de chanter d'une même bouche les louanges de Jésus-Christ et de Jupiter. Saint Didier se justifia sans peine de cette accusation ; mais ayant repris la reine Brunehaut de ses désordres avec une générosité vraiment épiscopale, cette princesse vindicative le fit déposer dans un concile tenu à Châlons-sur-Saône, et reléguer dans une île appelée *Levise* où il demeura

quatre ans, après lesquels elle le fit rappeler et rétablir sur son siège ; mais elle le fit assassiner ensuite, comme il s'en retournait de la cour du roi Thierry qui l'avait mandé sur l'opinion de son savoir et de sa vertu, pour se consulter sur quelques points de morale qui regardaient en particulier le mariage et le célibat. Les meurtriers assommèrent le Saint à coups de pierres et de bâton dans le village de Pressigny ou Pressignieu, autrement Persien, que l'on a depuis appelé de son nom Saint-Didier de Chalarone, maintenant Chalarine qui est une petite rivière qui se décharge dans la Saône au-dessus de Lyon. Ainsi mourut saint Didier, le 23 de mai de l'an 608. Son corps fut enterré dans le village même de Pressignieu, et transféré dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, hors des murs de Vienne, l'onzième de février vers l'an 620, par saint Éthère, évêque de Vienne. On prétend que la tête de saint Didier est à l'abbaye d'Einhden, ou de Notre-Dame de l'Ermitage en Suisse, et qu'il y a quelques autres de ses reliques à celle de Saint-Gal. Les deux principales fêtes de saint Didier sont celle de son martyre le 23 de mai, et celle de sa translation le 11 de février. On lui donne le titre de martyr, parce qu'il est mort pour la justice et pour sa fermeté à reprendre une reine impie, à l'imitation de saint Jean-Baptiste et du prophète Élie. La

vie de saint Didier de Vienne, publiée par Mombrice, ne vaut rien. Celle que Henschénius a reçue du Père Chifflet n'est, ni grave, ni exacte en ce qu'elle dit de Brunehaud. Quelques uns doutent que l'histoire de son exil, de sa mort et de sa translation qui porte le nom d'Adon, l'un de ses successeurs, soit véritablement de lui; et, supposé qu'elle en soit, il y a plusieurs additions de l'auteur qui, d'ailleurs, ne fut sacré évêque de Vienne que l'an 860, deux cent cinquante-deux ans après la mort de saint Didier. Jonas, dans la vie de saint Colomban, est peut-être le plus ancien des auteurs dont il nous reste quelque chose sur notre Saint. (Baillet, tom. 2, 23 mai.)

DIDIER ou GÉRY (saint), évêque de Cahors. V. GÉRY.

DIDIER, lecteur de saint Janvier, évêque de Bénévent, eut la tête coupée pour la foi de Jésus-Christ, avec plusieurs autres martyrs. (Voyez SAINT JANVIER.)

DIDIER LOMBARD, parce qu'il était de Lombardie, docteur de Sorbonne dans le treizième siècle, écrivit contre les religieux mendiants. (Du Boulay, *Hist. univers. paris.* Bellarmin, de *Monachis*, cap. 35. Prætole, au mot DESID. LONGOB.)

DIDRAGME, pièce de monnaie valant deux dragmes, c'est-à-dire, seize sols deux deniers, puisque la dragme valait huit sols un denier. (Voy. DRAGME.)

DIDYME D'ALEXANDRIE, fleurit dans le quatrième siècle.

il perdit la vue à l'âge de cinq ans, et ne laissa pas de devenir très-habile dans la philosophie, la rhétorique, la musique, la géométrie et la théologie, en se faisant lire les auteurs sacrés et profanes. Il fut choisi comme le plus capable de son temps pour gouverner la fameuse école d'Alexandrie où sa réputation lui attira un grand nombre de disciples dont les plus célèbres furent saint Jérôme, Rufin, Pallade et Isidore. Il s'énonçait avec une facilité merveilleuse, répondait sur-le-champ à toutes les questions qu'on lui faisait sur l'Écriture, et réfutait de même les objections des hérétiques. Il mourut en 395, ou 398, et laissa beaucoup d'écrits dont saint Jérôme parle dans son catalogue; savoir, des commentaires sur tous les Psaumes, sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, sur l'Épître aux Galates; dix-huit tomes de commentaires sur Isaïe; trois livres de commentaires sur Osée, et cinq livres sur Zacharie; des commentaires sur Job, et sur les épîtres canoniques; un traité sur les Dogmes ou sur les Sectes; deux livres contre les Ariens; un traité du Saint-Esprit; un livre contre les Manichéens, et un grand nombre d'autres ouvrages. Il avait aussi interprété les livres des principes d'Origène qu'il regardait comme son maître; et c'est ce qui le fit condamner par le cinquième concile général, et par Martin v, dans le concile de Latran, quoi-

qu'il fût mort dans la communion de l'Eglise, et que les plus grands hommes, sans excepter saint Jérôme, eussent loué son orthodoxie et toutes ses autres qualités. De tous les ouvrages de Didyme, il ne nous en reste que trois, son commentaire sur les Épîtres canoniques qui se trouve dans le neuvième volume de la Bibliothèque des Pères, col. 23 et 33, édit. an. 1624; un fragment du livre contre les Manichéens, publié par Canisius, tome 5, *Antiq. Lect.*, et le traité du Saint-Esprit, traduit en latin par saint Jérôme, qui se trouve dans les œuvres de ce Père. Ces commentaires sont nets et judicieux. Il y rejette le règne de mille ans, et assure que les délices du Paradis sont toutes spirituelles. Il croit, avec Origène, que l'Incarnation de Jésus-Christ a servi aux anges, aussi bien qu'aux hommes, pour les purifier de leurs fautes. Il remarque que la seconde épître de saint Pierre n'est point dans le canon, et il la croit supposée. Dans le livre contre les Manichéens, il réfute ces hérétiques, et leur prouve par des argumens métaphysiques, qu'on ne doit pas admettre deux principes. Il fait voir que le diable n'est point méchant par nature, ou par substance, mais par volonté; et que Dieu n'est pas auteur du mal pour avoir créé une substance libre qui peut se porter au bien et au mal. Le traité du Saint-Esprit en démontre très-bien la divinité, en prouvant d'abord qu'il n'est

point une créature, et ensuite qu'il est de même nature que le Père et le Fils. Il prouve que le Saint-Esprit n'est pas une créature, parce qu'il est immuable, immense, la lumière, la vertu, la sainteté substantielle et le sanctificateur des âmes; ce qui ne convient pas à la créature spirituelle ou corporelle. Il prouve que le Saint-Esprit est de même nature que le Père et Fils, 1° parce qu'il n'a qu'une même opération, et par conséquent une même substance avec eux; parce que mentir au Saint-Esprit, c'est mentir à Dieu, comme il paraît par les paroles de saint Pierre à Ananie; 3° parce que le Saint-Esprit est appelé le doigt du Père; 4° parce qu'il est appelé la sagesse même; 5° parce que l'on croit au Saint-Esprit comme au Père et au Fils, et que l'on baptise au nom du Saint-Esprit comme au nom du Père et du Fils, etc. Ce traité est clair, méthodique, serré, solide, convaincant, semé de remarques curieuses et recherchées. (Saint Jérôme, *de Script. eccl.*, c. 109. Pallade, *Histor. laus*, c. 38. Rufin, l. 2. Socrate, l. 1, cap. 3. Baronius, an. 386, n. 32. Bellarmin, *de Script. Godeau*, *Hist.*, tom. 2, l. 4, n. 45, pag. 706. Dupin, *Bibl. eccl.*, quatrième siècle.)

DIDYME, chrétien qui s'habilla en soldat pour sauver l'honneur de sainte Théodore, vierge d'Alexandrie qui avait été condamnée à être violée dans un lieu infâme. Didyme l'ayant su;

entra le premier dans ce lieu, déguisé en soldat, fit prendre son habit à saint Théodore qui se sauva par ce moyen sans être reconnue. Didyme fut condamné à mourir par le glaive; et Théodore, l'ayant appris, revint pour souffrir le martyre avec lui. (*Voyez THÉODORE.*)

**DIDYMOTICHE**, *Dimotue*, ville épiscopale de la province de Rhodope, au diocèse de Thrace, sous Trajanople. Elle est située sur un promontoire environné par l'Èbre. C'est aujourd'hui un bourg de Romanie, et un archevêché honoraire du rit grec. Voici ses évêques :

1. Nicéphore, assista au concile qui rétablit Photius.

2. Georges, assista au concile qui fut tenu en 1232 à Nicée en Bithynie où le patriarche Germain présidait.

3. N...., un de ceux qui écrivirent au pape Grégoire x pour l'union.

4. Théolepte, un de ceux qui, en 1347, condamnèrent le patriarche Jean Calecas.

5. Sophrone, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph, en 1564.

6. Matthieu, souscrit aux lettres du patriarche Métrophane au métropolitain de Lépante, accusé de divers crimes.

7. Daniel, qui condamna en 1638 les dogmes impies de Cyrille Lucaris, dans le concile de Cyrille de Berrhée, patriarche.

8. Grégoire, un des évêques souscrits à la réponse du patriarche Denis, au sujet des erreurs

des calvinistes, en 1672. (*Oriens christ.* tom. 1, pag. 1208.)

**DIDYMUS**, mot grec qui signifie *jumeau*. C'est le surnom de l'apôtre saint Thomas, et la signification du terme hébreu, ou syriaque. (*Thomas.*)

**DIÉ**, ou **DIEL**, ou **DÉODAT**, ou **DIEUDONNÉ** (saint), *Deodatus* et *Theodatus*, ou *Theudates*, était d'une famille très-noble dans la France occidentale, que l'on comprenait sous le nom de Neustrie. Il s'appliqua dès sa jeunesse à la vertu, de façon qu'il fut jugé digne de la cléricature, du sacerdoce et de l'épiscopat. Raurac, évêque de de Nevers, étant mort vers l'an 655, Dié fut choisi pour son successeur. Il assista au second concile de Sens tenu l'an 657. Il prêchait sans cesse son peuple, ou par ses discours, ou par ses exemples. Sa prière n'était point non plus interrompue; mais toutes ces bonnes œuvres ne ne suffisaient point pour le rassurer contre les dangers et la contagion du monde. Il quitta son évêché, et se retira d'abord dans les monts de Vosge. Il passa ensuite en divers endroits, bâtit quelques cellules à Roman qu'on a depuis appelé Romon, dans le diocèse de Toul, s'avança dans l'Alsace, et se retira parmi les religieux d'Abresennes qui l'obligèrent de se charger de leur conduite. Il quitta encore ce lieu, et un autre où il s'était bâti un ermitage au diocèse de Bâle, reprit la route des monts de Vosge où il se cacha dans une

caverne d'une vallée fort écartée sur le bord de la rivière de Meurthe. Il y vécut pendant quelque temps des fruits sauvages et des herbes de ce terrain inculte, jusqu'à ce qu'un seigneur nommé Hun, son ami, l'ayant découvert, et d'autres personnes de piété, lui envoyèrent des provisions en abondance. Il bâtit d'abord en cet endroit une cellule et une chapelle sous le nom de Saint-Martin. Ensuite Childeric II, roi d'Austrasie, lui ayant donné une vallée qu'il appela le Val-de-Galilée, il y fit construire un grand monastère sur une petite colline qu'on appelait Jointures, à cause de la jonction du ruisseau de Rotbach avec la rivière de Meurthe, et il y rassembla ses religieux sous la règle de de Saint-Colomban, à laquelle succéda ensuite celle de Saint-Benoît. Pour lui, comme il ne pouvait plus s'appliquer au travail des mains, parce qu'il était tout cassé et courbé de vieillesse, il alla se renfermer dans son ancienne cellule près de la chapelle de Saint-Martin, d'où il ne laissait pas de gouverner son monastère avec beaucoup de vigilance. Il mourut le 19 juin de l'an 679, ou 684. Son corps demeura enseveli dans l'église de son monastère de Jointures, jusqu'à ce qu'en 1003 il fut levé de terre, et transféré en un lieu plus honorable de la même église, par les soins de Béatrix, duchesse de Lorraine. Le lieu est devenu si célèbre, qu'il s'y est formé une ville, que l'on appelle Saint-

Dié, du nom du Saint, et le monastère a été changé en un Chapitre de chanoines où l'on garde ses reliques avec grande vénération. La vie de saint Dié se trouve dans la Chronique de l'abbaye de Senones, par le moine Richer qui écrivait après le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire, six cents ans après sa mort. La Chronique est au troisième tome du Spicilege de dom Luc d'Achéry, et l'extrait au troisième Siècle béd., part. 2, de dom Mabillon. Il y en a une autre vie dans Surius, écrite par un moine du Val-de-Galilée, ou de Jointures. On peut voir aussi M. Bulteau, liv. 3 de son abrégé de l'Histoire béd. ( Le père Le Cointe, dans ses *Annales ecclésiastiques de France*; et Baillet, tom. 2, 19 juin. )

DIE, ou DIEUDONNÉ (saint), patron du bourg de Saint-Dié sur La Loire, entre Blois et Beaugency, près de Chambord, vivait après le commencement du cinquième siècle, ou, selon d'autres, au sixième siècle, sous les enfans, ou les petits-fils de Clovis. Il était abbé du monastère de Saint-Dié qui, après avoir long-temps subsisté, fut réduit dans la suite en un prieuré dépendant de l'abbaye de Pontlevoy dans le Blaisois, du côté de la Touraine. Le roi Louis XI fit mettre les reliques du Saint dans une chasse d'argent; mais des voleurs les dérobèrent avec la chasse l'an 1518. ( Baillet, *ibidem*. )

DIECMAN ( Jean ), théologien

luthérien, né à Stade, dans le duché de Bremen, le 30 juin 1467, fut élevé en 1683 à la dignité de surintendant des duchés de Brême et de Ferden. Il se fit alors recevoir docteur en théologie dans l'Université de Kiel. Il mourut à Stade le 4 juillet 1720. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *de Naturalismo cum aliorum, tum maxime Joannis Bodini, ex opere ejus manuscripto anecdoto, de abditis rerum sublimium arcanis, schediasma*; à Leipsick, 1584, in-12. 2° *Specimen glossarii latino Theodisci*. 3° *Dissertationes de Sparsione florum*. 4° *De dissensu Ecclesiæ orientalis et latinæ circa Purgatorium*. 5° *Enneades animadversionum in diversa loca annalium cardinalis Baronii*. 6° *De Vocis papæ ætatibus*. 7° *De quatuor operationibus mentis Humanæ*. 8° *De Typorum coelestium Paradoxo helmontiano*. 9° *De Monomogamia*. Il a aussi écrit en allemand plusieurs pièces qui ont été imprimées en un volume in-4° à Hambourg, 1709. Il s'est fait encore plus connaître par l'édition qu'il a donnée de la Bible de Stade qui est une révision de la Bible allemande de Luther. Lorsqu'il mourut, il se préparait à donner le Glossaire de Raban Maur qui n'a jamais été imprimé, avec le commentaire de M. Van Stade. Il voulait aussi publier une pièce anecdote de Rhéginon sur la musique des anciens. (*Biblioth. germanique*, tom. 2, pag. 185 et 186. Joannes-Hen-

ricus Van Seelen, in *Stada literata*, etc.)

**DIÈDE** (François), Vénitien, savant dans le Droit ecclésiastique et civil, vivait dans le quinzième siècle. On a de lui des lettres, des harangues, et une vie de saint Roch. (Trithème, in *Catal.*)

**DIÉGO DE YEPEZ**, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut religieux de Saint-Jérôme, et puis évêque d'Albarasin. Il mourut l'an 1614, et laissa en espagnol l'Histoire des Persécutions d'Angleterre; la vie de sainte Thérèse, et une relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne. (Nicolas Ant., *Bibl. hisp.*)

**DIEL**, ou **DÉILE**, **DEEL**, ou **DIEY**, ou **DEICOLE** (saint), *Deicola* ou *Deicolus*, était Irlandais, et l'un des principaux disciples de saint Colomban, avec saint Gal qu'on disait son frère de mère. Il voulut suivre saint Colomban lorsqu'il fut exilé par les pratiques de la reine Brunehaut l'an 610; mais les pieds lui ayant manqué à une lieue de Luxeuil, parce qu'il était infirme et âgé, il s'arrêta dans le lieu appelé Luthre, aujourd'hui Lure parmi nous, et Luders chez les Allemands. Il y bâtit un monastère qui devint célèbre en peu de temps sous sa discipline et sous la règle de saint Colomban son maître. Saint Diel se sentant accablé de vieillesse, fit élire en sa place saint Colombin son filleul, et passa le reste de ses jours dans une cellule écartée où il n'avait de con-

merce qu'avec Dieu. Il mourut saintement entre les bras de saint Colombin le 18 de janvier vers l'an 625. Son corps fut enterré dans la petite chapelle de sa cellule, d'où il n'est jamais sorti. Sa vie, écrite 360 ans après sa mort, paraît avoir été falsifiée par son auteur, pour y mettre des choses extraordinaires. (Baillet, tom 1, 18 janvier.)

DIÈME, ou DIMON, bénédictin allemand du douzième siècle, composa quelques vies de Saints. (Vossius, *Hist. lat.*, liv. 2, cap. 49.)

DIERKENS (Pierre), dominicain de Gand, sa patrie, prononça ses vœux dans le couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville, le 27 avril 1620. Il enseigna la philosophie et la théologie à Berth-Saint-Winoc et à Louvain. Il fut docteur en théologie, maître d'étude, et ensuite régent des études générales. Religieux observateur de sa règle, il en inspira l'amour à ses disciples, et aux novices dont il eut la direction à Gand. Il fut plusieurs fois vicaire provincial de la Basse-Germanie. Il mourut le 3 août 1675, après avoir souffert avec une patience exemplaire, pendant quarante ans, les plus cuisantes douleurs de la gravelle qui, jointe à ses occupations, ne l'empêchèrent pas de composer les ouvrages suivans : 1° *Exercitia spiritualia decem dierum et Exercitium de Passione Christi*, à Gand, chez Maximilien Graet, 1659, in-8°, traduit en flamand par le père de Lalaing, et imprime

mé aussi à Gand, 1660, in-8° 2° *Tractatus brevis de vita contemplativa et de annihilatione et abnegatione sui ipsius inter crucis et tribulationes*, ibid., 1663, in-8°. 3° *Tractatus brevis de Obligationibus regulæ et constitucionum in sacris religionibus*, ibid., 1667, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en flamand par le père dom Pierre Mallants, chartreux à Lière en Brabant. Tous ces ouvrages ayant été considérablement augmentés par le père Dierkens, il en donna une seconde édition chez Graet, en 1671.

DIES (hébr. *Jemima*), c'est l'aînée des filles de Job. Les Septante ont donné la signification à la place du nom, et ont traduit *hemera*, le jour, (*Job*. 42, 14.)

DIEST (Henri de) Voy. HENRI DE DIEST.)

DIETENBERG (Jean), dominicain, natif du bourg de Dietenberg dans l'archevêché de Mayence, fut fait docteur en théologie de cette ville l'an 1500, et y mourut en 1534, le 30 août, après en avoir été chanoine et inquisiteur-général dans les diocèses de Mayence et de Cologne. Il composa plusieurs ouvrages : 1° *Tractatus in defensionem sacrificii Missæ*. 2° *Phimostomus, sive frænum scripturariorum* (il entend les Luthériens), à Augsbourg, 1530. 3° *Tractatus de Divortio*, à Cologne, 1532. 4° *De Votis monasticis contra temerarium Lutheri de iis judicium libri duo*, à Cologne, 1524 et 1525. 5° *Tracta-*

*tus de Apostasia.* 6° *Tractatus de præceptorum et consiliorum differentia.* 7° La version de toute la Bible en allemand, pour opposer à celle de Luther. 8° Une interprétation allemande des Épîtres et des Évangiles des dimanches. 9° Un catéchisme allemand. 10° Des commentaires sur la Bible, et des sermons manuscrits. (Le père Echard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 89.)

DIÉTHELME, écolâtre de Saint-Matthias de Trèves, au dixième siècle, fit un traité de l'étude de l'amour des saintes Écritures, et un commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu qu'il dédia à Marquard, écolâtre d'Épternac, son ami. Il composa encore un livre intitulé, *de la*

*Mesure des Moines* qui était apparemment une explication du trente-neuvième chapitre de la Règle de saint Benoît ; un livre de la composition de l'Astrolabe ; un de son usage et de son utilité, et deux de l'Art poétique. Il paraît que Trithème avait vu tous ces ouvrages ; mais il convient qu'il n'avait pas connaissance de quelques autres qu'on attribuait à Diéthelme. Il mourut en 955. Il avait un talent particulier pour enseigner. Ses écoliers apprenaient plus sous lui en un an, qu'ils n'auraient fait sous d'autres maîtres en plusieurs années. (Trithème, *Chronic. Hirsaug.*, tome 1, page 71. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, tom. 19, pag. 625.)

## DIEU.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *De l'Existence de Dieu.*
- § II. *De la Nature, ou Essence de Dieu.*
- § III. *Des Attributs de Dieu en général.*
- § IV. *Des Attributs de Dieu en particulier.*
- § V. *De la Vision béatifique de Dieu.*
- § VI. *De la Science de Dieu.*
- § VII. *De la Volonté de Dieu.*

### § I<sup>er</sup>.

#### *De l'existence de Dieu.*

Dieu est un pur esprit, créateur du ciel et de la terre qu'il a créés par sa puissance, qu'il gouverne par sa sagesse, qu'il conserve par sa bonté ; seigneur universel de toutes choses ; être nécessaire et indépendant qui

existe par lui-même, immatériel et immense ; éternel et qui n'aura pas de fin, comme il n'a point eu de commencement ; incompréhensible, illimité, infini en toutes sortes de perfections. Les athées nient l'existence et la réalité de cet être. Ils prétendent que la matière est éternelle, et la regardent comme le



principe de tout ce qu'il y a dans l'Univers. On prouve l'existence de Dieu par des raisons morales, physiques et métaphysiques. On appelle raisons morales celles qui sont fondées sur le jugement et la prudence, que tout homme de bon sens aperçoit sans peine. On appelle raisons physiques celles qui sont prises de la considération de la nature, de son arrangement et de ses ouvrages. Les raisons métaphysiques sont celles que l'on tire des premiers principes du raisonnement. Les raisons morales que l'on apporte ordinairement pour prouver l'existence de Dieu se prennent du consentement général de tous les peuples de l'Univers sur ce point, du sentiment intérieur, du danger de l'athéisme.

*Raisons morales de l'existence de Dieu.*

Le consentement des hommes sur l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'un Être suprême dont on doit espérer les récompenses, ou craindre les châtimens, est si unanime et si universel, moralement parlant, qu'il n'y a jamais eu de nation, ou de peuple athée; et ce consentement unanime est une preuve invincible de l'existence de Dieu.

1° Il n'y a jamais eu de peuple athée. « Il n'y a point de nation, dit Cicéron, pour cruelle et féroce, ou sauvage qu'elle puisse être, qui ne sache qu'elle doit reconnaître et honorer un Dieu, quoiqu'elle ignore peut-

être quel il est, et comment il doit être honoré. » ( Tullius, *Tuscul.* 1, 13, et lib. 1, de *Legibus.* )

Si vous parcourez la terre, dit Plutarque, vous pourrez trouver des villes qui n'ont ni murailles, ni lettres, ni lois, ni maisons, ni richesses, ni monnaies; mais vous n'en trouverez point, et personne n'en a jamais vu qui n'ait ses temples, ses autels, ses dieux, ses prières, ses sermens, ses oracles, ses sacrifices, ou pour obtenir des biens, ou pour détourner les maux. Platon, Aristote, Sénèque, et généralement tous les anciens qui ont traité de la divinité, attestent la même chose; et les histoires des plus anciens peuples de l'Univers nous apprennent que la croyance de la divinité était reçue parmi les Hébreux, les Chaldéens, les Égyptiens, les Indiens, les Perses, les Arabes, les Gètes, les Gaulois, les Germains, les Grecs, les Romains, etc. Tous ces peuples avaient leurs temples, leurs jours de fêtes, leurs rites, leurs cérémonies, leurs prêtres, et leurs autres ministres de la religion qu'ils honoraient généralement. Aujourd'hui encore on voit la même croyance universellement répandue parmi les peuples les moins policés, tels que ceux du Mexique, du Pérou, du Brésil, du Canada, etc. La croyance et le sentiment de la divinité remplissent donc tout l'Univers: Or,

2° Ce sentiment universel, uniforme et soutenu, est une

preuve victorieuse de l'existence de Dieu, puisque rien n'est plus indubitable que ce que tout le monde croit, embrasse, soutient, savans et ignorans, maîtres et esclaves, rois et sujets. C'est la lumière naturelle qui le graye dans le cœur de tous les hommes indistinctement en caractères durables, et par une empreinte si forte, que ni les passions, ni l'amour naturel de la liberté qui se trouve gênée et contrainte par cette croyance, ne peuvent l'effacer. Ce n'est point l'ouvrage des préjugés, de l'autorité, de l'éducation, de la superstition, de la fausse persuasion. Toutes ces choses varient selon les diverses circonstances des temps, des lieux, des peuples et des personnes. Mais le sentiment de la divinité ne varie point, il est toujours le même dans tous les temps et dans tous les lieux, et la révolution des siècles n'a fait que le confirmer et lui donner plus de consistance.

Qu'on ne dise donc point, sur l'autorité de quelques historiens et quelques voyageurs, qu'il y a dans le monde des nations entières qui ne connaissent point Dieu. Ces historiens et ces voyageurs sont contredits par d'autres plus dignes de foi, et souvent ils se contredisent eux-mêmes; et quand leur témoignage serait aussi vrai qu'il doit paraître suspect sur ce point, il s'ensuivrait seulement qu'il y a des peuples si sauvages, si stupides et si barbares, qu'ils igno-

rent plutôt Dieu qu'ils ne le nient, semblables en cela aux enfans, aux imbeciles et aux insensés, en qui la lumière naturelle n'a point de jeu pour se développer. Or, dans cette supposition même, le nombre de ces peuples grossiers et tout enfoncés dans la matière, n'empêcherait point l'unanimité morale de l'univers sur l'existence de la Divinité.

Qu'on ne dise point encore que le consentement unanime du monde peut venir aussi bien à l'appui de l'erreur que de la vérité, puisque le monde entier, soit savant, soit ignorant, s'est trompé, par exemple, sur les antipodes qu'il niait autrefois, et sur les qualités sensibles qu'il attribuait aux corps. Cela peut être quand il s'agit d'une opinion qui est fondée sur les préjugés des sens, ou des cupidités, mais non pas quand il s'agit d'un sentiment qui fronde et les sens et les cupidités. Or, le sentiment de la Divinité fronde les sens et les cupidités qui le combattent à leur tour, ce sentiment ennemi des sens et des passions; il ne peut donc avoir sa source dans les sens et les passions trop sujets à l'erreur; il n'y a donc aucune parité entre une opinion générale fondée sur les sens et les passions, et une autre opinion non moins générale qui les combat de front, telle que l'opinion de l'Être suprême, vengeur implacable du crime et rémunérateur magnifique de la vertu.

Enfin, qu'on ne dise point non

plus, avec un ancien poète, Lucrèce, que c'est la crainte qui a fait les dieux, *primus in orbe Deos fecit timor*; ni la ruse politique des législateurs et des maîtres du monde. La crainte suppose l'idée d'un Être suprême, elle ne l'enfante point; et c'est bien plutôt la crainte qui engage les impies à étouffer l'idée importune de la Divinité et à la bannir du monde, s'ils le pouvaient, pour se tranquilliser dans leurs désordres contre les terreurs dont leur conscience est agitée: *Sicque timor pœnæ sustulit orbe Deum*. A qui persuadera-t-on que des sages sans nombre, pleins de force et de grandeur d'âme, qui ont généreusement bravé la mort, aient perdu l'usage de la raison, en croyant par de vaines terreurs et sans preuve, l'existence d'un Dieu, tandis qu'une poignée d'athées qui frissonnent à l'aspect des moindres dangers, seront les hommes intrépides qui savent s'élever au-dessus des impressions d'une crainte enfantine et frivole?

A qui persuadera-t-on encore que la politique des législateurs ait introduit les dieux dans le monde, malgré l'intérêt des passions et de l'amour de la liberté si naturelle aux hommes, qu'ils auraient prétendu subjuguier comme autant d'imbéciles, par des terreurs paniques, imaginaires et contraires à la raison? Les législateurs ont cru la Divinité comme les autres, et ils se sont servis de cette croyance gé-

nérale, pour donner du poids et de l'autorité à leurs lois.

*Seconde preuve morale de l'existence de Dieu, puisée dans le sentiment intérieur.*

1°. Nous avons tous l'idée de Dieu, cet Être infini, éternel, immense, indépendant, nécessaire, immuable, tout-puissant, souverainement bon, souverainement juste, parfait en tout sens. Cette idée n'est point arbitraire; elle n'est point le fruit de nos réflexions, ni l'ouvrage de nos volontés; nous ne la formons pas comme il nous plaît. Cette idée, que nous trouvons dans notre propre fonds, n'a donc point d'autre principe que Dieu même; c'est lui qui la forme au-dedans de nous cette idée si spirituelle, si pure, si sublime; c'est la vérité primitive elle-même qui éclaire nos esprits sur sa nature et son existence, en se communiquant à eux.

2°. Nous avons encore un désir invincible de la béatitude et de l'immortalité. Notre penchant naturel nous porte tous à chercher un objet infiniment parfait, dans le sein duquel nous puissions nous reposer comme dans le centre d'un bonheur inaltérable et éternel. C'est ce que nous ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes, et que nous crient d'une voix perçante les agitations perpétuelles de nos cœurs, nos soucis, nos instabilités, nos inquiétudes, nos dégoûts, et l'expérience journalière que nous faisons de l'insuffisance des créatures pour

nous rendre heureux. C'est du milieu de ces objets créés, et par là essentiellement incapables de nous satisfaire, ni pleinement, ni d'une manière durable, que notre âme s'élance, pour ainsi dire, à chaque moment, par ses désirs infinis, jusque dans le sanctuaire éternel où elle doit se réunir à Dieu, son principe et sa fin. Il existe donc ce Dieu, seul capable de nous rendre heureux, et que nous désirons tous ardemment comme le centre de notre bonheur.

3°. La loi naturelle dont on ne peut entièrement effacer les traits, parce qu'elle est indélébile, nous prescrit des devoirs indépendants des institutions humaines. Elle nous ordonne de craindre et d'aimer Dieu, d'honorer nos pères et mères, de servir notre patrie, d'être fidèles à nos amis, de rendre à chacun ce qui lui appartient, et nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent à nous-mêmes. Ces principes invariables de la loi naturelle, c'est Dieu qui les a écrits en caractères ineffaçables dans le fond de nos cœurs; Dieu, cette première loi, ce premier modèle de toutes les lois, cette justice originale et primitive, qui est la règle de celle des hommes, cette justice incorruptible et éternelle qui existe avant tous les hommes, et qu'ils ne peuvent, ni fléchir, ni changer, ou corrompre; et de là ces vifs et importuns remords d'une conscience chargée de quelque action

criminelle; de là, au contraire, ces doux transports et ces délicieuses sensations d'une âme pure et innocente, témoins fidèles de ce censeur invisible que l'homme porte dans son sein, qui lui montre ses devoirs, qui le console quand il les accomplit, et le confond quand il y manque.

*Troisième preuve morale prise du danger de l'athéisme.*

S'il n'y a point de Dieu, comme le prétend l'athée, malgré toutes les raisons qui en démontrent l'existence, ceux qui soutiennent qu'il existe ne courent certainement aucun risque, ni pour cette vie, ni pour l'autre: Dans cette vie, ils jouissent des plaisirs attachés à la vertu, de ces chastes et délicats plaisirs qui surpassent infiniment les grossières délices des sens. Dans l'autre vie, supposé qu'il n'y ait point de Dieu, et qu'ils doivent périr tout entiers, il est visible qu'ils n'auront rien à souffrir; mais s'il y a un Dieu, comme l'on n'en peut douter, ah! quel contraste dans l'état du fidèle et celui de l'incrédule! L'un, en mourant, va prendre possession d'une éternelle et souveraine félicité; l'autre court à des tourmens affreux qui n'auront pas de fin. On ne risque donc rien en croyant l'existence d'un Dieu; on risque tout en la niant; et c'est le comble de la folie, que de s'exposer à un pareil danger, sous prétexte que les biens de la vie présente, dont il faut se priver en croyant, sont certains, et les

biens ainsi que les maux de la vie future sont incertains ; comme si, dans cette hypothèse même, il pouvait y avoir aucune comparaison à faire entre les biens présents, quoique certains, mais frivoles, passagers, fugitifs, momentanés, et les biens et les maux futurs, incertains (on le suppose) mais essentiels, infinis, éternels ; et que ce ne fût pas une extrême folie de préférer le fini et le périssable, quoique certain, à l'infini et à l'immortel, quelque douteux et quelque incertain qu'on veuille le supposer. La raison dicte donc que l'athée risque tout, et que le fidèle ne risque rien, puisque tout ce qui est fini et périssable disparaît, s'absorbe, cesse d'être, n'est rien en présence de l'éternel et de l'infini.

*Raisons physiques de l'existence de Dieu.*

1. Il est évident qu'il y a du mouvement dans l'Univers. Ce mouvement n'est point essentiel à la matière, autrement il en serait inséparable. On ne pourrait la concevoir en repos : le repos la détruirait, puisqu'un être ne peut subsister sans son essence. Or, il est évidemment faux que le repos détruise la matière, puisqu'elle subsiste en repos, et qu'on la conçoit comme une substance étendue qui, par sa nature, est également susceptible de mouvement et de repos. Le mouvement lui est donc accidentel. Il lui vient donc d'un autre principe extérieur

distingué d'elle, puisqu'elle ne peut le recevoir, ni du néant, ni d'elle-même, étant par elle-même un être purement passif qui reste dans l'état où elle se trouve, jusqu'à ce qu'elle en soit dérangée par l'influence d'un autre être qui agisse sur elle. Or, cet être qui lui a communiqué le mouvement, n'est pas un corps ; autrement il faudrait mettre un progrès à l'infini dans les causes mouvantes, ce qui est absurde dans cette hypothèse, puisque, pour lors, toute la collection des causes mouvantes qui ne se meuvent pas d'elles-mêmes serait en mouvement, sans que le mouvement eût aucun principe. Il faut donc admettre un être distingué de la matière qui ne soit point mu par un autre, et qui donne le mouvement à tous les autres, en agissant par une activité qui lui soit propre. Or, cet être distingué de la matière, existant par lui-même, principe nécessaire du mouvement de l'Univers, c'est Dieu même.

2. Les caractères de beauté et de perfection qui se trouvent dans un ouvrage démontrent l'habileté de l'ouvrier qui l'a fait. Il n'y a qu'une cause intelligente qui puisse se proposer une fin dans ses opérations. L'enchaînement des parties qui composent un tout, et leur juste assortiment, suppose, dans celui qui en est l'auteur, de la pensée, de la réflexion, du jugement. Ce serait être insensé que d'attribuer au hasard le bel ordre qui

paraît dans une chose, et de croire, par exemple, que des lettres jetées confusément sur une table formeront le poème le plus sensé et le plus harmonieux ; que l'archet d'un instrument touche de lui-même les cordes rangées aussi d'elles-mêmes sur un bois dont les pièces se sont collées ensemble pour rendre le son le plus doux ; qu'un morceau de marbre détaché d'une montagne par son action propre s'est formé en statue, et placé sur un piédestal. Or, l'ordre du monde est, sans comparaison, plus beau, plus noble, plus magnifique, plus régulier que celui des ouvrages de l'art. Les caractères de sagesse y brillent de toute part. Tout y paraît arrangé avec une symétrie parlante, et qui annonce hautement la suprême intelligence de l'ouvrier qui a présidé à sa formation. La succession régulière des jours et des nuits, la révolution constante des saisons, l'emplacement du soleil et des autres globes lumineux qui brûleraient tout s'ils étaient plus près de la terre, la végétation des plantes, la naissance et la vie des animaux ; ces merveilles, et tant d'autres qu'offre à nos yeux le beau spectacle de la nature, rendent un témoignage sensible à leur auteur. Tout l'Univers parle en faveur de celui qui l'a créé ; et ce langage est entendu de tout le monde, des savans comme des ignorans.

3. L'homme est un composé

de corps et d'âme. Son corps est une substance étendue, mais d'une structure admirable, et parfaitement organisée. Son âme est une substance immatérielle qui pense, qui réfléchit, qui veut, qui raisonne, qui forme des desseins. Ces deux substances si parfaites, et cependant si dissemblables, devraient être indépendantes et séparées l'une de l'autre. Elles sont intimement unies, et cette union n'existe pas par elle-même, puisqu'elle a un commencement et qu'elle aura une fin. Il faut donc qu'un être infiniment parfait en soit l'auteur. Lui seul a pu créer deux substances si parfaites, et les unir si intimement ensemble, malgré leur dissemblance. En effet, ou c'est Dieu qui est auteur de ces merveilles, ou le néant, ou le hasard, ou le corps, ou l'âme. Ce n'est point le néant qui n'a ni propriété, ni vertu ; ce n'est point le hasard qui n'est qu'un mot vide de sens ; ce n'est, ni le corps, ni l'âme qui ont pu se produire, puisqu'il implique contradiction qu'un être se donne à lui-même l'existence ; il est donc nécessaire que ce soit Dieu.

*Raisons métaphysiques de l'existence de Dieu.*

1. Il y a des êtres contingens dans le monde, c'est-à-dire des êtres qui ont pu exister, ou ne pas exister. Donc il y a un être nécessaire, éternel, indépendant qui ne s'est point fait, qui n'a point été fait, qui existe par

lui-même, et qui a donné l'existence à tous les autres, puisque, autrement, ils n'existeraient pas, n'y ayant rien, ni dans eux-mêmes, ni hors d'eux-mêmes, excepté cet être nécessaire, qui ait pu les déterminer à l'existence, plutôt qu'à la non-existence.

2. Quelque chose existe aujourd'hui ; il faudrait être insensé pour le nier. Ce qui existe aujourd'hui vient du néant, ou il s'est produit de lui-même, ou il a été produit par un autre, ou il existe par lui-même, c'est-à-dire en vertu d'une nécessité absolue, originairement inhérente dans sa nature même. Il n'y a pas de milieu. Or, on ne peut dire, 1° que ce qui existe aujourd'hui vienne du néant, puisque le néant n'ayant ni vertu, ni action, ni propriété, ne peut donner l'existence. 2° Il implique contradiction dans les termes, que ce qui existe se soit produit lui-même comme cause efficiente de son existence ; car s'il s'était produit lui-même, il aurait été, et n'aurait pas été dans le même temps ; il aurait été pour se produire, puisque le néant ne peut rien faire, et que l'action d'un être suppose son existence ; il n'aurait pas été, puisque pour être produit il faut ne pas être, et qu'on ne produit pas ce qui existe déjà. 3° Si ce qui existe a été produit par une cause externe distinguée de lui, il faut de deux choses l'une, ou que cette cause ait été produite par une autre, et cette seconde par une troisième, et ainsi à l'in-

fini ; ou que cette cause soit improduite, et par conséquent éternelle. On ne peut pas admettre un progrès à l'infini dans des causes qui se soient produites les unes les autres, puisque ce serait admettre une multitude d'effets sans cause, et même rendre impossible la vérité de ce qui existe réellement aujourd'hui, en ce qu'il aurait fallu que son existence eût été précédée d'une succession infinie de causes dépendantes les unes des autres, ce qui répugne. Que si la cause qui a produit ce qui existe maintenant est improduite, et par conséquent éternelle et nécessaire, existant par elle-même, c'est le Dieu que nous cherchons. 4° Il est absurde de dire que tout ce qui existe aujourd'hui, existe par une vertu originairement inhérente à sa nature, ou bien par la vertu d'une nécessité absolue, puisqu'il est clair qu'il n'a pas toujours été, qu'il ne sera pas toujours, qu'il peut être, ou ne pas être. Il faut donc nécessairement reconnaître une cause improduite, nécessaire, éternelle, sans quoi il aurait été impossible que ce qui existe eût passé de la non-existence à l'existence.

3. Dieu est un être possible ; hé ! pourquoi ne le serait-il pas ? Parce qu'on le conçoit comme étant infiniment parfait ? Mais la souveraine perfection n'est pas un obstacle à la possibilité, ni à l'être ; c'est plutôt une raison d'être. Si l'imparfait, si le fini,

si ce qui tient le plus du néant existe, à plus forte raison le parfait, l'infini, ce qui n'a rien du néant. Dieu est donc possible, et il existe par conséquent, puisqu'il y a une connexion essentielle et nécessaire entre sa possibilité et son existence actuelle. On prouve cette conséquence : Si Dieu étant possible, il n'existerait pas réellement, il serait possible et ne le serait pas ; ce qui est absurde : 1° il serait possible, c'est la supposition ; 2° il ne le serait pas. Un être n'est pas possible quand il ne peut exister ; or, si Dieu étant possible n'existerait pas réellement, il ne pourrait jamais exister ; car s'il pouvait exister, ce serait, ou par lui-même, ou par un autre : il n'y a point de milieu. S'il existait par un autre, il ne serait plus Dieu ; il ne pourrait se donner à lui-même l'existence, puisqu'il faudrait qu'il existât pour se la donner, et qu'il n'existât point pour la recevoir ; donc si Dieu étant possible n'existerait pas, il serait possible et impossible tout à la fois. Donc il y a une connexion nécessaire entre la possibilité de Dieu et son existence actuelle. D'ailleurs cette existence actuelle est renfermée dans l'idée même de Dieu, puisque c'est une perfection, le fondement de toutes les autres, et que Dieu est infiniment parfait.

## OBJECTION I.

Les créatures ne démontrent point l'existence de Dieu, tant parce qu'il n'est pas certain

qu'elles existent elles-mêmes, que parce qu'elles ne sont pas un moyen propre de démonstration ; lequel doit être nécessaire.

## RÉPONSE.

Nous sommes évidemment certains de l'existence de nos ames par le sentiment intérieur, et de l'existence des corps qui sont hors de nous, par la sensation constante, uniforme, générale, perpétuelle des sens. Ces êtres sont un moyen nécessaire de connexion pour prouver l'existence de Dieu, parce que, quoiqu'ils aient pu ne pas exister, ils ne peuvent avoir d'autre cause de leur production que Dieu seul.

## OBJECTION II.

Le monde est éternel et incréé ; il n'a pu être créé, la création étant impossible, puisque rien ne se peut faire de rien ; il ne prouve donc pas l'existence d'un Dieu créateur.

## RÉPONSE.

Les arts, les sciences, les lois, les gouvernemens, le commerce, les histoires, tout prouve la non-éternité du monde, dont la création est très-possible ; parce que, quoique rien ne se puisse faire de rien comme d'une cause matérielle, efficiente, une chose peut passer du néant, ou du non-être à l'être par une vertu divine.

## OBJECTION II.

L'Être éternel, nécessaire, infini, Dieu en un mot n'est autre chose que l'Univers sensible, ce



monde matériel, dont toutes les parties existent nécessairement, et sont infinies.

## RÉPONSE.

On conçoit clairement qu'il n'y a aucune nécessité, ni dans la substance, ni dans la forme du monde; tout y est arbitraire; il pourrait être autrement qu'il n'est; il pourrait n'être point du tout: il n'est donc point l'être nécessaire.

## OBJECTION IV.

Si le monde n'est point nécessaire, il a été fait par hasard.

## RÉPONSE,

Rien de plus absurde que la fiction d'un hasard aveugle qui, sans dessein et sans intelligence, sans règle et sans principe, produit l'ouvrage le mieux entendu, le mieux ordonné, le mieux assorti, le plus vaste, le plus magnifique, le plus charmant et le plus parfait où la variété la plus admirable s'allie avec l'uniformité la plus régulière. Quoi! le hasard ne produira pas le moindre édifice, parce que tout édifice suppose nécessairement un architecte intelligent qui en conçoit le dessein et qui en dirige l'exécution; ce même hasard ne produira point non plus le moindre ouvrage composé, parce que tout ouvrage composé suppose aussi nécessairement un artiste éclairé qui en forme l'idée, et qui en règle toute l'opération, le jeu des ressorts, leurs forces

conspirantes, leur produit commun, etc.; et ce hasard impuisant et aveugle, sans force, sans vie, sans intelligence, essentiellement incapable de combinaisons justes, de rapports exacts, de proportions raisonnées, de symétrie, de concert, d'harmonie; ce hasard aura fabriqué ce monde dont le spectacle frappe nos yeux, et dans lequel la fécondité, la variété, la régularité et l'harmonie se développent, se soutiennent et se perpétuent avec la plus inaltérable constance? Le prétendre, c'est soutenir la dernière des absurdités; et ne pas reconnaître une souveraine intelligence comme cause créatrice de l'Univers, c'est fermer volontairement les yeux à la plus vive lumière.

## OBJECTION V.

La nature de Dieu est incompréhensible. Elle est impossible. C'est un composé d'attributs incompatibles, tels que la justice et la bonté, la liberté et l'immutabilité, etc., qui sont une source de discorde pour les Théistes.

## RÉPONSE.

La difficulté ou l'impossibilité de comprendre la nature d'une chose, ni les disputes qui roulent sur son sujet, ne préjudicient en rien à la vérité de son existence. Les philosophes disputent tous les jours sur la nature de la matière et des différents effets qui se passent sous nos yeux, sans nier leur exis-

tence. Les difficultés qu'on agite sur l'essence divine, le développement et la conciliation de ses attributs ne font donc rien à leur réalité. La nature de Dieu est très-possible, ses attributs sont très-compatibles et très-conciliables, quoique nous ne puissions le comprendre, à cause de la faiblesse de nos esprits bornés et de la grandeur infinie de l'objet.

#### OBJECTION VI.

L'infinité même de cet objet qu'on appelle Dieu, est une preuve évidente de sa non-existence, puisqu'on ne peut se représenter l'infini. L'idée en est impossible à une substance bornée, puisque, pour cela, il faudrait qu'elle se représentât une infinité de perfections; ce qui répugne.

#### RÉPONSE.

L'infinité d'un objet le rend bien incompréhensible, mais non pas tout-à-fait inconcevable. L'esprit de l'homme, quoique borné, peut se former une idée de l'infini. Ce ne sera pas une idée complète, entière, parfaite, mais suffisante pour en certifier l'existence et la réalité. Combien de choses dont l'existence nous est évidente, quoique nous n'ayons qu'une faible et imparfaite idée de leur essence? Nous ne pouvons donc point nous représenter une infinité de perfections, y faire une attention actuelle, ni même connaître parfaitement et d'une

manière complète une seule perfection infinie, mais nous pouvons connaître que des perfections infinies conviennent à un objet. Nous répondrons à quelques autres objections en parlant des attributs en particulier. (*Voyez le premier tome d'un traité de la véritable Religion*, imprimé à Paris en l'an 1737, chez Hyppolite-Louis Guérin.)

#### § II.

*De la nature, ou essence de Dieu.*

Les théologiens demandent ici quel est l'attribut primordial qui constitue l'essence de Dieu, selon notre manière de concevoir, et qui le distingue des autres êtres; quelle est la perfection qu'on doit regarder comme la première, la source et la racine de toutes les autres? Les uns veulent que ce soit l'actuelle et très-pure intelligence. Les Scotistes prétendent que c'est l'infinité, ou le comble de toutes les perfections. Les Thomistes soutiennent que c'est la nécessité d'exister, ou l'*asséité*, comme on parle dans l'école qui emporte l'indépendance de toute cause et de tout sujet d'inhésion, parce que l'*asséité*, disent-ils, ne convient qu'à Dieu; qu'elle lui convient en premier lieu et avant tout autre attribut; qu'elle est la source d'où coulent tous les autres attributs, puisque de ce que Dieu subsiste par lui-même indépendamment de toute cause, il s'ensuit qu'il n'est borné par aucune cause,

qu'il est infini par conséquent, et qu'il possède toutes les perfections dans un souverain degré; car être infini, posséder toutes les perfections dans un souverain degré, et n'être point borné ou limité, sont une même chose. Aussi Dieu se fit connaître à Moïse, en disant : « Je suis » celui qui suis, *ego sum qui sum*, c'est-à-dire, je suis cet » être indépendant qui seul vit » et subsiste nécessairement; ab- » solument, et par lui-même; » je suis l'être par essence, » l'être même. » C'est tout ce que l'on peut dire de plus propre à nous donner une idée de Dieu et de sa nature.

## § III.

*Des attributs de Dieu en général.*

Nous supposons la notion des attributs qu'on peut voir au mot *attribut*, et nous demandons ici avec les théologiens, comment les attributs sont distingués de l'essence divine, et comment ils sont distingués entre eux? Les Scotistes admettent une distinction formelle entre l'essence de Dieu et ses attributs. Les Thomistes veulent que tous les attributs soient distingués virtuellement de l'essence divine, et que les attributs absolus soient aussi virtuellement distingués entre eux. Dieu est un être infiniment simple, disent-ils; et cette simplicité divine serait blessée par une distinction antérieure à l'opération de l'esprit, quelque nom qu'on

veuille lui donner, puisqu'elle présente nécessairement l'idée d'une multitude, d'un amas, d'un assemblage de *quiddités* ou de *formalités* réellement distinguées, indépendamment de l'opération de l'esprit. Au contraire, la distinction virtuelle ne nuit point à la simplicité de Dieu. Elle consiste à dire que l'essence divine, quoique parfaitement une et simple, donne un juste fondement à l'esprit de la concevoir sous différents rapports, sous différentes faces, ou idées, à cause de son éminence et de ses divers effets, de ses différentes vertus qui font qu'elle est, *virtualiter multiplex*.

## § IV.

*Des attributs de Dieu en particulier.*

## UNITÉ DE DIEU.

1. Il n'y a qu'un seul Dieu, et il est impossible qu'il y en ait plusieurs. Dieu est un être infiniment parfait, et par conséquent tout-puissant. Or, il est impossible qu'il y ait deux êtres tout-puissants, puisque, s'ils étaient, ou ils dépendraient d'eux-mêmes réciproquement quant à l'existence, ou il y en aurait un seulement qui dépendrait de l'autre, ou ils seraient indépendans l'un de l'autre. S'ils dépendaient d'eux-mêmes réciproquement pour exister, ils n'existeraient pas nécessairement, et, par conséquent, ils ne seraient point dieux, puisqu'ils ne seraient point infiniment par-

faits. S'il n'y en avait qu'un qui dépendît de l'autre, cet être dépendant ne serait pas Dieu. S'ils étaient indépendans l'un de l'autre, aucun des deux ne serait tout-puissant, puisqu'il manquerait à chacun un être qui ne serait pas soumis à sa puissance. Il leur manquerait aussi à chacun une perfection qui est de n'avoir point d'égal, et l'on pourrait concevoir un être plus parfait qu'eux ; savoir, un être qui n'aurait point d'égal. Il est donc impossible qu'il y ait plusieurs dieux.

2. Le mal moral, pour l'explication duquel les Manichéens admettaient un mauvais principe, est une simple privation de bien ou de rectitude qui ne suppose point de cause efficiente, mais la seule volonté libre et défectueuse de l'homme, par la permission de Dieu.

3. Les trois personnes divines ne l'ont qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont qu'une seule et même nature spécifique, individuelle et numérique.

#### *Simplicité de Dieu.*

La simplicité, comme nous l'entendons ici, est l'exemption de composition. Il y a trois sortes de composition : l'une *physique* qui consiste dans la matière et la forme ; tel est le composé de l'ame et du corps, du sujet et de l'accident ; l'autre *métaphysique* qui consiste dans l'essence et l'existence, l'acte et la puissance ; la troisième, *logique* qui résulte du genre et de la diffé-

rence. Les Saducéens, les Manichéens, les Antropomorphites et les Spinosistes, croient que Dieu est corporel. Les Thomistes éloignent de Dieu toute sorte de composition, même logique et métaphysique, parce que c'est un acte pur qui exclut toute idée de genre, de puissance, etc. D'autres admettent en Dieu une composition logique ou métaphysique.

#### PROPOSITION.

*Dieu est incorporel ; c'est un pur esprit.*

#### PREUVE.

Si Dieu était corporel, son corps serait fini ou infini. Si l'on dit que son corps est fini, il faut dire aussi qu'il est sujet au mouvement, à la vicissitude, à la dissolution ; ce qui répugne à la Divinité. Si le corps de Dieu est infini ; si, comme le prétend Spinoza, il est répandu partout, si c'est le monde entier, c'est-à-dire, une substance composée de tous les différens êtres corporels qui forment le monde, il faut dire nécessairement qu'il est le sujet d'inhésion de tous les changemens qui arrivent dans la matière, puisqu'il n'y a point de partie de matière qui ne soit de son corps ; et ainsi il faudra dire qu'on le divise, qu'on le coupe, qu'on le taille, qu'on le greffe, qu'on le creuse, qu'on le laboure, qu'il est dans une douleur et un changement continuel, grain à ce moment, farine à cet autre, bientôt pain,

ensuite, ehile, sang, chair. Quelles absurdités!

## OBJECTION I.

L'infinité du corps de Dieu ne détruit pas son immutabilité, parce qu'il subsiste en son entier, quoiqu'il passe successivement par plusieurs états, et qu'il prenne différentes formes.

## RÉPONSE.

L'objection prouve que le corps de Dieu ne serait point anéanti par son infinité; mais nullement qu'il ne serait point changé. L'anéantissement est une destruction totale. Le changement est le passage d'un état à un autre. Si donc on suppose que le corps de Dieu est infini, il ne sera point anéanti en acquérant une nouvelle forme, en passant d'un état à un autre; mais il sera changé; ce qui répugne à la Divinité.

## OBJECTION II.

Dieu renferme toutes les perfections; la corporéité est une perfection; Dieu la renferme donc.

## RÉPONSE.

Il y a deux sortes de perfections. Les unes renferment essentiellement de l'imperfection; les autres n'en renferment point. Dieu, comme un être souverainement parfait, possède toutes les perfections qui ne sont point mélangées d'imperfections, mais non pas celles qui contiennent ce mé-

lange, ou qui excluent formellement quelque perfection, parce qu'elles sont indignes de lui. Or, la corporéité est de cette dernière espèce, puisqu'elle emporte avec elle la divisibilité, l'altération, et beaucoup d'autres imperfections. (*Voyez IMMENSITÉ.*)

## OBJECTION III.

L'Écriture, dans un grand nombre d'endroits, attribue à Dieu le mouvement, la quantité, des pieds, des mains, des yeux, etc. Il est donc corporel. Elle dit aussi que l'homme a été fait à l'image de Dieu. (*Genèse, 1.*)

## RÉPONSE.

Comme nous sommes très-bornés, l'Écriture s'abaisse souvent à notre faible façon de concevoir les choses, lorsqu'elle nous parle de Dieu et de ses opérations; et pour lors c'est un langage métaphorique et figuré qui tend à nous élever à la connaissance des attributs de Dieu: les mains, les bras signifient sa puissance; les yeux, sa science, etc. L'Écriture marque assez qu'on ne doit pas entendre autrement ces façons de parler, en assurant en beaucoup d'endroits que Dieu est un pur esprit. *Spiritus est Deus* (*Joan., 4, v. 24.*) *Non debemus estimare auro et argento, aut lapidi, sculpturæ artis et cogitationis hominis, divinum esse simile.* (*Act., 17, 29.*) L'image de Dieu, à laquelle l'homme a

été fait , c'est son ame raisonnable, spirituelle, intelligente, par laquelle il a des traits de ressemblance avec Dieu, pur esprit, souveraine intelligence.

*Vérité, ou véracité de Dieu.*

C'est une perfection divine qui fait que Dieu ne peut, ni tromper, ni être trompé. Ainsi quand l'Écriture nous représente quelquefois Dieu, comme trompant les prophètes, cela signifie précisément qu'il permet que les prophètes se trompent, pour punir les péchés des peuples; de même que quand elle dit que Dieu endurecit, cela signifie qu'il permet l'endurcissement. (*Voyez* MENSONGE.)

*Bonté de Dieu.*

On distingue en Dieu deux sortes de bontés, la bonté absolue qui est l'infinité même des perfections qui le rendent souverainement parfait, et la bonté relative qui consiste dans le penchant qui le fait se communiquer aux hommes pour leur félicité, par les bienfaits sans nombre de la nature et de la grace qu'il verse continuellement sur eux. Mais, dira-t-on, si Dieu est bon, pourquoi tant de maux dans le monde? Mal d'imperfection qui consiste dans la privation de certaines perfections qui devraient se trouver dans les êtres d'une même espèce; mal physique qui consiste dans les peines et les incommodités; mal moral qui consiste dans le

péché. Dieu fait tous ces maux, ou il les permet, quoiqu'il puisse les empêcher, et son action, ou sa permission prouve également son défaut de bonté. On convient que Dieu fait le mal ou qu'il le permet. Il est auteur du mal physique et du mal d'imperfection. Cela ne répugne, ni à sa nature, ni à sa bonté. Il peut, par justice, ou par un effet de sa liberté, de son domaine souverain, par d'autres raisons de sagesse; il peut envoyer aux hommes des peines et des incommodités, il peut les priver de certains avantages sans cesser d'être bon. Pour ce qui est du mal moral, Dieu le permet; il pourrait l'empêcher absolument, il n'est point obligé d'user de son pouvoir absolu pour cet effet. L'homme est faillible par sa propre nature, étant tiré du néant. Dieu ne doit pas changer cet ordre; et lorsqu'en ménageant la liberté de l'homme il permet qu'il tombe dans le mal, il ne fait rien contre sa bonté qui ne l'oblige pas de rendre l'homme infaillible.

*Éternité de Dieu.*

L'éternité est une durée qui n'a point eu de commencement et qui n'aura point de fin. Un être éternel est donc celui qui n'a point commencé, et qui ne finira jamais. Tel est Dieu, puisqu'il existe nécessairement et qu'il est infiniment parfait. D'ailleurs, si Dieu n'eût pas toujours existé, il se serait donné l'exis-

tence à lui-même, ou il l'aurait reçue d'un autre. Il n'a point pu se donner l'existence lui-même, puisqu'il n'était pas, comme on le suppose. Que s'il a reçu l'existence d'un autre, il n'est plus Dieu, puisqu'il a une cause supérieure de laquelle il dépend. Il existe donc essentiellement et par lui-même, c'est-à-dire, en vertu d'une nécessité absolue inhérente à sa nature, et par conséquent il n'a pas eu de commencement et n'aura point de fin. Mais l'éternité de Dieu subsiste-t-elle tout entière et sans succession à chaque instant? N'y a-t-il, par rapport à elle ni passé, ni futur? Est-elle successive? Y a-t-il une succession de momens, de jours, d'années, de siècles dans l'éternité de Dieu? Questions problématiques qu'il n'est pas possible de décider. (*Voyez ÉTERNITÉ.*)

#### *De l'immuabilité de Dieu.*

On entend par un être immuable, celui qui ne peut changer, qui n'est sujet à aucune variation. Un être peut changer, ou quant à sa substance, ou quant à ses perfections, ou quant à ses connaissances, ou quant à ses desseins et à ses volontés, ou quant au lieu qu'il occupe.

#### PROPOSITION.

*Dieu est immuable en toutes manières.*

#### PREUVE.

Dieu voit tout, il est partout, il existe nécessairement, il ren-

ferme toute la plénitude de l'être, il est infiniment parfait, et il possède toutes les perfections souverainement et essentiellement. Il ne serait point tout cela s'il pouvait changer en quelque manière que ce pût être; il est donc immuable.

#### OBJECTION I.

Dieu a changé en créant le monde, puisqu'il a passé d'un état à l'autre; savoir, de l'état de non créateur à celui de créateur.

#### RÉPONSE.

Lorsque Dieu a créé le monde, il n'a pas changé intrinsèquement, puisqu'il n'a fait qu'exécuter le dessein éternel qu'il avait de créer le monde. Si donc il y a eu quelque changement en lui, ce n'est qu'un changement extérieur qui ne regarde que le terme de son action, c'est-à-dire, les créatures qui ont passé du néant à l'être.

#### OBJECTION II.

Dieu a pu ne point créer le monde, et il peut le détruire, puisqu'il est libre par rapport à la création du monde et à sa conservation; il peut donc être privé d'un acte intrinsèque; savoir, de la volonté actuelle, intrinsèque et libre de créer et de conserver le monde; il peut donc changer intrinsèquement.

#### RÉPONSE.

Quoique Dieu puisse être privé de l'acte intrinsèque de la créa-

tion et de la conservation, il ne s'ensuit pas qu'il soit muable ; parce que Dieu, cessant de créer et de conserver le monde, manquerait de l'acte de la création et de la conservation, considéré quant au terme produit qui est le monde ; mais il n'en manquerait pas quant à l'être et à la substance, parce que l'acte de la création envisagé sous ce rapport, n'est autre que la volonté de Dieu.

#### OBJECTION III.

Dieu aime une personne, parce qu'elle est juste dans un moment ; il hait cette même personne, parce qu'elle est pécheresse dans un autre moment ; il change donc intrinsèquement, puisqu'il passe de l'amour à la haine qui sont deux actes intrinsèques et absolument contraires :

#### RÉPONSE.

Dieu ne change point en exerçant ces deux actes contraires, parce qu'il les avait résolus dans ces circonstances de toute éternité ; ou plutôt Dieu ne hait point le pécheur, mais son péché seulement.

#### OBJECTION IV.

L'Écriture-Sainte nous dit que Dieu se repent, qu'il est touché d'une douleur intérieure, *pœnituit eum quod hominem fecisset in terra ; et tactus dolore cordis intrinsecus.* ( Genes. 6, 6. ) Il est donc sujet au changement.

#### RÉPONSE.

Ces façons de parler de l'Écri-

ture sont figurées et métaphoriques. Elles doivent s'entendre des effets extérieurs qui font juger aux hommes qu'on a changé de dessein, mais non pas d'un changement réel en Dieu.

#### De la sainteté de Dieu.

La liberté est le pouvoir de faire, ou ne pas faire une chose.

#### PROPOSITION I.

Dieu n'est pas libre, quant à ses actions internes qui ont pour terme quelque chose d'intérieur à lui-même ; telles sont l'amour qu'il se porte à lui-même, et la génération du Verbe par le Père. Dieu s'aime nécessairement, parce qu'il lui est impossible par sa nature de ne pas aimer ce qui est essentiellement parfait. Dieu le Père ne peut s'empêcher d'engendrer son Verbe, parce que sans cela le Verbe serait un être contingent, et par conséquent ne serait point Dieu.

#### PROPOSITION II.

Dieu est libre, quant à ses actions externes qui ont pour terme quelque chose d'extérieur à lui-même, comme les créatures. Si Dieu n'était point libre quant à ses actions externes, il ne serait point Dieu, parce qu'il manquerait de quelques perfections ; savoir, de l'empire sur ses actions, et de la liberté, qui sont des perfections. D'ailleurs, toutes les créatures seraient nécessaires, puisque Dieu aurait été nécessité à les créer, et qu'il ne lui aurait



pas été possible de s'en empêcher. Ce qui est absurde.

## OBJECTION I.

Dieu n'est pas indifférent pour agir ; il n'est donc point libre , puisque la liberté consiste dans l'indifférence.

## RÉPONSE.

Dieu n'est pas indifférent d'une indifférence passive , qui dit une indétermination et une suspension d'acte ; ce serait une imperfection en lui ; mais il est indifférent d'une indifférence active qui unit l'action au pouvoir de ne point agir , et qui suffit pour la liberté.

## OBJECTION II.

Dieu aime nécessairement sa gloire ; il a donc été nécessité à créer le monde , et il l'est encore à le conserver pour sa gloire.

## RÉPONSE.

Dieu aime nécessairement sa gloire interne qui consiste dans l'infinité de ses perfections , et qui est indépendante des créatures , mais non pas sa gloire externe qui consiste dans les louanges et la manifestation de ses perfections par l'organe des créatures. Il n'a donc point été nécessité à les produire , ni pour sa gloire interne , ni pour sa gloire externe. Il se suffit à lui-même.

## OBJECTION III.

Dieu est immuable ; il n'est donc point libre. La liberté et

l'immutabilité sont deux attributs incompatibles.

## RÉPONSE.

Un même acte en Dieu peut être libre et nécessaire à différents égards et sous différentes faces , à cause de son éminence. Il est nécessaire en tant qu'il regarde la nature divine ; il est libre en tant qu'il se porte vers les créatures , qu'il regarde avec indifférence.

*De l'immensité de Dieu.*

L'immensité est la présence d'un être par tout.

## PROPOSITION.

Dieu est immense , c'est-à-dire qu'il est présent par tout , non-seulement par sa science , en ce qu'il voit tout ; par sa puissance , en ce qu'il fait tout ; mais aussi par sa substance qui remplit tout.

## PREUVES.

1°. Si Dieu n'était point partout , il ne serait point infini , puisqu'il serait limité.

2°. Si Dieu n'est point partout , il peut passer d'un lieu à un autre , et par conséquent il peut changer ; ce qui est faux.

3°. Dieu est un être nécessaire. Or, la nécessité d'un être emporte son ubiquité , ou sa présence partout ; parce qu'existant nécessairement , il n'y a rien qui le limite et qui le fixe à un endroit plutôt qu'à un autre.

4°. Dieu agit partout ; donc il est partout substantiellement , soit parce que l'action , la vertu

d'agir et la substance ne sont qu'une même chose en Dieu, soit parce qu'une cause vraiment efficiente ne peut agir que dans l'endroit où elle est substantiellement.

## OBJECTION I.

Dieu ne peut être immense, ou présent par tout, sans qu'il soit étendu et corporel.

## RÉPONSE.

La présence locale suppose nécessairement l'étendue et la corporeté de la chose qui est présente, puisque cette présence locale n'est qu'un rapport de parties à parties, par lequel les parties d'un corps placé dans un lieu répondent aux parties de ce lieu. Une pendule, par exemple, est présente localement dans une chambre, parce que les parties de la pendule répondent aux parties de la chambre. Dieu n'est pas présent partout de cette présence locale, parce qu'il est un pur esprit qui n'a point de parties; mais il est présent de cette présence qui est propre aux esprits, par laquelle ils sont tout entiers dans tout un lieu, et tout entiers dans chaque partie de ce lieu, sans qu'ils soient bornés par ce lieu.

## OBJECTION II.

Il y a des saints Pères qui disent que Dieu ne pénètre point la substance des choses; d'autres qu'il n'est que dans le ciel; d'autres qu'il n'est en aucun lieu; d'autres qu'il n'est en un lieu, que par ses opérations.

## RÉPONSE.

1°. Lorsque les saints Pères disent que Dieu ne pénètre point la substance des choses, ils ne veulent rien dire sinon que Dieu n'est point mêlé dans toutes les choses du monde, comme en faisant partie, et comme leur ame, ainsi que le prétendaient les Stoïciens; 2° Dieu est dans le ciel d'une façon spéciale pour y manifester sa gloire, sans exclusion de sa présence dans les autres lieux. 3° Dieu n'est en aucun lieu *circonscriptivement*, c'est-à-dire, en sorte qu'il en soit borné à la façon des corps; 4° la présence de Dieu dans un endroit par ses opérations n'exclut point sa présence substantielle à la manière des esprits dans ce lieu, mais seulement sa présence étendue à la façon des corps; d'où vient que les Pères disent quelquefois que Dieu n'est dans un endroit qu'improprement et abusivement.

*De l'infinité de Dieu.*

Un être infini est celui qui n'est point limité. S'il n'est borné en aucun genre, on l'appelle *simplement infini*, *simpliciter infinitum*; s'il est infini en quelque genre seulement, comme en longueur, en durée, et fini en d'autres, on l'appelle infini, *secundum quid*.

## PROPOSITION.

Dieu est simplement infini, et possède toutes les perfections.

1°. Dieu est un être souverainement parfait ; on n'en peut concevoir un plus excellent que lui : or, il ne serait pas souverainement parfait s'il n'avait toutes les perfections, puisqu'en ce cas il pourrait être perfectionné ; et l'on pourrait concevoir un être plus excellent que lui ; savoir, celui qui aurait les perfections dont il manquerait lui-même.

2°. Si Dieu avait des bornes, ou il se serait borné lui-même, ou il l'aurait été par un autre. S'il est borné par un autre, il n'est plus Dieu, puisqu'il est faible, dépendant, impuissant. Il ne s'est pas borné lui-même, parce qu'il n'est point par choix ce qu'il est, mais par nécessité, puisqu'il existe nécessairement, et qu'il possède, en vertu d'une nécessité absolue, toutes les perfections, n'y ayant pas plus de raison qu'un être nécessaire par lui-même et par son essence ait dix degrés de perfection, qu'il y en a qu'il en ait cent, mille, etc.

## OBJECTION I.

Un corps infini exclut tous les autres corps imaginables, et par conséquent si Dieu était infini en perfections, il n'y aurait point d'autre être que lui dans le monde : ce qui revient au spinozisme.

## RÉPONSE.

Un corps infini exclut tous les autres, parce qu'il remplit tous les lieux, et que les corps ne peuvent se pénétrer ; mais Dieu

étant un être spirituel, son infinité n'exclut point tous les autres êtres.

## OBJECTION II.

Un composé de Dieu et des créatures est quelque chose de plus parfait que Dieu seul, puisqu'il y a dans les créatures des perfections qui ne sont point en Dieu.

## RÉPONSE.

Dieu possède *formellement*, c'est-à-dire, *selon leur propre nature*, ou *essence*, toutes les perfections des créatures qui ne renferment aucune imperfection, et qui ne sont pas opposées à d'autres perfections. Mais pour les perfections, même d'imperfections, il les possède *éminemment*, c'est-à-dire, d'une manière plus noble et plus sublime que les créatures ne les possèdent, puisque c'est lui qui les produit, et qu'une cause doit renfermer au moins *éminemment* toutes les propriétés de ses effets. Dieu est donc infiniment parfait, quoiqu'il ne possède pas *formellement* certaines perfections des créatures, puisqu'il les possède *éminemment*, et qu'il ne pourrait les posséder *formellement* sans imperfection.

*De la toute-puissance de Dieu.*

Dieu est tout-puissant, c'est-à-dire, qu'il peut faire tout ce qui n'implique point contradiction, puisque autrement il ne serait point infiniment parfait. Sa puissance n'a point été épuisée par ce qu'il a fait ; il peut

créer des êtres nouveaux plus parfaits à l'infini, sans qu'il devienne plus parfait lui-même, parce que la perfection ne dépend point de ses ouvrages extérieurs, dont il est le maître et pour la substance et pour les degrés d'excellence qu'il juge à propos de leur donner. Dieu n'est pas moins puissant non plus, quoiqu'il ne puisse ni mentir, ni commettre aucun autre péché, parce qu'il est infiniment vrai, saint, juste. Sa toute-puissance consiste non à pouvoir faire le mal, ce qui serait indigne de lui, mais à pouvoir faire toute sorte de biens, tout ce qui a la nature d'être, tout ce qui ne répugne pas essentiellement en soi, ou aux perfections divines.

## § V.

*De la vision béatifique de Dieu.*

Nous traiterons ici de la possibilité de la vision de Dieu, de ses principes, de son objet, de ses propriétés.

*De la possibilité de la vision de Dieu.*

Il s'agit de savoir si l'on peut voir Dieu des yeux du corps, si on le peut voir par l'esprit, ou l'entendement laissé à lui-même et à ses forces naturelles, si on le peut voir par l'entendement éclairé d'une lumière surnaturelle.

## PROPOSITION I.

Il est impossible de voir Dieu des yeux du corps, ni devant, ni après la résurrection.

## PREUVES.

1°. L'Écriture-Sainte nous dit que Dieu est invisible, que personne ne l'a vu et ne peut le voir : *Quem nullus hominum vidit, nec videre potest.* (1. Timoth., 6, 16.)

2°. Dieu étant un pur esprit, est un objet improportionné à la faculté de voir, qui est corporelle. Il en est même plus éloigné que l'objet d'une faculté ne l'est d'une autre faculté aussi corporelle; or l'objet d'une faculté corporelle n'a aucune proportion avec une autre faculté, quoique corporelle aussi; la couleur, par exemple, n'a point de proportion avec la faculté d'entendre, quoique corporelle, et ne peut être aperçue par l'ouïe; Dieu, à plus forte raison, ne peut donc être l'objet des yeux corporels.

## OBJECTION I.

Jacob dit qu'il a vu Dieu face à face, *vidi Deum facie ad faciem.* (Gen., 32, 30.) Il est dit, au trente-troisième chapitre de l'Exode, que le Seigneur parlait à Moïse face à face, etc.

## RÉPONSE.

Dieu apparaissait aux anciens, ou dans une nature, c'est-à-dire, un corps étranger qu'il se formait de l'air, ou d'une autre matière, ou dans d'autres espèces sensibles pendant le sommeil, les extases, les ravissements ou dans la personne des anges qui le représentaient comme ses ministres, et qui se for-

maient eux-mêmes des corps aériens. Dans tous ces cas, les yeux du corps ne voyaient, ni Dieu, ni les anges, mais des corps, ou d'autres images sensibles.

## OBJECTION II.

Saint Augustin a cru qu'après la résurrection générale nous verrons Dieu des yeux du corps : *Oculi corporales in resurrectione, mutata corporum qualitate, conspiciunt divinam substantiam*. C'est ainsi qu'il parle dans son livre, de *Videndo Deo*, ch. 20. Il s'explique de même en beaucoup d'autres endroits.

## RÉPONSE.

On convient que saint Augustin a pensé de la sorte, ou au moins qu'il a douté si nous ne verrions pas Dieu des yeux du corps après la résurrection; car il parle moins affirmativement en quelques autres endroits.

## OBJECTION III.

Dieu, par son souverain domaine, se sert de ses créatures pour produire toutes sortes d'effets, quoiqu'elles n'y aient aucune proportion; par exemple, il se sert du feu pour brûler de purs esprits; de l'eau pour produire la grâce, etc. Il peut donc élever les yeux du corps à sa propre vision.

## RÉPONSE.

Les causes instrumentelles qui n'agissent point par un principe intérieur, et qui ne sont point déterminées à une manière d'agir, peuvent être employées à toute sorte d'effets. Il n'en est

pas de même des facultés vitales qui agissent par des principes intérieurs, et qui sont déterminées à une même façon d'agir, tels que l'ouïe, la vue, etc. Ces sortes de puissances ne peuvent sortir des bornes de leur objet formel et spécifique.

## PROPOSITION II.

L'esprit humain ne saurait voir Dieu par ses seules forces naturelles, parce que la claire vision de Dieu est un acte surnaturel, ou supérieur aux forces de la nature, et que Dieu qui est l'objet de cette vision est d'un ordre supérieur à l'esprit humain. Dieu est d'un ordre surnaturel; l'esprit humain est de l'ordre naturel; entre ces deux ordres il n'y a point de proportion naturelle; il faut un secours supérieur.

## PROPOSITION III.

L'esprit humain peut voir Dieu clairement ou intuitivement, avec le secours d'une lumière surnaturelle.

## PREUVES.

1°. L'Écriture-Sainte, en beaucoup d'endroits, promet aux justes la claire vision de Dieu. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* (Matthieu, 5, 8.) *Nous le verrons face à face*, dit saint Paul. (1. Cor., 13, 12.) *Nous le verrons tel qu'il est*, dit saint Jean. (épître 1, ch. 3, v. 2.)

2°. Les saints Pères nous promettent le même avantage de la claire vision de Dieu, que l'É-

criture nous promet. *Nous ne pouvons nier*, dit saint Augustin (épître 148), *que les enfants de Dieu le verront un jour. Negare non possumus filios Dei visuros Deum.* (On peut voir saint Clément Alexandrin, l. 5, *Stromat.* Saint Jérôme, l. 1, in *Isaïæ.*)

## OBJECTION I.

L'Écriture-Sainte répète souvent que Dieu est invisible, que personne ne l'a vu, et qu'il ne peut être vu.

## RÉPONSE.

Le sens des endroits où l'Écriture parle ainsi est, ou qu'on ne peut comprendre la nature de Dieu, ou qu'on ne peut le voir naturellement, ni en cette vie, ni par les yeux du corps

## OBJECTION II.

L'objet de la claire vision est un objet surnaturel et infini; l'esprit humain est naturel et fini; il ne peut donc atteindre à cet objet.

## RÉPONSE.

L'esprit humain, quoique naturel et fini, peut voir Dieu clairement avec un secours surnaturel, parce que cette vision n'est pas infinie. Pour qu'une action se porte vers un objet infini, il n'est pas nécessaire qu'elle soit infinie elle-même, parce qu'elle ne se porte pas vers cet objet d'une manière infinie. Il suffit, ou qu'elle soit de même ordre que cet objet, ou qu'elle y soit élevée par un secours supérieur;

et c'est ce qui arrive aux esprits bienheureux qui voient Dieu face à face, à l'aide de la lumière de gloire. Ils voient donc cet objet infini, mais ils ne le voient pas infiniment, ou bien l'action par laquelle ils le voient n'est pas infinie.

*Des principes de la vision de Dieu.*

On appelle principe de la vision ce qui est nécessaire à cette vision, soit du côté de la puissance visive, soit de la part de l'objet aperçu. Le principe de la vision de Dieu, du côté de l'objet aperçu, c'est l'essence même divine, intimement présente à l'esprit des bienheureux, comme le terme de leur intelligence. Le principe de la vision de Dieu, de la part de l'entendement du bienheureux, c'est la lumière de gloire, c'est-à-dire, une certaine vertu divine qui l'élève et qui le fortifie pour le rendre capable de la vision béatifique.

*De l'objet de la vision béatifique.*

Le premier objet de la vision béatifique, est l'essence divine avec les trois personnes, tous les attributs relatifs et absolus, et généralement tout ce qui est en Dieu formellement. Les bienheureux voient tout cela, puisqu'ils voient Dieu tel qu'il est. Le second objet de la vision béatifique sont les choses présentes, possibles, ou futures, soit dans

l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace, que les Saints voient autant que Dieu veut leur en donner la connaissance.

*Des propriétés de la vision béatifique.*

Il s'agit de savoir si la vision béatifique des anges et des hommes est de même espèce, si elle est égale dans tous les bienheureux, et pourquoi elle ne l'est pas.

PROPOSITION I.

La vision béatifique des anges et des hommes est de la même espèce, parce qu'elle atteint le même objet qui est Dieu, sous le même rapport de visibilité, par le même moyen; savoir, la lumière de gloire, et par la même espèce intelligible qui est l'essence de Dieu.

PROPOSITION II.

*La vision béatifique n'est pas égale dans tous les bienheureux.*

PREUVES.

1°. Jésus-Christ nous dit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père. (*Joan.*, 14, 2.) Saint Paul assure qu'il en sera des bienheureux à la résurrection comme des étoiles qui diffèrent en clarté, *alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum. Stella enim à stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum.* (1. *Cor.*, 15, 41.) Tous les saints n'auront donc pas la même de-

meure, la même clarté, le même degré de gloire dans le ciel.

2°. La béatitude sera donnée comme une couronne, un salaire, une récompense, et selon les règles de la justice distributive. Ceux qui auront plus travaillé, plus combattu pour l'acquiescer, y auront donc une meilleure part. L'objet de la béatitude sera le même pour tous; mais la manière de le voir, de le posséder, d'en jouir sera différente et inégale.

PROPOSITION III.

L'inégalité de la béatitude dans les Saints aura pour cause physique la lumière de gloire, parce que c'est par elle qu'ils verront Dieu plus ou moins clairement, selon qu'elle sera plus ou moins grande; et pour cause morale leurs mérites inégaux, puisque la gloire leur sera donnée comme une récompense, en proportion de leurs mérites.

§ VI.

*De la science de Dieu.*

Dieu a une science parfaite et infinie; il se connaît parfaitement lui-même, et connaît aussi tout le reste, le passé, le présent, le futur, le possible, le bien, le mal, puisque, sans cette connaissance générale, il ne serait pas infiniment parfait, l'ignorance étant une imperfection. La science de Dieu n'est point discursive; c'est un acte très-simple et de pure intelligence. Il voit tout d'un seul regard;

mais dans quel moyen le voit-il ? N'y a-t-il pas plusieurs sortes de sciences en Dieu, et combien faut-il en admettre ? Les théologiens se partagent ici. Nous exposerons les sentimens des uns et des autres avec leurs fondemens et leurs difficultés.

*Système des Thomistes sur la science de Dieu.*

Les Thomistes n'admettent que deux sortes de sciences en Dieu, la science de *simple intelligence*, par laquelle il connaît les choses purement possibles, et la science de *vision*, par laquelle il connaît les choses passées, présentes et futures. Quant au moyen de ses connaissances, Dieu connaît les choses possibles dans son essence, les choses futures, tant nécessaires que libre dans son décret efficace et absolu ; les péchés futurs dans son décret permissif ; les péchés purement possibles dans le bien dont ils sont une privation.

*Système des Molinistes sur la science de Dieu.*

Les Molinistes admettent trois sortes de sciences en Dieu, la science de *simple intelligence*, par laquelle il connaît les choses possibles ; la science de *vision*, par laquelle il connaît les choses futures, et la science *moyenne*, par laquelle il connaît les futurs conditionnels, libres et contingens, c'est-à-dire, les actions libres des créatures intelligentes qui ne seront point, à la vérité, mais qui eussent été, si certai-

nes conditions qui n'existeront point, avaient existé. Pour le moyen de ses connaissances, Dieu connaît les choses possibles en elles-mêmes, ou dans leur vérité objective. Il connaît les futurs libres, absolus, ou dans la volonté humaine, selon Molina, ou dans leur vérité objective qui résulte de la force de la contradiction, qui fait que l'une de deux propositions contradictoires est déterminément vraie, et l'autre fausse, selon Vasquez, ou dans ses décrets indifférens, selon Suarez.

*Fondemens du système des Thomistes sur la science de Dieu.*

1°. La science moyenne, disent les Thomistes, est contraire à l'Écriture qui nous représente Dieu comme ne consultant que sa volonté suprême pour la formation de ses décrets : *Juxta voluntatem suam fecit tam in virtutibus cœli, quam in habitatoribus terræ.* (Daniel, c. 4, v. 32.) *Prædestinavit nos secundum consilium voluntatis suæ.* (Eph., 1, 5.) Si Dieu ne consulte que sa volonté pour statuer et déterminer, il ne prend pas conseil des créatures par la science moyenne.

2°. Cette science est contraire aux Pères de l'Église qui disent que Dieu connaît les futurs libres et nécessaires dans ses décrets efficaces et absolus. *Quod Deus facere decrevit, in sua voluntate cognovit.* (Saint Hilaire, lib. 9, de Trinit. *Deus fecit futura, ea prædestinan-*



do. (Saint Augustin, *tract.* 68, in Joan.) *Deus cognoscit res quatenus est earum causa.* (Saint Thomas, *quæst.* 2, de *Verit.*, art. 12.)

3°. La science moyenne est nouvelle et inconnue aux Anciens. *De hac scientia*, dit Vasquez, *veteres Scholastici nihil omnino disputaverunt aut meminerunt.* (in *part.* 1, saint Thom., *disput.* 67, c. 4.) Plusieurs autres défenseurs de cette science parlent de même, et Molina en convient: *Hæc nostra ratio conciliandi libertatem arbitrii cum divinæ prædestinatione, à nemine quem viderim, huc usque tradita fuit.* (*Concordiæ*, *quæst.* 23, art. 4 et 5, *disp.* 1, *membr.* ult.)

4°. La science moyenne est inutile, puisque son objet, ne devant jamais exister, est réduit à la classe des choses possibles que Dieu connaît par la science de simple intelligence.

5°. La science moyenne paraît indigne de Dieu qui, étant le maître absolu de ses créatures, n'a pas besoin de les sonder en sortant hors de lui-même, pour former ses décrets à leur égard.

*Difficultés du système des Thomistes sur la science de Dieu.*

Les difficultés du système des Thomistes sur la science de Dieu sont les fondemens mêmes des Molinistes sur ce sujet, et par conséquent nous les proposerons ensemble, en mettant de suite les réponses des Thomistes à ces difficultés.

### PREMIÈRE DIFFICULTÉ.

Jésus-Christ, dans le chap. 11 de saint Matthieu, reproche aux habitans de Corozain et de Bethsaïde, que s'il avait fait à Tyr et à Sydon les mêmes miracles qu'à Corozain et à Bethsaïde, les Tyriens et les Sydoniens se seraient convertis. Voilà un futur conditionnel libre; savoir, la conversion des Tyriens et des Sydoniens, que Jésus-Christ ne pouvait connaître que par la science moyenne, puisque s'il l'eût connu par son décret efficace de la grace de la conversion qu'il eût accordée aux Tyriens et aux Sydoniens, ses reproches au sujet de ceux de Corozain et de Bethsaïde auraient été injustes, et qu'ils auraient pu lui répondre: « Si vous nous aviez donné la » même grace efficace de conver- » sion que vous eussiez donnée » aux Tyriens et aux Sydoniens » quise seraient convertis, dites- » vous, à la vue de vos miracles, » nous nous serions convertis » comme eux.

### RÉPONSE.

Ce texte de l'Écriture prouve que Dieu connaît les futurs conditionnels, mais non point par la science moyenne; ce qui n'empêche pas que les reproches que Jésus-Christ fait aux habitans de Corozain et de Bethsaïde ne soient justes, parce que ces peuples étaient coupables, non de ce qu'ils ne se convertissaient pas sans la grace efficace, mais de ce qu'ils met-

taient obstacle à cette grace par leur propre faute ; de ce qu'ils endurcissaient volontairement leurs cœurs aux discours et aux miracles de Jésus-Christ, ce que n'eussent pas fait les Tyriens et les Sydoniens. D'ailleurs ce passage ne favorise, ni la science moyenne, ni son usage. L'usage de cette science est de diriger Dieu dans ses décrets, afin qu'il ne statue pas, touchant le sort de ses créatures, par son seul empire sur elles, qu'il ménage leur liberté, et qu'il ne choisisse pas l'un plutôt que l'autre sans les avoir consultés, et sans savoir ce qu'ils feront, ou ce qu'ils ne feront pas avec telle grace en telle circonstance, et leur ôter ainsi tout sujet de plainte s'ils viennent à se perdre. Or, il paraît par le texte cité, que Dieu n'agit pas de la sorte, ou du moins qu'il ne retire pas de sa façon d'agir tous les avantages qu'on prétend lui être attachés, puisqu'il prêche les peuples de Corozain et de Bethsaïde dans le temps qu'il sait qu'ils ne profiteront, ni de ses discours, ni des miracles, et qu'il ne prêche point ceux de Tyret et de Sydon, pendant qu'il sait qu'ils en profiteraient : ce qui donne lieu aux uns et aux autres de se plaindre, et ce qui renferme par conséquent une difficulté à peu près semblable à celle qu'on reproche au système opposé.

#### SECONDE DIFFICULTÉ.

Saint Augustin parle ainsi (lib. de sex quæstionib. Pagan.,

quæst. 2.) *Tunc voluit, Christus hominibus apparere quando sciebat et ubi sciebat qui in eum fuerant credituri.* (Lib. 1, ad Simplicianum, quæst. 2.) *Cujus miseretur, sic eum vocat quomodo scit congruere ut vocantem non respuat.* (Lib. de prædestinat. Sanct. cap. 10.) Il enseigne que la prédestination ne peut être sans la prescience ; mais que la science ne peut être sans la prédestination. Or, la science en Dieu, sans la prédestination, n'est autre chose que la science moyenne, ou la science antérieure au décret.

#### RÉPONSE.

1°. Cette convenance, cette aptitude, cette congruité dont parle saint Augustin en cet endroit et en d'autres, ne suppose pas nécessairement la science moyenne, mais la force que Dieu connaît parfaitement, et qu'il sait appliquer de façon qu'elle n'est point rejetée par ceux qu'il appelle efficacement. C'est ainsi que saint Augustin explique lui-même cet endroit de ses ouvrages aux Pélagiens qui voulaient s'en prévaloir : *Cernitis me sine præjudicio latentis consilii Dei hoc de præscientiâ Christi dicere voluisse.* (Cap. 9, de prædestin. Sanct.) 2° Quand saint Augustin dit que la science peut être en Dieu sans la prédestination, il parle des péchés que Dieu connaît, quoiqu'ils ne tombent point sous son décret positif, ni sous sa prédestination. *Prædestinatione quippè Deus ea*

*præscivit quæ fuerat ipse factur-  
us , præscire enim potens est  
etiam quæ ipse non facit , sicut  
quæcumque peccata. (Lib. de  
prædest. Sanct., cap. 10.)*

### TROISIÈME DIFFICULTÉ.

S. Thomas dit que la prédestination suppose la prescience des futurs (*in prim. distinct. 46, quest. 1, art. 1*); que la certitude de la prédestination dépend d'une multitude de secours, dont l'un supplée au défaut de l'autre; ce qui suppose la science moyenne, par laquelle Dieu connaît les secours faillibles et les infallibles.

### RÉPONSE.

1. Quand saint Thomas dit que la prédestination suppose la prescience des futurs, il parle des péchés, ou de ce qui a une liaison nécessaire avec eux, parce que Dieu ne décrète pas le péché. Il le permet seulement, et par conséquent il ne le voit pas dans son décret positif. 2. La différence des secours, dont les uns sont efficaces et les autres ne le sont pas, s'explique très-bien sans la science moyenne. Dieu voit dans son décret positif la nature des secours qu'il a résolu de donner. (V. DÉCRET, GRACE.)

### § VII.

#### *De la volonté de Dieu.*

Quoique la volonté de Dieu soit unique et très-simple, *à parte rei*, elle est cependant *virtualiter multiplex*. On la divise,

1° en volonté de bon plaisir, *beneplaciti*, et en volonté de signe, *signi*; 2° en volonté antécédente et conséquente; 3° en volonté absolue et conditionnelle; 4° en volonté efficace et inefficace.

La volonté du bon plaisir est un acte intérieur par lequel Dieu veut sincèrement et proprement une chose. Tels sont les décrets de Dieu. La volonté de signe est une marque extérieure de la volonté de Dieu, qu'on appelle volonté, parce qu'elle la dénote : on compte cinq de ces sortes de signes; savoir, le précepte, la défense, la permission, le conseil, l'action, ou le concours à l'action; ce que l'on renferme dans ce vers :

*Præcipit, ac prohibet, permittit,  
consultit, implet.*

La volonté de signe n'est pas en Dieu intrinsèquement et proprement, mais extérieurement et métaphoriquement. Elle n'est point toujours une marque que Dieu veut sincèrement et qu'il approuve une chose. Par exemple, Dieu commanda à Abraham de tuer son fils, et cependant il ne voulait pas qu'il fût tué réellement. Dieu permet, c'est-à-dire, qu'il tolère, qu'il souffre le péché, sans l'aimer ni l'approuver.

La volonté antécédente est celle par laquelle Dieu veut une chose considérée précisément en elle-même, et sans rapport à certaines circonstances dans lesquelles il ne la veut plus. Par

exemple, Dieu veut le salut de tous les hommes considéré en lui-même, et cependant il ne veut pas le salut des pécheurs impénitents.

La volonté conséquente est celle par laquelle Dieu veut une chose considérée par rapport à toutes ses circonstances. C'est ainsi qu'il veut le salut des prédestinés.

Par la volonté absolue, Dieu veut une chose simplement et sans condition. Par la volonté conditionnelle, il la veut sous certaines conditions qui manquent souvent. La volonté efficace a toujours son effet; l'inefficace n'a pas le sien.

On demande si la volonté de Dieu est libre, si elle est efficace, ou bien si elle se porte au salut de tous les hommes, ou bien si ses décrets sont prédéterminans, si elle se porte au salut de tous les hommes, ou bien si Dieu veut sincèrement sauver tous les hommes. Nous avons déjà parlé de la liberté de Dieu; nous allons parler des deux autres questions.

#### *Des décrets de Dieu.*

Toute la difficulté présente touchant les décrets de Dieu, consiste à savoir s'ils sont efficaces par eux-mêmes, et prédéterminans à l'égard des actions libres de la créature raisonnable; c'est-à-dire, à savoir si Dieu, sans consulter les créatures libres, détermine leurs actions par un décret, ou arrêté fixe, immuable, et qui aura infailli-

blement son effet par sa propre vertu. Les Thomistes le pensent ainsi. Les Molinistes pensent au contraire que Dieu ne décrète rien touchant les créatures libres, qu'il ne les ait auparavant consultées, pour savoir ce qu'elles feront, ou ne feront pas dans telles, ou telles circonstances, avec tels, ou tels secours versatiles, c'est-à-dire, dépendans de leurs volontés quant à l'effet; et que sur ces connaissances il forme ses décrets qui ne sont ni prédéterminans, ni efficaces, ni infaillibles intrinsèquement et par eux-mêmes, mais par la vertu des causes secondes.

Les raisons et les autorités que les Thomistes et les Molinistes emploient pour admettre, ou pour rejeter les décrets prédéterminans, sont absolument les mêmes dont ils se servent pour admettre, ou pour combattre la prémotion physique et la grace efficace par elle-même. C'est pourquoi nous les renvoyons au mot GRACE.

#### *De la volonté de Dieu sur le salut des hommes.*

#### PROPOSITION.

*Dieu veut le salut de tous et de chacun des hommes d'une volonté sincère, propre et formelle, quoiqu'antécédente, même dans l'état présent, et après le péché originel.*

#### PREUVE.

De tous les passages de l'Écriture qui prouvent cette vérité, nous n'en rapporterons qu'un

de saint Paul qui est décisif, et qui est conçu en ces termes aux premiers versets du chap. 2 de la première Épître à Timothée : *Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones pro omnibus hominibus... hoc enim bonum est, et acceptum coram Salvatore nostro Deo qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. Unus enim Deus, unus et Mediator Dei et hominum homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.*

## OBJECTION I.

Saint Augustin explique ce passage de saint Paul dans ce sens, « ou que Dieu veut sauver » des hommes de chaque état, » mais non pas tous les hommes » de tous les états, ou que tous » ceux qui sont sauvés le sont » par la volonté de Dieu, ou que » Dieu nous ordonne de vouloir » le salut de tous les hommes, » et qu'il nous inspire cette volonté. » (Lib. de Correp. et Grat., cap. 14 et 15. *Enchyridii*, cap. 103.)

## RÉPONSE.

Ces explications, que donne saint Augustin au passage de saint Paul, n'excluent point les autres, comme il le reconnaît lui-même en ces termes (*Enchir.*, cap. 103) : *Alio modo potest intelligi, dum tamen credere non cogamur aliquid omnipotentem Deum voluisse fieri* (par sa volonté absolue et conséquente,

qui a toujours son effet), *factum que non esse.*

## OBJECTION II.

Si Dieu voulait sauver tous les hommes, il y aurait en lui deux volontés contraires; savoir, la volonté antécédente de sauver les réprouvés, et la volonté conséquente de les perdre.

## RÉPONSE.

Ces deux volontés ne sont point contraires en Dieu, parce qu'elles n'ont pas le même objet considéré sous la même face et dans les mêmes circonstances. C'est ainsi qu'un juge, sans être contraire à lui-même, veut et ordonne la mort d'un criminel dont il veut en même temps la vie, en faisant abstraction de son crime.

## OBJECTION III.

Si Dieu voulait le salut de tous les hommes, il leur donnerait à tous, sans exception, les moyens nécessaires au salut, sans quoi cette volonté de les sauver ne serait qu'une volonté stérile et de nom seulement. Cependant combien d'hommes manquent de ces moyens nécessaires? Combien de peuples sauvages qui n'ont point ouï parler de Dieu? Combien d'enfants morts dans le sein de leurs mères sans aucun secours relatif à leur salut?

## RÉPONSE.

Dieu donne ou prépare à tous les hommes des moyens de salut ou prochains, ou éloignés, se-

On les règles de la sagesse, quoique nous n'en connaissions ni le détail, ni la divine économie.

#### OBJECTION IV.

Saint Thomas appelle la volonté de Dieu, touchant le salut de tous les hommes, une simple *velléité* ; elle n'est donc point formellement en Dieu.

#### RÉPONSE.

Saint Thomas, par cette dénomination, ne veut dire autre chose sinon que la volonté divine, touchant le salut de tous les hommes, n'est point efficace, ni conséquente, puisqu'elle n'a point son effet, et que tous les hommes ne sont point sauvés. Pour ce qui est de savoir si cette volonté de sauver tous les hommes est en Dieu *formellement*, ou *éminemment*, ce n'est pas un point de foi qu'elle y soit formellement. La plupart des théologiens le soutiennent, tandis que d'autres prétendent qu'elle n'y est qu'*éminemment*, sans errer contre le dogme. (*Voy. les différens théologiens.*)

DIEU, en hébreu *Elohim*. Ce nom se donne quelquefois dans l'Écriture, non-seulement au vrai Dieu, mais aussi aux anges, aux juges, aux princes, aux faux dieux, et aux idoles du paganisme. *Dieu créa le ciel et la terre*, (*Genèse*, 1, 1.) Il s'agit ici du vrai Dieu. *Celui qui sacrifie aux dieux sera mis à mort*. (*Exod.*, 22, 20.) Il s'agit des faux dieux. Les trois anges qui apparurent à Abraham, et

qui sauvèrent Loth, sont appelés dieux. Il est dit, dans le 21<sup>e</sup> ch. de l'*Exode*, que si l'esclave veut demeurer avec son maître, on l'amènera aux dieux, c'est-à-dire, aux *magistrats*, aux juges, qui lui perceront l'oreille.

DIEU (Louis), ministre de Leyde, et régent dans le collège Wallon de la même ville, avait beaucoup de capacité et de connaissances des langues orientales. Il naquit le 7 avril 1590 à Flessingue, et mourut à Leyde en 1642. Il publia en 1631 un commentaire sur les quatre Évangiles, et des notes sur les Actes des Apôtres, et sur l'Apocalypse de saint Jean, laquelle il fit imprimer en hébreu et en syriaque avec sa version latine, 1631. Il donna, avec de savantes notes, l'Histoire de la Vie de Jésus-Christ, composée en langue persane par le jésuite Jérôme-Xavier, et il joignit à l'original une traduction en latin. L'histoire de saint Pierre, écrite aussi en langue persane, est encore un des livres qu'il a publiés avec des notes. Il a aussi donné des rudimens de la langue hébraïque et de la langue persane, et un parallèle de la grammaire des langues orientales. Depuis sa mort, on a fait imprimer son commentaire sur l'Épître aux Romains, avec un recueil d'observations sur toutes les autres épîtres des Apôtres, et un commentaire sur le vieux Testament. Son traité de *Avaritia*, sa *Rhetorica sacra*, et ses *Aphorismi theologici* ont vu le jour par les soins de M. Leydekker. On a

réimprimé à Amsterdam en 1693 ses observations sur l'Écriture, corrigées et augmentées, et on y a joint l'Apocalypse en syriaque. (Voyez l'Épître dédicatoire à la tête de l'édition de 1693. Leydekker, *Præf. Aphorism. Lud. Dieu.*)

DIEU (Jean de), Voyez JEAN DE DIEU.

DIEU-DONNÉ, ou DEUS-DEDIT, pape. Voy. DEUS-DEDIT.

DIEU-DONNÉ. (Voyez Dié.)

DIÉVI, peuples dont il est parlé dans Esdras, 4, 9. Les Diévéens sont les peuples d'Ava, peut-être de ce canton de l'Assyrie qui est arrosé par le fleuve Diaba.

DIEZ, (Philippe), Portugais, de l'Ordre des Frères-Mineurs, se distingua dans le seizième siècle par son savoir, sa piété, son éloquence, et son zèle ardent pour le salut des âmes. Il fut théologien et définiteur de la province de Compostelle, et mourut à Salamanque en odeur de sainteté l'an 1601. Saint-François de Sales en fait les plus grands éloges, et le propose comme un modèle dans l'art de la prédication, (lettre trente-unième du livre cinquième.) Nous avons de Philippe Diez : 1° *Conciones quadruplices dominicarum à septuagesima usque ad resurrectionem*, à Salamanque, 1585; à Lyon, 1586; à Venise, 1589 et 1591, in-4°. 2° *Conciones quadruplices dominicarum, et festorum omnium à dominica prima adventus, usque ad septuagesimam*, à Salamanque, 1588, et à Ve-

nise, 1589, in-4°. 3° *Conciones quadruplices super Evangelia Jesu Christi, S. Mariæ, et Sanctorum omnium*, à Venise, 1589, et ailleurs, in-4°. 4° *Dominicales æstivales conciones, quæ à dominica in albis, usque ad Pentecostem, et in Rogationibus, et à Pentecoste, usque ad Adventum*, 6 tomes in-8°, à Lyon en 1586, et à Venise en 1591. 5° *Summa prædicantium ex omnibus locis communibus locupletissima*, 2 tomes in-4°, à Salamanque, 1589 et 1593; à Anvers, 1600, et ailleurs. 6° Le père Diez a aussi publié en espagnol des sermons de la sainte Vierge; un traité de la Passion de Jésus-Christ, et quinze autres traités; savoir, des Synodes des évêques; des Mystères de la Foi; des Actes de la sainte Inquisition; de la Publication de la bulle de la Croisade; des Assemblées capitulaires; des Processions et des Professions; de la Sépulture des enfans; des Calendes; de la Célébration de la première Messe; de ceux qui se donnent la discipline; de saint Didace, etc. (Wading. Nicolas-Antoine. André Scot. Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francisc.*, tom. 2, pag. 483.)

DIGAME, DIGAMIE, *digamus, digamia*; même que Bigame et Bigamie. (Voyez ces mots.)

DIGESTE, ou PANDECTES, *Digesta, Pandectæ*. Le Digeste est la première partie du Droit romain et du corps du Droit civil. On cite le Digeste par un

*D*, ou par deux *ff* jointes ensemble; ce qui vient de ce qu'on l'appelait en grec *Pandectes*, qu'on abrégait par la figure de deux ΠΠ. On joignit encore ensemble ces deux caractères que les copistes latins ont cru être deux *ff* jointes. On appelle en général *Digestes*, les livres distribués dans un bel ordre. (*Voy. Droit civil.*)

**DIGNE**, vierge et martyre de Cordoue, compagne de saint Anastase, prêtre et religieux espagnol, était religieuse dans la communauté de la vénérable Élisabeth, femme du martyr Jérémie. Cette communauté faisait partie du monastère de Tabane qui était à deux lieues de Cordoue. Digne, ayant appris la mort des saints martyrs Anastase et Félix, sortit secrètement du couvent, et alla à Cordoue se présenter au juge qui les avait condamnés, et qui la condamna sur-le-champ elle-même à avoir la tête coupée. Le Martyrologe romain fait mention de saint Anastase, de saint Félix, et de sainte Digne, au 14 de juin. L'histoire de leur martyre est dans le *Mémorial de saint Euloge de Cordoue*, au liv. 3, ch. 8 et 9. (*Voyez aussi M. Baillet, tom. 2, 14 juin.*)

**DIGNE**, servante de saint Afre, et sa compagne de martyre. (*V. AFRE.*)

**DIGNITÉ**. Ce terme se prend en général pour toute sorte de charges accompagnées d'honneurs, ou d'autorité, et plus particulièrement pour les dignités

ecclésiastiques qui consistent dans certaines prééminences jointes à une juridiction. C'est pourquoi, quand elles n'ont point de juridiction attachée, ce ne sont que de simples personnalités. Autrefois il n'y avait que deux dignités dans les diocèses, l'archi-prêtre et l'archi-diacre. Les doyens, prévôts, trésoriers, et autres semblables, ont été institués depuis par la coutume. Les dignités qui ont charge d'âmes ne peuvent être conférées qu'à des personnes âgées de vingt-quatre ans qui se fassent prêtres dans l'année; et celles qui n'ont pas charge d'âmes, qu'on appelle *dignités simples*, doivent être conférées à des personnes âgées de vingt-deux ans. (Concile de Trente, sess. 24, ch. 12, de *Réform.*) Les dignités ecclésiastiques des cathédrales, ou collégiales, ne peuvent être possédées que par des chanoines de la même église, ou par ceux qui se sont fait pourvoir en cour de Rome d'un canonat *ad effectum* de pouvoir posséder une dignité; mais ces canonicats *ad effectum* ne donnent voix, ni au Chapitre, ni séance au chœur. (Ferrière, *Introd. au droit ecclés.*, au mot *Dignité*.) Les dignités des cathédrales n'étaient pas sujettes aux expectatives du joyeux avènement, et du serment de fidélité, non plus qu'aux expectatives des gradués, au moins selon la jurisprudence des parlements, car au grand-conseil on jugeait autrement. (Pérard Castel, *Rem.*



sur *Les définit. canon.*, au mot **GRADUÉS.**) Cependant il fut jugé que les dignités n'étaient point sujettes à l'expectative des gradués, par un arrêt du grand-conseil, rendu le 5 juillet 1672, qu'on trouve au *Journal des Audiences*, tom. 3, liv. 6, ch. 9 : On ne peut posséder deux dignités ecclésiastiques à la fois, et l'acceptation d'une seconde fait vaquer la première. On ne peut non plus posséder une dignité d'une église cathédrale, ni une première dignité d'une collégiale, sans être gradué et sans avoir un certificat du temps d'étude dans une Faculté de théologie, ou du Droit canon.

On ne pouvait donner aucune règle générale pour connaître la nature des bénéfices auxquels la dignité était attachée, ni sur le rang des dignités entre elles. Cela dépendait de l'usage qui était différent suivant les églises. Un bénéfice dont le titre était une dignité dans une église n'était souvent qu'un simple office dans une autre. Dans quelques églises, c'était le doyen qui tenait le premier rang après l'évêque; dans d'autres, c'était le prévôt; dans d'autres, c'était le trésorier. Dans quelques endroits la dignité de chantre était la troisième; dans quelques autres, elle n'était que la cinquième, ou sixième. Les honneurs et les fonctions des dignités n'étaient pas moins différens que de rang. (*Héricourt, Lois ecclésiastiques.*) Voyez aussi les *Mémoires du*

*Clergé*, tom. 2, pag. 1660 et suiv. M. de La Combe, *Recueil de Jurisprudence canonique*, au mot **DIGNITÉS ECCLÉSIASTIQUES.** Voyez encore **AGE**, **CAPACITÉ**, **CHANOINE**, **DEGRÉS**, **DOYEN**, **EXPECTATIVES**, **GRADUÉS.**)

**DILANGE** (Nicolas), conseiller en la cour du parlement de Metz, né en la même ville le 12 octobre 1666, a fait imprimer en 1730, in-4°, et en 1732, in-12, l'ouvrage suivant : *Coutumes générales de la ville de Metz et pays Messin, corrigées ensuite des résolutions des trois États de ladite ville, es-années 1616, 1617 et 1618, avec les procès-verbaux de corrections, enrichie d'un Commentaire sur les principaux articles; ouvrage très-utile et très-nécessaire pour l'intelligence de ces Coutumes.* On a encore du même auteur un autre ouvrage de même nature, sur la Coutume de l'évêché de Metz qui n'a pas été imprimé. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

**DILECTION**, *dilectio*, amitié. Le pape se sert de ce terme dans les rescrits apostoliques qu'il adresse aux fidèles. A tous fidèles chrétiens, salut et *dilection* en Notre-Seigneur. Il s'en sert aussi envers le dauphin de France, le frère du Roi et les princes souverains qui ne sont pas rois. Il donne aussi le titre de *dilection*, *dilectissime*, à un patriarche, à un évêque forain, à un prêtre, un diacre, etc. (*Liber diurnus romanorum Pontific.*, tit. 1.)

**DILHERR** (Jean-Michel), né

le 14 octobre 1604, à Thémars dans le comté de Henneberg, se rendit habile dans les langues orientales, dans l'histoire, la philosophie et la théologie. Il mourut le 8 avril 1669, à Nuremberg où il exerçait les charges de pasteur de l'église de Saint-Sébalde et de bibliothécaire. Il a fait en latin l'Histoire de la Confession d'Ausbourg; des Notes sur le Cantique des cantiques; des disputes théologico-philologiques; un traité de la manière de bien apprendre la théologie; plusieurs discours sur différens sujets; quelques écrits de piété, et sur la langue hébraïque, etc. (Zeumerus, *vita Professor. Theolog. ienens.*)

DILLO, *Deilocus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, dans la Bourgogne, au diocèse et à six lieues de Sens. Henri Sanglier, archevêque de Sens, donna le lieu pour la bâtir, et son premier abbé y fut établi en 1135. Elle était fille du Valsecret. (*Dictionn. univ. de la France.*)

DIMANCHE, c'est-à-dire, jour dominical, jour du Seigneur, *dies dominica*. On appelle ainsi, parmi les chrétiens, le premier jour de la semaine qui est fête. Les chrétiens ont substitué ce jour à celui du samedi que les juifs observaient, tant pour honorer la résurrection de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit sur les apôtres arrivées ce jour-là, que parce qu'il était à propos d'abolir les sabbats et les néoméniés des juifs avec leur loi.

L'Eglise au reste a fait cette substitution avec droit dès ses premiers temps. S. Jean témoigne, dans le chapitre 1<sup>er</sup> de son Apocalypse, que ce fut un dimanche qu'il reçut ses révélations. Saint Justin le philosophe parle ainsi dans son Apologie à l'empereur Antonin-le-Débonnaire: « Au jour » du dimanche, que l'on appelle » le jour du soleil (chez les » païens) tous ceux qui demeurent dans les villes, ou à la campagne s'assemblent en un même lieu; on y lit les écrits des Apôtres....., nous avons choisi le dimanche pour nous assembler, parce que c'est le premier jour de création du monde et celui de la résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Saint Denis de Corinthe, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, d'autres Pères de l'Eglise primitive, déposent en faveur de cette tradition apostolique. Ainsi l'édit de Constantin, du 7 mars de l'an 321, auquel quelques uns rapportent l'institution du dimanche, ne regarde que l'obligation de le chômer, qui n'était pas universelle jusqu'à ce prince. Cette obligation de chômer le dimanche a commencé en quelques endroits aux vêpres de la veille, comme il paraît par plusieurs conciles d'Occident, du huitième et du neuvième siècles. Deux choses sont nécessaires pour sanctifier le dimanche, s'abstenir de certaines œuvres et en faire certaines autres.

*Des œuvres dont il faut s'abstenir pour sanctifier le Dimanche.*

Les œuvres dont il faut s'abstenir pour sanctifier le dimanche sont les œuvres *serviles*. On appelle œuvres *serviles* celles qu'ont coutume d'exercer les serviteurs et les mercénaires, soit qu'on les exerce *gratis*, ou pour le salaire, ou par récréation, parce que l'intention que l'on peut avoir en les exerçant n'en change point la nature. Telles sont les œuvres des arts mécaniques, comme labourer, tailler la vigne, coudre. Ainsi il est défendu d'exercer un jour de dimanche les métiers de menuisier, charpentier, serrurier, horloger, graveur, cordonnier, tailleur, tisserand, etc. Il est défendu aussi de coudre, de broder, de filer, même par manière d'amusement et de récréation. Il est défendu aux personnes religieuses comme aux autres, de faire ces jours-là des images de cire, ou d'une autre matière, des scapulaires, des cordons, des chapelets, etc. On ne peut non plus peindre, imprimer, ni arranger les caractères, faire la barbe, tuer de grosses bêtes, comme veaux, bœufs, etc.; cuire des choses non nécessaires et qui ne servent qu'à la sensualité, etc. On ne peut aussi voyager, pêcher avec des filets, chasser avec des instrumens qui demandent beaucoup de travail. On ne peut plaider non plus, ni faire aucun autre ouvrage, le-

quel, quoiqu'il ne soit pas strictement servile, entraîne beaucoup de bruit et d'embarras; tel que celui d'un notaire, lorsqu'il s'agit de discussion entre les parties. Pour ce qui est du temps qu'il faut travailler servilement un jour de dimanche pour faire un péché mortel, les meilleurs théologiens pensent qu'il ne faut qu'une heure, soit continue, soit interrompue, soit qu'on travaille par soi-même, soit qu'on travaille par le moyen des autres sur lesquels on a autorité. Ces règles souffrent plusieurs exceptions : 1<sup>o</sup> Il est permis de faire le jour de dimanche ce qui est nécessaire pour la propreté de la personne et de la maison, comme ôter les taches et la poussière d'un habit, le raccommoder un peu, lorsque l'on a oublié de le faire la veille, balayer certains endroits du logis, laver les vaisseaux dont on a besoin. 2<sup>o</sup> Il est encore permis de tuer de petits animaux, comme pigeons, poules, lièvres, etc., mais non ceux qui sont plus considérables, comme veau, bœuf, à moins qu'une trop grande chaleur n'ait empêché de tuer la veille. Il est permis de cueillir des fruits pour la table, de cuire et d'apprêter les viandes. 3<sup>o</sup> Il est permis de travailler le dimanche, lorsque, faute d'y travailler, on souffrirait un dommage considérable, ou qu'on le ferait souffrir aux autres. Ainsi un barbier peut raser lorsqu'il ne peut se soutenir sans cela, ou que les personnes n'ont pas le

temps de venir les autres jours. Les marchands des villes peuvent vendre des habits, des souliers et autres choses semblables aux gens de la campagne. On peut pêcher des poissons qui ne font que passer, ramasser le foin, le raisin etc, etc., pour prévenir l'orage, l'ennemi, etc., avec permission du curé, ou de l'évêque, dans les nécessités publiques, et lorsque le travail doit durer plusieurs jours de fête. On peut aussi, par la même raison de nécessité, faire des habits de deuil, cuire le sel, la chaux, le verre, le fer, la bière, lorsqu'on a commencé et qu'on ne peut interrompre sans une grande perte. On peut voyager par nécessité, ou par un motif de piété, et non par plaisir. 4° Il est permis de travailler pour le culte et le service de Dieu dans les choses qu'on n'a pu prévoir, et non dans les autres. Ainsi on ne peut orner une église, la laver, la tapisser, etc., que quand il y a nécessité de le faire les jours de fête. 5° On peut faire toutes les œuvres qu'on appelle libérales, ou parce qu'elles dépendent plus de l'esprit que du corps, ou parce qu'elles se rapportent surtout à l'esprit, quoiqu'elles renferment quelque chose de corporel, comme prê-

cher, enseigner, lire, étudier, écrire, dessiner, etc.

*Des œuvres qu'il faut faire pour sanctifier le Dimanche.*

1° Tous les fidèles qui ont l'usage de raison sont obligés, sous peine de péché mortel, d'entendre la messe les jours de fête et de dimanche. Cette obligation est fondée sur un grand nombre de conciles, sur la coutume universelle, sur le sentiment unanime des savans et des ignorans.

2°. On doit assister au sermon et aux vêpres; mais cette obligation n'est pas si stricte que celle d'assister à la messe, parce que les conciles ne l'ordonnent pas de même. Celui d'Aix, de l'an 1585, ne se sert que du mot *convenit*, lorsqu'il en parle; d'où vient qu'il n'y a que péché véniel à manquer aux vêpres par négligence.

3°. L'on doit s'exercer ces jours-là aux autres œuvres de piété, comme lectures saintes, prières, visites de pauvres et de malades, aumônes, exhortations, entretiens édifiants, etc. (*Voyez le Père Alexandre, t. 2, in-fol., pag. 708. Pontas, au mot DIMANCHE. Collet, Théol. mor., tom. 5, pag. 662, etc.*)

## DIME.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *De la Nature, de l'Origine et de la Division des Dîmes.*
- § II. *De l'Obligation de payer la Dîme.*
- § III. *Quelles sont les choses dont on devait payer la Dîme.*
- § IV. *Des Personnes qui devaient payer la Dîme, de celles à qui on devait la payer, du temps et de la manière de la payer.*
- § V. *Des Droits et des Devoirs des Décimateurs.*
- § VI. *De la Prescription de la Dîme.*
- § VII. *Des Juges de la Dîme.*
- § VIII. *Des Dîmes inféodées.*

§ I<sup>er</sup>.

*De la nature, de l'origine et de la division des Dîmes.*

Dîme, selon la force du mot, signifie la dixième partie d'une chose. Selon l'usage, il signifie une portion approchant de la dixième, comme la douzième, la treizième, etc. La dîme en général était une portion des fruits qui était due aux décimateurs. L'origine des dîmes est très-ancienne. Abraham donna à Melchisédech la dîme du butin qu'il avait fait sur les quatre rois qu'il avait vaincus. (*Genès.*, 14, 20.) Moïse obligea les Israélites à plusieurs sortes de dîmes. (*Exod.* 22. *Levit.* 27. *Deut.* 14.) Dans l'Eglise chrétienne les clercs ne vivaient d'abord que des oblations volontaires des fidèles, et ce furent ces oblations mêmes qui donnèrent naissance aux dîmes. Les princes et les prélats de concert en firent une loi. Le premier concile qui les ordonna fut le second de Tours de

l'an 567; et le premier qui joignit à son ordonnance la peine d'excommunication contre les réfractaires, fut le second concile de Mâcon, de l'an 585.

Les dîmes se divisaient, 1<sup>o</sup> en réelles, personnelles et mixtes. Les dîmes réelles étaient celles qui se percevaient des fruits de la terre, comme blé, vin, bois, légumes. Les personnelles étaient celles qui se percevaient du travail et de l'industrie des personnes, comme négoce, métier, chasse, pêche. Les mixtes étaient celles qui provenaient en partie de la nature, et en partie de l'industrie des hommes, telles que les dîmes de charnage, c'est-à-dire, des animaux dont le profit vient de la terre où ils sont, et des peines de ceux qui les soignent.

2<sup>o</sup>. Les dîmes réelles se subdivisaient en grosses et menues. Les grosses étaient celles qui se percevaient des fruits principaux d'un pays, comme blé, vin, huile, etc. Les menues dîmes,

celles qui se percevaient des fruits moins considérables, comme les légumes, le lin, le chanvre, etc., etc. On rapporte le *charnage*, c'est-à-dire, la dîme des animaux domestiques aux menues dîmes. Au reste, la nature des dîmes variait selon les pays, et ce qui était grosse dîme dans l'un ne l'était pas dans l'autre.

3°. Les dîmes se divisaient en dîmes anciennes et novales. Les anciennes étaient celles qui se percevaient des terres cultivées de tout temps, soit qu'elles eussent toujours porté la même espèce de fruits, soit qu'elles en eussent changé. Les novales étaient celles qui se percevaient des terres cultivées depuis peu de temps.

4°. Les dîmes se divisaient en *ordinaires* qui étaient celles dont nous avons parlé jusqu'ici ; en *extraordinaires* qui étaient les décimes ; en *solites* qui étaient celles qu'on avait coutume de payer dans les différens pays ; et en *insolites* qu'on n'avait point coutume de payer.

5°. Les dîmes se divisaient en ecclésiastiques et profanes, ou inféodées. Les dîmes ecclésiastiques étaient celles qui se percevaient par les ecclésiastiques à cause de leur ministère spirituel, et sans aucune charge de fief. Les dîmes profanes, ou temporelles, ou inféodées, étaient celles qui étaient possédées à titre de fief, à la charge de foi et hommage et autres devoirs seigneuriaux.

6°. Il y avait encore une sorte

de dîme qu'on appelait dîme *de suite*, ou de *sequelle* qui consistait en ce qu'un curé percevait la dîme du terrain d'une autre paroisse qui était cultivé par son propre paroissien.

## § II.

### *De l'obligation de payer la Dîme.*

Il faut distinguer deux choses dans la dîme, la substance et la manière. La substance de la dîme, ou la dîme considérée matériellement et quant à sa substance, consistait dans l'honoraire requis à la subsistance des ministres de l'autel. La manière de la dîme, c'était cette quantité déterminée à la dixième partie des fruits consacrés à cette subsistance. On peut à la faveur de cette distinction généralement reçue concilier les conciles, les papes et les autres auteurs dont les uns voulaient que l'obligation de payer la dîme fût de droit naturel et divin, et les autres de droit humain seulement. Si ceux qui disent que la dîme était de droit naturel et divin, prétendent seulement que les peuples étaient obligés par ces deux sortes de droit de fournir à la subsistance des ministres de l'autel, la chose est incontestable, puisque le droit naturel exige que nous donnions une juste récompense à ceux qui nous rendent les services les plus essentiels, et que selon Jésus-Christ même l'ouvrier évangélique mérite sa récompense. (*Matth.*, 10. *Luc*, 10, 7.) Aussi

les païens mêmes ont-ils toujours fourni les choses nécessaires aux ministres de leur religion, comme on le voit par le chap. 47 de la Genèse, et par beaucoup d'autres exemples rapportés dans Bouchel, au mot *Dîmes*, cap. 1, n. 6. Si l'on prétend que la dîme prise formellement et quant à la manière pour cette quantité précise de la dixième partie des fruits, était de droit divin, la plupart des théologiens et des canonistes sont contraires à cette prétention, et soutiennent que la dîme, prise en ce sens, n'est que de droit humain tant ecclésiastique que civil, puisque la dîme, prise en ce sens, n'a point eu lieu avant le sixième siècle, que les Pères et les conciles des siècles précédens ne commandaient pas, mais exhortaient seulement les peuples à la payer; qu'elle n'a point été universelle; qu'elle a été sujette au changement selon les temps, les lieux, les personnes; ce qui ne convient pas au droit divin. (Saint Thomas, *secunda secundæ*, quæst. 87, art. 1. Bellarmin, lib. 1, de *Cleric.*, cap. 25.)

### § III.

*Des choses dont on devait payer la Dîme.*

Selon le droit commun, on devait payer la dîme de toutes sortes de fruits et de profits; tels que ceux qui venaient des champs, vignes, prés, négoce, milice, animaux, etc.; mais les dîmes personnelles n'étaient

plus en usage; et pour les autres la grande règle pour connaître les choses sujettes à la dîme, c'était la coutume qui n'était pas uniforme non-seulement dans un même royaume, mais souvent dans une même province qui en renfermait quelquefois de toutes contraires. C'était donc l'usage local de chaque paroisse, de chaque territoire, de chaque canton qu'il fallait consulter là-dessus. De plus, il y avait quelquefois différens usages dans une même paroisse; mais l'usage des voisins et du canton l'emportait sur la possession de quelques particuliers, lorsqu'ils n'avaient point de titre, quelque ancienne que fût leur possession. (La Combe, au mot *Dîme*, pag. 241.)

### § IV.

*Des personnes qui devaient payer la Dîme, de celles à qui on devait la payer, du temps et de la manière de la payer.*

1. Selon le droit commun, tous devaient payer la dîme, propriétaires, fermiers, pauvres, riches, ecclésiastiques, laïques, religieux, hérétiques, juifs. Mais il y a eu plusieurs exceptions à cette règle générale. 1° Les évêques ne payaient point la dîme du revenu de leur *mense épiscopale*, non plus que les curés du revenu des fonds annexés à leurs paroisses et situés dans d'autres paroisses. 2° Les simples clercs ne la payaient point non plus du revenu de leurs bénéfices, si ce n'était quand les

biens qui avaient servi à former leurs bénéfices y avaient été sujets avant qu'on les eût donnés pour la formation de ces bénéfices. (Barbosa. Fagnan, *in cap. Nuper* 34, *contra Pirking.*)

3° Les religieux étaient exempts de la dîme par des privilèges généraux ou particuliers ; pour les terres qu'ils cultivaient par leurs mains, ou qu'ils faisaient cultiver à leurs frais, mais non pas pour celles qu'ils donnaient à ferme, excepté les Prémontrés qui ne payaient pas de dîme pour les terres mêmes qu'ils donnaient à ferme pour moins de neuf ans. Les religieux, quoique exempts, devaient aussi la dîme pour les biens qu'ils prenaient à ferme eux-mêmes. Il en était de même des biens qu'ils vendaient à des personnes non privilégiées, parce que le privilège était affecté aux personnes et non aux fonds.

2. La vraie destination des dîmes, c'était la substance des curés qui étaient chargés du salut des fidèles ; et quoique l'évêque ait été autrefois le distributeur des dîmes et qu'il y ait eu sa part, quoiqu'elles aient été aussi destinées à la nourriture des pauvres, des étrangers, des chanoines, on peut dire que le droit en appartenait plus directement aux curés qu'à tout autre ; d'où vient que c'était une maxime parmi les canonistes que le clocher faisait le titre du curé pour percevoir la dîme. Aussi les paroissiens étaient-ils obligés de la lui payer lorsqu'il

n'y avait point d'autre décimateur légitime, quand même ils ne la lui auraient jamais payée. Les autres décimateurs que les curés, étaient donc des décimateurs privilégiés et contre le droit commun. Tels étaient les évêques, les abbés et autres bénéficiers, les Chapitres, monastères, et les laïcs. Les différends au sujet des décimateurs se décidaient presque toujours par la possession. On peut seulement dire que les curés étaient fondés à percevoir certaines dîmes à l'exclusion des autres décimateurs. Ces dîmes étaient les novales qui leur appartenaient spécialement de droit commun. (Cap. 29, *Extr. de Decim.* Voyez NOVALES.)

3. On devait les dîmes réelles dans le temps qu'on en faisait la récolte, dont il fallait avertir le décimateur par la publication ou autrement. Les dîmes d'animaux devaient se régler par la coutume locale, quant au temps, au nombre, à la laine, etc.

4. On devait payer la dîme avant le champart, et, pour la quantité, il fallait suivre l'usage des lieux. Il y en avait où l'on payait le dixième, d'autres où l'on ne payait que l'onzième, le douzième, etc. Quand il n'y avait pas assez de gerbes dans un champ pour payer la dîme, on le joignait à un autre où l'on payait la dîme de ce qui se trouvait. Il en était de même des animaux. On devait joindre ceux d'une année à ceux de l'autre, ou en faire l'estimation.



*Des droits et des devoirs des Décimateurs.*

1. Le décimateur, quoique riche ecclésiastique, avait droit d'exiger les dîmes même des pauvres. Il y était encore obligé, parce que les dîmes ne lui appartenaient point en propre, mais comme au ministre de Jésus-Christ et au dispensateur de l'Église, et qu'en les négligeant il aurait pu donner lieu à la prescription, et faire tort à l'Église. Lors donc qu'il voulait exercer la charité envers les pauvres comme il le devait, il fallait ou qu'il leur rendit ce qu'il recevait, ou qu'il prît d'eux un écrit qu'il leur avait quitté la dîme par grace et par charité.

2. Un curé ne pouvait ni faire violence à son paroissien qui refusait de lui payer la dîme, ni le priver des Sacramens; il devait s'adresser au juge.

3. Le décimateur avait droit de percevoir les fruits d'une terre qui était cultivée, mais non pas d'obliger le propriétaire à la cultiver.

4. Les devoirs ou les charges des décimateurs se réduisaient à trois principaux, aux réparations des églises paroissiales, à la fourniture des ornemens, et au paiement de la portion congrue des curés et des vicaires. (*Voyez RÉPARATION, PORTION CONGRUE.*)

5. Les gros décimateurs étaient obligés, pour l'ordinaire, de

contribuer à la réparation du chœur et du cancel des églises paroissiales. (Édit de 1695, article 21.)

6. Les décimateurs devaient entretenir les chapelles qui étaient à côté du chœur, lorsqu'elles avaient été bâties en même temps que l'église, et qu'elles étaient sous les mêmes voûtes que le chœur; autrement ils n'y étaient point tenus.

7. Les décimateurs étaient obligés de fournir les ornemens, livres, linges et vases sacrés, à moins que les fabriques ne fussent en état de supporter cette dépense. Les ornemens que les décimateurs devaient fournir étaient les ornemens des cinq couleurs, blanc, noir, rouge, vert et violet; les linges, comme nappes, corporaux, aubes, serviettes, devants d'autel; un soleil, calice et ciboire d'argent, le dedans de vermeil; une croix et deux chandeliers de cuivre. Quant aux livres, il en devait être fourni un de chaque sorte. (Édit de 1695.)

## § VI.

*De la prescription de la Dîme.*

Il y a deux sortes de prescriptions de dîmes, l'active et la passive. L'active donnait le droit de percevoir des dîmes qu'on n'avait pas perçues auparavant. La passive exemptait des dîmes qu'on avait payé auparavant. L'Église et les laïques pouvaient prescrire activement des dîmes inféodées. Une église pouvait

aussi prescrire des dîmes ecclésiastiques contre une autre église ; mais les laïques ne le pouvaient pas. Pour qu'une église non paroissiale prescrivit contre une paroissiale, il lui fallait un titre avec une possession de quarante ans, ou une possession immémoriale sans titre. Pour qu'une paroisse prescrivit contre une autre paroisse, il lui fallait aussi quarante ans de possession de bonne foi sans titre, selon le sentiment le plus probable, parce que la disposition générale du droit était que les biens-immeubles de l'Église ne se prescrivait que par l'espace de quarante ans. Pour que l'Église prescrivit des dîmes inféodées, il fallait trente ans de possession sans titre, vingt ans entre absents avec titre, et dix ans entre présents. (Héricourt, n. 6.)

La prescription passive des dîmes prises matériellement pour le salaire requis à la subsistance des ministres de l'autel, était impossible, parce que les dîmes, prises en ce sens, étaient fondées sur le droit naturel et divin. La prescription passive des dîmes prises formellement pour une certaine quantité de fruits, était possible, parce qu'elle n'était point contraire au droit naturel et divin qui ne commandaient pas de donner cette portion particulière de fruits plutôt qu'autre chose ; mais elle n'avait pas lieu en France pour l'ordinaire, si ce n'était quant à la plus ou moins grande quantité de fruits payable qui variait selon les

lieux. Les laïques pouvaient aussi prescrire contre les dîmes inféodées, si on considère la chose en elle-même ; mais ces sortes de prescriptions n'avaient pas lieu en France. (Duperrai, part. 2, cap. 6, pag. 335.) D'ailleurs, si les laïques n'avaient point payé la dîme au seigneur, ils auraient été tenus de la payer au curé, selon cette maxime générale : *Nullum in Gallia solum sine decimis*. Dans les endroits où la prescription des laïques avait lieu contre l'Église, en tout ou en partie, il fallait un titre présumé avec une possession immémoriale. (Dunod., p. 125.) Un clerc non curé pouvait prescrire contre un clerc non curé, et pour lors il fallait le même espace de temps pour cette prescription passive, que pour la cripion active dans la même espèce, c'est-à-dire pour le droit de percevoir la dîme d'un simple clerc par un autre clerc ; et cet espace était toujours de quarante ans.

## § VII.

### *Des juges de la Dîme.*

Autrefois les ecclésiastiques étaient juges des dîmes, même quant au possessoire ; ce qui dura jusqu'en 1568 que Charles ix en attribua la connaissance aux juges royaux. Ainsi les juges royaux, en France, connaissaient absolument des dîmes inféodées tant au pétitoire qu'au possessoire. Quant aux dîmes ecclésiastiques, le pétitoire appar-

tenait aux juges d'Église, et le possesseur aux juges laïques. (Février, lib. 6, cap. 1, n. 4.) L'official était juge des contestations des curés et des habitants touchant la dîme des novales ; mais pour les contestations des curés et des décimateurs, elles appartenaient aux juges laïques. Les contestations sur les limites des paroisses appartenaient aux juges d'Église, quand il fallait les établir ; mais lorsqu'il s'agissait de les régler après leur établissement, elles appartenaient aux juges royaux.

## § VIII.

### *Des Dîmes inféodées.*

Les dîmes inféodées sont celles qui étaient possédées par des laïques à titre de fief. On ne convient pas de l'origine de ces sortes de dîmes. Les uns prétendent que toutes les dîmes inféodées, sans exception, avaient été usurpées par les princes et les seigneurs, soit qu'ils s'en fussent emparés par violence, soit qu'ils les eussent gardées et ensuite données, transmises à leurs successeurs et à d'autres laïques, après que l'Église les leur eut accordées pour un temps seulement et pour qu'ils la protégeassent. Les autres croient qu'il faut faire distinction entre ces dîmes ; et, quoiqu'ils avouent qu'il y en avait beaucoup qui avaient été usurpées, ou conservées injustement, ils soutiennent aussi qu'il pouvait y en avoir de légitimement acquises.

Ils prétendent même qu'il y avait des droits seigneuriaux, comme champarts et autres, que les seigneurs appellèrent *dîmes*, à cause de la ressemblance qu'ils avaient avec la dîme, ou pour s'en faire payer par les peuples avec la même exactitude, qu'ils payaient les autres dîmes possédées par les seigneurs. Quoi qu'il en soit, on convient communément que les laïques pouvaient garder en sûreté de conscience les dîmes inféodées avant le troisième concile général de Latran, tenu sous Alexandre III, en 1179, comme le suppose Alexandre IV (cap. 2, de *Decim.*, in 6.) Mais pour les dîmes inféodées depuis ce concile, les théologiens soutiennent qu'on était obligé de les restituer à l'Église, et c'est dans ce sens que Cabassut entend ce décret du même concile : *Prohibemus ne laici decimas cum animarum suarum periculo detinentes, in alios laicos possint quoquomodo transferre : si quis vero receperit, et Ecclesie non reddiderit, christiana sepultura privetur.* (Alexandre III, in cap. *Prohibemus* 19, de *Decimis.*) Pour ce qui était de nouvelles inféodations, de dîmes en faveur des laïques, Van Espen les croit absolument illicites, quelques conditions d'ailleurs qu'elles eussent pu avoir. (*Jur. eccl.*, t. 2, pag. 1102, n. 48.) Quant à la preuve de l'inféodation, il fallait un titre qui précédât le troisième concile de Latran, ou une possession centenaire qui subsistât publiquement, sans

violence, sans contradiction, et qui fût au nom propre du décimateur, parce qu'une telle possession tenait lieu d'un titre présumé, selon cette maxime qui était reçue parmi nous : « L'inféodation se prouve par des aveux, foi et hommages, re-prises, ou dénombrement avec une possession centenaire. » (Duperrai, pag. 455. Dunod, p. 24.) Les dîmes inféodées qui retournaient purement et simplement à l'Église, avaient tous les privilèges des autres biens ecclésiastiques, et ne payaient point d'amortissement ; mais, lorsqu'elles n'y retournaient qu'à certaines conditions et à certaines charges dont elles demeuraient redevables, comme à charge de fief envers celui qui les donnait, elles étaient censées profanes, parce qu'on ne les possédait pas ecclésiastiquement, mais laïquement. On peut voir sur la matière des dîmes la pag. 1055 et les suivantes du second tome du Droit ecclésiastique de Van Espen ; le recueil de la jurisprudence canonique de La Dombe, au mot Dîmes ; le traité français des Dîmes, par Dunod, professeur de l'Université de Besançon ; les Lois ecclésiastiques d'Héricourt ; le traité des Dîmes de Duperray ; le Continuateur de Tournely, tom. 6 de Morale, pag. 628 et suiv. ; le Dictionnaire de Pontas, au mot Dîmes ; les traités de Dîmes de MM. Forget, Grimaudet, Simon, Drappier, et Louis-François de Jouy, avocat au parle-

ment, imprimé à Paris chez Durand, en 1751.

DIMESSES, filles ou veuves établies en 1584 dans l'État de Venise, par Dianira Valmarana, veuve d'Agrippa Pristrato. Ces filles ou veuves vivaient en commun, enseignaient le catéchisme aux personnes de leur sexe, et assistaient les pauvres femmes dans les hôpitaux. On ne les recevait qu'après trois années d'épreuves ; mais elles demeuraient toujours libres, et pouvaient quitter la congrégation, même pour se marier. (Le père Hélyot, *Hist. des Ord. mon.*, t. 8, c. 3.)

DIMICUS, appelée par Baudrand *Domocum* et *Domonicum*, est, suivant cet auteur, une ville de Thessalie, épiscopale, sous la métropole de Larisse, dont il est fait mention dans les Actes des conciles ; elle est voisine de Pharsale et de Lormie, a peu d'habitans, et s'appelle présentement Domochi. Elle a eu au treizième siècle quelques évêques latins.

Gualon y siégeait en 1208. Comme son église était fort pauvre, le pape Innocent ni consentit à ce que le siège de Calidonie lui fût uni. (*Epist.* 114, lib. 11. *Oriens christ.*, tom. 3, pag. 98a.)

DIMISSOIRE. C'est une lettre que donne le propre prélat à son diocésain, pour pouvoir prendre la tonsure, ou un autre Ordre, des mains d'un autre prélat, sans quoi celui qui se ferait ordonner encourrait la suspension. (Concile de Trente, sess. 14,

cap. 2; et sess. 23, cap. 8, de *Reformat.*) Boniface VIII entend par le *propre prélat*, l'évêque de la naissance, du domicile; mais l'usage le plus ordinaire est de l'entendre du seul évêque de la naissance, c'est-à-dire, de l'évêque dans le diocèse duquel on est né, non par accident et en passant, mais où les père et mère de l'enfant ont leur domicile. (Ducasse, part. 1, chap. 3, n. 4 et suiv.) Le vicaire-général ne peut accorder de dimissoire sans pouvoir spécial de l'évêque, même lorsque l'évêque est absent de son diocèse. (Rebuffe, in *Praxi*, lib. 1, de *Form. vicariat.*, n. 47 et 48. Cabassut, lib. 1, cap. 13, n. 12.) Le chapitre peut donner des dimissoires après un an de vacance du siège épiscopal, et non auparavant. Pour que l'évêque puisse donner des dimissoires, il suffit qu'il soit confirmé par le pape et qu'il ait signifié ses bulles au Chapitre, quoiqu'il n'ait pas pris possession et qu'il ne soit pas sacré. Ainsi Gibert a bien remarqué que Cabassut, suivi par Pontas, s'était trompé, en disant que le siège est censé vacant jusqu'à la prise de possession du nouvel évêque.

Le dimissoire accordé par l'évêque n'expire point par son décès, parce que c'est une pure grace, et que ce qui est de pure grace subsiste même après la mort de celui qui l'a accordée. (Sylvius, Barbosa, Navarre, etc.) Le pape peut donner des dimissoires pour se faire ordonner à

*quocumque Episcopo*, mais il faut toujours que l'ordinant ait une attestation de vie et de mœurs de son propre évêque. (Concile de Trente, sess. 23, cap. 8, de *Reform.*) Quand l'évêque refuse le dimissoire, l'usage n'est pas de recourir au métropolitain. (Ducasse, part. 1, chap. 3, n. 17.)

Les religieux ne peuvent être ordonnés qu'avec le consentement de leurs supérieurs réguliers, par l'évêque du lieu où est situé le monastère où ils demeurent sans fraude, à moins que l'évêque de ce lieu ne soit absent, ou qu'il ne donne pas les Ordres, auquel cas les supérieurs peuvent envoyer leurs religieux à d'autres évêques pour être ordonnés; mais ils ne peuvent attendre exprès l'absence de l'évêque, ni la vacance du siège, et sont obligés d'exprimer, dans leurs lettres dimissoires, la raison qu'ils ont de les envoyer hors de leurs diocèses. Tout cela, sous peine privation de leurs charges, offices, dignités, et de voix active et passive. C'est la disposition de la constitution de Clément VIII, du 15 mars 1596, adoptée par les assemblées du clergé, de 1625, 1635, 1645. Le concile de Trente, sess. 14, c. 2, de *Reform.*, prononce les peines suivantes contre ceux qui reçoivent les Ordres, et contre les évêques qui les confèrent sans dimissoire du propre évêque. Ceux qui reçoivent les Ordres sans dimissoire, sont suspens des Ordres qu'ils ont reçus jusqu'à

ce que leur propre évêque trouve bon de lever la suspense ; et si les clercs , ainsi suspens , exercent les fonctions des Ordres qu'ils ont reçus , ils tombent dans l'irrégularité. Pie II le déclara par sa bulle de l'année 1461 , *incip. Cum ex sacrorum Ordinum* ; et le concile de Trente n'a rien changé à cette décision. Quant aux évêques qui ont ordonné sans dimissoire , s'ils sont titulaires , ils sont suspens pendant un an des fonctions épiscopales ; et s'ils ont un diocèse , la suspense aura aussi lieu pendant un an pour la collation des Ordres. Le chap. *Sape de tempore. Ordin. in sexto* , et plusieurs bulles des papes postérieures au concile de Trente , telles que celles d'Urbain VIII , du 11 novembre 1642 , et d'Innocent XII , de l'an 1694 , prononcent encore des peines plus graves. (*Mémoires du Clergé* , t. 5 , p. 452 , 458.)

On ne saurait contrevenir à ces différens réglemens en établissant son domicile dans un autre diocèse , à dessein de se soustraire à la juridiction , ou à l'examen de son évêque diocésain. Il y a dans ce cas les mêmes peines , même pour l'évêque , s'il coopère à la fraude. C'est la décision de Grégoire X , dans le ch. *Eos qui de tempore Ord. in sexto*.

Un clerc peut recevoir les Ordres sans dimissoire , quand son propre évêque est suspens pour avoir conféré les Ordres à des clercs qui n'étaient pas soumis

à sa juridiction , et que cette suspense est publique et notoire. (*Cap. Eos qui de temp. Ordin.*) Il le peut aussi quand un évêque fait la cérémonie de l'ordination dans un autre diocèse que le sien , en ayant été prié et requis par l'évêque du lieu , ou par ses grands-vicaires , à cause de l'absence , ou de l'infirmité de l'évêque diocésain , ou par honnêteté et par déférence. Alors la seule permission que l'évêque , ou ses grands-vicaires , donnent à cet évêque étranger de faire l'ordination dans le diocèse suffit et tient lieu de dimissoire ; mais , en ce cas , on doit faire mention de cette permission dans les lettres d'Ordres , et c'est à l'évêque du lieu à les signer , ou à les faire signer par ses grands-vicaires.

Ordinairement les dimissoires sont limités à un certain temps. C'est le désir et le réglemeut du quatrième concile de Milan , et de plusieurs autres conciles dont les plus indulgens fixent ce temps à une année. Le motif de cette loi est que l'on doit craindre qu'un homme change de conduite et ne tombe en un état qui rende fausse l'attestation qu'on a donnée de sa probité. Ce temps passé , les dimissoires deviennent donc caducs et inutiles. Cette même raison a fait défendre aussi de donner des dimissoires pour plusieurs Ordres ; ce qui n'est pas toujours observé. Si les dimissoires sont indéfinis et sans limitation de temps , il faut une révocation

expresse pour les rendre inutiles; et, comme nous l'avons dit plus haut, la mort même de celui qui les a accordés ne les révoque pas. Le successeur de l'évêque décédé doit donc avoir soin de révoquer les dimissoires accordés par son prédécesseur, s'il ne veut pas que ceux qui les ont obtenus en fassent usage. C'est l'évêque qui doit accorder le dimissoire, qui doit aussi examiner la capacité et les qualités des ordinans; car c'est à lui, et non pas à l'évêque qui les ordonne, à prendre soin d'eux, et à pourvoir à leur subsistance, s'ils n'ont pas de titre. L'évêque qui les ordonne peut néanmoins, s'il le veut, les examiner sur leur capacité; mais il n'y est point obligé, lorsque les lettres dimissoires font mention de la capacité et des bonnes mœurs des aspirans; ce qui doit toujours être; faute de quoi le troisième concile de Malan, tenu en 1573, veut qu'on regarde comme nulles ces sortes de lettres. Quant à la capacité, la plupart des évêques y ont pourvu par l'une de ces deux formules, *modo capax et in idoneus in examine reperiatur*, ou bien *idoneo et capaci in examine reperto*; dans le premier cas, il est du devoir de l'évêque qui ordonne d'examiner le sujet; dans le second, le prélat fait ce qu'il lui plaît. C'est une question, si l'ordinant, ayant besoin de quelque dispense qui n'excede pas le pouvoir des évêques, c'est à l'évêque qui accorde les dimissoires, ou à l'évêque qui

doit ordonner sur ces dimissoires, à la donner. L'auteur des Conférences d'Angers se décide pour le premier, parce qu'il est le propre évêque de l'ordinant, et qu'en cette qualité il a juridiction sur lui, et qu'il ne la transmet pas à l'évêque auquel il adresse le dimissoire: car le dimissoire ne concerne que l'ordination, et non pas les dispenses, et le pouvoir d'ordonner et celui de dispenser sont des choses différentes et séparées: or, les lois ecclésiastiques nous apprennent que *à separatim non fit illatio*, par conséquent un évêque qui confère les Ordres à un aspirant en vertu d'un dimissoire ne le peut dispenser des interstices, s'il n'est expressément porté par le dimissoire. La sacrée congrégation l'a déclaré le 9 août 1593, au rapport de Piascéus dans sa Nouvelle Pratique épiscopale, part. 1, chap. 1. (*Conférences d'Angers*, volume de l'ordre, page 201, édit. de 1755.)

Le concile de Toulouse en 1590, conforme à celui de Trente, veut que les dimissoires soient donnés *gratis*. Celui de Narbonne, en 1551, ne permet de prendre qu'un prix modique. (Pontas, au mot DIMISSOIRE, cas 5.)

DIMITACE, que nous ne connaissons que par Wadingue qui rapporte qu'un nommé Jean, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à un autre Jean sur le siège de Dimitace, nommé par Guillaume, alors patriarche de Constantinople, auquel il appartenait d'y pourvoir; mais parce que

le pape Urbain v ne voulait pas y donner son consentement, il l'établit de sa seule autorité, le 26 janvier 1536. (Wad., tom. 4, ad hunc ann. *Or. christ.*, t. 3, pag. 1123.)

DIMITRI (saint), que nous croyons être Antandros, dont parle Ortélius dans son *Trésor géogr.*, est une petite ville de l'Asie mineure dans la Mysie, sur la mer Égée, qu'on appelait autrefois *Édonis*, et qu'on a depuis nommée *Cimmeris* et *Assos*, et encore *Apollonie*. On dit aujourd'hui Saint-Dimitri. Ptolemée fait deux petites villes d'Antandros et d'Asson. Antandros, dit Solin, est un rocher dans ce pays qui paraît de loin semblable à une chèvre. Elle est dans le golfe Adramyttène, entre Sepsis et Adramytte, presque au milieu, proche l'embouchure du fleuve Cillé. C'est un siège épiscopal sous l'archevêque d'Ephèse. (Baudran.) Il y a eu les évêques suivans :

1. Georges de Argentina, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé en 1392 par Boniface xi. (*Bull. Præd.*, tom. 2, pag. 463.)

2. Roderic Regamia, de l'Ordre de Saint-François, nommé le 4 février 1437, par Eugène iv, (Wading., ad hunc ann. *Oriens christ.*, tom. 3, pag. 960.)

DIMOCRITES, *dimocritæ*. Sorted'Apollinaristes, ainsi nommés, selon saint Épiphane, de ce qu'ils admettaient, à la vérité, les deux parties de la nature humaine en Jésus-Christ, l'ame et le corps, mais qu'ils

niaient qu'il eût pris l'entendement humain; d'où vient qu'ils concluaient que Jésus-Christ n'avait pas été un homme parfait, et que le Verbe ne s'était pas incarné parfaitement. (Epiphan. *hær.* 77.)

DIMONA (hébr., *fumier*; autrement, *présent, nombre, abondant*), ville dans la partie méridionale de Juda. (*Josué*, 15, 22.)

DINA (hébr., *jugement, ou qui juge*), fille de Jacob et de Lia qui naquit après Zabulon, vers l'an du monde 2259; avant Jésus-Christ 1750; avant l'ère vulgaire 1754. Dina âgée d'environ quinze ou seize ans, ayant eu la curiosité d'aller à une fête des Sichemites pour voir les femmes du pays, Sichem, fils d'Hémor le Hévéen, prince de la ville, l'enleva et la viola; ce qui fut cause que Siméon et Lévi, fils de Jacob et frères de Dina, massacrèrent Hémor, Sichem, tous les mâles de la ville, et emmenèrent leur sœur Dina, dont on ne sait plus rien depuis ce temps. (*Génèse*, 34.)

DINAR, ville épiscopale de la province Holwane, au diocèse de Chaldée. On la compte parmi les grandes villes du pays nommé *Algebal*, ou dans la Perse montagnieuse. Le géographe de Nubie la met dans l'ancienne Parthe, et la dit éloignée de Hamadama de soixante mille pas vers le couchant, tournant un peu au septentrion. Nous n'en connaissons aucun évêque.

DINÉENS (hébr., *juges, ou jugement, peuples qui s'oppo-*



sèrent au rétablissement du temple de Jérusalem. (1 *Esdr.*, c. 4, v. 9.)

DINI (Benoît), gentilhomme de Messine, quitta le monde où il avait vécu quelque temps, pour embrasser l'état ecclésiastique. Il s'y distingua par sa science et par sa piété, et mérita de trouver rang parmi les académistes de Messine. Les magistrats de cette ville, connaissant sa rare capacité, l'employèrent plus d'une fois dans les plus importantes négociations, et l'envoyèrent vers les vice-rois de Sicile. Il donna, dans ces occasions, des preuves sensibles de sa sagesse et de sa prudence, et mourut à Messine vers l'an 1680. On a de lui les écrits suivans, publiés sous le nom de *Theophilus Pius*, prêtre de Messine. 1° *Oratorium fidelis animæ ad excitandam devotionem, ex divo Augustino, beata Gertruda, beata Macthilda, Blasia et aliis constructum.* 2° *Fasciculus myrrhæ piarum Meditationum et precatationum de Passione Domini nostri Jesu Christi, ex variis sanctissimis libris collectus.* 3° *Sacellum eucharisticum, ad fovendam devotionem, pro Sacerdotibus et aliis ad sacram communionem accedentibus.* 4° Des Méditations sur d'autres sujets, des Sermons, etc. Cet auteur était très-versé dans les belles-lettres, dans la poésie, dans la langue grecque et dans la jurisprudence. (Placide de Reina, in *Not. Hist. Mass.*, part. 2, pag. 509. *Bibl. sicil.*)

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), prêtre du diocèse d'Amiens, né le 1<sup>er</sup> novembre 1716, chanoine de l'église collégiale de Saint-Benoît de Paris, et de l'Académie des Arcades de Rome. Voici la liste de ses ouvrages jusqu'à ce jour : 1° Lettre à M. l'abbé Gouget, au sujet des Hymnes de Santeuil, in-4°, 1748. 2° Le Camouflet, ou Réponse aux Observations de M. l'abbé de La Vardé sur sa précédente lettre, in-4°, 1748. 3° La Rhétorique du Prédicateur, traduite du latin d'Augustin Valerio, évêque et cardinal, in-12, 1749. 4° L'Éloquence du corps dans le ministère de la chaire, ou l'action du Prédicateur, in-12, 1754, et la seconde édition, 1761. 5° *Indiculus universalis*, ou l'Univers en abrégé, du père Pomey, augmenté et mis en un nouvel ordre, in-12, 1455. 6° *Julii-Cæsaris commentaria, juxta editionem Urbani Coupellier, interpretationibus et notis gallicis illustrata*, 1756. 7° Traduction des deux Oraisons de Cicéron contre Verrès, et de l'Oraison pro Murena, in-12, 1758. 8° La Sarcothée, poème latin du père Masenius, avec traduction, in-12, 1758. 9° Histoire d'Alexandre-le-Grand, par Quinte-Curce avec les Supplémens de Freijshemius, traduction nouvelle, 2 vol. in-12, 1759. 10° Apparat royal, ou Dictionnaire français-latin, in-8°, 1760. 11° Manuel alphabétique des Prédicateurs, 2 vol. in-8°, 1771. 12° Nouvelle édition des Hymnes de Santeuil,

d'après les manuscrits de l'auteur et ses variantes, in - 12. 13<sup>e</sup> Journal ecclésiastique, ou Bibliothèque raisonnée des Sciences ecclésiastiques. C'est un ouvrage périodique in-12 qui se débitait chaque mois chez Barbou, rue Saint-Jacques. Commencé au mois d'octobre 1760, il avait mérité l'approbation du souverain pontife, et les éloges des savans. Voici les matières qu'il renferme : l'Écriture-Sainte; les Conciles; la Théologie dogmatique et morale; l'Histoire ecclésiastique, universelle et nationale; les Écrivains ecclésiastiques et monastiques; la Discipline, la Liturgie; les Matières bénéficiales; Mémoires sur les hommes célèbres dans le clergé séculier et régulier; les Décisions du Clergé et de la Faculté de Théologie; les Arrêts des cours souveraines sur les affaires ecclésiastiques, Belles-Lettres; Étude de la nature. M. l'abbé Dinouart a travaillé comme associé, pendant quatre ans, au Journal chrétien dont il composait la plus grande partie. Il a encore donné au public différentes parties de poésie latine.

**DINTERUS** (Edme, ou Edmond), Flamand de nation, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chanoine de la collégiale de Saint-Pierre dans la ville de Louvain, après avoir été conseiller et secrétaire de quatre ducs de Brabant; savoir, Antoine 1<sup>er</sup> et ses fils, Jean IV et Philippe<sup>rr</sup>, et enfin Philippe-le-Bon. Il mourut à Bruxelles le 17 fé-

vrier 1448, et laissa *Chronicon Brabantie*; des Annales du Brabant depuis l'an 1255 jusqu'à l'an 1425; *vita Philippi Burgundi, ultrajectensis Episcopi, una cum genealogia ducum Burgundie, Brabantie, Flandrie, Hollandie*, etc. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, tom. 1, pag. 261.)

**DINUS DE MUGELLO**, bourg du territoire de Florence, professeur en Droit dans l'Université de Boulogne en Italie, fut appelé à Rome par Boniface VIII pour travailler à la compilation du 6<sup>e</sup> livre des Décrétales. Il fit aussi, par l'ordre de ce pape, un commentaire sur le sixième livre des décrétales, qui n'a pas été imprimé. Il a encore fait des commentaires, *in Regulam juris pontificii, in titulum de Institutionibus, de Actionibus, de Præscriptionibus, de Glossis contrariis juri civili, de Successione ab intestato*. Ces ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1569, 1594 et 1617. Ils ont aussi été imprimés à Lyon et à Venise. Cet auteur est mort à Bologne en 1303. Il était le premier jurisconsulte de son temps, soit pour sa facilité à s'énoncer, soit pour la vivacité de son esprit, la netteté de son style. Cynus qui a étudié sous Dinus, assure que son commentaire sur les règles de Droit, contient les principes choisis de toute la science du Droit, et Alciat dit que c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Charles Du Moulin y a fait des notes et des correc-

tions. (*Trithème de Script. Bel-larmin, de Script. eccl. Simler, Biblioth. Denys-Simon, Biblioth. histor. des Auteurs de Droit. Dupin, quatorzième siècle.*)

**DIOCSÉARÉE**, ville épiscopale d'Isaurie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie. C'est ainsi que les Notices et les Actes des conciles la désignent ; et il faut bien la distinguer de Diocésarée de Cappadoce, dont Pline et Ptolémée font mention. Voici ses évêques :

1. Montan, souscrit au premier concile général de Constantinople.

2. Successus. Nous avons deux lettres de saint Cyrille d'Alexandrie qui lui sont adressées.

3. Jean, souscrivit au concile de Chalcédoine.

4. Hermophile, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon, au sujet de la mort de saint Protère.

5. Manzo, souscrit au septième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 1019.)

Cette ville a eu aussi les évêques latins suivants :

1. Louis, auquel succéda Théodoric, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Clément vi.

2. ..., le 15 avril 1448. (*Or. christ.*, tom. 3, pag. 1239.)

**DIOCÉSARÉE**, ville épiscopale de la seconde Palestine au diocèse de Jérusalem, sous Scythopole, était aussi appelée Sepphoris, et par les rabbins Zep-pori. C'était la première ville de Galilée et la plus forte, au milieu de ce pays, éloignée de dix

milles du mont Thabor, et de dix-huit milles de Thibériade. Elle fut prise d'abord par Varus, et Hérode Antipas en fit la capitale de Galilée. Les juifs ayant pris les armes contre les Romains, Constance Gallus, que l'empereur Constance avait fait César, envoya une armée qui les dissipa, et qui renversa par son ordre cette ville jusqu'à ses fondemens ; ce qui arriva vers l'an 353 ; mais elle fut presque aussitôt rétablie, comme on le voit par la lettre de Pierre d'Alexandrie, successeur de saint Athanase, que rapporte Théodoret, et qui nous apprend que onze évêques d'Égypte y furent exilés par la faction de Lece, Arien qui avait envahi le siège d'Alexandrie. La Notice grecque des patriarchats fait mention de Diocésarée entre les sièges de la seconde Palestine. Nous connaissons deux de ses évêques :

1. Marcellin, qui souscrivit en 518 la lettre synodique de Jean, patriarche de Jérusalem, à Jean de Constantinople, contre Sévère, Anthyme et d'autres hérétiques.

2. Cyriaque, ou Dominique, assista et souscrivit en 536 au concile des trois Palestines, contre Anthyme et les autres. (*Or. christ.*, tom. 3, pag. 714.)

**DIOCESE**, *diæcesis*. Ce mot de diocèse est grec, et il signifie proprement administration, gouvernement. Il se prenait autrefois, avant Constantin, pour un district, un pays qui ressortissait à un juge, en sorte qu'une

provinces comprenait plusieurs diocèses. L'empereur Constantin établit de grands diocèses qui comprenaient plusieurs provinces et plusieurs gouvernements. L'Empire romain était divisé en quatorze diocèses, en y comprenant celui de Rome, et les villes suburbicaires. Ces quatorze diocèses contenaient cent vingt provinces. Chaque province avait un proconsul qui demeurait dans la capitale, ou métropole, et chaque diocèse un vicaire de l'Empire qui demeurait dans la ville principale de son district. L'ordre ecclésiastique fut réglé sur le gouvernement civil. Chaque diocèse avait un vicaire ecclésiastique, ou primate qui jugeait en dernier ressort les affaires de l'Eglise. Diocèse s'est pris aussi quelquefois pour paroisse, et paroisse s'est prise pour diocèse. (Sidonius Apoll., lib. 9, *Epist.* 16; Grégoire de Tours, lib. 4, cap. 13.) Aujourd'hui le mot de diocèse signifie un évêché, ou archevêché, c'est-à-dire, le territoire où s'étend la juridiction spirituelle d'un évêque, ou d'un archevêque. (Voyez *ÉVÊCHÉ.*)

**DIOCLEÈ**, ville épiscopale de la Prévalitaine au diocèse de l'Illirie orientale, sous la métropole de Scodre, ou Scutari, comme il paraît par la lettre trente de saint Grégoire, pape. L'empereur Dioclétien y avait pris naissance. Il n'en est fait aucune mention dans la Notice d'Hérocle. Il faut bien la distinguer de Dioclétianopolis de

Macédoine qui était entre Edesse et Thessalonique; elle est dans la Notice de l'empereur Léon qui en fait le cinquième évêché sous Durazzo. On la mettait autrefois dans la Dardanie. Samuel, roi des Bulgares, l'ayant ruinée, son évêque se retira à Terban, de là à Raguse, que le pape Benoît V érigea en archevêché. Il ne faut pas confondre Dioclée avec Antivari. L'empereur Léon, dans sa Notice, a soin de les bien distinguer; il les soumet à Durazzo; et ce ne fut que vers l'an 1062, que le pape Alexandre II unit le siège de Dioclée à Antivari, comme on le peut voir par les lettres d'union rapportées à cette année par Baronius. Voici les évêques de Dioclée :

1. Bassus, souscrivit au concile de Sardique et à sa lettre aux évêques. Il est fort maltraité dans la lettre que les Ariens écrivirent de Philippopolis aux évêques d'Afrique.
2. Maxime, souscrit à la lettre des évêques de Dardanie à l'empereur Léon sur le meurtre de saint Protère.
3. Paul, qui fut déposé. (Saint Grégoire, *Epist.* 30, lib. 12.)
4. Nemesion, qui fut mis à la place de Paul. (Ibid.)
5. Jean I<sup>er</sup>, qui se retira à Raguse au temps de l'invasion des Bulgares, vers la fin du dixième siècle.
6. Jean II, assista à un concile de Servie du temps du pape Innocent IV. Il signe métropolitain

de Dioclée et d'Antivari. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 278.)

L'an 1199, il y eut un concile à Dioclée, différent de celui de Dalmatie qui fut tenu la même année. On y traita la cause d'un évêque accusé d'homicide. (Mansi, tom. 2, pag. 779.)

DIOCLÉTIA, ville épiscopale de Servie, sous la métropole de Peteium, ou Pesch.

DIOCLÉTIANOPOLIS, ville épiscopale de la province de Thrace, au diocèse de Thrace, que l'empereur Justinien, au rapport de Procope, transféra dans une île voisine formée par un étang. L'itinéraire d'Antonin en fait aussi mention, ce qui prouve que cet itinéraire a été fort augmenté après la mort de l'Empereur, auquel on l'attribue, car il est évident que cette ville ne fut ainsi appelée que du nom de Dioclétien. Elle a eu les évêques suivans :

1. Cyriaque, souscrivit à la lettre du concile que les Orientaux écrivirent à Jean d'Antioche et aux autres évêques qu'ils avaient envoyés à Constantinople, contre le concile général d'Ephèse.

2. Epictète, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine.

3. Elie, au cinquième concile général. (*Oriens christ.*, t. 1, pag. 1161.)

DIOCLÉTIANOPOLIS, ville épiscopale de la première Palestine au diocèse de Jérusalem, sous Césarée, dont il est fait mention dans les Notices ecclésiastiques et dans les conciles. On ignore son

ancien nom et sa situation. Le père Hardouin, jésuite (*Con. ind. géograph. episcopat.*, t. 2, col. 714), distingue trois villes qui ont porté ce nom. Celle de Thrace, dont nous venons de parler; celle de Palestine, dont nous parlons, et une autre de la Phrygie Pacatienne. La seconde a eu les évêques suivans :

1. Élisée, ou Elisée, qui souscrivit en 359 à la formule des semi-Ariens, avec quarante-trois autres évêques. (Saint Épiphane, *hæres.* 73, n. 26, pag. 874.)

2. Épictète, qui assista au concile de Chalcédoine. Le père Hardouin remarque que cet Épictète pouvait bien être évêque de Dioclétianopolis en Thrace, puisqu'il se trouve encore souscrit à la lettre de Valentin de Philippopolis à l'empereur Léon.

3. Élie, assista en 553 au cinquième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 645.)

DIOCLÉTIEN (*Caius-Valerianus Diocletianus*), né, selon quelques uns, à Salone, ou selon d'autres, à Dioclée, ville de Dalmatie, vers l'an 245, fut d'abord simple soldat, et s'éleva, par tous les degrés, de la milice jusqu'à l'Empire. Il le reçut l'an 284, et l'abdiqua l'an 305. Ce fut un des plus cruels persécuteurs des chrétiens. Il mourut l'an 313 à Salone, ville de Dalmatie où il s'était retiré. (Eusèbe, liv. 8.)

DIOCLIA, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée. Elle est la vingt-cin-

quième dans la Notice d'Hierocle, et la dix-neuvième, selon celle de l'empereur Léon. On ne la trouve point ailleurs que dans les actes des conciles qui font mention des évêques suivans :

1. Constantin, assista et souscrivit au premier concile d'Éphèse.

2. Évandré, au concile de Chalcédoine. (*Or. christ.* t. 1, pag. 824.)

**DIODORE**, l'un des martyrs qui furent étouffés dans le tombeau de saint Chrysanthé et de sainte Darie. Les reliques de tous ces Saints furent trouvées dans la grotte de saint Chrysanthé, et transportées à Rome le 17 de janvier de l'an 886, du temps du pape Étienne VI. (*Voyez CHRYSANTHE.*)

**DIODORE**, évêque de Tarse, métropole de Cilicie, fut d'abord prêtre et religieux d'Antioche où il maintint la foi orthodoxe pendant l'absence du patriarche Méléce, exilé sous l'empereur Valens. Quand Méléce fut de retour, il ordonna Diodore évêque de Tarse vers l'an 375. Il assista depuis au concile de Constantinople, et fut choisi avec quelques autres pour veiller sur le diocèse d'Orient. Diodore fut disciple de Sylvain de Tarse, et maître de saint Jean Chrysostôme et de Théodore de Mopsueste. Il était habile et avait composé beaucoup d'ouvrages; savoir, des commentaires sur presque tous les livres de la Bible; un traité de la différence qu'il y a entre l'allégorie

et la méditation; un traité pour prouver qu'il n'y a qu'un Dieu dans la Trinité; un autre contre les Juifs touchant la résurrection des morts; un de l'âme contre plusieurs erreurs; un du Destin contre les astrologues; un où il prouve que les choses invisibles ont été faites en même temps que les élémens, quoiqu'elles ne soient pas faites des élémens; un écrit à Euphronius, par demandes et par réponses, contre le système d'Aristote, un contre les Sinousiastes, ou Apollinaristes; un du Saint-Esprit; plusieurs lettres qui sont dans Facundus. Voici ce que dit Hebed-Jésu de Diodore, dans son *Catalogue des Écrivains syriens*: «Diodore» de Tarse a composé soixante» livres qui ont été brûlés par» les Ariens, et il en reste encore» quelques uns; savoir, le livre» de la Providence; le livre de» la Destruction de l'Astrologie;» un livre contre les Eunomiens,» et un autre contre un certain» hérétique; un contre les Juifs;» un contre les Manichéens; un» contre Apollinaire, et un com-» mentaire sur une partie de» saint Matthieu. » Il y a aussi plusieurs beaux fragmens de Diodore dans les Chaînes grecques qui sont dans la bibliothèque du Roi. Photius fait un détail du sujet de chaque chapitre du traité du Destin qui était divisé en huit livres et en cinquante-trois chapitres. Il y réfutait les rêveries de l'astrologie judiciaire, et y montrait que le monde a eu un commencement;

qu'il est créé; que l'homme est libre; que Dieu n'est point auteur du mal. Pour ce qui est des commentaires sur l'Écriture, Diodore s'y attachait au sens littéral, et avec succès. Photius dit que la diction de cet auteur est pure et claire; et saint Jérôme dit qu'elle n'est pas élevée. Quant à sa doctrine, quelques uns l'accusèrent d'avoir été le maître et le précurseur de Nestorius. Saint Cyrille, dans sa lettre à Succensus, le charge d'avoir distingué le Verbe né de Dieu, du fils de Marie, et dans celle qu'il écrivit à Jean d'Antioche et à Acace de Mélitine, il le nomma *ennemi de la gloire de Jésus-Christ*. Au contraire, saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostôme, et les autres grands hommes de son siècle rendent des témoignages très-favorables de sa doctrine et de sa vertu. Le premier concile de Constantinople le compte entre les évêques les plus savans et les plus catholiques de l'Orient. (Saint Basile, *epist.* 167. S. Grégoire de Nazianze. Saint Athanase. Saint Épiphane. Saint Jérôme. Théodoret, *Hist.*, lib. 4, cap. 23 et suiv. Socrate, lib. 6, c. 3. Sozomène, lib. 8, cap. 2. Facundus, lib. 4, cap. 2. Photius, *Biblioth.*, cod. 18, 85, 102. Baronius, 370, 392. Tillemont, *Mémoires ecclés.* Dupin, quatrième siècle. Richard Simon, *Crit. de Dupin*, t. 1, p. 89.)

DIODOTE, ou TRIPHON, capitaine d'Alexandre Ballès, dont il est parlé dans les Machabées. (Voyez TRIPHON.)

DIONYSIA, ville épiscopale de la province de Bysacène en Afrique, dont Victor était évêque lors de la conférence de Carthage. Pomponius s'était trouvé au concile de Carthage sous saint Cyprien, et Fortunatus à celui de Cabarsuse.

DIONYSIAS, ville épiscopale de la province d'Arabie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Bostres, dont parlent la Notice d'Hiérocle et une autre ancienne; on ne la trouve point ailleurs. Elle a eu pour évêques :

1. Séverus, au concile de Nicée.
2. Elpidius, au concile général de Constantinople.
3. Maras, représenté au concile de Chalcédoine par Constantin, son métropolitain, qui souscrivit aussi pour les autres évêques de sa province. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 865.)

Cette ville a eu aussi des évêques latins sous le patriarche de Jérusalem. Voici ceux qui nous sont connus :

1. Jean 1<sup>er</sup> Le Tellier, carme, nommé par Eugène IV en 1441, mort en 1449.
2. Dominique Pulchrisli, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Nicolas V, 13 août 1449.
3. Jean II, en 1465, auquel succéda.....
4. Arnould de Rotensen, de l'Ordre des Frères-Mineurs.
5. Luinus, de l'Ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1476.
6. Jean III, du même Ordre,

1478. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 1310.)

**DIONYSIOPOLIS**, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée, bâtie par Attale et Eumène qui y trouvèrent la représentation de Denys, ou de Bacchus. Plinè la place de même. Il n'en est fait aucune mention dans les Notices. Elle a eu les évêques suivans :

1. Chariton, au concile de Chalcédoine.

2. Alexandre, au cinquième concile général.

3. Basilisque, au septième concile général.

**DIONYSIOPOLIS**, ville épiscopale de la Basse-Moesie, sous le patriarche de Constantinople, appelée autrefois *Crunos*, et par quelques uns *Varna*. C'est une ville de Bulgarie, sur le fleuve Zyra qui se jette dans le Pont-Euxin quelques milles plus loin. Elle est peu éloignée des confins de la Thrace au septentrion, à cent quatre-vingt milles de Constantinople, et vingt-cinq de Mésembrie, dernière ville de Thrace. Niger dit que c'est Chaliacra, sur la côte de Bulgarie. (Baudrand.)

Il paraît que cette ville est aussi la même que Tibériopolis, par la Notice grecque qui est à la fin du livre de Codin, de *Officiis*, pag. 407. Elle a eu les évêques latins qui suivent :

1. Jean 1<sup>er</sup>, auquel succéda....

2. Nicolas 1<sup>er</sup> Stainacker, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs,

nommé par Boniface ix, le 24 de janvier 1393.

3. Antoine de Saint-Cantiano, augustin, nommé par le même le 5 octobre 1396.

4. Nicolas II, de Marsiariis Perusinis, évêque de Cally, transféré sur ce siège en 1414.

5. Arnold, auquel succéda....

6. Jean II de Ilten, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Sixte IV en 1476.

**DIORIX**, ou **DIORYX**. On lit dans le quarante-unième verset du vingt-quatrième chapitre de l'Ecclésiastique, *Ego quasi fluvii Diorix*. C'est un nom grec qui signifie un canal, un vaisseau, un fossé, une fausse, une ravine où l'eau coule, et non pas un nom propre de fleuve, comme l'ont cru quelques auteurs.

**DIOSCORE**, martyr d'Alexandrie, n'avait qu'environ quinze ans lorsqu'il fut présenté au juge dans la persécution de Dèce, l'an 250. Sa mémoire se trouve jointe à celle des saints Héron, Ater et Isidore, au 14 de décembre, dans les Martyrologes d'Adon, d'Usuard, et dans le romain moderne. (Baillet, t. 3, p. 193.)

**DIOSCORE**, diacre de l'Eglise romaine et anti-pape, fut intrus sur le siège de saint Pierre, et opposé à Boniface II l'an 529, selon quelques uns, ou, selon d'autres, après la mort de Boniface, et n'occupa le Saint-Siège que vingt-neuf jours, étant mort au bout de ce terme. (Baronius, *ad ann.* 530. Bianchini, édition d'*Anastase-le-Bibliothécaire.*)

**DIOSCORIENS**, ou **DIOSCO-**



**RYMIENS**, anciens hérétiques qui suivaient les sentimens de Dioscore, patriarche d'Alexandrie et fauteur d'Eutyches. Dioscore fut élu patriarche d'Alexandrie après la mort de saint Cyrille, l'an 444. Il soutint les erreurs d'Eutyches dans le conciliabule qu'on nomme communément le *brigandage d'Éphèse*, qu'il tint l'an 449, prétendant qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, qu'un entendement, qu'une volonté, qu'une opération. Il fut déposé dans le concile de Chalcédoine l'an 451, comme coupable d'homicide, d'adultère, d'incendie, de blasphème, et relégué à Gangres en Paphlagonie où il mourut en 454. (Saint Léon, ep. 7, tom. 1. *Ep. pont.* et 81, in ep. S. Léon. Théodoret, ep. 86 *ad Flav. Dupin, Biblioth.*, cinquième siècle.)

**DIOSHIBRON**, ou **CHRYSTOPOLIS**, petite ville de la province d'Asie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. C'était un lieu où l'on rendait autrefois un culte à Jupiter. Ptolémée la met proche le fleuve Caystre dans la Lydie, fort peu éloignée d'Éphèse, puisque Pline nous apprend que ses habitans allaient aux assemblées de cette ville, et dépendaient de sa juridiction. On lui donna le nom de Chrystopolis pour la consacrer au Sauveur du monde. On y trouve les évêques suivans :

1. **Eustroge**, pour qui Étienne d'Éphèse souscrivit au concile de Chalcédoine, aussi bien que pour ses comp provinciaux.

2. **Zoet**, au sixième concile général.

3. **N....**, au concile qui condamna le patriarche Drymis comme rebelle à l'Église et à l'Empereur, sous le patriarche Athanase.

**DIOSPOLE**, siège épiscopal de la province de Thrace, au diocèse de Thrace, sous la métropole de Philippopolis. On ne la trouve dans aucune Notice plus ancienne qu'Hierocle. On lui connaît l'évêque suivant :

Alexandre, qui n'est connu que par les impudicités pour lesquelles il fut déposé et puni. (Théoph., *ad ann.* 2. Justin.)

**DIOSPOLIS**, ou **LYDDE**, nommée Lud par les Hébreux, et Dispolis par les Grecs, ou ville de Jupiter. (*Voyez LYDDE.*) Lorsque les juifs furent revenus de Babylone, les Benjamistes l'occupèrent, comme il est rapporté au second livre d'Esdras, c. 11, v. 31. Elle devint ensuite une toparchie distinguée de Samarie. (1. *Mach.*, 11, 28.) Joseph dit que c'était un des plus grands bourgs de la Judée. Il fallait qu'il ne fût pas loin de Joppé, puisque saint Pierre en vint pour ressusciter Tabithe. Ce fut aussi là qu'il guérit Énée qui était paralytique. Mais ce qui a rendu cette ville plus célèbre encore sous le nom de Diospolis, c'a été le concile qui y fut tenu contre Pélage en 415. (*Voyez PÉLAGE.*) On l'appelle aussi Saint-Georges de Lidda; et il y a encore à présent un évêque grec qui réside au bourg de Rama où était au-

trefois Lydda. On y voit quelques restes du temple qui était consacré à ce Saint; ce qui fait qu'on le nomme communément Sanguerge de Rama.

*Evêques de Diospolis.*

1. Zénas, ou Zénon, dont parle l'apôtre S. Paul, *ad Tit.* 3, v. 13. (Les Martyrol., 27 avril.)
2. Actius, un des défenseurs d'Arius, mort en 335.
3. Maxime, élu et devenu, après la mort de Macaire, évêque de Jérusalem.
4. N...., succéda à Maxime.
5. Denis, assista en 381 au concile général de Constantinople.
6. Photin, au brigandage d'Éphèse. Il répara sa faute au concile de Chalcedoine.
7. Apollonius, souscrivit au concile des trois Palestines en 518.
8. Eustathe, dans le 9<sup>e</sup> siècle, au commencement. (Bollandus, tom. 3, pag. 585, n. 131.)
9. N...., qui reçut honorairement M. de Brèves, ambassadeur à la Porte, pour le roi Henri IV, lorsqu'en 1602 il alla visiter les saints lieux.
10. Dorothee, siégeait en l'an 1660.
11. Antoine, assista au concile de Jérusalem, contre les erreurs de Calvin, en 1672.
12. Nicéphore, en 1733.
13. Leffrendius, élu le 25 de mars 1733.

Lydda et Ramula ne firent plus qu'un évêché sous les Latins qui

y nommèrent un évêque de leur rit auquel ils donnèrent la dîme de leurs biens, n'ayant pas autrement de quoi vivre. Ramula, ou Rama, est à vingt-quatre milles de Jérusalem.

*Evêques latins de Lydda et Rama.*

1. Robert, Normand, du diocèse de Rouen, mourut en 1120.
2. Roger, ou Rogier, succéda à Robert.
3. Constantin, en 1155.
4. Raynier, ou Renert.
5. Bernard, successeur de Reynier, en 1170.
6. N...., porta la croix du Sauveur contre les Sarrasins, en 1187.
7. J., en 1294.
8. R., vers l'an 1239.
9. N...., tué par les Turcs en 1244.
10. Guillaume, qui fut depuis évêque d'Agen dont il prit possession en 1263.
11. N...., en 1272.
12. André 1<sup>er</sup>, en 1295.
13. André II.
14. Jean, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, surnommé Celli, le 28 septembre 1397, succéda à André. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 1275 et 1276.)

**DIOSPOLIS LA GRANDE.**

Voyez THÈRES LA GRANDE, en Thébaïde.

**DIOSPOLIS LA PETITE.**

Voyez THÈRES LA PETITE, en Thébaïde.

DIOSPOLIS, ville épiscopale de la seconde Égypte, dans le pa-

triarchat d'Alexandrie. On n'en dit point autre chose.

DIOTALLEVI ( François ), natif de Rimini, fut évêque de Saint - Angelo di Lombardi, dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Opusculum de concursu Dei ad actus liberos voluntatis create*, imprimé à Lyon en 1611.

DIOTRÈPHE, méchant homme qui parlait mal de saint Jean l'Évangéliste ; qui n'exerçait pas l'hospitalité envers ceux qui venaient de sa part, et qui ne permettait pas que les autres l'exercassent. On ne sait qui était Diotrèphe, ni de quelle Église il était, ni s'il était évêque, hérétique, chrétien judaisant. ( 3. Joan. , v. 9. )

DIPLOIS, mot grec qui signifie un habit, ou un manteau doublé. L'hébreu *mehil* signifie proprement un manteau, ou un habit de dessus. Le psalmiste prie Dieu de confondre ses ennemis, et de les couvrir de honte comme d'un manteau doublé, *operiantur sicut diploide confusione sua*. ( Psalm. 108, 29. )

DIPLOMATIQUE, *diplomatica, diplomatum cognoscendarum ars, scientia*. La diplomatique est la science, ou l'art de juger sainement des anciens titres, ou actes émanés des papes, évêques, princes, corps, ou particuliers, écrits en un certain style, et revêtus d'un certain nombre de formalités et de caractères. Ce sont les différentes pièces de cette nature que la diplomatique a pour objet. Elle

en fait connaître la nature, l'usage et le prix. Elle en fixe l'âge par la connaissance des Écritures, des coutumes, et des autres choses propres à chaque siècle. Elle fournit des moyens sûrs pour en découvrir l'authenticité, la vérité, la fausseté, les divers degrés de certitude, ou de suspicion. Elle a des avantages sans nombre qui se répandent également sur l'Église, l'État et la république des Lettres. L'histoire, tant ecclésiastique que civile, les coutumes, la discipline; la chronologie, la géographie, les autres sciences, empruntent d'elle des secours infinis. Elle n'est pas moins solide qu'elle est utile. Elle a les mêmes fondemens que l'histoire, la critique, la morale, la politique, l'économie, la jurisprudence, et elle en a qui lui sont propres. Les traits historiques, les usages, les formalités, une foule d'autres circonstances, qui toutes constatent la sincérité d'une pièce, forment une certitude morale du premier ordre, à laquelle on ne peut se refuser, et qui est propre à la diplomatique. Que peut-on se figurer de plus authentique et de moins sujet à l'erreur, que des actes dressés par des personnes publiques, souvent dans une nombreuse et auguste assemblée, signés de la main des rois au milieu de leurs cours, munis de leurs sceaux, ou de ceux de leurs ministres, garanties par une multitude de témoins? Tels sont les diplômes sur lesquels s'exerce la diplo-

matique. Vouloir anéantir une science si solide, répandre des ténèbres sur tous les anciens diplômes et les révoquer en doute, c'est donner dans un pyrrhonisme historique qui ne va pas à moins qu'à saper l'histoire par ses fondemens, et généralement tous les faits. Aussi l'on peut dire que si la diplomatique a été combattue par quelques savans, d'autres l'ont défendue avec des armes victorieuses.

Entre les auteurs qui ont écrit sur cette science, les uns ont travaillé sur toute la diplomatique; les autres n'en ont embrassé qu'une partie; mais celui qui tient le premier rang parmi tous ces écrivains, c'est le célèbre Dom Mabillon, le père de la diplomatique.

Son excellent ouvrage a été refondu dans un autre qui porte pour titre : *Nouveau Traité de Diplomatique* composé par deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, dom Toustain et dom Tassin. Tout l'ouvrage est divisé en neuf parties. Dans la première on examine les fondemens, ou principes de la diplomatique, c'est-à-dire l'autorité, la nature et les différentes espèces de diplômes. La seconde contient les caractères extrinsèques des Actes, les différentes matières sur lesquelles on les a écrits, les liqueurs et les instrumens dont on s'est servi en différens siècles pour écrire; on examine ensuite l'écriture même, les caractères et

les alphabets connus de tous les peuples. Dans la troisième partie on commence à examiner les caractères intrinsèques des Actes, leur style, leurs formalités. On devait voir, dans la quatrième, les modèles de l'écriture des manuscrits en chaque siècle. L'Histoire diplomatique des bulles des papes, des Actes et des chartes ecclésiastiques, des princes, des seigneurs et des particuliers depuis Jésus-Christ presque jusqu'à ce siècle, devaient faire la matière des cinq, six et septième parties. La huitième devait contenir les moyens employés de tout temps contre les impostures des faussaires, et l'application des principes établis pour constater la vérité, ou la supposition des Actes; et la neuvième renfermer les règles générales et particulières de la diplomatique.

**DIPLOME**, charte, ancien titre, *diploma*. « Les diplômes sont connaître les lois et les coutumes de nos ancêtres, » dit le père Germon, *Discept.* 2, pag. 311, 312; « ils donnent du poids et de l'autorité aux privilèges; ils servent à distinguer la noblesse, et sont le flambeau de l'histoire. » M. de Boze, dans son histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, parle ainsi touchant les diplômes: « Notre histoire... est un fonds inépuisable de recherches. Chaque jour elle se développe, et prend une nouvelle face par la publication des monumens

» qui la concernent. Ces chroniques, ces diplômes, ces chartes, ces titres qu'on a déjà mis au jour, sont des matériaux qui n'attendent que la main habile qui doit les arranger. » (T. 4, p. 471, édition d'Hollande.) « Les diplômes, dit l'éditeur du *Lexicon diplomatique*, sont les témoins les plus incorruptibles du droit des gens. Ils fixent sans contredit l'incertitude des dates, quelquefois obscurcies par les expressions ambiguës de certains historiens. Ils découvrent la véritable situation des anciennes villes, leurs révolutions, leurs destinées..... Ils rapportent avec autant d'exactitude que de fidélité les fondations des Églises, et le détail de leurs biens et de leurs privilèges. Par le moyen des chartes, on connaît la suite des empereurs, des rois, des princes, des ducs, des comtes, des grands-officiers; on remonte à la tige des illustres familles; on distingue les branches, les titres d'honneur, les armoiries. » (Præfat. Joan. Henrici Jungii ad Ludovici Waltheri *Lexicon diplomaticum*.) Il y a un très-grand nombre de collections de diplômes; telles que celles de Leibnitz, de Kellner, de Ludewig, de Muratori, de Rangone, de Du Chêne, de Pérard, des pères d'Achéry, Mabillon, Martène, Durand, etc. Les anciens diplômes se dressaient avec beaucoup de solennité. Ceux des rois s'expédiaient presque tou-

jours lorsqu'ils tenaient leurs cours plénières. Ils les signaient aussi très-souvent, et les faisaient signer par les grands-officiers de la couronne. D'où vient cette formule : *Actum Parisiis, etc., astantibus in palatio nostro, quorum nomina substituta sunt et signa. Signum N. Dapiferi; S. N. Camerarii. Data per manum N. Cancellarii*, ou *vacante cancellaria*. Les diplômes des particuliers étaient non-seulement écrits par des hommes publics, mais encore, pour l'ordinaire, ils étaient donnés, relus et signés dans des assemblées publiques. Ces solennités, et d'autres semblables, donnent une très-grande autorité aux diplômes. On peut dire même que cette autorité est communément supérieure aux autres monumens historiques, puisqu'il n'y a point de monumens plus authentiques, ni d'une plus grande autorité, que ceux qui sont rédigés sous les yeux des personnes les plus illustres d'un État, ou solennellement publiés en leur présence, signés de leurs mains, chargés de leurs sceaux et de leurs monogrammes. (Voy. le *Nouveau Traité de Diplomatique*, par deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, dont le premier tome a paru à Paris, chez Desprez, en 1750. (V. aussi DIPLOMATIQUE.)

DIPONDIIUS, petite monnaie qui valait un *as*, ou un *sou*, selon quelques uns; et selon d'autres, la moitié de l'*as*. (Luc, 12, 6.)

**DIPPEL** (Jean-Courad). Cet écrivain qui se nommait lui-même dans ces ouvrages *Christianus Democritus* se brouilla avec tout le monde pour ses dettes et pour l'extravagance de ses opinions. Irrité contre les habitans de Giessen où il avait manqué un mariage et une chaire de professeur, il publia un écrit intitulé : *Papismus protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les protestans, il quitta la théologie pour la chimie ; on pourrait dire aussi l'alchimie. Il est l'inventeur d'une huile appelée de son nom huile animale de Dippel, avec laquelle il croyait parvenir à faire de l'or et à guérir toutes les maladies. Appelé en 1712 à Stockholm pour traiter le roi de Suède, il en fut chassé par le clergé protestant qui voyait de mauvais œil un médecin frondeur de leur religion. On lui attribue une invention plus utile, celle du bleu de Prusse. Dippel avait publié en 1733 qu'il ne mourrait qu'en 1808, se fondant peut-être sur quelques propriétés de son huile ; mais on le trouva mort dans son lit l'année d'après 1734, à Wittgenstein.

**DIPSAS**, sorte de serpent dont la morsure cause une soif mortelle ; d'où lui vient le nom de *Dipsas* qui en grec signifie *altéré*. (*Deutoron.*, 8, 15.)

**DIPTYQUES**, *acta diptycha*. Diptyque est un mot grec qui signifie une chose pliée en deux. Selon cette étymologie, les dip-

tyques étaient des tablettes, ou des livres pliés en deux. Il y avait des diptyques profanes et des diptyques sacrés. Les diptyques profanes étaient le registre public sur lequel on écrivait les noms des consuls et des magistrats, chez les païens. Les diptyques sacrés étaient, parmi les chrétiens, un catalogue plié en deux. On écrivait d'un côté les noms des vivans, et de l'autre ceux des morts. Les personnes dont on mettait les noms dans les sacrés diptyques étaient les évêques qui avaient bien gouverné leur troupeau, les empereurs et les autres grands hommes distingués par leurs vertus, ou leurs bienfaits envers l'Eglise. On récitait secrètement les noms de ceux qui étaient dans les diptyques, pendant la messe, et c'était le diacre qui faisait cette fonction. Le temps où on récitait ces noms pendant la messe se nommait le temps des diptyques ; c'était après l'oblation. Après la récitation de ces noms, on priait pour ceux qu'on avait nommés, et on disait la prière intitulée *Collectio post nomina*. (Jean-Baptiste Cardonna, évêque de Tortose, *Traité sur les Diptyques*, imprimé à Tarragone en 1587. Rosweyd, dans son *Omnosticon*, verbo *Diptychum*. (Le cardinal Bona, *Rerum liturg.*, l. 11, c. 12. Du Cange, dans son *Glossaire*. Bollandus, *Acta sancta*, Jan., tom. 2, pag. 473 et suiv.)

**DIRECTOIRE**. Terme de rubriques et de liturgies qui si-

gnifie l'ordre qui se fait tous les ans pour marquer la manière de dire l'office et la messe chaque jour de l'année.

**DIRIN**, fle des Catares, qu'Assemani croit être la même que Daden, ou Dadiane. Elle est le siège d'un évêque de la province de Perse au diocèse de Chaldée. (*Biblioth. orient.*, t. 3, p. 111.)

**DIROIS** (François), docteur de Sorbonne, fut d'abord ami de MM. de Port-Royal, et se brouilla ensuite avec eux à l'occasion du formulaire dont il devint l'apologiste. Il accompagna M. le cardinal d'Estrées à Rome, et il y était en 1672. Il fut lié d'amitié avec Richard Simon, et M. de Launoi. Il mourut chanoine d'Avranches le 11 octobre 1690, âgé de soixante-dix ans, selon M. Dupin, ou l'année suivante, selon d'autres. On a de lui, 1° plusieurs écrits en faveur du Formulaire dont il y en a un qui a été traduit en latin, et imprimé en 1705 à Cologne, à la fin d'un ouvrage latin publié sous le nom de *Lescius Crondermus*, intitulé : *Elucidatio Augustinianæ doctrinæ de Divina gratia*, etc. 2° Un écrit pour montrer qu'on ne pouvait décider le point de la conception immaculée de la sainte Vierge, comme la Reine l'avait fait demander au pape. 3° Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'Athéisme, à Paris, in-4°, 1683. Cet ouvrage est très-bon. M. Dirois a eu part à

l'Histoire ecclésiastique de France, qui ne fait pas le moindre ornement de l'abrégé de Mézeray, comme on le remarque dans les Observations sur les Écrits Modernes, tom. 5, pag. 41.)

**DISAN** et **DISON**, tous deux fils de Sébire le Horéen. (*Génèse*, 36, 21.)

**DISCERNEMENT DES ESPRITS**. C'est un don de Dieu dont parle saint Paul (1. *Cor.* 12, 10.) Il consiste à distinguer les vrais et les faux prophètes et l'esprit qui les anime, ou qui les inspire; si c'est le bon, ou le mauvais esprit.

**DISCIPLES**. On a donné ce nom par excellence à ceux qui suivaient Jésus-Christ, comme leur maître et leur docteur. Outre les apôtres, on en compte soixante-douze qui est le nombre marqué dans le chapitre 10 de saint Luc. Mais leurs noms sont inconnus, et ce n'est qu'en devinant que quelques auteurs en ont donné la liste.

**DISCIPLINE**. Ce terme se prend en différens sens : 1° pour l'instruction et le gouvernement; 2° pour la manière de vie réglée selon les lois de chaque profession. C'est en ce sens qu'on dit la discipline ecclésiastique, ou de l'Eglise, dont le soin appartient aux évêques et aux autres supérieurs ecclésiastiques; la discipline régulière et monastique, dont la connaissance regarde les supérieurs réguliers; 3° pour une sorte de flagellation qu'on s'impose volontairement, ou qu'on subit en punition de quel-

que faite ; 4° pour l'instrument de cette flagellation qui est ordinairement de cordes nouées, de crin, de parchemin tortillé. L'abbé Boileau fit imprimer en 1700 un livre latin intitulé : *Historia Flagellantium, de recto, vel perverso flagrorum usu apud Christianos*, dans lequel il prétend que l'usage des flagellations, ou disciplines volontaires, n'a commencé que vers le milieu de l'onzième siècle, du temps de Pierre Damien, et de saint Dominique l'encuirassé qui se disciplinait pendant la récitation du Psautier tout entier. Le père Mabillon, dans la préface du *septième Siècle bénédictin*, prétend que la discipline volontaire a commencé avant Pierre Damien ; mais les exemples qu'il cite de Gui, abbé de Pomposio, mort en 1046, et de Popon, abbé de Stavelot, mort en 1048, n'étant guère plus anciens, il ne diffère pas beaucoup de l'abbé Boileau, quant à l'origine de l'usage de la discipline volontaire que les particuliers se donnent à eux-mêmes par un esprit de pénitence. Pour ce qui est du droit, le père Mabillon croit qu'il est très-permis aux chrétiens de prendre eux-mêmes la discipline, puisque les canons la leur imposent pour pénitence. M. Boileau, qui s'était attiré le reproche de condamner absolument l'usage de la discipline volontaire, écrivit au père Mabillon qu'il avait uniquement prétendu blâmer l'usage des disciplines volontaires, sur les par-

ties que l'honnêteté défend que l'on découvre, comme le père Mabillon l'a déclaré dans une de ses préfaces. (Dupin, dix-septième siècle, part. 5, p. 210.)

L'usage de la discipline volontaire est donc bon en soi ; mais la prudence doit le régler ; et, s'il est un grand nombre de personnes qui le pratiquent utilement, il en est d'autres auxquelles il peut être dangereux pour l'ame et pour le corps.

**DISCIPLINE.** Ordre de la Discipline, ou de l'Aigle-Blanc en Autriche, en Bohême. C'était un Ordre militaire dont la marque était un aigle blanc en champ d'azur, et sur un habit bleu, symbole de la pureté de la foi que devaient avoir les chevaliers, et qui devait leur mériter le ciel, marqué par la couleur bleue. On ignore l'instituteur de cet Ordre. (Justiniani, cap. 78, pag. 790.)

**DISCRET.** Titre d'honneur qu'on donnait aux curés, aux gradués et aux supérieurs de couvens.

**DISCRET.** Terme qui, dans l'usage de quelques Ordres monastiques, signifie un religieux qu'on envoie au Chapitre provincial pour représenter le couvent et en prendre les intérêts.

Les Mères discrètes, dans les monastères de filles, sont les conseillères de la supérieure, pour la conduite de la communauté.

**DISCUSSION.** C'est la perquisition et la vente des biens d'un débiteur par autorité de justice.



Une caution n'est tenue de payer qu'après discussion faite des biens du débiteur. On appelle *bénéfice de discussion*, une exception dilatoire par laquelle le débiteur empêche, ou retarde sa condamnation, en renvoyant le demandeur sur les biens d'un tiers.

**DISEN** ou **DISIBOD** (saint), abbé né Diselnberg, évêque régonnaire, était né en Irlande au septième siècle. Il travailla d'abord dans son pays jusqu'à ce que la persécution le fit passer en France, vers l'an 652, avec trois autres serviteurs de Dieu, nommés Giswald, Clément et Saluste. Il voyagea dix ans sur les terres de Clovis II et de Sigebert III, enfans de Dagobert, et s'arrêta dans le diocèse de Mayence sur une haute montagne couverte de bois au-delà de la rivière de Glan où il fonda un monastère vers l'an 674, qu'il conduisit pendant l'espace d'environ vingt-six ans, sous la règle de saint Benoît, sans quitter néanmoins la première cellule qu'il s'était bâtie sur cette mon-

tagne, et qui était détachée du monastère, ni l'habit de pèlerin qu'il avait pris en sortant de son pays. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans dans la retraite, le silence, les veilles, les jeûnes, la prière, et beaucoup d'autres austérités. Il mourut vers l'an 700, le 8 de juillet, selon sainte Hildegarde, ou le 8 de septembre, selon le bienheureux Raban, archevêque de Mayence qui ne lui donne pas la qualité d'évêque, comme font les modernes. Son corps demeura dans la chapelle de son hermitage jusqu'à ce que saint Boniface, archevêque de Mayence, le transporta vers l'an 750, dans l'église de son monastère qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Disibod, ou de Disenberg, dans le diocèse de Mayence, mais qui fut converti en un Chapitre de chanoines. La vie de saint Disibod, écrite par sainte Hildegarde, abbesse de Bingen, plus de quatre cents ans après sa mort, se trouve au quatrième tome de Surius. (Baillet, tom. 3, 8 septembre.)

## DISPENSE.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *De la Nature et de la Division de la Dispense.*  
 § II. *De la Cause efficiente de la Dispense.*  
 § III. *Des Conditions requises à la Dispense.*  
 § IV. *Des Défauts qui rendent nulles la Dispense.*  
 § V. *Des Causes qui font cesser la Dispense.*

§ I<sup>er</sup>.*De la nature et de la division de la Dispense.*

La dispense est un sage relâchement du droit commun, ou un acte de juridiction par lequel un supérieur soustrait à la loi générale des personnes qui, sans cette indulgence, continueraient d'être obligées à l'observer.

La dispense se divise, 1<sup>o</sup> en *totale* qui ôte entièrement l'obligation de la loi, comme lorsqu'on dispense un homme irrégulier pour recevoir tous les Ordres, et en *partielle* qui n'en ôte qu'une partie, comme lorsqu'on dispense un homme irrégulier pour recevoir les quatre moindres seulement. 2<sup>o</sup> La dispense se divise en *nécessaire* et en *volontaire*. La nécessaire est celle qui est due à ceux qui la demandent, et qu'on ne peut licitement leur refuser, soit parce que leur bien spirituel le demande ainsi, soit parce que le bien commun l'exige, ou parce que la loi l'ordonne, etc. La dispense volontaire est celle qui n'est point due, quoiqu'elle soit permise.

3<sup>o</sup> La dispense se divise en celle qui est fondée sur des causes *intrinsèques*, comme lorsque la loi est trop pénible; le jeûne, par exemple, à une personne faible; et celle qui est fondée sur des causes *extrinsèques*, comme la science, la noblesse, la vertu, etc. 4<sup>o</sup> La dispense se divise en *formelle* ou *expresse* qui s'accorde par des paroles, ou d'autres signes qui marquent positivement la volonté du supérieur; et en *tacite*, qu'on accorde non pas directement en elle-même, mais dans une autre chose à laquelle elle est jointe nécessairement. Un supérieur, par exemple, qui ordonne à un homme qu'il sait être irrégulier, de se faire ordonner, le dispense tacitement de l'irrégularité.

## § II.

*De la cause efficiente de la Dispense.*

On entend par la cause efficiente de la dispense, celui qui a le pouvoir de l'accorder; et l'on distingue deux sortes de pouvoirs, l'ordinaire et l'extraordinaire, ou le délégué. Le pouvoir ordinaire est celui qui appartient à un supérieur, à raison de sa charge. Le pouvoir

délégué est celui que l'on a seulement par la commission du supérieur ordinaire. 1° Le supérieur ordinaire peut dispenser tant de ses propres lois que de celles de ses prédécesseurs et de ses inférieurs. Il peut dispenser de ses propres lois, parce qu'il en est le maître, qu'elles dépendent de sa seule volonté, qu'il pouvait ne les point faire, et qu'il peut les annuler. On a toujours reconnu ce pouvoir dans les législateurs, et ils en ont toujours usé. Il peut dispenser des lois de ses prédécesseurs, parce qu'il a une autorité égale à la leur, et qu'ils ne peuvent lui lier les mains. Il peut dispenser des lois de ses inférieurs, puisqu'il peut les approuver, ou les abroger, et qu'il en est le maître. Le pape peut dispenser dans tout ce qui n'est que du Droit canonique, dit Sylvius, *in primam secundæ*, q. 97, art. 4, même dans les décrets des conciles généraux, et dans les lois que les apôtres ont établies par une autorité humaine, puisque sans cela il faudrait attendre un concile général pour obtenir ces sortes de dispenses qui sont souvent pressantes et nécessaires, ou se les refuser absolument; ce qui nuirait souvent aussi au bien général de l'Église, et qui en prouverait le mauvais gouvernement. Aussi voyons-nous que les papes ont usé, sans contradiction, de ce pouvoir dans tous les temps; et que, quoique les apôtres eussent exclu les néophytes et les

bigames de l'épiscopat, on n'a point fait difficulté de les y admettre en bien des rencontres.

2°. Les inférieurs ne peuvent ordinairement dispenser des lois de leurs supérieurs, parce que la dispense est un acte de juridiction, et que les inférieurs n'ont point de juridiction sur les lois de leurs supérieurs. Ils le peuvent cependant extraordinairement, et en certains cas, comme lorsque le droit le leur permet explicitement, ou implicitement; lorsque tel est l'usage légitimement prescrit; c'est ainsi que les curés dispensent des jeûnes de l'Église, que les évêques dispensent des lois des conciles provinciaux, auxquels ils sont soumis, et que parmi les évêques de France, il y en a qui ne dispensent point du tout dans les degrés de parenté; d'autres ne dispensent que dans le quatrième, d'autres dans le troisième, d'autres à l'égard des pauvres seulement. Un inférieur peut encore dispenser de la loi de son supérieur, lorsqu'il y a du doute si la dispense est nécessaire, ou que la matière est légère.

3°. Celui qui a le pouvoir ordinaire de dispenser peut le déléguer; mais celui qui ne l'a que par délégation ne peut pas le subdéléguer, parce qu'il n'en est que l'exécuteur et non le maître. On excepte, 1° le délégué du pape et de tout autre prince souverain qui peut subdéléguer pour tout ce qui ne lui est pas défendu; 2° celui qui est délégué généralement pour tou-

tes les causes d'un certain genre, ou d'un certain lieu, comme un doyen rural qui peut subdéléguer pour quelques causes seulement ; 3° le délégué à qui le supérieur a permis explicitement, ou implicitement de subdéléguer. (Piringsh. Reiffenstuel, *ad tit.* 29, lib. 1, *Decretalium.*)

### § III.

*Des conditions requises à la Dispense.*

Deux conditions sont absolument nécessaires à une dispense pour qu'elle soit légitime et permise ; savoir, la puissance du côté de celui qui l'accorde, et une raison suffisante de la part de celui à qui elle est accordée. Par le défaut de cette première condition, les infidèles et les cathécumènes qui auraient fait des vœux et des serments n'en pourraient être relevés par l'Eglise qui n'a de pouvoir que sur ceux qui sont devenus ses membres et ses sujets par le baptême. Pour ce qui est des hérétiques, l'Eglise a autorité sur eux, et elle peut les dispenser. Un supérieur peut aussi se dispenser lui-même, soit immédiatement par lui-même, soit en donnant à son confesseur pour lui-même, les pouvoirs qu'il lui donne pour les autres. Par le défaut de la seconde condition, une dispense est illicite seulement, ou illicite et invalide tout ensemble. Elle est illicite seulement, lorsque le supérieur dispense dans sa propre loi, ou celle de son égal, ou de son inférieur, parce que le supérieur pèche à la vé-

rité en dispensant hors de propos et sans sujet ; mais qu'étant le maître, sa dispense est valide. La dispense est illicite et invalide, lorsque l'inférieur l'accorde dans une loi de son supérieur, parce qu'il n'en est point le maître, et qu'il n'a point d'autorité à cet égard.

Les causes, ou raisons nécessaires à une dispense pour qu'elle soit légitime, dépendent des circonstances du temps, des lieux, des personnes, du bien public et particulier, sur lesquelles on ne peut donner de règles générales. Il est cependant certain, 1° que, pour une dispense légitime, il n'est pas nécessaire d'avoir des raisons si fortes qu'elles fassent cesser la loi ; autrement, il n'y aurait pas besoin de dispense. Un homme qui a fait vœu d'aller en pèlerinage à Compostelle n'a pas besoin d'être dispensé de son vœu, tant qu'il lui sera physiquement impossible de l'accomplir par la maladie, ou quelque autre empêchement semblable. Ainsi, pour qu'il en soit légitimement dispensé, il suffit qu'il ne puisse l'exécuter sans beaucoup de dangers et de difficultés. 2° Les justes causes de dispense ne consistent pas dans un point indivisible ; et par conséquent, il peut arriver que deux personnes seront légitimement dispensées, quoiqu'avec des raisons inégales. 3° Plus la loi est importante, plus la dispense en doit être difficile à accorder. 4° Comme la dispense, quoique

juste, fait toujours une plaie à la loi, il faut la compenser, autant qu'il est possible, en imposant d'autres œuvres d'un égal, ou d'un plus grand mérite, à la personne que l'on dispense. Ce que nous disons n'est point infirmé par les dispenses qu'on accorde en cour de Rome, et qu'on appelle *sine causa*, parce que cette formule de style signifie précisément que le pape n'exprime point les causes de dispense qu'il a en effet, comme il est clair par ces paroles qu'on lit dans la formule de ces sortes de dispenses, *ex certis rationalibus causis, animum nostrum moventibus*. L'argent que l'on donne à la Chambre apostolique pour obtenir ces sortes de dispenses, et qui est employé au soulagement des pauvres, aux guerres contre les infidèles, à l'entretien des missions étrangères, et à d'autres œuvres semblables, cet argent n'est pas un motif indigne de la pureté de la religion, ni du désintéressement des plus purs siècles de l'Église où on rachetait une partie des pénitences canoniques par les aumônes; ce qui était une vraie dispense des canons pénitentiaux, accordée pour des aumônes. (Gibert, *Consult. canoniq.*, tom. 2, pag. 464. *Conférences de Paris*, t. 3, p. 446.)

#### § IV.

*Des défauts qui rendent nulle la Dispense.*

Les défauts qui rendent nulle

la dispense, regardent le dispensateur, ou celui qui est dispensé. Les deux défauts principaux qui rendent nulle la dispense du côté du dispensateur, c'est le défaut de pouvoir et d'examen; mais ce dernier n'annule pas toujours la dispense. Les deux défauts aussi principaux de la part de celui qui sollicite la dispense, c'est la subreption et l'obreption. La subreption arrive dans la dispense, lorsqu'on tait des choses qu'on devrait dire, selon le style et les règles de la chancellerie. L'obreption consiste à dire des faussetés. Ainsi les dispenses *subreptices* sont celles qu'on obtient en supprimant des choses qu'on aurait dû dire; et les dispenses *obreptices* sont celles qu'on obtient sur un faux exposé. Les raisons d'accorder une dispense sont, ou *finales* ou *impulsives*. On appelle raison finale, celle sans laquelle le supérieur, ou n'accorderait pas ce qu'on lui demande, ou l'accorderait d'une manière différente de celle dont il l'accorde. On appelle raison impulsive, celle qui ne suffirait pas seule pour obtenir la dispense, mais qui la fait accorder plus facilement. Par exemple, je donne l'aumône à un pauvre. d'autant plus volontiers que je le crois homme de bien; la pauvreté de cet homme est la raison finale, ou motive de la charité que j'exerce; sa probité en est la raison impulsive. Si ce pauvre que je crois homme de bien est un méchant, mon aumône est

valable, et il acquiert le domaine pourvu qu'il soit réellement pauvre, parce que la raison *essentielle*, ou *motive* et *finale* de l'aumône, savoir le soulagement d'un pauvre réel, subsiste malgré sa méchanceté. Si ce pauvre est un menteur qui me trompe par les dehors d'une fausse indigence, mon aumône ne lui appartient pas, parce que la raison finale de mon aumône ne subsiste point, n'ayant pas intention de donner à un faux pauvre. Cela posé, voici des règles que l'on peut regarder comme sûres dans la pratique, pour juger si une dispense défectueuse est nulle, ou bien si elle ne l'est pas.

#### *Première règle.*

Lorsque, pour obtenir une dispense, on allègue au supérieur plusieurs motifs dont l'essentiel est vrai, et les autres sont faux, la dispense est valide, parce que la fausseté des motifs accidentels ne détruit pas la vérité du motif essentiel, ni par conséquent la force qu'il a de déterminer le supérieur à m'accorder la grace que je lui demande, non plus que la valeur de cette grace.

#### *Deuxième règle.*

Lorsque le motif essentiel qu'on allègue pour obtenir une grace est faux, ou qu'on supprime ce que le droit, la coutume et le style de la cour de Rome veulent absolument qu'on exprime, la dispense est nulle,

parce que la fausseté du motif essentiel, et la suppression de ce que le droit veut qu'on exprime, détruisent la volonté du supérieur qui n'aurait pas accordé la dispense, ou qui l'aurait accordée dans une forme différente, s'il avait su ce qu'on lui allègue de faux, ou ce qu'on lui supprime; ainsi, une dispense d'épouser une parente riche que l'on a dit être pauvre est nulle par la fausseté du motif essentiel. La concession d'un bénéfice, faite à un clerc qui en aurait déjà eu un, quoique très-modique, aurait été nulle si ce clerc n'en eût point fait mention dans sa supplique au pape, parce que le droit exigeait qu'il en fût fait mention.

#### *Troisième règle.*

Les rescrits qu'on prétend avoir expédiés à Rome doivent être censés nuls quand il y a quelque erreur manifeste dans les termes ou dans la construction : *Falsa latinitas vitiat rescriptum*, disent les canonistes.

Ces règles servent à décider un grand nombre de difficultés dont voici les plus générales : 1<sup>o</sup> Une dispense obtenue sur deux raisons est nulle lorsqu'une de ces raisons est fausse, et que toutes deux sont nécessaires pour obtenir la dispense, puisqu'en ce cas l'une des raisons n'est pas suffisante pour déterminer le supérieur à accorder la dispense. Que si l'une de ces raisons suffit pour obtenir la dispense, et qu'il n'y en ait qu'une de fausse, Syl-

vius croit que cette dispense est valable ; Pyrrhus , Corradus , officier de la chancellerie de Rome pour les dispenses , et Pontas , croient qu'elle est nulle. Ce dernier sentiment est le plus sûr , et par conséquent le seul qu'on doit suivre dans la pratique.

2° Quand une personne demande une dispense qu'on lui a déjà refusée , il n'est pas nécessaire qu'elle exprime qu'elle lui a été refusée , lorsqu'elle s'adresse au même supérieur , ou à son successeur , parce que le droit ne l'exige pas ; mais si elle s'adresse au subalterne du supérieur , elle doit l'exprimer , parce que le sentiment le plus sûr est qu'un subalterne ne peut accorder une dispense que le premier supérieur dont il tient ses pouvoirs a refusée. 3° Quand une personne qui demande une dispense en a déjà obtenu une , elle est obligée de faire mention de la première lorsqu'elle rend la seconde plus difficile à obtenir , et non autrement. Ainsi , un homme qui demande une dispense de résidence pour cinq ans , après avoir été déjà dispensé pour cinq ans , doit faire mention de la première dispense , parce qu'elle rend la seconde plus difficile à obtenir. Mais , par la raison contraire , celui qui demande d'être dispensé de jeûner le Carême , n'a pas besoin de dire qu'il a été dispensé d'un vœu de chasteté , ou de tout autre qui n'a point de rapport à la dispense qu'il sollicite. 4° Celui qui a plusieurs empêchemens

n'est pas obligé de les exprimer tous dans la supplique , lorsqu'ils n'ont aucun rapport à la fin pour laquelle il demande dispense ; mais il est obligé de le faire , lorsque ces empêchemens forment chacun en particulier un obstacle à la fin pour laquelle il demande dispense ; parce que le droit l'exige ainsi ; et qu'agir autrement ce serait tromper le supérieur dans un point essentiel. Ainsi un homme qui demande dispense d'un vœu de chasteté n'a pas besoin de parler du défaut de sa naissance ; mais celui qui a six irrégularités , par exemple , est obligé de les exprimer toutes. 5° La dispense est nulle lorsque celui qui la sollicite y a mis par inadvertance , ou autrement , un empêchement pour l'autre ; par exemple , l'affinité pour la parenté , parce que le supérieur n'a accordé la dispense , que sur ce qui lui était proposé ; mais si la méprise vient du côté de celui qui dresse le bref de dispense , et qui , par mégarde , y met un autre empêchement à la place de celui dont le supérieur a vraiment dispensé , la dispense est bonne. Par la même raison , un rescrit est bon aussi lorsqu'il y a erreur sur le nom du diocèse de ceux qui l'ont impétré , et l'official de leur véritable diocèse peut l'entériner , quand même l'erreur viendrait de la part des supplians qui , pour raison , auraient voulu cacher leur pays , à moins qu'on ne soit certain que le supérieur ne veut

accorder aucune grâce à tous ceux de ce pays. Un rescrit est bon aussi lorsque le supérieur, ou son ministre, s'est trompé sur le nom des supplians, parce que l'erreur sur le nom ne change pas la volonté du supérieur. Il serait bon aussi, quand même le suppliant aurait déguisé son nom pour obtenir une dispense, parce que ce genre de dissimulation n'a rien de commun avec la matière de sa dispense.

### § V.

*Des causes qui font cesser la Dispense.*

Il s'agit de savoir si la dispense cesse par la cessation des motifs qui l'ont fait obtenir, et par la mort, ou la déposition de celui qui l'a accordée. Pour résoudre la première difficulté, il faut distinguer quatre temps dans l'affaire des dispenses. Le premier est quand on envoie à Rome pour les obtenir ; le second, quand le pape les accorde ; le troisième, quand l'official les entérine ; le quatrième, quand les parties se servent de la grâce qui leur a été faite. Les théologiens et les canonistes ne s'accordent point sur cette difficulté : voici ce qui nous paraît le plus probable.

1°. La dispense est nulle lorsque les motifs qui l'ont fait obtenir n'étaient pas vrais dans le temps que le supérieur l'a accordée. C'est ainsi qu'on pense à Rome ; parce qu'au temps que le pape accorde la grâce, il regarde les causes comme subsis-

tantes *actu* ; et non pour l'avenir. Ainsi une fille qui, pour obtenir une dispense de se marier avec un de ses parents, aurait dit qu'elle était pauvre, ou âgée de vingt-quatre ans, ne l'étant pas lorsque la dispense lui a été accordée ; cette personne ne serait point valablement dispensée, quand même elle serait devenue pauvre, ou âgée de vingt-quatre ans dans le temps de la fulmination de la dispense.

2°. La dispense est valide lorsque les motifs qui étaient vrais dans le temps qu'on l'a obtenue et publiée cessent de l'être avant qu'on en ait usé. Ainsi, dans le même cas, cette fille pourrait se marier avec son parent, quoiqu'elle fût devenue riche avant son mariage, pourvu qu'elle eût été pauvre dans le temps de la concession et de la fulmination de la dispense. La raison est qu'une obligation absolument éteinte ne revit plus, et que selon la soixante-troisième règle du Droit, *in 6, factum legitime retractari non debet, licet casus postea eveniat, à quo non potuit inchoari*. Or, l'empêchement dont il s'agit a été éteint absolument, puisque les dispenses ne portent point qu'elles deviendront caduques en cas que les causes pour lesquelles on les accorde, viennent à ne subsister plus. On devrait cependant conseiller aux personnes qui seraient en ce cas, de ne point se marier par respect pour les lois de l'Église, et même le leur défendre, supposé



qu'elles aient prévu leur changement de fortune, parce que pour lors elles seraient de mauvaise foi. Une fille qui serait bien aise d'épouser son parent ne pourrait pas renoncer au bien qui lui est survenu, afin de profiter de la dispense que le pape lui a accordée, parce que la cause de pauvreté qui l'empêchait de trouver un autre parti, sur laquelle était fondée la dispense, ne subsiste plus.

3<sup>e</sup>. La dispense une fois accordée subsiste même après la mort du pape. Cette décision est fondée tant sur l'usage que sur cette règle du Droit, cap. 36 de *Præbend. in 6 Concessio* (*quam, cum specialem gratiam continet, decet esse mansuram*) non *expirat etiam re integrâ per obitum concedentis*, n'importe que, selon le Droit civil, les commissions dont l'exécution n'a pas encore été entamée finissent par la mort de celui qui les avait données. Cette maxime ne regarde que les procédures judiciaires, encore souffre-t-elle plusieurs exceptions; mais elle ne regarde pas les rescrits de faveur qui accordent des grâces sans faire tort à personne. Ainsi les pouvoirs accordés purement et simplement, tels que sont ceux de recevoir les Ordres d'un autre évêque, d'entendre les confessions, d'absoudre des censures et des cas réservés, de choisir un confesseur, de commuer les vœux et les sermens, d'en dispenser, de lever certains empêchemens de mariage, de ne ré-

sider pas pour cause d'étude, de célébrer la messe dans un lieu qui n'est pas béni, et autres semblables qui sont de juridiction gracieuse, subsistent toujours, quoique ceux qui les ont accordés soient morts, ou ne soient plus en place, à moins qu'ils ne soient révoqués par leurs successeurs. C'est le sentiment de Cabassut, lib. 4, cap. 14; de Pirinbg, *in lib. 1, Decretal.*; de Henri de Saint-Ignace, et de beaucoup d'autres auteurs, contre Pontas qui le conteste mal à propos, par rapport aux cas réservés. (*Voyez Cas réservés*, cap. 13.) Ce qui est vrai non-seulement du pouvoir général d'entendre les confessions de tous ceux qui se présenteront, que quelques uns appellent *grace faite, gratia facta*, mais aussi du pouvoir spécial qui est donné pour une personne particulière, qu'ils appellent *grace à faire, gratia facienda*, cette distinction frivole n'étant fondée sur aucun texte du Droit. (*Voyez le Traité des Dispenses*, de M. Collet, et le troisième tome de *Morale*, du même auteur pag. 350.) Pour les dispenses en particulier, des empêchemens de mariage, des vœux, des sermens, etc., voyez MARIAGE, VŒUX, SERMENS.

DISQUE, *discus*. Le disque est dans l'Eglise grecque la même chose que la patène dans l'Eglise latine, avec cette différence qu'il est plus grand et plus profond; il ressemble à un plat. Les Grecs y mettent le pain qu'ils

veulent consacrer, comme les Latins le mettent sur la patène.

**DISSÆUS**, ou **DISSE**, religieux carme. (Voyez **GAUTIER DE DISSE**.)

**DISSEMBLABLES**, nom que l'on donne aux Ariens, parce qu'ils enseignaient que le Verbe était dissemblable en tout à son père.

**DISSENIUS** (Henri), chartreux, natif d'Osnabruck, mourut à Cologne en 1424. Petreius lui attribue jusqu'à vingt-deux traités différens. (Petreius, *Bibl. carth.*)

**DISSIMULATION**. Voy. **MENSONGE**.

**DISTRACTION**. (Voyez **ATTENTION**, **BRÉVIAIRE**, **HEURES CANONIALES**, **OFFICE DIVIN**.)

**DISTRIBUTIONS QUOTIDIENNES**. Ce sont certaines portions de fruits qui se donnaient en deniers aux chanoines présents et assistant personnellement aux offices divins. Celui qui était malade, celui qui était injustement excommunié, ou détenu en prison ; celui qui était absent pour l'utilité de l'Église, devait avoir part aux distributions, comme s'il eût été présent. Il n'en était pas de même lorsqu'il était absent pour ses affaires particulières ; car, pour lors, il ne devait avoir aucune part aux distributions. Ceci est fondé sur la constitution de Boniface VIII, conçue en ces termes : *in 6. , lib. 3 , tit. 3 , in cap. Consuetudinem de Clericis resident. Statuimus , ut distributiones ipsæ quotidianæ , in*

*quibuscumque rebus consistent , Canonicis ac aliis beneficiariis et clericis ecclesiarum ipsarum , quo eisdem , officiis in ipsis ecclesiis adfuerint , tribuantur..... qui verò aliter de distributionibus ipsis quicquam receperit ( exceptis illis quos infirmitas , seu justa et rationabilis corporalis necessitas , aut evidens Ecclesiæ utilitas excusaret ) , rerum sic receptarum dominium non acquirat , nec faciat eas suas ; imò ad omnium restitutionem , quæ contra hujusmodi nostram constitutionem receperit , teneatur.* Le concile de Trente renouvelle cette constitution, sess. 24, de Reform. , c. 12. ( Pontas , au mot **DISTRIBUTION** ; voyez aussi **CHANOINES**, **RÉSIDENCE**.)

**DITHALASSUM**, la rencontre ou le confluent de deux mers. (*Act.* , 27 , 41.)

**DITHMAR**, ou **DITMAR**, fils du comte Sigefroi , et de Cunegonde , né en Saxe l'an 976 , fut premièrement moine de Saint-Jean de Magdebourg , ensuite prévôt de Walbek , enfin évêque de Mersbourg où il mourut en odeur de sainteté le 1<sup>er</sup> octobre 1028 , âgé de quarante-deux ans. Il y en a qui l'appellent Diethumar. Il a écrit sept livres de Chronique historique , qui contiennent ce qui s'est passé sous cinq empereurs , savoir , Henri l'Oiseleur , les Othons , et Henri II. Il y mêle beaucoup d'histoire ecclésiastique , et fait l'éloge de plusieurs saints évêques de son temps. Cet ouvrage qui se trouve parmi les historiens d'Alle-

magne, a été imprimé séparément en 1584, in-folio, à Francfort-sur-le-Mein, avec la vie de l'auteur, par les soins de Reinerus Reineccius, et en 1600 il fut de nouveau publié avec les notes de Joachim-Jean Maderus, à Helmstat, in-4°, en 1667. La meilleure édition a été longtemps celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Écrivains savans* à illustrer l'histoire de Brunswick, à Hanovre, in-fol., avec des variantes et des corrections; mais celle qui parut à Dresde en 1790, traduite en allemand par Ursines, lui est encore supérieure.

DITHMAR (Juste-Christophe), professeur du droit de la nature et des gens, et d'histoire, à Francfort-sur-l'Oder, et membre de la société royale de Berlin, naquit le 13 de mars 1677 à Rotenbourg en Hesse. Il mourut à Francfort le 13 de mars 1737, et laissa les ouvrages suivans : 1° *Maimonidis constit. de jurejurando, notis ex jure-naturali gentium et Romanorum ut et aliarum gentium circa jusjurandum ritibus illustratæ*; à Leyde, in-4°. 2° *Greg. VII, pontif. rom. vita qua controversiæ inter imperatores et pontif. roman. circa investituram episcoporum præcipue origo exponitur*; à Francfort-sur-d'Oder, in-8°. 3° *Historia belli inter imperium et sacerdotium, qua controversiæ circa investituram episcoporum progressus exponitur*, ibid., in-8°. 4° *Teschemacheri annales Cliviæ*, etc.,

*notis; tabulis genealogicis et codice diplomatico illustrati*; à Francfort et à Leipsick, in-fol. 5° *Summa capitum antiquitatum judaicarum et romanarum in usum prælectionum privatarum*; à Francfort-sur-l'Oder, in-4°. 6° *Chitræi Marchia brandenburgensis ad nostra tempora continuata*, ibid., in-8°. 7° *Delineatio historiæ brandenburgensis in privatis prælectionibus prolixius illustranda*, ibid., in-4°. 8° *Delineatio historiæ præcipuorum juris, aut prætensionum statibus Europæ competentium in collegio privato magis illustranda*, ibid. 9° *C. Cornelii Taciti Germania, cum perpetuo et pragmatico commentario*. 10° *Dissertatio de abdicatione regnorum aliarumque dignitatum illustrium, tam secularium quam ecclesiasticarum*, ibid., 1724, in-4°. 11° *Commentario de honoratissimo Ordine militari de Balneo*, in-fol. 12° Histoire de l'Ordre de Saint-Jean, par M. Becman, avec des remarques de M. Dithmar, et deux ou trois continuations de celui-ci, en allemand, in-4°. Un recueil de dissertations sur divers sujets de droit public, de droit naturel et d'histoire; à Leipsick, 1737, in-8°, etc. (Voyez *Biblioth. germ.*, tom. 10, art. 4; et tom. 62, art. 8 et 9.)

DIUM, ou DIUS, ville épiscopale de Macédoine qui n'est pas éloignée du golfe Thermée. Elle est appelée colonie par Ptolémée. Constantin Porphyrogénète

en fait une ville de Piérie dans la préfecture, ou province de Macédoine. On connaît l'un de ses évêques; savoir, Pallade qui souscrivit la lettre du concile de Sardique à toutes les Églises.

**DIURNAL**, livre d'église qui contient l'office divin qui se récite de jour, c'est-à-dire, les petites Heures, vêpres et complies.

**DIVINATION**, *divinatio*. Ce terme se prend, 1° pour la prédiction certaine et infaillible des événemens contingens et qui ne convient qu'à Dieu seul, d'où vient qu'on l'appelle *divination*, comme qui dirait *divine action*; il se prend, 2° pour cette science vaine et superstitieuse par laquelle des hommes prétendent deviner les choses cachées, ou futures, par l'invocation explicite, ou implicite du démon. Cet art est absolument faux et trompeur, lorsque l'on prétend découvrir les choses futures contingentes, ou les choses passées, ou présentes, mais inconnues aux anges, soit bons, ou mauvais, parce que ces connaissances n'appartiennent qu'à Dieu seul. S'il s'agit des choses présentes, ou passées qui sont à la connaissance des démons, on peut quelquefois les connaître, lorsque Dieu permet aux démons d'en donner la connaissance, mais on y est très-souvent trompé; et soit qu'on réussisse, ou qu'on ne réussisse pas à découvrir cette dernière sorte de choses par la divination, il n'est jamais per-

mis de s'en servir. L'Écriture condamne la divination, les devins, et ceux qui les consultent en un très-grand nombre d'endroits. Elle traite cet art d'*abomination*, et ordonne de lapider ceux qui l'exercent. (*Levit.*, 20, 27. *Deuter.*, 18, 10, 11.) Il y a un grand nombre d'espèces de divination, telles que la géomantie, la pyromantie, etc., que l'on peut voir sous leurs lettres propres.

**DIVOLE** (Pierre), dominicain, né à Auxerre en 1500, étudia au collège de Saint-Jacques à Paris où il se distingua parmi ses confrères et prit le bonnet de docteur en 1538. Il prêcha avec applaudissement et avec beaucoup de succès contre les nouvelles hérésies dans les premières chaires de Paris et ailleurs durant l'espace de trente-cinq ans. Chéri et estimé de tous les gens de bien, il ne s'attira la haine des calvinistes les plus outrés, que parce que sa doctrine, son zèle à les combattre, et son éloquence vive et touchante empêchaient les progrès de leur secte, et contribuaient même à ramener au giron de l'Église plusieurs de ceux qui s'étaient laissé séduire. Lorsque les calvinistes se rendirent maîtres de la ville d'Auxerre, les catholiques n'obtinrent qu'à force d'argent la liberté du saint missionnaire que ces hérétiques avaient déjà mis dans les fers en attendant qu'ils le fissent mourir. Échappé de leurs mains, il prêcha avec

la même intrépidité et avec le même succès contre l'hérésie et contre les vices, tant qu'il vécut. Il prêchait le Carême à Paris dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont en 1568; mais une maladie qui au bout de cinq jours le mit au tombeau ne lui permit pas d'achever cette station qu'il n'avait remplie qu'à moitié. Il avait gouverné la province de France de son Ordre avec beaucoup de modération et de sagesse. Il était âgé de soixante-huit ans lorsqu'il mourut au couvent de Saint-Jacques, le 30 du mois de mars. On a imprimé après sa mort les ouvrages qu'il avait composés; savoir: 1° Instructions et sermons pour tous les jours de Carême depuis le lendemain des cendres jusqu'au dimanche d'après Pâques, entre lesquels sont cinq sermons de la Pénitence, de la confession et de ses parties, avec quatre autres des tentations et assauts que reçoit l'homme nouvellement converti en grace, et quelques fragmens d'autres sermons sur les sept Psaumes pénitenciaux, recueillis et rédigés en forme de lieux communs sous feu M. Pierre Divolé, de bonne mémoire, docteur en théologie, de l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi qu'il les a prononcés à Chartres; à Paris, chez Nicolas Chenault, en 1577. Il y a eu depuis d'autres éditions: L'une en 1586, chez Guillaume Chaudière, à Paris; une autre également à Paris, chez Robert Fouet, en 1630, in-8°. 2° Dix sermons de la

sainte Messe et cérémonies d'icelles, recueillis sous feu M. Pierre Divolé, de bonne mémoire, docteur en théologie, de l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi qu'il les a prononcés à Chartres; à Paris, chez Nicolas Chenault 1577, in-8°. (Echard, *script. Ord. Præd.*)

M. l'abbé Lebeuf qui, dans son Histoire de la prise d'Auxerre, fait du père Divolé le héros de son histoire, paraît n'avoir connu que fort tard l'édition de ses sermons sur la Messe, puisque, dans la note qu'il fait sur ce dominicain, il n'en date point l'année. Les bibliothécaires en comptent cependant au moins trois éditions. Les premières contiennent un éloge de ce saint religieux, composé par un prêtre chartrain, et qui renferme certaines circonstances que l'historien auxerrois n'aurait pas oubliées s'il les avait connues, puisqu'elles peuvent servir à justifier les louanges que tous les écrivains catholiques ont données à ce célèbre docteur, et qui est regardé avec raison par les personnes instruites comme un martyr des derniers temps. (*Journal des Savans*, 1725, pag. 71.)

**DIVORCE**, *divortium*. Le divorce est une séparation du mari et de la femme. Il y en a de deux sortes; le divorce, quant à l'habitation seulement, qu'on appelle *a thoro et mensa*, qui consiste dans la séparation des corps, mais qui ne dissout pas le mariage; et le divorce, quant au

lien qui rompt et qui dissout entièrement le lien du mariage; en sorte que les époux séparés peuvent se marier à d'autres. (*Voyez MARIAGE.*)

**DIXIÈME DENIER.** En général, on appelle dixième denier toutes les dixièmes parties des revenus, du prix des marchandises, ou d'autres choses qui se levaient comme impôt, ou qui se payaient comme un droit. Lorsqu'une personne avait donné une déclaration fidèle de ses biens, et qu'on ne lui demandait pas le dixième, par oubli, ou autrement, elle n'était pas obligée d'avertir ceux qui étaient préposés pour l'exiger, et elle pouvait le garder jusqu'à ce qu'on l'exigeât, parce qu'on n'était tenu de payer le dixième, ainsi que les autres impôts, que quand ceux qui étaient chargés d'en faire le recouvrement et la recette le demandaient. (Pontas, *Supplément*, page 1, au mot **TAILLE.**)

**DIZIER** (saint), ermite et compagnon de saint Baront, dans le territoire de Pistoye en Toscane. *Voy.* **BARONT.**

**DIZIER DE VIENNE.** *Voy.* **DIDIER DE VIENNE.**

**DLUGOSS** (Jean-Longin), naquit l'an 1415 à Brzeznicz, ville de Pologne, de Jean Dlugoss, gouverneur de cette ville, et de Beatrix, sortie d'une famille noble. Il fut chanoine de Cracovie et précepteur des enfans du Roi Casimir IV. Il fut aussi chargé de diverses négociations en différentes parties de l'Europe. Il

était nommé à l'archevêché de Léopold lorsqu'il mourut, avant d'avoir été sacré, le 29 mai 1480, à l'âge de soixante-cinq ans. On a de lui, 1° *Joannis Dlugoss, seu Longini, historia polonica, in tres tomos digesta*, dont le premier parut en 1615, et il ne contient que les six premiers livres qui vont jusqu'à l'an 1240; le reste est demeuré manuscrit jusqu'en 1711, qu'il parut à Francfort, in-fol., sous ce titre: *J. Dlugoss historiae polonicae, lib. 12, quorum sex posteriores nondum editi, nunc simul cum prioribus ex manuscripto rarissimo in lucem prodeunt*, etc. Le douzième livre finit à l'an 1444. Le treizième livre de la même histoire, avec une préface et des additions à la vie de l'auteur, et divers ouvrages concernant l'histoire de Pologne, parut à Leipsick en 1712, in-fol. 2° *Vita sancti Stanislai, episcopi et martyris*, à Cracovie, 1611, réimprimée en 1666, sous le titre de *Decus Polonorum*. 3° *Plocensium episcoporum vitæ*, dans le recueil intitulé: *Stanislai Lubinski, opera posthuma*, à Anvers, 1643, in-fol. 4° *Posnaniensium episcoporum series*, à Jacobo Brzemezkio continuata, 1624, in-4°, publiée par Thomas Treterus, chanoine de Warmie. 5° *Episcoporum smogarzoviensium et pitziensium, quæ nunc Wratislaviensis, ecclesiarum historiae et acta*, dans le second volume des *Silesiacarum rerum scriptores aliquot adhuc inediti, curâ Friderici*

*Wilhelmi de Sommersberg*, à Leipsick, 1730, in-fol. (Fabricius, *Bibl. des Écrivains de la moyenne et basse latinité*, t. 2, liv. 4, pag. 120 et suiv. Le père Nicéron, *Mém.*, tom. 38.)

DOARA, ville épiscopale de la seconde Cappadoce, selon Hiérocle, ou de la troisième, suivant les Notices, au diocèse de Pont, sous la métropole de Moctèse, appelées aussi Justinianopolis; on la nomme aussi *Regedoara*. Saint Basile, *éplt.* 10, l'appelle un village; mais c'était assez la coutume de son temps d'établir des évêchés dans les villages et les petites villes. Aucun des anciens ne fait mention de Doara dont nous trouverons les évêques suivans :

1. Georges, Arien, grand ennemi de l'Eglise et homme scandaleux. (Basil., *éplt.* 10.)

2. N..., Arien qui ne valait pas mieux que son prédécesseur. (Ibid.)

3. Eulale, dont saint Grégoire de Nazianze parle avec éloge. (*Orat.*, 3.)

4. Anebrius, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon, au sujet du concile de Chalcédoine.

5. Théodose, au sixième concile général et aux canons *in Trullo*.

6. Bardanes, au septième concile général. (*Oriens christ*, t. 1, page 417.)

DOBEILH (le père François), jésuite, mort en 1716, à Moulins, a laissé : Avis très-consolans pour les personnes scrupu-

leuses, traduits de l'espagnol, du P. J. C. Nieremberg, in-12.

DOBERUS, ville de Pæonie, selon Ptolémée, appelée aussi *Daborus*. Hiérocle la place dans la première Macédoine. Elle a un siège épiscopal au diocèse de l'Illyrie orientale, dans la province de Macédoine, sous Thessalonique. Les Bulgares, qui s'en sont rendus les maîtres, l'ont soumise à leur diocèse. Voici trois de ses évêques :

1. Géronce, souscrit à la lettre du concile de Sardique aux évêques.

2. Eusèbe, au brigandage d'Ephèse.

3. N..., qui ordonna Grégoire de Chypre, que le vieux Andronic, fils de Paléologue, avait fait patriarche de Constantinople. (*Oriens christ*, tome 2, page 75.)

DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite allemand, missionnaire au Paraguay, donna, à son retour en Europe, un ouvrage intitulé : *Historia de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraguarina natione de Vienne*, 1784, 3 vol. in-8°, avec cartes et figures, traduit en allemand, par A. Kreil, professeur à Pest. Cet ouvrage renferme des documens intéressans et bien soignés sur la topographie et la statistique de cette contrée. L'auteur n'est mort qu'en 1791.

DOC, *Docæus* (Jean), bénédictin de Saint-Denis en France, vivait dans le seizième siècle. Il fut excellent prédicateur, docteur en théologie et en Droit

canon, grand-prieur de son abbaye, et évêque de Laon en 1557 où il mourut en 1560. Il a laissé quelques ouvrages, de *eternâ Filii Dei generatione ac temporalî nativitate*, lib. 2. *Homilia*, etc. (Sainte-Marthe, *Gall. chr.* Le Mire, de *Script. sæc. sexti-decimi*.)

**DOCÈTES**, ou **DOCITES**, *doctæ*, hérétiques, ainsi appelés parce qu'ils prétendaient que Jésus-Christ n'était né, mort et ressuscité, que selon l'opinion et en apparence seulement, d'où vient qu'on les nommait aussi *apparens*. Jules Cassien était le chef de ces hérétiques vers l'an 200. Saint Clément d'Alexandrie cite quelques unes de ses paroles, tirées d'un ouvrage qu'il avait fait sur la continence. (Saint Clément d'Alexandrie, lib. 3, *Stromat.* Théodoret, *hæc. fab.*, lib. 1, cap. 8; et lib. 5, c. 2. Hermant, *Hist. des Hérés.*, tome 2, au mot **DOCÈTES**.)

**DOCH**, ou **DAGON**, forte-resse près de Jéricho. (1. *Mach.*, 16, 15.)

**DOCHIUM**, évêché de la grande Arménie, uni à Amasie d'Hélénopont, a eu l'évêque suivant:

Vartane, qui assista au concile de Sis, et y souscrivit.

**DOCIMIUM**, petite ville de la Phrygie salutaire, épiscopale au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnade. Tous les auteurs qui ont parlé des villes d'Asie en font mention, et toutes les Notices ecclésiastiques attribuent son siège à la Phrygie sa-

lutaire. Voici les évêques qui y ont siégé.

1. Antoine, souscrit à la lettre des évêques ariens qui sortirent du concile de Sardique pour s'assembler à Philippopolis.

2. Eustacte, au concile d'Éphèse et à celui de Chalcédoine.

3. Léon, au septième concile général.

4. Nicolas, au huitième.

5. Jean, à celui où Photius, fut rétabli sous le pape Jean VIII. (*Oriens christ.*, t. 1, p. 853.)

**DOCKINGHAM**, ou **DOCKINGUS** (Thomas), que le père Waddingue prétend mal avoir été cordelier, florissait en qualité de théologien et de chancelier de l'Université d'Oxford en Angleterre, vers l'an 1270. On a de lui des commentaires sur les quatre livres des Sentences, imprimés à Paris en 1505. Il a fait aussi un Traité des différens Symboles de la Foi, et des commentaires qui n'ont pas été imprimés, sur le Deutéronome, sur le prophète Isaïe, sur les Épîtres de saint Paul, et sur l'Apocalypse de saint Jean. (Cassimir Oudin, *Comm. de Script. Ecclesi.*, tom. 3, in-fol.)

**DOCTEUR**. Celui qui a passé par l'examen et par tous les degrés d'une Faculté, et qui a pouvoir d'enseigner une science. Le titre de docteur en théologie a succédé à celui de maître vers le milieu du douzième siècle au plus tard. Les docteurs sont obligés, comme les autres, de se présenter à l'examen de l'évêque



pour prêcher, ou pour confesser. Ils y sont obligés lorsqu'ils ont obtenu des bénéfices en cour de Rome, *in forma dignum*, c'est-à-dire, en forme commissoire, selon le concile de Trente, sess. 24, can. 18, et l'art. 75 de l'ordonnance de Moulins. Il en est de même s'ils ont obtenu des provisions, en forme gracieuse, d'une cure, vicariat perpétuel, ou autre bénéfice à charge d'ames. La raison est qu'on peut avoir obtenu le doctorat par surprise; et que quand on aurait toute la science possible, elle ne suffirait point sans la vertu et l'orthodoxie dont l'examen appartient de droit aux évêques.

**DOCTEUR DE L'ÉGLISE.** Titre d'honneur que l'on donne à quelques uns des saints Pères qui ont le plus écrit, et dont la doctrine a été le plus autorisée dans l'Église, et plus généralement suivie. Il y a quatre saints docteurs de l'Église grecque; savoir, saint Athanase, saint Basile-le-Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme; et cinq de l'Église latine; savoir, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand et saint Thomas d'Aquin. Ce fut le pape saint Pie qui donna à saint Thomas le titre de cinquième docteur de l'Église.

**DOCTEUR**, chez les Grecs, est aussi le titre d'une dignité, ou office ecclésiastique. Ils appellent *docteur de l'Évangile*, celui qui interprète les Évangiles; *docteur*

*de l'Apôtre*, celui qui interprète les Épîtres de saint Paul; *docteur du Psautier*, celui qui interprète les Psaumes. Cela vient de ce qu'on lisait dans l'Église, les Évangiles, les Épîtres, les Psaumes, que l'évêque expliquait ensuite, et que les prêtres expliquèrent depuis. (Meursius, *Glossaire*. Groa, *Notes sur l'Euchologe*.)

**DOCTEUR JUIF.** Voyez RABBIN.

**DOCTRINAIRE**, clerc régulier de la doctrine chrétienne. Il y eut deux congrégations de ce nom; l'une en Italie, et l'autre en France. Celle d'Italie commença sous Pie IV, par Marc de Sadis Cusani, gentilhomme milanais qui se joignit à quelques autres prêtres et laïques pour enseigner la doctrine chrétienne aux enfans et aux ignorans. L'un des principaux de cette espèce de confrairie fut le cardinal Baronius. Le père Jean-Baptiste Seraphini d'Orviète, étant général de cette congrégation en 1603, en dressa les constitutions qui furent approuvées du cardinal-vicaire, par ordre de Grégoire XIII. Cette congrégation eut un général, ou prévôt général qui en était le chef; un vice-général, ou vice-prévôt, trois définiteurs, un chancelier, deux visiteurs, etc. Les supérieurs et officiers subalternes étaient les recteurs des maisons, dépositaires, maîtres des novices, etc. On n'y disait l'office en commun, que les principales fêtes, et l'on n'y faisait point d'autre vœu, que celui de rester

dans la congrégation, et dont le pape seul pouvait dispenser. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordres relig.*, part. 3, chap. 35.)

La congrégation de la doctrine chrétienne en France fut fondée par le B. César de Bus, et confirmée par Clément VIII. Du temps du B. César, on ne fit point d'autre vœu que celui d'obéissance; mais le P. Vigier, son successeur en 1614, fit ériger sa congrégation en vraie religion, sujette aux vœux solennels. En 1616, Paul V lui ayant ordonné de s'unir à quelque congrégation déjà établie, il s'unit aux Somasques; mais Innocent X cassa cette union en 1647; il rétablit la congrégation dans son premier état, et la soumit aux ordinaires. Sur les derniers temps, cette congrégation a eu son général particulier qui était toujours Français, et forma trois provinces en France, celles d'Avignon, de Paris et de Toulouse. Ces trois provinces étaient composées de trente-huit maisons dont il y avait vingt-six collèges. Le général faisait sa résidence dans la maison de Paris, qu'on nommait *la maison de Saint-Charles*, parce que l'Église était sous l'invocation de ce Saint. Les doctrinaires portaient l'habit des prêtres tel qu'il était au temps de leur institution. (Le P. Hélyot, part. 3, chap. 34.)

**DODAIM**, ou **DUDAIM**. Voy. **MANDRAGORE**.

**DODANIM**, ou, selon quelques exemplaires hébreux, *Rhoda-*

*nim*, dernier fils de Javan. Les uns disent qu'il peupla l'île de Rhodes, et d'autres qu'il fut le père des Dodoniens, habitants de Dodone, ville ancienne de l'Épire, dans la petite contrée de Thesprotie où il y avait un temple de Jupiter, surnommé le Dodonéen. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette ville. (*Genèse*, 10, 4.)

**DODART**, ou **THEODARD** (saint), fils d'un gentilhomme français, vivait du temps de Clotaire II. Il fut élevé dans les exercices de la profession monastique, sous la discipline de saint Remacle, abbé de Cougnon, et depuis évêque de Maëstrecht. Sa vertu, jointe à sa capacité, le fit choisir pour gouverner seul, en qualité d'abbé, les deux nouveaux monastères de Stavelot et de Malmédy, bâtis par les libéralités du roi saint Sigebert, et par les soins de saint Remacle; le premier dans le diocèse de Maëstrecht; l'autre dans le diocèse de Cologne; tous deux aux extrémités du pays de Liège, entre les duchés de Juliers et de Luxembourg. Saint Remacle s'étant démis de l'évêché de Maëstrecht l'an 662, obtint que Théodard lui succéderait. Il continua, étant évêque, ce qu'il avait fait étant abbé, c'est-à-dire, qu'il conduisit le troupeau confié à ses soins avec une vigilance et un zèle non communs, sans s'écarter des règles d'une sage discrétion qui le portait à se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-

Christ. Il s'appliqua aussi à conserver les biens temporels de son église, et à recouvrer ceux qu'on lui avait injustement ôtés; et c'est ce qui lui coûta la vie; car s'étant mis en chemin pour porter ses plaintes au roi Childeéric 11 des usurpations faites à son église, les usurpateurs le poursuivirent; et l'ayant joint à l'entrée de l'Alsace, dans la forêt de Riwald, au diocèse de Spire, ils le massacrèrent et le hachèrent en morceaux, l'an 668. On met sa fête au 10 de septembre. Les restes de son corps furent d'abord enterrés près du lieu de son martyre, et ensuite transférés à Liège par saint Lambert. Dieu les honora de divers miracles. La vie de saint Dodart, écrite par un inconnu du dix ou du onzième siècle, est suspecte de faussetés. On peut voir ce qu'en a écrit Anselme, chanoine de Liège, au commencement de l'histoire des évêques de son pays, et ce que Gilles, moine d'Orval, y a ajouté dans le recueil de Chapcauville. (Baillet, tom. 3, 10 septembre.)

DODAN (hébr., *son amitié, son oncle*), père du prophète Éliézer, dont il est parlé 2., *Par.* 20, 37.

DODE (sainte), nièce de sainte Beuve, première abbesse du monastère de Saint-Pierre de Reims, succéda à sa tante dans le gouvernement de ce monastère dont elle fut ainsi la seconde abbesse, l'an 674, ou environ. Elle marcha dignement sur les traces de sa bienheureuse tante

qui l'avait formée à la vertu, plus encore par la sainteté de ses exemples, que par la force de ses exhortations. On ne sait, ni le jour, ni l'année de sa mort. On en fait la fête le 24 d'avril avec celle de sainte Beuve, et ses reliques sont dans le monastère de Saint-Pierre de Reims. (Baillet, tom. 1, 24 avril.)

DODE, femme de saint Arnoul, l'un des plus grands seigneurs de France, et qui fut évêque de Metz, se sépara de lui vers l'an 612, pour vivre recluse dans un monastère de Trèves où elle finit heureusement ses jours. (*Voy.* ARNOUL.)

DODECHIN, Allemand et abbé de Saint-Disibod, a écrit la relation d'un voyage qu'il avait fait à la Terre-Sainte, et a continué la Chronique de Marianus Scotus. Il vivait sur la fin du douze et au commencement du treizième siècle. (Dupin, treizième siècle.)

DODONE, *Dodona*. Ville épiscopale de l'ancien Épire, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Nicopolis. Elle était autrefois sous Thesprote, dit Strabon, et elle fut depuis sous Molosse. Jupiter y avait un temple célèbre, et un hêtre qui lui était consacré. On l'appela dans la suite Bonditze. La Notice de Léon en fait le premier évêché suffragant de Lépante. En voici quelques évêques :

1. Théodore, assista au concile d'Éphèse.
2. Philothée, à celui de Chalcedoine.

3. Uranius; souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon, sur le meurtre de saint Protère, et sur l'autorité du concile de Chalcedoine.

4. Julien, souscrivit à la relation du concile de l'ancien Épire, au pape Hormisdas, sur l'ordination de Jean, évêque de Nicopolis.

5. Jean, souscrivit aux lettres du patriarche Germain II, portant la restitution de deux monastères qui étaient regardés comme patriarchaux, à leur propre évêque. (D'Arta, l. 3, *Jur. græc. rom.*, pag. 233.)

DODWEL (Henri), né à Dublin en Irlande au mois d'octobre 1641, fut admis au collège de la Trinité de la même ville en 1656. Il fut professeur en histoire à Oxford en 1688, et mourut à Shotterbrooke, village dans le comté de Bark, le 7 juin 1711. C'était un homme très-savant qui a composé un grand nombre d'ouvrages où l'on trouve des sentimens fort singuliers : 1° *Prolegomena ad tractatum Joan. Stearnii de oblatione, sive constantia in rebus adversis*. 2° Deux lettres; l'une, sur la réception des Ordres sacrés; l'autre, sur la manière d'étudier la théologie, en anglais. Il en donna une seconde édition en 1681, et y joignit une dissertation sur *Sancho-niaton*. 3° Il est auteur de la Préface de l'Introduction à la vie de saint François de Sales, imprimée à Dublin, en anglais, en

1675. 4° *Considérations sur les affaires du temps*, en anglais, en 1675. 5° *Deux Dissertations contre les catholiques romains*, en 1676, in-12, etc.; en 1688, in-4°. 6° *La séparation du gouvernement épiscopal faite par les églises non conformistes, démontrée schismatique, avec une Dissertation sur le péché contre le Saint-Esprit*, en anglais. Cet ouvrage lui fit beaucoup d'ennemis et eut beaucoup d'adversaires, entre autres Baxter, à qui M. Dodwel répondit par l'ouvrage intitulé : *Défense du livre du Schisme*. Il avait aussi commencé dans la même vue une *Histoire des premiers schismes de l'Eglise*, mais il ne l'a pas achevée. 8° *Dissertationes cyprianicæ*; à Oxford, en 1684, in-4°. On a joint ces dissertations à l'édition de saint Cyprien, faite à Oxford en 1700. 9° *De Jure laïcarum sacerdotali dissertatio*; à Londres, en 1682: elle est contre Grotius. 10° En 1688, il donna une édition des œuvres posthumes de Pearson, évêque de Chichester; à Oxford, in-4°. 11° *Dissertationes in Irenæum*. 12° *Dissertatio de ripa striga*, dans l'édition du livre de Lactance, de *Mortibus persecutorum*, par Bauldry; à Utrecht, en 1692. 13° Il a fait plusieurs écrits sur le nouveau serment de fidélité que le roi Guillaume exigeait du clergé, et il publia la *Défense des évêques qui avaient été déposés pour n'avoir pas prêté ce serment*, et ensuite la *Défense de la défense*. Outre ces

ouvrages, et plusieurs autres qui concernent la doctrine, ou l'Histoire de l'Église, il a éclairci aussi plusieurs auteurs classiques par de savantes notes : il a donné des *Prelectiones academicae in schola Rhetorices camdenianæ*, et plusieurs autres ouvrages dont on peut voir la liste dans le premier tome des Mémoires du père Nicéron. M. Dodwel ayant diminué beaucoup, dans une de ses dissertations sur saint Cyprien, le nombre des martyrs, dom Thierry Ruinart fit contre lui l'excellente préface qui est à la tête des Actes sincères et véritables des premiers martyrs, et qui a été traduite en français avec ces actes par l'abbé Drouet de Mautepertuis. Dodwel n'a point répondu à cette préface. En 1715, François Brokesby donna en anglais un abrégé des ouvrages imprimés de ce savant, et de quelques uns de ses manuscrits, avec sa vie, en 2 vol. in-8°; et dans le tom. 1 de la Bibliothèque anglaise, 1<sup>re</sup> part., on a fait imprimer un extrait français de deux lettres écrites à l'évêque de Salisbury, par Dodwel, et des réponses de ce prélat.

DOEG (hébr., *qui agit avec inquiétude*; autrement, *pêcheur de poissons*.) Doeg était Iduméen, et pasteur des mules de Saül. Il avertit ce prince que David était allé à Nobé demander de la nourriture au grand-prêtre Achimélech, et il tua tous les prêtres de ce lieu, au nombre de quatre-vingt-cinq, en présence

et par l'ordre de Saul. (1. Reg., 21, 7; et 22, 18.)

DOGME, *dogma*, *placitum*. Maxime, axiome, principe, ou proposition de quelque science. Il se dit plus particulièrement des points de religion.

DOIGT. Le doigt de Dieu marque sa puissance et son opération. Les magiciens de Pharaon reconnurent le doigt de Dieu dans les miracles de Moïse. (*Exod.*, 8, 19.) Les Tables de la loi furent écrites du doigt de Dieu. Les cieus sont l'ouvrage du doigt de Dieu. Jésus-Christ dit en saint Luc (11, 20) qu'il chasse les démons par le doigt de Dieu.

DOIGTIER, mouchoir de toile que portaient les chanoines de Reims au petit doigt de la main gauche, lorsqu'ils célébraient au grand autel, pour servir de ce que servait anciennement le manipule. Les moines de Chesal-Benoît portaient aussi, pour la même raison, un mouchoir au bras gauche, outre le manipule. (Claude de Vert, *Cérém. de l'Église*, tom. 2, pag. 320.)

DOL, *dolus*. Tromperie, ruse, malice, mauvaise foi. (*Voyez* CONTRAT, DÉCEPTION, RESTITUTION.)

DOLBEAU (Jean), chanoine de la sainte Chapelle de Paris, est auteur d'un ouvrage qui a paru en 1668, intitulé : Avertissement aux incrédules avec l'examen de la distinction du fait, du droit. Il y a eu dans le même temps Nicolas Dolbeau,

chanoine de Langres qui a fait : Observations sur une lettre d'un abbé à un évêque ; lettre au cardinal de Richelieu ; lettre à M. l'abbé de Bourzeis ; le tout en 1651.

DOLÉRA (Clément), vint au monde à Monélia, petit bourg dans l'État de Gènes. Il fut religieux et général de l'Ordre de Saint-François. Paul IV le fit cardinal en 1557, et Pie IV lui donna l'évêché de Foligni. Il vécut d'une manière exemplaire et uniforme dans ces États si différens, et mourut à Rome le 6 janvier 1568. Il avait enseigné avec réputation dans son Ordre, et il laissa quelques ouvrages, dont le principal est, *compendium theologicarum institutionum*, qui renferme ces traités, de *symbolo Apostolorum. De sacramentis. De præceptis divinis. De consiliis evangelicis. De œcumenico concilio*, à Foligni, 1562, et à Rome, 1565. Il a aussi donné deux traités des péchés avec leurs différences, et un traité du célibat des prêtres, à Rome, 1565. (Aubéry, *Histoire des Cardinaux*, tom. 4, pag. 551, Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 1, pag. 271.)

DOLFIN (M.), prévôt de Saint-Laurent de Brescia, a donné le Temple de Dieu, ou la Justification de l'homme, représentée sous le symbole de la construction d'un nouveau temple matériel ; à Brescia, chez Rizzardi, 1760, in-8°. Cet ouvrage est dé-

dié au pape Clément VIII. Le titre italien est : *il templo di Dio, ossia la giustificazione dell' icomo, simboligiatta nella fabbrica di un nuovo templa materiale*. L'auteur se propose principalement de détruire l'idée monstrueuse que le commun des chrétiens se fait de la justice chrétienne lorsqu'ils croient pouvoir allier l'amour de Dieu et l'amour du monde, et qu'ils imaginent qu'il y a deux voies pour arriver au ciel ; l'une étroite, et de surérogation pour ceux qui veulent être saints ; l'autre large et aisée pour ceux qui veulent se sauver sans mortification, sans sollicitude et sans pénitence. (*Annales typographiques*, 1762, mois de février, tom. 1, pag. 104 et 105.)

DOLIA, *oppidum Doliense*, ancienne ville de Sardaigne avec titre d'évêché, sous la métropole de Cagliari. Volaterranus, géographe du seizième siècle, en fait mention, lib. 6, *Geogr.*, col. 189, *edit. Lugd.*, 1552. François Vicus, *Histor. general. Sard.*, tom. 2, pag. 6, c. 47, dit qu'elle s'appelait autrefois, *Bona Dolia, Bona Volla*, ou *Mona Bolla*. Le lieu où elle était située se nomme aujourd'hui Saint-Pantaléon, à cause que la cathédrale était sous l'invocation de ce saint martyr. Il y avait un Chapitre composé d'un doyen et de onze chanoines. Cet évêché est uni à l'église de Cagliari depuis le commencement du seizième siècle. Voici ses évêques :

1. Vigile, souscrivit en 1089, à la fondation du monastère de Saint-George et Saint-Genet, sous le roi Arzon, et Constantin son fils. (*Annal. bened.*, tom. 6.)

2. Benoit, moine de Saint-Victor de Marseille, nommé en 1112, céda au même monastère de Saint-Victor l'église de Notre-Dame de Archo.

3. Rodulphe, souscrivit en 1163 à un accord fait entre l'archevêque de Cagliari et les moines du Mont-Cassin.

4. Guantinus Pitolo, siégeait en 1239.

5. N....., assista au concile national de Sardaigne, tenu, dit-on, à Bonarcada dans la même île, en 1363.

6. N....., qui fut convoqué avec l'archevêque de Cagliari pour le concile général de Vienne, en 1311.

7. Orlandus, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mort en 1320. Il était de Soane, suivant Fontana, ou de Savone, suivant le père Bremond. (Tom. 2, *Bull.*, pag. 208.)

8. Saladin, mort en 1355.

9. Jean de Bardaxino, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Saladin, et siégea jusqu'à l'an 1391, qu'il eut pour successeur....

10. Second de Moris, du même Ordre des Frères-Mineurs.

11. Jacques, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1397.

12. Nicolas de Bonifacio, aussi dominicain, nommé la même année 1397.

13. Jean, vivait en 1403.

14. Gauffre de Sigarla, de l'Ordre de Saint-François, en 1411.

15. Bernard Mala, d'une famille noble de Palerme, docteur en théologie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, confesseur et prédicateur d'Alphonse, roi des deux Siciles, abbé commendataire de Notre-Dame de Fosseneuve, Ordre de Cliteaux, nommé évêque en 1422, mourut en 1438.

16. Nicolas, mort en 1443.

17. Jean Annades, de l'Ordre de Saint-François, succéda en 1443.

18. Pierre Pilarès, transféré à l'église de Cagliari en 1473. (*Sardin. sac.*, pag. 110.)

DOLICHE, petite ville épiscopale de la province d'Éphrate, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Hiéraple. Ptolémée, et Antonin, dans son Itinéraire, en font mention, et la placent proche de Zeugma. L'ancienne Notice grecque et celle d'Hiérocle en parlent aussi, et Théodoret nous apprend que c'était peu de chose. Voici ses évêques :

1. Archelaüs, était au concile de Nicée; il souscrivit aussi à celui d'Antioche en 341.

2. Olympe, souscrivit à la lettre des évêques ariens qui quittèrent Sardique, et se retirèrent à Philippopolis.

3. Cyrion, se livra dans le concile de Séleucie à Georges d'Alexandrie, à Acace de Césarée, et aux autres Ariens, et souscrivit à leur formule de foi.

(Saint Épiphane, *hæres.* 73, n. 26.)

4. Maris, ordonné par Eusèbe de Samosate, après la mort de Valens. On sait qu'Eusèbe en entrant à Doliche pour introduire Maris, fut blessé par une tuile qu'une femme arienne lui jeta sur la tête, et qu'il mourut de sa blessure. Théodoret fait l'éloge de Maris qui siégea entre les Pères du concile de Constantinople.

5. Abibe, vivait au temps du concile d'Éphèse, auquel il ne put se trouver à cause de son grand âge. Il était favorable à Nestorius; aussi fut-il déposé.

6. Athanase, succéda à Abibe qui l'avait fait prêtre et économiste de l'église. Théodoret se plaint de ce que Jean d'Antioche l'ordonna, et non pas le métropolitain d'Hieraple. (*Vid. epist.*, c. 133, *synodici.*)

7. Timothée, assista au concile d'Antioche, dans la cause d'Athanase de Perrhée, et à celui de Chalcédoine.

8. Polixène, abjura l'erreur des Sévériens en 532, ou 533,

dans cette fameuse conférence qui fut tenue à Constantinople par ordre de l'empereur Justinien, entre les catholiques et les hérétiques. (*Oriens christ.*, t. 2, pag. 937.)

DOLLONE (l'abbé), docteur en théologie et en Droit canon de la Faculté de Paris, et connu dans les différentes provinces du royaume, par son zèle infatigable pour les missions. Nous avons de lui deux Panégyriques de la bienheureuse de Chantal, imprimés à Paris, chez la veuve Quillau, 1752, et des lettres de piété, 1 vol. in-12 de 464 pages, imprimé aussi à Paris, chez Paul-Denis Brocas, 1757.

DOM. Ce mot vient du latin *Domnus*, abrégé de *Dominus*, et signifie *sieur*, ou *seigneur*. C'est un titre qu'on donna d'abord au pape seul, puis aux évêques, aux abbés, à ceux qui avaient quelque dignité ecclésiastique; enfin aux simples moines dans plusieurs Ordres religieux, comme Bénédictins, Chartreux, Feuillans, etc. (Onuphre. Claude de Vert, *Cérém. de l'Église*, tom. 1, 403.)



## DOMAINE.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. Du Nom, de la Nature et de la Division du Domaine.  
 § II. Du Sujet du Domaine.  
 § III. De l'Objet du Domaine.

§ I<sup>er</sup>.

*Du nom, de la nature et de la division du Domaine.*

Le domaine se prend, 1<sup>o</sup> pour le droit de gouverner des sujets, ou pour la juridiction; 2<sup>o</sup> pour le patrimoine des rois, lequel est imprescriptible et inaliénable, selon cette maxime du Droit romain : *res fisci nostri usucapi non potest.* (Justinian., lib. 1, Instit., tit. 6, § 9, de *Usucap*); 3<sup>o</sup> pour une généralité de biens qu'on possède en propre, soit héritages, soit rentes, ou autres droits; 4<sup>o</sup> pour un droit seigneurial sans propriété; 5<sup>o</sup> pour la propriété d'une chose. Le domaine pris en ce sens est *parfait*, ou *imparfait*, *direct*, ou *utile*.

Le domaine parfait, ou plein, c'est le droit de disposer d'une chose, quant à sa substance, à son usage et à son usufruit; en sorte que celui qui a un tel domaine sur une chose peut la donner, la vendre, l'aliéner, la faire servir à tout autre usage licite et non défendu par la loi; car les lois peuvent restreindre l'usage des choses que l'on possède légitimement.

Le domaine imparfait, ou

non plein, est celui qui ne s'étend qu'à la substance de la chose, ou à son usage seulement, ou à son usufruit. Si le domaine ne s'étend qu'à la substance de la chose, on l'appelle *domaine direct*; tel est le domaine de celui qui a donné son champ en emphytéose. Si le domaine ne tombe que sur l'usage, ou l'usufruit de la chose, on l'appelle *domaine utile*; tel est le domaine du fermier sur le champ qu'il a reçu en emphytéose. Il y a aussi un domaine qu'on appelle *haut*, *altum*, et l'autre *bas*, *humile*. Le haut domaine est celui du souverain sur les biens de ses sujets dont il peut disposer lorsque la nécessité de l'État l'exige. Le bas domaine est celui des sujets sur leurs propres biens. Pour acquérir le domaine d'une chose possédée par quelqu'un, il faut ordinairement deux conditions, le titre et la tradition de la chose. Je dis ordinairement, car la tradition n'est pas nécessaire en bien des circonstances pour acquérir le domaine d'une chose. Par exemple, la tradition n'est pas nécessaire, et la seule acceptation suffit pour acquérir le domaine des legs et des successions.

## § II.

*Du sujet du Domaine.*

On entend par le sujet du domaine, celui qui est capable de posséder quelque chose en propre. La seule créature raisonnable est capable de domaine, parce qu'il n'appartient qu'à elle seule de disposer des choses à son gré. Les infidèles et les pécheurs ne sont pas privés de cette prérogative; car, quoiqu'ils abusent de leurs biens, cela n'empêche pas qu'ils ne leur appartiennent véritablement, parce que Dieu qui en est le maître veut les leur accorder; selon ces paroles de saint Augustin : *Deus dat felicitatem in regno coelorum solis piis; regnum verò terrenum et piis et impiis, sicut ei placet, cui nihil infestè placet* (lib. 5, de *Civi Dei*, cap. 21); et lorsque le même Père dit (*ep.* 153, n. 26), *quod malè possidetur alienum est*, il veut dire précisément, que ceux qui abusent de leurs richesses, doivent les regarder en quelque sorte comme ne leur appartenant point, puisque Dieu ne les leur a point données pour en abuser, et non pas qu'ils soient obligés de s'en dépouiller et de les restituer, comme n'en étant point les maîtres. Les enfans et les insensés sont aussi capables de domaine, parce que, quoiqu'ils ne puissent disposer de leurs biens par eux-mêmes, ils en peuvent disposer par le moyen des autres; ce qui suffit à l'essence du domaine. Les enfans

de famille ont le domaine par fait des biens qu'on appelle *castrensia* et *quasi castrensia*, c'est-à-dire des biens qu'ils ont acquis à la guerre, et de ceux qui ont ce privilège, tels que les biens qui viennent d'un bénéfice, ou d'une charge publique, telle que celle de juge, de notaire, etc. Ils n'ont que le domaine direct des biens *adventices*, et la seule administration des biens *profec-tices*.

## § III.

*De l'objet du Domaine.*

L'objet, ou la matière du domaine, c'est tout ce dont l'homme peut être le maître; savoir, sa vie, ses membres, ses actions, sa réputation, les autres hommes, et les choses extérieures, telles que les terres, les montagnes, les métaux, etc.

1. L'homme est maître de sa vie et de ses membres, c'est-à-dire, qu'il en a le domaine utile et indirect qui consiste à pouvoir s'en servir en tout ce qui n'est pas défendu par la loi naturelle, divine, ou humaine. Ainsi, en vertu de ce domaine, un homme peut se louer, se vendre, se donner lui-même, exposer sa vie dans certains cas; par exemple, lorsqu'il s'agit du bien public, ainsi que font les soldats, ou du salut du prochain, comme font les missionnaires qui vont prêcher les infidèles; les personnes qui se dévouent au service spirituel, ou corporel des pestiférés, etc. Mais l'homme n'a point un domaine

entier sur sa vie, ni sur ses membres, en sorte qu'il puisse se mutiler, ou se faire mourir à son gré. (*Voyez* HOMICIDE.)

2. L'homme est maître de ses actions en ce qu'il les exerce librement, et non en ce sens qu'il puisse faire licitement tout ce qu'il veut. Il est aussi le maître de sa réputation. Il peut se l'ôter lui-même, ou en souffrir la perte sans réclamer en plusieurs cas, pour s'humilier, par exemple, pour éviter le danger de pécher, pour faire éclater les miséricordes de Dieu à son égard; c'est ainsi que saint Paul, saint Augustin et plusieurs autres ont confessé publiquement leurs désordres. Mais il est aussi des cas où l'on ne peut disposer de sa réputation, comme lorsqu'on ne peut la céder, ou se l'ôter sans scandale et sans le dommage d'un tiers. C'est ainsi qu'un père de famille, un supérieur, un prêtre, un pasteur, un membre de quelque communauté que ce soit, ne peut se diffamer sans scandale, et sans dommage de la famille, du corps, de la communauté dont il est le chef, ou le membre.

3. L'homme peut en avoir d'autres sous son domaine; la servitude n'étant contraire, ni au droit naturel, selon lequel un homme peut se donner, ou se vendre à un autre, ou lui être assujéti par une guerre juste, ni au droit divin et humain, ecclésiastique, ou civil, qui ne condamnent point la servitude. (*Voyez* SERVITUDE.)

4. L'homme est le maître des choses extérieures, telles que l'eau, la terre, les métaux, les animaux, etc., parce que Dieu les a créées et les lui a données pour son usage; mais usage qui doit être réglé sur la raison et la religion. De ce que le domaine est juste, il s'ensuit que la division des biens, ou le partage qui en a été fait dès le commencement du monde, est juste aussi. Abel, Sem, Noé, Abraham, tous les saints personnages de la loi de nature, ou de Moïse, avaient leurs biens séparés, avec l'approbation de Dieu. La nature même commande, ou conseille ce partage; et, sans cela, que de procès, que de troubles, que de guerres, que de violences parmi les hommes, lorsque chacun d'eux voudrait user comme de son propre, de ce qui serait commun à tous. Quant au partage inégal des biens, il n'était point tel dans son origine où cette inégalité qui d'abord était injuste, est devenue juste dans la suite, par prescription, et d'autres titres suffisans pour fonder un domaine légitime. Il y a différentes manières d'acquérir le domaine d'une chose, telle que l'occupation, l'invention, la prescription, etc. (*Voyez* ces mots.)

DOMANINIUS (Lactance), de Mantoue, de l'Ordre des Carmes. fleurissait dans le seizième siècle, sous le pontificat de Sixte v. On a de lui : De la Providence de Dieu et du gouvernement du monde. De la Contingence, de la Nécessité, du Destin, de la Grâce, du

Libre-Arbitre, de la Création des idées, à Vérone, 1593 et 1596. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du seizième siècle*, pag. 1393.)

DOMAT (Jean), avocat du Roi au siège présidial de Clermont en Auvergne, naquit dans cette ville le 30 novembre 1625, d'un bourgeois de cette même ville, et de Marguerite Vaugnon, petite-fille de M. de Basmaison, célèbre commentateur de la Coutume d'Auvergne. Le père Sirmond, jésuite, son grand-oncle, s'étant chargé de son éducation, le mena à Paris, et le plaça dans le collège de Clermont, dit aujourd'hui le collège de Louis-le-Grand où il fit ses humanités et sa philosophie, et apprit le grec, l'italien, l'espagnol et la géométrie. Il prit les degrés en Droit à Bourges, et plaida pendant neuf ou dix ans avec un succès extraordinaire. Ayant été pourvu d'une charge d'avocat du Roi au présidial de Clermont, il l'exerça avec une capacité supérieure et une intégrité parfaite. Il mourut à Paris le 14 mars 1696, à l'âge de soixante-dix ans trois mois quatre jours, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Benoît, sa paroisse. On a de lui un excellent ouvrage intitulé : *Les Lois civiles dans leur ordre naturel*, imprimé à Paris, chez Coignard, l'an 1694, en 3 vol. in-4°, et réimprimé plusieurs fois in-fol., surtout en 1705, avec un ample *Traité du Droit public*.

DOMÉ, s'est dit autrefois pour

église cathédrale. Il y avait des pauvres nommés matriculiers, parce qu'ils étaient inscrits dans la matricule, ou catalogue, soit du *dôme*, c'est-à-dire de la cathédrale, soit des autres églises. (Fleury.)

DOMESTIQUE. Un domestique doit à son maître l'honneur, le respect, l'attachement, la fidélité, les services, l'obéissance dans ce qui n'est point mal, l'emploi du temps, le soin et les attentions pour ménager son bien. Un domestique peut servir un maître infidèle ou hérétique qui n'exige de lui aucun service contraire à la religion catholique, et qui lui laisse la liberté d'en remplir les devoirs; mais il ne le peut autrement. (Pontas, au mot DOMESTIQUE, cas 1 et 2. Voy. le traité de M. Collet, intitulé : *Instructions et Prières à l'usage des domestiques et des personnes qui travaillent en ville*, etc.; Paris, 1758.)

DOMÈVRE, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Toul en Lorraine. (Voyez BON-MONTIER.)

DOMICE, solitaire et martyr en Syrie, vivait l'an 363, lorsque Julien l'Apostat, passant par la province de Syrie qu'on appelait Cyrrestique, ou de Cyrre, pour aller faire la guerre aux Perses, vit beaucoup de monde assemblé près d'une caverne; il demanda ce que c'était; on lui dit que c'était la retraite d'un saint moine nommé Domice, que les peuples venaient trouver pour recevoir sa béné-

diction et la guérison de leurs maladies. Julien fit boucher la caverne où le Saint demeura enfermé, et finit sa vie. L'Église l'a mis au nombre des martyrs, et les Latins l'honorent le 5 de juillet. Les Grecs honorent au 7 d'août un saint Domice, martyr en Mésopotamie, que plusieurs croient être le même que le Solitaire dont nous venons de parler, aussi bien que celui dont saint Grégoire de Tours a fait l'éloge dans son *Traité de la Gloire des Martyrs*. Voyez la *Chronique paschale*, ou d'*Alexandrie*; M. Balteau, à la fin du deuxième livre de l'*Histoire monastique d'Orient*; M. Baillet, tom 2, 5 juillet.)

**DOMICILE**, *domicilium*. Le domicile est une demeure ordinaire, fixe et permanente, à la différence de la demeure simple qui signifie le lieu où on loge même pour peu de temps. Une demeure de quelques années, dans un lieu où l'on a transporté le siège et le capital de sa fortune, établit un domicile. Pour le partage des meubles, on suit la loi du domicile. Un mineur retient le domicile de son père, et un pupille celui de son tuteur. Outre le domicile ordinaire, il y a domicile d'origine qui est celui du lieu de la naissance; domicile d'occasion qui est celui des plaideurs à Paris, ou des citoyens d'une ville à la campagne; domicile de dignité qui est celui des officiers qui servent par semestre dans quelques cours, ou parlemens, et qui demeurent

ailleurs hors le temps de leur semestre; domicile de passage qui est celui des voyageurs dans les lieux où ils ne font que coucher en passant. Pour ce qui est du domicile par rapport au mariage, voyez **EMPÊCHEMENT DE CLANDESTINITÉ**.

**DOMINATIONS**, *dominationes*. Anges du premier ordre, ou du premier rang de la seconde hiérarchie. Ils dominent sur les hommes et sur les anges des ordres inférieurs. Saint Paul dit que par Jésus-Christ ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et qui sont sur la terre, visibles et invisibles, soit les trônes, ou les dominations, etc. (*Ep. Coloss.*, c. 1, 16.)

**DOMINICAINS**, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Cet Ordre était un Ordre canonial, ou canonique, c'est-à-dire, de chanoines réguliers. Il a été déclaré tel dans sa confirmation par le pape Honoré III, et reconnu pour tel par un grand nombre d'autres papes, dans leurs bulles, ou brefs, sans parler des évêques, archevêques, cardinaux, etc., qui ont fait le même aveu dans une foule d'actes oubliés, et avec justice; car deux des conditions étaient nécessaires et suffisantes pour être censés appartenir à l'Ordre canonial. La première consistait à s'engager par état à tous les devoirs qui étaient propres à l'Ordre canonial, c'est-à-dire, non-seulement au ministère ecclésiastique et à la vie commune, mais encore à la célébration solennelle des divins

offices dans une église collégiale. La seconde condition consistait à être reçus et établis par l'Église pour faire revivre et renouveler les observances des anciens chanoines; et descendre d'eux par une succession suivie. Sur ce principe, il est clair que l'Ordre des Dominicains était un Ordre de chanoines. 1° Saint Dominique, lorsqu'il établit son Ordre, était lui-même chanoine régulier de Saint-Augustin, et sous-prieur, ou archi-diacre de l'église cathédrale d'Osma en Espagne. 2° Il donna au premier établissement des filles de son Ordre la règle de saint Augustin, l'institut et l'habit de chanoinesse régulières; et ce monastère, aussi bien que tous les autres dont il a été le modèle, ont été aggrégés à l'Ordre canonique par les souverains pontifes. 3° Les premiers qui embrassèrent l'Ordre de Saint-Dominique à Toulouse étaient chanoines réguliers. On leur donna l'église et maison canoniale de Saint-Romain, des bénéfices et des dîmes pour leur entretien. 4° Ils y pratiquèrent l'institut canonique qu'on y professait avant eux. 5° Saint Dominique adopta la règle de saint Augustin, et incorpora son Ordre à celui des chanoines réguliers, pour éviter la difficulté du décret du concile de Latran qui défendait l'institution des nouveaux Ordres. Le Saint-Siège le confirma en conséquence, déclara les Frères-Prêcheurs chanoines à perpétuité, et défendit de rien changer dans ce décret.

Saint Dominique continua à être appelé chanoine. Les dominicains furent qualifiés du même titre dans les différens royaumes où on leur fonda des établissemens; comme on peut le voir par les brefs qui leur sont adressés, aussi bien qu'aux religieuses dominicaines. C'est ce qui est prouvé dans une dissertation intitulée : Mémoires sur la canonicité de l'Institut de saint Dominique, etc., imprimée à Béziers en 1750, et composée par le père Jacob, dominicain de cette ville. (*Voyez SAINT DOMINIQUE, fondateur de l'Ordre des Dominicains, ou Frères-Prêcheurs.*)

**DOMINICAINES**, religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, qui suivaient la règle de saint Augustin, qui avaient le même habit et les mêmes constitutions que les dominicains. Elles furent fondées l'an 1207, avant les Dominicains mêmes, et placés par saint Dominique dans le monastère de Notre-Dame de Prouille qui était alors du diocèse de Toulouse, et qui fut dans les derniers temps de celui de saint Papoul.

Il y avait aussi un tiers-Ordre de Saint-Dominique pour les hommes et un pour les filles. Le tiers-Ordre de Saint-Dominique pour les hommes était d'abord un Ordre militaire institué par le saint patriarche pour recouvrer les biens et les droits des églises, usurpés par les hérétiques; d'où vient qu'on l'appela: l'Ordre de la Milice de Jésus-Christ; mais depuis qu'i

eut quitté les armes, on l'appela l'Ordre de la Pénitence, ou des Pénitens de Saint-Dominique. Les sœurs du tiers-Ordre de Saint-Dominique s'appelèrent aussi d'abord sœurs de la milice de Jésus-Christ; et ensuite sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordres relig.* tom. 3, chap. 28 et 29.)

**DOMINICAL**, *lintheum dominicale*. Le dominical était un linge sur lequel les femmes recevaient autrefois la divine Eucharistie, au lieu que les hommes la recevaient dans la main nue. Un synode, tenu à Auxerre vers la fin du sixième siècle, ordonne aux femmes de communier avec leur dominical. C'est apparemment à ce linge qu'a succédé la nappe de communion.

**DOMINICALE**, cours de sermons pour les simples dimanches de l'année.

**DOMINICALE** (lettre). Lettre de l'alphabet qui sert à marquer dans le calendrier les dimanches, pendant tout le cours de l'année. Il y en a sept, A, B, C, D, E, F, G; et c'est pour trouver l'Ordre de ces lettres qu'a été inventé le cycle solaire qui fait partie du comput ecclésiastique, lequel dure vingt-huit ans; parce qu'au bout de ce temps les lettres dominicales reviennent dans le même Ordre. Les sept lettres dominicales se suivent et se succèdent pour marquer le dimanche par un ordre contraire et rétrograde; en sorte que si, en cette année, l'A était la lettre domini-

cale, l'année d'ensuite, la lettre G serait la lettre dominicale; ensuite F, et de même en remontant toujours jusqu'à ce qu'on revienne à l'A. La raison de cet ordre rétrograde est que l'année étant composée de trois cent soixante-cinq jours qui font cinquante-deux semaines et un jour, il s'ensuit que la lettre A marque encore le premier jour de la cinquante-troisième semaine, et se trouve au dernier de décembre qui est un dimanche. Ainsi le lundi qui est le premier janvier, étant aussi marqué de la lettre A, le dimanche suivant qui est le 7 janvier, tombe sous la lettre G, laquelle devient la lettre dominicale de cette seconde année. Mais l'année bissextile apporte un changement dans le rang et dans ce cercle des lettres dominicales qui devraient s'achever en sept années. Car la lettre F qui tombe au jour lequel précède le bissextile, se répétant deux fois, il arrive que la lettre E qui est la lettre dominicale de cette année-là, ne se rencontrant plus au dimanche, la lettre D, par ce dérangement, devient la lettre dominicale de la même année bissextile. Par conséquent, il faut deux lettres dominicales pour l'année intercalaire; l'une jusqu'au bissextile, c'est-à-dire, le 24 février, et l'autre pour le reste de l'année. Or, cette interruption qui forme le bissextile est la cause que les lettres dominicales ne peuvent retourner dans le même ordre qu'au bout de vingt ans. C'est là l'origine du cycle solaire.

Par la réformation du calendrier sous les ordres du pape Grégoire XIII, l'ordre des lettres dominicales fut troublé; car l'année 1582 qui avait dans son commencement la lettre G pour lettre dominicale, eut la lettre C, par le retranchement de dix jours, lequel se fit après le 4 octobre de cette année-là. Ainsi la lettre dominicale de l'ancien Calendrier précède de quatre sièges celle du calendrier Grégorien; en sorte que la lettre A de l'ancien répond à la lettre D du nouveau. Par cette raison, il a fallu construire une nouvelle table des lettres dominicales sur le modèle de l'ancienne, pour leur assigner leur place dans le nouveau.

**DOMINICALES.** On nommait ainsi anciennement dans l'Église les leçons qu'on lisait et qu'on expliquait tous les dimanches, et qui étaient tirées tant de l'ancien que du nouveau Testament; mais particulièrement des évangiles et des épîtres des apôtres; ces explications étaient autrement nommées *homélies*.

**DOMINICI** (Marc-Antoine), jurisconsulte du dix-septième siècle, né à Cahors, enseigna le Droit à Bourges avec distinction, et mourut en 1650, ou 1556. On a de lui, 1° une dissertation latine, in-4°, sur la communion pérégrine et sur l'abolition de la pénitence canonique, imprimée à Paris en 1645 et 1650. Ce nom de la *communion pérégrine* se trouve pour la première fois dans le concile de Riez de l'an

439, au canon trois, sur le fait d'Armentarius, évêque d'Embrun qui n'avait été ordonné que par deux évêques, auquel on permet de se retirer dans quelque église où l'on voudra charitablement le souffrir, dans laquelle il pourra avoir le titre de chorévêque, ou, comme on dit, la communion *pérégrine*. Il lui est défendu, par le même canon, d'offrir dans les villes, d'ordonner des clercs et de faire aucune fonction épiscopale hors de l'église qu'on lui accordera par charité, ou on lui permet seulement de confirmer les Néophytes, et d'offrir devant les prêtres. Il semble donc que la communion *pérégrine* est une espèce de dégradation par laquelle les clercs sont réduits à un Ordre inférieur, mais toujours du clergé, en quoi elle est différente de la communion laïque qui privait ceux qui y étaient réduits de tout ministère ecclésiastique. 2° On a encore de Marc-Antoine Dominici : *de Sudario capituli Christi liber singularis*, à Cahors, 1640, in-4°. 3° *Disquisitio prerogativa alodiorum in provinciis Narbonensi et Aquitanica, quæ jure scripto reguntur*, à Paris, 1645, in-4°. Cet ouvrage est principalement contre celui d'Auguste Galland, imprimé en 1637, et intitulé : *du Franc alleu, et Origine des droits seigneuriaux, etc.* 4° *Assertor gallicus contra vindicias hispanicas Joannis Jacobi Chiffletii, seu historica disceptatio, qua arcana hispanica confutan-*



tur, *francica stabiliuntur*; à Paris, 1646, in-4°. 5°. *Familia Auberti rediviva, sive superior et inferior stemmatis B. Arnulfi linea contra Ludovici Cantarelli Fabri et Joannis Jac. Chiffletii objectione vindicata*, Paris, 1648, in-4°. 6°. Un traité de la Trêve et de la Paix, de son origine et de son usage dans les guerres particulières, en 1649. (Dupin, *Bibl. des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, part. 2, et *Table des Aut. eccl. du même siècle*, p. 2094.)

**DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ** (saint), ermite, vivait dans le onzième siècle. Ses parens ayant fait un présent à l'évêque qui l'avait ordonné prêtre, il ne voulut jamais faire les fonctions du sacerdoce qu'il croyait avoir reçu par une voie illégitime, et se mit sous la discipline d'un saint homme, nommé Jean du Montféverte, ou Montfeltre, recteur d'un ermitage qui consistait en dix-huit cellules, et dont l'austérité était extraordinaire. On n'y mangeait, ni viande, ni graisse, ni beurre, ni laitage; on n'y faisait de la soupe que le dimanche et le jeudi; on jeûnait au pain et à l'eau les cinq autres jours de la semaine. On ne parlait que le dimanche au soir depuis le repas jusqu'à complies; on priait, ou l'on travaillait tous jours, et l'on dormait très-peu. On n'y portait pas de chaussure, et on y pratiquait plusieurs austérités dont la principale était la discipline, ou flagellation. Dominique portait de plus sur sa chair une cuirasse de fer qui lui a fait

donner le surnom d'Encuirassé, et presque tous les jours il récitait deux fois le Psautier tout entier, pendant lequel il se fouettait des deux mains armées de deux poignées de verges. Dans les jours de Carême, il récitait trois Psautiers, et se fouettait pendant tout ce temps. Il pratiquait aussi souvent la pénitence de cent ans qui consistait à réciter vingt Psautiers, à se donner trois cent mille coups de fouets pendant ce temps; ce qu'il accomplissait ordinairement en moins de six jours. Il se servit dans les dernières années de sa vie d'une discipline de cuir hérissée de pointes de fer. Il mourut dans toutes ses pratiques de pénitence le 14 octobre 1060, jour auquel il en est fait mention dans le Martyrologe romain. Son corps fut enterré dans le Chapitre, c'est-à-dire dans le lieu tenant à la chapelle de l'ermitage où les Frères s'assemblaient. La vie de saint Dominique l'Encuirassé a été écrite par le B. Pierre de Damien, cardinal, qui avait vécu long-temps avec lui, et qui avait été son supérieur et son ami. Elle fait la dix-neuvième du premier livre de ses lettres. On la trouve aussi dans Surius. (Baillet, tom. 3, 14 octobre.)

**DOMINIQUE DE GUZMAN** (saint), fondateur de l'Ordre des Dominicains, naquit à Calarvega, anciennement Calaroge, petite ville du diocèse d'Osma, dans la vieille Castille, l'an 1170, sous le pontificat d'Alexandre III.

Son père, dom Félix de Guzman, et sa mère, dona Jeanne de Aza, qui n'étaient pas moins recommandables par leur piété que par l'antiquité de leur noblesse, après avoir jeté eux-mêmes les premières semences des vertus dans son cœur, le confièrent aux soins de son oncle maternel, archi-prêtre de l'église de Gumiel d'Yzan, près de Calarvêga, homme rempli de la grâce du sacerdoce, et respectable par sa piété et sa droiture et sa charité. Le jeune Dominique fit les plus beaux progrès sous cette sage discipline. Dès l'âge de sept ans ses actions et ses discours ne faisaient rien paraître que de grave et de sérieux, employant tout le temps qui lui restait après ses études à assister aux offices divins avec son oncle, ou à d'autres exercices de dévotion. A l'âge de quatorze ans commencés, on l'envoya étudier à Palence, ville épiscopale du royaume de Léon, où, joignant la pénitence à l'étude, il s'interdit l'usage du vin, augmenta ses jeûnes et ses prières, coucha ordinairement sur le plancher de sa chambre; et, par un acte héroïque de charité, après avoir tout vendu et jusqu'à ses livres, pour le soulagement des pauvres, il s'offrit à être esclave à la place du frère d'une pauvre femme, qui était détenu dans les fers par les Maures. A peine eut-il pris ses degrés dans l'Université de Palence, qu'il expliqua l'Écriture, et prêcha avec beaucoup de fruit et de réputation.

Il entra ensuite dans le Chapitre de la cathédrale d'Osma, invité par Diégo d'Azebez, évêque de cette ville, qui avait persuadé à ses chanoines d'embrasser l'institut des chanoines réguliers de Saint-Augustin. L'éclat de sa vertu le fit bientôt placer à la tête du Chapitre avec le titre de sous-prieur; car c'est ainsi qu'on nommait le doyen, ou l'archidiaque de ce Chapitre, depuis sa réformation; et cette charge ne l'empêcha point d'exercer le ministère de la prédication, soit dans la ville d'Osma, soit dans tout le diocèse, jusqu'en l'année 1203 qu'il fit le voyage de France avec son évêque qui venait demander en mariage la fille du comte de La Marche pour Ferdinand, fils d'Alphonse ix, roi de Castille. La négociation ayant heureusement réussi, Diégo et Dominique retournèrent en Espagne, et revinrent peu de temps après en France, d'où ils renvoyèrent leur équipage en Espagne et prirent le chemin de Rome, pour demander au pape Innocent iii la permission de s'arrêter en France pour combattre les Albigeois, ou d'aller convertir les infidèles du Nord. Le pape les détermina au travail contre les hérétiques de France; et depuis ce temps saint Dominique s'appliqua tout entier à les convertir, ou à les confondre par ses disputes, ses écrits et ses miracles. Les Albigeois de Fanjaux ayant été plusieurs fois convaincus d'hérésie et d'impiété par le zèle prédicateur, deman-

dèrent qu'on soumit tout au jugement de Dieu, en mettant leurs écrits et ceux des catholiques à l'épreuve du feu. On jeta donc les écrits des hérétiques dans le feu, et ils y furent aussitôt consumés. On y en jeta un autre qui avait été composé par saint Dominique, jusqu'à trois fois, et il en sortit autant de fois sans la moindre atteinte.

L'an 1207, saint Dominique fonda son premier monastère de Prouille pour de jeunes demoiselles qui voudraient se consacrer à Dieu dans la retraite, et il fut déclaré chef de la mission par la retraite de l'évêque d'Osma. Il prêcha dans le diocèse de Carcassonne, de Béziers, de Toulouse, établit le Rosaire et les Frères de la Milice de Jésus-Christ, fut le conseil et la consolation de Simon de Montfort, général des Croisés, et rétablit l'exercice de la religion dans tous les lieux dont ceux-ci se rendaient maîtres. L'an 1215, il alla à Rome pour demander au pape Innocent III la confirmation d'un nouvel Ordre, dont la fin principale et le caractère distinctif seraient la prédication de l'Evangile, la défense de la foi et la propagation du christianisme, pour la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. Le pape lui conseilla de prendre quelqu'une des anciennes règles appouvées; et, pour se conformer aux intentions du vicaire de Jésus-Christ, il prit la règle de saint Augustin, et divers points de constitution dont plu-

sieurs étaient en usage parmi les chanoines réguliers. Honoré III, successeur d'Innocent III, confirma l'Ordre de Saint-Dominique par deux bulles datées du 22 décembre 1216, et créa son fondateur maître du sacré Palais dont l'emploi consistait pour lors à expliquer l'Écriture-Sainte et à faire des instructions à ceux qui venaient à la cour du pape. Saint Dominique fit divers miracles à Rome. Il y multiplia les pains, rendit la santé à un moribond et la vie à trois morts dont l'un, neveu du carnal Etienne de Fosse-Neuve, s'appelait Napoléon. Il revint ensuite à Toulouse, et passa en Espagne où il fit plusieurs établissemens dans l'une et l'autre Castille; retourna en France, arriva à Paris vers le mois de juin 1219, d'où il se hâta d'aller à Avignon, Aste, Bergame, Milan, Bologne, Florence, Rome. L'an 1220, il tint son premier chapitre général à Bologne où il proposa les plus sages réglemens, et où il ne tint pas à lui qu'il n'abdiquât la charge de supérieur. La Lombardie fut le théâtre de son zèle et de ses prédications durant le cours de l'année 1220. L'année suivante il tint à Bologne le second chapitre général où il partagea tout son Ordre en huit provinces; et ce fut le sixième jour d'août de cette même année 1221 qu'il mourut saintement, dans la cinquante-unième année de son âge, et dans son couvent de Bologne où son corps glorieux, par un grand nombre de mira-

cles, est encore honoré aujourd'hui. On fait sa fête le 4 août.

« Les incrédules, copistes des protestans (disent les encyclopédistes), ont déclamé contre saint Dominique de la manière la plus indécente; ils l'ont peint comme un prédicateur fougueux et fanatique qui préféra d'employer contre les hérétiques le bras séculier plutôt que la persuasion; qui fut l'auteur de la guerre que l'on fit aux Albigeois, et des cruautés dont elle fut accompagnée; qui, pour perpétuer dans l'Eglise le zèle persécuteur, suggéra le tribunal de l'Inquisition. La vérité est que saint Dominique n'employa jamais contre les Albigeois, que les sermons, les conférences, la charité et la pénitence. En arrivant dans cette mission, il représenta aux abbés de Cîteaux qui y travaillaient, que le seul moyen d'y réussir était d'imiter la douceur, le zèle et la pauvreté des apôtres; il leur persuada de renvoyer leurs équipages et leurs domestiques, et leur donna lui-même l'exemple de la charité apostolique. Il n'eut aucune part à la guerre que l'on fit aux Albigeois. Ces hérétiques l'avaient eux-mêmes provoquée, en prenant les armes sous la protection des comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges et de Bearn; en chassant les évêques, les prêtres et les moines; en pillant et en détruisant les monastères et les églises, et en répandant le sang des catholiques. »

Saint Dominique était savant, et surtout dans les saintes Ecritures qu'il avait long-temps expliquées publiquement avec beaucoup de succès. Il avait composé des commentaires sur saint Matthieu, sur le Psautier, sur les Epîtres de saint Paul et les Epîtres canoniques; mais il ne nous reste rien de lui que quelques lettres, et les statuts qu'il avait ajoutés à la règle de saint Augustin. (*Voyez* le bienheureux Jourdain, second général de l'Ordre de Saint-Dominique; Thierry d'Apolde, dominicain allemand; Justin, dominicain italien; Vincent de Beauvais, dans son *Miroir historial*; le père Touron, dans sa *Vie de saint Dominique*, imprimée à Paris en 1739; le premier tome des *Annales des Frères-Prêcheurs*, imprimé à Rome, en 1756.)

DOMINIQUE, patriarche de Grado, a écrit une lettre à Pierre, patriarche d'Antioche, vers l'an 1040, touchant les différends de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque. Cette lettre est dans Léon Allatius et dans Cotelier, tom. 2.

DOMINIQUE GRENIER, docteur de Paris, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, pénitencier apostolique, et nommé à l'évêché de Pamiers l'an 1326 par le pape Jean xxii, a fait des Postilles sur tous les livres historiques de la Bible qui se trouvent dans la bibliothèque de M. Colbert, cod. 114, 115, 117, 118. (Dupin, seizième siècle.)

DOMINIQUE BOLAN, Vénitien, a fait un traité de la Con-

ception de la sainte Vierge. (Dupin, quinzième siècle, pag. 1.)

**DOMINIQUE**, *Dominici* ou de *Dominicis*, Vénitien, évêque de Torcello, et ensuite de Bresse en Italie, dans le quinzième siècle, a fait un traité du Sang de Jésus-Christ, et sur l'affiliation de saint Jean l'Évangéliste par la sainte Vierge, de *Sanguine Christi*, et de *filiatione Joannis Evangelistæ ad beatam Virginem*, imprimé à Venise en 1557; et un sur les cardinaux, de *Cardinalium legitima creatione*. (Grandcolas, *Critique abrégée des Ouvrages des Auteurs ecclésiastiques*, tom. 11, pag. 456.)

**DOMINIQUE MANCINI**, Italien, avait composé un poème sur la Passion de Notre-Seigneur. (Dupin, quinzième siècle, p. 1.)

**DOMINIQUE DE SAN-GEMINIANO**, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans la Toscane, fut un des plus savans hommes du 15<sup>e</sup> siècle dans le Droit civil et ecclésiastique. On a de lui des Commentaires sur le sixième livre des Décrétales, des Consultations, etc. etc. (Trithème, de *Script. eccles.*)

**DOMINIQUE DE JÉSUS MARIE**, carme espagnol, différent de celui dont il est parlé dans les additions, à la fin du tome second de ce Dictionnaire, naquit à Calatayud, dans la vieille Castille, l'an 1559. Il fit d'abord profession dans l'Ordre des Carmes de l'ancienne observance, et prit ensuite l'habit des carmes déchaussés. Appelé à Rome vers l'an 1590, il fut élevé aux princi-

pales charges de l'Ordre, et mérita d'être employé par les papes en des affaires importantes. Il mourut l'an 1630 à Vienne en Autriche où le pape Urbain VIII l'avait envoyé pour traiter de la paix entre l'Empereur et le duc de Mantoue. Nous avons de lui,

1<sup>o</sup> *Sentences spirituelles sur la vie purgative, illuminative et unitive*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit d'abord en italien, a été traduit en latin, en français, en allemand et en flamand. La traduction française parut à Paris en 1623 et 1625. 2<sup>o</sup> *Argumenta Psalmorum ad utiliore[m] divini officii recitationem, à multiplici sanctorum Patrum et insignium Doctorum expositione tam litterali quam spirituali, decerpta*; Rome, 1623, in-4<sup>o</sup>. 3<sup>o</sup> *Alia argumenta Psalmorum*; Rome, 1623, in-4<sup>o</sup>. De la Protection de la Vierge; Paris, 1645, in-24. 5<sup>o</sup> *La Concorde spirituelle*; Bruxelles, 1626, in-8<sup>o</sup>, en espagnol. 6<sup>o</sup> *De la Théologie mystique*, deux livres. Quelques auteurs croient que cet ouvrage est le même que les sentences spirituelles que nous venons de citer ci-dessus, num. 1<sup>o</sup>. 7<sup>o</sup> *Directoire pour bien mourir*. 8<sup>o</sup> *La Vie du frère Alexis de Saint-Bernard*, Polonais. (*Biblioth. Carmelit.*, tom. 1, col. 413.)

**DOMINIQUE DE LA SAINTE TRINITÉ**, religieux du même Ordre des Carmes, né à Nevers d'une famille distinguée, l'an 1616, se retira fort jeune dans le couvent des carmes déchaussés de Paris; et malgré l'opposition

de ses parens qui l'en avaient d'abord fait sortir par arrêt du parlement, il y prononça ses vœux l'an 1634. Dès qu'il eut fini ses études, il fut envoyé à Rome pour y enseigner la controverse. Il passa de là à Malte avec la qualité d'inquisiteur, et revint ensuite à Rome pour y reprendre ses leçons de controverse. Ayant été fait général de son Ordre en 1656, il se comporta si bien dans l'exercice de cette charge, qu'après son trienne, il y fut encore nommé par dispense du Saint-Siège. Il fut aussi qualificateur du Saint-Office sous Clément x, et mourut à Rome le 7 avril 1687. On a de lui un grand ouvrage, intitulé : *Bibliotheca theologica septem libris destinata, in qua exacto ordine reponuntur cuncta ad completam sacræ vel theologiæ notitiam, spectantia, tam secundum se quam secundum diversa ejus muneris, deducendi conclusiones beneficio artis syllogisticæ, unde scholastica vel argumentativa : ordinandi et explicandi locos theologicos, unde positiva sive thetica et fundamentalis : defendendi sua principia adversus omnium infidelium genera, unde polemica : disponendi suas materias, unde methodica : utendi metaphoris, unde symbolica : provocandi vel dirigendi affectum in Deum, unde mystica*, 7 tomes in-fol., imprimés à Rome depuis 1665 jusqu'à 1676. Le même auteur avait donné auparavant un autre ouvrage sur l'année du jubilé : *Tractatus*

*polemicus de anno jubilæi*, in-4°, Rome, 1650. (*Biblioth. Carmelit.*, tom. 1, col. 420.)

DOMINIQUE DE SAINT THOMAS (le père), dominicain de Lisbonne, fut prieur, prédicateur du Roi, professeur et docteur en théologie dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Summa Theologiæ, in triplex compendium tripartita, sive tirocinium Theologiæ*, à Lisbonne, 1670, in-fol. selon le P. Echard, ou in-4° selon le *Journal des Savans*. C'est un abrégé de la Théologie universelle de saint Thomas, que l'auteur comprend sous trois autres Abrégés qu'il intitule de l'Unité. Le premier est de l'unité de l'essence divine, et les deux autres de l'unité de la rédemption humaine. C'est sur cette double unité qu'il établit toute l'économie de son ouvrage, et il tire de ces paroles de saint Jean où il est dit qu'il y en a trois qui ne sont pourtant qu'une même chose, qui rendent témoignage dans le ciel, et trois qui rendent témoignage sur la terre, qui ne sont qu'une même chose aussi.

Sous cette première unité, il explique tout ce qui regarde Dieu, en tant qu'il est infini dans ses perfections, et en tant qu'il est la cause de toutes choses, soit dans l'ordre naturel, ou dans l'ordre surnaturel.

La seconde unité qu'il appelle de la rédemption humaine que Jésus-Christ a opérée par sa Passion dont la vertu nous est appliquée par les sacrements de

l'Église, lui fournit le sujet des deux actes abrégés où il traite toutes ces choses. Il s'est arrêté particulièrement à celui de l'Église, qui fait le troisième où il explique brièvement tout ce qui la regarde, tant en elle-même, que dans son chef et dans ses membres. La question des chefs de l'Église avec leur usage et l'incapacité qu'ont les femmes de s'en servir, lui fournissent de belles choses à dire; et parce que l'usage de ces clefs s'exerce particulièrement sur les hérétiques, il examine tout ce qui regarde l'hérésie, et le pouvoir qu'a l'Église de punir les hérétiques; et après une exacte discussion des cinq sortes de peines dont elle a accoutumé de se servir contre eux, on trouve une longue dispute de la nature et de l'origine du tribunal de l'Inquisition qui a été établi à leur occasion.

Le pape Innocent III est celui qui l'a établi pendant les guerres des Albigeois. Saint Dominique qui n'était encore que simple chanoine d'Osma, ayant passé dans le Languedoc avec son évêque et douze abbés de l'Ordre de Cîteaux, pour y prêcher la croisade, et remarquant que les hérétiques qu'on comptait par les armes ne se soumettaient pas pour cela à la foi, crut que, pour en venir à bout, il fallait que quelque homme zélé prit soin de les instruire des vérités de la foi; et de peur qu'on ne le méprisât s'il n'était armé que de son zèle, il était nécessaire qu'il pût les punir, et les condamner

même à la mort s'il le jugeait à propos. Il communiqua sa pensée à un de ces abbés que le pape avait nommé pour son légat, lequel non-seulement l'approuva, mais voulut encore que saint Dominique en prit lui-même le soin; ce que le pape Innocent III appuya de son autorité, afin que la chose fût encore plus forte. Et c'est là la première origine du tribunal de l'Inquisition qui s'établit ensuite dans l'Italie, dans l'Espagne et dans le Portugal où elle est restée presque jusqu'à nos jours.

Comme on a voulu disputer cette qualité de premier inquisiteur à saint Dominique, et qu'on a voulu l'attribuer aux abbés de Cîteaux avec lesquels il était alors, cet auteur plein de zèle pour son patriarche, réfute fortement ce sentiment, et fait voir l'ignorance de ceux qui l'appuient sur le nom qu'on donne à l'habit dont on revêt les hérétiques qu'on appelle vulgairement en Espagne et en Portugal *San-Benedito*, et qu'ils croient venir de saint Benoît qui est le premier père de l'Ordre de Cîteaux; ne faisant pas réflexion que ce n'est pas de saint Benoît qu'il est question, mais du sac dont le tribunal de l'Inquisition revêt les hérétiques, à l'exemple de la primitive Église où l'on revêtait les criminels d'un sac qui était appelé *benit*, à cause d'une bénédiction particulière dont on le bénissait. Ainsi le *San-Benedito* ne vient pas de saint Benoît, mais de *sacco benedeto*

qui veut dire le sachénit. (*Journal des Savans*, 1675, pag. 63.)

Comparez ces deux derniers articles avec celui de la page 292, 1<sup>re</sup> colonne.

**DOMINIQUE DE JÉSUS** (le père), religieux carme déchaussé. On a de lui : la Monarchie sainte historique, chronologique et généalogique de France, in-fol., 2 volumes imprimés à Clermont en 1677. Ce sont les vies des Saints et des bienheureux qui sont sortis de la seconde race de nos rois au nombre de quatre-vingts. Le père Dominique de Jésus, religieux carme déchaussé, les avait composées en latin, et le père Modeste de Saint-Amable, religieux du même Ordre, les a traduites en notre langue, et enrichies de beaucoup de belles choses touchant la généalogie, la chronologie et l'histoire.

En examinant, par exemple, quelle a été la mère du B. Arnould, trisaïeul de Pepin, le premier de la seconde race de nos rois, si ç'a été Blitilde, fille de Clotaire, premier du nom, ou Industrie, fille du roi Clovis<sup>1<sup>er</sup></sup>, il fait, après le père Le Cointe, une remarque qui peut beaucoup servir pour la chronologie : c'est que, quoique les historiens marquent ordinairement la naissance des mâles avant celles des filles, il ne s'ensuit pas toujours qu'ils soient nés les premiers, mais seulement que leur naissance est plus considérable et plus avantageuse aux États, que celle des filles. A l'occasion du blason que Jean Féron

donne au B. Pepin, bisaïeul maternel de Pepin-le-Bref, qui est de gueules à trois aigles d'or béqués et membrés de même, il dit qu'en France on n'a pris des aigles pour armes qu'après la conquête de l'Empire, et ainsi de plusieurs autres. (*Journal des Savans*, 1678, pag. 25.)

**DOMINIS** (Marc-Antoine de), ex-jésuite, de la famille du pape Grégoire x, passa de l'évêché de Segnia en Dalmatie, à celui de Spalatro. Sous prétexte de travailler à réunir les deux religions, mais plutôt pour vivre avec plus de liberté, il passa en Angleterre en 1618; Jacques 1<sup>er</sup> dont la passion dominante était de passer pour docteur, profita plus d'une fois des lumières de Dominis. Ce prélat, naturellement inquiet et entreprenant, ne voyant pas sa désertion récompensée comme il l'avait cru, sentit des remords; et Grégoire xv, son ami et son condisciple en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne qu'il pouvait revenir sans crainte. Dominis résolut alors de réparer le scandale de sa conduite passée par une action d'éclat. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avait dit et écrit contre l'Eglise; ce qui lui attira de la part de Jacques 1<sup>er</sup>, l'ordre de sortir de la Grande-Bretagne sous trois jours. Revenu à Rome, il se rétracta encore publiquement, et parut véritablement jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Mais son inconstance naturelle ne lui permit



pas d'y rester long-temps. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentait de sa conversion dès 1623, c'est-à-dire, six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château Saint-Ange où il mourut en 1625. On a de lui, l'*Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, qu'il publia en Angleterre sous le nom de Pierre Soave Polano, anagramme de Paul Sarpi de Venise. Il a donné aussi un *Traité de Republica Christiana* ; ouvrage séditieux qui fut censuré par la Faculté de Théologie de Paris, et brûlé à Rome avec le corps de son auteur. Nous ne parlons point de quelques autres écrits tombés de nos jours dans un profond oubli.

**DOMINO.** C'est la couverture de tête dont les prêtres se servent pendant l'hiver. Elle est faite de drap, leur serre le visage et descend jusqu'au dessous des épaules.

#### **DOMINUS VOBISCUM.**

Manière de saluer très-ancienne, et qui est en usage aujourd'hui à la messe et aux autres offices divins. ( *Voyez Messe.* )

**DOMITIEN** ( saint ), évêque de Mélitène en Arménie, et parent de l'empereur Maurice, servit Dieu très-fidèlement, soit dans le mariage où il fut d'abord engagé, soit dans l'épiscopat auquel on l'éleva dans la suite. Il gouvernait l'église de Mélitène dans la petite Arménie, lorsque Maurice l'envoya, l'an 589, près de Chosroès, roi des Perses, détrôné par la révolte de ses su-

jets, et réfugié dans les terres de l'Empire romain. Domitien n'oublia rien pour engager Chosroès à embrasser le christianisme ; mais il n'y réussit pas. De retour à Constantinople, il vécut à la cour avec le même dégoût et la même pureté de cœur, que dans le fond d'un désert, employant tout son crédit auprès du prince pour soulager les pauvres, protéger la veuve et l'orphelin, faire régner le bon ordre dans l'Eglise, et fleurir la vertu dans tous les états. Il mourut vers l'an 602. Son corps fut transporté à Mélitène en Arménie, et Dieu attesta sa sainteté par divers miracles. ( Théophylacte Simocrate, *Histoire de l'empereur Maurice*. Bollandus. Baillet, tom. 1, 10 janvier. )

**DOMITILLE**, vierge et martyre, que l'Eglise honore les 7<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> jour de mai, était nièce du consul Flavius Clément, fille de sa sœur, et par conséquent petite-nièce de l'empereur Vespasien. Domitille la reléguait, comme chrétienne, dans l'île de Ponce, peu éloignée de celle de Pandataire, où il avait banni Flavius Domitille veuve du consul Clément qu'il avait fait mourir pour sa religion, et tante de notre Domitille qui fut suivie dans son exil par deux de ses eunuques, nommés Nérée et Achille, qui furent martyrs depuis, et par les filles qui la servaient, dont quelques unes sont aussi honorées comme les compagnes de sa piété, de sa confession et de sa gloire. Plu-

sieurs croient que sainte Domitille revint de son exil à Rome , aussi bien que la veuve de Clément , son oncle , lorsque Nerva rappela tous ceux que Domitien avait bannis injustement , parini lesquels l'historien Tacite met plusieurs femmes très-illustres par leur naissance ; ce qui n'empêcherait pas que l'Eglise ne l'honorât comme martyre , parce qu'elle rend cet honneur à beaucoup de Saints qui ont souffert pour la foi , quoiqu'ils ne soient pas morts dans les supplices. ( Dion , Suétone , auteurs païens. Eusèbe , liv. 3 , c. 18. Saint Jérôme. Baronius. Pearson , dans ses *OEuvres posthumes* publiées par M. Dolwel. Tillemont , *Mém. ecclés.* , t. 2, Baillet , tom. 11 , 7 mai. )

DOMITILLE , femme du consul Flavius Clément , n'ayant pas voulu épouser un second mari après la mort de saint Clément , fut reléguée par l'empereur Domitien , son oncle , dans une petite île de la baie de Pouzoles en Campanie , appelée Pandataire , aujourd'hui l'île de Sainte-Marie. Il paraît que cette dame eut de Clément une fille nommée comme elle , Flavie Domitille , et mariée à Flavius Onésimus. On peut ne point confondre ces deux Domitilles avec sainte Domitille , vierge et martyre , que l'Eglise honore le 7 et le 12 de mai , et dont les actes , qui sont les mêmes que ceux de saint Nérée et de saint Achillée , sont suspects de manichéisme et de fiction. Le 12 de mai 1597 ,

le cardinal Baronius fit transporter la moitié des reliques de sainte Domitille dans l'église de Saint-Nérée et de Saint-Achillée ; ce qui a fait joindre son culte avec celui de ces deux saints martyrs. Leurs trois chefs , renfermés dans des reliquaires d'argent , furent déposés ensuite dans l'église des prêtres de l'Oratoire de Rome appelée Sainte-Marie-de-Vallicelle , à laquelle le pape Clément VIII avait uni celle des saints Nérée et Achillée. ( Baillet , tom. 2 , 7 mai. )

DOMITIOPOLIS , ville épiscopale d'Isaurie au diocèse d'Antioche , sous la métropole de Séleucie. Ptolémée la met dans la Cilicie Méditerranée , appelée Aspéra. Mais toutes les Notices l'attribuent à l'Isaurie. Voici ses évêques :

1. Antoine , représenté par Basile de Séleucie qui souscrivit au concile de Chalcédoine pour lui , et pour les autres évêques de sa province.

2. Orence , souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

3. Pierre , au cinquième concile général.

4. Côme , aux canons *in Trullo*.

5. Paul , au concile de Photius , sous Jean VIII.

DOMMAGES et INTÉRÊTS , signifient l'indemnité , ou le dédommagement qu'on accorde à ceux qui ont souffert quelques dommages , ou pertes. On les nomme plus ordinairement *intérêts civils* , et l'on peut les réduire à deux espèces ; l'une , des

dommages visibles que causent ceux qui font perdre, ou périr, ou diminuent la valeur des choses, soit meubles, soit immeubles; l'autre, des dommages que causent ceux qui, sans rien dégrader, donnent sujet à des pertes, ou empêchent un gain légitime.

Dans tous les cas où il s'agit de savoir s'il est dû des dommages et intérêts et en quoi ils consistent, il faut considérer la qualité du fait qui a causé le dommage, la part que peut y avoir celui à qui on l'impute, son intention, et quelles ont été les suites du fait; c'est sur ces vues et sur celles des circonstances particulières, que les juges doivent, par leur prudence, décider les questions de cette nature.

L'estimation des dommages et intérêts peut se faire, ou par le juge même, ou par les experts; cela dépend de la qualité des dommages et intérêts mêmes qu'il faut estimer. S'ils sont tels que le juge puisse les régler lui-même, il ne faut point d'experts; leur ministère n'est nécessaire que dans les cas où l'appréciation des dommages et intérêts ne peut être faite que par des gens d'une certaine profession, ou lorsqu'il s'agit de la discussion de certains faits dont il ne serait pas de la dignité du juge de prendre connaissance.

Quand les dommages et intérêts pour l'inexécution des conventions sont fixés par le traité, il dépend de la prudence du juge de modérer la somme convenue, si elle excède le dommage

effectif, parce que ces sortes de stipulations sont moins une juste estimation, qu'une précaution pour obliger les contractans à exécuter la convention; il serait injuste d'accorder à celui qui souffre de l'inexécution, plus qu'il n'aurait profité si le marché avait eu son effet.

Si le juge n'ordonne point la fixation des dommages et intérêts par experts, ou s'il ne les liquide pas lui-même, il doit ordonner qu'ils seront détaillés dans une déclaration que donnera la partie qui les demande, pour être accordés, ou contestés; c'est l'usage de tous les tribunaux. L'ordonnance de 1667, tit. 32, indique la procédure qui doit se faire en ce cas pour parvenir à liquider les dommages et intérêts donnés par déclaration.

Les dommages et intérêts montant à 200 liv. engendrent la contrainte par corps contre ceux qui sont condamnés à les payer, de la même manière que les dépens, après les quatre mois, et que l'arrêt d'*iterato* a été prononcé; il suffirait même que les dommages et intérêts, joints aux dépens de la même instance, montassent ensemble à 200 liv., pour opérer la contrainte par corps.

Un arrêt du 22 décembre 1716, rendu sur les conclusions de M. Chauvelin, avocat-général, a jugé que l'action en dommages et intérêts n'est point annuelle, et qu'elle ne se prescrit que par trente ans.

Quand des dommages et in-

térêts étaient prononcés contre un ecclésiastique pour raison de bénéfices dont il était pourvu, les condamnations s'exécutaient contre le résignataire (en les faisant déclarer exécutoires), quand même elles auraient été prononcées avant la résignation admise ; mais, dans ce cas-là, le résignant devait acquitter son résignataire. ( *V.* l'ordonnance de 1667, tit. 15, art. 18 ; M. Denisart, *Collect. de Jurisprud.*, au mot DOMMAGES et INTÉRÊTS. )

Sur la grande question si le juge d'église pouvait condamner à des dominages et intérêts, il y avait différentes opinions qu'on peut réduire à trois : 1° Les uns estimaient que le juge d'église avait le pouvoir de condamner aux dommages et intérêts les clercs et les laïcs, dans les cas pour lesquels ils étaient soumis à sa juridiction. 2° Les autres estimaient au contraire qu'il ne pouvait en aucune cause prononcer sur les dominages et intérêts, soit contre des laïcs, soit contre des clercs. 3° Enfin la troisième opinion, et celle qu'il fallait adopter, était de ceux qui ne reconnaissaient ce pouvoir dans le juge d'église, que dans les causes de sa compétence entre ecclésiastiques, ou lorsque l'accusé était ecclésiastique. Ce fut M. de Lamoignon, avocat-général, qui fit cette dernière distinction dans une cause plaidée à la Tournelle, au mois de février 1690, contre un chanoine de Bourges. M. Gilbert, avocat-général, suivit la même distinc-

tion au mois de janvier 1729, et l'arrêt fut conforme à ses conclusions. ( *Jurisprud. canonig.*, aux mots OFFICIAL, DOMMAGES. *Mém. du Clergé*, t. 7, pag. 511 et suiv., pag. 1295 et suiv. ; t. 5, pag. 775.... 1105. )

Les ecclésiastiques étaient obligés de tenir compte à leurs fermiers du dommage qu'ils avaient souffert dans l'exploitation de leurs baux, par des cas fortuits, tels que la sécheresse, ou la grêle, en compensant toutefois les bonnes avec les mauvaises récoltes pendant tout le cours du bail. C'est la disposition du Chapitre *Propter, de locat. et conduct.*, qui fut suivi à cet égard dans la jurisprudence du royaume pour toutes sortes de personnes séculières, ou ecclésiastiques. ( M. Durand de Maillane, *Dictionnaire de Droit canon*, au mot DOMMAGE et INTÉRÊTS. )

DOMMARTIN, *Domnus Martinus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, fondée au douzième siècle sur les confins de l'Artois et de la France, au diocèse d'Amiens. Ce ne fut d'abord qu'une simple église, ou chapelle sous l'invocation de saint Martin, que saint Josse, prêtre et solitaire de Ponthieu, bâtit en un lieu appelé *Runiac*, à l'embouchure de la Canche. Saint Josse ayant quitté ce lieu après y avoir demeuré treize ans, il y fut remplacé par d'autres solitaires qui donnèrent ensuite à ce même lieu le nom de Saint-Josse-aux-Bois, à cause que ce Saint en

avait été le premier habitant, et qu'il avait passé une grande partie de sa vie dans les bois. En 1120, les solitaires de Saint-Josse-aux-Bois embrassèrent l'Ordre de Prémontré sous la conduite de Milon, leur premier abbé, et depuis évêque de Térouenne. Adam, successeur de Milon, transféra en 1161 le monastère sur une terre appelée Dommartin qui lui fut cédée par Eustache Collet, et dont l'abbaye prit le nom. Cette abbaye qui a donné l'origine à plusieurs autres monastères du même Ordre de Prémontré, souffrit beaucoup pendant les guerres, aux seizième et dix-septième siècles. L'abbé de Dommartin avait séance aux États d'Artois. (*Gall. christ.*, t. 10, col. 1347.)

DOMNE, l'un des sept frères-mineurs martyrs de Ceuta. (*Voy. DANIEL.*)

DOMNE, syncope de *Domine*. Dans les couvens de religieuses, on doit dire *Domna*. (*Voyez JUBE, DOMNE.*)

DOMNIN, martyr et compagnon de saint Sylvain, évêque de Gaze en Palestine, dans le quatrième siècle. (*Voyez SILVAIN.*)

DOMNIN, ou DONNIN, martyr célèbre d'Italie qui a donné le nom à la ville de Borgo-San-Dominno, était l'un des principaux officiers de la chambre de l'empereur Maximien Hercule. Celui-ci étant venu à Milan pour y publier l'édit de la persécution vers l'an 304, Domnin prit le chemin de Rome avec quelques

autres chrétiens pour s'y cacher; mais les soldats qu'on envoya après lui l'arrêtèrent au passage de la rivière de Stironne, sur la chaussée de Claudius à cinq lieues de la ville de Julia Chrysopolis, et lui coupèrent la tête. Son corps fut enterré dans le lieu même qui était entre les villes de Parine et de Plaisance. Les miracles que Dieu opéra par l'intercession du Saint firent qu'on bâtit une église sur son tombeau, et qu'il s'y forma une ville de son nom. (*Surius. Tillemont, Mém.*, tom. 5. Baillet, tom. 3, 9 octobre.)

DOMNINE, martyre de Cilicie, sous l'empereur Dioclétien, l'an 283. Elle fut présentée à Lysias, proconsul de la province qui vint tenir son siège à Ége, ou Égée. Ayant confessé la foi de Jésus-Christ, le juge la fit dépouiller, étendre sur le chevalet et battre de verges si cruellement, quelle expira dans ce supplice le 23 août 285.

Les actes de sainte Domnine sont les mêmes que ceux de saint Claude, martyr. (*Voyez CLAUDE, martyr.* Baillet, t. 2, 23 août.)

DOMNINE, martyre d'Antioche sous Dioclétien, était une dame riche et noble qui avait deux filles, Bérénice et Prosdoce, avec lesquelles elle se retira dans la ville d'Édesse en Syrie. Les soldats allèrent les chercher dans cet asyle pour les ramener à Antioche; mais lorsqu'elles furent arrivées à une rivière de la ville d'Hiéraple, que quelques uns prennent pour la

ville d'Alep, elles se prirent par la main, la mère au milieu des deux filles, et, se tenant attachées l'une à l'autre, elles se jetèrent dans la rivière où elles furent noyées sans être séparées l'une de l'autre. Leurs corps furent tirés de la rivière et transportés à Antioche où saint Chrysostôme témoigne qu'ils étaient de son temps. Nous avons de lui un grand Panégyrique prononcé en leur honneur au jour de leur fête. C'est l'oraison cinquante-une du tome 1<sup>er</sup> de ses ouvrages. Eusèbe (chap. 12 du liv. 8); saint Ambroise (liv. 3 des *Vierges*); saint Augustin (chap. 26 du liv. 1<sup>er</sup> de la *Cité de Dieu*), parlent de ces martyres sans les nommer. Les anciens Martyrologues, suivis par le romain moderne, marquent la fête de sainte Domnine et de ses compagnes au 14 d'avril. Au reste, il est bon de remarquer qu'il n'est point permis, dans le cours ordinaire, de se donner la mort à soi-même, pour quelque raison que ce puisse être, et que l'action de ces Saintes et des autres qui se sont fait mourir elles-mêmes n'est justifiée et révérée par l'Eglise, qu'en l'attribuant à un mouvement particulier de l'Esprit-Saint, qui a des voies de sanctification qui nous sont inconnues, et qui est le maître de dispenser des lois ordinaires ceux qu'il veut et quand il veut. (Baillet, tom. 3, 4 octobre.)

DOMNINE, martyre de Lyce dont la fête est marquée au 12 d'octobre dans le Martyro-

loge romain. Il ne faut pas la confondre avec la précédente.

DOMNIZON, prêtre, vivait sur la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, sous les empereurs Henri IV et Henri V. Il écrivit la vie de la comtesse Mathilde en vers héroïques, imprimés en deux livres à Ingolstadt, l'an 1612, par les soins de Sébastien Tanguer, bibliothécaire de l'Empereur. (Baronius. Vossius. Le Mire.)

DOMNOLE (saint), évêque du Mans, et frère d'Audovée, ou Audouin, prédécesseur de saint Lezin, évêque d'Angers, était abbé de Saint-Laurent-lès-Paris qui est aujourd'hui une paroisse, du temps de Clotaire, roi de Soissons, auquel il s'attacha préférentiellement à Childebert, son frère, roi de Paris et de Neustrie. L'an 543, Clotaire fit demander l'évêché du Mans pour saint Domnole qui était pour lors à Rome, et qui ne prit possession de son siège, avec beaucoup de répugnance, qu'en 545. Il joignit la pénitence au zèle, étant évêque, et parvint à une sainteté si éminente, qu'il fut récompensé, dès cette vie, du don des miracles, ayant guéri un boiteux, un aveugle, et opéré d'autres prodiges. Ses jeûnes étaient continuels, aussi bien que sa sollicitude pour le salut de son troupeau. Toujours occupé, ou il pria, ou il lisait, ou il prêchait, ou il travaillait aux autres fonctions du ministère épiscopal. Sa charité était

si grande, qu'on le voyait environné partout de troupes de pauvres; et sa dévotion si tendre, qu'il ne montait point à l'autel pour offrir le saint sacrifice sans l'arroser de ses larmes. Il fonda la célèbre abbaye de Saint-Vincent du Mans, et en dédia l'église en présence de saint Germain, évêque de Paris, avec lequel il fut lié d'amitié, de même qu'avec les autres saints prélats de France qui vivaient de son temps. Il acheva aussi l'abbaye de Saint-Georges, commencée par l'évêque saint Innocent, son prédécesseur. Il bâtit encore un monastère et un hôpital entre Baugé et la rivière de la Sarthe, sous le nom de la Sainte-Vierge, et il y mit pour abbé saint Pavin, qu'il tira de l'abbaye de saint Vincent où il l'avait établi prieur. L'an 566, il assista au second concile de Tours, et deux ans après à la dédicace de l'église de Nantes qui valut un concile. Il mourut le 1<sup>er</sup> décembre de l'an 581. Son corps fut enterré dans son abbaye de Saint-Vincent, et mis dans une chässe de vermeil l'an 1124, par Hildebert, évêque du Mans. On dit que vers l'an 1560 on le tira secrètement de la chässe, pour le soustraire à la fureur des huguenots, et qu'on l'y remit bientôt après. Cependant les religieux de l'abbaye de Saint-Vincent convenaient eux-mêmes qu'ils n'ont pas son corps entier, et que la tête y manquait avec quelques autres ossements. L'historien Nicole Gilles rap-

porte que vers l'an 1530 l'on trouva le corps de saint Dôme, évêque du Mans, dans l'église de Chaumes, bourg à l'entrée de la Brie, à huit ou neuf lieues de Paris. C'est effectivement saint Domnole que l'on honore en ce lieu. Ainsi les reliques de saint Domnole se trouvent partagées entre ceux du Mans où le vulgaire l'appelle saint Tonnoilé, ou Tonnoley, ou Anolet, et ceux de Chaumes en Brie où il est appelé saint Dôme. Sa fête est marquée au 1<sup>er</sup> décembre dans le Martyrologe de France. Sa vie, écrite par un prêtre manseau qui était son contemporain, se trouve au 3<sup>e</sup> tome de mai des Bollandistes, avec les remarques du père Papebroch. Saint Grégoire de Tours en parle au neuvième chapitre du sixième livre de son Histoire. Le père Le Cointe prétend que ce chapitre a été ajouté par un écrivain postérieur; mais dom Thierry Ruynart soutient qu'il est de saint Grégoire, et fait voir qu'il rapporte des choses seulement différentes et non contraires à celles du prêtre manseau. (Baillet, t. 3, 1<sup>er</sup> décembre.)

DOMNOLE, évêque de Vienne en Dauphiné, au commencement du septième siècle, est aussi honoré comme saint par l'Eglise.

DON GRATUIT, *donum gratuitum*. Il y avait de deux sortes de dons gratuits. La première était un présent que faisaient au Roi les États assemblés d'une province, en considération des

privilèges qui leur étaient accordés, ou des impositions dont ils étaient déchargés. La seconde sorte de don gratuit était le présent que le clergé faisait au Roi tous les cinq ans, et qui se levait sur tous les bénéfices (*Voy. DÉCIMES.*)

**DON MOBILE**, *donum mobile*. C'est une certaine portion de la dot de la femme dont elle fait présent à son mari par le contrat de mariage. Le don mobile était fort commun en Normandie; et suivant l'art. 74 du règlement fait par le parlement de Rouen en 1666, *la fille mineure autorisée par ses parens, ou amis, peut, comme la majeure, donner à son futur époux tous ses meubles et même le tiers de ses immeubles en don mobile*. La survivance des enfans détruisait le don mobile, à moins qu'ils ne vinssent à mourir avant la mère. (*Voyez* Banace, sur l'article 250 de la Coutume de Normandie, et la déclaration du 25 juin 1729.)

**DON MUTUEL**, est celui que se font les conjoints par mariage, de l'usufruit seulement de tous les biens, acquêts et autres qui tombent en communauté, ou de la moitié seulement de ces mêmes biens, selon les différentes coutumes, pour en jouir sa vie durant par celui qui survivra. Pour que le don mutuel soit valable et légitime, il faut, 1<sup>o</sup> que les deux époux soient en santé lorsqu'ils le font; car si celui qui serait malade venait à décéder de la maladie

dont il serait attaqué, le don mutuel serait nul. 2<sup>o</sup> Il faut que la donation soit égale; c'est-à-dire, qu'elle donne à chacun d'eux un avantage égal, à cause de l'espérance que l'un a de survivre à l'autre. Il y avait des coutumes qui voulaient que les époux fussent égaux en âge; à dix ans près. D'autres étendaient cette égalité à quinze ans. 3<sup>o</sup> Il fallait que les époux n'eussent pas d'enfans communs, ni d'un mariage précédent au jour du décès du premier mourant, supposé néanmoins que ces enfans vivans ne fussent pas morts civilement; car en ce cas les époux étaient censés n'en avoir point. (Pontas, *supplément*, au mot *femme mariée*, cas 1.) Selon l'article 280 de la coutume de Paris, le survivant qui veut jouir du don mutuel est tenu de donner « bonne et suffisante caution, » de restituer les biens compris » au don mutuel après son trépas, et il ne gagne les fruits » que du jour qu'il a présenté » cette caution, et qu'elle est » reçue. » Selon l'article 284 de la même coutume, le don mutuel doit être insinué dans les quatre mois de sa date, à la requête des deux conjoints, ou de l'un d'eux seulement, et l'insinuation par l'un d'eux vaut pour tous deux. (*Voyez* Ricard, du Don mutuel.)

**DONAT**, évêque d'Arezzo et martyr en Toscane, souffrit sous l'empereur Julien l'Apostat, avec un solitaire, nommé Hilarin, dont on fait la fête le 16 de



juillet. C'est à peu près tout ce qu'il y a de moins suspect dans ses actes, qui sont, ou supposés, ou presque entièrement corrompus, au jugement de Baronius. Saint Donat est le patron titulaire de la cathédrale d'Arezzo, avec la sainte Vierge, et l'on fait la fête le 7 d'août. (Baillet, tom. 2, 7 août.)

DONAT (saint), évêque d'Evroëa dans l'ancienne Épire, vivait du temps de l'empereur Théodose. On l'honore le 30 avril.

DONAT (saint), évêque de Besançon, était fils de Valdelen, duc de la Bourgogne Transjurane. Il eut pour parrain saint Colomban qui le nomma *Donat*, parce que Dieu l'avait accordé à ses prières, la femme du duc, appelée Flavie, ayant été stérile jusqu'alors. Ses parens le consacrèrent au Seigneur dans le monastère de Luxeuil. Il en fut tiré vers l'an 630 pour être placé sur le siège épiscopal de Besançon. Il y bâtit un monastère d'hommes sous le nom de Saint-Paul qui depuis ce temps fut possédé par des chanoines réguliers; et sa mère Flavie y avait aussi fondé un monastère de filles qui a appartenu aux religieux Minimes. Il fit des règles pour l'un et pour l'autre. La règle pour les moines qui ne contient que des avertissemens particuliers, est dans la seconde partie des règles de Benoît d'Aniane, sous ce titre : Capitules pour servir d'avertissement aux Frères de Saint-Paul

et de de Saint-Étienne, c'est-à-dire, aux moines du couvent de Saint-Paul, et aux chanoines réguliers de la cathédrale qui avait saint Étienne pour patron. L'autre règle pour les filles, qui est plus étendue, est tirée de celle de saint Césaire, de saint Colomban et de saint Benoît. On la trouve dans la troisième partie des règles de Benoît d'Aniane. Saint Donat est honoré le 7 d'août. (Holsténus, in *Codice regularum*. Dupin, septième et huitième siècle. Le père Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, tom. 3, liv. 9, pag. 464.)

DONAT, ou DONATUS, diacre de Metz dans le huitième siècle, a composé la vie de saint Tron, ou Trudon, fondateur du monastère de Sarcing, mort en 698. On trouve cette vie dans le second tome des Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît.

DONAT BOSSIUS, Milanais, né l'an 1436, a fleuri jusqu'à l'an 1489, auquel il finit sa Chronique des archevêques de Milan. Il est encore auteur d'une Chronique des principaux changemens du monde jusqu'à son temps. Ces deux ouvrages ont été imprimés à Milan en 1492. (Dupin, quinzième siècle, pag. 1.)

DONAT (Jérôme), patrice de Venise, ambassadeur vers le pape Jules II, fleurit au commencement du seizième siècle. On a de lui un Apologétique pour la primauté de l'Eglise romaine contre les Grecs (Dupin, *Table*

*des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, pag. 966. )

DONAT, ou DONATI ( Thomas ), dominicain, issu d'une famille patricienne de Venise l'an 1445, reçut l'habit de saint Dominique dans cette ville à l'âge de quatorze ans, selon le père Echard, ou de seize, selon d'autres. Il fut élu patriarche de Venise à la place du cardinal Maffeo Gherard, mort le 14 septembre 1492, et forcé d'accepter cette charge, malgré ses résistances, après qu'on l'eut découvert dans le lieu où il s'était caché. Il mourut l'an 1504, selon Fontana et l'abbé Ughel, ou 1505, selon Léandre Albert qui vivait dans ce temps-là, après avoir donné, durant tout le temps de son épiscopat, des exemples continuels de toutes les vertus chrétiennes, épiscopales et religieuses. Il composa des commentaires sur le Psautier, sur l'Évangile de saint Matthieu, et sur toutes les Épîtres de saint Paul; quelques traités théologiques, et quelques offices pour l'usage de son église. (Le père Echard, tom. 2, pag. 2; et le père Tournon, *Histoire des Hommes illustres de Saint-Dominique*, tom. 3, pag. 667. )

DONATAIRE, *donatarius*, celui qui reçoit une donation. ( Voyez DONATION. )

DONATEUR, *dator*, - celui ou celle qui fait une donation entre-vifs. ( Voyez DONATION. )

DONATIEN, martyr à Nantes, était un jeune homme d'une famille très-considérable de cette

ville, qui faisait l'objet de l'admiration du public par sa vertu, lorsque le gouverneur de la province Armorique, que l'on a depuis appelée la petite Bretagne, vint à Nantes pour y faire la recherche des chrétiens. On lui déféra Donatien, comme détournant les autres du culte des dieux; et, sur sa réponse pleine de générosité, il le fit conduire en prison. Il interrogea ensuite Rogatien, frère aîné et l'une des premières conquêtes de Donatien, et l'envoya dans la même prison. Le lendemain, il les fit tourmenter long-temps pendus au chevalet; et comme ils persévéraient dans la confession de Jésus-Christ, il les condamna à avoir le gosier percé d'un coup de lance, et la tête coupée. Leurs corps furent enterrés par les chrétiens en un lieu proche de la ville où l'on bâtit un oratoire sur leur tombeau, du temps de Constantin. Vers la fin du cinquième siècle, on y construisit une église sous leur nom, et l'on y plaça leurs reliques. Cette église qui a été aux bénédictins de l'abbaye du Bourgdeols, ou Bourdieu en Berri, et aux chanoines de Nantes, devint par la suite une paroisse. Les reliques des deux saints martyrs étaient depuis long-temps dans la cathédrale; et leur fête se célébrait le 24 de mai, que l'on a pris pour le jour de leur martyre. Leurs actes, que l'on peut voir dans Henschénius et dom Thierry Ruinart, sont estimés sincères, quoiqu'ils soient écrits seulement durant la

paix de l'Église, et peut-être dans le cinquième siècle. (Baillet, tom. 2, 24 mai.)

**DONATIEN** (saint), évêque de Vibiane, fut envoyé en exil par Huneric, roi des Vandales, en Afrique, l'an 484, après avoir reçu cent cinquante coups de bâton. On l'honore le 6 septembre avec les autres confesseurs dont l'histoire est dans celle de la Persecution des Vandales, écrite par Victor de Vite, au second livre.

**DONATIEN**, vulgairement saint Donas, évêque de Reims, patron de Bruges, vécut, comme l'on croit, après le milieu du quatrième siècle, et mourut vers l'an 389. On le place entre saint Maternien et saint Vicence; et les uns le font passer pour le septième, les autres pour le huitième évêque de la ville de Reims. On ne sait rien des circonstances de sa vie, ni de celles de sa mort; et ce qui l'a rendu célèbre a été la translation de son corps qui fut donné à Baudoin, surnommé de Fer, marquis de Flandre, l'an 863, selon l'opinion la plus probable. Baudoin fit mettre d'abord les reliques à Tournon, et ensuite à Bruges, dans l'église de la Sainte-Vierge qui fut depuis nommée de Saint-Donatien, et érigée

en cathédrale, lorsqu'en 1559 Philippe II fit créer de nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. Saint-Donatien est ainsi devenu le patron de la ville et du diocèse de Bruges, et le protecteur ou le Saint tutélaire de la côte maritime. On fait sa principale fête le 14 octobre, et celle de ses translations le 6 janvier, le 24 mai et le 30 août. (Surius. Molanus, *Catalogue des Saints de Flandre*. Marlot, *Métropole de Reims*. Baillet, 14 octobre.)

**DONATILLE**, Maxime et Seconde, trois Vierges et martyres, appelées communément saintes Tuburbitaines, parce qu'elles souffrirent à Tuburbe, ville de la province proconsulaire d'Afrique. Les uns mettent leur martyre sous Dioclétien et le proconsul Anulin; les autres sous Valérie; d'autres sous le proconsul Galère-Maxime. On ne sait non plus si ce fut dans la grande ou la petite Tuburbe qu'elles souffrirent; car il y avait deux villes de ce nom dans la province proconsulaire d'Afrique. Quoi qu'il en soit, l'Église honore ces trois Saintes le 30 juillet. (Dom Mabillon, *Analectes*, tom. 3. Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, tom. 3, et 4. Baillet, 30 juillet.)

## DONATION.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *De la Nature et de la Division de la Donation.*  
 § II. *Des Conditions de la Donation.*  
 § III. *Des Causes de la révocation de la Donation.*

§ I<sup>er</sup>.*De la nature et de la division de la Donation.*

La donation est un contrat par lequel un homme transmet à un autre, par la libéralité et sans contrainte, la propriété, ou l'usufruit de tout, ou d'une partie de ses biens.

La donation se divise, 1<sup>o</sup> en *absolue* qui est sans condition, et en *conditionnelle* qui a une condition attachée.

2<sup>o</sup>. Elle se divise en donation *entre-vifs*, et en donation *à cause de mort*. La donation *entre-vifs* est celle par laquelle le donateur transfère au donataire le domaine de la chose qu'il lui donne pendant sa vie même. La donation *à cause de mort* est celle par laquelle le donateur donne actuellement une chose, mais à condition que le donataire n'en jouira qu'après la mort du donateur : comme si quelqu'un disait, *je vous donne cent écus après ma mort*. La donation *entre-vifs* diffère principalement de la donation *à cause de mort*, en ce qu'elle est irrévocable de de sa nature, excepté en certains cas, au lieu que la donation *à cause de mort* est essentiellement révocable ; ce que les

jurisconsultes expriment en ces termes : « Les donations entre-vifs » saisissent et sont irrévocables ; » les donations à cause de mort » sont révocables, et ne saisissent point ; » d'où vient qu'on peut obliger un donateur entre-vifs de délivrer la chose donnée, mais non pas un donateur à cause de mort. Que si le donateur entre-vifs se retient le pouvoir de disposer à son gré de la chose donnée, la Donation est nulle, selon cette maxime reçue parmi nous : donner et retenir ne vaut. (De Ferrière, in art. 73, Consuetud. Paris. Domat, t. 1, p. 101.)

## § II.

*Des conditions de la Donation.*

Il faut quatre conditions pour la validité de la donation. La première regarde le donateur ; la seconde, le donataire ; la troisième, la chose donnée ; la quatrième, les formalités de la donation.

Pour la validité de la donation, il faut premièrement que le donateur soit capable de donner, et qu'il ait la liberté de disposer de son bien ; autrement la donation est nulle. C'est pourquoi les personnes qui suivent ne peuvent donner valablement :

1° les sourds et les muets qui ne peuvent exprimer leur volonté de bouche, ni par écrit ; 2° les furieux, les vieillards qui sont en enfance, les prodiges déclarés tels ; 3° les enfans de famille, tant qu'ils sont sous la puissance de leurs pères, excepté les biens qu'on appelle *castrensis* aut *quasi castrensis* ; 4° ceux qui sont morts civilement, soit d'une mort infâme, tels que les personnes condamnées à l'exil, ou aux galères perpétuelles ; soit d'une mort honorable, tels que les religieux profès ; 5° le mari et la femme qui, selon plusieurs coutumes, ne peuvent s'avantager, ni par donation entre-vifs, ni par donation à cause de mort, excepté le don mutuel, qu'ils peuvent se faire de l'usufruit des biens acquis pendant la communauté.

La seconde condition nécessaire à la validité de la donation est qu'il ne soit pas défendu au donataire de recevoir ; d'où vient que ceux qui ont une certaine autorité sur les autres ne peuvent pas être leurs donataires, ni entre-vifs, ni à cause de mort. Tels sont, 1° les tuteurs, les curateurs et leurs femmes à l'égard de leurs pupilles, à moins que les premiers n'aient déjà rendu leurs comptes ; 2° les Ordres religieux à l'égard des novices qui veulent s'y engager ; 3° les confesseurs à l'égard de leurs pénitens et pénitentes, si ce n'est pour quelque chose qui n'excède pas les bornes d'une juste reconnaissance ; 4° les médecins, chi-

rurgiens, avocats, procureurs, à l'égard de ceux dont ils ont soin ; 5° les incestueux, les adultères, et, en quelques lieux, les concubinaires. L'adultère et l'incestueux, quoique publics, peuvent cependant fournir les alimens aux compagnes de leurs crimes.

La troisième condition de la donation consiste en ce que les lois permettent de donner la chose de la manière dont on la donne. Ainsi, 1° la donation que l'on ferait au préjudice des créanciers serait nulle ; 2° la donation de tous les biens entre-vifs est permise quand on n'a point d'enfans ; la même donation universelle à cause de mort est nulle ; 3° la donation entre-vifs de tous les biens, tant présens que futurs, est nulle, même quant aux biens présens, excepté celle qui se ferait dans le contrat de mariage en faveur des époux, ou de leurs enfans à venir. (Édit du Roi, de 1731, art. 15 et 17.)

La quatrième condition requise à la donation consiste dans les formalités dont elle doit être revêtue ; savoir, l'acceptation, la tradition et l'insinuation. 1° L'acceptation est nécessaire, parce que, selon la règle 19, ff. de *Donat* : *Non potest liberalitas nolenti acquiri*. C'est pour cela qu'on pouvait révoquer une donation faite à l'Église, la fondation d'une chapelle, par exemple, tant qu'elle n'était point acceptée par l'évêque, ni homologuée. (Ainsi jugé en 1598.) L'acceptation tacite ne suffit pas non plus que

celle d'un notaire au nom du donataire ; il faut au moins celle d'un procureur désigné pour cela en général , ou en particulier , et qu'elle se fasse en présence d'un notaire ; et la nécessité de l'acceptation a lieu dans les donations qu'on fait aux églises et aux mineurs. Les mineurs qui n'ont pas vingt-cinq ans ne peuvent accepter valablement sans le consentement de leurs curateurs , ni les femmes sans celui de leurs maris ; mais le mari seul peut accepter valablement une donation faite à lui et à sa femme. Les donations mutuelles et matrimoniales ne requièrent point d'autre acceptation que celle des contrats mêmes.

2°. La tradition est, ou réelle, *realis*, ou feinte, *ficta*. La réelle transfère au donataire le domaine direct et utile de la chose donnée ; la feinte ne lui en donne que le domaine direct jusqu'après la mort du donateur , qu'il en a aussi le domaine utile , ou l'usufruit.

La tradition feinte suffisait dans la plupart des coutumes pour la validité de la donation ; mais elle ne suffisait pas dans celles qui exigeaient expressément que le donateur se dépouillât de la chose donnée , et qu'il en revêtît le donataire : *Coutumes de vest et dévest, de saisine et désaisine*.

3°. Il fallait insinuer tant la donation que l'acceptation , sous peine de nullité , soit dans les donations entre-vifs , soit dans les donations à cause de mort , soit dans les donations faites aux

mineurs , ou aux communautés , églises , hôpitaux , etc. Cependant un legs d'une somme une fois payable qui n'excédait pas la valeur de cent écus , fait à une église , ou à une communauté , n'était pas sujet à l'insinuation. (Ainsi déclaré par Louis XIV en 1707 et 1708 ; ainsi jugé en 1723.) Il en était de même d'une somme d'argent qui se donnait de main à main , parce que les lois ne défendaient pas généralement ces sortes de donations , mais seulement celles qui se faisaient à certaines personnes , telles que le mari , la femme , etc.

### § III.

#### *Des causes de la révocation de la Donation.*

On peut révoquer une donation pour quatre raisons. La première , c'est l'ingratitude d'un donataire qui insulte d'une manière atroce son donateur , ou qui le frappe , qui lui refuse les alimens , qui lui cause malicieusement du dommage dans ses biens , ou qui expose sa vie à quelque danger , qui manque aux conditions de la donation ; mais il faut que ces raisons soient approuvées en justice.

La seconde cause de révocation est lorsque les enfans se marient sans avoir obtenu , ou au moins demandé le consentement de leurs père et mère.

La troisième cause est la naissance d'un enfant , même posthume , ou la légitimation par un mariage subséquent. La do-

nation révoquée par la naissance, ou la légitimation d'un enfant, ne revit point par sa mort. Il faut pour la faire revivre que le donateur la renouvelle.

La quatrième cause de révocation est lorsque la donation est contraire au droit des pères et mères, ou des enfans, comme lorsqu'elle prive les enfans de leur légitime, c'est-à-dire, de ce qui leur est dû, selon les lois. (Voyez Argou. De Ferrière, au mot DONATION. Domat, tom. 1, pag. 101. Ricard, *Traité des Donations*. M. Collet, *Moralité*, tom. 1, pag. 777.)

**DONATISTES**, *Donatistæ*, schismatiques et hérétiques sectateurs de Donat. Ce schisme commença à éclater l'an 311. Cécilien, diacre de l'Eglise de Carthage, en ayant été élu évêque cette année à la place de Mensurius qui était mort en revenant de Rome, une femme de qualité, nommée Lucile, que Cécilien avait reprise de ce qu'avant la communion elle honorerait publiquement un martyr qui n'avait pas encore été reconnu par l'Eglise, forma une brigue contre lui. Les factieux élurent Majorin; Donat, évêque de Cases-Noires, l'ordonna et le mit sur le siège de Carthage, à la place de Cécilien. Après la mort de Majorin, les schismatiques élurent un autre évêque nommé Donat, d'où les Donatistes ont pris leur nom. Ces schismatiques prirent pour prétexte de leur révolte que Cécilien, étant diacre, avait empê-

ché que les fidèles ne portassent des vivres aux confesseurs qui étaient dans les prisons, et que son ordination n'était pas bonne, ayant été faite par Félix, évêque d'Aptange, et d'autres prélats qui avaient livré les saintes Ecritures aux païens. Ces rebelles joignirent bientôt l'hérésie au schisme, en soutenant, 1° que le Baptême et les autres sacrements donnés hors de l'Eglise étaient nuls; 2° qu'il fallait rebaptiser tous les hérétiques; 3° que l'Eglise ne subsistait que dans leur société; 4° que l'Eglise catholique était la prostituée. En conséquence de ces erreurs, ils ordonnaient des évêques et des prêtres dans tous les lieux où pouvait s'étendre leur schisme; ils profanaient l'Eucharistie, brisaient les autels et les vases sacrés, et commettaient mille autres sacrilèges et mille violences. Les Donatistes tinrent trois conciliaicules, celui de Cirte en Numidie, et deux à Carthage. Ils furent condamnés dans un concile de Rome l'an 313, et dans un autre d'Arles l'an 314. Ils se divisèrent en plusieurs sectes l'an 344. Parménien, leur évêque, étant mort, les uns élurent Primien, et furent nommés Primianistes; les autres élurent Maximien, et se nommèrent Maximianistes. Les Donatistes eurent encore d'autres noms. On les appela Circoncillions, Montagnards, Campites, Cuzupites, Rupites, ou Rupitains.

Saint Optat, évêque de Milève, et saint Augustin, sont

ceux qui ont le plus écrit contre les Donatistes. Saint Optat en a fait l'histoire. Ainsi, pour en être instruit à fond, il faut consulter saint Optat de Milève, de *Schismate Donatarum*; les œuvres de saint Augustin, contre les Donatistes, contenues dans le neuvième tome; *Collatio Carthagensis*. *Monumenta omnia ad Donatarum historiam pertinentia*, recueillis par M. Dupin, dans son édition d'*Optat*, in-fol. On peut voir aussi la Dissertation touchant le schisme des Donatistes, que Henri de Valois a ajoutée à la fin de ses Remarques sur l'Histoire ecclésiastique d'Eusebe.

DONATO (Louis), d'une famille d'entre les nobles de Venise, et féconde en hommes illustres, fut évêque de Bergame. Il mourut en 1484, et laissa quelques ouvrages, des commentaires sur le Maître des Sentences, qu'il dédia au pape Paul II; des Oraisons, etc. (Trithème, *in Cat.*)

DONDE (Antoine de), de l'Ordre des Minimes, mort le 30 de mars 1670, a donné la vie de saint François de Paule, avec des figures, à Paris, en 1671.

DONEC, particule latine qui signifie ordinairement *jusqu'à ce que*, ou *tandis que*, et qui remarque qu'une chose finit en un certain temps, et qu'elle ne dure que jusqu'à ce temps. Mais, dans l'Écriture, *donec* se prend quelquefois autrement, et signifie simplement ce qui s'est fait, ou ce qui se fera jusqu'à-

lors, sans qu'on en puisse conclure qu'il ne se fera pas plus long-temps. C'est ainsi que Dieu le Père dit à Jésus-Christ, son Fils : *Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je mette tous vos ennemis à vos pieds*. (Psal. 109, v. 1.) La particule *donec* ne veut pas dire que Jésus-Christ cessera d'être assis à la droite de son Père, lorsque tous ses ennemis seront abattus à ses pieds. C'est ainsi encore que saint Matthieu dit que saint Joseph ne connaissait pas la sainte Vierge jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son premier-né, sans qu'il s'ensuive qu'il l'ait connue après la naissance du Sauveur. (*Matt.*, 1, 25.)

DONI D'ATTICHI (Louis), était fils d'Octavien Doni, seigneur d'Attichi et de Valence, de Marillac. Son mérite le fit élever aux premières charges de l'Ordre des Minimes qu'il avait embrassé, et ensuite à l'évêché de Riez en 1628, d'où il fut transféré à celui d'Autun en 1652. Il mourut en 1664, le 2 juillet, âgé de soixante-sept ans, après avoir composé les ouvrages suivans : 1<sup>o</sup> Histoire générale de l'Ordre des Minimes, à Paris, in-4<sup>o</sup>, 1624. 2<sup>o</sup> Tableau de la vie de la bienheureuse Jeanne, reine de France, et fondatrice de l'Ordre des Annonciades, à Paris, 1625, in-8<sup>o</sup>, et 1664. 3<sup>o</sup> Un Mémoire imprimé in-4<sup>o</sup> en 1639, pour prouver qu'un évêque est habile à succéder, quoiqu'il ait été religieux. 4<sup>o</sup> La traduction française du Panégyrique de



saint Maxime, évêque de Riez, prononcé dans son église cathédrale le jour de sa fête par Fauste, son successeur, 1644, in-4°, avec le texte latin de Fauste à la fin, et le tout précédé d'une Oraison du traducteur aux glorieux saints Maxime et Fauste, évêques de Riez, ses prédécesseurs, et d'une préface au lecteur. 5° *De Vita et rebus gestis Petri Berullii, cardinalis, congregationis Oratorii in Gallia fundatoris*, à Paris, 1649, in-4°. 6° *Idea perfecti Præsulis in Vita B. Nicolai Albergati, titulo S. Crucis in Hierusalem S. R. E. presbyteri cardinalis et episcopi Bononiensis*, à Autun, 1656, in-8°, avec une préface et deux épîtres dédicatoires; l'une à Nicolas, *ex committibus Guidiis à Balneo*, évêque d'Athènes, nonce en France; l'autre aux chartreux. 7° *Flores Historiæ sacri collegii Cardinalium, à temporibus S. Leonis, papæ IX, usque ad annum* 1649, à Paris, 1660, in-fol., deux volumes. 8° *Collectio gravium quorundam auctorum, qui ex professo, vel ex occasione, sacræ Scripturæ aut divinorum officiorum in vulgarem linguam translationes, damnaverunt: una cum Decretis summi Pontificis; et cleri gallicani, ejusque epistolis, Sorbonæ censuris, ac supremæ Parisiensis senatus placitis, ac mandato ejusdem cleri gallicani edita*, à Paris chez Vitté, 1661, in-4°. (Le père René Thuillier, minime, dans son *Diarium Minimorum*, au 2 juillet. Le père Ni-

céron, au tom. 24 de ses *Mémoires*. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2275.)

DONNE, ou DONNÉE. C'est comme un reste des anciennes agapes, qui est en usage dans plusieurs paroisses de la campagne. Aux principales fêtes de l'année, les paroissiens font cuire grande quantité de pains, d'une ou de deux livres chacun, qu'ils apportent sous le portail, ou à l'entrée de leurs églises, et qu'ils posent sur des tables où le curé vient les bénir après la messe. Aussitôt qu'ils sont bénis, l'on en fait la distribution à tous ceux qui se présentent, pauvres et riches de la paroisse et des paroisses voisines. (Bocq., *Liturgie sacrée*, pag. 419.)

DONNÉS, ou OBLATS, *Dati, Donati, Oblati*. Les Donnés étaient des séculiers qui par dévotion se donnaient aux monastères avec leurs biens, pour obéir aux supérieurs et servir les religieux, sans être religieux eux-mêmes. Ils ne faisaient point profession de la règle, et portaient un habit peu différent de celui des gens du monde. Les Donnés s'engageaient en se mettant la corde de la cloche du monastère autour du cou, ou des deniers sur la tête, ou en posant leur tête sur l'autel. (Ducange, au mot OBLATI.)

DONS, *saints dons*. C'est ainsi que les Grecs appellent les symboles du corps et du sang de Jésus-Christ, devant et après la consécration.

**DONS DU SAINT-ESPRIT.** On appelle dons du Saint-Esprit certaines habitudes infuses et surnaturelles qui disposent l'âme à suivre plus facilement et plus promptement les inspirations et les mouvemens du Saint-Esprit. Ils sont au nombre de sept ; savoir : les dons de sagesse , d'entendement , de science , de piété , de force et de crainte. Les quatre premiers perfectionnent l'entendement ; le don de piété , la la volonté ; le don de force , la partie qu'on appelle irascible ; celui de crainte , la partie concupiscible.

Le don de sagesse est une habitude surnaturelle , infuse dans l'âme par le Saint-Esprit qui nous fait connaître et aimer Dieu avec suavité , et le goûter avec une certaine douceur expérimentale. Par la lumière de ce don , l'entendement est élevé à une connaissance également sublime et délicieuse de toutes les choses divines et éternelles , par lesquelles on peut s'unir étroitement à Dieu. Il juge de tout par les principes élevés de la foi , et fait goûter avec une onction particulière les vérités révélées ; en sorte que , par ce don , l'esprit est éclairé des plus pures lumières , et le cœur doucement touché , pénétré , animé et consolé. Le don de sagesse dessille les yeux ; il délivre de la fascination des sens , des préjugés , des passions , des ténèbres , et de la fausse sagesse du monde pervers dont il découvre le mensonge , l'illusion , la folie. Le monde

estime tout ce qui brille aux yeux de la chair ; il ne juge que par les sens , les passions , les vues basses et étroites d'un bonheur fragile et passager. Le faste l'éblouit , les honneurs le flattent , les plaisirs l'entraînent , les richesses piquent ses desirs , la fortune est son idole ; il l'adore , ne croyant rien au-dessus d'elle , et y mettant son souverain bien. Le don de sagesse apprend à juger de tous ces objets par les principes supérieurs de la révélation divine , et celui qui le possède ne fait aucun cas de ces frivoles avantages ; il les méprise souverainement ; il efface du nombre des heureux ceux qui ne le sont que par ces endroits ; et , loin d'applaudir à leur erreur , il en gémit ; il plaint leur séduction ; et portant toutes ses affections vers les objets solides et immuables , selon les célestes maximes de l'éternelle vérité , il ne connaît , n'aime , ne goûte que Jésus-Christ et ses mystères , cachés dans l'obscurité de la foi , qui le ravissent hors de lui-même , et qui remplissent son âme d'une douceur inexplicable , à la faveur de la lumière de ce don sublime et savoureux de sagesse.

Le don d'entendement renferme la connaissance de toutes les choses qu'on peut connaître de Dieu , et de toutes les vérités nécessaires au salut qui sont comme cachées dans les choses sensibles , dans les saintes Écritures , dans les sacrements , et dans les figures. Par la lumière

de ce don, on a des connaissances plus claires et plus pénétrantes de la divinité et de tous les mystères de la religion. On contemple les vérités qui n'ont ni image ni figure; on pénètre les voiles de la vérité incréée et incarnée; on aperçoit des raisons et des convenances admirables de la crédibilité de tous les mystères que la foi nous propose, sans en excepter le mystère ineffable de la très-sainte Trinité. Le don d'entendement diffère du don de sagesse, en ce que par le don d'entendement on connaît clairement, et l'on pénètre à fond les vérités éternelles, autant qu'il est permis en cette vie, et que par le don de sagesse on ne connaît pas seulement les choses divines, mais on en juge aussi en s'y unissant et en les goûtant.

Le don de science apprend ce qu'il faut croire, pratiquer, ou éviter, pour marcher sûrement dans les voies du salut. Par la lumière de ce don, on distingue la vérité de l'erreur, de l'illusion et du mensonge. On conçoit une haute idée de la perfection de l'Évangile; on connaît le degré le plus parfait de chaque vertu, leurs actes, et on forme le désir sincère de les mettre en pratique et de les demander à Dieu. On connaît aussi ce que l'on doit penser des choses créées selon la loi divine et les règles de la foi, c'est-à-dire que l'on comprend que l'on n'en doit tenir aucun compte, que par rapport à Dieu, et en tant qu'elles servent de degrés pour parvenir à lui. On voit

que la jouissance des créatures ne laisse dans le cœur que la vide, l'inquiétude, le remords, et qu'elle conduit à la damnation ceux qui les aiment par préférence aux biens éternels, seuls capables de nous rendre heureux.

Le don de conseil guide sûrement dans la conduite que l'on doit tenir, en faisant toujours prendre le bon parti avec prudence au milieu des doutes et des perplexités qui se présentent souvent, et en dictant les moyens les plus propres pour remplir ses devoirs et arriver à la perfection. On voit ceux qui l'ont regu; on les voit se comporter en toutes les occasions avec une prudence plus céleste qu'humaine; savoir, se décider à propos dans les difficultés qui se rencontrent, choisir ce qui convient mieux à la gloire de Dieu et à leur propre perfection, n'agir jamais inconsidérément, ni avec précipitation, ou par l'instinct des passions aveugles; ne point se livrer aux excès qui sont des extrémités vicieuses, même en matière de vertu, mais se conduire par la discrétion qui écarte les faux pas et les illusions.

Par le don de piété, on se porte vers Dieu et à tout ce qui concerne son saint culte, avec un singulier respect et une dévotion toute affectueuse. On se consacre au service divin, et l'on embrasse sans réserve, et avec une vive ardeur, tout ce qui peut y avoir rapport. Posture

respectueuses , humiliations , adorations profondes , cérémonies , pratiques , rien ne paraît petit , ou minutieux , de tout ce que l'Église ordonne , ou permet , comme propre à honorer Dieu , à augmenter son culte , à contribuer à la décence , ou à la majesté de son service , quand on a reçu le précieux don de piété.

Le don de force élève l'ame et lui inspire un courage héroïque pour surmonter les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu , et pour soutenir les combats qu'il y a à soutenir contre soi-même , ou contre les autres. C'est par ce don que l'on méprise généreusement toutes les répugnances de la nature , que l'on résiste avec fermeté aux plus violentes tentations , que l'on se rend supérieur à toutes les considérations humaines , quand il s'agit de souffrir pour les intérêts de Dieu , ou d'en soutenir les droits sacrés. C'est ce don qui fait trouver des délices et de la joie dans les travaux les plus pénibles et les pénitences les plus austères , dans les opprobres et les humiliations , dans les persécutions et les souffrances , dans les actes de toutes les vertus les plus contraires à la chair et aux sens.

Le don de crainte consiste dans une appréhension filiale d'offenser Dieu , ce père si bon , si tendre , et en même temps si puissant et si saint. On craint de lui déplaire , parce qu'on l'aime ; on veille attentivement sur soi-même , pour ne rien faire qui

puisse blesser ses yeux divins ; on s'applique à se purifier de plus en plus par la chaste crainte d'offenser la jalouse délicatesse de l'époux céleste ; on évite avec soin les moindres fautes , et l'on ne manque pas de réparer aussitôt celles qu'on a eu le malheur de commettre. Telle est la nature du don de crainte , et tels sont ses salutaires effets.

DORA , ou DOR , ville très-puissante des Chananéens , dont Josué vainquit le Roi , comme les autres qui s'étaient ligués contre le peuple de Dieu. (*Josué*, c. 12 , 23.) Elle était située sur la côte de la mer Méditerranée , entre Césarée et le mont Carmel. Elle échut en partage à la demi-tribu de Manassé , en-deçà du Jourdain. (c. 17 , v. 11.) Les anciens Grecs , Hécatee , Scylax et d'autres , que Plume a suivis , l'appellent Doron ; Joseph en fait une ville de Phénicie , parce que de son temps on comprenait sous ce titre toute la côte maritime jusqu'à Gaza. On dit Dora au neutre pluriel , ou au féminin singulier ; on a dit aussi Dorus. On ne voyait plus que ses ruines au commencement du second siècle , et elle n'était pas encore rebâtie à la fin du quatrième ; peut-être est-ce pour cette raison qu'on n'y trouve point d'évêques avant la fin du cinquième. Voici ceux qui y ont siégé :

1. Fidus , ordonné en 484 , ou 485. Il mourut avant l'an 518.

2. Barachius , assista sous Justin 1<sup>er</sup> au concile de Jean , patriarche de Jérusalem où celui

de Chalcédoine fut reçu par ordre de l'Empereur.

3. Jean, souscrivit en 536 à un autre concile de Jérusalem qui condamna Anthime et les ennemis du concile de Chalcédoine.

4. Étienne, que Sophroné<sup>1er</sup>, patriarche de Jérusalem, envoya vers l'an 634 à Rome, pour demander du secours contre l'hérésie des Monothélites. Il parut jusqu'à trois fois devant le pape Théodore et ses successeurs, et Martin<sup>1er</sup> tint en sa présence le concile de Latran, auquel il souscrivit en 649.)

5. Zacharie.

DORAT, *Doratum*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située dans la petite ville du même nom, et qu'on appelait aussi autrefois Scotorie, *Scotorium*, dans la Marche, sur la Sèvre, à dix lieues de Limoges. On ignore précisément dans quel temps et par qui elle a été fondée. Les uns attribuent cette fondation à Hugues Capet, en 987; les autres à Boson, comte de la Marche; et d'autres enfin au grand Clovis, après la victoire que ce prince remporta sur Alaric, roi des Goths. L'Église de Dorat fut desservie d'abord par des chanoines qui embrassèrent la règle de saint Augustin, et qui furent ensuite sécularisés, leur chef ayant conservé le nom d'abbé. Ce Chapitre était composé d'un abbé, d'un doyen, d'un chantre, de douze chanoines, et de sept ou huit titulaires du bas-chœur; il avait sa justice

particulière dont les appellations ne ressortissaient point à la sénéchaussée de la ville, mais, par un privilège particulier, étaient portées directement au parlement de Paris et au présidial de Guéret, pour les matières qui étaient au-dessous du premier et du second cas de l'édit. Dorat dépendait de Limoges pour le spirituel. (La Martinière, *Dictionn. géogr. Gallia christ.*, tom 2, col. 549.)

DORCAS, femme surnommée *Tabitha* en syriaque (*Act.*, 9, 36. Voyez TABYTHÉ).

DORCHESTER, *Durnovaria*, *Danum*, *Dortia*, *Dorcestria*, ville autrefois épiscopale en Angleterre, au confluent de Lis et du Tam qui forment la Tamise, et qui n'est plus qu'un méchant village dans le comté d'Oxford. Son évêché, érigé l'an 621 par un démembrement de celui de Lichfield, fut transféré en 1085 à Lincoln où il est encore présentement. (Voyez LINCOLN.)

DORDA, musicien fameux, de la race des Lévités, fils de Mahol. (3. *Reg.*, 4, 31.)

DORÉ (Pierre), docteur de Paris, de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Orléans, vers l'an 1500, et prit l'habit de l'Ordre dans le couvent de Blois, vers l'an 1514. Il fut licencié de Sorbonne en 1532, et gouverna long-temps le collège de Saint-Jacques, en qualité de régent des études. Il se distingua surtout par ses talents pour la chaire, qu'il fit briller à Paris, aussi bien que dans les principales villes du

royaume, et par son zèle contre les hérétiques qu'il ne cessa de combattre de vive voix et par écrit. Il fut aussi prédicateur et confesseur de Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, fille du duc de Vendôme, son épouse. Le roi Henri II, la Reine et toute la famille royale l'écoutaient volontiers, et il eut l'honneur de leur dédier quelques uns de ses ouvrages. Il mourut à Paris le 19 mai 1559, et il laissa : 1° *Paradoxa ad profligandas hæreses ex D. Pauli apostoli epistolis selecta, ineluctabilibusque sanctorum Patrum firmata testimoniis*, 1543, in-8°. 2° *Adunatio præcipuarum materialium sparsim contentarum in diversis locis epistolarum D. Pauli apostoli*, etc. à Paris, 1555 et 1557, in-16. 3° *Les Allumettes du feu divin*, etc., à Paris, 1538, in-16. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Cologne en 1611, sous le titre de *Scintillæ divini amoris*. 4° *Anticalvin*, etc., à Paris, 1551, in-8°. Le père Doré a encore fait un grand nombre d'autres ouvrages de piété, dont on peut voir la liste dans le père Échard, tom. 2, pag. 204, *Script. Ord. Prædic.*

DORÈS, chevaliers dorés, *Equites aurati*. Chevaliers d'Angleterre, ainsi nommés, parce qu'on leur donne des éperons dorés pour marque de chevalerie.

DORHOFF (Bernard), Allemand, fleurit vers le commencement du dix-septième siècle,

et laissa : 1° *Démonstration des blasphèmes de l'Eglise calvinistique*, touchant les trois premiers articles du Symbole catholique, contre Conrad Vorstius, à Munster en Westphalie, 1608. 2° *Démonstration que les Calvinistes ne sont point de la confession d'Augsbourg*, ou frères des Luthériens, contre Vorstius, ibid. 3° *Le Miroir de la Jeunesse*, ibid., en 1615. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1858.)

DORIEU (sœur Marie), de Saint-Basile, religieuse de l'Assomption, a donné des réflexions chrétiennes sur les Psaumes qui composent l'Office de la sainte Vierge, 1686, in-12.

DORIGNI (le père Jean), jésuite. On a de lui, 1° *La vie du révérend père P. Canisius*, de la compagnie de Jésus; in-12, à Paris, chez Pierre Giffart, 1707. 2° *La Vie du père Antoine Possevin*, de la même compagnie; à Paris, in-12, chez Jean Musier, 1712. 3° *L'histoire de la Vie de S. Remy*, archevêque de Reims, apôtre des Français, et des différentes translations de son corps, avec des notes et des dissertations; à Paris, chez Jean-André Cailleau, 1714, in-12. 4° *La Vie du révérend père Edmond Auger*, de la compagnie de Jésus, confesseur et prédicateur de Henri III, roi de France et de Pologne, où l'on voit l'histoire de l'établissement des jésuites en France, depuis le règne de Henri II jusqu'à celui de Henri-le-Grand; à Lyon, chez Nicolas

de Ville, 1716, in-12. (*Journal des Savans*), 1708, pag. 238 de la première édition, et 213 de la seconde; 1712, pag. 273 de la première édit., et 241 de la seconde; 1714, pag. 599 de la première édit., et 522 de la seconde; 1716, pag. 581 de la première édition.)

**DORINGK**, ou **THORINGK** (Matthias), cordelier allemand, était né à Kiritz, bourg du district de Pregnitz, dans la Marche de Brandebourg où il embrassa, étant encore fort jeune, la vie monastique, dans l'Ordre de Saint-François. Après y avoir fait ses études avec succès, tant en philosophie qu'en théologie, il se rendit fort recommandable, non-seulement par ses prédications, mais encore par la profession des saintes lettres, à Erfurt, et par celle de la théologie à Magdebourg, qui lui furent confiées, et dont il s'acquitta heureusement. Outre cela on le fit ministre de son Ordre dans la province de Saxe; et il était déjà revêtu de ce poste honorable en 1431, lorsque le landgrave de Thuringe qui le considérait beaucoup, lui écrivit plusieurs lettres, pour le charger du soin de la réforme des franciscains déchaussés d'Eisenac. Vers le même temps, il fut envoyé en qualité de député au concile de Bâle, par la partie de son Ordre qui adhéra à ce concile; et l'on ne sait pas bien au juste si ce fut alors, ou douze ans plus tard, qu'il fut élevé au généralat de son Ordre. L'ano-

nyme publié par Madérus est pour le premier de ces sentimens; mais Wadingue, le meilleur bibliothécaire de l'Ordre de Saint-François, est pour le second. *In schismate*, dit-il, *sub Eugenio Quarto, et Felice Quinto, Bernæ apud Helvetios, anno 1443, electus contra fas generalis minister*. Soit que Doringk eût été dégradé de sa charge de général, soit qu'il s'en fût désisté de lui-même, il ne la garda que six ans; et après s'être démis de son ministériat de Saxe, à Northausen, en 1461, il alla passer le reste de ses jours dans son monastère de Kiritz. Il s'y donna tout entier à la méditation et à l'étude, et ce fut là probablement qu'il composa la plupart des écrits qu'il nous a laissés. Il y mourut en 1494, ou peut-être même plus tard, dit Casimir Oudin, mais sans aucune preuve. Les lettres par lesquelles le landgrave de Thuringe le chargea de la réforme des franciscains d'Eisenac, et qui sont bien certainement de l'année 1431, prouvent qu'il était déjà d'un certain âge pour lors. Doringk se donne lui-même pour témoin oculaire de faits arrivés en 1421; et s'il fut élevé au généralat de son Ordre dès l'an 1431, comme le soutient l'anonyme publié par Madérus qui paraît le mieux instruit, il n'est nullement probable qu'il ait continué à écrire jusqu'en 1494, ou 1498, puisqu'il faudrait, dans cette supposition, qu'il eût vécu jusqu'à cent neuf, ou cent

quatorze ans. On doit donc avancer sa mort, et peut-être même jusqu'à l'an 1464, comme le prétend très-judicieusement M. Mencken. Ses écrits sont, 1° un ample commentaire sur le prophète Isaïe, *super Esaiam prophetam opus grande*, que nous ne connaissons que par le témoignage de l'anonyme de Madérus (*Anonymi centuriæ scriptorum insignium academiae Leipsiensis, Wittenbergicæ, et Francosurtanæ ad Oderam, à J. Madero editæ, Helmenstadii, apud Henn. Mullerum, 1660, in-4°, signat. 1.*) 2° Des répliques aux objections de Paul de Burgos, contre les Postilles de Nicolas de Lira, *Replicæ adversus Paulum Burgensem*, quel'anonyme et Wadingue intitulent à peu près l'un comme l'autre, *Defensorium Postillæ Nicolai de Lira contra Paulum Burgensem, additiones videlicet in vetus et novum Testamentum*. Le père Le Long, *Biblioth. sacr.*, t. 2, p. 703, ne nous donne qu'une très-fausse idée de cet écrit, en l'intitulant mal à propos ainsi : *Replicæ ad Postillam Nicolai de Lira et ad additiones Pauli Burgensis*. Cet ouvrage se trouve dans presque toutes les éditions des Postilles de Nicolas de Lira sur l'Écriture-Sainte, et dans quelques unes de celles de la Glose ordinaire de Walafridus Strabo, sur le même livre, de même que celui de Paul de Sainte-Marie, évêque de Burgos, antagoniste de Doringk, qui, selon Richard Simon, « n'était

» pas assez savant dans la cri-  
 » tique, ni dans la langue hé-  
 » braïque, pour juger les diffi-  
 » cultés qui étaient entre Nicolas  
 » de Lira et Paul de Burgos.  
 » Aussi n'y a-t-il presque dans  
 » tout son ouvrage que des em-  
 » portemens et des marques  
 » d'ignorance. » (Richard Si-  
 mon, *Histoire critique du vieux  
 Testament*, pag. 415.) Cepen-  
 dant, ajoute le même écrivain,  
 dans son Histoire critique des  
 commentateurs du nouveau Tes-  
 tament, pag. 484, « il ne laisse  
 » pas de lui répondre quelque-  
 » fois assez sagement. » Comme  
 Doringk avait attaqué saint Tho-  
 mas d'Aquin en divers endroits  
 de ces répliques à Paul de Bur-  
 gos, Diego de Daeça, religieux  
 de l'Ordre de Saint-Dominique,  
 alors évêque de Zamora, et de-  
 puis archevêque de Séville et de  
 Tolède, s'éleva contre lui, et lui  
 opposa un ouvrage intitulé :  
*Didaci de zæ, Ord. Præd., episc.  
 Zamorensis, defensorium doc-  
 toris Angel. S. Thomæ Aquina-  
 natis, contra invectivas Mat-  
 thiæ Dorinck in replicationibus  
 contra Paulum Burgensem su-  
 per Bibliam*, imprimé à Séville,  
 chez Meynard Ungut et Stanis-  
 las, Polonais, en 1491, in-4°,  
 et réimprimé à Paris, chez Ber-  
 thold Remblot, en 1514, in-4°. 3° Un commentaire en un seul  
 livre sur les livres des Sentences,  
*Super Sententiarum libros, li-  
 ber 1.* L'anonyme de Madérus  
 est le seul qui en parle, signat. 1.  
 4° *Appellatio doctoris Matthiæ  
 Dorinck contra Magdeburgen-*



*sem episcopum* qui se conserve en manuscrit dans la bibliothèque de l'académie de Leipsick. 5° Une collection de diverses pièces de Droit canonique, intitulée : *Liber perplexorum ecclesiæ*. C'est un recueil des principaux écrits de ce temps-là, publiés pour et contre la primauté, ou la supériorité du pape et du concile, comme le remarque M. Mencken, *Præfat. ad Scriptor. rer. Germanic.*, p. 2. Le père Jacob n'en parle pas dans son Catalogue des Écrivains pour et contre l'autorité des papes, qui fait la deuxième partie de sa *Bibliotheca pontificia*. 6° Un recueil de sermons, *Sermones tam ad populum quam ad clerum*, dont il n'est parlé que par l'anonyme de Madérus. 7° Un ouvrage historique, intitulé : *Chronica brevis et utilis ex speculo historiali Vincentii, et aliorum historicorum collecta, et continuata à Matthia Doringk, Ord. Minor.*, usque ad annum 1494. Cet ouvrage se conserve en manuscrit dans la bibliothèque de l'académie de Leipsick. Casimir Oudin prétend que c'est le *Chronicon Nurembergense*, imprimé à Nuremberg, chez Antoine Koberger, en 1493, en grand in-fol., avec quantité de figures gravées en bois, et qui fut réimprimé depuis avec quelques augmentations; à Augsbourg, chez Jean Schensperger, en 1497, en plus petit in-fol., et avec de plus petites figures, de même en bois. Quoi qu'il en soit, Oudin se trompe

lorsqu'il affirme que l'édition de Nuremberg, en 1493, est la première, puisqu'il y en avait déjà eu une en 1472, in-fol., en latin et en allemand; à Ulm, en 1486, en très-grand in-fol.; et cette traduction a été réimprimée à Nuremberg, chez Antoine Koberger, en 1433, en très-grand in-fol., de même. 8° Un ouvrage historique, qui n'est que la continuation de celui d'un autre auteur. Il est intitulé : *Continuatio chronici Theodorici Engelhusii, ab anno 1420, usque ad annum 1498, ex Codice manuscripto bibliothecæ academicæ Leipsiensis descripta*, et imprimée dans le Recueil des historiens d'Allemagne, de Jean Burchard Mencken, art. 1, tom. 3. Doringk s'y attache particulièrement aux affaires de Thuringe, de Misnie et de Brandebourg; et son ouvrage est parsemé de traits assez curieux. Il y censure avec beaucoup de vivacité, et même avec trop d'aigreur, les vices des grands de son temps, sans épargner, ni les empereurs, ni les électeurs ecclésiastiques, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. 9° Le dernier ouvrage de Doringk est une dialectique. (Possevin, in *Appar. sacr.*, t. 2. Casimir Oudin, *Comment. descript. eccles.*, tom. 3. Wadingue, *descript. Ord. Minor.* pag. 255. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Franc.*, tom. 2, pag. 351 et 352. Prosper Marchand, *Dictionn. histor.*, t. 1, pag. 216 et suiv.)

**DORISI** (Jean), de Mouzon, jésuite, entra dans la société en 1606, âgé de vingt-un ans, et mourut le 12 mai 1657. On a de lui, 1° Défense de saint Augustin contre le faux Augustin de Jansénius, à Paris, 1651. Réfutation du Cathéchisme de la Grace, *ibid.* 3° La Pratique de la Confession sacramentelle, tirée de saint Augustin, *ibid.* 1652. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2173.)

**DORIVAL** (le père), jésuite, a donné une nouvelle édition de l'Abbrégé de l'histoire de France, par le père Daniel, jésuite, augmentée des vies de Louis XIII et de Louis XIV, in-12, 12 vol., imp. à Paris en 1750.

**DORLAND** (Pierre), prieur de la chartreuse de Zéelhem, dans le diocèse de Liège, près de Diest où il mourut en odeur de sainteté, à l'âge de cinquante-huit ans, le 21 ou le 25 août 1507, a composé une chronique de son Ordre, que le père Théodore Pétréus a augmentée; plusieurs vies de Saints; des sermons et panégyriques des Saints; un dialogue du vice de propriété des Moines; plusieurs dialogues sur différentes matières morales, et d'autres ouvrages de dévotion. On a une édition des œuvres de cet auteur, à Cologne, en 1608. (Pétréus, *in Biblioth. Cartus.* Valère-André, *Biblioth. belg.* Possevin, *in App. sacr.* Le Mire, *in Auct.*)

**DORLÉANS** (le père Pierre-Joseph), jésuite, mort en 1698.

On a de lui, 1° La Vie du père Spinola, de la compagnie de Jésus, in-12, à Paris, chez Est. Michallet. 2° La Vie du bienheureux Louis de Gonzague, de la même compagnie, in-12, à Paris, chez le même. 3° L'Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam, et de la dernière révolution de cet État, in-12; à Paris, chez Daniel Horthemels, 1690. C'est une histoire agréable par la diversité des aventures, et édifiante du côté de la religion. 4° L'Histoire des Révolutions d'Angleterre, depuis le commencement de la monarchie, in-4°, trois tomes imprimés à Paris, chez Claude Barbin, 1693 et 1694. 5° La Vie de Marie de Savoie, reine de Portugal, et de l'infante Isabelle, sa fille, in-12, à Paris, chez Pierre Ballard, 1696. 6° La Vie du bienheureux Stanislas Kotska, novice de la compagnie de Jésus, in-12, à Paris, chez Joseph Mongé, 1612. 7° L'Histoire des Révolutions d'Espagne, depuis la destruction de l'empire des Goths jusqu'à l'entière et parfaite réunion des royaumes de Castille et d'Aragon en une seule monarchie, 3 vol. in-4°, publiés suppléés corrigés et augmentés par les pères Rouillé et Brumoi, de la même compagnie, à Paris, chez Rollier fils, 1734.

**DORMANS.** On appelle les sept dormans, sept martyrs d'Éphèse, parce qu'après avoir confessé Jésus-Christ devant le tribunal du proconsul, à Éphèse, sous le

règne de l'empereur Dèce, l'an 250, ils furent enfermés dans une caverne proche d'Éphèse, avant ou après leur mort, et découverts sous Théodose-le-Jeune; ce qui a été appelé du nom de sommeil et de réveil. Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire des sept Dormans, dont le reste est une fiction. (Tillemont, *Mém. eccl.*, tom. 3, *Persécution de Dèce*. Baillet, tom. 2, 27 juillet qui est le jour de leur mémoire chez les Latins.) Les Grecs en font Mention dans leur ménologe le 4 août et le 22 octobre.

**DORMANS** de Tours et d'Allemagne. On trouve l'histoire des sept Dormans de Tours, à la fin des œuvres de saint Grégoire de Tours, dans une lettre adressée à Sulpice, évêque de Bourges. Cette lettre passe pour une pièce supposée, et cette histoire pour une fable. Il faut porter le même jugement, selon Baronius, de l'histoire des sept Dormans d'Allemagne, dont parle Paul, diacre (liv. 1, cap. 3) qui ne sont pas différens de ceux de Tours. (Baillet, t. 3, 4 novembre.)

**DORMANS**, ou **CONDORMANS**, ainsi nommés parce qu'ils couchaient tous pêle-mêle, le frère avec la sœur, le père avec la fille, la mère avec le fils, étaient disciples de Maître de Tolède, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et qu'on ne connaît que par sa doctrine obscène. Il paraît qu'il était juif d'origine, et qu'il se retira en Allemagne, au voisinage de Colo-

ne où il fit bâtir une espèce de château, auquel il donna le nom de Synagogue. Ce fut là qu'il forma la secte infâme des Condormans, vers l'an 1233. Grégoire ix écrivit aux princes d'Allemagne pour détruire ces impies, et la justice en condamna plusieurs au feu, par les instances de Conrad, inquisiteur-général de l'Ordre des Frères-Mineurs, qui fut assassiné par les partisans d'un riche seigneur qu'il avait trouvé infecté des erreurs des Dormans. (Sponde, à l'an 1233, n. 12. Le père Pinchinat, *Dictionn. des Hérés.*, au mot **DORMANS**.)

**DORMIR**, s'endormir, se prend dans l'Écriture : 1° pour le sommeil du corps; 2° pour le sommeil de l'âme, la *langueur*, la *lâcheté*; 3° pour le sommeil de la mort. (*Jérém.*, 51, 39. *Daniel*, 12, 2. *Joan.*, 11, 11.) 4° Dormir se prend aussi pour le commerce d'un homme avec une femme : les filles de Loth *dormirent avec leur père*. (*Génèse*. 19, 33.)

**DORNA** (Bernard), jurisconsulte du treizième siècle, natif de Provence, enseigna la jurisprudence civile et canonique avec beaucoup de réputation. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité de *Libellorum conceptionibus*. (Trithème.)

**DORKREL D'EBERHERTZ** (Jacques), théologien luthérien, né à Luxembourg, le 23 août 1743, fut ministre à Holdensadt, et quitta cet emploi pour ériger une imprimerie à Luxem-

bourg. Il devint prévôt de Gulzow, dans la Poméranie ultérieure en 1690; mais il quitta encore cette dignité peu de temps après en avoir été revêtu, et se retira à Hambourg. Il mourut le 25 octobre 1704. On a de lui : *Specimen bibliorum harmoniorum. Biblia historico-harmonica, sive opus divinæ consonantiæ integrum. Vitæ curriculum. Jesu Tractatus contrapariarum utilitatis habentes conciones ecclesiasticas, disputationes.* Plusieurs disputes sous le nom de Cordesius à Verimont, contre Samuel Schelwig, docteur en théologie, ministre et recteur à Dantzick. *Politia amoris verè christiana et summè beata. Epistolæ curiosæ*, sous le nom de Polymusius. (Moréri, édit. de Hollande, 1740, et de Paris, 1759.)

DORNIBERG (Thomas), Allemand, né à Memmingen, vivait encore en 1579. Il fut docteur en Droit, et avocat du consulat de Spire. On a de lui un extrait des ouvrages de saint Jérôme, sous le titre d'*Areola suavissima ex salutiferis floribus operum S. Hieronimi*, etc., imprimé à Rome en 1472, in-fol. (Oudin, in *Comment. de script. eccl.*, tom. 3.)

DORNMEYER (André-Jules), né à Lauwenstadt, dans le duché de Brunswick, fut fait recteur de l'école illustre de Berlin, après avoir été adjoint de la Faculté de philosophie à Hall. Il mourut le 26 octobre 1717, à l'âge de quarante-trois ans. Il

écrivait purement et assez élégamment en latin. Il est auteur des ouvrages suivans : *Lexicon minus; Philologia biblica; Dissertatio de vitioso Ciceronis imitatore*; et de plusieurs autres traités et dissertations, entre autres, *Emphaseologia sacra*. Il a donné aussi quelques autres livres à l'usage des écoles, et une édition de l'ouvrage de Vorstius, de *Latinitate selecta, vulgò neglecta*. (Moréri, édition de Hollande, 1740, et de Paris, 1659.)

DOROSTORUM, appelée aussi *Dorostolum*, ville épiscopale de la Mœsie inférieure, au diocèse de Thrace, sous Martyropole. Elle était assez célèbre du temps des Romains. Les Bulgares l'appelèrent *Dristia*. On la nomme aujourd'hui Silistrie. Son évêque a les honneurs métropolitains, dès les premiers temps du christianisme. On y voit un grand nombre de martyrs. Voici ses évêques :

1. Dasius, martyr, dont la fête est marquée au 20 novembre dans le Martyrologe romain. Il souffrit sous Dioclétien.

2. Jacques, s'opposa à l'ouverture du concile d'Éphèse jusqu'à la venue des Orientaux. Il écrivit pour la défense de Nestorius, et fut déposé, même du sacerdoce, par ce concile.

3. Monophile, souscrit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

4. Léon, siégeait en 1147.

5. Caliste, était au concile de Ferrare et de Florence. Il abjura

depuis l'union, vers l'an 1440.

6. Parthénus, entre les évêques qui déposèrent le patriarche Joasaph, en 1564.

7. Antoine, assista au concile de Constantinople en 1638 où les erreurs de Cyrille Lucaris furent condamnées.

8. Macaire, souscrivit la réponse du patriarche Denis sur les erreurs des calvinistes, en 1672.

9. Athanase, fit imprimer à Tervich, dans la Valachie hongroise, la Panoplie d'Euthyme de Zygadème, en caractères grecs, en 1710, comme le remarque Fabr., *Bibl. græc.*, t. 7.

10. Hiérothée, surnommé Comnène, de Constantinople, savant en toutes sortes de langues, après avoir beaucoup voyagé, nous donna l'Histoire du mont Athos, en grec vulgaire. Il mourut à Bucharest en Valachie, en 1719, après y avoir fait imprimer le livre de *Officiis*, du sérénissime prince et vaivode de Valachie, Nicolas-Alexandre Maurocordatus.

11. Séraphim, siégeait en 1720, et même en 1721.

DOROTHÉE, prêtre, ou, selon quelques modernes, évêque de Tyr, confessa deux fois Jésus-Christ sous le règne de Dioclétien, et fut martyrisé l'an 362, sous Julien l'Apostat, étant âgé de cent sept ans. On lui attribue un Abrégé historique de la vie des prophètes, des apôtres et des soixante et douze disciples de Jésus-Christ, qui est un ouvrage plein de mensonges

et d'ignorance. Mais, et l'auteur et l'ouvrage sont supposés. Il faut substituer au prétendu martyr, évêque de Tyr, auteur ecclésiastique, saint Dorothee de Tyr, prêtre de l'Eglise d'Antioche, célèbre pour sa science et sa vertu, dont Eusèbe parle au chapitre 37 du 7<sup>e</sup> livre de son histoire, et qui vivait sur la fin du troisième siècle. (Baronius. Henschénius. Du Gange, *Additions à la Chronique paschale. Cave, Biblioth. eccl.* Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 5. Le père Janning, dans la *Contin. de Bolland.*, au mois de juin, tom. 1, Baillet, tom. 2, 5 juin.)

DOROTHÉE, gouverneur des pages de la chambre de l'empereur Dioclétien, ou, selon d'autres, son grand-chambellan, après avoir souffert, avec une constance héroïque, des tourmens très-cruels, fut enfin étranglé pour le nom de Jésus-Christ. Il eut pour compagnons Gorgone, Pierre, Lucien et beaucoup d'autres eunuques et officiers de la chambre de l'Empereur, qui souffrirent à Nicomédie, vers la fin de mars, ou le commencement d'avril de l'an 303. La fête de saint Dorothee est marquée au 9 septembre dans le Martyrologe d'Adon, et le romain moderne. (Eusèbe, liv. 8, *Hist.*, ch. 1 et 6. Lactance, de *Mortib. persecutor.*, c. 15, et *Instit.*, lib. 5. Rufin, lib. 8, cap. 6. Tillemont, *Mémoires eccl.*, tom. 5. Baillet, tom. 3, 9 septembre.)

DOROTHÉE (saint), dit le

*Thébain*, à cause de la ville de Thèbes, lieu de sa naissance, qui a donné le nom à la Thébaïde, quitta sa province et se retira en Égypte pour y servir Dieu. Après avoir passé quelques années sous la discipline et dans la compagnie des maîtres de la vie spirituelle, il s'enferma dans une caverne proche du désert des Celles, ou Cellules, à deux ou trois lieues de celui de Nitrie, et à une distance presque égale de la ville d'Alexandrie. Là, il ne mangeait que six onces de pain par jour, avec une petite poignée d'herbes ou de légumes, et il ne buvait que de l'eau en très-petite quantité; il ne couchait pas même sur une natte, et n'étendait point les jambes pour dormir. Il employait tout le jour à ramasser des pierres pour bâtir des cellules à ceux qui n'en pouvaient bâtir, et la nuit il faisait des paniers, ou des cordes avec des feuilles, ou des écorces de palmier pour vivre. On croit qu'il mourut vers la fin du quatrième siècle. Il ne faut pas le confondre avec le prêtre Dorotheë, autre solitaire du même temps qui vivait dans une caverne près de la ville d'Antinoë, en basse Thébaïde, à qui la jeune Mélanie envoya cinq cents écus dont il n'en prit que trois pour ses besoins. (Pallade, dans sa *Lausiacque*. Sozom., l. 6, c. 20. Baillet, t. 3, 9 septembre.)

**DOROTHÉE** (saint), archimandrite, ou abbé en Palestine, passa, dans sa première jeunesse, d'une extrême aversion

pour l'étude, à un amour qui tenait de la fureur, et qui l'empêchait de goûter aucun plaisir hors de ses livres. Il entra dans le monastère de Saint-Sérède, près de la ville de Gaze en Palestine, où on lui donna pour directeur Jean, surnommé *le Prophète*, disciple de saint Barsanuphe. Il fit de si grands progrès sous un tel maître, que personne n'était ni plus humble, ni plus mortifié, ni plus détaché, ni plus fervent que lui. Il avait aussi une charité universelle qui lui faisait préférer les avantages des autres aux siens propres. La charge d'infirmier qu'on lui donna, lui attira l'envie et les injures de quelques frères, qui firent éclater sa patience et sa douceur. Il sortit du monastère de Sérède après la mort de Jean son maître, et en bâtit un autre près de Gaze et de Majume, qu'il gouverna jusqu'à la fin du sixième siècle qu'il mourut. Son nom ne se trouve ni dans le Ménologe des Grecs, ni dans le Martyrologe des Latins. Il est auteur d'un traité ascétique, composé de vingt-trois Doctrines, ou Sermons, qu'on trouve dans l'*Actuarium* de la Bibliothèque des Pères, de l'an 1624, sous ce titre : *Doctrinae seu sermones de vita recte et pie instituendâ*, et qui ont été traduits de grec en latin, par Hilarion Véronéo, et Balthazard Corder. Le style en est simple, mais pieux. Il y a aussi quelques lettres courtes de Dorotheë, (Bollandus, 23 février. Bulteau,

*Hist. monast. d'Orient*, liv. 4, chap. 9. Le père Janning, dans la continuation de Bollandus, 5 juin. M. de Rancé, abbé de la Trappe, *Vie de saint Dorothee*. Dupin, septième siècle. Baillet, tom. 3, 9 septembre.)

DOROTHÉE ( saint ), surnommé *le Jeune*, abbé grec, sur les bords du Pont-Euxin, vint au monde dans le dixième siècle à Trébizonde, ville célèbre de Cappadoce. Ses parens qui étaient des plus qualifiés de la province, ayant voulu le marier de bonne heure, il s'enfuit secrètement; et, après avoir erré en divers lieux, il s'arrêta à Amise, ville aux extrémités du Pont et de la Paphlagonie, sous la direction d'un serviteur de Dieu, nommé Jean, qui bâtissait le monastère de Genne. Sa vertu le fit élever au sacerdoce, et pendant soixante-deux ans qu'il vécut étant prêtre, il dit la messe tous les jours. Il bâtit un monastère appelé *Chiliocom*, au village de Chilie sur le bord du Pont-Euxin, du côté de la Bithynie, sous la règle de saint Arsène, sur laquelle il enchérit. Il fut honoré du don des miracles et de prophétie dès son vivant. Se voyant près de sa fin, sans aucune maladie, il distribua aux pauvres la moitié de ce qui se trouva dans le monastère, visita les cellules, assembla les Frères, fit sa confession publique, demanda pardon de ses péchés; puis se couchant contre terre, comme pour dormir, il rendit l'ame sans effort, ni apparence de dou-

leur, dans l'onzième siècle de l'Eglise. Sa vie, écrite par Jean, évêque d'Euchaïte, ou Théodorople dans le Pont, qui paraît avoir été son disciple, et qui vivait au moins fort peu de temps après lui, se trouve en grec dans le recueil de Bollandus, au 5 de juin; avec la traduction et les remarques du père Janning. (Baillet, tom. 3, 9 septembre.)

DOROTHÉE ( sainte ), vierge d'Alexandrie, résista courageusement aux sollicitations de Maximin Daïa qui en voulait à sa pudeur et à sa religion. N'ayant pu être ébranlée par les caresses ni par les menaces de cet empereur, elle fut dépouillée de tous ses biens, et bannie du pays l'an 306, ou 311. Rufin, qui nous apprend que cette illustre vierge s'appelait Dorothee, diffère d'Eusèbe qui en parle au liv. 8, chap. 14 de son Histoire, en ce qu'il dit qu'elle quitta d'elle-même ses biens et sa maison pour se soustraire à la brutalité de Maximin, et se retira secrètement d'Alexandrie avec quelques serviteurs affidés, et une fille, sa confidente. (Baillet, tom. 1, 6 février.)

DOROTHÉE, vierge et martyre en Cappadoce, n'ayant pu être forcée à épouser un homme mortel, ni à adorer les idoles, fut mise entre les mains de deux femmes nommées *Christe* et *Caliste* qui, ayant été chrétiennes, étaient retournées à l'idolâtrie, afin qu'elles la pervertissent comme elles. Mais, bien loin de

la gagner, elles se laissèrent négocier elles-mêmes à la foi par la force de ses discours, et la devancèrent dans la gloire du martyre. Le magistrat de Césarée, nommé Sabrice, ou Fabrice, ordonna qu'elle seraient brûlées vives en présence de Dorothee qu'il fit battre ensuite cruellement, étendue sur le chevalet. Il lui fit encore brûler les côtés avec des torches ardentes, et la condamna à perdre la tête. Comme on la menait au supplice, un avocat nommé Théophile lui dit, en raillant, de lui envoyer des fleurs et des fruits du jardin de son époux, quand elle serait avec lui. Elle le lui promit; et un peu avant que de mourir, elle lui envoya trois roses et trois pommes; ce qui fut cause qu'il se convertit, et qu'il endura le martyre. La ville de Rome croit avoir le corps de sainte Dorothee dans l'église de son nom, bâtie au quartier de delà le Tibre, et tous les ans, au 6 février, jour de sa fête, on y bénit des pommes en mémoire de celles qu'elle envoya à Théophile. Les actes de sainte Dorothee, quoique anciens et rapportés en partie au chap. 25 du livre des Louanges de la Virginité, fait par S. Aldhelme, évêque anglais, mort en 709, ces actes n'ont point d'autorité parmi les sçavans. ( De Tillemont, *Mém. eccl.*, vol. 5. Baillet, tom. 1, 6 février. )

DORPIUS ( Martin ), Hollandais, savait les langues, les belles-lettres et la théologie. Il

fut docteur de Louvain où il enseigna assez long-temps. Il mourut jeune le 31 mai 1525, et fut enterré aux Chartreux de Louvain où l'on voit son éloge, que Erasme, qui était son ami particulier, fit graver sur son tombeau. On a de lui un discours sur l'Assomption de la Vierge, un panégyrique de saint Paul, une lettre à Erasme contre son Éloge de la Folie, etc. ( Barland, in *Elog. duc. Brabant. Le Mire, in Elog. belg.*, et de *script. sac. sexti decimi*. Valère - André, *Bibl. belg.* )

DORTMONT, ou TROYMON, ville anseatique d'Allemagne, dans le comté de La Marck, *Tremontia*. Elle est sur la rivière d'Empser, à six ou sept lieues de Munster. Il y eut un concile l'an 1005, sur la discipline. Nous n'en avons point les Actes. ( Hardouin, tom. 6. )

DORTOIR, *dormitorium*. Le dortoir est une galerie divisée en plusieurs cellules où les religieux habitent et dorment. On voit, par le chapitre 22 de la règle de saint Benoît, que les anciens dortoirs n'étaient pas tous divisés par cellules. C'étaient de grandes salles communes où il y avait plusieurs lits éloignés les uns des autres de quatre ou cinq pieds, où les religieux couchaient. ( Moléon, *Voyag. liturg.*, pag. 136. )

DORYLÉUM, ville épiscopale de la Phrygie salutaire, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnade, connue, dit Étienne, du temps de Démosthènes,



se nomme aujourd'hui *Tradurile*, selon Leunclavius. Pline dit que les Doryléens étaient parmi les peuples de Phrygie, voisins de la Mysie, à laquelle on les attribuait du temps de Strabon. Toutes les Notices la mettent dans la Phrygie salataire, ou occidentale. Voici les évêques qu'on sait y avoir siégé :

1. Athénodore, au concile de Nicée.

2. Eusèbe, n'étant qu'avocat, s'éleva contre Nestorius, traitant sa doctrine d'hérésie sabellienne; fait évêque de Dorylée, il condamna Eutyches dans le concile de Constantinople, auquel présidait Flavien. Dioscore d'Alexandrie le déposa l'année suivante dans le faux concile d'Éphèse; mais il fut rétabli par le pape saint Léon, et vint au concile de Chalcédoine où il se porta accusateur de Dioscore. Il souscrivit à ses décrets.

3. Thalasse, à la relation du concile de Constantinople au patriarche Jean, à l'occasion de Sévère d'Antioche, et de plusieurs autres hérétiques.

4. Genethlius, au cinquième concile général.

5. Léonce, aux canons *in Trullo*.

6. Ignace, au huitième concile général.

7. Paul, à celui où Photius fut rétabli. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 838.)

DORYMINI, père d'un certain Ptolémée, homme considérable, que Lysias, général du

roi de Syrie, envoya avec des troupes pour ruiner le pays de Juda. (1. *Machab.*, 3, 38.)

DOSITHÉE, qui se disait prêtre et de la race de Lévi, porta en Égypte l'épître nommée *Purim*, c'est-à-dire, le livre d'Esdras traduit en grec. On ne sait pas bien qui est ce Dosithée (*Esther*, 11, 1.) Selon Josephé (*contr. Appion.*, l. 2), Dosithée apporta le livre d'Esther à Alexandrie l'an 4537 de la période julienne, du monde 3827; avant Jésus-Christ 173; avant l'ère vulg. 177.

DOSITHÉE, un des officiers des troupes de Judas Machabée, fut envoyé pour forcer la garnison que Timothée avait laissée dans la forteresse de Characa, dans le pays des Tubiénien. (2. *Mach.*, 12, 19.) On ne sait si c'est le même dont il est parlé au trente-cinquième verset du même chapitre.

DOSITHÉE, fut le maître de Sadoc, et le chef des Saducéens, selon saint Jérôme, dans son Dialogue contre les Lucifériens. Hégésippe, dans Eusèbe, liv. 4, ch. 12, dit que Dosithée fut associé de Simon le magicien, et que n'ayant pu devenir chef des docteurs juifs, comme il le souhaitait, il se jeta dans le parti des Samaritains, et y forma une secte qui porta son nom. Cette secte faisait profession d'une grande austérité dans le manger, et d'une grande pureté. Dosithée mourut de faim dans une caverne où il s'était volontairement enfermé. (Saint Épi-

phane, *hæres.* 13. *Dosith. Vay.*  
DOSITHÉENS.)

DOSITHÉE (saint), religieux en Palestine au sixième siècle, fut élevé tout jeune, soit comme page, soit comme parent, chez un des principaux officiers de l'armée de l'Empereur qui l'aimait tendrement. Ayant oui parler un jour de Jérusalem qu'on appelait la ville sainte, il obtint la permission d'y faire un voyage avec un intime ami du seigneur chez qui il demeurerait. Étant à Gethsémani, il fut si touché d'un tableau de l'enfer dont une dame inconnue lui fit l'explication, qu'il se retira dans le monastère de Saint-Sérice où on lui donna saint Dorothée pour maître. Cet habile directeur usa de ménagement envers lui, pour ce qui était des austérités que pratiquaient les autres religieux; mais il lui apprit l'humilité, la simplicité, l'obéissance et un renoncement parfait à sa propre volonté, qui firent son caractère particulier. Il servait les malades avec tant de vigilance, de douceur et de charité, que sa vue seule les consolait et les récréait au plus fort de leurs maux. Au bout de cinq ans il tomba malade du poumon, et persévéra également à se renoncer en tout, refusant de prendre ce qu'il désirait le plus, ne faisant rien de son propre mouvement, jusqu'à sa mort qui fut très-paisible après de longues et cruelles souffrances. Ce n'est que depuis le seizième siècle, que le nom de

saint Dosithée paraît dans les Martyrologes, et il n'est pas encore dans le romain. Sa vie, écrite par un autre disciple de saint Dorothée, se trouve dans Bollandus, et en abrégé au commencement des instructions ascétiques de saint Dorothée, son maître. (Baillet, tom. 1, 23 février.)

DOSITHÉENS, disciples d'un certain Dosithée, chef d'une faction parmi les Samaritains. Il traitait injurieusement les patriarches et les prophètes, et voulait se faire passer pour le Messie prédit par Moïse. Il corrompit plusieurs exemplaires du Pentateuque hébreu-samaritain, et composa plusieurs livres contraires à la loi de Dieu. Saint Jérôme, dans son Dialogue contre les Lucifériens, et quelques autres, font vivre Dosithée avant Jésus-Christ. Origène, et Scaliger après lui, prétendent qu'il n'a vécu qu'au temps des apôtres. Les Dosithéens s'abstenaient de manger de tout ce qui était animé, et observaient le sabbat avec tant de superstition, qu'ils demeuraient dans la place et dans la posture où ce jour les surprenait, sans remuer jusqu'au lendemain. Ils ne se mariaient qu'une fois, et plusieurs d'entre eux gardaient le célibat toute leur vie. Tous les historiens parlent assez brièvement de Dosithée, et saint Épiphane est celui qui en parle plus au long, *hæres.* 14. Mais tout ce qu'on dit de lui et de sa secte ne paraît pas bien certain aux criti-

ques. (Dupin, *Bibliothèque des Aut. eccl. des trois premiers siècles.*)

DOSMA DELGADO (Rodéric), naquit à Badajoz en Espagne, l'an 1533. Il fut chanoine de cette ville où il mourut en 1607. Il savait les langues, surtout les orientales, et a laissé des ouvrages latins sur les Psaumes, le Cantique des cantiques, les Évangiles, etc. (Nic. Antoine, *Bibl., hisp.*)

DOT, *dos*, est le bien que la femme apporte au mari, et qu'elle met en sa puissance, pour le posséder et en jouir pendant le mariage, à l'effet d'en soutenir les charges. La femme n'en conserve que la propriété durant la vie de son mari qui en perçoit les fruits, qui a droit d'administrer les biens dotaux de sa femme, et d'agir en justice pour les recouvrer contre ceux qui en sont détenteurs, ou débiteurs. Pour la femme, elle ne commence à jouir de sa dot qu'après la mort de son mari; et pendant qu'il vit, elle ne peut agir en justice de son autorité privée, pour la conservation, ou le recouvrement de ses droits dotaux, si elle n'est séparée de biens, ou que son mari ne l'autorise, ou qu'à son refus elle ne soit autorisée par la justice.

La dot peut consister en meubles, ou en immeubles, ou en argent comptant. Si elle consiste en argent comptant, ou en meubles, ou immeubles, estimés à un certain prix par le contrat, elle devient propre au

mari qui est alors débiteur de la somme, ou du prix de l'estimation.

Généralement parlant, les biens dotaux de la femme, consistant en tous ses biens présents et à venir, ou en ses seuls biens présents, ou seulement dans une partie, ne peuvent être aliénés, ni hypothéqués, ni assujétis à une servitude par le mari, quand même la femme y consentirait. Il y avait cependant des coutumes en vertu desquelles cette aliénation était permise, lorsque la femme était autorisée de son mari à y consentir.

Le revenu des biens dotaux appartient au mari; mais si le profit qu'il retire n'est pas de la nature des fruits, comme s'il vendait les matériaux d'une maison qui serait tombée, et qu'il ne serait, ni utile, ni nécessaire de rebâtir, la somme qu'il retirerait serait un capital en augmentation de la dot.

Les lois romaines permettent en certains cas l'aliénation de la dot en tout, ou en partie. Quelques coutumes n'en admettent que deux; savoir, la pressante nécessité de fournir des alimens nécessaires à sa famille, et la délivrance du mari qui serait en prison, ou en esclavage.

Le père doit constituer la dot de sa fille. Si la fille n'a plus de père, ou qu'elle soit hors de sa puissance, elle se la constitue elle-même. Si une fille, même émancipée, a des biens propres maternels, ou autres, pour lesquels son père lui tient lieu de

tuteur, ou de curateur, et que son père lui assigne une dot sans exprimer si c'est de ses propres biens, ou de ceux de sa fille, il est censé la lui avoir constituée sur ses propres biens; et alors cette dot revient au père, si elle vient à mourir sans enfans. Ce droit de réversion appartient aussi à l'aïeul, ou autre ascendant, de même qu'à la mère. Les autres parens, ou étrangers qui constituent la dot, n'ont pas le même droit de réversion, s'ils ne se le sont expressément réservé par le contrat. Le père même ne l'a pas, s'il a doté sa fille d'autres biens que des siens propres. Il y a des pays où si la dot donnée par le père vient à périr, quoiqu'il n'y ait pas de sa faute, il est obligé de donner une seconde dot, si le mari n'était pas solvable lors du mariage.

Le mari entre dans quatre engagements à cause de la dot de sa femme. Par le premier, il doit porter toutes les charges du mariage. Par le second, veiller à la conservation des biens dotaux. Par le troisième, restituer la dot, le cas arrivant, lorsque la femme meurt sans enfans avant le mari, lorsque le mariage est déclaré nul, lorsque, après que la dot est délivrée, le mariage n'est pas accompli, et, par une suite nécessaire, lorsque le mari vient à mourir avant la femme. Par le quatrième, il demeure responsable d'une dette dotale lorsqu'il l'a dénaturée.

Le mari, et les héritiers après

sa mort, ont droit de se faire rembourser toutes les dépenses faites pour la conservation et l'amélioration des fonds dotaux. Quant aux dépenses ordinaires et journalières pour la culture et perception des fruits, le mari doit s'en rembourser sur les fruits mêmes; si les réparations périssent par un cas fortuit, le remboursement n'en est pas moins dû. Quant aux dépenses faits pour le plaisir, ou la curiosité, il n'est dû aucun remboursement.

Les intérêts de la dot courent naturellement de droit et sans aucune demande au profit de la femme, à compter du jour du décès du mari, parce qu'après la dissolution du mariage, la dot doit servir pour nourrir la femme.

La dot est présumée payée au mari quand le mariage a duré dix ans, pendant lesquels le mari (majeur) n'a pas fait de diligence pour contraindre les parens qui la devaient; alors la présomption du paiement autorise la femme et ses héritiers à la répéter contre son mari et contre ses héritiers, quand même il n'y aurait point de quittances. Telle était du moins la jurisprudence des arrêts rapportés par Chopin sur la coutume de Paris; par Louet, lettre D, numéro 9; par Brodeau, etc. Il en était autrement quand le mariage n'avait pas duré dix ans.

Lorsque, par le contrat de mariage, il est accordé un terme pour payer la dot, les dix ans

ne courent que du jour de l'échéance du terme, parce que la dot ne devient exigible que dans ce moment.

Lorsqu'un père, une mère, ou autre personne qui promet une dot, ne la donne pas *de suo*, et qu'au contraire elle est donnée en paiement d'une dette, d'un legs, ou d'une légitime, l'action pour le paiement de la dot étant alors subrogée au lieu d'une autre, elle ne doit pas se prescrire par un moindre temps que cette autre action : c'était l'espèce d'un arrêt qui fut rendu le 7 juin 1636.

La prescription de dix ans n'a pas encore lieu contre l'action en paiement d'une dot promise par un étranger.

Quoiqu'en général les créanciers soient en état d'exercer tous les droits de leur débiteur, on n'admet pourtant pas ceux de la femme à répéter sa dot contre le mari, quand il n'y a point de quittance, après dix années, comme elle y est elle-même admise. Ils ne peuvent exiger du mari, ou de ses héritiers, le paiement de la dot de la femme, qu'en prouvant qu'elle lui a été payée; c'est ce que la cour a jugé par un arrêt rendu sur les conclusions de M. l'avocat-général Talon, le 30 août 1661, rapporté dans le recueil intitulé, les Notables Arrêts du Parlement, arrêt 67. (Voyez les annotateurs de Duplessis.)

La femme, ni ses héritiers, ne peuvent pas non plus répéter sa dot contre son mari, ou ses hé-

ritiers après dix ans de mariage, lorsque la femme avait elle-même promis d'apporter sa dot à son mari, et qu'elle ne l'a pas fait, ou lorsque, dans les dix années, elle est devenue héritière de celui qui l'avait dotée, parce que dans ces cas le mari n'est point en faute, au moyen de ce qu'il n'a pas pu poursuivre sa femme qui était en sa puissance. (Denisart, *Collect. de Jurisprud.* au mot, Dot.)

La dot promise au mari par les parens n'est pas présumée acquittée à l'égard de la femme au bout de dix ans; et si elle accepte la communauté, il lui est dû à ce sujet une indemnité. Mais si le mari s'est doté lui-même, la femme survivante ne peut pas demander à ses héritiers qu'ils prouvent la réalité du paiement. Quand la dot a été fournie par les père et mère conjointement, elle est censée fournie par chacun pour moitié; et lorsqu'il s'agit de partager les biens de l'un de ceux qui l'ont dotée, moitié s'impute sur la succession, si le contrat de mariage n'a rien dit de contraire. (Ibid.)

La femme qui a promis de doter ses enfans, conjointement avec son mari, n'est pas libérée de son obligation par une renonciation à la communauté; son engagement est permanent; et si même la dot promise par les deux conjoints avait été payée sur les effets de la communauté, la veuve qui renoncerait serait dans ce cas obligée

d'indemniser la communauté sur ses propres. (Ibid.)

La femme et ses héritiers ont hypothèque sur les biens du mari pour la restitution de la dot, du jour du contrat de mariage; cette hypothèque remonte à la même époque pour toutes les autres sommes principales que le mari touche pour la femme, et qui lui adviennent par succession, donation, legs, ou autrement, postérieurement au mariage. Cette hypothèque de la femme pour sa dot, et autres sommes touchées par le mari, est préférable à celle qui naît du mariage pour le douaire, non-seulement parce que la dot est dans l'objet des parties la première de toutes les conventions, mais encore parce qu'il est juste que la femme étant obligée de confier sa dot à son mari, elle ait toutes sortes de sûretés pour la pouvoir répéter. (Ibid.)

En pays coutumier la femme n'avait aucun privilège sur les meubles et effets mobiliers de son mari, pour la restitution de sa dot, et autres reprises et conventions matrimoniales, c'était une créance ordinaire pour laquelle elle venait à contribution avec les autres créanciers, dans les coutumes où les meubles n'étaient pas susceptibles d'hypothèque. (Ibid.)

DOT INOFFICIEUSE, est celle qui est excessive et qui empêche les autres enfans d'avoir leur légitime dans la succession de leurs père et mère. Ces avantages exorbitans sont, comme les dona-

tions inofficieuses, réductibles *ad legitimum modum*.

DOT, ou DOTATION RELIGIEUSE, était l'argent qu'une fille donnait pour être religieuse dans un monastère, et qui devait être employé à sa nourriture et à son entretien.

Il n'a jamais été défendu, ni simoniaque, de donner de ses biens aux monastères où l'on fait profession religieuse, pourvu que ces sortes de donations soient libres et volontaires, et qu'elles ne se fassent ni comme prix, ou en considération de la vêtue, ou de la profession, ni avec stipulation, soit de la part de ceux ou de celles qui se font religieux ou religieuses, soit de la part des monastères qui admettent les uns ou les autres. Mais il a toujours été illicite et simoniaque d'exiger de l'argent, ou tout autre bien temporel, soit pour la vêtue, soit pour la profession. Ces sortes d'exactions ne sont autre chose qu'une véritable simonie condamnée par le droit naturel et par le droit ecclésiastique.

1°. Ces sortes d'exactions sont une simonie condamnée par le droit naturel, parce que l'état religieux est une chose spirituelle, puisque ceux qui embrassent cet état se dévouent et se consacrent entièrement à Dieu et à son service. Or, c'est une simonie réprouvée par le droit naturel que d'exiger quelque bien temporel pour une chose spirituelle.

2°. Ces mêmes exactions ne

sont pas moins condamnées par le droit ecclésiastique, par les conciles et les souverains pontifes.

Le deuxième concile de Nicée, et le septième général, tenu en 787, s'explique en ces termes :

« Le crime exécrationnable de l'avarice » est devenu si commun dans » l'Église, que beaucoup de personnes qui passent pour religieuses s'abusent jusqu'à oublier la loi de Dieu, et que » l'on donne de l'or pour entrer dans les saints Ordres, ou » pour faire profession de la vie » religieuse..... Si donc une abbesse est convaincue de ce désordre, qu'elle soit chassée de son monastère, et reléguée » dans quelque autre pour y faire » pénitence »

Un autre concile général, et qui est le quatrième de Latran, ne s'explique pas avec moins de force. « Puisque, dit le concile, » *can. 64*, la corruption de la » simonie s'est tellement répandue parmi la plupart des religieuses, qu'à peine en reçoivent-elles aucune au nombre » de leurs sœurs, sans traiter à » prix d'argent, et qu'elles tâchent de couvrir ce désordre, » du prétexte de la pauvreté, » nous défendons que cela arrive » davantage ; et, de plus, nous » ordonnons que si quelque religieuse tombe à l'avenir dans » ce désordre, tant celle qui » aura reçu, que celle qui aura » été ainsi reçue, soit chassée » du monastère, sans espérance » de rétablissement, et renfer-

» mée en quelque endroit où » la règle soit plus rigoureusement observée, pour y faire » une pénitence perpétuelle..... » Nous ordonnons que la même » chose sera observée à l'égard » des moines et des autres religieux. »

Les papes n'ont point pensé autrement que les conciles sur ce point. Innocent III, dans une lettre qu'il écrivit à l'archevêque de Cantorbéry, parle en ces termes : « Vous avez reconnu, dans » la visite que vous avez faite » de votre diocèse, que la simonie s'est répandue dans les » maisons religieuses, de sorte » que plusieurs y ont été reçus » à prix d'argent, au lieu qu'ils » devaient y avoir été reçus gratuitement. Vous me demandez donc quelle conduite vous » devez tenir..... Nous vous répondons que vous devez punir » avec toute la sévérité des saints » canons, tant ceux qui auront » donné de l'argent, que ceux » qui l'auront reçu. » (*Décrét.*, l. 5, tit. 3, de *Simon.*, c. 30.)

Urbain V, dans une décrétale adoptée et renouvelée depuis par Grégoire XI, traite d'abus détestable, de demander soit directement, ou indirectement, ou d'exiger des personnes qui font profession dans la vie religieuse, de l'argent, des bijoux, des repas, ou toute autre chose, quand même ce serait pour l'appliquer à des usages pieux. Il défend, sous peine d'excommunication, de le faire à l'avenir, permettant seulement de recevoir

avec action de grâces ce que les personnes offriront volontairement, par une libéralité pleine et entière, et toute paction cessante. (*Extr., c. 51, de Simon.*)

Mais, dira-t-on, la pauvreté des couvens n'est-elle pas une raison suffisante pour autoriser ces sortes d'exactions? Le concile de Trente, voulant obvier à cet inconvénient, a ordonné que dans les monastères, tant d'hommes que de femmes, soit qu'ils possèdent des biens-immeubles, soit qu'ils n'en possèdent pas, on n'admettra pas à l'avenir un plus grand nombre de personnes qu'on n'en peut faire commodément subsister du revenu qui appartient au monastère, ou des aumônes qu'on y fait ordinairement. (*Sess. 25, de Regular, cap. 3.*)

Mais, dira-t-on encore, faudra-t-il donc refuser impitoyablement tous les sujets surnuméraires, lorsque toutes les places des numéraires seront remplies, quoique ces sujets qui se présentent aient une vocation marquée?

Nous répondons qu'il sera permis de les recevoir en ce cas, aux conditions suivantes :

1. On ne fera, ni pacte, ni stipulation avec les sujets qui postulent, ni avec leurs parens. On leur représentera seulement que le monastère étant pauvre et hors d'état de les pourvoir et de les entretenir, on les recevra, s'ils veulent donner ce qui est nécessaire pour leur nourriture et pour leur entretien.

2. On ne leur demandera qu'une pension viagère, laquelle ne durera qu'autant de temps que le monastère ne pourra nourrir et entretenir le sujet sans s'incommoder.

3. Si les parens aiment mieux se libérer par une somme une fois payée, que de demeurer chargés d'une pension viagère, on peut acquiescer à leur volonté.

4. Soit qu'on accepte une pension viagère, ou une somme une fois payée, on doit régler son intention, en sorte que l'acceptation ait pour motif le besoin du monastère, et non pas la vêtue, ni la profession du sujet.

5. On ne peut, ni faire payer la dot en tout, ou en partie, avant que la novice soit reçue à profession, ni même stipuler cette dot, ni en faire un contrat, ni en convenir de parole avant ce temps. Plus, il est des auteurs fort éclairés qui soutiennent que la crainte que les parens ne soient de mauvaise foi après la profession, ne peut autoriser l'usage de les lier par un contrat, (avant la profession), s'il s'agit de dots, ou de sommes une fois payées, parce qu'il n'est jamais permis de les stipuler. On peut seulement, quand on a de justes défiances de la sincérité des parens, consentir qu'ils se lient par une pension viagère, par un acte qui suive celui du Chapitre où la novice a été admise, et qui précède sa profession. Si les parens, après la profession, veulent éteindre la pension (créée pré-



cédemment ) par une somme une fois payée, on ne doit pas s'y opposer. (*Voyez saint Thomas, in-4, dist. 25, quest. 3, art. 3, ad. 4; Van Espen, Dissert. canon. de vitio simoniæ, pag. 2, cap. 4, § 11; M. Hermant, dans son Traité de la Conduite canonique de l'Église pour la réception des filles dans les monastères, imprimé en 1670; à Paris, chez Savreux; les principes de la perfection chrétienne et religieuse, tom. 2, pag. 378; et suiv. Cet ouvrage a paru à Paris en 1748, chez les veuves Rondet et Labottière, et chez Jean Desaint et Charles Saillant.*)

**DOTHAÏM**, ou **DOTHAÏM**, ou **DOTHAN** (hébr., *le rit ou la loi*.) Ville à quatre lieues de Samarie, vers le septentrion. Les frères de Joseph étaient à Dothaïm, lorsqu'ils le vendirent à des marchands Ismaélites qui venaient de Galaad (*Genèse, 37, 17.*)

**DOUAIRE.** C'est une certaine portion de biens que le mari assigne à sa femme en se mariant, pour en avoir l'usufruit pendant sa viduité, quand elle survit, et les laisser en mourant à ses enfans.

Il y a deux sortes de douaire, savoir, le douaire préfix, ou conventionnel, et le douaire coutumier.

Le douaire préfix, ou conventionnel, est celui qui provient de la convention des parties; il se prend sur tous les biens du mari indistinctement, acquêts, conquêts, ou propres, et consiste dans une rente, ou une somme d'ar-

gent, ou une terre qui est affectée à la femme.

Le douaire coutumier est celui qui est établi et réglé par coutume, sans aucune convention des parties; il consiste presque, selon toutes les coutumes, dans l'usufruit d'une certaine portion des immeubles du mari, et il a lieu quand on n'a point stipulé de douaire préfix. Autrefois dans la coutume de Paris, le douaire coutumier était la moitié des héritages que le mari tenait et possédait au jour des épousailles et bénédiction nuptiale, et de ceux qui lui étaient échus depuis et pendant le mariage, en ligne directe, soit à titre de donation, de legs, ou de succession. (*Art. 248.*)

Selon plusieurs coutumes, comme celle de Paris, le douaire, soit coutumier, soit préfix, était accordé aux femmes pour en jouir, à compter du jour du décès du mari, sans qu'elles fussent assujéties à en demander la délivrance, et il ne devait cesser que par leur trépas. Il y avait des endroits où le douaire n'était dû qu'après la consommation du mariage, et d'autres aussitôt après la célébration. (*De Ferrière et Denisart, au mot DOUAIRE.*)

**DOUBLE LIEN.** On nomme double lien la parenté qui subsiste entre ceux qui sont parens du côté de père et de mère, comme sont les frères germains. Plusieurs coutumes appelaient à la succession de certains biens les parens qui avaient le double lien, par préférence à ceux qui n'étaient joints au défunt que d'un-

côté; d'autres coutumes ne parlaient pas du double lien, et d'autres le rejetaient. Entre les coutumes qui admettaient le double lien, il y en avait qui le limitaient aux frères et sœurs, comme Poitou, art. 265, et Saint-Quentin, art. 150; d'autres, comme Tours, art. 289, l'étendaient aux frères et sœurs, et à leurs représentans; d'autres, comme Dreux, art. 90, Orléans, art. 330, l'admettaient entre les oncles, tantes, neveux et nièces.

DOUBLET (Jacques), bénédictin, doyen de l'abbaye de Saint-Denis en France, a donné l'histoire chronologique pour la vérité de saint Denis Aréopagite, apôtre de France, à Paris, 1646.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Rouen l'an 1652, entra dans la société en 1668. On a de lui, 1<sup>o</sup> Instruction pour les nouveaux Catholiques, à Paris, 1685, et depuis plusieurs fois. 2<sup>o</sup> Réponse à ce qu'on avait écrit contre cet ouvrage en Hollande, *ibid.*, 1687. 3<sup>o</sup> Traité de l'usage du Calice, ou de la Communion sous les deux espèces, *ibid.* 4<sup>o</sup> Lettres de Controverse à des ministres, *ibid.* 5<sup>o</sup> Histoire du Nestorianisme, avec un Traité de la Divinité de Jésus-Christ, *ibid.*, 1693. 6<sup>o</sup> Addition à cette histoire où l'on fait voir quel a été l'usage de l'Eglise dans la condamnation des livres, et ce qu'elle a exigé des fidèles à cet égard, à Paris, 1705. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, page 2742.)

DOUDEAUVILLE, *Dudellivilla*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Bologne. Elle dépendait de la congrégation d'Arouaise, et fut fondée, dit-on, en 1099, par les barons du lieu où elle était située, et qui porte le même nom de Doudeauville. Ce monastère ayant été détruit par les guerres, il n'y resta plus, ni religieux, ni lieux réguliers. On y nommait cependant encore avant nos troubles un abbé commendataire, qui en percevait les revenus, et qui était patron de la cure.

DOUJAT (Jean), doyen des docteurs régens de la Faculté de Droit en l'Université de Paris, et premier professeur du Roi en Droit canon, naquit à Toulouse d'une famille de distinction, et descendait de Louis Doujat qui fut le premier avocat-général que le grand-conseil ait eu vers l'an 1515. Jean fut reçu de l'Académie Française en 1650, et devint historiographe latin de Sa Majesté, et premier précepteur de monseigneur le Dauphin, ce qui lui donna occasion de composer un abrégé de l'Histoire grecque et romaine, traduite de Velleius Paterculus, avec les supplémens tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, accompagné d'une Chronologie, Paris, 1679 et 1708, in-12, et de donner une bonne édition de Tite-Live, pour l'usage de monseigneur le Dauphin, enrichie de notes très-savantes. On a encore de cet auteur, 1<sup>o</sup> *Præ-*

*notiones canonicæ et civiles*, qui est son meilleur ouvrage. 2° L'Histoire du Droit canonique, Paris, 1666, 1677 et 1685, in-12. 3° L'Histoire du Droit civil. 4° Des Éloges en petits vers français des personnes illustres de l'ancien Testament, 1688, in-8°. 5° Chron. des papes, des conciles, etc., Paris, 1688, in-12. 6° Les Institutions du Droit canonique de Lancelot, avec des notes, Paris, 1685, 2 vol. in-12. 7° Un discours latin, intitulé : *De Eucharistia, pace spirituali, sanctisque nuptiis christianorum*, in-4°, 1660. 8° *Specimen Juris ecclesiastici apud Gallos recepti*, Paris, 1671, 2 vol. in-12. 9° Géographie historique et politique, selon M. l'abbé Lenglet. Tous ces ouvrages firent à M. Doujat des protecteurs puissans, et lui acquirent l'estime des savans avec des pensions considérables de la Cour, du clergé, et de MM. les chanceliers de France, dont il employa le superflu au soulagement des pauvres, se contentant pour lui-même d'une honnête subsistance. Il mourut à Paris le 27 octobre 1688, âgé de soixante-dix-neuf ans.

DOULTREMAN (Pierre), jésuite, né à Valenciennes en Hainaut, entra jeune dans la société où il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et de réputation. Il mourut à Valenciennes le 25 avril 1656, à l'âge de soixante-cinq ans. Outre l'Histoire de Valenciennes, composée par son père

Henri Doultreman, mais revue par lui, augmentée et enrichie de la vie de l'auteur, on a de ce jésuite, 1° *Tabulæ vitarum cæm beatorum tum illustrium virorum societatis Jesu*, à Douai, 1622, in-8°. 2° Traité des dernières croisades, pour le recouvrement de la Terre-Sainte, auquel est ajoutée la vie de Pierre Lhermite, chef et conducteur des premières croisades, à Valenciennes, 1632, in-12. Le même, auquel est ajoutée une suite généalogique de Lhermite, seigneur de Souliers, in-12, à Paris, 1645. 3° *Constantinopolis belgica, sive de rebus gestis à Balduino, et Henrico Imperatoribus Constantinopolitanis, ortu Valatiansibus Belgis, libri quinque. Accessit de excidio Græcorum liber singularis; cum uberibus ad utrosque notis*, etc., à Tournai, 1643, in-4°. 4° *Amor increatus in creaturas effusus*, en cinq livres in-fol., à Lille, 1652. 5° Plusieurs traductions françaises; comme de la vie du père Joseph Anchieta, du père Canisius, l'un et l'autre jésuites, etc. (Valère-André, *Bibl. belg.*, édit. de 1739, in-4°, t. 2, p. 997.)

DOUTE, *dubium*. Le doute est la suspension d'un esprit flottant entre deux opinions contraires, sans pencher vers l'une plus que vers l'autre, et sans savoir à laquelle il doit se déterminer. 1° Il y a un doute purement spéculatif qui regarde les choses qui n'appartiennent point aux mœurs; un doute spéculatif qui regarde une chose prise en gé-

néral ; comme si je doute s'il est permis de peindre ou de graver un jour de fête ; un doute pratiquement pratique , selon le langage de l'école qui regarde une chose considérée en particulier et avec toutes ses circonstances , comme si je doute s'il m'est permis de peindre actuellement un jour de fête pour la décoration de l'Église. 2° Le doute est positif ou négatif. Il est positif , lorsqu'on a des raisons également fortes pour croire qu'une chose est permise , ou défendue : il est négatif , lorsqu'on n'a 'point de raison , ni pour croire qu'une chose est permise , ni pour croire qu'elle est défendue. 3° Il y a un doute de droit , par lequel on est incertain s'il y a une loi qui commande , ou qui défend une chose ; et un doute de fait , par lequel on est incertain si l'on a commis l'action défendue , ou omis celle qui est commandée ; par exemple , si on a mangé gras le vendredi , ou manqué à la messe le dimanche. Ainsi le doute de droit tombe sur la réalité de la loi , et le doute de fait sur la réalité de l'action , ou de la chose contraire à la loi. (Voy. CONSCIENCE.)

DOUZI, petite ville de France en Champagne, *Dusiacum*, ou *Dupdeciacum*. Elle est située sur la rivière de Chiers, à une lieue et demie de Sedan , au diocèse de Reims. Il s'est tenu deux conciles à Douzi : le premier l'an 871 où Hincmar , évêque de Laon , fut déposé ; le second l'an 874 , contre les mariages inces-

tureux et les déprédations des biens de l'Église. (Regia, 24. Labbe , 9 , Hard. , 6.)

DOUZIEME, *duodecima, vespere, vespertinae preces*. On appelait autrefois vêpres, la douzième , ou les douzièmes , parce qu'on les disait douze heures après le soleil levé , comme on appelait prime l'office qui se disait au lever du soleil ; tierce , celui qui se disait à la troisième heure depuis le lever du soleil ; sexte , celui qui se disait six heures après le soleil levé ; none , celui qui se disait à la neuvième heure depuis le lever du soleil. (Chastelain.)

DOWNE, ville d'Irlande , dans l'Ultonie citérieure , capitale du comté de ce nom. On croit que c'est l'ancienne *Dunum*, cité des *Volantiens*. Elle est située à l'extrémité du lac de Cone , sur la pente d'une montagne. Les Hibernois y mettent un siège épiscopal vers le commencement du sixième siècle qui fut uni à Conner en 1441. La ville est peu de chose présentement , excepté qu'elle a conservé le droit de députer au parlement. Le comté de Downe qui a pris son nom de cette ville , est le long de la mer d'Irlande , entre les comtés d'Antrim et de Louth. Les anciens l'ont connue sous celui de *Lécalie*. (Corneille.)

#### Évêques de Downe.

1. Saint Cailan , à la fin du cinquième siècle.
2. Saint Ferguse , originaire des rois d'Hibernie , mort le 30

de mars 583, auquel succéda :

3. Malachie O-Morgaib, archevêque d'Armach. (*Voy. Armach.*) Il mourut le 2 novembre 1148.

4. Malachie II, assista en 1152 au concile assemblé par le cardinal Papéron, et mourut en 1175.

5. Gelase, mourut la même année.

6. Malachie III, en 1177, mort en 1201.

7. Radulphe, élu en 1202, siégea onze ans.

8. Thomas, siégea au moins jusqu'en 1237.

9. Ranulphe, mourut en 1253, et le siége vaqua quelques années.

10. Renault, archidiacre de Downe, siégea sept ans, et fut transféré à Clon en 1265.

11. Thomas Lindelle qui avait déjà été élu en 1258, fut réélu. Le Roi y donna son consentement le 5 novembre 1266. Il siégea environ dix ans.

12. Nicolas, élu en 1276, mourut après avoir siégé environ vingt-huit ans, en 1304.

13. Thomas Kittel, mort en 1313.

14. Thomas Brigh, ordonné en 1314, mourut en 1327.

15. Radulphe de Kilmessan, cordelier, siégea vingt-quatre ans, et mourut en 1353.

16. Richard Calf, nommé par Innocent VI, mourut en 1365.

17. Guillaume, nommé par Urbain V, siégea environ 3 ans.

18. Jean Logan, archidiacre, mort au commencement de son pontificat.

19. Richard Calf II, mort en 1386.

20. Jean Ross, élu en 1387, mourut en 1394.

21. Jean Dongan, moine bénédictin, évêque de Londonderry, transféré par Boniface IX, fut mis en possession le 26 juillet 1395, et mourut en 1412.

22. Jean Cely, du même Ordre, ordonné en 1413, fut déposé en 1441. Ce siége fut alors uni à celui de Conner.

DOXAPATER, ou DOXOPATER (Jean), Sicilien dont on ne connaît, ni le lieu de la naissance, ni le temps où il a vécu, a écrit : *De universa Christi œconomia ; de secundo Adam Christo ; de vita spirituali et angelica ; in Aphthonii progymnasmata*. Il a aussi écrit contre toutes les hérésies. (Octave Gaëtan, *Isagoge ad Hist. sacr. sicil.*, cap. 42.)

DOXOLOGIE. Ce terme veut dire glorification, et l'on appelle doxologie le verset *Gloria Patri*, etc., que l'on récite à la fin de chaque psaume, et par lequel on rend gloire à la très-sainte Trinité. Les Grecs distinguent deux doxologies ; la grande qui est notre *Gloria in excelsis*, parce qu'il commence en grec par le mot *δοξα*, c'est-à-dire, gloire ; et la petite qui est notre *Gloria Patri*, etc. Saint Basile, dans le livre du Saint-Esprit, cap. 27 et 29, dit que c'était un usage très-ancien dans l'Eglise de chanter à la fin du jour, *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit*. On trouve des vestiges

de la doxologie, dans les actes du martyre de saint Ignace où ceux qui les écrivirent ajoutent à la fin : « Nous vous avons marqué le jour et le temps de sa mort, afin que nous puissions nous assembler (*tous les ans*) pour honorer son martyre au temps où il a souffert, dans l'espérance de participer à la victoire de ce généreux athlète de Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire et la puissance est au Père avec le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. » Les fidèles de Smyrne, dans la lettre qu'ils écrivirent à ceux de la ville de Philomèle, touchant le martyre de saint Polycarpe, rendent gloire aux trois personnes de la sainte Trinité en ces termes : « Unissons-nous aux apôtres et à tous les justes de l'Église du ciel et de celle de la terre ; et bénissons tout d'une voix Dieu le père tout-puissant ; bénissons Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Sauveur de nos âmes, le maître de nos corps et le pasteur de l'Église universelle ; bénissons le Saint-Esprit, par qui toutes choses nous ont été révélées. » Les Ariens inventèrent dès l'an 341 trois autres doxologies favorables à leurs erreurs : 1° Gloire soit au Père par le Fils dans le Saint-Esprit ; 2° Gloire soit au Père dans le Fils et le Saint-Esprit ; 3° Gloire soit au Père et au Fils dans le Saint-Esprit. (Théodoret, *Hist.*, lib. 2, c. 14. Philostorge, lib. 3, cap. 13. Goar, in *Eucholog.* Du Cange, *Glossar. græcit.* Dom Ceillier,

*Hist. des Aut. Sacr. et ecclés.*, tom. 1, pag. 667 et 697.)

DOYEN. Ce mot vient de *Decanus*, qui se disait chez les Romains de celui qui présidait à dix soldats, ou du juge d'une dizaine. Il y avait deux sortes de doyens dans l'Église, ceux des cathédrales, ou collégiales, et ceux des curés, qu'on appelle doyens ruraux. Quoique les doyens fussent la première dignité dans la plupart des Chapitres, cela ne leur appartenait pas par le Droit commun, mais par la coutume qui réglait leur juridiction et toutes leurs fonctions. (Glose sur le chap. *ex parte*, extr. de Cleric. *non resident.*, verb. *Officio*. Glose sur la pragmatique *quo tempore*, etc. § *Super his*, verb. *Decanus*.) Selon le Droit commun, le doyen d'un Chapitre devait être pris de *gremio capituli*, suivant cette maxime, *unus de gremio tantum potest eligi et promoveri ad decanatus dignitatem*. Régulièrement parlant, les doyens présidaient au Chapitre, prononçaient les conclusions capitulaires à la pluralité des suffrages, faisaient l'office aux fêtes solennelles, en l'absence, ou au défaut des évêques, avaient inspection sur le chœur, les mœurs des chanoines, la discipline et le règlement de l'Église ; mais ils étaient sujets à la juridiction des évêques, à moins qu'il n'y eût titre, ou possession contraire. Lorsque les fonctions curiales étaient attachées à leur dignité, ils ne pouvaient les exercer valablement, ni licitement

sans la permission de l'évêque diocésain, ou du pape. (De Sainte-Beuve, tom. 1, cas 209.)

Les doyens ruraux succédèrent aux corévêques, dont l'office était de veiller sur les paroisses de la campagne; mais ils n'avaient plus d'autres fonctions que celles qui sont réglées par les statuts du diocèse et par leurs commissions. Selon ces fonctions les plus ordinaires, ils devaient avertir l'évêque de ce qui se passait dans leur doyenné, tant pour le spirituel que pour le temporel des églises, veiller sur les curés, leur distribuer les saintes huiles, leur faire tenir les ordonnances et les mandemens de l'évêque, indiquer les conférences ecclésiastiques, approuver en cas de besoin, et lorsqu'ils en avaient la commission, des prêtres pour la confession, visiter les curés malades, et leur administrer les derniers sacrements, faire généralement toutes les fonctions des archiprêtres, dont ils ne différaient que par le nom. (Gibert, *Instit. ecclés.*, pag. 139.) *Voy.* ARCHIPRÊTRES.

DOYEN, dans les anciens monastères, était un supérieur établi sous l'abbé, pour avoir soin de dix moines. En quelques endroits, le doyen était béni par l'évêque, ou par les abbés, comme l'abbé même. Il y avait aussi dans les couvens de filles des doyennes, ou dizenières qui veillaient sur les religieuses.

DOYENNÉ, *decanatus*. Première dignité en plusieurs églises cathédrales et collégiales. Un

doyenné qui n'avait point charge d'âmes annexée pouvait être possédé par un clerc âgé de vingt-deux ans; mais lorsqu'il avait charge d'âmes, il fallait que celui qui voulait le posséder fût prêtre, et qu'il eût vingt-quatre ans. (Pontas, au mot DOYEN, cas 3.)

DOYENNÉ, était aussi une subdivision des archidiaconés de quelques diocèses. Un archidiaconé pouvait avoir trois, quatre, cinq et plus de doyennés.

DOZENNE (le père Pierre), jésuite, assistant de France, a donné : *Vérités nécessaires pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu, réduites en forme de méditations*; Paris, 1703, in-12. On trouve à la tête de cet ouvrage un discours préliminaire contenant trente-trois réflexions pieuses sur la vie intérieure. Ce discours est suivi de cinquante méditations sur les vérités qui inspirent la haine du vice, et de quarante-neuf autres médiations sur les vérités qui portent à l'amour de la vertu. L'auteur propose d'abord un passage de l'Écriture en forme de texte; et après ce passage, on voit tout de suite trois considérations, une réflexion, une résolution, une prière et une pratique. Ces méditations sont courtes et donnent beaucoup plus à penser qu'à lire. (*Journal des Savans*, 1704.)

DRACHME, ou DRAGME, *dragme*. La dragme ordinaire valait huit sols un denier; et les quatre dragmes faisaient à peu près le sicle.

**DRACONCE**, était un moine d'Égypte, dont saint Athanase eut bien de la peine à vaincre la répugnance, pour l'élever à l'évêché d'Hermopolis. Il fut relégué au château de Theubate dans les déserts voisins de Clysmas, ville de la province d'Arcadie du côté de la Mer Rouge, pour la foi orthodoxe, sous l'empereur Constance, défenseur des Ariens, l'an 356. Son nom est dans le martyrologe romain, au 21 de mai, avec ceux des autres confesseurs de l'Égypte sous les Ariens, que l'Église honore en ce jour. (Baillet, t. 2, 21 mai.)

**DRACONCE**, prêtre espagnol qui vivait du temps de Théodose-le-Jeune, a composé un poème d'un style assez barbare en vers hexamètres, sur les six jours de la création, et une élégie à l'Empereur. On trouve le poème dans la bibliothèque des Pères, et le père Sirmond l'a fait imprimer avec l'élégie en 1619, à la fin des œuvres d'Eugène de Tolède qui a revu cet ouvrage. (Dupin, cinquième siècle.)

**DRACTHER** (Jean), Flamand, a donné, *le Prédicateur sur le Champ*, augmenté de quatre sermons, et de la méthode de prêcher de saint François de Sales, à Cologne, 1663 et 1685.

**DRAGON**, *draco*. Serpent monstrueux parvenu avec l'âge à une prodigieuse grandeur. Il est souvent parlé de dragons dans l'Écriture; et c'est ainsi qu'on traduit d'ordinaire le mot hébreu *thannim*, ou *thannin* qui se prend aussi

quelquefois pour de grands poissons, soit des fleuves, soit de la mer. L'Écriture marque aussi quelquefois le démon par le mot de dragon.

**DRAGON**, *fontaine du Dragon*. C'était une fontaine située à l'Orient de Jérusalem dont il est parlé dans le second livre d'Esdras.

**DRAGON RENVERSÉ**, Ordre de chevalerie institué environ l'an 1418 par l'empereur Sigismond, après la célébration du concile de Constance. Le sujet de cette institution était la condamnation de Jean Hus, et de Jérôme de Prague, que Sigismond représentait comme un dragon défait. Les chevaliers portaient ordinairement une croix fleurdelisée de vert. Aux jours solennels, ils se paraient d'un manteau d'écarlate, et sur un mantelet de soie verte ils portaient une double chaîne d'or, au bout de laquelle pendait un dragon renversé, aux ailes abattues, émaillées de diverses couleurs qui pouvaient signifier les différens appâts que l'hérésie emploie pour tromper les fidèles. Cet Ordre fleurit en Allemagne et en Italie. (Bonfin, *Hist. Hung.* Favin, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*.)

**DRAGONARA**, ou **TRAGONARA**, petite ville de la terre de Labour, autrefois épiscopale, dans la Capitanate au royaume de Naples, près de Fortore sous l'archevêché de Bénévent. Cette ville ayant été entièrement détruite, les papes ont uni son-



évêché à celui de Saint-Sévère, et l'église cathédrale est un archi-prêtre rural. Les évêques suivans y ont siégé :

1. Léon, 1061.
2. Campon, assista à la dédicace du Mont-Cassin, par Alexandre II, en 1071.
3. Bérard, en 1100.
4. Nicolas, au concile de La-tran, en 1179.
5. Jean, en 1192.
6. N..., auquel écrivit le pape Honoré III en 1220.
7. Jean, en 1236.
8. Benoît, en 1283.
9. R..., en 1298.
10. Benoît II, en 1321.
11. Pierre, en 1318.
12. Simon, chapelain et conseiller du roi Robert, en 1333, mourut en 1343.
13. Pierre II, transféré de Monte-Marano, par Clément VI, mourut en 1345.
14. Marin, archi-diacre, élu la même année.
15. Bernard, mort en 1349.
16. Vautier de Capello, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, succéda la même année.
17. Jean de Troyes, mort en 1363.
18. Marchesani, de Bologne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Urbain V, mourut en 1366.
19. Gui de Monte-Furcolo, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Marchesani.
20. Jacques.
21. Jean, mort en 1398.
22. François de Bardis, Flo-

rentin, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en 1398.

23. Nicolas de Tartaglis, de l'Ordre de Cîteaux, nommé commendataire par Eugène IV.

24. Barthélemi, de Boulogne, nommé par Nicolas V en 1450.

25. Benoît, élu à Insulano, transféré à Dragonara.

26. Barthélemi, de l'Ordre de Saint-François, en 1482.

27. Jacques Bruno, nommé la 20 mai 1519, sous Léon X.

28. Alphonse, abdiqua en 1554.

29. Louis Suarès, de Tolède, qui succéda, est le dernier évêque de ce siège qui fut depuis uni à Saint-Sever. (*Ital. sacr.*, t. 8.)

DRAMA, petite ville de Macédoine, dit Nicéphore Grégoire, aux environs de Thessalonique, dans laquelle l'impératrice Irène, ennuyée du séjour de Thessalonique, se retira et mourut. Cantacuzène veut qu'elle ait été bien fortifiée et proche de Philippes. La Notice de Georges Codin porte que les métropolitains de Christopolis et de Drama furent soustraits à la juridiction de Philippes, quoique celui de Drama ne fût point évêque, mais seulement protopape de l'évêque de Philippes. (*L.* 1, c. 52; et l. 3, c. 137.) Les évêques de Drama sont :

1. Dositée, qui se trouva au concile de Ferrare et de Florence, et embrassa l'union.

2. Joachim, fut le quatorzième patriarche de Constantinople après que cette ville fut ruinée. C'était un bon vieillard

beaucoup plus humble que savant. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 98.)

**DRAPIER** (Roch), né à Verdun en 1685, exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat à Paris, et y mourut le 20 juin 1734, âgé de quarante-huit ans et demi. On a de lui : 1° *Accurata institutionum ; seu primorum juris elementorum D. Justiniani explanatio, accedunt nonnulla de jure*, etc. 2° Recueil de Décisions sur les matières bénéficiales, etc., imprimé pour la première fois en 1720, en un volume in-12, par demande et par réponse, et ensuite en deux volumes in-12, par forme de maximes. 3° un Recueil de Décisions sur les dîmes, imprimé pour la première fois en 1730, et dont M. Brunet avocat, a donné une seconde édition en 1748, augmentée d'un traité du Champart.

**DRAPPIER** (Gui), né à Beauvais, mourut curé de Saint-Sauveur de la même ville, le 2 décembre 1716, âgé de quatre-vingt-onze ans et neuf mois. Il fut licencié de la Faculté de théologie de Paris, et auteur de plusieurs ouvrages ; savoir, d'un *Traité des Oblations*, in-12, à Paris, 1685 ; d'un autre intitulé : *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction* où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires, à Lyon en 1679 ; d'un autre sur le gouvernement de l'Eglise en commun, à Bâle (France), en 1707, 2 vol. in-12 ; d'un écrit intitulé : *Rè-*

gles très-importantes tirées de deux passages, l'un du concile de Florence, et l'autre de l'historien Glaber, rapportés par M. de Marca, archevêque de Toulouse, et des anciens papes, pour servir d'éclaircissement à l'examen du livre du père Bagot, jésuite, intitulé : *Défense du Droit épiscopal*, etc., 1658. Une lettre in-4°, aux plaintes de M. de Marca contre cet ouvrage. On attribue aussi à M. Drappier la défense des abbés commendataires et des curés primitifs, imprimée en 1685. *Nouvelles littéraires*, imprimées à La Haye, tom. 6, pag. 159 et 160. M. l'abbé Goujet, *Contin. de la Bibl. de Dupin*, dix-huitième siècle, tom. 1, pag. 411.)

**DRAUSIN**, ou **DROSIN**, *Drausius*, ou *Drauscio*, ou *Drautio* (saint), évêque de Soissons, naquit dans le Soissonnais, sous le règne de Clotaire II. Son père Leudonnat et sa mère Rachilde, personnages nobles et pieux, le mirent sous la discipline de saint Anséric, évêque de Soissons qui le fit entrer dans le clergé de son église l'an 649, à cause de sa science et de sa vertu. Bertholein, successeur de saint Anséric, le fit archi-diacre l'an 652, et le zèle avec lequel il travailla dans ce poste, produisit un changement considérable parmi les ecclésiastiques. L'évêque même se reconnaissant coupable de simonie, quitta son évêché, et fit en sorte que Drausin fût élu en sa place. Ses vertus parurent avec un nouvel éclat sur le trône

épiscopal. Quoique d'une complexion faible et atténuée de pénitence, il était infatigable dans l'exercice de la prédication, la visite des malades, des prisonniers, et de ses autres diocésains; l'entretien des pauvres et des pèlerins, auxquels il lavait les pieds et servait à manger lui-même, et dans toutes les autres fonctions de son ministère. L'an 657, il bâtit, à sept lieues environ de la ville de Soissons, et une et demie de Compiègne, l'abbaye de Saint-Pierre-de-Reton-des qui n'était plus qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Médard. Il en fonda un autre pour des filles l'année suivante, par le moyen du fameux Ebroïn, maire du palais, de Lentrude sa femme, et de leur fils Bovon. Ce monastère qui était aux portes de Soissons, fut transféré dans la ville, et l'on y suivait les usages de saint Colomban. Saint Drausin mourut le 5 mars de l'an 674, ou 675, après vingt ans au moins d'épiscopat. Son corps, enterré d'abord dans le monastère qui avait été bâti hors de la ville, fut transféré dans celui de la ville le second jour de juin de l'an 680, par saint Adalbert, vingt-quatrième évêque de Soissons. On fait sa fête principale le 5 de mars, jour de sa mort. La première histoire du Saint est perdue. Celle qui nous reste est assez bonne, quoiqu'elle n'ait été écrite que deux cent cinquante ans après sa mort. On peut la voir dans Bollandus. On peut voir aussi dom Michel Ger-

main, bénédictin, dans son Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. (Baillet, tom. 1, 5 de mars.)

DRÉLINCOURT (Charles), ministre de l'église prétendue réformée de Charenton, né à Sedan le 10 juillet 1595, fut choisi ministre de Charenton où il prêcha son premier sermon le 15 mars 1620. Il mourut à Paris le 3 novembre de l'an 1669. Ses ouvrages les plus connus sont : un Catéchisme; un Abrégé de controverses; une Consolation contre les frayeurs de la mort; un livre de préparation à la Cène; les Visites charitables, en cinq tomes; trois volumes de Sermons; l'honneur dû à la bienheureuse Vierge, contre l'évêque de Bellay, qui n'avait jamais attaqué cet honneur dû à la sainte Vierge; et plusieurs autres ouvrages encore plus remplis de préjugés et de faux raisonnemens. Charles Drélincourt eut une grande réputation parmi ceux de sa communion qui l'employèrent en diverses affaires importantes. Laurent Drélincourt, l'un de ses fils qui fut ministre à la Rochelle, et ensuite à Niort où il mourut en 1680, a fait imprimer quelques Sermons et un recueil de Sonnets chrétiens. (Moréri, édit. de 1759.)

DRÉPANIUS FLORUS. (Voy. FLORUS.)

DRESNERUS (Thomas), de Léopold, a recueilli le Droit polonais, suivant les constitutions et statuts de ce royaume. (Dens)

Simon, *Biblioth. des Aut. de Droit*, tom. 2)

DRESSERUS (Matthieu), luthérien, né à Erfurt le 12 août 1536, prit pendant quelque temps les leçons de Luther et de Mélancthon à Wittemberg, et enseigna les humanités et la langue grecque pendant seize ans dans sa patrie. Au bout de ce temps, on l'envoya à Iéna pour remplir le place de professeur en histoire et en éloquence, que Lipse laissait vacante, selon quelques auteurs, contre plusieurs autres qui prétendent qu'il n'a jamais enseigné à Iéna. Quoi qu'il en soit, on le fit venir à Misne où il fut principal du collège, et en 1581 il obtint, dans l'académie de Leipsick, une chaire d'humanités, avec une pension pour continuer l'histoire de Saxe, de Fabricius. Il se joignit aux adversaires des partisans de Ramus, que l'on nommait calvinistes couverts, ou luthériens mitigés. Il mourut à Leipsick le 5 octobre 1607. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Rhetoricæ inventio-nis, dispositionis et elocutionis, libri quatuor, illustrati quamplurimis exemplis sacris et philosophicis*. Bayle, après Melchior Adam, rapporte autrement le titre de ce livre; mais il le rapporte mal. Cette rhétorique a été imprimée en 1584. M. Gilbert en donne une idée dans ses Jugemens des Savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, tom. 2, p. 338 et suiv. 2° *Tres libri progym-nasmatum litteraturæ græcæ, orationum, epistolarum et poe-*

*matum, ex autoribus sacris et profanis, cum exemplis modum scribendi monstrantibus*. 3° *Isagoge historia per millenarios distributa, et ad annum usque nonagesimum primum supra mille quingentos deducta*, à Leipsick, 1587, in-8°. M. l'abbé Lenglet, dans sa méthode pour étudier l'histoire, édit. de 1735, in-4°, tom. 3, pag. 5, dit que ce livre est un mauvais abrégé d'histoire, et que ceux qui le liront en seront fort mécontents. 4° *Marthæi Dresseri de festis et præcipuis anni partibus liber, nonsolum nomina et historias, sed usum festorum in vita christiana indicans*, à Wittemberg, 1574, in-8°. 5° *De festis diebus Christianorum, Judæorum et Ethnicorum liber.*, à Leipsick, 1597, in-8°. (Moréri, édit. de Hollande, 1740, et de Paris, 1759.)

DREUX, ou DROGON. (Voy. DROGON.)

DREUX DU RADIER (M.), avocat au parlement, a donné : 1° Bibliothèque historique et critique du Poitou, contenant les vies de cette province, depuis le troisième siècle jusqu'à présent; une Notice de leurs ouvrages avec des observations pour en juger : la suite historique et chronologique des comtes héréditaires et celle des évêques de Poitiers, depuis saint Nectaire, 5 vol. in-12, Paris chez Ganeau, rue Saint-Séverin, 1754. Il y a, dans cet ouvrage, de l'érudition, de la critique, de l'impartialité; les analyses sont faites avec beaucoup d'ordre et de clarté; les ju-

gemens sont exacts, le style sage et animé. 2° L'Europe illustre, contenant l'histoire abrégée des souverains, des princes, des prélats, des ministres, des grands capitaines, des magistrats, des savans, des artistes et des dames célèbres en Europe, depuis le quinzième siècle compris jusqu'à présent; ouvrage enrichi de portraits gravés par les soins du sieur Odieuvre..., tom. 1, 2 et 3, 1755, à Paris, chez Odieuvre, marchand d'estampes, rue des Postes, cul-de-sac des Vignes, faubourg Saint-Marceau; et chez Le Breton, imprimeur ordinaire du Roi, rue de La Harpe. C'est une collection peut-être la plus nombreuse qui ait jamais été formée. On y donne les portraits et les vies abrégées de tout ce que l'Europe a eu de plus grand en tout genre depuis plusieurs siècles. (*Journal des Savans*, 1754, pag. 565; 1756, pag. 419.)

DREXELIUS (Jérémie), jésuite allemand, natif d'Augsbourg, entra dans la société l'an 1508, âgé de dix-sept ans. Il se distingua par son savoir et par sa piété; et après avoir enseigné long-temps la rhétorique, il fut choisi par l'électeur de Bavière pour être son prédicateur ordinaire. Il mourut à Munich le 19 avril 1638, âgé de cinquante-sept ans, après avoir composé divers ouvrages de piété qui ont été imprimés en deux volumes in-fol., à Anvers en 1643; et en plusieurs volumes in-16. (Ale-gambe, *Biblioth. Societ. Jes.*)

DRIEDO (Jean), en flamand

*Driedoens*, natif de Turnhout dans le Brabant, reçut le bonnet de docteur en théologie de l'Université de Louvain au mois d'août de l'an 1512, des mains d'Adrien Florent, depuis pape sous le nom d'Adrien vi. Il fut professeur en théologie, curé de Saint-Jacques, chanoine de Saint-Pierre dans la même ville où il mourut le 4 d'août 1543. Il a laissé divers écrits, un *Traité de l'Écriture et des dogmes ecclésiastiques*, en quatre livres; un *Traité de la Concorde du Libre-Arbitre et de la Prédestination*; un de la *Grace et du Libre-Arbitre*; un de la *captivité et de la Rédemption du genre-humain*; un de la *Liberté chrétienne*, en trois livres. Le premier de ces traités a été imprimé à Louvain en 1533 et 1550. Les autres au même lieu en 1547, et 1552. Driedo examine dans le premier livre du traité de l'Écriture et des Dogmes ecclésiastiques, quels sont les livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament, et répond aux difficultés qu'on fait contre ceux que l'Église reçoit. Il traite, dans le second, des versions, des éditions et du sens de l'Écriture-Sainte. Il préfère les textes originaux aux versions. Il croit qu'un même passage peut avoir plusieurs sens littéraux. Il établit pour règle du sens de l'Écriture, la doctrine de l'Église et la tradition. Dans le troisième qui renferme beaucoup d'érudition, il traite des difficultés que l'on peut rencontrer dans l'Écriture,

soit pour les termes, soit pour les choses. Le quatrième livre qui est des dogmes ecclésiastiques, a six chapitres. Il traite, dans le premier, des livres apocryphes et de l'autorité des ouvrages des Pères; dans le second, de la véritable Église de Jésus-Christ; dans le troisième, de l'Église de Saint-Pierre, ou du siège apostolique; dans le quatrième, de la puissance de l'Église; dans le cinquième, des choses que l'on doit croire à cause de l'autorité de l'Église, quoiqu'elles ne se trouvent pas dans l'Écriture, comme le baptême des enfans, les sacrements, le célibat, les vœux monastiques, le culte des Saints. Le sixième contient une réponse aux objections que l'on peut faire sur ces articles.

Il partage son Traité de la Concorde et du Libre-Arbitre en deux parties, et la première en trois chapitres, dans lesquels il soutient la prédestination gratuite. Quant à la réprobation, il croit que ce n'est point à cause d'aucun démérite du réprouvé que Dieu permet qu'il tombe dans le péché, ou qu'il ait le péché originel; car Adam n'avait point de démérite pour lequel Dieu ait permis son péché; et les enfans n'ont point mérité de pécher par aucun péché précédent. Dieu a permis qu'Adam péchât; son péché a rendu tous ses descendants coupables; Dieu a été le maître de tirer de cette masse de corruption ceux qu'il lui a plu par sa miséricorde, et d'y laisser les autres. Dans la seconde

partie, il résout les plus fortes objections que l'on peut faire pour montrer que la prédestination gratuite ne peut s'accorder avec la liberté. Dans le traité de Grace et du Libre-Arbitre, il réfute les erreurs des Pélagiens, touchant la Grace, les forces du Libre-Arbitre et le péché originel. Il croit qu'il est plus probable que les enfans qui meurent sans baptême, souffrent la peine du sens. Il combat les Manichéens, et ceux qui anéantissent le Libre-Arbitre. Il partage le livre de la Captivité et de la Rédemption du genre humain en six traités. Il rapporte dans le premier les erreurs contre ce mystère, il découvre dans le second la source de notre captivité, et la grandeur des graces que Jésus-Christ nous a méritées. Dans le troisième il réfute les argumens des hérétiques et des païens contre le mystère de notre rédemption. Dans le quatrième, il rapporte les raisons pour lesquelles le fruit de la Passion de Jésus-Christ est appliqué à quelques uns et non pas à d'autres. Il examine dans le cinquième, si chaque homme a dans cette vie un secours suffisant pour pouvoir être participant du fruit de la Passion de Jésus-Christ; dans le dernier, il établit des principes généraux sur la Grace et sur le Libre-Arbitre. Dans le premier livre de la Liberté chrétienne, il combat l'erreur des hérétiques qui prétendaient que la liberté évangélique consiste dans le droit de vivre comme on veut, suivant les pré-

tendus mouvemens du Saint-Esprit, en observant seulement les règles de l'amour de Dieu et du prochain, et les lois de l'Évangile prises selon les sens qu'elles semblent avoir. Dans le second livre, il examine les cas dans lesquels les lois humaines obligent et n'obligent pas, et rejette le sentiment de Gerson qui dit qu'elles n'obligent point, si elles n'ont une liaison avec la loi divine, ou naturelle. Dans le troisième, il propose treize argumens contre l'obligation d'obéir aux lois humaines sous peine de péché, et les réfute. Il montre ensuite que les hérétiques administrent vraiment les sacremens quand ils ne sont point séparés de l'Église, et que les fidèles peuvent les recevoir de leurs pasteurs, quoique méchans, s'ils ne sont point nommément excommuniés. Driedo traite sa matière par tradition; et l'appuie de l'autorité de l'Écriture, des conciles et des Pères, dont il cite les plus beaux passages. Il écrit aussi avec beaucoup de modération, se contentant d'établir solidement la vérité, et de répondre de même aux difficultés qu'on lui oppose, sans attaquer les personnes; en sorte qu'il ne manque qu'un peu plus de critique sur les auteurs, pour être comparé aux plus fameux controversistes. (Bellarmin, de *Script. eccles.* Valère-André, *Biblioth. belg.* Dupin, dans sa *Biblioth. ecclesiast.*, seizième siècle)

DRIVASTO ou DRIBASTO,

ville épiscopale de l'Épire nouvelle, au diocèse de l'Ilyrie orientale, aujourd'hui dans l'Albanie sous Durazzo, fut unie, ou plutôt soumise par Alexandre II, en 1062, à la métropole d'Antivari. Elle a eu les évêques suivans :

1. Paul, le dernier des évêques de l'Épire nouvelle qui ont souscrit à la lettre de cette province à l'empereur Léon, sur le meurtre de saint Protère.

2. Pierre 1<sup>er</sup>, siégeait en 1141, sous la métropole de Raguse.

3. Pierre II, assista au concile de tout le diocèse de Servie, sous Innocent IV. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 252.)

DROCTOVÉ ou DROTTÉ (saint), premier abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, vint au monde dans le diocèse d'Autun, vers l'an 534, ou 535. Il fut mis en sa jeunesse sous la discipline de saint Germain qui était pour lors abbé de Saint-Symphorien d'Autun, et qui ayant été fait évêque de Paris vers l'an 555, fit venir Droctové près de lui. Le roi Childeberr, fils de Clovis 1<sup>er</sup>, avait bâti depuis peu de temps une église près de Paris, pour y mettre l'étoile de saint Vincent, martyr, qu'il avait rapportée de Saragosse l'an 542, au retour de son expédition d'Espagne. Il y fut enterré au mois de janvier de l'an 559, et le jour même de son enterrement, saint Germain dédia la nouvelle église sous le titre de la sainte Croix et de saint Vincent. Il y mit aussitôt les reli-

gieux sous la conduite de saint Droctové qui établit dans ce nouveau monastère l'esprit de pénitence, plus encore par ses exemples que par ses leçons; car il était extrêmement humble, austère, chaste, ardent pour la prière, zélé pour la discipline, charitable aux pauvres, patient, d'une sagesse consommée. Il mourut saintement vers l'an 580, et l'on honore sa mémoire dans l'Eglise le 10 mars. Les bénédictins le mettent au nombre des Saints de leur Ordre, comme les autres qui ont vécu dans les monastères qui ont pris postérieurement la règle de saint Benoît. Les reliques de saint Droctové se gardaient dans la sacristie de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui s'appelait auparavant l'abbaye de Saint-Vincent, et qui ne prit le nom de Saint-Germain, que parce que le corps de ce saint évêque y fut transféré l'an 754. La vie de saint Droctové fut perdue au neuvième siècle durant les ravages des Normands; et ce que nous en avons n'est que l'ouvrage d'un religieux nommé Gislemar qui tâcha de la réparer sur la tradition qui s'en était conservée. (*Voyez* le premier tome des *Actes bénédict.*, avec l'Abbrégé de M. Bulteau; et M. Baillet, tom. 1, 10 mars.)

DROGOBUCH, *Dorogobouia*, ville épiscopale de Moscovie, éloignée de Moscou de soixante-douze milles, et de Smolensko de dix-huit. Elle est située sur le Borystène. Son évêché a été

uni à Smolensko. (*Voyez* SMOLENSKO.)

DROGON ou DROCON, évêque de Beauvais l'an 1030, fonda en 1036, dans un des faubourgs de Beauvais, le monastère de Saint-Symphorien, depuis uni au séminaire de ce diocèse. M. Baluze nous a donné, au tome second des Capitulaires, une lettre dogmatique de ce prélat, adressée à un des évêques ses comp provinciaux, dont le nom n'est désigné que par un W. C'est peut-être Gui de Senlis, ou Vautier de Meaux. (*Dom Rivet, Hist. littér. de la France*, tom. 7, pag. 570.)

DROGON ou DRACON, Flamand, religieux du monastère de Bergues-Saint-Vinok, dans le onzième siècle, a vécu, comme l'on croit, jusqu'à l'an 1070. On a de lui, 1° une relation des miracles de saint Vinok, que dom Mabillon a donnée au t. 3 de ses Actes, pages 315, 327. 2° La vie, ou Légende de saint Oswald, roi de Northumberland, qui est dans les siècles bénédictins. 3° L'Histoire de la translation de sainte Levine, vierge et martyre qui se fit d'Angleterre à Bergues en 1058. On la trouve dans les Bollandistes au 24 juillet, pag. 608, 672. 4° Deux courts sermons sur saint Oswald. A l'égard de la vie de sainte Godoève, que M. Dupin, et plusieurs autres avant lui, ont attribuée à ce Drogon, elle est de Drogon, religieux du monastère de Saint-André de Bruges qui vivait à la fin du onzième



est au commencement du douzième siècle. Les mêmes auteurs ont confondu mal à propos Drogon de Bergues-Saint-Vinok, et Drogon qui était moine de Saint-André de Bruges, avec Drogon, évêque de Térouane qui vivait dans le onzième siècle. Par une suite de cette erreur, ils ont attribué à ce dernier les ouvrages des deux premiers. Il est certain que nous n'avons de Drogon, évêque de Térouane, que la lettre qu'il écrivit à Gui, archevêque de Reims, au sujet de l'invention du corps de saint Bertin, insérée dans l'histoire que Bovon a faite de la découverte et de l'élévation du corps de ce Saint. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 7, pag. 566, et t. 8, p. 11 et suiv.)

DROGON, prieur du monastère de Saint-Nicaise de Reims, de l'Ordre de Saint-Benoît, ensuite premier abbé de Saint-Jean de Laon, enfin cardinal et évêque d'Ostie en 1136, a fait quelques traités; un sur l'Office divin; un sur les sept Dons du Saint-Esprit; un sermon sur la Passion; un de la création et rédemption du premier homme. Ces ouvrages sont dans la Bibliothèque des Pères, édition de Paris, 1644, tom. 2, pag. 565. Drogon mourut en 1138, ou 1139. (Dom Luc d'Achéry, dans son édition de l'*Histoire du moine Herman*, liv. 3, ch. 22. *Gallia christiana*, tom. 2 de la première édition.)

DROGON, ou DRUON, ou

DREUX, *Drogo* (saint), reclus en Hainaut, vint au monde dans le village d'Espinoy en Flandre l'an 1102. Il perdit son père avant de naître, et sa mère en naissant, n'ayant pu sortir que par l'opération césarienne. L'histoire qu'on lui fit de sa naissance le toucha si vivement, que se regardant comme le meurtrier de sa mère, tout innocent qu'il était de sa mort, il passait les jours et les nuits en pleurs, lisant, priant, jeûnant et mortifiant son corps par différentes austérités. Un jour ayant été extraordinairement frappé de l'endroit de l'Évangile où Jésus-Christ exhorte ceux qui l'aiment à le suivre, il quitta son pays, ses parens et ses biens qui étaient considérables, et s'en alla comme un autre Abraham, sans savoir où. Après avoir voyagé quelque temps, il s'arrêta dans la bourgade de Sebourg en Hainaut, à deux lieues de Valenciennes, et se mit au service d'une dame de piété nommée Élisabeth de La Haire, pour garder son troupeau, vers l'an 1124. Son humilité, sa douceur, sa modestie et son obéissance lui acquirent l'estime et l'affection de tous ceux avec qui il avait à vivre. Chacun lui faisait des présens qu'il distribuait aux pauvres. Il sortit de Sebourg vers l'an 1130, et il entreprit de longs pèlerinages de dévotion, tels que celui de Rome qu'il fit neuf fois, pendant lesquels il souffrit beaucoup de la faim, de la soif, du froid, du chaud

et des autres incommodités inséparables des voyages, semblables aux siens. Vers l'an 1141, il se fixa à Sebourg dans une cellule contre l'église où il demeura renfermé pendant l'espace de quarante-cinq ans, ne vivant que de pain d'orge pétri à la lessive, et ne buvant que de l'eau tiède. Il mourut le mercredi d'a-

près Pâques de l'an 1186, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son corps glorieux par beaucoup de miracles, repose dans l'église de Saint-Martin de Sebourg, et sa fête principale est marquée au 16 avril dans le Martyrologe romain. (Jacques de Guise, franciscain, *Annales du Hainaut*. Baillet, tom. 1, 16 avril.)

## DROIT.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Nom, Nature et Division du Droit.*
- § II. *Du Droit canon.*
- § III. *Du Droit civil.*
- § IV. *Des Droits honorifiques.*

#### § I<sup>er</sup>.

##### *Nom, nature et division du Droit.*

Le nom de Droit se prend, 1<sup>o</sup> pour l'art du Droit, ou la jurisprudence; 2<sup>o</sup> pour l'autorité, ou la puissance de faire, ou d'exiger une chose, comme le pouvoir de faire mourir, ou d'imposer des taxes sur certaines choses, de lever certains tributs, etc.; 3<sup>o</sup> pour une action qu'un homme peut poursuivre en justice; pour l'aptitude et la capacité de demander son bien; 4<sup>o</sup> pour la faculté de posséder une chose justement; si on possède la chose actuellement, on appelle ce droit *jus in re*; si on y a seulement une juste prétention et un titre légitime pour la posséder dans la suite, on l'appelle *jus ad rem*; 5<sup>o</sup> pour toute sorte de redevances et d'imposi-

tions; 6<sup>o</sup> pour le salaire qui est dû à quelqu'un pour son travail; 7<sup>o</sup> pour un privilège qui excepte du Droit commun; 8<sup>o</sup> pour les engagements et les obligations que forment les différens devoirs des hommes les uns envers les autres; 9<sup>o</sup> pour toute action conforme à la loi; 10<sup>o</sup> pour la loi même. Le Droit, pris en ce dernier sens, n'est donc autre chose que la loi, c'est-à-dire, la mesure, ou la règle des actions humaines, qui les dirige pour qu'elle soient bonnes, justes, équitables.

Le Droit, pris pour la loi, se divise, 1<sup>o</sup> en Droit naturel et positif; le Droit naturel est celui que Dieu a gravé dans nos cœurs, que nous connaissons naturellement, et qui nous montre ce qui est bon, ou mauvais par soi-même. Ce Droit est per-

pétuel et invariable. En Dieu, c'est cet ordre immuable et éternel qui fait qu'une action est bonne, ou mauvaise, selon qu'elle lui est conforme, ou contraire.

Le Droit positif est celui qui est *posé*, ou *établi* par la libre volonté des législateurs, d'où vient qu'il est sujet au changement.

2°. Le Droit positif est divin, ou humain. Le Droit divin positif est celui qui dépend du seul bon plaisir de Dieu, et qu'il a donné librement aux hommes, comme la loi judaïque.

Le Droit positif humain est celui qui dépend de la volonté des hommes, et qui se subdivise en Droit canonique et en Droit civil, dont nous parlerons dans leurs articles particuliers.

3°. Le Droit, tant divin qu'humain, est simplement moral, ou pénal seulement, ou mixte, affirmatif, ou négatif, écrit, ou non écrit. Le Droit simplement moral est celui qui commande, ou qui défend une chose sans imposer de peine aux transgresseurs; le Droit simplement pénal, celui qui commande, ou qui défend sous la seule peine, sans engager la conscience des transgresseurs; le Droit mixte, celui qui commande, ou qui défend sous la peine et sous la culpabilité tout ensemble; le Droit affirmatif, celui qui commande une action telle que celle d'aimer Dieu; le Droit négatif, celui qui défend une action, telle que celle de dérober; le Droit

écrit, celui qui est consigné dans les livres; le Droit non écrit, celui que l'on connaît par la coutume et la tradition. Il y a aussi le Droit des gens qui consiste dans les conventions établies par un consentement général des nations différentes, pour entretenir le commerce entre elles: tels sont les traités de paix, les suspensions d'armes, les ambassades, etc.

## § II.

### *Du Droit canon.*

Le Droit canonique, ou Droit sacré, ecclésiastique, régulier, prend son nom du mot grec *κανον*, qui veut dire règle, parce que les lois qui les composent, excellant en droiture, méritent de porter par excellence le nom de règle. Le Droit canon, ou canonique est donc le Droit établi par la puissance ecclésiastique pour régler les actions des chrétiens par rapport au bien spirituel et à la félicité éternelle; en quoi il diffère du Droit civil établi par les puissances séculières pour diriger les actions des hommes par rapport à la félicité temporelle.

On divise le Droit canonique, 1° en Droit oriental qui est fait pour le gouvernement de l'Eglise d'Orient, et en Droit occidental qui est fait pour le gouvernement de l'Eglise d'Occident; 2° en Droit commun qui est fait pour toute l'Eglise d'Occident, tel que celui qui est contenu dans les décrets des conciles généraux d'Occident; et en Droit

particulier qui est fait pour quelqu'une des églises nationales d'Occident, tel que le Droit propre à l'Eglise de France, contenu dans la Pragmatique-sanc-tion, dans le concordat, dans les Capitulaires et les ordon-nances des rois; 3° en Droit public qui regarde de près l'in-térêt du public, et de loin l'inté-rêt des particuliers, tels que les canons touchant l'administra-tion des biens ecclésiastiques; et en Droit privé qui regarde de près bien des particuliers, et de loin l'intérêt public; 4° en Droit ancien et en Droit nou-veau. On appelle Droit ancien celui qui est renfermé dans les canons des premiers siècles, et dans le décret de Gratien. On appelle Droit nouveau celui qui est renfermé dans les Décrétales et les canons des derniers siècles; 5° en Droit reçu solennellement par la publication, ou tacite-ment par l'usage; et en Droit non reçu qui n'a point été ac-cepté, ni tacitement, ni solen-nellement; 6° en Droit abrogé qui a obligé, mais qui n'oblige plus; et en Droit non abrogé qui est toujours en usage.

La matière du Droit canon, ou ce qui est réglé par les ca-nons, se réduit aux personnes, aux choses et aux jugemens, en sorte qu'il n'y a rien dans tout le Droit, qu'on ne puisse convenablement placer sous une de ces trois parties. Les per-sonnes sont, ou consacrées à Dieu, ou non consacrées; et les personnes consacrées sont, ou

clercs, ou religieux, ou tous les deux ensemble, ou constituées en dignités, ou sans dignités. Les choses regardent la foi, ou les mœurs, ou la police et la disci-pline. Les jugemens regardent les procès civils, criminels, etc.

Le Droit canon est puisé de quatre principales sources, l'É-criture-Sainte, les conciles gé-néraux et particuliers; des ou-vrages des saints Pères grecs et latins, des Décrétales, ou Éptres des papes. Pour ce qui est des collections qui renferment le Droit canon, il y en a d'ancien-nes qui comprennent le Droit ancien par lequel l'Eglise a été gouvernée pendant plus de mille ans; d'autres qui ont été faites dans le temps mitoyen, depuis l'an 1150 jusqu'à l'an 1483; d'autres enfin qui suivent ces dernières et qui viennent jus-qu'à nous. (*Voyez CONCILES, Collection des Conciles.*)

La première partie du Droit canon qu'on appelle le corps du Droit canon, consiste en trois volumes, et en six collections, ou compilations de canons, de décrets, de décrétales. Le pre-mier volume appelé Décret de Gratien, du nom de son auteur, est divisé en trois parties. La première comprend cent et une distinctions qui sont comme au-tant de sections, de titres, ou de chapitres qui distinguent et qui divisent les matières. Dans les vingt premières distinctions de cette première partie, Gra-tien traite du Droit en général, et de ses différentes espèces; du

**Droit naturel et positif, divin et humain, civil et ecclésiastique ;** de ce dont le Droit ecclésiastique est composé ; savoir, des canons des conciles, des sentences, des Pères, etc. Les autres distinctions traitent des personnes ecclésiastiques, des Ordres, des différens degrés de juridiction, et généralement de toute la hiérarchie. La seconde partie du décret est divisée en trente-six causes, ainsi appelées parce qu'on propose dans chacune d'elles comme un procès à décider. Chaque cause se subdivise en questions et canons. La trentre-troisième cause contient le Traité de la Pénitence. La première cause qui contient sept questions, traite de la simonie, les suivantes jusqu'à la seizième, des jugemens criminels, accusations, témoins, etc. Depuis la seizième jusqu'à la vingt-unième, il s'agit du Droit de patronage, des moines des monastères. La vingt-unième regarde la vie des clercs et les autres, les crimes des clercs et des laïcs. La troisième partie du décret qui porte pour titre *de Consecratione*, ne contient que cinq distinctions qui traitent particulièrement des choses sacrées ; savoir, de la consécration des églises, de la messe, de l'Eucharistie, des fêtes du Carême, de la Confirmation, du jeûne. Le Décret de Gratien n'a d'autre autorité que celle qui convient aux ouvrages dont il est composé.

La seconde partie du Droit canon contient les cinq livres

des Décrétales de Grégoire ix, c'est-à-dire, la collection des Épîtres des papes, et surtout de celles qui ont été écrites depuis l'an 1150, jusqu'à l'an 1230, avec les décrets du troisième et du quatrième concile-général de Latran, et de quelques autres omis par Gratien. Saint Raimond, dominicain, fut chargé de cette compilation par Grégoire ix qui lui donna force de loi. Chaque livre des Décrétales est composé de plusieurs titres. Ces titres comprennent ordinairement plusieurs chapitres. Les chapitres qui sont un peu longs se divisent en paragraphes, et les paragraphes en versets. Le premier livre des Décrétales qui contient quarante-trois titres, traite de la foi du vrai Dieu, des espèce du Droit sacré, des Ordres, degrés et offices des personnes ecclésiastiques, des moyens de prévenir et de terminer les procès. Le second livre qui contient trente titres, traite des causes en général et de l'ordre des jugemens. Le troisième qui a cinquante titres, traite des choses ecclésiastiques. Le quatrième qui a deux titres, traite du mariage et des causes ecclésiastiques non criminelles des séculiers. Le cinquième parle, en quarante-un titres, des crimes, jugemens criminels et censures ecclésiastiques.

La troisième partie du Droit canon renferme quarante collections ; savoir, le *Sexte*, les *Clementines*, les *Extravagantes de Jean XXII*, et les *Extravagante*

*communes*. Le Sexte, ainsi nommé parce qu'il est ajouté aux cinq livres de Grégoire ix, renferme les Épîtres de Grégoire ix depuis la compilation faite par son ordre, et celle des autres papes, jusqu'à Boniface viii inclusivement. Il renferme aussi les décrets des deux conciles généraux de Lyon. Le Sexte est divisé en cinq livres. Les Clémentines publiées par Jean xxii renferment les décrétales de Clément v et les décrets du concile de Vienne de l'an 1311. Les Extravagantes de Jean xxii sont les Épîtres de ce pape. Les Extravagantes communes sont les Épîtres des autres papes. On les appelle extravagantes, parce qu'elles ne sont pas renfermées dans le corps du Droit canon, c'est-à-dire dans le décret de Gratien, ni dans les collections plus anciennes. Les Extravagantes communes n'ont point d'autorité publique. On ajoute au corps du Droit canon les Institutions, ou Institutes que Jean-Paul Lancelot, docteur de Pérouse en Italie, avait composées à l'imitation de celles que Justinien avait fait dresser pour servir d'introduction au Droit civil. Mais ces Institutes de Lancelot ne sont pas cependant du corps du Droit canon, et elles n'en ont point la force, parce qu'elles sont sans approbation publique, quoiqu'elles aient d'ailleurs leur mérite et leur utilité.

Outre le droit ancien, il y a un Droit canonique nouveau qui est commun à tous les ca-

tholiques, ou particuliers et propre à certains royaumes, à certaines provinces, professions, communautés, etc. Le Droit commun nouveau consiste dans les décrets des conciles généraux, bulles des papes qui ne sont pas comprises dans le corps du droit, règles de la chancellerie apostolique faites depuis Jean xxii, principalement par Nicolas v et Innocent viii, et renouvelées par les autres papes. Ces règles sont au nombre d'environ soixante-onze dont les trois principales sont reçues en France. Le Droit propre consiste dans divers statuts, constitutions, réglemens, usages de chaque nation, province, église, ordre, congrégation, communauté, etc.

Le Droit ecclésiastique propre à la France consiste, 1<sup>o</sup> dans les anciens décrets et usages de l'église Universelle, qu'elle a conservés plus soigneusement que les autres nations; et c'est le fondement des libertés, ou immunités de l'Église gallicane; 2<sup>o</sup> dans la pragmatique-sanction, le concordat de Léon x, les ordonnances d'Orléans, Blois, etc. 3<sup>o</sup> dans les décrets des conciles provinciaux des derniers temps, statuts synodaux, réglemens des hôpitaux, et autres communautés.

*Manière de citer le Droit canon.*

1. On cite ainsi les canons tirés de la première partie du décret de Gratien : *Can. presbyter*, dist. 32; *id est canone qui incipit*

*ab hac voce; Presbyter, qui canon reperitur distinctione 32.*

2. On cite ainsi les canons de la seconde partie du décret : *Can. quoniam* : 12, quæst. 1 ; c'est-à-dire, *canone qui incipit ab hac voce quoniam, causâ 12, quæstione primâ.*

3. On cite ainsi les canons de la troisième partie : *Can. nemo*. 9, dist. 1, de *Consecratione*. Ce mot de *consecratione* signifie que le canon cité appartient à la 3<sup>e</sup> partie du décret qui porte pour titre de *Consecratione*.

4. On cite ainsi les décrétales de Grégoire ix, cap. *sollicite*. 2, extra de *Restitutione spoliatorum*. C'est-à-dire, *capitulo sollicite, secundo, quod est extra decretum Gratiani, nempè in Decretalibus Gregorii IX, titulo de Restitutione spoliatorum.*

5. On cite ainsi les autres collections : *Cap. discretioni, de decimi, in 6 ; c'est-à-dire, capitulo discretioni, titulo de decimis, in 6 ; c'est-à-dire, capitulo discretioni, titulo de decimis, in sexto libro Decretalium. Item, cap. unico de homicidio in Clement.; c'est-à-dire, in Clementinis vel Clementinâ. Item, cap. execrabilis de præbendis et dignitatibus, in extravag. Joannis xxii ; et cap. super cathedrali, de Sepulturis, in extravag. Commun.*

*Explication selon l'ordre de l'alphabet des abréviations usitées dans les citations des livres du Droit civil et canon.*

Ap. Bon., *apud Bonifacium* :

dans le sexte où sont les constitutions de Boniface viii.

Ap. Grég., *apud Gregorium* : dans les livres des Décrétales de Grégoire ix.

Ap. Justin., *apud Justinianum* : dans les Institutes de Justinien.

Arg., ou Ar., *argumento* : par un argument tiré de telle loi, ou de tel canon.

Aut., *authenticâ* : dans l'authentique, c'est-à-dire dans le sommaire de quelque nouvelle constitution de l'Empereur, insérée dans le Code sous tel, ou tel titre.

C., ou Can., *Canon* : dans le canon ; c'est-à-dire dans tel chapitre, ou article du décret de Gratien, ou de quelque concile.

Cap., *capite* ou *capitulo* : dans le Chapitre du titre des décrétales, ou de quelque nouvelle constitution, ou de quelque autre livre hors du Droit.

Cau., *causâ* : dans la cause, c'est-à-dire dans une section de la seconde partie du décret de Gratien.

Clém., *Clementinâ* : dans une constitution de Clément v.

C., ou Cod., *Codice* : au Code de Justinien.

C. Théod., *Codice Theodosiano* : au Code de l'empereur Théodose-le-Jeune.

Cod., *columnâ* : dans la colonne d'une page de quelque livre que l'on cite.

Coll., *collatione* : dans une telle collation, ou conférence des nouvelles constitutions de Justinien.

C., *Con.*, *contrà*: Contre. C'est ordinairement pour marquer un argument contraire à quelque proposition.

De Cons., ou de C. secr., *de Consecratione*, dans la troisième partie du décret.

De Pœn., ou de Pœnit., *de Pœnitentid*: dans le traité de la Pénitence au décret, cause 33, quest. 3.

D., *dicto*, ou *dictd*: cité, ou citée auparavant.

D., *Digestis*: au Digeste.

D., ou *dist.*, *distinctione*: dans telle distinction du décret de Gratien, ou du livre des Sentences de Pierre Lombard.

E. C. et Qu., *eadem causd et questione*: dans la même question de la même cause dont il a déjà été parlé.

E., ou Éod., *eodem*: au même titre.

E., ou Ex., ou Extr., *extra*: c'est-à-dire dans les Décrétales de Grégoire ix, première collection hors du décret de Gratien.

Extra. Jo. 22, *extravagante Joan.* 22, ou *Com.*, dans telle, ou dans telle constitution extravagante de Jean xxii.

E. *Finali*, *finalis*, *fine*: dernier, dernière, ou à la fin.

ff., ou ff. *Pandectis*, seu *Digestis Justiniani*: aux Pandectes, ou Digestes de l'empereur Justinien.

Gl. *Glossa*: la Glose, ou Notes approuvées sur l'un et l'autre Droit.

H. *Hic*: ici, dans la même distinction, question, titre, ou chapitre que l'on explique.

H. Tit. *Hoc titulo*: dans ce titre.

I., ou J. *infra*: plus bas.

J. Gl., *Junctd Glossd*: la Glose jointe au texte cité.

In Auth. coll. I., *in authentico, collatione I*: dans les Novelles de Justinien, section, ou partie première.

In Extr. comm., *in Extravagantibus communibus*: dans les Décrétales qu'on appelle Extravagantes communes.

In F., *in Fine*: à la fin du chapitre, §, etc.

In P. Dec., *in parte decisa*: dans la partie retranchée de la Décrétale que l'on cite,

In Pr., *in principio*: au commencement, et avant le premier paragraphe d'une loi, avant le premier canon d'une distinction.

In F. pr., *in fine principii*: sur la fin de l'entrée, ou préambule.

Inst., *Institutionibus*: dans les Institutes de Justinien.

In sum., *in summa*: dans le sommaire qui est au commencement.

In 6, ou in VI, *in sexto*: dans la sexte, ou sixième livre des Décrétales recueillies par Boniface viii.

L., *Lege*: dans la loi telle.

Li., ou lib., *libro*: au livre 1, 2, etc.

Lib. 6, ou lib. VI, *libro sexto*: dans le sexte.

Nov., *Novella*: dans la Nouvelle 1, 2, etc.

Pr., *Principium*: commencement d'un titre, d'une loi, etc.

Q., ou quest., ou qu., *ques-*



*tion* : dans telle question de telle cause.

Sc., ou scil., *scilicet*, à savoir.

Sol., *solvo*, ou *solutio* : réponse à l'objection.

Sum., ou *Summa* : le sommaire d'une distinction, ou question ; ou bien l'abrégé d'une loi, ou d'un chapitre.

T., ou Tit., *titulus titulo* : titre.

v. *Versiculo* : au verset ; c'est une partie d'un paragraphe, ou d'un canon, etc.

Ult., *ultimo*, *ultima* : dernier, ou dernière loi, canon, etc.

§, *Paragrapho* : au paragraphe, c'est-à-dire, article, ou membre d'une loi, d'un chapitre et d'une distinction, ou question du décret.

(Voyez *l'histoire du Droit canonique*, par Jean Doujat ; les *Institutions ecclésiastiques*, de Jean-Pierre Gibert ; la *Théorie politique du Droit canon*, du P. Cabassut.)

### § III.

#### *Du Droit civil.*

Le Droit civil, ou politique, est celui qui est établi par une puissance séculière, pour le bien commun et temporel de la république. Il n'y a point de nation qui n'ait eu son Droit civil ; mais les Romains l'ont emporté en ce point, comme beaucoup d'autres, par-dessus les peuples étrangers. Papius fut le premier qui ramassa les lois que les rois avaient faites, et cette collection s'appela du nom de son auteur,

*Droit papirien*. On y joignit la loi des douze Tables, dressée sur les lois principales des villes de la Grèce. Cette loi des douze Tables fut accompagnée des *plébiscites*, c'est-à-dire, du Droit établi par le peuple, des *senatus-consultes*, c'est-à-dire, du Droit établi sur le sénat, des édits des préteurs ; d'où est venu le Droit qu'on appelait honoraire (*ius honorarium*), à cause de l'honneur qu'on rendait aux préteurs. On assembla tout cela en un corps, qu'on appela édit perpétuel. On assembla aussi les ordonnances des empereurs, les réponses des jurisconsultes et des magistrats. C'est dans tous ces écrits que consiste le corps du Droit romain. Du temps du grand Constantin, ou de ses enfans, Grégoire et Hermogène, deux jurisconsultes, composèrent deux codes, dont l'un fut appelé le Code Grégorien, et l'autre le Code Hermogénien, et qui renferment les ordonnances des empereurs depuis Adrien jusqu'à Constantin. Théodose-le-Jeune fit compiler un troisième code qui contient les ordonnances des empereurs, depuis Constantin jusqu'à lui. L'an 528, l'empereur Justinien donna commission à Tribonien, son chancelier, de faire une compilation générale du Droit romain ; ce qu'il exécuta, en renfermant tous les autres codes dans un seul code nouveau qui fut appelé Code de Justinien. Il rassembla aussi, en cinquante livres qu'on nomma Digeste,

ou Pandecte, une très-grande multitude de lois anciennes. Il fit aussi un abrégé qui contient les Éléments du Droit, sous le titre d'Institutes. Justinien fit aussi cinquante-huit constitutions, durant tout le cours de son règne, ainsi que treize édits, qu'on appela Nouvelles, en sorte que tout le corps du Droit civil fut renfermé dans quatre collections; savoir, le Code en douze livres, le Digeste, ou les Pandectes, en cinquante livres, les Institutes, en quatre livres, et les Nouvelles, dont on a tiré plusieurs courtes sentences qu'on a nommées authentiques, parce que les Nouvelles dont elles sont tirées, sont autorisées par les empereurs, et qu'on a répandues en différens endroits du Code. Comme les cinquante livres des Pandectes ne pouvaient pas tenir en un seul volume, on l'a versé en trois, dont le premier s'appelle le vieil, ou l'ancien Digeste, parce qu'il a paru avant les autres; le second s'appelle *infortiat*, *infortiatum*, parce qu'il donne une connaissance plus forte et plus parfaite des lois; le troisième se nomme Digeste nouveau, parce qu'il a paru en dernier lieu. Le Droit romain est reçu presque partout, et avec justice, parce qu'il renferme les principes de l'équité naturelle; d'où vient que l'on y a recours lorsque les lois et les coutumes particulières viennent à manquer. Les livres des Pandectes et du Code se divisent en tiers, les titres en lois, les lois

en paragraphes. Pour ce qui est de la manière de citer le Droit civil, on marque le Digeste par D., les Pandectes par ff., le Code par C., ou Cod., le paragraphe par §. (*Voyez pour le reste l'explication selon l'ordre de l'alphabet des abréviations dans la citation du Droit.*)

Le Droit civil français consiste dans le Droit romain, auquel on a recours lorsque les lois particulières manquent, ou qu'elles sont abrogées, dans les édits, les ordonnances, arrêts, déclarations de nos rois, et les coutumes générales ou particulières des provinces, des villes et des autres lieux. (*Voy. l'Hist. du Droit romain, de Jean Doujat, et celle de Claude Ferrière. Voyez aussi l'Histoire de la Jurisprudence romaine, in-fol., par M. Terrasson, 1750.*)

#### § IV.

##### *Des Droits honorifiques.*

I. On appelle droits honorifiques les honneurs qui étaient dus à certaines personnes distinguées dans l'Eglise. Ces droits consistaient en nomination, ou présentation au bénéfice, préséance en l'église, aux assemblées, processions, offrandes, à avoir le premier l'eau-bénite, l'encensement, le pain-béni, la recommandation nominale aux prières, à avoir banc, séance et sépulture dans le chœur, et litre, ou ceinture funèbre autour de l'église, tant en-dedans qu'en-dehors (Maréchal, pag. 306.)

II. Tous ces droits appartenaient, 1<sup>o</sup> au patron parfait,

c'est-à-dire, à celui qui avait fondé, doté et bâti l'église, et en avait titre exprès, ou parfaite possession. (Loyseau, n. 25.)  
 2° Au seigneur haut-justicier de la paroisse, selon l'usage des lieux. Hors le patron et le haut-justicier, les droits honorifiques de l'église n'appartenaient à personne, et ce n'était que par bien-séance que les moyens et bas-justiciers précédaient ceux qui résidaient en leur justice, et non les autres, ni les nobles. (Loyseau, n. 30 et 31.)

III. La femme et les enfans du patron, ou du seigneur haut-justicier participaient à leurs droits honorifiques, tant en leur présence qu'en leur absence. (Loyseau, n. 52 et 53.)

Les juges du seigneur dans les villes, gros bourgs et grandes terres, étant gradués, avaient les honneurs en l'absence du seigneur, mais non dans les petits villages, où les juges n'étaient que simples praticiens (Maréchal, ch. 1, pag. 411.) Le seigneur ne pouvait être représenté par ses domestiques, ni par d'autres personnes, excepté celles dont on vient de parler, dans les honneurs de l'église (Loyseau, n. 58 et 59.)

IV. Le seigneur haut-justicier ne pouvait céder ses droits honorifiques à un tiers, sans céder la justice. (Loyseau, n. 51.) Quoique les seigneurs directs et fonciers du lieu où l'église était bâtie n'eussent pas les droits honorifiques, ils les prescrivirent en plusieurs églises où il n'y avait ni patrons, ni hauts-justi-

ciers. (Loyseau, n. 34 et 55. *Voy.* BANCs, PATRON, PAIN-BÉNI, EAUBÉNITE, ENGENS, ÉGLISES, PRÉSEANCES, LITRES.)

DROKEDA (Guillaume de), ainsi nommé, comme on le croit, de Drogheda, ville d'Irlande qui lui donna naissance, fut docteur en Droit, et professa long-temps à Oxford en Angleterre, dans le treizième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Somme d'Or (Summa Aurea)*, et qu'il appelait un trésor légitime. C'est un volume in-8° qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Gatien de Tours, n. 261, et qui a plus de quatre cents ans. (*Bibl. sanctæ ac metropolitanae Ecclesiæ Turonensis*, pag. 33, 87 et 88.)

DROMADAIRE, *dromas*, ou *dromedarius*, du mot grec *δρομα*, je cours. Le dromadaire est une espèce de chameau qui marche fort vite, faisant trente-trois, et même quelquefois jusqu'à cinquante lieues par jour. Il y a des dromadaires de deux sortes, l'un plus grand qui a deux bosses sur le dos, et l'autre plus petit, qui n'en a qu'une. L'un et l'autre sont fort communs dans les parties occidentales de l'Asie, comme la Syrie et l'Arabie. Le dromadaire qui n'a qu'une bosse sur le dos, est le plus communément appelé chameau; l'autre se nomme dromadaire; il a sept pieds et demi de haut, depuis le sommet de la tête jusqu'à terre. Le mot *bichrim*, du 60<sup>e</sup> ch. d'Isaïe, que saint Jérôme a traduit par dromadaires, *dromedarii*

*Madian et Epha*, signifie, selon plusieurs interprètes, de jeunes chameaux.

**DROMÉNIL** (M. l'abbé de), évêque de Verdun en 1721. Nous avons un discours de M. l'abbé de Droménil qui remporta le prix d'éloquence de l'Académie Française en 1703. Le sujet était, « qu'on peut être dans le monde » parfaitement honnête et par-  
« faitement chrétien tout en-  
« semble. » Il prouva cette vérité dans la première partie, et dans la seconde, il ajouta « qu'on ne peut même être véritablement honnête homme sans être en même temps véritablement chrétien. » Ce discours qui est ingénieusement travaillé, se trouve dans un recueil de pièces d'éloquence, imprimé à Paris chez J. B. Coignard. On peut voir un morceau dans le *Journal des Savans*, 1703, pag. 673 de la première édition.

**DROMORE**, ou **DRUMORE**, *dromaria*, ou *Drumaria*, ville d'Irlande dans la petite contrée d'Eaugh qui fait partie du comté de Downe. C'est une ville épiscopale, située près d'un petit fleuve de Lugan. Son évêque est suffragant d'Armach; mais la ville est extrêmement déchue de ce qu'elle était. On dit que saint Colman en fut le premier évêque au sixième siècle. Voici la succession des autres depuis le concile tenu par le cardinal Poparion en 1152 :

1. Gérard, obtint l'agrément du Roi le 26 avril 1227, et siégea dix-huit ans.

2. André, archi-diacre, confirmé par le Roi le 1<sup>er</sup> octobre 1245.

2. Tigernach, en 1287.

3. Gervais, vers l'an 1290.

5. Florent Mac-Donagan, chanoine, élu par le Chapitre, et confirmé par le roi Édouard II.

6. Christophe, en 1369.

7. Corneille, mort vers 1381.

8. Jean O-Lannud, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Urbain VI en 1382.

9. Jean Volcan, transféré de Dromore à Kilkenni, ou Ossori, petite ville de Lagénie sur le Neury en Irlande, en 1404. Il y mourut peu de temps après.

10. Richard Meline, carme, le 11 novembre 1408.

11. Jean, le 4 janvier 1410, mourut en 1418.

12. Nicolas Wartre, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Martin V en 1419.

13. David de Cherbury, succéda à Nicolas. Le siège était vacant en 1431.

14. Thomas Scrope, ou Bradley, carme de Norvic, nommé par Eugène IV en 1434. Il abdiqua avant sa mort qui arriva en 1491.

16. Thomas Radcliff, au temps d'Henri VI.

16. Georges Brann, grec de nation et de la ville d'Athènes, siégeait en 1489. Le pape Alexandre VI le transféra en 1477 à Elfin, sous la métropole de Toam.

17. Guillaume, en 1500.

18. Galance, mort en 1504.

19. Jean-Baptiste, succéda la même année.

20. Thadée, de l'Ordre des Frères-Mineurs, siégeait en 1511.

21. Quentin Coglii, Irlandais, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Paul III le 29 mai 1536.

22. Arthur Magenis, confirmé par Édouard VI en 1550.

23. Jean Tod, évêque de Downe et de Conner, eut ce siège en commendé.

24. Théophile Buckworth de Withe-Hall, ordonné en 1613, mourut en 1652.

25. Robert Lesley, nommé en 1660, et transféré l'année suivante à Rapoë, ou Tirconnel, sous Armagh.

26. Jérémie Taylor, ordonné le 27 janvier 1660, sous Charles II.

27. Olivier Darcis, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Dromore, de Downe et de Conner en 1667.

DROSAY (Jean de), seigneur de Sainte-Marie en Auge, savait les langues hébraïque, grecque, latine et française. Il professa le Droit à Caen dans le seizième siècle. On a de lui une méthode pour apprendre le Droit selon l'esprit de Justinien, imprimée en 1545. (M. Huet, *Origines de Caen*, seconde édition.)

DROU (Pierre-Lambert Le). Voyez LEDROU.

DROUET DE MAUPERTUY. (Voyez MAUPERTUY.)

DROUET (Étienne-François), de Paris. Nous avons de lui la nouvelle édition du Dictionnaire de Moréri, en dix volumes in-fol., 1759.

DROUIN (Réné-Hyacinthe), de l'Ordre de Saint-Dominique, et neveu du célèbre père Serri, du même Ordre, fut docteur de Sorbonne. Il enseigna la théologie en qualité de premier professeur dans le couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, à Paris, et fut ensuite envoyé à Caen où il devint bientôt syndic de l'Université. Il passa de Caen à Chambéry où il professa la théologie; et s'étant arrêté à Verceil, en revenant d'un voyage qu'il avait fait à Padoue pour voir le père Serri son oncle, il fut chargé par le cardinal Ferraro, évêque de Verceil, de la théologie du séminaire. Après la mort de Victor Amédée, roi de Sardaigne, le père Drouin se retira à Yvrée en Piémont où il mourut en....., dans la soixantième année de son âge. Nous avons de lui un *Traité des Sacramens*, imprimé l'an 1737 à Venise, et réimprimé dans la même ville, en 2 vol. in-fol. *Cum notis et additionibus Joannis Vincent Patuzzi*, sous ce titre : *De re sacramentaria contra perduellas hæreticos, libri decem duobus tomis comprehensi : quibus omnia et singula legis evangelicæ sacramenta consensione, universitate, perpetuitate adstruuntur, defenduntur, vindicantur; simul et gravioræ quæstiones ad disciplinam, historiam et moralem pertinentes; itemque theologorum præcipuæ contentiones scholarum methodo ad mentem præceptoris angelici, expenduntur, discutiuntur,*

*explicantiur, cura et studio unius ex prædicatorem familia doctoris Sorbonici.* Cet ouvrage est écrit avec autant de solidité que d'ordre et de clarté. L'édition in-4° est mutilée.

DRUA, siège épiscopal d'Afrique dont la province ne nous est point connue.

DRUIDES, *druidæ*. Les Druides étaient les prêtres chez les anciens Celtes, ou Gaulois, et chez les peuples de la Germanie et de l'île de la Grande-Bretagne. Ils avaient l'administration des choses sacrées, ils étaient les interprètes de la religion, les juges des différends publics ou particuliers. Quand on n'obéissait pas à leurs décisions, ils excommuniaient, c'est-à-dire, qu'ils retranchaient les rebelles des assemblées de la religion, et ces sortes d'excommuniés étaient regardés comme des impies que tout le monde évitait. Les articles principaux de la théologie des Druides étaient l'immortalité de l'âme et la métépsychose. Ils croyaient aussi que le monde serait éternel, mais qu'un jour le feu et l'eau prévaudraient. Les Druides étaient dans une vénération singulière, exempts de servir dans les armées, de payer aucun tribut, et de toute sorte de charge. (César, *Comment.*, liv. 6. Méla, liv. 3. Diodore de Sicile, liv. 6.)

DRUMA, concubine de Gédéon, et mère d'Abimélech qui fut choisi roi, ou juge par ceux de Sichem, compatriotes de Druma. (*Judic.*, 8, 31.)

DRUS, ou DRUSE, ou DRUSIS

et DRUSIEN, *Drusus*, ou *Dru-seus*. Les Drusis sont des Syriens, ainsi nommés du pays qu'ils habitent, et que les Arabes appellent *Blaide-Drusi*. Ces Drusis se disent chrétiens, et ils croient en effet que Jésus-Christ est le Messie, qu'il s'est fait homme, et qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a été crucifié, qu'il y a un jugement, un paradis, un enfer; mais ils ne se font point baptiser, et ne pratiquent pas la religion chrétienne. Ils n'ont, ni temples pour prier, ni ecclésiastiques pour les instruire, ni fêtes, ni cérémonies. Il se disent issus des chrétiens latins qui se retirèrent au-delà du Jourdain, lorsque les Sarrasins se rendirent maîtres de la Terre-Sainte. (Voyez le père Roger dans sa *Terre-Sainte*, pag. 335 et suivantes, et d'Herbelot, au mot DURZI.)

DRUSBIEKI, ou DRUZBIEKI (Gaspard), jésuite polonais, entra dans la société le 14 août 1609, âgé de vingt-deux ans. Il fut deux fois provincial de la province de Pologne, et deux fois aussi envoyé à Rome comme procureur de cette même province. C'était un homme d'oraison, et fort dévot à la sainte Vierge. Il mourut à Posnanie le 2 avril 1660, après avoir composé divers ouvrages; savoir, entre autres : 1° *Declaratio memorialis exorbitantium et processus Academiæ Cracoviensis inter ordines distributi*. C'est la réponse à un écrit qu'un professeur de Cracovie avait fait imprimer contre les

jesuites, et distribuer à la noblesse. M. Dupin, dans sa Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, dit que cet ouvrage de Drusbieki a été écrit en polonais. 3° *De Passione Jesu-Christi Filii Dei.* 2° *Fasciculus exercitiorum et considerationum de præcipuis virtutibus christianæ fidei.* 4° *Sol in virtute sua, sive Jesus-Christus in splendore suarum excellentiarum spectabilis*, à Cracovia, 1660. La vie de cet auteur, composée par Daniel Paulowski, contient plusieurs choses considérables. (Sotwel, *Biblioth. Societ. Jesu.*)

DRUSILLANA, ville épiscopale d'Afrique de la province proconsulaire, dont l'évêque nommé Rufin assista à la conférence de Carthage.

DRUSILLE, troisième fille du grand Agrippa, fut mariée en troisièmes noccs à Claude Félix, gouverneur de Judée, dont elle eut un fils nommé Agrippa. Ce fut devant Drusille, et devant Félix son mari, que parut saint Paul à Césarée, et qu'il rendit témoignage à la religion de Jésus-Christ. (*Act.*, 24.)

DRUSIUS (Jean), vulgairement DRIESCH, né à Oudenarde en Flandre le 28 juin 1550, étudia à Louvain, à Gand et ailleurs. Ensuite étant allé en Angleterre, il apprit l'hébreu à Oxford, ayant déjà fait de grands progrès dans le grec et dans le latin. Depuis, étant revenu dans les Pays-Bas, il fut professeur à Leyde en Hollande, puis à Franeker dans la Frise où

il enseigna publiquement jusqu'à sa mort arrivée le 12 février 1616. Il possédait très-bien la langue hébraïque, et a été un des plus savans et des plus modérés protestans du seizième siècle. M. Simon parle de cet auteur comme d'un habile interprète; et Joseph Scaliger lui portait envie, parce qu'il savait plus d'hébreu que lui. Nous avons de Drusius un recueil de fragmens des anciens interprètes grecs sur le vieux Testament qui a été imprimé en 1622 par les soins de Sixtinus-Amana, son disciple et professeur en hébreu dans l'Académie de Franeker. *De recta lectione Linguae sanctæ. Alphabetum hebraicum vetus. Veterum sapientum Gnomæ. De tribus Sectis Judæorum.* (Meursius, *Athen. batav.* Valère-André, *Biblioth. belg.*)

DRUSIUS (Jean), fils du précédent, fut un prodige d'esprit et d'érudition. A l'âge de sept ans, il expliquait exactement le Psautier hébreu; et à neuf ans, il savait lire l'hébreu sans points, et ajouter les points où il fallait, selon les règles de la Grammaire; ce que les rabbins ne savent plus aujourd'hui. A douze ans, il écrivait sur-le-champ en prose et en vers à la manière des hébreux. A dix-sept ans, il fit une harangue latine à Jacques 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, qui fut admirée de toute sa cour. Il mourut de la pierre, à l'âge de vingt-un ans, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'itinéraire de Benjamin de Tudelle, et la chronique du

second temple, etc. On a de lui des lettres en hébreu, des vers en la même langue et des notes sur les Proverbes de Salomon. On a deux de ses lettres parmi celles de Pierre Cunæus. Ce sont la trente-huit et la trente-neuvième de l'édition de 1725. (Moréri, édition de 1759.)

DRUSIUS (Jean), abbé du Parc, près de Louvain, de l'Ordre de Prémontré, mourut le 25 mars 1634, âgé de soixante-six ans, après avoir été employé, pour la visite des Universités des Pays-Bas, par le pape Paul v, et l'archiduc Albert. On a de lui quelques ouvrages de piété, et les statuts de son Ordre dont on lui avait confié l'examen et la réforme, précédés d'une préface de sa façon. Il a eu aussi la plus grande part à l'écrit intitulé : *Visitatio Academiae Lovaniensis*, imprimé en 1617. (Vallere-André, *Biblioth. belg.*)

DRUTHMAR (Chrétien), moine bénédictin de Corbie, était d'Aquitaine, et vivait au milieu du neuvième siècle. Il quitta son pays pour venir en France, et s'y rendit célèbre. Il l'était déjà lorsqu'il prit l'habit monastique dans l'abbaye de Corbie, diocèse d'Amiens. De Corbie, il fut appelé à Stavelot et à Malmédy, deux monastères du diocèse de Liège, pour y expliquer aux moines les divines Écritures. On ignore le temps et le lieu de sa mort; mais il est certain qu'il écrivait vers l'an 845, puisqu'il parle de la conversion des Bulgares qui recevaient jour-

nellement le baptême; or, la conversion des Bulgares commença vers l'an 845, et elle était bien avancée en 867, comme il paraît par les offrandes que Michel, roi des Bulgares, envoya en 856, à saint Pierre; par les questions qu'il fit proposer au pape Nicolas 1<sup>er</sup> sur la religion, et par les réponses que ce pape y donna la même année. C'est sans fondement que Fabricius a renvoyé Druthmar à la fin du onzième siècle. Nous avons de lui un commentaire sur saint Matthieu, qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères, et qui a été imprimé à Strasbourg en 1514, et à Haguenau en 1530. Quelques protestans ont cru qu'il leur était favorable, parce qu'il dit, sur le ch. 26 de saint Matthieu, que Jésus-Christ a donné à ses disciples le Sacrement de son corps, *Sacramentum corporis*; et que cette expression, *c'est mon corps*, signifie *en sacrement*. Mais cette façon de parler qui se trouve dans beaucoup d'auteurs très-orthodoxes, peut aisément souffrir un bon sens, et ne signifie autre chose, sinon que Jésus-Christ n'est pas d'une manière sensible et visible, mais insensible et invisible dans l'Eucharistie. Cette expression n'a donc point été fourrée dans le commentaire de Druthmar, comme Sixte de Sienné l'a soupçonné dans sa Bibliothèque sainte, liv. 6, *Annot.* 112. Druthmar s'attache plus au sens littéral de son texte, que les autres commentateurs de son temps, quoiqu'il ne soit



pas tout-à-fait exempt d'allégories. On a de lui deux expositions sur quelques endroits de l'Évangile de saint Jean. Ce ne sont point des commentaires entiers, ni suivis, mais des espèces de scholies sur quelques endroits de ces deux Évangiles. (Dupin, neuvième siècle. Richard Simon, *Critique de Dupin*, t. 1, p. 299. *Histoire littéraire de la France*, par quelques religieux bénédictins, t. 5, p. 84 et suiv. Dom. Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, tom. 18, pag. 686 et suiv.)

DRUZIPARA, petite ville de la Thrace dans la province d'Europe, au diocèse de Thrace, épiscopale sous la métropole d'Héraclée. Elle est proche de Bergule, ou d'Arcadiopole. Les Notices ecclésiastiques en font un archevêché. On l'appelle aujourd'hui Mésène. Il y avait une église magnifique dédiée à saint Alexandre, martyr, qui avait souffert sous l'empereur Maximien, et dont les Grecs font la fête le 13 mars. (Voyez Théophilacte. Simocata, liv. 7, chap. 13.) Ce siège a eu les évêques suivans :

1. Théodore, assista et souscrivit au cinquième concile général.

2. Cyriaque, au septième concile général. (*Oriens christ*, t. 1, pag. 1132.)

DRYGOBITIA, siège épiscopal de Macédoine au diocèse de l'Illyrie orientale, sous Thessalonique, ainsi marqué dans les Notices de Léon et de Philippe de Chypre, qui a eu l'évêque suivant :

9.

Pierre, qui souscrivit au rétablissement de Photius. (*Or. christ*, tom. 2, pag. 94.)

DUALISTES, est un nom que l'on a donné à ceux qui soutiennent qu'il y a dans le monde deux principes éternels et nécessaires, dont l'un produit tout le bien, et l'autre tout le mal.

DUAREN (François), natif de Saint-Brieux en Bretagne, fut disciple du fameux Alciat à Bourges où il professa le Droit civil en qualité de docteur, et mourut l'an 1559, âgé d'environ cinquante ans. Duaren a écrit sur le Code, sur le Digeste, des Épitres, un Traité pour la défense des libertés de l'Église de France, et un autre intitulé : *De sacris Ecclesiæ ministeriis ac beneficiis*, divisé en huit livres, et imprimé séparément à Paris en 1551. Ce jurisconsulte était le plus savant de son siècle dans le Droit civil, après Alciat, au sentiment de M. de Thou. Il dédia ses œuvres, comprises dans un vol. in-folio, à Michel de L'Hôpital, conseiller au parlement de Paris, en 1550. Il y a de plus deux éditions du Recueil des ouvrages de Duaren. La première parut à Lyon en 1578, 2 vol. in-fol. La seconde fut imprimée à Genève en 1608, in-fol. (De Thou, *Hist.*, liv. 23. Sainte-Marthe liv. 1, *Élog.*, *doct. Gall.* Sponde, 1559, n. 35. Taisand, dans ses *Vies des Jurisconsultes.*)

DUBLIN, ville capitale de l'Irlande, dans la province de Leinster, ou Lagenie, avec titre de comté, en latin *Dublinum* et

*Eblena.* Elle est située sur la petite rivière Liffy, qui, augmentée par le reflux de la mer, y amène les grosses barques le long du quai. Son église cathédrale est dédiée à la sainte Trinité. Sitri-que, roi des Ostmans de Dublin, et Donat, la firent bâtir pour des chanoines séculiers vers l'an 1038. Ils furent mis en règle par Laurent, archevêque en 1163. Alexandre de Birknore, aussi archevêque, y fonda l'Université en 1320. Ce fut le pape Eugène III qui l'érigea en métropole, à laquelle il donna pour suffragans les évêchés de Kildare, de Ferns et d'Ossery. Dublin et les bourgs de Newcastle et de Swords, députent au parlement. (Gorneille.)

#### *Evêques de Dublin.*

1. Donat, mort le 6 mai 1074.
2. Patrice, ordonné par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, périt sur mer, après avoir siégé dix ans, en 1084.
3. Donat O-Haingly, moine bénédictin de Cantorbéry, ordonné par le même en 1085, mourut de la peste en 1095.
4. Samuel O-Haingly, moine et neveu du précédent, mort en 1121.

#### *Archevêques de Dublin.*

1. Grégoire, ordonné par Rodulphe, archevêque de Cantorbéry, en 1121, siégea quarante ans. Le cardinal Paparon lui donna le *pallium* dans le concile de Kenose en 1152. Il mourut le 8 octobre 1161.
2. Laurent O-Toole, moine,

puis abbé, qui avait déjà refusé l'évêché de Glandelac, sous prétexte qu'il n'avait pas l'âge requis par les canons, ne consentit qu'avec peine à son élection à l'évêché de Dublin. Il fut ordonné en 1162, et mit ses chanoines en règle l'année suivante. Il se rendit au concile de Latran en 1179. Il mourut à son retour en Normandie, d'où l'on transféra son corps à Dublin pour y être inhumé.

3. Jean Comyn, Anglais, élu en 1181, fut fait prêtre à Vélétri, et ordonné par le pape Luce III qui défendit à tout archevêque, ou évêque, de faire aucune assemblée ecclésiastique dans son diocèse sans son agrément; ce qui fut cause des grandes contestations entre ses successeurs et les archevêques d'Armach, survenues depuis, chacun prétendant la primatie sur l'autre. Comyn se rendit à son église au mois de septembre 1184. Il fit bâtir, dans le faubourg qui est au midi de Dublin, cette magnifique cathédrale qu'on y voit encore aujourd'hui, dédiée à saint Patrice, y mit treize prébendiers qui furent ensuite augmentés jusqu'à vingt-deux. Il répara aussi le chœur de l'ancienne cathédrale dédiée à la Trinité. Enfin il mourut le 25 octobre 1212, et fut inhumé dans l'église de la Trinité où on lui a élevé un tombeau de marbre dans la partie méridionale du chœur.

4. Henri Loundres, ainsi nommé parce qu'il était de Londres, archi-diacre de Stafford, fut or-

donné vers le commencement de 1213. Il alla à Rome en 1215, et Honoré III le fit son légat en Angleterre. De retour à Dublin, il assembla un concile où il fit plusieurs réglemens. Il érigea en collégiale l'église de Saint-Patrice. On dit que ce fut lui qui bâtit la citadelle. Il unit à son siège celui de Glandelagh, et mourut après quinze ans de siège.

5. Luc, doyen de Saint-Martin de Londres, élu le 13 décembre 1228, ne fut point confirmé par le pape. Mais ayant été élu une seconde fois, il reçut sa confirmation vers l'an 1230. Il siégea vingt-cinq ans et plus. Il eut de grandes disputes avec l'archevêque d'Armach pour sa primatie.

6. Foulques de Saunford, trésorier de Saint-Paul de Londres, fut nommé par le pape le 30 juillet 1256. Il siégea quinze ans, et le siège en vqua sept.

7. Jean de Derlington, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, confesseur du roi Henri III, avait demeuré au collège des dominicains de la rue Saint-Jacques à Paris. Il fut sacré en 1279, et mourut à Londres en 1284. On a de lui : *Disseptiones scholasticæ* ; *Sermones ad clerum et populum* ; *Concordantiæ magnæ Bibliorum sacrorum anglicanæ dictæ*.

8. Jean de Saunford, Anglais, frère de Foulques, doyen de Saint Patrice, élu le 2 juillet 1284, fut ordonné le 7 avril, dimanche des Rameaux, de l'an 1286. Edouard I<sup>er</sup> qui le considérait beaucoup, le fit grand-justi-

cier d'Irlande. Il mourut le 2 octobre 1294.

9. Guillaume de Hothum, dominicain anglais, ordonné et mort en 1298.

10. Richard de Ferings, archidiaque de Cantorbéry, nommé par le pape vers le milieu de l'année 1299, mourut le 18 octobre 1306, en revenant de Rome.

11. Jean Lech, aumônier du Roi, mourut en 1313, le 10 août.

12. Alexandre de Bicknor, ordonné par Clément V à Avignon le 22 juillet 1317, fonda l'Université de Dublin, et mourut en 1349.

13. Jean de Saint-Paul, chanoine de Dublin, fut pourvu la même année par le pape qui s'était réservé cette nomination. Les disputes sur la primatie se réveillèrent entre lui et Richard, archevêque d'Armach. Elles furent terminées par un décret d'Innocent VI qui ordonna que l'archevêque d'Armach se dirait primat de toute l'Irlande, et celui de Dublin primat de l'Irlande. Jean siégea treize ans.

14. Thomas Minot, nommé par le pape, fut ordonné le dimanche des Rameaux 1363. Il eut une contestation avec Milon, archevêque d'Armach, au sujet de la croix qu'on portait devant lui. Il mourut le 10 juillet 1375, après avoir réédifié une partie de l'église de Saint-Patrice qui avait été brûlée, et après avoir fait faire un clocher fort élevé de pierres carrées.

15. Robert de Wicquæford, archidiaque de Winchester, nommé

né par le pape en 1375, fut fait chancelier d'Irlande en 1377 et 1385. Il mourut le 29 août 1390.

16. Robert Waldey, évêque d'Aire en France, transféré par le pape à Dublin en 1391, était de l'Ordre de Saint-Augustin. Il passa à Chicester d'où il fut encore transféré à Jore.

17. Richard Northals, évêque d'Ossory, transféré à Dublin en 1396. Il mourut l'année suivante. Il était carme.

18. Thomas Cranley, Anglais, docteur d'Oxford, nommé par Richard II; Henri IV le fit aussi chancelier d'Irlande. Il passa en Angleterre en 1417 où il mourut.

19. Richard Talbot, ordonné la même année, siégea trente-deux ans, et mourut en 1449. Il refusa l'archevêché d'Armagh.

20. Michel Treguri, docteur d'Oxford dont nous avons plusieurs ouvrages, nommé par le pape, et confirmé par Henri VI en 1449, mourut en 1471.

21. Jean Walton, reçut le *palium* et la consécration en Angleterre en 1472, et abdiqua le 14 juin 1484.

22. Wautier Fitz Simons, grand-chantre de l'église de Saint-Patrice, nommé le même jour et an que dessus, siégea vingt-sept ans, et mourut à Finglasse, proche de Dublin, le 14 de mai 1511.

23. Guillaume Rokeby, nommé par Jules II évêque de Meath, en 1507, fut transféré par le même à Dublin le 20 janvier 1511. Henri VIII le fit chancelier

d'Irlande. Il assembla un concile en 1518, et mourut en 1521.

24. Hugues Inge, fut le successeur de Guillaume à Meath, et à Dublin où il siégea douze ans. Il y mourut en 1528.

25. Jean Allen, trésorier de l'église de Saint-Paul de Londres, ordonné en 1528, fut tué par des séditieux le 28 de juillet 1534.

26. Georges Browne, provincial des Augustins de Londres, nommé par Henri VIII le 19 mars (vieux style) 1535. Il fut déposé par Dowdal, archevêque d'Armagh, vers l'an 1554, pour s'être marié.

27. Hugues Curwin, archidiacre d'Oxford, et doyen d'Hereford, fut ordonné le 8 septembre 1555, et fait chancelier d'Irlande par la reine Marie. Il siégea douze ans.

#### *Conciles de Dublin.*

Le premier fut tenu l'an 1176, par Vivien, légat du Saint-Siège qui y confirma le droit des rois d'Angleterre sur l'Irlande. (Wilkins, *ad an* 1176. Mansi, t. 2, pag. 673.)

Le second, l'an 1186, par Jean Comyn, archevêque de Dublin, contre l'incontinence et l'ivrognerie des clercs.

Le troisième, l'an 1518, sur la réformation des mœurs et de la discipline. Rokeby, archevêque de Dublin, y présida, et y fit dix canons, ou réglemens.

Le premier défend d'admettre des prêtres sans le consentement de l'ordinaire, et ordonne de

payer la dîme sous peine d'excommunication.

Le troisième interdit les calices d'étain, à moins que la coupe ne soit d'argent.

Le huitième défend le jeu de paume aux ecclésiastiques, sous peine d'une amende de quatre-vingt deniers à chaque fois, dont la moitié est payable à l'ordinaire, et l'autre moitié à l'église du lieu où l'on joue.

Le neuvième excommunie ceux qui imposent des charges laïques aux églises, à moins que ce ne soit la puissance royale qui l'ordonne. (Hard., tom. 9.)

DUBOS (Charles-François), naquit au Château-du-Bos, au diocèse de Saint-Flour en Auvergne, l'an 1661. Il fut archidiacre et grand-vicaire de M. Barillon, évêque de Luçon. Après la mort de ce prélat, M. Dubos fut élu doyen du Chapitre de la cathédrale de Luçon où il mourut le 3 octobre 1724, regretté de tout le monde, et surtout des pauvres dont il avait été le père pendant sa vie. Il est auteur des résultats des conférences de Luçon, excepté des cinq premiers volumes qui sont de M. Louis, sous-doyen de Luçon. C'est aussi à M. Dubos qu'on est redevable de la vie de M. Barillon, et deux volumes de Conférences sur les principaux mystères, sur les dimanches et quelques fêtes choisies, imprimées à Paris en 1724. (Mémoires du temps.)

DUBOURDIEU (Jean), ministre protestant de la ville de Montpellier, et ensuite pasteur

de l'église de Savoie à Londres en Angleterre où il est mort en 1720, à l'âge de soixante-douze ans, a laissé quelques Sermons qui ont été imprimés, entre autres sur la sainte Vierge, publié en 1682, avec une lettre de M. Bossuet, sous ce titre : Lettre de M. l'évêque de Condom à M. Dubourdieu, pour lui faire voir que les protestants sont bien éloignés de penser comme nous, de notre religion, ainsi qu'ils croient cependant le faire ; avec la Réponse de M. Dubourdieu, et un Sermon du même Dubourdieu sur le bonheur de la sainte Vierge, à Cologne, 1682, in-12. On a encore de M. Dubourdieu : Traité sur le Retranchement de la coupe, dédié au ministre Claude ; et un écrit anglais intitulé : Comparaison des Loix pénales de France contre les Protestans, avec celles d'Angleterre contre les Papistes, avec des remarques historiques sur différentes raisons des uns et des autres, etc., à Londres 1717, in-12. Mais l'écrit qui l'a fait principalement connaître est la dissertation historique et critique sur le martyre de la Légion thébéenne, traduite en anglais et imprimée en cette langue en 1696, et imprimée en français qui est la langue originale dans laquelle elle fut composée, à Amsterdam, en 1705, in-12, par les soins de M. Desmaiseaux. Dans cette Dissertation, Dubourdieu se propose de prouver que tout ce que l'on raconte du martyre de la Légion thébéenne n'est qu'une

fable mal concertée et contraire non-seulement à la vérité de l'histoire, mais encore à la vraisemblance, et que les actes que l'on en a produits sous le nom de saint Eucher ne peuvent être regardés comme sincères. Le R. P. Joseph de l'Isle, depuis prieur d'Harreville, Ordre de Saint-Benoît, et ancien abbé de Saint-Léopold de Nanci, ayant été engagé en 1722 d'aller enseigner la théologie aux jeunes chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Maurice d'Againe, trouva tant de preuves, d'actes et de monumens contraires aux prétentions du ministre, que l'amour de la vérité l'engagea à les faire valoir. C'est ce qu'il a exécuté dans le livre intitulé : Défense de la Vérité du Martyre de la Légion thébéenne, autrement de saint Maurice et de ses compagnons, pour servir de réponse à la Dissertation critique du ministre Dubourdieu, avec l'histoire détaillée de la même Légion, à Nancy, chez François Baltasard, 1737. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de sagesse, de solidité et de lumières. On peut voir aussi l'histoire de l'empereur Carausius par M. Genebrier, médecin et antiquaire, imprimée à Paris, 1740, in-4°, dans les Recherches de l'auteur sur les Bagaudes qui sont au commencement de cette histoire. M. Genebrier parle du ministre Dubourdieu, et réfute plusieurs de ses opinions sur la vérité et la cause du martyre de la Légion thébéenne. (Moréri, édit. de 1759.)

DUBOYS (Jacques). Nous avons de lui : *Examen novum super Institutionibus imperatoris Justiniani ad usum studiosæ juventutis*, Auctore V. C. D. Jacobo Duboys, *Academiae Andegavensis ex-rectore et utriusque Juris antecessore, Aureliæ....* 1751, in-12. Les instructions de Justinien sont disposées dans cet ouvrage par demandes et par réponses ; outre le nouvel ordre que l'auteur y a mis, et la méthode avec laquelle il a traité son sujet, qui lui sont propres l'un et l'autre, il emprunte souvent les expressions mêmes des lois, ou des meilleurs jurisconsultes pour former avec plus de justesse et de force ses demandes et ses réponses, et il ne manque point de citer en marge les sources où il a puisé. (*Journal des Savans*, 1752, pag. 184.)

DUBUG (le père D. Alexis), supérieur des théatins de Paris, a donné, *Méditations sur les Ode de l'Avent*, et sur les Vertus de la sainte Vierge, mère de Dieu, pour se préparer à la fête de Noël, in-12, Paris, 1697. Ces Méditations avaient été prononcées en présence du Roi et de la Reine. (*Journ des Savans*, 1696.)

DUC (N. Le), fut long-temps vicaire dans la paroisse de Saint-Paul à Paris. Nous avons de lui l'ouvrage intitulé : *Année ecclésiastique, ou Instructions sur le propre du Temps et sur le propre et le Commun des Saints*, avec une Explication des Éptres et des Évangiles qui se lisent dans le cours de l'Année ecclésiastique.

dans les Églises de Rome et de Paris; à Paris, chez Lottin, 1734, et suiv., 15 vol. in-12. La méthode de l'auteur est d'abord d'annoncer les mystères et les solennités dont l'Église veut que nous nous occupions dans les différens temps de l'année, d'inspirer les sentimens et les dispositions qu'exigent ces mystères et ces solennités. Il passe ensuite à l'explication des Épîtres et des Évangiles qui se lisent à la messe, soit les dimanches, soit les autres jours de la semaine. Chaque Épître et chaque Évangile fournit une instruction particulière d'une demi-heure de lecture, qu'on a tirée des écrits des saints Pères. (*Dictionnaire des Prédicateurs.*)

DUC (Claude Le), licencié en Droit canon, et curé du diocèse de Beaulieu. Nous avons de lui : *Apologie de la vie religieuse et monastique* où il est traité de l'éducation des enfans, et du lieu où l'on doit les élever, par saint Jean-Chrysostôme, traduite du grec en français par M. Claude Le Duc, in-12 à Paris, 1697. La dureté exercée par quelques habitans d'Antioche, tant païens que chrétiens, contre les plus saints Solitaires qui tâchaient de gagner à Dieu les enfans de famille, a donné lieu à cette apologie. Saint Chrysostôme y fait voir que les enfans ne sauraient jamais être mieux élevés que dans les monastères où, loin de la corruption du siècle, ils étaient accoutumés de bonne heure aux laborieux exercices

d'une vie austère. Le traducteur a tâché de rendre exactement les pensées de son auteur. Il lui a laissé ses allégories et ses métaphores, qui sont une des principales beautés du style de saint Chrysostôme. (*Journal des Savans*, 1698.)

DUC (Fronton du). (*Voyez* FRONTON DU DUC.)

DUCANDAS, chanoine de l'église cathédrale de Noyon, a donné : *Recueil de Décisions importantes sur les obligations des chanoines*, sur l'usage que les bénéficiers doivent faire des revenus de leurs bénéfices, et sur la pluralité des bénéfices, divisé en trois parties, à Noyon, chez Pierre Rocher, in-12, 1746. L'auteur s'est proposé de rassembler en un petit volume pour la commodité de ses confrères, ces décisions qui sont répandues dans MM. de Sainte-Beuve, Pontas, Lamet et Formageau. Il a divisé sa matière en treize chapitres, sous chacun desquels il a réuni les décisions qui y avaient le plus de rapport; et à la tête de ces décisions, il a mis des sommaires qui indiquent ce qui y est contenu de plus important. La troisième partie de ce recueil contient deux dissertations sur la pluralité des bénéfices où les matières sont traitées clairement et solidement. Cet ouvrage peut être très-utile, et aux chanoines en particulier, et aux futurs bénéficiers en général. (*Journal des Savans*, 1746, pag. 597.)

DUCANGE. *Voyez* FRESNE.

DUCAS, petit-fils de Michel

de ce nom, était de la famille des Ducas qui a donné plusieurs empereurs à la ville de Constantinople. Lorsque les Turcs se furent emparés de cette ville en 1453, il se retira d'Ephèse où il était, dans l'île de Lesbos, sur la mer Égée. Il a composé une histoire Byzantine, imprimée à Paris, au Louvre, en 1649, par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'a donnée en grec et en latin, avec d'excellentes notes. Après avoir touché légèrement les dates des temps, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Andronic-le-Jeune, arrivée en 1341, Ducas commence son histoire au règne de Jean Cantacuzène, qui s'empara de l'Empire dans le même temps, et la continue jusqu'à la prise de Lesbos par les Turcs en 1462. Elle a été traduite en français par M. le président Cousin, et elle achève le huitième tome de l'Histoire de Constantinople, qu'il a fait imprimer in-4°, à Paris, en 1674 et 1677, et dont on a une nouvelle édition in-12, en Hollande, 1685. (Hank, p. 1, c. 39.)

DUCASSE ( Français ), natif du diocèse de Lectoure, était docteur en théologie, grand-vicaire et official de Carcassonne, puis chanoine, archi-diacre et official de Condom. Il donna au public, en 1695 et 1697, deux traités; l'un de la Juridiction ecclésiastique contentieuse, et l'autre de la Juridiction volontaire, tous deux imprimés en un volume in-8°, à Agen, en

Guéenne. On a imprimé le même ouvrage en deux tomes in-8°, à Paris en 1702, et un tome in-4°, à Toulouse en 1706. Il nous a donné aussi un Traité des Droits et des Obligations des chanoines des Églises cathédrales, tant pendant que le siège épiscopal est rempli, que durant la vacance du siège, divisé en deux parties, à Toulouse in-12. (Pontas, *Table des Auteurs*, qui est à la tête du premier tome de son *Dictionnaire de Cas de conscience*. Le *Journal de Trévoux*, tom. 4, 1702, pag. 2601.)

DUCHÉ DE VANCY ( Joseph-François ), fils d'Antoine Duché, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, et depuis secrétaire-général des galères, naquit à Paris le 29 octobre 1668. Il fut de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et mourut dans sa trente-septième année, à Paris, le 14 décembre 1704. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil d'Histoires édifiantes, imprimé à Paris, chez Anisson, que l'on a quelquefois confondu avec les Histoires de Piété et de Morale, de l'abbé de Choisy. Ces deux ouvrages ont le même but qui est de détourner la jeunesse des lectures frivoles. On a encore de M. Duché des hymnes et des cantiques sacrés qu'on chantait à Saint-Cyr; une Ode sur l'immortalité de l'Âme; une autre sur le Jugement dernier; une Paraphrase sur le Psaume *Beatus vir qui non abiit*, etc.; trois tragédies; savoir, Jonathas, Ab-



salom et Débora. Cet auteur joignait la douceur des mœurs à la beauté de l'esprit. Il possédait parfaitement le talent de la déclamation. A la place des traits malins, ou équivoques qui sont entièrement bannis de ses ouvrages, on y voit réunis les agrémens du style et l'avantage de l'instruction. Quelques unes de ses histoires, comme celle de Judith, sont remplies de pensées fortes, de sentimens élevés et d'expressions sublimes; d'autres, telles que Athénais, ont toute la douceur du sentiment, tout le coloris de l'aménité, toutes les graces de la nature, toute la vivacité des personnages et des caractères. (Titon du Tillet, *Parnasse français*, in-folio, pag. 502. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 1, p. 342. M. l'abbé Goujet, *Biblioth. franç.*)

DUCKET (Jean), prêtre anglais, de la communauté des ecclésiastiques anglais du collège de Tournay à Paris, et premier missionnaire envoyé de ce collège en Angleterre, était de Vincler-la-Basse, de la province de York où il naquit vers l'an 1616. Il fut élevé dans le collège des Anglais à Douai, d'où il passa à celui de Tournay à Paris en 1640. Ayant été envoyé en qualité de missionnaire en Angleterre, il y fut arrêté par les archers du parlement le 2 juillet 1644, et condamné à être pendu; ce qui fut exécuté le 7 septembre de la même année, en présence de tous les ambassadeurs catho-

liques et de plusieurs étrangers de distinction qui étaient accourus pour être témoins de la foi et de la constance de l'illustre patient. Il aurait pu éviter le supplice et recouvrer sa liberté par des voies justes que quelques catholiques lui proposaient; mais le désir de mourir pour la foi les lui fit rejeter et avouer simplement à ses juges qu'il était prêtre, et qu'il n'était venu en Angleterre que pour augmenter, autant qu'il serait en lui, le nombre des catholiques. On a de ce prêtre deux lettres pleines de grands sentimens de religion, écrites de Londres la veille même de son martyre, l'une à l'évêque de Chalcédoine, et l'autre à M. Clifford, principal du collège de Tournay. (*Voyez* la relation du martyre de M. Jean Ducket, in-4°.)

DUCROS (M.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de l'Académie Française. Nous avons de cet illustre académicien : *Mémoires sur les épreuves par le Duel et par les Élémens, communément appelées jugemens de Dieu par nos anciens Français*. On trouve ce mémoire dans le quinzième volume de l'Histoire de l'Académie des Inscriptions, et un Précis dans le Journal des Savans, 1743, pag. 664.

DUCROT (Lazare), né à Auxerre, fut avocat au conseil dans le dix-septième siècle, et laissa les ouvrages suivans : 1° *Traité des aides, tailles et gabelles*, à Paris, 1627 et 1628, in-8°. Le même,

avec un supplément, à Paris, 1636, in-8°, 2 vol. 2°. Le vrai Style du conseil-privé du Roi, de la cour du parlement, de la cour des aides, des requêtes du Palais, du Châtelet de Paris, à Paris, 1627 et 1629. Le même avec ce titre : Les vrais Styles des conseils-d'État et privé du Roi, conformes au résultat du dernier juin 1597, et aux articles présentés par les syndics des avocats auxdits conseils, non encore arrêtés et conclus; contenant un Traité des parentés et alliances, des degrés d'icelles, de la manière de les compter par le droit civil et canon, et comme l'ordonnance des évocations les considère. Plus, un traité de ce qui s'observe aux parties casuelles, touchant les taxes et expéditions des Offices, de leur différé et des oppositions au sceau, etc., à Paris, en 1645, in-8°. François Duchesne, avocat qui a publié en 1662, le nouveau Style du conseil d'État, dit que l'ouvrage de Ducrot est fort bon, et qu'il est le premier qui ait décrit le style du conseil. (Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourg.*, tom. 1, pag. 186. M. Le Beuf, *Mémoire pour servir à l'Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, t. 2, p. 517.)

DUDÉRÉ (Pierre), écuyer, sieur de La Borde, a donné, la Vérité triomphante de l'erreur, par un nouveau converti, dont les motifs de sa conversion sont adressés aux ministres de la religion prétendue réformée, avec une instruction chrétienne sur

les principaux articles de la foi; ouvrage mis au jour pour l'éducation du prochain, par Pierre Dudéré, fils de l'auteur, à Paris, chez Prault père, 1738, in-12.

DUDIA (hébr., *mon bien-aimé, ou mon oncle*), capitaine des vingt-quatre mille hommes qui servaient auprès de la personne de David et de Salomon, dans le second mois de l'année. (1. *Paral.*, 27, 4.)

DUDITH (André), surnommé *Sbardellat*, du nom de sa mère, naquit à Bude en Hongrie, ou dans un château voisin de cette ville, le 6 février 1533, de Jérôme, gentilhomme hongrois, et de Madelaine Sbardellat, noble vénitienne. Il passa en Italie à l'âge de dix-huit ans, et demeura à Vérone, d'où le cardinal Polus, légat du Saint-Siège en Allemagne, en Angleterre et en France, le prit à sa suite dans ses légations. Dudith, ayant laissé le cardinal en Angleterre, vint à Paris où il s'appliqua à la philosophie et aux langues orientales. De Paris, il se transporta à Padoue, et sa réputation croissant de jour en jour, il se fit connaître et estimer de tous les savans de Padoue. Dudith revint dans sa patrie où il eut la prévôté d'Overbaden, et un canonicat de Strigonie. Il fit un troisième voyage en Italie, et en 1560 il se rendit à la cour de Vienne où il eut entrée au conseil. L'empereur Ferdinand II lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, et deux ans après le

clergé de Hongrie le députa au concile de Trente. Il y fit, dans la congrégation du 6 avril 1562, un discours si éloquent, et qui fut écouté avec tant de plaisir, qu'on ne pensa point qu'il avait rempli toute la séance, qui était destinée à des affaires importantes. Il y fit encore, le 16 juillet, dans la vingt-unième session, et la cinquième sous Pie IV, un autre discours sur la concession du Calice, et sur la résidence des évêques. On trouve ces deux discours dans le tome 14 des conciles du père Labbe. Le 8 décembre il prononça le panégyrique de Maximilien II qui venait d'être élu roi des Romains; et peu après, l'Empereur l'ayant rappelé, il quitta le Concile, et eut à son retour l'évêché de Chonad en Hongrie, d'où il fut transféré à celui des Cinq-Églises. Ayant été renvoyé en Polo-

gne, étant déjà protestant dans le cœur, il y épousa en secret la reine Strozzi, une des filles d'honneur de la Reine; ce qui le fit citer, excommunier et condamner au feu comme hérétique, à Rome. Il méprisa cette censure, se remaria après la mort de sa première femme, et mourut lui-même âgé de cinquante-six ans, à Breslaw, le 23 février 1589, après avoir été catholique, protestant, socinien, et enfin sans aucun sentiment fixe sur la religion. ( Le père Anastase, Picpuce, *Hist. du Socinianisme*. David Czuittengar, *Specimen Historiæ litteratæ*, imprimé en 1711, à Francfort et à Leipsick, in-4° pag. 125 et suiv. Le père Nicéron, dans ses *Mémoires*.)

DUEL ( hébr., connaissance, ou science de Dieu ), était de la tribu de Gad, et père d'Éliasaph. ( *Num.*, 1, 14. )

## DUEL.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *De la Nature, de la Division et de l'Origine du Duel.*
- § II. *De l'Énormité du Duel.*
- § III. *Des Causes qui rendent le Duel permis.*
- § IV. *Des Peines de ceux qui se battent en Duel.*

#### § I<sup>er</sup>.

##### *De la nature, de la division et de l'origine du Duel.*

1. Le duel est un combat de deux, ou de plusieurs personnes qui conviennent d'un lieu et d'un temps pour se battre, avec danger de perdre la vie. C'est pourquoi si deux hommes se battent

dans la chaleur d'une dispute survenue tout à coup dans le lieu où ils se trouvent, et dans le même moment, ce n'est pas un duel, parce que ce n'est pas un combat prémédité, et qu'il n'y a eu aucune assignation, ni du temps, ni du lieu. On doit dire la même chose si, deux hommes ayant eu querelle, se

rencontrent par hasard et se battent. Mais si la rencontre était préméditée, elle passerait pour un duel suivant les édits et les ordonnances du royaume. Il faut, pour le duel, qu'on s'expose au danger de perdre la vie; d'où vient que ceux qui se battent sans armes, ne passent point pour se battre en duel, quoiqu'ils soient convenus de l'heure et du lieu.

2. Il y a un duel solennel et un simple. Le solennel est celui qui se fait avec certaines cérémonies touchant le lieu, le temps, les témoins, l'appel, ou le défi, etc. Le simple est celui qui se fait ensuite d'un appel à certain lieu et à certain temps, mais sans autres cérémonies.

3. Il y a des duels qui se font par autorité publique, et d'autres sans cette autorité. L'autorité publique permettait autrefois les duels pour défendre, ou accuser en justice dans les cas dont on ne pouvait avoir preuve. On obligeait même les personnes accusées à ces sortes de combats, depuis vingt-un ans jusqu'à soixante, excepté les malades et les femmes. Pour les ecclésiastiques et les moines, on les contraignait de donner des gens pour se battre à leur place. Le vaincu, accusé, ou accusateur, était puni de mort, ou de mutilation des membres, parce qu'on croyait faussement que la providence de Dieu s'expliquait sur son crime par sa défaite. On reconnut dans la suite la faiblesse de cette prétention, et l'on

condamna les duels dès l'an 855, dans un concile tenu à Valence.

4. L'illustre et savant marquis Scipion Maffei, dans son excellent traité écrit en italien et imprimé à Rome l'an 1710, contre la fureur des duels, sous le titre de la Science de la Chevalerie, rapporte l'origine du duel aux peuples de la Scandinavie qui comprend aujourd'hui le Danemarck, la Norwège, la Suède et la Laponie. Les peuples de ces froides contrées se ressentant de la dureté de leur climat, vivaient originairement sans discipline et sans lois, à peu près comme des bêtes féroces que le hasard rassemble, et que la violence domine. C'était par le fer qu'ils décidaient leurs querelles; et dans les contestations qui s'élevaient entre les particuliers, sans vouloir, ni écouter les parties, ni approfondir la vérité et s'assurer du bon droit, ils faisaient battre les contestans, et donnaient gain de cause à celui qui avait l'avantage dans le combat. Le duel n'est donc pas moins ancien que ces peuples aussi foux que barbares qui ne connaissaient point d'autre mérite que celui de se bien battre. Telle est l'origine et le berceau du duel qui passa du Nord en Italie avec les Visigoths et les autres barbares qui inondèrent cette province si florissante de l'Empire romain, et qui introduisirent tous les excès d'une licence barbaresque, au lieu des lois si sages et des grands principes

d'équité par lesquels elle se gouvernait.

Le duel se répandit de l'Italie dans les autres royaumes avec une rapidité incroyable, et la France en fut infectée l'une des premières. Sa fureur s'y faisait déjà sentir lorsque Charlemagne, et 775, mit fin à la domination des Lombards en Italie, par la victoire qu'il remporta sur Didier, leur dernier roi, et ce grand royaume devint bientôt une vaste lice qu'ensanglantait la cruauté des combattans. Le démon du duel n'oublia rien pour le perpétuer dans notre France, et il réussit trop malheureusement pour nous. Cette licence effrénée fut si grande jusque dans les derniers temps, que les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII ne purent la réprimer avec toute la sévérité de leurs édits. Cette gloire est due aux trois édits des années 1646, 1651 et 1679 de Louis-le-Grand, ce monarque si zélé pour la religion et pour l'État.

## § II.

### *De l'énormité du Duel.*

Le duel est un crime énorme, parce qu'il est également contraire à la religion, à la raison, à la justice, au bien de l'État, à la saine politique, aux lois ecclésiastiques et civiles.

1°. Le duel est contraire à la religion, qui nous défend d'ensanglanter nos mains par le meurtre de nos frères, et qui nous apprend que le droit de

vie et de mort n'appartient qu'à Dieu seul en qualité de Créateur, et comme Seigneur suprême de toutes les créatures; droit primitif, droit inaliénable, parce qu'il résulte de son domaine essentiel et absolu sur tous les hommes. Si les souverains l'exercent sur leurs sujets, ce n'est que par emprunt, au nom de Dieu, et comme ses substituts. L'épée, symbole du pouvoir et de la vengeance, c'est lui qui la leur met en main pour maintenir l'ordre dans la société dont ils sont tout à la fois et les chefs et les protecteurs. Si quelqu'un la prend de lui-même, il devient usurpateur; il envahit les droits de Dieu; il se rend digne de tous ses anathèmes en violant sa défense et les préceptes de sa religion; il cesse d'être sujet obéissant d'un Dieu qui défend l'homicide, partisan d'un Évangile qui commande le pardon, membre vivant d'une Église qui abhorre le sang.

2. Le duel est contraire à la raison, parce que c'est un moyen qui n'a aucun rapport avec la fin qu'on se propose en se battant; car, ou l'on se bat pour prouver son innocence, comme cela était fort commun autrefois, ou pour se venger d'un affront par un principe de vanité. Si l'on se bat pour prouver son innocence, on emploie un moyen qui n'a aucun rapport avec la fin qu'on se propose, puisque, ni le succès, ni la défaite, ne prouve en aucune sorte le crime, ou l'innocence des combattans, et

qu'il arrive souvent que l'innocent succombe sous le fer de son adversaire. Si l'on se bat pour se venger d'un affront par un principe de vanité, le vain duelliste survivra au combat, ou il n'y survivra pas; s'il n'y survit pas, sa vanité sera mal satisfaite de l'opinion qu'on aura de lui après sa mort, et qu'il aura achetée par le sacrifice de sa vie; s'il y survit, sa vanité sera mal satisfaite encore; car quelle satisfaction, je vous demande, que l'opinion qu'aura de lui un vulgaire insensé qui ne forme ses jugemens, ni sur les lumières de la raison, ni sur les lois de la religion? Une fumée, une vapeur, un fantôme de gloire qui ne consiste que dans l'idée bizarre des autres, et qui heurte de front toutes les lois. La belle pâture pour un homme raisonnable, ou qui doit l'être!

3°. Le duel est contraire à la justice que nous nous devons à nous-mêmes et à notre prochain. Il est contraire à la justice que nous nous devons à nous-mêmes, parce que nous n'avons pas droit sur notre propre vie, et que nous sommes obligés de la conserver; au lieu que le duelliste court comme un furieux à sa perte, à sa destruction, sans parler de la perte de son salut éternel. Il est contraire à la justice que nous devons à notre prochain, puisque le duelliste attaque également la vie temporelle et le salut éternel du prochain, et que d'ailleurs il ne met aucune proportion entre l'injure

et la vengeance, puisqu'il venge un léger affront par tout le sang de son ennemi. Le duel porte donc sur son front le caractère d'une injustice d'autant plus criante, qu'elle ne garde aucune mesure, et qu'elle blesse d'un seul coup l'âme et le corps des deux combattans, sans parler des intérêts de ceux qui tiennent aux duellistes par les liens de la nature, ou de l'amitié.

4°. Le duel est contraire au bien de l'état et à la saine politique, parce qu'il fomenta la fermentation des esprits, qu'il détruit l'accord et la subordination qui doivent régner entre le chef et les membres, entre les supérieurs et les inférieurs, les commandans et les subalternes, et qui sont le plus ferme appui des États, et dont la ruine entraîne comme naturellement celle des États mêmes.

5°. Le duel est contraire aux lois ecclésiastiques, qui le défendent sévèrement. Le concile de Trente (sess. 25, c. 19.) l'appelle un usage détestable introduit par le diable pour la perte de l'âme et du corps.

6°. Le duel est contraire aux lois civiles qui veulent qu'on regarde les duellistes comme criminels de lèse-majesté divine et humaine. On peut voir les ordonnances des rois Louis ix, Henri iv, Louis xiii, Louis xiv, Louis xv, et en particulier les édits et déclarations de 1609, 1611, 1613, 1614, 1617, 1623, 1624, 1643, 1651, 1653, 1679, 1704, 1711, 1723.

Ajoutons que le duel expose la vie et le salut éternel des combattans à un péril évident, sans parler du scandale et autres maux qui en sont les suites ordinaires. D'où vient que le pape Alexandre VII condamna justement cette proposition : *Vir equestris ad duellum provocatus potest illud acceptare, ne timiditatis notam apud alios incurrat.*

Le duel est donc un crime énorme, puisqu'il est également contraire à la religion, à la raison, à la justice, au bien de l'État, à la saine politique, aux lois ecclésiastiques et civiles. Il n'est donc pas permis, ni de l'offrir, ni de l'accepter.

### § III.

*Des causes qui rendent le Duel permis.*

Le duel peut être quelquefois permis, quoique rarement, par l'autorité publique, et pour des raisons qui regardent le bien public, telles que celles qui portèrent David à combattre Goliath. Il peut arriver aussi qu'un prince, certain de la justice de sa cause, soit beaucoup inférieur en forces à son adversaire. Rien n'empêche que dans cette circonstance il propose un combat particulier, quoique douteux, pour éviter la ruine certaine de ses sujets.

Cependant il faut distinguer. Lorsque deux hommes sont condamnés à la mort, il n'est pas permis au prince de les faire battre en duel, à condition que celui qui sera victorieux aura sa

grâce, tant parce que ce serait les exposer à une mort plus dure que celle qu'ils souffriraient tout d'un coup par la main du bourreau, que parce qu'ils courraient un risque évident de leur salut, en se battant comme des ennemis acharnés l'un contre l'autre.

Il n'est pas permis non plus d'accepter indirectement le duel, en répondant à un homme qui provoque qu'on ira en quelque endroit, et que si l'on est attaqué, l'on saura se défendre.

### § IV.

*Des peines de ceux qui se battent en Duel.*

Les peines de ceux qui se battent en duel sont, 1° l'excommunication majeure, réservée au pape, si ce n'est en France qu'elle est réservée aux évêques; 2° la proscription de tous leurs biens et l'infamie perpétuelle; 3° la privation de la sépulture ecclésiastique, lorsqu'ils meurent dans le combat, ou le jour même, quoiqu'ils soient pénitens et absous; 4° l'obligation de restituer aux héritiers de celui qui a été tué. Ces peines sont portées par le ch. 19 de la vingt-cinquième session du concile de Trente, par les bulles de Pie IV, de Grégoire XIII, et celle de Clément VIII qui commence par ces mots : *Illius vices*, et qui est datée de l'an 1592. Ces mêmes peines regardent tous ceux qui se battent en duel, sans exception même de soldats ennemis actuellement en guerre qui se battraient par commandement

de leurs officiers. L'excommunication tombe aussi sur tous ceux qui persuadent le duel, qui y engagent, qui le favorisent en quelque manière que ce soit, qui y assistent, ou qui en sont les spectateurs d'approbation et de connivence, qui y contribuent de quelque façon, comme en faisant des messages, en portant des lettres de défi, etc., sur quoi il faut faire les remarques suivantes.

1°. Deux hommes qui prennent querelle, ou qui renouvellent leurs anciennes inimitiés, et se battent ainsi sans dessein prémédité, parce que ce combat n'est pas un duel. Il en est de même de ceux qui font semblant de se battre en se trouvant au lieu assigné, après être convenus sincèrement qu'ils ne se feraient aucun mal, quoiqu'ils pèchent grièvement par cette feinte, de même qu'ils pécheraient grièvement en feignant de commettre une fornication, ou en s'en glorifiant faussement. Il en est de même de ceux qui regardent ceux qui se battent en passant, ou d'une fenêtre, par pure curiosité et sans les approuver.

2°. Si deux personnes qui auraient commencé à se battre dans une église, ou la maison d'un grand, se disaient l'une à l'autre : « Ce lieu-ci n'est point » propre pour nous battre, » sor- » tons, ou allons dans ce champ » voisin, etc., » ce serait un vrai duel, sujet à toutes les peines canoniques, parce qu'il aurait toutes les conditions requises

au duel ; savoir, d'être un combat singulier dans un lieu assigné et suffisamment déterminé. Il en serait de même d'un duel où les combattans seraient convenus de finir à la première goutte de sang, comme l'a déclaré Clément VIII dans la bulle ; *illius vices*.

3°. En France, les duellistes étaient condamnés à mort, et leurs biens confisqués. Leurs corps étaient traînés sur la claie, et privés de la sépulture ecclésiastique. On leur faisait le procès quoique morts, et on cassait leurs testamens quoique bien antérieurs au duel où ils avaient succombé ; mais ils n'encouraient pas les autres peines marquées dans la bulle de Clément VIII. Voyez M. Collet, *Théol. Moral.*, t. 6, p. 209, et le Recueil des Édits..., et autres pièces concernant les duels et rencontres. Voy. aussi un ouvrage contre les duels, imprimé à Ingolstadt en 1751, in-4°, sous ce titre : *R. P. Danielis Stadler, Societatis Jesu... Tractatus de duello honoris vindice, ad theologiæ et juris principia examinato* ; le Mémoire de l'Abbé de Saint-Pierre, au sujet des duels ; Dissertations sur les Ordres de Chevalerie, et les duels, par J. Basnage ; le Traité du savant marquis Scipion Maffei, écrit en italien, et imprimé à Rome l'an 1710, contre la fureur des duels, sous le titre de la Science de la Chevalerie, et un autre traité intitulé : *L'Honneur considéré en lui-même et relativement au duel*, etc., par



M. de C....., à Paris, chez Le Prieur, rue Saint-Jacques, in-12, 1752. Ces deux derniers ouvrages sont excellents.

DUGARD ( Charles-Louis ), docteur de Sorbonne, chanoine de Notre-Dame, né en Picardie. Nous avons de lui : *de Spiritualitate et Immortalitate animæ humanæ, oratio*, 1735, in-4°. Nouvelle paraphrase sur les Psaumes de David, tirée des saints Pères et des meilleurs auteurs, pour en faciliter l'intelligence, 1754, 2 vol. in-12. *Dissertationes de præcipuis religionis fundamentis, scilicet de existentia Dei, spiritualitate et immortalitate animæ humanæ*, 1754, in-4°. Cet auteur mourut le 28 octobre 1755, âgé de soixante-dix-huit ans.

DUGLOSSE, ou DUGLOSS ( Jean-Longin ), Polonais, chanoine de Cracovie, et ensuite archevêque de Léopold, ou Lwów, composa en 1465 la vie de saint Stanislas, évêque de Cracovie et martyr. Il composa aussi une histoire de Pologne, qu'il continua jusqu'à l'année 1480 qui est celle de sa mort. Cette histoire est manuscrite dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Vallicelli de Rome. (Sponde, *A. C.*, 1467, n. 6; 1480, n. 8.)

DUGUET ( Jacques-Joseph ), né à Montbrison, petite ville près de Lyon le 9 décembre 1649, entra dans la maison de l'Institution de l'Oratoire de Paris l'an 1667, avec l'agrément de son père qui était avocat du Roi au présidial de Mont-

brison. En 1677, il fut ordonné prêtre, et enseigna la théologie scholastique au séminaire de Saint-Magloire. En 1678, il fut chargé de la théologie positive et des conférences. Il sortit de l'Oratoire au mois de février 1685, et se retira à Bruxelles auprès de M. Arnaud, d'où il revint en France la même année. Il demeura chez M. le président Ménard jusqu'à la mort de ce magistrat, et changea ensuite non-seulement de demeure, mais aussi de pays. Il alla successivement en Hollande, à Troyes, en plusieurs autres lieux, et revint à Paris où il mourut le 25 octobre 1733, et fut inhumé dans la paroisse Saint-Médard, à côté de M. Nicole, au bas des marches de la grande porte du chœur. M. Duguet a beaucoup écrit. Ses ouvrages sont, 1° dix volumes de lettres sur divers sujets de morale et de piété; 2° la Conduite d'une Dame chrétienne, imprimée en 1725, in-12; 3° un Traité des Devoirs d'un évêque, imprimé en 1710, in-12, à Caen; 4° une lettre pour une dame protestante, sous le nom de la Mère Anne-Marie de Jésus, carmélite qui était mademoiselle d'Épernon; 5° une Réfutation du Système de la Grace générale de M. Nicole; 6° le Traité des saints Mystères et celui de la prière publique; 7° un petit traité sur l'Usure; 8° un autre traité des Exorcismes; 9° un commentaire littéral et spirituel sur la Genèse, imprimé à Paris en 6 vol. in-12, 1732; 10° une

explication de Job, à Paris, 1732, en 4 vol. in-12; 11° une autre des Psaumes de David, en 7 vol. in-12, 1733; et une autre des vingt-cinq premiers chapitres d'Isaïe, en plusieurs vol. in-12; 12° des Règles pour l'intelligence de l'Écriture, et l'explication de l'Histoire de la Création, ou de l'ouvrage des six Jours; la préface des Règles est de M. d'Asfeld; 13° l'explication du Mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, suivant la Concorde, en 11 vol. in-12, Paris, 1733; 14° Jésus-Christ crucifié, en 2 vol. in-12; 15° les Caractères de la Charité; 16° un Traité des Scrupules, 1727; un Traité dogmatique sur l'Eucharistie, à Paris, 1727; 18° une lettre sur la question où commencent les paroles de la Consécration de l'Eucharistie, et en quoi elles consistent, publiée dans la dissertation composée sur ce sujet par M. Brayet, chanoine de Troyes, et imprimée in-8°, à Troyes, 1733; 19° deux autres lettres, dont l'une est adressée à un professeur d'un collège de l'Oratoire, touchant les convulsions et les nouvelles ecclésiastiques, que M. Duguet n'approuve point; 20° un Traité des Principes de la Foi chrétienne, 3 volumes in-12; 21° Conférences ecclésiastiques, 2 vol. in-4°; 22° une lettre écrite à M. Van Espen qui l'avait consulté au nom des ecclésiastiques des Pays-Bas, opposés à la bulle *unigenitus*, sur la conduite qu'ils devaient tenir pour manifester

leurs sentimens, et une autre à M. l'évêque de Montpellier, en 1724, sur la signature du formulaire; 23° un Traité de l'Institution d'un prince, pour le fils aîné de Victor-Amédée, roi de Sardaigne, et un autre sur la religion. Le cas de conscience sur les Paniers des Dames n'est point de lui, quoiqu'imprimé sous son nom; et l'explication des vingt-cinq premiers chapitres du prophète Isaïe, avec l'analyse de tout ce prophète, imprimés aussi parmi ses ouvrages, est de M. l'abbé d'Asfeld, si l'on en croit quelques auteurs.

DUHALDE. Voy. HALDE (du).

DUHAMEL. Voy. HAMEL (du).

DUISBOURG, *Duisburgum*, ville d'Allemagne dans le duché de Clèves, sur la rivière de Roër. L'an 927, il y eut concile, dans lequel on excommunia ceux qui avaient crevé les yeux à Bennon, évêque de Metz. (Regia, 25, Labbe, 9. Hardouin, 6.)

DUJARRY (le père), jésuite, est auteur d'une histoire orientale, dont l'objet principal est le progrès de la religion chrétienne parmi les idolâtres. M. de La Clède, dans son Histoire générale du Portugal, dit qu'il ne manque à cet auteur que de l'ordre et du goût, et qu'il peint vivement et pense avec force. (*Journal des Savans*, 1735, pag. 262.)

DULCINISTES, sectateurs d'un hérétique nommé Dulcin qui vivait à la fin du treize, ou au commencement du quatorzième siècle. Il était de Navarre

en Lombardie, fils d'un prêtre d'Ossula, et disciple de Segarel dont il suivit les erreurs. Il disait que la loi du père, qui avait duré jusqu'à Moïse, était une loi toute de rigueur et de justice; que celle du Fils avait été une loi de grace et de sagesse; mais que celle du Saint-Esprit qui commençait avec lui en 1307, était une loi toute d'amour et de charité qui ne finirait qu'avec le monde. Il prétendait que tout était commun, jusqu'au mélange des deux sexes; que le pape et tous les autres ministres de l'Église romaine avaient perdu leur autorité dont sa secte était la seule dépositaire. Dulcin fut pris l'an 1308, et brûlé à Verceil avec une femme nommée Marguerite, complice de son libertinage, et ses disciples se confondirent avec les Vaudois. Dulcin avait écrit trois lettres *ad universos Christianos*. Louis-Antoine Muratori a donné deux histoires de cet hérésiarque, écrites par des auteurs contemporains: elles se trouvent dans le neuvième tome de son recueil des Écrivains de l'Histoire d'Italie. On peut voir aussi Platine dans la vie de Clément v, Bernard de Luxembourg. (Pratéole, tit. *Dulc.* Sandère, *hæres.* 150. Sponde, à l'an 1307., n. 16, 17.)

DULIE, *dulia*. C'est une sorte de culte religieux que les fidèles catholiques rendent aux Anges et aux Saints, différent du culte de latrerie qui n'appartient qu'à Dieu, et du culte d'hyperdulie qui convient à la sainte Vierge.

DULIENS, Ariens, ainsi appelés de Dulus d'Alexandrie qui se mit à la tête d'une de leurs sectes dans le quatrième siècle.

DUMA, sixième fils d'Ismaël. (*Genèse*, 25, 14.) Isaïe, 21, 11, parle aussi d'une ville, ou d'un canton appelé *Duma*, dans l'Idumée, ou au voisinage. Eusèbe, *in Locis*, dit que Duma est un grand bourg dans la partie méridionale de Juda, à dix-sept milles d'Eleuthéropolis.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, au dix-septième et au dix-huitième siècle, est auteur d'une bonne Histoire des cinq Propositions de Jansénius, d'une traduction française de l'Imitation de Jésus-Christ, et d'autres ouvrages. (M. l'abbé Ladvoat, *Dictionnaire historique.*)

DUMAY (Paul), seigneur de Saint-Aubin, était fils d'un médecin de la Faculté de Montpellier. Il naquit à Toulouse, au mois d'août 1585, fut reçu conseiller au parlement de Dijon le 4 mai 1611, et mourut dans la même ville le 29 décembre 1645. On a de lui entre autres ouvrages, *Bibliotheca Janiniana*, ou Catalogue des livres de la bibliothèque de Nicolas Jeannin, abbé de Saint-Benigne, frère du président Jeannin, et un recueil de cinquante-trois lettres du pape Innocent III, intitulé : *Innocentii III pontificis maximi epistolæ, quarum plurimæ apostolica decreta, aliæ christiani orbis historiam continent : ex codice manuscripto collegii Fuxen-*

*sis, cum lucubrationibus Pauli Dumay*, à Paris, 1625, in-8°. (Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, in-fol., tom. 1, pag. 186 et 187.)

DUMÈES (Antoine-François-Joseph), procureur du Roi, en la ville d'Avesnes. Nous avons de lui la *Jurisprudence du Hainaut français*, 1750, in-4°; et *Histoire et Éléments du Droit français*, principalement pour les provinces du ressort du parlement de Flandre, 1753, in-12.

DUMETS (Jacques), natif d'Abbeville en Picardie, et docteur de Sorbonne, enseigna la théologie morale à Paris, au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il a composé un ouvrage intitulé : *Clavis theologicæ practicæ tripartitæ*, en 4 vol. in-12, dont le premier fut imprimé en 1663, et tous les quatre en 1674. Il a fait aussi, *Clavis theologicæ theoreticæ*, en deux volumes in-12, imprimée pour la première fois à Paris, en 1672 et 1673. (Pontas, dans la Table des Auteurs qui est au second tome de son Dictionnaire.)

DUMONT (Robert), prêtre professeur de philosophie et de théologie à Bordeaux, a donné, *Sentimens de l'Écriture et des Pères de l'Église les plus éloquens, touchant les tentations*, in-8°. Ce n'est qu'un recueil de passages de l'Écriture et des Pères, traduits en français, et paraphrasés pour en faire un discours. L'auteur fait voir que le démon est un ennemi terrible, mais qu'il n'est pourtant pas invin-

cible. Il propose les moyens de le vaincre. (*Journal des Savans*, 1711, pag. 448 de la première édition, et 388 de la seconde.)

DUNCAN (Martin), naquit à Dampen, dans le diocèse de Cologne, en 1505, étudia à Louvain, fut curé en Hollande, et mourut à Amersfort, le 16 avril 1590, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il défendit toute sa vie la religion catholique avec beaucoup de zèle contre les protestans qui le persécutèrent pour cette raison, et composa divers ouvrages : de *Vera Christi Ecclesia. De sacrificio missæ. De piarum et impiarum imaginum differentia et cultu*. La réfutation de l'hérésie des anabaptistes. Un traité de la Cène du Seigneur. Un autre de la justification. (*Cathéchisme catholique*. Joannes Hésius, in *Vita Duncani*. Valère-André, *Biblioth. belg.* Le Mire, de *Script.*, *sexti-decimi seculi*. Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, pag. 1332.)

DUNEAU (François), jésuite, né à Châtillon-sur-Seine, entra dans la société le 9 octobre 1616. Après avoir professé la philosophie, les mathématiques et la théologie pendant plusieurs années, il se livra au ministère de la prédication, et s'y acquit une grande réputation. Il fut demandé à Rome en 1651, pour y être le réviseur français des livres, et le théologien du général de la société. Il y mourut le 26 juillet 1682, à quatre-vingt-cinq ans. On a de lui : 1° *Thèses*

*amplæ philosophicæ et mathematicæ*, à Paris, 1630, in-fol. Ces thèses furent soutenues pendant trois jours de suite par Henri de Lorraine, âgé alors de seize ans, qui fut depuis archevêque de Reims, et connu ensuite sous le nom de duc de Guise. 2° Conférence tenue à Sedan en 1634, avec Pierre Dumoulin, ministre, à Pont-à-Mousson, 1634. 3° Un grand nombre de sermons, imprimés en plusieurs volumes in-8° et in-4°, à Lyon, en 1667, 1672, 1679 et 1680. 4° *Discorsi theologici e morali sopra l'epistola di san Giascopo*, à Rome, 1682, in-4°. Cet ouvrage est dédié au pape Innocent xi. 4° *Discorsi theologici e morali sopra il SS. Sacramento*, à Rome, 1683, in-4°. Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, in-fol., tom. 1, pag. 189 et 190. *Dictionnaire des Prédicateurs*, pag. 86 et 87.)

DUNGAL, auteur qui vivait dans le neuvième siècle, était vraisemblablement Hibernais, et l'on en juge ainsi tant par son nom, que parce qu'il y avait alors en France plusieurs grands hommes sortis d'Irlande. Il avait étudié avec succès les lettres saintes et profanes, principalement l'astronomie qui était fort en vogue de son temps, et étant venu en France, il y mena une vie cachée, ou dans l'abbaye de Saint-Denis, ou dans le voisinage. Cela paraît par une de ses lettres où il se met au nombre des reclus. Cave et Dupin lui donnent la qualité de diacre ;

mais Dungal n'en prend point d'autre, lui-même, que celle d'étranger, et quelquefois de sujet de nos rois et leur orateur. Il n'y a pas de preuves qu'il ait vécu au-delà de l'an 827, ou tout au plus l'an 834, supposé, comme l'a cru dom Mabillon, qu'il soit ce reclus, près de Paris, vers qui Ebbon, archevêque de Reims, se retira après le rétablissement de l'empereur Louis-le-Débonnaire. Nous avons de Dungal, 1° une longue lettre en forme de dissertation sur deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées en 810, et sur lesquelles l'empereur Charlemagne l'avait consulté, par l'entremise de l'abbé Waldon, ou Walton. Cette lettre a été imprimée dans le *Spicilege* de Luc d'Achéry, tome 10, de l'édition in-4°, et tome 3 de l'édition in-fol., avec le jugement d'Ismaël Bouillard, sur cette pièce. 2° Un traité pour le culte des images, dédié à l'empereur Louis-le-Débonnaire et à Lothaire, contre celui de Claude de Turin. Ce traité de Dungal a été imprimé pour la première fois à Paris, en 1608, in-8°, par les soins de Papire Masson ; et c'est sur cette édition qu'il a été inséré dans toutes les bibliothèques des Pères. Dungal y combat les trois points que Claude de Turin avait avancés, qu'il ne fallait point avoir d'images ; qu'on ne devait rendre aucun culte à la croix, et qu'il n'était d'aucune utilité de visiter les églises où reposent les Saints, ni

d'honorer leurs reliques. Il réfute ces erreurs par un grand nombre de passages des Pères ; et il demande sur la fin comment un évêque qui a en horreur la croix de Notre-Seigneur peut baptiser, consacrer le chrême, imposer les mains, dire la messe, puisqu'on ne peut rien faire de tout cela qu'on ne fasse le signe de la croix ; et comment il peut célébrer l'office divin sans invoquer les Saints et sans honorer leurs reliques. Le style de Dungal est assez clair, mais trop diffus ; ce qui le rend moins pressant. Dom Mabillon dit avoir lu dans un manuscrit de Saint-Remy de Reims un poème en vers acrostiches, que Dungal avait fait à la louange d'Hil-doard, évêque de Cambrai et d'Arras. Ce poème n'a pas encore été rendu public. On en trouve d'autres dans le recueil de Martène qui ne portent point le nom de Dungal, mais qu'on croit pouvoir lui attribuer, parce qu'ils ont été faits à Saint-Denis sous le règne de Charlemagne, et que dans quelques uns l'auteur se dit étranger hibernais. Le manuscrit sur lequel Papire Masson a donné le traité de Dungal contre Claude de Turin, rapporte un petit poème en l'honneur de ce reclus où il est dit qu'il avait eu des disciples, et qu'il les avait instruits dans les saintes lettres. Ce poème, qui est en vers élégiaques, a été donné par dom Martène, tom. 6, *Ampl. collect.*, pag. 811. (Possevin, in *App. sacr.* Dupin, *Bi-*

*blioth. des Aut. ecclési. du neuvième siècle.* dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 4, p. 493 et suiv. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclési.*, tom. 18, pag. 528 et suiv.)

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), écuyer, ancien avocat au parlement, et professeur en l'Université de Besançon. Nous avons de lui : 1° *Traité des prescriptions et de l'aliénation des biens de l'Eglise et des dîmes*, suivant le Droit civil et canon, la jurisprudence du royaume et les usages du comté de Bourgogne....., à Dijon, 1730, in-4°. 2° *Traité de la Main-Morte et des Retraits*, à Dijon, 1733, in-4°. 3° *Histoire des Séquanais et de la province séquanoise, des Bourguignons et du premier royaume de Bourgogne, de Besançon jusque dans le sixième siècle, et des abbayes nobles du comté de Bourgogne, Saint-Claude, Beaume, Gigny, Châteaueu-Châlon, Beaume-les-Dames, Lons-le-Saulnier, Migette et Montigny, depuis leur fondation jusqu'à présent*, à Dijon, 1735, in-4°. 4° *Histoire du second royaume de Bourgogne, du comté de Bourgogne, sous les rois Carlovingiens, des troisième et quatrième royaumes de Bourgogne et des comtés de Bourgogne, Montbéliard et Neuchâtel, avec une description du comté de Bourgogne, et plusieurs généalogies*, à Dijon, 1737, in-4°. 5° *Mémoires pour servir à l'Histoire du comté de Bourgogne, contenant l'idée gé-*

nérale. de la noblesse et le nobiliaire dudit comté; l'histoire des comtes de Bourgogne, des maisons de Valois et d'Autriche, de l'administration de la justice, de son parlement, et de sa réunion au royaume de France; l'Histoire de toutes les révolutions et faits remarquables arrivés en cette province jusqu'à son temps, à Besançon, 1740, in-4°. 6<sup>e</sup> Histoire de l'Église, ville et diocèse de Besançon, qui comprend la suite des évêques de cette métropole, depuis la fin du second siècle, leurs vies, leurs actions....., la discipline ancienne de cette Église, et les changemens qui y sont arrivés, à Besançon, 1750, in-4°, 2 vol. (*Journal des Savans*, 1731, 1733, 1735, 1737, 1741, 1750.)

DUNS (Jean), dit Scot, c'est-à-dire, Écossais, parce qu'il était natif de Duns, village d'Écosse, selon plusieurs, car d'autres prétendent qu'il était d'Irlande, et d'autres de Donston dans le Northumberland en Angleterre. Quoi qu'il en soit, il embrassa fort jeune l'Ordre de Saint-François, dans le couvent de Neuchâtel en Angleterre, fit ses études à Oxford, vint à Paris où il prit des degrés, et enseigna dans l'Université avec beaucoup de réputation tout au commencement du quatorzième siècle. Il mourut à Cologne le 8 novembre de l'an 1308, âgé d'environ trente-trois, ou trente-cinq ans. Ce que disent Paul Jove, Latome et Bzovius, qu'il mourut désespéré en se rongant

les mains dans le tombeau, où il avait été mis ensuite d'une apoplexie qui l'avait fait tenir pour mort, est une fable qui ne mérite aucune créance. Scot se piqua de soutenir des opinions contraires à celles de saint Thomas, d'où vient la distinction des Thomistes et des Scotistes. Il laissa un grand nombre de traités, tant sur le Maître des Sentences, que sur la philosophie d'Aristote, et la théologie. Tous ces ouvrages ont été imprimés plusieurs fois en différens endroits. L'édition de Lyon, de 1639, contient 12 volumes in-fol., avec la vie de l'auteur, écrite par Wadingue, et les éloges qu'on lui a donnés. Scot était subtil; et c'est à cette subtilité, quelques uns disent à cette obscurité, qu'il est redevable du titre de *docteur subtil* qu'on lui attribue. (Trithème et Bellarmin, in *Catal. Sixt. Sen.*, in *Biblioth. Wadingue*, t. 3, *Annal. Min.* et *Biblioth. Possevin*, in *App. Sponde*, A. C., 1308, n. 12. Baillet, *Jugem. des Sav.*, tom. 1, pag. 110. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 2, pag. 149 et suiv.)

DUNSTABLE, bourg d'Angleterre dans le comté de Bedford, *Dunistabulum*. Il y eut un concile en l'an 1214 où l'on appela du légat au pape. (Wilkins, tom. 1.)

DUNSTAN (saint), archevêque de Cantorbéry, naquit l'an 923, au commencement du règne d'Éthelstan dont il était parent,

dans le comté de Somerset en Angleterre, près du monastère de Glassembury. Il y fut élevé dès l'enfance, et y fit ses études. Il passa de là à Cantorbéry, auprès d'Éthelme, son oncle, qui en était archevêque, puis à la cour du roi Éthelstan. Il alla ensuite trouver Elphège, évêque de Winchester, son oncle maternel, ou son cousin germain, qui le porta à se faire religieux, et l'ordonna prêtre. Il retourna à Glassembury, lieu de sa naissance, ou de son éducation, et se bâtit, près de l'église de la sainte Vierge, une loge si étroite, qu'elle n'avait que quatre pieds de long, deux pieds et demi de large, et seulement autant de hauteur qu'il en fallait pour y pouvoir demeurer debout. Là, Dunstan s'occupait à prier, à chanter des psaumes, à méditer l'Écriture, à travailler des mains, à répondre à ceux qui le consultaient sur l'affaire de leur salut. Son père et sa mère étant morts, il employa les biens qu'ils lui laissèrent à soulager les pauvres, à bâtir des églises, des monastères, et à d'autres œuvres de piété. Il rétablit en particulier le monastère de Glassembury, et y mit une communauté nombreuse dont il fut le premier abbé. Le roi Edmond, frère et successeur d'Éthelstan, manda Dunstan pour être son ministre d'État. Après la mort du roi Edmond qui fut assassiné l'an 946, Édred, son frère et son successeur, retint Dunstan à la cour, et se reposa sur

lui d'une grande partie de la conduite du royaume. Édred étant mort l'an 955 eut pour successeur Edwy, ou Édouin son neveu qui exila Dunstan, parce qu'il avait eu le courage de lui reprocher le commerce criminel qu'il entretenait avec une femme mariée, et de faire sortir cette femme de sa chambre. Dunstan passa en Flandre dans la ville de Gand, et fut rappelé l'an 957 par Edgar, frère et successeur d'Édouin, qui l'obligea d'accepter malgré lui les évêchés de Worcester et de Londres tout ensemble, et ensuite l'archevêché de Cantorbéry. Le pape Jean xii dont il alla recevoir le *pallium* à Rome, le fit son légat par toute l'Angleterre, à laquelle il procura des biens infinis, réformant les mœurs, corrigeant les désordres, faisant cesser les scandales et observer la discipline avec une fermeté qui fut une fois à l'épreuve du commandement du Roi et du pape, n'ayant pas voulu lever l'excommunication qu'il avait lancée contre un grand seigneur qui avait épousé une de ses proches parentes, que lorsque le coupable renonça à ce mariage incestueux, en se séparant de sa femme, quoiqu'il eût eu ordre du pape et du Roi de l'absoudre auparavant. Ce prince ayant fait violence à une fille qu'on élevait dans un monastère, le saint archevêque l'alla trouver, et lui retirant sa main qu'il voulait prendre à son ordinaire, il lui reprocha son crime, et l'obligea



d'en faire une pénitence de sept ans. Après sa mort, il sacra roi Édouard, son fils, malgré l'opposition de plusieurs grands du royaume. Il avait tenu un concile national à Winchester l'an 970, dont il fit observer les réglemens pour la réforme du clergé jusqu'à sa mort qui arriva l'an 988. Il était pour lors âgé de soixante-quatre ans; et il fut favorisé du don des miracles devant et après sa mort. L'an 1012, on transporta son corps de la cathédrale de Cantorbéry, où il avait été enterré, dans son monastère de Glassembury, pour éviter la fureur des Danois qui ravageaient le pays de Kent. Il fut partagé quatre ans après, entre la cathédrale de Cantorbéry et le monastère de Glassembury, sous le roi Canut, prince danois qui devint seul paisible possesseur de l'Angleterre. Sa fête, qui se faisait le 19 de mai, a été long-temps chômée en Angleterre; mais, depuis le schisme, on n'y a plus conservé que le nom de saint Dunstan dans le calendrier nouveau de la liturgie réformée du pays. La vie de saint Dunstan a été écrite, 1° par un religieux contemporain, qu'on croit être Bridfert; 2° par Adalard, moine de Blandimberg; 3° par Osbern, moine et précenteur de la cathédrale de Cantorbéry, du temps de Lanfranc; 4° par un autre moine du douzième siècle, nommé Aubert, ou Osbert, ce qui l'a fait confondre quelquefois avec Osbern, (Bollandistes, 4°

et 7<sup>e</sup> tome de mai. Mabillon, *sac. quint.*, pag. 655. Bañlet, tom. 2, 19 mai.) Pitséus, auteur anglais, dit que saint Dunstan avait fait des formules de bénédictions archiépiscopales; un petit traité sur la règle de saint Benoît, un livre intitulé: Règles de la vie monastique; quelques écrits contre les mauvais prêtres; un traité de l'Eucharistie; un écrit sur les Dîmes; un traité pour l'instruction du clergé et quelques épitres. Il y en a une qui est de lui, écrite à Ulfín, évêque de Worchester, que le père Mabillon a donnée sur un manuscrit de M. Faure, docteur de Faculté de Paris. Il y a aussi bien de l'apparence que la Concorde, ou Règle de la vie monastique, qui porte le nom d'Edgard, et les constitutions de ce prince, sont l'ouvrage de saint Dunstan. (Dupin, dixième siècle, pag. 223. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tom. 20, pag. 95 et suiv.)

DUNWICH, petit bourg d'Angleterre, était autrefois une ville épiscopale dont le siège fut transféré à Northelmham.

DUPERRAI (Michel), mort à Paris doyen des avocats du parlement, le 25 avril 1730, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, a composé plusieurs ouvrages de Droit; savoir, *Traité des Portions congrues*, in-12, 1682 et 1720; *Traité historique et chronologique des Dîmes*, augmenté par M. Brunet, avocat, 2 vol. in-12; *Traité des Dispenses de*

mariage, de leur validité et invalidité, et de l'état des personnes, in-12; Traité des Droits honorifiques et utiles des patrons et curés primitifs, réimprimé en 1720, in-12; Traité de l'état et de la captivité des Ecclésiastiques pour les Ordres et les bénéfices, imprimé en 1703, in-4°, et réimprimé en 1708, sous le titre de Droit canonique de France. Traité des contrats de mariage, in-12. Traité sur le partage des bénéfices, in-12. Traité des moyens Canoniques pour acquérir et conserver les bénéfices, 4 vol. in-12. Observations sur le traité des lois ecclésiastiques de M. d'Héricourt, auxquelles celui-ci a fait des réponses. Le tout a été imprimé en tête des lois ecclésiastiques. Des Notes sur les cinquante articles de l'édit de 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, 2 vol. in-12. Questions sur le Concordat, in-12. Observations sur le Concordat, in-12. Duperrai, fort savant dans la jurisprudence civile et canonique, manque de style et de méthode; il n'est pas non plus assez décisif dans la plupart de ses écrits. (*Mém. du temps.*)

DUPIN. Voyez PIN (du.)

DUPLESSIS (Toussaint-Chrétien), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, fit profession en 1715, âgé de vingt-six ans. Nous avons de lui l'Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy, 1728, in-4°. Histoire de l'Eglise de Meaux, 1731, 2 vol. in-4°. Lettres au sujet de la

dissertation de M. Le Beuf, sur le Soissonnais, avec les réponses de M. Le Beuf, 1736, in-12. Réponse à M. de Saint-André, au sujet de l'Histoire de Meaux, in-4°. Dissertation où l'on démontre qu'Orléans est l'ancienne ville de Genabum dont il est parlé dans César, in-8°. Histoire de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, 1740, in-12. Description géographique et historique de la Haute-Normandie, 1740, 2 vol. in-4°. Examen de deux lettres des Observations sur les écrits modernes, au sujet de la description de la Normandie, 1741, in-12. Ode contre l'athée. Il a travaillé au *Gallia christiana*, et nouvelles Annales de Paris, jusqu'au règne de Hugues-Capet, 1753, in-4°.

DUPORT (Gilles), né à Arles le 6 juillet 1725, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris le 2 juillet 1647, en sortit l'an 1660, et mourut à Paris le 21 décembre 1691, prêtre, protonotaire apostolique, et docteur en Droit canon. On a de lui la Rhétorique française, contenant les principales règles de la chaire, imprimée en 1673, et réimprimée en 1684, sous le titre de l'Art de prêcher, etc., in-12. Les Excellences, les Utilités et la Nécessité de la Prière, à Paris en 1667. L'Histoire de l'Eglise d'Arles, de ses évêques, de ses monastères, in-12, imprimée en 1690 et 1691. (*Mémoires du temps. Gibert, Jugemens des Savans sur les rhétoriciens, tom. 3.*)

**DUPRÉ** (Jacques), docteur et professeur royal en théologie dans l'Université de Caen, entra chez les Pères de l'Oratoire en 1631, en sortit en 1645 par l'ordre du père Bourgoing, général de la congrégation, et mourut à Caen l'an 1652. On a de lui deux discours latins contre le père Érade Bible, professeur des cas de conscience, chez les jésuites de Caen, qu'il prononça publiquement en 1645, et qui ont été imprimés. Le premier discours est contre la simonie et quelques autres erreurs. Le second regarde l'autorité du pape et celle des évêques. Dupré avait dicté quelques propositions dans un traité de la Trinité qui furent condamnées par l'Université de Caen. (*Mémoires du temps.*)

**DUPRÉAUX** (M. l'abbé), gradué en théologie, a donné : *Le Chrétien parfait honnête homme, ou l'Art d'alier la piété avec la politesse et les autres devoirs de la vie civile*; ouvrage qui intéresse tout le monde, où l'utile est revêtu de l'agréable, et où la fiction poétique sert de canal à la vérité; à Paris, chez Langlois, rue Saint-Jacques, 1750, in-12, 2 vol.

**DUPUY** (Germain), prêtre de l'Oratoire, fut d'abord curé de Châtres, ensuite chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital à Paris, archidiacre et théologal de Luçon, et mourut à Niort en Poitou, chez les Pères de l'Oratoire, plus que septuagénaire, en 1713. Il a traduit et composé

plusieurs petits ouvrages en vers et en prose. Il est auteur de la traduction en vers français des vers latins qui se trouvent dans les lettres de saint Paulin, traduites en français par Claude de Santeuil. M. Dupuy a aussi traduit en vers français plusieurs pièces latines du célèbre Santeuil, entre autres la pièce touchant la manière et les dispositions dans lesquelles le Clergé doit chanter l'office divin. Il prononça l'Oraison funèbre de Barillon, évêque de Luçon, imprimée en 1704, in-4°. Il est aussi auteur de l'ouvrage intitulé : *Relation des assemblées extraordinaires de la Faculté de Théologie d'Angers, établie dans la ville d'Angers, etc.*, contre le jansénisme, avec une censure portée contre plusieurs livres pernicieux et infectés du poison de cette hérésie, in-12, 1713. On lui attribue un recueil d'épigrammes en vers français, sur plus de cent cinquante Saints et Saintes du désert qui se trouvait manuscrit dans la bibliothèque des Pères de la doctrine chrétienne de Saint-Charles, à Paris, et quantité de petites pièces satiriques et morales. (*Mém. du temps.*)

**DUPUY**, régent d'humanités au collège Mazarin, a donné des réflexions chrétiennes et morales sur des endroits choisis des quatre Évangélistes et des Actes des Apôtres, Paris, 1701, in-12. C'est un extrait des versets qui ont paru à l'auteur les plus instructifs pour la jeunesse, et qu'il accompagne de courtes ré-

flexions qui contiennent des instructions morales, utiles, simples et naturelles. (*Journal des Savans*, 1702, pag. 438.)

DUPUY (M.), ci-devant secrétaire au traité de paix de Ryswick, a donné : 1<sup>o</sup> Instructions d'un père à sa fille, tirées de l'Écriture-Sainte sur les plus importants sujets, concernant la religion, les mœurs et la manière de se conduire dans le monde, à Paris, chez Nicolas Leclerc, 1707, in-12. 2<sup>o</sup> Instructions d'un père à son fils sur la manière de se conduire dans le monde....., à Paris, 1730, in-12. 3<sup>o</sup> Mythologie, ou Histoire des Dieux, des demi-Dieux, et des plus illustres héros de l'antiquité païenne, contenant l'explication de la fable et de la métamorphose, où l'on fait voir que le culte, les mystères, les sacrifices et les autres cérémonies du paganisme ne sont que des copies imparfaites de l'Histoire Sainte..., à Paris, rue Saint-Jacques, chez Huart, deux volumes in-12.

DUPUY (M.), a donné une nouvelle édition de l'Histoire de l'Ordre Militaire des Templiers, avec les preuves et avec des Notes, Bruxelles, 1751, in-4<sup>o</sup>, avec figures.

DUPUY. Voyez PUY (ou).

DURA (hébr., *génération*, ou *habitation*), grande plaine aux environs de Babylone où Nabuchodonosor fit placer la statue de soixante coudées de haut, qu'il voulut faire adorer à tous ses sujets. (*Daniel*. 3.)

DURA, siège épiscopal de la province de Byzacène en Afrique, (*Notit.*, n. 61.)

DURAN, ou DORHIN (Nicolas), carme anglais du quinzième siècle, a écrit sur le Maître des Sentences; *Originalia Doctorum*, etc. (Lucius, in *Biblioth. carm.*)

DURAND DE WALDAC, répandit plusieurs erreurs dans l'Aragon, vers l'an 1117. Il fut brûlé avec son compagnon par l'ordre de Jacques, roi d'Aragon, pour avoir soutenu opiniâtrement que le mariage n'était qu'une fornication secrète. (Pratéole.)

DURAND, abbé de Castres, écrivit vers l'an 953 contre un certain Walfred qui enseignait que le corps et l'âme périssaient par la mort. Cet ouvrage de Durand est perdu. (*Chronique de l'abbaye de Castres*. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclésiastiques du dixième siècle*.)

DURAND, évêque de Liège, mourut vers l'an 1025; ce qui prouve qu'il n'est point l'auteur d'une épître sur l'Eucharistie, que quelques uns lui attribuent, et qui est contre Eusèbe, Brunon d'Angers et Bérenger, puisque Brunon ne fut évêque d'Angers que long-temps après la mort de Durand de Liège. Il y a donc apparence que cette pièce est de Déoduin, ou Théoduin, aussi évêque de Liège, et ceux qui la donnent à Durand ont été trompés par la lettre D qui commence le nom de Durand et de Déoduin, et qu'on trouve

seule sur les manuscrits pour désigner le nom de l'auteur.

DURAND, moine de Fécamp, puis abbé de Troarn, ou Tréart, dans le diocèse de Bayeux, était né au Neubourg dans le diocèse d'Évreux, au commencement de l'onzième siècle, et vécut jusqu'à l'an 1089 qu'il mourut, l'onzième de février. Il était fort régulier et fort austère, habile dans les dogmes et le chant ecclésiastique. C'est lui qui est l'auteur du Traité du Saint-Sacrement de l'autel, contre Bérenger. Ce traité est bien écrit et plein de passages des Pères contre l'erreur de Bérenger dont il contient aussi les condamnations faites à Brionne, à Paris, à Verceil. Il est divisé en neuf parties qui sont précédées d'un prologue en vingt-cinq vers hexamètres qui en annoncent le dessein. Ce sont les premiers d'un poème en-neuf cents vers, qu'il avait composés sur le même sujet, et qui n'a point été imprimé. Orderic Vital lui attribue aussi deux épitaphes, des Antiennes, des Répons notés pour diverses fêtes. On le trouve imprimé à la fin des Œuvres de Lanfranc, publiées in-folio en 1648, par dom Luc d'Achéry, et dans le tome 18<sup>e</sup> de la Bibliothèque des Pères. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. ecclés.*, tom. 21, pag. 36 et suiv.)

DURAND (Guillaume), surnommé *Speculator*, à cause de son livre intitulé : *Speculum juris*, était de Puymoisson, dans le diocèse de Riez en Provence,

selon l'opinion la plus commune. Il prit le bonnet de docteur à Bologne-la-Grasse en Italie, enseigna le Droit canon à Modène, fut chapelain et auditeur du Palais de Clément IV, légat de Grégoire X au concile de Lyon de l'an 1274, évêque de Mende l'an 1286. Il mourut à Nicosie de l'Île de Chypre, le 6 de juillet 1296, dans une légation vers le sultan d'Égypte dont Benifase VIII l'avait chargé. Son corps fut rapporté à Rome et enterré à la Minerve. D'autres disent qu'il mourut à Rome le 1<sup>er</sup> novembre 1296, âgé d'environ soixante-quatre ans. Il a laissé un livre intitulé le Miroir du Droit, divisé en trois parties, et le Répertoire du Droit, tiré de cet ouvrage. Le Rational des Offices divins, en huit livres. Un commentaire sur les canons du concile de Lyon, et un abrégé des Gloses et du texte du Droit canon. Le Miroir et le Répertoire du Droit ont été imprimés avec le Rational à Lyon, l'an 1516 et 1551. Le Miroir a aussi été imprimé séparément à Bâle en 1574, et à Francfort, avec le Répertoire, en 1592. Le Rational a été imprimé à Mayence et plusieurs fois depuis. L'édition de Mayence est très-rare. Le commentaire sur les canons du concile de Lyon, a été imprimé à Fano en 1569, et l'abrégé des Gloses, à Paris en 1519. (Marjolus, en sa Vie. Gesner et Simler, *Biblioth. Trithème, au Cat. Bellarmin, de Scriptor. Ecclés.* Sainte-Marthe, *Gall. ch.* t. 2,

pag. 730. Sponde, *ann.* 1274. Dupin, treizième siècle.)

**DURAND** (Guillaume), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, l'an 1296, assista au concile de Vienne sous Clément v, en 1311. Il composa un excellent traité de la manière de célébrer le concile général, divisé en trois parties, dans lequel il a recueilli et disposé, sous différens titres, une infinité de réglemens des conciles et des Pères, pour la réforme de tous les états. Philippe Probus, jurisconsulte de Bourges, fit imprimer cet ouvrage à Paris l'an 1545, et le dédia au pape Paul iii, et à tous ceux qui devaient s'assembler au concile de Trente, comme très-utile à la réforme des mœurs. Il a depuis été réimprimé à Paris dans un recueil de plusieurs ouvrages de même nature, que M. Faure, docteur de la Faculté de Paris, fit imprimer chez Clousier l'an 1671. (Dupin, quatorzième siècle.)

**DURAND DE CHAMPAGNE**, de l'Ordre des Frères-Mineurs, confesseur de la reine de France et de Navarre, qui florissait vers l'an 1340, a composé une Somme de confession, ou un Directoire pour les confesseurs, divisé en quatre parties, qui se trouvait dans la bibliothèque de Colbert, *cod.* 451. (Dupin, quatorzième siècle.)

**DURAND DE SAINT-POURÇAIN**, maître du sacré Palais, évêque du Puy-en-Velay, et ensuite de Meaux, était natif de

Saint-Pourçain, petite ville de la Basse Auvergne, dans le diocèse de Clermont. Il embrassa l'institut des dominicains vers l'an 1290, dans le couvent de Clermont, et prit le bonnet de docteur à Paris l'an 1312. Il était évêque du Puy dès l'an 1318. Il passa à celui de Meaux l'an 1326; et mourut dans cette ville le dixième jour de septembre de l'an 1334. Il a laissé un écrit contre les erreurs des Fraticelles; un traité des Lois et de la Juridiction ecclésiastiques; un traité contre l'opinion attribuée à Jean xxi, sur le délai de la vision béatifique jusqu'à la résurrection générale; un commentaire sur les quatre livres des Sentences. Ce prélat était savant, éloquent et d'un génie élevé, mais aussi grand amateur de la nouveauté, et fort attaché à ses lumières particulières, qu'il préférerait à celles des plus habiles docteurs qu'il aurait dû révéler comme ses maîtres. Cela paraît surtout dans son commentaire sur les Sentences. C'est ce qui a fait dire à M. Baillet, dans son premier tome des Jugemens des Savans, pag. 112, que le titre de docteur très-résolu dont on a qualifié Durand de Saint-Pourçain paraît assez juste, et tiré du caractère de son génie. (Trithème. Bellarmin. Possevin. Sixte de Sienne, *Biblioth. sacr.* Le père Échard, *Script. Ord. Præd.* tom. 1, pag. 586. Le père Touron, *Hommes Illustres de Saint-Dominique*, t. 2, p. 136.)

**DURAND D'AURILLAC**, ap-

pelé quelquefois Durandel, ou Durand le jeune, aussi dominicain du couvent de Clermont, vivait à peu près dans le même temps. Il combat Durand de Saint-Pourçain, de toutes ses forces, dans un commentaire qu'il a composé sur les quatre livres du Maître des Sentences qui n'a point été imprimé, et qui se trouve dans la bibliothèque de Saint-Victor à Paris, avec un autre ouvrage sous le nom du même Durandel, intitulé : *Contra corruptentes doctrinam sancti Thomæ Aquinatis*. (Casimir Oudin, *Comment. de Script. ecclésiast.*, t. 3. Le père Touron, *ibid.*)

DURAND (Bernard), né à Châlons-sur-Saône, professa quelque temps les belles-lettres à Clermont en Auvergne. Revenu en Bourgogne, il y fut reçu avocat au parlement le 16 juin 1586, et se fixa dans sa patrie, le 18 janvier 1621, après avoir été revêtu en 1616 de la charge de maire de Châlons. On a de lui, 1° un Discours imprimé sous ce titre : *Présentation des lettres octroyées par le Roi aux religieux minimes de saint François de Paule, pour l'établissement d'un monastère en la ville de Châlons-sur-Saône*. à Lyon, par Jacques Roussin, 1597, in-12. Ce discours contient plusieurs choses curieuses pour l'histoire de Châlons. 2° La Coutume de Bourgogne, rédigée en tables méthodiques. Les Instituts au Droit coutumier du duché de Bourgogne, ouvrage estimé qui fut imprimé à Dijon

en 1697, in-8°. 3° Un recueil des privilèges de la ville de Châlons-sur-Saône, in-4°, avec un discours sur la préséance qu'elle prétendait lui être due aux États de la province sur les villes de Nuits et de Saint-Jean-de-Lône. Ces ouvrages ont été imprimés en 1660, avec l'histoire de Châlons, intitulée : *Illustre Orbendale*. Les ouvrages manuscrits du même auteur sont, entre autres, de l'Excellence de la Langue hébraïque ; des Magistrats ; des Choses sacrées et divines, en quatre livres ; du Droit de la Police sacrée de France, en cinq livres. (Le père Jacob, *de Claris scriptorib. Cabiloniens.*)

DURAND (Jean), prêtre de l'Oratoire, natif de Vire, a composé un livre intitulé : *Le véritable Caractère des Saints*, pour servir aux prédicateurs qui veulent faire leurs éloges.

DURAND (Ursini), de Tours, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a fait profession en 1701, âgé de dix-neuf ans. Nous avons de lui : *Voyage littéraire de deux religieux de la congrégation de Saint-Maur*, 1717 et 1724, 2 vol. in-4°, avec dom Edmond Martène. *Thesaurus novus Anecdotorum*, en 1717, in-fol., 5 vol., avec le même. *Collectio veterum scriptorum et Monumentorum*, 1724, in-fol., 9 vol., avec le même. Il a publié, avec dom Clémencet, l'Art de vérifier les dates, in-4°, 1750. Il a continué le Recueil des Lettres des papes, commencé par dom Constant.

DURAND (Claude), docteur de Sorbonne, fit imprimer en 1612 un avis particulier sur la livre de la puissante ecclésiastique et politique, du docteur Richer, petit volume in-12, et l'adressa au cardinal de Gonzague. (*Journal des Sav.*, 1702, pag. 678.)

DURAND (le P. Bartholemi), d'Antibes, de l'observance régulière des Frères-Mineurs, lecteur en théologie. Nous avons de lui : *Dissertationes ecclesiasticæ pro foro, tum sacramentali quàm contentioso seu opus morale ad normam universi Juris canonici exactum*, Avenione, 1703, in-4°. C'est un livre de morale, tant pour la résolution des cas de conscience, que pour la décision des affaires ecclésiastiques. L'auteur avertit d'abord qu'il n'est attaché à aucun parti entre les casuistes qui se piquent d'une morale trop sévère, et ceux qui sont trop relâchés. L'ouvrage est divisé en quatre livres dont le premier traite de l'Eglise et de ses ministres ; le second, des lois en général, des lois divines, ecclésiastiques et civiles, de la conscience et de la probabilité ; le troisième regarde les délits et les peines ecclésiastiques ; les sacrements font la matière du quatrième livre. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation des ouvrages de divers casuistes, il ne laisse pas d'être recommandable par le choix des matières et par la méthode avec laquelle elles sont traitées. L'auteur avait déjà

donné au public un ouvrage de théologie sous ce titre : *Clypeus Theologicæ scotisticæ*. (*Journal des Savans*, 1707, Supplém.)

DURANGO, *Durandum*, ville épiscopale de l'Amérique, sous la métropole du Mexique, et capitale de la nouvelle Biscaye, est située au pied des montagnes. On y compte cinq cents Espagnols et autant d'esclaves. Elle fut érigée en ville épiscopale en 1620. La cathédrale est dédiée à saint Matthieu. Les Jésuites ont un collège, et les Cordeliers un couvent.

#### *Evêques de Durango.*

1. Gonzale d'Hermocilla, de l'Ordre des Augustins, professeur en Théologie de l'Université de Mexique, fut nommé premier évêque de Durango en l'an 1621, et mourut l'an 1629.

2. Alphonse Franco, né à Madrid, et curé de la paroisse de Saint-André de la même ville, fut nommé évêque de Durango l'an 1631, et transféré à l'Eglise de la Paz.

Diègue d'Ebba, professeur en Théologie dans l'Université d'Oviédo, fut nommé l'an 1639.

DURANTHON (Antoine), docteur de Sorbonne, principal du collège de Maître-Gervais. Nous avons de lui une réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques, 1750, in-12.

DURANTI (Jean-Étienne), premier président du parlement de Toulouse, fut massacré par les ligueurs le 10 février de l'an



1489, pour sa fidélité au Roi. Il a laissé des décisions de Droit, un commentaire sur le titre des élections, et un excellent livre intitulé : *De Ritibus Ecclesiæ*, que quelques savans ont mal à propos attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur; puisque Duranti, adressant cet ouvrage au cardinal de Pellevé, pour prendre soin de son impression, l'appelle *le fruit de ses veilles*, et qu'il y cite ses décisions de Droit, liv. 2, chap. 43, et son commentaire sur le titre des élections. Il y cite aussi un arrêt du parlement de Toulouse, qu'il dit avoir prononcé lui-même en robe rouge. La première édition du traité *de Ritibus Ecclesiæ*, qui est fort belle, parut à Roïne en 1691, in-fol. (Thuanus, l. 63. Scevola Sammarthan, in *Elog.* M. de La Faille, *Annales de Toulouse*. Dupin, seizième siècle. Voyez aussi le tom. 5 de la *nouvelle Histoire de Languedoc*, pag. 430, avec la note 9 de ce volume, et la *Vie de Duranti*, par M. Martel, avocat, dans les *Mémoires sur divers genres de littérature et d'histoire*, dont ledit M. Martel est auteur, à Paris, chez Le Fèvre, 1722.)

DURANTI DE BONRECUEIL (Joseph), de Lambesc en Provence, prêtre de l'Oratoire. Nous avons de lui le *Traité de la Virginité*, traduit de saint Ambroise avec des notes, 1729. in-12. Lettres de saint Jean Chrysostôme, traduites, 1732, 2 volum. in-8°. L'esprit de l'Eglise dans

la récitation de l'Office de Complies, 1734, in-12. Le Panégyrique des Martyrs, traduit de saint Jean Chrysostôme, 1735, in-8°. Lettres de saint Ambroise en français, 1741, 3 vol. in-12. Les Psaumes de David, expliqués par Théodoret, saint Basile et saint Jean Chrysostôme, 1741. 6 vol. in-12. Cet auteur est mort le 10 mai 1736, âgé de quarante-seize ans dix mois vingt-huit jours.

DURANTI (M. l'abbé), a donné un abrégé de l'Histoire-Sainte avec les Preuves de la Religion, par demandes et par réponses, 1735, à Paris, chez la veuve Étienne, rue saint Jacques, etc., in-12. L'auteur nous apprend, dans sa préface, que l'instruction de la jeunesse est son objet principal; mais que la religion devant être le fondement de cette instruction, l'Histoire Sainte lui avait paru très-propre à ce dessein; il insiste surtout sur les faits qui peuvent, d'un côté donner une grande idée de la Divinité, et de l'autre, fournir aux enfans les instructions les plus convenables à leur âge. Les réflexions sont courtes, simples et coulent naturellement du sujet. M. Duranti, pour diversifier son ouvrage, y fait entrer quelques vers de nos meilleurs poètes. (*Journal des Savans*, 1735, pag. 455 et suivantes.)

DURAZZO, ville épiscopale de Grèce dans l'Épire nouvelle, au diocèse de l'Illyrie orientale,

en latin *Dyrrachium*, et anciennement *Epidamnus*. Elle est située à cinq lieues du golfe de Drin, à quatorze d'Alessio, du côté du midi, et connue parce que Cicéron y fut exilé. Cette ville qui a un bon port, qui a été élevée à la dignité de métropole, est très-bien fortifiée, mais l'air y est malsain. On voit de là la montagne de Durazzo, que les anciens ont nommée *Py-lartes*. Elle fut bâtie par une colonie d'habitans de Corcyre, aujourd'hui Corfou, la première année de la trente-neuvième olympiade. Ses habitans, se voyant assiégés par une troupe de bandits, demandèrent du secours aux Corinthiens, que les Corcyriens vainquirent. Les Athéniens se déclarèrent en faveur de ces derniers, et ce fut là le commencement de la guerre que l'on appela *corinthiaque*. La Notice de Léon attribue quinze évêchés à la métropole de Durazzo, dont voici les évêques :

*Evêques de Durazzo.*

1. Apollon, dont parle saint Paul aux Corinthiens, chap. 1, ep. 1, v. 12.

2. Astius, dont on fait la fête parmi les Grecs le 6 juillet. Il fut crucifié.

3. Euchaire, assista et souscrivit au concile général d'Éphèse.

4. Luc, au faux concile de la même ville; mais il répara sa faute à Chalcédoine.

5. N...., au temps du pape Hormisdas, lorsque presque tou-

te l'Ilyrie orientale embrassa le schisme d'Acace, patriarche de Constantinople, l'évêque de Durazzo se sépara aussi de la communion romaine.

6. Mariane, s'opposa avec Basilisque de Sardique et d'autres à la condamnation des trois Chapitres.

7. Urbique, à qui nous avons une lettre du pape saint Grégoire. (Libb., 9, ep. 68.)

8. Siminnius, souscrivit aux canons in *Trullo*.

9. Nicéphore, au septième concile général.

10. Antoine, que Théodore Studite appelle très-saint et très-pieux archevêque. (Lib. 2, ep. 209.)

11. Lucien, au concile de Photius.

12. N...., dénoncé comme complice d'une conspiration contre l'impératrice Zoé, en 1033, sur quoi il fut arrêté, et mis ensuite en liberté. (Jean Scylitze Curopal.)

13. Laurent, assista au concile du patriarche Alexis où furent défendues les noces au septième degré, et à un autre où Michel Cérulaire prononça contre les légats du pape Léon ix.

14. N..., au concile de Constantinople, sous Michel Sty-piote, où deux évêques furent déposés pour avoir été illégitimement ordonnés, et pour tenir l'hérésie des Pôgomiles.

15. Grégoire, en 1141.

16. Eustathe, rétracta l'erreur de Soterich Pentéugène qui disait que Jésus-christ n'avait of-

fert son sacrifice qu'au Père Éternel et au Saint-Esprit, et évita la déposition dans le concile où Soterich fut déposé.

17. Michel, se trouva en l'an 1166 à un autre concile où la foi des Allemands fut approuvée.

18. N...., élu sans la participation du métropolitain de Césarée, et des autres évêques qui étaient à Constantinople, sous l'empire d'Isaac Lange.

19. N...., en 1199, que Jean Camatère, patriarche de Constantinople, défendit aux deux frères d'épouser deux cousines.

20. Romain, sous le patriarche Manuel Charitopule qui, après la prise de Constantinople par les Français, se retira à Nicée en Bithynie où il établit son siège.

21. Chalcutzes, lorsque Durazzo passa sous la puissance des Empereurs grecs. (Pachymer, liv. 1, chap. 10.)

22. Constantin Cabasilas, sous Michel Paléologue.

23. Nicétas, en 1392, sous le même.

24. N...., un de ceux qui refusèrent l'union sous le vieux Andronic.

25. Grégoire, souscrivit à la condamnation d'Acindine et de Barlaam qui s'opposaient aux erreurs de Grégoire Palamas.

26. Paul, fait cardinal par le pape Pie II, pour la grande affection qu'il avait à l'Église romaine.

27. Jérémie.

28. Chariton. Ces deux évêques vinrent à Rome vers le mi-

lieu de l'avant-dernier siècle, pour demander la communion romaine, et y demeurèrent. (Leo Allatius, de Consensu, lib. 3, cap. 13.)

29. Philothée, siégeait vers l'an 1725; selon les lettres venues de Venise. (Manuscrit du père Lequien. Oriens christ., tom. 2, pag. 240.)

On commença à établir des archevêques latins à Durazzo au commencement du treizième siècle, qui sont :

1. M...., dont parle Innocent III dans sa lettre quatre-vingt-douze, liv. 14, du 2 septembre 1211.

2. A...., ainsi désigné dans une lettre du même pape, en 1211.

3. Pierre I<sup>er</sup>, en 1303.

4. Matthieu, mort en 1340, eut pour successeur....

5. Pierre II, de Girona, de l'Ordre des Frères-Mineurs.

6. Ange, auquel succéda....

7. Antoine I<sup>er</sup>, de Duratio, de l'Ordre des Frères-Mineurs, transféré d'Hiéropole par Clément VI le 25 mai 1349.

8. N...., auquel écrivit Urbain V pour lui recommander quelques évêques du même Ordre qui allaient en Albanie, en 1370.

9. Étienne I<sup>er</sup>, transféré de Durazzo, en 1392, à Potenza. (*Italia sac.*, tom. 7, pag. 186.)

10. Étienne II Guillelmi, de Naples, carme, pénitencier apostolique, élu le 3 juin 1394.

11. Jean I<sup>er</sup>, transféré de Durazzo à Capaccio le 19 avril 1399. (*Italia sac.*, tom. 7, pag. 671.)

12. *Minor*, auquel succéda....

13. Jean de Duratio, dominicain, nommé par Jean xxiii. Il mourut en 1421, ou 1422.

14. Nicolas Côme, de l'Ordre de Saint-François, succéda la même année.

15. Paul Ange, en 1465.

16. N..., en 1540, auquel succéda.....

17. Louis Bianchi, de Venise, de l'Ordre de Saint-François. (Wadingue.)

18. Antoine II Provana, transféré par Urbain viii à Turin le 2 novembre 1631.

19. N..., transféré d'un siège d'Albanie à Durazzo en 1640. (*Gazette*, pag. 749 et 805.)

20. Pierre III Seurra, reçut le pallium d'Innocent xiii le 13 septembre 1722. (*Gazette*, 523. *Oriens christ.*, tom. 3, p. 954.)

DURÉE ou DUREUS (Jean), jésuite écossais, entra dans la société en 1582, et mourut le 20 octobre 1668. On a de lui : *Réfutation de la Réponse de Guillaume Wittaker aux dix Raisons de Campianus*, à Paris, 1582. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2275.)

DUREN, ou DOREN, *Duria*, ville du duché de Juliers, dans le diocèse de Cologne, située sur la rivière de Roër. Il s'y est tenu divers conciles. Le premier, l'an 748; le second, l'an 761, en présence du roi Pepin, pour les affaires de l'État; le troisième, l'an 775, lorsque Charlemagne alla faire la guerre aux Saxons;

le quatrième, l'an 779, sur le même sujet. (Reg., 17. Lab., 6. Hard. 3.)

DURET (Claude), Bourbonnais, président à Moulins. On a de lui, le Trésor de l'Histoire des Langues de cet Univers, contenant les origines, beautés, perfections, décadances, mutations, changemens, conversions, et ruines des langues, in-4°, 1613. Cet ouvrage qui renferme des remarques utiles et des recherches curieuses, manque de critique.

DURHAM, ville épiscopale d'Angleterre, sous la métropole d'York, et capitale du comté de Durham, est située au nord de ce royaume sur une colline assez élevée, et assez isolée par le fleuve Wère, ou Warne, qui se jette dans l'Océan, et qui fait de cette ville une presqu'île. On la nommait autrefois Dunelme, en latin *Dunelmum* et *Dunelmia*, et les Anglais prononcent encore aujourd'hui Daresme. Son évêché a été formé de ceux d'Augustaldt et de Lindisfarne. La cathédrale est une des plus grandes églises du royaume; elle est ornée de deux hautes tours sur son portail, et d'une plus grosse sur le milieu du chœur. L'évêque de Durham était autrefois comte palatin, et cette qualité, qu'il a gardée, lui donne le premier pas entre les évêques de sa province; il va après celui de Londres dans les assemblées générales du clergé d'Angleterre. C'est le plus riche évêque du royaume, et son revenu égale

à peu près celui de l'archevêque de Cantorbéry.

*Évêques de Durham.*

1. Aldewin, ou Aldhun, siégea à Durham l'an 990. Les moines de Lindisfarne, poursuivis pendant près de deux siècles par les Danois, changeaient souvent d'asile, portant avec eux les reliques de saint Cuthbert. Ils s'arrêtèrent à Durham qui n'était alors qu'une grande et épaisse forêt ; et y ayant trouvé une plaine dans le milieu, ils l'ensemencèrent pour fournir à leur nourriture. Aldwin, aidé d'Uthred, comte de Northumberland, dont dépendait ce pays, eut bientôt arraché la forêt, et jeté les fondemens de la ville et d'une église dans laquelle il plaça les reliques du saint évêque de Lindisfarne. Aldwin mourut vers la fin de l'an 1018, dans la vingt-neuvième année de son épiscopat.

2. Eadmond, ne fut sacré qu'après trois ans de vacance, à cause des guerres des Danois, et mourut à Gloucester en 1041, comme le dit Turgot, plus croyable que les historiens qui reculent la mort d'Eadmond à l'an 1048.

3. Eadred, ou Edrède, ne siégea que dix mois, et mourut en 1042.

4. Égelric, moine, et, selon quelques uns, abbé de Pétersbourg, bâtit une église en l'honneur de saint Cuthbert, abdiqua en 1056.

5. Égelwin, frère d'Égelric, lui succéda en 1056, et mourut

dans la prison où il avait été condamné pour s'être révolté contre Guillaume-le-Conquérant, l'an 1071.

6. Walcher, noble lorrain, et clerc de l'église de Liège, fut sacré l'an 1072, et tué dans une émotion populaire le 14 mai de l'an 1080.

7. Guillaume de Saint-Carilefe, et abbé de Saint-Vincent, fut sacré à Gloucester par Thomas, archevêque d'York, le 3 janvier 1081. Ce fut un des hommes de son siècle le plus savant, le plus éloquent et le plus habile dans les affaires, mais aussi le plus ambitieux, et son ambition lui fut souvent fatale. Étant entré dans une conspiration contre le roi Guillaume-le-Jeune, ce prince le fit chasser de l'Angleterre. Il y revint dans la suite, et y mourut à Durham le 2 janvier 1096.

8. Ranulphe, ou Randulphe, surnommé Flambard, ou Passe-flabère, grand-justicier du royaume sous le roi Guillaume II, fut sacré à Londres le 5 juin de l'an 1099. Henri I<sup>er</sup>, successeur de Guillaume, fit mettre Ranulphe dans la tour de Londres d'où il s'échappa, et s'enfuit en Normandie, où il engagea le duc Robert à faire la guerre au roi Henri, son frère. Ces deux princes ne furent pas long-temps sans se réconcilier, à condition que Ranulphe rentrerait paisiblement dans son église. Il y entra en effet, et en jouit paisiblement jusqu'à l'an 1128 qu'il mourut, le 4, ou le 5 septembre, après

avoir décoré son évêché de plusieurs magnifiques édifices, et lui avoir procuré des fonds considérables.

9. Galfride, surnommé *le Roux*, chancelier d'Angleterre, sacré à York le 6 août 1133, mourut le 6 mai 1140.

10. Guilhaume de Sainte-Barbe, doyen d'York, fut sacré, malgré sa résistance, le 20 juin 1143, et mourut le 14 novembre 1152, selon les Annales et la grande Histoire de Durham. C'était un prélat plein de religion, de prudence, de zèle et de charité.

11. Hugues de Puser, ou de Puresey, neveu du roi Étienne, trésorier et archidiacre d'York, fut sacré à Rome à l'âge de vingt-cinq ans par le pape Anastase, le 20 décembre 1153. Son caractère aimable et ses rares qualités le firent regarder de tout le monde comme un nouveau Daniel que Dieu, dans sa miséricorde, avait suscité à son peuple. Hugues ne trompa point ces douces espérances; il fit mille biens à son Église; et ses talents reconnus dans tous les genres lui méritèrent l'estime et la tendresse du roi Richard, fils et successeur de Henri, au point qu'il l'honorait et l'aimait comme son père, et qu'il en fit le chancelier, le justicier, et enfin l'arbitre de son royaume. Ce grand homme mourut comblé de gloire et de mérites, le 3 mars 1185, après quarante-un ans deux mois et quatre, ou, selon

d'autres, quatorze jours d'épiscopat.

12. Philippe de Poitiers, originaire d'Aquitaine, fut sacré à Rome le 20 avril 1197, dans la Basilique de Latran, par le pape Célestin III. Il eut de grands démêlés avec les moines de Durham, et mourut l'an 1208, durant l'interdit que le pape Innocent III avait jeté sur l'Angleterre; ce qui l'empêcha d'avoir la sépulture ordinaire des fidèles.

13. Richard, doyen de Salisbury, fut élu par les moines, à la place de Philippe de Poitiers, l'an 1209, selon les Annales de Durham. Les moines élurent après lui Morgan, frère du roi Jean; mais cette élection n'eut pas lieu.

14. Richard de Marisco, chancelier du Roi, fut sacré, comme l'on croit, le 25 juin 1217, ou le 24 juin 1218, et mourut le 1<sup>er</sup> mai 1226.

15. Richard Poore, transféré de l'église de Salisbury à celle de Durham l'an 1228, mourut le 15 avril 1236. Il avait été d'abord évêque de Chichester, et fait de grands biens à ces trois églises, qu'il gouverna successivement. Mathieu Paris l'appelle un homme d'une rare sainteté et d'une science profonde. Thomas de Melsanby, prieur de Durham, en fut élu évêque après Richard Poore; mais il renonça à son élection à cause de l'opposition qu'y fit le Roi.

16. Nicolas de Fernham, ou Farneham, conseiller du Roi,

fut sacré le 26 mai, ou, selon d'autres, le 9 juin de l'an 1241. Il abdiqua en 1249, et mourut en 1257.

17. Vaulthier de Kirkham, sacré le 5 décembre 1249, mourut le 9 août 1260.

18. Robert de Stichell, ou Stichille, prieur de Finkhal, sacré le 13 février 1261, mort le 4 août 1274. Ce fut un homme savant et de bonnes mœurs.

19. Robert de l'Isle, qu'on trouve quelquefois nommé Robert de Halieland et Robert de la Cuisine, fut sacré le 9 décembre 1274, et mourut le 7 juin 1283. Il est compté parmi les bienfaiteurs de l'Université de Cambridge.

20. Antoine de Beck, secrétaire du Roi, fut sacré le 9 janvier 1284, et mourut le 3 mars 1311.

21. Richard de Kellaw, fut sacré le 30 mai 1311 à York par l'archevêque de cette ville, et mourut le 9 octobre 1316. Il était auparavant moine de Durham où il se distinguait par sa probité, sa science et son éloquence. Il gouverna son diocèse avec autant de prudence que de vigueur, et eut le chagrin de voir brûler sa ville épiscopale par les Écossais.

22. Louis de Beaumont, trésorier d'Angleterre, passa de l'évêché de Salisbury à celui de Durham le 26 mars 1318, et mourut l'an 1333. Il était du sang des rois de France et de Sicile, et avait puisé dans ce sang royal un grand cœur qui

lui fit soutenir avec force les droits de son Église contre l'archevêque d'York. Il joignait l'avidité des biens de la terre à la prodigalité, au point qu'on disait de lui, qu'on n'avait jamais vu d'homme, ni plus avide pour amasser, ni plus prodigue pour dissiper. Les moines de Durham élurent après lui Robert de Graystanes qui fut dépossédé, et qui mourut peu de temps après son élection.

23. Richard de Bury, autrement de Saint-Edmond, chanoine et doyen de Wels, fut pourvu de l'évêché de Durham par le pape Jean XII, le 14 octobre 1333, et sacré le 19 décembre de la même année. Il devint grand-trésorier et chancelier du royaume en 1334, et se démit de ces deux importantes charges fort peu de temps après, pour se livrer tout entier à la lecture et à la composition. Il mourut le 14 avril 1345.

24. Thomas de Hatfield, garde du sceau-privé, sacré le 10 juillet 1345, siégea près de trente-six ans, et mourut au mois de mai 1381. C'était un prélat généreux, libéral, magnifique, et si charitable envers les pauvres, que quoiqu'il fût le plus riche évêque du royaume, on ne lui trouva point à sa mort de quoi le faire enterrer.

25. Jean de Fordham, chanoine d'York et secrétaire du Roi, fut sacré le 1<sup>er</sup> janvier 1382. Il devint grand-trésorier d'Angleterre le 17 janvier 1386, et perdit cette charge par arrêt du

parlement, au mois d'octobre de la même année, à cause de son attachement pour le roi Richard, contre lequel les barons du royaume s'étaient soulevés. En 1388, il fut obligé de passer à l'Église d'Éli, beaucoup plus pauvre que la sienne.

26. Waulthier Skyrllaw, fut transféré de l'Église de Bath à celle-ci par une bulle du pape Urbain vi, datée du 3 avril 1388. Il fit un grand nombre de dons et de fondations, et mourut le 24 mars 1406.

27. Thomas Langley, élève de l'Université de Cambridge, chanoine d'York, fut sacré le 8 août 1406. Le roi Henri v le fit son chancelier le 23 juillet 1417. Il était cardinal dès l'an 1411. Il mourut le 20 novembre 1437, après avoir donné un grand nombre de livres aux bibliothèques des Universités de Cambridge, d'Oxford, du collège de Durham, etc.

28. Robert Newil, parent du roi Henri vi et évêque de Salisbury, fut transféré à Durham le 27 janvier 1438, et mourut le 8 juillet 1457.

29. Laurent Booth, chanoine d'York, fut sacré le 25 septembre 1457. Il devint chancelier du royaume le 5 juin 1473, et passa à l'Église d'York le 1<sup>er</sup> septembre 1476.

30. Guillaume Dudley, fils du baron Jean Dudley, doyen de Windsor et de la chapelle du Roi, fut fait évêque de Durham l'an 1477, et mourut l'an 1483.

31. Jean Sherwood, élève de

l'Université d'Oxford, fut sacré l'an 1483, et mourut l'an 1494.

32. Richard Fox, fut transféré de l'Église de Bath à celle de Durham en 1494, et à celle de Winchester en 1502.

33. Guillaume Sever, passa de l'évêché de Carlisle à celui-ci après le milieu de l'an 1505.

34. Christophe Baintbridge, au Bambridge, doyen de Windsor, et depuis d'York, fut sacré évêque de Durham vers la fin de l'année 1507, et transféré à York le 14 décembre 1508.

35. Thomas Ruthall, ou Rotchall, et mieux Rowthale, fut nommé à l'évêché de Durham le 23 avril 1509, et mourut au commencement de l'an 1523.

36. Thomas Wolsey, cardinal-prêtre de Sainte-Cécile, archevêque d'York, fut administrateur de l'église de Durham depuis le 30 avril 1523 jusqu'au mois d'avril 1529.

37. Cuthbert Tunstal, transféré de Londres à Durham le 15 mars 1530, mourut le 18 novembre 1559. (*Anglia sacra*, tom. 1.

#### *Conciles de Durham.*

Le premier fut tenu l'an 1220. On y fit plusieurs réglemens qui sont les mêmes que ceux de Richard, évêque de Sarum, à quelques variantes près. (Labbe, tom. 2, part. 1, pag. 245. Mansi, tom. 2, pag. 871.)

Le second concile fut tenu l'an 1255, ou 1256. Waultier de Kirkham, évêque de Durham, y publia les réglemens de Richard



son prédécesseur qui sont les mêmes, à peu de chose près, que ceux de Richard, évêque de Sarum. *Voy. SAMM.* (Lab., tom. 5, part. 1, pag. 760.)

Le troisième concile fut tenu l'an 1276. On y publia les ordonnances qui avaient été faites par Robert de l'Isle, autrefois évêque Durham, touchant les dîmes et ceux qui refusaient de les payer, ou qui les retenaient par fraude et par violence. (Lab., tom. 5, part. 1, pag. 1008.)

DURHAM (Laurent de) *Dunelmensis*, ainsi nommé de la ville de Durham où il était moine du temps du roi Henri II qui mourut l'an 1189, laissa des vies de quelques Saints, et d'autres traités en prose et en vers. (Pitseus, in *App. sacr.* Pitséus, de *Script. Angl.*)

DURHAM (Siméon de), ou *Dunelmensis*, Anglais, ainsi nommé parce qu'il fut préchantre de l'église de Durham, vivait vers l'an 1160. Il fut docteur d'Oxford, et fort versé dans les sciences, et surtout dans les mathématiques et dans l'Histoire. On a de lui, de *gestis Regum anglorum*. C'est la continuation de l'Histoire d'Angleterre du vénérable Bède jusqu'en 1130 qui comprend ce qui s'est passé pendant plus de quatre cents ans. Durham écrivit aussi l'Histoire de l'Eglise de Durham, celle des évêques d'York, et quelques autres. (Leland. Pitséus. Balée, de *Script. magnæ Britannicæ.*)

DURRIUS (Jean-Conrad), né

à Nuremberg sur la fin de l'année 1625, acquit, sous les plus habiles maîtres, une grande connaissance des belles-lettres, de la philosophie et de la théologie. L'an 1654, on le nomma pour enseigner la morale à Altdorf, et la théologie en 1657. Il mourut, n'ayant pas encore quarante ans accomplis, vers l'an 1665, ou 1667. Outre plusieurs thèses raisonnées sur différens sujets, on cite de lui : 1° *Notæ in isagogen Piccarti*; 2° *institutiones morales*; 3° *Ethica paradigmatica*; 4° *theologia moralis*; 5° *dissertationes de eversione christianismi per hypotheses et dogmata Sociniano-rum*; 6° *Oratio adversus Spinosam, cum programme Jacobi Thomasi de exitiosis philosophandi licentiâ*, à Iéna, 1672, in-4°, etc. (Jean-Albert Fabricius, dans son *Traité des Auteurs qui ont écrit pour ou contre la vérité de la Religion chrétienne*, page 361. *Gloria Academiæ Altdorsinæ*, etc., à Altdorf 1683, in-4°, page 36 et 37.)

DUSIENS, *Dusii*, nom que les Gaulois donnaient anciennement aux démons impurs, nommés par les Latins *Incubi*, ou *Fauni*, et que nous appelons communément *Incubes*.

DUSITA, siège épiscopal d'Afrique, dont la province nous est inconnue.

DUSSELDORP (Jean), religieux de l'Ordre des Carmes, était de Strasbourg où il mourut prieur du couvent de son Ordre, en 1493. On a de lui,

entre autres ouvrages, une description de la Terre-Sainte. (Alègre, *Paradis. carmelit.*)

DUSSELDORP, ou DUYSEL-DORP (François), prêtre, natif de Leyde en Hollande, au commencement du dix-septième siècle, fut dépourvu de ses biens et chassé de son pays par les protestans. Il se retira à Cologne où il mourut le 31 mars de l'an 1630. Il était canoniste et théologien. On a de lui deux volumes d'Annales; un traité pour montrer qu'il ne faut point contracter de mariage avec ceux qui sont hors de l'Eglise, Anvers, 1636, et quelques autres ouvrages. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

DUVAL (Nicolas), conseiller au parlement de Paris et au parlement de Rennes en même temps, mourut vers l'an 1570 au plus tard. C'est le même qui parut suspect de luthéranisme dans la fameuse mercuriale de l'an 1559, et qui évita, par la fuite, le danger qui le menaçait. On a de lui : *De rebus dubiis, et questionibus in jure controversis tractatus* 20, dont la première édition est de 1564, et la cinquième de 1638, in-4°. (De Thou, liv. 22. Pasquier, *Recherches de la France*, liv. 9, et *Lettres*, liv. 4.)

DUVAL (André), natif de Pontoise, fut docteur et professeur de Sorbonne, ayant obtenu la chaire de théologie nouvellement fondée par Henri IV, en 1596. Il fut aussi directeur-général de tout l'Ordre des Carmélites en France, et mourut sé-

neur de Sorbonne et doyen de la Faculté de Théologie de Paris, le 9 septembre 1638, âgé de soixante-quatorze ans. Nous avons de lui un ouvrage contre Richer, imprimé à Paris en 1612, sous le titre d'*Elenchus libelli de ecclesiastiod et politico potestate*; un Écrit contre le ministre Du Moulin, intitulé : le Feu d'Hélie, pour tarir les eaux de Siloé, à Paris en 1603; les Principes ultramontains, touchant la souveraine autorité du pape sur l'Eglise, à Paris, 1614; une théologie in-fol., imprimée en 1636; la traduction de la Vie des Saints de Ribadenéra, et la Vie de la sœur Marie de l'Incarnation, carmélite.

DUVAL (Guillaume), cousin du précédent, et de Pontoise comme lui, embrassa presque toutes les sciences à sa persuasion, sans en excepter la théologie, qu'il sut allier avec la qualité de docteur en médecine. A l'âge de vingt-deux ans, il enseigna la philosophie au collège de Calvi, que l'on appelait alors la Petite-Sorbonne, parce que c'était un lieu dépendant de la Sorbonne dont il a fait partie. En l'année 1606, il fut choisi pour être lecteur et professeur ordinaire du Roi en philosophie grecque et latine. Il a composé plusieurs ouvrages. Ceux qui sont à notre objet, sont, *aurea Catena Sapientiae. Series nova de Sanctis Galliae qui agris opitulantur. Historia monogramma, sive pictura linearis sanctorum Medisorum.*

C'est un petit traité de la vie et de la mort des Saints et Saintes qui ont exercé la médecine. L'Histoire du Collège-Royal, sous ce titre : Le Collège-Royal de France, ou Institution, établissement et catalogue des lecteurs et professeurs ordinaires du Roi, etc., à Paris, in-4°.

DUVAU, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, est auteur de deux volumes contre quelques lettres de M. Gerbais, au sujet du pécule des religieux-curés. Ce Père prétend prouver trois choses dans son ouvrage. La première, que les religieux-curés ne pouvant point avoir de pécule en propre, et que les revenus de leur cures, faisant partie de la dotation des abbayes dont ils dépendent, les curés qui en jouissent en doivent rendre compte à leurs supérieurs, et que, le nécessaire pris, le reste appartient au monastère. La seconde, que les curés réguliers ne sont pas exempts de la dépendance du supérieur régulier, ni quant à leurs personnes, ni quant à leurs biens. La troisième, que les chanoines réguliers ont possédé des cures longtemps avant le pontificat d'Innocent III, sous lequel M. Gerbais prétend qu'ils ont commencé d'en posséder. Ce docteur ayant répondu à cet ouvrage, le père Du Vau lui opposa encore une réponse. (Dupin, dix-septième siècle, part. 4, pag. 143.)

DUVIELLE, *Dei-Vella*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, située dans la Gascogne, au

diocèse d'Acqs. Elle fut fondée par Navarre, évêque de Combrailles qui siégeait au commencement du treizième siècle, comme il paraît par le Néerologe de la Case-Dieu. (*Gallia christ.*, tom. 1, col. 1068.)

DYMPNE, vierge et martyre à Ghèle en Brabant, était fille d'un petit prince, ou seigneur idolâtre de quelque coin des îles Britanniques. Ayant été instruite des mystères de notre religion par quelques femmes chrétiennes, elle fut baptisée, et se sauva dans le pays de Brabant pour éviter les poursuites infâmes de son propre père qui voulait l'épouser. Elle menait une vie religieuse avec une ou deux de ses filles qui l'avaient accompagnée dans sa fuite, sous la direction du prêtre Gerbern qui s'était aussi rendu le conducteur et le compagnon de son exil volontaire, lorsque son père, l'ayant découvert, la tua de sa propre main avec le saint prêtre Gerbern, en haine de Jésus-Christ. Son corps fut enterré dans une bourgade du Brabant, appelée Ghèle. On bâtit depuis sur son tombeau une église de son nom, dont on fit un Chapitre de chanoines dans le seizième siècle. Ses reliques, que Dieu honora de plusieurs miracles, furent visitées publiquement l'an 623, et quatre ans après on les transféra pour la seconde fois, et on les mit dans une chaise neuve. La principale fête de sainte Dympe se célèbre le 15 mai, que l'on prend pour le jour de

la translation de son corps. La seconde fête se fait le 30 du même mois, que l'on dit avoir été le jour de son martyre, arrivé dans le septième, ou le huitième siècle. C'est ce que les savans regardent comme plus plausible dans l'histoire de sainte Dympe, qui leur paraît d'ailleurs fort suspecte, parce qu'elle renferme des faussetés visibles. Elle est dans le recueil de Bollandus, avec les remarques de Henschénius. (Baillet, toin. 2, 15 mai.)

DYNAME, patrice, était d'Arles, à ce que semble dire saint Grégoire de Tours, lib. 10, c. 2. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il épousa Euquérie, dont il eut deux fils; et dès l'an 581, il fut fait gouverneur de la Provence, avec la dignité de patrice qui était affectée alors aux gouverneurs de Bourgogne, et à ceux de Provence. Il abusa d'abord de son autorité pour mettre le trouble dans les Églises d'Uzès et de Marseille; mais il changea depuis de conduite, jusqu'au point de quitter le monde, pour ne s'occuper avec Aurèle dans la retraite, que des merveilles de Dieu dans ses Saints, et du soin de les transmettre à la postérité. Ce fut dans ces pieux exercices qu'il mourut en 601, n'étant âgé que de cinquante ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Hippolyte de Marseille, auprès d'Euquérie son épouse. Pendant sa retraite, Dyname composa la vie de saint Mari, ou Marius, abbé de Bodane, ou

Benon, au diocèse de Sisteron en Provence, mort vers le milieu du sixième siècle. Nous n'en avons plus aujourd'hui qu'un Abrégé donné par les Bollandistes au 27 janvier, et par dom Mabillon, dans le tome 1<sup>er</sup> des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît. Dyname écrivit aussi la Vie de Maxime, abbé de Lérins, et ensuite évêque de Riez. Surius l'a rapportée au 27 de novembre. Fréherus et Du Chesne nous ont encore donné deux lettres de Dyname. Étant jeune, il se mêlait de faire des vers; il ne nous en reste aucun, mais Fortunat à qui il en envoya, nous apprend qu'il les trouva de son goût. Les auteurs du *Gallia christiana* se sont trompés dans le Catalogue des évêques d'Avignon, en disant que Dyname fut prêtre de Marseille, puis évêque d'Avignon, où il mourut en 627, après vingt-deux ans d'épiscopat. Son épitaphe, composée par le jeune Dyname, son petit-fils, ne lui donne que cinquante ans de vie; elle ne dit rien de sa prêtrise, ni de son épiscopat; et la lettre que saint Grégoire, pape, écrivit à Aurèle sur la mort de Dyname, ne permet pas de la mettre plus tard qu'en 600, ou 601, puisque cette lettre est de ce temps-là. Ce saint pape y prie Dieu de consoler Aurèle, qu'on croit avoir été le frère de Dyname, et de le protéger contre les malins esprits, et contre la malice des hommes. (Saint Grégoire, lib. 9, épist. 70. *L'Histoire littéraire de la France*, toin. 3, pag. 457

et suivantes. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, t. 17, p. 80 et suiv.)

DYNASTIE, se dit d'une lignée, ou suite de rois qui ont régné l'un après l'autre dans un royaume. Les dynasties des Perses, des Assyriens, des Mèdes, des Égyptiens sont célèbres dans l'histoire. Manéthon, prêtre de la ville d'Héliopolis, écrivit vers l'an 3780, une Chronologie historique d'Égypte, divisée en trente dynasties qui comprennent l'espace de trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans, tant du règne des dieux, des demi-dieux, ou héros, que de celui des hommes ou rois. Quant au

règne des dieux et des demi-dieux, c'est une pure fable inventée par les Égyptiens, pour se faire plus anciens que les Chaldéens. Le mot de *dynastie* est grec, et signifie *principauté*.

DYSCOLE, du grec *dyscolos*, signifie *difficile, rude, fâcheux, incommode*. Saint Pierre veut que les serviteurs chrétiens soient soumis à leurs maîtres, même *dyscoles*. (1 Petr., 2, 18.)

DYSTRE, *dystrus*, cinquième mois syro-macédonien qui répond à mars, en commençant quatre jours plus tôt. Il répondait au mois de février chez les Grecs d'Asie.

## E.

**E**ADMER ou EDMER, Anglais, bénédictin de la congrégation de Clugay, dans le monastère de Saint-Sauveur de Cantorbéry, fut abbé de Saint-Alban, et ensuite évêque de Saint-André en Écosse. Il avait été disciple de saint Anselme, et l'on croit qu'il mourut en 1121. On a de lui, 1° un Traité de la liberté de l'Église où il parle du différend qui s'éleva entre Guillaume, dit *le Roux*, roi d'Angleterre, et saint Anselme. 2° La Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, depuis l'an 1093 jusqu'à l'an 1109, en trois livres. Ces deux ouvrages sont vraiment d'Edmer, quoique Henri de Gand les attribue à Edmond, parce que ces trois noms *Edmer*, *Edmond* et *Ediner*, ont été donnés au même auteur, ainsi que le prouve Selden qui fit imprimer l'an 1623 l'histoire de cet Edmer dont nous parlons. 3° On a encore de lui, selon la conjecture de Fabricius, le poème de *Sancti Anselmi miraculis*, qui se trouve au tom. 6 de la grande Collection du père Martenne. 4° *Historia novorum*, en six livres; c'est une histoire des affaires de son temps, depuis l'an 1066 jusqu'à l'année 1122, imprimée à Londres in-fol., avec les notes de Selden, en 1623. 5° *Liber de Excellentia Virginis*

*Marie*; et de *quatuor virtutibus que fuerunt in B. Maria*; 6° *De Beatitudine cœlestis patrie*, qui avait paru sous le nom de saint Anselme en 1639, in-12, sous ce titre : *Sancti Anselmi cantuariensis archiepiscopi de felicitate Sanctorum dissertatio, ex scriptore Eadmero Anglo, Canonico regulari, editore Joanne Baptista de Machault Parisino, societatis Jesu*, à Paris. 7° Un Recueil de similitudes tirées des œuvres de saint Anselme. 8° La Vie de saint Wilfride, archevêque d'York qui est dans les Bollandistes au 24 de juin, et dans les Actes bénédictins du père Mabillon, siècle troisième, part. 1. 8° La Vie du bienheureux Bregwin, archevêque de Cantorbéry, dans le second tome de l'*Anglia sacra*, de Warthon. 9° La Vie de saint Oswald, archevêque d'York, *ibid.* 10° La Vie de saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, *ibid.*, avec une lettre *ad Glastonienses*. 11° *Epistola ad Monachos vigorniensis de Electione episcopi*, *ibid.* 12° La Vie de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, *ibid.*, et dans le cinquième Siècle bénédictin. 13° Un Livre des miracles de saint Dunstan, dont l'Abrégé est dans Surius, au 17 de mai, etc. Il ne faut pas confondre cet auteur avec un autre

écrivain nommé aussi Eadmer, ou Ealmer, prieur du monastère de Saint-Alban à Cantorbéry, mort l'an 980, à qui Leland attribue un *Traité des Exercices de la vie spirituelle*, en cinq livres; un livre d'Épîtres; un recueil d'Homélies. Jean-Albert Fabricius, dans sa *Bibliothèque de la basse Latinité*, tom. 2, l. 5, pag. 210 et suiv. (Le père Gerberon, dans son édition des ouvrages de saint Anselme. Trithème. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclés. du onzième siècle.*)

**EAU.** On ne peut faire au cours de l'eau des changemens qui puissent nuire aux droits du public et des particuliers. (Lois civiles, liv. 2, tit. 8, sect. 3, nombre 11.) Toute entreprise qui peut donner atteinte aux eaux publiques, et les détourner des aqueducs, n'est pas per-

mise. (*Arg. leg. 16, ff. de Aqua et Aquæ pluvie arcend.*; et *legis 4, cod. de Aquæ duct.*)

Les eaux découlantes par les chemins publics appartenaient aux seigneurs hauts-justiciers, pour les alberger, ou s'en servir ainsi qu'il leur plaisait, sauf l'intérêt des particuliers qui avaient droit de se servir d'une partie des eaux. (Basset, tom. 2, liv. 3, tit. 7, chap. 1.) Prise d'eau sans titre peut s'acquérir par une possession de vingt ans qui vaut titre. (Basset, *ibid.*, chap. 7.) La faculté qu'a un particulier de prendre de l'eau dans une écluse pour arroser ne se prescrit point par une non-jouissance causée par la ruine de l'écluse; de sorte que lorsqu'elle sera rétablie, il pourra toujours jouir de ce droit. (Brillon et de Ferrière, au mot **EAU.**)

## EAU BÉNITE.

### SOMMAIRE.

§ I<sup>er</sup>. De l'Origine et de l'Usage de l'Eau bénite.

§ II. Des Effets de l'Eau bénite.

§ III. De la Manière de faire l'Eau bénite, et de celui à qui il appartient de la faire et de la distribuer.

§ I<sup>er</sup>.

*De l'origine et de l'usage de l'Eau-bénite.*

Plusieurs catholiques rapportent l'origine de l'eau bénite au pape Alexandre 1<sup>er</sup>; mais Antoine Marcile Colonne, archevêque de Salerne, et Baronius la rapportent aux apôtres mêmes. En effet,

Alexandre 1<sup>er</sup>, *juxta cap. aquam de Consecr.*, dist. 4, ne dit pas, nous ordonnons qu'on bénira l'eau, mais, nous bénissons l'eau. *Aquam sale conspersam populi benedicimus*: ce qui suppose une coutume ancienne. *Anton. Marsilius Columna, archiep. Salern., lib. de Aqua bened.*, sect. 2, n. 43 et 44. Baronius, *ad an.* 131 et

132. *Voyez* aussi l'ordonnance de M. de Montchal, archevêque de Toulouse, publiée en 1639, dans laquelle on trouve de savantes recherches sur l'établissement de la cérémonie de l'eau bénite, et sur la manière de la distribuer aux fidèles.

L'usage ordinaire de l'eau bénite est d'en mettre à l'entrée des églises, pour en prendre en entrant et en sortant, d'en prendre aussi en se levant, ainsi qu'en se couchant; avant de commencer ses prières, quand on est tenté, quand il fait quelque orage. On en jette aussi dans les lieux où l'on craint la malignité des démons, sur les malades, sur les morts, sur les tombeaux et dans les cimetières, pour obtenir de Dieu qu'ayant égard aux prières que l'Eglise a faites sur cette eau, il daigne purifier et soulager les âmes des fidèles qui reposent en paix. En Orient, on boit l'eau bénite dans l'église deux fois l'année; savoir, à la fin de la messe de minuit, après avoir mangé le pain béni, et la veille de l'Épiphanie, le soir. (Moléon, *Voyage liturg.* p. 453.) On asperse aussi d'eau bénite l'autel et les fidèles; l'autel, pour demander à Dieu que les démons n'en approchent pas, pour y troubler, par leurs suggestions, les ministres du Seigneur; les fidèles, pour demander à Dieu de les purifier et de les préserver des pièges du tentateur. (*Catéchisme de Montpelier*, in-4°, pag. 657.)

*Des effets de l'Eau-bénite.*

On attribue sept principaux effets à l'eau bénite; elle contribue à la guérison des maladies de l'âme et du corps. 2° Elle préserve ou elle délivre des illusions, des embûches, des infestations du démon et de ses ministres; 3° elle calme les agitations de l'esprit; 4° elle le dispose à la prière et aux sacrements; et c'est pour cela que l'on en met à l'entrée des églises, afin que les fidèles en y entrant puissent se préparer à mieux prier en demandant à Dieu la grace de les purifier de leurs péchés; 5° elle rend fertiles les terres sur lesquelles on en fait l'aspersion, de stériles qu'elles étaient; 6° elle chasse la peste, dissipe le tonnerre, les orages, etc.; 7° elle remet les péchés véniels, non *ex opere operato*, comme les sacrements, mais *ex opere operantis*, et par manière de mérite, c'est-à-dire, comme l'explique Sylvestre de Priorio, « qu'elle » élève et excite l'esprit et le cœur » à une certaine dévotion actuelle, qui renferme virtuellement la contrition des péchés véniels; » ou bien comme l'expliquent d'autres théologiens, en tant qu'elle obtient, par l'institution et la vertu des prières de l'Eglise, des grâces actuelles qui excitent à la contrition nécessaire pour la rémission même des péchés véniels. (Sylvestre, *in*



*Sum.*, au mot *Aqua bened.* (Le Catéchisme de Montpellier, page 658, in-4°, *Catechism. ad ordinand.*, pag. 113.)

### § III.

*De la manière de faire de l'Eau bénite, et de celui à qui il appartient de la faire et de la distribuer.*

L'eau bénite doit se faire avec de l'eau froide, pure et naturelle, dans le temps, les lieux et avec les cérémonies marquées dans chaque rituel. On la fait pour l'ordinaire chaque dimanche, à l'Eglise. On y mêle du sel béni, et ce mélange peut marquer, dans le sens allégorique, l'union des deux natures en Jésus-Christ. Comme le sel est le symbole de la prudence, et l'eau celui de la pureté, on peut dire aussi dans le sens tropologique, que l'Eglise fait ce mélange pour demander à Dieu la pureté, la simplicité de la colombe, et la prudence du serpent, pour ceux qui prendront de l'eau bénite avec foi. On peut mêler de l'eau commune avec la bénite, pourvu que la première soit en moindre quantité.

Il n'appartient qu'au prêtre, avec la permission du curé, de bénir l'eau et le sel, selon l'usage universel de l'Eglise, parce que cette bénédiction donne à ces choses la vertu de purifier et de sanctifier les fidèles dans le sens qu'on a expliqué; ce qui ne convient qu'aux prêtres qui ont seuls le pouvoir de purifier et de sanctifier les fidèles. (Pontas, au

mot *Exorciser*, cas 1.) Au reste, il faut remarquer que quoiqu'il soit bon et salulaire de prendre de l'eau bénite, il n'y a point d'obligation de le faire, parce que cet usage n'a pas force de loi, et que ceux qui l'observent n'ont pas intention des'y obliger sous peine de péché. (Pontas, au mot *Coutume*, cas 1.)

Quant à la manière de distribuer l'eau bénite, on ne peut nier que l'usage de la donner par aspersion ne soit plus convenable et plus conforme à l'antiquité, à l'esprit de l'Eglise, et à la décence de la cérémonie, tant en ce qui concerne l'honneur dû au ministre, que par rapport à ceux qui la reçoivent; ce qui fait que nos rois eux-mêmes voulaient bien se soumettre à ces règles, et ne recevoir l'eau bénite que par aspersion, disent les *Mémoires du Clergé*, tom. 12, pag. 296. Cependant lorsque les seigneurs prétendaient avoir le droit de recevoir l'eau bénite par la présentation du goupillon, et qu'ils portaient ces questions dans les cours du royaume, elles y étaient ordinairement décidées par la possession. (*Mémoires du Clergé*, tom. 12, pag. 296 .... 343 et suiv.) Au reste, on ne contestait point, suivant les maximes des Cours séculières, que les patrons fondateurs, aussi bien que les seigneurs haut-justiciers, ne fussent fondés à prétendre comme undroit honorifique dans leurs églises, que l'eau bénite et le pain béni leur fussent donnés après le clergé d'une manière

convenable, et avec quelque distinction, avant les autres laïcs et habitans de la paroisse, non cependant avant les laïcs revêtus de surplis et autres habits d'église. (*Ibid.*, pag. 204.)

**Eaux de Jalousie.** *Voyez* ADULTÈRE.

**Eaux de Contradiction.** *Voyez* CONTRADICTION.

**Eaux de Mara.** *Voyez* MARA.

**Eaux de Mérom.** *Voyez* MÉROM.

**Eaux de l'Abyme**, dans l'Écriture, sont les eaux de la mer et des rivières, qu'on appelle aussi *eaux inférieures*, pour les distinguer des eaux du ciel, des nues, des pluies, etc. (*Genès.*, 1, 6, 7.) Les *eaux vives* sont les eaux de source, les eaux coulantes, les eaux de fontaine, par opposition aux eaux de citerne, d'étang, de lac, et à toutes les eaux mortes. Les eaux fidèles sont les eaux qui ne manquent jamais, par opposition aux eaux menteuses. (*Isaïe*, 33, 16. *Jérém.*, 13, 18.) Les *eaux étrangères*, les *eaux furtives* et *dérobées* marquent les plaisirs illicites avec des femmes étrangères. Les grandes eaux désignent souvent les peuples nombreux. (*Apoc.* 17, 15.) Eaux désignent aussi la postérité. (*Isaïe*, 48, 1.) Elles marquent aussi les larmes, la sueur, les afflictions et les calamités. (*Ps.*, 68, 1. *Jérémie*, 9, 1. *Thern.*, 3, 54.)

**Eaux et Forêts**, signifient une juridiction dont les officiers

sont préposés pour avoir la police sur la pêche, la chasse et les bois, pour connaître, tant en matière civile que criminelle, des contestations qui surviennent à leur sujet, et empêcher les abus et malversations qui s'y peuvent commettre. Ceux qui ont besoin d'être instruits sur cette matière, consulteront les ordonnances qui ont été faites sur ce sujet; savoir:

La première qui a été faite sous le règne de Louis vi, en 1215.

La seconde sous Philippe ii, en 1219.

La troisième sous Louis viii, en 1222.

La quatrième sous Philippe-le-Hardi, en 1280.

La cinquième sous Philippe-le-Bel, en 1291.

La sixième sous Louis x, en 1316.

La septième sous Philippe-le-Long, en 1318.

La huitième est de Philippe de Valois, en 1346.

La neuvième est de Jean-le-Bon, en 1355.

La dixième a été faite sous Charles v, en 1376.

La onzième sous Charles viii, en 1485.

La douzième sous François i<sup>er</sup>, en 1515.

La treizième sous Henri ii, en 1547.

La quatorzième sous François ii, par un édit du mois de mars 1558.

La quinzième sous Charles ix, en 1560.

La seizième sous Henri III, en 1575.

La dix-septième sous Henri IV, en 1597.

La dix-huitième sous Louis XIII, en 1611.

La dix-neuvième sous Louis XIV, par les soins de M. Colbert, en 1669, au mois d'août. Cette ordonnance a été réimprimée en 2 vol. in-4°, avec quelques notes, et les édits et déclarations qui ont été faites depuis touchant les eaux et forêts. Suivant une déclaration du 8 janvier 1715, enregistrée le 23, les officiers des maîtrises avaient sur les eaux et forêts des prélats et autres ecclésiastiques, chapitres et gens de main-morte, la même juridiction qu'ils exerçaient sur ceux du Roi, en ce qui concernait le fait des usages, délits, abus et malversations, sans qu'ils fussent requis, quand même les délits n'auraient pas été commis par les bénéficiers. A l'égard des délits, abus et malversations concernant les eaux et forêts des seigneurs laïcs, ou autres particuliers, les officiers des eaux et forêts du Roi n'avaient droit d'en connaître, suivant la même déclaration, que lorsque les propriétaires commettaient eux-mêmes les délits. Mais quand les délits étaient commis par d'autres que par les propriétaires, les officiers des maîtrises ne pouvaient en connaître, à moins qu'ils n'en fussent requis. (*Voy.* MM. Brillon, de Ferrière et Denisart, dans leurs Dictionnaires.)

ÉBADI ou EBADIEN. Nom d'une race d'Arabes chrétiens ramassés de différentes tribus qui s'établirent à Hirah, ville de l'Iraqe Arabique, et aux environs. (D'Herbelot.)

ÉBAL (hébr., *tas* et *amas* de *vieillesse*; autrement, *un couteau*) huitième fils de Jectan. La plupart croient qu'il peupla une partie de l'Arabie. On y trouve un canton nommé *Abalite*, ou *Avalite*. (*Genèse*, 10, 28.)

ÉBAL, fils de Sobal, un des descendants de Seïr le Horréen. (*Genès.*, 36, 23.)

ÉBAL, montagne près de Sichem. (*Voyez* HÉBAL.)

EBBES ou EBBON, EBOBE (saint), évêque de Sens, naquit à Tonnerre sur les confins de la Bourgogne et du Sénonais, de parents également nobles et pieux. Il reçut d'eux une excellente éducation, fit de grands progrès dans la science et dans la vertu, et se rendit si agréable à tout le monde, qu'il fut demandé d'une voix commune pour être gouverneur du pays, aussitôt qu'il eut l'âge de remplir cette charge. Il ne la posséda pas long-temps. Pénétré du néant des grandeurs humaines, il alla se cacher dans l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif près de Sens où il fit profession de la vie religieuse sous la discipline de l'abbé Aigilein. Toute sa conduite était si humble, si fervente, si parfaite en tout genre, qu'après la mort de l'abbé Virailbod, successeur d'Aigilein,

qui arriva vers l'an 704, chacun jeta les yeux sur lui pour le mettre en sa place. Peu d'années après il fut choisi pour succéder à son oncle Geric, évêque de Sens, et l'épiscopat ne changea rien à ses mœurs. Il conserva toujours le même esprit d'humilité, de pauvreté, de pénitence. Accessible aux petits comme aux grands, doux, affable à tout le monde, il paraissait le plus simple des ecclésiastiques de son clergé, ne se distinguant que par sa charité, sa vigilance, son zèle infatigable à rétablir dans son diocèse la pureté de la foi et de la discipline. Les Sarrasins d'Espagne étant entrés en France l'an 732, vinrent assiéger la ville de Sens. Le saint évêque la défendit par ses prières, sa prudence et sa bonne conduite. Durant le cours du siège, il ordonna un jour d'ouvrir les portes de la ville, et la dissension s'étant mise parmi les barbares, ceux de Sens firent une sortie sur eux, et les obligèrent de lever le siège. Saint Ebbes, ayant établi le bon ordre par tout son diocèse, se retira dans l'hermitage d'Arce, à six lieues environ de la ville de Sens, d'où il gouvernait son diocèse. Il sortait de sa retraite le samedi pour se rendre le dimanche dans sa cathédrale où après avoir célébré le sacrifice, il prêchait et donnait la bénédiction à son peuple. Il est sûr qu'il n'était plus évêque en 745. Quelques uns mettent sa mort en 743 le 17 d'août, auquel on fait sa fête dans le diocèse de Sens. Son

corps fut porté dans l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, et enterré dans la chapelle de la sainte Vierge, auprès deses deux sœurs Léothérie et Ingoare, qui s'étaient consacrées à Dieu et qui avaient donné leur bien à cette église. Il fut levé de terre l'an 970, et renfermé dans une chässe d'argent par l'archevêque Sevin et l'abbé Rainard. On envoya quelques uns de ses doigts à l'abbaye de Saint-Pierre de Melun, et sa tête se voyait chez les Célestins de Mantes en Vexin. Le reste des reliques du Saint s'était conservé dans Saint-Pierre-le-Vif. La fête de sa translation est marquée au 15 de février dans le Martyrologe de France où l'on en indique encore une autre le 20 mars, conjointement avec celle de saint Geric, son prédécesseur, sous le nom de simple commémoration. Les anciens Martyrologes du neuvième siècle ne parlent point de lui, ni même le romain moderne. Quelques uns marquent sa fête au 26 d'août. (Dom Mabilon, *troisième Siècle benédict.*, part. 1. Bulteau, *Hist. benéd.*, liv. 4. Baillet, *Vie des Saints*, tom. 2, 27 août.)

EBEN-EZER, c'est-à-dire, *la pierre du secours*. C'est le nom du camp où étaient les Israélites quand ils furent défaites par les Philistins et que l'Arche du Seigneur tomba entre les mains de ces infidèles. (1. Reg. 4, 1 et suiv.)

EBERARD, disciple de saint Harwich, évêque de Saltzbourg, composa la vie de ce saint prélat,

mort l'an 1054. Elle est dans le second tome de la Collection de Canisius. (Dupin, onzième siècle.)

ÉBERARD, ou ÉBRARD, ou ÉVERARD, de Bethune, dans le douzième siècle, écrivit un traité sur les premières paroles de l'Évangile de saint Jean, *in Principio erat Verbum*, et un autre contre les Vaudois, donné par Gretser, et imprimé en 1614. Henri de Gand, de *Script. eccl.*, cap. 60. (Dupin, *Bibl. ecoles.*, douzième siècle, pag. 2.)

ÉBERARD, archidiacre de Ratisbonne, fleurit vers l'an 1310. On a de lui la continuation des Annales de Stenon dans le premier tome de la Collection de Canisius. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du quatorzième siècle*, pag. 670.)

ÉBERARD, moine de saint Mathias de Trèves, avait inspection sur les écoles de cette abbaye. Il a ajouté plusieurs choses à l'Histoire de Trèves, et a composé les vies de saint Eucaire, Valère et Materne, premiers évêques de cette métropole, en prose et en vers. Il mourut en 909, après avoir gouverné pendant vingt-quatre ans les écoles de saint Mathias de Trèves. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

ÉBERARD, ou EVRARD, archevêque de Saltzbourg en Bavière, naquit vers l'an 1085, d'une des plus nobles maisons du pays. On l'envoya étudier à Bamberg dans la communauté des clercs de cette église où il fit paraître les plus heureuses dispositions de l'esprit et du cœur,

joignant à un naturel doux et affable, une sagesse qui lui conciliait le respect et l'amour de tout le monde. Il s'accoutuma de bonne heure à modérer ses passions, et demeura victorieux dans le combat qu'il eut à soutenir contre plusieurs tentations dangereuses. S'étant consacré à Dieu dans l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine de Bamberg; mais se sentant touché du désir d'une vie plus parfaite encore, il prit l'habit religieux dans le monastère de Saint-Michel. Le prévôt du Chapitre de Bamberg l'ayant redemandé avec menace, il fut obligé de quitter l'état monastique, et il le reprit ensuite à l'âge de quarante ans. Des frères qu'il avait dans le monde, ayant eu la dévotion de fonder un monastère à Bibourg, le demandèrent pour abbé; mais personne ne put vaincre son humilité sur ce point; et il aurait constamment résisté à toutes les sollicitations, si le pape Innocent II, instruit de son rare mérite, ne l'avait fait lui-même abbé de Bibourg, dans un voyage qu'il fit à Rome avec l'évêque de Bamberg l'an 1132. Il gouverna son monastère avec une sagesse consommée. Sa charité était sans bornes, recevant avec une douceur et une bonté admirable toutes sortes d'étrangers, de pauvres, de malades dont il pensait les maux, lavait les pieds, soulageait tous les besoins. Il était à la quatorzième année d'un si sage gouvernement, lorsqu'il fut

élevé sur le siège de l'église de Saltzbourg, l'an 1146; et son élévation, sans rien changer à son premier genre de vie, ne servit qu'à faire briller davantage son humilité, sa douceur, sa pénitence, son desintéressement et sa charité pour les pauvres. L'empereur Frédéric Barberousse, ayant fait mettre sur le Saint-Siège l'anti-pape Octavien sous le nom de Victor III, à la place du pape Alexandre III, Evrard, sans manquer à ce qu'il devait à son prince, demeura toujours fidèle au pape légitime, et mourut dans ces sentimens la nuit du dimanche au lundi 22 juin de l'an 1164, après soixante-dix-neuf ans de vie et dix-huit d'épiscopat. Dieu fit plusieurs miracles à son tombeau. Sa vie, écrite par un de ses disciples témoin d'une partie de ses actions, a été publiée par Canisius, et ensuite par les continuateurs de Surius. (Baillet, *Vies des Saints*, t. 2, 22 juin.)

EBERARD (Georges), de Munich, jésuite, entra dans la société en 1592, et mourut l'an 1621, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui un traité de la volonté de Dieu, de la Trinité et des Anges, à Dillingen, en 1588. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1594.)

EBERMAN (Vitus), du diocèse de Bamberg, jésuite, né l'an 1597, entra dans la société en 1620, et mourut le 8 avril 1675. On a de lui, 1° Antaretique contre l'eer, en allemand à

Wurtsbourg en 1651. 2° L'Antimusée, ou Parallèle de l'Eglise vraie et fausse, à Wurtsbourg en 1659. 3° Juste reproche aux Luthériens de ce qu'ils accusent l'Eglise de Rome d'anti-christianisme, ibid., 1663. 4° L'Irénique catholique, opposé à celui d'Helmstad, à Mayence en 1645. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastique du dix-septième siècle*, pag. 2345, et aux additions, pag. 2931.)

ÉBERSMUNSTER, *Aprimonoasterium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, dans l'Alsace, diocèse de Strasbourg, était située dans une île formée par l'Il, au-dessous de Schelstat. Elle avait été fondée au septième siècle.

ÉBERVIN, ou ÉVERVIN, abbé de Saint-Martin, monastère de bénédictins près la porte de la ville de Trèves, selon la vraie leçon des plus anciens manuscrits, quoique d'autres lisent abbé de Saint-Maurice de Thelye. On écrit son nom diversement, Éberuvin, Éveruvin, Évrin, Ébroin, Vuerberon, Ébreuvin. Il vivait sous l'épiscopat de Poppon, archevêque de Trèves qui a gouverné cette Eglise depuis 1016 jusqu'à 1047. Ébervin a écrit la vie de saint Siméon de Syracuse, reclus de Trèves, mort en 1035. Elle est dans Surius et dans les Bollandistes au 1<sup>er</sup> de juin. On dit aussi qu'il a écrit la vie de saint Magneric, archevêque de Trèves, et fondateur de l'abbaye de Saint-Martin. Trithème dit qu'il écri-

vit aussi les Actes de Poppon, archevêque de Trèves, un livre du Jeûne et de la Puissance, en divers sermons. (Dom Calnet, *Biblioth. lorr.*)

**ÉBIONITES**, ou **ÉBIONIENS**, *Ebionite*. Les Ébionites étaient les disciples de l'hérésiarque Ebion qui en hébreu signifie *pauvre*. Lorsque les chrétiens de Jérusalem étaient à Pella, ville de la Décapole, Ebion demeurait au même quartier, en un bourg nommé Cacrta, au pays de Basan où il commença, vers l'an 72 de Jésus-Christ, à débiter ses erreurs qui étaient un composé de celles des Samaritains, des Nazaréens, des Cérinthiens, etc. Les Ébionites disaient que Jésus-Christ était né de Joseph et de Marie à la manière ordinaire; et qu'ensuite, avançant dans la vertu, il avait été choisi pour être le fils de Dieu par le Christ, que Dieu avait créé comme un des Anges, mais plus grand que les autres, qui était descendu en lui en forme de colombe du haut du ciel. Ils voulaient que les observances légales fussent nécessaires au salut avec la foi en Jésus-Christ. Ils adoraient Jérusalem, comme la maison de Dieu. Ils obligeaient tous leurs sectateurs à se marier même avant l'âge de puberté, et permettaient la pluralité des femmes. Ils consacraient avec de l'eau seule dans le calice. De tout l'ancien Testament, ils ne recevaient que le Pentateuque dont ils retranchaient même quelques passages; et, pour le

nouveau, ils n'admettaient que l'Évangile de saint Matthieu, qu'ils avaient corrompu en plusieurs endroits; mais ils adoptaient plusieurs livres sous les noms de Jacques, de Jean et des autres apôtres. Ils se vantaient d'être les disciples de saint Pierre, et se servaient de la relation de ses voyages attribués à saint Clément, mais entièrement altérée. Ils méprisaient saint Paul, comme un Gentil prosélyte qui s'était fait circoncire pour épouser la fille d'un sacrificateur, et qui, n'ayant pu l'obtenir, avait combattu la loi et la circoncision pour se venger. Origène, dans ses livres contre Celse, distingue deux sortes d'Ébionites, dont les uns soutenaient les erreurs qu'on vient de marquer, et les autres joignaient à la religion chrétienne les cérémonies de l'ancienne loi, et croyaient que Jésus-Christ, quoique né d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, n'avait mérité le titre de Dieu que par ses bonnes actions. Les Ébionites furent condamnés dans le concile de Gangres qui fut tenu l'an 324, ou 325, selon plusieurs auteurs. (Tertullien, *de Præscript.*, cap. 48, et de *Carne Christi*, cap. 14. Saint Irénée, lib. 1, cap. 26. Saint Épiphane, *hær.* 19 et 30. Saint Augustin, de *Hær.* Eusèbe, lib. 3. *Histor.*, cap. 31. Théodoret, *Hæret. fabul.*, lib. 2. Hermant, *Hist. des Hérés.* tom. 2, pag. 110.)

**ÉBREUIL**, *Ebrolium*, abbaye régulière de bénédictins non-

réformés, était située dans la petite ville du même nom, sur la rivière de Sioule, au diocèse de Clermont. Elle fut fondée en 971 sous le règne de Lothaire. Elle était sous l'invocation de saint Léger, évêque d'Autun, dont on conservait les reliques au maître-autel, avec celles de saint Guérin, frère du même saint Léger. L'abbé d'Ebreuil était seigneur de la ville, mais la justice était du ressort de Riom.

**ÉCAILLE** ( l'Ordre de l' ), Ordre militaire institué en Castille l'an 1318, selon l'opinion la plus probable, sous le nom de *la Scama*, ou de l'Écaille, du temps du roi Jean II qui en fut l'instituteur. Les chevaliers portaient une croix rouge formée d'écailles sur un habit blanc, et faisaient vœu de mourir, s'il le fallait, pour la défense et la propagation de la foi. ( Justiniani, tom. 2, cap. 50. Le père Hélyot, *Hist. des Ord. monast.*, tom. 8, pag. 294. )

**ECBATANE**, ville de Médie, bâtie par Déjocès, roi des Mèdes, et environnée de sept murs, lesquels étaient de hauteur et de couleur inégales. Le livre de Tobie ( 5, 8 ), met la ville de Ragès dans les montagnes d'Ecbatané. Ce fut à Ecbatane qu'Antiochus Épiphane apprit la déroute de ses armées dans la Palestine. ( 2. *Mach.*, 9, 3. )

**EC CETAN**, ( hébr. *petit*, ou *très-petit* ), père de Johanan qui ramena de la captivité de

Babylone cent dix personnes. ( 1. *Esdr.*, 8, 12. )

**ECCLÉSIARQUE**, *Ecclesiarcha*, officier de l'Église grecque dont la fonction, en quelques endroits, consistait à assembler le peuple à l'église.

**ECCLÉSIASTE**, livre de l'ancien Testament que les Hébreux appellent *Cohemoth*, qui signifie un homme qui rassemble, ou recueille plusieurs choses ensemble, selon l'interprétation de la plupart des nouveaux rabbins, ou plutôt orateur, prédicateur qui harangue en public, selon l'explication des anciens interprètes. Les talmudistes attribuent ce livre, aussi bien que celui des Proverbes, aux gens du roi Ezéchias, en ce sens qu'ils recueillirent ces deux ouvrages sans nier que Salomon les eût véritablement composés. Grotius ( *in cap.* 1, *Eccles.*, et cap. 12 ) attribue cet ouvrage à Zorobabel qui le fit rédiger, selon lui, par quelques savans de son temps. Ses preuves sont, qu'il y a dans cet écrit beaucoup de termes chaldéens; mais Calovius qui l'a examiné avec exactitude, n'en a trouvé que quatre; encore y en a-t-il deux qui sont certainement hébreux. Les deux autres sont chaldéens, ou arabes; et peut-être étaient-ils dans l'usage des Hébreux du temps de Salomon, car nous ignorons l'étendue et la fécondité de la langue hébraïque; il est très-croyable qu'elle comprenait autrefois un grand nombre de termes qui ne subsistent aujourd'hui que



dans les langues chaldéenne et arabe. Et qui empêche que Salomon n'ait emprunté quelques termes des langues voisines ? D'ailleurs, il se peut faire que ces mots chaldaïques viennent de ceux qui ont fait recueil des livres sacrés, et non pas de Salomon. Il se trouve de semblables termes dans beaucoup d'autres livres de l'Écriture. *Salhevelth*, flamme, qui est au chap. 21 d'Ézechiel, est selon le génie de la langue chaldaïque, au lieu de *lahevelth* qui signifie la même chose dans la pureté de la langue hébraïque. Il en est de même de plusieurs autres mots semblables ; aussi tous les autres, hébreux, grecs et latins, attribuent l'Écclésiaste à Salomon qui s'y désigne par des traits qui ne conviennent qu'à lui seul : par exemple, dès le titre : *paroles de Coheleth*, ou l'Écclésiaste, *fils de David, roi de Jérusalem*. Il y parle de ses ouvrages, de ses richesses, de ses bâtimens, de ses écrits, et en particulier de ses paraboles. Il déclare qu'il a été le plus sage et le plus riche de tous ceux qui l'avaient précédé à Jérusalem. Ce qui le caractérise d'une manière qui ne laisse point de doute sur son sujet. On croit communément qu'il le composa sur la fin de sa vie, comme le fruit et le monument de sa pénitence, puisqu'il y parle comme un homme qui a éprouvé de tout pour se satisfaire, et qui n'a trouvé que de la vanité dans tous les objets qu'il croyait les plus capables de

lui causer de la satisfaction. On n'a point douté jusqu'ici de la canonicité de l'Écclésiaste. Il contient douze chapitres qui font un tableau admirable de la vanité du monde. Le but de l'auteur est d'engager les hommes à la recherche du vrai bonheur qui ne se trouve point dans cette vie misérable. Il parcourt presque toutes les conditions, fait le dénombrement de tout ce qui flatte davantage, des honneurs, des plaisirs, des richesses, de la science, de la joie, de la longue vie, des divers amusemens quels qu'ils soient, et conclut que tout cela n'est que néant, et qu'il n'y a d'autre bonheur que celui de craindre Dieu et d'observer ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'homme.

L'Écclésiaste est très-difficile à entendre, tant à cause du style qui est fort concis, que des contradictions apparentes qu'il renferme. On a peine à distinguer ce que Salomon a en vue ; ce qu'il dit de lui-même, et ce qu'il propose comme objections des libertins ; ce qu'il accorde et ce qu'il nie ; le degré jusqu'où il l'accorde et le nie ; l'étendue de ses conséquences, et leur rapport avec ses principes. Ce qu'il avance, par exemple, qu'il n'y a rien de nouveau dans le monde, que ce qui y est, y a toujours été et y sera toujours, conduit à croire l'éternité du monde, si on le prend trop à la lettre. Ces paroles, *tout n'est que vanité*, ont servi aux Manichéens pour soutenir qu'il y a dans le

monde un mauvais principe, et les libertins qui établissent leur bonheur dans la volupté abusent de celles-ci : et j'ai dû, je me plongerai dans le plaisir. Il faut éviter ces écueils en lisant l'Ecclésiaste. (Dom Calmet, *Préface sur l'Ecclésiaste*. Richard Simon, *Critique de Dupin*, tom. 4, pag. 99. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sac. et ecclés.* tom. 1, pag. 241 et suiv.)

**ECCLESIASTIQUE.** C'est le vingt-sixième livre de l'ancien Testament qui contient cinquante-un chapitres. Quelques anciens, comme Origène (*homil. 8, in num.*), ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais il est certain que l'auteur est beaucoup plus récent que Salomon. Il y parle de plusieurs personnes qui ont vécu après ce prince; il se nomme lui-même au chapitre 50, v. 29. « Jésus, fils de » Sirach, a écrit dans ce livre » la doctrine de la sagesse et » des instructions. » Le chapitre 51 est inscrit : « Prière de Jésus, fils de Sirach. L'interprète qui l'a rendu de syriaque, ou d'hébreu en grec, dit au commencement, que son aïeul Jésus l'a composé en hébreu. Saint Athanase, saint Épiphane et saint Jean Damascène ont cru que Jésus, fils de Sirach, avait eu un fils de même nom que lui, et encore un petit-fils nommé Jésus, et surnommé fils de Sirach, lequel traduisit ce livre d'hébreu en grec. Mais cela n'est fondé sur aucun monument authentique; car le titre du pro-

logue qui l'appelle Jésus, ne lit pas ce nom dans le grec de l'édition romaine. On ne sait pas précisément en quel temps vivait l'auteur de cet ouvrage. Il fait l'éloge du grand-prêtre Simon, comme d'un homme qui ne vivait plus. Mais comme il y a eu plus d'un grand-prêtre de ce nom, la difficulté subsiste tout entière. Il y a toutefois assez d'apparence qu'il veut marquer Simon II. Celui qui a traduit cet ouvrage en grec vint en Égypte la trente-huitième année de Ptolémée VII qui fut surnommé Évergète, second du nom, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans sa préface; mais, pour l'auteur de la traduction latine faite sur le grec, il est entièrement inconnu. Saint Jérôme n'a point touché à ce livre, et nous l'avons tel que les anciens Pères l'ont cité. Quant à la canonicité de l'Ecclésiastique, elle a été contestée autrefois; mais il est universellement reconnu pour canonique aujourd'hui, et on lui donne rang parmi les cinq livres qu'on appelle de Salomon, à cause de la ressemblance de son style avec celui de ce prince, quoiqu'il ne soit pas de lui. Les Grecs appellent ce livre *Panaretos*, c'est-à-dire, un livre de toutes les vertus; ou la Sagesse de Jésus, fils de Sirach, parce qu'il contient des exhortations à la sagesse et à la vertu. Les Latins l'appellent Ecclésiastique, comme qui dirait un livre qui prêche et qui instruit par les préceptes admirables dont il

est rempli. Il renferme, en effet, une morale universelle qui combat tous les vices, qui conduit à toutes les vertus, et qui forme les mœurs des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition. On a coutume de le diviser en trois parties. La première, depuis le premier chapitre jusqu'au vingt-quatrième, renferme l'origine et l'éloge de la sagesse, avec des préceptes de toutes les vertus qui commencent, selon l'ordre du Décalogue, par la crainte et le culte de Dieu, l'honneur qui est dû aux parens, etc. La seconde partie, depuis le chapitre vingt-quatre jusqu'au quarante-deuxième (v. 15), représente la sagesse qui s'annonce elle-même avec toutes ses avantages, et qui fait des leçons pour le gouvernement des particuliers, des familles et des républiques. On voit, dans la troisième partie, depuis le chapitre quarante-deuxième (v. 15) jusqu'à la fin, des exemples des vertus, l'éloge de Dieu et de ses ouvrages, celui des patriarches, des prophètes et des princes illustres du vieux Testament. (Dom Calmet, *Dictionn. de la Bible*, au mot ECCLÉSIASTIQUE. Le père de Graveson, dans son *Traité latin de l'Écriture-Sainte*, imprimé à Rome en 1715. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 1, pag. 262.)

ECCLÉSIASTIQUE, homme d'Église, (*Voyez* CLERC.)

ECCLESIENS, *Ecclesiiani*. Nom odieux qu'on donnait aux partisans de l'Église dans des dé-

mêlés qui s'élevaient quelquefois entre elle et les empereurs.

ECDAUMAVA, ville épiscopale de la province de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Ptolémée en fait mention comme d'une ville des Bézènes, peuples qui confinent aux Galates, et qui appartiennent à la Lycaonie. (L. 5, c. 6.) Voici un de ses évêques :

Apragmonius, qui fut représenté par Onésiphore d'Icône à l'action 6 du concile de Chalcedoine.

ECHAJA (hébr. *frère du Seigneur*), nom d'homme. (2. *Esdras*, 10, 26.)

ÉCHANGE, est un contrat par lequel on donne une chose pour une autre. C'est le premier contrat qui ait été en usage parmi les hommes. Avant que la monnaie fût inventée et qu'on connût la vente et l'achat, on donnait du vin, par exemple, pour avoir du blé, ou autre chose. (*Voyez* CONTRAT.)

ÉCHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen le 22 septembre 1644 de Robert Échard, secrétaire du Roi, et de Marie de Cavalier, fille d'un maître des comptes, fit profession de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de la rue de Saint-Honoré à Paris, le 15 novembre 1660, et y mourut le 15 mars 1724, âgé d'environ quatre-vingts ans. Nous avons de ce savant et laborieux écrivain un grand ouvrage en 2 vol. in-fol., intitulé : *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti, notisque*

*historiæ et criticis illustrati.* Le premier volume parut à Paris en 1719, et le second en 1721. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre et un modèle en ce genre : l'auteur y donne une connaissance suffisante des actions des écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique; il marque quels sont les écrits qu'ils ont composés, en quel temps et dans quels lieux ils ont été imprimés, ou dans quelles bibliothèques on les garde manuscrits. Il avertit dans sa Préface que le père Jacques Quétif, son confrère, mort en 1698, avait travaillé à cet ouvrage avant lui, et qu'il en avait fait un quart. On a encore du père Échard une lettre datée du 9 décembre 1723, adressée à M. l'abbé Le Clerc, sulpicien, pour prouver que Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, n'a point été religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Cette lettre se trouve au tom. 5 des Mémoires de M. l'abbé d'Atigny. Enfin le père Échard est encore auteur d'une dissertation intitulée : *Sancti Thomæ summa suo auctori vindicata*, qui parut à Paris en 1708.

**ÉCHARPE**, Ordre de l'Écharpe. Les Anglais ayant assiégé Placentia, ville d'Espagne, l'an 1338, les femmes de cette ville prirent les armes, et mirent en fuite les assiégeans. Le roi de Castille, pour récompenser ces généreuses guerrières, leur permit de porter sur leurs habits une écharpe d'or, et leur accorda les mêmes privilèges dont

joussaient les chevaliers de la bande qui avaient été institués par le roi Alphonse; son aïeul. (Le père Hélyot, t. 8, p. 426.)

**ÉCHETS.** Voyez JEUX.

**ÉCHI**, fils de Benjamin. (Génèse, 46, 21.) Il est appelé Rapha. (1. Paral., 8, 2.)

**ÉCHINUS**, ville épiscopale de la première Thessalie, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse qui est un village, à ce qu'on croit, nommé aujourd'hui *Scarphia*, du Spéréhia, à l'embouchure duquel elle est située. Nous en remarquons les évêques suivans dans les monumens ecclésiastiques :

1. Théodore, au concile général d'Éphèse.
2. Pierre, au concile de Chalcedoine.
3. Aristole, au décret synodal de Gennade, patriarche de Constantinople, contre les simoniaques, en 459. (*Or. christ.*, tom. 2, pag. 115.)

**ÉCHMALOTARQUE**, *archmalotarcha*, mot grec qui signifie *chef de la captivité, prince des captifs*. On donne ce nom aux chefs qu'avaient les juifs pendant la captivité de Babylone, et qui les gouvernaient.

**ÉCKARD**, premier abbé du monastère d'Uringen, dans le diocèse de Ditzbourg en Franconie, vivait vers l'an 1130. Il a laissé une Chronique, des Épitres, des Sermons, et un traité intitulé : le Flambeau, ou la Lanterne des Moines. Ces ouvrages se trouvent dans les Bi-

bibliothèques des Pères, excepté le dernier qui est perdu. (Trithème, in *Cat. Dupin*, douzième siècle, pag. 2.)

ECKARD, ou AICARD, ou HAICARD, dominicain saxon, florissait dans le quatorzième siècle. Trithème, Possevin et Altamura lui attribuent un commentaire sur les quatre livres des Sentences, des commentaires sur la Genèse, sur l'Exode, sur le Cantique des cantiques, sur la Sagesse, sur l'Évangile de saint Jean, sur l'Oraison dominicale; un discours tenu dans le Chapitre des Frères-Prêcheurs, des thèses et des sermons. Il est encore auteur de quelques ouvrages ascétiques qui sont parmi ceux de Thaulère. Eckard, quoique habile théologien; avança vingt-huit propositions qui furent condamnées par le pape Jean xxii, l'an 1329. (Dupin, *Bibl. eccl. du quatorzième siècle*. Échard, *script. Ord. Præd.*, tom. 1, pag. 507.)

ECKARD (Tobie), auteur allemand, a donné un livre intitulé : *Non Christianorum de Christo testimonia ex antiquis monumentis proposita et dijudicata*, 1736, in-4°, à Quedlinbourg, nouvelle édition corrigée et augmentée. Cet ouvrage est divisé en six chapitres, dans le premier desquels l'auteur recherche l'origine et la raison du nom de chrétien; dans le second il parle du témoignage des Sybilles et des autres qui ont parlé de Jésus-Christ avant sa naissance. Il discute dans le troisième ce

qu'on doit entendre par le juste dont Platon fait le portrait dans le livre second de sa république. Il rapporte dans le quatrième les témoignages des païens dont il est fait mention dans le nouveau Testament; dans le cinquième il examine le fameux passage de Joseph concernant Jésus-Christ; et il expose dans le sixième chapitre tout ce qu'ont dit de Jésus-Christ tous les auteurs païens, les empereurs et autres depuis l'établissement du christianisme. (*Journal des Savans*, 1737, pag. 189.)

ECKIUS (Jean), professeur en théologie et prédicateur à Ingolstad, l'un des plus grands adversaires de Luther et des autres novateurs, vint au monde en Souabe l'an 1483, ou, selon d'autres, 1486. Il se trouva l'an 1538 à la diète d'Ausbourg, et l'an 1541 à la conférence de Ratisbonne où il ne fut pas de l'avis de Pflug et Gropper ses collègues, touchant les articles proposés par l'Empereur pour parvenir à l'union. Il mourut à Ingolstad en 1543. Eckius fut le principal acteur dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les hérétiques de son temps, et composa un grand nombre d'ouvrages de controverses : 1° Le Manuel des Controverses, imprimé pour la septième fois à Ingolstad en 1535, dans lequel il traite de la plupart des questions controversées de son temps, telles que le sacrifice de la messe, la présence réelle, la transsubstantia-

tion, etc. 2° Un traité, intitulé : *Chrysophrase*, ou six Centuries sur la prédestination, imprimé à Augsbourg en 1514. 3° Un commentaire sur Aggée, imprimé à Cologne en 1538. 4° Des Postilles, ou des Homélie sur les Évangiles du temps et des Saints, imprimées à Ingolstad en trois tomes en 1531, et en latin avec des discours sur les sept Sacramens en 1566 et 1580. 5° Une Apologie contre Bucer, imprimée à Paris en 1543, dans laquelle il réfute les articles présentés à la diète de Ratisbonne, et défend la conduite des princes de l'Empire et du légat qui ne voulurent point les recevoir. 6° Deux traités du Sacrifice de la Messe, l'un adressé à Sigismond, roi de Pologne, divisé en deux livres, imprimé en 1626, et l'autre plus ample en trois livres, imprimé depuis à Cologne. 7° Un traité sur la Pénitence, imprimé à Venise en 1535. 8° Une lettre à Mélanchton sur la dispute de Leipsick, sur les jurmens, sur la célébration de la Pâque, sur la primauté de saint Pierre et du pape, et une autre lettre écrite en allemand aux cantons suisses, contre l'Hérésie de Luter et de Zuingle. 9° Une lettre touchant les études, à Ingolstad, en 1543. D. Calmet assure qu'il avait entre les mains une lettre d'Eckius, écrite en très-mauvais français au duc Antoine en 1530, après sa victoire remportée sur les luthériens en Alsace en 1525. Eckius avait beaucoup de lecture, de savoir,

de zèle et de pénétration. (Dupin, *Bibl. eccl. du seizième siècle*, pag. 4. D. Calmet, *Bibl. lorraine.*)

ECKLESTON ou ECLESON, religieux anglais de l'Ordre de Saint-François, dans le quatorzième siècle, en 1340, écrivit l'histoire de son Ordre (Gesner, in *Biblioth. Possevin*, in *App. sacr.*)

ÉCLANE, ville d'Italie, était distante de Bénévent de quinze milles, selon l'itinéraire d'Antonin, ce qui lui fit aussi donner le nom de *quinto-decimum*. Elle a été ruinée, et le siège épiscopal, transféré d'abord à Frigento, a été uni à celui d'Avellino.

ÉCLIPSE, *eclipsis*, *deliquium*, *defectus*. Obscurcissement d'une planète, par l'interposition de quelque corps solide opaque, ou obscur, entre elle et notre vue, ou entre elle et le soleil. L'éclipse du soleil est la privation de la lumière du soleil pour une partie de la surface de la terre, ce qui arrive lorsqu'il est conjoint avec la lune dans les nœuds de l'écliptique, et qu'elle est interposée entre lui et la terre. L'éclipse qui arriva à la mort de notre Sauveur est un miracle incontestable, puisque la lune étant alors dans son plein, ne pouvait naturellement causer d'éclipse. De plus, les plus longues éclipses du soleil ne sont jamais que de deux heures. Celle-ci en dura trois : à *sexta hora, tenebrae factae sunt super universam terram, usque*

*ad horam nonam.* (*Matth.*, 27, 45.) Origène sur cet endroit de saint Matthieu, a cru que cette obscurité ne fut que pour la Judée qui est assez souvent désignée sous le nom de toute la terre. D'autres croient que toute notre hémisphère fut alors couverte de ténèbres. Jules Africain, Eusèbe et saint Jérôme ont cité Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien qui dit qu'en la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade qui est celle de la mort de Jésus-Christ, il y eut une éclipse de soleil, la plus grande que l'on eût encore vue, puisque en plein midi on découvrait les étoiles dans le ciel. (Jul. African., *apud Syncell.* Euseb. et Hyeron., *in Chron.*) Tertullien renvoie les païens aux archives publiques, pour y trouver la nuit arrivée en plein midi, *Apologet.*, c. 21.

**ÉCOLÂTRE**, *scholasticus*. Le concile de Latran de l'an 1179, sous le pape Alexandre III, ordonna qu'il y aurait dans chaque église cathédrale un précepteur qui serait pourvu d'un bénéfice pour enseigner gratuitement la philosophie et la théologie aux ecclésiastiques et aux pauvres écoliers. Ce règlement fut renouvelé dans un autre concile de Latran tenu en 1215, sous le pape Innocent III. Voilà l'origine des écolâtres, selon quelques uns ; dans la suite on appela écolâtre celui qui n'enseignait que la philosophie, et *théologal* celui qui enseignait la théologie. Avant nos troubles

et en quelques cathédrales l'écolâtre était un chanoine qui jouissait d'une prébende pour enseigner gratuitement la philosophie et les lettres humaines à ses confrères, et aux pauvres écoliers du diocèse. En d'autres cathédrales, la place d'écolâtre était une dignité, la même à peu près que celle de chancelier qui donnait intendance sur les écoles du diocèse, avec le droit d'instituer et de destituer les maîtres et les maîtresses d'écoles, excepté ceux qui, sous les ordres des curés, exerçaient leur art dans les écoles de charité des paroisses. C'est ce qui avait été jugé au parlement de Paris le 23 janvier 1680, pour l'écolâtre d'Amiens contre les échévins de cette ville, et contre le même écolâtre en faveur des curés d'Amiens.

L'institution des écolâtres, pris en ce sens pour les directeurs des écoles, est plus ancienne que celle des écolâtres qui tenaient des prébendes préceptoriales pour enseigner eux-mêmes, selon M. Joly, dans son *Traité des Écoles*. Ces écolâtres, ou *scholastiques*, ou *chanceliers*, intendans des écoles publiques, étaient connus dès le huitième siècle, et leur charge était comme un degré pour parvenir plus haut, et souvent aux évêchés. Alcuin, précepteur de Charlemagne, qui vivait dans le huitième siècle, fut écolâtre, et ensuite abbé de Saint-Martin de Tours. Gerbert, précepteur d'Otton III, empereur, fut écolâtre

tre, et depuis archevêque de Reims et de Ravenne. On voit même des traces de la dignité d'écolâtre dans le deuxième concile de Tolède et dans celui de Mérida de l'an 666. L'écolâtre devait accorder *gratis* les lettres de permission qu'il donnait pour tenir école. (Voyez M. Joly, chantre et chanoine de la cathédrale de Paris, dans son *Traité historique des Écoles épiscopales et ecclésiastiques*, p. 166 et suiv. Voyez aussi les *Mém. du Clergé*, tom. 1, pag 999 et suiv.)

ÉCOLE, *schola*. Ce terme se prend, 1° pour une secte, comme l'école de Platon, 2° pour une Faculté, ou Université; 3° pour l'instruction même; 4° pour l'académie, ou le collège, ou le lieu public dans lequel on enseigne les sciences. Les écoles ont toujours été en honneur chez les juifs, les païens et les chrétiens. Les juifs prétendent que dès avant le déluge il y avait parmi eux des écoles de science et de piété dont les patriarches, à commencer depuis Adam, étaient les directeurs. Il est beaucoup plus probable que les écoles ont commencé chez eux du temps de Josué, sous lequel on voit des espèces d'académies, ou d'écoles de prophètes où les enfans des prophètes, c'est-à-dire, leurs disciples, vivaient dans la prière, la pénitence et l'étude. Il y avait de ces écoles de prophètes à Naïoth de Ramatha. (1. Reg., 19, 19 et suivantes.) A ces écoles, ou communautés de prophètes

qui paraissent avoir subsisté, même pendant la captivité de Babylone, succédèrent les synagogues. Les païens mettaient les sciences au nombre des choses sacrées, et ils attribuaient une sorte de sainteté aux livres et aux écoles. La première école des chrétiens dans l'Église grecque est celle d'Alexandrie qui fut instituée par saint Marc. Celles de Césarée, d'Antioche, de Laodicée, de Nisibe en Syrie, de Constantinople, furent aussi fort célèbres. On distingua parmi les autres en Occident les écoles de Rome, de Carthage, de Poitiers, d'Arles, d'Orléans, de Paris. Les monastères eurent aussi leurs écoles, aussi bien que les palais des rois, d'où vient l'école du palais, *schola palatii*, qu'Alcuin, précepteur de Charlemagne, comparait à celle d'Alexandrie. L'importance des écoles est connue. Ce sont les sources de la pureté de la foi, de la sainteté des mœurs, de la tranquillité publique; et elles demandent par conséquent les plus grandes attentions de la part de ceux qui en ont la conduite, ou la direction. (Dom Calmet, *Dissertation sur les Écoles des Juifs*. M. Joly, chantre et chanoine de la cathédrale de Paris, *Traité des Écoles*.)

L'article 9 de la déclaration du 13 décembre 1698, porte que l'on établira, autant qu'il sera possible, des maîtres et des maîtresses dans toutes les paroisses où il n'y en a point, pour instruire tous les enfans, et nom-



mément ceux dont les pères et mères ont fait profession de la religion prétendue réformée. Dans les lieux où il n'y aura point d'autres fonds, il sera imposé sur tous les habitans jusqu'à 150 liv. par an pour les maîtres, et 100 liv. pour les maîtresses. Le droit d'examiner, approuver et instituer les maîtres et les maîtresses d'école appartenait aux évêques, aux curés et autres personnes ecclésiastiques qui avaient ce droit, selon les lois et les coutumes des lieux ; d'où il résultait que la police des écoles n'était point séculière, mais ecclésiastique. C'est ce qui fut amplement discuté dans la cause de l'écolâtre d'Amiens qui fut maintenu au droit d'institution et juridiction sur les maîtres d'école de la ville par un arrêt du parlement de Paris, du 23 janvier 1680. Le même arrêt maintient pareillement les curés d'Amiens au droit d'établir des écoles de charité dans leurs paroisses, et d'en nommer les maîtres, sans prendre lettres d'attache et d'écolâtre.

Suivant la déclaration de février, art. 21, et celle de mars 1665, nul ne pouvait tenir école qu'il ne fût examiné par l'évêque, ou par ses grands-vicaires, et qu'il n'eût fait entre leurs mains sa profession de foi.

Par l'article 27 du règlement des réguliers, nul religieux ne pouvait tenir écoles pour les séculiers dans leurs couvens, excepté ceux à qui il était per-

mis, par leur règle, d'instruire les séculiers dans leurs maisons, comme les jésuites, les clercs réguliers, etc.

Par l'article 10 de la déclaration de décembre 1698, il était enjoint aux pères, mères, tuteurs, etc., d'envoyer les enfans aux écoles et aux catéchismes jusqu'à l'âge de quatorze ans, et nominément ceux dont les pères et les mères avaient fait profession de la religion prétendue réformée, à peine d'amende. Cet article fut confirmé par la déclaration du 16 octobre 1700.

Les écoles pour les garçons devaient être tenues par les hommes, et celles pour les filles par des femmes, sans que les garçons et les filles pussent être reçus en mêmes écoles. (Ainsi réglé par les conciles de Bourges, en 1584, et d'Aix, en 1585.) Par les ordonnances de la plupart des diocèses, et en particulier par celles du diocèse de Paris de 1570, 1641, 1666, la peine d'excommunication était portée contre ceux qui y contrevenaient. Nos rois confirmèrent ce sage règlement : Louis xiii, dans une lettre du 15 décembre 1640, à l'évêque de Poitiers ; Louis xiv, dans sa lettre du 16 mai 1667, à l'évêque de Châlons. C'est l'esprit de l'arrêt du parlement de Paris, du 19 mai 1628 ; de celui du 7 février 1654, qui ordonne au chantre de l'Église de Paris de tenir la main à ce règlement ; et de la sentence enfin des requêtes du Palais, du 5 janvier 1677. (Voyez les *Mémoires du*

*Clergé*, tom. 1, pag. 969 et suivantes.)

ÉCOLES CHRÉTIENNES et charitables de l'Enfant-Jésus. On appelait ainsi des communautés d'hommes et de filles, destinées à l'instruction de la jeunesse, et établies par le père Barré, minime, natif d'Amiens, vers l'an 1621, et mort à Paris le 31 mai 1686. Les frères ont pour habillement une soutane et une houppelande avec des manches pendantes, le tout d'étoffe noire et grossière. Les sœurs sont vêtues à peu près comme les filles de l'Union-Chrétienne. Les uns et les autres vivent en communauté sans faire de vœux, sous la conduite d'un supérieur, ou d'une supérieure auxquels ils sont obligés d'obéir. Leur emploi principal est d'instruire gratuitement les enfans pauvres qui viennent les trouver, sans qu'ils puissent aller eux-mêmes instruire dans les maisons, ni rien recevoir de ce qui leur est offert par les parens des enfans qu'ils instruisent. Il n'est pas permis aux frères de recevoir des filles dans leurs écoles, ni aux sœurs de recevoir des garçons. Ces maisons des écoles charitables sont sous la protection du saint enfant Jésus et de la sainte Vierge, sa mère : c'est pourquoi leurs fêtes principales sont celles de la Nativité de Notre-Seigneur, la Pentecôte et la Présentation de la sainte Vierge. La principale maison des Frères était autrefois à Paris, au faubourg Saint-Germain. (Le père Hélyot, *His-*

*toire monastique*, tom. 8, page 233.)

ÉCOLIERS. Par l'article 47 de la déclaration de janvier 1629, il était défendu à tous les sujets du Roi d'envoyer leurs enfans étudier hors du royaume, sans permission de Sa Majesté. Il fallait six mois d'étude dans l'Université pour qu'un écolier pût jouir du privilège de scolarité. (*Voyez* UNIVERSITÉ.) Un écolier étranger n'était point sujet au droit d'aubaine. Les écoliers ne sont point obligés, en conscience, de rapporter à la succession de leurs pères et mères ce qui leur a été donné de leur vivant pour faire leurs études. (De Ferrière et Denisart, au mot ÉCOLIERS.) Le premier de ces auteurs excepte les frais que l'on a faits pour prendre les degrés de docteur dans la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, qu'il dit être sujets à rapport, et le second excepte sans distinction la dépense qu'ont faite les écoliers pour prendre le bonnet de docteur.

ÉCOLIERS (Congrégation des). Le cardinal Jacques de Vitry, dans son Histoire d'Occident, parle avec éloge d'une congrégation de chanoines réguliers proche de Boulogne, établie par quelques écoliers de cette ville. Mais on ne sait quel était l'habillement de ces chanoines, ni le lieu où ils demeuraient, ni combien de temps ils ont subsisté, ni le pape qui les approuva, ni la fin de leur institut. Le père Papebrock s'est trompé en disant

que le cardinal de Vitry avait voulu parler des Frères-Prêcheurs fondés par saint Dominique, puisque ce cardinal dit que les chanoines dont il parle, mangeaient de la viande trois fois la semaine, *tribus in hebdomada diebus, carnes si eis apponantur non recusant, in refectorio manducantes*; ce que ne faisaient pas les dominicains. (Le père Hélyot, *Hist. monas.*, tom. 2., pag. 257.)

ÉCOLIER. (Congrégation du Val-des-) Voyez VAL.

ÉCONOME, était une personne préposée pour avoir soin de certains biens ecclésiastiques. Il y avait déjà des économes des biens ecclésiastiques dans plusieurs églises d'Orient, quand le concile de Chalcédoine enjoignit à à tous les évêques d'en choisir un qui fût en état de régir sous leurs ordres les biens ecclésiastiques du diocèse. (Can. *Quoniam*, 16, 4, 7.) La Glose de ce canon dit qu'il s'applique indistinctement à toutes sortes d'églises, même conventuelles et paroissiales. Régulièrement, ajoute la même Glose, ces économes doivent être choisis par l'évêque, si la coutume n'a donné ce droit au Chapitre. Le canon 2 de la distinction 89 donne la nomination de l'économe au clergé, si l'évêque néglige d'y pourvoir. Le septième concile oecuménique avait estimé les économes si nécessaires dans l'Eglise, qu'il fit de leur choix, ou nomination, un droit de dévolution aux archevêques et patriarches.

C'était donc autrefois l'usage d'établir des économes pour avoir soin des biens de l'Eglise. On suivit cet usage en Orient et en Occident, mais les économes n'étaient connus en Occident, que sous le nom d'archi-diacres, ou, pour mieux dire, les archidiaques en faisaient les fonctions. Saint Laurent, archevêque de Rome, était chargé de la distribution de tout le temporel de l'Eglise. Cela n'était pourtant pas usité partout, puisque le père Thomassin, sur quelques épîtres de saint Grégoire, observe que les économes avaient dans l'Eglise latine le soin des revenus, et les archidiaques celui des fonds; mais les uns et les autres étaient obligés de rendre compte de leur administration à l'évêque même, à qui du reste appartenait toujours la disposition des oblations et des dîmes, même de certains fonds en usufruit; d'où vient l'usage et l'établissement des bénéfices. (Le père Thomassin, *Discipline de l'Eglise*, part. 1, liv. 4, chap. 14 et 17; part. 3, liv. 4, ch. 10.) Le partage des biens de l'Eglise dérangea et troubla ensuite l'ordre établi pour la régie des biens ecclésiastiques, par la voie des économes, en sorte que par ce changement ils devinrent presque inutiles, et leur fonction fut entièrement bornée au soin des revenus de l'évêque pendant la vacance du siège épiscopal. Le concile de Ravenne, tenu en 1317, veut qu'après la mort du prélat on établisse un

économiste qui gouverne le bien et les revenus de l'Église, pour l'avantage de l'Église elle-même, et de celui qu'elle se choisira pour pasteur.

Le concile de Trente ordonna que quand le siège serait vacant, le Chapitre, dans les lieux où il est chargé de la recette des revenus, établira un ou plusieurs économistes fidèles et vigilans qui aient soin des affaires et du bien de l'Église, pour rendre compte à qui il appartiendra. (Sess. 24, cap. 16, de Ref.)

Comme c'était le Roi en France qui jouissait des revenus des évêchés vacans en vertu de la régale, Sa Majesté en faisait percevoir les fruits par un économiste laïc. Autrefois nos rois donnaient des lettres d'économats aux nommés aux bénéfices consistoriaux vacans. Cet usage avait ses inconvéniens. Pour y obvier, Henri III, par édit du mois de mai 1378, vérifié en la chambre des comptes le 17 octobre suivant, érigea en titre d'office des économistes en chaque diocèse. Cet édit de création des offices d'économistes fut supprimé par l'art. 12 de l'édit de Melun, du mois de février 1580, et nos Rois ont ensuite donné des lettres d'économat par commission. Mais, par un autre édit du mois de décembre 1691, enregistré au parlement de Paris le 21 janvier 1692, Louis XIV rétablit de nouveau ces économistes pour les bénéfices à la nomination du Roi, et fit plusieurs réglemens à ce sujet.

Enfin, par édit du mois de décembre 1714, les offices d'économistes séquestres, tant pour les bénéfices à la nomination du Roi, que pour ceux dont les fruits étaient saisis, ou mis en séquestre, furent encore supprimés, et leurs fonctions furent exercées jusqu'à la révolution par des personnes préposées par le Roi, comme avant l'édit de 1691, et il y avait un bureau du conseil pour les économats où se portaient toutes les contestations qui concernaient cette matière.

**ÉCONOME SPIRITUEL.** On appelait ainsi autrefois un ecclésiastique préposé pour régir les églises des nommés aux bénéfices consistoriaux, non pourvus par la cour de Rome.

**ÉCOSSE**, royaume d'Europe, faisant partie des îles Britanniques. Il a l'Océan calédonien pour bornes au septentrion, l'Océan germanique à l'orient, les fleuves Solwan et Tuède au midi, avec les monts Cheriotes qui le séparent de l'Angleterre, et la mer occidentale au couchant, et une partie de l'Irlande qui en est éloignée de trente milles. Sa longueur est de deux cent cinquante-sept milles, ou environ, et sa largeur de cent quatre-vingt-dix. Plusieurs auteurs assurent que ce royaume que les Romains n'ont jamais pu s'assujétir, avait reçu l'Évangile dès le temps du pape Victor. Tertullien paraît être de ce sentiment, au moins pour une partie de cette nation, et saint Jé-

rôme semble insinuer que les Pictes qui habitaient la partie méridionale de ce pays croyaient en Jésus-Christ sur la fin du quatrième siècle. Bède dit positivement que saint Ninien, instruit par le pape Damase, y avait porté le flambeau de la foi ; ce qui est adopté par Ussérius, dans son ouvrage des Commencemens de l'Église britannique. Nous avons une lettre d'Alcuin, diacre, adressée aux frères qui servaient Dieu dans un lieu appelé la Case-Blanche, où saint Ninien avait établi son siège. Or, Malmesbury nous apprend que ce lieu était situé proche de l'Écosse, sur les frontières de l'Angleterre, et Bède le met dans la province des Berniques.

Saint Colomban, abbé, fut l'apôtre de la partie septentrionale. Le même Bède nous décrit ainsi le temps de son arrivée en Écosse, et de sa mission : en l'année 565 de Jésus-Christ, sous l'empire du jeune Justin ; un prêtre et abbé, recommandable par la régularité de sa vie, vint d'Irlande en Bretagne pour annoncer la parole de Dieu aux Pictes septentrionaux, c'est-à-dire à ceux qui habitaient dans les montagnes hautes et escarpées qui les séparent des parties méridionales de ce pays. Ces peuples avaient alors pour roi Bridius, fils de Meilochon, qui était dans la neuvième année de son règne. Colomban prêcha donc, et par ses paroles, et par ses exemples, il gagna ces peuples à Jésus-Christ. Bridius lui

donna l'île de Hye, appelée aujourd'hui Ithone, ou Rone, pour y établir son siège.

Il n'y eut d'abord aucun métropolitain en Écosse ; les évêques qui y furent mis gouvernaient leurs Églises avec cette simplicité qui accompagne toujours les nouveaux établissemens. La charité et le zèle du salut des âmes étaient toute leur loi et leur discipline, dit le père Thomassin. *Eccl. discipl.* pag. 1, livre 1<sup>er</sup>. Quelques efforts que firent dans la suite les archevêques d'York et de Cantorbéry qui voulaient se les assujétir, ils tinrent ferme et ne voulurent dépendre que du Saint-Siège. Célestin III et Clément III décidèrent toujours en leur faveur. Enfin le pape Sixte IV, considérant l'éloignement de ces évêques qui avaient leurs affaires à terminer à Rome, y érigea, de leur consentement, les deux provinces de Saint-André et de Glasgow, en 1471, et elles subsistent encore à présent.

Le calvinisme y changea toute la face de l'État dans le seizième siècle, et y supprima les évêchés, mais le roi Jacques y mit la réformation anglicane dès qu'il fut sur le trône, et les rétablit. Les Presbytériens y sont encore actuellement fort puissans, et il n'y a pas long-temps qu'ils voulaient encore renverser la hiérarchie ; ce qui n'a pourtant pas eu d'effet. Cependant les prélatures y sont peu de chose : elles sont à la nomination du Roi.

*Notice des évêchés d'Écosse, du temps du pape Célestin III, en 1225.*

ÉVÊCHÉS EN ÉCOSSE.

- Saint-André.
- Glascow.
- Blanche-Case-Witern.
- Dunkeld.
- Dumblaine.
- Brechin.
- Aberdon.
- Mourai.
- Ross.
- Catnes.
- Lismares, ou Aricarthe.

Dans une Notice qui a environ quatre cents ans, on lit : *L'archevêque de Saint-André a les suffragans suivans. D'autres manuscrits portent, en Écosse, etc. Tous sont exempts, l'évêque de Saint-André, etc.*

*Notice d'à-présent.*

PROVINCE DE SAINT-ANDRÉ.

- Saint-André, métropole.
- Aberneti, transféré.
- Édimbourg.
- Dumblaine, ou Dumblanc.
- Dunkeld, ou Dunkell.
- Brechin.
- Aberdon.
- Murtlac, transféré.
- Mourai, ou Murrai.
- Ross.
- Catnes, ou Cathnes.
- Orcades, ou Orknei.

PROVINCE DE GLASCOW.

- Glascow, métropole.
- Witesne.
- Lismare.
- Sodore.

(Voyez entre autres, sur l'Écosse, Hector Boëtius, Jean Le Maire, George Buchanan et Jean Lessé, évêque de Ross, qui ont écrit l'histoire d'Écosse en particulier; Thomas Dempster qui en a publié une sous le titre d'*Apparatus ad historiam scoticam*; Speed, Selden, Ortelius, Munster, Mérula, Godwin, Ferrari, Ussérius, Balæus, Camérarius, etc.)

*Conciles d'Écosse.*

Le premier fut tenu l'an 630, touchant le jour qu'on devait célébrer la Pâque. (Pagi, *Crit.*, tom. 2, pag. 806, Num., 26.)

Le second, l'an 1201. On y ordonna l'observation du dimanche et des fêtes depuis neuf heures du soir du samedi, jusqu'au lever du soleil du lundi. (Regia, 28. Labbe, 11. Hard., 6.)

Le troisième, l'an 1225, sous le pape Honoré III. On y fit quatre-vingt-quatre statuts. Le cinquième ordonne la décoration des églises. Le huitième défend de célébrer la messe dans des maisons particulières sans la permission de l'évêque. Les trois suivans regardent la subsistance et les habillemens des ecclésiastiques. Le treizième ordonné qu'il y aura auprès de chaque église une maison pour recevoir l'évêque ou l'archi-diacre. Le seizième ordonne qu'il y aura des confesseurs dans chaque doyenné pour les vicaires et les clercs inférieurs. Les dix-neuvième, vingtième et vingt-unième défendent l'aliénation des

biens de l'Église. Le vingt-deuxième défend aux clercs et aux moines de se mêler des affaires séculières. Le vingt-cinquième défend aux religieux d'être exécuteurs testamentaires. Les trois suivans concernent les immunités des Églises. Le vingt-neuvième défend les plaideurs aux jours de fêtes et de dimanches. Les quatre suivans concernent les privilèges des ecclésiastiques et des Églises. Les autres, jusqu'au quarante-sixième, exclusivement, prescrivent le paiement des dîmes. Le quarante-septième ordonne aux clercs l'obéissance envers leurs supérieurs. Le quarante-neuvième et les suivans, jusqu'au cinquante-cinquième, regardent ceux qui violent les libertés de l'Église et les incestueux, contre lesquels ils prononcent différentes peines. Le cinquante-cinquième est touchant le Baptême. Le cinquante-sixième est de la Confirmation. Le cinquante-septième, de la Pénitence. Le cinquante-huitième, de l'Eucharistie. Le cinquante-neuvième, de la célébration des messes. Le soixantième, de la

conservation de l'Eucharistie, et de la visite des malades. Le soixante-unième, de l'Extrême-Onction. Le soixante-deuxième, de la vie et de l'honnêteté des clercs. Le soixante-cinquième, du Mariage. Le soixante-dixième ordonne que l'on dira cinq collectes à la messe, si ce n'est aux fêtes doubles. Le soixante-quinzième défend les jeux et les luttes dans les églises et dans les cimetières. Le quatre-vingt-deuxième défend de contracter des mariages sans une triple publication de bans. (*Anglic.*, 1. Mansi, tom. 2, pag. 926.)

Le quatrième l'an 1259, touchant la discipline. (*Anglic.*, 1. Labbe, tom. 2, part. 1, p. 782.)

Le cinquième, l'an 1308. (*Anglic.*, 1.)

ÉCOUTANS. Lorsque la pénitence était divisée par classes, on appelait *écoutans*, ou *auditeurs*, les pénitens de la seconde classe, parce qu'il ne leur était permis que d'écouter les lectures et les instructions, après lesquelles on les renvoyait avec les cathécumènes. (Le Brun, *Explicat. de la Messe*, tom. 4, pag. 274.) Voyez PÉNITENS.

## ÉCRITURE-SAINTÉ.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *De la Notion de l'Écriture.*
- § II. *De l'Inspiration de l'Écriture.*
- § III. *De la Canonicité de l'Écriture.*
- § IV. *De la Division de l'Écriture.*
- § V. *Des différens sens de l'Écriture.*
- § VI. *Des Règles pour entendre l'Écriture.*

§ I<sup>er</sup>.*De la notion de l'Écriture.*

L'Écriture - Sainte est la parole de Dieu, écrite par son inspiration. C'est 1<sup>o</sup> la parole de Dieu; en quoi elle convient avec les traditions divines, qui sont aussi la parole de Dieu. 2<sup>o</sup> C'est la parole de Dieu écrite; et en cela elle diffère des traditions divines, qui sont aussi la parole de Dieu, mais non écrite et transmise de vive voix par Jésus-Christ à ses Apôtres, et par les Apôtres aux autres fidèles; car Jésus-Christ a dit et fait plusieurs choses qui n'ont pas été mises dans les écritures canoniques, mais conservées d'abord par le canal de l'instruction, et ensuite dans les écrits des saints Pères et les Actes des conciles. *Voyez TRADITION.* C'est la parole de Dieu écrite par son inspiration; car l'Écriture n'est pas appelée sainte précisément parce qu'elle a Dieu pour objet, ni parce qu'elle a été écrite avec le secours et l'assistance de Dieu, mais parce qu'elle a Dieu pour auteur, qui l'a inspirée et dictée

aux écrivains sacrés; d'où vient que les Grecs l'appellent *Agio-graphos*, ou *Écriture-Sainte*, du mot *agios*, ou *sanctus*, saint, et *grapho*, *scribo*, j'écris.

## § II.

*De l'inspiration de l'Écriture.*

Pour savoir la manière dont l'Écriture a été inspirée de Dieu, il faut distinguer ici quatre choses, la révélation, l'inspiration, l'assistance, ou secours spécial, et le mouvement pieux qui vient d'en-haut, et qui excite l'écrivain à écrire.

La révélation est la manifestation surnaturelle et divine d'une vérité qu'on ne connaissait point auparavant. C'est ainsi qu'Isaïe connut par révélation que Cyrus serait le libérateur du peuple d'Israël. (*Isaïe*, c. 45, 1.)

L'inspiration est un mouvement intérieur et extraordinaire par lequel Dieu donne à un auteur la volonté d'écrire, et le conduit de telle manière, lorsqu'il écrit, qu'il fournit au moins les pensées, et le préserve de tout danger de s'écarter de la vérité.



L'assistance est un secours particulier de Dieu qui empêche l'écrivain de tomber dans aucune erreur, quoiqu'il ne lui dicte pas les paroles qu'il écrit.

Le mouvement pieux est l'effet de la grace ordinaire que Dieu accorde à ceux qui entreprennent d'écrire, ou de composer quelque chose pour la gloire de Dieu et l'utilité des fidèles. Cette pieuse disposition ne rend pas infaillibles ceux qui travaillent pour cette fin.

Il est certain que l'Écriture est inspirée de Dieu. « Toute écriture divinement inspirée, dit l'apôtre (2. *Timoth.* 13, 16), est utile pour enseigner. » Le grec porte : « Toute écriture est divinement inspirée et utile pour enseigner. Ce n'a point été par la volonté des hommes que les prophéties nous ont été anciennement apportées, » dit saint Pierre dans le premier chapitre, v. 21, de sa seconde épître ; « mais ç'a été par le mouvement du Saint-Esprit, que les saints hommes de Dieu ont parlé. » On voit encore, dans un très-grand nombre d'endroits de l'Écriture, que ce qui est contenu dans les livres saints est la parole de Dieu. « Voilà que je mets ma parole dans votre bouche, » dit le Seigneur à Jérémie, 1, 9. « L'esprit du Seigneur a parlé par ma bouche, » disait David, et ses discours se sont communiqués par ma langue. » (2. *Reg.*, 23, 2.) Les Pères de l'Église enseignent la même vérité. « Lisez, dit le pape

saint Clément, dans son Épître aux Corinthiens, lisez les Écritures saintes qui sont les oracles du Saint-Esprit. » Saint Justin, dans son Apologie, dit qu'il ne faut pas attribuer aux prophètes ce qu'ils disent, mais qu'il faut le rapporter au Verbe de Dieu qui les inspire. Saint Irénée, dans les *ch.* 46 et 47 de son premier livre contre les hérésies, soutient que nous sommes obligés de soumettre notre esprit à tout ce qui est dans les livres saints, parce que l'Écriture-Sainte est parfaite, étant dictée par le Verbe de Dieu et par son esprit. Tous les autres Pères enseignent la même chose, et les mêmes raisons qui prouvent la nécessité d'une religion révélée prouvent aussi la nécessité de la révélation et de l'inspiration des livres saints, puisqu'il y a une connexion nécessaire entre les vérités révélées et les livres qui les renferment. D'ailleurs, les livres saints portent tous les caractères de l'inspiration, l'importance et la sublimité de la doctrine, la pureté de la morale qui condamne les moindres fautes et qui donne des règles de la plus haute sainteté, la naïveté, la noblesse, jointe à la simplicité, l'utilité, la force et la vertu qui produisent ces changemens admirables dans le cœur des hommes. Les livres saints ont donc été inspirés ; mais en quoi consiste cette inspiration ? Est-ce dans une révélation proprement dite, ou bien dans une simple assistance du Saint-Esprit ? En a-t-il dicté

toutes les paroles, en sorte qu'on doive rapporter à son souffle le style même et les expressions des livres saints?

Tostat, *in cap. 2, num. Estius, in cap. 3, 2, ad Timoth.*, et la plupart des anciens théologiens ont pensé que le Saint-Esprit avait tellement conduit et inspiré les auteurs sacrés, qu'il n'y avait pas la moindre chose dans leurs écrits, soit pour le sens et pour le fonds des choses, soit même pour les expressions et les moindres paroles qui n'eût été inspiré. C'est aussi le sentiment de Contenson, d'après Melchior Canus, quoique quelques uns aient voulu attribuer à ce dernier théologien la suffisance d'une simple direction, ou assistance du Saint-Esprit, du moins pour certaines parties de l'Écriture-Sainte. En quoi ils ont confondu la révélation avec l'inspiration, Melchior Canus ne prétendant autre chose, sinon que la révélation n'est pas nécessaire aux écrivains sacrés pour écrire les choses dont ils ont d'ailleurs une connaissance assurée. C'est ce qui paraît évidemment par le chapitre dix-sept du second livre des Lieux théologiques où il s'exprime en ces termes : « Si la loi de Moïse qui est un ministère de mort, a été écrite avec tant d'exactitude qu'on ne peut en omettre un seul *iota*, ou un seul *point*, à combien plus forte raison dirons-nous cela de l'Évangile qui est un ministère d'esprit et de vie? » Il faut donc avouer qu'il

a été écrit avec tant de soin, et par un tel souffle de l'assistance divine, que non-seulement il n'y a aucune parole, mais pas même un seul petit trait de lettre qui n'ait été fourni et suggéré par l'esprit divin. *Cum lex Moïsis, quod est ministerium mortis, tam exactè diligentè scripta sit, ut iota unum, aut unus apex, ex eà præteriri non possit, multò certè magis Evangelium Christi, quod est ministerium spiritûs et vitæ, scriptum erit tantò curd, et Dei assistentis afflatu, ut non modò verbum, sed ne apex quidem ullus, sit, qui non sit à spiritu divino suppeditatus.*

Bellarmin et plusieurs autres théologiens prétendent que le Saint-Esprit n'a point inspiré toutes les paroles de l'Écriture, mais les plus importantes seulement qui surpassent l'intelligence de l'écrivain sacré, telles que celles qui expriment les mystères; et que, pour les autres, il lui en a laissé le choix, en l'assistant pour ne point errer.

Il paraît plus probable que l'Écriture-Sainte a été inspirée non-seulement quant aux choses, mais aussi quant à toutes les paroles. 1<sup>o</sup> Les saints Pères appellent communément l'Écriture-Sainte la parole, les oracles, les lettres de Dieu; ils disent que c'est l'Esprit-Saint qui a dicté aux auteurs sacrés ce qu'ils ont écrit; que c'est lui qui a parlé par leur bouche, et qu'ils n'étaient que comme des instrumens dont il se servait pour nous

faire connaître les vérités qu'il révélait. Or, toutes ces façons de parler ne sont point vraies si les termes et les expressions, dont les auteurs sacrés se sont servis, n'ont été dictés et inspirés par l'Esprit-Saint. *Voyez* les passages de saint Clément, de saint Justin, de saint Irénée que nous avons cités plus haut, et encore Tertullien contre Hermogène, *ch.* 22; saint Clément d'Alexandrie, dans son Exhortation aux Gentils où il dit que c'est la bouche du Seigneur, que c'est l'Esprit divin qui a prononcé ce qui est dans l'Écriture; saint Ambroise, dans son Épître à Juste; saint Jérôme, etc. 2° Si l'Écriture n'a pas été dictée par l'Esprit-Saint, même quant à toutes les expressions, on pourra dire qu'elle ne sera point tout entière la parole de Dieu, puisqu'on n'appelle proprement parole de quelqu'un que celle qu'il prononce, s'il s'agit de la parole orale, ou qu'il écrit immédiatement par lui-même; ou qu'il dicte à un écrivain, s'il est question de la parole écrite. 3° Si l'inspiration des livres saints ne consiste que dans le mouvement et l'assistance de l'Esprit-Saint qui empêchent l'écrivain de se tromper, il n'y aura point, ou il n'y aura que peu de différence entre l'Écriture et les définitions des conciles-généraux qui sont infallibles et assistés du Saint-Esprit. On forme des difficultés sur l'inspiration de l'Écriture en elle-même, et sur l'inspiration quant aux termes.

*Première difficulté contre la révélation en elle-même.*

Il y a dans l'Écriture plusieurs choses de très-petite importance, comme les complimens que font les auteurs sacrés à différentes personnes, les nouvelles qu'ils leur marquent, les choses qu'ils leur demandent. Saint Paul, par exemple, manda à Timothée qu'il a laissé Trophime malade à Milet. Il le prie de lui apporter le manteau qu'il a laissé à Troade, chez Carpus. Il y a aussi des choses fabuleuses, telles que le colloque d'Ève avec le serpent. Il y a des choses mauvaises qui sont approuvées dans les plus saints personnages, comme l'inceste de Loth avec ses filles; le mariage du prophète Osée avec une prostituée, et celui des patriarches avec des concubines, etc. Il y a aussi plusieurs contradictions.

RÉPONSE.

1. Il n'y a nulle distinction à faire entre les choses importantes rapportées dans l'Écriture, et celles qui ne le sont pas. Elles sont toutes également inspirées; et vouloir distinguer ce qui est important d'avec ce qui ne l'est pas, par rapport à l'inspiration, c'est ouvrir la porte au fanatisme, et renverser toute l'Écriture, selon la remarque de saint Augustin, de *Consens. Evang.*, lib. 1, cap. 12. L'importance des choses que raconte l'Écriture, ne doit pas se mesurer précisément sur ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais sur la

volonté de Dieu qui les inspire, comme il lui plaît, aux auteurs sacrés.

2. L'Écriture ne renferme rien de fabuleux. Le colloque d'Ève et du serpent se passa réellement entre eux par le moyen du démon qui se servit de la langue de cet animal pour tromper Ève.

3. Les choses que l'Écriture rapporte des saints personnages, ou ne sont pas mauvaises, ou elles ne sont point approuvées. La polygamie était permise aux patriarches par la dispense de Dieu. Il avait ordonné au prophète Osée d'épouser une femme prostituée, pour marquer la vocation des Gentils à la foi; ce qui par conséquent n'était pas un mal dans ce prophète.

4. Il n'y a point de contradictions réelles dans l'Écriture, mais d'apparentes seulement qui consistent dans quelques variétés de circonstances que l'on concilie facilement. On peut voir les Commentaires, et, entre les autres, M. Pontas, dans son ouvrage intitulé : *Sacra Scriptura ubique sibi constans*.

*Seconde difficulté contre la révélation quant aux paroles.*

1. Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, ordonne des choses qu'il dit être des commandemens de Dieu, *præcipio non ego, sed Dominus*. Il en recommande d'autres dont il dit que ce n'est pas le Seigneur qui les recommande, mais lui-même, *ego dico, non Dominus*. Ces der-

nières choses que saint Paul recommande ne sont donc pas dictées de Dieu, puis-que, si cela était, il ne pourrait dire d'elles, *ego dico, non Dominus*, les conseils que l'on donne par l'inspiration divine étant véritablement de Dieu.

2. Le même apôtre, dans sa deuxième épître aux Corinthiens, avance plusieurs choses que l'on ne peut attribuer à l'Esprit-Saint; il dit, par exemple, qu'il a plus travaillé que les autres apôtres, et ajoute aussitôt, en se corrigeant lui-même, que c'est la grace de Dieu qui a travaillé avec lui. Il s'appelle insensé. Il se repent d'avoir attristé les Corinthiens.

3. L'auteur de l'Ecclésiastique et celui du second livre des Machabées, demandent pardon s'il leur échappe quelque faute; ce qui fait injure à l'Esprit-Saint, supposé que l'écrivain sacré ne soit que son copiste et son instrument.

4. Les écrivains sacrés disent qu'ils ont mis beaucoup de peine et de travail à écrire leurs ouvrages; ce qui ne serait pas, s'ils n'en avaient été que les simples copistes.

5. Le style des auteurs des livres saints est fort différent. Les uns écrivent avec plus de grandeur et de noblesse. Les autres avec plus de simplicité; ce que l'on ne peut attribuer à l'Esprit-Saint.

RÉPONSE.

1. Saint Thomas répond que

l'apôtre appelle précepte, ou conseil du Seigneur, ce que Jésus-Christ a commandé, ou conseillé de sa propre bouche quand il vivait, et qu'il appelle son propre précepte, ou son conseil, ce qu'il commandait, ou qu'il conseillait lui-même, sans que le Seigneur l'eût commandé, ni conseillé de vive voix; ce qui n'empêche pas que les préceptes et les conseils qu'il donnait ne lui fussent dictés par le Saint-Esprit qui lui inspirait quelquefois de donner des préceptes, ou des conseils, par son autorité d'apôtre, comme il lui inspirait aussi quelquefois de recommander de nouveau les préceptes, ou les conseils donnés par J.-C.

2. Quand saint Paul paraît se vanter, il le fait non par vanité, mais par un motif de charité pour l'honneur de Dieu et de son ministère. Quand il s'appelle insensé, il veut signifier précisément que ce qu'il dit a l'apparence de la folie, quoique ce soit en effet la sagesse de Dieu. Quand il dit qu'il est fâché d'avoir attristé les Corinthiens, il ne veut pas dire qu'il se repent de leur avoir causé une tristesse salutaire, il veut dire qu'il s'était attristé lui-même en prenant part à leur tristesse, semblable à un père qui s'attriste avec des enfans qu'il corrige, et qui se réjouit en même temps de l'utilité de la correction.

3. L'écrivain sacré, ne sentant pas toujours l'impulsion du Saint-Esprit, peut demander pardon, en sa propre personne, des

fautes qu'il craint de commettre dans son ouvrage, quoiqu'il n'en commette point en effet, et que tout son ouvrage soit la production du Saint-Esprit.

4. Les écrivains sacrés ont pu mettre beaucoup de travail et de peine pour se préparer à écrire par le jeûne, la prière, les recherches, etc., mais non pas en écrivant, si ce n'est par une permission divine du Saint-Esprit qui pouvait même, en les inspirant, leur laisser plus ou moins de travail, selon son bon plaisir.

5. La différence du style des auteurs sacrés n'empêche pas qu'ils ne soient tous inspirés de Dieu qui, pour leur suggérer les termes, a eu égard à leur état, leur génie et leur éducation. Voyez le *Traité de l'Écriture-Sainte*, du père de Gravison, imprimé à Rome en 1715; le premier tome des *Exercitations théologiques*, imprimées à Toulouse en 1714; la *Dissertation sur l'inspiration des Livres saints* qui est à la tête de la Bible latine et française, imprimée à Paris en 1748.

### § III.

#### *De la canonicité de l'Écriture.*

Le mot de *canon* est un terme grec qui signifie règle, ou *catalogue*. Ainsi, on appelle *canoniques* les livres de l'Écriture, et parce qu'ils sont la règle de notre foi, et parce qu'ils sont renfermés dans le catalogue des livres saints. Les savans ne conviennent pas entre eux, ni du nombre, ni des auteurs des ca-

nous de l'Écriture. Serrarius en admet deux parmi les juifs, l'un fait par Esdras, et l'autre plus récent. Génébrard en reconnaît trois. Il est plus probable qu'il n'y a eu qu'un seul canon des livres saints parmi les juifs, qui fut composé par Esdras après la captivité de Babylone, puisque les anciens auteurs, soit juifs, soit chrétiens, ne font point mention d'autres canons que de celui-ci. Richard Simon prétend néanmoins que ce canon ne fut entièrement fermé que sous les Machabées, et que les livres de l'Écriture qui ont été composés depuis Artaxercès ne laissent pas d'être divins et canoniques, quoiqu'ils ne soient pas dans le canon juif dont Josephé fait mention.

Quant aux chrétiens, Mélicon, évêque de Sardes, dressa, vers l'an 170, un catalogue des livres de l'Écriture, sur ce qu'il avait pu recueillir du témoignage de ceux qui gouvernaient les églises de l'Orient. Dans le quatrième siècle, le concile de Laodicée en dressa un autre. En 379, le concile de Carthage fit la même chose. Saint Grégoire de Nazianze, dans une de ses poésies; saint Augustin, dans les livres de la Doctrine chrétienne, liv. 2, ch. 8; le pape Innocent 1<sup>er</sup>, nous ont aussi donné des catalogues des livres saints. On en dressa encore dans un concile de soixante-dix évêques, tenu à Rome l'an 494, et on fit ensuite un décret touchant les livres apocryphes. Ce décret est ordi-

nairement attribué au pape Gélase 1<sup>er</sup>. Ce catalogue du concile de Rome est semblable à celui du concile de Trente, excepté que dans le concile de Rome on ne marque qu'un seul livre des Machabées, peut-être parce qu'alors les deux n'en faisaient qu'un.

Il faut nécessairement reconnaître un règle infaillible qui nous fixe pour la canonicité des livres de l'Écriture-Sainte, et cette règle, c'est l'Église, à laquelle seule il appartient de déclarer, par un jugement infaillible, quels sont les livres canoniques, parce qu'elle est seule la colonne et la base de la vérité. C'est le grand principe de saint Augustin qui dit qu'il ne croirait pas à l'Évangile s'il n'y était déterminé par l'autorité de l'Église : *Ego vero Evangelio non crederem, nisi me catholice Ecclesie commoveret autoritas.* (*Contr. epist. Fundam.*, c. 5, n. 8.) Le premier concile de Tolède, tenu en 400, porte : « Si » quelqu'un dit, ou croit qu'il » y a d'autres Écritures cano- » niques différentes de celles que » l'Église catholique reçoit, » qu'il soit anathème. »

Les hérétiques ennemis de l'Église opposent plusieurs difficultés à la canonicité des livres saints. L'autorité divine, disent-ils, 1<sup>o</sup> ne peut recevoir de témoignage des hommes, selon ces paroles de J.-C., *Joan.*, 5, 34, *ego non ab homine testimonium accipio.* 2<sup>o</sup> L'Église étant inférieure à l'Écriture, elle ne peut porter de

jugement sur sa canonicité. 3° En admettant l'autorité de l'Église comme la règle de la canonicité des livres saints, on tombe nécessairement dans le cercle vicieux qui revient au défaut que les logiciens appellent pétition de principe; car si l'on nous demande d'où nous savons que les livres de l'Écriture sont divins et canoniques, nous répondons que c'est par le témoignage de l'Église qui est infaillible; et lorsqu'on nous interroge pour savoir d'où nous tenons cette infaillibilité de l'Église, nous répliquons que nous la tenons de l'Écriture qui nous apprend que l'Église est l'épouse de Jésus-Christ, la base et la colonne de la vérité. Voilà précisément le cercle vicieux. 4° Chaque particulier peut discerner les livres canoniques de l'Écriture par la lumière intérieure de l'Esprit-Saint, sans qu'il ait besoin de recourir à l'autorité de l'Église, selon ces passages mêmes de l'Écriture : « Chacun d'eux n'aura » plus besoin d'enseigner son » prochain et son frère en disant : Connaissiez le Seigneur, » parce que tous me connaîtront » depuis le plus petit jusqu'au » plus grand. (*Jérém.*, 31, 34.) » Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra » si ma doctrine est de lui, ou si » je parle de moi-même. » (*Joan.*, cap. 7, 17.) Mes brebis écoutent ma voix. (*Ibid.*, 10, 27.) « L'onction que vous avez reçue du » Fils de Dieu demeure en vous, » et vous n'avez pas besoin que

» personne vous enseigne : mais » comme cette même onction » vous enseigne toutes choses, » et qu'elle est la vérité exempte » de tout mensonge, vous n'avez » qu'à demeurer dans ce qu'elle » vous enseigne. » (1. *Joan.*, 2, 27.) 5° Jadis on ne mettait pas dans le canon de l'Écriture les livres de Judith, Tobie, l'Éclésiastique, la Sagesse et les deux premiers des Machabées. On a douté aussi de l'épître de saint Paul aux Hébreux, de celle de saint Jacques, de celle de saint Jude, de la seconde de saint Pierre, de la seconde et de la troisième de saint Jean, de l'Apocalypse. Le concile de Trente n'a donc point eu le pouvoir de faire tous ces livres canoniques.

## RÉPONSE.

1°. Lorsque Jésus-Christ dit qu'il ne reçoit point de témoignage des hommes, il veut dire qu'il n'a pas besoin du témoignage des hommes pour prouver sa mission que ses œuvres et ses miracles prouvaient assez; mais il ne veut pas dire que les hommes ne puissent pas lui rendre un témoignage véridique. Il envoya lui-même ses Apôtres pour lui servir de témoins à Jérusalem, et jusqu'aux extrémités de terre : *Eritis mihi testes in Jerusalem, et usque ad ultimum terræ.* (Actes, 1, 8.) D'ailleurs, l'autorité de l'Église, conduite par l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche, est une autorité divine.

2°. Il ne faut pas considérer l'autorité de l'Écriture et celle de l'Église comme deux autorités dont l'une soit supérieure et l'autre inférieure, mais comme une seule et même autorité de Dieu qui, pour notre instruction, se sert de l'Écriture comme d'un instrument inanimé, et de l'Église comme d'un instrument animé et vivant. D'où il arrive que l'Écriture et l'Église se prêtent mutuellement la main, comme la loi et le juge qui ont la même autorité publique, quoique d'une manière différente; la loi, comme juge inanimé; le juge, comme loi vivante. En sorte que, de même qu'il appartient au magistrat et non au particulier d'expliquer la loi, de même aussi il appartient à l'Église seule de déterminer infailliblement le sens et les livres de l'Écriture.

3°. Lorsque nous appuyons l'Écriture par l'Église, et l'Église par l'Écriture, nous ne tombons point dans le labyrinthe du cercle vicieux; parce que, quoique l'Église soit la règle qui nous dirige, ou le moyen par lequel nous nous déterminons à croire qu'un livre fait partie de l'Écriture, elle n'est cependant pas le motif de notre croyance. Ce motif n'est autre que la révélation, ou l'autorité de Dieu qui nous a révélé une vérité. Il est vrai que c'est l'Église qui me propose la révélation, mais ce n'est pas pour cela son autorité qui fait le motif de ma foi; et par conséquent la révélation de Dieu et

l'autorité de l'Église agissent différemment sur mon esprit. Je crois tout ce que Dieu a révélé, parce qu'il est la souveraine vérité; je crois ce que l'Église me propose de croire, parce que le Seigneur lui a confié le dépôt des vérités catholiques. Voilà des motifs différens qui font éviter le cercle vicieux, parce qu'on l'évite, selon les philosophes, lorsqu'il y a des rapports différens, et que ce n'est plus une pétition de principe lorsque l'on passe à différens genres de causes.

4°. Les passages de l'Écriture que l'on cite en faveur de la lumière intérieure et de l'onction céleste prouvent que ces graces sont nécessaires pour croire, et pour pratiquer le bien; mais ils n'excluent pas le témoignage extérieur de l'Église. Au contraire, cette lumière et cette onction intérieure portent à écouter l'Église comme un juge infaillible, pour savoir ce qui appartient à la foi et à la saine doctrine. Ce fut cette onction céleste qui conduisit Corneille à saint Pierre, Paul à Ananie, l'Eunuque de la reine de Candace à Philippe. Quel renversement, quelle confusion dans la croyance! quelle variété dans les sentimens, si pour discerner la saine doctrine et les écrits divinement inspirés, il fallait s'en tenir à l'esprit particulier!

5°. Quoiqu'il y ait eu autrefois des livres qui n'étaient point dans le canon des Écritures, le concile de Trente a pu les y mettre, parce que l'Église a ce droit.



Il est vrai qu'elle ne peut pas faire qu'un livre soit divin, mais elle peut faire qu'un livre soit canonique, car il y a une grande différence entre ces deux choses. Faire qu'un livre soit divin, c'est faire qu'un livre soit dicté et inspiré de Dieu. Faire qu'un livre soit canonique, c'est faire qu'un livre inspiré de Dieu soit connu et déclaré tel. Il est évident que l'Église ne peut faire qu'un livre soit inspiré de Dieu, s'il ne l'est pas en effet, ni qu'il ne le soit pas, si Dieu l'a inspiré effectivement. Dès qu'un livre est inspiré de Dieu, il est divin indépendamment de toute autre chose, et c'est cette inspiration même qui le rend divin. L'Église ne peut donc pas faire qu'un livre soit divin, mais elle peut faire qu'un livre soit canonique, quoiqu'il ne le fût pas auparavant, et elle le fait en déclarant que ce livre a été inspiré de Dieu; ou bien, ce qui est une même chose, l'Église ne peut pas faire qu'un livre soit divin absolument et en soi, mais elle peut faire qu'il le soit par rapport à nous, en déclarant, par l'autorité infaillible qu'elle a reçue de Dieu, que ce livre a été divinement inspiré, et voilà ce qu'on appelle faire un livre canonique. Richard Simon est donc peu exact, lorsque, joignant et confondant ces deux choses ensemble, faire un livre divin et le faire canonique, il dit qu'il n'a point été au pouvoir de l'Église de faire de nouveaux livres divins et canoniques. (*Crit. de Dupin*, t. 3, l. 1, ch. 3, p. 19.)

## § IV.

*De la division de l'Écriture.*

1°. L'Écriture se divise en ancien et nouveau Testament. L'ancien Testament renferme les livres saints écrits avant Jésus-Christ, qui sont au nombre de quarante-cinq. Le nouveau Testament contient les livres qui regardent la loi évangélique, et qui ont été écrits depuis Jésus-Christ; ils sont au nombre de vingt-sept. On appelle l'Écriture Testament, parce qu'elle renferme l'alliance que Dieu a faite avec les hommes, et sa dernière volonté par laquelle il leur lègue ses biens, comme il arrive dans les testaments qui se font parmi les hommes.

Voici l'ordre et le catalogue des livres de l'Écriture, selon le décret du concile de Trente, (sess. 4, ch. 1.) Les livres de l'ancien Testament sont, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges, Ruth, quatre livres des Rois, deux livres des Paralipomènes, deux livres d'Esdras, Tobie, Judith, Esther, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, la Sagesse, l'Ecclésiastique, Isaïe, Jérémie, Baruch, Ezéchiel, Daniel, les douze petits Prophètes; savoir, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacue, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie; deux livres des Machabées. Les livres du nouveau Testament sont l'Évangile de saint Matthieu, de saint Marc,

de saint Luc, de saint Jean, les actes des apôtres, les quatorze Épîtres de saint Paul, une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Éphésiens; une aux Philippiens; une aux Colossiens, deux aux Thessaloniciens, deux à Timothée, une à Tite, une à Philémon, une aux Hébreux; deux Épîtres de saint Pierre; trois de saint Jean; une de saint Jacques, une de saint Jude, et l'Apocalypse de saint Jean.

2°. Les livres tant de l'ancien que du nouveau Testament, se divisent en *protocanoniques* et en *deutérocannoniques*. Les *protocanoniques* sont ceux dont la canonicité n'a jamais été révoquée en doute dans l'Église catholique. Les *deutérocannoniques* sont ceux dont la canonicité a été révoquée en doute, même parmi les catholiques. Les livres deutérocannoniques de l'ancien Testament sont, Tobie, Judith, la Sagesse, l'Ecclésiastique, Baruch, les six derniers chapitres d'Esther, quelques chapitres de Daniel, les deux livres des Machabées. Les livres deutérocannoniques du nouveau Testament, sont, le dernier chapitre de saint Marc, l'Histoire de la Sueur du Sang de Jésus-Christ, rapportée en saint Luc, ch. 22; l'histoire de la femme adultère, rapportée en saint Jean, ch. 8; l'Épître de saint Paul aux Hébreux, l'Épître de saint Jacques, la seconde Épître de saint Pierre, la seconde et la troisième Épître de saint Jean, l'Épître de saint Jude, et l'Apocalypse.

3°. Les livres tant de l'ancien que du nouveau Testament se divisent encore en livres *légaux*, *historiques*, *sapientiaux*, ou *moraux*, et *prophétiques*. Les livres légaux de l'ancien Testament sont les cinq livres de Moïse, appelés *Pentateuque*, et les livres légaux du nouveau Testament sont les quatre Évangiles. On appelle ces livres *légaux*, parce qu'ils renferment la loi de Dieu, et des préceptes pour bien vivre. Les livres historiques sont ceux qui renferment l'histoire de ce qui s'est passé dans l'ancien, ou le nouveau Testament. Il y en a dix-sept de cette espèce dans l'ancien Testament; savoir, Josué, les Juges, Ruth, les quatre livres des Rois, les deux des Paralipomènes, les deux d'Esdras, Tobie, Judith, Esther, Job, les deux livres des Machabées. Il n'y en a qu'un dans le nouveau Testament; savoir, les Actes des Apôtres. Les livres sapientiaux ou moraux sont ceux qui exposent la véritable sagesse des mœurs, et qui sont comme des commentaires de ce qui est renfermé plus sommairement dans les livres légaux. Il y a cinq livres moraux dans l'ancien Testament; savoir, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, la Sagesse, l'Ecclésiastique. Il y en a vingt-un dans le nouveau, qui sont toutes les Épîtres des Apôtres. Les livres prophétiques qui contiennent ce que Dieu a prédit par des hommes inspirés, sont au nombre de dix-sept dans l'ancien Testa-

ment; savoir, le Psautier de David, et toutes les autres prophéties. Il n'y en a qu'un dans le nouveau qui est l'Apocalypse.

## § V.

*Des différens sens de l'Ecriture.*

Il y a deux sens généraux dans l'Ecriture, le littéral, ou historique, et le spirituel, ou mystique. Le sens littéral est celui que les paroles présentent et signifient immédiatement par elles-mêmes, comme dans cette proposition : *Abraham eut deux enfans, l'un de sa servante, et l'autre de sa femme libre.* Le sens littéral ou historique de ces paroles est qu'un homme, appelé Abraham, eut deux enfans de deux femmes, dont l'une était libre et l'autre esclave. C'est ce qu'énoncent les termes mêmes de la proposition. Le sens mystique est celui qui est indiqué, non par les paroles, mais par les choses que les paroles signifient. Ainsi, dans la même proposition, ces mots de *femme libre* et *d'esclave* signifient mystiquement la Synagogue et l'Eglise.

Le sens littéral est propre, ou métaphorique. Le sens littéral propre est celui que les paroles expriment naturellement, et qu'elles présentent d'abord à l'esprit, comme dans ces paroles : *Abraham eut deux enfans.* Le sens littéral métaphorique est celui qu'expriment les paroles prises improprement et figurément, comme lorsqu'il est dit que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père. En cet endroit,

le mot de droite ne signifie pas une partie du corps, mais l'égalité d'honneur et de puissance du Fils avec le Père.

Il y a trois sortes de sens mystiques, l'allégorique, le moral, ou tropologique, et l'anagogique. Le sens allégorique est celui qui se rapporte à l'Eglise chrétienne et à la nouvelle loi. Le sens moral, ou tropologique, a pour objet le réglemeut des mœurs et des actions. Le sens anagogique se rapporte à la patrie céleste et au bonheur éternel. Ces quatre sens de l'Ecriture se trouvent renfermés dans ce seul mot de Jérusalem. Dans le sens littéral, Jérusalem signifie cette ville fameuse de la Palestine qui était le centre de la religion des juifs. Dans le sens allégorique, elle signifie l'Eglise militante. Dans le sens moral, ou tropologique, elle signifie l'ame du juste; et dans le sens anagogique, elle signifie le Paradis. On exprime ces quatre sens dans les vers suivans :

*Littera gesta docet, quid credas*

*Allegoria,*

*Moralis quid agas, quò tendas*

*Anagogia.*

Quelques uns distinguent encore le sens accommodatice, *accommodatitius*, et le sens parabolique, *parabolicus*; mais le sens accommodatice n'est autre que le sens allégorique qui se rapporte à l'Eglise; et le sens parabolique appartient au sens littéral métaphorique ou figuré. C'est en ce sens que le bras de

Dieu, dans l'Écriture, signifie la force et la puissance de Dieu.

Il faut remarquer qu'il peut y avoir plusieurs sens littéraux d'un même texte de l'Écriture, parce qu'on entend par le sens littéral celui que Dieu a en vue, et que Dieu peut avoir plusieurs sens en vue dans un même mot. C'est ainsi que ces paroles, *et non comminuetis ex eo* ; vous ne briserez point ses os, s'entendent littéralement de l'Agneau pascal immolé par les juifs, et de Jésus-Christ immolé sur la croix.

## § VI.

*Des règles pour entendre l'Écriture.*

### *Première règle.*

La première règle pour bien entendre l'Écriture, est de s'attacher au sens que l'Église lui donne, particulièrement dans les matières de foi. Lorsque l'Église n'a rien défini sur l'intelligence d'un passage, il faut s'en tenir aux sentimens des Pères lorsqu'ils sont uniformes, et à celui des docteurs catholiques et approuvés.

### *Deuxième règle.*

Il ne faut point lire l'Écriture avec un esprit de critique et de curiosité, mais avec un esprit d'humilité, de prière, de simplicité, d'obéissance et de charité.

### *Troisième règle.*

Lorsque le sens de la lettre n'enferme rien d'absurde, de ridicule, de mauvais, on ne doit

point recourir au sens mystique, ou bien si l'on y recourt, ce ne doit être qu'en supposant le sens littéral.

### *Quatrième règle.*

Lorsqu'une vérité est exprimée clairement en un lieu et obscurément dans un autre, ce qui est clair doit servir de règle pour éclaircir ce qui est obscur. Par exemple, les passages où l'Écriture semble dire que Dieu est corporel doivent s'expliquer par ceux qui marquent qu'il est spirituel.

### *Cinquième règle.*

Il faut connaître qui est l'auteur du livre qu'on lit, dans quelle circonstance, en quel temps et en quelle langue il a écrit ; quel est son but, pour qui, et contre qui il écrit.

### *Sixième règle.*

Pour accorder les contradictions apparentes de l'Écriture, il faut avoir égard au génie de la langue hébraïque, à ses idiosyncrasmies et manières de parler particulières, aux différentes significations des mots, à quelques circonstances qui sont quelquefois omises par un auteur, et rapportées par un autre. Par exemple, les Hébreux n'ont point de comparatif. Ils disent, *bonum est confidere in Domino, quàm confidere in homine*. Ils mettent la circoncision pour le juif, et le prépuce pour le Gentil. Ils joignent le nom de Dieu

aux choses dont ils veulent exagérer la grandeur, la bonté et la beauté ; une beauté de Dieu , pour une excellente beauté ; des cèdres de Dieu, pour de très-grands cèdres. Quelquefois ils mettent *éternel* pour un long-temps ; *toute la terre*, pour la Palestine ; *la mort et le tan-beau*, pour la disgrâce. Quelquefois aussi pour mettre un nombre rond, ils omettent quelques années, quelques mois, ou quelques jours.

*Septième règle.*

Comme tout l'ancien Testament représentait Jésus-Christ, et que tout ce qui arrivait aux juifs était une figure de l'Eglise chrétienne, on doit, en lisant l'Ecriture, tâcher de pénétrer le sens de chaque cérémonie, de chaque figure et de chaque prophétie.

*Huitième règle.*

Il faut voir Jésus-Christ partout où les apôtres l'ont vu. C'est alors l'esprit des prophètes qui nous conduit ; c'est l'esprit de Jésus-Christ qui nous le révèle.

*Neuvième règle.*

Regarder Jésus-Christ comme visible, lorsque certains caractères qui ne peuvent convenir qu'à lui le désignent. Sans cela, il faudrait rabaisser ses augustes qualités pour les attribuer à un autre, et faire violence au texte, pour lui donner un autre objet. Par exemple, Jésus-Christ est

tout visible dans cette peinture qu'Isaïe nous en fait, chap. 9, chap. 11 et les suivants : « Un » petit enfant nous est né, et » un fils nous a été donné. Il » portera sa principauté sur son » épaule, et il sera appelé l'Ad- » mirable, le Conseiller, Dieu, » le Fort, le Père du siècle fu- » tur, le Prince de la paix. Son » empire s'étendra de plus en » plus ; et la paix (qu'il établira) » n'aura point de fin. Il s'assiéra » sur le trône de David, et il » possédera son royaume pour » l'affermir et le fortifier dans » l'équité et la justice, depuis » ce temps jusqu'à jamais. »

*Dixième règle.*

Lorsque les expressions de l'Ecriture sont trop magnifiques pour le sujet qu'elles paraissent regarder, c'est une preuve qu'elles ont un objet plus auguste ; car la parole de Dieu est celle de la vérité qui ne renferme rien de défectueux, ni de superflu.

*Onzième règle.*

Il y a des endroits dont le sens prophétique est seul l'immédiat et le littéral. C'est ainsi que Salomon et son alliance avec la fille du roi d'Egypte ne peuvent être l'objet immédiat du psaume quarante-quatrième, ni du Cantique des cantiques, et qu'il n'y faut voir que Jésus-Christ et son Eglise.

*Douzième règle.*

Les promesses qui n'ont pour objet qu'une félicité temporelle,

ne doivent être regardées que comme des images des biens spirituels. L'Écriture n'est point opposée à elle-même. Elle ne loue point en un lieu ce qu'elle méprise dans un autre. Elle ne regarde pas comme une félicité digne des justes, ce qu'elle avoue en plusieurs endroits leur être refusé, au lieu qu'il est très-souvent accordé aux injustes. Elle ne flatte aucune passion ; elle est toujours ennemie de l'avarice, de l'ambition, de la vengeance, de la mollesse, du luxe. On doit donc être persuadé que toutes les promesses qui n'ont pour objet qu'une félicité temporelle ; que toutes les expressions capables d'inspirer l'amour de l'argent, ou des délices ; que tous les récits circonstanciés d'une magnificence purement humaine, ne sont dans l'Écriture que comme des images de biens plus solides et plus réels, que comme des figures du règne spirituel de Jésus-Christ, et de la gloire future des justes.

#### *Treizième règle.*

Lorsqu'il y a dans l'Écriture des choses qui, par le simple récit, ne conviennent pas à notre faible raison, ou à l'idée que nous avons des personnes qui les ont faites, c'est une marque qu'elles cachent quelque mystère qu'il faut tâcher d'approfondir, ou du moins qu'il faut respecter, si l'on n'est pas assez heureux pour en découvrir le sens.

#### *Quatorzième règle.*

Il y a dans l'Écriture des choses si surprenantes, et si visiblement mystérieuses, qu'elles avertissent d'elles-mêmes de ne pas se contenter du simple sens historique. Telle est entre autres l'histoire de Jacob.

#### *Quinzième règle.*

Il y a des histoires dont les circonstances ont un rapport si visible à Jésus-Christ, qu'on ne peut douter qu'elles ne le représentent.

#### *Seizième règle.*

La loi, le tabernacle, les sacrifices, le sacerdoce, les cérémonies judaïques figuraient Jésus-Christ. C'est saint Paul qui nous donne cette règle dans son Épître aux Hébreux, chap. 8, 9 et suiv.

#### *Dix-septième règle.*

C'est un préjugé favorable pour l'application d'une histoire, ou d'une prophétie à Jésus-Christ, lorsqu'elle est simple, naturelle, aisée, et que toutes les parties en sont liées et réunies en un seul point de vue.

#### *Dix-huitième règle.*

Les endroits de l'Écriture où la circoncision, la loi, le temple, les sacrifices, les cérémonies, les privilèges d'être de la race d'Abraham, d'habiter dans la terre promise et de demeurer à Jérusalem, sont regardés comme inutiles et insuffisants, découvrent certainement Jésus-

Christ et la justice de l'Évangile.

*Dix-neuvième règle.*

Il y a certaines prédictions des prophètes qui, sous les mêmes termes, embrassent des événements très-différens et très-éloignés les uns des autres. Par exemple, dans le psaume deuxième, Dieu déclare à son Fils qu'il brisera ses ennemis avec une verge de fer, et qu'il les rompra en pièces comme un vase d'argile. Cette prophétie qui a commencé à se vérifier dans la ruine des juifs et des Romains, n'aura son entier accomplissement qu'à la fin du monde, lorsque Jésus-Christ, pleinement victorieux de tous ses ennemis, présentera à son Père son Église, la nouvelle Jérusalem descendue du ciel toute brillante de gloire et parée comme une épouse.

(Voyez le *Traité de l'Écriture*, du père de Graveson, imprimé à Rome en 1715, et les auteurs des *Prolégomènes*, en particulier Bonfrerius et Cornelius à Lapede, dans les canons imprimés à la tête de leurs commentaires sur le *Pentateuque*; l'*Introduction à l'Écriture*, traduite du latin, du père Lamy; les *Prolégomènes*, de M. Dupin; sur la *Bible*; les *Règles pour l'intelligence de l'Écriture*, in-8°, à Paris, 1716.)

ÉCROUELLES. Le don surnaturel de guérir des écrouelles, qu'on attribue communément aux rois très-chrétiens, en conséquence de l'onction sacrée qu'ils

reçoivent à leur couronnement, est fondé sur des preuves également anciennes et considérables. Guibert, abbé de Nogent, rapporte, comme témoin oculaire, dans le premier chapitre de son *Traité des Reliques des Saints*, intitulé : *de Pignoribus Sanctorum*, que Louis VI, surnommé le Gros, qui succéda à Philippe I<sup>er</sup>, son père, le 29 juillet 1108, touchait et guérissait un grand nombre de personnes travaillées de cette maladie, et que le roi Philippe, son père, avait perdu ce don par ses péchés. Guillaume de Nangis, auteur de la vie de saint Louis, rend le même témoignage à ce saint roi et aux autres rois de France. (*Apud Francisc. Du Chêne, de Script. Hist. Francor.*, t. 5, pag. 369.) Étienne de Conti, moine de Corbie, fait mention en ces termes de ce même don surnaturel accordé aux rois de France : *Prædicti Reges singulares, quilibet ipsorum fecit pluries miracula in vita sua; videlicet sanando omnino de venenosa, turpi et incommoda scabie, quæ gallicè vocatur écrouelles : modus sanandi iste est : postquam Rex audit missam, offertur ante eum vas aquæ plenum; statim tunc facit orationem suam ante altare, et postea manu dextra tangit infirmitatem et lavat in dicta aqua : infirmi verò accipientes de dicta aqua, et potantes per novem dies jejuni cum devotione, sine alia medicina omnino sanantur; et est rei veritas, quod innumerabiles sic*

*de dicta infirmitate fuerint sanati per plures Reges Franciæ.* Il n'en est pas de même du septième enfant mâle, à qui le peuple attribue la vertu de guérir aussi des écrouelles. L'opinion qui prétend que quand une femme a eu tout de suite sept garçons, le septième peut guérir des écrouelles, n'a aucun fondement ; car si le septième enfant mâle avait ce pouvoir, ce serait, ou par une vertu naturelle, ou par un don surnaturel ; point de milieu. Le septième enfant mâle ne peut avoir ce pouvoir par une vertu naturelle, puisqu'il n'y a rien de physique et de naturel dans un septième garçon non plus que dans les autres qui soit capable de produire un tel effet. Il ne peut l'avoir par un don surnaturel de Dieu, puisque, ni l'Écriture, ni la tradition, ni aucune autorité de quelque considération n'ont jamais reconnu un pareil don dans les septièmes mâles. (De Sainte-Beuve, t. 3, cas 170. Pontas, tom. 1, au mot ÉCROUELLES.)

ECSMIAZIN, ou EKMIAZIN, ou ESCHMIAZIN. *Voyez* ESCHMIAZIN.

ECTHÈSE, *ecthesis*, mot grec qui signifie *exposition*. L'empereur Héraclius donna ce nom à une profession de foi qu'il publia en 639, et qui favorisait le monothélisme. Ce prince ayant promis à Athanase, chef des jacobites qui étaient une secte d'Eutychiens, de le faire patriarche d'Antioche, s'il voulait re-

connaître le concile de Chalcédoine, Athanase feignant d'embrasser la foi catholique, trompa l'Empereur et l'engagea dans l'erreur des Monothélites. Cyrus, patriarche d'Alexandrie, et Sergius, patriarche de Constantinople, l'y confirmèrent, et lui firent publier l'*ecthèse* qui était en apparence catholique, mais qui n'établissait en effet qu'une seule volonté et une seule opération en Jésus-Christ. Le pape Jean IV excité par saint Maxime, abbé de Chrysople, proche de Constantinople, assembla un concile à Rome où l'*ecthèse* fut condamné. L'empereur le condamna aussi, et déclara par un autre édit qui fut envoyé dans l'Orient et l'Occident, que Sergius, patriarche de Constantinople, était le véritable auteur de l'*ecthèse*. (Baronius, *Annal.*, tom. 8. Godeau. Fleury, *Hist. ecclés.* Dupin, *Biblioth. ecclés.*, septième siècle.)

ÉCU D'OR, ou VERT, Ordre militaire. Le même, selon plusieurs, que celui de Notre-Dame-du-Chardon. (*Voyez* CHARDON.)

ÉCUELLE, ou ÉSCUTELLE, *scutella*. Ce terme se prend, dans les anciens titres, pour le droit des pauvres dans les biens du Roi, en forme de denier-à-Dieu et d'aumône. Hugues Capet accorda l'escutelle, ou écuelle, aux pauvres de Poissy et de Gambais. Louis-le-Jeune permit, en l'an 1173, aux pauvres infirmes de Corbeil, de prendre le droit d'écuelle. (Rég. des chartes du Roi, 67, act. 465.) C'est peut-



être de là que les archers des pauvres étaient appelés archers de l'Écuelle. ( *Dictionnaire universel.* )

EDBERT, ou EADBERT ( saint ), évêque de Lindisfarne en Angleterre, succéda à saint Cuthbert l'an 688. Il était également vertueux et savant, surtout dans les divines Écritures. Il faisait deux fois l'an, durant le Carême, et les quarante jours qui précèdent la fête de Noël, une profonde retraite où il entraînait en commerce avec Dieu dans la plus haute contemplation, et d'où il sortait comme un autre Moïse pour communiquer à son peuple les lumières qu'il y avait reçues. Après avoir gouverné très-saintement son église pendant l'espace d'environ trente ans, il demanda à Dieu de le purifier par une longue maladie, avant que de le retirer du monde. Il obtint l'effet de sa prière, et souffrit longtemps, avec une patience exemplaire, les incommodités d'une fièvre ardente dont il mourut le 6 mai de l'an 718. L'on mit son corps dans le tombeau de saint Cuthbert son prédécesseur. L'un et l'autre en furent levés l'an 875, avec ceux de leurs successeurs Edfrid et Ethelwood, pour éviter la fureur des Danois. Ils furent déposés l'an 895 dans la ville de Chester où on les retint cent ans. On les transféra l'an 995 dans le monastère de Rippon, et de là, au bout de quatre mois, dans la ville de Durham, où on les exposa à la vue

du public le 24 d'août de l'an 1054. ( Bède, *Vie de saint Cuthbert*, et *Hist. d'Angleterre*, liv. 4, chap. 29. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 2, 6 mai. )

EDDUES, ou EDDIUS ( Étienne ), moine et prêtre de Cantorbéry vers l'an 720, a écrit la vie de saint Wilfrid 1<sup>er</sup>, évêque d'York, mort le 12 d'octobre 709. Cette vie se trouve dans le quatrième siècle bénédictin du père Mabillon, partie deuxième, pag. 550; et partie quatrième, pag. 671; et d'une manière plus complète, dans le Recueil des Écrivains, imprimé à Oxford en 1691, in-fol., par Thomas Gale, ou Galée.

EDDO ( hébr., *sa vapeur, sa mort*, ou *sa nuée*, chef des Nathinéens qui étaient en captivité dans les montagnes Caspiques. Esdras les envoya inviter à retourner avec lui à Jérusalem. ( 1. *Esdr.*, 8, 17. )

EDE, ou EDEUS, ou ÆDEUS ( Jean ), religieux de l'Ordre de Saint-François, était Anglais, et naquit d'Erfort. Il professa avec réputation dans l'Université d'Oxford, prêcha avec zèle, et mourut gardien du couvent de son Ordre, à Erfort, l'an 1406. On a de lui : *In Logicam Aristotelis*, lib. 1. *In physicam ejusdem*, lib. 8. *In magistrum Sententiarum*, lib. 4. *Opuscula theologica*, lib. 1. *Lectura in Apocalypsim*, lib. 1. *Concionum variarum*, lib. 1. *Fasciculus virtutum et vitiorum*, lib. 1. *Lexicon originalium*. ( Jolessæus, de *Vir. Illustr.*

Wadingue, *Biblioth. francisc.*, ad an 1406, n. 2. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. franc.*, tom. 2, pag. 156.)

EDEMA (hébr., *terre rousse*, ou *de sang*), ville de Nephtali. (*Josué*, 19, 36.)

EDEN, province d'Orient où était le Paradis terrestre. Le Seigneur avait planté dès le commencement un jardin de délices; le texte hébreu porte, un jardin dans Eden. (*Genèse*, 28.) Les anciens et les modernes sont extrêmement partagés sur la situation du jardin d'Eden, ou du Paradis terrestre.

Philon et Origène expliquent le récit de Moïse, touchant le Paradis terrestre, d'une manière allégorique, en sorte qu'ils semblent exclure le sens littéral et historique. Tertullien, *apolog.*, cap 47, et plusieurs anciens ont cru que le Paradis terrestre était situé au-delà de la Zone Torride, et séparé de la vue et de la connaissance des hommes par un mur de feu. Saint Thomas d'Aquin (2<sup>e</sup> 2<sup>e</sup>, *quæst.* 161, art. 2, ad. 5) enseigne, conformément au sentiment des anciens, que le Paradis terrestre est un lieu inaccessible aux mortels, et séparé de nous par une espèce de mur de feu; que cette séparation est marquée par le glaive étincelant du chérubin qui fut placé pour fermer à Adam le retour au Paradis terrestre. Il croit que ce lieu de délices est situé dans une région très-temperée, et apparemment sous l'équateur. Les anciens placent encore le Para-

dis terrestre, les uns dans l'île de Taprobane; les autres dans l'Amérique, dans les Moluques, dans les Philippines, dans le Japon, ou dans l'île de Ceylan; d'autres sur une montagne élevée jusqu'au globe, et même au-dessus du globe de la lune; d'autres au-dessus de la moyenne région de l'air; d'autres dans l'Orient, vers les Indes, dans un lieu séparé du reste de la nature.

Parmi les modernes, M. Huet, ancien évêque d'Avranches, place le Paradis terrestre sur le fleuve que produit la jonction du Tigre et de l'Euphrate, qu'on appelle aujourd'hui le fleuve des Arabes, entre cette jonction et la division que fait ce même fleuve avant d'entrer dans la mer Persique. Il met le Paradis terrestre sur la rive orientale de ce fleuve; lequel étant, dit-il, considéré selon la disposition de son lit, et non selon le cours de son eau, se divisait en quatre têtes, ou ouvertures de quatre branches. Ces quatre branches sont quatre fleuves, savoir, l'Euphrate et le Tigre; et deux au-dessous, savoir, le Phison et le Gehon. Ce sentiment paraît contraire au texte de Moïse (*Genèse*, 2), en ce qu'au lieu de quatre fleuves qui sortaient du jardin d'Eden, il nous en donne deux qui y entrent, savoir, l'Euphrate et le Tigre; et au lieu de quatre sources, il ne nous offre que les canaux de l'Euphrate et du Tigre réunis, puis séparés pour entrer par deux

bouches dans le golfe Persique.

M. Le Clerc place le Paradis terrestre dans la Syrie, aux environs du Liban, de l'Anti-Liban et de Damas; et il l'étend jusque dans la Mésopotamie où il trouve les fleuves du Tigre et de l'Euphrate.

Strumius met le Paradis terrestre au haut de la Syrie, ou de la Mésopotamie, vers les sources de Tigre. Jean Herbinus, auteur silécien, le place dans la Palestine, au-deçà et au-delà du Jourdain, entre les monts de Galaad et de Moab à l'orient. Le père Hardouin le met aussi dans la Palestine, et croit que la fontaine qui sortait du Paradis terrestre n'est autre que la source du Jourdain.

Il paraît plus probable que le Paradis terrestre était dans l'Arménie, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre, du Phase et de l'Araxe. La preuve est que tous les caractères par lesquels l'Écriture nous désigne la situation de ce lieu de délices, se rencontrent dans ce pays-là. L'Écriture dit que le Seigneur avait planté dès le commencement un jardin délicieux : *Plantaverat Dominus Deus Paradisum voluptatis à principio*. La plupart traduisent ainsi l'hébreu : « Le Seigneur planta un jardin dans Eden, du côté de l'orient; » en sorte que Eden est le nom de la province, ou du pays où ce jardin fut planté, et qu'il était situé dans les terres que l'Écriture désigne ordinairement sous le nom d'Orient, c'est-à-dire les pays qui

sont à l'orient de la Palestine, vers les sources de l'Euphrate et du Tigre; savoir, la Mésopotamie, l'Arménie, la Chaldée, l'Assyrie, etc.

Le pays d'Eden est bien marqué dans plusieurs passages de l'Écriture : par exemple, dans Isaïe, chap. 37, v. 12, et au quatrième livre des Rois, c. 19, v. 12 et 13. « Les dieux des nations ont-ils pu garantir les peuples de Gozan, de Haran, de Reseph, et les enfans d'Eden qui demeuraient dans Thalassar. » *Ézéchiel*, 27, 23, met les marchands d'Eden avec ceux de Charres, de Canné, ou de Calné qui venaient trafiquer à Tyr; or Charres, autrement Haran, était dans l'Assyrie, ou la Mésopotamie. Quinte-Curce, liv. 5, assure que le pays qui est voisin des sources de l'Euphrate et du Tigre, est d'une fertilité extraordinaire. Les nouveaux voyageurs, entre autres M. Tournefort, assurent la même chose. (*Voyage*, tom. 2, *épître* 19, pag. 135 et 136.)

Moïse dit que du Paradis terrestre sortait un fleuve qui l'arrosait, qui de là se partageait en quatre têtes : *fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum Paradisum qui inde dividitur in quatuor capita*. L'hébreu porte : Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin, et de là il se partageait, et était en quatre têtes. » Suivant notre système, on ne peut, à la vérité, montrer dans le pays d'Eden aucun fleuve qui se partage en

quatre têtes, dont l'une soit l'Euphrate, l'autre le Tigre, la troisième le Phison, et la quatrième le Gehon. Mais on peut faire voir dans ce pays ces quatre fleuves sortans des mêmes montagnes, et assez près les uns des autres; ce qui peut suffire pour vérifier le texte de Moïse. l'Euphrate et le Tigre ont leurs sources dans la grande Arménie, tous deux dans le mont Taurus; l'Euphrate dans le mont Abos, du côté du septentrion; et le Tigre dans le mont Niphate, autre branche du mont Taurus, du côté du midi. Le Phison n'est autre que le Phasis, fleuve célèbre de la Colchide qui a sa source dans l'Arménie, selon Strabon, liv. 11, et dans lequel on trouve de l'or très-excellent, conformément au récit de Moïse. Le Gehon qui coule tout autour du pays d'Ethiopie, comme porte la Vulgate, ou qui tournoie dans le pays de Chus, ainsi que porte l'hébreu, est l'Araxe, fleuve célèbre qui prend sa source dans le mont Ararat, à six mille pas de la source de l'Euphrate, et qui va se décharger dans la mer Caspienne avec beaucoup d'impétuosité, selon la force de son nom; car le mot hébreu Gehon signifie *couler avec impétuosité*. (Voyez la Dissertation sur le Paradis terrestre qui est au premier tome de la Bible imprimée en 1748.)

EDEN, ville sur la montagne du Liban.

EDEN, fils de Joah. (2. Par., 29, 12.)

EDEN, ou PARADIS, siège épiscopal à l'orient de Tripoli, dans le giobbet du mont Liban, dépendant des Maronites, proche le monastère des saints Serge et Bacchus où l'évêque fait sa résidence. Ptolémée et Plin font mention de cette ville, qu'ils placent entre les villes de Syrie et de Laodicée. Nous en trouvons les évêques suivans :

1. Pierre, en 1404.

2. Georges Amira, ordonné en 1596, fut fait patriarche en 1633.

3. Elie, succéda à Georges, et devint aussi patriarche. (Or. christ., tom. 3, pag. 92.)

EDER (hébr., *troupeau*, autrement *ôter, retrancher*), ville de Juda. (Josué, 15, 21.)

EDER, *tour d'Eder*, tour du Troupeau, près de Bethléem, selon plusieurs interprètes. (Mich., 4, 8.) D'autres croient que Michée a voulu marquer par-là la ville de Jérusalem. Le texte hébreu porte, et vous, *tour du troupeau d'Ophel*. Il y avait dans Jérusalem une tour d'Ophel.

EDER, fils de Musi, et frère de Moholi. (1. Paral., 23, 23.)

EDER (Georges), célèbre jurisconsulte allemand, était de Frisinghem. Il fleurit jusque vers l'an 1580, et fut conseiller de trois empereurs, de Ferdinand 1<sup>er</sup>, de Maximilien II et de Rodolphe II. Il a composé les ouvrages suivans : Partitions théologiques, ou OEconomie de l'Écriture-Sainte, imprimées à Cologne en 1568 et 1582; et à Venise en 1572 et 1577. Parti-

tion du catéchisme du concile de Trente, à Cologne en 1562. Le Marteau des hérétiques, à Ingolstad en 1660. La Babylone des hérétiques, ou Somme des fables hérétiques, ibid, en 1581. Discours de la foi catholique, à Rudissen en 1570. Abrégé du Catéchisme catholique, à Cologne en 1571. Recherche évangélique de la fausse et de la vraie doctrine, à Diligen, 1573. L'histoire des Recteurs et des hommes illustres qui ont fleuri dans l'Université de Vienne en Autriche, depuis l'an 1237 jusqu'à l'an 1559, imprimée à Vienne en 1559. (Dupin, *Biblioth. ecclésiast. du seizième siècle*, pag. 5.)

EDER (Henri), Allemand, publia en 1615, à Ingolstad, un ouvrage intitulé : Exemples de la constance religieuse et des fraudes des hérétiques. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 1872.)

EDÈSE (saint), martyr à Alexandrie, était de Lybie, province de l'Asie mineure, et frère aîné de saint Apphien, célèbre martyr. Edèse était philosophe lorsqu'il embrassa le christianisme, pour lequel il souffrit la prison et les mines dans la Palestine, sous Galère Maximien. Ayant été mis en liberté, il alla à Alexandrie où le préfet d'Égypte, nommé Hiérocle, exerçait des cruautés inouïes contre les chrétiens. Edèse osa les lui reprocher avec la hardiesse d'un homme qui affronte la mort. Il la trouva en effet, et le juge le condamna à être jeté

dans la mer, après lui avoir fait souffrir tous les tourmens que sa férocité naturelle, jointe au désir de la vengeance, put lui suggérer. Ceci arriva, comme l'on croit, au mois d'avril de l'an 306. Les anciens Martyrologues des Latins marquent la fête de saint Edèse au 5 d'avril, et les modernes au 8. Son histoire est dans le livre qu'Eusèbe a fait des martyrs de la Palestine. (Baillet, *Vie des Saints*, tom. 1, 8 avril.)

EDESSE, ville métropolitaine civile, et ensuite ecclésiastique de la province Osroène, bâtie par Neimbrod sous le nom d'Arsach, appelée depuis Callirhoë, et pour abrégé, Rhoë; enfin Édesse, d'une autre ville de Macédoine, dont les habitans s'y réfugièrent, et aujourd'hui *Orpha*, ou *Ourfa*, ou *Orsa*. Elle reçut la foi de Jésus-Christ sous Abgaré qui en était roi, par Thaddée, un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. On y établit au troisième siècle une école célèbre. Macaire, précepteur du martyr Lucien, y présidait, et on y conserva la vraie foi jusqu'au temps de l'empereur Zenon, que le nestorianisme s'y glissa. Le christianisme y avait fait tant de progrès au milieu du quatrième siècle, que Julien l'Apostat, allant à la guerre de Perse, ne voulut point honorer cette ville de son passage, parce qu'elle était toute chrétienne. Lors même que les empereurs Constance et Valens faisaient tous leurs efforts pour

y établir l'arianisme, la foi orthodoxe s'y conserva toujours pure et sans tache. Voici la succession de ses évêques :

*Evêques d'Édesse.*

1. Thaddée, selon la tradition des Églises de Syrie et de Mésopotamie, qui ajoute qu'il eut deux disciples *Marie et Agis* qui prêchèrent dans l'Osroène et les provinces voisines, pendant qu'il était occupé à parcourir d'autres pays.

2. Un des deux siégea après lui.

3. Barsymée, martyr sous l'empereur Trajan. (*Mart. rom.*, 30 janvier.)

4. N...., qui se trouva au concile de la province d'Osroène où il fut établi que la pâque se célébrerait le dimanche. Eusèbe ne nous a pas laissé son nom.

5. Conon, siégeait en 228. (*Biblioth. orient.*, t. 1, n. 12.)

6. Saades, siégea depuis 313 jusqu'en 324. (*Ibid.*)

7. Aitallahas, en 324, assista l'année suivante au concile de Nicée. Il paraît qu'il se trouva aussi au concile d'Antioche..

8. Abraham, en 361.

9. Barses, relégué par Valens dans l'île d'Arad, ensuite en Thébaïde, enfin plus loin. Le Martyrologe romain en fait aussi mention le 30 janvier. Il mourut en 378.

10. Euloge, succéda à Barses après la mort de Valens, en 379, et assista au concile d'Antioche; il alla à celui de Constantinople en 381.

11. Cyrus 1<sup>er</sup>, suivit Euloge, et mourut en 395, ou 396.

12. Sylvain, mourut après avoir siégé deux ans, en 398.

13. Phacidas, abdiqua après dix ans de siège en 409, et....

14. Diogène prit sa place, et siégea près de deux ans.

15. Rabbulas, en 412. (*Voyez sa vie.*) Il mourut en 436.

16. Ibas, dont il est parlé dans l'Histoire des trois Chapitres. (*Voyez concile de Constantinople 548.*) Il fut déposé par Dioscore d'Alexandrie dans le second concile d'Éphèse.

17. Nonnus, moine de Tabenne, fut mis à la place d'Ibas.

18. Ibas, justifié par le concile de Chalcédoine, remonta sur son siège, et mourut en 467.

19. Nonnus, qui succéda encore à Ibas, mourut en 471. On fait sa fête le 2 décembre.

20. Cyrus II, succéda à Nonnus, et ce fut sous son pontificat que l'école des Perses à Édesse fut supprimée par l'empereur Zénon, vers l'an 488. Celui qui y présida le dernier était Maris, Persan, celui à qui Ibas écrivit cette fameuse lettre qui fit tant de bruit au cinquième concile général. Cyrus mourut en 497.

21. Pierre, fut élu la même année. Ce fut aussi vers ce temps que Cabades, roi de Perse, ayant assiégé Édesse, mit le feu à l'église de Saint-Serge, et à la basilique septentrionale des confesseurs. Pierre mourut en l'an 510.

22. Paul 1<sup>er</sup>, était de la secte des Sévériens. Ce fut pour cette

raison que Justin 1<sup>er</sup> le chassa d'Édesse.

23. Asclepius, qui prit la place de Paul, fut si épouvanté d'une inondation qui renversa une partie de la ville, qu'il s'enfuit à Antioche auprès du patriarche Euphrase, où il mourut quelque temps après, en 524.

24. Paul ne l'eut pas plutôt appris, qu'il présenta sa requête au patrice Justinien qui était venu exécuter les ordres de l'Empereur, et lui fit les plus belles promesses; de sorte qu'il remonta sur son siège où il mourut en 527.

25. André, succéda à Paul 1<sup>er</sup> en 527, et mourut en 533, le 6 décembre.

26. Adée, assista au cinquième concile général en 553.

27. Amazonius. C'est le même que le précédent, selon Assemani.

28. Théodore, auteur d'un ouvrage qui comprend cent pratiques de dévotion qui nous ont été données par le père Poussin, jésuite, d'après un vieux manuscrit de la bibliothèque de l'Empereur.

29. N..., dont parle Théophile lacte Simocata. (*Hist.*, lib. 3, cap. 2.)

30. N..., dont parle Théopha-ne à la dix-neuvième année de l'empire d'Héraclius où il dit que l'église d'Édesse ayant été envahie par les Nestoriens, sous Chosroès II, reçut un évêque orthodoxe.

31. Jacques, dont les Syriens récitent les hymnes, vivait au sixième ou septième siècle.

32. Paul II, sous l'empereur romain Diogène, vers l'an 1071.

33. N..., qui fut envoyé par les Edesséniens pour demander du secours aux Français qui faisaient la guerre aux Sarrasins dans la Syrie, en 1097.

34. Celsus, auteur d'un opuscule sur la Nature de l'homme.

35. Abdel-Messias. (*Biblioth. orient.*, tom. 2, pag. 359. *Orchrist*, tom. 2, pag. 953.)

Les Nestoriens de Chaldée y eurent aussi un évêque, nommé Thomas, qu'Ebed-Jésus, dans son Catalogue, dit avoir composé quelques ouvrages. Il travailla aussi avec le catholique Mar-Aban à traduire en syriaque les ouvrages de Théodore de Mopsueste. (*Ibid.*, pag. 1315.)

#### *Évêques jacobites d'Édesse.*

Le nestorianisme avait jeté d'assez profondes racines dans l'église d'Édesse; mais les Monophysites, ou Eutichiens ne firent pas moins d'efforts pour s'y établir à leur place. En voici les évêques tels que M. Assemani les rapporte, tom. 1, *Biblioth. orient.*, pag. 424.

1. Jacques 1<sup>er</sup>, surnommé Phasitea, qui a donné le nom aux jacobites, siégea après Adée en 541; mais ceci a besoin d'explication. Adée, que nous avons dit être le même qu'Amazonius qui était au cinquième concile général en 553, siégeait à Édesse en 541: il faut donc reculer le siège de Jacques, ou dire qu'il n'avait point encore de siège fixe, et qu'il ne s'établit à Édesse

qu'après la mort d'Adée, ou d'Ananionius, ce qui est plus vraisemblable; aussi Bar-Hebraeus le nomme-t-il, évêque œcuménique, comme n'étant attaché à aucun diocèse. Quoiqu'il en soit, il mourut en 578, et les jacobites font sa fête le 28 nov.

2. Théodore, ordonné du vivant de Jacques.

3. Thomas.

4. Sergius, vers l'an 591.

5. Sévère, succéda à Sergius et siégea jusqu'en 603, que Narsès, général de l'armée des Perses, ayant pris Édesse, le fit lapider. Le siège vauqua jusqu'en 628.

6. Isaïe, s'empara du siège pendant que les Perses furent maîtres d'Édesse; mais l'empereur Héraclius ayant repris cette ville, l'en chassa et mit à sa place. . . .

7. Siméon, orthodoxe, ordonné en 628, il mourut en 650.

8. Cyriaque, orthodoxe, élu en 651, mourut en 677.

9. Jacques II.

10. Abibe. On ne peut guère fixer l'année du pontificat de ces deux évêques.

11. Constantin I<sup>er</sup>, siégeait lorsqu'Édesse fut encore renversée par les eaux en 743; il mourut en 754.

12. Timothée, siégea depuis 754 jusqu'en 761.

13. Siméon, lui succéda.

14. Anastase.

15. Zacharie, fut chassé de son siège en 769.

16. Élie I<sup>er</sup>, 769.

17. Théodore, en 825.

18. Constantin II, 861.

19. Paul.

20. Jacques III.

21. Athanase I<sup>er</sup>, en 1074.

22. Basile I<sup>er</sup>.

23. Basile II, mourut en 1169.

24. Athanase II, élu la même année.

25. Théodore, vers l'an 1208.

26. Jean, en 1223.

27. Abdalas, en 1444.

28. Jacques IV, surnommé Michel, en 1583.

29. Élie II, siégeait en 1716.

(Ibid., pag. 1430.)

Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, ayant été appelé à Édesse pour la garantir contre les incursions des Turcs, en fut créé duc en 1097, et on mit un archevêque latin.

1. Benoît, ordonné par Dacbert, patriarche de Jérusalem, en 1100.

2. Hugues, en 1142. La ville d'Édesse ayant été reprise par les Sarrasins, cet évêque y périt avec plusieurs habitans le jour de Noël. (Tom. 3, pag. 1185.)

ÉDESSE, ancienne ville épiscopale de Macédoine dans l'Émathie, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique. Elle fut célèbre par les tombeaux des rois de Macédoine. Strabon la confond avec Moglène; mais Cantacuzène la distingue de cette dernière ville, et veut que c'ait été une petite ville assez bien fortifiée; qu'il y a plus d'apparence que ce soit Bodène qui n'est pas éloignée de Castorie. Chrysante, patriarche de Jérusalem, le pense de même dans sa Notice: quoi qu'il en



soit, les monumens ecclésiastiques nous apprennent que les évêques suivans y ont siégé.

1. Isidore, souscrit aux canons in *Trullo*.

2. N..., dont parle Théodore Balsamon dans son exposition du soixante-quatorzième canon apostolique.

3. Sophrone, au concile que le vieux Parthénien, patriarche de Constantinople, assembla à Giasium en Moldavie, à l'occasion des erreurs de Calvin dont Cyrille Lucaris prenait la défense.

4. Daniel, souscrit à la réponse du patriarche Denys en 1672, au même sujet.

5. Nicéphore, siégeait en 1721. (*Oriens christ.*, tom. 2, p. 80.)

EDGAR, ou EGDAR, dit *le Pacifique*, roi d'Angleterre, publia l'an 967 des lois et des constitutions pour les ecclésiastiques, qui sont comme une espèce de de rituel pour les curés. Il y a aussi un discours de lui, adressé à saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, contre les désordres du clergé. On trouve ces pièces dans les conciles. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, dixième siècle.)

EDILBURGE, ou AUBIÉERGE, *Voyez* AUBIERGE.

EDILTRUDE, ou ETHIDLRI-TE, ou ETHELDREDE, ou FLIDRU, ou AUDRY (sainte). *Voy.* AUDRY.

EDIMBOURG, ou EDEMBOURG, que les habitans appellent *Edemburrow*, et en latin *Edimburgum*, ville capitale d'Ecosse, dans le comté de Lauden, ou Lathiane. On croit que c'est

30.

la même que Ptolémée appelle Château-Ailé, *Alata castra*. Dautres la nomment encore *Agneda*, *Castra puellarum*, parce qu'il y a un château où on élevait autrefois les princesses, filles des rois d'Ecosse, jusqu'à ce qu'elles fussent en état d'être mariées. Cette ville est grande, magnifique et bien peuplée. Les rois d'Ecosse y faisaient autrefois leur séjour, et le siège souverain de la justice y est fixé. La cathédrale est vaste et belle. Il y a eu un évêché érigé par Charles 1<sup>or</sup>, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, sous l'archevêque de Saint-André, en 1633. Le dernier évêque d'Edimbourg, et le dernier prélat d'Ecosse, depuis l'abolition de l'épiscopat en ce royaume, a été Jean Rossi, mort à Edimbourg même le 30 mars 1720.

### *Conciles d'Edimbourg.*

Le premier se tint l'an 1177. On y suspendit un évêque.

Le second, l'an 1239. Le cardinal Othon, légat du pape, y présida. Wilkins, t. 1, p. 665. Mansi, tom. 2, pag. 1051.)

EDISSA, autrement *Esther*, nièce de Mardochee. (*Voyez* ESTHER.)

EDISUANA, ville épiscopale d'Afrique dont on ne connaît point la province. Il en est fait mention dans la conférence de Carthage, aussi bien que de Miggin qui en était évêque. (*Coll. Carth.*, cap. 198.)

ÉDIT. On nommait édit une loi générale que le prince faisait

30

publier de son propre mouvement pour le bien de son État, et par laquelle il défendait quelque chose, ou faisait quelque nouvel établissement général, ou particulier. Selon Théophile, au § 6 du tit. 2 du premier livre des Institutes de Justinien, *Édit* vient du terme latin *edicere* qui signifie aller au devant des choses, et statuer dessus par avance. Les édits différaient des ordonnances en ce qu'ils n'avaient ordinairement pour objet qu'un seul point, au lieu que les ordonnances contenaient des réglemens plus généraux et plus étendus. Ils différaient aussi des déclarations, 1° en ce que les édits contenaient une première loi, au lieu que les déclarations étaient rendues sur des édits, ou sur des ordonnances, pour en donner l'explication, ou l'interprétation; 2° en ce que les édits étaient signés du Roi, visés par le chancelier, et scellés du grand-sceau, en cire verte, sur des lacs de soie verte et rouge; au lieu que les déclarations étaient scellées du grand-sceau de cire jaune, sur une double queue de parchemin; 3° en ce que les édits n'étaient datés que du mois et de l'année, au lieu que les déclarations étaient datées du jour du mois et de l'année. On dit qu'il y avait des exceptions par rapport à la couleur de la cire, et de la soie de quelques déclarations particulières. La plupart des édits portaient le nom du lieu où ils avaient été donnés, tels que ceux de Chan-

teloup, d'Amboise, de Nérac, de Melun, de Nantes, etc. D'autres portaient le nom des établissemens qu'ils avaient pour objet, tels que ceux des présidiaux, du contrôle, des duels, des insinuations, des petites dattes, etc.

L'édit qui était appelé ordonnance était universel, et obligeait généralement tous les sujets du Roi, à l'égard des personnes qui y étaient exceptées spécialement, ou s'il n'était particulier pour une province.

Quand les édits contenaient des dispositions qui semblaient contraires à certaines coutumes, ou à quelques usages ou privilèges, ils n'y dérogeaient néanmoins qu'en deux cas, savoir, 1° lorsqu'ils en contenaient une clause expresse, c'est-à-dire, lorsqu'ils dérogeaient à toutes coutumes et usages contraires, ou nommément à tels privilèges; 2° quand ils regardaient le réglemant général de la police, ou de la discipline. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, édit. de 1749, au mot *Édit*. M. Denisart, *Collection de Jurispr.*, au mot *Édit*.)

ÉDITHE (sainte), religieuse de Wilton en Angleterre, était fille d'Edgan, roi d'Angleterre, et de la princesse Ulfetrude, ou Wilfrith. Elle vint au monde l'an 961, fut élevée dans l'abbaye de Wilton, auprès de sa mère qui avait obtenu la permission du Roi son mari de s'en retourner à ce monastère, d'où il l'avait enlevée contre son gré

pour l'épouser. La jeune Édithe profita merveilleusement de l'éducation de sa pieuse mère. Elle vivait dans une grande abstinence, portait sur sa chair un cilice très-rude, et s'étudiait à se rendre conforme en tout à Jésus crucifié. Elle n'était encore que dans la quinzième année de son âge, lorsque le roi Edgar son père voulut la charger de trois abbayes, qu'elle refusa toutes constamment. Le Roi étant mort le 8 juillet de l'an 975, son fils Edouard II, que l'Eglise honore comme un saint martyr, lui succéda, et fut assassiné peu de temps après. La bienheureuse Édithe avait prédit sa mort ; car s'étant imaginé une nuit en songe qu'on lui arrachait l'œil droit, elle dit à ses sœurs que cet œil ne pouvait être que le roi son frère. Ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Denis, elle pria saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, de venir la dédier. Ce Saint voyant que la bienheureuse Édithe faisait souvent le signe de la croix sur son front avec son ponce, prit tant de plaisir à cette dévotion, qu'il pria Dieu de le bénir, ce front, et de le préserver de la corruption dans le tombeau ; ce qui arriva. Il l'assista peu de temps après à la mort qui arriva le 16 de septembre de l'an 984. Elle n'était âgée que de vingt-trois ans, et elle fut enterrée dans la nouvelle église de Saint-Denis par les soins de saint Dunstan. Son culte a subsisté en Angleterre jusqu'au schisme des protestans. Le Mar-

tyrologe romain en fait mention. Sa vie, écrite par un moine, que l'on croit être Gotozelin, ou Goscelin, auteur de celle de saint Augustin de Cantorbéry, qui vivait cent ans après la Sainte, a été donnée par Surius et par le père Mabillon au cinquième Siècle bénédictin. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. 2, 6 septembre.)

EDME, ou EDMOND, ou EME, *Edmundus*, ou *Eadmundus* (saint), était fils d'Edouard Rich, et de Mabilie, personnages pieux de la petite ville d'Abington, à deux lieues environ d'Oxford en Angleterre. Il marcha dans les voies du ciel tout en sortant du berceau ; et n'étant encore qu'étudiant à Paris où on l'avait envoyé avec son frère Robert, il jeûnait les vendredis au pain et à l'eau, portait le cilice deux ou trois fois la semaine, ne se trouvait, ni aux jeux publics, ni aux danses, ni à aucun autre divertissement où il pût risquer son innocence, et donnait des exemples continuels de modestie, de piété, de retenue, de sagesse. Tous les dimanches et tous les jours de fête, il récitait le Psautier tout entier avant de manger. De retour en Angleterre, pour assister sa pieuse mère à la mort, il fit vœu de continence perpétuelle, se mit sous la protection de la sainte Vierge qui l'aida dans toutes ses peines, mit ses sœurs en religion, et revint à Paris pour y achever ses études. Il augmentait ses austérités à

proportion de ses connaissances. Non content des cilices communs, il s'en fit faire un qui lui tenait tout le corps dans une continuelle torture. Il embrassa l'état ecclésiastique, et, depuis qu'il fut prêtre, il ne mangea plus qu'une fois le jour, et fut trente ans sans coucher dans un lit. Il enseigna les humanités et les mathématiques dans un collège de Paris, et s'appliqua ensuite à la théologie qui contribua beaucoup à augmenter sa dévotion. Il assistait toutes les nuits aux matines dans l'église de Saint-Merry, après lesquelles il allait encore prier long-temps, et presque toujours avec effusion de larmes devant l'autel de la sainte Vierge, entendait la messe ensuite, et de là, sans prendre aucun repos, ni aucune nourriture, il s'en allait aux leçons de théologie. L'après-midi, il entendait vêpres, et donnait le reste de la journée à l'étude, aux œuvres de charité et à la prière. Il prit le bonnet de docteur à Paris, et fit des conversions surprenantes par ses prédications et ses leçons de théologie. Étant retourné à Oxford, il fut pourvu de la trésorerie de l'église de Salisbury où il continua les fonctions de prédicateur et de lecteur en théologie. Le pape Grégoire ix l'ayant nommé pour remplir le siège primate de Cantorbéry, il n'accepta cette dignité qu'en tremblant et après bien des résistances; et cette dignité, sans rien changer dans sa conduite,

lui donna lieu de relever toutes ses vertus par les qualités épiscopales. Archevêque et primat du royaume d'Angleterre, il conserva sa première simplicité, ne se distinguant que par son zèle, sa charité, sa vigueur à corriger les abus, à déraciner les vices, à maintenir, ou à établir la discipline.

Une telle vertu devait être éprouvée par le feu des persécutions, et elle le fut. Le Roi et les grands du royaume, le Chapitre de Cantorbéry, le cardinal Othou, légat du pape en Angleterre, tout se déchaîna contre le saint archevêque qui n'opposa que les larmes, la prière, la pénitence, les bons offices et l'amour le plus tendre de ses ennemis, à tous les efforts qu'ils purent faire contre lui. Mais voyant qu'il ne pouvait, ni exercer sa charge avec liberté, ni remédier aux maux de l'Angleterre, il se retira en France dans l'abbaye de Pontigny, au diocèse d'Auxerre où il s'occupait à prier et à prêcher dans les paroisses voisines. Sa mauvaise santé l'obligeant à changer d'air, il se fit transporter au monastère de Soissy, près de Provins en Brie, vers la fin de l'été de l'an 1241. Il y mourut le 16 de novembre de la même année. Ses entrailles furent enterrées dans l'église de l'abbaye de Saint-Jacques à Provins, et son corps fut rapporté à Pontigny le 20 du même mois, fête de saint Edmond, roi d'Angleterre et martyr, l'an 1245. Le saint archevêque fut cano-

nisé l'an 1249, par le pape Innocent IV qui en fit la cérémonie le 9 de juin. L'année même de la canonisation, saint Richard, disciple de saint Ème, et chancelier de l'église de Cantorbéry, nouvellement élu évêque de Chester, passa en France pour faire la translation de son corps. L'histoire du Saint a été écrite d'abord sur les Mémoires de son frère Robert Rich, et sur ceux de Robert Bacon, l'un de ses disciples, par Matthieu Paris, auteur contemporain. (On peut voir aussi l'*Histoire d'Angleterre*, du même Matthieu Paris; celle de Nic; la Chronique de Trivet, au tome 8 du *Spécilège*; M. Cave, dans sa *Bibliothèque ecclésiastique*; Baillet, tom. 3, 16 novembre.) Nous avons de saint Edmond un traité qui a pour titre : *Speculum Ecclesie*, que l'on a inséré dans les bibliothèques des Pères.

EDMOND ou EMOND (saint), roi d'Angleterre en Éstangles, descendait des anciens Saxons, que les Bretons du cinquième siècle avaient appelés dans leur pays avec les Jutes et les Anglais. Son mérite et le droit héréditaire concoururent à l'élever sur le trône du royaume d'Éstangles qui faisait l'un des sept royaumes de l'Angleterre, qu'on appelait Heptarchie pour ce sujet, et il comprenait cette contrée orientale de l'île qui s'étend vers la mer d'Allemagne, et où sont maintenant les comtés de Nordfolk, Suffolk, Cambridge, Huntingdon, et quel-

ques contrées voisines. Emond fut couronné le jour de Noël de l'an 855. Ce fut un prince irrépréhensible dans ses mœurs, bon, modeste, grand sans faste, humble, juste, modéré, pieux, occupé tout entier de la félicité de ses peuples, en faisant régner parmi eux la paix, les lois, Dieu et la religion. Ennemi de la flatterie, il s'informait exactement des choses pour savoir la vérité par lui-même. Il se rendit le père des pauvres, le protecteur des veuves et des pupilles, l'appui des faibles. C'était par cette vie que Dieu le préparait à la couronne du martyre. Il permit qu'un prince de Danemarck, nommé Ingwar, vint l'attaquer avec une flotte, le prit et lui fit endurer mille indignités. Il commanda qu'on lui donnât des coups de bâton comme à un esclave, qu'on l'attachât à un arbre et qu'on le fouettât pendant long-temps. L'illustre patient soutint ces honteux et cruels traitemens en roi chrétien, sans dire autre chose que d'invoquer Jésus-Christ. Les barbares le postèrent ensuite sur une éminence, le lièrent à un pieu pour le faire servir de but à leur flèches, et enfin lui coupèrent la tête le 20 novembre 870. Son corps fut laissé sur la place et transporté ensuite à Bedrich Worth, ou Bédricourt qui était une maison royale où les grands et le peuple firent bâtir une église en l'honneur du Saint. Quelques uns prétendent qu'il fut transporté depuis en

France, et déposé à Toulouse dans l'église de Saint-Saturin où on l'exposa à la vénération des peuples dans une châsse d'argent qui fut faite en l'an 1630, par un effet de la reconnaissance qu'on eut de la délivrance de la peste qui fut attribuée aux mérites du Saint. Sa fête principale se trouve marquée au 20 de novembre dans le Martyrologe romain qui lui donne la qualité de martyr, comme tous les autres. On conserve son nom au 20 novembre dans le calendrier de la nouvelle Liturgie de l'Eglise anglicane. Sa vie a été écrite par saint Abbou, moine de Fleury, ou de saint Benoît-sur-Loire, cent ans environ après sa mort, lorsque cet auteur était en Angleterre. Elle se trouve dans Surrius. Il faut voir aussi les historiens d'Angleterre, et surtout ce que Matthieu de Westminster en a recueilli de Matthieu Paris et des autres, dans ses Fleurs d'histoires. (Baillet, tom. 3, 20 novembre.)

EDNA et EDNAS, deux vaillans hommes de la tribu de Manassé qui se détachèrent du parti de Saül, pour embrasser celui de David. (1. Paral., 12, 20.)

EDNA, général des troupes de Josaphat, roi de Juda. (2. Paral., 17, 14.)

EDNA, Lévitte qui, au retour de la captivité de Babylone, quitta sa femme qu'il avait épousée contre la loi. (1. Esdras, 10, 30.)

ÉDOM, autrement ÉSAU, fils d'Isaac, et frère de Jacob. Le

nom d'Édom qui signifie *roux*, ou *rouge*, lui fut donné, ou à cause qu'il vendit son droit d'aînesse à Jacob pour un mets de lentilles qui était roux, ou à cause de la couleur de son poil et de son teint. L'Idumée tire son nom d'Édom, et souvent dans l'Écriture elle est appelée *pays d'Édom*. (Voyez ÉSAÛ, IDUMÉE.)

ÉDOUARD, roi d'Angleterre et martyr, oncle paternel du saint Roi confesseur, de même nom, frère de père de sainte Édith, vierge, et petit-fils de sainte Elvige, était fils du roi Edgar, surnommé *le Pacifique*. Il naquit vers l'an 962, fut baptisé par saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, et sacré roi l'an 975. Il confirma aussitôt les belles espérances qu'on avait conçues de lui, joignant à la pureté de ses mœurs beaucoup de sagesse et d'amour pour la justice, s'appliquant à faire fleurir la religion, et à établir le règne de Dieu dans le cœur de ses sujets. S'il était extrêmement bon, il n'était pas moins ferme à punir les crimes opposés au repos de ses peuples, ce qui le rendait aimable aux gens de bien et terrible aux méchans. La paix, l'abondance, la piété commençaient à régner dans ses États, et ses peuples se promettaient une longue félicité sous son règne, lorsque sa belle-mère Alfride, impatiente de voir son fils Éthelrède sur le trône, le fit assassiner dans le château de Corfe, au comté de Dorset, lors-

qu'il avait à peine trente-deux mois de royauté, le 18 mars 978. Presque tous les Martyrologes, si l'on en excepte le romain moderne, lui donnent la qualité de martyr, quoiqu'il n'ait pas souffert la mort pour rendre témoignage à la foi de Jésus-Christ. Sa vie, écrite par un ancien auteur, se trouve dans la Chronique attribuée à Jean Brompton, abbé de Jorvall au diocèse d'York qui vivait à la fin du douzième siècle. Elle est aussi dans le recueil des dix histoires d'Angleterre, publié à Londres en 1652, par les soins de Selden. Henschélius en a aussi ramassé divers fragmens historiques. (Baillet, t. 1, 18 mars.)

ÉDOUARD, dit le confesseur (saint), roi d'Angleterre, neveu du précédent, fils du roi Éthelrède, fut élu roi dès le ventre de sa mère, au préjudice des princes Edmon et Alfred ses aînés. On lui jura fidélité avant que l'on sût de quel sexe il serait. A peine fut-il né, qu'on le fit sauver en Normandie pour le soustraire à la fureur des Danois. Durant tout le temps de l'éducation qu'on lui procura dans cet exil, on vit croître en lui, avec l'innocence des mœurs, l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Une piété solide, jointe au caractère bienfaisant et à la douceur du naturel, le rendit bientôt l'objet du respect et des délices de tous ceux qui le connurent. Étant remonté sur le trône de son père l'an 1043, il épousa Édith, fille du comte

Godwin, et garda avec elle une virginité perpétuelle. Le comte Godwin, homme violent, ayant accusé la reine — mère Emme auprès de son fils Édouard, ce saint roi se laissa prévenir, et ne guérit de ses préventions que quand sa mère eut justifié son innocence, en marchant nu-pieds sur neuf socs de charue tout rouges de feu, sans en recevoir aucun dommage. Le Roi, touché de ce prodige et de sa faute, fit une réparation publique à sa mère par une rigoureuse pénitence, à laquelle il voulut se soumettre à la face de son royaume. Dieu l'honora du don de prophétie qui parut en divers prédictions qu'il fit de la vengeance divine sur le comte Godwin, de la mort du roi de Danemarck, avec la dissipation de son armée navale, et des malheurs qui devaient arriver en Angleterre après lui. Il fit aussi divers miracles. Il guérit un pauvre paralytique pour l'avoir porté sur ses épaules jusqu'à l'église; il rendit la vue à un aveugle qui s'était frotté les yeux de l'eau dont il s'était lavé les mains, et mourut saintement l'an 1066, après vingt-trois ans et demi de règne. Les miracles continuèrent après sa mort sur son tombeau, et le pape Alexandre III le canonisa l'an 1161. Les Martyrologes mettent sa fête au 5 de janvier, quoique sa mort soit arrivée le 4. Sa vie a été écrite par Elrède, abbé de Riewal, maintenant Revesby, homme de vertu, qui mourut

l'an 1166. La seule bonne édition est celle de Roger Twysden qui la fit imprimer à Londres l'an 1652, dans un corps de dix écrivains de l'histoire d'Angleterre, pag. 369. C'est la traduction de cet original que M. d'Andilly a donné au second tome de son recueil. C'est aussi sur le même original que M. Du Fossé a travaillé. (Baillet, tom. 1, 5 janvier.)

ÉDRAI (hébr., *un fort grand et magnifique amas*), ville au-delà du Jourdain dans la tribu de Manassé. On l'appelle aussi *Édreï*, *Édraa* et *Adraa*, et peut-être encore *Édera* dans Ptolémée, lorsqu'il parle des villes de la Batanée. Eusèbe met *Édraï* à vingt-quatre, ou vingt-cinq milles de Bostres, ville d'Arabie, en tirant vers le septentrion. (Eusèbe, in *Esdr.*)

ÉDRAI, ville de la tribu de Nephtali. (*Josué*, 19, 37.)

EDWARD (Jean), théologien anglais, de l'Université d'Oxford, mort le 20 juillet 1712, a laissé : *Préservatif contre le Socinianisme*, in-4°. *Traité de la Justification*. *L'Art de prêcher*. (Moréri, édition de 1759.)

EDZARDI (Sébastien), troisième fils d'Esdras Edzardi, naquit à Hambourg en 1673, et fut créé en 1695 maître ès-arts à Wittemberg. En 1696, il fut fait adjoint de la Faculté de Philosophie, et en 1698 ministre. Il fut nommé l'année suivante à la profession de logique et de métaphysique dans le collège de sa patrie; et son père étant mort

en 1708, il se chargea du soin de travailler à la conversion des juifs dont il en acquit un assez grand nombre à l'Eglise chrétienne, comme son père avait fait. Il mourut le 10 juin 1736. Ses principaux ouvrages sont : 1° *utrum Pentateuchus à samaritano Sacerdote sit conscriptus* ? 2° *De rebus in Hispania gestis dissertationes quatuor*. 3° *Utrum nomen Elohim à profano Cananæorum errore originem ducat* ? 4° *Esaïæ*, cap. 11, *Christo vindicatum*. 5° *Jacobi de schilo vaticinium*. 6° *Examen logicæ Joan. Clerici*. 7° *De decretis Dei hypotheticis*. 8° *De usu Logicæ in emphasis suis* *cris dissert.* 7, etc. On a aussi de lui des écrits où il n'a pas mis son véritable nom. (*Supplément français de Bâle.*)

EDZARDI (Esdras), fils d'un ministre de Hambourg, naquit dans cette ville le 28 juin 1629, alla à Bâle en 1650, et prit des leçons talmudiques et rabbiniques sous Buxtorf. Il voyagea ensuite dans la Suisse et ailleurs. De retour à Hambourg, il y donna gratuitement des leçons pour la langue hébraïque et les autres langues orientales. Il mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1708. On a de lui des thèses, *de præcipuis doctrinæ christianæ capitibus adversus Judæos et Photinianos*, et des lettres adressées à Buxtorf, que l'on conserve manuscrites dans l'Université de Bâle. (Voyez *Acta litteraria Hamburgensia*, pour le mois de février 1708.)



EDZARDI (Jean-Esdras), fils du précédent, naquit à Hambourg où il enseigna publiquement ainsi qu'à Rostock. Il devint ensuite ministre de l'église de la Sainte-Trinité à Londres en Angleterre, et y mourut en 1713. Il a laissé un bel ouvrage touchant l'histoire ecclésiastique d'Angleterre. (*Supplément français de Bde.*)

EDZARDI (Georges-Eléazar), illustre philologue, était le second fils d'Esdras Edzardi. Il naquit à Hambourg le 22 janvier 1661, visita les principales villes et académies d'Allemagne, et retourna à Hambourg en 1685 où il succéda à Rod. Capel, dans la profession de grec et d'histoire qu'il remplit pendant trente-deux ans, jusqu'à ce qu'on le nomma, en 1717, professeur en langues orientales. Il en fit les fonctions pendant dix ans, et mourut le 23 juillet 1727. On a de lui, outre plusieurs programmes : 1° *tractatus talmudici* Avoda-Sara, *seu de idololatria caput 1, à gemara babilonica latine redditum et necessariis annotationibus illustratum.* 2° *Tractatus* Avoda-Sara, cap. 2. 3° *Tractatus talmudici* Barachot, *seu de benedictionibus et precationibus*, cap. 1, à *gemara abbyl. latine redditum et annotationibus illustratum.* 2° *Tractatus* Avoda-Sara, cap. 2, 3° *Tractatus talmudici*, Barachot, *seu de benedictionibus et precationibus*, cap. 1, à *gemara abbyl. latine redditum et an-*

*notationibus illustratum.* Les autres chapitres de ces deux traités, et ses *excerpta gemarae babilonicae codicum bava kamma, bava mzia et bava bathra*, n'ont pas encore vu le jour, quoiqu'il les eût laissés en état d'être donnés au public. (*Supplément français de Bde.*)

EFFÉMINÉS, *effeminati*. Les efféminés, dans le style des livres saints, marquent des hommes corrompus, consacrés à quelque divinité profane qui se prostituaient en son honneur. Ces honteuses victimes de l'impudicité avaient des loges dans les bois de futaie où ils exerçaient leurs infamies. (3. *Reg.*, 14, 24.) On trouve aussi le nom d'*effeminati* dans Isaïe, 3, 4 ; mais l'hébreu y lit *parruli*, des petits, des gens sans lumière et sans expérience.

EFFRONTÉS. On appela ainsi quelques hérétiques sortis des Anti-Trinitaires et des Osiandrites qui parurent vers l'an 1534. Tout leur baptême consistait à se raser le front jusqu'au sang avec un fer, et à y appliquer de l'huile. Ils disaient que le Saint-Esprit n'était autre chose qu'une inspiration qu'on sentait dans l'âme, et que c'était une idolâtrie de l'adorer, parce que l'Écriture ne l'ordonne point. (Érasme, *Ep. ad Luth.* Florimond de Raimond, l. 2, c. 16, n. 5. Gautier, en la *Chronique du seizième siècle*, c. 16.)

ÉFRIQUE, ou AFRICAÏN, ou AFRIGNE, et par corruption

*sainte Frique et san Fric*, était évêque de la ville de Cominges en Gascogne, et non de celle de Lyon, au sixième siècle. On ne sait rien de ses actions. On sait seulement que son corps fut enterré, non dans sa ville épiscopale, mais en un lieu du Rouergue, près de Vabres, qui fut depuis érigé en évêché. Ses reliques furent dissipées par les huguenots, au seizième siècle. Les chanoines de Saint-Efrique en conservaient néanmoins quelques ossements qu'ils avaient obtenus des églises d'Alby et de Toulouse qui en avaient des portions considérables avant le seizième siècle. On fait la fête du saint le 1<sup>er</sup> mai. (Baillet, tom. 2, 1<sup>er</sup> mai.)

EGA, ou EGUGA, ville épiscopale d'Afrique dans la province Proconsulaire. Il y eut au concile de Latran, sous Martin 1<sup>er</sup>, un évêque qui souscrivit Florence, évêque de la sainte église d'Euga, d'Éguga.

EGARA, était une ville de Catalogne qui avait un siège épiscopal dont il ne reste plus de vestige. Elle était située à quatre lieues de Barcelone, au lieu où est à présent la ville de Terraca. Il reste encore l'ancienne église qui est un peu au-dessus de la ville, et qui n'est plus qu'une paroisse nommée *Saint-Pierre d'Égara*. Il s'y tint, l'an 615, un concile national où l'on confirma les décisions du concile d'Huesca, tenu en l'an 598, touchant le

célibat des prêtres, diacres et sous-diacres. On voit le sceing de plusieurs évêques d'Égara dans le concile de Tolède de l'an 589, dans un de Barcelone de 599, et dans six de Tolède qui sont ceux de 610, 633, 655, 681, 688 et 693. Égara fut ruinée par les Maures, et son évêché uni à Barcelone. (Corbera, *Cataluña ilustrada*, liv. 1, cap. 1, Moréri, édit. de 1759.)

EGBERT (saint), né en Angleterre, de race noble, vers l'an 639, passa fort jeune en Irlande où il entra dans le monastère de Rathmelsige. Y ayant été frappé de peste, l'an 664, il promit à Dieu de le servir d'une manière plus parfaite, s'il plaisait à sa divine bonté de lui conserver la vie, et fit vœu en particulier de ne retourner jamais en Angleterre, de réciter tous les jours le Psautier, outre les Heures canoniales, et dans chaque semaine de passer un jour et une nuit sans manger, s'il n'en était empêché par quelque maladie extraordinaire. Sa santé s'étant rétablie, il fit plus qu'il n'avait promis, jeûnant trois carêmes par an, et n'y prenant chaque jour pour nourriture que du pain et un peu de lait écrémé. Ayant été fait prêtre vers l'an 675, il forma le dessein d'aller prêcher la foi aux Allemands; mais s'étant mis en mer, une tempête furieuse l'obligea de revenir. Il alla dans l'île de Hi, ou de Jona, appelée depuis Colmkil, à cause de l'abbé saint

Colomb, et persuada aux religieux de cette île de se conformer à l'usage de l'Église romaine, touchant la célébration de la Pâque, qu'ils célébraient le 14 de la lune, lorsque ce jour tombait un dimanche, au lieu que l'Église de Rome, et toutes les autres ne faisaient la fête que le dimanche d'après. Il ne les instruisit pas seulement, il les édificia encore par les exemples d'une rare vertu jusqu'à sa mort qui arriva le 24 avril de l'an 729, auquel son nom se trouve marqué dans plusieurs Martyrologues. (Bède, *Hist. ecclés.* Dom Mabillon. Bulteau, *Act. des SS. Bénéd.* Henschénius, dans la Continuation de Bollandus. Baillet, tom. 1, 24 avril.)

EGBERT, archevêque d'York en Angleterre, depuis l'an 732 jusque vers l'an 767. Il fut religieux de l'Ordre de Saint-Benoît et précepteur d'Alcuin. On a de lui quelques ouvrages ; savoir : 1° un Pénitentiel en quatre livres, que l'on trouve en manuscrit dans les bibliothèques d'Angleterre. 2° Un Traité sur la vie des Ecclésiastiques, par demandes et par réponses, sous le titre de *Dialogus de Ecclesiastica institutione*, que Jacques Warée fit imprimer à Dublin en 1664, in-8°, et que Henri Warthon a donné de nouveau en 1793, à Londres, in-4°, avec quelques écrits de Bède. On trouve aussi ce dialogue dans les Collections des conciles des pères Labbe et Hardouin, et dans

celle de Venise, avec des extraits des constitutions ecclésiastiques d'Egbert. 3° On a encore du même auteur, *Capitula* (au nombre de cent quarante-cinq) *à dictis et canonibus sanctorum Patrum*. 4° *Capitula* 35, *ex Egberti pœnitentiali*. 5° *Capitula* 15, *de Remedio peccatorum*, publiés sous le nom de Bède, dans la Collection des livres pénitentiaux, donnée par Antonius-Augustinus, à Tarascon, en 1582, in-4°, et à Venise, en 1584, in-4°, dans le tome huitième des œuvres de Bède, et dans les Collections des conciles. Egbert était le Mécène des savans de son temps, né pour le rétablissement des études ; et ce fut pour contribuer aux progrès des lettres, qu'il forma une nombreuse bibliothèque à York. (Fabricius, *Bibliothèque des Auteurs de la moyenne et basse latinité*, tom. 2, liv. 5, p. 230 et suiv. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 18, pag. 107 et suiv.)

EGBERT, moine anglais, de l'Ordre de Saint-Benoît, mort vers l'an 728, en Écosse, est auteur du livre de *Paschali observatione*. On lui attribue aussi des sermons et un traité de *Ritibus catholicorum*. (Leland et Balée.)

EGBERT, prêtre anglais, écrivit vers l'an 1076 la vie d'Heimerand, prêtre et confesseur, mort l'an 1019, et l'adressa à l'abbé Hartwige. Cette vie se trouve dans le premier tome des

écrivains de l'Histoire de Brunschwick, par Leibnitz, et dans les Actes des Saints au 28 de juin, tom. 5.

EGBERT, clerc de l'Eglise de Liège, dans le onzième siècle, laissa de sa façon un recueil d'énigmes champêtres en vers, qui existait encore à la fin du quinzième siècle. Aubert Le Mire ajoute qu'Egbert a aussi composé la vie de saint Amor, confesseur dont le corps repose à Belise, près de Tongres, et qu'il y en avait des exemplaires parmi les manuscrits de l'abbaye de Saint-Laurent de Liège. (Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tom. 8, pag. 501.)

EGBERT, ou ECHEBERT, en latin *Ecbertus Schonauensis*, fut d'abord chanoine de Bonn au diocèse de Cologne, puis abbé de Saint-Florin dans le diocèse de Trèves. Il vivait dans le douzième siècle, et mourut l'an 1165. On a de lui, 1<sup>o</sup> la Vie de sa sœur sainte Élisabeth, de l'Ordre de Saint-Benoît. 2<sup>o</sup> Treize Sermons, ou discours contre les Cathares, où il réfute dix de leurs erreurs tirées de celles des Manichéens. Cet ouvrage qui se trouve dans le quatrième tome de la Bibliothèque des Pères, est dédié à Renaud, ou Reginald, grand-vicaire de l'évêque de Cologne. 3<sup>o</sup> Trois livres des révélations de sa sœur, et un recueil des lettres de la même Sainte. On lui attribue aussi un écrit de *Laude crucis*; un autre intitulé *Stimulus*

*amoris*; et des soliloques, ou méditations. Un livre contre les hérésies. Un livre sur le commencement de l'Évangile de saint Jean. Un livre sur ces paroles de saint Luc (chap. 1, vers. 26), *Missus est*, etc. Un livre sur le *Magnificat*. Un livre d'Épîtres au nombre de cent trente-six. Des Hymnes et des Cantiques pour être chantés à l'église. Des Dialogues sur les vertus et sur les vices. Dom Bernard Pez a publié ces trois ouvrages dans le tome septième de sa Bibliothèque ascétique. (Trithème, *in Catal.*, et tome premier de la Chronique d'Hirsauge, sous l'an 1163. Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

ÉGÉE, eunuque du roi de Perse. (*Esther*, c. 2, v. 3.)

ÉGÉARD, abbé d'Uringen, a écrit vers la fin du treizième siècle une chronique des évêques de Hildesheim, depuis le temps de Charlemagne jusqu'à l'an 1290, donné au même endroit par Brouverus, avec la vie de Godehard, évêque de Hildesheim. (Dupin, treizième siècle.)

ÉGELNOTE, archevêque de Cantorbéry dans le onzième siècle, composa un ouvrage à la louange de la Vierge; quelques lettres et quelques autres écrits qui ne sont pas venus jusqu'à nous. (Trithème. Dupin, onzième siècle.)

ÉGEN (Jean), chartreux, natif de Wurtzbourg, vivait dans le quinzième siècle. On lui at-

tribue quelques ouvrages , comme *Divini amoris alphabetarium*, etc. (Pétréus, in *Biblioth. cart.*.)

EGÉNESHAM, lieu d'Angleterre. Il y eut un concile au mois de mai de l'an 1186 où l'on fit plusieurs élections d'évêques, d'abbés, etc. (Wilkins, tom. 1. Mansi, tom. 2, pag. 722.)

EGGER (Jean), professeur de philosophie à Berne, était né dans cette ville en 1695, et il y est mort le 30 octobre 1736. On a de lui les écrits suivans : *Theses philosophicæ varii argumenti*, à Berne, 1715, in-4°. *Dissertatio de Mente humanâ, et præcipuè ejus extremis, ex Mente Judæorum et Muhammedanorum*, à Bâle, 1719, in-4°. *Dissertatio theologica de summo sacerdote Josua coram Deo justificato : ad locum Zachar.*, 3, 4, 5, à Berne, 1724, in-4°. *De Viribus Mentis humanæ, dispositio philosophica anti-huetiana*, à Berne, 1735, in-8°. (Voyez le Recueil intitulé : *Tempe helvetica*, tom. 1, p. 239; et t. 2, page 336 et 499.)

EGGS (Jean-Ignace), capucin et missionnaire en Orient, était né à Rheinsfeld, le 4 octobre 1618. Il entra dans l'Ordre des Capucins à l'âge de seize ans, et s'y distingua par sa piété, son savoir et ses prédications. Ses supérieurs l'ayant jugé capable d'être envoyé missionnaire en Orient, il parcourut les îles de Ténédos et de Lemnos dans l'archipel, la Palestine et les autres

provinces de l'Orient dont il remarqua les monumens et les curiosités. C'est ce qui a produit sa Description d'Orient qui parut pour la première fois à Constance, in-4°, sous le titre de *Jerosolymitanische reise-beschreibung del P. Ignatii van Rheinsfelden*, etc. Le père Eggs mourut à Lauffenbourg, dans sa quatre-vingt-quatrième année, le 1<sup>er</sup> février 1702, chéri et regretté de ses frères, dont il s'était concilié l'affection par la douceur de son gouvernement dans les charges de gardien, de custode et de définiteur. (*Acta Lauffenburgensia. Synopsis ejus vitæ.*)

EGGS (Léon), jésuite, né à Rhinfeld, le 19 août 1666, entra à l'âge de quinze ans dans la société où il devint philosophe, moraliste, théologien et prédicateur. Emmanuel, électeur de Bavière, l'ayant donné en 1716 pour aumônier aux deux princes électoraux, Charles-Albert et Théodore, qui allaient joindre l'armée du prince Eugène devant Belgrade, il mourut le 16 août 1717, et fut enterré dans le camp impérial. On a de lui : *Opera moralia*, pour tous les jours de l'année. Trois cent cinquante élégies, recueillies de cent cinquante psaumes, sous le titre d'*OEstrum ephemericum poeticum*. Cet ouvrage parut pour la première fois à Munich l'an 1712. Le père Eggs s'y est caché sous le nom de *Genesisius Gold* qui est l'anagramme du

sien. On a encore de lui : *Epigrammata, elogia, inscriptiones, exercitationes scholasticæ et theatrales*, etc. (*Acta monacensia S. J. Acta domestica. Vita Patris Leontii.*)

EGGS (père Richard), jésuite, né à Rheinfelds le 23 octobre 1621, était fils de Rodolphe, grand-veneur de la seigneurie de Rheinfelds. Il entra dans la société à l'âge de vingt ans, et enseigna ensuite à Munich et à Ingolstadt les belles-lettres et la rhétorique, avec une grande réputation et un concours extraordinaire d'écouliers. Il fut aussi employé à la représentation des comédies et des tragédies spirituelles. Il mourut de phthisie à Munich, à l'âge de trente-huit ans, en 1659. On a de lui, un poème latin sur saint Ignace, martyr et évêque d'Antioche, qu'il avait composé à l'âge de quatorze ans; une tragédie en vers latins, de Léonide, père d'Origène, qui passe pour une chef-d'œuvre : *Poëmata sacra; Epistolæ morales; Comica varii generis*; en tout cinquante pièces. *Documenta monac. Vita impressa. Acta domest. Elog. à Patre Leontio scripta.*

EGGS (Georges-Joseph), de la famille des Eggs de Rheinfelds, d'où sont sortis plusieurs personnages distingués, tant dans le civil que dans l'Eglise, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle, docteur en théologie, custos et chanoine-senior de l'Eglise collégiale de Saint-Mar-

tin à Rheinfelds. Nous avons de lui divers ouvrages, imprimés pour la plupart à Bâle, qui prouvent son savoir et sa capacité; entre autres, *Pontificium doctum et purpura docta*, cinq volumes in-fol. *Tractatus de quatuor novissimis; Tractatus de morte sancta obeunda; Elogia præclarorum virorum; Inscriptiones variae; Rhythmi de Passione Domini cum figuris æneis; Vita Patris Ignatii, capucini missionarii; Vita Patris Leontii ab Eggs, S. J. eleg. scripta*, etc. (Supplément français de Bâle.)

ÉGIL, ou EIGIL, ou AIGIL, abbé de Fulde en 818, a fait la vie de saint Sturme, son précepteur, et abbé de Fulde comme lui. Elle est dans Surius, au 17 décembre. On lui attribue aussi quelques autres ouvrages de piété. (Vossius, *de Hist. lat.*, liv. 2, cap. 33.)

ÉGILWALD, ou ÉGILWARD, moine de Saint-Burchard de Wurtzbourg en Allemagne, a écrit la vie de saint Burchard, évêque de la même ville, qui a été donnée par Surius, au 14 octobre. On le fait aussi auteur de la vie de saint Kilian, premier évêque de la même ville de Wurtzbourg. (Fabricius, *Biblioth. des Aut. de la moyenne et basse latinité*, tom. 2, liv. 5, pag. 253 et 254.)

ÉGINARD, ou ÉGINHARD, ou EINARD, né dans la France orientale, fut appelé, étant encore jeune, à la cour de Charlemagne où ce prince le fit élever

avec ses propres enfans, qui l'honorèrent depuis de leur bienveillance. Le roi Charles le choisit pour son secrétaire, ou archi-chapelain, ce qui revient au même, le nom de *Capella* se prenant quelquefois pour le lieu où l'on mettait les archives des rois. Il épousa une personne de la première condition nommée Imma, que quelques-uns croient avoir été fille de Charlemagne, et dont il eut un fils connu sous le nom de Vussin qui embrassa la vie monastique. S'étant séparés d'un commun consentement, Éginard embrassa la vie monastique comme son fils, et fut chargé de l'administration de beaucoup d'abbayes. Il fonda celle de Seligenstad, ou Selgenstad, sur le Mein, dans le diocèse de Mayence, dont il fut le premier abbé, et qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 839, ou, selon d'autres, en 844, ou même 848. Il avait de l'esprit et de la piété, de la prudence, de l'éloquence, de l'habileté dans les beaux arts; ce qui lui avait fait donner la surintendance des bâtimens de Charlemagne. Walafrid Strabon le compare à Béséléel pour ses grands talens, particulièrement pour son goût dans les mécaniques. Il est honoré comme Saint au 20 février, peut-être sans assez de fondement, dans l'abbaye de Fontenelle, la première dont il eut le gouvernement, et qu'il résigna en 823 à Ansegise, après y avoir demeuré

environ sept ans. On a de lui divers ouvrages, savoir, 1<sup>o</sup> la Vie de Charlemagne, dont Loup de Ferrière dit qu'elle est écrite avec beaucoup de clarté, qu'il en admire l'élégance, la variété des conjonctions, la précision des périodes et les autres beautés du style qu'il avait remarquées dans les bons auteurs. Il y a eu jusqu'à vingt-deux éditions de cette vie, dont trois sont en français; la première, de la traduction d'Élie Vinet, imprimée à Poitiers en 1558; la seconde, du président Cousin, à Paris, en 1683, avec l'Histoire de l'Empire d'Occident; la troisième, en la même ville, en 1689. Les principales éditions latines sont celles de Cologne, en 1521, de Bâle, en 1532, de Francfort, en 1631, et d'Utrecht, en 1711. Elle se trouve aussi dans les recueils de Reuberus, de Freherus, de Du Chêne, de Bollandus, dans l'édition générale des œuvres d'Éginard, à Francfort, en 1714, et dans le cinquième tome de la grande collection des historiens de France de dom Martin Bouquet. 2<sup>o</sup> On a encore d'Éginard, des Annales qui commencent à l'an 741, et finissent à l'an 829, dans l'édition de Reuberus, à Francfort, en 1584; elles vont jusqu'à 842; mais cet ajout a été tiré de la vie de Louis-le-Débonnaire, composée par l'Astronome. Il y a même des éditions où la vie du prince n'est poussée que jusqu'à 827 et 828. 3<sup>o</sup> Soixante-deux lettres qu'on

trouve, ainsi que les Annales, au second tome de Du Chêne, et qui contiennent, de même aussi que les Annales, plusieurs faits intéressans pour l'histoire de l'Eglise. 4° L'Histoire de la translation des reliques de Saint-Marcellin, prêtre, et de saint Pierre, exorciste, l'un et l'autre martyrs, qui est dans Surius et dans les Bollandistes, au second jour de juin, avec les actes du martyre de ces Saints en vers iambiques, que dom Mabillon, au cinquième tome des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît, pag. 398, dit avoir vus sous le nom d'Eginard, dans un manuscrit de la bibliothèque de Fleury. 5° Un traité sur le culte de la croix, dont Loup de Ferrière, à qui il était dédié, faisait grand cas, et que nous n'avons plus. 6° Un abrégé du Psautier gallican qui n'est pas venu jusqu'à nous. 7° Une histoire des Saxons, dont Adam, chanoine de Brême, rapporte quelques fragmens dans les chapitres 4, 5, 6 et 7 de celle qu'il a composée lui-même sur ce sujet; c'est tout ce qui nous en reste. 8° Une chronique abrégée

depuis le commencement du monde jusqu'en 809. Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Bède, intitulé : *Des six Ages du Monde*. 9° L'ancien plan du monastère de Saint-Gall et de toutes ses officines, avec des vers qui l'accompagnent, et qui étaient autant d'inscriptions que l'on devait mettre sur toutes les officines, et même sur les autels et le baptistère. 10° Un ouvrage intitulé : les Avis de l'archange Gabriel, que d'autres attribuent à Ratlaic, secrétaire d'Eginard, et son successeur dans l'abbaye de Selgenstad. (*Voy. dom Rivet, Histoire littéraire de la France. tom. 4, pag. 550 et suiv. Dom Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, tom. 18, pag. 575. et suiv. Dom Martin Bouquet, aux numéros 13, 20 et 28 de la préface qui est à la tête du tome 5 du nouveau recueil des Historiens de France.*)

ÉGLA, sixième femme de David, et mère de Jétraham. (2. Reg., 3, 5.) Égla signifie une génisse.



## ÉGLISE.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Du Nom d'Église.*
- § II. *Des Figures de l'Église.*
- § III. *De la Définition de l'Église.*
- § IV. *Des Causes de l'Église.*
- § V. *De l'Antiquité de l'Église.*
- § VI. *Des Marques, ou des Caractères de l'Église.*
- § VII. *Des Propriétés de l'Église.*
- § VIII. *De l'Autorité de l'Église.*
- § IX. *Des Membres de l'Église.*
- § X. *Du Chef de l'Église.*

§ I<sup>er</sup>.*Du nom d'Église.*

Le nom d'Église vient du grec *ecclesia*, qui signifie *assemblée*, et qui se prend pour les personnes qui s'assemblent publiquement, et pour les lieux où elles tiennent leurs assemblées, soit sacrées, soit profanes. Nous prenons ici le mot d'Église pour signifier la société des fidèles qui, sous la conduite des pasteurs légitimes et surtout du souverain pontife, ne font qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef invisible ; et ce mot, pris en ce sens, convient aux fidèles d'une même maison, d'une même paroisse, d'une même ville, d'un même diocèse, d'une même métropole, d'un même patriarcat, d'un même royaume, et enfin du monde entier.

## § II.

*Des figures de l'Église.*

Nous avons plusieurs figures bien expresses de l'Église prise

9.

pour la société des fidèles, dans l'ancien et dans le nouveau Testament.

La première de ces figures, c'est le Paradis terrestre, en ce qu'il n'y a, ni salut, ni bonheur éternel hors l'Église, de même qu'il n'y avait point de béatitude hors le Paradis terrestre. (Saint Augustin, lib. 4, de *Baptismo contr. Donatist.*, cap. 1, edit. nov., tom. 9, pag. 121.)

La seconde figure, c'est Ève qui, formée de l'une des côtes du vieil Adam endormi, représente l'Église chrétienne, sortie du côté de Jésus-Christ, le nouvel Adam, étendu mort sur la croix. (Saint August., *Tract.* 9, in *Joan.*, t. 3, part. 2, p. 365.)

La troisième figure, c'est l'Arche de Noé, hors laquelle il n'y avait point de salut au temps du déluge, comme il n'y en a point hors l'Église. (Saint Augustin, lib. 12, *contr. Faust. Manich.*, cap. 14, 15, 16 et 17.)

La quatrième figure se voit dans les femmes des anciens pa-

31

triarches, comme Sara, Rebecca, Rachel qui donnaient des enfans à leurs maris par le moyen de leurs servantes, de même que l'Église donne des enfans à Jésus-Christ son époux, par le ministère de ceux des hérétiques qui confèrent le baptême dans la forme légitime (Saint Aug., lib. 1, de *Baptismo contr. Donatist.*, cap. 15 et seq.)

La cinquième et la sixième figure se remarquent dans le temple de Jérusalem où tous les juifs étaient obligés de célébrer la Pâque, et dans cette pierre dont parle le prophète Daniel (c. 2, v. 35) qui, petite d'abord, devint bientôt une montagne d'une grandeur énorme qui remplit toute la terre. C'est ainsi que tous les élus doivent nécessairement se trouver dans l'Église pour offrir à Dieu des sacrifices agréables, et que l'Église de Jésus-Christ, petite et obscure dans son origine, s'est répandue par tout le monde d'une manière surprenante. (Saint Aug., tr. 4, in *Evang. Joan.* et ailleurs.) La pêche que Jésus-Christ fit faire aux apôtres; la tunique sans couture de ce divin Sauveur qui fut jetée au sort, et ses habits qui furent partagés en quatre; le linceul que vit saint Pierre dans un songe mystérieux (*Actes*, 10, 11), et qui était rempli de toutes sortes d'animaux purs et impurs, tout cela exprime clairement l'étendue de l'Église, son unité, la multitude et la différence des membres qui la composent, parmi lesquels il

y en a de bons et de mauvais. La même chose se fait sentir dans la parabole du champ qui renferme le bon grain avec la zizanie; dans celle du filet jeté en mer, qui ramène des poissons de toute espèce, dans celle des pâturages où les boucs paissent avec les brebis, dans celle du banquet nuptial où les bons se trouvent avec les inéchant, et enfin dans celle de l'aire qui contient la paille avec le blé, jusqu'au temps de la séparation. Ces cinq paraboles sont exprimées dans ces vers :

*Ecclesiam Christi parabola quina  
figurat :*

*Area, convivium, retia, pascua,  
ager.*

### § III.

*De la définition de l'Église.*

L'Église est l'assemblée des personnes unies par la profession de la même foi chrétienne, et par la participation des mêmes sacrements, sous la conduite des pasteurs légitimes, et surtout du pape, le seul souverain pontife et vicaire de Jésus-Christ en terre.

Quoique cette définition qui est celle du commun des théologiens catholiques, ne renferme pas distinctement la partie la plus noble de l'Église, et qui en fait l'ame; savoir, la foi, l'espérance et la charité, elle ne laisse pas d'être juste, parce que l'on n'a intention que de définir l'Église par le corps, ou par la partie extérieure et visible; car l'Église est un tout moral com-

posé d'ame et de corps. L'ame de l'Église consiste dans les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus ; son corps dans la profession extérieure de la même foi, la participation des mêmes sacrements, et la dépendance des pasteurs légitimes. Les justes appartiennent à l'ame ; ou à la partie intérieure et invisible de l'Église ; les pécheurs appartiennent à sa partie extérieure et visible, ou à son corps qui consiste dans la profession sensible de la même foi et la participation des mêmes sacrements. Il y a des personnes qui n'appartiennent, ni au corps, ni à l'ame de l'Église ; d'autres qui appartiennent à l'ame et au corps ; d'autres qui appartiennent à l'ame seulement ; d'autres au corps seulement ; d'autres au corps parfaitement et à l'ame imparfaitement. Les infidèles, les apostats, les hérétiques, les schismatiques n'appartiennent, ni au corps, ni à l'ame de l'Église, puisqu'ils n'ont, ni la charité intérieure, ni la profession extérieure de la même foi, ni la soumission aux mêmes pasteurs légitimes. Les justes appartiennent au corps et à l'ame de l'Église tout ensemble, parce qu'eux seuls unissent les dons intérieurs qui sanctifient, à la profession visible de la même foi, à la participation des sacrements et à l'assujétissement aux pasteurs légitimes. Les catéchumènes qui ont la foi et la charité, mais qui n'ont point encore reçu le bap-

tême, et ceux qui sont injustement excommuniés, appartiennent à l'ame de l'Église seulement. Les pécheurs baptisés qui professent extérieurement la même foi que les autres chrétiens, mais qui n'ont point la charité, appartiennent au corps de l'Église, à son ame imparfaitement, par le moyen de la foi et de l'espérance ; ce sont des membres véritables, quoique morts et arides, de l'Église, semblables aux membres morts du corps humain qui, quoique secs et sans vie, ne laissent pas d'en faire partie et de lui appartenir comme de véritables membres jusqu'à ce qu'ils en soient séparés. (Bellarmin, lib. 3, de Eccl., tom. 2, pag. 44.)

## § V.

*Des causes de l'Église.*

La cause matérielle de l'Église, c'est la multitude des fidèles qui la composent ; la cause formelle, c'est l'union des fidèles entre eux et avec Jésus-Christ leur chef ; la cause finale prochaine, c'est la sanctification des fidèles ; la cause finale éloignée, c'est le salut éternel ; la cause efficiente, ou l'auteur de l'Église, c'est Jésus-Christ qui l'a acquise et sanctifiée par son sang. Comme Dieu, il en est auteur par un pouvoir d'indépendance et d'autorité suprême ; comme homme, par un pouvoir d'excellence et de ministère principal. Les prophètes et les apôtres peuvent aussi être appelés les causes inférieures et secondaires, les fon-

demens subalternes de l'Église, en ce qu'ils ont concouru à l'établir et à l'étendre, comme des ministres envoyés de Dieu.

## § V.

*De l'antiquité de l'Église.*

On peut considérer l'Église, ou comme l'assemblée des Saints, soit anges, soit hommes, ou comme la multitude des fidèles qui ont eu dans tous les temps, depuis le commencement du monde, et qui auront jusqu'à la fin la foi, soit implicite, soit explicite du Rédempteur, ou enfin comme la seule société des chrétiens depuis Jésus-Christ. Si l'on prend l'Église dans ce second sens pour la multitude des fidèles qui croient au Rédempteur en quelque manière que ce soit, on peut dire que l'Église n'est pas moins ancienne que le monde, et qu'elle a commencé dans Adam qui a vu le Messie jusque dans sa condamnation. (*Genèse*, 3, 15.)

## § VI.

*Des marques, ou des caractères de l'Église.*

Les marques qui distinguent la véritable Église des autres sociétés qui usurpent faussement ce titre, ne sont, ni la prédication sincère de la parole de Dieu, ni l'usage légitime des sacrements, comme le prétendent les luthériens et les calvinistes, mais l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité, comme le déclare le symbole de Constantinople. La société à laquelle ces

quatre caractères conviennent est l'église de Jésus-Christ. Toute société à laquelle ils ne conviennent pas est une fausse Église, et ils ne conviennent qu'à la seule Église romaine qui, par conséquent est la seule véritable, comme nous allons le prouver.

*Unité de l'Église.*

L'unité qui fait l'un des caractères essentiels de l'Église, consiste en ce que les membres qui la composent ne forment tous ensemble qu'un même corps; qu'ils n'ont qu'un même chef invisible qui est Jésus-Christ, et un même chef visible qui est le pape; qu'ils n'ont aussi que la même foi, les mêmes sacrements, le même gouvernement; ce qui ne convient qu'aux seuls membres de l'Église romaine. Eux seuls reconnaissent le pape pour le vicaire de Jésus-Christ en terre, et le chef visible de son Église. Seuls ils professent la même foi sans cette distinction chimérique d'articles fondamentaux et non fondamentaux, inventée par les protestans, persuadés que tous les points de doctrine décidés par l'Église, sont également essentiels et fondamentaux, en ce sens qu'on n'en peut nier aucun sans perdre la grace et la foi nécessaire au salut. C'est le sentiment unanime de l'antiquité touchant l'unité de la créance. Conciles, saints Pères, docteurs, évêques, pasteurs, simples fidèles, tous ont cru qu'il suffisait d'errer dans un seul point décidé pour

rompre l'unité de créance nécessaire au salut, et ne plus appartenir à cette unique Eglise qui rejette toutes les autres sociétés rebelles à un seul des articles qu'elle leur propose de croire. Le ministre Jurieu en convient, et se récrie contre les anciens, comme s'ils s'étaient fait une fausse idée de l'unité de l'Eglise. Les seuls enfans de l'Eglise romaine ont aussi les mêmes sacremens et le même gouvernement, tandis que les autres chrétiens sont divisés en une infinité de sectes qui diffèrent toutes entre elles sur la doctrine, sur le nombre et l'administration des sacremens, sur la forme du gouvernement, comme le montre l'illustre Bossuet, évêque de Meaux, dans son excellent ouvrage des Variations. Quant à la diversité de sentimens qui se trouve parmi les catholiques, elle ne regarde pas les points décidés, mais seulement les opinions d'écoles qui sont permises et laissées à la liberté d'un chacun.

### *Sainteté de l'Eglise.*

La véritable Eglise est nécessairement sainte. « Jésus-Christ » a aimé l'Eglise, dit saint Paul » (*Ephes.*, c. 5, v. 25 et suiv.), » et s'est livré lui-même pour » elle, afin de la sanctifier en la » purifiant dans le baptême de » l'eau par la parole de vie, pour » la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant, ni tache, » ride, ni rien de semblable, ni » mais sainte et irrépréhensible.

» Vous êtes, dit saint Pierre » (1. *Petr.*, cap. 2, vers. 9), la » race choisie, le sacerdoce » royal, la nation sainte, le » peuple acquis. »

Cette sainteté de l'Eglise éclate, 1° dans Jésus-Christ son principal chef, le Saint des Saints et l'auteur de toute sainteté; 2° dans sa fin qui n'est autre que le culte de Dieu; 3° dans sa doctrine, ses préceptes, ses conseils, ses sacremens; elle n'enseigne, n'ordonne, ne conseille rien que de pur, de sublime, de parfait et très-propre à élever l'homme à Dieu, à régler ses mœurs et à le sanctifier; 4° dans la conduite irrépréhensible de ses premiers fondateurs, et d'un très-grand nombre de ses enfans dans tous les temps; 5° dans les miracles qui ont servi à la confirmer. On ne voit rien de semblable dans les autres sociétés, point d'apôtres, de martyrs, de pontifes zélés et irréprochables, de pasteurs exemplaires, vigilans, uniquement occupés du salut de leurs ouailles, de religieux de toutes les sortes, détachés, morts au monde, austères jusqu'au prodige, et vivant comme de purs esprits dans des corps fragiles; point de miracles; rien enfin qui respire la sainteté, rien qui l'inspire et la fasse naître dans les cœurs les plus corrompus, comme on l'a vu si souvent, et qu'on le voit encore tous les jours dans le sein de l'Eglise romaine. Et afin lui reprocherait-on des erreurs, des abus, des superstitions jointes à

une grande corruption de mœurs dans plusieurs de ses membres ; ce sont des maux qu'elle déplore tristement , et qu'elle condamne avec une sévérité égale à sa douleur dans quelques personnes qu'elle puisse se rencontrer , et l'on défie ses plus grands ennemis de produire un seul de ses jugemens qui autorise le mal. C'est par l'enseignement et les décisions de l'Église , qu'il faut juger de sa sainteté , et non par la conduite déréglée de quelques uns de ses enfans qu'elle condamne , et qui la font gémir.

#### *Catholicité de l'Église.*

Le terme de catholique est un mot grec qui veut dire *universel*, et ce caractère d'universalité est essentiel à la véritable Église, comme le prouve saint Augustin, chap. 6, dans son livre de l'Unité de l'Église contre les Donatistes, par la Loi, les Prophètes, les Psaumes, l'Évangile et les Actes des Apôtres qui nous représentent l'Église comme devant remplir la terre d'un bout à l'autre. *Benedicentur in semine tuo omnes gentes.* (Genèse, 22, 18.) *Germinabit et florebit Israël, et implebunt faciem orbis semine.* (Isaïe, 27, 6.) *Convertentur ad Dominum universi fines terræ.* (Psalm., 21, 28.) *Oportebat Christum pati, et resurgere tertio die, et prædicari in nomine ejus penitentiam et remissionem peccatorum per omnes gentes.* (Luc., 24, 46, 47.) *Eratis mihi testes in Je-*

*rusalem, et in omni Judæa, et Samariâ et usque ad ultimum terræ.* (Act., 1, 8.)

La véritable Église doit donc être universelle, et ce caractère d'universalité convient à l'Église romaine, et ne convient qu'à elle seule. Il lui convient, parce qu'elle s'étend à tous les temps et à tous les lieux. 1° Elle s'étend à tous les temps, parce que dans tous les temps il y a eu et il y aura une société de fidèles réunis dans la même foi, sous le même chef Jésus-Christ, et que cette société est l'Église romaine. Avant la venue de Jésus-Christ, les hommes ne pouvaient être sauvés que par la foi en Jésus-Christ qui devait venir, et l'Église romaine a succédé à cette société de fidèles qui croyaient par avance en Jésus-Christ ; d'où vient que l'on peut dire qu'elle a subsisté à cet égard, et par l'unité de sa foi sur ce point avec les premiers croyans, avant même la naissance du Sauveur, et elle subsistera toujours, comme nous le prouverons bientôt. 2° L'Église romaine s'étend à tous les lieux, parce que la doctrine qu'elle enseigne est ou a été, ou sera prêchée dans tous les pays du monde. Partout il y a eu, ou il y a, ou il y aura des chrétiens unis de communion avec l'évêque de Rome, comme avec le chef visible de l'Église, et le centre de l'unité. Cette société a toujours été la plus étendue, et elle le sera toujours, soit pour les temps, soit pour les lieux ; ce qui ne convient qu'à

elle seule. Nous savons les commencemens et les progrès de la société des Montanistes, des Manichéens, des Ariens, des Donatistes, des Nestoriens, des Eutychiens, des Luthériens, des Calvinistes, etc., il n'y en a aucune à qui on n'ait pu dire « vous n'étiez pas hier », mot par lequel seul Tertullien (*Contr. prax.*, c. 2; et de *Præscript.*, c. 33) soutient avec raison qu'on peut réfuter invinciblement, sans entrer dans la discussion des dogmes, toutes les sociétés séparées de la société romaine. Toutes ces sociétés ont leur origine particulière et connue; elles n'ont jamais été universellement étendues; la plupart ne subsistent plus, les autres se combattent et s'entre-détruisent. La seule société romaine mérite donc le titre d'universelle, ou de catholique; on lui a toujours donné ce nom, et on le lui donne encore, tandis qu'on a toujours appelé et qu'on appelle encore les autres sectes du nom de leurs auteurs, ou de leurs erreurs; les Ariens, d'Arius; les Luthériens, de Luther, etc.

#### *Apostolicité de l'Église.*

On appelle Église apostolique, celle qui a été fondée par les apôtres, qui est gouvernée par leurs successeurs, qui croit et enseigne tout ce qu'ils ont cru et enseigné; et cela ne convient qu'à la seule Église romaine.

1°. Elle a été fondée par les apôtres, puisqu'elle est la même que celle des cinq premiers siècles,

qui est de fondation apostolique, de l'aveu même des protestans qui ne peuvent apporter aucune preuve solide, que l'Église d'aujourd'hui ne soit pas la même que celle des cinq premiers siècles, tout changement à cet égard étant absolument impossible, loin d'avoir le moindre fondement, comme nous le ferons voir en parlant de l'indéfectibilité de l'Église.

2°. L'Église romaine est gouvernée par les successeurs des apôtres; savoir, le pape et les évêques qui ont reçu l'ordination, l'autorité et la mission d'autres évêques, lesquels, en remontant de siècle en siècle par une succession non interrompue, avaient été ordonnés par les apôtres, et reçu d'eux l'autorité et la mission.

3°. L'Église romaine croit et enseigne tout ce que les apôtres ont cru et enseigné. On peut se convaincre de cette conformité, en comparant la doctrine de l'Église d'aujourd'hui avec celle des cinq premiers siècles, et les hérétiques mêmes sont contraints d'avouer qu'ils s'écarteraient de cette ancienne doctrine dans les points qu'ils combattent en nous, et qui nous sont communs avec les anciens. (L. 3, *Instit.*, c. 4, n. 38; et c. 5, n. 10.) C'est ainsi que Calvin, lorsqu'il s'agit de la satisfaction et de la prière pour les morts, soutient hardiment que les anciens se sont trompés. Il parle de même touchant le célibat des prêtres, la pénitence publique, le jeûne du

carême, etc. L'Église romaine est donc apostolique dans tous les sens, et cette prérogative ne convient, ni à la société des protestans, ni à aucune autre.

Les protestans, ni les autres hérétiques n'ont point les apôtres pour fondateurs, mais les hérésiarques dont ils suivent les erreurs. Ils n'ont point non plus, ni la succession, ni la mission, ni l'autorité apostolique. Ils n'ont point la succession apostolique, car leurs pasteurs n'ont pas été ordonnés par d'autres pasteurs, lesquels, en remontant de siècle en siècle, puissent faire voir que leur ordination vient des apôtres, comme les calvinistes le reconnaissent eux-mêmes dans leur confession de foi (*art. 31*) où ils déclarent que l'état de l'Église ayant été interrompu, il a été nécessaire que Dieu suscitât extraordinairement des pasteurs pour la relever; et quand il se trouverait quelques évêques dans l'Église anglicane qui auraient cette succession, ils n'auraient, ni la mission ordinaire, puisque l'Église les excommunie, loin de les envoyer travailler au saint ministère, ni la mission extraordinaire et immédiate de Dieu, puisqu'une telle mission ne peut se prouver que par la voie des miracles, et que les sectaires n'en peuvent produire aucun; ni l'autorité, puisque l'Église les prive de toute juridiction, et de tout exercice de leurs Ordres qu'ils ne peuvent transmettre à d'autres sans sacrilège.

## § VII.

*Des Propriétés de l'Église.*

Nous entendons, par les propriétés de l'Église, sa visibilité et sa perpétuité, ou son indéfectibilité.

*Visibilité de l'Église.*

Les luthériens et les calvinistes ont varié touchant la visibilité de l'Église. (Bossuet, *Variat.*, lib. 15.) Après lui avoir assuré d'abord une visibilité fixe et permanente, ils ont dit ensuite qu'elle pouvait être quelquefois invisible et presque éteinte. Les catholiques prétendent non-seulement que l'Église doit être visible, mais encore qu'elle doit jeter un si grand éclat, qu'elle puisse être connue de tout le monde. Isaïe et Daniel (*cap. 2, v. 2; cap. 2, v. 35*), en parlent comme d'une montagne immense qui doit remplir la terre, et à laquelle tous les peuples doivent accourir.

Jésus-Christ la compare à une ville bâtie sur une montagne qu'on ne peut cacher. (*Matt.*, c. 5, v. 14.)

Origène assure que l'Église brille depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. *Ecclesia plena est fulgore ab oriente usque ad occidentem.* (Hom., 30, in *Matt.*) Saint Cyprien parle de même dans son traité de l'unité de l'Église; et saint Augustin ne cesse de répéter la même chose dans ses écrits contre les Donatistes qui prétendaient que l'E-



glise n'était connue qu'en Afrique. (Aug., tr. 1, in *ep. Joan.*, n. 13, lib. 2, *contr. Litt. Petil.*, c. 104.) En effet, si l'Eglise est invisible, comment sera-t-elle la colonne et la base de la vérité? De quelle sorte pourra-t-on la connaître et entrer dans son sein, hors lequel il n'y a point de salut?

## OBJECTION.

Il serait inutile d'objecter que l'Ecriture parle souvent de l'Eglise comme d'une chose mystique et spirituelle; comme d'un objet de foi, et par conséquent invisible. (*Joan.*, 4, 23. *Hebr.* 12, 18 et 22. 1. *Petr.*, 2, 5.)

## RÉPONSE.

Il y a dans l'Eglise deux parties, l'intérieure et l'extérieure. L'intérieure qui consiste dans la grace, la foi, l'espérance, la charité, et les autres dons de l'Esprit-Saint, est spirituelle et invisible en elle-même, et ne se connaît que par ses effets, semblable à l'âme humaine qui, spirituelle et invisible de sa nature, ne se produit que par ses opérations. La partie extérieure de l'Eglise qui consiste dans la société des fidèles unis ensemble par la profession de la même foi, la participation des mêmes sacrements, l'obéissance aux mêmes pasteurs, cette partie de l'Eglise est visible, elle est frappante, et jamais les ténèbres de l'erreur n'ont pu l'obscurcir, ni l'éteindre. Cet éclat n'empêche cependant pas que l'Eglise ne

soit un objet de foi à quelques égards. Si l'extérieur frappe les yeux, l'intérieur exerce la foi. On voit les catholiques répandus dans tout le monde, et l'on croit que cette société de fidèles est la véritable Eglise, de même qu'en voyant le rit extérieur du baptême, on croit que c'est un vrai sacrement. La véritable Eglise est donc nécessairement visible; elle a même un éclat supérieur, constant, général, qui la distingue dans tous les temps et dans tous les lieux, de toutes les autres sociétés; et ce glorieux privilège n'appartient qu'à l'Eglise romaine exclusivement à toute autre. On l'a toujours aisément reconnue partout et entre toutes les autres, surtout par l'éminence de son chef le pontife romain, par le nombre et la majesté de ses conciles, par son autorité souveraine à proscrire toutes les erreurs. Il n'en est pas ainsi des autres sociétés. Où étaient-elles avant la naissance de leurs auteurs? Où était la secte des protestans avant Luther et Calvin; dans les Pétrobusiens, les Vaudois, les Albigeois, et les autres hérétiques qui les ont précédés? Mais outre que les protestans diffèrent de ces hérétiques en un grand nombre de points, c'est que ces hérétiques eux-mêmes ont été condamnés cent fois, et n'ont jamais eu ce degré éminent de clarté qui est propre à la vraie Eglise. Les protestans se retrancheront-ils avec le ministre Claude, aux fidèles qui vivaient cachés dans le sein

de la communion romaine? Mais s'ils étaient cachés, on ne les voyait donc pas; ils ne brillaient pas de cet éclat vif, supérieur, universel qu'il n'est possible à personne de se dissimuler et qui frappe les plus aveugles? D'ailleurs, ces fidèles occultes, prédécesseurs des protestans, auraient été autant d'hypocrites, d'impies, d'idolâtres, en observant à l'extérieur une multitude de pratiques qu'ils auraient intérieurement regardées comme des usages superstitieux, impies, idolâtres. L'Eglise romaine a donc elle seule ce degré de splendeur éminent, continu, général et singulier, caractéristique de l'unique Eglise de Jésus-Christ.

*Perpétuité, ou indéfectibilité de l'Eglise.*

L'indéfectibilité de l'Eglise a deux objets, sa durée par rapport au temps, et sa constance dans la foi par rapport aux dogmes. Nous parlerons de cette dernière espèce d'infailibilité en traitant de l'autorité de l'Eglise, et nous dirons ici, par rapport à sa durée, que la véritable Eglise est tellement indéfectible, qu'elle ne peut manquer, qu'elle n'a jamais manqué, et qu'elle ne manquera jamais.

Cette importante prérogative est fondée principalement sur les promesses de Jésus-Christ. « Tu es Pierre, dit-il au prince » des apôtres, et sur cette pierre » je bâtirai mon Eglise, et les » portes de l'enfer ne prévau-

» dront point contre elle. (*Matt.*, » 16, 18.)

« Toute puissance, dit encore » Jésus-Christ, m'a été donnée » dans le ciel et sur la terre. Al- » lez, enseignez toutes les na- » tions, et baptisez-les au nom » du Père et du Fils et du Saint- » Esprit. Et voilà que je suis » avec vous tous les jours jus- » qu'à la consommation des siè- » cles. » (*Matt.*, 28, 19, 20.)

Ces promesses sont claires et décisives; elles forment une preuve démonstrative et toujours subsistante de la perpétuité de l'Eglise dans tous les temps. On y voit premièrement que les portes de l'enfer, c'est-à-dire les *puissances infernales, les démons et leurs suppôts*, ne pourront jamais renverser l'Eglise avec tous leurs efforts et toutes leurs machinations profondes. On y voit en second lieu que Jésus-Christ sera avec l'Eglise enseignante pour la soutenir et la protéger jusqu'à la consommation des siècles, et qu'il y sera tous les jours, sans aucune interruption; en sorte qu'il n'y aura point de jour, point de moment où il ne soit vrait de dire qu'il est avec elle jusqu'à la fin du monde.

OBJECTIONS.

Qu'on ne dise donc point que l'Eglise a manqué autrefois du temps d'Adam, de Noé, de Moïse, des Juges, etc. Qu'on n'allègue point non plus ces paroles de Jésus-Christ, au ch. 18, v. 8 de saint Luc. « Pensez-vous que

» lorsque le Fils de l'homme  
 » viendra, il trouve encore de  
 » la foi sur la terre? » ni ces au-  
 » tres de saint Paul dans sa seconde  
 » épître au Thessaloniens, ch. 2,  
 » v. 38 : « Que personne ne vous sé-  
 » duise, car il ne viendra point  
 » (Jésus-Christ à la fin du monde)  
 » que la révolte et l'apostasie ne  
 » soient arrivées auparavant, et  
 » qu'on n'ait vu paraître cet  
 » homme de péché qui doit pé-  
 » nir misérablement. »

## RÉPONSES.

Les exemples vrais, ou faux, de la défection de l'Eglise de l'ancien Testament, ne nous regardent point, parce que nous ne parlons ici que de l'Eglise chrétienne, à qui le Sauveur a promis l'infailibilité; et pour les paroles de Jésus-Christ et de saint Paul, elles n'annoncent aucunement une défection générale de l'Eglise à la fin du monde, mais un grand refroidissement de foi, et plusieurs apostasies particulières qui auront enlevé à l'Eglise une grande partie de son domaine; ce qui serait vérifié à la lettre dès maintenant, si Jésus-Christ venait pour juger le monde, sans diminution de l'état présent de l'Eglise, puisque nous voyons la foi presque généralement refroidie parmi les catholiques mêmes, et totalement éteinte dans plusieurs contrées de l'univers.

## § VIII.

*De l'autorité de l'Eglise.*

Il se présente ici plusieurs questions importantes à discuter

sur l'autorité de l'Eglise. Il s'agit de savoir, 1° s'il y a dans l'Eglise un juge souverain pour décider les difficultés qui s'élèvent touchant la foi, ou les mœurs, et quel est ce juge; 2° comment l'Eglise exerce ce pouvoir décisif; 3° si elle peut errer en décidant; 4° si le plus grand nombre d'évêques unis au pape peuvent errer, et s'ils ont erré en effet; 5° quelle unanimité de suffrages est nécessaire dans les évêques pour former un jugement irréformable; 6° quelle espèce de gouvernement Jésus-Christ a établi dans son Eglise.

*Du juge souverain des difficultés qui naissent touchant la religion dans l'Eglise.*

Il y a dans l'Eglise un juge souverain des difficultés qui regardent la religion, et ce juge suprême n'est autre que l'Eglise elle-même, c'est-à-dire le pape joint aux évêques assemblés, ou dispersés.

1°. Il y a dans l'Eglise un juge suprême et infailible pour terminer les difficultés qui regardent la religion. Sans cela, il n'y aurait rien de fixe en matière de foi; chacun pourrait abonder dans son sens et se faire une religion à son gré; les disputes seraient interminables et éternelles; on ne verrait partout qu'un chaos affreux; et au lieu d'une république sage, policée, propre à nous instruire, à fixer nos doutes et à nous garder sûrement dans les routes de la vérité, Jésus-Christ n'aurait enfanté

qu'un monstre inutile, ou dangereux, en donnant son Église.

2°. Le juge suprême touchant la religion, n'est ni l'Écriture seule, ni l'esprit particulier, ni le prince séculier, comme le veulent les sectaires, c'est l'Église elle-même.

Ce n'est point l'Écriture seule, parce qu'elle est par elle-même une loi muette et morte qui ne peut s'expliquer elle-même; une loi obscure, profonde et très-difficile à entendre, qui peut souffrir différens sens, et qui en souffre en effet, comme le prouvent tant de commentaires; et de commentateurs; une loi insuffisante pour décider tous les articles de foi, puisque nous en tenons plusieurs, tels que la validité du baptême donné par les hérétiques, qui ne sont point dans l'Écriture, et que nous ne savons que par tradition. L'Écriture-Sainte est donc la règle, mais non pas le juge de notre foi, parce que l'office du juge est de prononcer clairement et définitivement, et que l'Écriture par elle-même ne prononce point de la sorte, chacun la tirant de son côté et prétendant l'avoir pour soi. Ceci ne regarde que le sens de l'Écriture; et quelle foule de difficultés n'y a-t-il point sur le texte même? Ce texte que nous lisons, et que nous appelons Écriture, est-il en effet la pure parole de Dieu? N'a-t-il point été corrompu par la malice des juifs, ou des hérétiques? les versions en sont-elles fidèles? Quels en sont les livres canoniques?

ques? L'Écriture ne décide point ces difficultés, mais l'Église seulement.

L'esprit particulier que les novateurs osent proposer comme juge en matière de religion, est une chimère ridicule et monstrueuse qui ouvre la porte à la discorde, à la confusion, au fanatisme, à toutes les sectes les plus extravagantes et les plus impies, et sans aucune ressource, puisque les auteurs de ces sectes, quelque affreuses qu'on les suppose, se croiront inspirés sur le sens de l'Écriture, sans qu'on puisse les faire revenir de leur obstination.

Les princes séculiers sont les protecteurs de la religion; ils n'en sont, ni les arbitres, ni les juges. Si quelquefois ils ont assisté aux conciles, ou s'ils y ont envoyé des ministres, ç'a toujours été pour en bannir le tumulte, y faire observer le bon ordre, assurer la liberté des évêques, et jamais pour décider.

C'est l'Église seule, c'est-à-dire le pape, joint au plus grand nombre des évêques assemblés, ou dispersés, c'est cette Église qui a seule le droit de terminer, par un jugement souverain, infailible et irréformable, les disputes de religion, parce que c'est à elle seule que Jésus-Christ a promis son assistance perpétuelle et persévérante jusqu'à la consommation des siècles, pour instruire et enseigner toutes les nations.

#### OBJECTION I.

L'Écriture-Sainte déclare eu

plusieurs endroits que les chrétiens sont instruits par l'onction divine, intérieure et immédiate, et qu'ils n'ont point d'autre maître que Dieu. « Tous vos enfans » seront instruits par le Seigneur. » (*Isaïe*, 54 13.) « Ils » seront tous enseignés de Dieu. » (*Joan.* 6, v. 45.) « L'onction que » vous avez reçue du Fils de Dieu » demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne » vous enseigne; mais cette onction vous enseigne toutes choses. » (*1. Joan.*, 2, 27.)

## RÉPONSE.

Ces passages prouvent deux choses qui n'excluent en aucune sorte la nécessité du ministère public de l'Église enseignante. La première, que Dieu nous a parlé immédiatement par lui-même en se faisant homme, au lieu qu'il parlait aux anciens par ses prophètes. La seconde, que Dieu nous instruit en éclairant nos esprits et en touchant nos cœurs par l'onction intérieure de sa grace, sans laquelle les prédicateurs frappent vainement les oreilles du corps. Mais, et ces paroles immédiates de l'Homme-Dieu lorsqu'il était dans le monde, et cette onction intérieure nécessaire aux fruits de la prédication extérieure, n'empêchent pas qu'il ne soit besoin d'une règle vivante, publique et toujours subsistante, que Jésus-Christ nous a donnée dans l'Église qui baptisera, qui instruira, qui décidera d'une manière infaillible jusqu'à la consumma-

tion des siècles, selon la promesse de Jésus-Christ même. (*S. Augustin, Tract.* 3, *in Epist. S. Joan.*, n. 13; tom. 3, part. 2, pag. 849.)

## OBJECTION II.

L'Écriture-Sainte nous renvoie souvent à elle-même pour savoir ce que nous devons croire et faire en matière de religion. « Lisez avec soin les Écritures, » dit Jésus-Christ, puisque vous » croyez y trouver la vie éternelle; et ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » (*Joan.*, 5, 39.)

## RÉPONSE.

Les mêmes Écritures qui nous renvoient à elles-mêmes pour nous instruire, nous renvoient aussi à l'Église pour l'écouter et lui obéir, sous peine de passer pour des païens et des publicains. L'étude de l'Écriture qui est très-utile lorsqu'elle est faite avec les conditions requises, dont une des principales est l'humilité, n'empêche donc pas la nécessité de recourir à l'Église comme à l'interprète légitime et publique des Écritures.

## OBJECTION III.

Si l'Église jugeait du sens de l'Écriture, elle lui serait supérieure, et elle y ajouterait : ce qui est défendu. (*Apoc.*, 22, 18, 19.)

## RÉPONSE.

Lorsque l'Église juge du sens de l'Écriture, elle n'exerce sur elle aucune autorité; elle n'y ajoute et n'en diminue rien de plus; elle ne fait que l'expli-

quier selon son véritable sens. Elle n'en est donc que l'interprète, par la commission qu'elle en a reçue de Dieu même.

*De la manière de décider de l'Église.*

L'Église décide tantôt par les papes, quelquefois par les évêques assemblés en concile, et d'autres fois par les évêques dispersés, soit qu'ils acceptent expressément, ou tacitement, la décision.

L'Église décide par les papes, lorsqu'étant consultés, comme il arrive souvent, ou que prenant connaissance par eux-mêmes des difficultés naissantes sur la religion, en qualité de souverains pasteurs, ils prononcent avec les conditions requises sur ces difficultés dans des bulles qui, étant reçues par le plus grand nombre des évêques, forment des jugemens irréformables. C'est ainsi que décida le pape Victor touchant la Pâque; le pape Étienne touchant le baptême donné par les hérétiques; le pape Denis dans la cause de Denis d'Alexandrie; le pape Melchiade touchant les Donatistes; le pape Damase touchant Macédonius; le pape Sirice touchant Jovinien, etc.

L'Église décide par les évêques assemblés en concile, ou dispersés indifféremment; et saint Augustin, lib. 4, *ad Bonif.*, c. ult., tom. 10, pag. 592, nous assure qu'il y a eu beaucoup plus d'hérétiques condamnés sans concile, que dans les conciles. Ménéandre,

successeur de Simon le magicien, Ébion, Cérinthe, Nicolas, chef des Nicolaites, Saturnin, Basilide, Carpocrate, Valentin, Cerdon, Marcion et plusieurs autres ont été condamnés sans aucun concile. (Eusèbe, *Hist. ecclés.* lib. 3, c. 26, 27, 28, 29; et lib. 4, c. 7, 11, 29.)

Les évêques assemblés, ou dispersés, ayant condamné une erreur, envoient la condamnation aux autres évêques; et lorsque le plus grand nombre a accédé à cette condamnation, soit expressément et par une approbation positive, soit tacitement par une non-réclamation, la sentence devient une loi générale qui oblige tous les fidèles; parce qu'en vertu des promesses d'infailibilité faites à l'Église par Jésus-Christ, il n'est pas possible que le plus grand nombre des évêques approuvent l'erreur même par leur silence, puisqu'autrement l'Église serait censée y souscrire, au moins tacitement, et par conséquent ne serait plus infailible.

Les marques qui font connaître qu'une décision des évêques dispersés est devenue infailible, c'est 1<sup>o</sup> lorsqu'il s'est écoulé assez de temps pour qu'elle soit parvenue à la connaissance du plus grand nombre; 2<sup>o</sup> lorsque cette décision regarde la foi, ou les mœurs, et qu'on la propose à tous les fidèles comme une loi qui les oblige, d'où vient que les décrets des papes qui ne regardent que des affaires particulières, ou qui ne renferment que

leurs sentimens particuliers, ou qui ne sont point proposés à tous les fidèles, ne tirent aucun avantage du silence des évêques ; 3° lorsque la décision a été discutée et approuvée positivement par les évêques des lieux où les disputes se sont élevées, et qu'elle n'a point été contredite par les évêques des autres pays, en sorte que le nombre des contradicteurs surpasse celui des approbateurs. Dans un partage presque égal d'évêques, il faudrait s'en tenir à ceux qui suivraient le pape qui est le centre de l'unité ecclésiastique.

## OBJECTION I.

Le silence des évêques touchant une décision peut avoir son principe dans une multitude de raisons bien différentes de l'approbation. La crainte, l'espérance, l'avarice, l'ambition, un respect outré pour le pape, la fausse persuasion de son infailibilité, ces motifs, et d'autres semblables, peuvent imposer silence aux évêques particuliers.

## RÉPONSE.

C'est un crime d'attribuer gratuitement aux évêques cette façon basse de penser et de se conduire, surtout lorsqu'il s'agit de décider en fait de religion, mais quelques motifs qu'on veuille leur prêter, une chose est infailible, c'est que Dieu ne permettra jamais que l'Eglise enseignante qui consiste dans le plus grand nombre des évêques, approuve l'erreur en quelque ma-

nière que ce soit, même par son simple silence, parce qu'autrement les portes de l'enfer prévaudraient contre elle, et que Jésus-Christ l'abandonnerait, malgré la promesse authentique qu'il lui a faite du contraire. D'ailleurs, les évêques assemblés ne sont pas moins susceptibles de ces méchans motifs que quand ils sont dispersés ; et en les leur attribuant comme l'ame de leur conduite, il ne faudrait compter leurs suffrages, ni dehors, ni dans le concile.

## OBJECTION II.

La discussion des matières qui est une condition nécessaire pour que l'Esprit-Saint préside aux délibérations des évêques, n'a pas lieu lorsqu'ils sont dispersés.

## RÉPONSE.

Un évêque particulier, aidé de son clergé, peut discuter suffisamment pour voir si une bulle, ou une autre pièce qu'on lui envoie, ne renferme rien de contraire à la foi, ou aux bonnes mœurs ; et quand quelques évêques particuliers se tromperaient dans cette discussion, le plus grand nombre ne s'y trompera jamais : la parole de Dieu y est formelle.

## OBJECTION III.

Si le consentement tacite des évêques suffisait pour autoriser une décision, il faudrait dire que les évêques de France auraient reçu la bulle de Boniface VIII qui commence, *Unam sanctam* ; celle de Grégoire XIII,

*In cæna Domini*, et plusieurs autres semblent puisqu'ils n'ont point réclamé contre.

#### RÉPONSE.

Les bulles de cette espèce ne proposent rien à croire à tous les fidèles ; elles ne renferment que des faits et des prétentions particulières de quelques papes. Les évêques ont réclamé positivement contre plusieurs, telle que celle de Boniface VIII, et la non-acceptation des autres est une réclamation suffisante.

#### *De l'infailibilité de l'Eglise dans ses décisions.*

L'on distingue ici deux sortes d'infailibilité, la passive et l'active.

L'infailibilité passive consiste en ce que toute la société des fidèles ne peut jamais recevoir l'erreur. L'infailibilité active consiste en ce que le plus grand nombre des évêques unis au pape, ne peut proposer l'erreur.

Les protestans admettent cette première sorte d'infailibilité, et s'élèvent contre la seconde, prétendant que l'Eglise, soit dispersée, soit assemblée dans les conciles-généraux, ne peut décider infailiblement en matière de foi ou de mœurs.

L'infailibilité active de l'Eglise, soit assemblée, soit dispersée, est une suite nécessaire des promesses de Jésus-Christ, puisque si on la supposait capable d'errer dans quelque circonstance de temps ou d'état que ce puisse être, dès lors elle ne

serait plus cette base, cette colonne, cette règle toujours subsistante de la vérité ; les portes de l'enfer prévaudraient contre elle, et Jésus-Christ l'aurait abandonnée. Et comment les Conciles œcuméniques qui ne sont infailibles que parce qu'ils représentent l'Eglise universelle, jouiraient-ils de ce privilège, si l'Eglise qu'ils représentent, et dont ils sont l'image et comme l'abrégé, ne l'avait point elle-même ? Aussi les saints Pères, lorsqu'ils parlent de la règle fixe et constante de la foi, proposent-ils l'Eglise dispersée par toute la terre. (On peut voir saint Irénée, lib. 3, *Advers. hæres.*, cap. 2. Tertullien, *de Præsc.* cap. 29. Saint Cyprien, *epist. ad Pupinianum*. Saint Jérôme, *Dialog. contr. Lucifer*. Saint Augustin, lib. de *Hæres.* et lib. 7, de *Baptism.*, cap. 53, et lib. de *Utilitate credendi*, cap. 15, etc.)

#### PROPOSITION I.

1. Les conciles, même généraux, se contredisent en matière de foi. Celui de Jérusalem exempte les païens convertis des observances légales, et les oblige cependant à s'abstenir du sang des animaux et des viandes suffoquées.

2. Le terme de *consubstantiel*, si propre à marquer l'égalité du Fils avec le Père, a été consacré par le concile de Nicée, et rejeté par ceux d'Antioche, de l'an 272 et 341 ; par celui de Sirmic, de l'an 351 ; par celui de Rimini,



de l'an 359; par celui de Constantinople de l'an 360.

3. Le concile d'Ephèse, de l'an 449, approuva la doctrine d'Eutyches qui fut condamnée par le concile de Chalcedoine, de l'an 454.

4. Le concile général de Nicée condamne les chrétiens qui portent les armes, et les oblige de quitter cette profession, que l'Evangile permet. ( *Can. 12.* )

5. Le cinquième concile-général qui est le second de Constantinople, de l'an 553, au sujet des trois Chapitres, a été rejeté par plusieurs Eglises d'Occident, et, entre autres, par l'Eglise de France, sans que ces Eglises aient été tenues pour hérétiques.

6. Deux conciles de Constantinople, l'un de l'an 739, l'autre de l'an 755, condamnèrent le culte des images qui fut néanmoins approuvé par le second concile de Nicée, et non sans erreur; puisque ce concile décerne le même culte aux images et à la Trinité, et préfère la vertu des images à celle de l'Evangile; d'où vient que ce concile fut rejeté par celui de Francfort, en 794.

7. Le concile appelé *in Trullo*, ou *Quinisextum*, tenu dans le palais de l'Empereur à Constantinople, en 692, fit plusieurs canons que l'Eglise romaine condamna.

8. Le premier concile de Lyon, tenu l'an 1245, a erré même quant au dogme, en s'attribuant le droit de déposer l'empereur Frédéric II.

9. Le concile de Constance, en 1414, et celui de Bâle, en 1431, ont défini la supériorité du Concile général sur le pape; et cette décision, que tous les Italiens combattent, a été rejetée par le concile de Florence, sous Eugène IV, et par celui de Latran, sous Léon X.

10. Le concile de Trente n'est reçu, ni en Orient, ni en plusieurs Eglises d'Occident. Il n'a pas même été publié en France. Hé comment accorder ceci avec l'idée d'infailibilité qu'on attribue aux conciles-généraux?

#### RÉPONSE.

1. Les conciles généraux ne peuvent se contredire en matière de foi, et celui de Jérusalem ne s'est pas contredit lui-même, en exemptant, d'une part, les païens convertis des observances légales, et en les obligeant, de l'autre, à s'abstenir du sang des animaux et des viandes suffoquées. La raison est que l'usage du sang et des viandes suffoquées était regardé, dans ces temps-là, comme une marque de paganisme, parce que les Gentils en usaient non-seulement pour se nourrir, mais encore par un principe de religion, comme on le voit par le second livre de l'abstinence de Porphyre, § 42, et par l'Apologétique de Tertullicien, chap. 22. Il était donc nécessaire que les apôtres défendissent cet usage aux Gentils nouvellement convertis, afin d'écarter d'eux tout soupçon d'idolâtrie, et de les réunir

aux juifs, aussi nouvellement convertis qui avaient en horreur l'usage de ces deux choses.

2. Le concile d'Antioche, de l'an 272, a rejeté le terme de *consubstantial* pris dans le sens de Paul de Samosate qui disait que le Fils était consubstantiel au Père, à la façon des substances créées, dans lesquelles il y a multiplicité de natures, et le concile de Nicée a adopté et consacré le même terme pour établir la parfaite consubstantialité du Fils avec le Père, contre Arius qui niait que le Fils fût égal en substance à son Père. (Saint Athanase, lib. de *Synod. Arim. et Seleuc.*) Les conciles de Sirmic, de Constantinople et d'Antioche, de l'an 341, étaient des conciles particuliers où les Ariens dominaient; et pour celui de Rimini, il a conservé la foi de Nicée, tant qu'il a été libre et oecuménique.

3. Le concile d'Ephèse, de l'an 449, était ce fameux concilia-bule si connu sous le nom de *brigandage d'Ephèse*.

4. Le concile de Nicée ne condamne pas la profession des armes comme mauvaise en elle-même, et ne l'interdit pas à tous les chrétiens généralement. Il condamne seulement les pécheurs pénitens qui, après avoir renoncé aux armes et à tous les offices publics, achetaient ensuite la permission de les reprendre. (M. de l'Aubespino, in *hunc can.*, tom. 2, *Concil.*, pag. 78.)

5. On peut ne point recevoir un concile oecuménique sans

être hérétique, lorsque cette résistance n'est fondée que sur un doute de fait, c'est-à-dire, lorsqu'on doute précisément si un concile est oecuménique, quoique l'on ne doute nullement qu'on ne soit obligé d'obéir à un concile oecuménique bien constaté. C'est ainsi que plusieurs Églises ont résisté long-temps au cinquième concile-général avant que son oecuménicité fût hors de tout soupçon.

6. Les deux conciles de Constantinople qui ont condamné les images sont des concilia-bules, et celui de Francfort est un concile particulier qui condamna mal à propos le septième concile-général par une erreur de fait, et sur la fausse persuasion qu'il avait accordé le culte de latrie aux images, et préféré leur vertu à celle de l'Évangile, à cause qu'un prêtre nommé Jean avait dit que les hommes étaient plus touchés des images que de la parole de Dieu, à l'occasion d'un tableau du martyr de sainte Euphémie qui faisait pleurer ceux qui le regardaient, tant il était bien représenté.

7. Le concile in *Trullo* est un concile particulier qui a été condamné par l'Église romaine. (Melchior Canus, lib. 5, de *locis Theolog.*, cap. ult., in *Respons. ad sext.*, pag. 287.)

8. La bulle de déposition contre Frédéric n ne doit pas être attribuée au concile de Lyon, mais au pape Innocent IV seulement, comme il paraît par les historiens, tels que Trithème,

Nicolas Trivet, et les autres qui ne l'attribuent qu'à lui seul; et par cette inscription de la bulle même : « Sentence portée contre » Frédéric II par le pape Innocent IV, en présence du saint Concile. »

9. Les conciles de Constance et de Bâle, que les Français tiennent pour œcuméniques, ne sont pas également reconnus pour tels par les autres nations. Il est faux que la supériorité du concile-général sur le pape ait été rejetée par le concile de Florence et par celui de Latran, tenu sous le pape Léon X. Nous ne le regardons pas en France comme œcuménique.

10. Le concile de Trente est reçu quant au dogme par toutes les Églises orthodoxes, mais non pas quant à la discipline qui varie selon les pays, sans aucun préjudice de l'infailibilité des conciles-généraux, par rapport à la foi et aux mœurs.

#### OBJECTION II.

Saint Grégoire de Nazianze, dans sa lettre à Procope, dit qu'il évite de se trouver aux conciles, parce qu'il n'en a vu aucun réussir comme il faut; et saint Augustin déclare que les conciles antérieurs peuvent être corrigés par ceux qui les suivent. (Lib. 2., de Baptis. contr. Donat.)

#### RÉPONSE.

Saint Grégoire de Nazianze ne parle que des conciles particuliers où il s'était trouvé, et qui avaient favorisé les Ariens, et non

des conciles-généraux, puisqu'il donne de grands éloges au premier de Nicée. Saint Augustin soumet les conciles antérieurs à la correction de ceux qui les suivent, quant aux faits seulement et non quant aux dogmes.

#### OBJECTION III.

Il n'y a aucune règle certaine, ni pour savoir si un concile est œcuménique, ni de qui il tient son infailibilité, si c'est de Dieu immédiatement, ou de la confirmation du pape, et de l'acceptation des autres évêques.

#### RÉPONSE.

On connaît si un concile est œcuménique, comme l'on connaît une infinité de faits historiques, qu'aucune personne sensée ne révoque en doute, quoique leur certitude ne s'élève pas au-dessus de la foi humaine. Quant à l'infailibilité des conciles-généraux, ils la tiennent immédiatement de Dieu, parce qu'ils représentent l'Église universelle. Ils n'ont donc pas besoin, absolument parlant, ni de la confirmation du pape, ni de l'acceptation des autres évêques, quoique l'une et l'autre soient nécessaires pour l'exécution des décrets du concile, et pour en constater l'œcuménicité.

*Du plus grand nombre des évêques unis au pape.*

Le plus grand nombre des évêques unis au pape ne peut errer dans ses décisions sur la foi, ni sur les mœurs, parce que

c'est ce plus grand nombre qui force cette Église toujours visible à laquelle Jésus-Christ a promis son assistance perpétuelle jusqu'à la consommation des siècles. Il n'est donc jamais arrivé et il n'arrivera jamais que cette plus grande autorité visible tombe dans l'erreur, car pour lors l'Église même manquerait, puisque la visibilité est une de ses propriétés essentielles. L'infailibilité du plus grand nombre des évêques unis au pape n'est donc pas moins certaine que l'infailibilité de l'Église, et elle a les mêmes fondemens.

## OBJECTION I.

La vérité n'est pas attachée à la multitude. « Vous ne vous laissez point emporter à la multitude pour faire le mal ; et dans le jugement, vous ne vous rendez point à l'avis du plus grand nombre pour vous détourner de la vérité. » (*Exod.*, 23, 2. )

## RÉPONSE.

La vérité n'est point attachée à la multitude, en parlant généralement et en faisant abstraction des promesses divines, mais elle est attachée à la multitude des évêques que Jésus-Christ a établis pour gouverner son Église, et auxquels il a promis l'infailibilité.

## OBJECTION II.

Saint Augustin, parlant de la dispute de saint Cyprien et de saint Étienne, suppose que, dans les questions obscures et diffi-

les, le plus petit nombre peut tenir pour la vérité. (*L. de Unic. Baptis.*, cap. 14 ; et liv. 3, *de Bapt.*, cap. 4. )

## RÉPONSE.

Le plus petit nombre peut tenir pour la vérité dans les questions difficiles qui n'ont pas encore été décidées par l'Église.

## OBJECTION III.

Le concile de Rimini et celui de Séleucie ont erré en souscrivant à une formule de foi arienne.

## RÉPONSE.

1. Les conciles de Rimini et de Séleucie, tenus l'an 359, n'ont point erré dans la foi en souscrivant à la formule qui leur fut présentée par les Ariens, parce que cette formule ne présentait rien que de catholique, selon les termes dans lesquels elle était conçue, et qu'aussitôt que les Pères s'aperçurent de la fraude, ils se récrièrent tous contre la souscription qui leur avait été surprise, comme l'attestent saint Athanase, saint Hilaire, saint Jérôme, dans son Dialogue contre les Lucifériens, et beaucoup d'autres Pères.

2. Quand les conciles de Rimini et de Séleucie seraient tombés dans l'arianisme, il ne s'en suivrait nullement que le plus grand nombre des évêques unis au pape aurait embrassé l'erreur, tant parce que le pape Libère qui avait condamné saint Athanase et souscrit à la première

formule de Sirmic en 357, s'était relevé avec avantage, et soutenait fortement la foi de Nicée en 359, époque des conciles de Rimini et de Séleucie, que parce que le nombre des évêques attachés à la doctrine catholique et répandus par toute l'Eglise, surpassait de beaucoup celui des Pères assemblés à Rimini et à Séleucie. Il y avait à Rimini un peu plus de quatre cents évêques, et environ cent cinquante à Séleucie; mais il y en avait bien davantage dans le reste de l'Eglise. Saint Augustin en compte plusieurs milliers. (*Contr. Crescon.*; liv. 3, cap. 3, et *ep.* 162 et 164.) Saint Dalmace parlant à l'empereur Théodose II, contre Nestorius, fait monter le nombre des évêques qui vivaient pour lors en 431, à six mille. D'autres le portent bien plus haut, fondés sur ce que c'était l'usage autrefois de consacrer des évêques pour les plus petites villes, et même pour les villages; usage qui fut abrogé, selon M. de Fleury, au concile de Sardique, en 347, onze ans avant le concile de Rimini. (*Hist. eccl.* tom. 3, liv. 12, pag. 326.) Le même historien dit qu'en 1145, pendant que le pape Eugène était à Viterbe (t. 14, liv. 69, pag. 573), il lui vint des députés des évêques d'Arménie et de leur catholique, ou patriarche qui avait, selon eux, plus de mille évêques sous sa juridiction. Mais en réduisant à trois mille tous les évêques catholiques qui vivaient du temps des conciles

de Rimini et de Séleucie, et en supposant que les cinq cent cinquante, ou soixante évêques de ces deux conciles étaient tous ariens, il se trouvera que le nombre des catholiques qui avaient le pape Libère à leur tête l'emportera de plus des trois quarts sur celui des hérétiques.

## OBJECTION IV.

Saint Grégoire de Nazianze assure que tous les évêques, à l'exception d'un petit nombre, tombèrent dans l'hérésie arienne du temps des conciles de Rimini et de Séleucie. (*Orat.*, 21, t. 1, pag. 387.) Saint Hilaire parle de même (*lib. de Synod.*, n. 63) aussi bien que Vincent de Lérins (*Commonitor.*, cap. 6); et Théodoret, liv. 2, *Hist.*, cap. 21.

## RÉPONSE.

1. Saint Grégoire de Nazianze et les autres écrivains qui nous représentent la multitude des évêques comme coupable de l'hérésie arienne, ne parlent que des évêques d'Orient et même d'une petite partie de l'Orient; savoir, de dix provinces d'Asie cruellement tourmentées par un certain Georges de Cappadoce, évêque arien, intrus sur le siège d'Alexandrie. C'est ainsi que répond saint Augustin (*ep.* 93, *alias* 84, tome 2, pag. 246) à Vincent, Donatiste qui lui faisait cette objection.

2. Les écrivains parlent souvent, en orateurs et par hyperbole, du nombre des évêques sé-

duits par les artifices des Ariens , ou abattus par leurs vexations.

3. Tous les évêques qui condamnaient saint Athanase, et qui souscrivaient les formules de Sirmic, de Rimini, de Constantinople, en 360, n'étaient pas des hérétiques. Des Saints du premier ordre, tels que saint Eusèbe de Verceil, saint Denis, évêque de Milan, le pape saint Damase, regardaient la condamnation de saint Athanase comme étrangère à la foi, parce qu'il n'avait point été condamné pour son attachement au symbole de Nicée, mais pour des crimes qui, quoique faux, formaient un préjugé d'autant plus fort contre son innocence, que tous les pères du concile de Tyr qui l'avaient déposé affectaient de paraître catholiques. Pour ce qui est de formules de Sirmic, de Rimini et de Constantinople, on pouvait très-bien les souscrire, et plusieurs évêques les souscrivirent sans perdre la foi, parce qu'ils ne les souscrivaient que selon le sens catholique qu'elles présentaient, et non selon le sens hérétique caché sous l'écorce des paroles orthodoxes en apparence. « Les expressions artificieuses des Ariens, » dit M. de Fleury, *Hist. ecclésiast.*, tom. 4, liv. 16, pag 145), d'après saint Hilaire, « empêchaient le » peuple catholique de périr » sous leur conduite, parce qu'il » jugeait de la foi de ces faux » docteurs par leurs paroles. » Le même historien, tom. 3, l. 14, pag. 544; tom. 4, liv. 16, p. 180,

dit que saint Grégoire de Nazianze assurait que *presque tous les évêques signèrent sans être persuadés de l'erreur, et que la créance de son père qui avait souscrit la formule de Rimini avait toujours été pure.*

#### OBJECTION V.

Socrate et Sozomène racontent qu'après le concile de Rimini, l'empereur Constance en envoya la formule de tous côtés pour la faire souscrire par les évêques.

#### RÉPONSE.

Si l'empereur Constance envoya de toute part la formule de Rimini pour la faire souscrire par les évêques, il fut trompé dans ses injustes prétentions; car, 1° le pape Libère, non plus qu'un grand nombre d'évêques italiens ne la souscrivirent pas. 2° Les trois cents évêques catholiques qui l'avaient souscrite à Rimini, et qui s'étaient relevés aussitôt, ne la souscrivirent pas non plus une seconde fois, en vertu des ordres de Constance, donnés en 360. (Fleury, *Hist. eccl.*, tom. 3, pag. 546; *ibid.*, pag. 431; tom. 4, pag. 242.) 3° Plusieurs évêques d'Espagne se firent chasser de leurs sièges plutôt que de la souscrire. 4° Plus de quarante-six évêques d'Égypte et de Lybie, chassés par les Ariens en 356 pour la cause de saint Athanase, ne signèrent point non plus cette formule. 5° Les évêques des Goths ne la signèrent point non plus, puis-

que l'arianisme ne pénétra chez eux qu'en 377, par le moyen de l'évêque Ulfilas. 6° Les évêques orientaux relégués par le faux concile de Constantinople en 360, et qui y avaient signé la formule de Rimini, révoquèrent en chemin leur souscription et se déclarèrent pour la foi catholique. 7° Suivant le témoignage de saint Ascole, évêque de Thessalonique, l'arianisme n'avait point encore pénétré en 379 dans l'Illyrie orientale qui comprenait dix provinces, et entre autres la Grèce où il y avait une infinité d'évêques qui par conséquent ne signèrent point la formule de Rimini. (Ibid., p. 392.) 8° Cette formule ne fut point souscrite non plus par plusieurs évêques d'Orient, ou qu'on négligea à cause de leur obscurité, ou qu'on exila à cause de leur courage, ou enfin qu'on laissa paisibles dans leurs sièges malgré leur résistance. (Ibid., tom. 3, pag. 544.) 9° Les évêques des Gaules ne signèrent point encore, comme il paraît par le concile qu'ils tinrent à Paris en 360, dans lequel ils excommunièrent Saturnin, le seul évêque gaulois qui tint pour l'arianisme. (Ibid., pag. 553.) 10° Les évêques de la grande Arménie, de la Perse, des Indes, de tous les pays non sujets de l'Empire romain, ne souscrivirent pas non plus; et en les joignant à cette multitude d'évêques catholiques tant d'Orient que d'Occident, sujets de l'Empire, qui ne souscrivirent pas, il est démontré

qu'en 360 et en 361, époque critique de la séduction arienne, les évêques défenseurs de l'arianisme n'étaient qu'une poignée, en comparaison des évêques catholiques inviolablement attachés à la foi de Nicée.

Pour ce qui est de l'objection qui se tire de la lettre du pape Honorius en faveur des Monothélites, voyez Honorius.

*De l'unanimité des suffrages nécessaires pour former un jugement irréformable.*

L'unanimité requise pour un jugement irréformable en matière de foi, ou de mœurs, n'est pas une unanimité absolue et physique qui consiste dans la totalité des suffrages, sans en excepter un seul, c'est une unanimité morale qui ne demande que les suffrages du plus grand nombre des évêques unis au souverain pontife. Une telle unanimité suffit parce que c'est celle du corps de l'Eglise, à qui Jésus-Christ a promis l'infaillibilité. Sans cela, on ne pourrait jamais finir les disputes, et l'Eglise aurait beaucoup moins d'avantage et d'autorité que les tribunaux séculiers où tout se termine à la pluralité des voix. Aussi est-ce par cette règle qu'elle a toujours jugé définitivement de la foi et des mœurs, sans égard pour le petit nombre des opposans. Au premier concile de Nicée il y avait dix-sept évêques opposans contre trois cent dix-huit qui ne laissèrent pas de proposer le fameux symbole de Nicée, lequel a

toujours été la règle de la foi dans toute l'Église. Au second concile œcuménique tenu à Constantinople en 381, pour terminer les disputes sur la divinité du Saint-Esprit, Eleusius de Cyzique et Marcien de Lampsaque, à la tête de trente-quatre évêques, refusèrent d'accéder à la décision du concile qui n'en passa pas moins pour règle de foi. Au troisième concile œcuménique, célébré à Ephèse en 434, contre les Nestoriens, Nestorius, patriarche de Constantinople, avec trois ou quatre évêques, et Jean, patriarche d'Antioche, avec trente-quatre évêques de son parti, réclamèrent contre le jugement du concile qui fut cependant regardé comme un oracle de l'Esprit-Saint. Dix-sept députés du patriarchat d'Alexandrie s'opposèrent, au nom de plus de cent évêques de cette Église, au jugement du quatrième concile œcuménique tenu à Chalcedoine en 451, contre l'hérésie d'Eutiches, et cependant le jugement du concile fut pour toute l'Église une définition de foi, suivant cette règle du cinquième concile général : *In Conciliis.... attendere oportet ea quæ communiter ab omnibus, vel a pluribus definiuntur*. On pourrait apporter cent exemples de cette nature, et qui prouveraient également que l'Église a regardé, dans tous les temps, l'unanimité morale des évêques comme la règle certaine de la foi orthodoxe.

*Du gouvernement institué par Jésus-Christ dans l'Église.*

On distingue trois sortes de gouvernement ; le monarchique où il n'y a qu'une seule personne qui a l'autorité suprême ; l'aristocratique où les principaux membres partagent l'autorité ; le démocratique qui attribue le commandement au peuple. Le mélange de ces trois espèces de gouvernement en forme quatre autres qu'on peut appeler mixtes ; le premier composé des trois ensemble ; le second qui renferme la monarchie et l'aristocratie ; le troisième, la monarchie et la démocratie ; le quatrième, la démocratie et l'aristocratie.

Si l'on envisage le gouvernement de l'Église du côté de Jésus-Christ, son divin fondateur, il est purement monarchique, parce que Jésus-Christ en est le seul monarque suprême. Mais si on le considère par rapport au pape, vicaire de Jésus-Christ, et aux évêques établis pour gouverner l'Église, il est partie monarchique et partie aristocratique. Il est monarchique en ce qu'il n'y a dans l'Église qu'un seul chef universel et suprême ; savoir, le pape, auquel tous les chrétiens doivent l'obéissance ; il est aristocratique en ce que le pape ne peut pas gouverner de sa seule autorité et avec un empire absolu ; mais qu'il doit régler son gouvernement sur les canons dictés par l'Esprit-Saint, et sur le conseil



des évêques qui sont juges en matière de foi, et divinement établis pour gouverner l'Église. C'est ce qui a toujours été reconnu et observé depuis les apôtres. Saint Pierre, chef de l'Église, ne décidait rien sans l'avis des autres apôtres, et, dans tous les siècles, les papes ont autorisé cette conduite par leurs paroles et par leurs exemples. (*Act.*, 1, 23; 1, 2, 11, 15, etc.) On peut voir la lettre de Jules 1<sup>er</sup>, aux Orientaux, en 336; celle de Libère à l'empereur Constance en 352; celle de Zozime aux évêques de Vienne et de Narbonne en 417; celle de Boniface 1<sup>er</sup> à Hilaire de Narbonne, en 418; celle de Célestin 1<sup>er</sup>, aux évêques d'Illyrie, en 422; celle de Léon 1<sup>er</sup> à Anatole en 452; celle de Simplicie à Acace en 467; celle de Gélase aux évêques de Dardanie, en 492; celle de saint Grégoire-le-Grand à Jean, évêque de Constance, en 604; celle de Martin 1<sup>er</sup> à Jean, évêque de Philadelphie, en 619; celle de Nicolas 1<sup>er</sup> à l'empereur Michel en 858, etc. De là cet axiome : « L'Église se gouverne par les canons, et non par un » pouvoir despotique et absolu; » maxime que tous les papes promettent avec serment d'observer le jour de leur ordination, en ces termes : *Profiteor me sancta universalis concilia usque ad unum apicem pari honore et veneratione digna habere, et quæ prædicaverunt et statuerunt, omnino sequi et prædicare; quæque condemnaverunt condemnare ore et corde... sacrosque canones*

*et sacrorum Pontificum constituta custodire.* (*Diurn. Sum. Pontif.* pag. 28 et 321.)

Il serait inutile d'objecter qu'il faut attribuer à l'Église le gouvernement le plus parfait qui est le monarchique, et que Jésus-Christ étant le seul suprême monarque de l'Église, le pape qui est son vicaire sur la terre, doit porter la même qualité et jouir des mêmes privilèges. Il ne faut attribuer à l'Église d'autre gouvernement que celui que Jésus-Christ, son fondateur, lui a donné, et il est certain qu'il ne lui a pas donné un gouvernement purement monarchique, comme il paraît par l'Écriture, la tradition et l'usage de tous les siècles. Il n'est pas moins certain que Jésus-Christ n'a point accordé au pape, son vicaire en terre, toute son autorité, son pouvoir d'excellence, son domaine absolu et illimité. Un tel domaine n'est point nécessaire, et il serait dangereux. Il suffit au bien de l'Église que Jésus-Christ ait accordé au premier chef qui la gouverne un pouvoir ministériel, joint à une prééminence d'honneur et de juridiction sur tous ses membres, sans en excepter les évêques, avec lesquels cependant il doit la gouverner, puisqu'ils sont établis pour cela, et que tel est le but de leur institution, suivant cet oracle de l'Écriture adressé aux évêques par la bouche de saint Paul : « Prenez garde à vous-mêmes » et à tout le troupeau sur lequel » le Saint-Esprit vous a établi

» évêques pour gouverner l'Église de Dieu, qu'il a acquise » par son sang. » (Act., 20, 28.)

### § IX.

#### *Des membres de l'Église.*

On demande ici quels sont les membres de l'Église, c'est-à-dire quels sont les hommes qui appartiennent à l'Église, et qu'elle regarde comme ses enfans. Cette question tombe sur les prédestinés; les justes, les hérétiques, les schismatiques, les excommuniés, les infidèles et les catéchumènes.

#### *Des Prédestinés.*

Si l'on en croit les Vicélistes, les luthériens et les calvinistes, il n'y a que les seuls prédestinés qui soient vrais membres de l'Église; cependant tous les prédestinés ne sont pas toujours dans l'Église; et il y en a d'autres qu'eux qui y sont. Tous les prédestinés ne sont pas toujours dans l'Église, puisqu'il y a beaucoup de païens, de juifs et d'hérétiques publics qui meurent après une sincère conversion, lesquels sont prédestinés par conséquent, et qui, quoique prédestinés dès avant leur conversion, n'appartenaient pas pour lors à l'Église, comme ses membres et ses enfans.

Les prédestinés ne sont pas les seuls qui appartiennent à l'Église; il y en a d'autres qu'eux. Nous avons déjà vu que l'Église est comparée dans l'Écriture à un champ qui voit croître le bon et le mauvais grain; à une aire

qui renferme la paille et le froment; à un filet où il se trouve de bons et de mauvais poissons; à un bercail où il y a des brebis et des boucs, etc. Hé, que deviendraient la visibilité et l'étendue de l'Église, si elle n'était composée que des prédestinés? Les voit-on bien clairement ces heureux prédestinés? Font-ils le plus grand nombre?

#### OBJECTION I.

L'arche de Noé qui ne renfermait que ceux qui devaient être sauvés du déluge, était la figure de l'Église.

#### RÉPONSE.

L'arche de Noé était la figure de l'Église, en ce que personne ne put être sauvé hors de l'arche comme personne ne peut être sauvé hors de l'Église, en ce que l'arche renfermait des animaux purs et impurs, comme l'Église renferme des bons et des méchants, des élus et des réprouvés.

#### OBJECTION II.

L'Église qui est l'épouse de Jésus-Christ est un jardin fermé, une fontaine scellée, un puits d'eau-vive; elle est sainte, irrépréhensible, sans tache, et sans ride. C'est l'assemblée des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel.

#### RÉPONSE.

Ces glorieux caractères conviennent parfaitement à l'Église triomphante qui règne dans le

ciel, et imparfaitement à l'Eglise militante qui combat sur la terre, tant à cause de sa doctrine, que par rapport à la plus noble partie de ses membres qui sont les élus.

#### *Des Justes et des Parfaits.*

Les Novatiens et les Donatistes, suivis par les luthériens de la confession d'Augsbourg, n'admettaient dans l'Eglise que les justes doués de la grace sanctifiante, et ils en excluaient les pécheurs, au moins ceux qui étaient publics et coupables de grands crimes. Les Pélagiens en excluaient les justes même imparfaits et sujets aux moindres fautes.

Les catholiques prétendent avec raison que tous les pécheurs, tant qu'ils ne sont point retranchés, et qu'ils conservent la foi et l'espérance, appartiennent au corps et à l'ame de l'Eglise quoique différemment. Ils appartiennent parfaitement au corps qui consiste dans la profession extérieure de la même foi, dans la participation des mêmes sacremens, dans l'obéissance aux mêmes pasteurs légitimes, puisqu'ils ont tout cela de commun avec les justes. Ils appartiennent imparfaitement à l'ame de l'Eglise, puisque, quoiqu'ils n'aient point la charité, ils ont la foi et l'espérance qui sont partie des dons intérieurs dans lesquels consiste l'ame de l'Eglise. Ce sont donc des membres, quoiqu'imparfaits et arides de l'Eglise, de même que

les membres morts du corps humain en sont de vrais membres, tant qu'ils y demeuurent attachés. Tous les passages de l'Ecriture ou des Pères, qui nous représentent l'Eglise comme une épouse toute glorieuse, toute pure et toute sainte, ne doivent donc s'entendre que de l'Eglise triomphante; et ceux qui semblent exclure les pécheurs de l'Eglise, ne les excluent que de la plus noble et de la principale partie, c'est-à-dire de l'ame de l'Eglise, de la charité habituelle, de la grace sanctifiante. L'Eglise réunit donc dans son universalité, 1° les Saints qui règnent dans le ciel; c'est ce qu'on appelle l'Eglise triomphante, la Jérusalem céleste, la cité de Dieu, l'Eglise des prédestinés; 2° les justes qui souffrent dans le Purgatoire, c'est ce qu'on appelle l'Eglise souffrante; 3° tous les fidèles qui combattent sur la terre, justes ou pécheurs, c'est ce qu'on nomme l'Eglise militante qui est composée de plusieurs membres; et ces Eglises ne font pas trois Eglises essentiellement différentes, car il n'y en a qu'une seule; ce sont trois parties d'une même Eglise qui les renferme toutes dans son universalité, sous la dépendance d'un même chef suprême qui est Jésus-Christ.

#### *Des Hérétiques.*

Le ministre Jurieu prétend que les hérétiques, même publics, qui n'errent point dans les articles fondamentaux, ap-

partiennent à l'Eglise, et peuvent être sauvés.

Quelques catholiques croient aussi que les mêmes hérétiques publics appartiennent en quelque sorte à l'Eglise (*Alphons. à Castro*, l. 2, de *hæret. punition.*, c. 24), non qu'ils puissent être sauvés, mais en ce qu'ils conservent la baptême et quelques autres sacrements. Cette raison est trop faible pour assurer à ces sortes d'hérétiques la qualité d'enfans et de membres de l'Eglise, puisqu'en effet ils n'appartiennent, ni à son corps, ni à son ame. Ils n'appartiennent point à son corps, puisqu'ils ne professent point la même foi, qu'ils ne participent point aux mêmes sacrements, et n'obéissent pas aux mêmes pasteurs. Ils n'appartiennent point à son ame, puisqu'ils n'ont, ni la foi, ni la charité. Il n'en est pas de même en tout des hérétiques cachés; ceux-ci appartiennent au corps de l'Eglise, puisqu'ils en professent extérieurement la foi, qu'ils participent à ses sacrements, qu'ils obéissent à ses pasteurs.

Si l'on objecte l'autorité de quelques Pères et de quelques autres écrivains catholiques qui prétendent que les hérétiques, même publics, appartiennent à l'Eglise, parce qu'ils sont chrétiens, et qu'ils conservent le baptême avec quelques autres sacrements, la difficulté n'est pas considérable, et rien n'empêche de dire que ces sortes d'hérétiques sont dans l'Eglise d'une

manière improprie et fort imparfaite, pourvu que l'on accorde qu'ils ne seront point sauvés tant qu'ils persévéreront dans l'erreur.

### *Des Schismatiques.*

Le schisme est une rupture et une division de l'unité jointe au mépris de l'autorité de l'Eglise: c'est une séparation volontaire de l'Eglise. Le schismatique est donc un chrétien qui rompt l'unité de l'Eglise et se sépare d'elle en refusant d'obéir à son chef légitime, ou de communiquer avec ses membres. Il diffère de l'hérétique, en ce que l'hérétique combat directement la foi, au lieu que le schismatique n'attaque directement que l'unité et la charité.

Les schismatiques ne sont point de l'Eglise, parce que l'Eglise est essentiellement une, et que les schismatiques rompent cette unité, en se séparant du chef, ou des autres membres de l'Eglise, qu'ils divisent cruellement par cette séparation dans les deux parties d'elle-même qui sont l'ame et le corps. Ils divisent son ame en violant la paix et la charité; ils divisent son corps en se séparant de son chef, ou de ses membres. On peut voir saint Cyprien, lib. de *Unit. Eccles.*, et ep. 69. Saint Optat, lib. 1, contr. *Parmen.* Saint Chrysostôme, hom. 2, in ep. ad *Ephes.* Saint Jérôme, in cap. 3, epist ad *Titum.* Saint Ambroise, lib. 1, de *Excessu fratris sui Satyri*, n. 47. Saint-Augustin,

lib. de *Fide et Symbolo*, cap. 10; et dans tous ses ouvrages contre les Donatistes.

## OBJECTION I.

Les dix tribus qui se séparèrent de celle de Juda pour s'attacher à Jéroboam appartenaient à l'Eglise judaïque, quoiqu'elles fussent schismatiques.

## RÉPONSE.

Parmi les Israélites des dix tribus, les uns attachés au schisme adoraient Baal et le veau-d'or, et ceux-ci n'appartenaient point à l'Eglise judaïque; les autres, toujours attachés au vrai Dieu, n'adoraient que lui seul, quoiqu'ils ne pussent aller lui offrir des sacrifices dans le temple de Jérusalem, le centre de la religion des juifs; et ces derniers appartenaient à l'Eglise judaïque, parce qu'ils n'adhéraient point au schisme.

## OBJECTION II.

Du temps de l'Eglise naissante, il y avait deux sociétés, ou communions, l'une des païens convertis qui n'observaient point la loi mosaïque, l'autre des juifs convertis qui l'observaient; et aucune de ces sociétés, quoique schismatiques et sans communication entre elles, n'était hors de l'Eglise.

## RÉPONSE.

Il y avait dans le berceau de l'Eglise deux sortes de juifs convertis qui observaient la loi mo-

saique. Les uns l'observaient comme nécessaire, même aux Gentils convertis, pour être sauvés; les autres l'observaient sans la croire nécessaire au salut. Ces premiers observateurs de la loi mosaïque étaient schismatiques, et le concile de Jérusalem les condamna. Pour les autres, l'Eglise les toléra par prudence pour un temps, afin de faciliter la conversion des juifs extrêmement attachés aux observances légales.

## OBJECTION III.

Il y eut autrefois et il y a encore aujourd'hui un très-grand nombre de schismatiques séparés de la communion du pape qui appartiennent cependant à l'Eglise.

1. Toutes les sectes orientales.

2. Tous ceux qui furent excommuniés au second siècle, au sujet de la Pâque, par le pape Victor, et au troisième siècle, touchant l'erreur des rebaptisants, par le pape Étienne.

3. Les Orientaux qui regardaient Mélèce comme évêque d'Antioche, tandis que les Occidentaux n'en reconnaissaient point d'autre que Paulin.

4. Jean d'Antioche, avec les autres évêques qui tinrent leurs assemblées particulières durant le concile d'Ephèse, sans que ce concile les excommuniât.

5. Acace, patriarche de Constantinople, qui refusa d'obéir au pape Simplicius qui l'avertissait de se séparer de la communion de Pierre Mongus, et de sous-

crire le concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon, sans que les Orientaux rompissent de communion avec lui.

6. Euphème et Macédonius, successeurs du siège et du schisme d'Acace.

7. Tous ceux qui, dans les différends schismes, entre les prétendants à la papauté, obéissaient aux anti-papes.

8. Les Pères du concile de Bale qui déposèrent le pape Eugène IV, loin de lui obéir.

#### RÉPONSE.

1. Toutes les sociétés schismatiques qui ne reconnaissent point le pape qui est le centre de l'unité et de la communion catholique, sont hors de l'Eglise; mais il peut y avoir beaucoup de chrétiens dans ces sociétés qui ne sont pas schismatiques proprement dits, parce qu'ils ne connaissent pas le schisme dans lequel ils vivent, et qu'ils adhèrent de cœur et d'esprit au vrai chef de l'Eglise établie par Jésus-Christ; on doit donc leur appliquer ce que saint Augustin dit des hérétiques dans sa lettre 43, *alias* 162: *Qui sententiam suam quamvis falsam atque perversam, nulla pertinaci animositate defendunt, præsertim quam non audacia præsumptionis suæ pepererunt, sed à se ductis atque in errorem lapsis parentibus acceperunt, quærunt autem veritatem, corrigi parati cum invenerint, nequaquam sunt inter hæreticos deputandi.*

2. Les papes Victor et Etienne menacèrent à la vérité d'excommunication les Asiatiques et les Africains; mais ils ne passèrent pas outre, comme l'assure Eusèbe, lib. 4, c. 24; saint Jérôme, *in catal. Scrip. Eccl.*, c. 46; saint Augustin, lib 5, de *Baptismo, contr. Donat.*, c. 25. Supposé que ces deux papes aient prononcé l'excommunication, les autres évêques du monde s'y sont opposés, ainsi qu'on le voit dans Eusèbe, lib. 5, *Hist.*, c. 24; et dans saint Cyprien, *Epist. ad Jubaian.*

3. Les Orientaux qui regardaient Méléce comme évêque d'Antioche n'étaient point schismatiques, parce que Méléce avait fait la paix avec Paulin, qu'ils gouvernaient le peuple d'Antioche en commun, et qu'ils étaient convenus que celui des deux qui survivrait à l'autre demeurerait seul évêque de la ville. (Théodoret, lib. 5, *Hist.*, cap. 3.)

4. Jean d'Antioche et ses partisans furent traités favorablement par le concile d'Ephèse, parce qu'ils firent bientôt la paix avec saint Cyrille.

5. Acace de Constantinople fut schismatique, ou même hérétique selon quelques auteurs, sans que les Orientaux qui communiquaient avec lui participassent, ni à son schisme, ni à ses erreurs, parce que la seule raison qui leur faisait conserver la communion avec lui, était qu'ils pensaient qu'un patriarche de Constantinople ne pou-

vait être condamné que par un concile général.

6. Euphème et Macédonius n'étaient point schismatiques, puisqu'ils firent tous leurs efforts pour écrire aux papes, et leur demander leur communion, sans qu'ils pussent y parvenir, en ayant été empêchés par violence. (Liberatus, *Breviarii*, cap. 18. Nicéphore, *Hist.*, lib 16, cap. 19.)

7. Ceux qui, durant les schismes, obéissaient aux anti-papes, n'étaient point schismatiques, parce qu'ils étaient dans la bonne foi, disposés à se soumettre au seul pape légitime lorsqu'ils le connaîtraient. (Gerson, *Tract. de Modo se habendi tempore schismat.* Saint Antonin, 3 part., *Chron.*, tit. 22, c. 2. Le cardinal de La Tour-Brûlée, *Summa de Ecclesia*, lib. 4, pag. 1, c. 14.)

8. Les Pères du concile de Bâle se soumirent enfin au pape Nicolas v, successeur du pape Eugène iv.

#### *Des Excommuniés.*

Les excommuniés dénoncés ne sont point de l'Eglise, puisqu'ils n'appartiennent ni à son corps dont ils sont retranchés par le glaive de l'excommunication, ni à son ame, puisqu'ils n'ont point la charité qu'ils ont perdue par le péché mortel qui a donné lieu à l'excommunication. Aussi Jésus-Christ ordonne-t-il de les regarder comme des païens et des publicains. (*Matth.*, 18, 17.)

#### *Des Infidèles.*

Les infidèles sont publics, ou cachés, et ces derniers sont baptisés, ou non baptisés.

Les infidèles publics non baptisés n'appartiennent en aucune sorte à l'Eglise. *Pourquoi entreprendrais-je de juger ceux qui sont hors de l'Eglise?* dit saint Paul, en parlant de ces sortes d'infidèles. (1. *Corinth.*, 5, 12.)

Les infidèles occultes qui sont baptisés appartiennent au corps de l'Eglise, de même que les hérétiques occultes.

Les infidèles occultes et non baptisés qui se mêlent parmi les fidèles, par quelque motif humain, n'appartiennent pas même proprement au corps de l'Eglise, puisqu'ils n'ont point le baptême qui en est la porte nécessaire. Ils paraissent donc lui appartenir à l'extérieur, mais ils ne lui appartiennent pas en effet, puisqu'ils n'ont aucun lien réel qui les y attache.

#### *Des Cathécumènes.*

Les cathécumènes, c'est-à-dire, ceux qui se disposent à recevoir le baptême, appartiennent à l'ame de l'Eglise et non à son corps; d'où vient qu'on ne peut pas dire qu'ils soient de vrais membres de l'Eglise. Ils appartiennent à l'ame de l'Eglise, parce qu'ils ont la foi, la charité, le désir de recevoir le baptême, comme on le suppose, et qu'ils seraient sauvés avec ces dispositions, s'ils venaient à mourir avant d'être bapti-

sés. Ils n'appartiennent point au corps de l'Eglise, puisqu'ils n'ont point le baptême qui en donne l'entrée, et par lequel on fait profession publique et solennelle de la religion chrétienne.

## § X.

*Du chef de l'Eglise.*

L'Eglise a deux chefs, l'un suprême, essentiel et invisible, qui est Jésus-Christ; l'autre visible, extérieur et ministériel; savoir, l'évêque de Rome, qu'on appelle souverain pontife par excellence, à cause de sa prééminence d'honneur et de juridiction sur tous les autres évêques. Les questions qui regardent le chef visible de l'Eglise se réduisent à savoir, 1° si saint Pierre a reçu de Jésus-Christ la primauté sur les autres apôtres; 2° si les papes, successeurs de saint Pierre, jouissent, par le droit divin, de cette primauté dans toute l'Eglise; 3° si les papes peuvent errer en décidant de la foi, ou des mœurs; 4° si les papes, ou l'Eglise entière, ont, de droit divin, quelque autorité directe, indirecte, ou sur le temporel des Rois. Nous remettons la discussion de ces points à la lettre Pape.

Consultez Tourneli sur l'Eglise, et les autres théologiens qui en ont traité.)

ÉGLON, roi des Moabites, avait sa demeure ordinaire à Jéricho. Il opprima les Israélites pendant huit ans, et Dieu suscita Aod pour le faire mourir et

délivrer les Israélites de l'oppression des Moabites. (*Judic.*, 3, 15, 22.)

ÉGLON, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 39.)

EGNATIA, ville épiscopale de la Bizacène en Afrique. (*Not.*, n. 30.)

ÉGOBILLE, ou ESCOBILLE, ou SCUBICULE, ou SCUVICULE, compagnon et diacre de saint Nicaise, apôtre du Vexin français, souffrit le martyre avec lui. (*Voy. NICAISE.*)

ÉGWIN (saint), que l'on trouve aussi nommé Eugénus, passa de l'Ordre de Saint-Benoît à l'Eglise de Worchester en Angleterre, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée l'an 716. Sa vie a été écrite par saint Bereivald, ou Berthwald, et lui-même a écrit celle de saint Althelme, ou Aldhelme, nommé aussi Adelin, et de plusieurs autres Saints. On a encore de saint Egwin, un traité de *Origine et institutione Cænobii Coveshamensis*, et un autre, de *Suis Apparitionibus*. (Leland, chap. 88. Balée, centurie 1<sup>re</sup>, chap. 91. Pitsée, pag. 121.)

ÉGYPTE, grand royaume d'Afrique qui s'étend depuis le soixantième jusqu'au soixante-septième degré de longitude, et depuis le vingt-deuxième jusqu'au trente-troisième degré de latitude méridionale; de sorte que, du midi au septentrion, elle a au moins deux cents lieues de long, et environ cent dix de large du couchant au levant. Ses bornes au septentrion sont



la Méditerranée ; à l'orient , l'isthme de Suez qui la sépare de la Palestine, ou Terre-Sainte, et la mer Rouge ; au midi, la Nubie et l'Abyssinie ; à l'occident, la Barbarie , et le désert de Barca. L'Égypte avait autrefois des rois dont l'histoire et la succession est fort obscure, à cause des fables que les Égyptiens y ont mêlées. Les premiers furent de la race des Pharaons ; ils passèrent ensuite successivement sous la domination de Cambyse, roi de Perse, d'Alexandre-le-Grand, des Ptolomées et des Romains qui, après la bataille d'Actium que gagna Auguste contre Marc-Antoine et Cléopâtre, en firent une province qui fut gouvernée par un Augustal, ainsi appelé, parce qu'il représentait les Augustes, ou empereurs qui le choisissaient entre les chevaliers. Omar, second calife et successeur de Mahomet, en chassa les Romains en 637. Saladin y établit, en 1164, l'empire des Mameluks qui dura jusqu'en 1516. Ce fut cette année que Selim, premier empereur des Turcs, tua le soudan Campson ; et Tomumbey, qu'on avait mis à sa place, ayant eu la même destinée l'année d'après, l'Égypte fut entièrement soumise aux Ottomans. Depuis ce temps-là, elle est sous leur domination, et ils en ont fait un Beglerbeglie qui comprend plusieurs casilifs, ou gouvernemens particuliers. Les naturels du pays l'appellent *Chibili* ; les Arabes, *Bardamasser*, et les Turcs, *Misir*.

Les géographes la divisent ordinairement en haute, moyenne et basse Égypte, par rapport au cours du Nil qui la traverse du midi au septentrion. Quelques uns ajoutent, pour une quatrième partie, la côte de la mer Rouge ; mais il est certain qu'elle est comprise en la haute et en la moyenne Égypte. La haute Égypte, appelée aussi Thébaidé, et qu'on nomme aujourd'hui *Saïd*, était divisée autrefois en première et seconde Thébaidé. La moyenne se trouve entre la haute et la basse Égypte ; on la nomme Arcadie et Heptanome, de sept nomes, ou gouvernemens, qu'elle comprend : c'est aujourd'hui Bechria et même Demezor. La basse Égypte, nommée *Delta*, à cause de sa ressemblance avec cette lettre grecque Δ, est divisée encore en Égypte première et seconde, et en Augustannique première et seconde ; elle s'appelle proprement Égypte, et elle est entre les fleuves Agathodemon et Bubastique. C'est dans cette partie de l'Égypte qu'est située la ville d'Alexandrie, si superbe et si opulente autrefois, et la métropole de toutes les églises de ce grand royaume.

*La première Égypte comprend les évêchés suivans :*

Hermopole, ou Demenhur.  
Mortelis, ou Fua, et Messil.  
Copris, ou Cana, ou Bana.  
Sain, ou Sa.  
Latopolis, ou Latum, et Deroten.  
Naveratis.

Andropolis.  
 Nicium.  
 Onuphis, ou Naph..  
 Taïa.  
 Cléopatris.  
 Menelaïs, ou Schedea.  
 Phtenothern, ou Butum.  
 La Maréotide.

*La seconde Égypte comprenait  
 les églises suivantes :*

Cabasorum.  
 Phragones.  
 Paechnamunis et Elavehia.  
 Cynapolis..  
 Busiris.  
 Paralius.  
 Sebennytus.  
 Xoïs.

Eutychius, patriarche d'Alexandrie vers le milieu du dixième siècle, rapporte, dans les Annales qu'il composa en arabe, qu'il n'y avait point d'évêques en Égypte avant Démétrius; mais que le patriarche d'Alexandrie, toujours accompagné de douze prêtres, y en envoyait un au besoin. Nous examinons ce fait plus particulièrement dans le sacrement de l'Ordre contre les presbytériens qui en concluent que les simples prêtres avaient autant de pouvoir que les évêques. (Voyez cet article qui n'appartient point au sujet que nous traitons présentement.)

Les auteurs qui parlent d'Égypte sont, Ptolémée, Strabon, Plin, Poinponius Méla, Solin, Ortélius, Mercator, Cluvier, Berthius, Mérula, Magin, Séru-

pili, Golnitz, Cellarius, La Martinière, etc. (Description de l'Égypte...., composée sur les mémoires de M. de Maillet, ancien consul de France au Caire, par M. l'abbé Le Mascrier, in-12, 2 vol.; à La Haye, 1740.)

EHINGER (Elie), bibliothécaire de la ville d'Augsbourg en Allemagne, fit imprimer à Wittemberg, en 1614, les canons de l'Église d'Orient, qu'il tira de cette célèbre bibliothèque dont il avait le soin. Cet ouvrage auquel il donna le titre de *Codex canonum Ecclesiae orientalis*, avait été imprimé pour la première fois en grec en 1540, par les soins de Jean du Tillet, évêque de Meaux qui l'avait tiré de la bibliothèque du Chapitre de Saint-Hilaire De Poitiers. Ehinger fit encore imprimer, en 1663, un catalogue des livres de la bibliothèque d'Augsbourg qui était fort ample, et qui fut fort estimé. Il donna aussi une dissertation de *fidelitate servanda in auctoribus citandis*, qui a été imprimée dans les *Amoenitates litterariae*, de Schelhorn, tom. 2, pag. 530. Ehinger a encore composé : *Relatio in qua probatur Sancti Marci Evangelistae corpus in insula Augia divite, vulgo Reichenau, episcopatus Constantiensis, quiescere*. Cet écrit a été imprimé dans un recueil d'autres pièces, à Strasbourg, 1741, in-12. (Jacques Brucker a donné une vie d'Ehinger, et il y a fait des corrections et augmentations qu'on a insérées dans les *Amoenitates litterariae*,

de Schelhorn, tom. 8, pag. 646 et suiv.

EICÈTES, ou HEICÈTES, ou HICÈTES, hérétiques du septième siècle qui professaient la vie monastique, et qui croyaient qu'on ne pouvait bien louer Dieu qu'en dansant et en sautant, sur ce qu'il est dit dans l'Exode, que Moïse et les enfans d'Israël avaient chanté un cantique à la louange du Seigneur, après qu'ils eurent passé la mer Rouge, et parce que Marie la prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, à la tête des autres femmes, avaient pris un tambour dans la même occasion. Les Eicètes, pour mieux imiter cette conduite, attiraient chez eux des femmes qui professaient aussi la vie monastique. (Saint Jean Damascène, lib. de *Hæres.*, verbo *Eicetæ*. Sandère, *her.* 120. Gautier, en la *Chron.*, au septième siècle, chap. 1.)

EIGIL, à qui l'on donne le nom de Saint, quoiqu'il ne se trouve, ni dans le Martyrologe de Rhaban Maur, ni dans aucun autre, était né dans la Norique, de parens nobles qui l'envoyèrent dès son enfance dans le monastère de Fulde, peu de temps après le martyre de saint Boniface. Il y fut élevé sous la discipline de saint Sturme son parent, et le premier abbé de ce monastère. Il l'eut pour maître pendant plus de vingt ans; mais ce Saint, étant mort en 779, on lui donna pour successeur Baugulfe, à qui succéda Ratgard. Quoique l'élection de ce dernier

eût été faite d'un consentement unanime de la communauté, elle fut suivie de tant de troubles, que l'on fut obligé de le déposer et de le bannir. Eigil, élu à sa place en 818, fit cesser la discorde; réunit les cœurs et rétablit l'observance. L'auteur de sa vie met au nombre de ses œuvres de piété le rappel de Ratgard, qu'Eigil demanda à l'empereur Louis-le-Débonnaire. Mais le retour de cet abbé n'empêcha point Eigil de continuer à gouverner l'abbaye de Fulde. Il en prit soin jusqu'à sa mort qui arriva en 882. Il composa lui-même son épitaphe en six vers élégiaques où il fait profession de croire en la résurrection future. Sa vie fut écrite en prose et en vers par un de ses disciples nommé Candide. Elle se trouve dans le cinquième tome des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît, avec deux épitaphes; l'une de sa façon, et l'autre de Rhaban Maur qui fut son successeur dans l'abbaye de Fulde. Saint Eigil écrivit la vie de saint Sturme, à la prière d'une vierge consacrée à Dieu, nommée Angildruth. Ce qui la rend plus intéressante, c'est qu'il y rapporte non-seulement les principales actions de ce Saint avec qui il avait vécu plus de vingt ans, mais encore les commencemens du monastère de Fulde et les diverses révolutions qu'y étaient arrivées jusqu'à son temps. Il y mêle aussi plusieurs traits qui ont rapport à l'histoire de Charlemagne et à celle des archevêques de

Mayence. Elle a été imprimée dans le quatrième tome des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît, et à Mayence en 1616, par les soins de Browerus. On la trouve encore dans Surius, au 17 de décembre. Il y a tout lieu de croire que saint Eigil eut part à la requête que les moines présentèrent en 811 à l'empereur Charlemagne, pour le maintien de la discipline dans ce monastère, que l'abbé Ratgard avait extrêmement négligée. Elle contient vingt articles, par lesquels ces moines demandent qu'il leur soit permis de continuer les prières, la psalmodie et les veilles pour leurs amis vivans et défunts, en la manière que l'avaient fait leurs pères. Ils entrent dans le détail de ces prières, par lequel on voit qu'ils en faisaient chaque jour pour l'Empereur, pour ses enfans et pour tout le peuple chrétien; qu'ils priaient deux fois le jour; savoir, après matines et après vêpres, pour leurs frères défunts; et qu'à l'anniversaire de la mort de l'abbé Sturme, ils faisaient chaque année une veille pour lui et pour les fondateurs du monastère, et recitaient tout le Psautier. Ils demandaient encore qu'il fût permis aux prêtres de célébrer souvent la messe avec la liberté d'y employer tout le temps qui leur avait été accordé par leurs anciens pères, et que l'on n'envoyât aux Ordres sacrés que des religieux capables et de bonnes mœurs; que, suivant l'ancien usage, les fêtes principales de l'an-

née fussent célébrées avec dévotion, en sorte que les moines, exempts en ces jours du travail des mains, ne s'occupassent qu'à la lecture et à la psalmodie. Ces fêtes étaient celles de la sainte Vierge, des douze Apôtres, de saint Étienne, de saint Laurent et des autres que l'on solennisait dans les églises d'Allemagne, et dont les reliques y reposaient; qu'il ne fût point défendu de communier tous les jours avant le repas, suivant l'exemple des anciens Pères; que l'on eût à l'avenir plus de soin des infirmes, des vieillards et des hôtes; qu'aucun ne fût reçu et incorporé dans la communauté sans avoir fait les épreuves; que l'on n'obligeât personne à se faire moine, ou clerc, malgré lui; qu'il fût permis aux moines de s'habiller et de se nourrir suivant qu'il avait été établi par saint Sturme, leur premier abbé; que les frères fussent gouvernés par un prévôt et des doyens; que l'on détruisît les édifices immenses et inutiles; qu'il fût loisible aux frères de vaquer en certaines heures à la prière, et en d'autres au travail des mains, suivant la disposition de la règle de saint Benoît; que tout fût en commun dans le monastère, et que chacun prît dans le vestiaire les vêtemens nécessaires, suivant la disposition du prévôt, ou du cellérier; que tous les offices fussent remplis par des religieux, plutôt que par des séculiers; que chaque dimanche on portât la croix

en procession avant la messe, et que tous les frères, tant du monastère que ceux qui demeurent dans le voisinage, suivissent la croix en chantant des hymnes et des antiennes; qu'il fût encore permis de la porter aux jours de jeûnes ordonnés par l'évêque, et de faire des litanies. Les autres chefs de la requête regardent personnellement l'abbé Ratgard. On demande qu'il lui soit défendu de parler mal des statuts de saint Boniface, et de reprendre les anciens du monastère, comme s'ils vivaient mal; qu'il soit à l'avenir plus charitable envers les défaillans et plus affable à ses frères. Cette requête futsans effet, ou du moins, après la mort du roi Charles, Ratgard recommença à vexer les moines de Fulde; ce qui les obligea de renouveler leurs plaintes auprès de Louis-le-Débonnaire qui l'envoya en exil en 817, et fit mettre un autre abbé à sa place. La première requête des moines de Fulde se trouve dans le second livre des Antiquités de ce monastère. C'est de là que dom Mabillon l'a tirée pour la mettre parmi les Actes de l'Ordre de Saint-Benoît, à la suite de la vie de saint Eigil. Il y est parlé de certains statuts que cet abbé avait faits pour le maintien de la discipline dans sa communauté. Nous ne les avons plus. Il y est encore fait mention d'une lettre qu'il avait écrite à l'archevêque Heistulfe, pour l'inviter à venir consacrer l'église de Fulde en 819. Cette lettre est

perdue. ( Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, t. 18, p. 456 et suiv. )

EISENGREIN ( Martin ), docteur et vice-chancelier de l'Université d'Ingolstadt, mort en 1578, a composé, 1° des Sermons de controverse, que Tilman Credenbach a mis en latin, et qui ont été imprimés à Cologne en 1567 et 1578. 2° Défense du concile de Trente sur la certitude de la grâce, à Cologne en 1569. 3° *Modesta et pro statu temporis necessaria Declaratio quinque articulorum fidei*, à Ingolstadt en 1568. 4° L'Eglise des catholiques vengée des calomnies des Novateurs, à Ingolstadt en 1576. 5° *Confessionale*, ibid., 1577. 6° Euthanasie, ou ferme espérance du Bonheur de l'autre vie à l'article de la mort, à Cologne 1577. 7° Un Discours sur les pèlerinages, à Cologne, 1581. ( Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés. du seizième siècle*; et Table de ces mêmes Auteurs, p. 1237; et addit., p. 2876. )

EISENGREIN ( Guillaume ), chanoine de Spire en Allemagne, publia à Dillingen, l'an 1564, une Chronique de Spire; et l'an 1565, un ouvrage intitulé : *Catalogus testium veritatis*. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les hérésies de leur temps et celles de notre siècle par avance. Par les hérésies de notre siècle, Eisengrein entend les protestans, c'est-à-dire toutes les sociétés qui se sont séparées d'avec le Saint-Siège.

**EISENMENGER** (Jean-André), né à Manheim en 1654, s'appliqua surtout à la langue arabe, et copia de sa propre main l'Alcoran sur trois exemplaires. Il fut professeur des langues orientales à Heidelberg, et y mourut le 20 décembre 1704. Comme il avait lu avec une extrême application tous les rabbins, et qu'il avait fait une découverte très-exacte de l'impiété des juifs, il publia à Francfort-sur-le-Mein, en deux tomes, un livre dont le titre signifiait le Judaïsme découvert, ou dévoilé; mais les juifs

s'étant pourvus, contre l'auteur, de trois interdicts de la cour de Vienne, empêchèrent la vente du livre. Le roi de Prusse le fit réimprimer à Königsberg, en 1711, à ses dépens, et fit présent aux héritiers d'Eisenmenger d'une partie des exemplaires, pour les indemniser du dommage qu'ils avaient souffert. Eisenmenger a aussi travaillé à un *Lexicon orientale harmonicum*; mais cet ouvrage n'est pas achevé. Schudt. Joadsche. Merkwaaardigheden. (*Supplém. français de Bâle.*)

FIN DU TOME NEUVIÈME.

**BIBLIOTHÈQUE**  
**SACRÉE.**

**X.**

**PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,  
Rue des Mathurins S.-J., n°. 14.**



**BIBLIOTHÈQUE**  
**SACRÉE,**  
**OU**  
**DICTIONNAIRE UNIVERSEL**  
**HISTORIQUE, DOGMATIQUE,**  
**CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE**  
**DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;**

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes; celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Préfats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES  
**RICHARD ET GIRAUD,**

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ  
D'ECCLÉSIASTIQUES.

**TOME DIXIÈME.**



**A PARIS,**  
**CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,**  
**RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.**  
**M DCCC XXIII.**



# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

## DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

**ÉLA**, descendant d'Ésaü. (*Genèse.*, 36, 41.)

**ÉLA**, l'un des préfets de Salomon dans la tribu de Benjamin. (*3. Reg.* 4, 18.)

**ÉLA**, fils de Basa, roi d'Israël. Il fut assassiné par Zambri, après deux ans de règne. (*3. Reg.*, 16, 6.)

**ÉLAD** (hébr., *l'éternité, le témoignage, ou le butin de Dieu*), second fils de Suthala. (*1. Par.*, 7, 21.)

**ÉLADA**, fils de Thabath. (*1. Par.*, 7, 20.)

**ÉLÆA**, ville épiscopale de l'Æolide, située sur la mer, entre laquelle et Pitane coule la rivière appelée *Caïque*, d'où se forme le golfe Élaïque. C'était le port des Pergaméniens. Strabon, Plin, Ptolémée et Scyllax en font mention. Molanus dit qu'on l'appelle aujourd'hui Alea. Elle a eu pour évêques :

1. Isaïe, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine.

2. Olbien, au septième concile général.

3. Théodule, moine qui, pour faire cesser le scandale et imposer silence à certains impies, ne fit pas difficulté de manger du fromage et des œufs. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 225.)

**ELAI** (hébr., *fort*; autrement, *mon Dieu*), père d'Ozias, et aïeul de Judith. (*Judith.*, 7, 1.)

**ELAM, ELAMITE.** Voyez **ELAM, ELAMITES.**

**ÉLAN, Ellantium**, abbaye de l'ordre de Cîteaux, située dans le Rhetelois, au diocèse de Reims. Elle était fille de l'abbaye de Lorroix, et fut fondée en 1148 par Witer, comte de Rhetel. *Gallia christ.* t. 9.

**ELASA** (hébr., *créature de Dieu*), fils d'Hellès et père de Sisamoï. (*1. Par.*, 2, 39, 40.)

**ELASSAN**, ville épiscopale de Thessalie au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse, est la même que Strabon appelle *Oloosson* et *Leuca*, c'est-à-dire, blanche, à cause de la blancheur de son terroir argilleux. On dit aussi *Elissum*. Ce

siège a été réuni à Démonique, ou Démenique, que Martin Crusius met aussi au nombre des villes qui dépendent de Larisse. Il y a eu à Elasson les évêques suivans :

1. Siméon, au concile où Photius fut rétabli sous le pape Jean VIII.

2. Grégoire, souscrit à la sentence de déposition du patriarche Josaphat.

3. Damascène. Lib. 4, *Turco-græc.* pag. 327.)

4. Arsène, un de ceux qui accompagnèrent le patriarche Jérémie II dans le voyage qu'il fit en Moscovie.

5. Athanase, siégeait en 1721. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 125.)

ELATEA, ville épiscopale de la province Hellade au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Corinthe. Ce fut là que Mardonius fut défait par Pausanias et Aristide avec l'armée de Xercès, roi de Perse. Ptolémée, Strabon, Hiérocle en font mention, et quelques monumens ecclésiastiques, d'où nous apprenons que les évêques suivans y ont siégé.

1. Athénodore, souscrit à la lettre synodale du concile de Sardique.

2. Alexandre, à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon. (*Oriens christ.*, t. 2, pag. 205.)

ELATH, ou AILATH, ville de l'Idumée. (*Deuter.*, 2, 8.)

ELBODE, Breton, évêque de Winchester vers l'an 610, composa un ouvrage sur la célébra-

tion de la fête de Pâques, et l'histoire de son temps. (Balæus et Leland, rapportés par Vossius, de *Hist. lat.*, liv. 2, cap 24.)

ELCANA (hébr., *Dieu, zéléteur*; autrement, *possession, canne de Dieu*); fils de Coré. (*Exod.*, 6, 24.)

ELCANA, de la tribu de Lévi, père de Samuel, était de Ramatha, du canton de Sophim. (1. *Reg.*, cap. 1 et 2.)

ELCANA, fils d'Asir, et père d'Abiasaph. (1. *Par.*, 6, 23.)

ELCANA, général de l'armée d'Achaz, roi de Juda. Il fut tué par Zéchri qui commandait celle de Phacée, roi d'Israël. (2. *Par.*, 28, 7.)

ELCESAI, ou ELCESI, village de Galilée illustre par la naissance du prophète Nahum. Théophylacte dit qu'il est au-delà du Jourdain. (*Nahum*, 1, 1.)

ELCÉSAITES, ou ELCÉSAIENS, *Elcesaitæ*, hérétiques qui s'élevèrent dans l'Eglise au commencement du deuxième siècle. Ils eurent pour auteur un nommé *Elcesai*, ou *Elkai*, juif qui se joignit aux Ebionites du temps de l'empereur Trajan, et qui, pour se faire auteur de secte, inventa quelques nouveaux dogmes. Il était ennemi de la virginité, et obligeait ses sectateurs à se marier. Il prétendait qu'on pouvait adorer extérieurement les idoles, pourvu que le cœur n'y eût point de part.

Les Elcésaites soutenaient que Jésus-Christ qui était né dès

le commencement du monde, avait paru de temps en temps sous divers corps; qu'il était une vertu céleste nommée le Christ, dont le Saint-Esprit était la sœur, et que l'un et l'autre s'étaient écoulés dans Jésus, fils de Marie. Ils observaient les cérémonies de la loi de Moïse, la circoncision et le sabbat; mais il ne voulaient point de sacrifices. Ils rejetaient presque tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament. Ils avaient un livre qu'ils disaient être descendu du ciel, et ils assuraient que ceux qui faisaient ce qui était marqué dans ce livre, obtenaient le pardon de leurs péchés. Ils honoraient Elkaï, son frère Texée, et tous ceux de leur race. Les Elcésaites furent aussi nommés *Samséens*, du mot hébreu *samès*, qui signifie *soleil*. Ils étaient principalement établis dans la Palestine au-delà du Jourdain où ils subsistaient encore du temps de saint Epiphane. (Eusèbe, *Hist.*, lib. 6, cap. 38. Saint Epiphane, *hér.* 30 et 53. Tillemont. Hermant, *Hist. des Hérés.*, tom. 2. Dupin, *Biblioth. ecclés.*, trois premiers siècles.)

ELCHANAM, ou ELCHANAN, fils de l'oncle paternel d'Azaël. (1. *Par.*, 11, 26.)

ELCHE, ville d'Espagne, autrefois épiscopale et suffragante de Tolède. Elle est dans le royaume de Valence, sur la Sègre, à quatre lieues d'Alicante, du côté du couchant. Son siège épiscopal a été transféré à Orihuéla, dans le seizième siècle.

ELDAA, fils de Madian, et petit-fils de Céthura et d'Abraham. (1. *Par.*, 1, 33.)

ELDAD (hébr., *amour de Dieu*, ou *chéri de Dieu*. Eldad et Medad ayant été désignés par Moïse pour être du nombre des soixante-dix anciens d'Israël, qui devaient l'aider dans la conduite du peuple, et ne s'étant pas trouvés avec leurs collègues dans l'assemblée, ne laissèrent pas d'être remplis comme eux de l'esprit de Dieu, et ils commencèrent à prophétiser au milieu du camp. (*Num.*, 11, 26.)

ELDEFONSE, évêque espagnol. On a de lui : *Opusculum Eldefonsi Hispaniensis Episcopi, de Pane eucharistico, azimo et fermentato*. Cet opuscule se trouve à la suite du traité du père Mabillon sur le même sujet, dans la nouvelle édition de ses *Vetera Analecta*.

ELEALE (hébr., *ascension de Dieu*, ou *holocauste de Dieu*, ville de la tribu de Ruben. (*Num.*, 32, 37.)

ELEARCHIA, contrée de la seconde Égypte dont une partie devint la dépendance de l'évêché de Pachna-Muni. (*Voy.* PACHNA-MUNI.)

ELEAZAR (hébr., *secours de Dieu*, ou *parvis de Dieu*), troisième fils d'Aaron, et son successeur dans la dignité de grand-prêtre. Il entra dans la terre promise avec Josué, y vécut, comme l'on croit, vingt-trois, ou vingt-cinq ans, et fut entermé à Gabaat de Phinées, dans la tribu d'Éphraïm. (*Josué*, 24,

33.) Les Grecs ont marqué sa fête au deuxième jour de septembre. Les Latins ne lui ont point institué de culte.

ELEAZAR, fils d'Aminadab, à qui l'on confia la garde de l'Arche du Seigneur lorsqu'elle fut renvoyée par les Philistins. On croit qu'Eléazar était prêtre, ou au moins Lévitte, quoique son nom ne se trouve pas dans les dénombremens des enfans de Lévi. L'Écriture dit « que l'on » consacra Eléazar pour être le » gardien de l'Arche du Seigneur. » (1. *Reg.*, 7, 1.)

ELEAZAR, fils d'Ahod, un des trois braves de David qui lui allèrent puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem, en passant au travers du camp des Philistins. (1. *Par.* 11, 12, 18.)

ELEAZAR, surnommé *Abaron*, ou *Auran*, frère de Judas Machabée. Il est nommé dans le v. 43 du chap. 6, du premier livre des Machabées, Eléazar, fils de Saura; et dans Joseph, *Auran*, ou *Avran*. (*Antiq.* lib. 12, c. 14.) Eléazar donc ayant aperçu dans l'armée du roi Antiochus Eupator qui assiégeait alors Bethsura, un éléphant plus beau et plus richement enharnaché que les autres, et s'imaginant que le Roi pourrait être dessus, il se fit jour au travers des ennemis; et s'étant glissé sous cet animal, il lui perça le ventre avec son épée; mais l'éléphant, en tombant, l'écrasa sous lui.

ELEAZAR, vieillard vénérable de Jérusalem, souffrit le martyre

dans la persécution d'Antiochus Épiphanes, plutôt que de faire seulement semblant de manger de la chair de porc qui était défendue aux juifs. (2. *Mach.*, 6, 18 et suiv.) On doute si ce fut à Jérusalem, ou à Antioche, qu'il souffrit l'an du monde 3837; avant Jésus-Christ 183.

ELEAZAR, grand-prêtre, fils d'Onias 1<sup>er</sup> et frère de Simon surnommé *le Juste*. Simon ayant laissé un fils nommé Onias, trop jeune pour remplir la charge de grand-sacrificateur, Eléazar, oncle du pupille, exerça en sa place la grande sacrificature pendant dix-neuf ans, depuis l'an du monde 3727 jusqu'en 3744; avant Jésus-Christ 260.

ELEAZAR, fils d'Eliud et père de Mathan, aïeul de saint Joseph. (*Matth.*, 1, 15.)

ELEAZAR, fils de Méholi et frère de Cis. (1. *Par.*, 23, 21.)

ELEAZAR, fils de Boëthus, établi grand-prêtre par Archélaüs, ethnarque de Judée. Il eut pour successeur Jésus, fils de Siah.

ELEAZAR, fils d'Ananus, établi grand-prêtre par Valérius Gratus.

ELEAZAR, fils de Dinée, chef de voleurs, attaqua plusieurs fois les Samaritains, et fut enfin vaincu, pris et mis à mort par Cumanus.

ELEAZAR, fils du grand-sacrificateur Ananias, contribua beaucoup à la révolte qui attira la ruine de juifs.

ELECTE, *Electa*. Le sentiment commun est qu'Électe, à

qui saint Jean l'Évangéliste adresse sa seconde épître, était une dame de qualité qui demeurait aux environs d'Éphèse. Il y en a cependant qui croient que le nom d'*Electa*, qui signifie choisie, n'est pas un nom propre, mais une épithète honorable donnée à cette dame dont le nom propre n'est pas exprimé dans l'épître de saint Jean. Quelques autres ont prétendu que cette épître était écrite, non à une personne, mais à une église entière, qu'il nomme *Elue* et *Dame*, par un langage énigmatique et figuré. Saint Jean salue *Electe* au nom de sa sœur *Electe* et de ses fils; ce qui forme la même difficulté, pour savoir si cette seconde *Electe* est une personne sœur de la première, ou bien une Eglise. (Dom Calmet, *Préface de la seconde Epître de saint Jean*.)

**ELECTEUR**, *elector*, celui qui avait droit d'élire à quelque charge, office, dignité, bénéfice. 1° Selon le Droit commun le droit d'élire un prélat, appartenait au corps pour lequel il devait être élu, à moins qu'il n'y eût des privilèges, ou des usages contraires; 2° les électeurs devaient être sous-diacres au moins s'il s'agissait d'églises cathédrales, ou collégiales, et profès pour le chœur, s'il était question d'Ordre religieux; 3° ils devaient être libres de censure notoire; 4° ceux qui auraient élu un indigne connu demeuraient privés du droit d'élire pour la

première élection suivante, et suspens à *beneficiis* pendant trois ans; et si l'élection avait été faite par la plus grande partie, elle était ensuite dévolue à la moindre partie. (Cap. *Cum in cunctis*, 7. C. *Inotuit*, 20.) 5° En l'élection proprement dite, c'est-à-dire, celle des prélats où l'on observait les formalités du chapitre. *Quia propter*, les électeurs ne pouvaient plus varier dès que l'élection avait été rendue publique; mais, dans les autres élections où l'on n'observait pas la forme dudit chapitre, et où plusieurs opinaient publiquement, ou en secret, ils pouvaient varier pendant tout le temps que durait l'élection; 6° les électeurs devaient déclarer au plus tôt l'élection à celui qui était élu; il n'avait qu'un mois pour consentir à l'élection, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons; et trois mois pour obtenir sa confirmation, à compter du jour de l'acceptation, à moins qu'il ne fût légitimement empêché. (C. *Quam sit de Elect. in 6°*.) 7° Ceux qui n'avaient pas élu au temps marqué, ou qui avaient élu par la violence qu'ils souffraient de la part des puissances séculières, ne pouvaient plus élire. (Sylvestre, *in Sum*.) 8° Les électeurs qui étaient absents et légitimement empêchés pouvaient donner procuration à quelqu'un du corps de la communauté où se faisait l'élection, pour élire en leur place. (Voyez ÉLECTION.)

## ÉLECTION.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Du Nom et de la Nature de l'Élection.*  
 § II. *Des différentes sortes d'Élection.*  
 § III. *Des Conditions nécessaires à l'Élection.*

§ I<sup>er</sup>.*Du nom et de la nature de l'Élection.*

Le nom d'élection se prend ,  
 1<sup>o</sup> dans l'Écriture, pour le choix  
 que Dieu fait par son bon plaisir  
 des anges et des hommes , pour  
 des desseins de grace et de mi-  
 séricorde ; 2<sup>o</sup> pour l'acte inté-  
 rieur de la volonté, par lequel  
 on se détermine ; 3<sup>o</sup> pour l'acte  
 extérieur de la volonté, par le-  
 quel on choisit une chose, ou  
 une personne, par préférence à  
 une autre. L'élection, prise en ce  
 dernier sens et dans le style ec-  
 clésiastique, est le choix que  
 faisait canoniquement un corps,  
 une communauté, ou un Chapi-  
 tre, d'une personne capable pour  
 remplir quelque dignité, office ,  
 ou bénéfice ecclésiastique.

## § II.

*Des différentes sortes d'Élection.*

L'élection se divisait en par-  
 faite et solennelle , et en impar-  
 faite et non solennelle. L'élec-  
 tion parfaite et solennelle était  
 celle par laquelle un corps choi-  
 sissait un homme pour une di-  
 gnité, à la charge qu'il aurait la  
 confirmation du supérieur, selon  
 qu'il y était obligé par le droit  
 commun. L'élection imparfaite

et non solennelle était celle par  
 laquelle un Chapitre, ou autre  
 corps, choisissait un homme  
 pour un bénéfice, ou pour une  
 supériorité, et, en le choisissant,  
 il les lui conférait. Cette élection  
 était ordinairement appelée col-  
 lation. Ainsi la nécessité de la con-  
 firmation du supérieur était une  
 marque qui distinguait l'élection  
 solennelle de la non solennelle. Il  
 y avait encore trois autres mar-  
 ques propres à l'élection solen-  
 nelle ; savoir, la forme de l'élec-  
 tion qui devait se faire selon  
 qu'il est prescrit par le chap. 42,  
*de Elect. quia propter* ; l'indica-  
 tion de l'élection à certain jour ;  
 et la faculté qu'avaient les vo-  
 caux légitimement empêchés  
 de nommer des procureurs pour  
 donner leurs suffrages.

2<sup>o</sup>. L'élection se pouvait faire  
 par scrutin, par compromis ,  
 ou par inspiration. (*Voyez ces*  
*mots.*)

## § III.

*Des conditions nécessaires à l'Élec-  
tion.*

Il s'agit ici des conditions né-  
 cessaires à la validité de l'élec-  
 tion, et ces conditions étaient en  
 grand nombre.

1<sup>o</sup>. Toute élection devait être  
 entièrement libre, selon ces pa-



roles du concile général de Lyon, *cessat electio, dum libertas adimitur elegendi, in cap. ubi, 3. §. Cæterum de Elect. et Elect. in 6, lib. 1, tit. 6.* Ainsi lorsqu'un supérieur dans une élection proposait trois, ou quatre sujets éligibles, et qu'il y fixait les suffrages des électeurs, cette élection était nulle.

2°. L'élection devait se faire par la plus grande et la plus saine partie du corps. Lors donc que les voix étaient égales de part et d'autre entre deux sujets, il n'y avait point d'élection, à moins qu'il n'y eût une voix prépondérante, telle que celle du doyen dans les élections faites par un Chapitre, ainsi qu'on l'avait jugé au grand-conseil.

3°. Ceux qui avaient droit d'élire devaient être appelés à l'élection, et si l'on manquait d'en appeler un seul, l'élection était nulle, si celui qui n'avait point été appelé refusait de l'approuver. L'élection était nulle aussi lorsque quelqu'un de ceux qui avaient droit d'élire était injustement privé de sa voix, ou bien qu'on ôtait la liberté d'élire quelqu'un de ceux qui avaient droit d'être élus. L'élection était encore nulle, lorsque ceux qui élaient étaient excommuniés, ou suspens dénoncés, ou interdits, ou irréguliers. Ceci avait lieu lors même qu'il n'y avait qu'un seul des électeurs qui fût excommunié, quand son suffrage avait tellement influé dans l'élection, que, sans lui, elle n'eût point été

faite. On a toujours excepté l'élection du pape qui est valide, quoique les électeurs et celui qui est élu soient liés de quelques censures, ainsi que l'a ordonné Clément v, pour éviter les schismes et les dissensions, *cap. 2, de Elect. in Clement.* L'élection était encore nulle lorsqu'on élaient un sujet indigne, lorsqu'on gardait la forme prescrite, lorsqu'elle se faisait par simonie, quand il n'y avait eu qu'une seule voix achevée, excepté que la simonie eût été commise pour empêcher malicieusement que celui qu'on avait dessein d'élire, ne fût valablement élu auquel cas on n'avait point égard au suffrage simoniaque.

4°. On devait d'lire la messe du Saint-Esprit avant l'élection. Les électeurs devaient se confesser, communier, et jurer, entre les mains du Chapitre, d'élire celui qu'ils jugeaient le plus utile à l'Eglise, soit pour le spirituel, soit pour le temporel, et de ne donner leur voix à qui que ce soit qui eût brigué, promis, ou donné de l'argent pour être élu. On devait aussi faire l'élection dans le temps et le lieu marqué, avec toutes les solennités prescrites par la loi, ou par la coutume. Le temps propre à l'élection était celui qui suivait la sépulture du mort, en sorte néanmoins qu'une élection faite avant la sépulture ne laissait pas d'être valide. Il n'y avait que trois mois pour l'élection; et quand les électeurs laissaient écouler ce temps, que l'on comptait du

jour qu'on avait pu et dû connaître la vacance du bénéfice, le droit de conférer devenait dévolu au supérieur immédiat, pour cette fois seulement, et ainsi par degrés jusqu'au pape. (Gibert, *Inst. ecclés.*, pag. 344. Pontas, au mot ÉLECTION. Van Espen, *Jurisp. eccles.*, tom 2, pag. 820. M. Collet, *Moral.*, tom. 2, pag. 372. Voyez aussi le quatrième concile de Latran, en 1215, sous Innocent III, cap. 24. *Quia propter*, cap. 25. cap. 26.) Le premier concile général de Lyon, en 1245. Le second concile général de Lyon, en 1274. Le concile de Bourges, en 1276. L'ordonnance d'Orléans, art. 1, 3; et celle de Blois, art. 3. L'Édit de 1606, art. 4. Pérard Castel, tom. 1, de ses *Questions notables*. M. de La Combe, *Recueil de Jurisp. can. Les Mém. du Clergé*, tom. 12, pag. 1199 et suiv.)

ELECTRUM, sorte de métal dont il est parlé dans l'Écriture. C'est un mélange d'or et d'argent, que saint Jérôme dit être plus précieux que ni l'or, ni l'argent. Le terme hébreu *hachazmal*, que l'on a traduit par *electrum*, signifie plutôt, selon Bochart, de *orichal cum*, autre sorte de métal précieux où l'airain dominait. (Bochart, *de Animal. sacr.*, tom. 2, liv. 6, cap. 16.)

ELEFANTARIA, ville épiscopale d'Afrique dans la province Proconsulaire. Elle est marquée dans les Tables de Peutinger, proche d'Utique, et il la faut

bien distinguer d'un autre Eléfantaria de la province de la Mauritanie Césarienne. L'anonyme de Ravenne distingue aussi deux villes en Afrique qui portent le nom d'Eléfantaria.

ELEFANTARIA, ville épiscopale de la Mauritanie Césarienne en Afrique. Un de ses évêques, nommé Miggin, assista au concile de Cabarsuse. (*Not.*, n. 96.)

ELEHANAN (hébr., *grace, don*, ou *miséricorde de Dieu*), cousin-germain d'Azaël. (*2. Reg.*, 23, 24.)

ELENUS (Jérôme), jurisconsulte, natif de Brabant dans le seizième siècle, étudia les langues et les belles-lettres à Louvain, et le Droit à Orléans et à Paris. Il le professa quelque temps après à Louvain où il enseigna aussi le grec. Depuis, il fut avocat à Anvers, et y mourut assez jeune en 1576. On de lui, 1° *Diatribarum seu Exercitationum ad jus civile*, lib. 3, à Anvers, 1578, in-8°, et insérées depuis dans le second tome du *Thesaurus Juris romani*, publié en 1725. 2° *Annotationes ad instit. Jur. can. Lanceloti*, 1566, in-8°, etc. (Valère André, *Biblioth. belg.*)

ELEPH (hébr., *mille, doctrine, chef*, ou *bœuf*), ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, 18, 28.)

ELEPHANT, le plus gros des animaux à quatre pieds. Job en fait une belle peinture sous le nom de Béhémoth (chap. 40, v. 10), et il en est souvent parlé dans les livres des Machabées.

**ELEPHANT**, l'Ordre de l'Éléphant en Danemarck. L'opinion la plus commune est que Christiern 1<sup>er</sup> institua cet Ordre l'an 1474, selon quelques uns, ou l'an 1478 selon d'autres. Les chevaliers portent un collier composé de plusieurs éléphants entrelacés de tours, chaque éléphant ayant sur le dos une housse bleue, et au bas du collier il y a un éléphant d'or chargé sur le dos de cinq gros diamans, en mémoire des cinq plaies de Notre-Seigneur. Leur habit de cérémonie est un grand manteau de velours cramoisi, doublé de satin blanc. Ils portent, sur le côté gauche du manteau, une croix en broderie, entourée de rayons. Cet Ordre fut institué en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur. On le met aussi sous la protection de la sainte Vierge, et on l'appelle encore aujourd'hui l'Ordre de Sainte-Marie. (Janus Bischeradius, *Breviarium equestre, seu de illustriss. et inclytiss. Ordine Eleph.* Hélyot, *Hist. des Ord. monast.*, tom. 8, p. 384.)

**ELESBAAN** (saint), roi d'Éthiopie, l'un des successeurs du bienheureux roi Aizan, ayant été sollicité par l'empereur Justin l'ancien de déclarer la guerre à Dunaan, roi des Homérites, ou des Sabéens dans l'Arabie, qui persécutait les chrétiens, s'avança contre ce prince avec une puissante armée, le défît, le prit dans la ville de Pharan, et le fit mourir. Il rétablit ensuite la religion par tout le pays, répara les églises ruinées; et,

lorsqu'il fut retourné en Éthiopie, il quitta le sceptre, envoya sa couronne en offrande à Jérusalem, se dépouilla de la pourpre, et entra, revêtu d'un cilice, dans un monastère où il fit profession de la vie religieuse. Il y vécut pendant quelques années comme le dernier des frères, n'ayant qu'une cellule fort étroite, et pour tout meuble une natte qui lui servait de lit, et une tasse pour boire. Sa nourriture était du pain et de l'eau, à quoi il ajoutait quelquefois des herbes crues. La prière et la méditation faisaient toute son occupation. Il mourut dans ces saintes exercices vers l'an 528, ou 529, et l'on ne voit son nom que dans le Martyrologe romain moderne qui le marque au 27 octobre. Son histoire se trouve dans les Actes du martyr saint Arétas. Théophane, Cédrene, Zonare, et les autres auteurs de l'histoire Byzantine en ont parlé au règne de Justin 1<sup>er</sup>. (Baillet, tom. 3, 27 octobre.)

**ELEUS**, siège épiscopal de la province Hellade, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Corinthe. C'est le quatrième dans les Notices de l'empereur Léon, de Doxapatris et de Philippe de Chypre, sous la métropole de Patras; Smith le met sous Monembasia. Elis est une contrée du Péloponnèse, avec une ville de même nom, mais elle s'écrit différemment. Voici les évêques d'Eleus:

1. Georges, assista au concile qui rétablit Photius.
2. Michel, lui succéda.

3. N..., qui ordonna Arsénne évêque de Monembasie. (*Hist. turco-græc.*, lib. 2, pag. 147. *Oriens christ.*, tom. 2, p. 225.)

ELEUTHERA, ville épiscopale de l'île de Crète, au diocèse de l'illyrie orientale, sous la métropole de Gortine. On dit aussi Eleutherna. Scyllax la met au nord; Pline, dans les terres, et proche de Gortine. Elle est dans la Notice d'Hiérocle. Les autres n'en font point mention. Elle a eu les évêques suivans :

1. Euphratas, au concile de Chalcédoine.

2. Epiphane, au septième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 270.)

ELEUTHERE, nom d'un fleuve, ou rivière de Syrie, ayant sa source entre le Liban et l'Anti-Liban. (1 *Mach.*, 11, 7.)

ELEUTHERE (saint), pape, Grec de naissance, à ce que l'on croit, succéda à Soter le 3 mai 171. Les fidèles des Gaules lui écrivirent au sujet des Montanistes, et l'on prétend qu'il leur répondit par une décrétale; mais cette pièce est rejetée des savans, aussi bien que la demande que l'on prétend aussi qu'il fut faite par Lucius, roi des Bretons, pour obtenir des missionnaires qui prêchassent la foi dans ses Etats. Ce que l'on sait, c'est que saint Eleuthère gouverna sagement l'Eglise pendant quatorze ans vingt-trois jours, et qu'il mourut le 26 mai de l'an 185. On croit qu'il fut enterré sur le chemin du Sel, et transporté depuis au Vatican, près

de saint Pierre, le 26 de mai, qui est le jour auquel on fait sa fête. (Saint Irenée, liv. 3, c. 3. Eusèbe, liv. 4, *Hist.*, c. 21. Paronius. Tillemont. Dupin, *Biblioth. ecclés.* Baillet, t. 2, 26 mai.)

ELEUTHERE, martyr de Nicomédie en Bithynie, souffrit l'an 303, avec beaucoup d'autres, à l'occasion de l'embrâsement du palais de l'Empereur, dont les persécuteurs voulurent les rendre coupables. Le César Crallère qui ne respirait que le sang des fidèles, fit mettre par deux fois le feu au palais de l'empereur Dioclétien qui était pour lors à Nicomédie, afin de l'animer contre les chrétiens qu'il chargea de ce crime. L'imposture réussit selon ses desirs; l'Empereur fit mourir à cette occasion un grand nombre de chrétiens, à la tête desquels on met saint Eleuthère dont les Latins font la mémoire au 2 octobre. (Lactance, c. 12 de la Mort des Persécuteurs. Eusèbe, *Hist.*, liv. 8, chap. 6. Tillemont, *Hist. de la Persécution de Dioclétien*, art. 9. Baillet, tom. 3, 2 octobre.)

ELEUTHERE (saint), évêque de Tournay, naquit en cette ville l'an 456. Il fut élevé avec saint Médard qui lui prédit un jour en riant qu'il serait évêque de sa patrie; ce qui se vérifia en effet vers l'an 496. Il s'appliqua tout entier à faire fleurir la religion, en déracinant les vices et l'idolâtrie qui régnaient également dans son diocèse, et Dieu répandit tant de bénédictions sur ses travaux, qu'on vit

en peu de temps onze mille hommes recevoir le baptême dans la seule ville de Tournay. Il fit plusieurs voyages à Rome, tint un synode à Tournay l'an 527, combattit en toute rencontre les hérétiques qui s'élevèrent dans son diocèse contre le mystère de l'Incarnation. Ces furieux l'attaquèrent souvent, le maltraitèrent en différentes manières, et le blessèrent enfin à la tête d'un coup dont il mourut cinq semaines après, le 30 de juin, ou même le 20 de février de l'an 532. Après sa mort, saint Médard, évêque de Noyon, son ami, gouverna son Église pendant quinze ans, et l'union de ces deux églises passa ensuite à ses successeurs. Les Martyrologues ne font mention de saint Eleuthère que comme d'un confesseur, tant au 30 de juin qu'au 20 de février, jour qu'on a choisi à Tournay pour célébrer sa fête. Son corps repose dans la cathédrale de cette ville où il s'en fit deux translations solennelles, l'une en 1064, et l'autre en 1247. On a, dans la bibliothèque des Pères, quelques Sermons qui portent le nom de saint Eleuthère, évêque de Tournay; mais il n'y a pas de preuve suffisante qu'ils soient de lui. Sa vie, écrite au plus tôt du temps de Louis-le-Débonnaire, et qui est dans Bollandus, n'a pas beaucoup d'autorité. (Baillet, tom. 1, 20 fév.)

**ELEUTHÈRE** (saint), évêque d'Auxerre, succéda l'an 532 à saint Droctoald, ou Drouaut, ou Drouet. L'année suivante, il se

trouva au second concile d'Orléans, puis au troisième l'an 538, au quatrième l'an 541, et au cinquième l'an 549. Il mourut, comme l'on croit, l'an 561, le 16 d'août, jour auquel on célèbre sa fête. C'est tout ce que l'on sait de ce Saint. (Baillet, t. 2, 16 août.)

**ELEUTHÈRE** (saint), abbé de Saint-Marc, près de Spolète, était de cette ville même, ou de quelque autre endroit de la province d'Ombrie en Italie. Saint Grégoire-le-Grand, à qui nous sommes redevables de toute la connaissance que nous avons de ce Saint, ne nous apprend pas les particularités de sa vie. Il parle seulement de la vertu de ses prières, soutenues de la compunction et de la simplicité du cœur, qu'il avait éprouvée sur lui-même; car, étant si faible de l'estomac qu'il ne pouvait pas jeûner, même le samedi-saint, il conjura ce saint abbé de prier pour lui, afin qu'il pût pratiquer un jeûne qui était observé même par les enfans; ce qu'il obtint: de sorte qu'il fut assez fort pour ne point manger jusqu'au soir, et même jusqu'au lendemain. Saint Eleuthère se démit de l'abbaye de Saint-Marc de Spolète vers l'an 574, et se retira dans le monastère de Saint-André de Rome où il mourut saintement. (Saint Grégoire, pape, *Dialog.*, liv. 3, chap. 33. Bulteau, *Hist. de l'Ordre de Saint-Benoît*, liv. 2, chap. 18. Baillet, t. 3, 6 septembre.)

**ELEUTHEROPOLIS**, ville épis-

copale de la première Palestine , au diocèse de Jérusalem , sous la métropole de Césarée. Nous ignorons le temps qu'elle fut bâtie , et pourquoi on la nomma ainsi. Eusèbe et saint Jérôme en parlent comme d'une ville considérable. Joseph et Ptolémée n'en parlent point ; ce qui nous fait conjecturer qu'elle ne subsistait point de leur temps. Il y a cependant toute apparence qu'elle a été bâtie sous les empereurs païens , puisque nous trouvons un de ses évêques au concile de Nicée. Roland croit que c'est la ville d'Hébron ; le père Petan est aussi de ce sentiment ; mais Eusèbe , dans son *Onomasticon* où il place plusieurs villes entre Hébron et Eleuthéropolis , fait voir clairement que c'étaient deux différentes villes. L'Itinéraire d'Antonin en marque aussi la différence. Quoi qu'il en soit , c'était la patrie de saint Epiphane qu'on dit être né dans la Phénicie , dans la campagne d'Eleuthéropolis , à trois jets de pierre de cette ville. ( On appelait autrefois Phénicie le pays qui s'étendait jusqu'à l'Égypte. ) Elle était plus éloignée de la mer que du lac Asphatude. Saint Jérôme la joint à l'Idumée ; mais il entendait par Idumée la Judée méridionale. Cette ville fut enfin ruinée avec toutes les autres du pays , par les Sarrasins , en 796 , et elle n'a point été rétablie. Voici ses évêques :

1. Juste , un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ.

2. Macrin , au concile de Nicée , en 325.

3. Actius , au concile de Sardique , en 347 où il prit la défense de saint Athanase.

4. Théophile , en 359 , au moins auparavant cette année. Il fut transféré par Sylvain de Tarse à Bastabal en Cilicie , et déposé pour cette raison par les Acaciens , au concile de Constantinople en 360.

5. Eutychius , succéda à Théophile , et se trouva au concile de Séleucie en 359 où il souscrivit à la formule des semi-Ariens. Il assista aussi en 363 au concile d'Antioche , sous Méléce.

6. Turbo , diacre d'Eutychius , mourut sous le grand Théodose.

7. Zebenne , siégeait sur la fin de l'empire de Théodose. Il assista en 415 au concile de Diospole contre Pélage. Il est un des quatorze évêques que nomme saint Augustin , liv. 1 , *C. Julian.* , chap. 5.

8. Grégoire , souscrivit à la lettre synodale de Jean , patriarche de Jérusalem en 518 , à Jean de Constantinople , contre Severus.

9. Anastase , au concile de Jérusalem en 536 , contre Anthyme , sous le patriarche Pierre. (*Oriens christ.* , tom. 3 , p. 632.)

ÉLÉVATION , partie de la messe où le prêtre élève au dessus de sa tête la sainte Hostie et le calice , après les avoir consacrés , pour faire adorer Jésus-Christ au peuple , après l'avoir adoré lui-même. (*Voyez Messe*)

ELGIN , ville d'Écosse dans

le comté de Murray, sur la rivière de Lossie. Elle était épiscopale sous l'archevêché de Saint-André, et remarquable pour son église, qui, comme il paraît encore par ses ruines, le cédait à peine aux plus belles et aux plus grandes de l'Europe. (*Dict. angl.*)

ELI, c'est-à-dire, mon Dieu. Notre Sauveur étant à la croix, s'écria : *Eli, Eli, lama Sabachthani*, ou plutôt, *lama sabadetanani*. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ce qui est pris du psaume 21, 1.)

ELI, ville épiscopale d'Angleterre. (*Voyez ELY.*)

ELI ou ELY (Thomas), Napolitain, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, l'un des premiers théologiens de son temps, fut régent des études du convent royal de Saint-Dominique de Naples, prieur de celui de Saint-Pierre, martyr, provincial de la province de Sicile, et deux fois vice-chancelier de l'Université de Naples, à laquelle il était aggrégé. Il se signala surtout contre les luthériens et les calvinistes qu'il combattit de vive voix et par écrit avec autant de zèle que de succès. Il vivait encore en 1570 ; mais l'on croit qu'il n'a pas vécu beaucoup au-delà. On a de lui, 1° *Piorum clypeus adversus veterum Recentiorumque hæreticorum pravitatem fabricatus*, à Venise, 1563, in-4°. 2° *Christianæ Religionis arcana*, ibid., 1569, in-4°. 3° *Liber notandorum*. 4° *Quodlibetum*. - Le père Echard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 212.)

ELIA (hébr., *Dieu, le Seigneur* ; autrement, *le Seigneur fort*). On trouve deux hommes de ce nom dans Esdras, lesquels répudièrent leurs femmes au retour de la captivité, parce qu'ils les avaient prises contre la loi. (1. *Esdr.*, 10, 21, 26.)

ELIA ou ÆLIA. C'est la ville même de Jérusalem, que l'empereur Adrien nomma Ælia-Capitolina. Cependant Charles de Saint-Paul, feuillant, veut que ce soit une autre ville qu'il place entre Naplouze et Ascalon. Théocliste, dit-il, diacre, a souscrit au concile de Jérusalem pour l'évêque d'Elia, sous Pierre qui était alors patriarche de Jérusalem, en 536. Mais cet auteur aurait dû remarquer que Théocliste n'a souscrit que par ordre d'Elie, évêque d'Hadrarnople dont il est fait mention auparavant, et non pas pour l'évêque d'une ville qui se serait nommée Elia. D'ailleurs, y a-t-il quelque apparence qu'il n'eût pas marqué le nom de l'évêque pour lequel il aurait souscrit ?

ELIA, ville épiscopale de la Byzacène en Afrique. (*Not.*, n. 101.) L'Itinéraire d'Antonin, et l'Anonyme de Ravenne en font aussi mention. Il la nomme *Elie*. Constantin, un de ses évêques, se trouve souscrit à la lettre des évêques de la province Byzacène à un autre Constantin, au concile de Latran, sous le pape Martin.

ÉLIAB (hébr. *Dieu, mon père*), fils d'Hélon, prince de la tribu de Zabulon. (*Num.*, 1, 9.)

ÉLIAB, fils de Phallu, de la tribu de Ruben. (*Num.*, 26, 8.)

ÉLIAB, fils d'Isai, et frère de David. (1. *Reg.*, 16, 6.)

ÉLIAB, fils d'Elcana et père de Jérôham, de la tribu de Lévi. (1. *Par.*, 6, 27.)

ÉLIAB, un des braves de l'armée de David. Il vint joindre ce Prince à Siceleg pendant qu'il fuyait la persécution de Saül. Il est nommé *Éliaba de Salaboni*. (2. *Reg.*, 23, 32. 1. *Par.*, 12, 9.)

ÉLIACIM, hébr. (*Résurrection*, ou *affirmation de Dieu*, ou *le Dieu de la résurrection*, ou *de la fermeté*. Eliacim, de la race des prêtres, revint de Babylone avec Zorobabel. (2. *Esdras*, 12, 40.)

ÉLIACIM, fils d'Helcias, intendant de la maison du roi Ézéchias. (4. *Reg.*, 18, 18.)

ÉLIACIM, roi de Juda, surnommé *Joakim*. (Voyez JOAKIM, ou JOACHIM.)

ÉLIACIM, fils d'Abiud, et père d'Asor. (*Matth.*, 1, 13.)

ELIADA (hébr., *science de Dieu*, ou *connaissance de Dieu*), père de Razon. (3. *Reg.*, 11, 23.)

ELIADA, un des fils de David. (1. *Par.*, 3, 8.)

ELIADA, un des généraux des armées du roi Josaphat. (2. *Par.*, 17, 17.)

ELIOE, ou D'ELIE (Paul), surnommé *Vertumne*, à cause de son inconstance en fait de religion, entra de bonne heure dans l'Ordre des Carmes à Elseneur, ville de Danemarck, sur le détroit du Sund, au nord de

Copenhague. Séduit par le faux charme des nouveautés de Luther, il quitta son Ordre et sa religion vers l'an 1520; et s'étant retiré à Copenhague, il y enseigna publiquement le luthéranisme dans la langue du pays; mais, rentré peu de temps après en lui-même, il revint au sein de l'Eglise romaine, et eut un canonicat. Il fut depuis un zélé défenseur des dogmes catholiques, et un des plus vifs adversaires des luthériens. On a de lui, 1<sup>o</sup> une traduction danoise de l'Institution d'un prince chrétien, composée par Erasme. Cette traduction a été imprimée à Roschild en 1534, in-12. 2<sup>o</sup> *Institutio catechetica*, à Copenhague, 1526, in-16. 3<sup>o</sup> *Liber contra Joannis Michaelii, exconsulis malmogiensis, praefationem pro Christiano II, ex rege Danico, apologeticam*, etc. 4<sup>o</sup> *Institutio de Pauperum atque ægrotorum in Ptocotropheo sustentatione*, à Copenhague, en 1528, in-4<sup>o</sup>. 5<sup>o</sup> *Responsio ad Gustavi, regis Sueciæ, quæstiones clericis suis propositas*, 1528, in-4<sup>o</sup>. 6<sup>o</sup> *Liber contra Lutheranos*. 7<sup>o</sup> *Expositio canonis missæ, cum Epistola ad senatum Randrusiensem*, 1531, in-8<sup>o</sup>. 8<sup>o</sup> *Adhortatio contra Lutheranos*, 1531, manuscrit. (Bartholin, de *Scriptis Danorum*, pag. 115, et les additions, p. 370 et suiv.)

ELIAM (hébr., *peuple de Dieu*, ou *Dieu du peuple*), père de Bethsabée femme d'Urie, laquelle devint après femme de



David et mère de Salomon. (2. Reg., 11; 3.)

ELIAM, fils d'Achitopel, de la ville de Gélon, et un des trente braves de l'armée de David. (2. Reg., 23, 34.)

ELIASAPH (hébr., *Dieu qui ajoute, ou qui achève*), fils de Duel. Il était de la tribu de Gad du temps de Moïse. (Num., 1, 14.)

ELIASIB (hébr., *le Dieu de conversion; autrement, mon Dieu ramènera*), fils d'Elieoenai (1. Par., 3, 24.)

ELIASIB, grand-prêtre de la race d'Eléazar. Il succéda à Joachim, que Josphé marque sous le règne de Xercès. Il était grand-prêtre du temps de Néhémie, et vivait en 3550. On ne sait, ni l'année précise de sa mort, ni la durée de son pontificat. On l'appelle aussi *Joasib* et *Chasib*. Il eut pour successeur Joiada, ou Juda. (2. Esdr., 12, 10.)

ELIATHA (hébr., *vous êtes mon Dieu; autrement, mon Dieu vient*), huitième fils d'Héman. Son emploi était de chanter devant l'Arche du Seigneur. Il était dans la vingtième classe des Lérites. (1. Par., 25, 27.)

ELICA (hébr., *pellican de Dieu*), l'un des trente braves de David. (2. Reg., 23, 25.)

ELICIENS. Dans le livre de Judith, il est parlé d'Erioch, roi des Eliens. Le grec et le syriaque lisent *Arioch, roi des Élyméens*, ou des peuples du pays d'Élam, dans la Médie, ou dans l'ancien pays des Perses

Nous voyons dans la Genèse, *Arioch, roi d'Ellasar*. Ce pays d'Ellasar pourrait bien être celui des Eliens. (Judith, 1, 6. Gen., 14, 1, 9.)

ELIDAD (hébr., *chéri de Dieu, ou amour de Dieu*), fils de Chaselon, de la tribu de Benjamin, fut un des députés pour faire le partage de la terre de Chanaan. (Num., 34, 21.)

ELIE, fameux prophète, natif de la ville de Thesbé, située au-delà du Jourdain, dans le pays de Galaad. Il fut suscité de Dieu pour s'opposer comme un mur d'airain à l'idolâtrie, et surtout au culte de Baal, que Jézabel et Achab avaient introduit dans Israël. Il y avait près de six ans qu'Achab régnait sur les dix tribus, lorsqu'Elie, portant la parole du Seigneur, vint le trouver pour lui déclarer de sa part qu'il ne tomberait, ni pluie, ni rosée, jusqu'à ce qu'il revint en apporter un nouvel ordre. En même temps, le Seigneur lui ordonna de se retirer au-delà du Jourdain, sur le torrent de Carith. Il obéit, et Dieu lui envoyait tous les matins et tous les soirs des corbeaux qui lui apportaient de la chair et du pain, et il buvait de l'eau du torrent. Mais le torrent s'étant séché, à cause de la chaleur, il alla à Sarepta, ville des Sydoniens, où il demeura chez une veuve, en faveur de laquelle il opéra un miracle, en faisant que la farine ne manqua point dans son pot, et que l'huile ne diminua point dans le petit

vase jusqu'au jour qu'il tomba de la pluie. L'enfant de cette même veuve étant venu à mourir, Elie le ressuscita. Trois ans après, il alla trouver Achab, par l'ordre du Seigneur. Ce roi lui dit, d'un ton de colère : « N'êtes-vous pas celui qui trouble tout Israël ? Ce n'est pas moi, lui » répondit Elie, mais c'est vous-même et la maison de votre père qui avez troublé Israël, lorsque vous avez abandonné les commandemens du Seigneur, et que vous avez suivi Baal. Ce pendant faites assembler tout le peuple sur la montagne du Carmel, avec les quatre cent cinquante prophètes de Baal, et les quatre cents autres prophètes que Jézabel entretient pour les bois de haute-futaie, et nous verrons qui est celui de vous, ou de moi, dont la religion est la véritable. » Achab rassembla donc le peuple d'Israël et les faux prophètes de Baal. On convint que les prophètes de Baal immoleraient un bœuf et Elie l'autre, et que le bœuf sur qui le feu du ciel descendrait ferait voir que le vrai Dieu est celui auquel il serait immolé. Les prophètes de Baal immolèrent leur bœuf, et invoquèrent Baal depuis le matin jusqu'à midi ; mais Baal ne disait mot. Elie, pour se moquer d'eux, leur dit de crier plus haut, parce que leur Dieu Baal pouvait être allé à la promenade, ou s'être endormi, ou arrêté en chemin.

L'heure du midi étant passée,

Élie appela le peuple, rétablit en leur présence l'autel du Seigneur qui était ruiné, prit douze pierres, en mémoire des douze tribus d'Israël, et en bâtit un nouvel autel. Il fit une rigole, et comme deux sillons tout autour, prépara le bois, coupa le bœuf par morceaux, le mit sur l'autel, répandit jusqu'à trois fois beaucoup d'eau par-dessus le bois et l'holocauste, en sorte que les eaux coulaient autour de l'autel, et que la rigole en était pleine. Après cela il pria le Seigneur de déclarer par un miracle qu'il était le seul vrai Dieu. En même temps le feu du Seigneur tomba sur l'autel, et dévora le bois, l'holocauste, les pierres, et la poussière même du lieu. Alors tout le peuple, se jetant le visage contre terre, s'écria : « C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu. » On fit mourir tous les faux prophètes ; le ciel se couvrit de nuées épaisses, et il s'éleva un vent qui fut suivi d'une grosse pluie. Jézabel, femme d'Achab, ayant su ce qui s'était passé, envoya dire à Élie que le lendemain elle lui ferait perdre la vie. Ce prophète prit la fuite, et alla jusqu'à Bersabée, au midi de la tribu de Juda. Il renvoya son serviteur, entra dans le désert au sortir de cette ville, et, après une journée de chemin, il s'assit sous un genévre. Là, se trouvant accablé de fatigue et de tristesse, il souhaita la mort, et dit à Dieu : *Seigneur, c'est assez, retirez mon ame de mon corps, car je*

*ne suis pas meilleur que mes pères. S'étant couché par terre, il s'endormit dans cet accablement à l'ombre du genévrier. Dans le fort de son sommeil, il sentit un ange qui le toucha, et lui dit de se lever et de manger. Il se leva, et, regardant auprès de sa tête, il vit un pain cuit sous la cendre, et un vase d'eau. Il mangea donc et but. Il se recoucha et dormit. Le lendemain, l'ange l'éveilla encore, et lui dit : *Levez-vous, et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire.* Il se leva, mangea et but; et, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.*

Étant arrivé là, il se mit dans une caverne où il entendit la voix du Seigneur, qui lui demandait ce qu'il faisait là : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, seigneur des armées, lui répondit-il, parce que les enfants d'Israël ont abandonné vos autels, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent aussi à m'ôter la vie.* La voix qu'il avait entendue lui dit de sortir de la caverne, et de se tenir sur la montagne devant le Seigneur. En même temps, le Seigneur passa, et il s'éleva un vent violent et impétueux, capable de renverser les montagnes et de briser les rochers; mais le Seigneur n'était point dans ce vent. Après ce vent il se fit un tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas

dans ce tremblement. Après ce tremblement, il s'alluma un feu, et le Seigneur n'était point dans ce feu. Après le feu, on entendit le souffle d'un petit vent qui était le symbole de la présence du Seigneur. A ce moment Élie se jeta la face contre terre, et se couvrit le visage de son manteau. Le Seigneur lui dit de retourner par le chemin par où il était venu, et d'oindre Hazael pour être roi de Syrie, et Jéhu, fils de Namsi, pour être roi d'Israël, et Elisée, pour être prophète en sa place.

Élie exécuta tous ces ordres du Seigneur. Il prédit encore à Achab les maux qui tomberaient sur sa maison pour avoir fait mourir Naboth, et s'être emparé de sa vigne. Il fit dire au roi Ochosias, successeur d'Achab, qu'il ne releverait point d'une maladie dangereuse, parce qu'il avait envoyé consulter Béli-séub, dieu d'Accaron. Il fit descendre le feu du ciel qui dévora deux compagnies de cinquante hommes qu'Ochosias avait envoyées pour le prendre, et l'ayant été trouver, il lui répéta ce qu'il lui avait déjà fait dire, qu'il mourrait de cette maladie. Enfin, ayant appris par révélation, que Dieu devait bientôt le transporter hors de ce monde, il voulut se séparer d'Elisée qui refusa de le quitter. Étant donc tous deux sur le bord du Jourdain, Élie prit son manteau, et l'ayant roulé, il en frappa les eaux qui se divisèrent en se retirant des deux côtés. Ils passèrent

ainsi le Jourdain à sec l'un et l'autre. Elisée demanda le double esprit d'Elie. Ce prophète le lui promit, s'il le voyait quand il serait enlevé d'avec lui. Cependant Elie marchait toujours, s'entretenant avec son disciple dans le chemin, jusqu'à ce qu'un tourbillon de feu qui avait la forme d'un char avec ses chevaux, l'emporta en l'air tout d'un coup. Cela arriva l'an du monde 3108; avant la naissance de Jésus-Christ 892; avant l'ère vulgaire 896. Il y avait un culte religieux et un monastère établi à Constantinople en l'honneur d'Elie, dès le milieu du sixième siècle. On trouve la dédicace de l'église de ce monastère marquée dans les *Menées* au 13 de janvier. Depuis le dixième siècle, on établit la fête de l'enlèvement d'Elie au 20 de juillet par toute la Grèce. Il paraît que ce sont les Grecs qui ont communiqué le culte du prophète Elie aux Eglises de l'Occident, depuis les croisades, puisque les anciens *Martyrologes* n'en font point de mention. Pierre Natal, auteur du quinzième siècle, l'a placé dans son *Catalogue* au quatorzième jour d'août. Sixte V accorda aux carmes une octave annuelle pour la grande fête d'Elie, au 20 juillet, après que la congrégation des rits eut approuvé son office où il était qualifié *fondateur et instituteur* de leur Ordre. Huit ans après l'enlèvement de ce prophète, on apporta à Joram, roi de Juda, une lettre qui portait

le nom d'Elie, et qui prédisait à ce roi, qu'en punition de ses crimes, il serait frappé d'une dysenterie qui lui ferait jeter peu à peu les entrailles. Il y en a qui croient que cette lettre fut écrite prophétiquement par Elie, longtemps avant son enlèvement; d'autres qu'elle fut écrite du lieu où il est à présent; d'autres qu'elle fut écrite par Elisée au nom de son maître. On croit qu'Elie et Enoch sont encore aujourd'hui en vie, et qu'ils viendront à la fin du monde pour combattre l'Antechrist.

Quelques uns attribuent au prophète Elie la prophétie suivante : « C'est une tradition de » la maison d'Elie, que le monde » durera six mille ans; savoir, » deux mille sans loi, deux mille » sous la loi, et deux mille sous » le Messie. Mais les années du » Messie qui sont écoulées sans » qu'il ait paru, se sont écoulées à cause de nos péchés. » Il y a beaucoup plus d'apparence que cette tradition vient d'un Elie plus récent, de même que trois livres intitulés : *Le grand Ordre d'Elie*; *le petit Ordre d'Elie*; *la Caverne d'Elie*. (Dom Calmet. *Baillet, Vies des Saints*, tom. 4, pag. 174. )

ELIE, martyr de Césarée en Palestine, était Egyptien de naissance. Il était allé visiter par dévotion les confesseurs condamnés au mines de Cilicie; et comme il passait à Césarée, en s'en retournant, il fut arrêté avec ses quatre compagnons, qu'il nommait Jérémie, Isaïe,

Samuel et Daniel. On les mena au juge nommé Firinilien qui, s'adressant à celui qui paraissait le principal, lui demanda son nom, son pays, sa profession. Le martyr, parlant allégoriquement, dit qu'il se nommait Elie, et ses compagnons Jérémie, Isaïe, Samuel, Daniel, et qu'ils étaient de la ville de Jérusalem, entendant la Jérusalem céleste. Le juge croyant que cette Jérusalem était quelque place que les chrétiens fortifiaient pour se révolter contre l'Empire, fit tourmenter long-temps Elie avec ses compagnons, et ensuite il les condamna à perdre la tête. On les honore le 16 février. Leur histoire se trouve dans le petit livre des Martyrs de Palestine, écrit par Eusèbe. (Baillet, t. 1, 16 février.)

ELIE, solitaire et martyr du mont Sina. Du temps de Pierre, patriarche d'Alexandrie, successeur de saint Athanase, des Sarrasins, sortis du fond de l'Arabie, se jetèrent dans la solitude du mont Sina, et massacrèrent un grand nombre d'anachorètes, parmi lesquels il y eut un nommé Elie. L'église en fait la mémoire le 14 janvier. Leur histoire, écrite par Ammonius en égyptien, et traduite en grec par le prêtre Jean, a été publiée en original par le père Combefis, et traduite en notre langue par le père Le Sueur. Elle passe pour sincère, parce qu'Ammonius y parle comme témoin oculaire. (Voyez M. Bulteau, *Hist. monast. d'Orient*, pag. 209; et

M. Baillet tom. 1, 14 janvier.)

ELIE, évêque de Jérusalem, né en Palestine, se retira dans le désert de Nitrie en Egypte où il mena la vie solitaire pendant quelque temps. Ayant été obligé de quitter l'Egypte, à cause de la persécution que les Eutychiens exerçaient contre les catholiques, il revint en Palestine l'an 458, avec un solitaire de ses confrères, nommé Martyre, et se retira avec lui dans la laure, ou ermitage de saint Euthyme; ils s'en allaient tous les trois dans le désert de Ruban, vers le Jourdain, où ils tâchaient d'imiter le jeûne de quarante jours de Jésus-Christ. Vers l'an 495, Elie fut élu patriarche de Jérusalem, après la mort de Salluste, successeur de Martyre. L'empereur Anastase, prévenu par Sévère qu'il avait été fait évêque d'Antioche, et pard'autres hérétiques ennemis du concile de Chalcédoine, chassa saint Elie de son siège, et mit en sa place un de ses partisans, nommé Jean. Elie fut relégué au diocèse d'Aile, où l'abbé Sabas venait le visiter tous les ans. Un jour qu'il y était venu avec deux autres supérieurs de monastères, Etienne et Euthale, le patriarche leur dit que l'empereur Anastase était mort, et qu'il le suivrait dans dix jours pour plaider sa cause devant le tribunal de Dieu; ce qui arriva, comme il l'avait prédit, l'an 518. On ne trouve rien du culte de saint Elie chez les Grecs, ni chez les Latins, avant le cardinal Baronius, qui mit

son nom au 4 de juillet, dans le Martyrologe romain. C'est injustement que le lecteur Théodose l'accuse d'avoir condamné le concile de Chalcédoine, puisqu'il en fut au contraire un illustre défenseur, comme il paraît par les anciens actes. (Evangre, *Hist. ecclés.*, liv. 3 et 4. Le moine Cyrille, dans les *Vies de saint Euthyme, de saint Sabas et de saint Jean le Silencieux*. Baronius. Godeau. Baillet, tom. 2, 4 juillet.)

ÉLIE, archevêque de Crète, ou de Candie, florissait vers la fin du huitième siècle. Il assista au septième concile général, tenu à Nicée en 787, pour affermir le culte des images, et composa des commentaires grecs sur les œuvres de saint Grégoire de Nazianze qui ont été traduits par l'abbé de Billy, et imprimés avec saint Grégoire, à Paris en 1583, 1609, 1630. Il a fait aussi des commentaires sur l'Échelle de saint Jean Climaque qui ne sont pas imprimés, et dont M. Arnaud d'Andilly rapporte plusieurs extraits dans les éclaircissemens qu'il a faits sur cet ouvrage de saint Jean Climaque. Il a aussi écrit des Réponses au moine Denis qui se trouvent en grec et en latin dans le cinquième livre du Droit grec-romain. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, huitième siècle. Grand-Colas, dans sa *Critique*, tom. 2, pag. 103.)

ÉLIE DE COXIDA, bourg où il avait pris naissance, près de Furnes en Flandre, vivait sur la fin du douzième siècle, et fut

abbé de Dunes, de l'Ordre de Cîteaux. Il mourut en odeur de sainteté le 16 août 1203, et laissa quelques discours moraux, dont deux ont été publiés en 1649 par le père Charles de Visch, religieux du même Ordre de Cîteaux. (Henriquez, in *Menolog. cisterc.* Charles de Visch, *Biblioth. Script. Ord. cisterc.*)

ÉLIE, archevêque de Maru, a composé des commentaires sur la Genèse, sur les Psaumes, sur les Proverbes, sur l'Ecclésiaste, sur le Cantique des cantiques, sur Isaïe, et sur les Épîtres de saint Paul; un volume de l'Histoire ecclésiastique; plusieurs Épîtres de consolation; diverses expositions, principalement sur les leçons des Évangiles. (Ebed-Jésu, *Catalogue des Écrivains chaldéens.*)

ÉLIE, ou ELIAS BARSENIA, écrivain syrien, archevêque de Soba. On a de lui des Annales, plusieurs Oraisons, une Grammaire, des Lettres écrites en syriac et en arabe, quatre livres qui contiennent des décisions sur des matières ecclésiastiques. (Ebed-Jésu, *Catalogue des Écrivains chaldéens.*)

ÉLIE, ou ELIAS LEVITA, rabbin, vivait dans le seizième siècle. C'est le plus savant critique que les juifs aient eu parmi eux; il a rejeté plusieurs de leurs traditions mal fondées, et entre autres, celle qui regarde la prétendue antiquité des points voyelles, et les attribue à Esdras; il a parfaitement bien éclairci ce qui appartient à la Massore,

dans un livre intitulé, *Massoret ham Massoret*, imprimé à Venise et à Bâle. Il est de plus le seul des juifs qui ait entendu parfaitement les paraphrases chaldaïques, et il nous a donné un Dictionnaire chaldaïque de ces Paraphrases, outre un Glossaire hébreu, intitulé *Tiebi* qui explique les mots hébreux, barbares, ou étrangers. Paul Fagius a traduit ce Glossaire en latin. Ce rabbin a aussi fort excellé dans la Grammaire, sur laquelle il a écrit plusieurs livres dont quelques uns ont été traduits en latin. Il a encore fait des remarques sur les livres de Grammaire des deux Kimchi. Elias Levita était Allemand de nation; mais il a passé la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise où il a enseigné la langue hébraïque à plusieurs chrétiens, et même à quelques cardinaux. Ceux qui veulent savoir à fond l'hébreu doivent lire ce que ce rabbin a composé sur la Grammaire hébraïque. Il est mort à Venise vers l'an 1550, dans un âge très-avancé. Un de ses petits-fils reçut le baptême à Venise, puis se fit jésuite; il se nomma Jean-Baptiste Elien, enseigna l'hébreu et l'arabe dans le collège romain, fut envoyé par le pape Pie IV aux Cophtes, et par Grégoire XIII aux Maronites, et traduisit à l'usage de ces nations le concile de Trente. (M. Simon. Alegambe. Moréri, édition de 1759.)

ELIEL (héb., *Dieu, mon Dieu*), de la tribu de Manassé, et très-

vaillant homme du temps de Joathan, roi de Juda et de Jéroboam II, roi d'Israël. (1. Par., 5, 24.)

ELIEL, Lévite de la famille de Caath. (1. Paralip., 7, 24.)

ELIEL. On trouve encore deux hommes de ce nom parmi les braves qui accompagnèrent David dans sa disgrâce pendant la persécution de Saül. (1. Par., 11, 46.)

ELIEZER (héb., *secours*, ou *parvis*), intendant de la maison d'Abraham qui fut envoyé par son maître dans la Mésopotamie pour en ramener une épouse à son fils Isaac. Eliézer était de Damas, et il y a beaucoup d'apparence qu'il avait un fils de même nom que lui, qu'Abraham avait eu quelque envie de faire héritier de ses biens, avant la naissance d'Isaac. (*Genèse*, 15, 2, 24, 2 et suiv.)

ELIEZER, fils de Moïse et de Séphora, naquit à Madian, pendant le séjour de Moïse, son père, en ce pays-là. Il eut un fils nommé Rohobia. (*Exod.*, 4.)

ELIEZER, Lévite qui sonnait du cor devant l'Arche, lorsque David la transporta à Jérusalem. (1. Par., 15, 24.)

ELIEZER, fils de Zéthri, de la tribu de Ruben, était chef de vingt-quatre mille hommes de sa tribu, sous le règne de Salomon. (1. Par., 27, 16.)

ELIEZER, fils de Dodaü, prophète qui prédit à Josaphat, roi de Juda, que les vaisseaux qu'il avait équipés avec l'impie Ochosias, roi d'Israël, seraient

brisés au port d'Asiongaber, sans pouvoir faire le voyage projeté à Tarsis. (2. *Par.*, 20, 37.)

ELIEZER, Lévite qui, au retour de la captivité de Babylone, répudia sa femme, qu'il avait épousée contre la disposition de la loi. (1. *Esdr.*, 10, 23.)

ELIEZER, fils de Jorim, un des aïeux de Jésus-Christ, selon la chair. (*Luc.* 3, 29.)

ELIEZER, rabbin, et l'un des plus célèbres auteurs des juifs, a composé un livre intitulé : Les Chapitres de R. Eliézer qui est en partie historique et en partie allégorique. Les juifs estiment fort ce livre et le considèrent, comme un des plus anciens ouvrages qu'il aient ; car, dans le titre de l'édition de Venise, il est appelé *Eliezer le Grand* qui était du nombre des docteurs de la Misna, dans le temps du *Nasci*, ou prince Rab. Gamaliel n, fils de Rab. Siméon, fils de Rab. Gamaliel. Il vivait selon eux vers l'an 73, ou 75 de Jésus-Christ. Le père Morin lui avait donné une grande antiquité dans ses Exercitations ecclésiastiques, sur le Pentateuque des Samaritains ; mais, après y avoir fait plus de réflexion, il a changé de sentiment dans ses Exercitations sur la Bible où il n'oublie rien pour montrer que ce livre d'Eliézer n'a pas l'antiquité que les juifs lui attribuent. Il s'appuie pour cela sur ce qu'il y est fait mention de l'Empire des Arabes, comme d'un très-puissant Empire, d'où il prouve

que cet auteur n'a pu écrire avant l'an 700 de Jésus-Christ. Il apporte plusieurs autres choses pour montrer que R. Eliézer n'est point le véritable Eliézer qui a vécu dans le temps marqué ci-dessus, mais un imposteur qui a fait un recueil des fables du Talmud et des *Medrascim*, ou commentaires allégoriques. Il a aussi expliqué dans son livre plusieurs passages de la Genèse, selon la méthode de ces anciens *Medrascim* qui ne peut être goûtée que des juifs, y mêlant des contes faits à plaisir. Guillaume Vorstius a traduit cet ouvrage en latin, et il a ajouté à sa version des notes remplies d'érudition judaïque. Dans la préface qu'il a mise au commencement de sa version, il juge que le livre d'Eliézer n'est pas si ancien que les juifs le font ; et bien qu'il est plein de fables, il dit qu'il y a plusieurs belles interprétations qui peuvent servir à éclaircir l'histoire et les traditions juives. On y voit, de plus, des choses particulières, comme ce qu'il rapporte de la figure et de la composition des Téphins et de trois guerres des Turcs, peu avant la venue du Messie. Buxtorf a aussi parlé des chapitres de R. Eliézer dans sa Bibliothèque rabbinique, où il dit qu'il comprend l'histoire du monde jusqu'au temps de Gamaliel II. Mais Vorstius assure que Buxtorf se trompe, parce que l'histoire de ce livre ne passe point le temps de Mardochée et d'Esther. (Le père Morin,



*Exercitationes Biblicæ*. M. Simon. Moréri, édit. de 1751.)

**ELIEZER MIMMEZ**, c'est-à-dire, de Metz en Lorraine, rabbin, mort en 1238. On a de lui *Sephir Jérém*, le livre de ceux qui craignent Dieu; l'auteur y traite de différens préceptes de la loi de Dieu. Cet ouvrage a été imprimé à Venise en 1566. Buxtorff l'attribue au rabbin Benjamin qui n'avait fait que le mettre en ordre. Samuel Algafî l'a éclairci par des remarques. ( *Wolfii Bibliotheca hebræa*, pag. 176. *Supplément français de Bde.* )

**ELIGIBILITÉ**, capacité pour être élu à une dignité. Lorsque l'on est incapable d'être élu à quelque dignité pour de certaines raisons, par exemple, parce qu'on n'a point l'âge requis, qu'on n'est point membre du corps où il y a une dignité vacante, on peut obtenir du pape une bulle d'éligibilité, en vertu de laquelle la personne, d'ailleurs incapable; devient éligible.

**ELIHOREPH** (hébr., *le dieu d'hiver*; autrement, *le dieu de la jeunesse*), un des conseillers de Salomon, et des chefs de ses armées. (3. *Reg.*, 4, 3.)

**ELIM** (hébr., *des beliers*; autrement, *des forts*, ou *des cerfs*, ou *vallées*), septième campement des Israélites dans le désert où ils trouvèrent douze fontaines et soixante-dix palmiers. (*Exod.*, 15, 27.)

**ELIMAND**, ou **ELINAND**, ou

**ALIMOND** et **HELINAND**, religieux de Froidmond, de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Beauvais, était natif de Pronle-Roi en Beauvoisis, et vivait sur la fin du douzième siècle, sous le règne de Philippe-Auguste, et sous l'empire de Henri iv. Il composa une Chronique en quarante-huit livres qui comprenait ce qui est arrivé de plus remarquable depuis le commencement du monde jusqu'en 1204, dont les quatre derniers livres ont été donnés par le père Tissier; dans le dernier tome de la Bibliothèque des Écrivains de Cîteaux, avec quelques sermons, et une lettre à Gauthier, moine apostat, touchant la réparation d'un homme tombé dans ce désordre. Il avait encore composé quelques autres ouvrages. Il mourut en 1223, ou 1227, et passe pour bienheureux dans l'abbaye de Froidmond où l'on voit plusieurs manuscrits de ses ouvrages, entre autres sa Chronique. Sa vie, écrite en français par Jean d'Assigni, se trouve en la seconde partie des Hommes illustres de Cîteaux.

**ELIMELECH** (hébr., *Dieu mon roi*; autrement, *conseil de Dieu*), époux de Noëmi, dont il eut deux fils, Mahalon et Chéliou. (*Ruth.*, 1, 2.)

**ELIODA**, fils de David et d'une de ses concubines. (2. *Reg.*, 5, 16.)

**ELIOENAI** (hébr., *vers lui sont mes yeux*), fils de Naarias, et père d'Odieia. (1. *Par.*, 3, 23.)

**ELIOENAI**, fils d'Asiel, de la

tribu de Siméon. (1. *Par.*, 4, 36.)

ELIOENAI, fils de Béchor, de la tribu de Benjamin. (1. *Par.*, 7, 8.)

ELIOENAI, fils d'Asaph, un des portiers du Temple. (1. *Par.*, 26, 3.)

ELIOENAI, fils de Zarehc. (1. *Esdra*s, 8, 4.)

ELIONÉE, grand-prêtre des juifs, succéda à Matthias, fils d'Ananus, l'an du monde 4047.

ELIPAND, archevêque de Tolède, vivait dans le huitième siècle. Il était ami de Félix d'Urgel, et soutenait avec lui que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était pas fils propre et naturel, mais seulement fils adoptif de Dieu. Etherius, depuis évêque d'Osma, et un saint prêtre, nommé Béatus, écrivirent contre cette erreur qui fut condamnée par le concile que Paulin, patriarche d'Aquilée, tint à Citad de Friuli, l'an 791. (*Voyez* BÉATUS, FÉLIX D'URGEL, INCARNATION.)

ELIPHAL (hébr., *miracle*, ou *jugement de Dieu*), fils d'Ur, un des vaillans hommes de l'armée de David. (1. *Par.*, 11, 36.)

ELIPHALETH (hébr., *Dieu de la délivrance*; autrement, *mon Dieu qui met en fuite*), fils de David. (2. *Reg.*, 5, 16.) Il y en a encore un autre de même nom. (1. *Par.*, 14, 7.)

ELIPHALETH, fils de d'Esec. (1. *Par.*, 8, 39.)

ELIPHALU (hébr., *Dieu admirable*, ou *du jugement*), Lévi qui assista au transport de

l'Arche à Jérusalem. (1. *Par.*, 15, 18.)

ELIPHAS, fils d'Esau et d'Ada, fille d'Elon.

ELIPHAS, un des amis de Job, apparemment un des descendants d'Eliphas, fils d'Esau. (*Job.*, 2, 11.)

ELIPHE, ou ELOPH, ou ALOPH. *Voyez* ALOPH.

ELIS, ville épiscopale de la province Hellade, au diocèse de l'Illyrie orientale sous la métropole de Corinthe. Elle ne se trouve dans aucune Notice; mais nous voyons un de ses évêques nommé :

Denis, au concile de Sardique. Ce fut par rapport à lui que les Eusébiens trouvèrent à redire à ce concile, dans la lettre qu'ils écrivirent aux Africains à Philippopolis.

ELISA (hébr., *c'est Dieu*; autrement, *Agneau de Dieu*), fils de Javan. On croit qu'Elisa a peuplé l'Elide dans le Péloponnèse. (*Genèse*, 10, 4.)

ELISABETH (hébr., *Dieu du jurement*; autrement, *du rassasiement*), fille d'Aminadab, sœur de Nahasson, et femme d'Aaron. Elle fut mère de Nadab, d'Abi, d'Eléazar, et d'Tihamar. (*Exod.*) 6, 23.)

ELISABETH (sainte), épouse de Zacharie, et mère de Jean-Baptiste. Saint Luc dit qu'elle était des filles d'Aaron, c'est-à-dire, de la race des prêtres; mais on ne sait rien de son père, ni de sa mère. La sainte Vierge, ayant appris par révélation la conception miraculeuse de saint

Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, sa cousine, se hâta d'aller à Hébron pour la visiter. Dès qu'elle l'eut saluée, Jean-Baptiste tressaillit dans le sein d'Elisabeth qui, remplie de l'Esprit-Saint, s'écria : «Soyez bénie entre toutes les femmes, et béni soit le fruit de votre ventre. D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car aussitôt que votre voix a frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été prédit par le Seigneur, arrive vera. » Marie demeura avec Elisabeth pendant trois mois, et elle fut apparemment témoin des merveilles qui arrivèrent à la naissance de son fils; car, lorsqu'on vint le huitième jour pour le circoncire, comme on lui donnait le nom de Zacharie, sa mère répondit que son nom était Jean. Le cardinal Baronius est le premier qui ait fait mettre le nom de sainte Elisabeth dans le Martyrologe romain. (*Luc.*, c. 1. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 3, pag. 80.)

**ELISABETH DE SCHNAUGE** (sainte), naquit en 1138. A l'âge d'environ douze ans, elle entra dans le monastère de Schnauge, au diocèse de Trèves, bâti par Hildelin, premier abbé d'un monastère de même nom, à quelque distance de là. Quelques uns l'ont appelée abbesse, mais sans raison, parce qu'elle vivait, elle et ses sœurs, sous la conduite de

l'abbé Hildelin qui gouvernait en même temps un monastère d'hommes, de l'Ordre de Saint-Benoît, à Schnauge, lieu nommé ainsi à cause de sa belle vue. Étant âgée de 23 ans, Elisabeth commença à avoir des extases et des visions; l'abbé Hildelin l'obligea de les découvrir à un frère qu'elle avait, nommé Lebert, chanoine de l'Église de Bonne. Celui-ci vint à Saint-Flurin de Schnauge en 1152, y embrassa l'état monastique, et en fut depuis le second abbé. Il écrivit sous la dictée de sa sœur les visions et les révélations qu'elle avait eues, puis il en forma cinq livres, dont le troisième est intitulé : Des Voies du Seigneur, auxquels il en ajouta un sixième qui contient les circonstances de la mort d'Elisabeth dont il avait été témoin. Ils sont écrits d'un style simple, et l'auteur ne paraît pas y avoir ajouté du sien. Il suit, dans les événemens qu'il raconte, l'ordre chronologique, en commençant à la Pentecôte de l'an 1152, et donne de suite tout ce qui arriva à sa sœur jusqu'au 18 de juin de l'an 1165, qu'elle mourut, âgée de 36 ans. Les Bollandistes ont fait imprimer une partie de ses Visions et de ses Révélations à la suite de sa vie, au 18 de juin, pag. 56 et seq. Ce qui est dit dans le quatrième livre du Martyre de sainte Ursule et de ses compagnes ne mérite aucune croyance, quoiqu'Elisabeth dise qu'elle en avait appris l'histoire de sainte Verenne, dont le corps avait été

apporté à Schnauge en 1156, d'un ange et d'autres Saints. On avait déjà une histoire des onze mille Vierges, rejetée de tous les critiques, et dans laquelle elle trouvait elle-même plusieurs fautes. Dans les Martyrologes imprimés avant le pontificat de Grégoire xii, on lisait que sainte Elisabeth de Schnauges'était rendue célèbre par ses révélations. Le pape retrancha cette circonstance dans le Martyrologe romain, revu et augmenté par ses ordres. La principale raison de ce retranchement fut qu'il ne doutait point de la fausseté de ce que la Sainte raconte du martyre de sainte Ursule, des onze mille vierges, et de quelques autres martyrs, histoire visiblement fabuleuse, et pleine de circonstances contraires à la vérité de l'histoire. Il y est, entre autres, fait mention d'un pape nommé Cyriaque, inconnu dans tous les Catalogues des papes et on le place ici entre Pontien et Anteros, c'est-à-dire, entre le 28 de septembre 235, et le 21 novembre de la même année. Il y est aussi parlé d'un roi de Constantinople, nommé Dorothée, et d'un roi de Sicile qui ne sont connus, ni l'un ni l'autre dans l'histoire. Au reste, Elisabeth ne doit point passer pour fabricatrice des Actes du Martyre des onze mille Vierges; il y en avait, comme on vient de le dire, de fabriqués avant elle.

Le père Sirmoud conjecture que le nom d'une martyre appelée Unalceimilla, a donné lieu à

l'histoire fabuleuse des onze mille Vierges. Nous avons quinze lettres sous le nom d'Elisabeth de Schnauge, dont la plus remarquable est celle qu'elle écrivit à sainte Hildegarde, au sujet de quelques peines d'esprit qui la jetaient dans le trouble. Lebert l'a rapportée dans le Prologue sur la vie de sa sœur; elle se lit aussi dans la Chronique d'Hirsauge, par l'abbé Trithème. Les cinq livres des Visions d'Elisabeth de Schnauge ont été mis sous la presse, avec les Révélations de sainte Hildegarde et de sainte Brigitte, à Paris, en 1513, in-fol., par les soins de Jacques Lefèvre; et depuis à Cologne en 1628, in-fol. Il y en a une édition en langue italienne, à Venise, en 1586, in-4°. Les Bollandistes n'ont donné que le premier et le second livre des Visions d'Elisabeth, une partie du troisième, et le sixième entier; ils ont omis le reste, comme ne faisant rien à l'histoire de cette Sainte. (Bollandus, *ad diem 18 junii*, pag. 604 et seq. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et eccl.*, tom. 23, p. 106 et suiv.)

ELISABETH DE HONGRIE, landgrave de Thuringe et de Hesse (sainte), était fille d'André n du nom, roi de Hongrie et de la reine de Gertrude. Elle n'avait encore que quatre ans lorsqu'elle fut remise entre les mains des ambassadeurs d'Herman, landgrave de Thuringe qui l'avait demandée pour le prince Louis son fils qui n'était

de son côté qu'un enfant. Dieu prévint de ses plus douces bénédictions la jeune Elisabeth dès sa plus tendre enfance. On voyait croître en elle toutes les vertus avec l'âge; et c'est ce qui paraissait dans le retranchement des superfluités mondaines, dans sa modestie, son mépris pour les plaisirs, son attrait pour la prière, ses aumônes et ses autres bonnes œuvres. Le prince Louis l'épousa aussitôt qu'elle fut entrée dans le quatorzième année de son âge, et depuis ce temps elle ne fit que croître en grace et en bonnes œuvres. Elle affligeait son corps par les veilles et les jeûnes, se levait ordinairement la nuit pour vaquer à l'oraison, et pratiquait plusieurs autres austérités. Un jour qu'elle entra dans l'église fort parée, elle fut frappée extraordinairement d'une image du Sauveur crucifié, en tomba évanouie, entendit qu'elle ne devait plus porter d'habits si riches, et se contenta depuis ce temps des plus simples que son rang pouvait lui permettre sans blesser la bienséance. Son humilité était si profonde, qu'elle se mêlait dans la lie du peuple pour nettoyer de ses mains les pauvres les plus gâtés de la vermine, de la gale, ou de la lèpre, et que son occupation favorite était de raccommo-der leurs habits. Sa charité triomphait surtout dans les hôpitaux, et dans les maisons des pauvres femmes en travail, ou nouvellement accouchées. En 1225, dans le temps d'une fa-

mine qui affligeait l'Allemagne, elle fit distribuer aux pauvres tout le blé qu'elle avait recueilli dans les terres de son domaine; elle en faisait nourrir tous les jours 900 en sa présence, outre ceux qui étaient nourris par ses ordres dans toute l'étendue de sa province; ce qui lui mérita le titre de mère des pauvres.

Le prince Louis, son époux, étant mort le second jour de septembre de l'an 1227, à Otrante en Calabre, comme il allait à la Terre-Sainte, les grands du pays dépouillèrent Elisabeth de tout son bien, et la chassèrent indignement de son palais. Elle reçut cette ignominie avec une si grande joie, qu'elle en fit chanter le *Te Deum* en actions de grâces. Elle erra ensuite de maison en maison, personne n'osant la recevoir, et ne vivant que d'aumônes. Les gentilshommes qui avaient rapporté le corps de son mari en Thuringe la firent revenir dans son palais; le pape Grégoire ix la mit sous la protection du Saint-Siège, et chargea son confesseur, nommé Conrad, prêtre très-saint et très-éclairé, de lui rendre compte des démarches de ses ennemis. Ce saint directeur étant allé demeurer à Marburg, ville principale de la Hesse, la Sainte l'y suivit, et se renferma avec sa petite famille dans une maison basse, étroite, faite de terre et de bois, d'où elle ne sortait guère que pour aller à l'église, ou à l'hôpital. Sa nourriture n'était plus que d'herbes et de

légumes cuits à l'eau sans assaisonnement, avec de gros pain; elle ne porta plus qu'une robe de laine non teinte et fort grossière. Elle gagnait, en filant de la laine, de quoi se nourrir, sans que le roi de Hongrie, son père, qui avait envoyé un seigneur pour la ramener auprès de lui, pût l'arracher de sa cabane. Elle se leva souvent jusqu'à soixante fois par nuit pour soulager un orphelin paralytique et travaillé d'un flux de sang, qu'elle avait pris chez elle. Quand il fut mort, elle prit en sa place une fille toute couverte de lèpre, et ensuite un enfant en langueur, dont la tête couverte de teigne faisait horreur à voir; elle le lava, le pansa, et lui procura la guérison. Ses prières étaient fort efficaces pour le soulagement des vivans et des morts. Enfin, comblée de grâces et de mérites, elle sentit approcher le moment heureux et tant désiré qui devait l'unir à Dieu dans le séjour de la gloire. Elle s'y prépara par un redoublement de ferveur, et mourut le 19 novembre de l'an 1231, âgée de vingt-quatre ans seulement, dont elle en avait passé quatre depuis sa viduité dans des tribulations continuelles. Dieu l'honora du don des miracles, et le pape Grégoire ix la canonisa le 27 mai, quatre ans après sa mort. Son corps fut enterré dans la chapelle qui était proche de l'hôpital qu'elle avait fondé à Marburg, et transféré ensuite dans une châsse, pour être exposé à la vénération des

fidèles, le 4 novembre 1250. Un dominicain de Thuringe, nommé Thierry, que l'on croit être le même que Thierry d'Appoldo, a écrit la vie de la Sainte en huit livres l'an 1289, cinquante-neuf ans après sa mort. Elle est dans Canisius au 5<sup>e</sup> tome de ses *Lécons antiques*, et dans Surius. Il y a quelques pièces touchant l'histoire de sainte Elisabeth, au second tome des commentaires de Lambécus, sur la bibliothèque de l'Empereur à Vienne. Il faut voir surtout la lettre que le prêtre Conrad de Marburg, directeur de la Sainte, en écrivit incontinent après sa mort au pape Grégoire ix qui l'avait chargé de veiller sur toutes ses actions, et de lui en rendre un compte exact. (Baillet, tom. 3, 19 novembre.)

ÉLISABETH (sainte); veuve, reine de Portugal, était fille de Pierre III, roi d'Aragon. Elle vint au monde l'an 1271, et fut nommée Elisabeth en l'honneur de sainte Elisabeth de Hongrie, sa grand'tante, canonisée quarante ans auparavant. À l'âge de huit ans, elle comença à réciter chaque jour l'office canonial, et le continua jusqu'à sa mort. Elle fut accordée en mariage à l'âge de douze ans à Denis, roi de Portugal, fils d'Alphonse III. L'éclat de la couronne et les douceurs de la royauté ne l'empêchèrent pas d'être à Dieu de la manière la plus parfaite. Elle jeûnait trois fois la semaine; l'Avent tout entier; depuis la fête de saint Jean-Baptiste jus-

qu'à l'Assomption de la sainte Vierge; et peu de jours après elle commençait à l'honneur des anges un carême qui ne finissait qu'au jour de Saint-Michel. Elle récitait l'office divin, faisait des lectures saintes, vaquait à l'oraison mentale, et au travail des mains à des heures réglées. Ses aumônes n'avaient point de bornes et s'étendaient bien au-delà des limites du Portugal, et partout où elle savait qu'il y avait des malheureux. Elle visitait elle-même les malades les plus abandonnés, pensait ceux qui avaient des ulcères incurables, et les guérissait quelquefois. Elle fonda, ou dota plusieurs hôpitaux; mais elle excella surtout dans les œuvres de la charité spirituelle, pour lesquelles elle avait un don extraordinaire. On la voyait s'employer avec un succès merveilleux à terminer les procès, à concilier les esprits, à apaiser les tumultes, à établir la paix partout. Elle inspirait sans cesse des sentimens de douceur au Roi son mari dont elle souffrit les scandaleuses infidélités sans le moindre murmure, jusqu'à ce qu'elle l'eût fait rentrer dans son devoir, autant par sa patience héroïque, que par la ferveur et la persévérance des prières qu'elle fit pour sa conversion. Elle réussit encore à le réconcilier avec Alphonse, duc de Portugal, son frère, et avec Alphonse IV, son propre fils et son successeur qui s'était révolté contre lui. Enfin, malgré les disgrâces qu'il lui fit essuyer, soit

en écoutant un calomniateur qui l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec un page dont elle se servait pour ses aumônes, soit en la reléguant dans la ville d'Alanquer, comme si elle eût favorisé la révolte de son fils, elle ne quitta point le Roi qu'elle ne l'eût disposé à mourir chrétiennement sur la fin de l'an 1325. Elle prit aussitôt l'habit de sainte Claire, et se retira dans le monastère de cet institut, qu'elle avait fait bâtir à Coïmbre pour y vivre en religieuse; mais elle en sortit bientôt après, en cédant aux remontrances de plusieurs personnes de piété qui lui représentèrent les grands biens qu'elle pourrait faire dans le monde. Elle retint cependant toujours l'habit du tiers-Ordre de Saint-François et en pratiqua toutes les austérités. Elle fit deux fois le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle en Galice; et la dernière fois qu'elle y alla, elle marcha à pied durant tout le voyage, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, n'ayant point d'autre compagnie que deux femmes qui étaient déguisées comme elle en pauvres pèlerines. Elle était pour lors dans sa soixante-quatrième année, et elle mourut l'année suivante le 4 juillet 1336. Son corps est dans un monastère de la ville de Coïmbre. Urbain VIII fit la cérémonie de sa canonisation le 25 mai 1625. On fait sa fête le 8 de juillet. (Le père Hilarion de Coste, *miniunc, Vie de sainte Elisabeth*. Baillet, t. 2, 8 juillet.)

ÉLISAMA (hébr., *Dieu exauçant*), fils d'Ammiud, et chef de la tribu d'Éphraïm, du temps de Moïse. (*Num*, 7, 48.)

ELISAMA, fils d'Icamia, et père de Sellum. (1. *Paralip.*, 2, 41.)

ELISAMA. On trouve deux hommes de ce nom qui étaient fils de David. (1. *Par.*, 3, 6, 8.)

ELISAMA, père de Nathánias, et aïeul d'Ismaël. (4. *Reg.*, 25, 25.)

ELISAMA, de la race sacerdotale, fut envoyé avec quelques autres par Josaphat, roi de Juda, pour exhorter les Israélites à renoncer à l'idolâtrie. (2. *Par.* 17, 8.)

ELISAPHAN (hébr., *Dieu de l'Aquilon*; autrement, *Dieu caché, Dieu qui contemple*), fils d'Osiel, oncle d'Aaron, et chef de la famille de Caath. Moïse dit à Elisaphan d'ôter du tabernacle, et de transporter hors du camp, les corps de Nadab et d'Abin qui avaient été mis à mort par le feu envoyé de Dieu. (*Levit.*, 10, 4.)

ELISAPHAN, fils de Pharnac, de la tribu de Zabulon, fut un des députés pour faire le partage de la terre promise. (*Num.*, 34, 25.)

ELISAPHAT (hébr., *Dieu qui juge*), fils de Zéchri qui aida le pontife Joïada à mettre sur le trône le jeune roi Joas. (2. *Par.*, 23, 1, etc.)

ELISÉE (hébr., *salut de Dieu, ou Dieu qui sauve*), fils de Saphat, disciple et successeur d'Élie dans le ministère de la pro-

phétie, était de la ville d'Abelméula, dans la tribu de Manassé. Elisée ayant suivi Élie, son maître, lorsque le Seigneur le transporta hors de la vue des hommes, il hérita de son manteau et de son double esprit. Étant arrivé au bord du Jourdain avec le manteau d'Élie, il en frappa les eaux qui d'abord ne furent point séparées. Alors Elisée dit : Où est à présent le Dieu d'Élie? Et frappant les eaux une seconde fois, elles se partagèrent, et il passa au travers. À ce miracle, les enfans des prophètes reconnurent que l'esprit d'Élie s'était reposé sur Elisée; ils se prosternèrent devant lui et le reconnurent pour son successeur. Étant arrivé à Jéricho, il en rendit les eaux saines et potables, d'amères qu'elles étaient. Allant ensuite à Béthel, il en maudit les enfans qui se railaient de lui, en disant : *Monte chauve, monte chauve*. En même temps il sortit deux ours de la forêt voisine qui en dévorèrent quarante-deux. Les rois d'Israël, de Juda et d'Edom, s'étant mis en campagne contre le roi de Moab, arrivèrent dans des lieux déserts où leur armée était en danger de périr faute d'eau. Elisée fit faire plusieurs fosses le long d'un torrent qui se trouverent remplies d'eau la nuit suivante, sans qu'il eût fait, ni vent, ni pluie. Vers le même temps il multiplia l'huile d'une veuve, en sorte qu'elle en eut assez pour payer son créancier qui la pressait. Il prédit à une



femme de la ville de Sunam qu'elle aurait un fils, et ce fils étant mort, il le ressuscita. Il multiplia vingt pains d'orge, et en rassasia plus de cent personnes. Il fit dire à Naaman, général des troupes du roi de Syrie, de se baigner sept fois dans le Jourdain et qu'il serait guéri de sa lèpre; ce qui arriva. Il ne voulut pas recevoir les présents que ce général lui offrait, et prédit à Giezi, son serviteur, que la lèpre de Naaman demeurerait pour toujours attachée à lui et à sa famille, parce qu'il lui avait demandé un talent et deux habits au nom d'Elisée. Bénadad, roi de Syrie, étant en guerre avec le roi d'Israël, Elisée qui savait tout ce qui se passait dans le conseil du roi de Syrie, le révélait au roi d'Israël. Bénadad envoya des troupes pour prendre le prophète qui frappa les soldats d'aveuglement, et les mena, sans qu'ils le reconnussent, jusque dans Samarie. Alors il pria Dieu de leur ouvrir les yeux; il leur fit donner à boire et à manger, et les renvoya vers leur maître. Quelque temps après Bénadad, roi de Syrie, ayant assiégé Samarie, la famine y fut si grande qu'une mère mangea son propre enfant. Joram, roi d'Israël, imputant ces maux au prophète, lui en fit de grandes plaintes. Elisée lui répondit : Voici ce que dit le Seigneur : « Demain à cette même heure, la mesure de farine se donnera pour un sicle, à la porte de Samarie, et on aura

» pour un sicle deux mesures » d'orge...; » ce qui arriva. Bénadad, roi de Syrie, étant malade, envoya Hazaël, un de ses premiers officiers, pour consulter Elisée qui répondit à Hazaël : Allez, dites à Bénadad qu'il guérira (voulant marquer que sa maladie n'était point mortelle d'elle-même); mais le Seigneur m'a fait voir qu'il mourra assurément. Il prédit ensuite à Hazaël les maux qu'il ferait à Israël; ce qui ne se vérifia que trop; car Hazaël, ayant étouffé Bénadad à son retour, se fit déclarer roi, et causa des maux sans nombre aux Israélites. Elisée mourut l'an du monde 3165; avant Jésus-Christ 835, avant l'ère vulgaire 839. Un homme mort qui fut jeté dans son tombeau, ressuscita aussitôt qu'il eut touché ses os. C'est ce que l'Écclésiastique a relevé dans l'éloge d'Elisée, en disant : « Son » corps prophétisa même après » sa mort; il fit quantité de prodiges pendant sa vie, et il continua d'opérer des merveilles » après sa mort. » (*Eccl.* 48, 14, 15.) L'on conserva le corps d'Elisée avec ceux du prophète Abdias et de saint Jean-Baptiste, qu'on enferma ensuite dans le même tombeau, jusqu'au temps de l'empereur Julien l'Apostat qui fit brûler leurs os vers l'an 362. On croit pourtant que l'on sauva quelques reliques d'Elisée et de saint Jean-Baptiste, qui furent envoyées à Alexandrie par un abbé de Jérusalem, nommé Philippe, qui

les donna à saint Athanase. Quelques auteurs modernes ont écrit que ces reliques passèrent encore sous le nom d'Elisée de la ville d'Alexandrie à celle de Ravenne, en Italie, l'an 718. Les Grecs et les Latins s'accordent à célébrer la mémoire d'Elisée le 14 juin. Les carmes, qui le regardent comme le second patriarche de leur Ordre, en font un office propre avec octave. (*Voyez* le quatrième livre *des Rois* depuis le second chapitre jusqu'au quatorzième. *Voyez* aussi Baillet, *Vie des Saints*, t. 4, p. 127.)

ELISÉE (Jean-François Copel, dit le Père), naquit à Besançon le 21 septembre 1726, de parens vertueux qui l'élevèrent dans l'amour et la pratique de la religion. Après avoir fait ses premières études chez les jésuites qu'il aimait, une retraite qu'il fit aux Carmes de Besançon le détermina pour ce dernier Ordre et il s'y voua à Dieu pour toujours le 25 mars 1745. Nos biographes s'accordent entre eux et avec le public pour rendre au père Elisée l'hommage que méritent ses talens et son zèle infatigable pour la religion, sans cependant le comparer à Bourdaloue dont il n'avait, ni la logique pressante, ni la profonde raison, et à Massillon qui n'a point encore trouvé d'égal dans le brillant coloris de ses peintures; mais il est beau de tenir le second, même le troisième rang après de si grands modèles surtout pour le père Elisée laissant si loin derrière lui cette foule

de prédicateurs qui ne se recommandent que par l'afféterie du style et la manie des antithèses. On lui reproche d'avoir appliqué aux incrédules, dans son Discours sur l'incrédulité, ce que le grand Bossuet dit des protestans dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre; mais on ne fait pas assez d'attention que, dans ce genre, l'imitation est tellement forcée, qu'il faut, on se taire, ou parler comme l'a fait le père Elisée. Quelle différence, en effet, peut-il y avoir entre des chrétiens qui ne voient dans les divines Ecritures, que ce qu'ils veulent y voir, et des aveugles volontaires qui n'y voient rien du tout? Ceux-là, d'abord séditieux dans l'Eglise, le devinrent bientôt dans l'Etat; ceux-ci ayant un obstacle de moins à surmonter, s'avancèrent à pas de géant contre nous, et Dieu sait comme ils ont été peu retardés dans leur course! Nous ne pouvons cependant nous dissimuler que le jugement porté par nos biographes sur les défauts que l'on remarque dans les ouvrages du père Elisée, ne soit exactement vrai. On désirerait dans cet orateur plus de cette force, de cette vigueur qui subjuguent les esprits, un peu plus de cette douce onction qui les pénètre et les attire, des idées moins générales, des traits plus marqués sur le cœur de l'homme et sur les passions qui le dominant. Il paraît au reste s'être élevé au-dessus de lui-même dans deux de ses discours,

sur la fausseté de la probité sans la religion et sur la vie religieuse. Son sermon sur la mort, et celui sur les afflictions, sont ceux où l'ordonnance est plus belle et les développemens plus lumineux. Le père Elisée couronna une vie si utile à la religion par une sainte mort le 11 juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suisse prendre les eaux de Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Son corps fut rapporté à Besançon par ses concitoyens, jaloux de posséder les restes mortels d'un humble religieux qui avait fait tant d'honneur à l'Eglise gallicane et à leur ville.

ELISKA GALIKO, rabbin, vivait au milieu du seizième siècle. Il était chef d'une synagogue de Saphet, dans la haute Galilée. On a de lui : 1° *Biour*; c'est un commentaire littéral sur le livre d'Esther qui a été imprimé à Venise en 1563. 2° Un commentaire sur l'Ecclésiaste, imprimé aussi à Venise en 1578, in-4°. 3° Un commentaire sur le Cantique des cantiques, imprimé dans la même ville en 1586. ( *Wolfii Biblioth. hæbr.*, page 184. *Supplément français de Bdlé.* )

ELISSUS, ou LISSUS, ville épiscopale de la province Prévalitaine, au diocèse de l'Ilyrie orientale, sous la métropole de Scodra Scutari. Ptolémée la met dans la Dalmatie, proche la mer; Plinie, en Romanie, éloignée de cent milles d'Epidaure; Hiérocle dans la Prévalitaine; et la No-

tice de l'empereur Léon dans la nouvelle Epire, sous la métropole de Durazzo. On l'appelle aujourd'hui Alessio. Elle a eu l'évêque suivant :

Jean, que Grégoire-le-Grand (*ep.* 37, l. 2) fait cardinal-prêtre en considération de ce que sa ville épiscopale avait été pillée et renversée.

ELISUA, fils de David, né à Jérusalem. (2. *Reg.*, 5, 15.)

ELISUR (hébr., *force de Dieu*), fils de Sédeur, chef de la tribu de Ruben, du temps de Moïse. (*Num.*, 7, 30.)

ELIU (hébr., *il est lui-même mon Dieu*), père de Jérôham. (1. *Reg.*; 1, 1.)

ELIU, fils de Séméias, un des vaillans hommes de la tribu de Manassé qui se jetèrent dans le parti de David, pendant sa fuite sous Saül. (1. *Par.*, 12, 20.)

ELIU, Lévitte, un des portiers du temple établis par David. (1. *Par.*, 26, 7.)

ELIU, frère de David, chef de la tribu de Juda. (1. *Par.*, 27, 18.)

ELIU, un des amis de Job. Il était de la famille de Ram. (*Job.*, 32, 2.)

ELIUD (hébr., *Dieu de la louange*, ou *louange de Dieu*), fils d'Achim et père d'Eléazar. (*Matth.*, 1, 14.)

ELLE-HADDEBARIM, c'est-à-dire, *ce sont là les paroles*, titre et premiers mots hébreux du Deutéronome.

ELLI (Ange), de Milan, de

l'Ordre des Frères-Mineurs, mort l'an 1617, a laissé, 1<sup>o</sup> Miroir de la vie spirituelle, en italien, à Rome, 1625. 2<sup>o</sup> Tables des Vérités de la religion chrétienne, traduites en français par le sieur Saunier, et imprimées à Paris en 1645. 3<sup>o</sup> Tables des livres de Belbart Oswalde. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1862. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francisc.*, tom. 1, pag. 77.)

ELLIS (Jean), né dans le comté de Mervin, fut reçu membre du collège de Jésus à Oxford en 1628. Ensuite il fut recteur à Whitfield en Oxfordshire, et enfin professeur en théologie. Il quitta depuis ce rectorat, et accepta celui de Dolgethle, dans le pays de Galles où il mourut en 1665. On a de lui quelques ouvrages en latin, comme : *Clavis in Symbolum Apostolorum*; *commentarius in Obadiam*; *Defensio Confessionis anglicanæ*. (Antoine-Wood, dans son *Histoire de l'Université d'Oxford*.)

ELMADAN (hébr., *le Dieu de leurs mesures*), un des aïeuls de Jésus-Christ selon la chair. (*Luc.* 3, 28.)

ELME ou ERASME (saint), Voyez ERASME.

ELMELECH (hébr., *royaume, ou conseil de Dieu*), ville dont il est parlé au chap. 19 de Josué, v. 26.

ELMHAM, bourg d'East-Anglie en Angleterre. Théodore, archevêque de Cantorbéry, y mit un évêché démembré de celui

de Félix Store, dans le septième siècle, d'où il fut transféré à Thetford sous Guillaume-le-Conquérant, et delà à Norwich. (*V. NORVIX.*)

ELMODAD (hébr., *mesure de Dieu*), fils de Jectan. (*Genèse*, 10, 26.)

ELNAAM, ou ELNAEM, ou ELNEAM, père de quelques braves hommes du temps de David. (1. *Par.*, 11, 46.)

ELNATHAN (hébr., *Dieu a donné, ou don de Dieu*), fils d'Achobor, et père de Nobesta qui fut mère de Joakim, roi de Juda. Elnathan fut un de ceux qui s'opposèrent à ce que le Roi brûlât les prophéties de Jérémie. (*Jérém.*, 36, 12.)

ELOHI, ou ELOI, ELOHIM, un des noms de Dieu. On donne quelquefois ce nom aux anges, aux princes, aux grands, aux juges, et même aux faux dieux. C'est la suite du discours qui fait juger du vrai sens de ce terme. C'est le même qu'*Eloha*. Celui-ci est au singulier, et *Elohim* au pluriel. Cependant *Elohim* se construit souvent avec le singulier, surtout lorsqu'on parle du vrai Dieu ; mais, en parlant des faux dieux, on le construit plutôt avec le pluriel.

ELOI (saint), *Eligius*, évêque de Noyon et de Tournai, était fils d'Eucher et de Terrige. Il naquit vers l'an 588, dans le village de Chatelat en Limousin, à deux lieues de la ville de Limoges vers le septentrion. On lui donna le nom d'*Eligius*, pour marquer qu'on le tenait

choisi de Dieu et appelé à une grande sainteté ; selon la prédication qu'un bon prêtre en avait faite à sa mère. Lorsqu'il fut en âge, on lui fit apprendre le métier d'orfèvre, pour lequel il avait une grande facilité, et qu'il exerça dans son pays jusqu'à ce qu'il vint à Paris, vers l'an 620, où il se fit connaître à Bobbon, trésorier de l'épargne, qui le produisit au roi Clotaire II, pour exécuter le dessein que ce prince avait conçu d'une nouvelle manière de chaise, qu'il voulait faire faire d'or et de pierreries. Eloi travailla sur le modèle qu'on lui avait tracé, et de l'or qu'on lui avait donné, il fit deux chaises de la grandeur de celle qu'on demandait, toutes deux de la même forme. Le roi, charmé de son habileté et de sa probité, le retint dans son palais où il fut un sujet d'admiration pour toute la cour. Eloi croissait tous les jours en faveur auprès de Dieu et du Roi, lorsque ce prince mourut l'an 628. Dagobert I<sup>er</sup>, son fils, hérita de son affection pour notre Saint, aussi bien que de sa couronne, et l'honora de sa confiance jusqu'au point de quitter souvent la compagnie des plus grands seigneurs de sa cour pour le consulter sur la conduite de sa vie et de son royaume. Cette bienveillance du prince lui attira des envieux qui s'efforcèrent de noircir sa réputation par diverses calomnies qui ne servirent qu'à donner un nouveau lustre à sa vertu. L'an 631, il fonda l'abbaye de Solignac, à deux lieues

de Limoges, vers le midi. Il fit aussi, d'une belle maison que le Roi lui avait donnée dans Paris, un monastère de filles où il mit jusqu'à trois cents religieuses sous la règle de saint Colomban, et sous la conduite de l'abbesse sainte Aure. Les Barnabites l'ont occupé depuis. Il se distinguait encore par le soin tout particulier qu'il avait de racheter les captifs, de recevoir les étrangers, de secourir les veuves, les orphelins, et généralement tous les pauvres, tous les affligés, en sorte qu'il était regardé comme le père commun des pauvres, et que tout ce qu'il possédait passait pour leur patrimoine. Il ne sortait point de sa maison qu'il ne se vît environné de mendiants, comme une ruche l'est de mouches, dit saint Ouën, et l'oraison était toujours sa première occupation lorsqu'il rentrait chez lui. Il eut le don des miracles et celui de prophétie qui lui servit à connaître et à poursuivre quelques hérétiques qui cherchaient à introduire le monothélisme en France. Il travailla avec le même zèle à faire chasser quelques impies de la ville de Paris, et à déraciner la simonie. Un tel homme méritait sans doute d'être évêque, et Dieu voulut qu'il le fût en effet en succédant à saint Acaire, évêque de Noyon et de Tournay, mort l'an 639. Il n'est pas possible d'exprimer tout ce que son zèle infatigable lui fit courir de dangers, et souffrir de peines jusqu'à sa mort qui arriva le 1<sup>er</sup> décembre de

l'an 659, après soixante - dix années de vie, et dix-neuf d'épiscopat. On l'enterra dans l'église de Saint-Loup à Noyon qui quitta son premier nom pour prendre celui de Saint-Eloi, et son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. Sa tête était à l'abbaye de Chelles, et la plus grande portion de son corps à la cathédrale de Noyon. Plusieurs autres églises se vantaient de posséder quelques parties de ses reliques, comme celle de Saint-Barthélemi de Noyon, celle de Saint-Sauveur de Bruges en Flandre, celle de Saint-Martin de Tournai, celle de Saint-Pierre de Douai, celle de Notre-Dame de Paris qui obtint un os de l'un de ses bras de l'évêque et du Chapitre de Noyon, l'an 1212. On l'exposait le jour de sa fête dans l'église de Saint-Eloi des Barnabites, avec une partie de son crâne. Ce qui n'empêchait pas que l'on n'en gardât encore une autre relique de notre Saint dans le trésor de Notre-Dame. S. Eloi n'avait pas seulement de la piété, il avait encore beaucoup d'étude, d'éloquence et de génie. Il parut avec éclat au concile de Châlons, tenu l'an 644. Il y a dix-sept homélies sous son nom dans la bibliothèque des Pères; mais on doute qu'elles soient de lui. Nous avons aussi une lettre de lui à saint Didier de Cahors, que nous appelons saint Gery. Nous avons encore un grand discours que saint Ouen a inséré dans sa vie, et qui paraît être un recueil des instructions les plus ordi-

naires que le Saint faisait à son peuple. Sa vie a été écrite par saint Ouen, évêque de Rouen, son ami particulier; mais elle a reçu diverses altérations. Surrius l'a donnée en trois livres, et dom Luc d'Achéry en deux, au cinquième tome de son Spicilege. (On peut voir aussi le père Le Cointre, à l'an 610, n. 8; Louis de Montigny, chanoine et archidiacre de Noyon, dans la vie du Saint qu'il publia en notre langue, avec ses notes, l'an 1626; les Annales de Noyon, de Jacques Le Vasseur, tom. 1; M. Baillet, tom. 3, 1<sup>re</sup>. décembre; le père Sirmon, *in not.* 1, *Concil. gallic.*; dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 3, p. 595 et suiv.; dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, tom. 17, pag. 682 et suiv.)

ELOI-DE-NOYON (saint), *Sanctus Eligius Noviomensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Noyon. On met sa fondation au septième siècle, sous le règne de Clovis, fils de Dagobert 1<sup>er</sup>. Elle fut d'abord sous l'invocation de saint Loup de Troyes; mais elle prit ensuite le nom de saint Eloi, évêque de Noyon, qui y fut enterré après sa mort, et dont les libéralités pour ce monastère l'en ont fait regarder comme le fondateur. Cette abbaye a été long-temps célèbre par les fréquens miracles que Dieu y opérait par l'intercession de saint Eloi; ce qui y attirait beaucoup de monde, et par les vives et longues contestations qui s'éle-

vèrent à l'occasion des reliques du même Saint, entre les chanoines de la cathédrale et les moines, chacun de ces deux corps prétendant les avoir dans son église. Les Normands pillèrent et brûlèrent l'abbaye de Saint-Eloi, l'an 860. Elle était en si mauvais état dans le quatorzième siècle, que l'empereur Charles IV. qui y alla en pèlerinage pour accomplir un vœu, l'an 1373, et Charles V, roi de France, écrivirent au pape pour prier Sa Sainteté de décharger les moines de Saint-Eloi des subsides qu'ils étaient obligés de fournir au Saint-Siège, parce que la misère où ils étaient alors les mettait hors d'état de faire ce paiement. L'abbaye de Saint-Eloi souffrit encore beaucoup pendant les guerres des Anglais et celles des Espagnols, et enfin elle fut entièrement ruinée par les calvinistes vers la fin du seizième siècle. Les religieux de la congrégation de Saint-Maur qui furent appelés à Noyon en 1631, avaient commencé à rétablir ce monastère au même endroit où il était alors; savoir, aux environs de Noyon, vers le levant; mais les habitants, craignant que dans le temps de guerre les troupes ne s'en servissent comme d'un fort pour s'y mettre en garnison au préjudice de la ville, comme cela était déjà arrivé, abattirent ce qui avait été déjà fait, et on transféra le monastère dans l'enceinte de la ville. Dans l'espace de trente ans, lesdits religieux de Saint-Maur en

firent une fort belle maison; les lieux réguliers en étaient très-élégans, et l'église magnifique. Mais ce qui la rendait encore plus recommandable, c'était l'édification avec laquelle on y vivait depuis qu'on y avait introduit la réforme. (*Gallia christ.*, tom. 9, col. 1056, nov. édit.)

ELOI - FONTAINE (Saint-), *S. Eligii-Fons*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Noyon, située d'abord dans la petite ville de Chauni, fut transférée ensuite vers le milieu du douzième siècle, à une petite lieue de la même ville vers Ham. On ignore dans quel temps et par qui elle a été fondée; mais on sait que plusieurs papes lui ont accordé des privilèges, et qu'elle compte parmi ses bienfaiteurs les rois saint Louis et Philippe-le-Bel; les seigneurs de Vendeuil et de Sailli; Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, et quelques évêques de Noyon. L'ancien monastère était occupé par les Pères minimes qui y avaient été introduits en 1617; et le nouveau, par les chanoines réguliers de la congrégation de France, depuis l'an 1669. (*Gallia ch.* t. 9, col. 11, 26, nov. édit.)

ELON (hébr., *chéne*; autrement, *fort*), ville de la tribu de Dan. (*Josué*, 19, 43.)

ELON, Héthéen, père de Basemath, femme d'Esau. (*Genes.* 26, 34.)

ELON, de la tribu de Zabulon, et chef de la famille des Eloanites. (*Num.*, 26, 26.)

ELOY DE LA BASSÉE; en la-

tin, *Basseus*, ainsi nommé du lieu de ce nom en Flandre, capucin du dix-septième siècle. On a de lui une Somme de morale sous ce titre : *Flores totius theologicæ practicæ, tum sacramentalis, tum moralis*, 2 vol. in-fol. dont le premier parut à Anvers en 1643, et le second à Lyon, chez Anisson, en 1659. Le même ouvrage a été aussi donné par ordre alphabétique dans cette dernière ville en 1663. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* tom 1, pag. 325)

ELPHAAL (hébr. œuvre de Dieu : fils de Mehusim. (1. *Par.*, 8, 11, 12.)

ELPHÈGE, ou ALFÈGE, archevêque de Cantorbéry et martyr, naquit en Angleterre d'une race fort illustre l'an 954. Dieu lui ayant fait connaître de bonne heure que l'affection de ses parens, et surtout de sa mère qui l'aimait tendrement, était un obstacle à la résolution qu'il avait prise de n'être qu'à lui seul, il s'alla cacher dans le monastère de Dirheste où il joignit à la grande austérité, toutes les humiliations qui pouvaient l'aider à détruire en lui l'amour-propre, pour rendre Dieu l'unique maître de son cœur. Mais comme l'obligation de se conformer aux usages de la communauté s'opposait à tout ce que sa ferveur lui inspirait pour la pénitence, il quitta le monastère pour se retirer dans la solitude de Bathe au territoire de Somerset. Renfermé là dans une

cellule étroite, il exerça sur son corps des austérités incroyables; et quoiqu'il eût bien voulu n'avoir de commerce qu'avec Dieu, il fut contraint de recevoir des disciples qui formèrent bientôt une nombreuse et sainte communauté. Il ne pensait qu'à s'avancer avec eux dans les voies de la perfection, loin du tumulte du siècle, lorsque saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, fut averti dans une vision de le consacrer évêque de Winchester, à la place de saint Ethelwold, mort l'an 984. Elphège prouva, par toutes les vertus, la vérité du choix miraculeux qu'on avait fait de sa personne. On voyait en lui un fond de bonté et de charité pour tout le monde, et surtout pour les pauvres, une douceur admirable, jointe à une mortification qui ne le rendait cruel qu'envers lui-même, une humilité profonde et une prudence consommée; deux vertus qu'il posséda toujours en un degré éminent parmi beaucoup d'autres. L'an 1006, il fut nommé archevêque de Cantorbéry; et pour satisfaire aux devoirs d'une charge qui lui donnait l'inspection générale sur le spirituel du royaume entier, il fit divers réglemens très-salutaires, et assembla souvent des conciles pour prévenir, ou corriger les abus, et mettre le bon ordre partout. Il y avait quatre ans qu'il gouvernait ainsi avec toute la vigilance d'un pasteur excellent, lorsqu'une irruption de pirates danois vint trou-



bler la paix de l'Angleterre. Les barbares ravagèrent le pays, prirent la ville de Cantorbéry, que le saint évêque ne voulut point abandonner; et, après lui avoir fait souffrir une prison de sept mois, ils l'assommèrent inhumainement le 19 avril l'an 1011. Les martyrologes lui donnent le titre de martyr; et Dieu ayant attesté sa sainteté par les miracles qui se firent à son tombeau, on ne fut pas long-temps sans l'honorer d'un culte public. Sa vie, écrite par le moine Osbern et par les soins du B. Lantfranc, archevêque de Cantorbéry, environ soixante ans après sa mort, est une pièce assez estimée. Elle est dans la Continuation de Bollandus. (Baillet, t. 1, 19 avril.)

ELPIS, vierge et martyre, et fille de sainte Sophie. (Voyez SOPHIE.)

ELSIUS, ou ELSSIUS (Philippe), natif de Bruxelles, ermite de saint Augustin, mort en 1654, a donné un ouvrage sur les écrivains de son Ordre, intitulé: *Encomiasticon augustinianum*, imprimé à Bruxelles, in-fol., en 1634. Cet ouvrage qui manque de critique, renferme beaucoup d'écrivains qui n'ont jamais été de l'ordre de l'auteur. (Baillet, *Jugem. des Sav. sur les crit. hist.*)

ELSWICH (Jean-Herman d'), théologien luthérien, né en 1648 d'une ancienne famille noble, à Rensbourg en Holstein, fut appelé à Stade en 1717, pour y exercer le ministère, et y mourut le 10 juin 1721. Il a publié,

1° le livre de Simonius, de *Litteris parentibus*, avec des notes de sa façon. 2° *Epistolæ familiares, varii, theologici potissimum, argumenti*. 3° *Launius de varia Aristotelis fortuna in schola Harisiensi*, à quoi il a ajouté : *Schediasma de varia Aristotelis in scholis Protestantium fortuna*. 4° *Commentatio de reliquiis papatus Eccl. lutheranæ temere afflictis*. 5° *Dissertationes de Melchisedec*. 6° *Formula concordiae in Dania combustæ*. 7° *Recentiorum in novum foedus critica*. 8° *Fanaticorum palinodia*. 9° *Observationes philologicae super Witteri commentatione in Genesim*. 10° *Vindiciæ diascepses hunnianæ*. (Moréri, édit. de Hollande, 1740, et de Paris, 1759.)

ELTHECE, ELTHECO, ou ELTHECA, ville de la tribu de Dan; elle fut donnée aux Lévités de la famille de Caath. (*Josué*, 19, 43.)

ELTHECON, ville de la tribu de Juda, aux confins de la tribu de Benjamin. (*Josué*, 15, 59.)

ELTHOLAD (hébr. *génération de Dieu*), ville de la tribu de Juda, qui fut ensuite cédée à la tribu de Siméon. (*Josué*, 15, 30, 19, 4.)

ELU, *electus*. Le mot d'élu se prend, ou pour les Saints, et les prédestinés, ou pour tous ceux qui sont appelés à la grace du christianisme, soit que Dieu les ait prédestinés à la gloire, soit qu'il ne les y ait point prédestinés.

ELUL, mois des Hébreux qui

revient à peu près à notre mois d'août. Il n'a que vingt-neuf jours. C'est le douzième mois de l'année civile, et le sixième de l'année sainte. Le septième, ou le neuvième jour de ce mois, les juifs jeûnent en mémoire de ce qui arriva après le retour de ceux qui étaient allés considérer la terre promise. (2. *Esdr.*, 6, 15.)

ELUSA, ville épiscopale de la troisième Palestine au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Pétra. Ptolémée la met au nombre des villes d'Idumée à l'occident du Jourdain; elle a eu les évêques suivans :

1. N..., à la fin du quatrième, ou au commencement du cinquième siècle.

2. Théodule, ou Abdellas, au concile d'Éphèse, 431.

3. Arétas, au concile de Chalcedoine. (*Act.*, 4.)

4. Pierre, souscrit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem, en 518.

5. Zénobe, au concile des trois Palestines, en 536. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 735.)

ELUSAI (hébr., *force de Dieu*), un des braves de l'armée de David. (1. *Par.*, 12, 5.)

ELUSE, ville d'Arabie, ou d'Idumée, apparemment la même qu'Alus, Allus, ou Chaluse. (*Num.*, 33, 13, 14.)

ELVIRE, *Eliberis*, ou *Illiberis*, ville d'Espagne célèbre autrefois, mais ruinée aujourd'hui. Il y avait deux villes de ce nom, l'une dans la province Tarragonaise, et l'autre dans la province Bétique. En examinant

mûrement les différentes opinions touchant l'époque du concile qui eut lieu en cette ville, le premier qu'on sache qui se soit tenu en Espagne, celle qui assigne l'an 300, ou 301, pour l'année de ce concile, nous paraît la plus vraie, et, dans tous les cas, la plus probable. La raison en est qu'on ne peut guère remonter plus haut, puisque saint Valère, évêque de Saragosse qui y assista, n'occupait plus son siège en 303, ou en 304, en ayant été chassé par Dacien, à cette époque, et martyrisé au plus tard en 305, dans la persécution qu'on ne peut douter avoir été la dernière en Espagne. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclésiast.*, tom. 3, pag. 657.)

On fit dans ce concile quatre-vingt-un canons fort rigides, et qui paraissent être un recueil de canons pénitentiels des Églises d'Espagne et d'Afrique.

Le premier canon prive de la communion, c'est-à-dire, de l'absolution, même à l'article de la mort, ceux qui, après avoir reçu le baptême, ont volontairement sacrifié aux idoles. C'est ce qu'ils appellent le crime capital.

Le troisième veut qu'on modère cette peine à l'égard de ceux qui n'ont fait que des présens aux idoles, et leur accorde la communion à l'article de la mort, pourvu qu'ils se soient mis en pénitence.

Le mot de *flamines*, que ce canon emploie, doit s'entendre

de ceux qui offraient des présens aux idoles, dont les flamines, ou sacrificateurs, n'étaient pas exempts, et non pas de ceux qui faisaient représenter des spectacles profanes, comme l'ont entendu MM. de L'Aubépine, Fleury et Dupin.

Le sixième et le septième privent de l'absolution, même à l'article de la mort, ceux qui en font mourir d'autres par maléfice, et les adultères qui retombent après avoir été mis en pénitence.

Le dixième permet de baptiser les maris qui ont quitté leurs femmes, et les femmes qui ont quitté leurs maris pendant le temps de leur cathécuménat, quoiqu'ils se soient ensuite mariés à d'autres.

Le douzième et le treizième privent de la communion, à la mort, les femmes qui prostituent des filles, et les vierges qui, après s'être consacrées à Dieu, passent leur vie dans le libertinage.

Le vingtième prononce la dégradation contre les ecclésiastiques usuriers.

Le vingt-troisième ordonne qu'on célébrera tous les mois les jeûnes doubles, excepté les deux mois de juillet et d'août. *Ces jeûnes doubles, ou extraordinaires, étaient de deux jours de suite; en sorte qu'on ne mangeait point du tout le premier de ces deux jours.*

Le vingt-sixième ordonne qu'on observera le jeûne double tous les samedis.

Le vingt-quatrième défend d'allumer des cierges en plein jour dans les cimetières, à la façon des païens.

Le quarante-sixième impose dix ans de pénitence aux apostats.

Le cinquante-deuxième prononce anathème contre ceux qui publient des libelles diffamatoires.

Le cinquante-septième veut que les femmes, ou leurs maris qui prêtent leurs habits pour une pompe profane s'abstiennent pendant trois ans de l'entrée de l'église.

Le soixante-troisième et le soixante-quatrième privent de la communion, même à l'article de la mort, les femmes adultères qui font mourir leurs enfans, ou qui persèverent dans le crime jusqu'à la dernière maladie.

Le soixante-quinzième prive de la communion, même à la mort, ceux qui ont accusé de faux crimes un évêque, un prêtre, ou un diacre.

Le soixante-dix-neuvième ordonne qu'on sépare de la communion les fidèles qui font profession de jouer aux jeux de hasard.

Le quatre-vingt-unième défend aux femmes fidèles d'écrire à des laïcs en leur nom, ni d'en recevoir des lettres en leur nom aussi, sans le nom de leurs maris. (Régia. Hardouin. Labbe. D'Aguires, tom. 1. Hermant, *Histoire des Conciles*, tom. 1, pag. 141.)

ELY, ou ELIS, *Elia*, ou He-

*lia*, ville épiscopale d'Angleterre sous la métropole de Cantorbéry, est située dans une île du même nom, formée de plusieurs ruisseaux qui sortent de la rivière d'Ouse, et de quelques autres rivières. C'était une ancienne abbaye de bénédictins, fondée au septième siècle, que le pape Pascal n érigea en évêché l'an 1109. Le Chapitre est demeuré régulier jusqu'à la réformation, ainsi que celui de Cantorbéry. L'évêché est un des plus riches d'Angleterre, et l'évêque a le titre de comte palatin.

#### *Evêques d'Ely.*

1. Hervé, surnommé Cruste, ayant été chassé par violence de son évêché de Bangor, et s'étant réfugié dans le monastère d'Ely, y gagna tellement l'affection des religieux de cette abbaye, qu'il leur persuada de la faire ériger en évêché, et en devint ainsi le premier évêque l'an 1109. Il mourut le 30 août 1131.

2. Nigel, neveu de Roger, évêque de Salisbury et trésorier du roi Henri, fut sacré l'an 1133, et mourut le 30 mai 1169.

3. Geofroi Ridel, archidiacre de Cantorbéry, fut intronisé le 17 mai 1173, avant d'avoir été sacré, et mourut le 27 juillet, ou, selon d'autres, le 21 août de l'an 1189. Ce fut le plus grand ennemi de saint Thomas de Cantorbéry, qui l'appelle souvent, dans ses lettres, *Archidiabolum et Antichristi membrum*.

4. Guillaume de Longchamp, chancelier du roi Richard, et

grand-justicier de toute l'Angleterre, fut sacré le 31 décembre 1189. Il fut toujours très-attaché et très-utile à son prince qui le combla d'honneurs et de biens. Il allait à Rome en qualité de son ambassadeur, lorsqu'il mourut à Poitiers le 31 de janvier 1197. On ne doit aucune créance aux historiens passionnés qui le représentent comme un monstre d'orgueil, d'ambition et d'impiété, contre le témoignage de Pierre de Blois qui, dans ses lettres à Hugues, fait des éloges de sa sagesse, de sa douceur, de sa libéralité, et de ses autres bonnes qualités.

5. Bustache, doyen de Salisbury, fut sacré le 8 mars de l'an 1198. Il devint chancelier du royaume le 1<sup>er</sup> juillet de la même année, et mourut le 3 février de l'an 1215.

6. Jean, abbé des Fontaines, sacré le 8 mars 1220, mourut le 6 mai 1225.

7. Geofroi du Bourg, frère du comte Hubert du Bourg, grand-justicier d'Angleterre, sacré le 29 juin 1225, mourut le 27 décembre 1228.

8. Hugues de Northwolde, abbé de Saint-Edmond, sacré le 10 juin 1239, mourut le 6 août 1254, après avoir surpassé tous ses prédécesseurs par ses bienfaits envers son Église.

9. Guillaume de Kelkenni, ou Kirkenny, chancelier du roi Henri III, fut sacré le 15 août 1255, et mourut le 22 septembre de l'année suivante en Espagne, après avoir laissé deux cents

marcs d'argent pour l'entretien de deux chapelains destinés à prier Dieu pour lui à perpétuité.

10. Hugues de Balsham, ou Bêlésale, sous-prieur de l'abbaye d'Ely, en fut sacré évêque à Rome par le pape Alexandre IV, le 14 octobre 1257, et mourut le 15 juin 1286.

11. Jean de Kirkeby, ou Kirkby, chanoine de Wels et d'York, archidiacre de Coventri, chancelier et trésorier d'Angleterre, fut sacré le 22 septembre 1286, et mourut le 26 mars 1290.

12. Guillaume de Luda, en anglais *Louth*, doyen de Saint-Martin de Londres, archidiacre de Durham, trésorier et clerc de la chambre du roi Édouard, fut élu évêque d'Ely comme par inspiration le 4 mai de l'an 1290, et sacré le 1<sup>er</sup> octobre de la même année. Il mourut le 25, ou le 27, ou enfin le 28 mars 1298.

13. Radulphe Valpoole, ou de Walpol, évêque de Norvic, fut transféré à Ely par une bulle du pape Boniface VIII, datée du 15 de juillet 1299. Il mourut le 20 de mars 1302.

14. Robert Orforde, ou de Orforde, prieur d'Ely, en fut élu évêque par voie de compromis le 17 mai 1302, et mourut durant le carême de l'an 1310.

15. Jean de Ketène, moine d'Ely, en fut sacré évêque par l'archevêque de Cantorbéry le 6 septembre 1310, et mourut le 14 mai 1316.

16. Jean de Hothum, clerc du roi Édouard II, fut élu évêque d'Ely comme par inspiration di-

vine, l'an 1316, avant le 20 de juillet, et mourut après vingt ans d'une sage et vigoureuse administration, le 15 janvier 1336. Il avait été ambassadeur à Rome, trésorier d'Angleterre en 1317, et chancelier en 1320.

17. Simon de Montagu, transféré de Vorchester à Ely en 1336, mourut en 1345 et non en l'an 1344, comme l'assure l'historien de l'Eglise d'Ely, puisqu'il conste par un registre de Norvic que Simon, évêque d'Ely, présenta à Whittington, le 6 juin 1345, un état du temporel de son Eglise.

18. Thomas de Lyde, ou plutôt de l'île, en latin, *de Insula*, fut pourvu par le pape en l'an 1345; on l'accusa faussement d'avoir été l'auteur d'un incendie et d'un homicide; et cette fausse accusation ayant trouvé créance dans l'esprit du Roi, Thomas de l'île fut contraint de quitter l'Angleterre, le 9 novembre 1356. Il alla trouver le pape et les cardinaux à Avignon, et y mourut la veille de Saint-Jean-Baptiste 1361, tandis que la cour papale, très-convaincue de son innocence, n'oubliait rien pour le faire rentrer en paix dans son église. Réginal Bryan qui fut transféré, par le pape Innocent VI, de l'Eglise de Vorchester à celle d'Ely, ne prit point possession, la mort l'en ayant empêché.

19. Simon Langham, abbé de Westminster, trésorier d'Angleterre en 1360, et chancelier en 1363, fut sacré évêque d'Ely par l'archevêque de Cantorbéry

le 20 mars 1362, et transféré à Cantorbéry par le pape Urbain v, le 25 juillet 1366.

20. Jean Barnet, évêque de Bath et de Wels, fut transféré à Ely par le pape Urbain v, le 15 de décembre 1366, et mourut le 6, ou le 8 juin 1373.

21. Thomas Arundell, second fils de Richard Fitz-Alon, comte d'Arundell, fut pourvu de l'évêché d'Ely par le pape Grégoire xi, le 13 août 1373. Il devint chancelier d'Angleterre le 24 octobre 1387, et passa à l'Eglise d'York le 14 septembre 1388.

22. Jean Fordham, passa de l'Eglise de Durham à celle d'Ely le 27 septembre 1388, et mourut le 20 décembre 1425.

23. Philippe Morgan, transféré de l'Eglise de Vorchester à celle d'Ely par le pape Martin v, le 27 février 1426, et mourut en l'an 1435.

24. Louis Luschburg, archevêque de Rouen, cardinal-prêtre du titre des quatre couronnées, chancelier de France et de Normandie, eut l'administration de l'Eglise d'Ely depuis l'an 1437 jusqu'au 18 septembre de l'an 1443.

25. Thomas Boucer, ou Bourchier, fut transféré de l'Eglise de Vorchester à celle d'Ely par le pape Eugène iv, le 20 de décembre 1443, et de cette dernière à celle de Cantorbéry l'an 1454.

26. Guillaume Gray, de l'illustre maison des barons de Gray de Codnor, sacré le 7 septembre 1454, siégea vingt-quatre ans

onze semaines et deux jours. Il fut élevé à la charge de trésorier d'Angleterre le 26 d'octobre 1469.

27. Jean Morton, vice-chancelier de l'Université d'Oxford, fut sacré évêque d'Ely le 31 janvier 1479, et transféré à Cantorbéry le 6 octobre 1486.

28. Jean Alcocke, chancelier d'Angleterre, succéda à Jean Morton l'an 1486, et mourut le 1<sup>er</sup> octobre 1500, après avoir fait bâtir un palais épiscopal à Ely, et fondé le collège du nom de Jésus à Cambridge.

29. Richard Redman, passa de l'Eglise de Saint-Asaph à celle d'Ely le 26 septembre 1501, et mourut au mois d'août 1505.

30. Jacques Stanley, sixième fils de Thomas Stanley, comte de Derby, docteur de l'Université de Cambridge, et doyen de Saint-Martin de Londres, fut sacré en 1506, et mourut en 1515. Ce fut un prélat plus guerrier que pasteur.

31. Nicolas West, docteur ès lois, doyen de Windsor, et chapelain de la reine Catherine, fut sacré le 8 octobre 1515. Le roi Henri viii l'envoya ambassadeur en France en 1519, et il mourut le 28 avril 1533.

32. Thomas de Gooderick, ou Gooderic, professeur en Droit civil et chapelain de Henri viii, fut sacré le 19 d'avril 1534, et mourut le 9, ou le 10 de mai 1554. (*Anglia sacra*, t. 1.)

ELYMAÏS, ou ELYMAÏDE, ville capitale du pays d'Elam, ou de l'ancien pays des Perses.

L'auteur du second livre des Machabées a donné à cette ville le nom de Persépolis, apparemment parce qu'elle était autrefois capitale de la Perse; car d'ailleurs Persépolis et Elymais étaient deux villes différentes; Elymais sur l'Eulée, et Persépolis sur l'Araxe. (1. *Mach.*, 6, 1, 2. 2. *Mach.*, 29, 2.)

ELYMAS. (*Voyez* BAR-JÉSU.)

ELZABAD, fils de Sémeias, Lévite, un des portiers du temple. (1. *Par.*, 26, 7.)

ELZEAR, que les étrangers nomment Eleazar, et le vulgaire du pays Saint-Augias, était de l'ancienne et illustre maison de Sabran en Provence, du côté paternel, et de celle d'Albes, ou Aubes, du côté maternel. Il était fils de Hermengaud de Sabran, seigneur d'Ansois qui fut depuis comte d'Arian au royaume de Naples, et de Laudune d'Albes, que l'on appelait dans la Provence *la bonne Comtesse*, à cause de sa vertu. Il naquit au château d'Ansois en Provence vers l'an 1295, et fut offert solennellement à Dieu par sa pieuse mère au moment même de sa naissance. Dieu exauça la prière qu'elle lui fit, de prévenir cet enfant de ses bénédictions, et il répandit tant de grâces dans son âme, que toutes ses inclinations furent portées à la vertu, avant même qu'il pût la connaître. Sa tendresse pour les pauvres se faisait remarquer dans les bras mêmes de ses nourrices; et à l'âge de cinq ans il prenait plaisir à les faire manger avec lui,

et à leur donner tout ce qu'il gagnait à de petits jeux. Il croisait tous les jours en grâce et en sagesse, et commençait déjà à former des projets de piété extraordinaires, lorsque son père reçut un ordre exprès de Charles II, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence, de le marier avec une demoiselle appelée Delphine, de la maison de Glandevéz. On les fiança aussitôt en présence du Roi même, quoiqu'Elzear n'eût que dix ans et Delphine douze, et ils furent mariés trois ans après; mais Delphine ayant fait connaître à son époux qu'elle avait consacré sa virginité à Dieu, ils vécurent ensemble comme frère et sœur sous le voile du mariage. Pour se faciliter les moyens de garder la chasteté, Elzear pratiqua diverses sortes de pénitences. Il portait un rude cilice, prenait souvent la discipline avec des chaînes de fer, se serrait le corps d'une corde pleine de nœuds, jeûnait tous les vendredis, tout l'Avent et plusieurs veilles de fêtes. Sa maison qui était nombreuse, ressemblait plutôt à un monastère bien réglé qu'à une maison de grand seigneur. Il y faisait inviolablement observer plusieurs statuts, dont les principaux étaient que tous entendraient la messe tous les jours et se confesseraient toutes les semaines; que les dames et demoiselles passeraient la matinée aux exercices de piété, et l'après-midi au travail des mains; qu'on n'entendrait, ni mensonge, ni

médiance, ni jurement, ni parole indécente ; qu'on ne jouerait à aucun jeu défendu ; qu'il y aurait tous les jours une conférence où l'on ne s'entreten-drait que des choses de Dieu, et que quand un de la compagnie commencerait à parler, les autres prieraient pour lui dans le cœur. C'était lui le plus souvent qui y portait la parole, et ses discours, animés de l'esprit de Dieu, produisaient toujours des effets surprenans dans les cœurs. Entre ses autres œuvres de charité, il faisait venir ordinairement chez lui douze lépreux, à qui il lavait tous les jours les pieds ; il allait voir les autres dans les hôpitaux, baisait ceux qui faisait le plus d'horreur, les essuyait et les pensait de ses propres mains, et les guérissait quelquefois par miracle.

Son père lui ayant laissé par testament la baronie d'Ansois en Provence, et le comté d'Arian, au royaume de Naples, il trouva des rebelles dans les habitans de ce comté qui lui firent mille outrages, auxquels il n'opposa qu'une douceur inaltérable ; car il avait pour maxime de faire plus de caresses et de bien à ceux qui le haïssaient. Il rendait exactement la justice à ses sujets, et choisissait pour officiers les personnes les plus éclairées et les plus désintéressées qu'il pouvait connaître. L'an 1321, il fit avec sainte Delphine un vœu public de la chasteté qu'ils avaient gardée jusque-là sans engagement, et ils embras-

sèrent tous les deux le tiers-Ordre de Saint-François comme faisaient plusieurs laïcs. L'année suivante le roi Robert le fit gouverneur du duc de Calabre, son fils aîné. En 1323, il fut envoyé ambassadeur en France auprès du roi Charles-le-Bel pour y négocier le mariage du prince son élève, avec Marie, fille de Charles, comte de Valois, petite-fille du roi Philippe-le-Hardi. Il réussit dans sa négociation, et mourut à Paris le 27 septembre 1323, âgé de vingt-huit ans. Il fut enseveli dans l'habit d'un religieux de Saint François, et mis en dépôt au grand couvent des Cordeliers. Son corps fut transporté, avant la fin de l'année, à Apt en Provence, et enterré dans le couvent des Cordeliers de cette ville. Urbain v le canonisa le 15 d'avril 1369 ; mais la bulle de sa canonisation ne fut expédiée que sous Grégoire xi, son successeur. Le Martyrologe romain marque sa fête au 27 septembre. Pour sainte Delphine, on dit qu'elle vécut jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, et qu'elle mourut le 26 novembre 1369. Sa fête se célèbre ce jour-là dans l'Ordre de Saint-François ; mais le Martyrologe romain n'en fait pas mention. La vie de saint Elzear, écrite par un auteur anonyme assez grave et assez exact, si on excepte le calcul qu'il fait des années du Saint, se trouve dans Surius. On peut la voir aussi dans l'Histoire séraphique de Henri Sédulius, et dans les Annales de Wading. M. d'Andilly a



traduit l'original en français. (Baillet, t. 3, 27 septembre.)

ELZEBAD, un des trente braves de l'armée de David. (1 *Par.*, 12, 12.)

EMALCHUEL (hébr., *Roi Dieu*, ou *royaume de Dieu*), un des chefs des Arabes. (1. *Mac.* 11, 39.)

EMAN (hébr., *beaucoup*, autrement, *tumulte*), troisième fils de Zara, et petit-fils de Juda. (1. *Par.*, 11, 6.)

EMAN, Lévite, descendant de Coré, maître de la musique du temple. (*Voy.* HERMAN.)

EMANCIPATION, *emancipatio*. L'émancipation est un acte par lequel un fils est mis hors de la puissance paternelle, ou qui donne à un mineur le droit de disposer de ses meubles et de la jouissance de ses immeubles. Il y en avait donc de deux sortes parmi nous, savoir, celle des fils de famille, et celle des mineurs. L'émancipation des fils de famille était aussi de deux sortes, l'une tacite qui se faisait, ou par la dignité à laquelle le fils était promu, ou par le mariage, ou par l'affinité; l'autre expresse, par laquelle le père déclarait devant le juge de son domicile qu'il émancipait son fils. L'émancipation ne se faisait pas ordinairement avant l'âge de puberté. Elle pouvait cependant se faire auparavant par l'ordre du prince, même sans le consentement de la personne émancipée. Un père pouvait être obligé d'émanciper son fils en plusieurs cas, comme

lorsqu'il avait reçu un legs pour l'émanciper, lorsqu'il le frappait injustement, qu'il l'obligeait de pécher contre le respect dû à son corps, etc. Un fils émancipé qui refusait à son père les aliments nécessaires, rentrait dans sa puissance. L'effet de l'émancipation était que l'enfant émancipé pouvait disposer de ses biens meubles, louer les immeubles et en percevoir le revenu. Mais il ne pouvait, ni vendre, ni hypothéquer ses immeubles, ni en transiger, si ce n'était du consentement d'un curateur, qu'on lui donnait d'ordinaire en l'émancipant. L'émancipation des fils de famille n'avait lieu que dans le pays de Droit écrit, et dans quelques coutumes où le droit de puissance paternelle était reçu. (Argou, lib. 1, cap. 5. De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot, EMANCIPATION, et dans sa traduction des *Instituts*, sur le § dernier du tit. 12 du premier livre. M. Bretonnier, dans ses *Observations sur Henrys*, liv. 4, quest. 127, où il rapporte tout ce qui peut être dit à ce sujet.)

EMANCIPATION, se disait autrefois de monastères exempts de la juridiction de l'ordinaire, et des moines promus à quelque dignité, ou tirés hors de l'obéissance de leurs supérieurs. (*Ducange.*)

EMANCIPATION de gens main-mortable, ou serfs, ou de gens de main-morte, était la concession de la même liberté et des mêmes franchises et prérogati-

ves dont jouissaient ceux qui étaient francs. Cette émancipation se faisait par le seigneur, quand il mettait quelqu'un de ses serfs en liberté, et qu'il l'affranchissait des droits auxquels il était assujéti par sa naissance; de sorte que cette émancipation n'était autre chose que ce que nous appellions affranchissement. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot EMANCIPATION.)

EMATH, ville célèbre de Syrie. Il y a bien de l'apparence que c'est la même qu'Emese sur l'Oronthe, à dix-huit milles de Laodicée. (Voyez EMESE.)

EMATH, nom d'une tour. (2. Esdr., 12, 38.)

EMBOLISME, *embolismus*, intercalation. Comme les Grecs se servaient de l'année lunaire qui est de trois cent cinquante-quatre jours, afin de l'approcher de l'année solaire qui est de trois cent soixante-cinq, ils ajoutaient tous les deux, ou tous les trois ans, un treizième mois lunaire qui s'appelait *embolimæus*, parce qu'il était inséré et intercalé, selon la signification du mot grec.

EMBOLISMIQUE, intercalaire, *embolimæus*, *intercalaris*. On appelle *embolismiques*, ou *intercalaires*, les mois que l'on insère pour former le cycle lunaire de dix-neuf ans; car les dix-neuf années solaires étant composées de six mille neuf cent trente-neuf jours et dix-huit heures, et les dix-neuf années lunaires ne faisant ensemble que

six mille sept cent vingt-six jours, il a fallu, pour égaliser le nombre des dix-neuf années lunaires aux dix-neuf solaires qui font le cycle lunaire de dix-neuf années, intercaler et insérer sept mois lunaires de deux cent neuf jours, lesquels avec les quatre bissextes font deux cent treize; le tout ensemble fait six mille neuf cent trente-neuf jours. Par le moyen de ces sept mois *embolismiques*, ou ajoutés, les six mille neuf cent trente-neuf jours et dix-huit heures des dix-neuf années solaires sont entièrement employés dans le calendrier. Il y a deux cent vingt-huit lunes communes, et sept *embolismiques*, que l'on distribue dans les dix-neuf années: par exemple, la troisième année et la sixième sont *embolismiques*; la neuvième, l'onzième, la quatorzième, la dix-septième et la dix-neuvième, sont aussi *embolismiques*, et par conséquent de trois cent quatre-vingts jours. Les mois embolismiques sont comme les autres mois lunaires, quelquefois pleins, c'est-à-dire, de trente jours; quelquefois caves, c'est-à-dire, de vingt-neuf jours seulement. Les épactes embolismiques dans le calendrier sont celles qui sont depuis dix-neuf jusqu'à vingt-neuf. On les appelle *embolismiques*, parce que, en ajoutant l'épacte qui est XI, elles excèdent le nombre 30, ou bien, parce que les années qui ont ces épactes, sont *embolismiques*, ayant treize lunes, dont la treizième est *embo-*

*lismique*, parce qu'à l'année lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, l'on ajoute un treizième mois de trente jours dans ces années-là, ou de trois cent quatre-vingt-trois, si le mois *embolismique* n'est que de vingt-neuf jours.

**EMELEI**, ou **EMMELEI**, *Emelia*, ville épiscopale d'Irlande; sous l'archevêché de Cashel.

**ÉMER**, nom d'homme et de lieu. (1. *Esdr.*, 2, 37.)

**ÉMERGENT**, *emergens*. Les astronomes et chronologues appellent l'an *émergent*, l'époque ou la racine dont ils commencent à compter le temps: C'est ainsi que chez les chrétiens l'année de la naissance de Jésus-Christ est l'an *émergent*, parce qu'ils commencent à compter depuis cette année.

**ÉMERGENT**, *dommage émergent*, en termes de Droit, est la perte que souffre celui qui prête son argent, à cause du prêt même qu'il en fait. Le *dommage émergent* est un titre suffisant pour retirer du profit de l'argent prêté, et empêche qu'il n'y ait usure dans cette sorte de profit. (*Voyez PRÊT, USURE.*)

**EMERICH**, ou **EYMERICH**, (*Voyez EYMERICH.*)

**EMERIT**, martyr d'Afrique, et compagnon de saint Saturnin. (*Voyez SATURNIN.*)

**ÉMERY** (Jacques-André), neuvième supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, né à Gex, le 26 août 1732, fit ses premières études chez les jésuites de Mâcon, les termina à la petite

communauté de Saint-Sulpice, dite des Robertins, professa la théologie dogmatique au séminaire d'Orléans, et la théologie morale dans celui de Lyon. Reçu docteur en 1764 à l'Université de Valence, fait supérieur du séminaire d'Angers en 1776, et nommé grand-vicaire de ce diocèse, toutes ces places ne répondaient pas encore assez au mérite éminent de M. Émery. Un poste des plus honorables, une charge des plus influentes sur le bien de notre ancienne Église gallicane, attendait le vertueux, le savant ecclésiastique; le bon prêtre par excellence. M. Émery fut nommé en 1782 supérieur-général des Sulpiciens. Comme il est difficile de plaire à tout le monde, surtout dans un temps de révolution, M. Émery fut accusé d'avoir porté trop loin la condescendance pour le nouvel ordre de choses, et l'on alla même jusqu'à faire pénétrer dans le sein de l'émigration le bruit qu'il avait prêté le fameux serment à la constitution prétendue civile du clergé. Rien n'était plus faux; mais on sait qu'un des articles du symbole de nos modernes philosophes est de toujours calomnier, dans l'espérance que toujours il en restera quelque chose. Notre supérieur-général les mit complètement en défaut de ce côté-là. Investi de la confiance des principaux personnages de l'Église et de l'État, M. Émery déploya dans les affaires de la religion, en 1809, un carac-

tère digne des premiers confesseurs de la foi; il en fut quitte pour un ordre pur et simple de sortir de son séminaire, dans lequel la divine Providence ne parut l'avoir fait rentrer bientôt après, que pour lui donner l'occasion de lever, au milieu de tant de tête courbées servilement sous un joug honteux, celle d'un vrai chrétien, d'un prêtre libre comme l'Évangile, et osant en parler le langage au héros du jour qui n'y était guère accoutumé. Il mourut bientôt après, le 18 avril 1811, et fut inhumé dans la maison d'Issy. Nous avons de lui les ouvrages suivants : 1° *l'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12; nouvelle édition en 1803, sous ce titre : *Pensées de Leibnitz sur la Religion et la Morale*, 2 vol. in-8°. 2° *Le Christianisme de Râcon*, (an 7) 1799, 2 vol. in-12. 3° *Pensées de Descartes*, Paris, 1811, 1 vol. in-8°. A ces trois noms il joignit celui d'Euler, le plus grand géomètre de son siècle, et il se proposait de faire le même travail sur Newton; mais il n'eut pas le temps de le terminer. Dans toutes ses productions que nous venons de citer, M. Emery n'avait pour but que de prouver, 1° qu'il était faux que la religion ne fût bonne que pour le peuple; 2° que les philosophes qu'il citait, dignes de la plus sage antiquité, avaient reconnu le christianisme comme la vraie boussole donnée à l'homme raisonnable pour le diriger dans toutes ses voies, quelle que soit

d'ailleurs la mesure d'esprit, de talens et de génie qu'il plaît à l'auteur de toutes grâces de lui départir. Il nous a enoore laissé *l'Esprit de sainte Thérèse*, Lyon, 1774-1779, in-8°; un ouvrage intitulé : *Conduite de l'Église dans la réception des ministres de la religion, qui reviennent du schisme et de l'hérésie*, 1797-1801, et aussi une édition de *la Défense de la révélation contre les objections des esprits forts*, par M. Euler, suivie des *Pensées du même auteur sur la religion*, supprimée dans la dernière édition de ses lettres à une princesse d'Allemagne, Paris, 1803, in-8°. Enfin, les *Nouveaux Opuscules de Fleury*, avec corrections et additions. Nous ne parlons point ici de ses insertions dans les *Annales philosophiques*, et autres opuscules que l'on trouve dans toutes les bibliothèques. M. Emery joignait à des connaissances étendues une piété solide, un mélange heureux de douceur et de fermeté, une grande habitude à traiter les affaires les plus difficiles; il était, en outre, excellent prédicateur. Ses anciens élèves doivent se souvenir de son sermon sur l'Enfer, qu'il donna en 1783, au mois d'octobre, lors de la retraite par laquelle commençait toujours l'année scholastique des Sulpiciens. L'exorde était sublime. Nous n'en avons pu retenir que la première phrase qui fera juger du reste. L'orateur avait pris son texte dans la parabole du mauvais riche, et débuta

ainsi : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno : Le riche est mort, et il a été enseveli dans les enfers.* « Il viendra ce jour, » messieurs, où nos parens et nos amis, fondant en larmes autour de notre lit, s'écrieront dans le transport de leur douleur. — C'en est fait, il est mort ! *Mortuus est.* Fasse le ciel que les anges, témoins de notre dernier soupir, n'ajoutent pas au même instant : « *et sepultus est in inferno*, et il vient d'être enseveli dans les enfers ! » Il serait difficile de peindre la foi chrétienne, dans ces terribles momens, en moins de mots et avec plus d'énergie.

EMESE, ville métropolitaine de la seconde Phénicie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Quelques médailles nous apprennent que les Romains y conduisirent une colonie. Elle est métropole de la seconde Phénicie dans la Notice d'Hiérocle, érigée par l'empereur Théodose 1<sup>er</sup>. Plin l'appelle *Hemisens*, aussi bien que Zosime et Julien l'apostat, et Strabon, *Emesenos*. Il y avait du temps de l'empereur Constance une église magnifique dédiée à Jésus-Christ. (*Sozom.*, lib. 3, c. 3.) Elle a eu les évêques suivans :

1. Sylvain, martyr sous Dioclétien. On en fait la fête le 6 de février.

2. Antolius, au concile de Nicée, et à celui d'Antioche en 340.

3. Eusèbe, originaire d'Édesse, très-habile philosophe, mais

dangereux arien, que ceux de sa secte voulaient mettre à la place du grand saint Athanase, se contenta du siège d'Emese. Les Ariens le vantent comme un faiseur de miracles, et disent qu'il accompagna pour cette raison l'empereur Constance dans la guerre qu'il fit aux Barbares.

4. Paul 1<sup>er</sup>, se trouva au concile de Séleucie où il adhéra à tous les sentimens des Ariens, et souscrivit à leur formule.

5. Nemese, auteur d'un ouvrage intitulé : *de la Nature de l'Homme*, qui a été souvent imprimé en grec et en latin. Il était ami de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.

6. Cyriaque, défendit vivement la cause de saint Jean-Chrysostôme, ce qui le fit exiler par Arcadius, prince de Palmyre, dans une forteresse de Perse. (*Pallad. in vit.*, pag. 194.)

7. Paul II, vint au concile d'Éphèse, et se joignit aux Orientaux contre saint Cyrille.

8. Pompéien, au concile d'Antioche, sous le patriarche Domnus, où la cause d'Athanase de Perthée fut jugée.

9. Uranius, envoya en sa place l'archidiacre Porphyre au concile de Chalcédoine.

10. N..., qui fut brûlé par les mahométans en 665, sous l'empereur Constant, fils d'Héraclius II.

11. Théodore, au huitième, ou neuvième siècle. (*Voyez Act. SS.*, 13 juillet. *Vit. Stoph.*, n. 112. *Oriens christ.*, tom. 2, pag. 837.)

*Évêques jacobites d'Émèse.*

1. Abraham , en 649.
2. N... , vers l'an 755. (*Hist. Patr. alex.* , pag. 233. )

3. Jacques , ordonna le patriarche Denis , en 897.

4. Noé du Liban , fait Maphrien (*Voy. ce mot*) par le patriarche Ignace Bar-Sila en 1444 , fut ensuite patriarche sous le nom d'Ignace XII , (*Biblioth. orient.* , t. 2 , p. 386 , 462. *Oriens christ.* , tom 2 , pag. 1424. )

EMETERE , ou HEMITERE , vulgairement saint Madir , martyr , frère de saint Chélidoine. (*Voyez CHÉLIDOINE.* )

EMILA , ou EMILLAN , diacre de la ville de Cordoue en Espagne , eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ , et par la main des mahométans de Cordoue , le 15 septembre de l'an 852 , selon saint Euloge l'historien , et le témoin de son martyre. (Baillet , tom. 3 , 15 septembre. )

EMILE , ou EMILIEN , cousin de sainte Denyse , et compagnon de son martyre sous Huneric , roi des Vandales en Afrique. (*Voyez DENYSE.* )

EMILE , martyr d'Afrique et compagnon de saint Caste. (*Voyez CASTE.* )

EMILE ( Paul ) , historien , était de Verone en Italie. Le cardinal de Bourbon l'amena avec lui en France en 1487 ; mais ce cardinal étant mort l'année suivante 1488 , Paul Émile se vit contraint , pour subsister , d'accepter une chaire d'humanités

dans un collège de l'Université. Dans la suite , il fut chanoine de la cathédrale de Paris , et se retira au collège de Navarre où il mourut le 5 mai 1529 , après avoir employé près de trente ans à son histoire , que nous avons en latin , en dix livres , contenant ce qui s'est passé depuis Pharamond jusqu'à la cinquième année du règne de Charles VIII , qui tombe l'an 1488. Cette histoire , continuée par Arnoul de Ferron , est imprimée en 2 vol. in-8° , ou un in-fol. , à Paris , chez Vascosan. C'est un abrégé , souvent obscur et embarrassé , qui ne répond pas à l'idée que l'on avait conçue de l'auteur. Paul Jove , in *Elog. doct.* , c. 139. (Du Chêne , *Collect. des Aut. de l'Hist. de France.* )

EMILIEN , martyr en Numidie , était de famille et de l'Ordre des Chevaliers. Il fut mis en prison à Cirthe avec saint Jacques , diacre , saint Marien , lecteur , et leurs compagnons. Émilien , enchérissant sur les incommodités de la prison qu'il partageait avec les autres , faisait des jeûnes de deux jours de suite et des prières très-fréquentes. Il souffrit le martyre des premiers dans Cirthe même , le 29 , ou le 30 avril de l'an 259 ou 260. (Baillet , tom. 1 , 30 avril. )

EMILIEN , martyr en Mœsie , fut brûlé à Durostoro dans la seconde Mœsie , au-dessus de la Thrace sur le Danube , l'an 362 , sous le règne de Julien l'apostat , pour avoir renversé les autels des idoles. L'Église l'honore le

18 de juillet. Théodoret, saint Jérôme, dans sa *Chronique*. (Baillet, tom. 2, 18 juillet.)

EMILIEN, ou MILHAN. (*Voy. MILHAN.*)

EMILIEN (Jacques), jurisconsulte de Ferrare en Italie, a donné, *Consilia juridica*, imprimés in-fol., à Venise, 1595. (Georg. Matth. König, *Biblioth. vet. et nov.*)

EMILIENNE (sainte), sœur de sainte Tharsille, tante de saint Grégoire-le-Grand. (*Voyez THARSILLE.*)

EMIM, anciens peuples du pays de Chanaan qui furent défaits par Codorlahomor et ses alliés. (*Genèse*, 14, 5.)

EMINENCE, *eminentia*, titre de dignité qui fut donné aux cardinaux par un décret du pape Urbain vin, du 10 janvier 1630. On les appelait auparavant *Illustrissimes et Révérendissimes*. Les Empereurs et les Rois ont aussi porté le titre d'éminence, et on le donne encore aujourd'hui au grand-maître de Malte.

EMMANUEL, ou ÉMANUEL (hébr., *Dieu avec nous*). Isaïe, dans la célèbre prophétie où il annonce à Achaz la naissance du Messie, dit qu'il sera nommé Emmanuel. (*Isaïe*, 7, 14.) Cette prophétie fut accomplie dans Jésus-Christ qui réunit en lui les deux natures, divine et humaine, et qui en ce sens est véritablement Emmanuel, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*. (*Matth.*, 1, 23.)

EMMANUEL SA, jésuite. (*Voyez SA ou SAA.*)

EMMAUS (hébr., *qui craint le conseil*), bougarde à soixante stades, ou deux lieues et demie de Jérusalem du côté du nord. Ce fut là que le Sauveur ressuscité apparut aux deux disciples, dont l'un s'appelait Cléophas, et l'autre Emmaüs, selon saint Ambroise. (*Apolog. David.*, lib. 2, cap. 8, in *Luc.*, 12.) *Voyez CLÉOPHAS.*

EMMAUS, ville de Judée, différente du bourg d'Emmaüs. Elle est située à vingt-deux milles de Lidda, comme le témoigne l'ancien itinéraire de la Palestine. On la nomma dans la suite *Nicopolis*. (Reland, *Palaestin.*, lib. 2, c. 6, p. 427, 428.)

EMMAUS, ville voisine de Tibériade où il y avait des eaux chaudes, ainsi que dans les autres villes de ce nom. (Josèphe, *de Bello*, lib. 4, cap. 1, p. 864.)

EMMELIE (sainte), mère de saint Basile-le-Grand, et épouse de saint Basile, père de saint Basile-le-Grand. (*Voyez BASILE.*)

EMMER, chef d'une famille sacerdotale qui était la seizième dans le rang que leur assigna David. (1. *Par.*, 9, 12.)

EMMER, père de Phassur. (*Jérémie*, 20, 1.)

EMMERAN, *Heimerammus*, ou *Emmeramus*, évêque de Poitiers, puis missionnaire de Ratisbonne en Bavière, et martyr, naquit à Poitiers vers le commencement du septième siècle, et fut élevé avec soin dans l'étude des lettres et dans la piété chrétienne. Il était chaste, sobre,

modeste, charitable, ennemi des plaisirs et grand ami du jeûne et de la pénitence. Sa vertu, jointe à sa science, le fit élever à l'épiscopat dans une des villes de l'Aquitaine, que l'on croit être Poitiers même. Après avoir travaillé quelques années dans son diocèse avec un très-grand succès, il forma le dessein d'aller prêcher la foi dans la Pannonie et dans la Sarmatie. Mais, en passant par la Bavière, le prince Théodon l'arrêta et lui persuada de prêcher les Bavarois, ce qu'il fit avec des fruits abondans qui répondirent à la vivacité de son zèle et à l'excès de ses travaux. Ce prince avait une fille nommée Otte qui avait eu le malheur de se laisser surprendre par un jeune homme appelé Sigebaud, fils du principal magistrat de la ville. Les deux coupables vinrent trouver saint Emmeran, pour le prier de les mettre à couvert de la colère de Théodon. Le Saint devait partir pour un voyage de dévotion à Rome, et l'auteur de sa vie semble vouloir faire entendre qu'il permit qu'on le chargeât du crime pendant son absence. Quoi qu'il en soit de cette permission qui paraît incroyable, Otte le fit accuser de sa grossesse, et son frère Lantber le poursuivit à la tête d'une troupe de soldats qui le saisirent, lui arrachèrent les yeux, lui coupèrent toutes les extrémités du corps, sans que durant tout ce supplice, dont il mourut, le saint évêque fit autre chose que de bénir Dieu, et

de prier pour ses bourreaux. Ceci arriva le 22 septembre 652. Le corps du Saint, qu'on avait enterré au lieu où il était mort, fut rapporté dans la chapelle de Saint-Georges près de Ratisbonne. La vie du Saint a été écrite par Aribon, dit Erbe en allemand, qui s'est appelé *Cirynus* en grec, et *Hæres* en latin, noms qui reviennent ausien pour la signification. Il était évêque de Frisinge, et vivait du temps de Charlemagne, six-vingts ans environ après notre Saint. Elle est dans Surius. Meginfred, ou Mainfroy, prévôt de Magdebourg, en composa une autre vers l'an 1024; et dans le même temps Arnolf, religieux du monastère de Saint-Emmeran à Ratisbonne, fit deux livres de ses miracles et de son culte. Canisius a donné l'un et l'autre de ses ouvrages dans le second volume de ses Leçons antiques. (Baillet, tom. 3, 22 septembre.)

EMON, chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, abbé de Werum en Frise, florissait au commencement du treizième siècle. Il avait étudié la théologie à Paris, le Droit à Orléans, et était docteur en l'une et l'autre Faculté. Il mourut la veille de sainte Lucie, de l'an 1237, et laissa une Chronique qui est nécessaire pour l'histoire de Frise. Matthieu l'a donnée le premier au public. Le père Hugo, Prémontré, abbé d'Estival, en a procuré une seconde édition avec des notes. Mancon, successeur d'Emon, en a continué la Chro-



nique, et publié les vertus. Cette continuation est imprimée à la suite de la Chronique même.

EMOND, dit de Dinther, bourg de Brabant près de Bos-le-Duc, vivait dans le quinzième siècle, et fut secrétaire d'Antoine 1<sup>er</sup>, Jean III, Philippe 1<sup>er</sup>, et Philippe II, ducs de Brabant, puis chanoine de Louvain, et ensuite chanoine régulier de Saint-Augustin. Il mourut à Bruxelles en 1448, et composa *Vita Philippi Burgundi, ultrajectensis Episcopi, una cum genealogia Ducum Brabantie, Flandrie, Hollandie, etc.*, imprimée à Francfort en 1529, et depuis insérée dans le tom. 3 de *Scriptores rerum germanicarum* de Fréherus. On a encore de lui deux ouvrages qui sont restés manuscrits; savoir, *chronicon Brabantie*, et *annales Brabantie ab anno 1255 usque ad an. 1425*. (Simler et Vossius, *Hist. lat.*, l. 3, c. 5. Valère-André, *Biblioth. belg.*)

EMONIER (Étienne), professeur en théologie, de l'Ordre des Frères-Mineurs, a publié l'ouvrage intitulé : *splendor veritatis moralis, collatus cum tenebris mendacii*, etc., à Lyon, 1627, in-8°. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francisc.*, t. 3, p. 107.)

ÉMOTTE (Pierre), était d'Au-

tun selon M. de Launoy, ou de Beaune selon M. Papillon. Il entra dans la maison de Navarre l'an 1566, et reçut six ans après le bonnet de docteur en théologie. Il mourut doyen du chapitre de Laon, le 1<sup>er</sup> d'août de l'an 1580, ou 1581. Il fit imprimer de son vivant, à Paris, en 1578, un ouvrage intitulé : *Confession de foi catholique, confirmée par les témoignages de l'Écriture-Sainte et des Pères*, qui ont fleuri dans les deux premiers siècles, partagée en quatre livres, dont le premier contient ce qui regarde la croyance et le culte touchant les anges et les Saints; le second, ce qui concerne l'homme, la providence de Dieu sur lui, la prédestination, la justification, etc.; le troisième est des sacremens, et le quatrième, de la fin dernière de l'homme. On a imprimé depuis sa mort à Paris, en 1582 et 1588, trois tomes de sermons et d'exhortations catholiques en français, sur les Évangiles des dimanches et des fêtes de l'année, et sur les Sacremens. (Dupin, seizième siècle, pag. 5. M. de Launoy, dans son *Hist. du collège de Navarre*, édition in-4°, pag. 743. M. Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*, in-fol., tom. 2, p. 198. et 199.)

## EMPÊCHEMENS DE MARIAGE.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Des Empêchemens de mariage en général.*
- § II. *De l'Empêchement de l'erreur.*
- § III. *De l'Empêchement de la condition servile.*
- § IV. *De l'Empêchement du vœu.*
- § V. *De l'Empêchement de la parenté.*
- § VI. *De l'Empêchement du crime.*
- § VII. *De l'Empêchement de la diversité de religion.*
- § VIII. *De l'Empêchement de la violence.*
- § IX. *De l'Empêchement de l'Ordre.*
- § X. *De l'Empêchement du lien.*
- § XI. *De l'Empêchement de l'honnêteté.*
- § XII. *De l'Empêchement de la démence.*
- § XIII. *De l'Empêchement de l'affinité.*
- § XIV. *De l'Empêchement de la clandestinité.*
- § XV. *De l'Empêchement de l'impuissance.*
- § XVI. *De l'Empêchement du rapt.*
- § XVII. *Des dispenses des Empêchemens dirimens du mariage.*
- § XVIII. *Des Empêchemens prohibitifs et de leurs dispenses.*

§ I<sup>er</sup>.*De l'empêchement du mariage en général.*

On appelle empêchemens de mariage, les obstacles qui font qu'on ne peut le contracter. Si ces obstacles rendent le mariage nul, on les nomme *empêchemens dirimens*, ou *conditions irritantes*; s'ils le rendent seulement illicite, sans toucher à sa validité, on les nomme *empêchemens prohibitifs*. Les empêchemens dirimens ne rendent le mariage nul que quand ils le précèdent; car, lorsqu'il a été une fois validement contracté, il n'est point d'empêchement

qui puisse l'anéantir. Quoique les empêchemens prohibitifs ne rendent pas le mariage nul, on ne peut, sans péché mortel, se marier avec connaissance de quelqu'un de ces sortes d'empêchemens. Il y a quinze empêchemens dirimens du mariage renfermés dans les vers suivans :

*Error, conditio, votum, cognatio, crimen, Cultus disparitas, vis, ordo, ligamen, honestas, Amens, affinis, si clandestinus, et impos; Si mulier sit rapta, loco nec reddita tuto: Hæc socianda vetant connubia, facta retractant.*

*De l'Empêchement de l'erreur.*

Il y a quatre sortes d'erreurs en fait de mariage : celle de la *personne*, quand on croit épouser une autre personne que celle qui est présente ; celle de la *condition servile*, quand la personne présente est esclave, que l'on croyait libre ; celle de la *qualité*, quand la personne présente, qu'on croyait être noble, savante, ne l'est pas ; celle de la *fortune*, quand on prend comme étant riche, ou à son aise, une personne qui n'a pas de bien.

1. L'erreur de la personne rend nul le mariage, soit qu'elle soit grossière ou non, soit qu'elle vienne du côté de celui qui contracte, ou du côté de quelqu'un qui lui joue un mauvais tour, parce qu'elle empêche le consentement nécessaire et la validité du contrat, tel qu'est le mariage ; ceux qui contractent ne donnant pas leur consentement, quand on les trompe sur la substance même de la chose qui fait l'objet de leur convention. Il en serait de même quand l'erreur ne serait que concomitante, c'est-à-dire lorsque celui qui épouse Berthe, croyant épouser Marie, serait disposé à épouser Berthe, quand même il la connaîtrait pour ce qu'elle est, parce qu'en effet il n'a pas consenti à l'épouser, et qu'il y a une grande différence entre *j'aurais consenti* et *j'ai consenti*. Il faudrait raisonner autrement d'un homme qui serait dans l'in-

tention actuelle d'épouser la personne qui est présente, quelle qu'elle soit, ou de celui qui, sans se tromper sur la personne, ne se tromperait que sur le nom qu'elle porte, parce que le nom n'y fait rien, quand on convient de la chose. L'empêchement de l'erreur étant fondé sur le droit naturel, est absolument indispensable. Ainsi il faut, ou que la personne qui s'aperçoit qu'on l'a trompée donne un nouveau consentement, ce qu'elle peut faire en particulier, pourvu que l'empêchement ne soit pas notoire, et qu'elle ait reçu en face d'Eglise la bénédiction nuptiale ; ou qu'elle porte sa plainte devant le juge, à ce qu'il déclare juridiquement que son mariage est nul : car elle ne peut par elle-même se séparer de celui qui l'a surprise, quoiqu'elle doive lui refuser le devoir, si elle ne veut pas contracter un nouvel engagement avec lui : ce qu'on doit pourtant lui conseiller, quand il y a des enfans nés, ou conçus de ce prétendu mariage.

2. L'erreur de la qualité ou de la fortune ne rend pas le mariage nul, régulièrement parlant. Ainsi celui qui épouse une fille pauvre et débauchée, qu'il croyait riche et sage, ne peut dissoudre son mariage sous prétexte qu'il a été dans l'erreur, parce que cette erreur ne regarde pas la personne, qui est le premier et le seul objet du mariage, mais seulement le bien et la qualité qui lui sont acci-

dentels. Cette règle souffre deux exceptions. La première, quand une personne a intention de ne contracter avec l'autre, qu'en cas qu'elle ait telle, ou telle qualité. La seconde, quand l'erreur de la qualité emporte avec soi l'erreur de la personne : ce qui arrive lorsque la personne est désignée par une certaine qualité, ou par un degré de noblesse qui lui est propre, et qui la distingue de tout autre. Par exemple, Marie veut épouser le fils aîné d'un tel marquis ; le cadet de cette maison, ou même un aventurier trouve moyen de la surprendre et de lui faire croire qu'ils est ce fils aîné qu'elle veut épouser : si elle l'épouse en effet dans cette persuasion, le mariage est nul, parce que l'erreur de la qualité entraîne ici l'erreur de la personne, et que Marie sera bien reçue à dire qu'elle n'a jamais voulu prendre pour époux celui qui s'est présenté à elle. Que si Marie connaissait distinctement celui qui la recherche, et que trompée par ses discours, ou par des lettres contrefaites, elle l'épousât comme un homme de qualité, le mariage serait valide, parce qu'il n'y aurait point d'erreur quant à la personne, mais seulement quant à la condition.

### § III.

#### *De l'empêchement de la condition servile.*

La condition servile dont il s'agit ici n'est autre que celle

des esclaves proprement dits, c'est-à-dire de gens qui sont tellement en la disposition de leur maître, qu'ils sont regardés comme faisant partie de son bien, et qu'il en peut disposer comme il juge à propos.

1. Ce n'était pas la servitude, mais l'erreur sur la servitude qui annulait le mariage : toute erreur même en matière de servitude, n'annulait pas le mariage, mais seulement celle par laquelle une personne libre en épousait une qui se donnait pour libre, quoiqu'elle fût esclave ; parce que, selon la discipline de l'Eglise, les esclaves pouvaient se marier valablement, même avec des personnes libres, pourvu que celles-ci donnassent leur consentement sans surprise.

2. Le mariage d'une personne libre avec un esclave qui n'était pas connu pour tel, était valide de Droit commun, quand c'était le maître qui donnait lui-même son esclave à cette personne libre, parce que de Droit commun, le maître affranchissait son esclave dès qu'il lui faisait épouser une personne libre qui ignorait son état.

3. Un esclave pouvait se marier valablement sans le consentement de son maître, et il devait le servir comme auparavant. Un maître, régulièrement parlant, était obligé, sous peine de péché mortel, à consentir au mariage de son esclave ; et quand il y avait consenti, il ne pouvait le vendre pour être mené dans un pays étranger. Il le pouvait,

au contraire, quand l'esclave s'é-  
tait marié sans sa participation.  
Ce qui devait s'entendre dans les  
cas ordinaires, et lorsqu'il n'y  
avait pas de fortes raisons d'agir  
autrement.

4. Ceux qui sont bannis, ou  
condamnés aux galères à perpé-  
tuité, peuvent se marier valide-  
ment, même avec ceux qui igno-  
reraient l'infamie de leur état ;  
parce que quoiqu'elles soient  
réputées mortes civilement, et  
incapables des actes civils, tels  
que sont la *participation à la*  
*communauté*, les *conventions*  
*matrimoniales*, etc., elles sont  
capables du sacrement de ma-  
riage, dont aucune loi ne les  
exclut. Il en est de même de ce-  
lui qui aurait été condamné à  
mort par contumace. Le rituel  
de Bordeaux de 1707, pag. 204,  
met entre les empêchemens di-  
rimans du mariage, la condam-  
nation aux galères pour toute la  
vie. Cela peut être une disci-  
pline particulière à ce diocèse.

#### § IV.

##### *De l'Empêchement du vœu.*

Le vœu est une promesse faite  
à Dieu avec délibération, par  
laquelle on s'oblige à faire une  
chose qui lui sera plus agréable,  
que l'omission de cette même  
chose. D'où il s'ensuit que le  
vœu qu'aurait fait une personne  
de se marier, serait nul, parce  
que, régulièrement parlant, le  
mariage plaît moins à Dieu que  
la continence. Le vœu est, ou  
simple, ou solennel. Le vœu  
simple est une promesse faite à

Dieu, sans être approuvée par  
l'Eglise. Le vœu solennel est celui  
qui se fait, ou expressément, et  
avec certaines formalités, dans  
un corps de religion approuvé  
par l'Eglise, ou implicitement  
par la réception des Ordres sa-  
crés.

1. Le vœu simple de chasteté  
rend le mariage criminel, mais  
il ne l'annule pas ; le vœu so-  
lennel le rend nul et criminel  
tout ensemble. On excepte de  
cette règle les premiers vœux  
des Pères jésuites qui, quoique  
simples, les rendent depuis Gré-  
goire xiii, incapables de con-  
tracter mariage. On excepte aussi  
le vœu simple de chasteté que  
ferait une femme pour donner  
à son époux le moyen de se faire  
prêtre.

2. Une personne qui a fait  
un vœu simple de chasteté, ne  
peut se marier sans un péché  
grief, quand même elle contrac-  
terait son mariage dans le des-  
sein formel de ne pas le consom-  
mer, et d'embrasser la vie reli-  
gieuse, parce qu'elle pécherait  
au moins contre la bonne foi,  
en trompant la partie qui con-  
tracte avec elle.

3. Si la personne qui a de-  
mandé dispense du vœu de chas-  
tété qu'elle avait fait, devient  
libre par la mort de celui qu'elle  
avait épousé, elle ne peut passer  
à de seconde noces. Il en est de  
même d'un homme qui aurait  
fait profession dans un monas-  
tère, ou contre la volonté de sa  
femme, ou parce qu'il la croyait  
morte : car quoiqu'il soit obligé

de retourner à elle dans l'un et l'autre cas, lorsqu'elle le revendiqué, il ne lui est plus permis de se remarier après sa mort, ni même d'exiger le devoir pendant sa vie, quoiqu'il doive le rendre quand on l'exige de lui. La raison en est que, quoique sa profession soit nulle, elle ne laisse pas d'avoir la force d'un vœu simple, ainsi que l'enseigne Célestin III, cap. *placet* 12, de *Convers. conjug.*

4. La profession religieuse dissout le mariage contracté et non consommé. L'Église accorde deux mois aux deux époux après leur mariage avant qu'il soit consommé, pendant lesquels ils peuvent entrer en religion. Si un mari avait fait violence à son épouse pendant les deux premiers mois, elle pourrait encore se faire religieuse, pourvu que ce commerce forcé n'eût pas eu de suite, parce que le dol et la violence ne doivent point servir à celui qui en est coupable. Cependant la profession de cette personne ne dissoudrait pas le mariage, parce que le mariage consommé devient un état fixe et indissoluble. Si une personne avait eu commerce avec son futur époux avant de l'épouser, elle ne pourrait après son mariage lui refuser le devoir ni entrer en religion, parce que si le mariage a la force de légitimer les enfans qui l'ont précédé, il doit avoir la force de faire regarder comme une consommation anticipée l'action qui a donné naissance à ces mêmes en-

fans. Comme ce n'est pas la vêtue, mais la profession qui dissout le mariage, la partie qui reste dans le siècle ne peut prendre un nouvel engagement qu'après la profession de celle qui embrasse l'état religieux.

### § V.

#### *De l'Empêchement de la parenté.*

La parenté est, ou naturelle, ou légale. La parenté naturelle, qui s'appelle aussi consanguinité, est le lien qui unit entre elles les personnes du même sang, c'est-à-dire celles qui descendent les unes des autres, ou d'une tige commune. Ainsi la maxime des jurisconsultes, qui veut que les enfans illégitimes soient sensés n'avoir point de parens, n'a pas lieu ici.

#### *De la parenté naturelle.*

1. Il y a trois choses à considérer dans la parenté naturelle ; la tige, la ligne et le degré. Par la tige, ou souche, on entend la personne dont les autres tirent leur origine, et qui est comme le centre qui leur donne la liaison prochaine qu'elles ont entre elles. La ligne est l'ordre de plusieurs personnes qui sont du même sang. Et comme plusieurs personnes peuvent être du même sang, ou parce que les unes sont nées des autres, ou parce qu'elles viennent d'une souche commune, il y a deux sortes de lignes, la directe et la collatérale. La ligne directe regarde, d'un côté, les ascendans, c'est-à-dire ceux qui nous ont donné la vie,

ou ceux dont nous la tenons ; et, de l'autre côté , les descendans , c'est-à-dire ceux qui tiennent la vie de nous. Ainsi, le père, l'aïeul, et les autres au-dessus, sont dans l'ordre des ascendans. Le fils, le petit-fils, et les autres ensuite, sont dans l'ordre des descendans. La ligne indirecte, ou collatérale est une suite de personnes qui sortent d'une souche commune, sans sortir les unes des autres. Tels sont les frères, les cousins, les oncles et les nièces, etc. Cette ligne est égale, ou inégale. Elle est égale, quand deux personnes sont aussi éloignées de la tige commune l'une que l'autre, comme le frère et la sœur. Elle est inégale, ou mixte, quand l'une en est plus éloignée que l'autre, comme l'oncle et la nièce. Le degré est la distance où les parens sont les uns des autres.

2. Dans la ligne directe il y a autant de degrés qu'il y a de personnes qui, de père en fils, descendent d'une souche commune, sans compter cette même souche. Ainsi Pierre et Jean son fils sont au premier degré ; Pierre et Lucius, fils de Jean, sont au second, etc., parce qu'en retranchant Pierre, dont nous avons fait la tige, il ne reste dans le premier cas qu'une personne, et deux dans le second.

3. Dans la ligne collatérale égale, deux parens sont éloignés entre eux d'autant de degrés qu'ils le sont de la souche commune. Ainsi le frère et la

sœur sont éloignés l'un de l'autre d'un seul degré, et les enfans du frère et de la sœur, qu'on nomme cousins-germains, sont au second degré entre eux ; parce que les premiers ne sont éloignés que d'un degré de la tige commune, et que les seconds en sont éloignés de deux.

4. Si la ligne collatérale est inégale ou mixte, il y a autant de degrés d'un parent à l'autre, qu'il y en a depuis la tige commune jusqu'à celui qui en est le plus éloigné. Ainsi il y a deux degrés entre un oncle et sa nièce, parce qu'il y en a deux de la nièce à son aïeul, qui est la tige commune. C'est donc un principe dans cette matière, que le degré le plus éloigné emporte et tire à lui le degré le plus prochain, *gradus remotior secum trahit propinquiorem*. C'est pourquoy, lorsqu'on veut obtenir une dispense de l'empêchement de parenté, il suffit en France de faire mention du degré le plus éloigné, pourvu qu'il ne soit pas le premier ; quoiqu'il soit néanmoins plus sûr, pour ôter toute occasion de scrupule, d'exprimer le plus proche degré.

5. Dans la ligne directe, le mariage est nul en quelque degré que ce soit.

6. En ligne collatérale le mariage n'est nul selon le Droit nouveau, que jusqu'au quatrième degré inclusivement, depuis le concile de Latran, tenu en 1215, sous Innocent III. L'Église pourrait, dans un cas pressant, approuver le mariage de l'oncle

avec la nièce, et du neveu avec la tante, mais non pas du frère avec la sœur; la dispense en ce dernier genre étant réservée à Dieu.

*De la parenté spirituelle.*

1. La parenté, ou alliance spirituelle, est un lien qui se contracte à l'occasion des sacrements de Baptême et de Confirmation, entre le ministre du baptême d'une part, et l'enfant, le père et la mère de l'autre; et entre le parrain, ou la marraine d'une part, et l'enfant, son père, ou sa mère de l'autre. Il en est de même pour la confirmation, quand il y a des parrains et des marraines. C'est une bienséance fondée sur la nature qui a porté l'Eglise à faire de la parenté spirituelle un empêchement dirimant du mariage. Le Baptême étant une seconde naissance, les parrains et les marraines, et à plus forte raison les ministres du sacrement, y sont regardés comme les pères et mères de l'enfant; ils contractent donc et avec lui et avec ceux dont il a reçu la vie (légitimement, ou non) une liaison qu'ils n'avaient pas auparavant, et au moyen de laquelle il serait indécent que, changeant en quelque sorte de nature, ils devinssent époux.

2. Quand un enfant a été ondoyé à la maison, et qu'on ne prend un parrain et une marraine que pour le nommer, et assister aux cérémonies du Baptême, ces personnes ne contractent avec lui et avec ses parens

aucune alliance spirituelle, parce qu'on ne la contracte que quand on lève un enfant de dessus les fonts sacrés, ce qui n'arrive pas alors. Il en est de même de ceux qui, hors le cas du Baptême solennel, feraient la fonction de parrains, ou de marraines; parce qu'on ne peut dire que *infantem de sacro fonte suscipiunt*, ce qui est cependant nécessaire selon le concile de Trente, pour contracter cette sorte d'alliance. Les parrain et marraine d'un enfant baptisé sous condition doivent être censés avoir contracté la parenté spirituelle, parce que dans le doute il faut prendre le parti le plus sûr.

3. Si on rebaptisait un enfant qui aurait déjà reçu valablement le baptême, ni le ministre, ni les parrains ne contracteraient aucune alliance spirituelle, parce qu'un tel baptême étant nul, il ne peut produire aucun effet.

4. Quand quelqu'un tient un enfant par procureur, ce n'est pas le procureur, mais celui qu'il représente qui contracte l'affinité spirituelle, parce que c'est une maxime de Droit, qu'on est censé faire par soi-même ce que l'on fait par le ministère d'un autre.

5. Un homme qui par erreur aurait tenu un enfant croyant en tenir un autre, ne contracterait point l'affinité spirituelle; parce que, quoiqu'on la contracte sans avoir intention de la contracter, on ne la contracte pas sans avoir intention d'être parrain d'un tel enfant, puis-



qu'on ne peut l'être malgré soi. Il faudrait raisonner autrement, si une personne avoit dessein d'être parrain de l'enfant qu'il a devant les yeux, quel qu'il soit.

6. Pour contracter l'affinité spirituelle, soit par l'administration du Baptême, soit par la fonction de parrain, il faut soi-même avoir été baptisé.

7. Un père qui dans la dernière nécessité baptiserait un de ses enfans légitimes, pourrait vivre avec sa femme comme auparavant; mais s'il le baptisait sans nécessité, il ne pourrait plus exiger le devoir conjugal, quoiqu'il fût obligé de le rendre, si son épouse le lui demandait; comme elle peut toujours faire, à moins qu'elle n'ait consenti à la faute qu'il a faite en baptisant son enfant *extra casum necessitatis*. Ce cas de nécessité n'a lieu, selon plusieurs docteurs, que quand il ne se trouve, ni prêtre, ni qui que ce soit qui puisse baptiser l'enfant.

8. L'empêchement qui naît de la parenté spirituelle n'est que d'institution ecclésiastique, et l'Église en peut dispenser.

#### *De la parenté légale.*

1. La parenté légale naît de l'adoption qui est parfaite, ou imparfaite. L'adoption parfaite, qu'on nomme aussi adrogation, met la personne adoptée sous la puissance d'un père adoptif, en sorte qu'elle prend son nom, et devient son héritier nécessaire, quand il meurt sans faire

de testament : s'il en fait un, il lui doit la quarte Antonine, c'est-à-dire la quatrième partie de tous ses biens. L'adoption imparfaite, qu'on nomme aussi adoption simple, n'a d'autre effet que de rendre la personne adoptée héritière du père adoptif, en cas que celui-ci meure *ab intestat*.

2. L'adoption parfaite annule le mariage, 1° entre le père adoptif et sa fille adoptive; 2° entre les enfans naturels du père adoptif et la personne adoptée; 3° entre celui qui adopte, et la femme de celui qui est adopté; et par la raison des semblables, entre celui qui est adopté, et la femme de celui qui l'adopte. L'empêchement qui résulte de l'adoption peut être levé par l'Église, parce qu'il n'est fondé que sur la disposition des lois impériales que les saints canons ont confirmées.

### § VI.

#### *De l'empêchement du crime.*

1. L'empêchement du crime est celui qui naît, ou de l'adultère et de l'homicide, pris séparément, ou des deux joints ensemble. Un adultère ne peut épouser celle avec qui il a péché en deux cas; 1° quand il lui a promis de se marier avec elle après la mort de sa légitime épouse; 2° quand il a osé l'épouser, et qu'il a consommé avec elle ce prétendu mariage du vivant de sa première femme. Ainsi, ni le seul adultère sans promesse de mariage, ni la

seule promesse de mariage sans adultère, ne forment pas un empêchement dirimant. Il faut même que la promesse ait été acceptée, et que l'acceptation n'ait point été révoquée avant l'exécution du crime. Le silence seul ne serait pas une preuve suffisante d'acceptation, au jugement d'un grand nombre de théologiens. Il faut aussi que l'adultère auquel est jointe la promesse soit formel, c'est-à-dire connu de part et d'autre. D'où vient que si Titius sous promesse de mariage corrompait une fille qui le croyait libre, il pourrait l'épouser après la mort de sa femme; il le pourrait même s'il l'avait épousée du vivant de sa femme, pourvu que cette fille ignorât son mariage, à moins que cette ignorance ne fût crasse, parce que cette espèce d'ignorance n'excuse, ni du péché, ni des peines qui y sont attachées. Il faut aussi que l'adultère ait été consommé; mais, pour opérer la nullité du mariage, il n'est nécessaire, ni que la promesse jointe au crime soit sincère, ni qu'elle soit pure et absolue, ni qu'elle soit honnête et possible, parce que l'empêchement dont il s'agit ne dépend pas de la valeur de cette promesse, puisqu'elle est essentiellement nulle; et qu'une promesse feinte, quand elle paraît extérieurement vraie, est très-propre à porter au crime; ce que l'Église, en établissant l'empêchement dont nous parlons, s'est proposée de détourner au-

tant qu'il lui serait possible. Du reste, il n'importe que la promesse précède ou suive l'adultère, pourvu que l'un et l'autre se fassent même pendant le mariage. Car si la promesse se faisait du vivant d'une première femme, et que l'adultère se commit du vivant d'une autre, l'empêchement ne serait que douteux. Il est bon de remarquer que la promesse que se font deux personnes de s'épouser après la mort de ceux à qui Dieu les a joints, est criminelle et nulle, quand même elle serait confirmée par serment, et séparée de toute vue d'adultère.

2. Pour que l'adultère joint au mariage forme un empêchement dirimant, il faut que la partie libre connaisse l'engagement de l'autre.

3. Un mari qui tue sa femme pour en épouser une autre, ne peut contracter avec celle-ci en deux cas, 1° quand elle a concouru avec lui au meurtre de sa femme, et cela dans le dessein de l'avoir pour mari; 2° quand, sans coopérer à ce meurtre, elle a péché avec lui, et qu'il n'a tué sa femme, que pour l'épouser en sa place. Ainsi, quand l'homicide est séparé de l'adultère, il faut que les deux parties y aient concouru. Quand, au contraire, l'adultère est joint à l'homicide, il suffit qu'un des deux coupables ait travaillé au meurtre; mais il faut, dans l'un et l'autre cas, qu'au moins un des deux ait eu dessein d'épouser l'autre. Il suit de là que l'adultère et

l'homicide, séparés, ou réunis, ne forment un empêchement dirimant, que sous certaines conditions: 1<sup>o</sup> Il faut toujours que l'homicide soit consommé. Ainsi il ne suffit pas d'avoir attenté à la vie de la personne dont on voulait se défaire, ni de l'avoir blessée; si la plaie n'était pas mortelle, et qu'une personne ne fût morte que par sa faute, ou par celle du chirurgien qui l'a traitée, il n'y aurait point alors d'empêchement dirimant. 2<sup>o</sup> Il faut aussi toujours que le meurtre ait été commis sur le mari, ou la femme d'une des deux personnes qui veulent se marier ensemble. 3<sup>o</sup> Quand le meurtre est séparé de l'adultère, il faut que les deux parties y aient trempé par une action physique, ou morale; c'est-à-dire, en l'exécutant elles-mêmes, ou en le commandant à d'autres, ou en y consentant avant qu'il fût commis. La ratification d'une des parties qui approuverait l'homicide que l'autre aurait commis à son insu, ne suffirait pas. Il en serait de même d'un commandement qui aurait été révoqué.

4. Il n'est pas nécessaire que les deux complices du meurtre, même séparés de l'adultère, aient eu tous deux dessein de s'épouser; il suffit qu'un d'eux ait eu cette intention, sans même qu'il l'ait manifesté à l'autre complice.

5. On ne doit pas permettre dans le for extérieur, à un homme qui a assassiné sa femme,

d'épouser une personne avec qui il a eu un mauvais commerce, quelque protestation qu'il fasse qu'il n'avait pas celle-ci en vue.

6. Dans le cas d'un adultère joint à l'homicide, il n'est, ni nécessaire que cet homicide ait été fait de concert, ni que celui qui l'a commis ait fait connaître à l'autre l'intention qu'il avait de l'épouser.

7. Pour encourir l'empêchement qui naît de l'homicide, il n'est pas nécessaire que les deux complices soient fidèles; il suffit qu'un le soit, parce que, quoique l'Église ne puisse rien commander aux infidèles, elle peut défendre quelque chose à ses enfans relativement aux infidèles.

8. On tombe dans l'empêchement qui naît du crime, lors même qu'on ignore qu'il soit établi par l'Église.

9. L'empêchement du crime a été établi par l'Église, et elle peut en dispenser.

## § VII.

*De l'Empêchement de la diversité de religion.*

1. Le mariage d'un catholique romain avec une femme hérétique est valable quand il est contracté dans les formes prescrites par l'Église, mais il est illicite.

2. Le mariage d'un catholique avec un infidèle est nul, non en vertu d'une loi formelle, mais en vertu d'une coutume universellement établie, qui a force de loi. Il en faut dire autant

du mariage d'un catholique avec une cathécumène, parce que, quoique les cathécumènes aient la foi, ils n'ont pas le Baptême, qui est la porte de tous les autres sacrements.

3. Le mariage d'un catholique avec un infidèle n'est point contraire au droit naturel, ni au droit divin, puisque les chrétiens des premiers siècles se mariaient souvent avec des païens, aussi bien que les plus saints personnages de l'ancienne loi, tels que Joseph qui prit pour femme Aseneth, fille d'un prêtre païen, et Moïse qui épousa une Éthiopienne. Ainsi l'Église peut, absolument parlant, permettre ces sortes de mariages.

4. Un infidèle qui, après avoir épousé plusieurs femmes, se convertit à la foi, doit les quitter toutes, excepté la première.

### § VIII.

#### *De l'Empêchement de la violence.*

On distingue deux sortes de violences, l'une absolue, l'autre conditionnelle. La violence absolue est une impression extérieure, par laquelle on fait donner à une personne des marques forcées d'un consentement que son cœur désavoue. Telle serait celle d'un père qui ferait pencher la tête de sa fille, pour montrer qu'elle consent à épouser un homme qu'elle ne peut souffrir. Cette espèce de violence annule le mariage, parce qu'elle est incompatible avec le consentement qui en est le principe nécessaire. La violence con-

ditionnelle n'est pas différent de la crainte. *Voy. CRAINTE.*

1. La crainte légère n'annule pas le mariage, parce qu'elle n'empêche point la liberté du consentement.

2. La crainte grave, qui naît, ou d'une cause naturelle, ou d'une cause libre, mais juste, n'anéantit pas le mariage. La raison en est, que la crainte ne peut annuler le mariage, qu'en tant qu'elle est injurieuse à celui à qui elle est imprimée. Or, quand un homme se marie, ou parce qu'on l'y condamne justement, ou parce qu'il craint la mort, les jugemens, Dieu, etc., on ne lui fait point d'injure.

3. La crainte grave, qui vient d'une cause libre et injuste, annule le mariage, quand celui qui l'a imprimée, ne l'a fait qu'à dessein de le faire contracter. La raison est qu'une telle crainte est injurieuse dans son principe, et funeste dans ses effets. Pour que cette crainte annule le mariage, il n'est pas nécessaire que ce soit la femme qu'on recherche qui en sente directement l'impression. Le mal dont on menacerait son père, sa mère et ses autres ascendans, ses enfans et ceux qui en seraient descendus, ses frères, ses sœurs, serait censé son propre mal. Ceci doit s'entendre de la crainte grave, quoique confirmée par serment.

4. La crainte grave n'annule pas le mariage, quand le mariage n'est pas la fin qu'on se propose en donnant de la crainte. Ainsi, un homme qui promet

à un autre homme qui passe, d'épouser sa fille, s'il veut le délivrer des mains des voleurs qui sont prêts à le tuer, est tenu à sa promesse, si on le délivre, et son mariage est valide.

5. La cohabitation qui suit un mariage forcé, le rend valide à ces trois conditions ; 1° qu'elle soit volontaire ; 2° qu'elle ait été exempte d'erreur ; 3° que la partie qui a consenti librement, n'ait pas rétracté son premier consentement.

6. L'Église ne peut dispenser de l'empêchement de la violence.

### § IX.

#### *De l'Empêchement de l'ordre.*

Les Ordres sacrés sont un empêchement dirimant du mariage, soit depuis le premier concile de Latran seulement, tenu en 1123, soit depuis le temps même de saint Paul, comme le prétend M. d'Argentré, dans son troisième tome de l'Explication des sept Sacrements. Mais l'Église peut dispenser de cet empêchement, parce que, selon l'opinion la plus probable et la plus commune, la continence n'est attachée que de droit ecclésiastique aux Ordres sacrés. On obtient la dispense de l'empêchement de l'Ordre, ou par voie de grace, ou par voie de justice. Le rescrit de grace ne s'accorde que pour le bien public et des raisons d'État ; comme quand il s'agit de perpétuer une maison royale, réduite à un seul homme engagé dans les Ordres. Le res-

crit de justice a lieu en faveur de ceux qui, par une crainte grave, ont pris un état malgré eux. On peut réclamer en tout temps devant le pape contre une ordination forcée ; le droit, ni l'usage n'ayant point fixé de terme au-delà duquel on ne soit pas écouté en ce genre.

### § X.

#### *De l'Empêchement du lien.*

L'empêchement du lien naît d'un premier mariage, même non consommé, et fait que les gens mariés ne peuvent se remarier que quand ils seront veufs, parce que jusqu'alors ils sont liés et ne sont pas libres, selon ces paroles de Notre-Seigneur : *Que l'homme ne separe point ce que Dieu a joint.* Quelque longue que soit l'absence d'un mari, ou d'une femme, le mari ni la femme ne peuvent se remarier sans preuves certaines de la mort de l'absent. La preuve de cette mort la plus juridique et la plus conforme à l'ordonnance de 1669, est l'extrait du registre des enterremens de la paroisse, ou de l'hôpital où la personne est morte. Cet extrait doit être signé par le curé, ou vicaire, ou le desservant du lieu ; et s'il vient d'un autre diocèse, il faut qu'il soit légalisé, c'est-à-dire, certifié véritable par une personne publique et titrée, qui ait apposé sa signature et son sceau. L'évêque, les grands-vicaires, le juge royal sont foi en matière de légalisation. Quand un soldat meurt dans un pays où il n'y a

point de registres de sépulture , on se contente du certificat de son capitaine, et à son défaut, de celui d'un officier subalterne, ou de la preuve par témoins. Mais dans tous ces cas , il est toujours plus sûr de consulter son évêque.

### § XI.

#### *De l'Empêchement de l'honnêteté.*

1. L'empêchement de l'honnêteté publique naît de deux sources qui sont les fiançailles, et le mariage qui n'a point été consommé, soit parce qu'une des parties est morte, soit parce qu'elle est entrée en religion, ou qu'enfin elle était impuissante. L'empêchement qui vient des fiançailles est restreint au premier degré; en sorte que si Titius a fiancé Jeanne, il ne peut plus épouser ni sa mère, ni sa sœur, ni sa fille, mais il peut épouser ses autres parentes, et à plus forte raison ses alliées. L'empêchement qui vient du mariage, s'étend jusqu'au quatrième degré inclusivement, ce qui a lieu même à l'égard des parentes illégitimes, et du mariage nul.

2. Les fiançailles ont besoin de certaines conditions pour opérer un empêchement dirimant. 1° Il faut qu'elles soient valides intérieurement et devant Dieu. 2° Il faut qu'elles aient un objet fixe et déterminé. 3° Il faut qu'elles soient absolues. 4° Il faut qu'elles soient libres de part et d'autre; mais il n'est pas nécessaire qu'elles soient

faites en face de l'Eglise. Ainsi un homme qui se serait engagé à épouser une des filles de son voisin, n'aurait contracté ni avec elles, ni avec aucune de leurs parentes l'empêchement dont il s'agit. Un homme qui fiance une fille, à condition que dans trois mois elle lui fournira mille écus, peut, avant que ce terme soit écoulé, épouser valablement sa sœur, quoique non licitement. Une personne qui en fiance une autre, par une crainte griève, pourra épouser sa parente, s'il est bien prouvé qu'il n'a agi qu'*ex metu, cadente in constantem verum*.

3. Un mariage nul, à raison de quelque empêchement que ce puisse être, produit toujours l'honnêteté, à moins qu'il ne soit nul par défaut de consentement, sans en excepter le mariage clandestin.

4. L'empêchement de l'honnêteté publique n'est que de droit ecclésiastique, fondé sur l'indécence qu'il y aurait en ce qu'un homme épousât une fille dont il aurait fiancé, ou épousé la parente. Il est perpétuel, et il ne cesse, ni quand deux fiancés se sont mutuellement rendu leur parole, ni quand le juge ecclésiastique a cassé leurs fiançailles, ni quand l'un des deux meurt avant la célébration du mariage. Cet empêchement s'étend aux parens mêmes illégitimes, sans s'étendre aux alliés. Ainsi un homme qui a fiancé une fille, ou une veuve, ne peut épouser, ni sa mère, ni

sa fille, ni sa sœur propre, mais il peut épouser sa belle-mère, sa belle-fille, ou sa belle-sœur, parce que ces personnes ne sont qu'alliées de sa fiancée.

## § XII.

*De l'Empêchement de la démence.*

Les insensés, les furieux, ceux qui sont imbéciles jusqu'à être incapables de délibération et de choix, sont, de droit naturel, incapables du sacrement de mariage, qui demande beaucoup de liberté. Cependant, si un insensé se mariait dans quelques intervalles de raison, son mariage serait valide; mais toujours fort dangereux par le retour de la folie, d'où vient qu'un curé ne doit point marier ces sortes de personnes sans consulter son évêque. Quant aux sourds et aux muets, on peut les admettre au sacrement de mariage, lorsqu'ils ont l'esprit assez ouvert pour connaître l'engagement qu'ils contractent et qu'ils peuvent manifester par signes le consentement de leurs volontés.

## § XIII.

*De l'Empêchement de l'affinité.*

1. L'affinité est une alliance que contracte une personne avec les parentes de celle qui a eu avec lui un commerce, ou légitime, ou défendu. Titius a connu Berthe criminellement, ou dans le mariage, il devient allié aux parentes de Berthe, laquelle, pour la même raison, devient alliée aux parens de Titius, en

sorte que, comme Titius ne peut plus épouser les parentes de Berthe, Berthe ne peut plus épouser les parens de Titius, jusqu'au quatrième degré, si le commerce des deux a été légitime, et jusqu'au second, s'il a été criminel. Mais il faut bien remarquer que Titius est le seul de sa famille qui contracte l'affinité avec les parentes de Berthe, comme Berthe est la seule de la sienne qui contracte cette même affinité avec les parens de Titius. Ainsi les frères et les cousins ne peuvent épouser Berthe, mais ils peuvent épouser toutes ses parentes, et de là vient que le père et le fils, épousent tous les jours la mère et la fille, que deux frères épousent les deux sœurs, qu'un d'eux épousent la fille et l'autre la mère. De là encore ce principe reçu, *affinitas non parit affinitatem*, c'est-à-dire, que celui qui épouse une femme devient allié à ses parens, de manière que ces mêmes parens ne deviennent point alliés aux siens. Ainsi l'affinité est toujours entre deux, ou quatre d'un côté, et un seul de l'autre, et rien plus.

2. Celui qui a un soupçon fondé d'avoir connu une personne dont il a épousé, ou veut épouser la sœur, doit demander dispense; ceux qui contractent de mauvaise foi dans un degré prohibé de parenté, ou d'alliance, encourent l'excommunication, mais qui n'est pas réservée.

3. Pour connaître en quel de-

gré deux personnes sont alliées, il faut distinguer dans l'affinité, comme dans la parenté, la souche, la ligne et les degrés. La souche sont les deux personnes qui, par leur commerce, sont devenues une seule chair; on ne les regarde pas comme alliées, mais comme la source et le principe de l'affinité. La ligne est l'ordre et la suite des personnes qui sont alliées les unes aux autres. Cette ligne est, ou directe, ou collatérale, selon que les parents des personnes qui se sont connues sont, par rapport à elles dans la ligne droite, ou dans la collatérale. Le degré est la distance d'un allié à l'autre. Cette distance se mesure sur celle de la parenté; ainsi il y a autant de degrés d'affinité entre Jean et celle qui a épousé son parent, qu'il y a de degrés de parenté entre Jean et ce même parent.

4. En genre d'affinité, il faut raisonner des degrés mixtes, ou inégaux, comme en genre de parenté. Un mariage invalide contracté de mauvaise foi, c'est-à-dire par des personnes dont une au moins connaissait l'empêchement qui la rendait inhabile à contracter, produit une affinité qui ne va que jusqu'au second degré, parce qu'elle naît alors d'un commerce formellement illicite, et qu'en ayant la nature, elle doit en avoir les effets.

5. L'affinité qui survient au mariage déjà contracté, ne le dissout pas; mais à moins qu'elle ne vienne, ou d'une violence

contre laquelle on n'a pas pu tenir, ou d'une ignorance invincible, elle ôte à la partie coupable le droit d'exiger le devoir du mariage, droit qu'elle ne perdrait pas en péchant avec son propre parent, ou avec les alliés de son époux, parce que les canons qui ont réglé l'un, n'ont rien réglé sur l'autre. Si les deux conjoints avaient, chacun de son côté, commis le même crime, ni l'un ni l'autre ne pourraient user du mariage sans dispense de l'évêque.

6. L'église peut dispenser de l'empêchement d'affinité dans tous les degrés de la ligne collatérale. Elle le peut aussi dans tous les degrés de la ligne directe, excepté le premier qui souffre difficulté, et sur lequel les théologiens ne s'accordent pas.

#### § XIV.

##### *De l'Empêchement de la clandestinité.*

1. Un mariage clandestin est celui qui se contracte sans curé et sans un nombre suffisant de témoins. Ces sortes de mariages sont nuls partout où le décret du concile de Trente, qui les irrite, est en vigueur, quand même les contractants l'auraient invinciblement ignoré.

2. Tout prêtre qui a un titre coloré, et qui passe dans le public pour être vrai curé, quoiqu'à raison d'une simonie, d'une confidence, ou de quelque autre obstacle pareil, il ne le soit



pas, célèbre valablement un mariage.

3. La présence d'un curé ne suffit, pour la validité du mariage, que quand elle est humaine et morale, d'où il suit que si deux personnes se mariaient devant un prêtre ivre, ou endormi, etc., il n'y aurait point de mariage.

4. Un curé ne doit jamais marier les passans qui n'ont point de domicile fixe, sans les certificats nécessaires, ni sans la permission de l'ordinaire, parce qu'il pourrait se faire que ce mariage ne fût pas valide.

5. Le concile de Trente ne demande, pour la validité d'un mariage, que deux, ou trois témoins. L'édit de Blois en demande au moins quatre. Ces témoins doivent être domiciliés, dignes de foi, capables de comprendre ce qui se passe, et d'en rendre témoignage. Ainsi un homme emprisonné pour crime, repris en justice, ou décrété de prise de corps, sans s'être encore purgé, ne doit pas être admis à servir de témoin dans un mariage.

6. Les mariages clandestins sont valides dans les lieux où le concile de Trente n'a pas été publié. Ces pays sont ceux qui s'étaient séparés de la communion de l'Eglise romaine, avant la confirmation du concile qui fut faite l'an 1564. Tels sont la Suède, la Saxe, la Prusse, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le Danemarck, la Poméranie et les autres pays septentrionaux. On

dit la même chose des pays infidèles, comme la Turquie et la Chine. Quant aux mariages des hérétiques, Benoît XIV a décidé la question par rapport aux Hollandais, en déclarant que les mariages qui se contractent dans les provinces unies sont valides, quoiqu'il ne s'y trouve, ni témoins, ni curé. Le décret de ce pontife qui est du 4 novembre 1741, s'explique en ces termes : *Statuit sua Sanctitas, matrimonia in dictis fœderati Belgii provinciis inter hæreticos usque modò contracta, quæque in posterum contrahentur, etiamsi forma à Tridentino præscripta, non fuerit in iis celebrandis servata, dummodo aliud non obstitit impedimentum canonicum, pro validis habenda esse; adeoque si contingat utrumque conjugem ad catholicæ ecclesiæ sinum se recipere, eodem quo antea conjugali vinculo ipsos omninò teneri, etiamsi mutuus consensus coram Parocho catholico ab eis non renovetur; sin autem unus tantum ex conjugibus sive masculus, sive fœmina convertatur, neutrum posse quandiu alter superstes erit, ad alias nuptias transire. Quod verò spectat ad ea conjugia, quæ pariter in iisdem fœderati Belgii provinciis, absque formâ à Tridentino statutâ contrahuntur à catholicis cum hæreticis... Declarat sua Sanctitas, ea alio non concurrente canonico impedimento, valida habenda esse, etc.*

7. Pour acquérir un domicile qui suffise à l'effet de contracter

mariage, il ne faut que quatre mois en Italie; mais pour la France, voici ce qu'ordonne l'Édit de 1697 : « Il est défendu à tous » curés et prêtres, tant séculiers » que réguliers, de conjoindre » en mariage autres que ceux qui » sont leurs vrais et ordinaires » paroissiens demeurans actuellement et publiquement dans » leurs paroisses, au moins » depuis six mois, à l'égard de » ceux qui demeuraient auparavant dans une autre paroisse » de la même ville, ou dans le même diocèse, ou depuis un an pour ceux qui demeuraient dans un autre diocèse, si ce n'est qu'ils en aient une permission spéciale et par écrit du curé des parties qui contractent, ou de l'archevêque, ou évêque diocésain. »

8. Un homme qui passe six mois à la ville et six mois à la campagne, peut se marier en l'une ou en l'autre, pourvu cependant qu'il ne demeure pas à la campagne pour son plaisir et sa santé précisément; car une maison où l'on ne va que pour son plaisir et sa santé ne fait pas un vrai domicile. Il faut pour cela y séjourner pour des affaires de son état et de sa profession, à peu près comme un fermier qui fait valoir différens biens en deux paroisses, ou en deux diocèses contigus. Il est cependant mieux de demander la permission du curé dans la paroisse duquel on ne se marie pas, et il est nécessaire qu'on publie les bans dans les deux paroisses.

9. Quand une maison est située sur deux paroisses, le curé de cette maison est celui sur la paroisse duquel est la principale entrée. S'il y a deux portes égales, ce sera celui qui est en possession d'y administrer les Sacramens. S'il y a contestation entre les deux curés, il faut, ou faire publier les bans dans les deux paroisses, ou s'adresser à l'Evêque, ou au magistrat, pour adjuger la maison contestée à l'une des parties, au moins par provision.

10. Les enfans majeurs qui ne demeurent pas avec leur père, ou leur mère, doivent se marier dans la paroisse sur laquelle ils ont un domicile public. Les mineurs doivent faire publier leurs bans dans l'endroit où ils demeurent, qu'on appelle *domicile de fait*, et dans celui où demeurent leurs père ou mère, curateurs, ou tuteurs, qu'on nomme *domicile de droit*.

11. Les personnes dont le mariage est nul et clandestin, pour avoir été célébré dans une paroisse étrangère, ne peuvent prendre un autre engagement dans le monde, ou dans la religion, sans avoir fait déclarer nul leur mariage. Si néanmoins il était si clandestin, qu'il ne fût moralement connu que de ceux qui ont prétendu le contracter, un confesseur ne les obligerait pas à se diffamer.

12. Les chrétiens de la Chine sont obligés de se marier devant un de leurs pasteurs; mais s'ils ne le font pas, leurs mariages

ne laissent pas d'être valides, quoiqu'ils soient illicites. La raison est que le concile de Trente n'ayant pas été publié à la Chine, comme on le suppose, les mariages sont dans ce pays ce qu'ils étaient partout ailleurs avant la publication du concile de Trente; or, avant la publication de ce concile, les mariages clandestins étaient valides partout, quoique illicites.

13. Les curés ne doivent marier les enfans mineurs que quand ils certifient le consentement de leur père par écriture publique, à moins que le mariage ne presse; et, en ce cas, ils peuvent se contenter d'une écriture privée, s'ils connaissent le caractère du père, et s'ils ne le connaissent pas, ils se le feront certifier par quatre personnes dignes de foi.

14. Ceux qui se marient clandestinement, outre la nullité du mariage et le péché énorme, l'illégitimité des enfans, doivent être sévèrement repris par l'ordinaire. Ceux qui se marient à la Gomine, c'est-à-dire qui, en présence d'un curé, lequel ne veut pas leur donner la bénédiction nuptiale, protestent qu'ils se prennent l'un et l'autre pour époux, sont excommuniés par le seul fait dans le diocèse de Paris et en plusieurs autres. A l'égard des prêtres qui, sous prétexte de privilège et d'ancienne coutume, oseraient marier ceux qui ne sont pas leurs paroissiens, ils encourraient la suspension par le seul fait, et n'en pourraient

être absous que par l'ordinaire du curé à qui il appartenait de marier les parties.

### § XV.

*De l'Empêchement de l'impuissance.*

1. On appelle impuissans ceux qui ne peuvent consommer le mariage, *quia vas muliebne penetrare non possunt, aut intra ipsum effundere semen de se prolificum. Si quis præ senio ita decrepitis foret, ut non posset seminare intra vas, utique impotens censeri deberet: et is quoque impotens habetur, qui utroque testiculo caret, vel attritum habet utrumque; secus experientiâ teste, si careat solum alterutro.*

2. L'impuissance est absolue, ou respective; antécédente, ou conséquente; perpétuelle, ou temporelle. Elle est absolue, *si cum nullâ diversi sexûs personâ, copula haberi queat*; respective, *si non possit cum undâ, possit cum aliâ*. Elle est antécédente, quand elle précède la célébration du mariage; subéquente, quand elle ne vient qu'après qu'il a été contracté. Enfin, elle est perpétuelle, quand elle ne peut être ôtée, ni par les remèdes naturels, ni par les prières ordinaires de l'Eglise, et que pour la guérir, il faut, ou un miracle, ou un péché, comme s'il fallait détruire un maléfice par un autre, ou s'exposer à un danger évident de mort. Au contraire, elle est temporelle, quand elle peut cesser, ou avec le temps, ou par les secours ordinaires de

la médecine; ou par les prières qu'emploie l'Église dans ces sortes d'occasions.

3. L'impuissance qui survient après le mariage contracté, quand même elle en précéderait la consommation, ne l'annule pas; parce que le mariage qui a été une fois légitimement célébré, ne peut être dissous que par la profession religieuse, en cas qu'il n'ait pas encore été consommé. Mais lorsque cette impuissance est certaine et évidente, elle oblige les deux époux de vivre ensemble comme frère et sœur.

4. Dans le doute si l'impuissance a précédé le mariage, il faut examiner la qualité de cette même impuissance. Si elle est naturelle, on présume qu'elle subsistait avant le contrat; et alors il n'y a point de temps où une personne ne soit recevable à former sa plainte. Si l'impuissance est accidentelle, si, par exemple, elle vient d'une maladie, d'une opération, ou de quelqu'autre cause de même espèce, on ne doit écouter que ceux qui ne tardent pas à se plaindre. *Cur tamdiu tacuit?* disait Clément m. On doit donc présumer valablement conjointes des personnes qui ont été longtemps à réclamer.

5. L'impuissance temporelle n'annule le mariage que dans ceux qui le contractent avant l'âge de puberté. (Innocent ni l'a ainsi décidé, cap. 6, de *frigidis*.)

6. Le mariage n'est annulé que par l'impuissance qui le

précède et qui est perpétuelle: C'est ce qu'enseignent tous les canonistes, fondés sur le titre de *frigidis*.

7. Quand l'impuissance vient de maléficé, l'Église accorde trois ans d'épreuve aux époux; et le juge ecclésiastique peut dissoudre leur mariage, et leur permettre d'en contracter un autre, en cas que l'empêchement qui naît du maléficé ne soit que respectif, comme il arrive d'ordinaire.

8. Quand l'impuissance naturelle est certaine, les parties doivent sur-le-champ faire casser leur mariage, ou vivre comme frère et sœur, parce que l'épreuve est criminelle dès qu'elle est et qu'elle doit être évidemment inutile. Si l'impuissance est douteuse, les saints canons accordent trois ans pour la frigidité, comme pour le maléficé: mais cette règle n'est pas suivie dans tous les diocèses de France. Chacun doit se conformer à la pratique du lieu où il est. Les canons et la pratique autorisent l'inspection, ou la visite de la femme. L'Official nomme deux experts, outre ceux dont les parties sont convenues. Si un des conjoints refuse de se soumettre jusqu'à la fin à l'épreuve juridiquement ordonnée, le juge d'Église doit l'y contraindre par les censures. Si après toutes les épreuves le doute continue, l'impuissance, de quelque espèce qu'elle soit, est présumée certaine.

9. Le mariage des impubères

est nul de plein droit. On excepte ceux, *in quibus malitia supplet ætatem*. Lorsque deux jeunes personnes se marient aussitôt qu'elles ont atteint l'âge de puberté, on ne compte communément les trois années d'expérience que du jour où elles sont arrivées à la pleine et entière puberté qui, dans les hommes, commence à dix-huit ans, et dans les femmes à quatorze.

10. On ne peut marier les hermaphrodites *priusquam ecclesiasticus Judex, ex expertorum inspectione dijudicaverit, quis sexus prævaleat, et declarationem juramento firmatam exegerit, quod spondeant androgini se nunquam usuros altero sexu etiamsi æqualiter utriusque compotes essent, quod rarò aut nunquam contingere docent peritiores medici*.

11. L'empêchement qui naît de l'impuissance est indispensable, parce qu'il est du droit naturel, comme essentiellement contraire à la fin du mariage.

## § XVI.

### *De l'Empêchement du rapt.*

1. On distingue deux sortes de rapt, l'un de violence, l'autre de séduction. Le rapt de violence se commet quand on tire par force, ou par menaces une personne d'un lieu où elle était en sûreté, pour la mettre dans la possession et sous la puissance du ravisseur. Le rapt de séduction se fait lorsqu'on engage une personne par artifice, par caresses, par présents à sortir

de la maison paternelle, ou de celle dans laquelle elle est placée par autorité, pour se mettre sous la puissance du ravisseur, et contracter mariage avec lui.

2. Toute personne capable d'être enlevée, majeure, ou mineure, vierge, ou corrompue, veuve, ou non, est l'objet du rapt de violence. Il en est de même de celle qui serait déjà fiancée à son ravisseur, parce que les fiançailles ne donnent pas droit à un homme d'épouser une femme malgré elle, et moins encore de l'enlever contre sa volonté.

3. Quiconque enlève une personne par lui-même, ou par d'autres, ne peut l'épouser valablement jusqu'à ce qu'elle soit rendue à son ancienne liberté. (*Concil. Trid., sess. 24, cap. 6.*) Ceci a lieu quand même le ravisseur n'aurait point eu d'autre dessein que d'abuser de la personne, sans penser au mariage, et que la personne enlevée consentirait à épouser le ravisseur dans le temps qu'elle est encore sous son pouvoir.

4. Une femme qui ferait enlever un homme, ne pourrait l'épouser valablement, parce que le rapt commis par une femme n'est pas moins préjudiciable à la liberté, que celui qui est commis par un homme; et que, comme le remarquent les canonistes communément, il est de principe dans le Droit, que par l'homme on entend la femme, surtout dans les choses relatives, et lorsque les raisons qui font

pour l'un font aussi pour l'autre.

5. Quand une fille majeure intente l'action de rapt contre un mineur, l'on présume qu'elle l'a séduit, et qu'elle s'est fait enlever. Cependant si cette présomption se trouvait fautive dans le for de la conscience, le mariage aurait besoin d'être réhabilité.

6. Le rapt de séduction convient avec le rapt de violence, en ce que dans l'un et dans l'autre il y a un véritable enlèvement, injurieux à ceux sous la puissance desquels est la personne enlevée. Il en diffère en ce que toute personne peut être l'objet du rapt de violence, au lieu que les mineurs de vingt-cinq ans sont seuls l'objet du rapt de séduction. Les majeurs sont censés *sui juris*, et incapables de séduction. Le rapt de séduction n'a lieu qu'à l'égard d'une personne qui jouit d'ailleurs d'une bonne réputation. L'enlèvement d'une personne qui aurait perdu son honneur par un crime, serait regardé comme le fruit du libertinage, et non de la séduction.

7. Le rapt de séduction est un empêchement dirimant du mariage, aussi bien que le rapt de violence. C'est le sentiment de presque tous les théologiens et les juristes français, contre Sanchez, Cabassut et l'auteur de la théologie de Périgueux qui soutiennent le contraire. La raison est, 1° que la séduction nuit en effet à la liberté, en ce qu'elle aveugle l'esprit, et qu'elle enchante le cœur, pour ainsi dire ;

2° parce qu'on ne doit point distinguer où la loi ne distingue pas ; or, la loi du concile de Trente qui règle qu'un ravisseur ne pourra épouser valablement celle qu'il aura enlevée, ne distingue pas entre le rapt de violence et celui de séduction. La distinction en ce point aurait même beaucoup énérvé le nouveau règlement du concile, et réduit son décret à très-peu de chose, puisqu'avant ce décret la violence, même séparée du rapt, était déjà un empêchement dirimant du mariage. Il faut donc l'étendre au rapt de séduction, surtout en France où la coutume générale et les lois civiles du royaume déclarent nuls ces sortes de mariages.

8. L'empêchement qui naît du rapt finit par la liberté de la personne enlevée, qui peut consentir, si elle veut, à épouser son ravisseur, lorsqu'on l'a rendue à elle-même, ou à ses parens. Pendant l'instruction criminelle qui se faisait, pour cause de rapt, devant le juge séculier, le juge d'Église ne pouvait agir autrefois, ni obliger le ravisseur à épouser la fille ou la veuve qu'il avait enlevée.

## § XVII.

*Des Dispenses des Empêchemens dirimans du mariage.*

Les dispenses ne sont légitimes que quand elles sont fondées sur de justes causes. On distingue deux sortes de causes de dispense par rapport au mariage. Les unes sont honnêtes, les au-

tres infamantes. Les premières sont celles qui s'exposent sans déshonorer les supplians ; les autres sont celles qui naissent du crime, et qui par conséquent déshonorent. On peut réduire à quatorze les causes légitimes des dispenses des empêchemens dirimans de mariage, dont il y en a onze honnêtes, et trois infamantes.

*Des causes légitimes des Dispenses de mariage.*

1. La première est la petitesse du lieu, *angustia loci*. Quand une fille est née et demeure dans un lieu si resserré, qu'en égard soit à l'étendue de sa famille, soit à son bien, sa condition, ses mœurs, ou son âge, elle ne peut trouver qu'un de ses parens qui lui convienne, le pape lui permet de l'épouser. Il faut remarquer, 1<sup>o</sup> que cette raison ne peut servir, ni à un garçon, ni à une fille de la lie du peuple, ni à celle qui est dans un lieu où il y a plus de trois cents feux ; ni enfin à celle dont le parent serait dans un degré plus proche que le troisième. Il faut remarquer, 2<sup>o</sup> qu'une personne qui demeurerait dans un faubourg un peu séparé de la ville, serait regardée comme demeurant dans la ville même, et ne pourrait alléguer la petitesse du lieu, à moins qu'entre l'un et l'autre, il n'y eût environ un mille, c'est-à-dire, pour le moins un gros quart de lieue.

2. La seconde cause est la petitesse des lieux, *angustia loco-*

*rum*. Elle sert quand une fille ne peut trouver de parti sortable, ni dans le lieu de sa naissance, ni dans celui où est son domicile actuel ; et pour qu'une fille soit censée n'avoir pu trouver personne, il suffit que personne ne la demande.

3. La troisième cause est le défaut, ou la modicité de la dot, *incompetentia dotis*. On regarde, à Rome, comme incomète, une dot qui ne suffit pas à une fille pour trouver un mari de sa condition dans le lieu de son domicile, quoiqu'elle lui suffise pour en trouver un dans les lieux circonvoisins.

4. La quatrième cause est le bien de la paix, *bonum pacis*. Celle-ci en renferme quatre autres qui sont l'extinction d'un procès, la cessation de l'inimitié, la fin du scandale, la confirmation de la bonne intelligence. Toutes ces choses doivent être considérables pour fonder une légitime dispense. Dans le doute, il faut exposer le fait tel qu'il est. Quand il s'agit d'une inimitié qui est déjà existante, il faut qu'elle soit prouvée *in specie* par des témoins qui doivent en connaître la cause et le progrès.

5. La cinquième cause est l'âge déjà avancé d'une fille, qu'aucun étranger n'a encore recherchée en mariage, *ætas puellæ annum vigesimum quartum excedentis*. Pour obtenir la dispense, il faut qu'une fille ait vingt-quatre ans accomplis, sans même qu'il manque une heure,

selon Reiffenstuel. Une fille peut dire, sans blesser la vérité, que jusque-là elle n'a point trouvé de mari, lorsque se présentant comme les filles de son état, personne ne l'a recherchée, ou lorsque ses parens ont fait les démarches que l'usage prescrit en ces sortes d'occasions. Cette cause ne suffit pas seule hors du troisième et du quatrième degré pour les filles, et n'a jamais lieu pour les veuves.

6. La sixième cause est le danger de mort, *periculum vitæ*. Si une fille a son bien sur le bord de la mer, dans un lieu exposé aux courses des pirates, ou si elle est environnée d'hérétiques qui la maltraitent, on lui permet d'épouser un de ses parens, quand elle ne trouve aucun étranger qui veuille partager avec elle le péril de son domicile. Il en est de même quand une famille consent à ne pas poursuivre en justice un homme digne de mort, à condition qu'il se mariera à l'une de ses parentes.

7. La septième cause est la crainte de l'erreur et de la séduction, *periculum seductionis*. Lorsque dans une ville il y a tant d'hérétiques, qu'il faut, ou qu'une fille ne se marie jamais, ou qu'elle se marie à un d'eux, si elle n'épouse un de ses parens, on lui accorde dispense.

8. La huitième cause est la conservation des biens dans une illustre famille, pour conserver son ancienne splendeur et sa dignité, *conservatio bonorum in eadem illustri familia*. Le cas

arrive, 1° quand une branche d'une maison respectable n'a que des filles; car alors il faut pour que le bien ne sorte pas de la famille, ou qu'elles vivent dans le célibat, ce qui n'est pas donné à toutes, ou qu'elles épousent un de leurs parens; 2° quand un homme fait héritière de tous ses biens une fille de qualité, à condition qu'elle épousera un de ses parens.

9. La neuvième cause est le service qu'une maison a rendu, peut rendre à l'Eglise, *excellencia meritorum*.

10. La dixième cause est le besoin qu'a une veuve d'épouser un parent riche qui prendra soin de l'éducation des enfans qu'elle a eus d'un premier mariage, *vidua filiis gravata*. On n'admet cette cause qu'après quel orateur, ou le futur époux s'est engagé de fournir des alimens aux enfans dont il s'agit.

11. La onzième cause est celle qu'on appelle *ex certis rationalibus causis*. Lorsqu'un homme a quelques raisons d'épouser sa parente, mais moins fortes qu'il ne les faudrait, on lui accorde dispense en lui imposant une taxe qu'on emploie, ou à doter de pauvres filles, ou à l'entretien des missionnaires chez les infidèles. Ce sont ces sortes de dispenses qu'on appelle *ex certis rationalibus causis*, et que plusieurs nomment mal à propos, *sine causa*, puisqu'elles ne sont pas en effet destituées de justes causes. Il faut remarquer que l'official qui doit entéri-



ner une grace de cette nature ; n'a pas droit de se faire déclarer les causes secrètes qui ont été expliquées au pape, et admises par lui.

12. La douzième cause qui est la première de celles qu'on nomme infamantes, est le mauvais commerce de deux personnes qui à raison de quelque empêchement, ne pouvaient se marier ensemble, *copula cum consanguinea, vel affine, vel alio impedimentum habente perpetrata*. L'Église aime mieux permettre à ces personnes de s'unir par un mariage légitime, que de voir de pauvres enfans abandonnés, des familles divisées, le désordre et le scandale continués. Il faut remarquer que si les deux parties, ou une d'elles, avaient péché dans le dessein d'obtenir plus aisément dispense, elle pourrait bien leur être refusée ; et si elles l'obtenaient sans avoir exprimé dans leur supplique cette criminelle intention, elle serait absolument nulle.

13. La treizième cause est lorsque les futurs conjoints, sans être venus jusqu'au dernier crime, ont vécu dans une familiarité qui les déshonore ; en sorte que s'ils ne s'épousent, la fille ne pourra trouver de parti convenable, et restera par conséquent dans un état très-dangereux : *nimia partium familiaritas*, ou comme disent d'autres, *infamia sine copula*.

14. La quatorzième et dernière cause regarde les mariages déjà contractés, et qu'on ne peut

rompre sans faire tort aux enfans, et sans scandaliser le public. Alors les parties doivent exprimer si elles ont connu l'empêchement dont elles demandent dispense ; si elles ont fait publier leurs bans ; si, supposé qu'elles aient ignoré l'empêchement lorsqu'elles se sont mariées elles ont vécu comme frère et sœur, aussitôt qu'elles en ont eu connaissance ; si elles n'ont commencé par le crime, que dans l'intention d'obtenir dispense, etc. En cas de mauvaise foi, régulièrement parlant, on les oblige à se séparer ; mais on a beaucoup d'indulgence pour celles qui n'ont agi que par ignorance.

15. Outre les raisons de dispense qu'on vient d'exposer, et qui sont les plus communes, il s'en peut trouver d'autres qui suffiraient sans elles, et sur lesquelles il faut s'en rapporter au jugement des supérieurs. Plus la loi est importante, plus les raisons doivent être considérables ; ainsi ce qui suffit pour dispenser de l'honnêteté publique, qu'on regarde comme un des petits empêchemens, ne suffira pas pour dispenser de la parenté au troisième degré.

*Du pouvoir du Pape et des Evêques en fait de dispenses de mariage.*

1. Le pape peut en genre de mariage, comme en tout autre, dispenser des lois purement ecclésiastiques, pour de justes raisons.

2. Un évêque peut dispenser

de tous les empêchemens dont son siège est en possession de dispenser, et cette possession se connaît par les registres des officialités.

3. Quand un évêque a des raisons positives de douter s'il a, ou s'il n'a pas le pouvoir de dispenser en certains cas, il fera mieux d'obtenir un indult du pape, ou de lui demander la confirmation de ses pouvoirs, parce qu'il s'agit d'un Sacrement, et de l'état des familles qui pourrait être troublé par les tribunaux séculiers. C'est le sentiment de l'auteur des conférences d'Angers.

4. Un évêque peut, à raison des circonstances, dispenser des empêchemens d'un mariage, tant à contracter que contracté, lors même qu'il ne le peut pas en vertu de son pouvoir ordinaire. Pour qu'un évêque puisse lever l'empêchement qui a rendu invalides les mariages déjà contractés, il suffit, selon les auteurs français, 1° que l'empêchement soit secret, et le mariage public; 2° qu'il ait été contracté de bonne foi; 3° qu'il ait été consommé; 4° qu'on ne puisse sans scandale séparer les conjoints; 5° qu'ils ne puissent, ni aller, ni envoyer à Rome à cause de leur pauvreté. Les canonistes étrangers demandent de plus qu'il y ait une nécessité si grave et si pressante de dispenser actuellement qu'on ne puisse recourir à Rome, au moins à la pénitencerie, où tout s'expédie gratuitement; et c'est à quoi il faut s'en

tenir, si ce n'est dans les diocèses où il y aurait un usage contraire légitimement établi.

5. L'évêque peut quelquefois dispenser des empêchemens dirimans, avant même que le mariage soit contracté; savoir, 1° lorsque tout étant prêt pour le mariage, le jour pris, les parens invités, une personne qui se confesse, découvre qu'il y a un empêchement dirimant entre elle et celui qui doit l'épouser; comme elle ne peut reculer sans scandale, si l'évêque ne pouvait la dispenser en ce cas, les réserves de l'Eglise tourneraient à la ruine des fidèles, loin de leur être utiles; 2° lorsqu'un homme a des raisons de douter s'il a contracté tel, ou tel empêchement; 3° lorsqu'il ne s'agit que de remédier à une dispense déjà obtenue de Rome, mais qui est nulle parce qu'il y a eu quelque défaut dans l'exposé. Ceci n'a lieu que quand il y a eu de la bonne foi dans les parties qui s'étaient adressées à Rome, et dans les diocèses seulement où l'usage de dispenser en ce cas est légitimement établi; car si les parties ont été dans la mauvaise foi, ou que ce ne soit pas l'usage du diocèse où elles se trouvent, de dispenser celles mêmes qui auraient été dans la bonne foi, il faut recourir à Rome de nouveau.

6. Lorsque les contractans sont de deux diocèses, chaque évêque doit dispenser son diocésain, et la dispense d'un seul ne suffit pas, parce que l'évêque

d'une partie n'a point de juridiction sur l'autre; la dispense qu'il accorde à son diocésain n'est donc que conditionnelle, et il ne lui permet d'épouser sa parente qu'en cas que celle-ci obtienne une pareille dispense de son propre évêque, s'il est dans l'usage de l'accorder; d'où vient que plusieurs évêques marquent dans leurs expéditions, qu'ils dispensent en tant que la dispense les regarde, et est de leur ressort: addition qu'il faut suppléer dans les lettres de ceux qui ne la font pas.

7. Lorsqu'on demande une dispense pour un empêchement commun, il faut qu'elle soit demandée, ou par les deux parties, ou par une, pour elle et pour l'autre. On prend ce dernier parti quand l'empêchement n'est connu que de l'un des contractans, et que l'autre n'a pas besoin d'en être instruit.

### § XVIII.

#### *Des Empêchemens prohibitifs.*

Les empêchemens prohibitifs qui rendent le mariage illicite sans le rendre nul, étaient autrefois au nombre de douze. Aujourd'hui ils sont réduits à quatre; on les renferme dans ce vers :

*Ecclesie vetitum, tempus, sponsalia, votum.*

1. Par ces mots, *Ecclesie vetitum*, on entend d'ordinaire la défense que fait aux futurs con-

10.

joint un évêque, ou même un curé de procéder à la célébration du mariage, jusqu'à ce qu'on ait examiné ce qui mérite de l'être; par exemple, s'il n'y a point d'empêchement dirimant; si au mépris de cette défense les parties se mariaient, elles pécheraient grièvement, quand même elles seraient certaines qu'il n'y aurait entre elles aucun empêchement. Outre la défense des supérieurs, on peut encore entendre avec Pontas, 1° l'omission de la publication des bans: 2° l'excommunication même mineure et l'interdit; car, quoique les théologiens ne conviennent pas tous que le mariage soit défendu dans le temps de l'interdit, le doute oblige de recourir à l'évêque.

2. Ce mot, *tempus*, ou *tempus feriatum*, marque le temps où il est défendu de contracter mariage; savoir, depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au jour de l'Épiphanie, et depuis le mercredi des cendres jusqu'au dimanche *in albis* inclusive-ment. Le mot *inclusive* tombe sur le jour de l'Épiphanie, comme sur le dimanche de l'octave de Pâques. L'obligation de s'abstenir de la célébration du mariage pendant l'Avent commence aux premières vêpres; mais celle de s'en abstenir pendant le carême ne commence qu'à minuit, c'est-à-dire au moment même où commence le jour des cendres. Il y a péché mortel à bénir, ou à contracter sans permission des mariages dans ce temps, parce que

c'est aller contre les ordres de l'Eglise dans une matière qu'elle regarde comme importante.

3. Par les fiançailles, *sponsalia*, on entend la promesse que deux personnes qui peuvent se marier ensemble, se font de vive voix, ou autrement de s'épouser un jour. Comme il est de la justice qu'on garde la foi à celui à qui on l'a donnée, on ne peut sans de justes raisons épouser une autre personne au préjudice de celle qu'on a fiancée. Ainsi les fiançailles de Pierre avec Titia, qui forment un empêchement dirimant entre lui, la mère, la sœur, ou la fille de Titia, en forment un prohibitif entre lui et toute autre personne, même étrangère à celle qu'il a fiancée.

4. Par le vœu, *votum*, on entend le vœu simple de garder la continence, ou d'entrer en religion. Si une personne qui aurait fait vœu de chasteté perpétuelle, se mariait à condition que son mari vivrait avec elle comme un frère vit avec sa sœur, ce mariage serait valide, mais dangereux et sujet à de grands inconvénients.

5. Il y avait autrefois un empêchement qu'on appelait *du catéchisme*, et qui est aboli maintenant depuis le concile de Trente. Par ce mot de catéchisme, quelques uns entendent la fonction de celui qui tient un enfant, non dans le baptême, mais dans les cérémonies qui le précèdent, ou dans celles qu'on supplée quand l'enfant a déjà

été baptisé en particulier. D'autres entendent les instructions que certaines personnes faisaient à la porte de l'église aux catéchumènes, pour les disposer au baptême ; il en est parlé dans le décret de Gratien.

#### *De la Dispense des bans.*

1. Les bans sont une déclaration publique d'un mariage futur, faite pour connaître si deux personnes qui veulent se marier le peuvent faire valablement, ou licitement ; d'où il suit que ceux qui ont connaissance d'un empêchement, même prohibitif, sont obligés de le révéler, tant parce que l'Eglise exige généralement et sans distinction qu'on lui découvre tout ce qui peut former obstacle au mariage qu'elle annonce, que parce que chacun est obligé d'arrêter le péché de son frère autant qu'il le peut. L'Eglise porte même sur ce point la précaution si loin, qu'un seul témoin digne de foi lui suffit pour suspendre la célébration d'un mariage. Quand le bruit commun est qu'il y a un empêchement entre les parties, si elles nient le fait avec serment, on doit les croire contre le bruit commun.

2. Une opposition juridique signifie au curé dans les formes, lui lie les mains, et il ne peut plus, ni fiancer les parties, ni publier leurs bans, ni procéder au mariage, eût-il déjà commencé les cérémonies de l'Eglise, quand même, dit saint Charles, il serait convaincu que

L'opposition est frivole, mal fondée, et qu'elle part du seul désir d'empêcher, ou de retarder le mariage. Une opposition verbale de la part des pères, mères, tuteurs, ou curateurs, doit empêcher le curé de passer outre; mais pour les autres personnes il ne doit déférer à leurs oppositions que quand ils les font par écrit. Lorsque quelqu'un s'oppose à un mariage parce qu'il prétend que la personne qui veut le contracter est déjà engagée avec lui, ou par promesse de mariage, ou par un mariage actuel, c'est à l'official à connaître de l'opposition, parce qu'il s'agit d'un lien spirituel. Il en est de même quand les autres empêchemens qu'on allègue sont canoniques. Que s'il s'agit d'empêchemens civils, c'est au juge royal à en connaître. Lorsque la partie opposante signifie au curé un désistement dans les formes de son opposition, le curé doit passer outre à la célébration du mariage, s'il ne s'agit que d'intérêts civils que chacun peut abandonner; mais ce désistement ne suffit pas lorsqu'il s'agit du sacrement, parce que sa validité ne dépend pas d'un acte qui peut être forcé, mais de l'empêchement canonique que l'opposant a allégué, et sur lequel le juge ecclésiastique doit prononcer.

3. Plusieurs personnes ne doivent, ou ne peuvent révéler les empêchemens dont ils ont connaissance; savoir, 1° ceux qui

sont consultés en qualité de pasteurs, d'avocats, de docteurs, ou d'amis intimes. Il en est de même des médecins, des chirurgiens, des sages-femmes, et à plus forte raison des confesseurs qui doivent plutôt mourir que de révéler aucune faute de leurs pénitens; 2° ceux qui ne peuvent révéler sans souffrir beaucoup, ou en leur propre personne, ou en la personne de ceux qui les touchent de près, sont exempts de la révélation; 3° on n'est point obligé à révéler quand on ne peut le faire sans se diffamer soi-même. Ainsi une fille qui a péché avec un homme qui veut épouser sa sœur, n'est point obligée de faire connaître son crime. On n'y est point obligé non plus quand on ne peut le faire sans diffamer avec scandale une tierce personne dont le crime est occulte; 4° l'obligation de révéler, cesse aussi à l'égard de ceux qui savent que l'empêchement dont ils ont connaissance, a été levé par une dispense légitime, ou qui n'ont entendu parler de cet empêchement qu'à des personnes infâmes, légères et justement suspectes de calomnies. Dans le doute de la probité des personnes dont on tient l'empêchement, il faut dire au curé ce que l'on sait et la manière dont on le sait; 5° quand on ne peut révéler sans un grand scandale le crime d'un homme qui veut se marier avec un empêchement, on n'est pas tenu à ré-

vélation, quand même le supérieur l'aurait ordonnée sous peine de censure, dit Navarre, *Manual.*, cap. 22, n. 83.

4. La publication des bans étant commandée par plusieurs conciles, tant généraux que particuliers, et par les ordonnances de nos rois, on ne peut ni l'omettre sans péché mortel, ni en dispenser sans cause. C'est même une question en France, s'il peut jamais y avoir des raisons de dispenser de tous les bans, et si un mariage fait sans aucune publication de bans, ne doit pas être traité de clandestin. Quelques jurisconsultes français, et entre les autres Chopin et Mornac, ont cru que l'omission de la publication des bans donnait atteinte à la validité du mariage; mais le sentiment contraire a prévalu, et l'on croit communément que la publication des bans n'est nécessaire que de nécessité de précepte, et non de nécessité de sacrement; parce que le décret du concile de Trente qui l'ordonne n'est pas irritant, et que l'ordonnance de Blois qui déclare qu'on ne pourra valablement contracter mariage sans proclamations précédentes des bans, ne regarde que les effets civils, et non la substance du sacrement, ainsi que les commissaires nommés par Louis XIII, le déclarèrent de sa part au clergé de France.

5. Le concile de Trente semble n'admettre qu'une seule cause de dispense de la publication

des bans qui est la juste crainte qu'on aurait que, si le mariage était publié, quelqu'un ne s'y opposât par malice; mais il est d'usage en France d'en dispenser dans les cas suivans : 1° lorsque deux personnes qui passent dans le public pour être mariées, quoiqu'elles ne le soient pas, veulent, pour mettre fin à leurs désordres, se marier de bonne foi; 2° quand il s'agit de réhabiliter un mariage contracté en face d'Église, mais nul à cause de quelque empêchement qui a été découvert dans la suite; 3° quand une des parties est prête de faire un grand voyage qu'elle ne peut différer; 4° quand les temps où il est défendu de se marier sont proches, et que le mariage presse, parce que la femme est peut-être enceinte, et qu'il y a lieu de craindre que celui qui l'a corrompue ne change de volonté; 5° quand il faut marier des personnes dont l'une est à l'article de la mort, soit pour légitimer les enfans, soit pour empêcher qu'une femme ne soit déshonorée. En France un mariage de cette nature ne servait de rien à une concubine depuis l'ordonnance de 1639. Saint Antonin ajoute à ces causes de dispenses, la grandeur de la naissance et l'extrême disproportion des contractans. Ainsi, selon ce savant canoniste, on peut relâcher la loi non-seulement en faveur des princes, dont les familles sont connues, mais encore quand on ne peut

publier les bans des parties sans les rendre ridicules : *si*, verb. grat. *valde nobilis ignobilem ducit, dives pauperem, senex juvenem*.

6. Si les contractans sont du même diocèse, ils ne peuvent, régulièrement parlant, être dispensés des bans que par l'évêque, ou son grand-vicaire, pourvu que ses pouvoirs n'aient pas été limités, ou le grand-vicaire du chapitre, le siège vacant. Si les contractans sont de deux diocèses, chacun d'eux doit être dispensé par son évêque.

7. Les bans doivent être publiés dans les deux paroisses des contractans, soit qu'ils soient actuellement domiciliés en des paroisses différentes, soit qu'il n'y ait pas six mois qu'ils aient changé de domicile, ou même un an, si auparavant ils demeureraient dans un diocèse étranger; soit qu'étant mineurs, ils aient un domicile de fait, différent de celui de droit qu'ils ont chez leurs parens; soit enfin qu'ils n'aient point de domicile fixe, et que comme les compagnons, ils aillent de ville en ville; car dans ce cas, s'ils n'ont pas encore demeuré pendant un an entier dans la paroisse où ils veulent se marier, il faut faire publier leurs bans, et dans cette paroisse, et dans celle où ils demeureraient auparavant: supposé même qu'ils n'eussent pas fait un an de séjour dans ces deux paroisses, il faudrait encore faire publier leurs bans dans la pa-

roisse où ils avaient séjourné antérieurement; et comme ces trois termes réunis pourraient ne pas compléter une année, il faudrait consulter l'évêque.

8. Quelque pressant que soit le besoin de conclure un mariage, un curé ne peut jamais dispenser de la publication des bans. Il est même obligé de faire une seconde publication, lorsqu'il s'est écoulé un temps considérable depuis la dernière. Ce temps n'était pas le même dans tous les diocèses. Il était de six mois à Paris, et de deux seulement dans les lieux où on suivait le rituel romain. Le curé ne peut publier les bans trois jours de suite; mais il doit laisser quelque intervalle entre chaque publication. Si les parties ont obtenu une dispense de deux bans, il ne doit donner un certificat de la publication du premier ban, tout au plus qu'un jour après qu'elle aura été faite, pour donner le temps à ceux qui auraient quelque empêchement à révéler. C'est au curé, ou à un prêtre commis de sa part, qu'il appartient de publier les bans. Un curé primitif ne le peut; il faut qu'il soit commis par le vicaire, quoique amovible.

9. On doit publier les bans les jours de dimanches, ou de fêtes chômées, et non de pure dévotion, quand même il y aurait un grand concours de peuple. On doit aussi faire cette publication pendant la messe, *inter missarum solemnias*, dit le cou-

cile de Trente; et Fevret prétend que la publication qu'on en aurait faite à vêpres aurait donné lieu à un appel comme d'abus.

10. On doit énoncer dans les bans les nom et surnoms, tant des proms que de leurs pères et mères; marquer leur paroisse, leur condition, leur pays; désigner les veuves par leur nom et par celui de leur premier mari. Mais quand il s'agit d'enfans naturels, il faut se contenter d'exprimer leur nom, celui de leur paroisse et de leur diocèse, leur âge, leur qualité, ou leur vocation, sans parler, ni de leur état illégitime, ni de leurs pères et mères. Il en est de même généralement parlant, quand il s'agit d'enfans trouvés; et plus encore, s'il était question d'un enfant adultérin.

11. Le concile de Trente veut qu'on publie après le mariage célébré, et avant sa consommation, les bans de ceux qui pour de justes raisons auraient obtenu dispense de la publication antérieure au mariage; mais cette formalité ne s'observe presque nulle part en France. (V. le Traité des Dispenses de M. Collet, dont nous avons tiré tout ce que nous avons dit sur les empêchemens de mariage, t. 1, pag. 122 et suivantes.)

EMPEREUR (Constantin I'), d'Oppyck, Hollandais, très-versé dans les langues orientales et les antiquités judaïques, possédait bien le syriac, l'arabe et l'hébreu. Il fut d'abord professeur

en théologie et en hébreu à Harderwyck pendant huit ans, après lesquelles il fut fait professeur en hébreu à Leyde en 1627. Il prononça alors une harangue, *de dignitate et utilitate lingue hebraicæ*. Il mourut en 1648. Ses ouvrages sont : *Disputationes theologicæ harderwicenæ*, ou *systema theologicum; paraphrasis Joannis Jachiadæ in Daniele*; *itinerarium Rabbi Benjamin Tudel*; *Halicotk olam* ou *clavis talmudica*; *Middot ou de templo hierosolymitano*, et *de mensuris templi*; *Brava Karma* ou *de damnis*; *Abarbanel et Alcheisch in Esaï 53*, avec une réfutation de la grammaire de Moïse Kimki. *Bertramus de republica Hebræorum*. Il avait laissé plusieurs autres ouvrages prêts, et tous ceux qu'il a donnés sont accompagnés de remarques utiles. Les traductions des livres judaïques et talmudiques qu'il a faites sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de fautes. Le traité *de vestitu Sacerdotis Hebræorum* n'est point de lui, comme plusieurs l'ont prétendu, mais de Braunius, sous le nom duquel il a paru. On trouve dans le *sylloge epistolarum* d'Antoine Matthæus, pag. 211, une lettre de Constantin l'Empereur à Jean-Isaac Pontanus, dont le sujet est : *cur Jovi Ammoni cornua? quid cornu in sacris?* Constantin l'Empereur a eu pour frère Jean l'Empereur qui fut successivement ministre à Leyendorff, à



la Brille, et enfin à la Haye où il mourut en 1637. *Ex variis ejus scriptis epistol. anecd. ad Buxtorfios*; etc. (Moréri, édit. de 1759.)

**EMPHYTÉOSE** ou **BAIL EMPHYTÉOTIQUE**, *emphyteusis*, est un contrat à longues années d'un héritage, à la charge de le cultiver, améliorer; ou d'un fonds, à la charge d'y bâtir; ou d'une maison, à la charge de la rebâtir, moyennant une certaine pension modique, payable par chaque an par le preneur, et à la charge aussi ordinairement de bailler au temps du contrat par le preneur une certaine somme.

L'emphytéose ne peut se faire pour un temps au-dessous de neuf ans, et se fait ordinairement pour vingt, trente, quarante, cinquante, soixante ou quatre-vingt-dix-neuf ans, qui est le terme que le bail emphytéotique ne peut excéder; et lorsque le bail est fait pour un certain temps, tous les héritiers de celui au profit duquel il est fait, en jouissent pendant tout le temps qui reste après sa mort, quoiqu'il ne soit point fait mention d'eux dans l'acte. On peut faire un bail emphytéotique à vie tant du preneur que de ses enfans, et des enfans de ses enfans, et encore cinquante ans au-delà.

L'emphytéose emporte aliénation du fonds, quoique non perpétuelle, puisque c'est une aliénation de la propriété utile en la personne du preneur, pendant tout le temps de la conces-

sion, avec une rétention de la propriété directe de la part du bailleur.

De là il s'ensuit, 1° que ceux qui ne peuvent pas aliéner, comme les mineurs émancipés, les titulaires de bénéfices, et autres personnes qui n'ont qu'une simple administration, ne peuvent pas non plus donner à bail emphytéotique. 2° Que la possession du preneur à bail emphytéotique, quelque longue et quelque continuée qu'elle soit, ne peut jamais lui servir pour acquérir la prescription. 3° Que la chose donnée à bail emphytéotique peut être échangée, donnée et vendue par le preneur, auquel cas le droit du nouvel acquéreur sera éteint de plein droit, lorsque le temps de la concession faite à son cédant sera expiré: *resoluto enim jure dantis, resolvitur et jus accipientis*. 4° Que le bail emphytéotique n'engendre point de loïs et vente en faveur du maître direct de l'héritage ainsi aliéné. 5° Que l'emphytéote ne peut pas exiger la remise de la pension annuelle qu'il doit au bailleur, sous prétexte qu'il n'a rien recueilli pendant une année stérile, parce que cette modique pension est plutôt regardée comme une reconnaissance du domaine direct du bailleur, que comme une rente qui lui soit bien avantageuse. 6° Que l'emphytéote ne peut pas détériorer le fonds, ni changer la face, de manière que la valeur du fonds en soit diminuée, ni convertir en terre

labourable ce qui est en bois, ni convertir en bois ce qui est en terre labourable. 7° Que quand le bail est expiré, l'emphytéote doit rendre les choses en l'état qu'elles sont, sans qu'il puisse demander aucune récompense des améliorations qu'il peut avoir faites. 8° Que tant que le bail dure, l'emphytéote est tenu de toutes les réparations qui concernent l'utilité du fonds, parce qu'il est *loco Domini* (*lég. 11, cod. de jure emphyteut.*): il est même tenu de toutes les charges réelles du fonds, pendant sa jouissance. 9° Que l'emphytéote est aussi tenu des cas fortuits, comme des inondations qui auraient emporté une partie du fonds, et qui ne l'autoriseraient point à demander le retranchement de la pension qu'il paie à raison de sa jouissance.

Pour ce qui est de savoir si les baux emphytéotiques se peuvent casser, sous prétexte de lésion, les auteurs ne s'accordent pas sur ce point. M. de Ferrière dit nettement que les baux emphytéotiques ne se peuvent casser sous prétexte de lésion, quelque énorme qu'elle soit, si ce n'était de la part de l'Église beaucoup plus favorable que les particuliers, et qui était restituable en entier lorsque la lésion était énorme. Cet auteur ajoute qu'il en faut dire de même des mineurs. M. Denisart, au contraire, dit absolument, et sans distinction, que la restitution pour lésion d'outre moitié

a lieu contre les baux emphytéotiques, parce qu'ils emportent aliénation, et que par la même raison ils donnent ouverture au retrait lignager, suivant la disposition de l'article 149 de la coutume de Paris. Quant à l'expulsion de l'emphytéote, on convient qu'il peut être expulsé faute de paiement de trois années de redevance pour les biens appartenans à des particuliers, ou faute de paiement de deux années pour ceux qui appartiendraient à l'Église; mais il faut que le bailleur le fasse ordonner par justice, partie appelée, à laquelle le juge doit donner la liberté de purger sa demeure, sinon déguerpir. (*Voyez LOISEAU, Traité du déguerpissement. Louet. Brodeau. Coquille. Bouguier. Brillon, Dictionnaire des Arrêts, au mot EMPHYTÉOSE. de Ferrière, Dictionn. de Droit et de Pratique. M. Denisart, Collect. de jurisprudence, tom. 1, au mot EMPHYTÉOSE. M. Collet, Moral., tom. 1, pag. 205 et 206.*)

EMPOLI (Laurent), de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. On a de lui un Bullaire qui contient les bulles données en faveur de son Ordre depuis Innocent III jusqu'à Urbain VIII, avec le catalogue des généraux et supérieurs de cet Ordre, à Rome, 1628. (*Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, pag. 1795.*)

EMPRUNT, l'argent, ou la marchandise qu'on prend d'un ami, ou d'un marchand à cré-

dit, à la charge de rendre, ou d'en payer la valeur dans certain temps. *Voyez* PRÊT, USURE.

EMPSEER, ou EMSER (Jérôme), natif du cercle de Souabe, fut licencié en droit canon, professeur à Leipsick, secrétaire et conseiller de Georges, duc de Saxe. Il mourut subitement le 8 novembre 1527, après avoir combattu Luther et Zuingle de vive voix et par écrit. Les ouvrages de Jérôme Empser sont : 1° des Remarques théologiques et critiques sur la version de la Bible en allemand, par Luther, qui parurent en 1523. 2° Une traduction du Nouveau-Testament qui parut en 1527. 3° D'autres Remarques qui parurent en 1528. 4° Vies de saint Brunon et de Bennon, à Leipsick, en 1512, avec une réplique à un libelle de Luther contre cet ouvrage. 5° Une défense de la messe contre Luther, intitulée : *Assertio missæ*, etc., à Dresde, en 1524, et à Cologne, en 1532. 6° *De Canone missæ*, contre Zuingle, ibid., 1524. 7° Une Apologie contre le même, ib., 1525. 8° Un Dialogue contre les ivrognes, à Leipsick. ( *Le Mire, de Script. sæculi decimi sexti*. Richard-Simon, *Hist. crit. des versions du Nouveau-Testament*. )

ÉNAC, *Enacim*, géans fameux dans la Palestine. Énac, père des Énacim, était fils d'Arbé, qui donna son nom à *Cariat-Arbé*, ou Hébron. (*Jos.*, 14, 15.)

ÉNADA, ou ENHADA, ville de la tribu d'Issachar. (*Josué*, 19, 21.) Eusèbe met une ville

d'Énada sur le chemin d'Éleuthéropolis à Jérusalem, à dix milles d'Éleuthéropolis.

ÉNAIM, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 34.)

ÉNAN (hébr. *nudé, prestiges, ou augures*), père d'Ahira, de la tribu de Nephtali. (*Num.*, 1, 15.)

ÉNAN, bourg. (*Num.*, 34, 9.)

ÉNAUDERIE (Pierre de l'), était un gentilhomme de la paroisse de Saint-Germain d'Auvillers, au pays d'Auge, du diocèse de Lisieux. Son vrai nom était Pierre Le Monnier, mais il ne retint que celui de l'Énauderie, d'un lien de ce nom qu'il possédait dans la paroisse d'Auvillers. Il fut avocat, notaire-juré, greffier de la cour des privilèges apostoliques, maître-ès-arts, bachelier aux Droits, licencié, docteur-régent, et deux fois recteur de l'Université de Caen. Il fut aussi syndic de cette même Université, conservateur et vice-gérant de l'évêque de Bayeux dans la cour des privilèges apostoliques. Il avait été marié ; mais, après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, puisqu'il fut nommé par l'Université de Caen à la cure de Saint-Martin de Foullebère, diocèse de Lisieux, quoiqu'il ne paraisse pas qu'il ait pris possession de ce bénéfice. Il mourut vers l'an 1515, et fut enterré dans la nef de l'église des Cordeliers de Caen, sous une grande tombe qu'il fit faire de son vivant. Il avait fait beaucoup de bien à l'université de cette ville, en li-

vres, en réparations, en donations. On a de lui : 1° un écrit latin touchant les droits et les privilèges des docteurs. 2° Un autre en français à la louange du mariage et des femmes vertueuses, adressé à Zacharie de Gouez, son disciple. 3° Un ouvrage latin sur la vie contemplative, adressé au même. 4° Une petite exhortation à la vie active. 5° Un court traité de l'Université de Caen. (M. Huet, *Traité des Origines de Caen*, seconde édition, pag. 413 et suiv., et pag. 267. Moréri, édit. de 1759.)

**ENCENIES**, *encœnia*, en grec signifie renouvellement, dédicace. *V. DEDICACE.* Les juifs célébraient la fête des *Encenies* ou de la Dédicace de leur temple le 25 de leur neuvième mois, qu'ils nomment *casleu*, et qui correspond à notre mois de novembre et à celui de décembre.

**ENCAN**, est une vente publique de meubles qui se fait par autorité de justice. Les choses qui se vendent à l'encan peuvent être achetées licitement au-dessus, ou au-dessous du prix vulgaire, tant à cause de la convention mutuelle des vendeurs et des acheteurs, que parce que l'autorité publique est censée approuver comme un juste prix de cette sorte de vente extraordinaire, celui qu'y mettent publiquement les acheteurs.

Il faut cependant éviter soigneusement toutes sortes de fraudes, comme il arrive, 1° lorsque les vendeurs cachent les défauts occultes des choses qu'ils

exposent en vente ; 2° lorsqu'ils font paraître de faux enchérisseurs qui font semblant d'acheter pour hausser le prix des marchandises ; 3° lorsque les huissiers, pour favoriser ceux auxquels ils veulent adjuger les marchandises, choisissent, pour les mettre en vente, le temps où ils prévoient qu'il y aura peu d'acheteurs ; 4° quand les acheteurs conviennent entre eux qu'ils ne passeront point un tel prix, pour avoir la chose moins qu'elle ne vaut. (M. Collet, *Moral.*, tom. 1, pag. 569.)

**ENCAPUCHONNÉ**, *capuciat*. Les Encapuchonnés que l'on nomme de la sorte, parce qu'ils ne se découvraient point devant le Saint-Sacrement, étaient des hérétiques qui suivaient les erreurs de Wiclef, et qui s'élevèrent en Angleterre, l'an 1387. Ils soutenaient aussi l'apostasie de Pierre Pareschul, moine augustin.

**ENCENS**, *thus*, *incensum*. L'encens est une espèce de gomme, ou de résine aromatique et odoriférante. Elle sort d'un arbre surnommé par les anciens *thurifère*, dont les feuilles sont semblables au poirier ; on l'incise aux jours caniculaires pour en faire sortir la résine. L'encens mâle est le plus estimé ; il est rond, blanc, gras au-dedans, et s'enflamme sitôt qu'il est mis sur le feu. On l'appelle aussi *oliban*. Celui du pays de Saba était le meilleur. Le mot d'encens vient de ce que la vapeur s'en exhale en haut, comme celle qui s'éle-

vait des chairs de la victime brûlée, de là nommée *incensum*, chose brûlée, par une figure de discours qui fait prendre l'effet pour la cause, la fumée qui sort de la chair brûlée, pour la chair brûlée même. Encens signifie quelquefois dans l'Écriture les hosties et les graisses des victimes, comme dans ce passage des Paralipomènes : « Aaron et ses » fils offraient l'encens sur l'autel » des holocaustes, et sur l'autel » des parfums. » ( 1. Par., 6, 49. ) On n'offrait point d'encens sur l'autel des holocaustes ; mais on y brûlait des victimes, comme une odeur agréable au Seigneur.

Les païens offraient de l'encens à leurs idoles pour leur faire honneur. Il était aussi consacré d'une façon particulière au Seigneur, parmi les juifs. Présenter l'encens était une fonction propre à leurs prêtres : ils entraient dans le Saint tous les jours deux fois, savoir, le matin et le soir pour y brûler l'encens.

L'usage de l'encens est aussi fort ancien parmi les chrétiens, quoiqu'on ne puisse prouver par aucun témoignage constant qu'ils s'en soient servi pendant les trois premiers siècles. Tertullien assure clairement qu'on ne s'en servait point de son temps dans l'Église. (*Apologet.* cap. 42.) Lorsque, répondant au reproche que les idolâtres faisaient aux chrétiens d'être inutiles au commerce de la vie, il dit : « Véritablement nous n'achetons point » d'encens. Si les marchands d'Arabie s'en plaignent, les Sa-

» béens sauront que nous employons plus de leurs aromates » à ensevelir les chrétiens qu'à » parfumer vos dieux. »

M. de Vert, et plusieurs autres, croient que l'encens n'a d'abord été introduit dans l'Église que pour purifier et parfumer les endroits où l'on faisait l'office, et les choses qui y servaient. (*Cérémon. de l'Église*, tom. 3 et 4.) C'était, selon ces auteurs, la fumigation, ou suffumigation des anciens, nécessaire dans les églises, à cause de la mauvaise odeur inséparable de la grande multitude de peuple qui s'y assemble, et plus encore dans les lieux souterrains où les premiers fidèles tenaient leurs assemblées. Mais le père Le Brun s'élève fortement contre cette conjecture, dans le premier tome de son explication de la messe (pag. 147), où il fait voir que les mauvaises odeurs n'étaient point du tout à craindre dans les assemblées des fidèles du quatrième siècle, auquel on voit l'encens établi par les canons apostoliques, par saint Ephrem, saint Ambroise, saint Chrysostôme, les Liturgies de saint Jacques, de saint Basile, etc. Les églises de ces temps-là étaient magnifiques, spacieuses, et très-aérées, puisque, selon la coutume des Orientaux, il n'y avait que des jalousies, ou treillis aux fenêtres. Dans quelques-unes de ces églises, la boiserie et les poutres étaient de bois de cèdre, qui répandait une odeur agréable, ainsi qu'Eusèbe le dit de

celle de Tyr, bâtie en 313 (l. 10, c. 4). D'ailleurs, pour chasser les mauvaises odeurs, il n'eût pas été nécessaire que ce fût le pontife lui-même qui mît l'encens, le bénit et fît toute la cérémonie de l'encensement. L'encens eût été aussi fort inutile à la cérémonie solennelle de la consécration du saint chrême, auquel les Grecs ont joint de temps immémorial les odeurs les plus exquises, qu'ils préparaient sur le feu dans l'église durant trois jours avant cette cérémonie, ce qui n'empêchait pas que le pontife n'encensât le tour de l'autel. Il paraît donc que l'encens n'a pas été introduit dans l'église pour des raisons physiques, ou bien que si ces raisons ont donné lieu à cet usage en quelques endroits, ce n'a point été avec exclusion des raisons mystiques, mais au contraire que ces dernières raisons ont accompagné les premières, qu'elles ont subsisté après elles, qu'elles ont été plus universelles, et même uniques dans plusieurs endroits. Voici ces raisons mystérieuses et spirituelles.

1° Nous offrons de l'encens à Dieu, pour lui rendre nos hommages comme à notre souverain, lui témoigner que nous sommes prêts à nous consumer pour sa gloire, et lui marquer le désir que nous avons que nos prières s'élèvent jusqu'à son trône, comme un doux parfum et un encens d'agréable odeur. L'encens marque aussi les prières des Saints que l'Écriture nous représente

comme des parfums offerts à Dieu (*Apocal.* 8. 3.). 2° On encense l'autel pour prier Jésus-Christ, figuré dans l'Apocalypse par l'autel, de recevoir nos prières figurées par cet encens. 3° On encense les croix et les images, et les encensements se rapportent aux originaux, à Jésus-Christ et aux Saints, à qui nous adressons l'encens de nos prières. 4° On encense le livre des Évangiles, pour témoigner par cette cérémonie extérieure le respect que nous avons pour la parole de Dieu, et la bonne odeur qui s'en est répandue, comme dit saint Paul, par tous ceux qui pratiquent cette parole. 5° On encense les offrandes qu'on fait à Dieu, pour le supplier de les recevoir comme un encens d'agréable odeur. 6° On encense les fidèles pour les avertir de s'élever à Dieu par la ferveur de leurs prières, de se consumer pour son service comme l'encens, et de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Ces encensements se font aussi pour montrer l'union qui est entre Jésus-Christ et les fidèles, et c'est pour cela qu'on encense d'abord l'autel qui représente Jésus-Christ, et ensuite les fidèles qui sont ses membres et qui doivent prier en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ. 7° On encense en particulier les évêques, les prêtres, les rois, les princes, les princesses et les autres personnes de distinction, pour rendre honneur à leur caractère et à leur dignité. 8° On encense les

reliques des Saints, pour témoigner que la bonne odeur de Jésus-Christ s'est répandue par eux pendant leur vie, et se répand encore après leur mort. 9° On encense les corps morts et les tombeaux des fidèles, pour marquer que la mémoire des fidèles qui meurent dans le sein de l'Eglise est en bonne odeur, et que l'Eglise offre pour eux, aussi bien que pour ceux qui vivent, l'encens de ses prières. (*Cathéchisme de Montpellier*, in-4°, pag. 531. Le père Le Brun, *Explicat. de la Messe*, tom. 1, pag. 146 et suiv.)

**ENCENSOIR**, vaisseau dont on se sert dans les églises pour brûler l'encens et encenser. *Thuribulum*, *acerra*. Les encensoirs des Hébreux ne pendaient pas à de grandes chaînes. C'étaient des espèces de réchaux, ou cassolettes, avec un manche, ou mêmesans manche, que le grand-prêtre posait sur l'autel des parfums, ou qu'il portait dans le sanctuaire. Saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant des encensoirs que tenaient les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards, leur donne simplement le nom de plats, ou coupes d'or pleines de parfums. On voit dans les médailles de Simon Machabée des encensoirs fumans, semblables à une coupe, ou à un calice avec son pied. Les encensoirs dont se servaient les premiers chrétiens, étaient aussi des cassolettes sans chaînes, et au lieu de les jeter en haut, comme l'on fait aujourd'hui,

on les portait tout fumans au nez, et chacun en attirait la vapeur avec la main, en disant ces paroles marquées en de très-anciens sacramentaires, *accendat in nobis Dominus ignem sui amoris, et flammam æternæ charitatis*. (De Vert, *Cérémon. de l'Eglise*, tom. 4, pag. 52.)

**ENCHANTEMENT**, charme, effet merveilleux procédant d'une puissance magique, d'un art diabolique, *incantatio*. (*V. MAGIE, MAGICIEN.*)

**ENCHÈRE**, *licitatio*, *auctio*, *hasta*. L'enchère se dit, ou de la mise à prix qu'on fait d'un immeuble saisi en justice, ou de ces augmentations de prix qu'on fait à l'envi, tant sur les meubles que sur les immeubles qui se vendent, ou qui s'afferment par autorité de justice. *Voyez ENCAN.*

**ENCHÉRISSEUR**, celui qui fait des enchères en justice, *licitator*. Il n'y a que le dernier enchérisseur qui soit obligé, tous les autres sont entièrement libérés. Il y a même deux cas où le dernier enchérisseur peut se départir de son enchère, sans être obligé de la mettre à exécution. Le premier est, quand il y a éviction d'une partie de la chose saisie, ou quand il y a appel de l'adjudication, parce qu'il n'est pas tenu d'attendre l'événement du procès, et de garder pendant le temps qu'il durera ses deniers oisifs. Le second est, lorsque pendant ce temps de la remise, il survient quelque cas fortuit qui

détruit ou détériore l'héritage, comme un incendie ou une impétuosité de vents, qui aurait détruit ou détérioré considérablement la maison saisie réellement; car alors le dernier enchérisseur n'en ayant point été rendu propriétaire, la perte, ou la détérioration qui lui est survenue par ce cas fortuit, ne doit pas tomber sur lui. (La Peyrere, lettre E, nombre 15. M. Le Maître, en son *Traité des Criées*, chap. 20. De Ferrière, *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot ENCHÈRE. Voyez ENCAN.)

ENCRATITES, ou CONTINENS, *Encratie*. Les Encratites, qui furent ainsi nommés parce qu'ils faisaient profession de continence, et rejetaient absolument le mariage, étaient des hérétiques disciples de Tatien, personnage célèbre qui avait eu saint Justin pour maître. Après la mort de cet illustre martyr, arrivée durant la persécution de Marc-Aurèle, l'an de Jésus-Christ 166, Tatien se sépara de l'Eglise et forma une doctrine particulière qu'il composa de l'hérésie des Gnostiques, de celle des Valentiniens et des Marcionites. Il soutenait qu'Adam était damné, condamnait le mariage comme une invention du démon, et ne recevait point de personnes mariées dans son parti. Il s'abstenait de la chair des animaux et du vin, jusque-là que ses sectateurs célébraient le mystère de l'Eucharistie avec de l'eau seulement, ce qui les fit nommer *Hydroparastes*, ou *Aquariens*.

Ils disaient que la loi était d'un autre Dieu que l'Evangile, et ne recevaient des livres de l'ancien Testament que ce qui leur plaisait. Mais ils reconnaissaient pour canoniques plusieurs ouvrages supposés, tels que les Actes d'André, de Jean et de Thomas. Quoiqu'ils condamnassent le mariage, ils ne laissaient pas d'avoir commerce avec des femmes. (Saint Irénée, lib. 3 et 4, *contr. Hær.* Saint Augustin, *Hær.*, 25. Théodoret, *Hæretic. fabul.*, lib. 1. Eusèbe. Baronius, etc.)

ENDELCHIUS, ou SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poète chrétien, vivait sur la fin du quatrième siècle. Il composa une bucolique intitulée, *de Ortibus Bourn*, que Pierre Pitbou fit imprimer l'an 1590, avec un recueil d'Épigrammes des anciens. L'auteur introduit un païen qui se plaint de la mortalité des animaux, et un chrétien qui rapporte tout aux ordres de la Providence. Il y parle sur la fin de la vertu du signe de la croix et de la religion de Jésus-Christ. (*Biblioth. PP.*, tom. 8. Possevin, in *App. Dupin*, *Biblioth. eccl.*, tom. 3.)

ENDOR, ou ENDOR, ville de la tribu du Manassé. (*Josué*, 17, 11.) Eusèbe la place à quatre milles du mont Thabor vers le midi, près de Naïm, tirant vers Scythopolis. C'est là où demeurait la Pythonisse que Saül consulta un peu avant la bataille de Gelboé. (1. *Reg.*, 28, et suiv.)

ENDURCI, *induratus*, *obduratus*. On appelle endurci en ter-



me de théologie, un pécheur qui, par ses infidélités et son obstination dans le mal, s'est attiré l'abandon de Dieu et la privation de ses grâces. Mais pour savoir jusqu'à quel point les endurcis sont abandonnés et privés de grâces, voyez GRACE.

ENEAS SILVIUS, auteur célèbre qui fut élevé au souverain pontificat sous le nom de Pie II. (Voyez PII II, page.)

ENÉE, homme de la ville de Lydde qui étant perclus de tous ses membres fut guéri par saint Pierre. (*Act.*, 9, 34.)

ENÉE DE GAZE, philosophe platonicien, sur la fin du cinquième siècle, sous l'empire de Zénon, vers l'an 485, ou au plus tard en 491. Enée qui prend la qualité de sophiste, c'est-à-dire, de professeur des sciences et des belles-lettres, se fit chrétien, et composa un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur qui y prend la défense de la philosophie platonicienne. Le second interlocuteur, nommé Axithée, y défend la religion chrétienne. Leur dispute roule sur la nature de l'âme et sur la résurrection des corps. On y prouve que l'âme est raisonnable, libre, incorporelle, immortelle, et que les corps ressusciteront. Ce dialogue se trouve en grec et en latin dans le douzième tome de la bibliothèque des Pères, à Paris en 1644, et en latin seulement dans le huitième tome de celle de Lyon, en 1677. Ambroise le Camaldule est le premier qui l'a traduit en latin.

C'est sur sa traduction qu'il fut imprimé à Bâle, en 1516, in-4°, et à Gênes, en 1545, in-4°. Il y en a une de Jean Volsius qui n'est point estimée, et qui a été mise dans la liste des livres censurés : elle fut imprimée à Bâle avec d'autres ouvrages en 1558, in-8°, et en 1561, in-fol. Gaspard Barthius a traduit le même ouvrage, et sa traduction a paru avec le texte et des notes, à Leipsick en 1655, in-4°. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 15, pag. 283 et suiv.)

ENÉE, évêque de Paris, dans le neuvième siècle, est auteur d'un excellent livre contre les erreurs des Grecs où, en répondant aux reproches de Photius, il fait voir la vérité de la doctrine et la sainteté des usages de l'Eglise latine par l'Ecriture-sainte, ses conciles et les sages réflexions sur les témoignages qu'il cite. Cet ouvrage est au tom. 7 du Spicilege, et au tom. 8 de Conciles. (Dupin, *Bibl. des Aut. eccl. du neuvième siècle.*)

ENERA, ville épiscopale d'Afrique, dont la province est inconnue. Un de ses évêques, nommé Maximin, était à la conférence de Carthage. (*Coll. carth.*, c. 133, not. 209.)

ENERGIQUES. On nomma ainsi quelques sacramentaires, disciples de Calvin, qui disait que l'Eucharistie est non le corps, mais l'énergie et la vertu de Jésus-Christ. (Sandere, *hérés.*, 213. Pratéole, au mot ENERGIQUES.)

**ENERGUMÈNE**, celui qui est possédé du malin esprit , *energumenus*. ( Voyez POSSÉDÉS. )

**ENERVIN**, prévôt de Steinfeld , près de Cologne , était de l'Ordre de Prémontré , et vivait dans le douzième siècle. L'an 1147 , il écrivit une lettre à saint Bernard , abbé de Clairvaux , dans laquelle il rapporte les dogmes des hérétiques de Cologne qui étaient Manichéens. Cette lettre se trouve parmi celles de saint Bernard , et dans le troisième tome des *Analectes* du père Mabillon , pag. 452.

**ENFANCE**, **ENFANS**. L'enfance commence au moment de la naissance , et dure jusqu'à la septième année accomplie , et par conséquent tous ceux qui n'ont pas sept ans pleins sont enfans. On n'entend ordinairement par le nom d'enfans , que ceux qui sont légitimes ; car ce qui caractérise un enfant , c'est d'être né d'un père et d'une mère unis par un mariage public : *Filius est qui ex viro et uxore nascitur simul commorantibus , scientibus vicinis , aut qui legitimatus est subsequenti matrimonio*. A l'égard des bâtards , on ne leur donne le nom d'enfans qu'en y ajoutant quelque qualification , comme celle d'enfans naturels , ou autre qui distinguait leur condition de celle des enfans légitimes , surtout quand ils'agissait de succession *ab intestat* , ou d'autres droits inhérens à la famille , auxquels les bâtards n'avaient aucune part. Les enfans morts-nés ne sont pas comptés au nombre

des enfans ; ils sont considérés comme s'ils n'avaient jamais été au monde. Mais ceux qu'on tire du ventre de leur mère , morte avant l'accouchement , sont du nombre des enfans , quand même ils seraient morts un moment après leur naissance. Les monstres qui n'ont pas la forme humaine , ne tiennent pas lieu d'enfans ; mais ceux qui ayant l'essentiel de la forme humaine qui est la tête , et qui ont seulement quelque excès , ou défectuosité , sont mis au nombre des autres hommes.

La règle est , que les enfans naissent dans le septième mois commencé , ou dans l'onzième. Quelques arrêts ont jugé que les enfans nés avant le septième mois n'avaient point eu vie. Le Brun et Ricard qui sont de ce sentiment , en rapportent un entre autres rendu le 17 avril 1655 ; mais Louet en rapporte de contraires. Plusieurs arrêts ont jugé que des enfans nés dans le onzième mois , étaient légitimes ; Le Brun en cite un rendu le 2 août 1649 , et il y en a un célèbre au Journal des Audiences , rendu le 6 septembre 1653.

C'est une maxime adoptée chez toutes les nations , que les enfans légitimes suivent la condition de leur père et en ont tous les avantages. Or l'enfant conçu pendant que le mariage de la mère subsiste , est toujours regardé comme légitime , et comme véritable enfant du père. Les enfans qui sont encore dans le sein de leur mère n'ont pas leur

état réglé, il ne doit l'être que par la naissance; jusqu'à ce qu'ils soient nés, ils ne peuvent être comptés pour des enfans. Mais l'espérance qu'ils naîtront fait qu'on les considère comme s'ils étaient déjà nés; ainsi on leur conserve les successions échues avant leur naissance, et qui les regardent; on leur nomme des curateurs. Que si ces enfans viennent à mourir dans le sein de leur mère, les successions qui leur étaient échues pendant qu'ils vivaient, passent aux personnes à qui elles auraient appartenu si ces enfans n'eussent pas été conçus; ils ne les transmettent point à leurs héritiers, parce que le droit qu'ils avaient à ces successions n'était qu'une espérance, laquelle renfermait la condition qu'ils naîtraient pour en être capables. (*Voyez De Ferrière, Dictionn. de Droit et de Pratique, au mot ENFANS; et M. Denisart, Collection de Jurisprud., tom. 1, aux mots, ENFANCE, ENFANS.*)

**ENFANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST**, ( fille de l' ) congrégation qui commença à se former à Toulouse l'an 1657, par M. l'abbé de Ciron, chanoine de la cathédrale, et par madame de Mondonville. La fin de cet institut était d'instruire les jeunes filles, d'assister les malades, et même les pestiférés. Le roi Louis XIV cassa cet institut en 1686. (*Le père Héliot, Hist. des Ordres monast. t. 8, chap. 27.*)

**ENFANS DE DIEU**, marquent

quelquefois les anges, par exemple : « Les enfans de Dieu s'étant un jour présentés devant le Seigneur, Satan s'y trouva aussi avec eux. » (*Job., 1, 6.*) On donne aussi ce nom aux gens de bien, par opposition aux méchans; aux enfans de la race de Seth, opposés à la race de Cain : « Les enfans de Dieu voyant les filles des hommes qui étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur plurent. » (*Genèse, 6, 2.*) Les juges, les magistrats, les prêtres sont aussi nommés enfans Dieu. On donne aussi ce nom aux élus et aux bienheureux. On le donne encore aux Israélites, par opposition aux Gentils. Dans le nouveau Testament les fidèles sont communément appelés enfans de Dieu, en vertu de leur adoption.

**ENFANS DES HOMMES**. On donne ce nom aux hommes de la race de Cain, qui ont vécu avant le déluge, et généralement aux méchans et aux impies.

**ENFANS EXPOSÉS**. C'est un péché grief d'exposer des enfans aux portes des églises, ou ailleurs, à cause des dangers qu'ils courent en cet état; on doit les envoyer aux hôpitaux. Ceux qui nourrissent ces sortes d'enfans ainsi exposés, les hôpitaux, comme les particuliers, ont droit d'exiger les dépenses qu'ils ont faites pour cela, lorsque ceux qui ont exposé ces enfans sont en état de leur en tenir compte. Navarre, *in manual.*, cap. 16, n. 48. Les théologiens sont partagés sur l'état des en-

sans exposés. Les uns les croient légitimes, et les autres illégitimes. (*Voyez IRÉGULARITÉ.*)

Corradus, en son traité des Dispenses, livre 3, chap. 2, nous apprend que l'usage constant de la daterie, est de regarder les enfans exposés comme des bâtards, et d'observer conséquemment à leur égard tout ce qui s'observe pour les dispenses ordinaires, *ex defectu natiuitatis*. La raison est que, quoique parmi les enfans exposés il y en ait quelques uns de légitimes, le nombre des bâtards les surpasse incomparablement. Cette raison fait cesser le doute, ou présente un parti plus sûr à prendre. *In dubiis autem tutior pars est eligenda*. Les enfans exposés n'avaient pas besoin en France de dispense pour posséder des bénéfices, parce qu'ils n'étaient pas réputés illégitimes. C'est le sentiment de M. de Hericourt, opposé à celui de M. Duperrai.

Les enfans exposés dont on ignorait absolument les père et mère, étaient à la charge du seigneur, lequel était obligé de les faire nourrir. Dans quelques provinces, comme en Provence, le soin et l'entretien des enfans exposés était à la charge des communautés, dans le territoire desquelles ils avaient été trouvés, à moins qu'on ne découvrit le père et même la mère; dans lequel cas si l'un et l'autre étaient insolubles, c'était la communauté du lieu où ils avaient leur domicile, qui en était chargée. (Boniface,

tom. 2, liv. 3, tit. 6, chap. 7, et 2.)

**ENFANT**, *puer*, ou *filius*. L'Écriture donne souvent le nom d'enfant, ou de fils, aux disciples. Les enfans du démon, les fils de Bélial, sont ceux qui suivent les maximes du monde et du démon. On donne aussi le nom de fils, d'enfans aux descendants d'un homme, quelque éloignés qu'ils en soient; par exemple, les enfans d'Édom, les enfans de Moab, les enfans d'Israël. On dit les enfans de la noce, les enfans de lumière, les enfans de ténèbres, pour dire ceux qui sont de la noce, ceux qui s'attachent à la lumière, ou aux ténèbres; les enfans du royaume, ceux qui appartiennent au royaume. Le nom d'enfant se donne à des personnes assez âgées. Benjamin, âgé de plus de trente ans, est nommé *puer parvulus*. (*Genèse*, 44, 20.) Les Hébreux, de même que les Grecs et les Latins, donnaient aussi à leurs serviteurs et à leurs esclaves le nom de *pueri*, enfans. Ce nom d'enfant se met aussi souvent pour des hommes: « Des enfans étrangers m'ont manqué de parole. » (*Psaume*, 17, 46.)

**ENFANT-JÉSUS**. Les filles de l'Enfant-Jésus, à Rome, reconnaissent pour fondatrice Anne Moroni, qui commença à vivre en commun avec quelques filles l'an 1661. Elles s'établirent en congrégation, et se proposèrent d'observer la chasteté, la pauvreté et l'obéissance, mais sans

s'y engager par vœu. Elles n'en font qu'un seul, qui est celui de persévérance dans leur congrégation. Elles le firent pour la première fois le 2 juillet de l'an 1673. Ces filles ne doivent pas être plus de trente-trois, en l'honneur de trente-trois années que Notre-Seigneur Jésus-Christ a vécu sur la terre. Leur habit qui consiste en une robe de serge, est de couleur tannée, en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel. Tout est commun entre elles. Leurs sorties sont fort rares. Les jours de jeûne, tous les vendredis, les dimanches et les fêtes, et pendant tout le temps de carême, elles ne parlent à personne. Elles ont tous les jours une heure d'oraison mentale, tous les mois un jour

de recueillement, tous les ans huit jours de retraite. Le jour qu'elles communient elles portent le cilice pendant la matinée. Elles jeûnent les vendredis, les samedis et les veilles des fêtes de la sainte Vierge. Elles ont des pensionnaires dont le nombre ne doit pas excéder celui de trente. Elles reçoivent gratuitement pendant huit, ou dix jours, les filles qui veulent se retirer chez elles pour se disposer à leur première communion, aussi bien que celles qui veulent embrasser l'état religieux. Elles font faire aussi les exercices spirituels pendant huit, ou dix jours, aux filles, ou aux femmes qui veulent se retirer chez elles. (Hélot, *Hist. des Ordres monast.*, tom. 8, pag. 203.)

## ENFER.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Du nom et de la notion de l'Enfer.*
- § II. *Des peines de l'Enfer.*
- § III. *De la durée des peines de l'Enfer.*

#### § I<sup>er</sup>.

##### *Du nom et de la notion de l'Enfer.*

Le mot d'enfer se prend en général, 1° pour tous les lieux souterrains ; 2° dans le style de l'Écriture, pour la mort, le sépulcre ; 3° pour le lieu où demeurent les âmes, bonnes ou mauvaises, après la séparation de leur corps ; 4° pour le lieu particulier où les âmes des justes attendaient la venue du Sau-

veur, et d'où elles sortirent après sa résurrection, pour aller dans le ciel jouir d'un bonheur éternel ; on appelle ce lieu *limbes* ; 5° pour le séjour des diables et des damnés, c'est-à-dire le lieu destiné dans l'autre vie pour la punition éternelle des mauvais anges, et des hommes qui meurent en état de péché mortel. On place ce lieu dans le centre de la terre ; 6° l'enfer se prend aussi pour les démons.

§ II.

*Des peines de l'Enfer.*

On souffre deux peines dans l'enfer, la peine du *dam* et celle du *sens*. La peine du *dam* consiste dans la privation de la vue et de la présence de Dieu. La peine du *sens* consiste à souffrir les tourmens les plus violens sans le moindre adoucissement. L'Écriture nous désigne ces tourmens par le feu, et nous donne tout lieu de croire que le feu de l'enfer sera un feu réel et véritable qui, par une vertu surnaturelle, agira sur les corps et sur les âmes sans les détruire. C'est le sentiment de la plupart des Pères et des théologiens; mais ce n'est pas un article de foi. Il est de foi que les réprouvés seront éternellement séparés de Dieu, et privés du bonheur éternel. Il est aussi de foi qu'ils souffriront à jamais en corps et en âme les supplices les plus cruels, sans aucune consolation et dans un entier désespoir. Il est de foi que ces tourmens sont désignés dans l'Écriture par le mot de feu éternel; mais il n'est pas de foi que ce feu sera réel et véritable.

La privation de la présence de Dieu sera égale dans tous les réprouvés; mais pour la peine du *sens*, ils souffriront plus ou moins, à proportion qu'ils auront plus ou moins péché.

§ III.

*De la durée des peines de l'Enfer.*

Les peines de l'enfer seront

éternelles. C'est un article de foi, fondé sur l'Écriture; la tradition, et la décision de l'Église, qui a toujours regardé le sentiment contraire comme une hérésie.

1. Isaïe (chap. 66, vers. 24) nous dit que le ver rongeur des damnés ne mourra point, et que le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais. *Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur.* Jésus-Christ prononcera cette sentence aux réprouvés : « Allez, maudits, au feu éternel. » Ensuite de cet arrêt terrible, les réprouvés iront en effet à un supplice qui ne finira point : *Discedite à me maledicti in ignem æternum... et ibunt hi in supplicium æternum.* (Matth. 25, 41 et 46.)

2. Saint Justin parle ainsi dans sa seconde apologie : *Quia liberi arbitrii et Angelorum et hominum genus ab initio creavit Deus, justo judicio pro delictis suis supplicium in igne sempiterno reportabunt.*

Saint Jérôme, dans le quatrième livre de son commentaire sur saint Matthieu, s'exprime ainsi : *Prudens Lector attendat quod et supplicia æterna sint, et vita perpetua metum deinceps non habeat ruinarum.*

Saint Augustin s'explique de cette sorte dans son livre des hérésies adressé à Quod vult deus : *Sunt et alia Origenis dogmata, quæ catholica ecclesia omnino non recepit... maxime de purgatione et liberatione, rursus post longum tempus ad eadem mala*

*revolutione universæ rationalis creaturæ. Quis enim Christianus catholicus non vehementer exhorreat eam quam dicit purgationem malorum, id est, etiam eos qui hanc vitam in flagitiis..... finierunt : ipsum etiam postremo diabolum atque angelos ejus quamvis post longissima tempora, purgatos, atque liberatos, regno Dei, lucique restitui.*

Mais, dira-t-on, Dieu est trop miséricordieux pour punir éternellement un seul péché mortel qui ne dure quelquefois qu'un instant. On répond que la miséricorde de Dieu n'est pas contraire à sa justice, et que sa justice exige qu'il punisse éternellement le péché d'un homme qui meurt impénitent. Car, 1<sup>o</sup> le péché de cet homme est en quelque sorte éternel selon sa disposition présente, puisqu'il veut mourir dans le péché; ce qui mérite par conséquent une peine éternelle. 2<sup>o</sup> Le péché mortel combat et détruit, autant qu'il en est capable, un bien éternel et infini. Il doit donc être puni d'un supplice éternel et infini, au moins dans sa durée, puisque l'homme étant fini, n'est pas capable d'un supplice infini dans sa nature. 3<sup>o</sup> La justice humaine punit quelquefois un seul péché passager d'une peine éternelle en sa façon, tel que l'exil perpétuel; de sorte que si l'exilé vivait toujours, il serait toujours banni de sa patrie. Hé, pourquoi la justice divine ne pourrait-elle pas bannir éternellement de la patrie cé-

leste un pécheur impénitent: qui s'en exclut lui-même, en mourant volontairement dans l'impénitence finale? *Lexicon théolog.* tom. 2, au mot *Infernus*. ( Le père Alexandre, *Hist. ecclés.* tom. 3, dissert. 27, etc. ).

ENGADDI, autrement *Hazon-Thamar*, c'est-à-dire, la ville du Palmier, à cause qu'il y avait quantité de palmiers dans son territoire. Elle était fertile en vignes de Gypre et en arbres qui portaient le baume. (2. *Par.*, 20, 2.) Salomon, dans son cantique, parle des vignes d'Engaddi. (*Cant.* 1, 13.) Cette ville était près du lac de Sodome, à trois cents stades de Jérusalem, pas loin de Jéricho. Ce fut dans une caverne du désert d'Engaddi que David eut occasion de tuer Saül qui le poursuivait (1. *Reg.* 241.) En-Gaddi, en hébreu, signifie *la fontaine du Chevreau*.

ENGAGEMENT, *oppigneration*. L'engagement est un contrat par lequel une personne cède une chose immeuble à une autre pour un temps, et pour assurance d'une somme qu'elle lui doit. L'engageant demeure toujours le maître de la chose engagée, et l'engagiste est obligé de lui déduire la juste valeur des fruits qu'il a perçus de cette chose sur le principal, déduction préalablement faite des dépenses nécessaires. *Ex pignore percepti fructus computantur in debitum, et si sint sufficientes ad totum debitum, solvitur actio et redditur pignus. Leg. ex pignore, 1. cod. de pign. actione.*

( Pontas, au mot **CONTRAT**, cas 4.  
Voyez **GAGE**.)

**ENGAGISTE**, celui qui tenait par engagement quelques domaines, ou droits, soit du Roi, soit des particuliers. Les engagistes jouissaient des droits honorifiques du patronage.

Tant que l'engagement durait, l'engagiste était tenu d'acquitter les charges du domaine, telles que les charges des officiers, et les prestations annuelles pour fondations, ou autrement; l'engagiste devait aussi entretenir les bâtimens, les prisons, les moulins, etc., fournir le pain des prisonniers, payer les frais de leur transport, et généralement tous les frais des procès criminels où il n'y avait point de partie civile. ( M. Denisart, *Collect. de Jurisprudence*, tom. 1, au mot **ENGAGISTE**.)

**EN - GALLIM**, ou **EIN- EGLAIM**, la fontaine des Vaux. Ezéchiel parle de ce lieu, et il l'oppose à Engaddi. ( *Ezéch.* 47, 10. ) Saint Jérôme dit qu'Engallim est située au commencement de la mer Morte, où le Jourdain entre dans cette mer.

**ENGANNIM**, ville de la tribu d'Issachar. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Gerson. ( *Josué*, 19, 21. )

**ENGASTRIMANDRE**, ou **ENGASTROMANTE**, ou **ENGASTRIMYTHE**, *Engastromythus*. Les engastrimandres, ou ventriloques, étaient des gens dont le ventre parlait effectivement lorsque leur bouche était fermée, ou bien la bouche étant ouverte,

mais sans la remuer en aucune façon. Saint Chrysostôme parle de ces hommes dont le ventre articulait des oracles; ce qui se faisait par l'opération du démon. Leo Allatius a fait un traité des Engastrimythes qui a pour titre, *de Engastrimytho syntagma*.

**ENGEL** ( Louis ), Allemand, de l'Ordre de Saint-Benoît, conseiller ecclésiastique, vice-chancelier de l'Université et professeur en droit canon à Saltzbourg, a fleuri jusqu'à la fin du dix-septième siècle. On a de lui, 1<sup>o</sup> Collège du Droit canonique, à Saltzbourg, en 1671, 1677 et 1681. 2<sup>o</sup> Un traité du for compétent, *ibid.*, 1663. 3<sup>o</sup> Les privilèges des monastères, tirés du Droit commun, *ibid.*, 1664. 4<sup>o</sup> Le manuel des Curés, avec leurs fonctions et obligations, *ibid.*, 1677. ( Dupia, *Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle*, p. 2582.)

**ENGELBERT**, archevêque de Cologne et martyr, était fils d'Engelbert, comte de Berry, et de la fille du comte de Gueldres. Doux, affable, modeste, sage, n'ayant que des inclinations heureuses et toutes portées au bien dès l'enfance, il semblait né pour l'état ecclésiastique, et il y fut destiné de bonne heure. L'an 1215 la cour de Rome le pourvut de l'archevêché de Cologne, et il fit paraître dans cette place un grand zèle à soulager les peuples, à protéger les faibles, à tirer les veuves et les orphelins de l'oppression, à



retenir les grands comme les petits dans l'ordre, le repos, la crainte de Dieu et du prince. Il avait un cousin nommé Frédéric, comte d'Issembourg qui était avoué de l'abbaye d'Essende, dont il pillait les revenus. Engelbert ayant eu commission du pape Honoré III, et de l'empereur Frédéric de remédier à ce désordre, employa d'abord la douceur envers le comte jusqu'au point de lui offrir une grosse pension sur ses propres revenus s'il voulait exercer son emploi d'avoué avec plus de droiture ; mais voyant que rien ne le touchait, il lui déclara le pouvoir qu'il avait reçu de le destituer de sa charge s'il ne changeait. Le comte indigné ne pensa plus qu'à la vengeance, et il l'exécuta en faisant assassiner le saint archevêque lorsqu'il allait dédié une église à Swelme en Westphalie, le 7 novembre 1225. Son corps fut rapporté dans l'église de Saint-Pierre à Cologne, et Dicu attesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles. Baronius l'a fait insérer dans le Martyrologe romain. Sa vie, qui est dans Surius, a été écrite en trois livres par Césaire de Heisterbach, moine allemand de l'Ordre de Cîteaux, qui vivait de son temps et dans son diocèse. Gilles Gelenius en a publié une autre à Cologne l'an 1633, sous le titre de *Vindex libertatis ecclesiasticæ et martyr sanctus Engelbertus*. (Baillet, tom. 3, 7 novembre.)

ENGELBERT, abbé de l'Ordre de Cîteaux, dans le treizième siècle, vers l'an 1250, composa la vie de saint Hedwige, que Surius rapporte sous le 13 octobre. On lui attribue un autre traité intitulé : *Speculum virtutum moralium*. (Henriquez, in menol. cister.)

ENGELBERT, Allemand, abbé d'Admont, ou d'Aimont en Styrie, de l'Ordre de Saint-Benoît, *Abbas Admontensis*, vécut jusqu'en 1331. Il a composé des sermons ; un traité des Vertus et des Vices ; des traités sur les Articles de Foi ; du Corps de Jésus-Christ, de sa Passion et du Mystère de la Croix ; de la Grace, du Salut et de la Justice ; de la Damnation, du Libre arbitre, du Souverain bien, de la Providence, des Miracles de Jésus-Christ, des vertus de la sainte Vierge ; de la Cause de la longue vie des hommes ayant le déluge, de l'État des défunts, sur l'Evangile *in principio* ; un Commentaire sur le psaume *Beati immaculati*, et plusieurs autres ouvrages philosophiques qui se trouvent manuscrits dans le monastère d'Admont. Il y a aussi à Vienne un traité manuscrit du même auteur, de l'Institution du Prince chrétien. On a encore de lui : *Panegyricus in coronationem Rodulphi Habspurgensis* ; c'est un poème héroïque écrit l'an 1273. *Epistola de studiis et scriptis suis* : cette lettre, adressée à Ulric, scholastique de Vienne, se trouve dans le premier tome des anecdotes du père.

Pez. Engelbert y parle de tous les écrits qu'il avait composés; et cette liste, qui est longue, a été donnée par Fabricius dans sa bibliothèque de la moyenne et basse latinité. (Voyez cette bibliothèque, tom. 2, liv. 5, depuis la pag. 29 jusqu'à la pag. 297. Voy. aussi Trithème. Possevin. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés.* quatorzième siècle.)

ENGELCKEN (Henri-Ascagne), théologien luthérien, né le 15 août 1675, à Rostock, y fut pourvu de la chaire de professeur extraordinaire en théologie en 1704, et peu après créé docteur. En 1713 le duc Frédéric-Guillaume l'obligea d'accepter la charge de Surintendant et de pasteur de l'église de Saint-Georges à Parchim. Il mourut le 13 janvier 1734, âgé de cinquante-neuf ans. Outre plusieurs dissertations qu'il a mises au jour, il a encore publié et augmenté de quelques-unes de ses dissertations le *collegium novissimarum controversiarum; anti-socinianum, anti-calvinianum et anti-pontificium* de Schomerus; et il travailla en 1717 avec Krakewitz et Schaperus, au catéchisme de Meckelbourg. Il commença aussi un ouvrage fort étendu, dans lequel il entreprenait de réfuter les controverses du cardinal Bellarmin; mais sa mort l'a empêché de finir cette entreprise. (*Supplément français de Bde.*)

ENGELGRAVE (Henri), naquit à Anvers en 1610, et se fit Jésuite en 1628. Il ensei-

gna les humanités avec réputation en divers endroits, et fut recteur dans plusieurs maisons de sa compagnie. Il mourut en 1670, et laissa les ouvrages suivants qu'on trouve dans la Bibliothèque belge de l'édition de 1739, in-4°, tom. 1, pag. 443. 1° *Lux evangelica sub velum Sacrorum emblematum recondita in omnes anni dominicas selecta Historia et morali doctrina varie adumbrata*; les deux premières parties furent imprimées à Anvers, en 1648, in-4°; la cinquième édition revue par l'auteur parut à Cologne, en 1655, in-4°. 2° *Lucis evangelicæ sub velum Sacrorum emblematum reconditæ pars tertia; hoc est cœleste Pantheon sive cœlum novum in festa et gesta Sanctorum*, encore en deux parties, à Anvers 1647, in-4°, selon la Bibliothèque belge, qui ajoute que la première partie de cet ouvrage fut dans la suite défendue par la congrégation de l'index le 2 juin 1686. 3° *Cœlum empireum in festa et gesta Sanctorum per annum aliorumque divorum tutelarium et in patriarchas ordinum, cum octavis*, à Cologne, 1668, 2 vol. in-fol., avec figures. 4° *Divum domus, facta et virtutes Jesu-Christi, Mariæ, apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, etc.*, à Cologne, 1688, in-4°. 5° *Meditationes in passionem D. N. J. C.* en flamand, in-8°. Ce livre a eu plusieurs éditions. (Moréri, édition de 1759.)

**ENGELHUSEN** (Thierry d') ou **ENGELHUSIUS**, Allemand, chanoine d'Hildesheim, et ensuite supérieur d'un monastère à Vittenborek, mort l'an 1430, est auteur d'une chronique estimée, depuis la naissance du monde jusqu'à l'an 1420. Joachim-Jean Madère en a donné une édition à Hemstad en 1671, in-4°. La même chronique, revue, corrigée et continuée jusqu'en 1433, se lit dans le tome second de la collection des écrivains de l'histoire de Brunswick, donnée par Léibnitz. Matthias Döring a donné aussi une continuation de la même chronique, depuis l'an 1420 jusqu'en l'an 1464; et un autre écrivain, que l'on croit être Thomas Werner, a continué le même ouvrage jusqu'à l'an 1497. On attribue encore à Engelhusen un commentaire sur les psaumes, et un vocabulaire qui porte le nom d'*Engelhusen*. Léibnitz, dans le tom. 2 de la collection citée, rapporte du même une courte généalogie des ducs de Brunswick. (Jean-Albert Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, tom. 2, pag. 299 et 300.)

**ENGHIEN** (François d'), fils de Guillaume d'Enghien, vicomte de Sancta-Crux et de la Pandry, et de dame Beatrix-Thérèse de Boisshot, fille de Ferdinand de Boisshot, comte d'Erps, et baron de Saventhem, chancelier de Brabant, ambassadeur du roi d'Espagne en France et en Angleterre, et son

ministre plénipotentiaire au congrès de Munster, et de dame Anne-Marie de Camudio, naquit à Bruxelles en 1648. Méprisant les avantages que son nom et ses talens naissans lui promettaient dans le monde, il entra jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fit sa profession religieuse dans le couvent de Gand. Ayant fini le cours de ses études à Louvain, il y enseigna la philosophie et la théologie aux religieux de son Ordre, prit successivement les degrés de bachelier et de licencié en théologie, et enfin le bonnet de docteur le 21 janvier 1685. Il fut ensuite premier régent des études générales de son Ordre pendant plusieurs années dans cette même ville, et se rendit à Rome pour assister au Chapitre général de son Ordre commencé l'an 1694, en qualité de compagnon du père Hasney, provincial de la basse Germanie. Le père d'Enghien séjourna longtemps en cette ville, et se fit goûter du pape Clément xi, qui l'honora en plusieurs occasions de son estime et de sa confiance. De retour en sa patrie, il fut encore placé à la tête des études générales de son Ordre à Louvain, en 1703. Le père Cools, dominicain et évêque d'Anvers, étant mort en 1706, le comte de Bargayek, ministre plénipotentiaire de Philippe v, dans les Pays-Bas, offrit ce siège au père d'Enghien qui, en le remerciant, dit à ce ministre : « Quel » mal ai-je fait à Votre Excel-

» lence, puisqu'elle veut m'en  
 » punir avec tant de sévérité?  
 Le comte, frappé de cette ré-  
 pousse, lui dit : « Mais c'est un  
 » des meilleurs évêchés que je  
 » vous propose, et auquel je  
 » me flatte de vous faire nom-  
 » mer. Vous le méritez à tous  
 » égards, et vous appelez une  
 » punition ce qui est en soi une  
 » récompense. Monsieur, répli-  
 » qua l'humble et savant reli-  
 » gieux, si j'eusse été avide  
 » d'honneurs et de charges, j'a-  
 » vais un nom et des disposi-  
 » tions peut-être pour y par-  
 » venir avant d'entrer dans  
 » un ordre dans lequel j'ai tou-  
 » jours vécu en simple religieux,  
 » et désire de mourir. » Réponse  
 qui lui fit plus d'honneur que ne  
 lui en eût fait l'épiscopat qu'il  
 venait de refuser. Le père d'En-  
 ghien se retira ensuite à Gand  
 où il coula le reste de ses jours  
 dans une heureuse tranquillité,  
 partageant son temps entre la  
 prière et l'étude, qu'il n'inter-  
 rompait que pour secourir le  
 prochain, et aller une fois l'an  
 se délasser dans le sein de sa fa-  
 mille, à laquelle il fut toujours  
 étroitement attaché. Jamais on-  
 cle n'aima plus tendrement ses  
 neveux, et il n'en fut aussi ja-  
 mais de plus sincèrement res-  
 pecté de ses neveux. Frère uni-  
 que de trois sœurs, il n'en eut  
 qu'une d'établie dans le monde  
 qui fut Isabelle-Anne-Françoise  
 d'Enghien, vicomtesse de San-  
 ta-Crux et de la Pandry, ma-  
 riée à Henri-Nicolas de Haro y  
 Cardona. Le père d'Enghien

mourut à Gand le 9 novembre  
 1722, à 74 ans. Il est auteur des  
 ouvrages suivans : 1° *Responsio*  
*historico-theologica ad Cleri*  
*Gallicani de potestate eccle-*  
*siaistica declarationem.* Coloniz  
 Joannis Kinchii, 1685, in-8°.  
 2° *Autoritas Sedis apostolicæ*  
*pro S. Gregorio Papa VII,*  
*vindicata adversus R. P. F. Na-*  
*talem Alexandrum ord. FF.*  
*Prædic. in sacra facultate Pa-*  
*risiensi doct. theolog.* Ibid 1689,  
 in-8°. La réplique du père  
 Alexandre dans ses siècles quinze  
 et seize, termina ce différend.  
 3° *Vindicæ adversus avitum*  
*academicum.* Gandavi, Vendar-  
 vien, in-8°. 4° *Positio faciens*  
*satis insolite oppositioni contra*  
*constitutionem Sedis apostolicæ*  
*Unigenitus.* Gandavi, Eton,  
 1715, in-8°.

ENGLEBERME, ou D'AN-  
 GLEBERME, ou LANGEHER-  
 ME *Englebermæus* (Jéau-Pyr-  
 rhus), né à Orléans, fut doc-  
 teur en droit dans l'Université de  
 cette ville, et l'un des meilleurs  
 Jurisconsultes de son temps.  
 Il eut pour disciple le célèbre  
 Dumoulin qui étudia sous lui à  
 Orléans vers l'an 1526. On croit  
 que Pyrrhus Engleberme fut sé-  
 nateur à Milan sous François 1<sup>er</sup>,  
 et qu'il mourut dans cette ville.  
 On a de cet auteur, 1° *Panegy-*  
*ricus Aureliæ, Galliæ urbis*  
*clarissimæ,* in-4°, à Orléans,  
 1510, et à Paris, 1529. 2° Des  
 commentaires sur les coutumes  
 de Tours, de Bourges et d'Or-  
 léans. 3° *Militia Regum franco-*  
*rum pro re christiana,* in-4°, à

Paris. 4<sup>e</sup> *De re salica et regni successionis*, à Paris en 1543, et à Hanovre en 1613. (Le Long, *Biblioth. hist. de la France*. Alciat, 2. paragr.)

ENGRACE ou ENGRATIE, *Encratis* et *Engratia*, vierge et martyre de Sarragosse, souffrit l'an 304, ou 305, avec vingt autres martyrs du même lieu, sous les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule. On les honore tous le 16 d'avril, quoiqu'ils ne soient pas tous morts ce jour-là. Ce que nous en savons est tiré des hymnes du poète Prudence. On peut voir aussi les notes du père Henschenius sur cette sainte. (Baillet, tom. 1, 16 avril.)

ENGUERRAN, abbé de Saint-Riquier, né à Ponthieu, de parents plus recommandables par leur piété que par l'éclat de leur condition qui n'avait rien de distingué dans le monde, se retira fort jeune à l'abbaye de Saint-Riquier, autrement Centule où il fit profession de la vie monastique. Il fréquenta ensuite plusieurs écoles pour s'instruire, et se fixa enfin à celle de Chartres. Saint Fulbert lui trouvant de grandes dispositions, prit plaisir à le former; et après l'avoir rendu habile dans la grammaire, la musique et la dialectique, le renvoya à Centule, revêtu du sacerdoce. Le roi Robert, informé de son mérite, le choisit pour l'accompagner dans son voyage de Rome. Quelque temps après son retour, Ingelard abbé de Centule étant

mort, la plus saine partie de la communauté jeta les yeux sur Enguerran, et l'élut pour abbé; l'élection ne trouva d'opposition que de la part de quelques moines qui, enflés de leur noblesse, avaient peine à voir au-dessus d'eux un de leurs confrères dont la naissance n'égalait pas la leur. Enguerran préférant l'état de simple religieux à celui de la prélature, se sauva dans le bois, résolu d'y demeurer caché. Mais le roi Robert qui souhaitait que l'élection réussît en sa faveur, vint lui-même au monastère, le fit chercher, et en présence d'une assemblée nombreuse, le mit en possession de l'abbaye, en lui faisant toucher les cordes des cloches. Enguerran fit à son monastère tout le bien qu'on pouvait attendre de sa sagesse et de son savoir. Il y fit reflourir la piété et les sciences, en répara les bâtimens, retira les biens usurpés, décora l'église, enrichit la bibliothèque et rétablit une école d'où sortirent plusieurs personnes considérables. Il mourut le 9 décembre 1045. Sa vie fut écrite aussitôt après sa mort; et c'est de là qu'Hariulf a tiré tout ce qu'il rapporte de ce saint abbé, dans sa chronique. Enguerran composa, étant encore jeune et sous la discipline de Fulbert de Chartres, la vie de saint Riquier. Cet ouvrage est divisé en quatre livres, dont chacun a son prologue en vers hexamètres comme tout l'ouvrage. Dans le premier livre il

ne fait que mettre en vers la vie de saint Riquier, écrite en prose par Alcuin, sans y rien ajouter. Son second et troisième livres sont pareillement tirés d'une histoire anonyme des miracles de saint Riquier, écrite vers l'an 860. Le quatrième livre est plus original, puisqu'il y fait l'histoire de la translation du corps de saint Riquier en 981, de l'abbaye de Saint-Bertin à Centule, et celle des miracles opérés depuis cette translation jusqu'à son temps. Dom Mabilon n'a fait imprimer que le premier et le quatrième livres, et s'est contenté de donner les titres des chapitres contenus dans le second et troisième livres. Les Bollandistes n'ont mis dans leur collection que ce qui regarde la translation du corps de saint Riquier. On en trouve un fragment dans le 4<sup>e</sup> tome des historiens de France, par Du Chêne. Le moine Hariulfé écrivit depuis les autres miracles de saint Riquier, dont il avait été témoin, ou qu'il avait appris de personnes dignes de foi. Il attribue encore à Enguerran l'histoire du martyr de saint Vincent et la vie de sainte Austreberte, l'une et l'autre en vers; de nouveaux chants et plus mélodieux que les anciens pour les hymnes en l'honneur de saint Riquier, de saint Wulfran, archevêque de Sens et de saint Valérie, abbé de Leucone, et un catalogue des abbés de saint Riquier. Mais Hariulfé remarque que ce catalogue était défectueux,

qu'Enguerran en avait omis plusieurs, et qu'il ne s'était attaché qu'à rapporter ceux dont il trouvait les noms dans les chartes du monastère, ou sur quelques papiers détachés. (D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 20, p. 187 et suiv.)

EN-HADDA (hébr., *fontaine*, ou *œil aigu*, *fin*, *délicé*), ville de la tribu d'Issachar. (*Josué*, 19, 21.)

ENHAM, *Einshamm*, ville d'Angleterre où il y eut un concile sur la discipline ecclésiastique l'an 1009. (*Anglic.*, 1.)

EN-HAZOR (hébr., *fontaine*, ou *œil du parvis*), ville de Nephtali. (*Josué*, 19, 37.)

ENNATHE, vierge et martyre à Césarée en Palestine, était de Scythople, ville proche du lac de Génézareth. Elle fut brûlée vers l'an 308, le même jour que moururent aussi à Césarée les trois martyrs Antonin, Zébin, ou Zébinas, et Germain. Leur fête est marquée au 13 novembre chez les Grecs et les Latins. (*Voyez ANTONIN. Baillet*, tom. 3, 13 novembre.)

ENNEADECATERIDE ou ENNEADECACTERIDE. C'est l'espace de dix-neuf ans, ou le nombre d'or, qu'on appelle aussi cycle lunaire, parce qu'au bout de dix-neuf ans solaires, la lune revient à peu près au même point.

ENNEMI, celui qui a de la haine contre quelqu'un. L'amour des ennemis est un précepte indispensable, Jésus-Christ nous ayant commandé en ces

mes formels de les aimer, de leur faire du bien, de prier pour eux : *Diligite inimicos vestros : benefacite his qui oderunt vos ; et orate pro persecquentibus et calumniantibus vos.* (Matt., 5, 44.) Pour satisfaire à ce précepte, tout chrétien est obligé d'aimer sincèrement son ennemi, de ne lui souhaiter aucun mal par un esprit de vengeance et de haine, de lui désirer au contraire tous les biens qui lui conviennent, de lui pardonner les offenses qu'il en a reçues, de prier pour lui, de l'assister corporellement et spirituellement dans les besoins pressans où il peut se trouver, comme il le ferait pour toute autre personne, de le saluer, soit en le prévenant, soit en lui rendant le salut, de lui parler dans l'occasion où il y serait invité, de lui rendre enfin tous les devoirs généraux que les chrétiens se doivent les uns aux autres. (Saint Thomas, 2. 2., q. 25, art. 9, in corp. et in 3. sentent. dist. 30, q. 1, art. 2, q. 2 et q. de virtutibus A. 8. Saint Bernardin de Sienne, tom. 1, serm. 28, in fer. 3, post 3 dominic. quadrag., art. 3, cap. 1. Pontas, au mot CHARITÉ, cas 4; au mot HAINE, cas 2; au mot RÉCONCILIATION, cas 1.)

ENNODE (saint), évêque de Pavie, de l'une des plus illustres familles des Gaules, alliée à tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire romain, naquit à Arles, ou à Milan, vers l'an 473. Il fut marié et il eut un fils;

mais, ayant connu la vanité du monde, il entra dans la cléricature du consentement de sa femme qui se fit religieuse. Saint-Epiphane, évêque de Pavie, qui le reçut dans son clergé, l'ordonna diacre, et le mena dans ses voyages et ses ambassades. Après la mort de ce saint, arrivée l'an 497, il se retira à Rome, âgé d'environ vingt-quatre ans; il y fut reçu au rang des diacres de l'Église romaine, et très-consideré du pape Symmaque. Son mérite le fit élever sur le siège épiscopal de Pavie vers l'an 511. Le soin de son troupeau particulier ne l'empêcha point de veiller sur les intérêts de l'Église universelle, et le pape Hormisdas, successeur de Symmaque, jeta les yeux sur lui pour travailler à la réunion de l'Église d'Orient avec celle d'Occident. Il fit pour ce sujet deux voyages en Orient : le premier en 515, avec Fortunat, évêque de Caltane; l'autre, deux ans après, avec Pérégrin, évêque de Misène. L'empereur Anastase, fauteur des Eutychiens, mit tout en usage pour tromper ou pour corrompre saint Ennode; et, comme il le trouva toujours supérieur à ses menaces et à ses promesses, il lui fit souffrir beaucoup de mauvais traitemens, et le renvoya sur un vieux vaisseau qui faisait eau de toutes parts. Le saint ne laissa pas que d'arriver assez heureusement à Pavie, où il mourut le 17 de juillet de l'an 521, jour de sa fête, selon le martyrologe romain qui lui

donne le titre de saint confesseur de Jésus-Christ. Saint Ennode a laissé plusieurs ouvrages ; savoir, neuf livres de lettres qui en contiennent deux cent quatre-vingt-dix-sept, y compris celle d'Euprepice sa sœur. La plupart sont des lettres d'amitié ou de civilité. Le panégyrique du roi Théodoric. Une apologie pour le concile tenu à Rome, qui avait absous le pape Symmaque contre un écrit intitulé, contre le Synode qui a prononcé une absolution incongrue. La vie de saint Epiphane, évêque de Pavie, et celle de saint Antoine, moine de Lerins. Des actions de grâces sur sa vie, sous le titre d'*Eucharisticum* ; c'est un abrégé de l'histoire de sa vie. Un écrit sur l'obligation des évêques d'avoir un clerc avec eux témoin de toutes leurs actions, *præceptum de cellulanis Episcoporum*. Deux bénédictions du cierge pascal. Une exhortation instructive en prose et en vers sur les vertus et les sciences. Des prières avant et après la messe. Un livre de poèmes ; deux livres d'épigrammes. Six discours : le premier, sur le jour de l'élévation de Laurent à l'évêché de Milan ; le second, sur la dédicace d'une église des apôtres ; le troisième, sur l'élection d'un coadjuteur ; le quatrième, sur une dédicace d'une église ; le cinquième, sur un évêque qui prend possession de son siège ; le sixième, contre les hérétiques d'Orient. D. Martene a donné dans le tome 5 de son *Thesaurus nov. anecd.* p. 61 et

62, deux nouveaux discours d'Ennodius qui avaient échappé au père Sirmond.

Les œuvres d'Ennode furent imprimées à Bâle en 1569, à Tournay, en 1610, par le P. André Schot ; à Paris, en 1611, par le père Sirmond, avec des notes très-utiles. Elles sont aussi au tome 9 de la bibliothèque des Pères. Le style de cet auteur ne manque pas de feu, mais il manque de justesse et de clarté. (Bellarmin. Baronius, à l'an 489, 503, 515, 517. Possevin, *in app.* Dupin, sixième siècle. Baillet, t. 2, 17 juillet. D. Rivet. *Hist. littér.* tom. 3, pag. 96 et suiv. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.* tom. 15, pag. 418 et suiv.

ENNOM, qui a donné son nom à la vallée Gehennom, ou à la vallée des enfans d'Ennom ; cette vallée est à l'orient de Jérusalem. On l'appelle aussi vallée de Topheth. (*Josué*, 15, 8.)

ÉNOCH, ou HÉNOCH, le septième patriarche depuis Adam, était fils de Jared. Il vint au monde la six cent vingt-deuxième année depuis la création. A l'âge de soixante-cinq ans il eut Mathusalem, et vécut encore trois cents ans depuis, pendant lesquels il eut beaucoup d'autres enfans. L'Ecriture dit qu'Énoch marcha avec Dieu, c'est-à-dire qu'il se rendit agréable à Dieu par la sainteté de sa vie. Ce qui fit que Dieu l'enleva du milieu des hommes, et le transféra dans le paradis pour faire entrer les nations dans la pénitence à la



fin du monde. On est donc persuadé qu'Enoch a été enlevé tout vivant et transporté en un lieu que l'Écriture nomme le paradis, et qui n'est cependant pas le séjour des bienheureux. Ce lieu, selon saint Augustin, n'est autre peut-être que le paradis terrestre, où Enoch et Elie vivent comme Adam aurait vécu s'il eût conservé l'innocence. Ils sont destinés pour prêcher la pénitence, Enoch aux gentils, et Elie aux juifs, durant le règne de l'Antechrist, qui doit les faire mourir. Quoique l'Église ne décerne un culte religieux qu'à ceux qui sont arrivés au terme du salut par la mort, on trouve une fête de l'enlèvement d'Enoch marquée au 3 de janvier dans quelques calendriers. Les chrétiens d'Éthiopie célèbrent aussi une fête en l'honneur du patriarche Enoch, qu'ils appellent le *sabbat d'Enoch*, dont la fin est d'honorer la septième génération du genre humain dans la personne d'Enoch. On attribue à Enoch et à Elie ce qui est dit à l'onzième chapitre de l'Apocalypse des deux témoins de Dieu, c'est-à-dire des deux prophètes martyrs qui seront tués par la bête et ressusciteront un jour. L'apôtre saint Jude (v. 14 et 15), attribue à Enoch la prophétie suivante : « Voici le Seigneur qui va venir avec une multitude innombrable de ses Saints pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre les impies et

« les pécheurs de tout ce qu'ils ont commis contre lui. » Cette prophétie ne se trouve point dans l'Écriture, et il paraît fort probable que saint Jude l'a prise d'un livre apocryphe publié sous le nom d'Enoch. C'est le sentiment de saint Augustin, qui dit que le livre d'Enoch, quoiqu'apocryphe, pouvait renfermer des choses qui venaient de Dieu, et que la lumière du Saint-Esprit a pu faire discerner à saint Jude. Saint-Augustin, *de civ. Dei*, l. 15, c. 23, l. 18, c. 38. (Baillet, tom. 4 ; 3 janvier.)

ENON, limitrophe de Damas. (*Ezech.*, 47, 17.)

ENOS (hébr. *homme mortel, très-malade, ou désespéré*), fils de Seth et père de Cainan. Il naquit l'an du monde 235, avant Jésus-Christ 3765. Il mourut âgé de neuf cent cinq ans, l'an du monde 1140, avant Jésus-Christ 2860. Moïse nous dit qu'*Enos commença à invoquer le nom du Seigneur, c'est-à-dire* qu'il fut inventeur des cérémonies de la religion, et qu'il forma le culte extérieur que l'on rend à Dieu. Ce culte se soutint dans la famille d'Enos, tandis que celle de Cain s'abandonna toute entière au vice et à l'impiété. (*Genes.*, 4, 26.)

ENSABATHES, ou ENSABATHES, hérétiques vaudois, ainsi nommés à cause de certaines chaussures qu'ils portaient en forme de sabot, ou de savates ouvertes, en signe de leur pauvreté prétendue évangélique.

Pratéole, au mot **INSABB.** (Gantier, *chron.* douzième siècle; cap. 16.)

**ENSEFROI**, ou **ENSFRIDUS**, religieux de l'Ordre de Cîteaux; que quelques-uns nomment mal *Meфриdus*, vivait dans le treizième siècle. Il fut prieur du monastère d'Ebirbach, dans le diocèse de Mayence, et mourut l'an 1246. Il laissa quelques ouvrages de piété, et des lettres que nous avons dans la bibliothèque des Pères. (Charles de Visch, dans l'*Histoire d'Ebirbach* et dans la *Bibliothèque des écrivains de Cîteaux.*)

**ENSEMÉS**, c'est-à-dire *Fontaine du Soleil*, située sur les frontières de Juda et de Benjamin. On doute si c'est une ville, ou une simple fontaine. (*Josué*, 15, 7.)

**ENTERREMENT**, cérémonie de la sépulture d'un chrétien, *humatio, funus, exequiæ*. *Voy.* FUNÉRAILLES.

**ENTHOUSIASTE**, *Enthou-siastes*. Les Enthoussiastes étaient des hérétiques, les mêmes que les Euchites, et les Massaliens, ou Messaliens. On leur avait donné le nom d'Enthoussiastes, parce qu'étant agités du malin esprit, ils croyaient avoir de véritables inspirations, dit Théodoret, *Histoire ecclésiastique*. (*Voyez* aussi saint Jean Damascène, *Traité des Hérés.*, in-8°. *Voyez* encore Massaliens.)

On donne encore aujourd'hui le nom d'Enthoussiastes aux Anabaptistes, aux Quakers, ou Trem-

bleurs, et à quelques autres fanatiques, qui soutiennent que l'Écriture doit être expliquée par les lumières de l'inspiration divine, dont ils s'imaginent être touchés. Ils prétendent que leur esprit est cette parole de Dieu qui apprend tout ce qu'il faut croire et suivre. Les femmes parlent aussi bien que les hommes dans leurs assemblées où ils demeurent long-temps sans parler et sans se remuer, jusqu'à ce que quelqu'un d'entre eux sentant l'agitation de l'esprit, se lève, et dit les choses que l'esprit lui commande de dire. Gaspard Swenke Feldius, gentilhomme de Silésie, a été un des premiers chefs des Enthoussiastes en 1527. (Stouppe.)

**ENTRÉE**, droit d'entrée. On appelait ainsi ce qui se payait à titre d'avénement à un nouveau bénéfice. Ces droits d'entrée étaient de plusieurs sortes. Justinien, dans la novelle 123, avait défendu tous les droits d'entrée aux bénéfices. Le pape Pie v, par une bulle de 1570, abolit les festins qui se faisaient à l'entrée des chanoines, et défendit expressément aux évêques de faire aucun statut, même du consentement de leur chapitre, pour obliger les nouveaux chanoines de payer quoi que ce fût à leur entrée au chapitre. La congrégation des cardinaux modifia cette bulle, en y ajoutant, si ce n'est pour la fabrique, ou autres pieux usages; ce qui est conforme au con-

cile de Trente, en la session 24, de ref., c. 14.

Nos rois jouissaient dans ce royaume d'un droit particulier en plusieurs églises; ils y disposaient d'un canonicat lorsqu'ils y faisaient leur première entrée; ce qui avait fait appeler ce droit, droit de joyeuse entrée, bien différent du droit de joyeux avènement. La cérémonie la plus ordinaire qui s'observait lorsque le Roi exerçait ce droit, était que lorsqu'il faisait la première entrée dans les églises, les chanoines lui présentaient l'aumône; le Roi après l'avoir acceptée, la remettait à un ecclésiastique qu'il désignait par là pour le premier canonicat qui viendrait à vaquer dans cette église. (*Mém. du Clergé*, t. 11, pag. 123.)

Quelques auteurs assurent que dans une grande partie des églises où le Roi jouissait de ce droit, il avait été établi chanoine par la fondation de ces églises, et que dans les autres c'était par une ancienne coutume.

ENTREMONT, *intermontium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située au pays de Bugy, près de la Bresse, et fut fondée au douzième siècle. Les chanoines réguliers qui occupaient cette abbaye et qui étaient hospitaliers, y recevaient tous les passans, et on pouvait y loger six cents personnes.

ENTYCHITE, *Entychita*. On donna le nom d'Entychites à tous les disciples de Simon le

magicien, selon M. Sponde, ou à quelques-uns d'entre eux seulement, selon saint Clément d'Alexandrie, dans le septième livre de ses Stromates. On les appelle Entychites à cause des abominations affreuses avec lesquelles ils célébraient leurs prétendus sacrifices. Saint Épiphane, dans son Panarium, *Hérésie*, 21. (Baronius, à l'an 35.)

ENVIE, *invidia*, *livor*. L'envie est une tristesse et un déplaisir que l'on ressent de ce que le prochain possède des avantages spirituels, ou temporels. C'est en cela proprement que consiste l'envie, en ce qu'on s'afflige de ce que le prochain possède certains avantages; car si l'on ne s'affligeait pas de ce qu'il les possède, et qu'on ne voulût pas qu'il en fût privé, mais qu'on en souhaitât seulement de semblables pour soi-même, ce ne serait pas envie.

Saint Paul, dans son Épître aux Galates, chap. 5, v. 20, 21, met l'envie au nombre des crimes qui excluent du royaume de Dieu, ce qui prouve que c'est un péché mortel de sa nature. Elle n'est cependant que péché véniel, quand la matière est légère; quand elle n'éteint pas la charité; quand le mouvement de l'envie n'est pas pleinement délibéré. Les causes de l'envie les plus ordinaires sont l'orgueil et l'attachement que nous avons à nous satisfaire, parce que nous ne sommes fâchés de voir les autres nous égaler, ou nous sur-

passer en avantages, que parce que nous sommes orgueilleux, et que l'attachement que nous avons à nous contenter, fait que nous ne pouvons souffrir que les autres jouissent des moyens propres à leur satisfaction, que nous voudrions avoir pour nous-mêmes. Les suites de l'envie sont la haine du prochain, le désir de lui nuire, la joie du mal et la douleur du bien qui lui arrivent, les calomnies, les médisances.

Les remèdes de l'envie sont l'humilité, la mortification, le détachement des biens du monde; car ces vertus font qu'on n'aime rien, et que par conséquent on ne porte aucune envie à ceux qui possèdent les divers avantages de la vie. Saint Thomas, 2, 2, q. 36, art. 2, *in corp. item*, q. 10 *de malo*, art. 1. Pontas, au mot *Envie*. *Catéchisme de Montpellier*, in-4°, pag. 238.

**EON DE L'ÉTOILE**, gentil-homme breton qui vivait dans le douzième siècle, était un fanatique ignorant. Ayant un jour entendu chanter dans l'Église ces paroles, *per eum*, que l'on prononçait de même que *per Eon qui venturus est judicare vivos et mortuos*, il se mit dans la tête que ce serait lui, *Eon*, qui viendrait juger les vivans et les morts à la fin du monde, et imagina plusieurs opinions extravagantes qu'il persuada au petit peuple. Le concile de Reims, tenu l'an 1148, condamna ce fanatique à une pri-

son perpétuelle où il mourut bientôt. On condamna plusieurs de ses disciples au feu, et cette secte se dissipa d'elle-même. (Hermant, *Histoire des Hérés.*, tom. 2.)

**EON**, ou **EONE**, *æon*, nom grec qui signifie siècle, et que Valentin donnait à son Dieu et à toutes ses productions, dont il faisait des personnes. Cet hérésiarque admettait trente *cons* qui tous ensemble faisaient le *pleroma*, ou plénitude invisible et spirituelle. Ces trente *cons* étaient figurés, disaient les Valentinien, par les trente années de la vie cachée du Sauveur.

**EPACTE**, *epacta*. L'épacte est le nombre d'onze jours par lesquels l'année commune solaire qui est de trois cent soixante-cinq jours, surpasse l'année commune lunaire qui n'est que de trois cent cinquante-quatre jours. Dans les années bissextiles qui sont composées de trois cent soixante-six jours, l'épacte est de douze jours. Pour savoir le jour de la lune, il faut prendre le nombre de l'épacte courante, le nombre des mois écoulés depuis celui de mars compris, et le nombre des jours du mois où l'on est. Si ces trois nombres ajoutés ensemble ne passent pas trente, c'est le jour de la lune. S'ils passent trente, on rejette les trente, pour le mois d'embolisme, et le reste est l'épacte. Par exemple, vous voulez savoir quel jour de la lune est le 6 de juillet de l'année 1699. L'épacte est 29, ajoutez-y 5 pour les

mois depuis mars inclusivement jusqu'à juillet, ce sont 34; ajoutez-y encore 6, qui est le jour du mois, cela fait 40; rejetez 30, reste 10 qui fait le jour la lune. Il faut remarquer néanmoins que par cette méthode on ne trouve pas toujours précisément le jour de la lune, et que l'on peut manquer d'un jour, ou presque de deux, parce que les lunes sont alternativement de 29 et de 30 jours. (*Voy. Clavius, Scaliger, Gassendi, Blondel et Osanam, dans leur traité du Calendrier romain; le P. Petau, de doctrin. temp.*)

EPAGATHE (saint), jeune homme de qualité et zélé disciple de Jésus-Christ, se trouvant présent lorsque les martyrs de Lyon furent présentés au gouverneur, demanda qu'on lui permit de parler pour les défendre, et à l'heure même il fut mis au rang de ceux qui étaient destinés au martyre, avec la qualité d'avocat des chrétiens, et on lui trancha la tête. *Voyez saint Porsin, évêque de Lyon.*

ÉPAONE, *Epaonum*, lieu célèbre par un concile qui y fut tenu le 15 septembre 517, et que les Latins nomment *Epau-nense, Eponense, Epaonense, Pomense* et *Poumense*. Les auteurs ont été fort partagés jusqu'ici sur la situation du lieu d'Épaone. Chorier, auteur de l'histoire générale du Dauphiné, a cru pouvoir, à la faveur d'une ressemblance de noms, placer le lieu du concile à Pomas, village du Dauphiné, dont

on connaît à peine l'existence. Une ancienne inscription trouvée à Yenne, diocèse de Bellay, et qui faisait mention de la déesse Épaone, avait persuadé à plusieurs savans que c'était le nom du lieu. L'opinion qui y plaçait la situation du concile de 517, et qui avait été adoptée par M. Fleuri, au septième tome de son histoire ecclésiastique, était devenue la plus commune, lorsque M. de Valbonnois, premier président de la chambre des comptes, hasarda, dans le journal de Trévoux du mois de février 1717, une nouvelle conjecture. Il crut avoir découvert Épaone dans un territoire appelé Crézantieu, peu éloigné de Vienne. Le savant et illustre M. Pierre Annet de Pêrouse, évêque de Gap, a tranché la difficulté et fixé tous les doutes dans un mémoire sur la situation du lieu d'Épaone où se tint le concile de 517, inséré dans le journal ecclésiastique, mois de février 1763. Le prélat qui avait fait cette découverte, il y avait déjà plus de trente ans, lorsqu'il n'était encore que chanoine et grand-vicaire de Vienne, prouve dans ce mémoire que le lieu qui se nomme aujourd'hui Albion, était le véritable Épaone où se tint le concile, et qui était de la dépendance de l'Église de Vienne. Voici les preuves employées par le judicieux prélat.

1°. La terre d'Épaone qui dépendait anciennement de l'Église de Vienne, fut donnée en fief au comte Abbo, par l'em-

pereur Louis-le-Débonnaire. Le diplôme de cette donation est daté d'Aix-la-Chapelle, la dix-huitième année de l'empire de Louis qui peut être l'année 831, en comptant son règne depuis son association à l'Empire par Charlemagne. Ce diplôme qui se trouve fol. 6 du cartulaire de Vienne, est rapporté par M. Baluze, dans l'appendix de son édition des capitulaires, tom. 2, col. 1433. L'Église de Vienne réclama ses droits, et engagea le comte Abbo à lui rendre la terre d'Épaone, comme il conste par le même diplôme. Or, il est assez vraisemblable que la terre accordée au comte Abbo fut appelée de son nom Albo, par un léger changement, comme il arrivait souvent alors. Une seconde conjecture a pour fondement le droit de mouvance qui appartenait à l'Église de Vienne sur la terre d'Albon; et une troisième est tirée de ces termes de la lettre de convocation du concile : *qui locus, omnium fatigatione perpensa, conventui satis opportunus electus est*. Cette commodité qu'annonce saint Avite dans la lettre de convocation du concile, se trouve en effet dans le lieu d'Albon, situé au centre du royaume de Bourgogne, et à une distance à peu près égale des deux extrémités, dans un terroir agréable assez près du Rhône. L'inscription moderne mise à la tête de la lettre de convocation du concile, telle qu'elle se trouve dans les collections, et surtout dans

celle du père Labbe, semble indiquer qu'elle n'était adressée qu'aux évêques de la province Viennoise. C'est une faute des compilateurs, que l'abbé Fleuri a adoptée. Il est aisé de voir que ce concile assemblé par l'ordre, ou par le consentement de Sigismond, roi de Bourgogne, fut composé des évêques soumis à la domination des Bourguignons, de même que le concile d'Agde, assemblé quelques années auparavant en 506, fut composé des évêques de tous les pays qui obéissaient aux Visigoths; tel était dans ces temps l'usage d'assembler les évêques d'une même domination, et qui fut observé pendant le règne des premiers rois français. On ne peut même entendre par ces mots, *provincia Viennensis*, l'ancienne province Viennoise divisée depuis long-temps en plusieurs métropoles, et dont il est certain qu'une grande partie était alors soumise aux princes visigoths, principalement tout ce qui était au-delà de la Durance.

2°. Ces conjectures réunies se tournent en certitude, si on les rapproche d'une chartre qui fixe plus précisément la situation d'Épaone, et qui se trouve au folio 43 du cartulaire de l'Église de Vienne. C'est une donation faite à cette église par Arlulf et sa femme Adoara, des biens qu'ils avaient dans le Viennois au lieu appelé Aneyron, territoire d'Espagne : *idcirco ego Arlulfus et conjux mea Adoa-*

*ra... condonamus et cedimus aliquid ex rebus propriæ facultatis nostræ, quas visi sumus habere et possidere, basilicæ sancti Mauricii et sociorum ejus sex mille sexcentis sex, quæ est constructa infra mœnia in urbe Vienna, quam Dominus ac venerabilis Ostramnus, Archiepiscopus, ad regendum habet. Hæc sunt res consistentes in pago Viennensi, in agro Ebbaonensi, in villa et loco ubi dicitur Anarioni.* La date de cette chartre est du 17 décembre, l'an deuxième de la destruction de Vienne, régnant Charles, empereur (Charles-le-Chauve). Aneyron est encore aujourd'hui une paroisse du Viennois, dépendante du comté d'Albon, et qui étant alors dans le territoire d'Épaone, démontre qu'Épaone est le même lieu que l'on nomme aujourd'hui Albon. On voit que le mot *Epaonensis*, qu'on lit dans le diplôme de Louis-le-Débonnaire, était déjà corrompu comme tant d'autres sous le règne de Charles-le-Chauve, puisqu'on lit dans la dernière chartre *Ebbaonensi*. Soit que par une continuité de changements on en soit venu à faire Albon, du mot *Ebbaonensi*, comme il y a apparence, soit que le comte Abba, ou Abbo ait donné son nom à la terre qu'il avait reçue en fief de l'Église de Vienne, comme d'autres le conjecturent, il paraît constant que, de quelque manière que le changement de ce nom se soit fait, l'ancien Épaone est le lieu connu

à présent sous le nom d'Albon ; et duquel dépendait, comme alors, la paroisse d'Aneyron qui est le signe caractéristique de l'identité.

Le concile d'Épaone fut composé de vingt-cinq évêques, tous du royaume de Bourgogne, dont le premier est saint Avite qui y présida. Le concile fit quarante canons.

Le premier ordonne que les évêques mandés par leur métropolitain pour venir, ou au concile, ou à l'ordination d'un évêque, ne pourront s'en dispenser qu'en cas de maladie.

Le second exclut de la prêtrise et du diaconat les bigames, c'est-à-dire, ceux qui avaient été mariés deux fois.

Le troisième exclut de la cléricature ceux qui avaient fait pénitence publique.

Le quatrième défend aux évêques, aux prêtres et aux diacres, d'avoir des chiens et des oiseaux de chasse.

Le cinquième défend aux prêtres d'un diocèse de desservir une église d'un autre diocèse, sans la permission de l'évêque diocésain, à moins que l'évêque de qui ces prêtres dépendent ne les aient cédés à celui dans le diocèse duquel est cette église.

Le sixième défend de donner la communion à un prêtre, ou à un diacre qui voyage sans avoir des lettres de son évêque.

Le septième déclare nulles les ventes des biens de l'Église faites par les prêtres qui desservent les paroisses. Ils devaient

aussi dresser des actes par écrit des choses qu'ils avaient achetées, ou pour eux-mêmes, ou au nom de l'Église. La même chose est ordonnée à l'égard des abbés. Ils ne pouvaient rien vendre sans la permission de l'évêque, ni même affranchir des esclaves qui avaient été donnés aux moines. (*Can. 8.*)

Par les canons neuf et dix, un même abbé ne peut gouverner deux monastères, ni en établir de nouveaux à l'insu de l'évêque.

Par le onzième canon, les clercs peuvent plaider devant les juges séculiers en défendant, non en demandant, si ce n'est par l'ordre de l'évêque.

Le douzième défend à l'évêque de vendre quelque chose des biens de l'Église sans l'agrément du métropolitain; mais il lui permet de faire des échanges utiles.

Selon le treizième canon, un clerc convaincu de faux témoignage, était tenu pour coupable de crime capital; en conséquence il devait être déposé, selon le vingt-deuxième canon, et mis dans un monastère le reste de ses jours, et n'être admis à la communion que dans cet endroit seul.

Par le quatorzième canon, lorsque le clerc d'une église est fait évêque d'une autre, il doit laisser à l'église qu'il a servie, tout ce qu'il a reçu en forme de don, et ne retenir que ce qu'il a acheté pour son usage, selon qu'il en constera par écrit.

Par le quinzième, ceux d'entre les clercs d'un rang supérieur qui auraient été convaincus d'avoir mangé avec des hérétiques, devaient être séparés de la communion de l'Église pendant un an; mais l'on se contentait de quelques châtimens corporels envers les jeunes clercs qui étaient tombés dans cette faute. S'il arrivait que des laïcs eussent assisté aux festins des juifs, il leur était défendu de manger ensuite avec aucun clerc.

Par le seizième canon, le concile permet aux prêtres de donner l'onction du chrême aux hérétiques malades à l'extrémité, lorsqu'ils demandent en cet état de se convertir; mais en santé ils doivent demander cette onction à l'évêque.

Le dix-septième déclare nulles les donations que l'évêque fait des biens de l'Église, à moins qu'il ne l'ait indemnisée d'autant de son propre bien.

Le dix-huitième ne veut pas qu'aucun clerc puisse acquérir le droit de prescription sur les biens de l'Église, par le laps de temps qu'ils les auront possédés.

Le dix-neuvième déclare que si un abbé trouvé en faute, ou en fraude, quoiqu'il se prétende innocent, ne veut pas recevoir un successeur de la part de son évêque, l'affaire sera portée par-devant le métropolitain.

Le vingtième défend aux évêques, aux prêtres, aux diacres, et à tous autres clercs, d'aller voir des femmes à des heures indues, ce qu'il entend de midi



et du soir, ajoutant que, s'il y a nécessité de les aller voir, ils le pourront, accompagnés d'autres clercs.

Le vingt-unième abolit la consécration des veuves appelées diaconesses; seulement il permet, au cas qu'elles voulussent mener une vie religieuse, de leur donner la bénédiction de la pénitence.

Le vingt-troisième ordonne que celui qui ayant reçu la pénitence, la quitte en oubliant son bon propos, pour mener une vie séculière, ne pourra être admis à la communion, qu'il ne reprenne l'état qu'il avait embrassé.

Le vingt-quatrième permet aux laïcs d'accuser les clercs, de quelque rang qu'ils soient, pourvu qu'ils ne leur objectent rien que de vrai.

Le vingt-cinquième défend de mettre des reliques dans les oratoires de la campagne, s'il n'y a des clercs dans le voisinage pour y venir faire l'office et rendre honneur à ces cendres précieuses par le chant des psaumes. Que s'il n'y en a pas d'assez proche, l'on n'en ordonnera aucun pour ces oratoires qu'autant qu'on n'ait fait une fondation suffisante pour leur vêtement et leur nourriture.

Le vingt-sixième défend de consacrer avec l'onction du chrême d'autres autels que de pierre; ce qui marque qu'il y en avait encore quelques uns de bois.

Le vingt-septième veut que dans la célébration des divins

offices, les évêques de la province se conforment au rit de l'Église métropolitaine.

Le vingt-huitième statue que s'il arrive qu'un évêque meure avant d'avoir absous une personne condamnée, le successeur pourra l'absoudre, en cas qu'elle se soit corrigée de sa faute et qu'elle en ait fait pénitence.

Le vingt-neuvième réduit à deux ans la pénitence des apostats de la foi, lorsqu'ils reviennent à l'Église. Ils doivent jeûner tous les trois jours pendant ces deux ans, fréquenter l'Église, s'y tenir à la porte des pénitens, et sortir avec les cathécumènes. Que s'ils s'en plaignent, on les oblige d'observer la pénitence prescrite par les anciens canons qui était d'un grand nombre d'années.

Le trentième défend de recevoir à pénitence ceux qui auront contracté des mariages incestueux, s'ils ne se séparent; on appelle ainsi les mariages avec la belle-sœur, la belle-mère, la belle-fille, la veuve de l'oncle, la cousine germaine, ou issue de germaine.

La trente-unième porte que les homicides qui auront évité la peine prescrite par les lois, feront la pénitence marquée dans les vingt-deuxième et vingt-troisième canons d'Ancyre.

Le trente-deuxième veut que la veuve d'un prêtre, ou d'un diacre ne puisse se remarier; si elle le fait, elle sera chassée de l'Église, de même que son mari,

jusqu'à ce qu'ils se séparent.

Selon la disposition du trente-troisième, les églises des hérétiques seront regardées comme impures et exécrables, et on ne pourra les appliquer à de saints usages, n'étant pas possible de les purifier. Mais on pourra reprendre celles qu'ils auront ôtées par violence aux catholiques. Le dixième canon du premier concile d'Orléans porte au contraire qu'il faut consacrer les églises des hérétiques, et c'est l'usage général de l'Eglise.

Suivant le trente-quatrième canon, le maître qui de son autorité aura fait mourir son esclave, sera privé pendant deux ans de la communion de l'Eglise.

Le trente-cinquième veut que les citoyens nobles célèbrent la nuit de Pâques et de Noël avec leur évêque, en quelque lieu qu'il se trouve, afin de recevoir sa bénédiction.

Suivant le canon trente-sixième, on ne doit ôter à aucun pécheur l'espérance du pardon, s'il fait pénitence et se corrige; que s'il se trouve à l'article de la mort, on doit lui remettre le temps de la pénitence prescrit par les canons, à condition qu'il la fera s'il revient en santé, après avoir reçu l'absolution de ses péchés.

Le trente-septième défend d'ordonner clerc un laïc qui n'ait donné auparavant des marques de piété:

Le trente-huitième défend d'accorder l'entrée des monas-

tères aux filles, sinon aux personnes âgées et d'une vertu éprouvée, lorsque les besoins du monastère le demandent. Ceux mêmes qui y entrent pour dire la messe, doivent sortir aussitôt que le service est fini: ce qui montre que les religieuses n'avaient alors que des chapelles dans l'intérieur de leurs monastères.

Suivant le trente-neuvième, si un esclave coupable de quelque crime atroce se réfugie dans l'Eglise, il ne sera exempt que des peines corporelles, et l'on n'obligera pas son maître de prêter serment de ne lui point couper les cheveux pour le faire connaître.

Par le quarantième canon, le concile déclare que les évêques qui négligeront de veiller à l'observation de ces canons, seront coupables et devant Dieu et devant leurs confrères. (*Reg.*, tom. 8. Labbe, tom. 4.)

EPAPHRAS, disciple de saint Paul, était de Colosses. Il avait été converti par cet apôtre, et avait beaucoup contribué à la conversion des Colossiens ses compatriotes, dont il fut, comme l'on croit, le premier évêque. Il fut mis en prison à Rome pour la foi de Jésus-Christ avec saint Paul, et engagea cet apôtre d'écrire aux Colossiens. Les Martyrologes marquent la fête de saint Epaphras le 19 juillet, et disent qu'il souffrit le martyre à Colosses. Baronius assure que son corps est maintenant à Rome dans l'église de Sainte-Marie

majeure, ce qu'il avance sur la foi des titres de cette église qu'il dit être anciens et certains. (*Voy. les Épîtres de saint Paul aux Colossiens et à Philémon.* M. de Tillemont, dans la *Vie de saint Paul*; et M. Baillet, tom. 2, 19 juillet.)

EPAPHRODITE, apôtre, ou évêque de Philippiques, ou envoyé des Philippiques, parce qu'il fut envoyé par les fidèles de cette église pour porter de l'argent à saint Paul qui était dans les liens à Rome, et même pour le servir de sa personne en leur nom. Il le fit avec beaucoup de zèle, et s'exposa à de grands dangers, ce qui lui causa une maladie mortelle, et l'obligea de demeurer long-temps à Rome. Il retourna à Philippiques la soixante-deuxième année de Jésus-Christ. Saint Paul le chargea d'une lettre pour les Philippiques où il lui donne de grands éloges, l'appelant son frère, le compagnon de ses travaux, le coopérateur de son ministère, leur apôtre. C'est tout ce que l'on sait d'assuré touchant saint Epaphrodite, dont on honore la mémoire le 22 de mars chez les Latins; le 29, ou 30 du même mois, et les 7 et 9 de décembre chez les Grecs. Théodoret a cru, sur le titre d'apôtre de Philippiques que lui donna saint Paul, qu'il était évêque de cette ville. C'est à quoi il est plus sûr de s'en tenir, qu'aux opinions de ceux qui l'ont fait évêque d'Adriaque, ou d'Andraque, de Ter-

racine; etc. (Saint Paul, dans son *Épître aux Philippiques*; ch. 2 et 4. M. de Tillemont; tom. 1 de ses *Mémoires* pour servir à l'Hist. eccl. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 1, 22 mars.)

EPAVE. Ce terme se prend, 1° pour une chose perdue et non réclamée; 2° pour les personnes qui sont nées si loin hors le royaume, qu'on ne peut savoir où elles ont pris naissance; 3° pour les effets que la mer pousse et jette à terre, et qui n'ont point de légitime propriétaire, ce qu'on appelle épaves maritimes; 4° pour les effets qui se trouvent abandonnés sur les rivières, soit par naufrage, chutes de port, ou autres accidens, ce qui se nomme épaves de rivières; 5° pour des bêtes égarées, effrayées, et errantes, qui ne sont réclamées de personne; 6° pour des fonds présumés vacans, parce qu'on n'en connaît point le propriétaire; 7° autrefois pour le droit d'un seigneur haut-justicier, par lequel les choses égarées, et qui, n'étant réclamées de personne, se trouvaient dans sa seigneurie, lui appartenaient. Le temps qu'on avait pour réclamer les épaves n'était pas le même partout; il fallait s'en tenir aux usages des lieux où l'on était. Les animaux sauvages n'étaient point compris sous le mot d'épave; puisqu'ils n'appartenaient à personne, et qu'ils n'avaient point de propriétaire qui

les pût réclamer. Il n'y avait donc que les animaux domestiques, comme les chevaux, les moutons, les bœufs, et autres animaux privés que l'on comprenait sous le nom d'épave. A l'égard des abeilles, des pigeons, des oiseaux de fauconnerie et des paons, il semble que ce sont des animaux, *quorum natura fera est*, et qu'ils auraient dû appartenir au premier occupant; mais nos coutumes en avaient décidé autrement, et chacun devait s'en tenir à cet égard à la disposition de la coutume du pays où il demeurait. Quand les coutumes ne contenaient aucune énumération des épaves, l'on tenait que les abeilles et les autres animaux dont nous venons de parler appartenaient au seigneur haut-justicier, et non point au premier occupant, en tout ni en partie. La raison était que ces coutumes donnaient l'épave en entier au seigneur haut-justicier, quand elle n'avait pas été revendiquée par celui qui en était le propriétaire; de sorte que celui qui trouvait un essaim d'abeilles, un faucon, un épervier, ou un paon, était obligé d'en faire sa déclaration à la justice dans les vingt-quatre heures, de même que des autres épaves. Les épaves devaient être dénoncées dans les vingt-quatre heures par celui qui les avait trouvées; et, à faute de le faire dans ledit temps, il était amendable à l'arbitrage du juge, à

moins qu'il n'eût quelque excuse légitime. Le droit d'épave était inconnu chez les Romains, et la coutume de Paris ne parle point des épaves. Voyez Bacquet, des *Droits de Justice*, ch. 2 et 33. De Ferrière, *Diction. de Droits et de Pratique*, au mot ÉPAVE. M. Demiaert, *Collect. de Juris.*, au mot ÉPAVE. Voyez aussi la Coutume du Maine, article 13; celle de Tours, tit. 3, art. 54; celle de Melun, art. 203, 204 et 205; celle de Sens, art. 9, 10 et 11; celle de Dunois, art. 54, 55 et 56.)

ÉPÉE, Ordre des deux Épées de Jésus-Christ, ou les Chevaliers de Christ des deux Épées. C'est un Ordre militaire en Livonie et en Pologne. Berthold, second évêque de Riga, persuada vers l'an 1193 à quelques gentilshommes qui revenaient des croisades de passer en Livonie pour y avancer la propagation du christianisme; mais cet évêque étant mort sans voir l'exécution de son projet, Albert, chanoine de Brême son successeur, en vint à bout l'an 1203, ou 1204, que ces gentilshommes formèrent une compagnie qui fut érigée en Ordre militaire, dont les chevaliers portaient dans leurs bannières deux épées passées en sautoir, et s'opposaient aux entreprises des idolâtres contre les chrétiens. (*Justiniani, Hist. des Ord. milit.*, tom. 2, ch. 36, pag. 566. Quelques auteurs attribuent aussi l'institution d'un Ordre des épées

à Gustave I, roi de Suède ; mais supposé que ce prince eût institué cet Ordre pour combattre Luther, comme le disent les mêmes auteurs, il n'a pas subsisté long-temps, puisque Gustave embrassa le luthéranisme qu'il avait d'abord combattu. (Hélot, *Hist. des Ord. milit.*, tom. 8, pag. 295.)

**EPENÈTE**, *Epanetus*. Disciple de saint Paul, qu'il convertit apparemment un des premiers de l'Asie, puisqu'il l'appelle *les prémices de l'Asie*. Le texte grec lit, les prémices de l'Achaïe. Les Grecs font sa fête le 30 de juillet, avec les saints Crescent et Andronique ; et ils disent d'eux tous qu'ils moururent en paix, après avoir prêché la foi de Jésus-Christ en divers endroits. Dorothee fait saint Epenète évêque de Carthage. (*Rom.*, 16, 5.)

**EPERNAY**, *Sparrnacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, sous l'invocation de saint Martin, était située dans la Champagne sur la gauche de la Marne, au diocèse et à cinq lieues de Reims. Elle fut fondée d'abord pour des moines, mais on ne sait, ni par qui, ni en quel temps. Cette abbaye ayant été ruinée par les guerres, Eudes II, comte de Champagne, la rétablit, et y mit, l'an 1032, des chanoines séculiers, à qui on substitua des chanoines réguliers en 1128. Ce fut saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui sollicita ce changement ; et Thibaud IV, comte de Champagne, ainsi

que Rianald II, archevêque de Reims, l'appuyèrent de leur autorité. L'abbaye d'Epernay était occupée en dernier lieu par les chanoines réguliers de la congrégation de France. (*Gallia christ.*, tom. 9, col. 282, nouv. édit.)

**EPERON**, Ordre de l'Éperon. Les chevaliers de cet Ordre portaient une croix d'or à huit pointes, émaillée de rouge, au bas de laquelle pend un éperon d'or. Il y en a qui prétendent que ce fut le pape Pie IV qui institua cet Ordre à Rome l'an 1559. D'autres soutiennent que les chevaliers institués par Pie IV furent appelés chevaliers Pies, et non chevaliers de l'Éperon. Quoi qu'il en soit, plusieurs personnes, comme les nonces et les auditeurs de Rote, ont le privilège de créer des chevaliers de l'Éperon ; et leurs lettres, dont l'expédition ne coûte qu'une pistole, s'accordent aisément. Il y a eu aussi à Naples un Ordre de l'éperon, institué par Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile. (Hélot, *Hist. des Ordres monast.*, tom. 8, pag. 391.)

**EPHA** (hébr., *las*, *fatigué*), fils de Madian, et petit-fils d'Abraham et de Cétura. Il donna son nom à la ville d'Epha, qui faisait partie du pays de Madian, situé sur le bord oriental de la mer Morte, fort différent d'un autre pays de Madian, situé sur la mer Rouge. Il y avait beaucoup de chameaux et de dromadaires dans le pays de Madian et d'Epha, comme on le voit par

le livre des Juges , 6 , 5 , et par Isaïe , 60 , 6. ( *Dromedarii* , *Madian* et *Epha* . )

EPHA , fils de Jéhadaï. ( 1. *Par.* , 2 , 47. )

EPHA , concubine de Caleb , et mère de Haran , de Mosa et de Gezez. ( 1. *Par.* , 2 , 46. )

EPHA , mesure dont les Hébreux se servaient pour mesurer les choses sèches. ( *Voyez* EPH<sup>1</sup>. )

EPHEBIA , *ephebium*. L'auteur du second livre des Machabées parle des *ephebia*, ou *ephebias* , comme de lieux infâmes destinés à la prostitution. C'était des gymnases , ou lieux d'exercices , dans lesquels on s'exerçait tout nu , que Jason et les autres juifs , peu attachés à leur loi , établirent à Jérusalem , à l'imitation des Gentils. ( 2. *Mac.* , 4 , 9 , 12. )

EPHER ( hébr. *poudre*, autrement *faon*, fils de Madian , et frère d'Epha. ( 1. *Par.* , 1 , 33. ) Il demeurait au-delà du Jourdain. ( 3. *Reg.* , 4 , 10. )

EPHER , fils d'Ezra. ( 1. *Par.* , 4 , 17. )

EPHER , de la tribu de Manassé. ( 1. *Par.* , 5 , 24. )

EPHESE , ville d'Ionie dans l'Asie mineure , célèbre par son fameux temple dédié à Diane. On n'en voit plus que les ruines vers l'embouchure du Caystre , dans un village nommé Ajasalouc en Natolie , avec un assez bon port. Elle fut au commencement du christianisme un des premiers sièges de l'Eglise , la capitale et métropole du diocèse d'Asie , comme on le peut voir

par les canons arabiques trente-deux et trente-huit , qu'on a long-temps attribués au concile de Nicée , où Ephèse est nommée après les quatre grands sièges , Rome , Alexandrie , Antioche et Jérusalem. Cette prééminence de l'Eglise d'Ephèse ne vient pas seulement de ce que l'apôtre saint Jean en a pris un soin particulier , mais encore de ce que saint Paul , apôtre des nations , l'avait fondée , instruite pendant deux ans , et qu'il l'avait établie la mère et le chef des autres Eglises qui étaient aux environs. ( *Act.* 18 et 19. ) Les païens ne la distinguèrent par moins. Après l'établissement de la religion chrétienne , ils en firent le siège du proconsul , et la métropole de l'Asie , comme nous l'apprenons de saint Jérôme , dans sa préface sur l'Epître aux Ephésiens. Cette province proconsulaire comprenait , du temps de l'empereur Antonin , l'Ionie , la Lydie , la Carie , la grande Mysie , la Phrygie et l'Hellespont. Constantin et Théodose le vieux y en ajoutèrent plusieurs autres ; savoir , les deux Phrygies , les deux Pamphylics , la Pisidie , la Lycanie , la Lycie et les îles Cyclades. Toutes ces provinces étaient sous la juridiction de l'évêque d'Ephèse , qui en était le métropolitain , et même le patriarche , selon le terme des canons arabiques. Il y a apparence que Menophante , évêque de cette ville , abusa de son autorité pour infecter toutes ces provinces de l'erreur d'Arius. Ce ne fut qu'à la fin du concile

de Chalcédoine, qu'on ôta à l'évêque d'Ephèse cette grande puissance dont il avait joui jusqu'alors, et qu'on le soumit lui-même à l'évêque de Constantinople. On sait de quelle manière fut fait le canon qui portait ce changement dans la hiérarchie, les oppositions qu'y firent les papes, et les difficultés qui se rencontrèrent dans son exécution. Cependant l'ambition des patriarches de Constantinople, soutenue de la faveur des empereurs, l'emporta, et Justinien ordonna dans sa Nouvelle (*de sacro S. Ecclesiis*, c. 16) que ce canon vingt-huitième du concile de Chalcédoine aurait son exécution, et que les diocèses de Pont, d'Asie et de Thrace, seraient soumis à l'Eglise de Constantinople.

Il est vrai qu'on a donné depuis à l'évêque d'Ephèse le titre d'exarque; mais il faut convenir aussi que c'est dans un sens bien différent de celui de patriarche et de primat, comme l'entendent le père Morin et quelques auteurs nouveaux. C'est le sixième concile général qui nous parle pour la première fois d'un Théodote, évêque de la métropole d'Ephèse, et exarque du diocèse d'Asie. (La version latine porte, primat du diocèse d'Asie.) Mais il s'en faut bien que ces exarques aient la même puissance que les primats. Jamais exarque n'a eu, par lui-même et de plein droit, l'administration d'un diocèse. Jamais son autorité ne s'est étendue à l'or-

dination des évêques et des métropolitains d'une, ou de plusieurs provinces. Jamais il n'a entrepris de les appeler en concile, et de juger sur leurs affaires. On appelait exarques ceux d'entre les évêques que les patriarches choisissaient pour visiter en leur nom une partie de leur diocèse, ou province. Les Grecs appellent encore aujourd'hui de ce nom ceux que leurs patriarches envoient pour visiter les monastères qui leur sont soumis, avec pouvoir de corriger, d'interdire et de déposer ceux qui mériteront ces peines, et d'absoudre les pénitens. Ce n'est qu'une autorité déléguée; et non pas propre et personnelle attachée à un siège. On ne trouvera nulle part que le mot d'exarque signifie une dignité semblable à celle de patriarche. Tout ce qui est donc resté de plus honorable à l'évêque d'Ephèse, c'est le titre d'archevêque qu'on donnait aux évêques des premiers sièges qui avaient sous eux plusieurs provinces, comme aux quatrième et cinquième siècles. Aujourd'hui que le nombre de ces prélats s'est multiplié, les Grecs en font peu de cas, et les mettent même au-dessous des métropolitains.

Mais pour revenir à l'Eglise d'Ephèse, nous avons déjà dit que l'apôtre saint Paul doit en être regardé comme le fondateur. Il lui donna pour premier évêque son fidèle disciple Timothée, qu'il ordonna vers la soixante-cinquième année de Jésus-Christ, à Milet, où il dé-

barqua en revenant d'Achaïe et de Macédoine pour se rendre en Judée. (*Act.* 19.) La tradition nous apprend que l'Évangéliste saint Jean mourut à Ephèse, après avoir fondé la plupart des églises d'Asie. Il y a même des auteurs qui prétendent qu'il y écrivit son Évangile. Le clergé et le peuple choisissaient leur évêque, et tous les évêques d'Asie se trouvaient à son ordination. Bassien, qui était au concile de Chalcedoine, dit qu'il avait été ordonné évêque de cette ville par quarante évêques.

Ephèse n'est plus aujourd'hui qu'un village qui n'est distingué que par les ruines d'une si belle et si ancienne ville, qu'on y voit entassées les unes sur les autres. La principale église, appelée Marie, est tellement détruite, qu'on ne sait pas même la place qu'elle occupait. Celle de saint Jean sert de mosquée aux mahométans. Les chrétiens y sont en petit nombre. Ils y ont une chapelle assez éloignée du lieu où était la ville, mais ils manquent la plupart du temps de ministres qui les instruisent.

#### *Evêques d'Ephèse.*

1. Saint Timothée, disciple de saint Paul.

2. Jean 1<sup>er</sup>, ordonné par saint Jean l'Évangéliste. (*Const. apos.*, liv. 8, c. 46.)

3. Onesime, qui alla voir saint Ignace que l'on conduisait à Rome.

4. Polycrate, siégeait en 196. Il faisait la pâque le 14 de la lune;

nous avons une lettre de lui dans Eusèbe au pape Victor, par laquelle il défend son sentiment.

5. Apollone, grand ennemi des montanistes, dit Eusèbe, succéda à Polycrate.

6. Menophante, arien, souscrivit au premier concile de Nicée, ne voulut pas se trouver en 347, avec les pères du concile de Sardique, mais il se retira avec les Eusébiens à Philippople de Thrace.

7. Evethius, hérétique macédonien, se trouva en 382, au concile général de Constantinople, où il ne voulut reconnaître ni la divinité du Fils, ni la consubstantialité du Saint-Esprit.

8. Antonin, en 400. Il fut accusé de plusieurs crimes, particulièrement de simonie.

9. Héraclide de Chypre, moine de profession, diacre de saint Jean Chrysostôme, placé de la main de ce Saint sur le siège d'Ephèse. Pallade dit qu'il fut déposé par Théophile d'Alexandrie, dans le concile *ad Quercum*, et qu'il y avait déjà quatre ans qu'il était en prison à Nicomédie, lorsqu'il écrivait ceci.

10. N..., nommé par Théophile.

11. Castinus.

12. Memnon, siégeait lorsque le concile d'Ephèse fut tenu contre Nestorius en 431.

13. Basile, succéda à Memnon. (*Act. 11. Concil. Chalced.*)

14. Bassien, dont nous avons dit ci-dessus qu'il avait été ordonné par quarante évêques.

15. Étienne, fut du parti de



Dioscore , au deuxième concile d'Ephèse. Il souscrivit cependant au concile de Chalcédoine.

16. Jean II, auquel l'empereur Léon écrit sur la mort de saint Protère, et sur le refus qu'on faisait à Alexandrie de recevoir le concile de Chalcédoine.

17. Paul, hérétique, vers le commencement du règne de Zenon. Il fut déposé par Acace de Constantinople, du consentement de l'empereur, parce qu'il prétendait avoir juridiction sur les évêques du Pont et de l'Asie. Le tyran Basilisc le rétablit; mais ayant été à son tour chassé de dessus le trône par Zenon, Paul fut encore dépossédé.

18. Étherius, sous l'empereur Anastase.

19. Hypace I<sup>er</sup>, sous l'empereur Justin I<sup>er</sup> qui régna après Anastase en 573, Epiphane siégeant à Constantinople. Il assista au concile de cette ville qui condamna Anthime en 536.

20. André, sous le patriarche Mennas, souscrivit au cinquième concile général.

21. Procope, hérétique, sous l'empereur Justinien I<sup>er</sup>. Il tenait les erreurs des incorruptibles.

22. Abramius, dont il est parlé dans le *Pré spirituel* de Moschus, c. 37.

23. Rufin, en 597, sous saint Grégoire, pape, qui lui recommande un clerc qui ne savait pas lire.

24. Théodore I<sup>er</sup>, au sixième concile général.

25. Étienne II, au concile in *Trullo*.

26. Hypace II, mis en prison par Léon l'Isaurien, et maltraité pour les saintes images.

27. Théodose, hérétique iconoclaste qui présida à un concile de trois cent trente évêques de son sentiment, sous Copronyme, en 754.

28. Jean III, au septième concile général.

29. Théophile, en 824.

30. Marc I<sup>er</sup>, fut envoyé avec le Protospataire en France, vers Louis-le-Débonnaire, par l'empereur Théophile.

31. Basile II, souscrivit au huitième concile général.

32. Grégoire, se trouva au concile de Constantinople, avec les légats du pape Jean, et y souscrivit.

33. Cyriaque, sous l'empereur romain Argyropule.

34. Théodore II, succéda à Cyriaque.

35. Nicéphore, protosynelle du patriarche de Constantinople, dont le jeune Michel Psellus pleure la mort. (*Monod. in cod. Reg.*, 183.)

36. N..., au concile du patriarche Xiphilin, sur la célébration des noces.

37. Michel Ducas, dépouillé de l'Empire par Nicéphore Botaniatè, en 1078.

38. Jean IV, en 1144, assista au concile où le patriarche Côme Attique fut déposé pour les erreurs des Bogomiles.

39. Nicolas, sous l'empereur Manuel Commène, assista au

concile de Luc Chrysoberge au sujet de la foi des Allemands, en 1170.

40. N..., sous l'empereur Isaac l'Ange, assista au concile de Constantinople, où il fut arrêté que les élections seraient nulles, si tous les évêques qui seraient présents dans la ville, n'avaient été appelés.

41. Nicéphore II, siégeait lorsque l'empereur Michel Paléologue fut couronné. Il succéda à Constantinople, au patriarche Arsène.

42. Isaac, confesseur de Michel Paléologue, en 1174.

43. Jean V, schismatique, contraire à l'union.

44. Myron.

45. N..., un des adversaires des Palamites.

46. Matthieu, en 1346.

47. Joseph, élu patriarche de Constantinople après la mort, d'Enthymius, en 1416.

48. Joasaph, succéda à Joseph.

49. Marc, en 1488. Il alla à Ferrare au concile, et il eut à Florence de vives disputes avec Jean de Montenegro, dominicain; enfin l'union étant conclue, il s'enfuit secrètement à Constantinople, où il aigrit les esprits contre ce qui s'était passé. Il mourut avant la prise de Constantinople.

50. Métrophane.

51. N..., On remarque (*Turc-græc.*, liv. 2, pag. 130), que cet évêque d'Ephèse n'assista point à l'ordination du patriarche Raphaël Hiéromonache Ser-

vius, qui fut le huitième après la prise de Constantinople.

52. Daniel.

53. Athanase, en 1575.

54. Soplirone, en 1580.

55. Melece, dont le ministre Claude fait sonner bien haut la lettre aux théologiens d'Hollande, comme favorisant ses sentimens. Cette lettre a été écrite vers l'an 1650.

56. Paisius, chassé du siège de Constantinople, fut fait évêque d'Ephèse.

57. Cyrille, siégeait en 1721. (*Oriens christ.*, t. 1, p. 672.)

*Ephèse a eu aussi quelques évêques latins qui sont :*

1. Corrade, de l'Ordre des Frères-Mineurs, ordonné par le patriarche latin de Constantinople, nommé Pierre II. Jean XXII, lui confirma cette dignité en 1318.

2. Dominique, auquel succéda....

3. Frédéric, de l'Ordre des Frères - Mineurs, nommé par Jean XXIII, en 1411. (*Ibid.*, tom. 3, pag. 957.)

### *Conciles d'Ephèse.*

Le premier se tint l'an 445, contre l'hérétique Noët (Baluze, *Hard.* tom. 1.)

Le deuxième, l'an 402, contre Antonin, évêque d'Ephèse (*Baluze.*)

Le troisième, qui est œcuménique, fut tenu l'an 431, sous le pape saint Célestin I, et l'empereur Théodose II, contre Nestorius qui soutenait que la

Vierge Marie n'était pas mère de Dieu. Saint Cyrille, à la tête de plus de deux cents évêques, en fit l'ouverture le 22 juin dans l'église consacrée à Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge. Ils firent citer Nestorius qui ne voulut pas comparaître, et s'opposa à la sentence de déposition que l'on prononça contre lui. Il obtint même de Théodose, que tout ce qu'on avait fait contre lui serait regardé comme nul, et que l'on procéderait à un nouveau jugement. Jean d'Antioche et les évêques qui soutenaient Nestorius, autorisés par le comte Candidien que l'Empereur avait envoyé pour maintenir l'ordre dans le concile, s'étant assemblés de leur côté, déposèrent saint Cyrille et Memnon, évêque d'Éphèse. Philippe et Arcadius, légats du Saint-Siège, arrivèrent à Éphèse; et, s'étant joints à saint Cyrille et à son synode, on tint une seconde séance, dans laquelle on lut la lettre de saint Célestin au concile. Dans la troisième séance, on relut les actes de la première, qui furent approuvés par les légats. Dans la quatrième, on releva Cyrille et Memnon de la déposition ordonnée par les évêques d'Orient. Dans la cinquième, Jean d'Antioche fut excommunié avec trente-trois évêques. Dans la sixième, on approuva la formule du concile de Nicée; on condamna celle qui avait été faite par un prêtre, ami de Nestorius; et l'on confirma tout ce qui avait été fait jusqu'alors.

Dans la septième, on régla le différend qui était entre les évêques de Chypre et le patriarche d'Antioche, et l'on y dressa six canons qui ne contiennent rien de particulier touchant la discipline. (*Reg. 5. Lab. 3. Hard. 1. Hermant, tom. 1, pag. 451.*)

Le quatrième, entre l'an 434 et 446, touchant Bessian, prêtre d'Éphèse qui avait été ordonné évêque d'une ville de la province malgré lui, et à qui on en substitua un autre. (*Mansi, tom. 1, pag. 318.*)

Le cinquième, l'an 449, faux concile justement appelé *brigandage*. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, y présida. Les erreurs d'Eutyches y furent approuvées; les légats du pape saint Léon y furent récusés; et Flavien, patriarche de Constantinople, y fut battu si cruellement, qu'il mourut de ses blessures trois jours après (*Reg. 7. Lab. 3. Hard. 1.*)

EPHI, mesure creuse des Hébreux qui contenait vingt-neuf pintes, chopine, demi-setier, un poisson, et un peu plus. Le *bath* est le même que l'*éphi*, ou *epha*.

EPHOD, ornement des prêtres hébreux qui consistait dans une espèce de ceinture qui, prenant derrière le cou, et par dessus les deux épaules, venait descendre par devant, se croisait sur la poitrine, et servait ensuite à ceindre la tunique, en faisant le tour du corps; après quoi ses extrémités tombaient par devant jusqu'à terre. Il y avait deux sortes d'éphod, l'un de simple lin

pour les prêtres, et l'autre de broderie pour le grand-prêtre. Celui-ci était un tissu d'or, d'hyacinthe, de pourpre, de cramoisi, de coton retors. Il y avait à l'endroit de l'éphod qui venait sur les deux épaules du grand-prêtre, deux grosses pierres précieuses qui étaient chargées du nom des douze tribus d'Israël, six noms sur chaque pierre. A l'endroit où l'éphod se croisait sur la poitrine du grand-prêtre, il y avait un ornement carré, nommé le *rational*, dans lequel étaient enchâssées douze pierres précieuses où l'on avait gravé les noms des douze tribus d'Israël, un sur chacune des pierres. L'éphod se met souvent pour le *rational*, et pour l'*urim* et *thummim* qui y étaient attachés, parce que tout cela tenait à l'éphod, et ne faisait qu'un avec lui; d'où vient que David voulant consulter le Seigneur par l'oracle de l'*urim* et *thummim*, dit au grand-prêtre : *Applica ephod*, revêtez-vous de l'éphod. Dans ces rencontres Dieu rendait des oracles, et découvrait l'avenir par la bouche des grands-prêtres, auxquels seuls appartenait le droit de porter l'éphod avec le *rational*, et de consulter le Seigneur sur les événemens importants qui concernaient le bien public de la nation, suivant les plus habiles interprètes, quoique Spencer, de *urim* et *thummim*, et Cuneus, de *repert. Hebræor.* lib. 1, cap. 14, aient prétendu que les rois des Juifs avaient droit de porter l'éphod,

et de consulter le Seigneur par l'*urim* et *thummim*. Ils se fondent sur ces paroles de David au grand-prêtre Abiathar : *Appliquez-moi l'éphod*. Mais ces paroles et les autres semblables, ne signifient autre chose, sinon : *Approchez pour moi l'éphod, ou revêtez-vous de l'éphod, et consultez pour moi le Seigneur.* (Voyez THUMMIM et URIM.)

L'éphod des simples prêtres, qui n'était que de lin, avait la même étendue que celui du grand-prêtre, mais il était moins précieux et moins orné. Quoique cet ornement fût propre aux prêtres, on ne laissait pas de le donner quelquefois à des laïcs. David le portait dans la cérémonie du transport de l'Arche de la maison d'Obédédon à Jérusalem. Samuel, quoiqu'il ne fût que Lévitte et enfant, portait l'éphod dans le tabernacle. (*Exod.* 28, 6, 7 et suiv. 2. *Reg.* 6, 14.)

EPHPHETAH, terme syriaque qui dérive de l'hébreu, *patah, ouvrir, ouvrez-vous*. Le Sauveur prononça ce terme lorsqu'il guérit un sourd et muet, en lui mettant ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue. (*Marci*, 7, 33, 34.)

EPHRA, ville d'Ephraïm, patrie de Gédéon. On n'en sait pas la vraie situation. (*Judic.* 6, 11.)

EPHRÆM, le même qu'Ephraïm.

EPHRÆM, la ville d'Ephrem. La même qu'Ephraïm.

EPHRAIM (hébr., *qui porte du fruit, ou qui croît*), second

fils du patriarche Joseph; et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Égypte vers l'an du monde 2203, ou 2204. Ephraïm fut mené par son père Joseph, avec Manassé son frère, à Jacob au lit de la mort. Jacob ayant fait approcher les deux frères Ephraïm et Manassé, mit sa main droite sur Ephraïm qui était le cadet, et sa gauche sur Manassé qui était l'aîné, en disant qu'Ephraïm serait plus grand et plus nombreux que Manassé. La postérité d'Ephraïm se multiplia tellement en Égypte, qu'au sortir de ce pays, ils étaient au nombre de quarante mille cinq cents hommes au-dessus de vingt ans, et capables de porter les armes. Josué, qui était de cette tribu, leur donna leur partage dans la terre promise entre la Méditerranée au couchant, et le Jourdain à l'orient. L'Arche d'alliance et le tabernacle demeurèrent assez long-temps dans cette tribu à Silo; et depuis la séparation des dix tribus, le siège du royaume d'Israël fut toujours dans la tribu d'Ephraïm. Ephraïm même est mis assez souvent pour tout le royaume des dix tribus. On dit aussi Ephræm au lieu d'Ephraïm; et le canton de cette tribu est nommé Ephrata dans le psème 131, 6. *Ecce audivimus eam in Ephrata* : Nous avons appris que l'arche a été à Silo, dans le partage d'Ephraïm. Enfin quelquefois *Ephratæus* signifie un homme d'Ephraïm; mais le nom d'E-

phrata se prend aussi pour Bethléem, et Ephratæus pour un homme de Bethléem. La tribu d'Ephraïm fut menée en captivité au-delà de l'Euphrate, avec les autres tribus d'Israël, par Salmanasar, roi d'Assyrie, l'an du monde 3283, avant Jésus-Christ 717, avant l'ère vulgaire, 721. Joseph, (antiquit. lib. 11; c. 5) assure que les dix tribus ne revinrent jamais de leur exil. Saint Jérôme assure la même chose sur le prophète Osée (chap. 1, 6); ce qui est suivi par la plupart des commentateurs. Quelques-uns même prétendent qu'elles subsistent encore très-nombreuses dans la Tartarie, dans la Chine, ou dans les Indes. Mais il paraît plus probable qu'elles revinrent dans la Palestine à diverses reprises; depuis la permission que Cyrus accorda aux captifs faits par Nabuchodonosor, de retourner dans leur pays. Les livres d'Esdras, des Paralipomènes et des Machabées en fournissent des preuves. On lit au chap. 9 du premier livre des Paralipomènes, le dénombrement de ceux d'Ephraïm et de Manassé qui s'établirent à Jérusalem avec ceux de Juda et ceux de Benjamin. Esdras (liv. 1, ch. 2), dans le dénombrement de ceux qui revinrent avec Zorobabel, en met qui revinrent d'Élam, de Megbis, de Thelméla, de Thelharsa, d'Aden et d'Émer, tous lieux qui n'étaient pas de ceux où les tribus de Juda et de Benjamin avaient été conduites,

mais où l'on reléguait ceux des dix tribus, comme on le peut voir en confrontant Esdras avec le quatrième livre des Rois, 17, 6. Sous les Machabées, tout le pays était plein de juifs et d'Israélites.

**ÉPHRAÏM**, ou **ÉPHRAM**, ville dans la tribu d'Ephraïm, vers le Jourdain.

**ÉPHRAÏM**, ville de Benjamin, à huit milles de Jérusalem, selon Eusèbe. Elle était aux environs de Béthel.

**EPHRAÏM**. Forêt d'Ephraïm, au-delà du Jourdain, près de laquelle Absalon livra la bataille aux troupes de son père. (2. Reg. 18, 6.)

**ÉPHRATA**, ou **ÉPHRAT** (hébr., *abondance*), seconde femme de Caleb qui fut mère de Hur. (1. Par., 2, 19.)

**ÉPHRATA**, autrement Bethléem. On dit *Ephrataeus*, pour dire un homme natif de Bethléem. (Voyez BETHLÉEM.)

**ÉPHRÉE**, roi d'Égypte qui vivait du temps de Sédécias, roi de Juda, et du grand Nabuchodonosor, roi de Chaldée. Les Hébreux l'appellent *Hophra*, et Hérodote *Apriés*, liv. 2, c. 161. Il ajoute qu'il était fils de Psammis, et petit-fils de Néchos, ou Néchao, roi d'Égypte. Jérémie prédit qu'Éphrée serait livré entre les mains de ses ennemis, comme Sédécias l'avait été entre les mains de Nabuchodonosor. *Jérém.* 44, 30. *Ézéchiél*, 29, 3, 5, parle à Éphrée en ces termes; voici ce que dit le Seigneur : « Je viens à vous, Pharaon, roi d'Égypte, grand dragon qui

» vous couchez au milieu de vos fleuves, et dites : Le fleuve est à moi, et c'est moi-même qui me suis créé. Je mettrai un frein à vos mâchoires.... Je vous donnerai en proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, etc. » Ces prédictions furent exécutées. Éphrée périt parla main de ses propres sujets qui l'étranglèrent après qu'ils eurent déclaré Roi en sa place un des officiers nommé Amasis.

**ÉPHREM** (saint), diacre d'Édesse, et père de l'Église, vint au monde vers le commencement du quatrième siècle, dans le territoire de la ville de Nisibe, qui était dans cette partie de la Mésopotamie que l'on comprenait souvent sous le nom de Syrie de delà l'Euphrate. Ses parens qui vivaient de leur trafic, ou du travail de leurs mains dans la ville de Nisibe, comptaient parmi leurs ancêtres beaucoup de martyrs illustres, et ils avaient confessé eux-mêmes le nom de Jésus-Christ durant la persécution. Ils donnèrent à leur fils le nom d'Éphrem, ou d'Ephraïm, qui veut dire croissant et abondant en fruits, pour conserver la mémoire de la vision mystérieuse qu'ils avaient eue peu de temps après sa naissance, d'une vigne chargée de raisins qui, sortant de la langue de cet enfant prédestiné, parut croître et s'étendre de telle sorte, qu'elle remplit bientôt toute la terre, et fournit de son fruit à tous les oiseaux qui en venaient manger, sans qu'elle diminuât. Ils l'of-

friront à Dieu, le formèrent pour lui, et le firent baptiser à l'âge de dix-huit ans. Dieu permit, pour le purifier, qu'il fût mis en prison pour un vol de brebis dont il était innocent. Pendant soixante-dix jours qu'il fut prisonnier, il eut diverses visions qui lui firent connaître les soins de la Providence, sur laquelle il avait eu quelques doutes dans sa jeunesse, et l'extrême pureté que Dieu exige de ceux qui sont à lui. Le désir de se purifier en effet pour parvenir au point de perfection qui l'attendait, le fit passer de la prison à la solitude où il se livra tout entier aux jeûnes, aux veilles, à tous les genres de pénitence. Il avait une pureté inviolable de corps, et de cœur, une rare modestie, une douceur admirable, une profonde humilité, un discernement exquis pour connaître ce qu'il y avait de plus parfait tant pour lui que pour les autres, une componction continue qui le faisait pleurer sans cesse par le vif sentiment de ses misères. Il contrefit l'insensé pour éviter l'épiscopat, et changea souvent de demeure pour instruire les peuples de la campagne jusqu'à ce que s'étant retiré à Édesse, on l'obligea de recevoir le diaconat dans cette église. Il s'acquitta de son ministère, et surtout de la prédication, avec un succès qui faisait qu'on venait à lui de toute part, comme à l'interprète de Dieu, au ministre particulier de sa parole, au maître commun

de la religion. Vers l'an 373, il alla à Césarée visiter saint Basile, dont il avait connu la sainteté d'une façon miraculeuse; et quelques uns prétendent, mais sans fondement, que ce saint prélat l'ordonna prêtre, puisque saint Jérôme, Théodoret, Sozomène et Gennade ne le qualifient jamais que de diacre. De retour à Édesse, il fut contraint d'en sortir encore une fois pour assister corporellement et spirituellement tous les malheureux de la province, pendant la famine qui arriva l'an 380, et la maladie contagieuse qui en fut la suite. Il mourut un mois après vers l'an 381, après avoir donné sa bénédiction à toute la ville d'Édesse. L'Église commença, incontinent après sa mort, à honorer sa mémoire, surtout en Orient. Les Grecs en firent la fête le 28 de janvier, et les Latins le premier de février.

Saint Éphrem composa en syriaque plusieurs ouvrages divisés en trois tomes, dont voici le catalogue et le sujet, selon l'édition de Vossius, de l'an 1675, à Cologne, qui renferme deux cent dix-neuf opuscules, dont on ne peut douter que la plupart ne soient de saint Éphrem. Le premier discours du premier tome est intitulé du Sacerdoce dont saint Éphrem relève la dignité en ce qu'il égale les hommes aux Anges, et les fait entrer dans la familiarité de Dieu. Le second est une réponse à un de ses religieux qui lui avait demandé qui étaient ceux

qui pouvaient se servir de la liberté que donne l'apôtre saint Paul de se marier plutôt que de brûler. Il répond que ce sont ceux qui vivent dans le monde sans être liés, et non pas les religieux. Le troisième est sur la mollesse du grand-prêtre Héli qui ne châtia pas ses enfans. Le quatrième est une exhortation à la célébration des fêtes et des saints mystères. Le cinquième est de la charité envers le prochain. Le sixième, de l'utilité du chant des psaumes. Le septième, des louanges et de la nécessité de la prière. Le huitième, de l'amour des pauvres et de l'aumône. Le neuvième, du jeûne. Le dixième explique ce passage de l'Évangile : « Il ya ura » deux personnes dans le champ, » et il y en aura une de prise, et » l'autre laissée. » L'onzième est sur les misères de cette vie. Le douzième, sur l'inégalité de la béatitude. Le treizième est encore de la béatitude. Le quatorzième, du mépris des biens et des plaisirs du monde. Le quinzième, contre les pénitens qui retombent toujours dans les mêmes péchés. Ces discours sont suivis d'un traité divisé en plusieurs chapitres, touchant les vertus et les vices, qui renferment aussi quatre-vingt-onze maximes de piété, et quatre-vingt-seize conseils touchant la vie spirituelle. Le seizième discours est contre ceux qui quittent la vie monastique. Le dix-septième est du renoncement parfait et de la paix d'esprit qu'il

faut avoir dans la solitude. Le dix-huitième, du gémissment de l'ame qui est tentée, et des pleurs de la pénitence. Le dix-neuvième, de la crainte de la mort. Le vingtième est un aveu humiliant de ses fautes. Le vingt-unième est une exhortation à la vigilance chrétienne. Le vingt-deuxième, une exhortation à la pratique des bonnes œuvres. Le vingt-troisième est de la grace de Jésus-Christ. Le vingt-quatrième, de la foi, ou de la confiance en la Providence de Dieu. Le vingt-cinquième est contre ceux qui disent que les tremblemens de terre sont causés par les secousses de la terre, et non par la Providence. Le vingt-sixième est contre les superstitions des païens. Le vingt-septième, contre l'orgueil. Le vingt-huitième, contre les moines vicieux. Le vingt-neuvième, contre la médisance. Le trentième est des sujets que les chrétiens ont de pleurer. Le trente-unième, contre les jeux et les spectacles. Le trente-deuxième, contre les impudiques. Le trente-troisième, de la charité avec laquelle on doit reprendre les frères qui sont tombés dans quelque péché. Le trente-quatrième est contre la curiosité, et de la fuite des occasions du péché. Le trente-cinquième, contre les méchantes femmes. Le trente-sixième, des moyens d'éviter le péché de la chair. Le trente-septième, des louanges de la charité; et le trente-huitième, de la conservation de cette vertu. Le trente-



neuvième est une description de l'état malheureux où l'homme est réduit par la concupiscence. Les quatre discours suivans sont de la componction. Les quarante-quatre et quarante-cinquième, de la pénitence. Le quarante-sixième de la pénitence et de la conversion. Le quarante-septième, de la pénitence et de la patience. Le quarante-huitième, de la patience. Le quarante-neuvième, de la constance et de la componction. Le cinquantième, de la persévérance et de la vigilance. Ces discours sont suivis de plusieurs sentences appelées *Béatitudes de saint Éphrem*, dans lesquelles il recommande surtout à ses frères la vigilance chrétienne. L'on trouve après ces béatitudes, des demandes et des réponses sur plusieurs sujets, comme sur le renoncement promis dans le Baptême. Ceci est suivi d'un traité du souvenir de la mort. Le second discours de la mort est attribué à saint Basile. Les traités suivans sont sur la résurrection, sur le jugement dernier, sur l'Antechrist, sur l'apparition de la croix dans le temps du second avènement de Jésus-Christ.

Le second tome contient la vie de saint Éphrem, des sentences choisies tirées de ses ouvrages, un discours sur sa conversion, un cantique spirituel touchant la louange de la doctrine et de la sagesse, une épître à un moine touchant la patience, quatre exhortations à un jeune moine touchant la vie monas-

tique, six chapitres des vertus nécessaires à un religieux, douze chapitres sur ces paroles, *faites attention sur vous-même*; cinquante exhortations à de jeunes moines; cent maximes, apophthegmes, ou exemples des moyens d'acquérir et de conserver les vertus du cloître, un discours contre les moines avarés; un autre de la perfection que doit avoir un moine; un traité des armes spirituelles; un du combat spirituel; une exhortation instructive sur la vie ascétique; une à la pénitence; dix-neuf avertissemens de l'abbé Ammon; des apophthegmes des anciens Pères.

Le troisième tome est divisé en trois parties. La première contient un traité composé à l'imitation du livre des Proverbes, qui est un tissu de sentences pour la vie spirituelle; un traité de la vie religieuse, et un de la pénitence; un discours de la componction du cœur; un autre; dans lequel saint Éphrem s'accuse de ses fautes; un de la résurrection, du jugement, des peines des impies. La seconde partie contient des panégyriques des hommes justes et des Saints, tels que Noé, Abraham, Isaac, etc. La troisième partie renferme quelques traités de piété avec le testament du Saint, qui est proprement une exhortation de ce Père mourant à ses religieux. Il avait aussi composé des commentaires sur toute la Bible, et des traités de controverse contre plusieurs hérétiques que nous n'avons plus. Les ou-

vrages du Saint sont remplis de traits d'éloquence, de pensées fortes et sublimes, de vivacité, de feu, de figures, de sentimens de pénitence et de compoaction, de gémissemens, de larmes, d'expressions plaintives. Théodoret le qualifie admirable et excellent écrivain, la lyre du Saint-Esprit, et le canal qui arrosait tous les Syriens des eaux de la grace. C'est à ces traits que les anciens ont marqué les ouvrages de saint Éphrem, et que nous les reconnaissons encore aujourd'hui, quoiqu'ils ne conservent pas dans les traductions grecques et latines toutes les beautés de leur langue originale, qui était la syriaque. Quelques calvinistes, tels que Rivet et Aubertin, ont donc prétendu mal à propos qu'Ambroise Camaldule et Gérard Vossius avaient forgé les ouvrages de saint Éphrem, puisque, sans parler des bibliothèques d'Italie qui sont suspectes aux protestans, on en trouve les manuscrits grecs dans les meilleures bibliothèques de Paris, telles que celle du Roi, celle de M. Colbert, et autrefois dans celle des Pères de l'Oratoire. En vain les protestans objectent que saint Éphrem, qui ne savait pas le grec, cite néanmoins les écrits de saint Irénée, et la vie de saint Antoine, écrite en grec par saint Athanase. Il est aisé de répondre qu'apparemment ces écrits étaient déjà traduits en syriaque, comme ceux de saint Éphrem l'étaient en grec dès le temps de saint Jérôme. Ambroise Camaldule tra-

duisit quelques œuvres de saint Éphrem en latin, qui furent imprimées à Bresse en 1490, à Strasbourg en 1509, à Cologne en 1547. Depuis, Gérard Vossius, ou Volkens de Borchloon, en Allemagne, traduisit toutes les œuvres de ce Père, et les fit imprimer en trois tomes. Le premier, dédié à Sixte v, parut à Rome en 1589. Le second, dédié à Clément viii en 1593, et le dernier en 1597, in-fol. Ces trois tomes ont été imprimés en un seul volume à Cologne l'an 1603, 1619 et 1675, et à Anvers en 1619. Échellensis a fait imprimer à Rome en 1645 un cantique de la Vierge et des Mages, attribué à saint Éphrem, et traduit du syriaque. M. Cotelier a donné le grec du panégyrique de saint Basile, fait par saint Éphrem, dans son dernier volume des monumens de l'Église grecque, imprimé à Paris l'an 1686. Mais la meilleure édition des œuvres de saint Éphrem est celle que le savant cardinal Quirini a donnée à Rome en six volumes in-fol., depuis 1732 jusqu'en 1746, et qui est dédiée au pape Clément xii. On peut consulter sur cette belle édition le Journal des Savans et les mémoires de Trévoux qui en parlent avec beaucoup d'exactitude, savoir, le Journ. des Sav., avril 1739, septembre et octobre 1744, janvier 1745, et août 1746. Les mémoires de Trévoux, dans les mois d'août 1740, article 73; novembre 1734, à l'article des nouvelles littéraires; mars, 1742, article 17; et

octobre 1745, article 86. On a quelques traductions françaises de plusieurs ouvrages de saint Éphrem, entre autres, 1° Opuscules divins d'exercices spirituels de saint Éphrem, traduits en français par François Feuardent, troisième édition, augmentée de la vie de saint Éphrem, à Paris 1602, in-8°. 2° Quatre discours de la Compoction, avec un abrégé de la vie de saint Éphrem, servant de préface, par M. Bocquillon, de l'Académie de Soissons, à Paris 1699, in-12. 3° OEuvres de piété de saint Éphrem, etc., traduites en français sur la nouvelle édition de Rome, par M. Ignace de La Merre, prêtre de Marseille, ci-devant de la congrégation de l'Oratoire, à Paris 1744, 2 vol. in-12. En lisant les ouvrages de saint Éphrem, on entrera sans peine dans le jugement qu'en portaient quelques Églises, tant de l'Orient que de l'Occident, qui les faisaient lire après l'Écriture aux fidèles assemblés, et l'on ne sera point surpris de ce que S. Grégoire de Nysse les regardait comme très-utiles, et contenant une doctrine orthodoxe, dans laquelle S. Éphrem a fourni des armes non-seulement contre les hérésies de son temps et celles qui l'ont précédé, mais encore contre celles qui devaient s'élever dans la suite. (Saint Jérôme, *au cat.* c. 115. S. Basile, *hom.* 2, *in exham.* Saint Grégoire de Nysse, *orat. de ejus vita.* Photius, c. 196. Baronius, *A. C.* 338, n. 26. Dupin, *Bibl. eccl.*,

quatrième siècle. M. Simon, *critiq. de Dupin*, tom. 1, p. 96. Baillet, tom. 1 février. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclésiast.*, t. 8, p. 1 et suiv.)

ÉPHREM, patriarche d'Antioche, succéda à Euphrase l'an 527. Il composa plusieurs traités pour la doctrine de l'Église et du concile de Chalcédoine. Photius en avait vu trois volumes, dont il fait de longs extraits. (*Cod.* 227 et 228.)

ÉPHRON, fils de Séor, vendit à Abraham la caverne Double, ou la caverne de *Macphela*, pour y enterrer Sara. (*Genèse*, 23, v. 8 et suiv.)

ÉPHRON, ville de Benjamin. (2 *Paral.*, 13, 19.)

ÉPHRON, ville située au-delà du Jourdain, que Judas Machabée prit et saccagea au retour de son expédition contre Timothée, général des Syriens. (1 *Machab.*, v. 46.; 2 *Machab.* 12, 27.)

ÉPI, Ordre de l'Épi, *equestris ordo Spicæ*. François 1<sup>er</sup>, duc de Bretagne, institua cet Ordre vers l'an 1447, pour montrer sa dévotion envers le Saint-Sacrement que nous recevons sous les espèces du pain, représenté par l'épi. C'est au moins le motif de l'institution de cet Ordre, selon quelques uns; car les sentimens sont partagés, et on n'en sait rien que par conjectures. Cet Ordre avait la même devise que celui de l'Hermine, savoir, *A ma vie, potius mori*. Il paraît que le père Lobineau se trompe, en disant que l'Ordre de l'Épi

est le même que celui de l'Hermine, auquel on ajouta un second collier composé d'épis de blé, pour être donné aux gentils-hommes moins distingués, puisque le duc François II portait toujours le collier de l'Ordre de l'Épi, au lieu de celui de l'Hermine. (Hélyot, *Hist. des Ord. monast.* tom. 4, pag. 460.)

**ÉPICURIENS**, philosophes païens, ainsi nommés du chef de leur secte, Épicure. Il y avait de deux sortes d'*Épicuriens*, les *rigides*, et les *relâchés*. Les *Épicuriens rigides* mettaient la félicité dans le plaisir honnête de l'esprit, causé par la pratique de la vertu. Les *Épicuriens relâchés* la plaçaient dans les plaisirs du corps. Saint Paul étant venu à Athènes, eut des conférences avec les philosophes épicuriens. (*Act.* 17, 18.)

**ÉPIKIE**, *epikeia*. L'épikie est une interprétation de la loi qui en modère la sévérité, et qui la corrige en quelque sorte. C'est un juste tempérament de la loi qui en adoucit la rigueur, en considération de quelques circonstances particulières du fait. Ainsi l'épikie, qu'on nomme aussi équité, est un juste retour au droit naturel, en retranchant les fausses et rigoureuses conséquences qu'on veut tirer de la disposition de quelque loi, par une trop littérale explication des termes dans lesquels elle est conçue, ou par de vaines subtilités qui sont évidemment contraires à la justice, et même à l'intention du législateur. Cette

équité qui doit être la règle de la justice, doit être préférée à la disposition de la loi même, lorsque la question qui se présente à juger n'est pas expressément décidée par la loi, ou que le sens et les paroles de la loi peuvent, à cause de quelque ambigüité, recevoir quelque interprétation. Le juge peut donc alors pencher du côté le plus équitable, et le plus approchant du droit de nature, qui est appelé *summa ratio*, in *leg.* 43, *ff. de religiosis et sump. funer.* Autrement il pourrait pour s'être attaché trop scrupuleusement à la rigueur de la loi, devenir injuste. *Summam jus summa est quandoque injuria; unde mitigatio juris, quam Cicero, in orat. pro Cluentio, legum laxamentum vocat, stricto juri est anteposenda; maxime si lex scripta clara et aperta non sit.* Mais quand la loi est claire et certaine, qu'elle ne reçoit, ni par rapport à sa décision, ni par rapport aux termes dans lesquels elle est conçue, aucune interprétation, le juge est dans l'obligation de la suivre ponctuellement. (Charondas, en ses *Pandectes*, liv. 1, c. 5. De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot *Équité*. Voy. *Loi*.)

**ÉPILEPTIQUE**, qui est sujet à l'épilepsie, *epilepticus*, *morte sanctico, comitali captus*. Voy. *IRRÉGULARITÉ*.)

**ÉPIMAQUE**, martyr d'Alexandrie, et compagnon des saints Alexandre, Macar, Ammonaire, etc., fut jeté et consumé

dans la chaux vive, après plusieurs autres tourmens, dans la ville d'Alexandrie, sous l'empereur Dèce, l'an 250. (Eusèbe, *Hist. Eccl.* liv. 6, c. 41. Tillemont, *Mém. Eccl.*, t. 4, dans la *Vie de saint Denis d'Alexandrie*. Baillet, t. 3, 12 décembre. Voyez GORDIEN.)

**ÉPINES.** Les évangélistes qui nous assurent que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut couronné d'épines dans sa Passion, ne nous disent point ni de quelle sorte d'épines cette couronne était composée, ni si le Sauveur porta cette couronne à la croix, ou si les Juifs la lui ôtèrent en lui ôtant le manteau de pourpre, et le roseau qu'ils lui avaient mis en main. L'opinion générale est qu'on laissa cette couronne à Jésus-Christ sur la croix; et pour ce qui est de l'espèce d'épines dont elle était formée, les uns croient que c'était de l'épine ordinaire, *rubus*; les autres du noir-prun, ou bouc-épine, *rhamnus*; d'autres de l'*acacia*, parce que cet arbre est nommé *épine*, en grec *acanthé*, sans addition; d'autres de la blanche épine, ou *aubépine*; d'autres du jonc marin. L'histoire ancienne ne nous a rien appris non plus de la manière dont la sainte couronne s'est conservée et est venue jusqu'à nous. L'opinion commune de la France depuis le treizième siècle, a été que la couronne d'épines se gardait à Constantinople du temps des empereurs français qui régnèrent après la prise de la ville, en 1204,

et que l'empereur Baudouin II, l'ayant offerte à saint Louis, ce saint Roi la retira des mains des Vénitiens, auxquels ceux de Constantinople l'avaient engagée, pour des sommes qu'ils en avaient empruntées. La couronne fut apportée en France l'an 1239, et placée dans la chapelle de saint Nicolas, d'où elle fut transportée deux ans après dans la Sainte-Chapelle, qu'il fit bâtir incontinent sur les ruines mêmes de celle-ci. Cette couronne n'est pas entière dans son cercle, et n'a plus aucune épine, parce qu'elles ont été distribuées en différens endroits de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne, etc. Celle que l'on montre à Rome, à Boulogne et en d'autres endroits de l'Italie, ne viennent pas de la même source, et ne sont pas de la même matière. On ne croit pas non plus les tenir toutes de la sainte couronne que l'on honore à Vercell. L'église de la Sainte-Chapelle fut dédiée sous le titre de la *sainte couronne d'épines*, l'an 1248, et l'on renouvelait la fête de cette dédicace tous les ans au 25, ou 26 d'avril. Pour la fête de la susception de cette sainte couronne, c'est-à-dire, de la translation qui se fit de Venise à Paris sous saint Louis, elle se célèbre encore aujourd'hui l'onzième jour d'août. (Thomas Bartholin, *Dissert. sur la Couronne d'Épines*. Baillet, *Vies des Saints*, t. 4, p. 247, *Instrumens de la Passion de Jésus-Christ*. D. Calmet, *Dictionn. de la Bible*, au mot **ÉPINES**.)

ÉPINICHUM, chant de victoire. (2. Mac., 8, 35.)

ÉPIPHANE, fils de Carpostrate, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à expliquer l'origine du mal, et à justifier la morale de son père qui ne voyait point d'action corporelle bonne ou mauvaise, et qui croyait que c'était le tempérament, ou l'éducation, qui décidait les mœurs. Épiphanes n'apercevait rien dans l'univers qui fût contraire à la bonté de Dieu, qu'il confondait avec sa justice. Ce sont, disait-il, l'ignorance et la passion qui, en rompant l'égalité et la communauté que l'auteur de la nature a établies entre toutes les créatures, ont introduit le mal dans le monde. Les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême, elles sont l'ouvrage des hommes. Les hommes, en formant des lois, étaient donc sortis de l'ordre; et pour y rentrer, il fallait abolir ces lois, et rétablir l'état d'égalité dans lequel le monde avait été formé. De là Épiphanes concluait que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre; selon lui, les désirs que nous recevons de la nature étaient nos droits, et des titres contre lesquels rien ne pouvait prescrire. Il prétendait justifier ces principes par les passages de saint Paul qui disent qu'avant la loi on ne connaissait point de

péché, et qu'il n'y aurait point de péché s'il n'y avait point de loi. Avec ces faux principes, Épiphanes justifiait toute la morale des Carpocratens, et combattait toute celle de l'Évangile. Il mourut âgé seulement de dix-sept ans, et fut révérencé comme un Dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie; il eut des autels, et l'on érigea une académie en son nom. Tous les premiers jours du mois, les Céphaloniens s'assemblaient dans son temple, pour célébrer la fête de son apotheose; ils lui offraient des sacrifices, ils faisaient des festins, et chantaient des hymnes à son honneur. (Théodoret, *hæretic. fabul.*, lib. 2, cap. 5. Épiphanes, *hæret.*, 32. Iren., lib. 2, cap. 11. Clément Alex., *strom.*, lib. 3, pag. 438. Grab., *Spicileg. PP.*)

ÉPIPHANE (saint), évêque de Salamine, ou Constance en Chypre, père et docteur de l'Église, naquit vers l'an 320, ou même, selon d'autres, vers l'an 310, à Besanduc, ou Besandone, bourgade de la Palestine, dans le territoire d'Eleuthérople. Il étudia diverses langues dans sa jeunesse, et en apprit quatre parfaitement, l'hébreu, l'égyptien, le syriaque et le grec. Il embrassa la vie monastique, et il y fut instruit par d'excellens maîtres, tant en Palestine qu'en Égypte. Il fréquenta principalement saint Hilarion. Il fonda auprès du lieu de sa naissance un monastère, qu'on nomma le vieil Ad, et il en prit lui-même la con-

daite Il fit quelques voyages vers l'an 355, et, s'étant rendu célèbre par ses vertus, il fut élu évêque de Salamine vers l'an 367. Il conserva dans l'épiscopat toutes les vertus qu'il avait pratiquées dans les monastères où il s'était toujours proposé ce qu'il y avait de plus parfait, et s'appliqua particulièrement à préserver l'île de Chypre de l'hérésie arienne, que l'empereur Valens protégeait. Il s'opposa aussi aux erreurs d'Apollinaire, et combattit fortement Vital, disciple de cet hérésiarque, dans un voyage qu'il fit à Antioche. Il réfuta les anti-dico-marianistes, c'est-à-dire, adversaires de Marie, et les Collyridiens qui, par un excès opposé, la regardaient comme une espèce de divinité. Il tint le parti de Paulin contre Méléce, et vint à Rome sous le pontificat de Damase, pour cet effet. Il ordonna prêtre Paulinien, frère de saint Jérôme, ce qui irrita fort Jean, évêque de Jérusalem qui se plaignit de cette ordination, disant que saint Épiphane n'avait point dû conférer les ordres dans la Palestine qui n'était point de sa province. Saint Épiphane accusa de son côté cet évêque de soutenir les erreurs d'Origène, et les condamna dans un concile de l'île de Chypre l'an 401. Il alla ensuite à Constantinople pour faire recevoir le décret de ce concile, et ne voulut point communiquer avec saint Jean Chrysostôme, parce que Théophile, patriarche d'Alexandrie,

l'avait indisposé contre lui. Il mourut en revenant de ce voyage et avant d'être arrivé à Salamine, âgé de (plus de quatre-vingts ans, au mois d'avril, ou de mai de l'an 403. On montre à Prague en Bohême quelques reliques sous son nom. On dit aussi que son corps fut apporté de Chypre à Bénévent en Italie; mais ces deux prétentions ne sont appuyées d'aucune preuve solide. On fait sa fête le 12 de mai chez les Grecs et chez les Latins. Sa vie qui porte le nom d'un de ses disciples, est une pièce sans autorité, remplie de fables et d'anachronismes.

Les ouvrages de saint Épiphane, sont le livre contre les hérésies, intitulé : *Anchorat*, *anchoratus*, sive de fide sermo, ainsi appelé parce qu'il est comme un ancre auquel on peut s'attacher. Il y explique la foi de l'Eglise et réfute les païens, les manichéens, les sabelliens, les ariens. Un autre ouvrage contre les hérétiques, intitulé, *Panarium*, ou *kibotium*, l'apothicaire, ou l'armoire aux remèdes. Il est divisé en trois parties qui contiennent l'histoire et la réfutation de quatre-vingts sectes, ou hérésies, entre lesquelles il y en a quarante-six avant Jésus-Christ. Photius loue cet ouvrage, comme contenant tout ce que saint Justin, saint Irénée et les autres écrivains ont dit des hérésies; il finit à celle des Messaliens qui a commencé sous Constance vers l'an 361, ou quelques années après. Il y a à la tête

de cet ouvrage une lettre écrite à deux moines, qui sert de préface où l'on voit que c'est à la prière de ces moines qu'il l'avait composée. Il y a encore l'*anacephaleon*, ou récapitulation du livre des Hérésies, et qui en est comme l'abrégé. Un traité des poids et des mesures de la monnaie des juifs et des autres nations; c'est le plus érudit de ses ouvrages. La physiologie, *philologus* où il rapporte les propriétés de plusieurs animaux, dont il tire des moralités. Un traité des douze pierres précieuses qui étaient sur l'habit du grand-prêtre des juifs. Le livre de la vie et de la mort des prophètes qui est rempli de fables, qu'on ne peut attribuer sans injure à saint Épiphané. Neuf sermons et un traité des Mystères des nombres, que le père Pétau attribue à un autre Épiphané, évêque de Chypre. Une lettre écrite à Diodore de Tarse qui est comme une préface au livre des pierres précieuses de l'habit du grand-prêtre des juifs. Une lettre à saint Jérôme. Une autre lettre écrite à Jean de Jérusalem qui renferme deux parties; la première regarde le différend qu'il avait avec cet évêque touchant l'ordination de Paulinien, et touchant l'origénisme; la seconde est sur un fait particulier que l'auteur rapporte en ces termes : « Étant entré dans un village de » Palestine, et ayant trouvé un » voile qui pendait à la porte, » qui était peint, et où il y avait » une image comme de Jésus-

» Christ, ou de quelque Saint... » voyant que contre l'autorité » de l'Écriture il y avait dans » l'Église de Jésus-Christ l'i- » mage d'un homme, je le dé- » chirai. » Baronius, Bellarmin et plusieurs autres prétendent que cette seconde partie de la lettre est supposée, 1° parce que la lettre semble être finie avant la narration de cette histoire; 2° parce que saint Épiphané y condamne l'usage des images comme contraire à l'Écriture; 3° parce que saint Jérôme, faisant un extrait de cette lettre dans son épître à Pamphile, ne parle point de cette histoire qui ne se trouve citée que par l'auteur des livres Carolins, l. 4, chap. 25.

Saint Épiphané avait plus de lecture et d'érudition que de discernement et de justesse d'esprit. Il n'est ni exact ni sûr, mais trop crédule en fait d'histoire. Il emploie souvent de fausses raisons pour réfuter les hérétiques. Son style est bas, rampant et quelquefois obscur et embarrassé; il n'a, ni suite, ni beauté, ni élévation. L'anchorat, le panaricon, l'anacephaléose et le traité des mesures et des poids furent imprimés en grec à Bâle, par les soins d'Oporin, en 1544, in-fol., et en latin l'année précédente, 1543, de la traduction de Janus Cornanus. Ce sont là les deux premières éditions des ouvrages de saint Épiphané. On en fit deux autres à Bâle, l'une en 1560, l'autre en 1578, augmentées du



livre intitulé, la Vie des Prophètes, et de la Lettre à Jean de Jérusalem. L'édition de Bâle, en 1560, fut remise sous presse à Paris en 1566, in-fol. Sébastien Cramoisy en fit une nouvelle édition en 1612, in-fol., avec quelques corrections de l'abbé de Billy. Le père Pétau en fit imprimer une nouvelle édition à Paris en grec et en latin, avec des notes, en 1622, 2 vol. in-fol. Cette édition fut publiée une seconde fois, non à Cologne, comme portent les imprimés, mais à Léipsick, en 1682, in-fol. (*Voyez SAINT JÉRÔME, apol. 2, ad Rustic., cap. 114, et de script. eccl. Socrate, Sozomène, Théodoret, Baronius, à l'an 372. Dupin, quatrième siècle. Baillet, tom. 2, 12 de mai. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., tom. 8, pag. 631 et suiv.*)

**ÉPIPHANE**, évêque de Pavie en Italie (saint), naquit dans cette ville même l'an 438. Il fut mis à huit ans sous la discipline du saint évêque Crispin qui le fit lecteur, puis sous-diacre à dix-huit ans, diacre à vingt ans, et évêque à vingt-huit ans, puisqu'il engagea le peuple et le clergé à le choisir pour son successeur après sa mort qui arriva l'an 466. Épiphané, se croyant plus obligé que jamais à devenir le modèle des peuples, s'imposa diverses lois, comme de ne point user du bain, de ne point boire du vin tant que la faiblesse de son estomac pourrait le lui permettre, de ne manger

que des herbes et des légumes une seule fois le jour et sans se rassasier, de se trouver toujours le premier à tous les offices de la nuit et du jour, d'affliger son corps et d'humilier son esprit par toutes sortes de moyens. A ces pratiques il joignit un zèle et une charité qui le firent travailler avec autant de peine que de succès pour le bien général des peuples, par les négociations importantes dans lesquelles il fut engagé par l'ordre des empereurs et des premières personnes de l'Empire. Il fit d'abord la paix entre l'empereur Anthème et Ricimer, son gendre, qui s'était révolté contre lui. Jules Nepos le députa vers Euric, ou Évaric, roi des Visigots, à Toulouse, et il eut le bonheur de terminer les différends que ces deux princes avaient ensemble touchant les limites de leurs États. L'an 476, Odoacre, roi des Turcilinges, s'étant rendu maître de Pavie, ses soldats pillèrent la ville, y mirent le feu, et emmenèrent la plupart des habitans prisonniers. Saint Épiphané en retira un grand nombre de leurs mains, et obtint d'Odoacre une exemption d'impôts pendant cinq ans pour les habitans. L'an 489, Théodoric, roi des Ostrogots, étant venu fondre en Italie avec une puissante armée, défit Odoacre dans deux batailles consécutives; mais s'étant vu abandonné ensuite d'une partie de ses troupes, il se réfugia dans Pavie où Odoacre vint l'assiéger. Jamais

et fut excommunié, ensuite la prudence du saint évêque ne parurent avec plus d'éclat qu'en cette difficile conjoncture, dans laquelle il sut si bien se comporter, que les deux rois ennemis eurent une égale confiance en lui, sans prendre aucun ombrage des services qu'il rendait aussi sincèrement à l'un qu'à l'autre. L'an 492 Pavie ayant été mise entre les mains des Ruges, nation la plus indocile peut-être et la plus cruelle qui fût au monde, le zélé pasteur trouva moyen, par les charmes de sa douceur, de changer ces loups carnaciers en brebis dociles, dont il obtint tout ce qu'il voulut. Théodoric, après une troisième victoire sur Odoacre, qu'il fit assassiner en 493, étant enfin demeuré le maître absolu de l'Italie, envoya saint Épiphanes vers Gondebaud, roi des Bourguignons, pour traiter avec lui de la liberté de plusieurs captifs, et ne cessa de l'honorer et de lui accorder des grâces pour le soulagement des peuples jusqu'à la mort du Saint qui arriva le 21 janvier de l'an 497. On vit briller son corps d'une vive lumière pendant trois jours qu'il demeura exposé. La ville de Pavie conserva ce précieux dépôt jusqu'à l'an 962, que l'empereur Othon 1<sup>er</sup> le fit transporter à Hildesheim en basse Saxe. Sa vie, écrite par saint Ennode, son successeur, qui est estimée pour son exactitude, se trouve parmi les œuvres d'Ennode et dans Bollandus. M. d'Andilly l'a don-

la piété, la patience, la charité, née en notre langue au premier tome des Vies des Saints illustres. (Baillet, tom. 1, 21 janvier.)

ÉPIPHANE, Scholastique, vivait dans le cinquième siècle. Il traduisit en latin l'histoire ecclésiastique de Théodoret, de Socrate et de Sozomène, à la prière de Cassiodore, son ami. Cette traduction est assez fidèle, mais fort peu élégante. (Cassiodore, *præf. in hist. trip.* Sigebert, *in cat.*, cap. 12.)

ÉPIPHANE, diacre de Catane, dans le huitième siècle. On a de lui un discours et une confession de foi dans les actes du septième concile général qui est le second de Nicée.

ÉPIPHANIA ou ÉPIPHANIE, ville épiscopale de la seconde Cilicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Anazarbe, à un jour de distance du mont *Amanus*, et proche d'*Issum*. Plusieurs auteurs en font mention. Voici ses évêques :

1. Amphion, un de ces grands confesseurs qui survécurent à la persécution de Maximin. Il se trouva aux conciles d'Ancyre et de Néocésarée, et à celui de Nicée. Saint Athanase le met au nombre des grands maîtres qui combattirent les Ariens. On fait sa fête le 12 juin.

2. Hésychius, au premier concile général de Constantinople.

3. Polychronius, se retira du concile d'Ephèse avec Jean d'Antioche et les Orientaux,

suite rétabli par la paix de 434. Il souscrivit au concile de Chalcedoine.

4. Marin, souscrit au concile de Constantinople sous Gennade où l'on condamna les simoniaques.

5. Nicéas, assista au concile de Mopsueste, assemblé par l'ordre de Justinien, et ensuite au cinquième concile général.

6. Basile, aux canons in *Trullo*.

7. Paul, chassé de son siège par l'empereur Justin en l'année 518, parce qu'il ne recevait par le concile de Chalcedoine. (*Oriens christ.*, tome 2, pag. 895.)

**ÉPIPHANIA**, autre ville épiscopale de la seconde Syrie, au diocèse, sous la métropole d'Apamée, sur l'Oronte, entre Larysse et Aréthuse. Elle fut bâtie par Antiochus Épiphanes qui lui donna son nom. Evagre qui en était, la place sous Apamée. On y trouve les évêques suivans :

1. Maurice, au concile de Nicée et à celui d'Antioche en l'an 341.

2. Eustache, s'associa aux Ariens, soit dans l'assemblée de Philippopolis, dont il souscrivit la lettre, soit dans le concile de Séleucie où il signa la formule de Georges d'Alexandrie et d'Acace de Césarée. Cependant ayant appris que les païens avaient mis dans son église l'idole de Bacchus, il en fut si désolé qu'il mourut, ayant demandé à Dieu la grace de le retirer de ce monde pour ne point voir cette abomination. L'auteur de la chroni-

que pascalle en fait un Saint et un martyr.

3. Eusèbe, au premier concile général de Constantinople.

4. Étienne, au concile d'Antioche, au sujet d'Athanase de Perrhée, et à celui de Chalcedoine. (*Act.* 14.)

5. Eutichien, au concile de Chalcedoine. (*Act.* 6.)

6. Épiphanes, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

7. Côme 1<sup>er</sup>, refusa les lettres synodiques et la communion de Sévère d'Antioche, et le déclara exclus du sacerdoce. Il lui fit même remettre en main propre cette déclaration par un de ses diacres nommé Aurélien qui s'était pour cela travesti en femme. Anastase ayant voulu l'exiler pour cela, les peuples d'Aréthuse, aussi bien que ceux d'Épiphanie, s'y opposèrent.

8. Sergius, souscrit au libelle synodique de sa province à l'empereur Justinien, au sujet de Sévère et de Pierre d'Apamée. (*Ibid.*, pag. 915.)

9. Côme II, au huitième siècle vers la fin, étant accusé devant le patriarche Théodore, comme ayant dissipé les vases de l'Église, et ne se trouvant pas en état de les rendre, ou de les payer, se fit iconoclaste. Alors les trois patriarches d'Orient et leurs suffragans l'excommunièrent solennellement le jour de la Pentecôte en célébrant les saints mystères. C'est ce que nous apprend Théophanes. (*Ad ann.*

23, *Const. Copron.*) (763 de J. C.)  
**EPIPHANIE**, ou **FÊTE DES ROIS**, *Epiphania*. Ce mot signifie en grec *apparition*, ou *manifestation*. C'est pour cela que l'Église l'a employé pour marquer la manifestation, ou la présence de Dieu parmi les hommes. D'où vient qu'on a souvent donné le nom d'Épiphanie à la fête de Noël, aussi bien que celui de *Théophanie*, qui veut dire encore plus précisément la manifestation, ou la présence d'un Dieu. Les Latins, au moins depuis le cinquième siècle, ont restreint le mot Épiphanie à la fête des Rois, dans laquelle on célèbre trois grands mystères, par lesquels Jésus-Christ a manifesté sa gloire aux hommes, savoir, l'adoration des Mages, le Baptême de Jésus-Christ par saint Jean, le premier miracle que Jésus-Christ fit, qui fut de changer l'eau en vin aux noces de Cana; car, dans le premier de ces mystères, Jésus-Christ s'est fait connaître aux Mages par la lumière d'une étoile; dans le second, il a reçu le témoignage du Père éternel par une voix du ciel, qui disait, *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*, et le témoignage du Saint-Esprit par l'apparition d'une colombe qu'on vit descendre sur lui; enfin, dans le troisième, il manifesta sa gloire par le premier de ses miracles, qui obligea ses disciples à croire en lui. L'union de ces trois mystères fait que la fête de l'Épiphanie est une des plus augustes aussi bien que des plus

anciennes. Elle est au moins de même institution que celle de Noël, avec laquelle elle s'est trouvée jointe en partie, et on l'a toujours comptée parmi les cinq premières, que l'on trouve quelquefois qualifiées fêtes *Cardinales*, qui sont Pâques, comprenant la Passion et la Résurrection; la Pentecôte, l'Ascension, la Théophanie, ou Noël et l'Épiphanie. Depuis cette fête, l'on caractérise les dimanches qui suivent avec leurs semaines, jusqu'à la Septuagésime, du nom d'*après l'Épiphanie*. On jeûnait autrefois, et l'on passait la nuit en prières et en lectures à l'Église, la veille de l'Épiphanie, comme les veilles des autres fêtes. Mais, lorsqu'on changea l'usage de veiller la nuit dans l'église, on cessa aussi le jeûne, parce que ce jour était compris dans l'espace d'entre Noël et l'Épiphanie, qui était regardée comme une fête continue; ce qui s'étendit même jusqu'aux religieux, à qui le second concile de Tours, tenu en 566, défendit le jeûne depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, parce que tous les jours de cet intervalle étaient autant de jours de fête. Mais l'Église n'a jamais approuvé la superstitieuse débauche des Rois de la fève et du roi-bois, qui est un méchant reste de paganisme. On sait que les païens célébraient une fête en l'honneur de Saturne sur la fin de décembre et dans les premiers jours de janvier. Ils prétendaient représenter l'image du siècle d'or où tous les

hommes étaient égaux, et pour cela ils tiraient au sort la royauté imaginaire, et si le hasard faisait l'esclave roi, le maître lui obéissait comme les autres tant que durait la saturnale. C'est ce que les chrétiens imitent aujourd'hui en y mêlant quelques considérations de religion, soit en prétendant honorer les saints rois, soit en donnant aux pauvres la part du gâteau qu'on fait à Dieu et à la sainte Vierge, soit en portant la fève du gâteau à l'offrande, comme si l'on voulait honorer Jésus-Christ, qui fut adoré en ce jour comme le roi de l'univers, et lui faire hommage de ce fantôme ridicule de royauté dont on est redevable au sort. C'est ainsi qu'on joint la superstition à la débauche, depuis qu'on a changé une veille de prières en une veille de festins profanes. L'Épiphanie a une octave qui n'est inférieure qu'à celles de Pâques et de Pentecôte. Le jour de cette octave était d'obligation du temps de Charlemagne. On permit ensuite de travailler raprès la messe; et, quoique l'obligation d'entendre la messe ce jour-là ait entièrement cessé depuis long-temps, l'octave de l'Épiphanie conserve toujours un des premiers rangs dans l'Église. Pour entrer dans l'esprit de la fête de l'Épiphanie, il faut rendre grâce à Dieu de notre vocation au christianisme, nous qui étions Gentils; adorer Jésus-Christ comme les Mages, en offrant avec eux le sacrifice de nos biens, figuré par l'or; de nos

prières, figuré par l'encens; et de nos mauvaises inclinations, figuré par la myrrhe, dont l'amertume marque la mortification. Il faut aussi se priver de tout divertissement profane, suivre les lumières de la foi et les inspirations de Dieu, à l'exemple des Mages. (Baillet, tom. 1, 6 janvier. *Catéchisme de Montpellier*, in-4°, pag. 321. Voyez aussi ÉTOILE, MAGES.)

ÉPIPODE, que le vulgaire appelle *Ypipoy*, martyr à Lyon, était de cette ville même. Il forma une étroite union avec saint Alexandre qui était Grec d'origine; et cette union qui avait commencé dès l'enfance, se fortifia toujours depuis, par la conformité des inclinations et des mœurs qui se trouva entre ces deux saints. Tous deux se distinguant par leur foi, leur sobriété, leur tempérance, leur chasteté, leur charité, et se préparaient ainsi au martyre. Épipode eut la tête tranchée après plusieurs tourmens, et Alexandre mourut en croix l'an 178, sous l'empire de Marc-Aurèle. Les fidèles de Lyon enlevèrent secrètement les corps de ces deux illustres martyrs, et on les voyait au sixième siècle, l'un à la droite, l'autre à la gauche de celui de saint Irénée, évêque de Lyon, successeur de saint Pothin, sous l'autel de la grotte de l'église de Saint-Jean, appelée aujourd'hui de Saint-Irénée. Dans la suite des temps, on perdit de vue ces deux corps saints; ce qui donna lieu à une

longue contestation entre les chanoines de l'église de Saint-Just et les prêtres de celle de Saint-Irénée. Mais en 1410 on les trouva dans l'église de Saint-Irénée, et le cardinal Pierre de Turey, légat du Saint-Siège, en fit la translation le 5 avril de la même année. Cette translation fut accompagnée de plusieurs miracles qui levèrent les doutes que l'on aurait pu avoir sur la vérité de leurs reliques. Le Martyrologe romain marque la fête de saint Épipode au 22 avril, qu'on croit avoir été le jour de sa mort, et celle de saint Alexandre au 24 du même mois parce qu'il mourut en effet deux jours après. Il donne à ce dernier vingt-quatre compagnons de son martyre, dont nous ignorons l'histoire. Leurs actes, donnés par Surius, par Henschénius, dans Bollandus, et par dom Thierry, sont beaux et sincères, quoique non originaux. On croit que l'auteur est un Père du quatrième, ou cinquième siècle. On peut voir aussi l'Homélie que saint Eucher, évêque de Lyon, au milieu du quatrième siècle, fit en leur honneur, et qui est la quarante-neuvième de celles qui portent le nom d'Eusèbe d'Émèse. (Baillet, tom. 1, 22 avril.)

ÉPIRE, contrée d'Europe, autrefois royaume, mais enfin unie à celui de Macédoine, est terminée au septentrion par la Macédoine, à l'orient par la Thessalie, au midi par l'Achaïe, et à l'occident par la mer Io-

nienne. Elle fut divisée sous Théodose-le-Grand en vieille et en nouvelle; la vieille est ce qu'on appelle l'Épire propre; la nouvelle est cette partie de la Macédoine que nous appelons Albanie. Nicopole est la métropole de la première; Durazzo l'est de la seconde.

ÉPIRE, province de Grèce, que quelques uns mettent dans la Basse-Albanie. Il y eut un concile l'an 516, dans lequel on reçut les quatre premiers conciles généraux, et l'on condamna les conciles hérétiques. (Régia, 10. Labbe, 4.)

ÉPISCOPAT, dignité d'évêque. Voyez *ÉVÊQUE*.

ÉPISCOPAUX. On nomme épiscopaux les protestans d'Angleterre qui ont conservé la hiérarchie ecclésiastique telle qu'elle était dans l'Église romaine, lorsqu'ils s'en sont séparés. Ils ont des évêques, des prêtres, des chanoines, des curés, un office, qu'ils appellent la liturgie anglicane, et enfin presque tout l'extérieur de la religion romaine; mais, pour le dogme, ils ne diffèrent guère des calvinistes, si ce n'est qu'ils sont si attachés à l'Épiscopat, qu'ils croient, comme il est vrai, qu'il ne peut y avoir de vraie religion chrétienne, apostolique, que là où est la succession des Évêques.

ÉPISCOPIUS (Simon), théologien protestant, et le principal écrivain de la secte des Arminiens, naquit à Amsterdam, au mois de janvier 1583. Il fut député à la conférence de la

Haye, en 1611, et s'y déclara hautement pour les Arminiens. L'année suivante on le choisit pour remplir la place de professeur en théologie dans l'académie de Leyde, vacante par la cession volontaire de Gomar. Les États de Hollande l'ayant invité au synode de Dordrecht, on ne voulut point l'y admettre comme juge ; au contraire, il y fut condamné, déposé du ministère, et chassé des terres de la république. Il se retira alors à Anvers, où il composa quelques traités de controverse. Il retourna en Hollande, en 1626, et fut ministre des Remontrants, à Rotterdam, jusqu'en 1634, qu'il alla à Amsterdam, pour conduire le collège que les Arminiens y avaient établi. Il mourut en cette dernière ville le 14 avril 1643, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Écriture, de quelque manière qu'elles les expliquent. On a de lui : 1° des Commentaires sur le nouveau Testament, où l'on sent assez qu'il ne tenait pas que Jésus-Christ fût vrai Dieu. 2° Des Traités de Théologie, en deux volumes in-fol., dont le premier parut en 1650, et le second en 1665, par les soins d'Étienne Courcelles. Le second fut réimprimé à la Haye en 1678 ; il y soutient le tolérantisme. On peut voir sa vie qui est à la tête de ses œuvres, et qui a été composée par Étienne Courcelles, son successeur dans la profes-

sion de théologie, parmi les Remontrants qui jouissent de la liberté de conscience en Hollande. Philippe de Limborg a publié cette même vie, plus étendue, en flamand, et elle a été traduite en latin, et imprimée avec quelques additions à Amsterdam, 1701, in-8°. Elle est au commencement des Sermons d'Épiscopius, de l'édit. de 1693, in-fol.

ÉPISTEMONARQUE, ou ÉPISTOMONARQUE, *Epistemonarcha*, *Epistomarcha*. L'Épistemonarque, dans l'Église grecque, était le censeur préposé pour veiller sur la doctrine de l'Église : il avait soin de tout ce qui concernait la foi, et son office répondait à peu près à celui du maître du sacré palais à Rome.

ÉPÎTRE, *Epistola*. L'épître est une lecture de l'Écriture-sainte que l'on fait au peuple pour l'instruire, et pour le préparer par là au sacrifice. On la nomme épître, parce qu'elle est ordinairement tirée de quelque épître de saint Paul, ou des autres apôtres, quoiqu'on la tire aussi quelquefois de l'ancien Testament. On lit aussi quelquefois deux épîtres, l'une de l'ancien Testament et l'autre du nouveau. C'est un vestige de ce qui se pratiquait anciennement à toutes les messes. Autrefois le célébrant ne récitait point l'épître en son particulier, il se contentait de l'entendre. Encore au seizième siècle le Missel d'Auxerre donnait sur cela l'al-

ternative au prêtre. Les Char- treux avaient encore cette option. (*Catéchisme de Montpellier*, in-4°, pag. 588. De Vert, *Cérémonies de l'Église*, tom. 4.)

ÉPITROPE, *Epitropus*. L'Épi- trope est un juge que les chrétiens grecs, qui sont sous la domina- tion du Turc, élisent dans leurs villes pour décider les procès qui surviennent entre les chré- tiens, et pour éviter de plaider devant les magistrats turcs.

ÉPO. Voyez BOETIUS ÉPO.

ÉPOQUE, *epocha*. L'époque est un point fixe, ou bien un temps certain et remarquable dans l'histoire, dont se servent les chronologistes pour com- mencer à compter les années, et qui est ordinairement fondé sur quelque événement singulier. Il y a trois sortes d'époques; les sacrées, les ecclésiastiques, et les civiles, ou politiques.

1. Les époques sacrées sont celles que nous recueillons de la Bible, et qui concernent parti- lièrement l'histoire des Juifs, comme le déluge, l'an du monde 1656; la vocation d'Abraham, 203; la sortie des Juifs de l'É- gypte, 2513; le temple de Salo- mon achevé, 3000; la liberté ac- cordée aux juifs par Cyrus, 3468; la naissance du Messie, 4000; la destruction du temple de Jérusalem par Tite, et la disper- sion des Juifs, l'an du monde 4074, l'an de Jésus-Christ 74, et l'an de l'ère vulgaire, 70.

2 Les époques ecclésiastiques sont celles que nous tirons des auteurs qui ont écrit l'histoire

de l'Église depuis le commence- ment de l'ère vulgaire; comme le martyre de saint Pierre et de saint Paul à Rome, l'an de l'ère vulgaire 66; l'ère de Dioclétien, ou des martyrs, 284, ou 302; la paix donnée à l'Église par Constantin-le-Grand, premier empereur chrétien, l'an 312; le concile de Nicée, l'an 325.

3. Les époques civiles ou po- litiques, sont celles qui regar- dent les empires et les monar- chies du monde; comme la fon- dation de Rome, l'an du monde 3250, selon Varron, ou 3256, selon Fabius Pictor; le com- mencement de l'empire des Fran- çais, l'an 420. (L'abbé de Valle- mont, *Éléments de l'Histoire*, tom. 1, pag. 4.)

ÉPOUX, *sponsus*. Les cano- nistes ne donnent la qualité d'é- poux, dans le sens mystique, qu'aux bénéficiers qui, par leur mort, laissent en viduité l'église à laquelle ils étaient attachés.

La glose *in cap. cupientes, de elect. in 6<sup>o</sup> verb. Regularium*, observe que la constitution qui règle le temps pour demander la confirmation au Saint-Siège, n'a point lieu pour les digni- tés qui sont sous la puissance de l'évêque, de l'abbé, ou du prieur; *Nec habet locum hæc constitutio in dignitatibus eccle- siarum cathedralium, vel regu- larium quæ sunt sub episcopo, vel abbate, vel priore, sicut sunt archidiaconi, archipræsbi- teri, superiores vel priores sub abbatibus, vel aliis prioribus: per mortem enim talium non di-*



*tentur ipsæ ecclesiæ viduatae.*

C'est sur cette autorité que la plupart des canonistes ne donnent la qualité d'époux de leurs églises qu'aux archevêques, évêques, abbés et prieurs conventuels. Probus et M. Louet, sur le nombre 315 du commentaire de Dumoulin, sur la règle de *infirm. resign.* sont de ce nombre.

Cette distinction des églises qui deviennent veuves par la mort de leurs titulaires d'avec les autres, était autrefois nécessaire pour les formalités des élections, suivant le chap. *Quia propter*; elle pouvait servir encore en France pour les bénéfices électifs confirmatifs, suivant la même forme, nonobstant le concordat de Léon x. Mais l'on estimait assez généralement que la qualité d'époux n'était pas bornée aux évêques, abbés et prieurs, on croyait qu'elle convenait aussi à tout ministre qui a un troupeau particulier à gouverner, et à plus juste titre à certains curés, qu'à un grand nombre d'abbés, quoique ceux-ci n'eussent alors comme aujourd'hui, ni anneau, ni crosse, ni ministres. Par la même raison, les doyens des collégiales, dont le bénéfice était électif confirmatif, étaient époux de leurs églises, et leur doyenné affranchi de l'expectative des gradués. La glose du chap. *Cupientes*, non plus que l'édit de 1506, n'entendent parler que des dignités des cathédrales, et nullement des dignités des collégiales.

**ÉPREUVE, probatio, tentamen, experimentum.** Lorsqu'on voulait découvrir autrefois la vérité des faits cachés et inconnus, douteux, ou contestés, on avait recours à diverses épreuves, qu'on appelait le jugement de Dieu. Nous en rapporterons ici les principales.

La première était par le serment. Lorsqu'on manquait de témoins et de preuves, on avait recours au serment; et pour faire jurer, on allait, autant qu'il était possible, en des lieux où il se faisait des miracles pour punir les parjures. C'est ainsi que saint Augustin (*ep.* 78, n. 3) envoya au tombeau de saint Félix, à Nole, deux clercs de son Église, parce qu'il ne pouvait s'assurer d'un fait dont ils se chargeaient mutuellement. Saint Grégoire-le-Grand dit en général (*hom.* 32, *in Evang.*) que les parjures étaient punis, lorsqu'ils venaient jurer sur les tombeaux des martyrs; mais ils ne l'étaient pas toujours, ni sur-le-champ, ni infailliblement. La punition n'arrivait quelquefois que long-temps après, et quelquefois aussi elle n'arrivait point du tout. C'est ce qui donna lieu à tant de faux actes et de faux sermens, au dixième et au onzième siècles; car lorsqu'un homme produisait un faux acte, pour ôter une terre à quelqu'un, le possesseur avait beau représenter que le titre était faux, il perdait sa terre, si le faussaire jurait sur les saints Évangiles qu'il n'y

avait point de falsification dans le titre. Il y en avait aussi qui usaient de tromperie, jurant sur des chasses d'où ils tiraient les reliques, prétendant ensuite qu'ils n'étaient pas tenus à leur serment, parce que les chasses étaient vides. L'empereur Othon se trouvant au concile de Rome, sous le pape Jean XIII, abolit l'épreuve par le serment.

La seconde épreuve était par le duel. On se persuadait que quand le duel était joint au serment, celui qui avait droit devait toujours l'emporter dans le combat. On recourait même au duel, pour juger de l'innocence d'une tierce personne. La reine Gundeberge, sœur du roi Clotaire, étant accusée d'avoir voulu empoisonner le roi Carœaldus son époux, on convint que deux hommes se battraient, l'un pour la reine et l'autre pour le roi, afin de savoir si elle était coupable, ou non. L'homme de Carœaldus fut vaincu, et la reine déclarée innocente. L'Église a souvent condamné cette épreuve, qui cependant a duré longtemps.

La troisième épreuve était celle du fer chaud. Elle se faisait en différentes manières. Quelquefois on prenait à la main un fer rouge, ou plusieurs successivement, qu'on portait à une certaine distance. Le fer était ordinairement semblable à un soc de charrue, et s'appelait pour ce sujet *vomer*. D'autres fois on marchait sur ces fers rouges, ayant les pieds et les

jambes nues jusqu'au genou. On se servait aussi d'une espèce de gant de fer rouge, qui allait jusqu'au coude. Cet usage venait des païens. Il en est fait mention dans Diodore de Sicile, liv. 2. Mais le premier exemple que l'on en trouve parmi les chrétiens est rapporté par Grégoire de Tours (*de Glor. Confess.*, cap. 76, au sujet de saint Simplicie, évêque d'Autun. Ce saint, qui vivait au quatrième siècle, avait été fait évêque étant marié. Sa femme qui était très-chaste, ne put se résoudre à quitter son époux, quoique évêque. Elle coucha toujours dans la même chambre; le peuple en murmura, et accusa le saint d'user du mariage. Mais l'épouse entendait murmurer le peuple sur ce point, le jour de Noël, se fit apporter du feu, et l'ayant tenu dans ses habits pendant près d'une heure, le mit ensuite dans ceux de l'évêque, en lui disant : « Recevez ce feu qui ne » vous brûlera point, afin qu'on » voie que le feu de la concupis- » cence n'agit pas plus sur nous, » que ces charbons agissent sur » nos habits. »

La quatrième épreuve était celle de l'eau chaude, qui se faisait simplement en plongeant le bras dans une chaudière pleine d'eau bouillante, pour y prendre un anneau, un clou, ou une pierre qu'on y suspendait. Il y avait des causes pour lesquelles on enfonçait la main jusqu'au poignet, d'autres jusqu'au coude. Ceux qui se brûlaient étaient

jugés coupables, et ceux qui ne se brûlaient pas étaient déclarés innocens. Les papes Étienne v, Célestin II, Innocent III, Honorius III, condamnèrent ces sortes d'épreuves.

La cinquième épreuve était celle de l'eau froide. On dépouillait un homme entièrement; on lui liait le pied droit avec la main gauche, et le pied gauche avec la main droite, de peur qu'il ne pût remuer, et le tenant par une corde, on le jetait dans l'eau. S'il allait au fond, comme doit y aller naturellement un homme ainsi lié, qui ne peut se donner aucun mouvement, il était reconnu innocent; mais s'il surnageait sans pouvoir enfoncer, il était censé coupable. Cet usage qui venait des païens, fut interdit en 829 par l'empereur Louis-le-Débonnaire; mais on y revint bientôt après, jusqu'au treizième siècle, qu'il fut entièrement aboli. Il se renouvela cependant vers la fin du seizième siècle, en plusieurs endroits de l'Allemagne, non pas comme autrefois pour découvrir les voleurs et les autres criminels, mais uniquement pour connaître les sorciers et les sorcières. De l'Allemagne il passa en France sur la fin de l'avant-dernier siècle; et il devint si fréquent en Anjou, dans le Maine, la Champagne, etc., que le parlement de Paris fut obligé de s'y opposer par un arrêt de la Tournelle, du 1<sup>er</sup> décembre 1601. Ces sortes d'épreuves se faisaient avec beaucoup

de cérémonies. On disait la messe solennellement pour les accusés; on les exhortait, au nom de la sainte Trinité, et par les reliques des saints, de ne point approcher de l'autel s'ils étaient coupables; on leur donnait ensuite la communion, en leur disant: « Que le corps et le sang » de Jésus-Christ soient aujourd'hui en épreuve pour » vous, à la gloire de Dieu et » à l'édification de l'Eglise. » Après cela on faisait de l'eau bénite, que le prêtre portait au lieu de l'épreuve, il en donnait à boire à tous les assistans qui étaient à genoux en prières, et surtout à celui qu'on allait jeter dans l'eau, en lui disant: « Cette » eau bénite vous soit en épreuve » par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le véritable et » le juste juge. » On dépouillait l'accusé; on exorcisait l'eau dans laquelle il devait être plongé; on revenait ensuite à l'accusé; on lui faisait de nouvelles augurations; on lui donnait l'Evangile à baiser; on le liait, et, après l'avoir arrosé d'eau bénite, on le jetait à l'eau, et ceux qui le plongeaient devaient être à jeun aussi bien que lui.

La sixième épreuve était celle de la croix, qui consistait en ce que quand deux personnes s'y soumettaient, l'une et l'autre se tenaient debout, ayant les bras étendus en croix, pendant qu'on faisait l'office divin, et celui qui remuait le premier les bras, ou le corps, perdait sa cause. (Voyez Grotius, dans

son *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, liv. 1, chap. 9. Jérôme Bignon, dans ses *Notes sur les formules de Marculphe*, et le père Le Brun, dans son ouvrage intitulé : *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, tom. 2, liv. 5.)

**EQUICE** (saint), abbé de plusieurs religieux et chef d'une espèce d'institut monastique en Italie, fondaît des monastères dans l'Abruzze ultérieure, du côté de l'Ombrie et de la Marche d'Ancone, en même temps que saint Benoît jetait les fondemens de son Ordre dans son voisinage. Il commença de très-bonne heure à porter le joug du Seigneur qui, après un rude combat de quelques années, lui accorda le don de chasteté jusqu'à lui ôter la cause des tentations contraires à cette vertu. Son application à gouverner une multitude de religieux et de religieuses ne l'empêchait pas d'être austère, pauvre, occupé du travail des mains et du salut des peuples circonvoisins ; car on le voyait courir par les bourgades, les villages, les maisons écartées pour instruire les pêcheurs et les exhorter à la pénitence. Comme il n'était point dans les Ordres sacrés, les ecclésiastiques de Rome s'en plaignirent au pape qui, pour les contenter, manda Equice et le contre-manda peu de temps après, en ordonnant qu'on le laissât en paix. Il continua donc ses exercices de pénitence et de charité au dedans et au dehors, jusqu'à ce qu'il mourut vers l'an 540, comme l'esti-

ment quelques uns. Sa fête est marquée dans le Martyrologe romain, à l'onzième d'août comme au jour de sa mort. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Laurent qui servait d'église à son monastère, et transporté depuis dans la ville d'Aquila qui l'honore comme l'un de ses patrons. (Saint Grégoire, pape, *Dial.*, liv. 1. Dom Mabillon, dans l'*Appendice du premier siècle bénédictin*. Bulteau, *Hist. de saint Benoît*, liv. 2. Baillet, tom. 2, 11 août.)

**EQUILIA**, ville de la Vénétienne et du vicariat italique, dont on prétend que les ruines sont à l'endroit nommé Jesol, ou Giesol, vers la mer, dans la Marche Trévísane. L'évêché qui était sous Grado, a été transféré à Citta-Nova. Voici les évêques qui y ont siégé jusqu'à cette réunion.

1. Pierre, interdit de ses fonctions par le pape Jean en 876, parce qu'il ne voulait pas reconnaître son métropolitain, le patriarche de Grado.

2. Bon, transféré à Grado en 955.

3. Léon, de la famille Bemba, en 1010.

4. Léon II, neveu du précédent, en 1040.

5. Étienne Delphini, de Venise, siégeait encore en 1096.

6. Jean Gradenici, de Venise, en 1097, transféré à Grado en 1104.

7. Jean, assista au concile de de Grado en 1127.

8. Robert, en 1140.

9. Dominique Minio, de Venise, au concile de Grado, en 1152.

10. Paschal, envoyé par Michel, duc de Venise, à Constantinople, pour traiter de la paix, en 1172.

11. Félix, au concile de Venise, en 1177.

12. Matthieu, en 1209.

13. André, en 1211.

14. Gui, en 1229, transféré à Chioza.

15. Léonard, en 1247. Il siégeait encore en 1256.

16. Guillaume, se trouve siéger depuis le 12 avril 1276 jusqu'en 1301.

17. Jean Magnus, de Venise, de l'ordre des Carmes, en 1318. Il mourut le 12 septembre 1321.

18. Panone Tanolico, de Venise, curé de saint Paternien, succéda à Jean en 1324, et mourut vers 1343.

19. Marc Blanco, était sur ce siège en 1344 et en 1366.

20. Pierre de Natalibus, de Venise, auteur des Vies des Saints, siégeait en 1372. Il avait été curé de l'église des saints Apôtres, et fut nommé évêque en 1369. On le trouve encore en 1400.

21. Fr. Ange Scardeonei, de Viterbe, de l'ordre de Saint-Augustin, transféré à Tivoli en 1420.

22. Guillaume, succéda en 1425.

23. Antoine Bon, en 1447.

24. André Bon, siégea jusqu'en 1463. Après lui le pape

Paul n unit ce siège, en 1466, à Citta-Nova, qui a pris la place de l'ancienne Emonée. (*Ital. sac.*, tom. 10, pag. 75 et suiv.)

EQUINOXE, le temps où les jours sont égaux aux nuits par tout le monde. *Æquinoctium*. C'est quand le soleil est dans le cercle équinoxial, vers le 21 de mars et le 23 de septembre.

EQUIVOQUE, *æquivocatio*. L'équivoque est un mot ambigu qui a deux sens différens, l'un plus ordinaire, l'autre moins usité; de sorte que celui qui parle, se servant de ce mot dans le sens moins ordinaire, ceux à qui il parle conçoivent quelque chose de différent de ce qu'entend celui qui parle. Par exemple, on s'informe à un domestique si son maître est à la maison, il répond qu'il est sorti, ou qu'il est en ville, sous prétexte qu'il était sorti le matin, ou que sa maison est située dans la ville; voilà un équivoque. Quand l'équivoque ne consiste que dans un mot, on l'appelle proprement *équivoque*; s'il consiste en plusieurs mots, on l'appelle *amphibologie*. On dispute s'il est permis d'user d'équivoque. Cabassut prétend avec plusieurs autres, qu'il est quelquefois permis d'user d'équivoques, quoiqu'il ne soit jamais permis de mentir, parce qu'il y a une grande différence entre l'équivoque et le mensonge, et que tout équivoque n'est pas nécessairement mensonge. Ces auteurs soutiennent donc qu'on

peut se servir d'équivoque sans se rendre coupable de mensonge, 1° quand on a une juste cause de le faire; 2° quand on n'est pas obligé de répondre clairement la vérité à ceux de qui l'on est interrogé; 3° lorsqu'on n'a aucune volonté de mentir. Le père Alexandre, et beaucoup d'autres théologiens, soutiennent qu'il n'est jamais permis d'user d'équivoques ni de restrictions mentales, parce que ce sont de vrais mensonges, puisque c'est mentir, disent-ils, que de faire entendre par ses discours autre chose que ce que l'on a dans l'esprit. Ils confirment leur sentiment, 1° par l'autorité de saint Augustin, (*lib. contra mendacium, c. 18, seu n. 35.*) Ce saint suppose un père malade à l'extrémité, qui demande des nouvelles de la santé de son fils, dont il ignore la mort, et à qui l'on ne peut répondre qu'en l'une de ces trois manières: Il est mort, ou il se porte bien, ou, je n'en sais rien, *en sous-entendant pour vous le dire.* Saint Augustin ajoute qu'il n'y a que la seule première réponse qui soit véritable, et que les deux autres sont des mensonges qui ne peuvent jamais être permis, quoi qu'il en puisse arriver. *Ex illis autem tribus duo falsa sunt, vivit et nescio; nec abs te dici possunt, nisi mentiundo.* 2° Ces théologiens se fondent sur le décret d'Innocent XI, par lequel il condamna, le 2 mars 1679, soixante-cinq propositions

de morale, dont la vingt-sixième et la vingt-septième étaient conçues en ces termes: vingt-sixième proposition condamnée: « Si quelqu'un étant seul ou en » compagnie, étant interrogé, » ou de son propre mouvement, » ou par récréation, ou par » quelque autre raison que ce » soit, jure qu'il n'a pas fait une » chose qu'il a pourtant faite, » en entendant en soi-même une » autre chose qu'il n'a pas faite, » ou bien quelque endroit où il » a passé, autre que celui où il » l'a faite, ou en sous-entendant » quelque autre chose véritable » qu'il ajoute; certainement il » ne ment pas et n'est point par » jure ». Vingt-septième proposition condamnée: « Il y a une » juste cause d'user de ces détours et ambiguïtés toutes les » fois que cela est nécessaire ou » utile pour la santé, l'honneur, » ou le bien, ou pour faire quelque action vertueuse que ce » soit; en sorte qu'on juge qu'il » est alors expédient et avantageux de cacher la vérité. » Le pape Innocent XI condamna ces propositions sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, et réservée au souverain pontife, excepté à l'article de la mort. Le clergé de France les condamna aussi l'an 1700, comme erronées, téméraires, scandaleuses, pernicieuses, illusoire, favorables aux mensonges, aux fraudes et aux parjures. (*Voyez CABASSUT, liv. 4, Theor. et prax. Jur. can., cap. 4. Le*

père Alexandre, *Theol. moral.*, in-fol. tom. 2, pap. 871. Pontas, au mot MENSONGE, cas, 6, et au mot PARJURE, cas 1. Voyez aussi MENSONGE.)

EQUIZOTUM, ville épiscopale de la Mauritanie de Sitifi en Afrique, nommée *Equcheto* dans les tables de Peutinger, dont l'évêque, nommé Victor, assista à la conférence de Carthage, c. 201, not. 383.

ERACLE, évêque de Liège, en 959, a écrit une lettre à RATHERIUS, évêque de Vérone, et la relation de la guérison miraculeuse qu'il avait obtenue au tombeau de Saint-Martin à Tours, d'un cancer auquel les médecins ne trouvaient point de remède. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et eccl.*, tom. 19, pag. 632.)

ERACLIUS, que Baronius nomme Eradius, prêtre d'Hippone, fut désigné par saint Augustin pour lui succéder dans le siège épiscopal de cette ville, le 26 septembre 426. Le père Combès, *Bibl. concion.*, rapporte sous le nom d'Eraclius, le sermon quatorzième qui, parmi les ouvrages de saint Augustin, est compté entre les soixante-quatre discours, ou sermons de ce Saint, *de verbis Domini*. Dans la nouvelle édition il est dans l'appendice du tome 5, nombre 72. Dans le même tome 5, on lit un autre sermon qu'Eraclius avait prononcé en présence de saint Augustin; il est après le trois cent quatre-vingt-quinzième du saint Docteur.

ERANARQUE, *eranarcha*. L'Éranarque était chez les Grecs l'administrateur des aumônes des pauvres. C'était un office public attaché à une espèce de magistrat qui faisait une assemblée d'amis et les taxait chacun selon ses facultés, quand il fallait subvenir à la nécessité de quelque personne, comme d'un captif, d'un homme réduit à l'indigence, etc.

ERASME (saint), évêque et martyr en Italie, souffrit du temps des empereurs Dioclétien et Maximien à Formies, qui fut détruite par les Sarrasins dans le neuvième siècle, et dont l'évêché fut transféré à Gaëtte. On prétend que le corps du saint martyr s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans cette ville, excepté quelques parties qui en furent détachées et données à diverses églises de son nom et à quelques monastères, dont les principaux étaient celui de Rome sur le mont Celius, et un autre sur le mont Soracte, maintenant le mont de Saint-Oreste, ou de Saint-Sylvestre. C'est ce saint Erasme, que l'on appelle vulgairement *saint Elme*, ou *sant Elmo*, surtout en Italie, en Sicile, en Espagne et en Portugal. C'est un nom corrompu de *saint Ermo*, ou *sant Eramo*, par les matelots de la Méditerranée où notre Saint est invoqué contre les tempêtes et les autres dangers de la mer. L'Église romaine le joint aux saints martyrs Marcellin et Pierre, dans son office public du second jour

de juin. Saint Grégoire, pape, et quelques anciens nous apprennent sûrement qu'il y a eu un saint Erasme, évêque, martyrisé à Formies; mais ils ne nous disent rien des circonstances de sa vie, ni de sa mort, et les actes que nous en avons sont entièrement supposés. (Baillet, tom 2, 2 juin.)

ERASME (Didier), en latin *Desiderius*, naquit à Rotterdam, ville de Hollande, le 28 d'octobre 1467. Ses tuteurs l'obligèrent de se faire chanoine régulier de Saint-Augustin à l'âge de dix-sept ans, et il fit profession dans le monastère de Stein; près de Tergou, l'an 1486. Il fut ordonné prêtre par l'évêque d'Utrecht l'an 1492, vint étudier à Paris, voyagea en Angleterre et en Italie où il prit le bonnet de docteur en théologie à Boulogne en 1507. De Boulogne il alla à Venise où il demeura chez le fameux Alde Manuce qui imprima quelques uns de ses ouvrages. De là il fut appelé à Padoue par le prince Alexandre, fils naturel de Jacques IV, roi d'Ecosse, pourvu de l'archevêché de Saint-André. Il passa ensuite à Ferrare et à Rome, d'où ses amis d'Angleterre le rappelèrent en leur pays par les avantages qu'ils lui firent espérer du roi Henri VIII. Il y arriva l'an 1509, et s'y retira chez le chancelier Thomas Morus. Il fit un voyage à Paris en 1510, retourna encore une fois en Angleterre où il enseigna la langue grecque dans l'Université d'Oxford, et alla ensuite résider à

Bâle. Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, qui fut depuis empereur, sous le nom de Charles-Quint, le fit son conseiller d'État; ce qui l'empêcha de se rendre aux instances du roi François 1<sup>er</sup> qui voulait l'attirer dans son royaume. L'an 1529 il se retira à Fribourg, d'où il revint à Bâle. Il y fut recteur de l'Université, et y mourut le 7<sup>de</sup> juillet 1536, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages qui ont été recueillis et imprimés à Bâle par Froben, en 9 vol. in-fol., l'an 1540. La dernière édition qui fut faite à Leyde en 1703, est la plus ample. Les deux premiers volumes et le quatrième ne contiennent que des ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie, si ce n'est quelques endroits de colloques et du livre intitulé, *l'Éloge de la Folie*. Le troisième contient les Épîtres, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Église. Le cinquième, les livres de piété, Le sixième, la version du nouveau Testament, avec des notes. Le septième, les paraphrases sur le nouveau Testament. Le huitième, les traductions des ouvrages des pères grecs. Le neuvième, les apologies. Erasme était passionné pour l'étude, sobre, sincère, constant dans ses amitiés, ennemi du luxe, de la flatterie et de l'ambition; mais vif, emporté, railleur, sensible aux injures, aigre et haut envers ses adversaires, libre dans ses sentimens sur la religion, ce qui a fait que les théologiens de



la Faculté de Paris ont condamné quelques unes de ses propositions, et que plusieurs ont douté de sa catholicité, quoique ses écrits, et surtout ses apologies, soient des preuves démonstratives, qu'il est toujours demeuré inviolablement attaché à la communion romaine. Il avait, dit M. Dupin, une mémoire prodigieuse, une merveilleuse facilité d'écrire, et écrivait avec pureté et élégance; il s'était fait un stile propre qui ne cède en rien à celui des meilleurs écrivains. Il a été constamment le plus bel esprit, et le plus savant homme de son siècle. C'est à lui qu'on doit principalement le rétablissement des belles-lettres, les éditions des Pères, la critique et le goût pour l'antiquité. Il est un des premiers qui aient traité les matières de théologie d'une manière noble et dégagée des sophistiqueries et des termes de l'école, etc.

Richard Simon veut qu'on rabatte beaucoup de ces louanges que M. Dupin donne à Erasme. Il convient que ce fut un très-bel esprit, mais trop présomptueux et trop satirique, peu exact et peu exercé dans la science de l'antiquité ecclésiastique, faible dans la langue grecque et dans la critique, comme il paraît par le grand nombre de fautes qui se trouvent dans ses traductions et ses éditions des Pères, plus habile même dans les minuties de la grammaire, que dans la véritable latinité, et beaucoup inférieur en tout

genre de littérature à plusieurs savans de son siècle. (*Voyez les Annales de Sponde; l'Histoire de M. de Thou; l'Apologie d'Erasme*, par M. Marsollier; les *Sentimens d'Erasme conformes à ceux de l'Eglise*, par M. Richard, curé de Triel; un mémoire pour le même, par le père Le Courayer. Dupin, *dans le seizième siècle de sa Bibliothèque eccl.*, pag. 4; et Richard Simon, *dans la critique qu'il a faite de cette Bibliothèque de M. Dupin*, tom. 1, pag. 579. *Voyez aussi l'Histoire de la vie et des ouvrages d'Erasme*, que M. de Burigny a donnée en 1757, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Vie d'Erasme*, et qui est proprement l'histoire littéraire de ce temps-là.)

ERASTE, *Erastus*. Saint Eraste était Corinthien et disciple de saint Paul qui l'appelle trésorier de la ville. Ayant été converti par cet apôtre, il quitta sa charge, et le suivit à Éphèse où il était l'an 56 de Jésus-Christ. S. Paul l'envoya en Macédoine avec Timothée. Ils étaient tous deux avec lui à Corinthe en l'an 58, lorsqu'il écrivit aux Romains, qu'il salue de la part de l'un et de l'autre. Il y a apparence qu'Eraste suivit toujours l'apôtre depuis ce temps, jusqu'au dernier voyage qu'il fit à Corinthe, en allant souffrir le martyre à Rome en 65; car alors Eraste demeura à Corinthe. Usuard, Adon, et le Martyrologe romain, disent que saint Paul avait laissé Eraste en Macédoine, et l'en avait fait

évêque ; et qu'enfin il fut martyrisé à Philippes. Les Grecs, au contraire, dans leurs menées, le font évêque de Panéade, vers les sources du Jourdain, lui donnent le titre d'apôtre, le mettent au nombre des septante disciples, et disent qu'il mourut en paix, après avoir parcouru toute la terre pour annoncer la foi de Jésus-Christ. Mais, ni les uns, ni les autres, ne produisent aucune preuve de ce qu'ils avancent. Les Latins l'honorent le 26 de juillet, et les Grecs le 10 de novembre. (Voyez les *Actes des Apôtres*, chap. 19 ; les *Épîtres de S. Paul aux Romains*, chap. 16 ; la *seconde aux Corinthiens*, chap. 8 ; la *seconde à Timothée*, chap. 4, voyez aussi M. de Tillemont, dans la *vie de saint Paul*, au premier tom. de ses *Mém. eccl.*, et M. Baillet, tom. 2, 26 juillet, pag. 400.)

ERASTIEN, *Erastianus*. Les Erastiens sont des hérétiques factieux qui formèrent une secte en Angleterre l'an 1647. Ils reconnaissent pour maître un certain Thomas Eraste qui niait que l'Église eût le pouvoir d'excommunier. (Salmonet, *Hist. des troubles d'Angleterre*.)

ERATH (Augustin), chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, naquit à Buchloa dans la Souabe, le 28 février 1648. Il fit ses vœux solennels à l'âge de vingt ans, dans le collège impérial de Wettenhusen. En 1679, il fut fait docteur en théologie à Dillingen ; et l'année suivante, le pape le fit pronotaire apostolique, et l'empereur, comte Pa-

latin. Il fut vice-doyen dans son collège, et il y enseigna la philosophie et la théologie. Il enseigna aussi la théologie à Reichenspergen et à Vienne. L'évêque de Passaw, instruit de son rare mérite, le fit de son conseil, et lui donna le soin de sa bibliothèque. En 1698, il devint abbé régulier de saint André, et il gouverna ce monastère avec autant de zèle que de douceur et de capacité jusqu'à sa mort arrivée le 5 septembre 1719. On a de lui, 1° *Commentarius theologico-juridico-historicus in regulam S. Augustini*, à Vienne en Autriche, tom. 1, 1698, in-fol. 2° *Mundus symbolicus à D. Philippo Picinello, Canon-regul. et Abbate mediolanensi, italico idiomate compositus, ter in Italia editus ; postmodum à D. Augustino Erath in latinum traductus, ac justo volumine auctus*, 2 vol. in-folio, à Cologne, 1680, 1694, et à Lipsick en 1707. 3° *Lumina reflexa, seu consensus veterum auctorum classicorum cum sacris bibliis legis antiquæ et novæ*, à Francfort-sur-le-Mein, 1702, in-fol. C'est encore une traduction latine d'un ouvrage italien du père Pinicelli. 4° *Unio theologica, seu conciliato prædeterminationis physicæ, seu decreti divini intrinsecè efficacis, prout Thomistæ docent, et decreti divini extrinsecè efficacis, prout recentiores per scientiam mediam explicant*, à Augsbourg, 1689, in-4°. 5° *Maxima sacrarum Re-*

*ligionum*, à Augsbourg, 1696, in-4°. C'est une traduction de l'italien du P. Picinelli. 6° *Tractatus theologico-canonicus de SS. Canonic. reg. vestibus*, à Vienne en Autriche, in-4° et in-8°, à Dillingen, 1686. 7° *Augustus velleris aurei ordo per emblemata, ectases politicas et historiam demonstratus*, à Passaw, 1694, in-fol., et in-8°, à Ratisbonne, 1697. 8° *Symbola virginea*, traduit de l'italien de Picinelli, à Augsbourg, in-8°, 1694. 9° *Meditationes et recollectiones animæ per decem dialia exercitia Deo suo vocaturæ*, traduction de l'italien du père Bernard Tinetti, clerc régulier, et augmentée par le traducteur, in-8°, à Augsbourg, 1690. 10° *Acta pro coæva exemptione cathedralis ecclesiæ Passaviensis contra subjectionem metropolitice ecclesiæ Salisburgensis*. Il y a dans ces actes des pièces importantes pour l'histoire des églises de Passaw et de Strasbourg. 11° *Adventuale] seu conciones in singulos dies adventus : item quadragesimale primum et secundum*, à Ulm, 1710, in-4°. Ces sermons sont traduits de l'italien de Picinelli. 12° *Manna animæ*, à Vienne, 1690, in-4°, et à Leipsick 1692, in-4°. C'est une traduction de l'ouvrage du P. Paul Segueri, jésuite, intitulé, *la Manna dell' anima*, etc. 13° *Philosophia S. Augustini*, à Dillingen, 1678, in-12. 14° *Res Sand-Andreanæ*. Cet ouvrage, imprimé dans le second tome des *Miscellanea* du père Du-

lius, contient 1° une dissertation latine sur l'empereur Otton III premier fondateur de la communauté régulière de saint André. 2° Une suite des prélats, ou abbés de cette maison, depuis l'an 998 jusqu'en 1723. 3° Des bulles, ou diplômes des papes, des empereurs et archiducs d'Autriche, concernant ladite maison des chanoines réguliers. Outre ces ouvrages, le père Erath a laissé manuscrits une théologie scholastique; un traité des Sacremens dans les principes de saint Augustin; un autre sur la conception immaculée de la sainte Vierge; une philosophie; les annales de l'église de saint André, avec une histoire politique de l'Autriche; un écrit en faveur de l'Ordre de chanoines réguliers de Saint-Augustin, pour en prouver la dignité et les prérogatives; enfin, *Tractatus contra Antilogiam Carlomæschin*. Le père Raymond Duellius, dans la préface du second tome de ses *Miscellanea*, imprimé à Augsbonag en 1724, in-4°.

ERBLAND, ou HERBLAND, *Ermelandus*, ou *Hermelandus*, abbé d'Andreen Bretagne (saint), était d'une noble famille de la ville de Noyon. Il vint au monde vers l'an 639, quitta la cour du roi Clotaire III dont il était grand échanson vers l'an 668, et se fit religieux au monastère de Fontenelles, dit de saint Vandrille au pays de Caux où il eut pour maître saint Lambert qui en était alors abbé. L'an 673, il fut ordonné prêtre par saint

Ouen, évêque de Rouen, et l'an 676 il fut envoyé à saint Pascaire, évêque de Nantes, pour établir la vie régulière dans le nouveau monastère d'Aindre, qu'il avait fait bâtir dans une île à deux ou trois lieues de sa ville épiscopale. Dieu bénit si sensiblement ses soins, ses travaux, sa pénitence, que, de son vivant même, son monastère devint l'un des plus célèbres du royaume, et par la multitude et par la vertu de ses disciples. La grande vieillesse où il parvint, sans lui faire rien relâcher de ses austérités, le fit renoncer à la qualité d'abbé, pour achever sa course dans la retraite où le don des miracles et celui de prophétie qu'il avait eus étant en charge, l'accompagnaient jusqu'à sa mort qui arriva vers l'an 710 ou 715. Son corps fut transporté quinze ans après sa mort dans l'église de Saint-Pierre. Le Martyrologe romain marque sa fête le 25 mars que l'on croit avoir été le jour de sa mort. Mais en Bretagne on la fait principalement le 25 de novembre, qui est peut-être le jour de sa translation. Sa vie, écrite par un auteur presque contemporain, se trouve dans la continuation de Bollandus, dans les actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît, au second siècle, par Dom Mabillon, et en abrégé dans l'*Hist. des Bénédict.*, de M. Bulteau, liv. 3, chap. 47. (Baillet, tom. 1, 25 mars.)

ERCABICA, une des villes les plus renommées de l'antiquité, était située, selon un célèbre

historiographe d'Espagne, Don Ambroise Morales, entre la ville de Cuença et celle de Molina où se voit à présent un endroit appelé Muela de saint Jean, dans lequel on trouve plusieurs vestiges d'antiquités romaines. Ces vestiges sont dans le royaume d'Aragon, à cinq lieues de la ville d'Albarazin, entre deux villages nommés Griegos et Guallatiaz, où, suivant l'ancienne tradition du pays, était située la ville d'Ercabica. Elle n'était pas éloignée de Segobriga, ville épiscopale dont l'évêché était soumis à celui d'Ercabica, avec l'ancien *Complute*, aujourd'hui *Alcala*, Sigüenza et Valore, soumises à présent à Cuença. La ville d'Ercabica fut entièrement détruite dans l'invasion des Maures; l'évêché fut transféré à Albarazin, comme l'endroit le plus propre et le plus fort pour l'évêque et les chrétiens. C'est pour cela qu'il est à propos de donner ici la liste des évêques d'Ercabica et de ceux d'Albarazin.

#### *Evêques d'Ercabica.*

1. Oracius (saint), daquel Haubert de Séville dit dans sa chronique : *Ercabices Episcopi in ceperunt in predicatione S. Pauli Apostoli tempore Romanorum, primus eorum sanctus S. Oracius.*

2. Jacques, disciple d'Oracius, lui succéda l'an 97.

3. Naptus, martyr, l'an 110.

4. Candus 1<sup>er</sup>, l'an 200.

5. Accitanus, l'an 278.

6. Nerunius, l'an 278.

7. Pierre 1<sup>er</sup>, martyr, l'an 300.
8. Veldus, ou Veldonius, en 333.
9. Sconius, en 371.
10. Avildus, en 383.
11. Jacques II, en 411.
12. Candus II, en 450.
13. Jean, intrus en, 450.
14. Lucianus, en 492.
15. Nestorius, en 517.
16. Pierre II, en 561.
17. Pierre III, assista au troisième concile de Tolède l'an 590.
18. Theodosius, se trouva à une assemblée tenue à Tolède l'an 610, sous Flavius Gundemarus, Roi d'Espagne.
19. Carterius, envoya au concile de Tolède de l'an 633, son archidiacre Domarius qui souscrivit pour lui.
20. Baldigius, ou Balduigius, souscrivit aux conciles de Tolède des années 651, 652 et 655.
21. Mumulus, envoya au concile de Tolède de l'an 675, exila son diacre qui souscrivit ; mais il assista en personne, et souscrivit à celui de l'an 677.
22. Memorius 1<sup>er</sup>, souscrivit au concile de Tolède de l'an 681, sous le règne de Flavius Ervigius.
23. Simpronius, assista et souscrivit au treizième concile de Tolède.
24. Gavinus Monachus, assista aux deux conciles de Tolède de l'an 693.
25. Memorius II, gouverna son église dans le temps de Dom Rodrigue, l'an 714, que les Sarrasins entrèrent en Espagne.
26. Aulogaus, prélat d'une

vie édifiante. Ce fut durant son épiscopat que les chrétiens, pressés par les Sarrasins, se réfugièrent à Albarazin, comme à un endroit plus fort et plus sûr. Cet évêque siégeait l'an 752, (*Histoire d'Espagne de l'archevêque Dom Ferdinand.*)

27. Pélage, moine, revint à son église l'an 813, et les évêques d'Ercabica continuèrent encore long-temps à siéger dans cette ville, puisqu'il y en avait, un l'an 1087.

*Translation du siège d'Ercabica à Albarazin, et succession de ses évêques.*

Albarazin, ville épiscopale d'Espagne, située dans le royaume d'Aragon, fut fondée par Hercule, roi d'Espagne, l'an 2200 de la création du monde, selon Haubert de Séville. On l'appelait *Turia* et *Lobetum*. Elle fut ensuite nommée Albarazin, à cause d'un roi Maure Abenracin.

Après un long esclavage, Don Pierre Ruiz d'Aragon, chevalier très-illustre de la Navarre, et seigneur d'Estella, reconquit la ville d'Albarazin, et l'on y transféra l'église d'Ercabica. Cerebrunus, archevêque de Tolède, fit la nouvelle érection avec la permission du pape Urbain II, accordée auparavant à Bernard, archevêque de Tolède ; et cette église commença dès lors à reprendre son ancienne splendeur.

Le chapitre est composé de quatre dignitaires, douze cha-

noines prébendiers, huit chanoines, parmi lesquels il y a trois théologiens, trente-six bénéficiers, deux sacristains, un aumônier, six enfans de chœur, et une bonne musique; le tout arrangé en bon ordre par le dernier prélat.

#### *Évêques d'Albarazin.*

1. Dom Martin, premier évêque d'Albarazin l'an 1170. Dans une ancienne pièce en parchemin des archives de cette église, on lit les mots suivans : *Martinus primus episcopus habet anniversarium, super vineam quæ dicitur de la Costa*. Ce prélat fut sacré par l'archevêque Cerebrunus, qui dédia l'église cathédrale au Sauveur Jésus-Christ. Dom Martin assista au testament du chevalier Don Ferdinand Ruiz d'Azagra, dans la ville de Teruel : sa date est du 29 décembre 1194. L'évêque Dom Martin promit obéissance à l'archevêque de Tolède, comme à son métropolitain; et ayant gouverné son église près de trente ans, mourut l'an 1212, le 6 janvier.

2. Jean 1<sup>er</sup>, mourut en 1213.

3. Raynmond Hispan, doyen de l'église de Tolède, fut nommé évêque d'Albarazin l'an 1214. Ce prélat est loué par les auteurs qui ont écrit la chronique du roi don Jacques-le-Conquérant. Il fut envoyé ambassadeur au nom du royaume, auprès d'Innocent III, qui le nomma précepteur du prince don Jacques. Il assista au concile de Latran,

célébré sous le même pape, et mourut l'an 1222.

4. Dominique, siégeait l'an 1223. Le roi don Jacques le reçut à Teruel avec beaucoup de bienveillance, et lui accorda sa protection à lui et à son Église, comme on le voit par une pièce ancienne des archives d'Albarazin, datée du 26 août 1226. Il signa une sentence donnée par Don Rodrigue Ximenez, archevêque de Tolède, sur la distribution des dîmes, le 30 septembre 1232. Il accompagna le roi Don Jacques au siège de Burriana en 1234. Le seigneur d'Albarazin lui donna l'église du château de Bexix qu'il avait pris sur les Maures. Ce prélat mourut après avoir siégé environ quarante-un ans, et fut inhumé au monastère de Piedra.

5. Guillaume, archidiacre d'Albarazin, fut le premier évêque de Ségorbe, dans le temps de l'union de cette église à celle d'Albarazin. Cette union se fit par la conversion de Zeit Abeiceit, roi de Valence et de Ségorbe, qui fut instruit et baptisé par ce prélat, qui l'appela Don Vincent Belvis. Ce roi lui fit donation de diverses églises, comme il paraît par une pièce écrite en arabe, datée de l'an 1236, et traduite par Beuter, lib. 2, cap. 24. *De venerabili, et charissimo amico nostro Guillelmo ecclesie Segobricensis in pastorem electo ecclesias de Arenosso, Montan, Castiel Montan, etc.*

6. Dom frère Simon Guineno,

bénédictin, se trouva présent à l'accord que fit le roi susdit avec le roi Don Jacques, au sujet de quelques villes. Le Roi lui donna quelques possessions ; et dans la prise de Valence, Simon exerça quelques actes de juridiction au nom de l'archevêque de Tolède. La dame Thérèse Cascant et son fils vendirent à notre évêque deux possessions l'an 1239, comme il paraît par une pièce authentique : *Fratri Eximenio Episcopo egobricensi, et S. Mariæ de Albarozino, et successoribus suis castrum et vallem de Trama-Castiel pro ducentis aureis alphonis.*

7. Gilles, archidiacre d'Albarazin, fut élu évêque environ l'an 1242. Il vivait encore l'an 1244, suivant une pièce ancienne sur la collection des dîmes, et il mourut l'an 1245.

8. Dom F. Pierre Gines Garcès 1<sup>er</sup>, de l'Ordre de Cîteaux, et abbé du monastère de Piedra, fut nommé évêque de cette église en 1246. Les papes Innocent IV et Alexandre IV, lui adressèrent diverses bulles sur l'administration de l'église de Ségorbe ; il fut dépouillé de cette église jusqu'à l'an 1259, que le pape Alexandre IV la réunit, par sa bulle expédiée à Anagnin la cinquième année de son pontificat, le 18 de mars de la même année.

9. Pierre Ximenez Ségura II, natif de Tolède, d'une noble famille, fut élu évêque d'Albarazin l'an 1273. Le roi D. Jacques l'emmena aussitôt à Grenade en qualité d'ambassadeur ;

et à son retour, il fut sacré par D. Sanche, de la famille royale d'Espagne, et archevêque de Tolède ; il se trouva au concile de Lyon, célébré par Grégoire X, l'an 1274, et y accompagna l'archevêque D. Sanche qui le présenta au pape, en lui disant : « Voilà, très-saint père, un » évêque sans évêché, parce que » ceux de Valence le lui ont » usurpé. » Le pape lui demanda ses titres, et à son retour à Albarazin il prit le parti des armes, et reconquit les Églises de Ségorbe, Xérica, Pina et Toro que possédait l'évêque de Valence. Le pape l'excommunia pour cette violence ; il comparut à la cour de Rome, où les affaires furent arrangées par compromis. Ce prélat mourut à Teruel le 20 septembre 1277.

10. Michel Sanchez, natif de Navarre, et chanoine d'Albarazin, fut élu unanimement évêque l'an 1278, à l'exception d'une voix qui fut pour le gardien du couvent des Cordeliers de Valence, nommé frère Pierre Zacosta, natif de Darogue ; mais, parce que ce dernier était protégé par le roi D. Pierre III, le véritable évêque se retira en Castille, et mourut dans la Navarre peu après. Le prétendu évêque Zacosta accompagna le Roi dans une expédition l'an 1281, et le Chapitre lui accorda, l'année suivante, la faculté de conférer les canonicals vacans pendant deux ans. Il alla ensuite à Avignon pour suivre sa prétention, et n'obtint rien.

11. Aparicius, natif d'Atienza, fut nommé évêque d'Albarazin par l'archevêque de Tolède, qui déposa Zacosta. Aparicius fit un règlement touchant les dîmes et l'immunité de ses ecclésiastiques, sur certains impôts, en 1298 et 1299, et mourut âgé de trente ans. Il fut inhumé dans son église cathédrale.

12. Antoine Munoz 1, natif de Teruel, d'une illustre famille, chanoine de cette Église, docteur et professeur en Droit canon de l'Université de Salamanque, fut élu l'an 1302. Il mourut à Teruel l'an 1319, le 20 mars, et fut inhumé dans la paroisse de saint André.

13. D. F. Sanche Dull, de l'Ordre des Carmes, natif de Réal-Divier, de Pampelune, et pénitencier du pape Jean xxii, fut élu par le Chapitre, et sacré à Avignon l'an 1319. Il soutint avec fermeté les droits de son Église contre l'archevêque de Valence; et ayant célébré un synode le 13 avril 1320, et augmenté son évêché de quelques bénéfices, il mourut à Avignon l'an 1356, regretté de son peuple et aimé de tout le monde.

14. Elie, Français de nation, fut nommé par Innocent vi qui ôta au Chapitre le droit d'élection. Étant allé à Avignon pour soutenir ses droits, il mourut auprès de Toulouse le 6 mai 1362, après avoir siégé six ans.

15. Jean de Barcelonne II fut nommé par le pape Urbain v, en 1363. Il tint un synode à Segorbe en 1367, et fut transféré

à Huescar par le même pape en 1370.

16. Inigue de Valtera, natif de Valence, d'abord évêque de Girone, ensuite d'Albarazin l'an 1370, fut ambassadeur de don Pierre IV, roi d'Espagne, auprès de Grégoire xi. On le transféra à Tarragone en 1380. Il mourut à Segorbe le 18 février 1407.

17. Diegue de Heredia, d'une noble famille, d'abord évêque d'Albarazin où il fonda un bénéfice, fut transféré à Vic l'an 1400.

18. François 1<sup>er</sup> Ragner, natif de Barcelonne, fut nommé par Benoît xiii en 1400, et mourut en odeur de sainteté l'an 1409.

19. D. F. Jean Tauste, de l'ordre de la Merci, évêque de Huescar, ensuite d'Albarazin, tint un synode le 25 avril 1417, et mourut en 1427.

20. François II Aguilon, natif de Valence, et de l'ancienne maison de Pitres, chanoine de Majorque, fut nommé évêque d'Albarazin par Martin v en 1428, et tint un synode à Valde-Christo, et mourut l'an 1434.

21. Jacques Gérard Gilard, nommé par le concile de Bâle, prit possession le 10 novembre 1438, et fut transféré à Barcelonne en 1445.

22. Gisbert Pardo, natif de Valence, conseiller du roi Alphonse v, fut nommé évêque d'Albarazin par Eugène iv. Il accompagna à Naples ledit roi Alphonse en 1450, et mourut à Rome l'an 1454.

23 Louis Jean de Mila, natif



de Javita, et neveu de Calixte III qui le créa cardinal le 13 septembre 1456. Il fut évêque de cette église jusqu'à 1459, que Pie II le transféra à Lérida.

24. D. F. Pierre III Baldon, natif d'Albarazin, de l'Ordre de Cîteaux, abbé de Valdigne, prit possession de cette Église le 15 juin 1461, et mourut le 9 juin 1473.

25. D. Barthélemy Marty, natif de Xativa, et évêque de cette Église en 1474, tint un synode en 1485. Alexandre VI le fit cardinal en 1496, et deux ans après, il abdiqua son évêché.

26. Jean IV Marrades, natif de Valence, et évêque d'Albarazin, nommé par Alexandre VI en 1498, prit possession le 7 février de l'année suivante, et mourut à Rome sans avoir vu son Église.

27. D. F. Gilbert Marty, natif d'Alcira, de l'Ordre de Saint-Jérôme, et neveu du cardinal Marty, fut nommé par Alexandre VI en 1500, prit possession le 11 septembre de la même année. Il apaisa bien des troubles, et fut chargé par le pape de plusieurs négociations. Il mourut à Valence le 12 janvier 1529, après avoir donné de riches ornemens à son église, et fondé douze anniversaires. Sa mémoire est encore en bénédiction.

28. Gaspard Jope de Borja, natif de Valence, nommé évêque d'Albarazin par l'empereur Charles V, et confirmé par Clément VII en 1530, prit possession l'année suivante. Il assista au concile de Trente, augmenta

beaucoup la fabrique de son Église, qu'il renouvella toute entière. Il fonda aussi douze anniversaires, et mourut à Valence en 1536. Il fut inhumé à Ségorbe.

29. D. F. Jean de Munatones, de l'Ordre des Augustins, natif de Briviesca, grand prédicateur, provincial de son Ordre, et précepteur du prince D. Charles, prit possession de cette Église le 9 septembre 1538. Il se trouva au concile de Trente où il prêcha trois sermons avec un applaudissement extraordinaire. Il assista aussi au concile provincial de Saragosse en 1563. Il mourut à Valence en odeur de sainteté en 1571, et fut inhumé dans sa patrie.

30. François III de Soto et Salazar, natif d'Avila, commissaire-général de la croisade, nommé par saint Pie V en 1571, fut transféré à Salamanque l'an 1576. Cette Église vauqua plus d'un an. Le pape Grégoire XIII la sépara de celle de Ségorbe le 21 juillet 1577, et nomma des évêques aux deux Églises.

31. Jean Trullo, prieur de Sainte-Christine, nommé évêque d'Albarazin par le roi D. Philippe II, mourut sans prendre possession.

32. Martin II de Salvatierra, natif de Vittoria, fiscal du conseil de l'inquisition, et évêque de cette église en 1578, fut transféré à Ségorbe.

33. Gaspard Jean de la Fíguera, natif de Fraga, d'abord évêque de Jaca, fut transféré à

cette Église en 1583, et en 1585 à Lérida. Il mourut l'année suivante dans le monastère de Monserrat où il est inhumé.

34. Bernadin Gomez de Miedes, natif d'Alcaniz, archidiacre de Moniedo, et évêque d'Albarazin l'an 1585, écrivit l'histoire du roi D. Jacques, et de Constantia. Il composa aussi d'autres ouvrages, et mourut le 4 décembre 1589.

35. Alphonse Grégoire, natif de la ville de Léon, et grand-vicaire de Saragosse, prit possession le 6 avril 1590, et fut transféré à Saragosse le 16 mai 1593. Il laissa auparavant à l'Église d'Albarazin des ornemens superbes avec une belle tapisserie, et mourut à Saragosse en 1602, en odeur de sainteté.

36. Martin Ferrer, natif de Daroca, chanoine de Saragosse, et chancelier du Roi, fut nommé en 1593. Il réédifia le clocher, et fit beaucoup d'aumônes. Il fut transféré à Teruel en 1596. Il fonda l'octave de *Corpus Christi*, et mourut regretté de tout le monde.

37. D. Pierres Rives, grand-vicaire de Saragosse, fut nommé évêque d'Albarazin, et mourut sans prendre possession.

38. Pierre Jacques, natif de Paracuellos, archidiacre de Teruel, fut évêque de Vic, et ensuite d'Albarazin l'an 1597. Il gouverna son Église avec beaucoup de prudence et de zèle, tint un synode en 1598 et en 1600; il fit du bien au couvent de Saint-Dominique où il est

inhumé avec cette épitaphe :

*Reverendissimus DD. Petrus Jaime, Episcopus primò Vicensis, secundò Albarracínensis, octavus à dismembratione, obiit vigesimo nono januarii anno 1601.*

Ce prélat est en grande vénération.

39. D. F. André Balaguer, de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de la Jana dans le royaume de Valence, qualificateur de l'inquisition et prieur du couvent de ladite ville, fut nommé à cette Église par le roi Philippe III, et prit possession le 26 mai 1603. Il fit la visite de son diocèse avec un grand zèle, et tint un synode très-utile en 1604. Il fut transféré à Orihuela où il mourut en odeur de sainteté.

40. Vincent Roca, natif de Valence, chanoine et archidiacre de Xativa, prit possession par procureur, et entra dans son diocèse le 18 mars 1606. Il mourut le 27 du même mois de l'an 1608, et fut inhumé au couvent de Saint-Jean de la Rivière de Valence. Il laissa une belle tapisserie représentant l'histoire de Gédéon, et son pontifical à son Église d'Albarazin.

41. D. F. Isidore d'Aliaga, de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Saragosse, et frère du R. P. F. Louis d'Aliaga, du même Ordre, confesseur du roi, conseiller d'État et grand-inquisiteur d'Espagne. Notre père Isidore avait été professeur de théologie dans le couvent de la

Minerve à Rome, provincial d'Aragon. Il fut évêque d'Albarazin le 29 avril 1609, ensuite de Tortose en 1611, et en dernier lieu archevêque de Valence.

42. Luc Durand, natif d'Oropesa, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Jacques, aumônier du Roi, d'abord évêque de Chiapa dans l'Amérique, et ensuite de cette Église en 1611, mourut dans sa patrie le 1<sup>er</sup> décembre 1617.

43. Gabriel Sora, natif de Saragosse, et chanoine de cette Église, consultant de l'inquisition, et docteur en Droit civil et canon, prit possession le 12 octobre 1618. Il fonda douze anniversaires solennels et une messe à onze heures. Il mourut le 12 février 1622, et fut inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale, dans un sépulcre de marbre où l'on voit son épitaphe.

44. D. F. Jérôme-Baptiste Lanuza, appelé le Chrysostôme d'Espagne, natif de Saragosse, provincial d'Aragon, de l'Ordre de Saint-Dominique. Dans le Martyrologe de l'Ordre, imprimé à Rome en 1638, on lit l'éloge suivant de ce prélat :

*D. Frater Hieronimus Baptista de Lanuza, provincie Aragonie Episcopus*

*Ballastrensis et Albarracinensis continuus jejuniis et catenis ferreis carnem*

*Maceravit, futura prædixit; secreta cordium, et statum multorum in Purgatorio*

*Egressum cognovit. Sanctorum Episcoporum æmulator, omnia bona usque ad*

*Proprium lectum pauperibus erogavit; ab omni letali labe immunis, Septuagenarius ex hac luce ad æternam est translatus.*

*Voyez LANUZA.*

45. Pierre Apaolaza, natif de Mainela, d'abord évêque de Balbastro, ensuite d'Albarazin, prit possession le 2 août 1626. Il fut transféré à Teruel, et enfin à Saragosse.

46. D. F. Jean Cébrian, de l'Ordre de la Merci, et son général, prit possession en 1633. Il fut transféré à Teruel en 1635, et ensuite à Saragosse avec le titre de conseiller d'État et de vice-roi d'Aragon.

47. Vincent Domec, docteur de l'Université de Huesca, chanoine, archidiacre et grand-vicaire, fut d'abord évêque de Jaca, visiteur de l'audience royale de Saragosse, et député d'Aragon. Il fut transféré à cette Église le 5 avril 1637 où il laissa 600 piastres pour marier de pauvres demoiselles. Il mourut à Saragosse le 14 septembre 1644, et fut inhumé à Jaca sa patrie.

48. V. D. Martin Funes, natif de Buvierca, grand-vicaire de Valence, visiteur des audiences royales d'Espagne, chanoine théologal de Saragosse, confesseur du roi Philippe IV dans la guerre de Fraga, après la mort du R. père de saint Thomas, Dominicain. Il fut évêque de cette Église en 1645. Il mourut le 30 décembre 1553, en odeur de sainteté, et fut inhumé à Saragosse dans l'église de Saint-

Sauveur où il faisait ses retraites quand il était dans cette ville.

49. Jérôme Salas, natif de Camin-Réal, juridiction de Daroca, après avoir été trente ans doyen d'Albarazin, en fut nommé évêque le 26 mars 1654. Il fit bâtir la chapelle de Notre-Dame du Pilor, et laissa cinq cents piastres de rente à son Église. Il mourut le 10 novembre 1684.

50. D. F. Antoine Augustin, Hiéronimite, natif de Saragosse, d'une illustre famille, prit possession le 15 septembre 1665, et mourut en odeur de sainteté le 15 juillet 1670, regretté de son peuple.

51. D. F. Inigue Royo, bénédictin, natif de Calatayud, et abbé de Saint-Victorien, d'abord archevêque de Sassari en Sardaigne, ensuite évêque de Jaca, fut transféré à cette Église en 1671, et ensuite à Balbastro.

52. Jean Casteldassas, natif de Caspe, inquisiteur de Valence, évêque d'Albarazin, mort sans avoir pris possession.

53. D. F. Pierre Tris, de l'Ordre des Carmes, natif de Calatayud, après avoir refusé d'autres évêchés, prit possession de cette Église le 19 février 1674. Il fut député d'Aragon, et mourut le 3 juillet 1682.

54. D. F. Jérôme Michel Fuanbruna, de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur en théologie de l'Université de Saragosse sa patrie où il fit de grandes missions, prit possession de cet évêché le 24 juin 1683. Il avait

tout le zèle des évêques de la primitive Église, et mourut dans son couvent de Saragosse le 23 août 1699, après avoir fait bâtir à ses dépens le couvent des religieuses dominicaines d'Albarazin.

55. D. F. Louis Pueyo et Abadia, de l'Ordre des Carmes, natif de Saragosse, docteur et professeur de cette Université, qualificateur de la Suprême, provincial et visiteur général de son Ordre, prit possession de l'évêché d'Albarazin en 1700. Il mourut dans son couvent de Saragosse le 27 janvier 1704. Ce prélat est l'auteur de l'excellent ouvrage intitulé : La Chaire de Saint-Thomas d'Aquin, en seize volumes in-4°.

56. D. F. Jean Navarro, de l'Ordre de la Merci, natif de Calatayud, docteur et professeur de l'Université de Lérida, provincial d'Aragon, et général de son Ordre, d'abord évêque d'Albarazin en 1704, fut élu archevêque de Saragosse, et grand-inquisiteur de Sicile. Il abdiqua et mourut à Vienne le 6 avril 1728.

57. D. Jean François Navarro, Salvador, Gilbert, natif de Calatayud, d'une illustre famille, docteur en Droit civil et canon, grand-vicaire de l'évêché d'Albarazin en l'absence de son oncle, fut nommé évêque par Philippe V, le 26 septembre 1728. Il visita son diocèse, et fait briller ses grands talents pour la chaire et pour la direction des âmes. Il a fait construire la magnifique

chapelle et l'autel de Notre-Dame du Pilor, le collège des écoles pieuses, le célèbre couvent des religieuses Capucines à Xea, le sanctuaire de Notre-Dame de Tremedal et le palais épiscopal. Il a donné aussi des ornemens superbes à son Église, et un pied d'un travail exquis au Saint-Ciboire. Grand défenseur des immunités ecclésiastiques et zélé pour le culte divin, sa conduite fut édifiante, ses mœurs pures, et il gouverna son diocèse, chéri et respecté de tout le monde, avec le titre de doyen des évêques d'Espagne. Dieu le conserva assez long-temps pour le bien spirituel et temporel de son diocèse.

Mémoire fourni par le révérend père Pierre de la Fuente, de l'Ordre de Saint-Dominique, prieur du couvent d'Albarazin, qui l'avait tiré avec beaucoup de soin des archives de cette Église cathédrale, et rédigé par M. l'abbé Giron, Espagnol, docteur de l'Université de Paris, et proto-notaire apostolique.

ERCHEMPERT, ou ERCHEMBERT, ou HÉREMPERT et HÉREMBERT, descendait des ducs de Bénévent. Le château de Pila, où il faisait sa demeure avec son père Adelgaire, ayant été pris par Pandonulfe, comte de Capoue, il fut emmené prisonnier de guerre dans cette ville au mois d'août de l'an 881. Quelque temps après il se fit religieux au Mont-Cassin, ou à Teano, sous l'abbé Angelaire qui s'était retiré en ce lieu avec ses

moines, depuis que les Sarrasins avaient brûlé le monastère de Cassin. Il fut supérieur d'une cellule ou prieuré, qu'Arnulfe lui enleva. Pierre Diacre ne lui donne d'autre qualité que celle de diacre. Il ne marque pas non plus le temps de sa mort. Mais puisqu'Erchembert fait mention dans sa chronique de la mort de Lambert, fils de l'empereur Gui, arrivée, selon Sigonius, en 910, il faut qu'il ait survécu à ce prince. On a de lui une chronique, ou histoire étendue des Lombards, que l'on croit perdue, et un abrégé de la même histoire depuis l'an 774 jusqu'en 889; c'est une espèce de supplément à Paul de Varneffride. Antoine Caraccioli, prêtre de l'Ordre des Clercs réguliers, a publié cet abrégé avec d'autres pièces, à Naples en 1626, in-4°. Camille Pégrin l'a donnée de nouveau plus correcte dans son histoire des princes Lombards, en 1643, in-4°. Pierre Diacre, dans son traité des Hommes Illustres du Mont-Cassin, ch. 14, dit que le même a écrit, de *Destructione et renovatione Cassinensis coenobii, et de Ismaelitarum incursione*. On attribue au même une vie en vers de Landulfel qui a été évêque de Capoue depuis l'an 851 jusqu'en 879, et des actes de la translation du corps de l'apôtre saint Matthieu; mais il y a des manuscrits où ces actes portent le nom de Paulin, évêque de Londres en Angleterre. (Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, t. 5, tom. 2, pag. 319 et 320. Dom

Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* tom. 19, pag. 530. *Voy.* aussi la préface du tome 5 du Nouveau Recueil des historiens de France, nombre 24.)

ERCHENFROI, abbé de Melck en Autriche, sur le Danube, a écrit la vie de saint Colman, Écossais. Elle est dans le second tome de Lambecius.

ERCHENS (Placide), bénédictin de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, a publié les ouvrages suivans, 1° *Speculum angelico-benedictino-thomisticum, in quo præcipuæ et characteristæ quæstiones philosophicæ de puro ac plano ex S. Thoma Aquinate demonstrantur, cum refutatione libelli P. Kirchi S. J. Theologiæ Professoris treviris, auctore P. Placido Erchens Ord. S. Bened. ad S. Mathiam, Apost. Profess. S. Theolog. Profess. anno 1713.* 2° *Funiculus triplex ejusdem contra eumdem.* 3° *Historia Trevirensis et SS. Abbatie S. Mathiæ cum descriptione vitæ et miraculorum de eodem S. Apostolo et adjunctis institutionibus christiane vivendi, meditandi et moriendi; auctore P. Mauro Hilmar SS. Theologiæ Doctore, 1749.* 4° *Libellus celeberrimæ confraternitatis S. Mathiæ Apost.* L'auteur promet d'autres ouvrages, et en particulier un livre d'exercices spirituels. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

ERE, *æra*. L'ère est à peu près la même chose qu'*époque*; car elle est aussi un point fixe d'où l'on commence à compter

les années. La différence qu'il y a, c'est que les époques sont des points fixes déterminés par les chronologistes, et que les ères sont des points fixes déterminés par quelque peuple, ou nation. L'origine de ce mot est fort incertaine. Il y en a qui croient que le mot d'*æra* vient d'*es*, parce qu'on marquait les années avec de certains petits clous d'airain; d'autres, que ce sont les Espagnols qui l'ont introduit dans la chronologie, et qui l'ont tiré d'un tribut qu'Auguste leur avait imposé: ainsi *æra* viendrait d'*ære*. Peut-être vient-il de l'ignorance des copistes qui trouvaient dans les anciens monumens (*A. E. R. A. Annus erat regni Augusti*, et qui en ont fait un seul mot *æra*. L'abbé de Vallemont, *Éléments de l'histoire*, tom. 1, pag. 6.)

Voici quelques ères célèbres.

1° La première Olympiade, l'an du monde 3228, avant Jésus-Christ 772. 2° L'ère de Nabonassar, en 3257, avant Jésus-Christ 743. 3° L'ère d'*Alexandre-le-Grand*, ou sa dernière victoire contre Darius, en 3674, avant Jésus-Christ 326. 4° L'ère des *Seleucides*, d'où les Macédoniens commençaient à compter leurs années, et dont il est parlé dans les Machabées. C'est ce qu'on appelle les *ans grecs* dont les Juifs se sont principalement servis depuis qu'ils furent soumis aux Macédoniens. Cette ère commence au règne du grand Séleucus, surnommé *Nicator*, l'an du monde 3692, 312 avant

l'ère vulgaire. 5° L'ère d'*Espagne* : elle commence à l'an du monde 3966, et 38 avant l'ère vulgaire, lorsque l'Espagne fut subjuguée par Domitius Calvinus, proconsul, et réduite sous la puissance de César Octavien. 6° L'ère de la naissance de Jésus-Christ, en 4000, le 25 décembre, trois ans six jours avant notre ère vulgaire, dans laquelle nous comptons cette année 1753, au lieu qu'en prenant exactement l'ère de la naissance du Sauveur, il faudrait compter 1756; car il y a une erreur de trois ans six jours dans l'ère vulgaire que nous suivons, et que Denis-le-Petit a donnée. Il s'en faut trois ans et quelques jours qu'elle ne remonte à la naissance de Jésus-Christ. La naissance de Jésus-Christ est l'an du monde 4000, et l'ère vulgaire, dont on use ordinairement pour compter les années depuis Jésus-Christ, commence l'an du monde 4003. (D. Calmet, *Dictionn. de la Bible*. (Voyez ÈRE.)

**ÉRECTION.** On se sert communément de ce terme, pour marquer le nouvel établissement d'un bénéfice, ou dignité, ou même d'une église particulière. L'érection peut se faire de deux manières, dit M. Brunet, *not. apostol.* liv. 5, ch. 3 : 1° Quand on donne le titre et le caractère d'un bénéfice à un lieu qui auparavant n'en était pas un, comme quand on érige une chapelle particulière, ou quand on érige des places d'habituez dans une paroisse en chanoines et cha-

pitre; 2° quand on donne un titre plus élevé à un lieu déjà érigé en titre de bénéfice, comme quand on change une chapelle simple en cure, ou une prébende en dignité, ou une église collégiale, ou paroissiale, en cathédrale, ou enfin un évêché en métropole, ou archevêché.

En général, les érections doivent avoir pour cause principale : *ut servitium divinum augeatur, non autem ut diminuat*, c. *ex parte de constit.*

La nécessité et l'utilité peuvent aussi servir de motifs à ces fondations, ou changemens.

M. Brunet, en l'endroit cité, donne la formule de tous les actes nécessaires dans les érections suivantes : 1° En l'érection d'une chapelle particulière en titre de bénéfice; 2° l'érection d'une église en collégiale; 3° l'érection d'une prébende en titre de dignité; 4° l'érection d'un lieu ecclésiastique en paroisse; 5° l'érection d'une église et d'un district, ou province, en cathédrale et en diocèse; 6° l'érection d'une cathédrale, ou évêché, en métropole, ou archevêché.

1° Pour l'érection d'une chapelle en bénéfice, il y a trois choses à observer : 1° la dotation; 2° le consentement des intéressés, qui sont le curé *in curia territoria*, autrefois le patron de la cure, le seigneur, etc.; 3° l'approbation et l'autorité de l'évêque. Voici les actes qui se font pour parvenir à cette érection. On dresse d'abord une

requête qu'on présente à l'évêque avec un projet des clauses et conditions de la fondation, où se trouvent détaillés les biens destinés à la dotation du bénéfice. La requête est répondue par un soit communiqué au promoteur, lequel conclut à la descente sur les lieux et au rapport de *commodo et incommodo*. L'évêque commet en conséquence un de ses vicaires, ou un autre pour cette descente et information; le commissaire dresse son procès-verbal après sa visite, où il n'a pas manqué de bien considérer la nature des biens destinés à la dotation, et d'entendre les parties intéressées; et sur une seconde requête où l'on se réfère au rapport du commissaire, l'évêque rend son décret de fondation, ou d'érection en titre.

2°. Quand il s'agit de l'érection d'une église en collégiale, ou chapitre, il faut, suivant Rebuffe, *in prax. de erect. in coll.*, et même, suivant l'usage, l'intervention et l'autorité du pape, quoique certains auteurs soutiennent que l'autorité de l'évêque suffit. On observe en cette érection les mêmes formalités qu'en la précédente, avec cette différence que la dotation doit être plus considérable, et que les curés sont mieux fondés à s'opposer à l'érection des collégiales, parce que ces églises portent plus de préjudice à leurs droits paroissiaux, que les simples bénéfices. Dans un décret d'érection d'une collégiale, il faut remarquer, 1° le motif qui est toujours

*ad honorem et gloriam Omnipotentis*, etc.; 2° le titre que l'on donne à la collégiale *sub vocabulo*, etc.; 3° la qualification et l'état séculier, ou régulier des chanoines que l'on érige; 4° l'expression du droit qu'ils ont de former un Chapitre, car les particuliers n'ont pas de droit de faire corps, s'il n'est institué légitimement; 5° le chef du Chapitre, *cum corpore sine capite existere nequit*, c. *cum non licet de prescrip.*; 6° le nombre des prébendes que l'on érige; 7° la division qu'on en a faite pour les affectations particulières aux choristes et clercs du bas chœur; 8° les qualités des possesseurs de ces prébendes, si l'on ne veut laisser les choses au droit commun; 9° distinguer les gros fruits des distributions; 10° enfin les conditions et les clauses particulières que les fondateurs sont bien aises d'apposer dans l'acte d'érection sans déroger aux saints décrets, ni aux lois du royaume qui sont contenus dans la pragmatique sous les titres, *quoquisque*, etc., et *seq.*

3° L'érection d'une prébende en dignité se fait encore, suivant le même Rebuffe en l'endroit cité, de l'autorité du pape. Amydenius, n. 102, dit que non-seulement l'évêque ne peut ériger de nouvelles dignités, mais qu'il ne peut pas même affecter certaines prérogatives à celles qui sont déjà fondées; l'usage semble autoriser toutes ces opinions. Au reste, les érections des prébendes en titres de dignités,



sont moins de véritables érections, que des affectations des prébendes aux dignités que l'on érige.

4°. L'érection d'un lieu ecclésiastique en paroisse a toujours été une des plus importantes. (*Voyez PAROISSE SUCCURSALE.*)

5°. Quant à l'érection des évêchés et archevêchés, voyez *ÉVÊCHÉ*, *MÉTROPOLE*.

Par le nouvel édit du mois d'août 1749, il ne se pouvait faire en France aucune érection de chapelles, ou autres titres de bénéfices, que par la permission du Roi, manifestée par des lettres-patentes qui nes'accordaient qu'avec conaissance de cause, et après qu'on avait envoyé avant toutes choses le projet d'érection à la cour.

**ERFORD**, ville capitale de la Thuringe, entre Weimar et Gotha, autrefois appelée *Bicurgum*, aujourd'hui, *Erfordia*, *Erfhodia*, *Erfurtum*, fut érigée en évêché l'an 742 par saint Boniface, apôtre d'Allemagne. Il y mit pour évêque le bienheureux Adelard qui en fut le premier et le dernier ; car ce saint homme ayant été tué l'an 754 avec saint Boniface dans les missions de Frise, l'évêché d'Erford fut uni à celui de Mayence. La ville ayant été long-temps libre et maîtresse d'elle-même, quoique originaiement soumise à l'électeur, elle fut remise sous son obéissance en 1664, avec le territoire qui en dépend. Il y envoya un gouverneur, ou *vice-Dominus*, qu'il

prenait de son Chapitre, et à qui le peuple prêtait serment de fidélité. La collégiale et principale église est dédiée à la sainte Vierge. Il y avait aussi quelques abbayes et monastères, et il y existe encore une Université fondée l'an 1291 par Conrad Winsperg, quatre-vingt-huitième archevêque de Mayence. Comme cette ville était trop éloignée de sa métropole, les archevêques de Mayence avaient coutume de nommer un suffragant, qui résidait et faisait leurs fonctions à Erford, et dans les pays voisins de Hesse, Thuringe, Eichsfeld et Saxe. (*Voyez MAYENCE.*)

#### *Conciles d'Erford.*

Le premier fut tenu l'an 932, sous Henri I, roi de Germanie. On y fit cinq canons. Le second défend de tenir des plaids les dimanches, les fêtes et les jours de jeûne, et aux juges de citer personne devant eux dans la semaine qui précède la fête de Noël et celle de saint Jean-Baptiste, ni depuis la Quinquagésime jusqu'à la huitaine après Pâques. Le troisième défend de donner assignation ni d'appeler en jugement ceux qui vont à l'église, ou qui y sont, afin de ne pas les détourner de leurs prières. Le cinquième défend aux particuliers de s'imposer des jeûnes, sans le consentement de leur évêque, ou de son grand-vicaire, parce que plusieurs le font plutôt par superstition, que par piété. (*Pagi, ad hunc an.*)

Le second l'an 1073, le 10 mars, par Sigefroi, archevêque de Mayence, pour les dîmes de la Thuringe qui furent partagées entre cet archevêque et le roi Henri.

Le troisième, l'an 1074, octobre, contre la simonie et l'incontinence des clercs, tom. 10, ch. pag. 312.

Le quatrième l'an 1149. Henri, archevêque de Mayence, y présida, et l'on y termina le différend qui s'était élevé entre l'abbé de Burgilin et le comte Piron qui s'était emparé de quelques biens de cette abbaye. On y décida aussi que le comte d'Hildensheim, coupable d'inceste, ne pourrait contracter mariage qu'après avoir achevé la pénitence qui lui serait imposée à ce sujet. Enfin, on y cita l'abbé d'Harcvelde qui, sans consulter l'archevêque de Mayence, avait accepté l'abbaye de Fuldes. (Dom Mabillon, *Annal. Ord. S. Bened.*, tom. 6, pag. 466. Le père Mansi, dans son *Supplément aux Conciles du P. Labbe*, tom. 2, colum. 47 et 472.)

Le cinquième concile fut tenu l'an 1235, et l'on y ordonna qu'on célébrerait solennellement toutes les fêtes qui avaient un office propre. (Le P. Mansi, *ibid.* colum. 919 et 920.)

ÉRIC, ou HENRI, roi de Suède, martyr. (Voyez HENRI.)

ÉRIGÈNE (Jean Scot). Il faut consulter sur cet auteur *Biblioth. scrip. angl.* et Pope Blount dans sa *Censura celebrium autorum*.

ÉRIOCH, roi des Éliciens, selon la vulgate, ou *Arioch*, roi des Élyméens, selon le syriaque. (*Judith*, 1, 6.)

ÉRIZI, ville épiscopale de Carie, au diocèse d'Asie, sous Aphrodisiades : on dit aussi *Erizus*, *Eriza*, et par corruption Siza. Elle a eu les évêques suivants :

1. Papias, au concile de Chalcédoine.

2. Jean, au sixième concile général.

3. Magnus, au concile in *Trullo*. (*Oriens christ.* tom. 1, pag. 921.)

ERKEL (J. C.), docteur en Droit Canon, chanoine de l'Église catholique et romaine d'Utrecht : On a de lui : *Cleri romano-catholici præcipuarum in Australi Hollandia civitatum, aliorumque ejusdem causæ sociorum, protestatio adversus editores, ac divulgatores quarundam epistolarum quæ sub nomine illust. D. Jo. Bap. Bussi Apostolici apud Colonienses Nuncii..... in vulgus sparguntur asserta contra libellum qui fraudulenter inscribitur : scriptum consolatorium pro Romano-catholicis per fœderatas provincias dispersis..... per J. C. Erkelium. J. U. D. Ecclesiæ romano-catholicæ ultrajectencis Canonicum.....*, in-4°. Cet écrit latin, traduit du flamand, contient un ample détail des différends qui se sont élevés au sujet du gouvernement de l'Église de Hollande. (*Journ. des Sav.* 1710.

pag. 636 de la première édit., et 572 de la seconde.)

ERLENBACH (Frédéric), de Franconie, fit ses études à Leipsick, et fit de grands progrès dans les belles-lettres, dans toutes les parties de la philosophie et dans la théologie. Il fut reçu maître-ès-arts à Leipsick, et y enseigna la philosophie durant plusieurs années. S'étant ensuite dégoûté du siècle, et soupirant après un genre de vie plus saint, il se retira dans l'Ordre des Frères-Mineurs de l'étroite observance, où ses supérieurs l'employèrent d'abord à enseigner et à prêcher. En 1498 il avait déjà composé et publié les ouvrages suivans : 1° *Demodo studendi*. 2° *De modo versificandi*. 3° *De ordine rerum universi theoremata*. 4° *Expositio epistolarum Pauli*. 5° Un commentaire sur les quatre livres des sentences ; des sermons sur divers sujets et pour quelques fêtes des Saints, et d'autres sermons sur le *Salve Regina* ; Des conférences faites à des clercs., etc. 6° *De modo loquendi*. 7° *De decem præceptis*. 8° *De septem vitiis*. 9° *De arte bene moriendi*, etc.

ERME, ou ERMIN, *Ermino* et *Erminus* (saint), évêque et abbé de Lobes en Hainaut, était de la ville de Laon. L'innocence de ses mœurs jointe à son esprit, lui attira l'estime et l'affection des gens de bien. Madelgar, ou Mauger, évêque de Laon, l'ordonna prêtre, et saint Ursmar, abbé de Lobes, eut la satisfaction de l'avoir pour disciple dans

son monastère. Il s'y distingua surtout par sa régularité, son humilité, son amour pour la pénitence et la pauvreté évangélique. Saint Ursmar, touché de sa vertu, se démit de sa charge d'abbé entre ses mains, et il fut aussi honoré comme lui du caractère de l'épiscopat sans évêché ; ce qui passa encore à quelques uns de ses successeurs. Il mourut saintement le 25 d'avril de l'an 737. Sa fête est marquée en ce jour dans plusieurs Martyrologes. A Binche où est maintenant son corps, on la fait le 26. Sa vie, écrite environ trente ou quarante ans après sa mort par Anson, l'un de ses successeurs, se trouve dans la continuation de Bollandus, et dans les actes des saints Bénédictins. (Baillet, tom. 1, 25 avril.)

ERMELINDE, *Hermelendis*, sainte vierge, naquit vers le milieu du sixième siècle à Dunk, village près de Louvain en Brabant. Elle n'avait que douze ans lorsqu'elle prit la résolution de consacrer à Dieu sa virginité, vivant dès lors comme une personne morte au monde, et uniquement occupée de son salut dans la retraite, la prière et la lecture. Ses parens qui joignaient à de grands biens la noblesse du sang, voulant l'engager à se marier, elle leur déclara la promesse qu'elle avait faite de n'être qu'à Jésus-Christ, prit des ciseaux, se coupa les cheveux en leur présence, et alla se cacher dans l'extrémité d'une bourgade appelée Bevec, où elle

se livra tout entière à la mortification, à la prière, au silence et la retraite, ne sortant que pour se trouver à l'église, où elle allait nu-pieds la nuit comme le jour en toute saison. Deux jeunes seigneurs, frères et maîtres du lieu, ayant attenté à sa pudeur, elle se retira en un lieu qu'on appelait Meldrick, et qui fut depuis nommé Meldaert, près de Huard en Brabant. Elle n'y vécut que d'herbes sauvages, et y pratiqua tous les exercices de la pénitence la plus austère jusqu'à sa mort, qui arriva le 29 octobre, sur la fin du sixième siècle. Son corps, enterré dans le lieu de sa retraite, fut oublié pendant quarante-huit ans, jusqu'à ce que Dieu ayant fait connaître sa sainteté par des signes extraordinaires, le bienheureux Pepin de Landen, maire du Palais d'Austrasie sous Dagobert, 1<sup>er</sup> et Sigebert III, fit bâtir à Meldaert un monastère de vierges en son honneur, où l'on plaça son corps. Quoique ce monastère ne subsiste plus, le culte de la Sainte est toujours demeuré à Meldaert, où l'on fait sa fête principale le 29 d'octobre, et celle de sa translation le 21 d'avril. L'on y porte aussi sa chässe en procession la troisième fête de la Pentecôte. Sa vie, écrite par un auteur inconnu, mais assez grave, qui vivait deux cents ans environ après elle, se trouve dans Surius. On peut voir aussi Molanus, dans son *Catalogue des Saints des Pays-Bas*. (Baillet, tom. 3, 29 octobre.)

ERMENGARD, ou ERMENGAUD, dans le douzième, ou treizième siècle, a écrit contre les Albigeois et les Vaudois. Jacques Gretser a publié son ouvrage, mais non entier, à Ingolstadt en 1614, in-4<sup>o</sup>, avec d'autres écrits de Bernard, abbé de Fontcaude en Languedoc, et d'Ebrard, ou Eyraud de Béthune. Ces mêmes écrits ont été réimprimés dans le tome 4 de la Bibliothèque des Pères, édition de Paris, 1644 et 1655, et dans le tome 24 de l'édition de Lyon, 1677. (Voyez la Bibliothèque des Auteurs de la moyenne et basse latinité, par Jean-Albert Fabricius, tome 2, liv. 5, page 329.)

ERMENRIC, abbé d'Envalgen, monastère situé au diocèse d'Augsbourg en Allemagne, et converti depuis 1555 en un chapitre de chanoines séculiers, devint abbé de ce monastère en 845, et mourut vers la fin de l'an 866. N'étant que simple religieux, il composa, à la prière de Guentramn, la vie d'un saint ermite nommé Sole, qu'il dédia à Rudolphe, recteur de l'école de Fulde, sous lequel il avait étudié. Il fit en l'honneur du même Saint une hymne en vers iambiques trimestres, et une autre en vers épodes, adressée aussi à Rudolphe. (On trouve ces pièces dans Surius, *ad diem 10 decemb.*, dans dom Mabillon, tom. 4. *Act.*, pag. 489; dans Canisius, tom. 2, part. 2, pag. 161, et dans dom Bernard Pez, *Dissert.*, tom. 4, pag. 27,

et part. 3, pag. 747.) Ce dernier a donné de plus la vie de saint Hariolphe, premier abbé d'Envalgen, qu'Ermenric dédia à Goswal qui avait aussi été son maître. Elle est en forme de dialogue. Il y prend la qualité de prêtre, au lieu que dans la vie de saint Sole, il ne se dit que diacre. Le titre de la vie de saint Magne, premier abbé de Fueslen, donnée par Surius au mois de septembre, par Goldast, dans le premier tome de l'histoire d'Allemagne, et par Eccard, porte qu'elle a été corrigée par Ermenric. Mais cela ne peut se dire de cette vie, telle que nous l'avons; c'est plutôt l'ouvrage d'un imposteur qui, pour lui donner cours, a emprunté un nom qu'il croyait respectable.

On connaît un autre Ermenric, moine de Richenou, et disciple de Walafride Strabon. Après la mort de son maître, il alla continuer ses études à Saint-Gal, invité par Grimald qui en était abbé et archi-chapelain de Louis de Germanie. Ce fut à lui qu'Ermenric dédia son livre de la grammaire. Il porte le titre de lettre dans un manuscrit de saint Gal, et Ermenric y est nommé évêque, sans désignation de siège. Dom Mabillon avait vu l'ouvrage entier, mais il n'en a fait imprimer que des extraits qui servent à faire connaître plusieurs personnes distinguées alors par leur mérite. (Dom Mabillon, *in analect.*, pag. 420.) Ermenric avait aussi travaillé sur l'origine du monas-

tère de Richenou, et commencé la vie de saint Gal en vers héroïques. La préface en est imprimée dans les *Analectes* de dom Mabillon, à la suite du livre de la grammaire. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* tom. 19, pag. 134 et 135.)

ERMENTAIRE, abbé d'Hermentier sur la côte du Poitou, mourut à Messay vers l'an 865. Il écrivit l'histoire de la translation du corps de saint Philibert, à laquelle il joignit le récit de ce qui lui était arrivé et à ses frères depuis l'invasion des Normands en 836. Cette histoire, divisée en deux livres, fait partie des preuves de l'histoire de Tournus, donnée par le père Chifflet, à Dijon en 1664, et du cinquième tome des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît. (Dom Ceillier, *ibid.*, pag. 131 et 132.)

ERNULPHE ou ARNUPHE.

Voyez ARNULPHE.

ERPENIUS, vulgairement D'ERP ou ERPEN (Thomas), célèbre professeur en langue arabe, naquit à Gorcum en Hollande l'an 1580. Après avoir appris le grec, l'hébreu et l'arabe, il voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. S'étant arrêté à Venise, il y apprit la langue persienne, la turque et l'éthiopienne. A son retour dans les Pays-Bas, il fut professeur de la langue arabique dans l'Université de Leyden où il mourut le 13 novembre 1624. Gérard - Jean Vossius prononça

son oraison funèbre. Nous avons de lui une excellente grammaire arabe, écrite en latin, et imprimée à Leyde en l'an 1613, in-4°, et une hébraïque; *proverbia arabica*; *fabulæ Locmanni*; *historia Josephi, Patriarchæ*; les psaumes en syriac; le Pentateuque en arabe; l'Histoire sarrasine, en arabe et en latin, etc. (Joannes Meursius, *Athen. batav.*, liv. 2. Valère-André, *Biblioth. belg.* Baillet, *Jugemens des Savans sur les grammairiens arabes.*)

ERRA (Charles-Antoine), de la congrégation des clercs religieux de la Mère de Dieu à Milan. Nous avons de lui: *Historia utriusque Testamenti*, in-8°, 3 vol., dont le premier a paru à Naples en 1747. C'est un abrégé de l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à la destruction de la république des juifs. Le dessein de l'auteur est de profiter de toutes les découvertes qu'on a faites pour enrichir son ouvrage: il a mis à la tête quelques dissertations sur les années et les mois des Hébreux, sur leurs monnaies, leurs mesures, et leur chronologie. (*Journal des Savans*, 1747, pag. 634.) Le père Erra a encore donné, *Memoria de religiosi perpieta et dottrina insigni della congregazione della Madre di Dio*, in Româ, 1759, in-4°. Le général de cet Ordre avait donné au public, il y a déjà quelque temps, les ouvrages de plusieurs religieux du même Ordre qui s'étaient distin-

gués dans la littérature, et qui avaient écrit sur cette matière; mais dans celui-ci le père Erra traite de la piété et des bonnes mœurs d'un grand nombre de religieux de cet Ordre. On donne ici les noms de ceux dont l'auteur a écrit la vie, et dont le père général avait publié les ouvrages littéraires. (*Journal des Savans*, 1760, pag. 681.)

**ERRATA**, table qu'on met au commencement, ou à la fin d'un livre qui contient les fautes survenues dans l'impression.

**ERREUR**, *error*. Erreur se dit de toutes sortes de fausses opinions, mais surtout de celles qui sont contre la foi, ou des hérésies. (*Voyez* HÉRÉSIE.)

**ERREUR**, se dit aussi d'une méprise, ou d'un manque dans lequel nous sommes tombés par ignorance. L'erreur en ce sens est de fait, ou de droit. L'erreur de fait est l'ignorance d'un fait qui est arrivé; par exemple, si j'ignore qu'une dette de mon père a été payée, et que je la paye une seconde fois. L'erreur de droit est l'ignorance d'une décision de droit; comme si un donataire avait omis de faire insinuer une donation, ignorant que cette formalité est nécessaire.

**ERREUR SPÉCIEUSE**, est celle qui paraît indubitable et qui peut faire illusion aux gens les plus éclairés. *In nullo enim errare divinitatis est, non mortalitatis.*

**ERREUR COMMUNE**, est celle qui dans un lieu passe pour chose

vraie et certaine. Aussi cette erreur fait valider bien des actes vicieux qui sans elle seraient absolument nuls. *Error enim communis facit jus; argumento legis* 3; ff. de officio prætorum. (Henrys, tom. 1, l. 2, chap. 4, quest. 28. Le Prêtre, cent. 4, chap. 46. De Ferrière, *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot ERREUR.)

ERRHA, ville épiscopale de la province d'Arabie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Bostres. Quelques uns disent mal à propos *Gerrha*, d'où viennent les Gerrhéens qui ne sont point dans l'Arabie, mais dans l'Idumée. Elle a eu l'évêque suivant :

Jean, fut représenté par Constantin de Bostres, à l'action sixième du concile de Chalcédoine.

ERRONÉ, qui est faux, qui tient de l'erreur, qui tient de l'hérésie, *erroneus*. Une proposition erronée est celle qui est opposée à une vérité, laquelle, quoique non immédiatement révélée en soi, se tire néanmoins par une conséquence légitime de deux propositions, dont l'une est de foi, et l'autre est certainement connue par la lumière naturelle. (M. Collet, *Theolog. moral.*, tom. 6, pag. 681.)

ÉRUCA, CHENILLE, ou SAUTERELLE, selon Bochart, ou VER, selon d'autres.

ÉRUMNINE, ville épiscopale d'Afrique, dont la province ne nous est pas connue; mais un de ses évêques, nommé Maxi-

mien, assista au concile de Cabarsusse. (*Not afr.*)

ERYTHRÆA, ancienne ville épiscopale, une des treize d'Ionie dans une péninsule avec un port. Elle est située vis-à-vis de l'île de Chio, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. Il y avait un temple d'Hercule. La sybille Érythrée en était originaire. Strabon dit qu'elle avait deux ports, l'un nommé Casytes, l'autre du nom de la ville. Il en est fait mention dans les notices d'Asie, et nous trouvons dans les monumens de l'Église les évêques suivans :

1. Eutyche, au concile d'Éphèse.

2. Draconce, au concile de Chalcédoine où il souscrivit pour ceux de sa province qui étaient absens.

3. Théoctiste, au cinquième concile général. (*Act. 8.*)

4. Eustathe, au septième concile général.

5. Arsaphe, au huitième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 727.)

ÉRYTHRÆUS. Voyez Rossi.

ÉRYTHRON, siège épiscopal de la Lybie Pentapole, dans le patriarcat d'Alexandrie, sur le bord de la mer. Synèse le croit établi par saint Marc, aussi bien que ceux d'Hydrace et de Palcibista, lieux peu considérables qui lui furent unis, quoique dans la suite, c'est-à-dire, du temps de Valens, ils eurent chacun leur évêque particulier. Cependant le concile de Sardique avait défendu de créer des évê-

chés dans les bourgs; avec tout cela on en trouve plusieurs dans la Pentapole, aussi bien qu'en Asie et en Afrique. Voici les évêques qu'a eus Érythron :

1. Orion, dans le quatrième siècle. (Synesius en fait mention, *epist.* 67.)

2. Sabbatius, auquel Théophile d'Alexandrie substitua.

3. Paul, à qui il imposa les mains, comme il le dit lui-même à la fin de sa première homélie paschale que saint Jérôme nous a donnée en latin.

4. Théophile, se présenta au concile de Chalcédoine, avec Dioscore d'Alexandrie; et ayant donné et souscrit avec douze autres évêques une formule de foi ambiguë, fit quelques difficultés de souscrire la sentence portée contre Eutyches, et la lettre de saint Léon à Flavien. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 625.)

ERZILA, ou ERCILLA, ou ARTEAGA, connu sous le nom de Fortunius-Garsia de Erzila, Espagnol, habile jurisconsulte du seizième siècle, demeura long-temps à Boulogne en Italie, dans le collège des Espagnols. Rappelé en Espagne par l'empereur Charles v, il y fut chevalier de Saint-Jacques, conseiller au conseil de Castille, et régent, ou avocat général du conseil de Navarre. On a de lui entre autres ouvrages : *Commentarium in titulum digestorum de pactis, cum repetitione*, c. 1, *extra de pactis. Ad legem Gallus D. De liberis et posthumis commentaria. De ultimo*

*fine utriusque juris. Consilium pro militia sancti Jacobi, etc.* (Andreas Scottus et Nicolas Antonio, *Bibl. script. hispan.*)

ESAAAN, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 52.)

ÉSAIE, moine grec de Chypre, dans le quinzième siècle, écrivit une lettre qu'il adressa au pape Nicolas, dans laquelle il réfute Nicolas Sclenea qui avait polémié contre les Latins un recueil d'autorités des Pères sur la procession du Saint-Esprit. (Dupin, *Biblioth. eccl.*, quinzième siècle, pag. 1.)

ÉSAITES. Nom que l'on a forgé pour signifier les Calnites qui honoraient Ésaü, parce qu'ils faisaient profession d'honorer tous ceux que l'Écriture-Sainte nous représente comme des impies et des réprouvés.

ÉSAU, fils d'Isaac et de Rebecca, naquit l'an du monde 2168, avant Jésus-Christ 1832, avant l'ère vulgaire 1836; il y en a qui mettent sa naissance à l'an du monde 2199. Il était velu comme une peau en venant au monde, et c'est ce qui lui fit donner le nom d'Ésaü, comme qui dirait un homme fait, ou un homme d'un âge parfait. Lorsqu'il fut devenu grand, il s'exerça au labourage et à la chasse; et comme un jour il revenait des champs fort fatigué, il vendit son droit d'aînesse à Jacob, son frère cadet, pour un mets de lentilles. A l'âge de quarante ans, il épousa deux femmes chanaanéennes, ce qui déplut fort à Isaac et à Rebecca. Jacob, son



frère, ayant obtenu sa bénédiction, il résolut de se défaire de lui après la mort de son père. Il épousa ensuite plusieurs femmes, et s'établit dans les montagnes, à l'orient du Jourdain, et y devint fort puissant. On ne sait rien d'assuré de sa mort. (*Genèse*, 25, et suiv.)

ESBAAL (hébr., *le feu de l'idole*), le même qu'*Isboseth*, quatrième fils de Saül. (1. *Par.*, 8, 33.)

ESBON, fils de Béla, et petit-fils de Benjamin. (1. *Par.*, 7, 7.)

ESBON, ville épiscopale de la province d'Arabie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Bostres. C'était l'*Esebon*, capitale des Moabites, dont parle saint Jérôme sur les lieux hébraïques : *Esebon*, dit ce père, ville de Séon, roi des Amorrhéens, dans la terre de Galaad. Auparavant elle appartenait aux Moabites, mais les Amorrhéens la prirent par droit de conquête. Jérémie, Isaïe, en parlent dans leurs prédictions sur Moab. On l'appelle aujourd'hui *Esebon*, et c'est une des meilleures villes d'Arabie qui soient contre Jéricho, à vingt lieues du Jourdain. Elle était dans la tribu de Ruben, et séparée pour les Lévites, aux confins de la tribu de Gad. Pline fait mention des *Esebonites*, lib. 5, cap. 11. Hiérocle l'a publiée dans sa notice. L'histoire de l'Eglise nous fait connaître ses évêques suivans :

1. Gennade, au concile de Nicée.

2. Zosius, représenté au concile de Chalcedoine par Constantin de Bostres.

3. Théodore, défendit généreusement la foi contre les Monothélites sous le pape Martin 1<sup>er</sup> qui lui écrivit à ce sujet. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 864.)

ESCALANTE (Ferdinand d'), Espagnol, de l'Ordre des Trinitaires, dans le dix-septième siècle. On a de lui le bouclier des prédicateurs de la parole de Dieu sur l'ancien Testament, imprimé à Séville en 1612, et l'histoire de la Genèse jusqu'à la confusion des langues. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1867.)

ESCALE - DIEU (Y), *Scala Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Norimond, et mère de plusieurs abbayes, surtout en Espagne. Elle fut fondée d'abord dans un lieu appelé *Cabadur*, au diocèse de Tarbes avant l'an 1136, et fut transférée ensuite l'an 1142, à l'endroit où elle était encore avant nos troubles. Saint Raimond, abbé de Fitero, fondateur des ordres militaires d'Alcantara, de Calatrava, d'Avis, de Montes et de Christ, avait fait profession dans le monastère de l'Escale-Dieu. (*Gallia christ.*, t. 1, col. 260.)

ESCHALIS, *Escales*, *Escalieria*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située au diocèse et au baillage de Sens, à quatre lieues de Joigny. Elle était de la filiation de Fontenay, et fut fondée l'an 1131.

ESCHIUS ou ESSCHIUS (Nicolas), pasteur et réformateur du béguinage de Diest en Flandre, naquit à Oosterwich, près de Bois-le-Duc, l'an 1507. Dès qu'il fut prêtre il alla à Cologne où il établit une école, et eut entre autres disciples Pierre Canisius, depuis jésuite, et Laurent Surius qui se fit chartreux. En 1538, ayant été appelé au gouvernement du béguinage de sainte Catherine de Diest en Flandre, il y mit la réforme, et établit divers autres asiles pour la vertu, le collège de Saint-Sauveur à Diest, et quelques autres en divers lieux. Maximilien Morillon, vicaire général du diocèse de Malines, le fit archi-prêtre pour tout le district de Diest. Il mourut en ce lieu le 19 de juin, ou de juillet 1578, à l'âge de soixante-dix ans. Arnould de Jean, son successeur dans le gouvernement du béguinage de Diest, a écrit sa vie qui a été traduite en flamand et imprimée en 1713 à Louvain. On a d'Eschius, 1<sup>o</sup> des exercices de piété, en latin, à Anvers, 1563, in-8<sup>o</sup>, et 1569, in-16, et qui ont été imprimés en flamand, avec sa vie, en 1713. 2<sup>o</sup> *Isagoge, seu introductio ad vitam introversam capessendam*, à la tête du livre de *templo animæ*, qui est d'une sainte fille dont on ignore le nom. Cet ouvrage, publié pour la première fois par Eschius, parut à Anvers en 1563, in-8<sup>o</sup>. 3<sup>o</sup> Une édition latine du livre de la même fille, intitulé : *Margarita evangelica* (la Perle

évangélique); cette édition parut à Cologne en 1545. (Valère André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, à Bruxelles, in-4<sup>o</sup>.)

ESCHMIAZIN ou ECHSMIASIN, monastère célèbre d'Arménie, situé à trois lieues d'Érivan vers le couchant. C'est le siège principal des catholiques, ou patriarches d'Arménie, et comme le centre et le sanctuaire de la religion. Le bâtiment est composé de quatre corps de logis, disposés sur un carré long. Toutes les chambres sont terminées par un petit dôme en forme de calotte. Elles sont destinées tant pour le logement des religieux qui ont quatre-vingts cellules, quoique leur nombre soit beaucoup inférieur, que pour les étrangers. L'appartement du patriarche est à droite en entrant dans la cour : il est plus élevé et a plus belle apparence que les autres bâtimens. L'église patriarchale est au milieu de la grande cour et dédiée à saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre d'Arménie ; elle est terminée par trois chapelles : l'autel est dans celle du milieu ; les deux autres servent, l'une de sacristie et l'autre pour le trésor qui est très-riche en ornemens et en argenterie. Il y a un clocher avec six cloches, dont la plus grosse pèse douze cents livres.

Ce mot d'Eschmiazin veut dire en arménien *la descente du Fils de Dieu*, parce qu'on prétend que c'est l'endroit où le Fils de Dieu se fit voir à saint

Grégoire l'Illuminateur. Il signifie aussi *trois églises*, parce qu'outre la patriarchale, il y en a deux autres à quatre, ou cinq cents pas qui sont présentement à moitié ruinées. Au reste, comme Eschmiazin est le principal siège des catholiques, ou patriarches d'Arménie, nous avons remis à en donner ici la succession chronologique telle que nous la trouvons dans l'*Oriens christianus*, tom. 1, pag. 1372 et seq.

1. Saint Grégoire, surnommé l'*Illuminateur*, apôtre et premier catholique, ou patriarche de l'Eglise arménienne, sacré, dit-on, à Rome par le pape saint Sylvestre, ou à Césarée par Léonce, archevêque de cette ville, suivant le père Le Quien, siégea trente ans. *In narratione de rebus Armeniæ*, ou trente-un ans suivant Galan, *in synopsi*, savoir, depuis la quinzième jusqu'à la quarante-sixième année du règne de Tiridate. Les Arméniens prétendent que le corps de saint Grégoire fut transféré à Constantinople sous l'empereur Zénon, et qu'il ne resta dans l'Arménie que son bras droit, dont on se servait au sacre des catholiques, pour marquer par cette cérémonie qu'ils étaient les vrais et légitimes successeurs de saint Grégoire l'*Illuminateur*.

2. Rostaces, fils et successeur de saint Grégoire, siégea deux ans. *Narrat. de reb. Arm.*, et sept ans suivant Galan.

3. Bartanes, ou Vartanes,

frère du précédent. *Narrat. du reb. Arm.*, et le catalogue grec des catholiques d'Arménie, ne donnent à ce prélat que trois ans d'épiscopat, au lieu que Galanus *in synopsi* lui en donne quinze.

4. Grégoire II, succéda à Bartanes. *Narrat. de reb. Arm.*

5. Josec I, dont il est fait mention dans la lettre du concile d'Antioche en 364, et dans la soixante-neuvième lettre de saint Basile, en 372. Les annales des Arméniens le font siéger avant Grégoire II, et mettent l'un et l'autre au nombre des martyrs, sous le roi Diran.

6. Pharnesec, siégea cinq ans. *Annal.*

7. Norseses, siégea trente-quatre ans. *Narrat et catalog.* Il assista au second concile général de Constantinople en 481. (Galan., tom. 3, pag. 109.)

8. Josec II, dans le catalogue, ou Isaac dans les annales, siégea trois ans.

9. Zagenes, ou Zaven, quatre ans.

10. Aspuraceses, ou Ashurache, cinq ans.

11. Isaac, qui fut déposé par l'intrigue et à l'instigation des principaux de sa nation sous Bramsapor, roi de Perse, siégea quarante ans, *catalog.*, et eut pour successeur.....

12. Sormacus de Artazace, que les Arméniens firent également chasser, et demandèrent au roi de Perse qu'il nommât un sujet persan afin de n'être pas soumis à un évêque arménien.

13. Persicus, nommé à la place du précédent, ne siégea que trois ans. Les Arméniens s'en défirent aussi, et obtinrent du roi de Perse un autre catholique; savoir,

14. Musulius qui mourut deux ans après son élection. C'est le dernier des trois catholiques intrus après la déposition d'Isaac qui fut prié ensuite de remonter sur le siège; mais il refusa et se contenta de nommer pour son vicaire.....

15. Mastentzes, à qui succéda.....

16. Joseph, martyrisé pour la foi de Jésus-Christ sous Isdegerde, roi de Perse. Il n'avait siégé que deux ans. (*Annal. Arm.*)

17. Citus, ou Kynt, disciple de saint Isaac, établit le siège patriarchal à Thevin, ou Tiben et Tiven, et y transféra le bras de saint Grégoire l'*Illuminateur*. Il siégea quinze ans suivant les annales, et dix-sept ans, suivant le catalogue.

18. Jean Mantacunensis, surnommé le Philosophe, six ans, *catal.* douze ans, *annal.* C'est le premier qui ait mis en bon ordre les prières et la liturgie de l'Eglise arménienne.

19. Papchen, cinq ans. *Catal.* et *annal.*

20. Samuel, douze ans, *catal.*, et six ans, *annal.*

21. Musce, six ans, *annal.* et cinq ans, *catal.*

22. Isaac II, cinq ans, *annal.*, sept ans, *catal.*

23. Christophe I, cinq ans,

*annal.* six ans, *catal.*, Bar-hebraus, in *chronico*, l'appelle un saint homme, et le fait originaire de Syrie, ou de Mésopotamie.

24. Léonce Ab-Aret, siégea deux ans, *annal.*, trois ans, *catal.*

25. Nieraes II, ou Norsetus, cinq ans, *annal.*, neuf ans, *catal.* Il assembla un concile à Thevin par ordre du roi de Perse où l'on délibéra que l'on célébrerait les fêtes de Noël et de l'Épiphanie le même jour, et qu'on ajouterait au *Trisagion*, ou aux *trois sanctus* ces paroles : *qui crucifixus est pro nobis*. On défendit aux Arméniens d'aller à Jérusalem, et on les sépara entièrement des Grecs.

26. Byanises, nommé Jean dans les Annales, siégea quinze ans, suivant les mêmes annales, et dix-sept ans suivant le catalogue.

27. Moïse, siégea trente ans. Il tint aussi un concile à Thevin où l'addition de ces paroles *qui crucifixus*, etc., aux *trois sanctus*, fut confirmée. Du temps de ce prélat, il y eut schisme entre les évêques d'Arménie. En voici le sujet. L'empereur Maurice, à qui Chosroës II, roi de Perse, avait cédé une partie de l'Arménie, savoir, jusqu'à la ville de Thevin, voulait que Moïse et les évêques de la province d'Aspouzam qui était encore sous la dépendance du roi de Perse, allassent à Constantinople pour s'y unir de communion avec les orthodoxes; ce que ces prélats refusèrent :

mais les évêques de la province de Taron se conformèrent aux intentions de l'Empereur ; ils se rendirent à Constantinople et embrassèrent la foi orthodoxe. Étant ensuite retournés en Arménie, Moïse et les autres évêques de l'Arménie persane ne voulurent point les admettre ; ce qui obligea l'Empereur de nommer à ces prélats orthodoxes un catholique de leur communion ; savoir,

28. Jean à Cocosta. Les Arméniens ainsi divisés commencèrent à disputer entre eux sur les deux natures en Jésus-Christ, et sur le concile de Chalcédoine. Les disputes durèrent tout le temps que Moïse vécut.

29. Abraham, élu du temps que Chosroës II reprit l'Arménie (*narrat. de reb. Arm.*), siégea vingt-trois ans. Sous son pontificat les Ibériens et les Colchidiens se séparèrent des Arméniens ; ils reçurent le concile de Chalcédoine, et s'unirent aux Grecs. Abraham se déclara contre le même concile de Chalcédoine et contre ceux qui l'avaient reçu. Au reste, le catalogue, les annales et les nouvelles notices des catholiques d'Arménie, font succéder Jean Cocosta à Abraham, et lui donnent vingt-six ans d'épiscopat, au lieu que, *in narrat. de reb. Arm.*, il siégea avant Abraham, et mourut hors de sa patrie.

30. Chomitas, ou Gomidas, l'un des plus opposés au concile de Chalcédoine, siégea huit ans, *Catal. et annal.*

31. Christophe II, siégea trois ans, *catal.*, et cinq ans, *narrat. de reb. Arm.* Il fut chassé de son siège et eut pour successeur...

32. Esdras, ou Jésar qui siégea dix ans. De son temps il se tint un concile à Charno, suivant les annales, ou à Théodosiopol, suivant la *narrat. de reb. Arm.* où assistèrent tous les princes et tous les évêques d'Arménie et plusieurs savans de la Grèce, sous l'empereur Héraclius. Les Arméniens s'y accordèrent entre eux et se réconcilièrent avec les Grecs. Ils rejetèrent le concile de Thevin, et reçurent celui de Chalcédoine. Un certain Jean Maurocomita, ou Maracumensis qui était devenu ennemi d'Esdras parce qu'il ne lui avait pas été préféré dans la dignité de catholique, fut le seul qui se sépara des autres Arméniens, et qui fut pour cela exilé et condamné comme hérétique. *Annal.*

33. Nierses III, siégea vingt ans, et tint un concile où Jean Maracumensis fut de nouveau condamné. C'est à ce catholique qu'on attribue la fondation du fameux monastère d'Eschmiazin.

34. Anastase à Cora, siégea six ans.

35. Israël, dix ans, *in catal.*, six ans, *in annal.*

36. Isaac III, que les annales font siéger vingt-neuf ans, est le dernier catholique dans le catalogue grec des catholiques d'Arménie.

37. Elie, nommé la cent douzième année des Arméniens qui répond à la six cent soixante-

troisième année de notre ère, siégea vingt-quatre ans. *Annal.*

38. Jean III, siégea onze ans.

Il assembla un concile dans la ville de Manaschierti, sur les confins de la province d'Hircan. Six évêques assyriens s'y trouvèrent et s'unirent avec les Arméniens. On y définit qu'il n'y a qu'une seule nature, une seule volonté, une seule opération en Jésus-Christ; qu'il ne fallait point se servir de pain levé, ni mêler de l'eau avec le vin dans le sacrifice de la messe, etc.

39. David 1<sup>er</sup>, siégea treize ans.

40. Tiridate 1<sup>er</sup>, vingt-trois ans.

41. Tiridate II, trois ans.

42. Syôn, huit ans.

43. Isaïe II, treize ans.

44. Étienne 1<sup>er</sup>, de Thevin.... ans.

45. Joab.... ans.

46. Salomon..... ans.

47. Georges 1<sup>er</sup>..... ans.

48. Joseph II, onze ans.

49. David II, dix-sept ans.

50. Jean IV, vingt-deux ans.

51. Zacharie, vingt-deux ans.

Il tint un concile en 862 dans la ville de Scirachavan, en présence d'Ascius Pacratide, prince d'Arménie. (*Voyez les canons de ce concile dans Galanus, lib. 3, Conciliat. eccles. arm. cum rom.*)

52. Georges II, siégea vingt-deux ans.

53. Masctuo, auteur du rituel arménien, ne siégea qu'un an.

54. Théodore, onze ans.

55. Jean V, sept ans.

56. Élisée, treize ans.

57. Ananie, vingt-deux ans.

58. Jean VI, appelé Vahanus Vasburachensis, dans les annales, homme pieux et savant, écrivit contre les Monophysites, et travailla beaucoup pour l'union des Églises sous les empereurs Basile et Constantin.

59. Étienne II, ne siégea qu'un an.

60. Kaccick 1<sup>er</sup>, élu en 971, siégea vingt ans.

61. Serge, mort en 1015, avait siégé vingt-quatre ans.

62. Pierre, quarante ans. Il fut chassé de son siège, et eut pour successeur....

63. Dioscore, qui fut également chassé, et....

64. Pierre, son prédécesseur, rétabli.

65. Kaccich II, établit sa résidence à Sébaste de Cappadoce, du temps que les Turcs ravageaient l'Arménie en 1060. Après sa mort le siège ne fut pas sitôt rempli, parce que, ayant été transféré dans un pays soumis à l'empereur de Constantinople, ce prince prétendait avoir droit de nommer le patriarche, et nomma en effet après quatre ans de vacance....

66. Grégoire Vacajaser, ou Ughajaser qui fut tiré de la solitude où il s'était retiré après avoir tout quitté, quoique issu d'une famille illustre. Il siégea en 1065, et vivait encore en 1080, qu'il écrivit au pape Grégoire VII, pour demander à ce pontife des réglemens pour l'administration de son Église.

67. Basile, succéda à Grégoire, et siégea six ans.

68. Grégoire IV, à qui le pape Innocent II, le patriarche des Grecs et l'empereur Manuel écrivirent pour l'exhorter à l'union, assista au concile de Jérusalem en 1141, et mourut dans son dernier voyage d'Égypte vers l'an 1146.

69. Nierses V, travailla aussi beaucoup pour concilier les Églises à la demande du même empereur Manuel qui lui envoya à cet effet le philosophe Théorianus, homme très-savant, en 1170. Nierses transféra le siège à Sis, ville de Cilicie, et y déposa le bras de saint Grégoire l'*Illuminateur* en 1171.

70. Grégoire V, surnommé Degla, siégea après Nierses. Il assembla un concile à Tarse en 1177, pour terminer l'affaire de l'union de son Église avec celle des Grecs qui avait été commencée sous son prédécesseur ; mais cette bonne œuvre fut encore différée. Grégoire mourut à Sis en 1193.

71. Grégoire VI, élevé à la dignité de catholique étant encore enfant, ne siégea pas longtemps. L'empereur Léon le déposa en 1195, et mit à sa place un certain Boridar qui prit le nom de....

72. Grégoire VII. Ce prélat écrivit au pape Innocent III, pour l'union de son Église avec l'Église romaine, et mourut à Sis après avoir siégé sept ans.

73. Jean VII, succéda à Grégoire. Il fut interdit en 1205 par

le légat apostolique Pierre, cardinal du titre de Saint-Marcel, à cause qu'il ne voulait point se soumettre au patriarche latin d'Antioche ; mais le pape Innocent III le rétablit à la demande des évêques d'Arménie et du roi Léon.

74. David, nommé à la place du précédent par le cardinal de Saint-Marcel, siégea deux ans, suivant les annales, et eut pour successeur....

75. Jean VIII, que le père Le Quien croit être le même que Jean VII qui fut rétabli, peut-être après la déposition, ou après la mort de David, et que c'est de ce catholique qu'il est parlé dans la lettre du pape Honorius III au patriarche latin de Jérusalem, en 1224. Quelque temps auparavant, savoir, en 1221, les Tartares se rendirent maîtres de la Géorgie et de la grande Arménie.

76. Constantin I<sup>er</sup>, siégea quarante-sept ans, suivant les annales. Le pape Grégoire IX lui envoya le *pallium* et les autres ornemens pontificaux en 1239. *Raynald. ad eumd. an.*

77. Jacques I<sup>er</sup> de Sis, siégea vingt ans. Les annales lui font succéder.

78. Étienne II qui ne siégea qu'un an, ayant été fait esclave avec plusieurs autres Arméniens, par Bendoctar, sultan d'Égypte, en 1266.

79. Grégoire VII, élu vers l'an 1293, siégea quatorze ans, et se donna beaucoup de mouvement pour l'union des Églises sous les

papes Boniface VIII et Clément V.

80. Constantin II, auparavant évêque de Césarée, fut élevé à la dignité de catholique dans le concile de Sis, en 1307, sous Léon II, roi d'Arménie, et son père Haylon. Constantin assembla un autre concile à Adena, sous le roi Oscinus, en 1316, où l'on confirma tout ce qui avait été fait en faveur de la foi catholique dans le concile de Sis.

81. Constantin III succéda au précédent en 1323.

82. Jacques II, en 1333; on le chassa de son siège et on nomma à sa place....

83. Mekitar, lequel étant mort peu de temps après....

84. Jacques II fut rétabli dans sa dignité. Du temps de ce prélat, les chrétiens de la grande Arménie, attachés encore à leurs anciennes erreurs, quoique les conciles de Sis et d'Adena les eussent de nouveau condamnées, résolurent de se nommer un catholique qui ferait sa résidence à Eschmiazin, outre celui qui demeurerait à Sis. L'évêque d'Aghtmar, que l'on regardait comme l'un des principaux prélats de la nation, prit également le titre de catholique, et il en faisait les fonctions, de sorte qu'il se trouva en même temps trois catholiques dans l'Eglise d'Arménie, mais celui de Sis l'emporta toujours par-dessus les autres jusqu'au temps de Cyriaque qui transféra le bras de saint Grégoire l'Illuminateur à Eschmiazin, et s'y fit nommer premier

catholique de la nation, comme nous dirons ci-après, n° 97.

85. Macrob. C'est peut-être ce catholique, ou son prédécesseur, à qui les papes Benoît IX, Clément VI et Innocent VI écrivirent pour l'engager à condamner les erreurs de sa nation, et qui est si connu en Occident sous le nom de *Consolateur*.

86. Constantin IV.

87. Paul I.

88. Théodore II.

89. Gerabied I.

90. David IV. Vers le temps de ce catholique, le royaume d'Arménie fut éteint, et presque tous les livres arméniens brûlés durant l'irruption de Tamerlan, qui ravagea en 1386 la Perse, la Mésopotamie, toute l'Arménie et les autres provinces de l'Asie mineure.

91. Gerabied II siégeait en 1401.

92. Grégoire IX succéda à Gerabied, et fut déposé la première année de son élection.

93. Paul II.

94. Constantin V envoya des députés au concile de Florence.

95. Joseph III.

96. Grégoire X. C'est le dernier des catholiques qu'on a regardés comme vrais et légitimes successeurs de saint Grégoire l'Illuminateur, parmi ceux qui ont résidé à Sis.

97. Cyriaque, moine hérétique et schismatique, ayant enlevé furtivement le bras de saint Grégoire l'Illuminateur de l'Eglise de Sis vers l'an 1441, et l'ayant transféré au monastère



d'Eschmiazin, s'y fit déclarer premier catholique de l'Eglise arménienne, avec droit exclusif d'ordonner tous les évêques de la nation. C'est depuis ce temps-là que le catholique d'Eschmiazin l'emporte par-dessus les autres, quoique l'Eglise de Sis se soit maintenue dans la possession de se nommer un catholique qui exerce sa juridiction dans la Cilicie, dans la Cappadoce et dans les pays voisins. Cyriaque ne jouit pas long-temps de sa dignité. Il fut déposé deux ans après son élection, et fut remplacé par....

98. Grégoire xi, et

99. Aristarces i qui siégèrent ensemble. On ne sait comment et pourquoi il arriva dans le même temps que....

100. Zacharie, évêque d'Ayhtamar, ayant emporté le bras de saint Grégoire dans son île, se fit qualifier souverain catholique, ou patriarche de sa nation; mais après sa mort....

101. Jean ix, qui lui succéda, rapporta le même bras de saint Grégoire à Eschmiazin et siégea avec Serge ii en 1476. Dès lors le même siège fut occupé en même temps par deux ou trois catholiques. On croit que cette pluralité de catholiques venait de ce que ces mêmes prélats se désignaient apparemment des successeurs de leur vivant, comme il se pratique quelquefois parmi nous, que l'on nomme des coadjuteurs aux évêques, pour leur succéder ensuite après leur mort.

102. Aristarces ii siégeait avec

Serge en 1492, suivant le nouveau catalogue des catholiques d'Arménie.

103. Thaddée i avec Serge, en 1499.

104. Elisée ii.

105. Serge iii avec le même Elisée ii, en 1506.

106. Nierses vi avec Serge.

107. Zacharie iii en 1515.

108. Serge iv en 1520.

109. Grégoire xii en 1536.

110. Etienne iii avec Grégoire en 1541.

111. Michel avec Etienne. Le premier envoya, en 1562, Abagar au pape Pie iv avec des lettres, que Raynald rapporte *ad an.* 1564, pour l'union des Arméniens avec l'Eglise romaine. Cependant les Arméniens demandaient cette union sans renoncer à leurs erreurs, puisqu'ils faisaient profession de ne recevoir que trois conciles; savoir, celui de Nicée, celui de Constantinople et celui d'Ephèse, et rejetaient celui de Chalcédoine: ils ne voulaient point se servir de pain levé, ni mêler de l'eau avec le vin dans le sacrifice de la messe.

112. Etienne iv, Basile ii, Michel et Grégoire siégeaient en même temps, 1567.

113. Thaddée ii en 1576.

114. Arrakial..

115. David v avec le même Arrakial, en 1506.

116. Melchisedec avec David, en 1593.

117. Serapion, à qui David et Melchisedec résignèrent leur dignité, parce qu'ils n'étaient pas

en état de payer le tribut ordinaire au roi de Perse, fut si vexé, que s'étant démis aussi peu de temps après, il se retira à Diarbekira dans la Mésopotamie, et de là à Constantinople où il mourut en 1606.

118. Melchisedec et David, prétendant remonter sur le siège après la mort de Serapion, le roi de Perse nomma Melchisedec à l'exclusion de David, mais il fit apporter à Ispahan le bras de saint Grégoire. Melchisedec, qui promit de payer la somme de deux mille écus pour racheter ce sacré dépôt, se trouvant dans l'impuissance de compter au roi ladite somme, se retira secrètement à Constantinople, et de là à Léopol en Pologne où il mourut en 1629.

119. Isaac v, qui succéda à Melchisedec, ne posséda pas long-temps cette dignité. Il eut pour compétiteur le susdit David v que le roi de Perse plaça de nouveau sur le siège préférablement à Isaac. David se soumit à l'Église romaine avec tous ses suffragans du temps de Paul v; mais étant devenu ensuite odieux à sa nation, il se démit de son poste et passa le reste de ses jours à Van.

120. Moïse II, nommé par Chaséfi, roi de Perse, siégeait en 1629; il envoya en 1637 sa profession de foi au pape Urbain VIII, et mourut en 1632.

121. Philippe succéda à Moïse. Il était aussi attaché à la foi et à la communion catholique. Le roi de Perse lui rendit le bras de

saint Grégoire, et lui permit de faire rétablir l'Église d'Eschmiazin qui avait été ruinée par le roi Scha-Abbas. Philippe mourut en 1655.

122. Jacques III, prélat très-orthodoxe, siégeait en 1666; on imprima cette année à Amsterdam la Bible et d'autres livres en arménien. Jacques mourut à Constantinople dans le temps qu'il se disposait à partir pour Rome, vers l'an 1673. Il avait remis auparavant au marquis de Nointel, ambassadeur du roi de France auprès du Grand-Seigneur, un témoignage fort ample touchant la créance et la doctrine de l'Église d'Arménie, sur les principaux chefs qui séparent les calvinistes des catholiques. On voit ce témoignage dans le livre qui a pour titre : « Réponse générale au nouveau livre de M. Claude. » (Voyez aussi les sentimens de ce prélat sur la foi catholique dans l'*État présent de l'Arménie*, pag. 241.)

123. Eléazar, chassé du siège de Jérusalem par Martyrius, son compétiteur, se retira dans la grande Arménie et y devint Catholique d'Eschmiazin, suivant Dosithée, patriarche de Jérusalem, (lib. de *Patriar. hieros.*, pag. 1233.) Il paraît par le livre de l'état présent de l'Église d'Arménie, imprimé à Paris en 1694, pag. 118 et 175, que le même Eléazar n'était point uni de communion avec l'Église romaine. Il siégeait en 1683, et mourut en 1692.

124. Nahabied, l'un des plus

ardens pour le schisme, succéda à Éléazar. Il siégeait en 1699, et fut chassé ensuite par les évêques de sa nation, comme un homme qui était parvenu à la dignité de catholique par des voies illicites.

125. Etienne, évêque de Julfa, faubourg d'Ispahan, nommé catholique d'Eschmiazin, par le roi de Perse, à la demande de la plupart des Arméniens, n'occupa pas long-temps ce poste; car Nahabied eut le moyen de le faire chasser et de remonter lui-même sur le siège. Nahabied vivait en 1701, et mourut en 1706.

126. Alexandre, évêque de Julfa, ou d'Ispahan, pour les Arméniens qui résident dans cette ville, fut fait catholique d'Eschmiazin après la mort de Nahabied.

127. Asuadour.

128. Garabied.

129. Abraham. Ces trois catholiques ont siégé successivement dans ce même siècle.

ESCHRAKITE, ou ESRAKITE, *Esrakita*, *Eschrakita*, *Illuminatus*. Les Esrakites sont les philosophes mahométans qui suivent les opinions de Platon. Ils fuient les vices, méprisent le paradis de Mahomet, mettent le souverain bien dans la contemplation de la majesté divine, et ne sont pas éloignés du christianisme. Les Scheïes, ou Prêtres, et les plus habiles prédicateurs des mosquées impériales sont Esrakites.

ESCLAVE, captif qui est ré-

duit sous la puissance d'un maître, *servus*. Quoique tous les hommes aient été créés libres et égaux, l'esclavage n'est cependant point défendu, ni par le droit naturel, ni par le droit divin, ni par le droit humain. Il n'est pas défendu par le droit naturel. L'homme ayant le domaine utile de ses membres, peut le céder volontairement à un autre, ou en être justement privé par une servitude forcée. Le droit divin ne défend pas l'esclavage, puisque Moïse lui-même donne des règles aux Hébreux touchant leurs esclaves, étrangers, ou autres, et que nous ne voyons aucun texte dans le nouveau Testament qui empêche les chrétiens d'avoir des esclaves; au contraire, saint Paul veut que ces derniers restent dans leur état lorsqu'ils sont appelés à la foi, et qu'ils obéissent à leurs maîtres avec toute sorte de respect. Enfin, ni les lois ecclésiastiques, ni les lois civiles, n'interdisent point l'esclavage, puisqu'il en est fait souvent mention dans l'un et l'autre droit, et que les églises et les monastères possédaient autrefois un grand nombre d'esclaves. Il n'est cependant point permis aux chrétiens d'acheter des esclaves chrétiens.

Un homme peut devenir esclave librement, ou nécessairement; librement, lorsqu'il se vend lui-même; nécessairement, 1° à raison de sa naissance; savoir, lorsqu'il est né d'une mère esclave, quoique d'un père libre,

dans un pays où l'esclavage est en usage; 2° à raison de quelque crime pour lequel on le condamne à perdre sa liberté; 3° par le sort de la guerre; 4° par le droit paternel, un père pouvant vendre son fils dans un extrême besoin. Mais de quelque manière qu'on tombe dans l'esclavage, l'autorité des maîtres sur leurs esclaves a ses bornes avouées par les païens mêmes. Il ne leur est pas permis de les maltraiter, ni à plus forte raison de les faire mourir à leur gré et sans juste sujet. Les Athéniens punissaient de mort ceux qui avaient tué un esclave, comme ceux qui avaient tué un homme libre. Les Romains, au contraire, avaient droit de vie et de mort sur leurs esclaves, droit qui découlait nécessairement de celui qu'ils avaient sur leurs propres enfans, et qui était absolument le même. Les esclaves recouvraient autrefois leur liberté en différentes manières, et ils peuvent encore la recouvrer aujourd'hui licitement par la fuite, lorsqu'ils ont été pris à une guerre, quoique juste, pourvu qu'ils se sauvent sans faire aucune violence à leurs maîtres. La raison est que l'esclavage causé par une juste guerre, ayant été établi par le droit des gens, ce même droit permet aux esclaves de recouvrer leur liberté par la fuite, pourvu que ce soit pour se retirer dans leur pays, et non pour se vendre à d'autres maîtres. C'est ainsi que les peuples l'entendent d'un

commun accord, puisque, quand ils se font la guerre, ils ne se demandent point mutuellement la rançon des esclaves fugitifs, et que Justinien le décide en ces termes : *Si servi evaserint nostram potestatem, et quod suos reversi fuerint, pristinum statum recipiunt.* (Inst., lib. 2, tit. 3.) Il faut porter le même jugement des esclaves, quels qu'ils soient, auxquels on refuserait les choses nécessaires à la vie, comme de manger, de boire, de dormir autant que la nécessité de la vie le demande, ou qu'on maltraiterait considérablement sans sujet. On doit raisonner de même aussi, et à plus forte raison, des esclaves chrétiens qui, étant entre les mains des infidèles, ou des hérétiques, ne pourraient satisfaire aux devoirs essentiels de leur religion, ou seraient même sollicités d'abjurer la foi, de commettre quelque crime, de se perdre en quelque manière que ce fût, puisque le salut éternel oblige par préférence à tout. (*Exodi* 21, 1, 2. *Lévit.* 25, 39, 40. 1. *Ad Timoth.* 6. 1. *S. Antonin*, 3. part., tit. 3, c. 6, § 5. Sylvius. Pontas, au mot ESCLAVE. M. Collet, *Théol. moral.*, t. 1, pag. 129.)

#### ESCLAVES DE LA VERTU.

Ordre de chevalerie pour les dames, institué en 1662, par l'impératrice Eléonore de Gonzague, veuve de Ferdinand III. Cet Ordre ne devait être composé que de trente dames d'une noblesse distinguée, outre les princesses dont le nombre n'était point

limité. L'impératrice leur donna pour marque de leur Ordre une médaillé d'or, représentant un soleil dans une couronne de laurier avec cette légende tout autour : *Sola ubique triumphat* : Seule partout elle triomphe. Cette médaille était attachée à une chaîne d'or en forme de brasselet qu'elles portaient au bras gauche au-dessus du coude. (Héliot, *Hist. des Ord. monast.*, t. 8, p. 427.)

ESCOBARD (Antoine), surnommé de *Mendoza*, jésuite espagnol et fameux casuiste, dont les opinions ont été censurées dans ces derniers temps, et dont la morale a été réfutée dans les Lettres Provinciales de M. Pascal, et dans beaucoup d'autres écrits, mourut le 4 juillet 1669, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il a laissé divers ouvrages de sa façon : *In 6 cap. Joannis; ad Evangel. SS. Comment. commentaria in vetus et novum Testamentum; theologia moralis; examen y practica de confessoras*, etc. (Moréri, édit. de 1759.)

ESCOBARD (Barthélemy), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens, qu'il employa tous en œuvre de charité. Son zèle le conduisit aux Indes où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui : 1° *Concionés quadragesimales et de Adventu*. 2° *De festis Domini*. 3° *Sermones de Historiis Sacrae Scripturae*. (M. Ladvocat, *Dict. Histor. portatif*.)

ESCOL, un des alliés d'Abraham qui demeuraient avec lui dans la vallée de Mambré, et qui l'accompagnèrent dans la poursuite de Codorlahomer et des autres rois ligués qui avaient pillé Sodome et Gomorre, et emmené Loth, neveu d'Abraham. (*Genèse*, 14, 13.)

Escot, vallée, ou torrent d'Escol, ou vallée du Raisin, dans la partie méridionale de Juda. C'est là où les envoyés des Hébreux coupèrent un raisin d'une telle grosseur, qu'il fallut deux hommes pour le porter. (*Num.*, 13, 24.)

ESCOMPTE, Voy. EXCOMPTE.

ESQUIREY, ou ESCURÉ, *Escurey*, abbaye de l'Ordre de Citéaux, était située dans la Lorraine, au duché de Barre, sur la rivière de Sceaux, diocèse de Toul. Elle était régulière, et de la filiation de Vaux en Ornois. Elle fut fondée par Godefroi, baron de Joinville, l'an 1144. (*Gallia christ.*, tom. 3, vet. edit. *Diction. univ. de la France*.)

ESDRAS (hébr., *secours, parvis*), était prêtre, petit-fils, ou même arrière-petit-fils du grand-prêtre Saraias, mis à mort par Nabuchodonosor à Reblata après la prise de Jérusalem, puisque, s'il eût été son fils, comme quelques uns le prétendent, il aurait vécu plus de cent cinquante ans. On croit qu'il revint pour la première fois à Jérusalem avec Zorobabel; et qu'étant ensuite retourné à Babylone, pour solliciter la permission de continuer l'ouvrage du temple, il en revint

pour la seconde fois, la septième année d'Artaxerxès, surnommé la Longue-Main, avec d'amples pouvoirs de la part de ce prince. Aussitôt qu'il fut arrivé, il s'appliqua sérieusement au bon ordre de la république des Hébreux, et au rétablissement du culte du Seigneur. Il fit chasser les femmes étrangères avec lesquelles les Israélites s'étaient alliés, contre la disposition de la loi, expliqua cette loi dont il avait une connaissance profonde, et exerça la principale autorité dans Jérusalem jusqu'à l'arrivée de Néhémie qui fut envoyé en Judée par Artaxerxès, avec autorité de gouverneur, l'an du monde 3550, avant Jésus-Christ 450, avant l'ère vulgaire 454. Joseph dit qu'Esdras fut enterré à Jérusalem; mais les juifs croient qu'il mourut en Perse, dans un second voyage qu'il y fit auprès du roi Artaxerxès. On y montre son tombeau dans la ville de Samuze. On lui donne près de six vingts ans de vie. Nous avons quatre livres sous le nom d'Esdras; mais les deux derniers sont apocryphes. Le premier et le second n'en font qu'un dans l'hébreu. Le premier de ces livres est constamment l'ouvrage d'Esdras. Il y raconte des choses dont il était témoin, et parle souvent en première personne. Le second livre qui porte le nom d'Esdras, est communément attribué à Néhémie, quoiqu'il y ait des additions qui ne peuvent être de lui, comme ce qui regarde le grand-prêtre

Jaddus, sous lequel Alexandre-le-Grand vint à Jérusalem, et le roi Darius Condomanus qui fut vaincu par Alexandre plus de six vingts ans après l'arrivée de Néhémie à Jérusalem. Le troisième livre d'Esdras passe pour canonique chez les Grecs. L'auteur en est ancien, quoiqu'inconnu: on croit que c'est quelque juif helléniste. Pour le quatrième livre, l'Eglise latine en a tiré quelques paroles pour ses offices, telles que celles-ci de l'introit du mardi de la Pentecôte: *Accipite jucunditatem glorie vestrae*, etc. Quelques saints Pères l'ont cité aussi avec éloge; mais, ni la Synagogue, ni l'Eglise grecque, ni la latine, ne l'ont jamais reçu unanimement pour canonique; et les Pères et les conciles qui nous ont donné des catalogues des livres canoniques, ne reçoivent que les deux premiers d'Esdras. On croit que l'auteur du quatrième est un juif converti qui, pour convertir ceux de sa nation, ennemis de Jésus-Christ, composa cet ouvrage sous le nom d'un écrivain qu'ils estimaient.

Le premier livre d'Esdras contient l'histoire de quatre-vingt-deux ans, depuis la première année, du règne de Cyrus à Babylone, l'an du monde 3468, jusqu'à la dix-neuvième d'Artaxerxès, *Longue-Main*, qui renvoya Néhémie à Jérusalem, l'an du monde 3550. Ce livre, qui contient dix chapitres, peut se diviser en deux parties. La première renferme, dans les deux

premiers chapitres, le retour des enfans d'Israël à Jérusalem, sous la conduite de Zorobabel, après soixante-dix ans de captivité à Babylone, selon la prophétie de Jérémie. La seconde partie traite du rétablissement des juifs en leur pays, dans les chapitres suivans.

Le second livre d'Esdras, ou le livre de Néhémie, contient, en treize chapitres, l'histoire d'environ trente ans, depuis l'an 355o, qui est celui de son arrivée en Judée, jusqu'en 358o, qui peut être celui de sa mort. Il traite du rétablissement de Jérusalem, du temple et du culte de Dieu. On attribue aussi à Esdras les deux derniers livres des Rois, les Paralypomènes, et plusieurs autres livres de la Bible; l'invention de la massore et des points voyelles; le changement des anciens caractères hébreux en ceux des Chaldéens, dont les juifs se servent aujourd'hui; certains réglemens, certaines bénédictions et certaines prières; une Apocalypse, une vision, un songe d'Esdras. On a aussi avancé que tous les exemplaires de l'Écriture ayant été brûlés, perdus, ou dissipés sous les derniers rois de Juda, et pendant la captivité, Esdras en fut le restaurateur et les écrivit de nouveau. Mais rien de tout cela n'est authentique. Il y a seulement apparence qu'Esdras eut beaucoup de part à la révision et la compilation de la plupart des livres de l'Écriture, et qu'il est encore l'auteur des Paralypomènes,

du chapitre 36 de la Genèse, du chapitre 34 du Deutéronome, du dernier chapitre de Josué, et du dernier de Jérémie.

Quoiqu'il soit constant qu'Esdras est l'auteur du premier livre qui porte son nom, on ne laisse pas de former quelques difficultés contre ce sentiment. 1°. L'auteur de ce premier livre, dit-on, était à Jérusalem, lorsque les officiers du roi de Perse s'opposèrent à l'entreprise des juifs; or, Esdras n'y était pas encore dans ce temps-là, puisqu'il n'y vint que long-temps après Zorobabel. 2°. L'auteur de ce livre y rapporte un dénombrement qui ne fut fait que sous Néhémie, et qui se lit presque en propres termes dans le livre qui porte dans l'hébreu le nom de Néhémie. 3°. Le nom d'Esdras ne se lit dans aucun dénombrement de Néhémie, comme on y lit ceux de Zorobabel, de Néhémie et des autres. 4°. Si Esdras est l'auteur des premiers chapitres de ce livre, et qu'il soit revenu de Babylone avec Zorobabel, il aura vécu plus de cent vingt ans. 5°. L'auteur du second livre d'Esdras parle de Darius Codomanus qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand, et de Jaddoa, ou Jaddus, qui reçut ce conquérant à Jérusalem. Ainsi ce ne peut être, ni Esdras, ni Néhémie qui ne vivaient plus alors.

On répond à la première difficulté, qu'Esdras a pu venir deux fois à Jérusalem, l'une

avec Zorobabel, l'autre après un voyage qu'il fit à Babylone, pour obtenir la permission de continuer l'ouvrage du temple. On répond à la seconde difficulté, qu'Esdras, qui a vécu quelque temps sous Néhémie, a fort bien pu copier le dénombrement de Néhémie, et l'insérer dans son écrit. Il n'est nullement extraordinaire qu'un auteur emprunte de ces sortes de pièces d'un écrivain contemporain. On répond à la troisième difficulté, que le nom d'Esdras se lit dans un catalogue à part, donné aussi par Néhémie (2. *Esd.*, 12, 1.), et qu'Esdras s'était marqué assez clairement à la tête du dénombrement de ceux qu'il avait ramenés de captivité. *Hi sunt Principes familiarum, qui ascenderunt mecum de Babylone.* (1. *Esd.*, 8, 1 et seq.) Il n'est point du tout impossible qu'Esdras ait vécu cent vingt ans. Il y a des auteurs qui lui donnent cent trente-deux ans de vie, et d'autres cent cinquante, quoique nous n'adoptons pas leur sentiment. Ce qui regarde Darius, Alexandre et Jaddus, a pu être ajouté par les copistes à l'ouvrage de Néhémie. (Dom Calmet, dans ses *Préfaces sur les livres d'Esdras.*)

ESDRELON, ou ESRELON, ville. (*Judith*, 1, 8.)

ESDRELON, ou ESDRELA, bourg qui donne son nom à la campagne d'Esdreton. C'est la même chose que Jezraël dans la tribu d'Issachar. (*Josué*, 19, 18.)

ESDRIN, nom de ville au-

delà du Jourdain, où se donna un combat entre Judas Machabée, et Gorgias et Timothée. Il y en a qui croient qu'Esdrin est un nom d'homme : *At illis, qui cum Esdrin erant, diutius pugnantibus*, etc. (2. *Mach.*, 12, 36.)

ESDRIN, capitaine. (2. *Mach.*, 12, 36.)

ESEBAN (hébr., *le feu*), fils de Dison, fils d'Ésaü. (*Genès.*, 36, 26.)

ESEBON (hébr., *precipitation*, ou *hâte du fils*, ou *de fin intelligent*), fils de Gad, fonda apparemment, ou rétablit la ville d'Esebon. (*Genès.*, 46, 16.)

ESEBON, ville célèbre au-delà du Jourdain, nommée autrement *Esbu*, *Chesbon*, *Chaphon*, *Chascor*. Elle était, dit Eusèbe, à vingt milles du Jourdain, vers l'orient. Elle fut donnée à la tribu de Ruben, et recédée à celle de Gad, puisqu'elle se trouve parmi les villes que cette tribu donna aux Lévitites pour leur demeure. (*Josué*, 13, 17, 21, 37.)

ESEC (hébr., *violence*, ou *calomnie*), frère d'Asel. (1. *Par.*, 8, 39.)

ESELIAS, père de Saphan. (2. *Par.*, 34, 8.)

ESEM (hébr., *l'os*, ou *la force*), ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 29.)

ESER (hébr., *trésor*, *cellier*), second fils de Séhir, Horvathéen. (*Genès.*, 36, 21.)

ESMONA, ou HESMONA, ou ASEMONA. Voyez ASEMONA.

ESNA (hébr., *changements*,



ou réitération , autrement *sommeil* ), ville de la tribu de Juda. (*Josué* , 15 , 43. )

ESNAULT ( l'abbé ). Nous avons de lui : Dissertation préliminaire sur l'histoire civile et ecclésiastique du diocèse de Séz ( *Sééz* , ou *Seés* ), in-12 , à Paris, chez Guillaume Desprez , 1746. Il y a trois dissertations : la première est sur les Olismiens et le pays qu'ils habitaient , et par occasion sur la plupart des peuples des provincesArmoriques , c'est-à-dire , des provinces de Normandie et de Bretagne. La seconde dissertation a pour objet le lieu où le siège épiscopal de Séz a été établi d'abord , et les villes d'Hièmes et de Sééz. La troisième dissertation est sur l'établissement de la foi dans les Gaules en général , et en Normandie en particulier , et sur les premiers évêques de Sééz.

ESPACES IMAGINAIRES. On appelle espaces imaginaires ces vides qui sont au-delà du monde , et qui ne sont remplis d'aucun corps , mais qui peuvent recevoir tous les corps que Dieu voudra créer. Voyez IMENSITÉ DE DIEU.

ESPAGNE , en latin *Hispania* , royaume le plus occidental , et en même temps le plus méridional de l'Europe. Il s'étend depuis le 9° jusqu'au 21° degré de longitude , et depuis le 35° degré 48 minutes jusqu'au 43° degré 37 minutes de latitude. Il est borné au nord par la France et par l'Océan ; à l'est , par la mer Méditerranée ; au sud , en-

core par la mer , qui le sépare de l'Afrique ; et à l'ouest par le Portugal et par l'Océan. L'Espagne a deux cent cinq lieues de long , depuis le cap de Crentoy en Catalogne , jusqu'au cap de Trafalgar en Andalousie , et cent quatre-vingts lieues de large , depuis le cap de Gates en Grenade , jusqu'au cap Ortegale en Galice. Sa circonférence est de six cent soixante-dix lieues. Les principales rivières de ce royaume sont , le Tage , le Guadalquivir , la Guadiana et le Duero. Le terroir y est très-fertile , surtout en excellens vins , en fruits et en huile. Les Espagnols sont naturellement graves , fins , habiles politiques , grands formalistes en tout , ce qu'ils sont , mystérieux , lents à se résoudre , mais constans à poursuivre ce qu'ils ont résolu , intrépides , patients dans les travaux , sobres dans le boire et le manger. Ils ont de grands sentimens d'honneur et de religion , et beaucoup de goût et de capacité pour les arts et les sciences. La langue espagnole est sublime et majestueuse ; elle dérive de la latine , et tient de l'arabe dans la prononciation de plusieurs mots. Il n'y a point d'autre religion que la catholique romaine en Espagne. Les Romains l'ont divisée en Espagne citérieure qui était la plus proche d'eux , et en Espagne ultérieure qui en était la partie la plus éloignée. Celle qui est voisine de l'Afrique perdit la première sa liberté. Amilcar , général des

Carthaginois, ayant passé la mer avec son fils Annibal qui n'avait alors que neuf ans, entra dans ce royaume dans le dessein de le soumettre à sa république, mais la mort arrêta ses progrès, et Asdrubal se contenta de régner paisiblement pendant huit ans dans cette partie de l'Espagne qui avait succombé sous les armes de Carthage. Annibal, qui lui succéda, porta ses vues plus loin. Il attaqua les Olcades, et prit Althée, la plus opulente de leurs villes. Il marcha contre les Vaccoens, et se rendit maître de Salamanque, et bientôt de toute l'Espagne située en deçà l'Ebre; enfin, après un siège de sept mois, il prit Sagonte qui était alliée aux Romains, et la renversa. Rome résolut alors la guerre dont on donna la conduite aux deux Scipions. Le commencement en fut heureux; mais la trahison des Celtibériens fit perdre aux Romains tous les avantages qu'ils avaient d'abord remportés. Les deux Scipions furent tués, et l'Espagne était perdue sans la valeur de L. Marcius, chevalier romain, qui, avec les restes de l'armée en déroute, remporta sur Asdrubal, sur le point d'entrer en Italie, la victoire la plus complète.

La mort des deux Scipions parut d'un mauvais augure à ceux qui auraient pu continuer la guerre. Plusieurs s'en défendirent. Le jeune Scipion, surnommé depuis l'*Africain*, brûlant d'ardeur de venger la mort de son père et de son oncle, de-

manda le commandement de l'armée, n'ayant encore que vingt-quatre ans. Il l'obtint avec la qualité de consul extraordinaire. La victoire marcha sur ses pas; il prit les villes devant lesquelles il se présenta. Les Carthaginois tremblèrent à son seul aspect, et virent l'Espagne.

A cette guerre en succéda une autre plus longue et plus difficile à terminer. Elle dura près de deux cents ans. Les Romains voulaient soumettre les Espagnols, et ceux-ci, jaloux de leur liberté, firent tous leurs efforts pour la conserver, mais en vain; Rome devint la maîtresse du monde entier; et Auguste, à qui il était donné de pacifier tout l'univers, pour que le roi de paix y fit son entrée, vit cette grande partie de l'Europe réunie à son empire. Il la divisa alors en trois provinces, la Bétique, la Lusitanie et la Tarraconnoise, et cette division subsistait encore du temps de Ptolémée. Mais parce que la dernière de ces provinces était trop étendue par rapport aux autres, on la divisa encore en Tarraconnaise, Galécie et Carthaginoise, auxquelles on ajouta la Transfretane, ou Tingitane en Afrique, et les îles Baléares. Cette disposition se conserva jusqu'à la dix-septième année du règne d'Honorius avec son père, c'est-à-dire, de J.-C. 409, que les Barbares enlevèrent aux Romains une grande partie de l'Espagne, et troublèrent l'ordre des provinces qu'ils y avaient établies.

Les Vandales et les Suèves occupèrent la Galécie ; les Alains, le Portugal, ou la Lusitanie, et la Carthaginoise ; les Silinges, la Bétique, et formèrent de ces provinces autant de royaumes qui avaient chacun leur roi. Cependant les Romains ne laissaient pas de conserver encore quelques places en Espagne, d'où ils ne furent entièrement chassés par les Goths, que du temps de leur roi Sésébut. Ces peuples y avaient aussi commencé un établissement en 369, sous le roi Athanagilde. Ce ne fut qu'après eux que les Vandales, les Alains et les Suèves y formèrent les royaumes dont nous avons parlé. Mais ces derniers, ayant été obligés de sortir d'Espagne et de passer en Afrique, les Goths y étendirent leur empire, et, maîtres de tout le terrain, ils en chassèrent absolument tous les Romains. Le règne des Goths n'eut aussi que son temps : Après trois cent quarante-deux ans, les Maures, sortis d'Afrique, fondirent sur les Espagnes comme un torrent, attirés par la perfidie du comte Julien ; et, ayant tué Roderic, dernier roi des Goths, ils s'emparèrent de toutes ces belles provinces, les divisèrent en plusieurs royaumes, et leur donnèrent de nouveaux noms qu'ils conservent encore aujourd'hui. Cette dernière révolution arriva l'an 711 de Jésus-Christ.

Il faut présentement voir en quel temps la religion chrétienne y a été établie, et par qui.

C'est le sentiment commun de tous les Espagnols, que l'apôtre saint Jacques y a porté le premier le flambeau de la foi. Nous voudrions avoir des preuves de ce fait ; mais jusqu'ici on ne s'est servi pour l'appuyer que d'une tradition qui ne remonte pas assez haut pour fixer nos doutes. Nous aimons mieux employer à cette recherche des monumens dont on ne peut contester l'authenticité. Saint Paul promet aux Romains de les aller voir quand il passera à Rome en allant en Espagne. *Cum in Hispaniam proficisci cœpero, quod præteriens videam vos, et à vobis, deducar illuc, si vobis ex parte fruius fuero.* (ad Rom., c. 15, 24.) Il est vrai que nous ne voyons point, ni par cette lettre, ni par les Actes des Apôtres, que saint Paul se soit acquitté de sa promesse ; mais nous l'apprenons par une tradition qui ne peut être équivoque. Saint Athanase dit expressément que ce saint apôtre alla à Rome, et de là en Espagne. (Saint Athan., *Epist. ad Drac.*) Saint Cyrille de Jérusalem, saint Épiphané, disent la même chose, et, parmi les Latins, saint Jérôme, l'auteur du commentaire sur saint Paul, sous le nom de saint Ambroise, saint Grégoire, pape, et une infinité d'autres auteurs qu'il est inutile de citer. (*S. Cyrill. cath.* 17. *S. Epiph. hæres.* 27. *S. Hier. in amos.* *S. Greg.*, 31, *moral.*) Saint Chrysostôme croit que saint Paul entreprit ce voyage, après qu'il fut sorti de la prison

où Nérón l'avait fait mettre , après quoi il retourna à Rome où il souffrit le martyre.

Nous n'avons rien de bien certain sur le temps auquel se formèrent en Espagne les provinces ecclésiastiques. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'avant le concile d'Elvire et même avant le grand Constantin , on n'y distinguait point d'église métropolitaine , et que le plus ancien évêque avait seul le droit d'assembler les conciles. On peut remarquer aussi que les choses étaient dans le même état au concile de Tolède ; car dans celui de Saragosse , tenu en 380 contre les Priscillianistes , Filadivus souscrivit , sans aucune prérogative que celle que lui donnait son ancienneté ; dans le concile de Tolède , assemblé en 400 sous les empereurs Arcadius et Honorius , Poltruin , évêque de Merida , souscrit le premier , et Asturius , évêque de ce siège , ne souscrit que le sixième. Il paraît cependant que l'évêque de Carthage commença à jouir , peu de temps après , des droits de métropolitain , aussi bien que celui de Tolède. Dans la suite on distribua les églises d'Espagne sous six métropoles , comme les voici d'après un manuscrit de 962 , de la bibliothèque de Saint-Laurent de Séville :

*Division des provinces d'Espagne  
et de leurs sièges.*

*Province de Gallecie :*

Braclara , métropole.

Portucale.  
Conimbría.  
Equitania.  
Vesco.  
Lameco.  
Vetia.  
Dambo.  
Auriense.  
Tudé.  
Luco.  
Irca.  
Britona.  
Astorica.

*Province de Gaule.*

Narbonne , métropole.  
Caucoliberi.  
Carchasona.  
Biteris.  
Agata.  
Luteba.  
Magalonia.  
Nemis.  
Enemeso.  
Elena.

*Province Lusitane.*

Emerita , métropole.  
Avela.  
Salmantisa.  
Elbora.  
Caurio.  
Exonoba.  
Olisibona.

*Province Carthaginoise.*

Toledo , métropole.  
Compluto.  
Segontia.  
Oxoma.  
Palentia.  
Valeria.  
Oretó.  
Valentia.

Dianio.  
Sotabi.  
Carthago.  
Barti.  
Mentesa.  
Acci.

*Province Betique.*

Spalis, métropole.  
Italica.  
Elipa.  
Astigis.  
Gorduba.  
Egabro.  
Eliberi.  
Malacha.  
Asidona.

*Province Tarragonnaise.*

Tarragone, métropole.  
Dertosa.  
Cæsar Augusta.  
Tyrasona.  
Calagurris.  
Anca.  
Pampilona.  
Osca.  
Elorda.  
Barcinona.  
Egara.  
Ausona.  
Gerunda.  
Impurias.  
Orgelo.

*Autre Notice des Églises d'Espagne, tirée d'un manuscrit de l'église d'Oviedo, en lettres gothiques.*

Tolède, métropole.  
Oreto.  
Beatia.  
Mentesa.  
Acci.

Basti.  
Valeria.  
Valentia  
Secobriga.  
Urgi.  
Bagastri.  
Illici.  
Setabis.  
Dianium.  
Segontia.  
Oxoma.  
Secobia.  
Arcabrica.  
Compluto.  
Palentia.

*Séville, métropole.*

Italica.  
Asidona.  
Elepla.  
Malaga.  
Elberris.  
Astigis.  
Corduba.  
Egabro.  
Tuccis.

*Merida, métropole.*

Pace.  
Olixibona.  
Oxobona.  
Egitania.  
Conimbria.  
Viseo.  
Lamego.  
Caliabria.  
Cauria.  
Elbora.  
Albela.  
Salamica.  
Numantia, ou Gamora.

Bragub, métropole.  
Dumio.

Portucale.  
Tude.  
Auria.  
Iria.  
Lugo.  
Britonia.  
Astorica.

Tarragone , métropole.  
Barcinona.  
Empurias.  
Ausona.  
Urgello.  
Lerita.  
Egara.  
Gerunda.  
Cæsar Augusta.  
Osca.  
Pampilona.  
Galaforra.  
Ictosa.  
Tortosa.  
Tirasona.  
Auca.

Narbonne , métropole.  
Biteris.  
Agatha.  
Magalona.  
Nemauso.  
Luteba.  
Carcasona.  
Tolosa.  
Elna.

*Autre division faite par l'ordre  
du roi Wamba , dans un concile  
national tenu à Tolède ,  
tirée d'un ancien manuscrit  
de cette Église et de celle d'O-  
viedo.*

Tolède sera métropole des siè-  
ges suivans , savoir :  
Orelam , Biacia , Montera , Acci ,

Basti , Urgi-Bigostro , Iluen ,  
Setabis , Dianum , Valentia-Val-  
leria , Segobriga , Ercavica , Con-  
plutum , Siguenca , Oxamia , Se-  
govia et Placentia.

*Séville ,*

Italica , Assidonia , Ilepa , Ma-  
laca , Eliberi , Astigi , Cordova ,  
Egabra et Tuci.

*Merida ,*

Pax Julia , Sisbona , Ebor ,  
Ossanabo , Caliabria , Conim-  
bria , Visto , Lameo . — Coris .  
Abula et Lampa .

*Brague ,*

Dumia , Portucale , Orens ,  
Oviedo , Astorga , Britania , Iria ,  
Aliubra et Issa .

*Tarragone ,*

Barcelone , Egara , Am , Mo-  
radda , Beria , Oriosa , Herda ,  
Detorsa , Jetosa-Ampurias , Gi-  
rona , Ausonia , Urgeli , Oca ,  
Cæsar Augusta , Calagunis , Pam-  
pilona et Tircasso .

*Narbonne ,*

Caucolibium , ou Tolosa , Car-  
casona , Biteris , Agatha , La-  
teba , Magalona - Nemausum ,  
Elena , ou Elna .

Quelques auteurs assurent que  
cette disposition fut faite dans  
le onzième concile de Tolède , en  
présence du roi Wamba ; mais  
ils se trompent . Ce fut dans un  
concile national où tous les ar-  
chevêques et les évêques du  
royaume se trouvèrent , comme

on le voit, dans les manuscrits des Églises d'Oviedo et de Tolède, dont Quiñiaco était alors archevêque. Le concile onzième n'était composé que des évêques de la province de Carthage.

L'Église d'Espagne demeura en cet état jusqu'à l'invasion des Maures qui portant le fer et le feu par tout, si on excepte les Asturies où ils ne purent jamais pénétrer, forcèrent les évêques d'abandonner leur troupeau, et de se réfugier à Oviedo devenue par là la métropole universelle de toutes les Églises d'Espagne, qui, par la fureur et la rage de ces ennemis du nom chrétien, se virent plongées dans la dernière désolation, jusqu'à ce que Pélage, par sa valeur, reprit plusieurs villes sur ces infidèles, et y rétablit les évêques que la tyrannie en avait fait sortir. Dans la suite des temps, les rois de Navarre, de Léon, d'Aragon et de Castille, poussant encore plus loin leur conquête, plusieurs évêques rentrèrent en possession de leurs Églises; mais il s'en trouva tant de détruites, qu'on ignore à présent le nom des villes où elles étaient établies; et celui de plusieurs autres a été tellement défiguré, qu'on ne le connaîtrait presque plus. si d'humbles historiens n'eussent pris soin d'en renouveler la mémoire par la tradition, ou par des monumens de l'antiquité qui font juger conjecturalement de leur situation. Voici ce que nous en apprend, dans l'histoire ecclésiastique d'Espagne, Garibay,

Morales, Mariana, et quelques autres.

Oretum, ville de la Manche, qu'on appelle Almagro.

Biacia, ville d'Andalousie, qu'on appelle Bacca.

Mintefa, ville de..., qu'on appelle Montezou.

Avi, ville d'Andalousie, qu'on appelle Guadix.

Urci, ville d'Andalousie qu'on appelle Almeria, selon quelques auteurs; d'autres prétendent que c'est Murcie; mais ceux de la première opinion sont en plus grand nombre.

Basti, ville d'Andalousie qu'on appelle Bacca.

Bigastro. Plusieurs auteurs auteurs prétendent que c'est un endroit près d'Orihuela, et dont il ne reste aucun vestige, si ce n'est une porte de la ville d'Orihuela, qu'on appelle la porte de Rigastro, ce qui semble faire conjecturer que cette ville n'était pas loin de là, et qu'elle était située du côté de cette porte. Mais après tout, cette conjecture peut être fort équivoque. Maxime Cesarée dit que les Maures appelaient *Bagastro*, la ville que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Murcie; Bobadilla soutient que c'est Albarrasin.

Illici, petite ville du royaume de Valence, à quatre lieues d'Alicante, que quelques uns prennent pour Helche, d'autres pour Alicante même, et d'autres pour Dibilca. Mais nous croyons que les premiers sont mieux fondés que tous les autres; du moins, c'est le sentiment de Mariana,

de Morales, et de plusieurs graves historiens.

Estabis, ville du royaume de Valence, appelée Xativa avant sa révolution, et qui s'est rendue fameuse par le long siège qu'elle soutint contre Philippe V qui se vit forcé, malgré sa clémence, de la faire réduire en cendres, et de la faire rebâtir sous le nom de Saint-Philippe.

Valeria, ville de la nouvelle Castille, que les uns prennent pour un endroit de peu de conséquence, qu'on appelle Valera Quemada; d'autres croient que c'est Cuença; mais il n'y a pas grande apparence que ce soit cette dernière ville. Ainsi on peut la mettre au nombre des évêchés abolis.

Legobriga. Presque tous les historiens assurent que c'est Ségorbe, ville épiscopale du royaume de Valence; mais Mariana croit que la ressemblance du nom les a trompés, et que c'est quelque autre ville. Il aurait bien dû nous l'indiquer en combattant l'opinion de ceux qui avaient écrit avant lui.

Arabica, ville située entre les frontières de la nouvelle Castille, d'Aragon et du royaume de Valence, selon quelques auteurs; Vaseus prétend que c'est une ville d'Aragon appelée Alcanitz, et Aloaya soutient que c'est Arcas, petite ville dans le diocèse de Cuença.

Complutum, ville de la nouvelle Castille, à six lieues de Madrid, appelée Alcalá de Henares, à cause que la rivière de

Henares baigne ses murailles.

Italica, ville d'Andalousie, à demi-lieue de Séville, qu'on appelle Sevilla la Vieja, c'est-à-dire, Séville la Vieille.

Assidonia, ville d'Andalousie, qu'on appelle Medina Sidonia, et dont l'évêché a été transféré à Cadix. Il y a des auteurs qui croient que c'est Xeres de la Frontera, à cause que le More Rasis l'appelle Xeres de Sidonia, et qu'on voit dans cette ville un temple fort ancien dédié à Nuestra Señora de Sidonia. Mais si bien examiner la chose de près, on peut croire qu'il y a de la confusion dans cette opinion, parce que dans une notice de l'Eglise d'Espagne que Mariana, Olivier, Morales et quantité d'autres auteurs attribuent à l'empereur Constantin, on trouve un évêché sous le nom del Sericio de Sidonia, qui pouvait bien être Xeres, dont parle le Maure Rasis.

Elopla, ville des Algarves, qu'on croit être Niebla. Quelques uns se sont imaginés que ce pouvait être Penafior; mais cette opinion ne paraît pas vraisemblable.

Malaca, ville d'Andalousie, dont le nom a été changé en celui de Malaga.

Illiberis, ville d'Andalousie, à deux lieues de Grenade, qu'on appelle Elvire.

Astigi, ville d'Andalousie, appelée Exiia.

Egabro, ville d'Andalousie, appelée Cabra.

Tuni, ville d'Andalousie, appelée Martos.



**Pax Julia**, ville de Portugal, appelée **Beja**.

**Egiranua**, ville de Portugal, dont on ne trouve aucun vestige.

**Ebora**. Le célèbre **Lucas**, évêque de Thuy, dont les ouvrages sont si estimés de tous les savans, et qui a donné la notice des évêchés d'Espagne sous le roi **Wamba**, croit que c'est une ville du royaume de Tolède, appelée **Talavera**; mais il y a de l'apparence qu'il s'est trompé, parce qu'il y a encore en Portugal une ville qui porte ce nom.

**Ossanabia**, ville de Portugal, qu'on appelle **Estombar**.

**Caliabria**, ville d'Estramadoure, qu'on croit être **Mons-tanche**; mais il y a fort peu de raisons qui appuient cette opinion.

**Numantia**, ville de la vieille Castille, si fameuse dans les histoires par la vigoureuse résistance qu'elle fit aux Romains pendant qu'ils l'assiégeaient.

**Dumio**, célèbre monastère en Portugal, près de **Brague**, lequel conserve encore son nom.

**Portucale**, ville de Portugal, qu'on appelle **Porto**.

**Iria Flaxia**, ville du royaume de Galice, qu'on appelle le **Bardron**, dont l'évêché fut transféré à **Compostelle**.

**Lucus**, ville du royaume de Léon, qu'on appelle **Lugo**.

**Britanica**, ou **Britania**, ville du royaume de Léon située entre **Astorga** et **Lugo**, dont on ne trouve aucun vestige.

**Egara**, ville de Catalogne, située entre **Barcelone** et **Girone**,

dont on ne trouve aucun vestige.

**Auca**, ville de la vieille Castille, dont le nom a été changé en celui d'**Orca**. Son évêché fut transféré à **Burgos**.

**Morada**, ville de Catalogne qu'on ne connaît point, non plus que **Béria** et **Oriola**.

**Ilerda**, ville de Catalogne, appelée **Lérida**.

**Hictosa**, ville de Catalogne, appelée **Tortose**.

**Jetosa**, ville de Catalogne, qu'on ne connaît pas.

**Ampurias**, ville de Catalogne, qui conserve son nom.

**Ausonia**, ville de Catalogne, qu'on appelle **Vic**.

**Osca**, ville dont on ignore le nom et la situation.

**Cæsar Augusta**, ville capitale d'Aragon, qu'on appelle **Saragosse**.

**Calaguris**, ville de la vieille Castille, qu'on appelle **Calahora**.

**Pampilo**, ville capitale de Navarre, qu'on appelle **Pampelune**.

**Tirasso**, ville d'Aragon, qu'on appelle **Tarracona**.

Après avoir donné cette explication, il faut revenir au rétablissement des Églises, et dire qu'à mesure que les rois Goths triomphaient des Maures, le nombre des fidèles augmentait; et comme du débris de ces infidèles, il se forma plusieurs rois en Espagne, chacun d'eux voulant faire refleurir la religion dans son royaume, en y rétablissant les évêques qui en avaient été chassés, on a vu dans la suite

des temps huit métropolitains , au lieu de cinq et de six qu'il y avait anciennement , sans compter celui de Brague, dont il n'est pas question , d'autant qu'il est sous la domination d'un roi particulier qui ne dépend pas de l'Espagne. Voici les noms de ces métropoles par rang d'ancienneté , dont nous donnons une description particulière à leur lettre. On en verra plusieurs qui ont été érigés depuis la division de Wamba.

Tolède.

Séville.

Tarragone.

Saint-Jacques.

Saragosse.

Valence.

Grenade.

Burgos.

Nous faisons voir à leurs titres l'érection de tous ces archevêchés et de leurs suffragans. Outre les anciens auteurs qui ont parlé de l'Espagne , tels que Polybe, Plutarque, Florus, Justin, etc.; on doit consulter saint Isidore, Idace, Jean de Gironne, et ceux qui sont dans l'*Hispania illustrata* du père André Scot, jésuite; Mariana, Ferreras, Roderic Sanctius, Alphonse de Carthagena, Vasæus, Roderic de Tolède, Jérôme Paul, Jérôme Blancon, Ambroise Morales, Antonius Augustinus, Valdesius, Sponde, Rainaldi, La Martinière, Alphonse Fernandez, Julien del Castillo, Gundisalvus, Fernandez de Oviédo, *Hist. de Esp.* Nicolas Antonio, *Biblioth. script. hisp.* Vossius, de *Hist.*

Bertault, Journal d'un voyage d'Espagne en 1660. M. l'abbé Expilly, dans sa Topographie de l'univers, et dans son Géographe manuel. Le père M. Fr. Henrique Florez, ex-provincial de l'Ordre des Augustins, dans son *Espana sagrada*, dont le premier volume de la seconde édition a paru à Madrid en l'an 1754.

### Conciles d'Espagne.

Le père Mansi fait mention d'un concile tenu en Espagne en 361, pour déterminer l'ordre qu'on doit garder dans la grace qu'on accorde à ceux qui, après être tombés dans l'idolâtrie, reviennent à l'Église. On y décida que ceux qui n'auraient pas seulement consenti à l'impie, mais qui auraient encore présidé aux cérémonies superstitieuses, seraient exclus pour toujours du clergé, et que ceux qui se seraient seulement souillés par ces sacrifices impies, pourraient y être admis après leur pénitence. (Le père Mansi, *Suppl.*, t. 1, col. 225 et 226.)

L'an 447, il y eut deux conciles en Espagne contre les Priscillianistes: l'un en Galice, et l'autre de quatre provinces, en un lieu qui n'est pas nommé. (*D. M.*)

L'an 793, ou environ, il y eut un concile en Espagne, et peut-être à Tolède, dans lequel les évêques de ce royaume approuvèrent l'erreur d'Élipand. Le père Mansi dit qu'il a eu la connaissance de ce concile par la

lettre synodale du concile de Francfort, tenu en 794, et il pense que ce fut Élipand lui-même qui le convoqua, après avoir été condamné, en 792, à Ratisbonne, et ensuite à Rome où il avait abjuré son erreur, quoique apparemment avec peu de sincérité; d'où il conclut que ce concile n'a pas été tenu, ni avant 792, ni après 794. (Le père Mansi, *Supplém.*, tom. 1, col. 972 et 730.)

L'an 1068, on tint divers conciles en Espagne, pour abroger les cérémonies ecclésiastiques des chrétiens goths, et introduire celles de Rome. (*Lab. 9. Hard. 6.*)

L'an 1215, il y en eut un sur la discipline. (*Martène, thesauri*, tom. 4.)

L'an 1565, on tint cinq conciles provinciaux en Espagne; savoir, celui de Tolède, de Salamanque, de Brague, de Saragosse et de Valence. Il n'y a

que celui de Tolède qui soit imprimé. (Sponde, à l'an 1565. D'Aguirre, tom. 4.)

ESPAU (l'), ou LESPAS, autrefois la *Piété de Dieu*, *Spallum, Pietas Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux; était située aux environs de la ville du Mans, sur la gauche de la Sarthe. Elle fut fondée en 1229 par la reine Bérengère, fille du roi de Navarre et d'Aragon, et épouse de Richard 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, laquelle fut enterrée dans l'église. Cette abbaye fut détruite en partie par les habitants du Mans, l'an 1365, afin d'empêcher que les Anglais ne s'en rendissent les maîtres et ne la fortifiassent. (*Gallia christ.*, t. 3, veter. edit.)

ESPÈCES EUCHARISTIQUES. Voyez ACCIDENS, COMMUNION, EUCHARISTIE.

ESPENCE (Claude). Voyez DESPENCE.

## ESPÉRANCE.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. De la nature et de la division de l'Espérance.
- § II. De l'objet de l'Espérance.
- § III. Du sujet de l'Espérance.
- § IV. Des propriétés de l'Espérance.
- § V. Des effets de l'Espérance.
- § VI. Des péchés opposés à l'Espérance.

#### § I<sup>er</sup>.

De la nature et de la division de l'Espérance.

L'espérance se prend, 1<sup>o</sup> pour

la chose même que l'on espère; 2<sup>o</sup> pour la cause sur laquelle l'espérance est fondée; 3<sup>o</sup> pour l'habitude, ou l'acte de l'espérance, que l'on peut considérer

en général, ou en particulier, comme vertu théologale. L'espérance, considérée plus généralement, est un désir efficace d'un bien absent, difficile et possible, joint à la confiance de l'obtenir, *desiderium efficax boni absentis, ardui et possibilis, cum fiducia illius assequendi; seu motus appetitus efficaciter prosequentis bonum absens, arduum et possibile, cum fiducia assecutionis*. L'espérance, considérée plus particulièrement en tant qu'elle appartient à la théologie, est une vertu théologale par laquelle nous attendons de Dieu, avec une confiance certaine, le bonheur éternel et les moyens pour y arriver: *Virtus theologica per quam certa cum fiducia expectamus à Deo tunc beatitudinem æternam, tunc media illius consequendæ*.

1°. L'espérance est une vertu, parce qu'elle perfectionne son sujet, et qu'elle le porte au bien, puisque c'est un bien que d'espérer le bonheur éternel qui consiste dans la possession de Dieu même. 2° C'est une vertu théologale, et surnaturelle par conséquent, parce qu'elle a Dieu pour objet immédiat. 3° C'est une vertu par laquelle nous attendons avec une confiance certaine, etc., appuyés sur les promesses de Dieu qui sont infailibles de son côté. 4° L'espérance nous fait attendre du secours de Dieu, parce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes le bonheur éternel qui est un bien surnaturel et infini,

beaucoup supérieur à toutes les forces de la nature. 5° L'espérance nous fait attendre la béatitude, comme son premier objet, et les moyens de l'obtenir, comme son second objet.

L'espérance se divise en espérance *formée*, *formata*, et *informe*, *informis*. L'espérance *formée*, ou *vive*, est celle qui se trouve jointe à la charité dans les justes. L'espérance *informe*, ou *morte*, est celle qui est sans la charité, telle qu'elle se trouve dans les pécheurs qui ne sont pas désespérés; car l'espérance ne se perd que par le désespoir, comme la foi par l'infidélité; et quoique l'espérance des pécheurs soit bien différente de celle des justes, et que plusieurs d'entre eux vivent comme si en effet ils n'avaient aucune espérance, rien cependant ne les empêche d'espérer qu'ils se convertiront un jour avec le secours de Dieu, et qu'ils obtiendront la récompense due à leur pénitence.

## § II.

### *De l'objet de l'Espérance.*

On convient que le premier objet matériel de l'espérance, c'est Dieu; et le second, tout ce qui nous conduit à lui, spirituel, ou temporel. La difficulté roule donc sur l'objet formel. Il consiste, selon Scot, dans la bonté relative de la chose qu'on espère; selon saint Bonaventure, dans la difficulté d'obtenir cette chose; selon Vasquez, Gomez, et le commun des thomistes,

tes, dans la puissance de Dieu, en tant que secourable pour obtenir la chose espérée ; selon les autres théologiens, dans cette puissance secourable et la bonté de Dieu relative, tout ensemble. Ces deux derniers sentimens s'accordent fort bien, comme on va le voir.

## PROPOSITION.

L'objet formel de l'espérance, en tant qu'elle renferme un désir efficace de la béatitude, c'est la bonté relative de Dieu ; et l'objet formel de cette même espérance, en tant qu'elle renferme des efforts et une ferme résistance aux obstacles qui s'opposent à la béatitude, c'est la puissance secourable de Dieu, ensuite de ses promesses.

## PREUVES.

1. Tout désir renferme essentiellement un mouvement de l'ame vers un bien ; l'espérance est un désir du bien suprême qui n'est autre que Dieu ; l'objet formel de l'espérance est donc Dieu, non comme bon en lui-même, c'est le propre de la charité de l'envisager ainsi, mais comme bon par rapport à l'homme qui espère d'être heureux en le possédant ; c'est sous ce regard que l'espérance se porte vers lui.

2. L'espérance n'est pas fondée précisément, soit sur la bonté de Dieu, comme relative et convenable à celui qui espère, soit sur sa puissance, mais sur cette puissance secourable et miséricordieuse ; je n'espère mon salut

éternel, ni précisément parce qu'il m'est convenable, ni parce que Dieu peut me l'accorder, mais parce que, fondé sur ses promesses divines, j'ai cette confiance qu'il me l'accordera par sa grâce et par sa miséricorde. La puissance de Dieu, sa miséricorde, ses promesses, toutes ces choses entrent donc dans l'objet formel de l'espérance, comme tendante à la béatitude ; et c'est ce que saint Thomas exprime en ces termes : *Sicut objectum formale fidei est veritas prima, per quam sicut per quoddam medium assentit his quæ dicuntur ; ita objectum formale spei est auxilium divinæ pietatis et potestatis, propter quod tendit motus spei in bona sperata, quæ sunt materiale objectum spei*, in quæst. disput. q. unica de spe art. 1. Ce qui n'empêche pas que l'espérance ne soit une vertu théologale, parce qu'elle a en effet Dieu pour objet immédiat, sa bonté, sa puissance, sa miséricorde, quoiqu'elle ait encore d'autres objets, et qu'il n'est point nécessaire pour une vertu théologale qu'elle ne se porte qu'à Dieu seul. C'est ainsi que la foi et la charité, quoique vertus théologiques, renferment dans leurs objets, l'une, tout ce qui est révélé, et l'autre, tout le bien qu'on peut vouloir à Dieu pour lui-même.

## § III.

*Du sujet de l'Espérance.*

1. L'espérance se trouve dans

tous les hommes qui vivent sur la terre, à moins qu'ils ne soient infidèles, hérétiques, ou désespérés. La raison est, 1° que la foi est le fondement de l'espérance. Ainsi, quiconque n'a pas la foi, n'a pas non plus l'espérance théologique, mais seulement une espérance naturelle qui consiste dans l'amour inné du souverain bien et la tendance vers lui. D'où il suit que les infidèles qui n'ont point la foi, n'ont point non plus l'espérance chrétienne et théologique. Le pécheur, au contraire, qui est chrétien, et qui n'est, ni désespéré, ni hérétique, conserve l'espérance théologique avec la foi.

2. Les âmes du purgatoire, quoique certaines de leur bonheur, conservent l'espérance, parce qu'elles attendent ce bonheur comme un bien absent et difficile.

3. L'espérance ne subsiste, ni dans les damnés, parce qu'ils ne peuvent attendre le bonheur comme possible, ni dans les bienheureux, parce qu'ils en jouissent comme présent.

4. Une personne à qui Dieu aurait révélé sa damnation, pourrait encore espérer, et elle y serait tenue. (C'est le sentiment de Contenson, lib. 7, *disert.* 3, cap. 1, *specul.* 3, contre Gonet, *disput.* 9, art. 5.) La raison est que la révélation de la damnation ne détruit pas l'objet de l'espérance qui est la béatitude future, non pas absolument, mais conditionnellement, supposé que l'homme fasse ce

qui est en lui avec le secours de la grâce. Or, l'homme à qui Dieu aurait révélé sa damnation, pourrait encore faire son salut avec le secours de la grâce, parce que cette révélation étant purement extrinsèque aux grâces de Dieu et au pouvoir de l'homme, elle ne lui ôterait, ni les moyens suffisants et nécessaires à son salut, ni la puissance de s'en servir, de même que la révélation qui fut faite à saint Pierre, qu'il renoncerait Jésus-Christ, ne l'exempta, ni de l'obligation d'espérer qu'il ne le renoncerait pas, ni de celle de ne point le renoncer en effet, parce qu'elle ne lui ôta ni la puissance ni les moyens suffisants pour ne point le renoncer.

#### § IV.

##### *Des propriétés de l'Espérance.*

Les propriétés de l'espérance sont la certitude, la nécessité et la bonté, ou honnêteté.

##### *De la certitude de l'Espérance.*

L'espérance est certaine du côté de Dieu; elle est incertaine de notre côté; ce qui n'empêche pas qu'on ne doive dire qu'elle est certaine en elle-même. L'espérance est certaine du côté de Dieu, parce qu'elle est fondée sur sa puissance, sa véracité et sa fidélité dans ses promesses qui ne sont pas moins inébranlables que lui-même. Elle est incertaine de notre côté, parce qu'elle dépend du bon usage de la grâce dont nous ne sommes point sûrs

de bien user jusqu'à la fin. D'où vient que l'Eglise a condamné les protestans qui prétendent que la foi n'est autre chose qu'une confiance qui nous fait croire, sans hésiter, que nous sommes du nombre des prédestinés. On doit dire cependant que l'espérance est certaine en elle-même parce que la certitude qu'elle tire de son principe lui est essentielle, au lieu que l'incertitude qui vient de notre part lui est accidentelle.

*De la nécessité de l'Espérance.*

1. L'espérance est nécessaire de nécessité de moyen pour le salut, parce que sans elle on ne peut, ni obtenir la grace de la justification, si l'on est pécheur, ni la persévérance dans cette grace, si l'on est juste; la confiance étant une condition essentielle pour que la prière soit exaucée. Aussi l'Ecriture nous fait-elle un précepte de l'espérance en un grand nombre d'endroits. *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.* Psal. 4. *Sperate in eo omnis congregatio populi.* Psal. 61. *Spera in Deo tuo semper.* Osée 12. Il est donc nécessaire de nécessité de moyen et de précepte aux adultes, de produire des actes intérieurs d'espérance dans le cours de leur vie, pour être sauvés. C'est pour cela que saint Paul dit que nous sommes sauvés par l'espérance. (*Ad Rom.* 8.)

2. Le précepte de faire des actes d'espérance oblige quel-

quefois par lui-même, et quelquefois par accident. Il oblige par lui-même, 1<sup>o</sup> aussitôt qu'on a l'usage de la raison, de même que le précepte de la charité; 2<sup>o</sup> lorsqu'on court risque de tomber dans le désespoir; 3<sup>o</sup> lorsqu'on y est tombé en effet, ou bien dans la présomption; 4<sup>o</sup> quand on est en danger de mort, et enfin très-souvent pendant la vie. Ce précepte oblige par accident, lorsqu'on est tenu de faire des actes des autres vertus qui supposent nécessairement l'espérance, telles que sont la prière et la pénitence. Il faut donc faire un acte d'espérance, lorsqu'on est obligé de prier; car en vain demanderait-on à Dieu ce qu'on n'espérerait pas obtenir de lui. Il en faut faire encore lorsqu'on se dispose à recevoir la grace de la justification par la pénitence, ou qu'on est attaqué de quelque tentation qu'on ne peut surmonter qu'en se fortifiant par des actes d'espérance, ou qu'on est dans l'adversité, parce qu'alors l'espérance est chancelante. Il faut donc s'accuser d'avoir omis de faire des actes d'espérance lorsqu'on y est obligé, et les confesseurs doivent interroger leurs pénitens sur ce point.

3. Le précepte de faire souvent des actes d'espérance oblige même les plus parfaits, n'y ayant point d'état en cette vie, quelque sublime qu'on le suppose, qui exclue totalement l'espérance, comme l'Eglise l'a défini contre les Quétistes.

*De la bonté ou honnêteté de  
l'Espérance.*

Il s'agit de savoir si l'amour d'espérance, ou de concupiscence, par lequel nous aimons Dieu comme notre souverain bien, est honnête et surnaturellement bon. Ceux qui n'admettent point de milieu entre la cupidité vicieuse et la charité louable, prétendent que l'amour d'espérance que la charité ne commande pas, est mauvais et défectueux ; l'autorité et la raison prouvent le contraire. Le concile de Trente frappe d'anathème tous ceux qui osent dire que l'on pèche lorsqu'on pratique le bien en vue de la récompense éternelle : *Si quis dixerit iustificatum peccare, dum intuitu æternæ mercedis bene operatur, anathema sit.* sess. 6, can. 31. Alexandre VIII condamna les deux propositions suivantes : *Quisquis etiam æternæ mercedis intuitu Deo famulatur, charitate si caruerit, vitio non caret, quoties, intuitu licet beatitudinis, operatur. Item: intentio qua quis detestatur malum, et prosequitur bonum, mere ut cœlestem obtineat gloriam, non est bona nec Deo placens.* La raison dicte qu'aimer Dieu pour s'unir à lui comme à sa dernière fin, et à la source de son bonheur surnaturel et souverain, est un acte non-seulement bon en soi, mais encore surnaturel, puisqu'il passe les forces de la nature, et qu'il ne peut venir que de la grâce. La créature raisonnable est-elle

donc faite pour autre chose que pour connaître, aimer son Créateur, et obtenir par ce moyen la vie éternelle ? Si c'est un mal que d'aimer Dieu comme récompense, pourquoi Dieu se propose-t-il lui-même comme récompense, pour enflammer l'amour des plus saints personnages ? Enfin dirait-on que par un tel amour nous mettons notre fin dernière en nous-mêmes, en rapportant Dieu à nous-mêmes, et à nos propres intérêts ? Cela est absolument faux. Par l'amour de concupiscence, nous voulons nous unir à Dieu comme à notre fin dernière, nous le désirons comme celui seul qui peut nous rendre heureux par sa présence ; et si nous le rapportons en un sens à nous-mêmes, ce rapport lui est glorieux, et ne lui ôte pas la qualité de fin dernière, puisqu'en effet nous ne voulons le posséder que comme notre fin dernière, et l'unique objet infiniment parfait, seul capable de nous perfectionner et de nous béatifier. Si c'est là rapporter Dieu à l'homme, ce rapport n'est certainement pas injurieux à Dieu, puisqu'il atteste hautement l'infinité de ses perfections, loin de les déprimer. C'est ainsi que la cause se rapporte à l'effet, la source au ruisseau, la plénitude au vide, la miséricorde au misérable, le parfait à l'imparfait, pour le perfectionner.

### § V.

*Des effets de l'Espérance.*

On peut compter quatre effets



principaux de l'espérance vive et animée par la charité. Elle excite à la pratique des bonnes œuvres; elle fortifie dans les adversités, telle qu'une ancre inébranlable, ditsaint Paul, *Hébr.* c. 6, v. 18, 19; elle bannit la crainte mondaine qui fait appréhender les maux présents, et nous met en état de ne craindre et de n'espérer que les maux, ou les biens futurs; elle inspire et elle nourrit l'amour de Dieu.

## S VI.

*Des péchés opposés à l'Espérance.*

1. On pèche en deux manières contre l'espérance; par omission et par commission. On pèche par omission, lorsqu'on manque de faire des actes d'espérance dans le temps qu'ils obligent. On pèche par commission, lorsqu'on présume témérairement, ou que l'on désespère de la miséricorde de Dieu. La présomption est une confiance déréglée qui fait que l'on espère la béatitude par d'autres moyens que ceux qui ont été établis de Dieu pour l'obtenir, comme si l'on espérait d'être sauvé, ou par la foi seule, ou par les seules forces de la nature, ou par la seule dévotion à Marie, sans se mettre en peine de quitter ses désordres. On pèche aussi par présomption lorsqu'on tente Dieu, c'est-à-dire lorsqu'on néglige les moyens qui sont dans l'ordre de sa providence, et qu'on attend de lui, ou qu'on lui demande sans nécessité et sans fondement légitime ce qu'il n'a pas

promis. C'est tenter Dieu, par exemple, que de lui demander, ou d'attendre sans fondement et sans nécessité, qu'il fasse un miracle en notre faveur; qu'il nous préserve d'un péril auquel nous nous exposons témérairement et contre son ordre, etc. On pèche par désespoir, quand on désespère d'obtenir le pardon de ses péchés à cause de leur nombre et de leur énormité; quand on désespère de pouvoir se corriger de ses mauvaises habitudes; quand on craint toujours de manquer du nécessaire, par défaut de confiance à la providence de Dieu.

2. La présomption et le désespoir ne sont pas toujours joints à l'infidélité, parce qu'on peut présumer ou désespérer de la miséricorde de Dieu, sans errer spéculativement contre la foi, en croyant, ou qu'on peut se sauver par les seules forces de la nature, comme le croyaient les Pélagiens, ou que l'on a commis des crimes que l'Église ne peut remettre, ainsi que pensaient les Novatiens.

3. La présomption et le désespoir sont des péchés mortels de leur nature, lorsqu'ils sont suffisamment délibérés, parce qu'ils séparent de Dieu, et que ce qui constitue le péché mortel, est cette séparation de Dieu qu'il renferme nécessairement. Celui qui présume de la bonté divine, diffère sa pénitence sous ce prétexte, et continue par conséquent à s'éloigner de Dieu; et celui qui désespère renonce à tous les

moyens de salut ; et , par une suite nécessaire , il renonce au salut même.

4. Les causes du désespoir , sont la luxure et la paresse : celles de la présomption , l'orgueil et la vaine gloire. Il faut opposer à ces inaux la pénitence , l'amour de la chasteté , le goût pour les choses du ciel , la ferveur dans le service de Dieu , une humilité profonde , et un mépris sincère de soi-même. (*Voy.* Habert , *theolog.* tom. 3 , p. 574 ; Collet , tom. 5 , *Moral.* pag. 428 ; *les Conférences d'Angers sur les commandemens de Dieu* , tom. 1 . pag. 68 et suiv.)

ESPÉRANCE , ou ELPIS , vierge et martyr , fille de sainte Sophie. (*Voyez* SOPHIE.)

ESPÉRANCE (François de Bonne) , vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui un commentaire sur toute la théologie , imprimé à Anvers , en six tomes , l'an 1662. (*Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle* , pag. 2299.)

ESPES (Diego d') , chanoine , ou , selon d'autres , clerc de l'église de Saint-Sauveur de Saragosse , natif du bourg d'Arandiga dans l'Aragon , avait une connaissance particulière des antiquités d'Espagne. On a de lui , entre autres ouvrages , une histoire latine de l'Eglise de Saragosse en trois volumes. Diego d'Espes mourut le 27 octobre 1602. (Nicolas-Antonio , *Bibl. hisp.*)

ESPIARD (François-Bernard) , seigneur de Saulx , président à mortier au Parlement de Besan-

çon , mort le 16 janvier 1743 , âgé de 83 ans , a laissé les ouvrages suivans : 1<sup>o</sup> Remarques sur le traité des successions de M<sup>e</sup> Denys Le Brun , imprimées à la suite de ce traité , à Paris , 1736 , in-fol. Ces remarques sont estimées. 2<sup>o</sup> *Epistola circa librum cui titulus : corpus Juris canonici ; autore Petro Joanne Gibert* , 1735 , imprimée à la tête de cet ouvrage , à Genève , 1736 , in-fol. , et à Lyon , 1737 , in-fol. 3<sup>o</sup> Observations sur diverses matières canoniques , insérées par Gibert dans la deuxième édition de ses institutions ecclésiastiques et bénéficiales , etc. , à Paris , 1736 , in-4<sup>o</sup> , t. 2 , p. 567 et suiv. 4<sup>o</sup> Observations sur des matières de Droit dans les œuvres de M. Bretonnier , édit. de 1738 , tom. 4 , pag. 163 , 184 , 418 et suiv. 5<sup>o</sup> Pierre Taisand a fait usage de plusieurs remarques et arrêts sur la coutume du duché de Bourgogne , dans son commentaire sur cette coutume , imprimé dès 1698. 6<sup>o</sup> M. Espiard a fourni aussi grand nombre de remarques aux auteurs des conférences ecclésiastiques sur le mariage , dont on a fait usage dans la deuxième édition de ces conférences , à Paris , 1715. 7<sup>o</sup> Il a fourni pareillement plusieurs observations importantes de jurisprudence à M. Raviot , avocat au parlement de Dijon , qui les a insérées parmi celles qu'il a faites sur les arrêts de ce Parlement , recueillies par M. François Perrier , et imprimées à Dijon , 1735 , 2 vol.

in-fol. M. Espiard a travaillé long-temps à des observations sur les décisions du parlement de Dol, recueillies par M. Grivel. (*Voyez la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, édit. de 1759.)

ESPINOSA (Valérien d'), Espagnol, florissait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui, 1<sup>o</sup> Expositions des constitutions de Clément VIII, à Salamanque, en 1602. 2<sup>o</sup> Le guide des Religieux, savoir, de la conversion aux novices, de la perfection aux profès, et du soin des âmes aux supérieurs, à Valladolid, en 1623. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1446.)

ESPRIT, *spiritus*. Le mot d'esprit se prend en plusieurs sens dans l'Écriture, 1<sup>o</sup> pour le Saint-Esprit, troisième personne de la très-sainte Trinité (*Voy. TRINITÉ*); 2<sup>o</sup> pour l'ange, le démon, (*Hebr. 1, 14. 1. Reg., 18, 10*); 3<sup>o</sup> pour l'âme raisonnable; 4<sup>o</sup> pour le souffle, la respiration, la vie animale, commune aux hommes et aux bêtes (*Genèse, 7, 15*); 5<sup>o</sup> pour le vent (*Psal. 10, 7*); 6<sup>o</sup> pour la disposition du cœur, ou du corps, bonne, ou mauvaise; c'est ainsi que l'on dit « l'esprit de jalousie, l'esprit de fornication, l'esprit de prières, l'esprit d'infirmité, l'esprit de sagesse, l'esprit de crainte du Seigneur, etc., en attribuant ces dispositions aux bons, ou mauvais esprits; 7<sup>o</sup> pour l'Esprit de Jésus-Christ qui anime les vrais chrétiens, qui n'est

autre que le don de la grâce et de l'adoption céleste (*Rom. 8, 5*); 8<sup>o</sup> dans le sens moral, pour tout ce qui est opposé à la chair et au péché (*Rom. 8, 13.*); 9<sup>o</sup> pour ces visions, ou apparitions, que l'on tient pour des démons, ou des âmes des défunts. (*Luc. 24, 37.*) (*Voy. APPARITION.*)

ESPRIT (Ordre du Saint-Esprit), appelé de Montpellier en France, et *in Sassia* en Italie. C'est un Ordre religieux de chanoines réguliers et hospitaliers, fondé non par sainte Marthe, comme le prétend Olivier de La Trau, sieur de La Terrade qui se qualifie archi-hospitalier, général et grand-maitre de cet Ordre, dans un discours adressé en 1629 à la reine de France Marie de Médicis, mais par Gui de Montpellier, fils de Guillaume, seigneur de Montpellier et de Sibille. C'est lui qui, sur la fin du douzième siècle, bâtit à Montpellier un célèbre hôpital pour y recevoir les pauvres malades, et qui y mit des personnes pour en avoir soin, d'où sont venus ces hospitaliers. Le pape Innocent III confirma leur institut l'an 1198. Six ans après, le pape fit venir à Rome le fondateur, pour lui donner le soin de l'hôpital de Sainte-Marie, *in Sassia*, ou en Saxe, qui s'appelle maintenant le Saint-Esprit, et dont l'église avait été fondée par Ina, roi des Saxons orientaux, sous le titre de Sainte-Marie *in Sassia*, ou de Saxe. Cet hôpital tombant en ruine, Sixte IV, le fit rebâtir

l'an 1471. L'Ordre du Saint-Esprit a d'abord été mixte, composé de personnes ecclésiastiques faisant profession de la vie religieuse, engagées par des vœux solennels, et de personnes laïques qui ne faisaient que des vœux simples. On regarda dans la suite cet Ordre comme militaire. Le nom de maître que prenaient ceux qui gouvernaient les hôpitaux, fut changé en celui de précepteur, ou commandeur, et l'on se servit du terme de *Responsion* pour marquer les charges que les commanderies devaient au grand-maître, ou général. Le pape Honorius III sépara l'hôpital de Montpellier de celui de Rome, et laissa néanmoins au grand-maître de l'Ordre du Saint-Esprit de Montpellier la juridiction sur tous les hôpitaux qui étaient hors d'Italie. Grégoire X la lui ôta, et la donna à celui de Rome; et en 1459, Pie IV supprima entièrement la milice de cet Ordre, qui depuis ce temps fut purement régulier. Et s'il y eut des laïcs qui possédèrent encore des commanderies sous le titre de chevaliers de cet Ordre, ce titre n'était point légitime. Les prêtres de cet Ordre étaient qualifiés chanoines réguliers dans plusieurs bulles des Souverains Pontifes. Ces religieux portaient l'habit ecclésiastique, avec une croix de toile blanche à douze pointes sur le côté gauche de la soutane et de leur manteau; et lorsqu'ils étaient au chœur, ils avaient l'étole un surplis avec une aumuce

de drap noir doublé de drap bleu, et sur le bleu une croix de l'Ordre. L'hiver ils avaient un grand camail, avec la chappe noire doublée d'une étoffe bleue. Il y a eu aussi des chanoines réguliers associés de l'Ordre du Saint-Esprit; mais on ne sait ni l'année, ni le lieu de leur établissement, ni ce qu'ils sont devenus. Il y a eu encore une congrégation de chanoines réguliers sous le nom du Saint-Esprit, dont quatre nobles vénitiens furent les fondateurs l'an 1484, avec la permission du pape Martin V, et qui fut supprimée par le pape Alexandre VIII l'an 1656. Il y a encore des religieuses hospitalières de l'Ordre du Saint-Esprit, en Pologne, en Allemagne, à Rome, etc. Il n'y a que celles de Rome qui gardent la clôture. (*Voyez Pierre le Saunier, de cap. Ord. S. Spirit. dissert. Barbosa, de jur. eccl. cap. 41, num. 113. Le père Wéliot, Hist. monast., tom. 2, p. 204; et l'Hist. ecclésiast. de Montpellier, livre II, chap. 3.*)

ESPRIT (Ordre du Saint-), Ordre de chevalerie institué par Henri III en 1578, à cause que le jour de la Pentecôte de l'année 1573, il avait été élu roi de Pologne, et qu'il avait succédé au royaume de France à pareil jour de l'année suivante 1574. Les statuts de cet Ordre, qui ont été imprimés en 1703, contiennent quatre-vingt-quinze articles. Henri III se déclara grand-maître de cet Ordre, et unit la grande-maîtrise à la couronne de France.

Les rois ses successeurs ne peuvent disposer de rien dans cet Ordre qu'après leur sacre. Ils jurent qu'ils en observeront les statuts, et ils en prennent l'habit et le collier. Les chevaliers, qui furent fixés au nombre de cent en 1664, doivent être catholiques, gentilshommes de trois races paternelles, âgés de vingt-cinq ans accomplis s'ils sont princes, et de trente-cinq s'ils ne le sont pas. Les officiers de cet Ordre sont le chancelier et garde des sceaux, le prévôt et grand-maître des cérémonies, le grand-trésorier, le greffier, les intendans, le généalogiste, le roi d'armes, les hérauts et les huissiers. Il y a encore des trésoriers et contrôleurs généraux du marc d'or, qui est une espèce d'hommage et de reconnaissance que les officiers du royaume rendent au roi lorsqu'ils sont pourvus de leurs offices. Le collier de cet Ordre est d'or, fait à fleurs de lis, du poids de deux cents écus, ou environ. C'est à cause du ruban bleu céleste, d'où pend une croix d'or qu'ils portent, qu'on dit un cordon bleu, pour dire un chevalier du Saint-Esprit. Henri III exhorte les chevaliers du Saint-Esprit à assister tous les jours à la messe, et les jours de fêtes à la célébration de l'office divin. Il les oblige à dire chaque jour un chapelet d'un dixain qu'ils doivent porter sur eux, l'office du Saint-Esprit comme il est marqué dans le livre qu'on leur donne à leur réception, ou bien les sept psau-

mes de la pénitence, et n'y satisfaisant pas, de donner une aumône aux pauvres. Il leur ordonne de se confesser au moins deux fois l'an, et de communier le premier jour de janvier et à la fête de la Pentecôte. (Le père Héliot, tom. 8, pag. 397. Le père Anselme, *Histoire des grands Officiers de la couronne.*)

ESPRIT (Jacques), conseiller du roi en ses conseils, et membre de l'Académie Française, où il fut reçu en 1639, naquit à Beziers le 22 octobre 1611. A l'âge de dix-huit ans il vint à Paris joindre son frère aîné qui était prêtre de l'Oratoire, et entra dans la même congrégation le 16 septembre 1629. Il en sortit quatre ou cinq ans après, et en 1644 il se retira de nouveau au séminaire de Saint-Magloire, mais sans reprendre l'habit de l'Oratoire. Ce fut là que M. le Prince de Conti eut occasion de le connaître, et qu'il fut si charmé de sa conversation et de ses manières agréables, qu'il lui donna un logement dans son hôtel, avec mille écus de pension. Il se maria, et suivit M. le Prince de Conti dans son gouvernement de Languedoc. Il mourut à Beziers le 6 juillet 1679. Nous avons de lui des Paraphrases de quelques psaumes, et le livre de la Fausseté des Vertus humaines, in-12, 2 vol., à Paris, chez Guillaume Desprez, 1678. On trouve dans cet ouvrage une juste idée de l'esprit et du cœur humain, dans l'exercice des ver-

tus morales, civiles, politiques et militaires. L'auteur explique toutes ces vertus en particulier ; et par les démarches que les plus grands hommes ont faites, et qu'il donne toujours pour exemple de ce qu'il avance, il fait voir combien il y a peu de véritables vertus, et qu'elles sont les sources des défauts qui s'y trouvent après l'amour propre, l'intérêt et la vanité. *Journal des Savans*, 1678, pag. 47 de la 1<sup>re</sup> édition. C'est, il est vrai, un commentaire de l'ouvrage de La Rochefoucauld, mais il est beaucoup plus instructif. Péllisson, dans son Histoire de l'Académie Française, lui attribue aussi des lettres : et M. l'abbé d'Olivet, dans ses notes sur cette histoire de M. Péllisson, dit qu'on attribue à M. Esprit la traduction du panégyrique de Trajan, par Plîne, qui a passé sous le nom d'un frère de M. Esprit, qui était abbé. C'est sans doute à ce dernier que l'on doit attribuer des Maximes politiques mises en vers, et imprimées à Paris en 1669. C'est un excellent recueil de maximes pour l'éducation d'un prince. L'auteur les avait faites pour M. le Dauphin. La préface indique un petit nombre des meilleurs ouvrages qui ont été faits sur le même sujet.

ESQUINISTES, hérétiques du troisième siècle, sortis des Montanistes, qui ajoutèrent aux erreurs de Montan celles de Sabellius, ou de Nouet, contre la Trinité des personnes. On croit qu'ils ont tiré leur nom, d'Es-

quines, chef de leur nouvelle secte. (*Voyez* Hermant, *Histoire des Hérésies*, au mot Esquins-tes.)

ESRIEL, fils de Manassé. (*Josué*, 17, 2.)

ESRON, fils de Phares, père d'Aram. (*Ruth*, 4, 18. *Matth.*, 1, 3.)

ESSAI, preuve, action par laquelle on examine une chose pour en connaître la nature et la qualité. *Periclitatio, specimen, periculum*. Autrefois un des ministres de l'autel faisait tous les jours l'essai du vin et de l'eau avant la messe, à la cathédrale de Paris. Aujourd'hui à la cathédrale de Narbonne, le grand enfant de chœur fait tous les jours l'essai du pain, du vin et de l'eau à l'offertoire de la messe ; de même qu'un cardinal fait l'essai du vin et de l'eau en l'église de Saint-Pierre du Vatican, lorsque le pape, ou son député, célèbre la messe aux grandes fêtes. (Moléon, *Voyage liturg.*, pag. 255.)

ESSARTS (l'abbé Alexis des), Parisien. Nous avons de lui, le *Traité de la venue d'Élie*, 1734, in-12 ; *Sentimens de saint Thomas sur la crainte*, 1735, in-4° ; *Examen du sentiment des SS. Pères et des anciens juifs sur la durée des siècles*, 1739, in-12 ; *Défense du sentiment des SS. Pères sur le retour futur d'Élie*, 1737, in-12 ; suite de cette défense, 1740, 2 vol. in-12 ; *Doctrine de saint Thomas sur l'objet de la distinction des vertus théologales*, 1735, in-4° ; *Défense de*

l'écrit intitulé : *Doctrine de saint Thomas , contre la réponse de l'auteur des Nouveaux Éclaircissements* , 1743 , in-4° ; Réponse à l'examen intitulé : *Doctrine de saint Thomas* , 1744 , in-4° . *La France littéraire* .

ESSARTS (l'abbé Poncet des), Parisien , frère de l'abbé Alexis des Essarts. Nous avons de lui, l'Apologie de saint Paul contre l'apologiste de Charlotte , 1731 , in-4° ; Lettres sur l'écrit intitulé : *Vains efforts des Mélangistes* , 1738 , in-4° ; Lettres (19) sur l'œuvre des convulsions , 1734 et 1737 , in-4° ; la Possibilité du mélange dans les œuvres surnaturelles du genre merveilleux , in-4° ; Lettres où l'on continue de relever les calomnies de l'auteur des Vains Efforts , 1740 , in-4° . Illusion faite au public par la fausse description que M. Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires , 1749 , in-4° ; de l'autorité des Miracles , et de l'usage qu'on en doit faire , 1749 , in-4° . Éclaircissements sur les dispenses de la loi de Dieu , 1749 , in-4° ; Traité du pouvoir du démon et des guérisons opérées sur les païens , 1749 , in-4° ; Recueil de plusieurs histoires très- autorisées , qui font voir l'étendue du pouvoir du démon , dans l'ordre surnaturel , 1749 , in-4° ; Observations sur le bref du pape Benoît xiv , au grand-inquisiteur d'Espagne , 1749 , in-4° . *La France littéraire* .

ESSÉENS , ou ESSÉNIENS , *Essæi* , *Esseni* . On ignore l'ori-

gine des Esséniens , et l'étymologie de leur nom , sur lequel Serrarius rapporte jusqu'à douze opinions. Saumaise veut qu'ils aient tiré leur nom de la ville d'Essa. Suidas a cru que les Esséniens étaient une branche de Réchabites ; saint Epiphane , une secte de Samaritains ; Doim Calmet , une suite des Assidéens dont il est parlé dans les Machabées , liv. 1 , chap. 7 , vers. 13 , et liv. 11 , chap. 14 , vers. 6. Scaliger et Serrarius distinguent , après Philon , deux sortes d'Esséniens , les uns qu'ils nomment Pratiques , *Practici* , et qui vivaient en commun ; les autres qu'ils appellent Théorétiques , ou Contemplatifs , *Theoretici* , et qui vivaient dans une entière solitude. Henri de Valois , dans ses remarques sur l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe , réjette cette distinction. Il nie que les Thérapeutes aient été de ces sortes d'Esséniens contemplatifs , comme le prétend Eusèbe , et se fonde sur l'autorité même de Philon qui ne dit pas un mot des Thérapeutes , loin de les nommer Esséniens , et qui ne place ces derniers que dans la Judée et dans la Palestine , au lieu que les Thérapeutes étaient répandus dans la Grèce , l'Égypte , etc. Voici la peinture que Philon fait des Esséniens , *l. quod omnis probus liber* . Quoique fort religieux et fort attachés au culte de Dieu , les Esséniens ne lui sacrifient rien qui ait vie. Ils se contentent de lui offrir le sacrifice d'une ame pure et sainte.... Ils demeurent

à la campagne, et évitent les grandes villes, à cause de la corruption qui y règne ordinairement.... Les uns travaillent à la terre, et les autres à des métiers des choses seulement qui servent pendant la paix, ne voulant faire que du bien à eux-mêmes et aux autres hommes. Ils n'amassent, ni or, ni argent, ne font pas non plus de grands acquêts de terre pour augmenter leurs revenus, contents de posséder ce qui est nécessaire pour subvenir aux besoins de la vie... Ils ne font même pendant la paix aucune des choses dont les hommes font un mauvais usage.. Ils n'ont point d'esclaves, mais ils se servent les uns les autres... Ils étudient beaucoup la morale dont ils trouvent les fondemens et les règles dans les lois de leur pays, qui sont telles, qu'elles n'ont pu partir de l'esprit de l'homme, sans une inspiration particulière de la divinité... Les trois maximes fondamentales de leur morale, sont l'amour de Dieu, l'amour de la vertu, l'amour du prochain. Ils donnent des preuves de leur amour de Dieu dans une chasteté constante pendant toute leur vie, dans un grand éloignement du jurement, du mensonge, et en attribuant à Dieu tout ce qui est bon, sans le faire jamais auteur du mal. Ils font voir leur amour pour la vertu dans leur désintéressement, dans leur éloignement de la gloire et de l'ambition, dans leur renoncement au plaisir, dans leur continence,

leur patience, leur simplicité, leur mortification, leur modestie, leur respect pour les lois, leur constance, et les autres vertus. Enfin ils font voir leur amour pour le prochain dans leur libéralité, et leur conduite égale envers tous, et leur communauté de biens.

Josèphe nous apprend que les Esséniens attribuent tout à Dieu. Ils tiennent les âmes immortelles. Ils envoient leurs offrandes au temple, mais n'y offrent point de sacrifices sanglans. Leur justice est admirable, et surpasse tout ce qu'on connaît chez les Grecs et les Barbares. Ils vivent entre eux dans une parfaite union. Ils ont un air austère et mortifié, mais sans affectation, et portent toujours des habits bien blancs. Ils ne parlent pas avant le lever du soleil. Ils travaillent jusqu'à environ onze heures du matin, s'assemblent ensuite, se ceignent avec des linges blancs, se baignent dans l'eau fraîche, se retirent dans leurs cellules où il n'est permis à aucun étranger d'entrer, passent dans leur réfectoire commun, où ils demeurent dans un profond silence. On leur sert du pain, et un mets à chacun. Le prêtre fait la prière, après quoi ils peuvent manger. Ils finissent aussi leur repas par la prière. Ils sont très-religieux observateurs de leurs paroles, et leur simple promesse vaut les sermons les plus sacrés. (Josèphe, *de Bello jud.*, lib. 2, c. 12, pag. 785, et *Antiq.*, lib. 18, c. 2. Voyez aussi Serrarius,



*Trihaeres.*, lib. 3, et Dom Calmet, dans sa *Bibliothèque sacrée*, sous ce titre : *Secte des Juifs* ; dans son *Dictionnaire de la Bible*, au mot *ESSÉNIENS.*)

ESSENIUS (André), de Bom-mel, dans le duché de Gueldre, né au mois de février 1618, fut pasteur de l'Eglise prétendue réformée de Nederlangbroeck, de la dépendance d'Utrecht. En 1641 et en 1645, on le fit docteur en théologie. Il fut choisi pasteur de l'Eglise d'Utrecht en 1651, et deux ans après il fut fait professeur en théologie avec Gautier de Bruyn. Il en commença l'exercice par un discours de *tractatione Verbi divini*. Il mourut le 18 mai 1677. Ses écrits sont : le Triomphe de la Croix, ou la défense et la preuve de la foi catholique sur la satisfaction de Jésus-Christ, contre les Sociniens, et en particulier contre Crellius, en latin, à Amsterdam ; et en langue belgique, à Rotterdam en 1651. 2° *De Moralitate sabbathi*, en 1658. 3° *Disquisitio de moralitate sabbathi hebdomadalis*, en 1665. 4° Dissertation latine sur le décalogue et le jour du sabbat, contre Abraham Heidan, à Utrecht, 1666, in-4°. 6° Défense d'une décision théologique d'Utrecht, touchant les canonics, les vicariats, etc., en latin, à Utrecht, 1658, in-4°. Desmarais y opposa une défense des chanoines d'Utrecht, à Groningue, 1660, in-4°. 7° *Système de théologie*, à Utrecht, 1659, en 2 vol. en latin. 8° *Abrégé des disputes théologiques*,

avec un index des passages de toute l'Ecriture-Sainte, en latin, à Amsterdam, 1661, et plusieurs fois imprimé depuis. 9° *Abrégé de la Théologie dogmatique*, à Utrecht, 1669 et 1685, in-8°. 10° *Apologie pour les ministres non-conformistes d'Angleterre*. 11° *Dissertation sur la soumission de Jésus-Christ à la loi divine*. 12° *La doctrine de notre rédemption par Jésus-Christ*. 13° *Instruction salutaire touchant les juifs*. 14° *Réfutation contre les partisans de la cour de Rome*. 15° *Discours sur la persévérance*. 16° *Discours sur la mort de Gautier de Bruyn*, à Utrecht, 1653. 17° *Autre discours sur la mort de Gisbert Voët*, à Utrecht, 1677, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin. 18° *Des remarques en allemand sur la Parole qui est dans saint Matthieu. chap. 13, verset 24 et suiv.*, en 1672, etc. (*V. son éloge dans le Trajectum eruditum de Gaspard Burman.*)

ESSOMES, *Essomi*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la Brie, près de Château-Thierry, sur la Marne, au diocèse de Soissons. On croit qu'elle fut fondée en l'honneur de saint Ferreol, sur la fin du onzième siècle, par Hugues, évêque de Soissons, qui y mit des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et les chargea de la paroisse du lieu. Ces chanoines s'étant depuis relâchés, on leur substitua en 1649 des chanoines réguliers de la congrégation de France. Cette abbaye reconnais-

sait pour bienfaiteurs les comtes de Champagne. Il paraît par l'église qui reste encore, et par un bréviaire particulier affecté à la même abbaye, qu'elle était autrefois-très considérable : il y avait cent chanoines au milieu du douzième siècle ; mais à la demande de Raoul II, qui en était alors abbé, le pape Alexandre III les réduisit à soixante, à cause des misères des temps. (*Gallia christ.*, tom. 9, col. 462, nov. edit.)

ESTAMPES (Léonor d'), second fils de Jean d'Estampes, seigneur de Valençai, et de Sara d'Happelaincourt. Après ses études d'humanités et de philosophie qu'il fit à Paris au collège de Navarre, il embrassa l'état ecclésiastique. Député avec l'évêque d'Angers aux États-généraux d'Anjou l'an 1614, il y fit un écrit pour montrer que les abbés commendataires devaient précéder les doyens des chapitres. Il fut nommé évêque de Chartres, après la mort de Philippe Hurault son cousin, arrivée l'an 1620 ; et il remplit ce siège jusqu'en 1641, qu'il fut transféré à l'archevêché de Reims. Il mourut à Paris le 8 avril 1651, âgé de soixante-trois ans. Outre l'écrit dont on a parlé, on a encore de lui, un poème latin en l'honneur de la sainte Vierge, divisé en quatre livres, et imprimé à Paris en 1605. En 1627, il publia dans la même ville le rituel de son Église. En 1625, il écrivit une lettre latine aux cardinaux, au nom des archevê-

ques du royaume, touchant la convocation des conciles provinciaux. Cette lettre, datée du 13 décembre 1625, a été réimprimée dès ce temps-là en latin et en français, de la traduction du sieur Pelletier ; elle se trouve aussi dans un recueil de pièces imprimées en 1626, à Paris, chez Antoine Etienne. En 1626, il fit la remontrance du clergé de France assemblé à Paris, faite au roi Louis XIII, le 13 février. Elle se trouve dans le tome cinquième des *Mémoires du Clergé*, édition de 1675, chez Léonard. Pendant cette même assemblée, les prélats ayant pris connaissance de deux livres, l'un intitulé : *Admonition à Louis XIII, roi de France et de Navarre* ; l'autre, les *Mystères politiques* ; et les ayant trouvés répréhensibles, Léonor d'Estampes fut chargé d'en dresser la censure, qui est du 13 décembre, et qui se trouve dans le *Mercur françois*, tom. 2, pag. 1068. En 1625, il fut encore chargé de dresser une lettre au nom de la même assemblée, pour demander au pape Urbain VIII, la béatification de François de Sales, évêque de Genève. Cette lettre, écrite en latin, fut imprimée la même année avec la traduction française de M. Pelletier. On a aussi des statuts synodaux que Léonor d'Estampes fit imprimer à Reims en 1645, lorsqu'il était archevêque de cette ville. (*Gallia christ.*, M. de Lau-noi, dans son *Histoire latine du collège de Navarre*, tom. 2,

Dom Liron , dans la *Biblioth. chartraine.* )

ESTATEUR , qui faisait cession de ses biens en justice à ses créanciers. Il était ainsi appelé , parce qu'il devait présenter debout ses lettres de bénéfice de cession.

ESTELLA ( Diégo ) , religieux de l'Ordre de Saint-François , était Portugais , selon quelques uns , et selon d'autres , il était Espagnol , du royaume de Navarre. Il vivait dans le seizième siècle , vers l'an 1550. Il se distingua dans la province de Compostelle , en qualité de théologien , de prédicateur et d'auteur. On a de lui , 1<sup>o</sup> un commentaire en 2 vol. in-fol. , sur l'Évangile de saint Luc , à Lyon , 1580 , et à Anvers , 1584. 2<sup>o</sup> Trois livres du mépris des vanités du monde , écrits en espagnol. 3<sup>o</sup> Des méditations sur l'amour de Dieu. 4<sup>o</sup> *De modo concionandi sive rhetorica ecclesiastica.* 5<sup>o</sup> *Comment. in psal.* 136. 6<sup>o</sup> Une Table des choses contenues dans le livre de la vanité du monde , distribuées pour tous les évangiles de l'année. La vie et l'éloge de saint Jean l'Évangéliste. ( Le père Jean de Saint-Antoine , *Biblioth. univ. francis.* , tom. 1 , pag. 305. )

ESTER A DROIT. C'était comparaître en jugement personnellement ; ce qui se disait particulièrement en matière criminelle. Les décrets d'ajournement personnel et de prise de corps n'étaient donnés que pour obliger les accusés d'ester à droit. Les contumaces ne se jugeaient que

10.

contre ceux qui faisaient refus d'ester à droit.

ESTERP ( l' ) , ou l'ESTER , *Stirpum* , abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin , était située à une lieue de la rivière de Gaydes-Plaies , au diocèse et à huit lieues de Limoges. Elle fut fondée et dotée par un gentilhomme , nommé Jourdain , fils d'Aidon. On ignore l'année de cette fondation , mais on sait que saint Gautier , chanoine de Dorat , fut nommé abbé de l'Esterp , vers l'an 1032. D'autres disent qu'il n'en fut que prévôt , ou supérieur , et que ce n'est que vers la fin du même siècle , que Fulchorius fut honoré du titre et de la dignité d'abbé de l'Esterp. Il y avait dans cette abbaye la réforme des chanoines réguliers de la congrégation de France depuis l'an 1657. ( *Gallia christ.* , t. 2. )

ESTHAMO , fils de Jesba. ( 1. *Par.* , 4 , 17. )

ETHAMO , fils d'Odaïa. ( 1. *Par.* , 4 , 19. )

ESTHEMO , ou ELTHEM , ou ISTHEMO , ville dans la partie méridionale de Juda , qui fut cédée aux prêtres pour leur demeure. ( *Josué* , 15 , 50 , 21 , 14. )

ESTHAOL , ville de la tribu de Dan. Elle avait d'abord appartenu à la tribu de Juda. ( *Josué* , 15 , 33 , 19 , 41. )

ESTHER , autrement *Edissa* , de la tribu de Benjamin , fille d'Abihail , fut élevée après la mort de ses parens par Mardochée son oncle paternel , et choisie pour épouse par le roi Assuérus , ( autrement Darius , fils d'Hystaspe ,

15

selon quelques uns, ou selon d'autres, Artaxerxès, surnommé Longue-Main, à la place de la reine Vasthi qu'il avait répudiée. Aman ayant obtenu d'Assuérus l'ordre inhumain de faire mourir tous les Juifs de ses États, pour se venger de ce que Mardochée ne voulait pas fléchir le genou devant lui, Esther eut le crédit de faire révoquer cet ordre. Elle se présenta au roi sans être mandée, contre sa défense, l'invita à manger chez elle deux fois, en obtint la délivrance des juifs, qui massacrèrent plus de soixante et quinze mille de leurs ennemis avec la permission d'Assuérus, et instituèrent une fête solennelle le 14 du mois d'Adar, en mémoire de cet événement. Le livre d'Esther, qui contient cette histoire, a seize chapitres dans la Vulgate, et dix seulement dans l'hébreu. Il a toujours passé pour canonique chez les juifs et chez les chrétiens, si ce n'est quant aux additions qui ne se trouvent pas dans l'hébreu, et qui sont en divers endroits du grec et à la fin des exemplaires latins. Ces additions ont été contestées; mais leur canonicité a été reconnue par les Pères, les conciles, et enfin par l'Église qui les a reçues dans le canon de ses écritures, et dans son office. Quant à l'auteur original de ce livre, les uns le donnent à Esdras; d'autres croient qu'il fut composé par cette fameuse assemblée que les juifs nomment la *Grande Synagogue*, à laquelle Esdras présidait. C'est l'opinion

des Talmudistes et de M. Huet, dans sa Démonstration évangélique. D'autres l'attribuent à Mardochée, et ce sentiment nous paraît le plus probable et le plus conforme au livre même où il est dit expressément que Mardochée écrivit cette histoire : *Sed et Mardochæus rei memoriam litteris tradidit*. Esther, 12. vers. 4. La reine Esther y a eu part aussi, puisqu'il est dit dans le texte des Septante, qu'Esther et Mardochée écrivirent ce qu'ils avaient fait, et que les juifs reçurent et observèrent ce que l'un et l'autre leur avaient mandé d'observer, savoir, tout ce qui est connu dans ce livre. Il faut donc reconnaître Mardochée et Esther pour les principaux auteurs de cet ouvrage, auquel on a fait quelques additions par forme d'éclaircissements, lorsqu'on a recueilli les livres saints.

Il s'est trouvé cependant des écrivains licencieux tels que l'auteur d'un écrit intitulé : Sentimens de quelques théologiens d'Hollande, lettres 8 et 11, qui ont osé soutenir que le livre d'Esther ne contient qu'une histoire romanesque inventée à plaisir, et une espèce de tragédie dans laquelle on introduit des personnages feints, comme dans les représentations de théâtre. Ils disent que le texte grec et hébreu ne s'accordent pas. Par exemple, le grec dit que Mardochée reçut des présens pour avoir découvert la conspiration des deux eunuques, et l'hébreu dit qu'il ne reçut rien.

Dans le grec, il est dit que l'on devait faire mourir les juifs le 14 d'Adar, et dans l'hébreu, que ce devait être le 13. L'hébreu porte que les enfans d'Aman furent pendus le 13 d'Adar, et l'édit du roi, selon le grec, expédié huit, ou neuf mois auparavant, porte qu'Aman et ses fils étaient déjà pendus à la porte de Suses. Ils ajoutent que le style des deux édits ne dénote point le génie de l'hébreu; qu'on y parle des Macédoniens, comme d'un peuple puissant, et d'Aman comme s'il eût été de cette nation; que le dénouement de cette histoire paraît inventé par sa singularité; que le livre d'Esdras, qui parle de Mardochée, ne dit pas un mot d'un événement si singulier; que l'auteur de l'Écclésiastique, ni les écrivains du nouveau Testament, ne parlent, ni d'Esther, ni de Mardochée; que le nom de Dieu ne se lit pas dans le texte hébreu de cet ouvrage, et que quelques anciens ne l'ont point mis au nombre des livres sacrés. Mais ces raisons ne sont pas décisives.

1° Les contrariétés que l'on objecte, ne sont qu'apparentes. Ce que Mardochée reçut pour avoir découvert la conspiration des deux eunuques, était si peu de chose, qu'on ne jugea pas à propos de le marquer dans les annales, et ainsi le texte grec a pu dire qu'il reçut quelque chose, et le texte hébreu, qu'il ne reçut rien, sans contradiction. 2° Il n'est pas impossible que le 14 d'Adar se soit glissé dans le

grec, au lieu du 13. 3° Les dix fils d'Aman ont pu être pendus avec leur père, quoique le texte ne parle de leur supplice qu'en racontant la mort de ceux qui furent tués à Suses par les Juifs. C'est une récapitulation de ce qui était arrivé auparavant. 4° Le style des deux édits n'est pas sans traits du génie hébreu, quoique la traduction, comme de tout le reste du livre, en soit plus belle et plus polie que ne le sont pour l'ordinaire les traductions littérales des autres livres de l'Écriture. 5° Le mot Macédonien, dans le texte dont il s'agit, y est mis pour *étranger*; ou, comme le pense le père Hardouin, dans sa chronologie du vieux Testament, p. 123, pour des peuples de l'Asie mineure, appelés *Macédoniens*, fort connus des Perses. 6° La plupart croient qu'Aman était Amalécite, parce qu'il est dit dans le chap. 3, vers. 1 du livre d'Esther, qu'il était de la race d'Agag; et Joseph, au chap. 26, vers. 10 d'Esther, lit Amalécite, au lieu de Macédonien, en quoi il n'y a point de contradiction, non plus qu'en prenant le mot de Macédonien pour toute sorte d'étrangers, comme on voit qu'il s'y prend en effet dans les Machabées, liv. 2, chap. 8, vers. 20. 7° Si le dénouement singulier d'une histoire suffisait pour la faire rejeter, il faudrait s'inscrire en faux contre un très-grand nombre d'histoires tant sacrées que profanes, des plus certaines et des plus avérées.

8° Il n'est pas certain que Mar-  
doché, dont parle Esdras, soit  
le même que celui dont il est  
fait mention ici; et quand ce  
serait le même, le silence d'Es-  
dras et des autres écrivains sa-  
crés, ne préjudicie point à la  
vérité de cet événement, puis-  
que taire un fait n'est pas le  
nier. 9° Un récit tel que celui  
du livre d'Esther, qui porte  
partout le caractère de la divi-  
nité, peut très-bien être vrai,  
quoique le nom de Dieu ne s'y  
lise pas. 10° Le petit nombre  
d'auteurs qui n'ont pas regardé  
le livre d'Esther comme canonique,  
n'est d'aucun poids en com-  
paraison de tous les juifs et de  
presque tous les chrétiens qui  
l'ont toujours reçu comme tel.  
(D. Calmet, *Préf. et Commentaire sur le livre d'Esther*. Dôm  
Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* t. 1, p. 176 et suiv.)

ESTHON, fils de Mahir, et  
père de Bethrapha. ( 1. *Par.*,  
4, 11, 12. )

ESTIUS ( Guillaume ), pré-  
vôt de Saint-Pierre de Douai, et  
chancelier de l'Université de  
cette ville, était de Gorcum en  
Hollande. Il prit le bonnet de  
docteur à Louvain l'an 1580,  
après y avoir étudié et enseigné  
la philosophie et la théologie.  
On l'appela ensuite pour en-  
seigner la théologie à Douai,  
où il mourut le 19, ou le 20 sep-  
tembre 1613, âgé de soixante-  
douze ans. Nous avons de lui,  
un commentaire sur les épîtres  
de saint Paul, imprimé pour la  
première fois à Douai en 1614;

à Cologne en 1631; à Paris en  
1623, et revu par Hortius, *ibid.*,  
en 1679. Des annotations sur les  
lieux difficiles de l'Écriture,  
imprimées à Douai en 1620 et  
1629; à Cologne en 1622; à An-  
vers en 1651. Un commentaire  
en 2 vol. in-fol., sur les quatre  
livres du Maître des Sentences,  
qui comprend toute la théolo-  
gie, imprimé à Cologne en 1615,  
et à Paris en 1648 et 1679.  
Quelques discours théologiques  
imprimés en 1614. Une Élégie  
sur la liberté de la religion.  
L'Histoire des martyrs de Gor-  
cum. Le récit de la mort de  
Guillaume Goude, cordelier, et  
de Cornelius Musius, théolo-  
gien et poète de Delft, imprimé  
en 1603. Quelques vers et un  
discours sur les *Agnus Dei*. Un  
discours, dont le sujet est, *con-*  
*tra avaritiam scientiæ*, c'est-à-  
dire, contre ceux qui ne sont  
savans que pour eux-mêmes,  
et qui refusent de communiquer  
leurs lumières. On trouve ce  
discours à la fin d'un ouvrage  
de François Van Viane de Bruxel-  
les, professeur royal en théo-  
logie dans l'Université de Lou-  
vain, intitulé : *Tractatus tri-*  
*plex de ordine amoris*, in-8°, à  
Louvain en 1685. Quelques dis-  
cours théologiques, et quelques  
autres petites pièces. Il travailla  
aussi à l'édition des œuvres de  
saint Augustin, publiées par les  
docteurs de Louvain, et en revit  
tout le neuvième tome. Estius  
fut un homme également labo-  
rieux, savant, modeste et ver-  
tueux. Son commentaire sur les

épîtres de saint Paul est généralement estimé comme l'un des meilleurs, des plus fidèles et des plus judicieux. Il a commenté de la même manière les épîtres canoniques jusqu'au cinquième chapitre de la première épître de saint Jean. Il ne rend pas néanmoins toujours fidèlement le sens de saint Paul, qu'il explique quelquefois plutôt selon les sentimens de la théologie qu'il avait embrassée, que selon la véritable pensée de l'apôtre, comme le remarque Richard Simon. Ses annotations sur les endroits difficiles de l'Écriture sont excellentes, et s'il ne réussit pas toujours, c'est qu'il n'a pas eu une connaissance assez exacte de la langue hébraïque et de la langue grecque. Son commentaire sur le livre des Sentences, est net, solide, instructif. (Valère André, *Bibl. belg.* Dupin, *Biblioth. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1. Richard Simon, *Crit. de Dup.*, t. 2, p. 266.)

ESTRADÉS (Louis d'), Espagnol, de l'Ordre de Cîteaux, dans le seizième siècle, mort le 2 juin 1681, a laissé, 1° dix livres sur la règle de saint Benoît; 2° des lettres et des sermons; 3° des louanges de saint Eugène de Tolède; 4° une apologie pour la société des jésuites. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1260.)

ESTRÉE (l'), *Strata*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, de la filiation de Pontigny, était située en Normandie, près de la ville de Dreux, sur la rivière d'Aure,

au diocèse d'Evreux. Elle fut fondée l'an 1144 par Rathierius de Domjon, seigneur de Musy, et elle a eu pour bienfaiteur, entre autres, Jean, comte de Dreux, dont on faisait tous les mois un service solennel avant que cette abbaye fût unie à l'Église de Québec en Canada, quant à la mense abbatiale; ce qui eut lieu en 1676. Les religieux de Cîteaux ne possédaient plus ce monastère, les lieux réguliers et la mense conventuelle ayant été cédés en 1687 à des religieuses du même Ordre, qu'on y transféra du monastère de la Colombe, près de Longwi, au diocèse de Trêve. (*Gallia christ.*, tom. 11, col. 670.)

ESTREVELD, lieu d'Angleterre. Il y eut un concile l'an 703. (*Annal. S. Benedict.* t. 2, p. 5.)

ÉTABLISSEMENT, se dit de la fondation d'un ordre religieux, d'une communauté dans une ville, d'un bénéfice, etc. Il ne se peut faire, dans l'étendue d'un diocèse, aucune sorte d'établissement pieux et ecclésiastique sans que l'évêque ne l'approuve et ne l'autorise avec connaissance de cause. Telle est la disposition des conciles de Chalcédoine, d'Agde, d'Espagne, d'Orléans, de Nicée, de Trente, de Rouen, de Bordeaux, et des constitutions et bulles des papes, qu'on peut voir dans les mémoires du clergé, tom. 4, pag. 462 et suiv.; tom. 6, pag. 1558 et suiv. Mais outre ce consentement et cette approbation, il faut de plus le consentement et des or-

ordonnances du roi pour l'établissement nouveau de collèges, monastères, communautés religieuses, ou séculières, même d'Ordres établis sous prétexte d'hospices. C'était l'esprit de la disposition expresse de la déclaration du 21 novembre 1629, de celle du mois de juin 1659, et principalement de l'édit du mois de décembre 1666 : ce qui est conforme aux anciennes lois des Empereurs. L'édit du mois d'août 1749, enregistré en parlement le 2 septembre 1749, formait la dernière loi sur cette matière.

ART. 1. « Renouvelant, en tant que de besoin, les défenses portées par les ordonnances des rois nos prédécesseurs, voulons qu'il ne puisse être fait aucun nouvel établissement de chapitres, collèges, séminaires, maisons, ou communautés religieuses, même sous prétexte d'hospices, congrégations, confrairies, hôpitaux, ou autres corps et communautés, soit ecclésiastiques, séculières, ou régulières, soit laïques, de quelque qualité qu'elles soient; ni pareillement aucune nouvelle érection de chapelles, ou autres titres de bénéfices dans toute l'étendue de notre royaume, terres et pays de notre obéissance, si ce n'est en vertu de notre permission expresse portée par nos lettres-patentes enregistrées en nos parlemens, ou conseils supérieurs, chacun dans son ressort, en la forme qui sera prescrite ci-après.

2. « Défendons de faire à l'avenir aucune disposition par acte de dernière volonté, pour fonder un nouvel établissement de la qualité de ceux qui sont mentionnés dans l'article précédent, ou au profit de personnes qui seraient chargées de former ledit établissement, le tout à peine de nullité; ce qui sera observé, quand même la disposition serait faite à la charge d'obtenir nos lettres-patentes.

3. « N'entendons comprendre dans les deux articles précédens, les fondations particulières qui ne tendraient à l'établissement d'aucun nouveau corps, collège, ou communauté, ou à l'érection d'un nouveau titre de bénéfice, et qui n'auraient pour objet que la célébration de messes, ou obits, la subsistance d'étudiants, ou de pauvres ecclésiastiques, ou séculiers, des mariages de pauvres filles, écoles de charité, soulagement de prisonniers, ou incendiés, ou autres œuvres pieuses de même nature, et également utiles au public, à l'égard desquelles fondations, il ne sera point nécessaire d'obtenir nos lettres-patentes, et il suffira de faire homologuer les actes, ou dispositions qui les contiendront en nos parlemens et conseils supérieurs chacun dans son ressort, sur les conclusions, ou réquisitions de nos procureurs généraux; voulons qu'il soit en même temps pourvu par nosdits parlemens, ou conseils supérieurs, à l'administration des biens destinés à l'exécution des-



dites fondations, et aux comptes qui en seront rendus.

4. « Ceux qui voudront faire par des actes entre-vifs un nouvel établissement de la qualité mentionnée dans l'article précédent, seront tenus, avant toute donation, ou convention, de nous faire présenter le projet de l'acte par lequel ils auront intention de faire ledit établissement, pour en obtenir la permission par nos lettres-patentes, lesquelles ne pourront être expédiées, s'il nous plaît de les accorder, qu'avec la clause expresse que, dans l'acte qui sera passé pour consommer ledit établissement, il ne pourra être fait aucune addition, ni changement audit projet qui sera attaché sous le contre-scel de nosdites lettres-patentes, et après l'enregistrement desdites lettres: ledit acte sera passé dans les formes requises pour la validité des contrats, ou des donations entre-vifs.

5. « Déclarons que nous n'accorderons aucunes lettres-patentes pour permettre un nouvel établissement, qu'après nous être fait informer exactement de l'objet et de l'utilité dudit établissement, nature, valeur et qualité des biens destinés à le doter, par ceux qui peuvent en avoir connaissance, notamment par les archevêques, ou évêques diocésains, par les juges royaux, par les officiers municipaux, ou syndics des communautés, par les administrateurs des hôpitaux, par les supérieurs

des communautés déjà établies dans les lieux où l'en proposera d'en fonder une nouvelle, pour, sur le compte qui nous en sera par eux rendu, chacun en ce qui peut le concerner, suivant la différente nature des établissements, y être par nous pourvu, ainsi qu'il appartiendra.

6. « Lorsqu'il y aura lieu de faire expédier nos lettres-patentes, pour autoriser l'établissement proposé, il sera fait mention expresse, dans lesdites lettres, ou dans un état qui sera annexé sous le contre-scel d'icelles, des biens destinés à la dotation dudit établissement, sans que dans la suite il puisse en être ajoutés aucuns autres de la qualité marquée par l'article 14, qu'en se conformant à ce qui sera réglé ci-après, sur les acquisitions qui seraient faites par des gens de main-morte; ce que nous voulons être pareillement observé, même à l'égard des établissements déjà faits en vertu des lettres-patentes dûment enregistrées, et ce nonobstant toutes clauses, ou permissions générales, par lesquelles ceux qui auraient obtenu lesdites lettres, auraient été autorisés à acquérir des biens-fonds indistinctement, ou jusqu'à concurrence d'une certaine somme.

7. « Lesdites lettres-patentes seront communiquées à notre procureur général en notre parlement, ou conseil supérieur, dans le ressort duquel ledit établissement devra être fait, pour être par lui fait telles réquisi-

tions, ou pris telles conclusions qu'il jugera à propos, et lesdites lettres ne pourront être enregistrées qu'après qu'il aura été informé, à sa requête, de la commodité, ou incommodité dudit établissement, et qu'il aura été donné communication desdites lettres aux personnes dénommées dans l'article 5 ci-dessus, suivant la nature dudit établissement; comme aussi aux seigneurs dont les biens seront mouvans immédiatement, en fief ou en roture, ou qui ont la haute-justice sur lesdits biens, même aux personnes dont nos parlemens, ou conseils supérieurs jugeront à propos d'avoir l'avis, ou le consentement, et seront lesdites formalités observées, à peine de nullité.

8. « Les oppositions qui pourront être formées avant l'enregistrement desdites lettres, comme aussicelles qui le seraient après ledit enregistrement, seront communiquées à notre procureur général, pour y être, sur ses conclusions, statué par nosdits parlemens, ou conseils supérieurs, ainsi qu'il appartiendra.

9. « Désirant pleinement l'exécution des dispositions du présent édit, concernant les établissemens mentionnés dans l'article premier, déclarons nuls tous ceux qui seront faits à l'avenir, sans avoir obtenu nos lettres-patentes, et les avoir fait enregistrer dans les formes ci-dessus prescrites; voulons que tous les actes et dispositions qui pour-

raient avoir été faits en leur faveur, directement, ou indirectement, ou par lesquels ils auraient acquis des biens de quelque nature que ce soit, à titre gratuit, ou onéreux, soient déclarés nuls, sans qu'il soit besoin d'obtenir des lettres de rescision contre lesdits actes, et que ceux qui se seront ainsi établis, ou qui auraient été chargés de former, ou administrer lesdits établissemens, soient déchus de tous les droits résultant desdits actes et dispositions, même de la répétition des sommes qu'ils auraient payées pour lesdites acquisitions, ou employées en constitution de rentes; ce qui sera observé, nonobstant toute prescription et tous consentemens exprès, ou tacites, qui pourraient avoir été donnés à l'exécution desdits actes, ou dispositions.

10. « Les enfans, ou présomptifshéritiers, seront adinis, même du vivant de ceux qui auront fait lesdits actes, ou dispositions, à réclamer les biens par eux donnés, ou aliénés; voulons qu'ils en soient envoyés en possession, pour en jouir en toute propriété, avec restitution des fruits, ou arrérages, à compter du jour de la demande qu'ils en auront formée; laissons à la prudence des juges d'ordonner ce qu'il appartiendra, par rapport aux jouissances échues avant ladite demande; et le contenu au présent article aura lieu pareillement après la mort de ceux qui auront fait les

aits actes, ou dispositions en faveur de leurs héritiers, successeurs, ou ayant cause; le tout à la charge qu'encore que la faculté à eux accordée par le présent article n'ait été exercée que par l'un d'eux, elle profitera également à tous ses co-héritiers, ou ayant le même droit que lui, lorsqu'ils seront admis à partager avec lui, suivant les lois et coutumes des lieux, les biens réclamés soit pendant la vie, ou après la mort de celui qui aura fait lesdits actes, ou dispositions.

11. « Les seigneurs dont aucuns desdits biens seront tenus immédiatement, soit en fief, ou en roture, et qui ne seront pas eux-mêmes du nombre des gens de main-morte, pourraient aussi demander à en être mis en possession, avec restitution des jouissances, à compter du jour de la demande qu'ils en formeront; à la charge, néanmoins, qu'en cas que les personnes mentionnées en l'article précédent forment leur demande, même postérieurement à celle desdits seigneurs, ils leur soient préférés; comme aussi que lesdits seigneurs seront tenus de leur remettre lesdits fonds, si lesdites personnes en forment la demande dans l'an et jour, après le jugement qui en aura mis lesdits seigneurs en possession; auquel cas les fruits échus depuis ledit jugement jusqu'au jour de ladite demande, demeureront auxdits seigneurs; voulons que la propriété desdits fonds leur

soit acquise irrévocablement, s'il n'a point été formé de demande dans ledit délai; et lorsque lesdits seigneurs seront du nombre des gens de main-morte, il y sera pourvu ainsi qu'il est marqué par l'article suivant.

12. « Enjoignons à nos procureurs généraux, dans chacun de nosdits parlemens et conseils supérieurs, de tenir la main à l'exécution du présent édit, concernant lesdits établissemens; et, en cas de négligence de la part des parties ci-dessus mentionnées, il sera ordonné, sur le réquisitoire de notre procureur général, que, faute par les personnes dénommées en l'article 10, et par les seigneurs qui ne seraient gens de main-morte, de former leurs demandes dans le délai qui sera fixé à cet effet, et qui courra du jour de la publication et affiches faites aux lieux accoutumés de l'arrêt qui aura été rendu, lesdits biens seront vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, et que le prix en sera confisqué à notre profit, pour être par nous appliqué à tels hôpitaux, ou employé au soulagement des pauvres, ou à tels ouvrages publics que nous jugerons à propos.

13. « A l'égard des établissemens de la qualité marquée par l'article premier qui seraient antérieurs à la publication du présent édit; voulons que tous ceux qui auront été faits depuis les lettres-patentes en forme d'édit du mois de décembre 1666, ou dans les trente années

précédentes, sans avoir été autorisés par des lettres-patentes bien et dûment enregistrées, soient déclarés nuls, comme aussi tous actes, ou dispositions faites en leur faveur : ce qui aura lieu nonobstant toutes clauses, ou dispositions générales, par lesquelles il aurait été permis à des ordres, ou communautés régulières, d'établir de nouvelles maisons dans des lieux qu'ils jugeraient à propos ; nous réservant néanmoins, à l'égard de ceux desdits établissemens qui subsistent paisiblement, et sans aucune demande en nullité formée avant la publication du présent édit, de nous faire rendre compte, tant de leur objet que de la nature et quantité des biens dont ils sont en possession, pour y pourvoir ainsi qu'il appartiendra, soit en leur accordant nos lettres-patentes, s'il y échoit, soit en réunissant lesdits biens à des hôpitaux, ou autres établissemens déjà autorisés, soit en ordonnant qu'ils seront vendus, et que le prix en sera appliqué, ainsi qu'il est porté par l'article précédent, etc. »

Pour réduire ce fameux édit à un usage commode par rapport à l'état des gens de main-morte, et de leur établissement, il faut en considérer les dispositions touchant les établissemens faits en trois temps différens : 1° aux établissemens à faire à l'avenir ; 2° à ceux faits depuis l'année 1636 ; 3° à ceux faits avant ladite année 1636.

Par rapport aux établissemens

à venir, l'édit les défend autrement qu'en la forme qu'il prescrit, sous peine de nullité, et ordonne que les enfans, ou présomptifs héritiers des fondateurs, ou donateurs, seront envoyés en possession des biens destinés, ou affectés à l'établissement nouveau.

Quant aux établissemens faits depuis 1636, il faut distinguer ceux qui ont été faits en vertu de la permission du roi, portée par des lettres-patentes, d'avec ceux qui ont été faits sans permission ni lettres-patentes du roi. A l'égard des premiers, l'édit confirme toutes les dispositions de date authentique faites en leur faveur, mais leur défend d'acquérir à l'avenir sans lettres-patentes. A l'égard des autres, l'édit les déclare nuls ; mais il réserve à sa majesté de pourvoir, ainsi qu'il appartiendra, sur les informations convenables, à la destination des biens affectés auxdits établissemens, et que personne n'a réclamés avant la publication dudit édit, soit en leur accordant des lettres-patentes, soit en réunissant lesdits biens à des établissemens déjà autorisés.

Enfin, quant aux établissemens antérieurs à l'année 1636, l'édit les met à l'instar de ceux qui ont été faits depuis, avec les formalités requises par les ordonnances.

La raison est que, par l'édit de 1666, dont nous avons parlé, il était enjoint à toutes les communautés du royaume établies

depuis trente ans, de représenter leurs lettres d'établissement aux juges des lieux. Si trente ans de possession fixaient alors l'état des communautés, on devait encore moins, en 1749, inquiéter celles que l'édit de 1666 trouva bon de laisser tranquilles sur la forme de leur établissement. (Durand de Maillane, *Dictionn. de droit canoniq. au mot ÉTABLISSEMENT.*)

ÉTAM (hébr., *oiseau*), chef de famille. (1. *Par.*, 4, 3.)

ÉTAMPES, *Stempæ*, ville de Beauce dans le pays chartrain, sur la rivière de Juine, à quatorze lieues de Paris, et à dix-huit, ou vingt d'Orléans, entre l'une et l'autre ville. Il s'est tenu plusieurs conciles à Étampes.

Le premier, l'an 1048; il fut convoqué par Gerduin, archevêque de Sens, comme on le voit dans la vie des archevêques de cette ville.

Le second, l'an 1091, ou 1092, au sujet de l'ordination d'Yves de Chartres, faite par le pape Urbain II. Richer, archevêque de Sens, qui y présida, prétendit qu'Yves devait être déposé, parce qu'il s'était rendu criminel de lèse-majesté, en se faisant ordonner hors du royaume sans permission. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le troisième, l'an 1112; on y fit quelques statuts touchant la réforme des mœurs.

Le quatrième, l'an 1130; ce fut un concile national assemblé par les soins du roi Louis-le-Gros, pour savoir qui des deux, d'Innocent II, ou d'Anaclet II,

était le véritable pape. Le concile décida en faveur d'Innocent, et condamna Anaclet par l'avis de saint Bernard. (*Lab.* 10. *Nard.* 6.)

Le cinquième, l'an 1147, sous le pontificat du pape Eugène III, et le règne du roi Louis VII, dit le Jeune et le Pieux. On y déterminait la croisade de Jérusalem. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

ÉTANCHE (l'), *Stagnum*, ou *Stagnetum*, abbaye régulière et réformée de l'Ordre de Prémontré, ainsi nommée à cause des étangs dont elle est environnée, à une lieue de Hatton-Châtel, et à deux de Saint-Mihiel en Lorraine, au diocèse de Verdun. Elle fut fondée vers l'an 1138, ou 1140, du temps d'Alberon de Chiny, évêque de Verdun. Deux seigneurs nommés Bertaut et Albert Le Loup son neveu donnèrent la place appelée Faveroles pour bâtir ce monastère, comme il paraît par la bulle d'Alexandre III, datée de l'an 1180, pour confirmer les biens de l'Étanche. (*Hist. de Lorraine*, tom. 3, col. 107.)

ÉTAT, se prend, 1° pour charge, ou office. 2° Pour les différens ordres du royaume qu'on faisait assembler pour délibérer des affaires importantes. Ils étaient composés de trois Ordres qui distinguaient le peuple en France, le clergé, la noblesse, et le tiers-État. 3° Pour les assemblées qui faisaient en quelques provinces, qui s'étaient conservées en la possession d'ordonner elles-mêmes des contributions

qu'elles devaient faire pour soutenir les charges de l'État, et les régler et faire payer, comme les provinces de Bretagne, de Languedoc, de la Bourgogne, de Provence, de Roussillon, d'Artois, etc. 4° En matière de bénéfices pour récréance, et pour la nature et qualité d'un bénéfice, et son dernier état. On appelait le dernier état d'un bénéfice ce qui en caractérisait la dernière possession, soit par rapport à la nature du bénéfice, pour savoir s'il était séculier, ou régulier, sacerdotal, ou non, simple, ou à charge d'âmes; soit par rapport aux collateurs et patrons, pour savoir s'il était en patronage, ou en collation libre, et à qui appartenait le patronage, ou la collation; soit enfin par rapport à la manière de les posséder, pour savoir s'il était en règle, ou en commende libre, ou décrétée. Quand donc on doute du véritable état d'un bénéfice, respectivement à tous ces objets, et que ce doute produit un concours de contendans pourvus par différens collateurs, ou à différens titres, *tunc attenditur ultimus status beneficii*. On a recours alors à la règle du dernier état qui était différente, selon qu'il s'agissait, ou de l'état du bénéfice par rapport à sa nature et qualité, ou par rapport au droit du collateur, ou patron. S'il s'agissait de l'état du bénéfice par rapport à sa nature, ou ils'agissait de savoir s'il était régulier, ou séculier, ou de savoir s'il était en commende libre, ou décré-

tée. Dans le premier cas, d'après le chapitre, *cum de beneficio, de præbend. in 6°*, quarante ans de possession en titre irrévocable, *ut rectores, et non ut vicarii*, suffisaient pour opérer le changement d'état, de régulier en séculier, ou de séculier en régulier.

S'il s'agissait des droits des collateurs, ou patrons, les chapitres, *querelam de elec. et cler. potest. c. cum olim de caus. pos. c. consultationibus, de jur. patron.*, décidaient que celui-là était bien pourvu qui l'avait été par un collateur en possession de conférer; ce qui supposait que le droit de conférer pouvait se prescrire. Mais quelle était cette prescription? Nous voyons les canonistes partagés sur la demande; les uns disent qu'il suffit que le pourvu d'un bénéfice en ait joui pendant quarante ans pour acquérir le droit à son collateur, ou patron. Les autres, en plus grand nombre, croient que, pour prescrire le droit de patronage, ou de collation, il faut une possession de quarante ans, appuyée de trois titres, ou collations, faits durant le cours de ces quarante années. *Arg. c. cum Ecclesia, de caus. pos. c. posses.* En sorte qu'un seul titre, suivi même de la possession de quarante ans, ne donnerait que le droit de comme possession, dont le seul pourvu profiterait suivant le chapitre *cum olim*, lequel, après avoir dit qu'on doit maintenir le bénéficié pourvu par celui qui est en possession de conférer, ajoute que

cette maintenue n'empêche pas que le véritable propriétaire du droit de collation ne puisse en réclamer exclusivement l'exercice. Du reste, la bonne foi est essentiellement requise dans ces possessions et comme possessions : *sold possessione acquiritur titulus, licet Dominus non sit qui presentat, sed hoc facit bona fides. Glos. in c. consultationibus, de jur. patron.* (Van Espen, tom. 1, part. 2, tit. 25, c. 4, n. 14. Pastor, lib. 1, tit. 19, n. 17.)

La règle du dernier état, par rapport aux droits des pourvus et des patrons, ou collateurs, était suivie dans la pratique du royaume, à peu près dans les principes que l'on vient d'exposer. Voici les maximes que l'avocat-général d'Agucseau rappela à ce sujet dans une cause jugée au rôle de Vermandois le 31 décembre 1737. Ce magistrat observa : 1° Que par rapport aux bénéfices à charge d'âmes, on avait introduit l'usage d'accorder la récréance, ou même la pleine maintenue avait celui qui a en sa faveur la dernière présentation qui annonçait ordinairement le droit le plus apparent, quoique quelquefois le moins réel ; parce que l'intérêt public qui exige que ces sortes de bénéfices soient promptement remplis, afin que les fidèles ne soient pas longtemps sans pasteur, doit l'emporter sur l'intérêt des particuliers. 2° Qu'à l'égard des bénéfices simples, surtout de ceux qui sont exempts de résidence,

dont les fidèles des lieux où ils sont situés ne voient presque jamais les titulaires, il était fort peu important, pour l'édification de ces mêmes fidèles et pour le soin des âmes, qu'ils fussent promptement remplis, ou non. 3° Qu'un simple acte de présentation, souvent clandestin, ne suffisait pas pour établir un droit de patronage ; qu'il en fallait trois avec une possession de quarante ans. 4° Que quand il était question de bénéfices simples, on ne devait pas se déterminer par le dernier état, ni faire prévaloir une seule présentation contre une possession très-ancienne pour accorder la récréance, et encore moins pour accorder la pleine maintenue. 5° Que dans les cas où le dernier état avait lieu, il était nécessaire que le dernier pourvu eût joui de bonne foi, et qu'il n'y eût aucun soupçon qu'il se fût accommodé avec celui qui aurait été nommé par l'autre patron à la dernière vacance, ou qu'il l'eût écarté par quelque mauvaise voie. (Traité des collations de Piales, tom. 6, part. 1, chap. 5. Recueil de jurisprud. canonique au mot ÉTAT, sect. 2. Catelan, liv. 1, chap. 48.)

Le grand-conseil ne s'écartait jamais de la maxime du dernier état, même par rapport aux bénéfices simples, ainsi qu'il résulte des arrêts récents rapportés par Piales en ses traités des collations. tom. 6, add. in fin. Le dernier de ces arrêts est du 22 décembre 1757, l'autre du 11 juillet 1755. M. Bignon disait,

lors de l'arrêt du 13 juillet 1634, rapporté par Bardet, tom. 2, l. 3, c. 30, que la maxime *ultimus beneficii status attenditur*, ne pouvait s'appliquer qu'aux collateurs ordinaires seuls, lesquels, par nombre d'actes et de provisions, pouvaient se maintenir dans leurs droits, et même en acquérir de nouveaux, et non au pape, parce qu'ayant droit sur tous les bénéfices, c'eût été en confondre l'état, si l'on se fût réglé par cette maxime à son égard.

La règle du dernier état était si constante en France, qu'elle avait lieu même contre le roi : ainsi qu'il a été jugé par trois arrêts du grand-conseil, cités par Brillon, dictionnaire des arrêts, au mot Bénéfice. Au Parlement de Paris, la jurisprudence était que le roi, conférant en régale les bénéfices, était en droit de les conférer dans l'état où il les trouvait vacans, c'est-à-dire, les bénéfices réguliers en commendé, à des séculiers en commendé. Ainsi jugé par arrêt du 19 janvier 1724.

La contestation du patron et de son pourvu ne nuisait pas à la possession d'un autre patron, si elle restait impoursuivie. (Jurisprud. canonique, au mot ÉTAT, sect. 2.)

Une expression erronée ne pouvait opérer un dernier état, ni aucune prescription, ni même un commencement de possession : ainsi qu'il fut jugé par arrêt du 7 février 1735. Dans l'espèce singulière d'une cause qu'il faut voir dans le traité des

collations de M. Piales tom. 6, part. 5, c. 6; M. Durand de Mailane, *Dictionn. de Droit canon.* au mot ÉTAT.)

ÉTAT (question d'); on nomme *questions d'état* les demandes qui ont pour objet de régler la naissance, ou la condition d'une personne : par exemple. c'est une question d'état que celle de savoir si un enfant est fils de tel, ou telle, si une personne est légitime, roturière, mariée, ou religieuse, etc.

Dans ces sortes de questions. ou l'on est attaqué dans un état dont on est en possession, ou l'on réclame un état dont on n'a jamais joui. Dans le premier cas, la possession suffit à celui qui est attaqué; il n'a pas besoin de recourir aux monumens publics. ni à aucun autre genre de preuve; il possède, et à ce seul titre on ne peut pas hésiter à le maintenir.

Dans le second cas, celui qui réclame un état dont il n'a jamais joui, trouvant le même obstacle de la possession, ne peut réussir dans son entreprise, s'il n'a en sa faveur des titres solennels qui prouvent que la passion et l'injustice l'ont dépossédé de son état.

Ainsi il ne peut se former une question sérieuse sur l'état d'un citoyen, quand les titres et la possession sont d'accord à son égard, soit que ces preuves se réunissent pour confirmer l'état qu'on lui conteste, ou pour lui assurer l'état auquel il aspire : cette vérité se manifeste égale-



ment par deux hypothèses que l'on peut former.

*Première hypothèse.*

Un homme, par son acte de baptême, est déclaré fils légitime d'un tel et d'une telle, sa femme; il a toujours été élevé et connu comme l'autre fils légitime; si quelqu'un entreprenait de contester son état, serait-il écouté, quand il aurait à combattre en même temps, et la preuve résultante des registres publics, et celle qu'administre la possession? En vain articulerait-il des faits, et demanderait-il permission d'en faire preuve, il serait nécessairement accablé par ces deux preuves réunies.

*Seconde hypothèse.*

Un citoyen veut se donner entrée dans une famille, il n'a pour y parvenir, ni le secours des monumens publics, ni l'avantage de la possession; arrêté par ces obstacles invincibles, qu'il articule des faits, qu'il demande permission d'en faire preuve, cette voie inconnue à la loi, funeste à la société, sera nécessairement rejetée dans tous les tribunaux. La raison en est sensible; c'est que les deux genres de preuves destinés à fixer l'état des hommes, c'est-à-dire, les titres et la possession se réunissant, tout autre genre de preuve est nécessairement impuissant, et que la preuve testimoniale n'est pas d'un poids et d'un caractère qui puissent leur être opposés. Vingt témoins qui di-

raient : Vous avez été baptisé comme fils d'un tel et d'une telle, vous avez toujours vécu, vous avez toujours contracté comme fils des mêmes père et mère, et néanmoins vous n'êtes pas leur fils, c'est une autre mère qui vous a donné le jour, seraient tous rejetés et regardés comme des imposteurs odieux. De même vingt témoins auraient beau dire : Les registres publics n'annoncent point que vous soyez né d'un tel et d'une telle sa femme, jamais vous n'avez été élevé ni connu pour leur fils, jamais vous n'en avez occupé le rang, néanmoins nous certifions et nous déposons que vous êtes le fruit de leur mariage; leur témoignage serait de même rejeté. Mais quand les titres et la possession se choquent et se contredisent, dans la balance de ces preuves contraires, on peut, pour se déterminer, emprunter le secours de la preuve testimoniale, parce que la vérité n'étant pas marquée à ces caractères dont les lois exigent le concours, il faut se prêter à tous les éclaircissemens qui peuvent la développer. (*Voyez les œuvres de M. Cochin, et la collection de jurisprudence de M. Denisart, au mot ÉTAT.*)

Les lois romaines rejetaient la preuve testimoniale dans les questions d'état. Les ordonnances du royaume, animées du même esprit, ont voulu que la preuve de la naissance fût faite par les registres publics; elles ont voulu que l'on eût recours

aux registres et papiers domestiques des père et mère décédés : tel a été l'objet de l'art. 51 de l'ordonnance de 1539, de l'art. 181 de l'ordonnance de Blois, de l'ordonnance de 1667, et de la déclaration de 1736.

La loi fondamentale de l'état des enfans s'estime par rapport au temps de leur naissance. Ceux qui naissent des pères et mères qui ne sont pas mariés, sont bâtards. Ceux qui naissent *ex justis nuptiis*, sont enfans légitimes, et suivent la condition de leurs pères, suivant la règle, *pater est quem nuptiæ demonstrant*.

Cette règle est soutenue de la majesté du sacrement, et du plus solennel de tous les contrats, des règles les plus inviolables de la politique qui prend l'intérêt des sujets nés à l'État, de cet intérêt public qui ne veut pas qu'un enfant né, *constante matrimonio*, manque de père; de la décence de la nature, et enfin de la protection de la justice. Le titre des enfans qui est, pour ainsi dire, le symbole de la foi du mariage, est le titre qui fonde l'état et la qualité de ceux qui naissent sous ce voile; la nature les en met en possession sous l'autorité de ce titre, et rien ne peut les en priver. Ainsi, quand il n'y a pas d'impossibilité physique que les conjoints aient pu avoir cohabitation ensemble, l'absence, la question d'adultère, le désaveu du père, celui même de la mère, ne peuvent donner aucune atteinte à

l'état de l'enfant. (M. De Ferrière, dans son *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot ÉTAT DES ENFANS.)

ÉTENNA, ville épiscopale de la première Pamphylie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Leyde, a eu les évêques suivans :

1. Troile, au premier concile général de Constantinople.

2. Eutrope, au premier concile général d'Ephèse.

3. Eudoxe, au concile de Chalcédoine.

4. Jean, au septième concile général.

5. Pierre, au concile qui rétablit Photius sous Jean VIII. (*Oriens christ.*, t. 1, p. 1004.)

ÉTERNITÉ, *æternitas*. L'éternité se prend quelquefois dans l'Écriture pour un long temps, et souvent aussi pour toujours, pour ce qui n'a point eu de commencement, et qui n'aura point de fin. Dieu est éternel en ce dernier sens, puisqu'il n'a point eu de commencement, et que jamais il n'aura de fin dans son existence; car il existe essentiellement et par lui-même, c'est-à-dire, en vertu d'une nécessité absolue, inhérente dans sa nature. Autrement il ne serait plus ni l'Être nécessaire, ni l'Être infini, ni Dieu par conséquent. Mais en quoi consiste cette éternité de Dieu, et quelle est sa nature? Les uns soutiennent qu'il y a une succession de momens, de jours, d'années et de siècles dans l'éternité de Dieu; les autres, que c'est

une durée sans aucune succession de parties antérieures et postérieures, qui n'a ni commencement, ni fin, mais qui existe toute entière à la fois et à chaque instant, c'est-à-dire, qu'il n'y a, par rapport à elle, ni passé, ni futur : *interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio*. Boece, lib. 5. *Consolationis philosophiæ prosa sexta*. En effet, s'il y a une succession d'instans, de jours et d'années dans l'éternité divine, on doit dire que Dieu a plus d'années, et, par conséquent, qu'il est plus vieux aujourd'hui qu'il ne l'était il y a cent ans ; ce qui est absurde. Il faut dire aussi qu'il y a une infinité d'années révolues jusqu'à ce moment précis où chaque être existe ; révolution impossible, puisque l'infini ne peut être épuisé. Si l'éternité est successive, il faut admettre un premier instant dans l'éternité, parce que toute succession suppose nécessairement un assemblage de choses qui se sont succédées les unes aux autres. Or, constater un premier instant dans l'éternité, c'est la détruire, puisque c'est lui donner un commencement. Lors donc que l'Écriture donne à Dieu le nom d'Ancien (*Antiquus dierum*, Daniel, c. 7, v. 9), ou qu'elle lui attribue des actions passées, ou futures, elle le fait pour s'accommoder à notre façon de concevoir, qui nous empêche de penser et de parler de l'éternité que par rapport au temps, et pour nous marquer l'infinie per-

fection de Dieu qui renferme d'une manière très-simple et très-éminente, sans aucun mélange d'imperfection, toutes les différences des temps. Ainsi on peut dire que l'éternité est la mesure et la durée de Dieu, non d'une façon réelle, mais d'une manière éminente et virtuelle, sans division, ni succession ; au lieu que le temps se divise en parties qui coulent perpétuellement et qui se succèdent les unes aux autres. Saint Augustin nous apprend, dans le onzième livre de ses Confessions, que toutes les années de Dieu ne sont qu'un seul jour ; que ce n'est point une suite de plusieurs jours, mais un aujourd'hui perpétuel qui ne passe point pour faire place au lendemain, et qui n'a point eu d'hier à quoi il ait succédé, et que cet aujourd'hui est l'éternité. (*Voyez les divers théologiens, entre autres Tournely, t. 1, de Deo et attribut., p. 470; le Traité de la religion, 1737, tom 1, pag 232, etc.*)

ETERNUEMENT. Chez les païens, celui qui éternuait faisait une courte prière aux Dieux ; par exemple, *Jupiter, sauvez-moi*. Il paraît que c'est de là qu'est venue la coutume de saluer ceux qui éternuent, et de leur faire quelque souhait. Cette coutume cependant, qui était parmi les juifs comme parmi les chrétiens, n'est pas mauvaise en elle-même, pourvu qu'on n'y mêle point de superstition. *Voy. le traité de l'Éternuement du père Strada.*

**ETHAI**, fils de Rébâi, nommé Géthéon, natif de la ville de Gabath, se distingua dans la guerre de David contre Absalon. (2. Reg., 19, 21, 22.)

**ETHAM**, hébr. *leur force, leur signe*. Troisième station des Israélites, après leur sortie d'Égypte. Etham devait être vers la pointe de la mer Rouge. (Exod., 13, 20.)

**ETHAM**. Rocher d'Étham où Samson se retira après avoir brûlé les moissons des Philistins. (Judic., 15, 8.)

**ETHAM**, ou **ETHAN**. Lieu délicieux par ses belles eaux et par ses beaux jardins, à deux *schènes*, ou soixantes stades, c'est-à-dire, à six lieues de Jérusalem, vers le midi où Salomon allait souvent. Il y avait au même endroit une ville nommée Etham. (1. Par., 4, 32.) Quelques-uns croient que les fleuves d'Ethan, dont il est parlé dans le Psaume 73, 15, ne sont autres que les eaux d'Etham. D'autres les entendent des fleuves violents et rapides, suivant la force de l'hébreu *Ethan* qui signifie *fort, haut, élevé*.

**ETHAN ESRAÏTE**, le même qu'Ethan, fils de Chusi, ou Chasim, de la tribu de Lévi, et de la famille de Merari. Il s'appelait aussi Idithun, et il paraît sous ce nom à la tête de plusieurs Psaumes. Ethan était un des premiers maîtres de la musique du Temple, et l'un des hommes les plus sages de son temps. (3. Reg., 4, 31.)

**ETHAN**, fils de Samma, Lé-

vite de la famille de Gerson.

**ETHANIM**, septième mois de l'année ecclésiastique des Hébreux. C'est dans ce mois que le temple de Salomon fut dédié. Après le retour de la captivité, on donna au mois éthanim le nom de thizri qui répond à notre mois de septembre.

**ETHAROTH**, ou **ETBROT**, ou **ATHAROT-SOPHAN**, ville qui fut donnée à la tribu de Gad. (Num., 32, 35.)

**ETH-BAAL**, roi des Sido niens, père de Jézabel, épouse d'Achab. (3. Reg., 16, 31.)

**ETHECA**. Ce terme est formé sur l'hébreu, *Athikim*, ou *Ethikim* qui peut signifier une galerie, un portique, un lieu séparé. *Ethecas ex utraque parte centum cubitorum*. (Ezechiel., 41, 15.)

**ETHEEL**, fils d'Issie, père de Maasia, de la tribu de Benjamin. (2. Esdr., 11, 7.)

**ETHEI**, père de Nathan. (1. Par., 2, 35.) C'est peut-être le même qu'Ethri, un des braves de l'armée de David. (1. Par., 12, 11.)

**ETHELBERT**, ou **EDILBERT**, roi de Kent en Angleterre, parvint à la couronne vers l'an 560, après la mort de son père Herminic. Il obtint en mariage Berthe, fille unique de Charibert, roi de Paris, et se fit baptiser l'an 567, touché par les discours et la piété de la reine son épouse, par les exhortations de Letard, homme d'une grande sainteté, qu'on avait donné pour gouverneur à la princesse

en sortant de France, et par les prédications de saint Augustin, apôtre d'Angleterre. Depuis ce heureux moment, le roi Ethelbert devint lui-même un des plus zélés prédicateurs de son royaume, instruisant, exhortant, édifiant par ses exemples, bâtissant des églises, et appuyant de son autorité les missionnaires jusqu'à sa mort qui arriva le 24 février 616. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Martin qui était de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, auprès de la reine Berthe sa femme, et de l'évêque saint Létard, dont on honorait autrefois la mémoire en Angleterre, conjointement avec la sienne. (Bede, *Hist. d'Angleterre*, liv. 1 et 2. Henschenius. Baillet, t. 1, 24 février.)

**ETHELBURGE**, ou **EDILBERGE**, sainte vierge, sœur de saint Ercenwald, ou Archambaud, évêque de Londres en Angleterre, se sanctifia à la tête d'une communauté religieuse que son frère établit dans un monastère qu'il avait fait bâtir à Barking, dans le comté d'Essex, à deux lieues de Londres. Elle fut honorée du don des miracles dès son vivant.

**ETHELDRITE**, ou **ETHELDRUDE**. Voy. AUDRY.

**ETHELREDE**, ou **AELREDE**, de l'Ordre de Cîteaux, abbé de Reverb, au diocèse d'York en Angleterre, fleurit vers le milieu du douzième siècle, et mourut l'an 1166. Il a écrit trente sermons sur l'assise, vingt-six du

temps et des Saints. Un traité de Jésus à l'âge de douze ans. Trois livres de l'amitié spirituelle. La vie de saint Edouard, roi d'Angleterre. La généalogie des rois d'Angleterre, des guerres du temps du roi Étienne. Une règle pour des religieuses, qu'on attribue mal à propos à S. Augustin, et qui porte le nom d'Aelrède dans la collection d'Holstenius. Son principal ouvrage est le *Miroir de la Charité*, divisé en trois livres, pleins de maximes solides sur l'amour de Dieu, et sur les autres vertus chrétiennes. Une partie des œuvres d'Ethelrède a été donnée par le jésuite Gilbon. On les trouve aussi dans la bibliothèque de Cîteaux et dans la dernière bibliothèque des Pères, au tom. 23. (Dupin, *Bibl. eccl.*, douzième siècle, pag. 2.)

**ETHELWERD**, patrice et consul, descendant des rois de Kent, vivait dans le dixième siècle. Il est auteur d'une chronique qu'on trouve dans le recueil des Historiens anglais de l'édition d'Henri Savilius, à Londres en 1591, et à Francfort en 1601. Quoique très-abrégée, elle est divisée en quatre livres, dont chacun a son prologue. Ethelwerd nous a laissé dans cette chronique des marques de sa piété, et surtout de son respect envers le Saint-Siège. Il n'est pas aisé de le suivre dans ses époques, parce qu'il ne les fixe que rarement, et qu'il met souvent sous la même des événements de différens temps. Son

style est dur, inégal et embarrassé. On voit toutefois qu'il avait envie de le rendre harmonieux, et que, pour lui donner plus de grace, il empruntait quelquefois les expressions des anciens auteurs. (*D. Ceillier, Hist. des Aut. Sacr. et eccl., tom. 20.*)

**ETHELWOLD**, ou **ADELWOLD**, évêque de Winchester en Angleterre, naquit dans cette ville sous le règne d'Édouard I. Ses progrès surprenans dans les lettres et la vertu le firent connaître à la cour où le roi Ethelsten, successeur d'Édouard, l'appela et le retint, charmé de son esprit et de la pureté de ses mœurs. Le Roi étant mort, Ethelwold se retira auprès d'Elphège, premier évêque de Winchester qui l'avait ordonné prêtre, et ensuite dans le monastère de Glassenbury, sous la discipline de saint Dunstan, son ami. Il pratiqua tous les devoirs de la vie régulière avec tant de perfection, que Dunstan l'établit doyen de la communauté. Il fut choisi abbé d'Abendon l'an 954, et évêque de Winchester l'an 963. Il entreprit la réforme générale de son diocèse, et la commença par son clergé. Il mit des moines de son abbaye d'Abendon à la place des chanoines de sa cathédrale, et rendit ainsi son Chapitre régulier. Il était infatigable dans les travaux, et intrépide dans les dangers. Il retrancha une infinité d'abus, fit construire, ou rétablir un très-grand nombre d'églises, fonda

plusieurs monastères, pourvut ses paroisses d'excellens ministres, et se montra toujours terrible et redoutable aux méchans, tandis qu'il était plein de douceur et de clémence envers les bons. Il se refusait le nécessaire pour assister les pauvres; et dans une famine qui affligea l'Angleterre pendant son épiscopat, il fit vendre en leur faveur tous les vases et les ornemens précieux de l'église. Il joignait au zèle et à la charité une vigilance et une prière continuelle, une humilité profonde, une patience inaltérable, une sévère abstinence, une modestie exemplaire, une soumission parfaite à la volonté de Dieu, au milieu des contradictions et des infirmités auxquelles il fut sujet. Il mourut saintement sous le règne d'Ethelrède, le premier du mois d'août de l'an 984, jour auquel le Martyrologe romain fait mention de lui. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul où Dieu attesta sa sainteté douze ans après sa mort par la voie des prodiges. Sa vie a été écrite, premièrement en abrégé par Alfric, abbé d'Abendon, vingt ans après sa mort, et ensuite avec plus d'étendue par Wolstan, moine de Winchester, disciple du Saint. (*Voy. D. Mabillon, cinquième siècle bénédict., et Baillet, tom. 2, 1<sup>er</sup> août.*)

**ETHER**, ou **JETHER**, ou **ATHAR**. *Voyez* **ATHAR**.

**ETHERIUS**, évêque d'Osma en Espagne, et Beatus, abbé et prêtre, s'élevèrent des premiers

contre l'erreur de Félix et d'Élipandus qui soutenaient que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était que Fils adoptif de Dieu. Ils furent accusés par ceux-ci d'eutychianisme. Ce fut pour se défendre et pour convaincre leurs adversaires de l'erreur contraire, qu'ils firent deux livres, dans lesquels ils font profession de tenir la doctrine du concile d'Ephèse. Ces deux livres qui sont fort confus et pleins de répétitions, ont été imprimés dans les antiquités de Canisius, et dans les dernières bibliothèques des Pères. (Dupin, *Bibl. eccl.*, huitième siècle.)

ETHIOPIE. Cette région, autrefois plus fameuse et plus vaste, est aujourd'hui contenue entre le quarante-cinquième et le soixante-quatorzième degré de longitude, et entre le quatorzième degré de latitude méridionale et le seizième de latitude septentrionale. Ses bornes sont, au septentrion, la Nubie et l'Égypte; à l'orient, la mer Rouge, la côte d'Ajan et le Zanguebas; au midi, le Monoëmagi et la Caffrie; à l'occident, le Congo. Ce pays n'a point été connu des Romains, excepté l'Abyssinie, ou royaume du grand Negus, que quelques uns ont pris pour l'Éthiopie même, quoiqu'il n'en soit qu'une partie, et dont nous devons parler ici; Auxum en est la métropole, selon Arrien, qui ajoute que ce pays est borné par la mer Rouge, sur laquelle il a un port nommé Adula qui en est éloigné de huit jours de

chemin. Ce fut principalement sous l'empire du Grand-Constantin que cette Éthiopie fut découverte par les Romains, lorsque saint Frumence qui en fut fait évêque par saint Athanase, y eut porté la lumière de l'Évangile, comme Rufin le rapporte (liv. 1, *Hist.*, c. 9; Socrate, liv. 1, c. 19; Théodor., liv. 1, c. 23, et Sozom., liv. 2, c. 23). Procope s'est donc visiblement trompé, lorsque, dans son premier livre de la guerre de Perse, il diffère la conversion des Éthiopiens Auxumites au temps de l'empereur Justinien-le-Vieux. Frumence avec les clercs que saint Athanase lui associa, établit son siège à Auxum, ou Axume qui était déjà la métropole civile de ce royaume. Depuis ce temps-là il n'y eut point d'autres évêques que ceux qui y étaient envoyés par le patriarche d'Alexandrie. Que les Éthiopiens ne pensent point à se donner un patriarcat de leurs docteurs, dit le quarante-deuxième canon arabe, ni à s'en choisir un, parce que leur patriarcat est sous la dépendance de celui d'Alexandrie, et que c'est à lui à nommer et à ordonner le catholique qui lui est inférieur, et qu'il n'a aucun droit d'établir des métropolitains comme le patriarcat; il en a bien les honneurs, mais il n'en a point le pouvoir. Ce catholique est donc métropolitain des Éthiopiens, mais ce n'est que comme vicaire du patriarche d'Alexandrie. Il y a encore une autre règle

qu'il devait observer, c'est de ne pouvoir ordonner plus de sept évêques dans toute sa dépendance. Les Éthiopiens, dit M. Renaudot, de *Alex. Patriarch.*, n. 108, voulurent obliger leur métropolitain, du temps du patriarche d'Alexandrie, Gabriel Jarick, d'ordonner plus de sept évêques; ce qu'il refusa constamment, parce que ç'aurait été contre l'ancienne coutume, et la loi qui le défend, de crainte que, s'il y avait dans l'Église d'Éthiopie douze évêques, nombre que les Orientaux requièrent pour ordonner un patriarche, ils ne secouassent le joug de l'Église d'Alexandrie, et n'éussent un patriarche; de là il est arrivé que les Éthiopiens ont toujours eu la même créance que les patriarches d'Alexandrie qui les envoyaient et qui les ordonnaient; et c'est pourquoi le siège d'Alexandrie, ayant été vacant près de quatre-vingts ans, n'étant rempli que par un patriarche jacobite, ces peuples se sont accoutumés à rejeter la foi du concile de Chalcédoine, et ont depuis fait schisme avec l'Église romaine. Tout le monde sait les vains efforts qu'ont faits les rois de Portugal et les souverains pontifes, pour ramener ces peuples à la foi de l'Église, en leur envoyant des missionnaires cordeliers et jésuites; mais il faut attribuer leur peu de succès à la profonde ignorance de cette nation. Pour ce qui concerne la dignité de ce métropolitain, le même canon que nous

avons cité ci-dessus porte, qu s'il arrive qu'on assemble un concile sur les terres de l'Empire romain, le patriarche, ou catholique d'Éthiopie, aura le huitième rang dans l'assemblée après le catholique de Perse et de Indes. Cependant, quoiqu'il fût permis à ce catholique d'ordonner sept évêques, nous ne trouvons point les villes où ils plaçaient leurs sièges. Il est même arrivé souvent qu'il n'y a eu aucun évêque dans ce pays, mais seulement quelques prêtres, surtout lorsque le patriarche d'Alexandrie a cessé d'y en envoyer comme il est plusieurs fois arrivé. Nous marquerons ces vacances du siège d'Éthiopie dans le recensement de ses patriarches, ou catholiques.

*Métropolitains d'Éthiopie siégeant à Axum.*

1. Frumence. C'est à lui que cette nation se croit redevable de la foi en Jésus-Christ. *Voy. FRUMENCE.*

Théophile; arien. (*Philost. liv. 3, n. 4.*), dit qu'il convertit les Sabéens, et qu'il visita les Homérites par l'ordre de l'empereur Constance; qu'ensuite il passa en Éthiopie pour en faire revenir Frumence, mais inutilement, le Roi s'opposant à son retour.

Ludolphe et le père Vansleb, Dominicain, nous ont donné chacun une liste des successeurs de Frumence; celui-ci, dans son histoire de l'Église d'Alexandrie,



en compte jusqu'à Sennodine, qui siégeait en 1670, cent seize; celui-là veut qu'il n'y en ait eu que quatre-vingt-quinze jusqu'en 1613. Il y en aurait donc eu, selon le père Vansleb, cinquante-sept depuis 1613 jusqu'en 1670, ce qui n'a pas d'apparence. Nous marquerons ici ceux que nous trouverons dans le calendrier de cette Église, soit qu'ils aient été orthodoxes, soit qu'ils soient morts hors de l'Église romaine.

2. Côme, dont les Éthiopiens font la fête le 2 d'hédar, c'est-à-dire 27 novembre.

3. Alexandre, sixième Jacatit, 31 janvier.

4. Barthélemy, premier Gimbot, 26 avril.

5. Jean, vingt-cinquième Gimbot, 20 mai.

6. Jacques, dix-neuvième Naasse, 12 août.

7. N... orthodoxe, envoyé par ordre de l'empereur Justinien.

8. Cyrille, jacobite, envoyé par le patriarche Benjamin.

9. Jean, jacobite, vers l'an 821, ordonné par le patriarche Joseph.

10. Pierre, jacobite, envoyé par le patriarche Côme. Le siège vqua après sa mort jusqu'au suivant, c'est-à-dire pendant soixante-dix ans.

11. Daniel, envoyé par le patriarche Philothée vers l'an 980.

12. Kouril, ou Cyrille, jacobite, au milieu du onzième siècle.

13. Sévère, jacobite, envoyé et ordonné par le patriarche Cyrille II. Il voulut abolir la poly-

gamie parmi les Éthiopiens, mais il ne put réussir.

14. Georges, jacobite, en 1102. Il s'attira la haine des Éthiopiens par sa mauvaise conduite, et fut obligé de se retirer en Égypte où il fut mis en prison.

15. Michel, jacobite, sous le patriarche Gabriel, en 1130. Le roi d'Éthiopie ne put jamais obtenir de lui qu'il ordonnât dans son royaume plus de sept évêques, afin de se soustraire au patriarche d'Alexandrie.

16. Kilus, jacobite, transféré du siège de Fua, contre la coutume des jacobites qui ne transféraient jamais leurs évêques. Il fut déposé.

17. Isaac, moine de la Laure de Saint-Antoine, ordonné par le patriarche Jean en 1209, fut reçu très-honorablement du roi Zalibela qui le conduisit dans sa capitale, nommée Hadafa.

18. Michel II, ordonné par Jean, patriarche quatre-vingt-neuvième, en 1454. (Manuscrit de M. Renaudot.)

19. Mathieu. (Diphthiques d'Éthiopie, rapportées par Lactolphe.)

20. Salana. (Ibid.)

21. Jacob.

22. Barthélemy.

23. Michel III.

24. Isaac.

25. Jean.

26. Marc.

27. Joseph, vers le commencement du seizième siècle.

28. Pierre II prit parti contre le roi Zadenghède qui favori-

sait l'Église romaine. Il mourut dans la bataille qui se donna entre l'héritier de la couronne et le fils naturel de ce Roi, nommé Jacques, qu'il avait fait nommer.

29. Siméon, sous le roi Susede qui succéda à Zadenghède. Il ne put répondre aux jésuites qui disputèrent, dans une conférence avec lui, sur les deux natures en Jésus-Christ; ce qui donna occasion au Roi de donner un édit portant obligation, sous peine de mort, de reconnaître en Jésus-Christ deux natures. Siméon fit tous ses efforts pour rappeler ce prince et l'amener à son sentiment, le menaça et conspira même contre lui; enfin il fut tué dans une sédition avec ses complices, et sa tête exposée en public. (*Ludolf. après Balt. Tellès.*)

30. N....., homme ignorant et méprisé d'un chacun. Il fut déposé, et Alphonse Mendez mis à sa place par le pape.

31. Marc II, Copte, envoyé d'Alexandrie pour remplacer Mendez. Il voulut persuader au Roi de faire mourir ce jésuite et ceux qui l'accompagnaient. Il alla en Éthiopie avec un luthérien allemand, nommé Pierre Heylink de Lubeck.

32. Jean, vers l'an 1651.

33. Marc III, déposé pour sa mauvaise conduite.

34. Michel, vers l'an 1662.

35. Gabraxus, que plusieurs de nos Européens ont vu en Égypte.

M. Joachim le Grand raconte

plus particulièrement dans ses relations de l'Abyssinie, ce qui regarde les évêques de cette nation d'aujourd'hui; il dit que lorsque le roi d'Éthiopie, nommé Basilide, persécutait le plus violemment le patriarche Mendez qui avait été envoyé de Rome, ses compagnons et tous ceux qui tenaient la foi orthodoxe, cette Église était exposée aux plus affreux scandales. Qu'un certain muletier de Nubie s'y était donné pour patriarche envoyé d'Alexandrie, et y avait fait hardiment les fonctions sacrées, quoiqu'il ne fût revêtu d'aucun caractère; que plusieurs Égyptiens l'avaient reconnu pour ce qu'il était, et que le Roi avait été obligé de l'exiler dans l'île Detto, comme il le méritait. On en envoya aussitôt un autre d'Alexandrie, mais c'était un homme si corrompu, que les Abyssins ne purent souffrir ses scandales; il avait avec lui sa femme et les enfans qu'il avait eus d'elle. Le Roi lui donna pour prison un rocher escarpé de tous côtés et inaccessible. Basilide envoya encore à Alexandrie, pour demander au patriarche un métropolitain plus réservé. Les catholiques romains qui se trouvaient alors dans l'Égypte et en particulier le père Agathange, capucin, allèrent voir le patriarche, et le prièrent d'avoir égard à la triste situation de l'Éthiopie, qui était en danger de perdre entièrement la foi, et d'y nommer un métropolitain digne de cette charge, éclair-

ré, honnête homme et capable de réparer le mal que ses prédécesseurs y avaient fait. Le patriarche parut entrer dans leurs vues, il leur désigna un moine nommé Marc qui se fit accompagner dans le voyage du luthérien allemand dont nous avons déjà parlé. Ce fut par leur instigation qu'étant arrivés à Suaquen, port de la mer Rouge, deux capucins furent tués par les Turcs en 1638, et que trois autres qui avaient déjà pénétré en Éthiopie, eurent la tête tranchée par l'ordre de Basilide qui fit aussi mourir Claude, son frère, avec un grand nombre d'orthodoxes, sans épargner même le sexe. Cependant ce Marc ne valant pas mieux que les autres, fut relégué sur une montagne, et on lui donna Michel pour successeur.

36. Senodius, c'est jusqu'à lui que le père Vansleb, dominicain, compte cent seize métropolitains depuis saint Frumence; mais, comme nous l'avons remarqué, cela ne nous paraît pas exact.

37. Marc IV, siégeait en l'an 1698, 1699 et 1700, lorsque M. Charles Poncet, médecin de Paris, fut envoyé dans ce pays par le roi de France Louis XIV. Ce Marc fut aussi déposé pour sa mauvaise conduite.

38. N....., trois religieux de l'Ordre de Saint-François, nommés Libérat Wair, Michel Pie et Samuel de Biumo, entrèrent en Éthiopie pour y annoncer la foi en 1711. Le Roi le leur permit,

pourvu qu'ils le fissent secrètement; mais les moines du pays en ayant eu avis, firent grand bruit après la mort du Roi qui arriva vers l'an 1716. On arrêta ces missionnaires, et on les présenta au nouveau Roi, en présence du métropolitain qui, les ayant questionnés sur leur mission et sur leur créance, les condamnèrent à être lapidés, s'ils ne rejetaient le concile de Chalcédoine. Ces saints religieux souffrirent ce martyre avec joie, comme nous l'apprenons par les nouvelles publiques de 1720, le 17 février. (*Gaz.*)

39. Abdelmessia, moine de Saint-Paul, ermite, sur la mer Rouge, en 1720.

40. Chrystodule, ci-devant évêque des jacobites de Jérusalem, ayant été chassé de ce siège en 1718, obtint du patriarche d'Alexandrie le siège métropolitain d'Éthiopie. Lettre du Caire au père Le Quin, 1730. (*Oriens christ.*, tom. 2, p. 642 et seq.)

ETHNAN (hébr., *don, récompense*), fils d'Assur et d'Hala. (1. *Par.*, 4, 7.)

ETHNARQUE, *Ethnarcha*, c'est-à-dire prince d'une nation, dépendant d'un roi supérieur. Archelaüs, fils d'Hérode, fut nommé Ethnarque de Judée par Auguste. (Josèphe, *antiq.*, l. 17, c. 13.)

ETHNOPHRONE, *Ethnophron*. Les *ethnophrones*, ou pa-ganisans, sont des hérétiques du septième siècle qui joignaient les cérémonies du paganisme avec la profession du christia-

nisme. (*Voyez SAINT JEAN DAMASCÈNE, livre des Hérésies, n. 94.*)

ÉTIENNE (saint), premier diacre et premier martyr, fut choisi avec six autres par les disciples de Jérusalem, au commencement de l'Église, pour administrer les biens des fidèles qui étaient pour lors en commun, et pour les distribuer à chacun selon son besoin. On ne sait, ni le lieu de sa naissance, ni son âge, ni le temps auquel il s'attacha à Jésus-Christ. On sait seulement que c'était un homme plein de foi et du Saint-Esprit, qui faisait de grands miracles parmi le peuple, et qui prêchait l'Évangile avec un zèle divin. Ce fut ce qui lui attira la haine des ennemis de la foi. Quelques uns de la synagogue des affranchis, c'est-à-dire des juifs qui avaient été ramenés captifs à Rome et mis ensuite en liberté, ceux de la province de Cyrène en Libye, ceux d'Alexandrie, de la Cilicie, de l'Asie, disputaient avec lui; et comme ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui, ils subornèrent des gens pour leur faire dire qu'ils l'avaient entendu blasphémer contre Moïse et contre Dieu. Le peuple s'émut et traîna Étienne au conseil. Là, il répondit à ses accusateurs par un long discours où il témoigna d'abord son respect pour les anciens patriarches; il apostropha ensuite ses auditeurs en les appelant des têtes dures et inflexibles; et levant les yeux au ciel

il vit la gloire de Dieu, et Jésus qui était debout à la droite de Dieu son Père. Aussitôt il s'écria: « Je vois les ciens ouverts, » et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. Ceux qui l'entendirent firent de grands cris comme s'ils eussent entendu des blasphèmes; ils se jetèrent sur lui tous ensemble, le traînèrent hors de la ville de Jérusalem à côté du chemin de Cédar où ils le lapidèrent, tandis qu'il priait pour eux. Le docteur Gamaliel fit porter son corps à une terre qu'il avait à sept lieues de Jérusalem, et qui s'appelait de son nom Caphar-Gamale. On le mit dans un cimetière, ou grand tombeau qui renfermait plusieurs grottes, ou petites caves voûtées, et proprement maçonnées. On choisit pour lui celle qui était la plus orientale, et il y demeura caché pendant l'espace de près de trois cent quatre-vingts ans, jusqu'à ce que Lucien, prêtre de l'Église de Jérusalem et curé de Caphar-Gamale, fut averti en songe du lieu où il était par le docteur Gamaliel, sous le règne des empereurs Théodose-le-jeune et Honorius, l'an 415, un vendredi, troisième jour de décembre, sur les huit heures du soir. Gamaliel lui déclara premièrement où était son corps, puis celui de son fils Abibas, ensuite celui de saint Étienne et celui de Nicodème. Le corps du saint martyr était réduit en cendres, excepté les os qui se trouvaient tout entiers et dans leur situa-

tion naturelle. On en laissa quelques uns avec les cendres dans le même lieu ; et l'on transporta le reste à Jérusalem dans l'église de Sion, d'où il s'en est répandu diverses portions en différens pays. On fait la fête principale de saint Étienne le 26 décembre, et celle de son invention le 3 d'août. (*Voyez* les Actes des apôtres, chap. 6, 7, M. de Tillemont, à la tête du second tome de ses *Mém. ecclés.* Baillet, 26 décembre et 3 août.)

### *Papes.*

ÉTIENNE 1<sup>er</sup> du nom (saint), pape et martyr, était Romain de naissance. Il fut diacre sous les papes saint Corneille et saint Luce. Il succéda à ce dernier le 10 d'avril de l'an 254. Ce fut de son temps que s'éleva la fameuse dispute touchant la validité du baptême des hérétiques, que saint Cyprien prétendait être nul, et que saint Étienne soutenait, avec raison, être valide. Le saint pape ne vit point finir cette fâcheuse contestation ; car il mourut martyr le 2 août 257, après trois ans trois mois et vingt-trois jours de gouvernement. On fait sa fête le 2 d'août. On lui attribue deux décrétales qui ne sont point de lui. Ses actes, publiés par Surius, n'ont point grande autorité. (On peut voir saint Cyprien, *ep.* 66, 67, 74, 75. Baronius, à l'an 256 et 257. Le père Papebroch, dans son *Effort chronologique*. M. de Tillemont, dans le quatrième volume de ses *Mém. ecclésiast.*

M. Baillet, t. 2, 2 août. *Voyez* aussi l'article de saint Cyprien, touchant sa dispute avec l'Église romaine.)

ÉTIENNE II, succéda le 26 de mars 752 à Zacharie. Son pontificat ne fut que de trois, ou quatre jours, d'où vient que la plupart des anciens auteurs ne l'ont pas compté parmi les papes, ou l'ont confondu avec Étienne III qui tint le siège après lui, mais que l'on appelle Étienne II.

ÉTIENNE III, Romain, fut mis sur le siège apostolique, l'an 752, le 29, ou le 30 de mars. Au commencement de son pontificat, Astolfe, roi des Lombards, voulant assujétir la ville de Rome, l'obligea de se retirer en France vers le roi Pepin, qu'il sacra l'an 754, avec ses enfans. Ce prince passa ensuite en Italie, assiégea Astolfe dans Pavie, et le fit soumettre à tout ce qu'il voulut. Mais Pepin n'eut pas plutôt repassé les monts, que le Lombard alla mettre le siège devant Rome. Étienne écrivit aussitôt trois lettres des plus pressantes à Pepin qui repassa en Italie, et contraignit Astolfe de donner à l'Église de Rome l'exarchat de Ravenne, outre les terres qu'il avait usurpées sur elle. Étienne mourut le 26 d'avril 757, après avoir gouverné cinq ans et un mois. On a sept lettres de ce pape, dont il y en a une écrite à Pepin au nom de saint Pierre, qui paraît supposée, et d'un style tout différent des autres. Ces lettres sont éloquentes et fortes. Il y a aussi quatre pri-

vilèges accordés à l'abbaye de Saint-Denis qui portent le nom du pape Étienne, et un recueil de quelques constitutions canoniques qu'il fit à Cressy, pour répondre aux questions qui lui avaient été proposées par les moines du monastère de Breigny. Ce recueil contient dix-neuf réglemens, la plupart tirés des décrets des papes et des conciles précédens. Dans l'onzième de ces réglemens, Étienne paraît insinuer qu'on peut donner valablement le baptême avec du vin, faute d'eau, dans un cas de nécessité, puisqu'il dit des enfans baptisés de la sorte, *infantes sic permanceant in ipso baptismo*. Valafrid rapporte que ce pape introduisit en France le chant romain, et cela paraît par les capitulaires de Charlemagne. Nous avons encore un mémoire dans lequel Étienne dit qu'étant malade à l'extrémité dans l'abbaye de Saint-Denis, il se fit porter sous les cloches pour demander la santé à Dieu, et que dans une vision qu'il eut, il fut guéri par l'intercession de saint Denis qui lui apparut entre saint Pierre et saint Paul. (Baronius, 752. Adon, *en sa Chron.* Anastase. Dupin, huitième siècle.)

ÉTIENNE IV, Sicilien de nation, fut élu pape le 5 août 768, après que Constantin, frère de Toton, duc de Népi, que ce seigneur avait intrus par violence sur le Saint-Siège, eut été chassé, et qu'un nommé Philippe, prêtre et moine qui avait aussi été élu, se fut retiré dans son

monastère. Étienne écrivit en France pour demander des évêques qui réglassent dans un concile les affaires des Églises de Rome. Il en vint douze qui y tinrent un concile avec les évêques d'Italie, dans lequel on déclara nulles les ordinations qui avaient été faites par Constantin. On y soutint aussi le culte des images contre le concile tenu en Grèce. Étienne eut aussi quelques différends avec Didier, roi des Lombards, pour l'archevêché de Ravenne, et mourut le 1<sup>er</sup> février 772, après trois ans cinq mois et vingt-sept jours de gouvernement. On a trois lettres de lui dans la collection des conciles, et deux dans le code Carolin. Il eut pour successeur Adrien 1<sup>er</sup>. (Anastase. Baronius, an 768. Dupin, huitième siècle.)

ÉTIENNE V, pape, Romain, successeur de Léon III, vint en France d'abord après son exaltation, et sacra à Reims l'empereur Louis-le-Débonnaire, avec sa femme Hermengarde. Il revint à Rome, et y mourut peu de temps après son retour, n'ayant tenu le Saint-Siège que sept mois et un jour depuis le 22 juin de l'an 816 jusqu'au 22 janvier de l'an 817. Paschal 1<sup>er</sup> lui succéda. (Baronius, à l'an 816.)

ÉTIENNE VI, dit auparavant Basile, était Romain. Il succéda à Adrien III, le 25 juillet de l'an 885. Il défendit les papes ses prédécesseurs avec beaucoup de force contre Photius, et déclara nulles les ordinations qu'il avait

faites. Il reconnut Gui, duc de Spolète, pour roi d'Italie, et pour Empereur, après la mort de Charles-le-Gros qui arriva en 888. Il mourut le 7 d'août de l'an 891, après six ans et quatorze jours de gouvernement. On a quatre lettres de lui : la première, à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, contre les calomnies de Photius, au sujet des papes ; la seconde et la troisième aux évêques grecs : il y déclare nulles les ordinations faites par Photius ; la quatrième, à l'évêque de Metz, dans laquelle il décide qu'on peut donner les Ordres sacrés à un clerc qui a perdu un doigt. On a aussi un fragment d'une lettre écrite à Foulque, archevêque de Reims, en faveur de Teutboldus, élu évêque de Langres. La lettre qui porte son nom en faveur de l'Église de Narbonne contre celle de Tarragone, est une pièce fausse. (Du Chêne, *Vie des Papes*. S. Antonin. Sigebert. Onuphre. Dupin, neuvième siècle.)

ÉTIENNE VII, fut élu le 2 de mai de l'an 896. Il ne gouverna que trois mois, pendant lesquels il déclara nulles toutes les ordinations faites par Formose, qu'il fit déterrer et jeter dans le Tibre, après qu'il lui eut coupé les trois doigts avec lesquels il donnait la bénédiction. Il tint ensuite un concile à Rome où il fit approuver sa conduite, et fut mis et étranglé en prison par la faction des grands de Rome, au mois d'août de l'an 897. On a deux lettres de lui à deux arche-

vêques de Narbonne ; mais l'une et l'autre paraissent supposées. (Platine. Baronius, *an.* 897. Du Chêne. Louis Jacob, *Biblioth. pontif.* Dupin, neuvième siècle.)

ÉTIENNE VIII, fut élu le 1<sup>er</sup> février 929, gouverna deux ans un mois douze jours, sans rien faire de mémorable, et mourut le 12 mars 931. (Baronius, etc.)

ÉTIENNE IX, Allemand, fut élu le 1<sup>er</sup> septembre 939, gouverna trois ans quatre mois quinze jours, et mourut le 15 janvier 943. Il était parent de l'empereur Othon. Il soutint le parti de Louis d'*Outre-Mer*, roi de France, contre ses sujets rébelles, et eut lui-même beaucoup à souffrir de la part de quelques uns de ses propres sujets qui le traitèrent indignement, et le défigurèrent par les coups qu'ils lui donnèrent sur le visage ; ce qui ne l'empêcha point de travailler avec zèle pour le bien de l'Église. (S. Antonin. Baronius. Ciaconius, etc.)

ÉTIENNE X, appelé auparavant *Frédéric*, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, fut élu le 2 août 1057, et mourut le 29 mars 1058, après un gouvernement de sept mois et vingt-sept jours. Il était abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut mis sur le siège pontifical. L'on prétend qu'il se fit plusieurs miracles à son tombeau dans la ville de Florence où il mourut en allant voir son frère Godefroi qui avait épousé Béatrix, marquise de Toscane. On a deux

lettres de ce pape, l'uné à l'archevêque de Reims, dans laquelle il l'exhorte à défendre les intérêts du Saint-Siège et de l'Eglise, l'autre à Pandulphe, évêque de Marsi, par laquelle il réunit cet évêché qui avait été divisé en deux. Il travailla à la réforme du Clergé, fit des statuts contre les clercs concubinaires, envoya une légation en Orient, pour réunir les deux Eglises, et soumit à l'Eglise de Rome celle de Milan, qui s'était soustraite à sa juridiction. (Baronius. Du Chêne. Dupin, onzième siècle.)

ÉTIENNE (saint), patriarche d'Antioche et martyr, fut attaqué à l'autel l'an 479, par la cabale de Pierre Cnaphée, ou Le Foullon, hérétique eutychien, qui avait envahi le siège épiscopal d'Antioche sur le patriarche martyr. On le perça de tant de coups de plumes aiguës comme des canifs, qu'il en mourut. On jeta son corps dans la rivière d'Oronte. Sa fête est marquée dans le Martyrologe romain moderne au 25 d'avril. (Bailet, tom 1, 25 avril.)

ÉTIENNE, diacre de l'Eglise d'Arles dans le sixième siècle, a composé conjointement avec le prêtre Messun, le second livre de la vie de saint Césaire, évêque d'Arles.

ÉTIENNE, prêtre d'Afrique, qui se retira dans les Gaules dans le sixième siècle, est auteur de la vie de saint Amatus, que les Bollandistes ont donnée au premier mai.

ÉTIENNE (saint), dit *Le Jeune*, solitaire et martyr, naquit à Constantinople vers l'an 713, sous le règne de l'empereur Artème, dit *Anastase*. Il prit l'habit monastique à l'âge de seize ans, au monastère de Saint-Auxent en Bithynie, à deux ou trois lieues de Chalcédoine, et embrassa tous les travaux de la pénitence avec une ardeur incroyable qui le fit choisir pour abbé à l'âge de trente ans, après la mort du bienheureux Jean, cinquième abbé du lieu depuis le fondateur saint Auxence. L'an 755, le désir de garder une retraite plus étroite, et de pratiquer de plus grandes mortifications, le fit retirer dans une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une demie de large, avec si peu de hauteur qu'il n'y pouvait demeurer que courbé. Il n'avait pour tout habit qu'une petite peau de mouton fort mince, avec une chaîne de fer dont il se serrait le corps. L'empereur Constantin, surnommé *Copronyme*, grand ennemi des images, n'ayant pu l'attirer à son impiété, lui fit supposer divers crimes, et entre autres un commerce criminel avec une religieuse. Il le relégua dans la Proconèse, le transféra ensuite à Constantinople, et après une infinité d'outrages et de cruels traitemens, il le condamna à la mort; ce qui fut exécuté, comme l'on croit, le 28 novembre 766. Sa fête qui est le 28 novembre, est devenue très-célèbre, surtout en



Orient, depuis le septième Concile oecuménique de Nicée. Sa vie, écrite par Étienne, diacre de l'Église de Constantinople, quarante-deux ans après sa mort, est en grec au premier tome des *Analectes grecques des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés*, avec la traduction latine de dom Jacques Loppin. (Bailliet, t. 3, 28 novembre.)

ÉTIENNE, abbé de Lobbes en 903, et depuis évêque de Liège, mit en langage plus pur la vie de saint Lambert. Elle est dans *Surius* au 17 septembre. On a perdu quelques proses qu'il avait faites sur la Trinité et sur saint Étienne, comme le rapporte Sigebert, de *Script. eccl.*, c. 125. Yves de Chartres parle d'un office de la Trinité, et de l'invention de saint Étienne, qu'il avait composé, et qui fut rejeté par le Saint-Siège. (Dupin, dixième siècle. Grand-Colas, *Orit.* tom. 2, pag. 177.)

ÉTIENNE (saint), premier roi de Hongrie, était fils de Geysa, duc des Hongrois qui, de païen, se fit chrétien avec Sarloth sa femme, et une grande partie de sa maison. Il naquit à Gran, ou Strigonie, vers l'an 978, fut baptisé par saint Adalbert, évêque de Prague en Bohême, lorsque ce saint prêchait en Hongrie, et succéda au duc son père, l'an 997. Après avoir remporté une fameuse victoire sur les idolâtres de ses États, il y fit prêcher l'Évangile partout, et les divisa en onze diocèses, dont il envoya demander la confir-

mation au pape Silvestre II, avec la qualité de roi. Revêtu de cette dignité, il épousa Gisèle, sœur de saint Henri, roi d'Allemagne, qui fut couronné empereur quelque temps après. Le saint roi donna tous ses soins avec son épouse, princesse pleine de piété, pour faire régner Dieu et la religion dans les cœurs de ses sujets, en même temps qu'il n'oubliait rien pour assurer leur repos et leur félicité. Il se rendait d'un facile accès à tout le monde, pourvu à la subsistance des pauvres qu'il écoutait plus volontiers que les riches, mit sous sa protection royale les veuves et les orphelins, fit bâtir de tous côtés des églises et des monastères, punit sévèrement le vol, l'homicide, l'adultère, le blasphème, le parjure, et rédigea les lois les plus salutaires en une espèce de code composé de cinquante-cinq chapitres. Un jour qu'il s'était déguisé pour faire l'aumône aux pauvres, il en fut volé, frappé et renversé par terre; mais cette aventure qui appréta à rire aux courtisans, ne servit qu'à augmenter la charité du saint roi qui prit la résolution de ne refuser jamais l'aumône à qui que ce fût qui la lui demanderait. Dieu récompensa une conduite si généreuse par les dons de prophétie et des guérisons miraculeuses qu'il accorda au saint; mais il l'éprouva aussi par de fâcheuses maladies, et par la mort de tous ses enfants. Il regut ces rudes épreuves com-

me des grâces ; et par un redoublement de ferveur, de prières, d'aumônes, de bonnes œuvres de tous les genres, il se prépara lui-même à la mort. Ce fut le 15 août de l'an 1038, qu'il mourut aussi saintement qu'il avait vécu. L'an 1083 son corps fut transféré dans l'église de Notre-Dame d'Albe-Royale, le 20 août, et l'an 1687 le pape Innocent XI, mit sa fête au 2 septembre. Sa vie, écrite par un évêque hongrois, nommé Chartuitz, qui se trouve dans Surius, a assez d'autorité, quoiqu'elle ne soit pas exempte de fautes. ( On peut voir aussi Marien Scot et Herman Contract, dans leurs Chronologies. Bonfinius, dans son *Histoire de Hongrie*. Baronius, dans ses *Annales ecclésiastiques*. Baillet, t. 3, 2 septembre.

ETIENNE DE MURET (saint), instituteur de l'Ordre de Grandmont, naquit dans la basse Auvergne, vers le milieu de l'onzième siècle, d'Etienne, vicomte de Thiers, et de Candide son épouse. Il fut élevé de bonne heure dans les maximes de la religion chrétienne, et dans les belles-lettres. Son père étant allé en Italie pour y visiter les tombeaux des apôtres, passa par Bénévent, où il logea chez Milon son compatriote, et peut-être son parent. Son fils qu'il avait mené avec lui y tomba malade ; ne pouvant le soulager lui-même, il en laissa le soin à Milon, et retourna seul en son pays. Etienne, après avoir re-

couvré sa santé, alla voir les religieux qui vivaient alors en divers endroits déserts de la Calabre, dans une haute réputation de piété ; et forma le dessein de les imiter. Il se rendit ensuite à Rome, et communiqua au pape Alexandre II son désir d'instituer un Ordre religieux, où l'on pratiquât une règle de vie semblable à celle qu'il avait vu observer en Calabre, et qu'il y avait observée lui-même. Le pape ne le trouvant pas assez expérimenté dans la pratique des vertus religieuses, ni d'une santé assez forte, différa de lui accorder la grâce qu'il demandait. On dit que Grégoire VII, son successeur, voyant la persévérance d'Etienne, lui fit expédier une bulle à cet effet, la première année de son pontificat, c'est-à-dire l'an 1073, le premier jour de mai. Dom Mabillon a rapporté cette bulle dans la seconde préface sur le sixième siècle bénédictin ; elle est adressée à Etienne, vicomte de Thiers, et aux frères qui devaient mener avec lui une vie régulière. C'est sur ce monument que les Grandmontains soutenaient dans l'avant dernier siècle qu'ils étaient capables des bénéfices de l'Ordre de Saint-Benoît, parce qu'il y est dit qu'Etienne demanda au pape d'établir son Ordre selon la règle de Saint-Benoît, qu'il avait lui-même pratiquée depuis long-temps en Calabre avec des religieux bénédictins. Mais cette bulle est supposée ; car, 1° on n'y reconnaît point le style de la

chancellerie. 2° L'inscription est conçue en ces termes : « Grégoire, serviteur des serviteurs » de Dieu. » Or ce pape ne l'employa dans aucune de ses lettres écrites avant sa consécration, qui ne se fit que le second jour de février de l'année suivante 1074. Avant cette cérémonie il inscrivait ainsi ses lettres : « Grégoire, élu pontife des Romains. » 3° L'inscription porte : « Salut et bénédiction apostolique, et à la mémoire perpétuelle de la chose ». Façons de parler qui ne se rencontrent pas ensemble dans les bulles authentiques. 4° Milon, chez qui Étienne avait demeuré, est appelé archevêque de Bénévent dans cette bulle ; mais Milon ne l'était pas au mois de mai 1073, date de cette bulle : il ne le fut, selon Ughelli, qu'en 1074. 5° Le sceau de cette bulle porte un lion qui de son pied droit montre une étoile, avec cette légende : *Il marque le chemin aux astres*, sceau sans exemple dans toutes les bulles des papes. 6° La bulle dont il est question ne se trouve dans aucune des collections faites par les anciens Grandmontains, de leurs bulles et de leurs privilèges. C'est l'aveu de Frère Jean L'Évêque, dans son Abrégé des Annales de cet Ordre, imprimé à Troyes, chez Eustache Renaud, en 1662, in *Epitom. Annal.*, pag. 30.

Étienne, de retour en sa patrie, y passa quelques jours dans sa famille ; puis, renonçant au siècle, il fixa sa demeure dans

le désert de Muret, au voisinage de Grandmont, dans le territoire de Limoges, n'emportant avec lui qu'un anneau. S'étant pratiqué dans cet endroit une cabane avec des branches d'arbres entrelacées, il se consacra à Dieu, et renonça au diable et à ses pompes. On peut mettre sa retraite vers l'an 1078. Il y vécut seul la première année, ne prenant pour nourriture que du pain et de l'eau. Il portait sur la chair une cuirasse de fer et un mauvais habit par-dessus. Outre l'office divin prescrit par l'Église, il récitait chaque jour celui de la sainte Vierge, des Morts et celui de la sainte Trinité, à douze leçons. La peau de ses genoux, à force de gènesflexions, s'était durcie comme celle d'un chameau ; souvent il passait deux ou trois jours sans manger. La seconde année il commença à recevoir quelques disciples ; un des plus célèbres fut Hugues de Lacerta. Dans sa vieillesse Étienne usait d'un peu de vin pour fortifier son estomac. Etant tombé malade, il exhorta ses disciples à persévérer dans l'état de pauvreté dans lequel ils avaient vécu jusque-là, les assurant que la Providence prendrait soin d'eux. Le cinquième jour de sa maladie, il se fit porter dans la chapelle où, après avoir ouï la messe, reçu l'extrême-onction, et ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ, il expira au milieu de ses disciples le 8 février 1124, après une pénitence de près d'un demi-siècle.

Son humilité était si grande, que, quoique initié au sacerdoce, il ne voulut jamais faire d'autres fonctions que celles de diacre. Clément III lui donna place dans le calendrier, par une bulle du 13 mars de l'an 1189.

De savans critiques ont prétendu que la règle publiée sous le nom de saint Étienne de Grandmont n'est point de lui, mais de Pierre de Limoges, l'un de ses disciples, qui l'avait composée sur les discours et les exemples de son maître. Mais si l'on fait attention à la règle et à l'onction qui règne dans toute cette règle, on ne pourra disconvenir qu'elle ne soit l'ouvrage d'un saint rempli de l'esprit de Dieu et de son amour; et si l'on pèse encore sur divers endroits de cette même règle, on avouera qu'elle est du fondateur dont elle porte le nom. Ces premières paroles du prologue : « Mes enfans et mes frères très- » chéris, » ne conviennent-elles pas mieux au fondateur de l'Ordre qu'à un de ses disciples ? On en doit dire autant de ce qui suit au même prologue : « Toutes les règles écrites par les » saints Pères, comme celles de » saint Basile, de saint Augustin, de saint Benoît, ne sont » pas la source de la religion, » mais des ruisseaux ; ce sont » des feuilles, et non la racine. » La première source de la foi et » du salut, la règle des règles, » d'où toutes les autres sont sorties, comme des ruisseaux

» d'une fontaine, c'est l'Évangile. Quand donc on vous » mandera de quelle profession » vous êtes, quelle règle vous » professez, vous répondrez que » vous n'en observez point d'autre que l'Évangile. » N'est-ce pas encore le fondateur qui parle dans le chapitre neuvième, où nous lisons : « Vous me demanderez peut-être comment : » après ma mort, vous pourriez » vivre, vous à qui nous défendons d'avoir des églises, des » bestiaux, des revenus, et le » négoce ? » Et dans le onzième chapitre : « Il y en a peut-être » et j'en connais qui, par une » piété feinte, vous disent : La » manière extraordinaire dont » votre maître vous fait vivre » durera un peu de temps et pendant sa vie ; mais après sa » mort comment pourrez-vous » soutenir votre observance, » n'ayant ni églises, ni revenus, » ni bestiaux, ni le moyen de » faire aucun gain ? » Dans le chapitre quatorzième, saint Étienne parle de lui-même en ces termes : « Il y a près de cinquante ans que je suis dans ce » désert. Dans ce nombre d'années quelques unes ont été » abondantes, d'autres stériles. » A mon égard, les choses se » sont passées de façon que dans » l'abondance je n'ai rien en de » superflu, et dans la stérilité » je n'ai manqué de rien. Il en » sera de même de vous, si vous » gardez mes instituts. »

Mais la règle de saint Étienne est-elle différente de celle de

saint Benoît ? On répond qu'elle en diffère en des points essentiels. 1<sup>o</sup> Il est défendu, dans le quarantième chapitre de la règle de saint Étienne, de recevoir des religieux d'un autre Ordre ; au contraire, la règle de saint Benoît, aux chapitres 60 et 61, ordonne de recevoir les prêtres et les moines étrangers qui, après s'être éprouvés dans le monastère, voudront s'y stabilier. 2<sup>o</sup> La règle de saint Benoît permet, au cinquante-septième chapitre, d'avoir des ouvriers dans le monastère, et de vendre leurs ouvrages, mais à un prix plus modique que n'ont coutume les séculiers. Elle permet encore, dans le chapitre suivant, au novice de disposer de ses biens avant sa profession, soit en faveur des pauvres, soit au profit du monastère. La règle de saint Étienne défend de recevoir, ou d'acquérir des terres hors de l'enclos de leurs monastères, ou de leurs limites, et quoiqu'elle permette de vendre pour leurs besoins, elle bannit tout ce qui sent le gain et tout commerce. Cette règle est divisée en soixante-cinq chapitres. Elle porte, entre autres choses, que les monastères ne posséderont point de cures, ni aucun des biens qui en dépendent. Ils ne recevront rien pour l'oblation du sacrifice ; n'administreront point le sacrement de Pénitence aux étrangers. Leurs oratoires seront fermés aux séculiers les fêtes et dimanches. Ils n'iront point aux marchés pour

y acheter, ils ne négocieront ni ne plaideront. On gardera le silence dans l'église, dans le cloître, au réfectoire, au dortoir, et partout depuis complies jusqu'au matin, après le capitule. Le soin du temporel sera confié aux frères convers. Ce statut, selon le témoignage de Jacques de Vitry, cap. 54, a causé autrefois de grands troubles dans l'Ordre de Grandmont. L'usage de la viande, tant des quadrupèdes que de la volaille, était généralement interdit aux malades. Mais dans les changemens que le Pape Innocent IV fit à la règle de saint Étienne, il excepta les malades de la défense de manger de la viande. La règle permettait deux repas depuis Pâques jusqu'à l'Exaltation de la sainte Croix ; mais elle prescrivait un jeûne perpétuel depuis l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, excepté les dimanches et le jour de Noël, avec cette différence que depuis l'Exaltation jusqu'au Carême, la réfection se prenait après none, et qu'au Carême on ne mangeait qu'après vêpres. Depuis la Toussaint jusqu'à Noël l'abstinence était la même pour les alimens qu'en Carême ; dans les autres jeûnes il était permis de manger des œufs et du fromage. Les souverains pontifes ont souvent apporté des modifications à la règle de saint Étienne. Elle fut imprimée à Dijon, chez Pierre Palliot, en 1645, in-12 ; à Paris, chez Jean Paslé, en 1650, in-18, avec les

maximes de saint Étienne, ses sentences, recueillies par ses disciples, les statuts du Chapitre général de l'Ordre, tenu en 1643, et l'office de ce Saint. Il y avait une édition de la même règle, à Rouen, chez Eustache Viret, en 1671, in-12. Les maximes ont été traduites en français par Baillet, et imprimées deux fois en cette langue; la première en 1704, chez Augustin Le Mercier, et la veuve Jean de Saint-Aubin; la seconde en 1707, chez Jacques Vincent, in-12. Ces maximes sont solides, et proposées la plupart avec agrément, d'où l'on peut juger du caractère d'esprit de leur auteur. En voici quelques uns : 1<sup>o</sup> Un religieux, content de ce qui lui est utile, vit dans le repos et dans la paix; s'il recherche ce qui ne lui est pas expédient, il tombe dans le trouble et l'agitation. 2<sup>o</sup> Par le centuple promis dans l'Évangile à ceux qui quittent le siècle pour s'attacher à Dieu, il entend la victoire qu'il leur accorde sur les tentations, celles dont il les préserve, la joie que leur cause la victoire qu'ils ont remportée sur l'ennemi, la confiance qu'il leur donne de leur salut. 3<sup>o</sup> Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse remplir la capacité de notre cœur, parce qu'il en bannit la cupidité, et qu'ainsi nous ne devons rien aimer de tout notre cœur que Dieu seul. 4<sup>o</sup> Il est utile aux justes, lorsqu'ils font de bonnes œuvres, de faire attention aux fautes qu'ils ont faites, afin que par

des sentimens d'humilité ils conservent les avantages de la vertu. 5<sup>o</sup> Un moyen de s'empêcher de censurer la conduite des autres, est de faire attention aux fautes que l'on fait soi-même. 6<sup>o</sup> Il est de la perfection de prévenir celui qui nous a offensé, à l'imitation de Jésus-Christ, qui a prié pour ceux qui le crucifiaient, avant qu'ils lui en demandassent pardon. Il y a encore quelques autres maximes de saint Étienne de Muret dans la vie qu'en a composée Étienne de Lisiac, quatrième prieur de Grandmont, en 1139, et imprimée dans le sixième tome de la grande collection de Dom Martenne. Le même bénédictin a fait encore imprimer dans le cinquième tome de ses anecdotes un livre intitulé : *Doctrine ou Instruction des Novices de l'ordre de Grandmont*; mais on ne peut l'attribuer à saint Étienne de Muret, ni à aucun de ses premiers disciples, puisque dans le premier chapitre le supérieur de l'ordre est appelé abbé, titre que les Grandmontains ne se sont donné que sous le pontificat de Jean xxii, au lieu qu'auparavant ils ne donnaient à leur supérieur général que le nom de prieur. Le premier qui a pris la qualité d'abbé est Guillaume Pellicier, en 1317. Dom Martenne le regarde comme auteur de l'ouvrage dont nous parlons, soit à cause du grand zèle qu'il avait pour la religion, soit parce que le plus ancien manuscrit de cette institution pour les novices

est d'un caractère usité dans le temps auquel Guillaume Pelli-cier était abbé. Le livre est divisé en dix-sept chapitres, où l'on peut apprendre quels étaient alors les usages de l'ordre de Grandmont. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 23, p. 66 et suiv.)

ÉTIENNE (saint), troisième abbé de Cîteaux, surnommé *Harding*, fils d'un gentilhomme anglais, professa la vie monastique dans l'abbaye de Shirburn, ou Sherborn, sur les confins de la province de Sommerset et de celle de Dorset. On l'envoya bientôt après en Ecosse et en France, où il fit ses études dans l'Université de Paris. Il fit ensuite le voyage de Rome avec un ecclésiastique, joignant le jeûne à la prière durant tout le chemin. De retour en France, il s'arrêta dans l'abbaye de Molesme, où il fut reçu avec joie par saint Robert qui en était abbé, et par le bienheureux Albéric, ou Aubéry qui était prieur. Ils conçurent tous les trois le dessein de réformer l'ordre de saint Benoît, et ils l'exécutèrent, en bâtissant un monastère à Cîteaux, dont saint Robert fut fait le premier abbé le 21 mars 1098. Étienne en fut fait prieur l'an 1099, et abbé l'an 1109. Ce fut lui qui donna la perfection à ce grand établissement qui n'était qu'ébauché lorsqu'il en prit la conduite. Il fit de concert avec ses religieux, divers réglemens très-parfaits et très-salutaires. Il ordonna qu'on observerait en tout une

étroite pauvreté, et jusque dans les meubles et les ornemens de l'église. Il régla qu'il n'y aurait que des croix de bois, des chandeliers et des encensoirs de fer, des chasubles de laine, de lin, ou de futaine, sans aucun passément d'or, ou d'argent et re-trancha absolument les calices d'or, les chappes, les dalmatiques et les tuniques, comme des ornemens superflus. Cet amour de la pauvreté le portait à aller lui-même à la quête, et à mendier du pain de porte en porte dans les villages. Mais l'austérité de son institut effrayant les esprits, personne ne se présentait pour l'embrasser; et il désespérait presque qu'il pût subsister, lorsque Dieu, qu'il avait consulté à ce sujet, le consola sensiblement par une réponse qui lui laissa espérer une postérité nombreuse. Dès l'an 1113, saint Bernard, suivi de plus de trente compagnons, vint trouver le saint abbé qui eut la consolation de voir jusqu'à quatre-vingt-dix monastères de son nouvel institut avant de mourir. Il en obtint la confirmation du pape Calliste II, l'an 1119, se démit ensuite de sa charge, pour ne plus penser qu'à se disposer à la mort. Ce fut le 28 mars 1134, qu'il mourut dans les sentimens d'une profonde humilité. Son corps fut enterré près de celui du bienheureux Albéric, et l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux avec ceux de leurs successeurs les BB. Raynard, Gogwin, etc., à l'entrée de l'église de

Citeaux, du côté du cloître. Ce ne fut que dans le dix-septième siècle, qu'un Chapitre général de la congrégation institua la fête de saint Étienne, et la fixa au 17 d'avril. (Manrique, *Ann. de Clt.* Dom Pierre Le Naim, religieux de la Trappe, *Hist. de Clt.* Baillet, tom. 1, 17 avril.)

ÉTIENNE, abbé de Saint-Jacques de Liège, composa, vers le commencement du douzième siècle, la vie de saint Modoalde, archevêque de Trèves, et l'histoire de sa translation, données par Surius et par les Bollandistes. (Dupin douzième siècle, part. 2.)

ÉTIENNE, fait évêque d'Autun l'an 1113, renonça à son évêché l'an 1129 pour se faire religieux de Cluny. Il est auteur d'un traité sur les prières et les cérémonies de la messe, et sur les fonctions des ministres de l'autel, donné l'an 1517 par Jean de Montholon, chanoine d'Autun, et inséré dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, douzième siècle, part. 2.)

ÉTIENNE, évêque de Tournai, naquit à Orléans en 1135. Il fut d'abord chanoine régulier, et ensuite abbé de Saint-Everte, puis de Sainte-Geneviève, et enfin évêque de Tournai depuis l'an 1192 jusqu'à l'an 1203 qui fut celui de sa mort. Ses ouvrages sont des lettres au nombre de deux cent quatre-vingt-sept, imprimées en 1611 et 1682. Il est aussi auteur d'un commentaire sur le décret de Gratien, et de trente-un sermons manuscrits que le père Du Moulinet

n'a point jugés dignes d'être donnés au public. (Dupin, *Bibl. eccl.*, douzième siècle.)

ÉTIENNE (saint), évêque de Die en Dauphiné, fils d'un gentilhomme lyonnais, seigneur de Châtillon, naquit à Lyon l'an 1155. Il était naturellement doux, modeste, officieux, chaste, humble, sobre, sage dès l'enfance. A l'âge de 26 ans il se retira dans la Chartreuse des Portes en Bourgogne, dont il fut fait prieur malgré ses résistances. L'an 1208, il fut encore forcé par le pape Innocent III d'accepter l'évêché de Die en Dauphiné, après qu'il eut tenté en vain plusieurs moyens de se sauver. Il s'acquitta parfaitement de toutes les fonctions épiscopales. Sa vigilance, son zèle, sa charité s'étendaient à tout. Sans rien relâcher de la pénitence du Chartreux, il ne manquait à aucuns devoirs de l'homme apostolique, instruisant, corrigeant, exhortant, reformant avec une application infatigable. Il mourut dans ces saints exercices dès la sixième année de son épiscopat qui était la cinquante-huitième de sa vie. le 7 septembre 1213. Son corps, qui fut déposé dans sa cathédrale de Die, a été dissipé par les huguenots du seizième siècle. Il n'y a que le Martyrologe de France qui parle de lui au 7 septembre. (Surius. Baillet, t. 3, 7 septembre.)

ÉTIENNE, de Langton, cardinal anglais, archevêque de Cantorbéry, mort le 9 juillet de l'an 1228, a laissé plusieurs ou-



trages. Quantité de sermons et de commentaires sur l'Écriture qui sont restés manuscrits dans les bibliothèques d'Angleterre; l'histoire de la translation de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, qui est à la fin des lettres de ce saint archevêque, imprimées à Bruxelles l'an 1682; la lettre qu'il écrivit au roi Jean, et la réponse de ce prince, données par d'Achéry, dans le troisième tome du Spicilege, et quarante-huit réglemens faits dans un concile qu'il tint à Oxford l'an 1222. (Dupin, *Bibl. eccl.* treizième siècle.)

ÉTIENNE DE BARBONE, ou BELLEVILLE, dominicain, naquit à Belleville, située à sept mille pas de Mâcon, vers la fin du douzième siècle. Il étudia à Paris, et y prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Jacques, mais pour le couvent de Lyon, peu après l'an 1218. Il parcourut les différentes provinces du royaume et monta jusque sur les Alpes, pour y annoncer la parole de Dieu. Il fut aussi inquisiteur à Clermont en Auvergne et à Lyon, se trouva au concile qui se tint en cette dernière ville sous le pontificat d'Innocent iv. Il mourut en 1261. Il a laissé un traité de *Septem donis spiritus sancti*. Il y a dans ce traité diverses remarques touchant les Vaudois et les Albigeois; on y trouve aussi des histoires singulières de personnes superstitieuses. On conservait ce traité manuscrit dans plusieurs bibliothèques, entre autres dans

celle de Sorbonne, de Navarre, et de couvent de Saint Jacques à Paris. (Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.* tom. 1, pag. 184 et suiv.)

ÉTIENNE, de Pétringon en Angleterre, de l'Ordre des Carmes, dans le quatorzième siècle, a fait un traité contre les Wicleffistes; un autre intitulé le Répertoire des argumens; une leçon notable, et des sermons. (Dupin, quatorzième siècle.)

ÉTIENNE, de Gaète, Napolitain, dans le quinzième siècle, composa un traité des sacrements, divisé en sept livres. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, quinzième siècle, pag. 1.)

ÉTIENNE ou ÉTIENNESQUE (Gaspard), d'Aragon, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs dans le seizième siècle. On a de lui un traité sous le titre de Défense des immunités ecclésiastiques, imprimé à Rome en 1520. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du seizième siècle*, pag. 963.)

ÉTIENNE (M.), prêtre, a donné un abrégé de la Vie des Saints, avec des réflexions et de courtes prières suivant le nouveau bréviaire de Paris, à Paris, chez Antoine Boudet, rue Saint-Jacques, 1757, in-12, 3 vol.

ÉTIENNE DE CAEN (saint), *Sanctus Stephanus Cadomensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, était située dans un faubourg de la ville de Caen, au diocèse de Bayeux; elle fut fondée par Guillaume, duc de Normandie qui fut depuis roi d'An-

gleterre, et surnommé le Conquérant. Comme il avait épousé sans dispense Mathilde, fille du comte de Flandre sa parente à un degré prohibé, ils eurent recours l'un et l'autre au pape Nicolas II qui leur accorda, l'an 1059, la permission nécessaire pour demeurer dans leur mariage, en leur enjoignant par pénitence de fonder deux abbayes, à quoi ils satisfirent, Guillaume en bâtissant l'abbaye de Saint-Étienne, et Mathilde celle des religieuses de la Trinité de Caen. Le B. Lanfranc, auparavant prieur du Bec, et ensuite archevêque de Cantorbéri, fut le premier abbé de Saint-Étienne en 1066. La dédicace de l'église qui est magnifique, se fit en 1077, ou, selon d'autres, en 1082. Outre le duc Guillaume qui y fut inhumé l'an 1087, elle reconnaissait pour bienfaiteurs les princes Richard et Henri ses fils, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui donnèrent des biens si considérables à cette abbaye, qu'elle fut d'abord en état d'entretenir cent vingt religieux. Le pape Alexandre II l'exempta de la juridiction de l'évêque diocésain. Elle avait dès le quatorzième siècle une officialité avec une juridiction particulière sur douze, ou treize paroisses, comme il paraît par une bulle de Clément VII, en l'an 1383, par laquelle il accorde à l'abbé de Saint-Étienne le droit de porter les habits pontificaux. Cette abbaye souffrit beaucoup pendant les guerres des Anglais

en 1205, 1317 et 1350, et pendant les ravages des calvinistes qui y commirent des désordres affreux en 1562. La discipline monastique s'y était depuis aussi fort relâchée, en sorte qu'elle était en très-mauvais état, tant pour le temporel que pour le spirituel, avant que les religieux de Saint-Maur qui y furent introduits en 1663, l'eussent mise sur le pied florissant où on la voyait encore avant nos troubles. (Moréri, édit. de 1759. *Gallia christ.*, t. II, col. 420, nov. édit.)

ÉTIENNE DE DIJON (saint), *Sanctus Stephanus Divionensis*, ancienne abbaye dont l'église a été autrefois la première et la seule dans l'ancienne ville de Dijon, fut bâtie, à ce que l'on prétend, l'an 343. Elle fut desservie dans son premier état par des clercs tirés de la cathédrale de Langres, et ces clercs vivaient en communauté. C'est ce que l'abbé Fyot prouve au long dans l'histoire qu'il a faite de cette église, et qui a été imprimée en 1696, in-fol., à Dijon. Cette communauté de clercs avait été établie, et fut entretenue par les évêques de Langres, dont la ville de Dijon a dépendu jusqu'à ces derniers temps. Cette église a passé par trois états différents, et elle en est à son quatrième. Elle fut d'abord desservie, comme on vient de le dire, par une congrégation de clercs logeant et vivant en commun; à ce premier état a succédé celui d'une abbaye de clercs-chano-

nes, et à celui-ci le titre d'une abbaye de chanoines réguliers, depuis mise en commendé, et enfin sécularisée, et en 1731, érigée en cathédrale lors de l'établissement du nouvel évêché de Dijon. (Moréri, édition de 1759.)

ÉTIENNE DE VAUX (Saint), *Valles Sancti Stephani*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît dans la Saintonge, au diocèse de Saintes. Elle fut fondée vers l'an 1075, par Pierre et Arnaud de Mortagne, frères et gentils-hommes dans la Saintonge. Il fut accordé cette même année, à la prière d'Arnaud, que cette abbaye serait confirmée par l'autorité d'un synode, et qu'elle ne serait soumise à personne de sa famille par la suite, ni à aucune autre Église; ce qui n'empêcha pas toutefois que les religieux ne se soumissent d'eux-mêmes au monastère de Maillezais, ce qui arriva l'an 1093, suivant le P. Mabillon. (*Annal bened.*, t. 5. *Gallia christ.*, t. 2, col. 1113.)

ÉTIENNE (saint), Ordre militaire institué l'an 1561, sous la règle de Saint-Benoît, par Côme de Médicis, premier grand-duc de Toscane qui le fit approuver l'année suivante par le pape Pie IV. Les grands-ducs sont grands-maîtres et chefs de cet Ordre qui jouit des mêmes privilèges que celui de Malte, et qui doit, comme lui, défendre la foi catholique, et faire la guerre aux corsaires. Les chapelains de cet Ordre font les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; mais

les chevaliers peuvent se marier, et ne font vœu que de pauvreté, charité et obéissance. Les chevaliers de justice sont obligés à faire preuve de noblesse de quatre races; il y a parmi eux des ecclésiastiques, et les uns et les autres portent la croix rouge à huit angles, ornée d'or. Les chapelains et les frères servants la portent seulement ornée de soie cramoisi, et il y a aussi des demi-croix. L'Ordre possède un grand nombre, tant de prieurés que de bailliages et de commanderies. Sa principale fête est celle de saint Étienne, pape et martyr, le 2 août. Il y a aussi en Toscane des religieuses de Saint-Étienne qui suivent la règle de Saint-Benoît, et qui doivent faire preuve de noblesse. (Le père Héliot, *Hist. des Ordres monast.*, tom. 6, c. 32.)

ÉTIENNETTE, vulgairement appelée de *Soncino* (B.), vierge du tiers-Ordre de Saint-Dominique, naquit l'an 1457, le 5 février, à Orsinoüy, petit village du territoire de Bresse. Son père, appelé Laurent Quinzani, et sa mère Marie Sabure, vivaient chrétiennement dans une condition assez médiocre. Ils l'élevèrent avec soin dans la piété. Elle sut si bien mettre à profit leurs instructions et leurs exemples, que, dès sa plus tendre jeunesse, elle ne fit rien paraître dans toute sa conduite qui ne fût digne d'une piété éclairée. Elle n'était encore que dans sa cinquième année, qu'elle fit vœu de virginité. Elle ne se plaisait

qu'à assister aux divins offices en la compagnie de ses parens, et restait fort long-temps en oraison devant l'auguste Sacrement de nos autels. La grande affection qu'elle avait conçue pour l'Ordre de Saint-Dominique, la porta à prier instamment qu'on l'admit dans le tiers-Ordre; elle en reçut l'habit publiquement à l'âge de quinze ans, dans l'église des Pères dominicains de Soncino. Elle se livra dès lors à l'attrait qu'elle avait pour les souffrances. Sa vie fut une abstinence perpétuelle jusqu'à la mort. Ses jeûnes étaient continuels; chargée d'un rude cilice, auquel elle ajouta une grosse ceinture de corde à laquelle il y avait trente-trois gros nœuds, elle les porta avec tant d'assiduité, qu'ils entrèrent fort avant dans sa chair, et qu'on ne put les retirer qu'en lui faisant de cruelles incisions. Elle prenait toutes les nuits trois sanglantes disciplines, tant pour ses propres fautes, que pour fléchir la divine justice en faveur des pécheurs et des âmes détenues en purgatoire. Dieu, pour seconder ses pieux désirs, permit qu'elle souffrit des maladies cruelles et inconnues aux médecins. Pendant plusieurs années elle endura en tous ses membres des tortures effroyables qui la réduisirent souvent à des espèces d'agonie; mais les peines intérieures par lesquelles il l'éprouva furent beaucoup plus terribles. Le démon d'impureté la tenta si vivement, soit en remplissant

son imagination de fantômes et de sales représentations, soit en attaquant son cœur par les tentations les plus humiliantes pour une vierge, que cent fois elle se crut sur le bord du précipice, prête à tomber; et toujours elle se sentit retenue par une main invisible. Ses armes ordinaires étaient une prière humble et persévérante, le saint abandon au bon plaisir de Dieu, et la confiance en sa puissante protection. Mais l'esprit impur redoublant ses efforts, cette chaste vierge, pleine d'une sainte indignation contre elle-même, se roula si long-temps et si brutalement sur des épines, que son corps en fut déchiré, et son ennemi mis en fuite. À cette victoire succédèrent de nouvelles épreuves. Dieu la tint pendant quarante ans, à certaines heures du jour, dans des ténèbres, des délaissemens, des sécheresses, des anéantissemens et des soustractions si étranges, qu'elle eût succombé sous la rigueur de ces épreuves, sans le secours de la grace qui la fortifiait, et sans les faveurs extraordinaires que Jésus-Christ communiquait à cette amante fidèle. On répandit contre elle les calomnies les plus atroces; elle en rendit grâces à Dieu, et n'eut que de la tendresse pour ses calomniateurs. Elle avait un tel amour pour Dieu, que son cœur en était saintement consumé, d'où provenait cette union intime qu'elle avait sans cesse avec son divin époux, et le désir in-

satisfaisable de souffrir pour lui. Sa charité et son zèle envers le prochain étaient extrêmes ; par ses prières et ses sages conseils, elle retira plusieurs personnes des désordres où elles croupissaient. Elle aimait les pauvres, et leur faisait de grandes aumônes. Sa pureté était angélique. Elle eut le don de prophétie, et prédit beaucoup de choses futures. Toutes ses éclatantes vertus étaient fondées sur une profonde humilité ; elle se croyait la créature du monde la plus criminelle, et une de ses occupations était d'implorer avec larmes la divine miséricorde ; elle avait les louanges en horreur, et aurait souhaité vivre entièrement inconnue. Enfin, après avoir passé soixante-treize ans dans la pratique de toutes les vertus, et avoir achevé son sacrifice sur l'autel de la croix, munie des Sacramens de l'Eglise, elle alla jouir des embrassemens de son divin époux, en prononçant dévotement ces paroles : *In manus tuas Domine*, etc. ; ce fut le 2 janvier 1530. Son corps fut porté et enterré le lendemain avec pompe dans l'église des religieuses de Saint-Paul, au côté droit de l'autel ; en présence du clergé séculier et régulier, et de toutes les personnes de qualité qui assistèrent à ses funérailles. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Benoît XIV a approuvé son culte, et a permis à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, à tout le clergé de Bresse et de Crémone d'en faire l'office. (Razzi ;

le père Jean de Sainte-Marie ; le R. P. Feuillet, dans son *Année dominic.*, tom. 1, 1<sup>er</sup> janvier.)

ÉTIENNOT DE LA SERRE (dom Claude), né à Varennes, diocèse d'Autun, fit ses vœux solennels dans la réforme des bénédictins de Saint-Maur, le 13 mai 1658, âgé de 19 ans. Il fut envoyé dans plusieurs provinces du royaume, pour recueillir des pièces propres à composer de bons mémoires pour une histoire de l'Ordre de Saint-Benoît, à laquelle la congrégation avait alors le dessein de faire travailler. Il fut choisi, en 1684, pour procureur-général de la congrégation en cour de Rome, et fut très-considéré des trois papes, sous lesquels il vécut à Rome, Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII. Le cardinal Sluse, secrétaire des brefs du pape, le fit son secrétaire français, c'est-à-dire, pour les affaires qu'il était obligé d'expédier pour la France. Innocent XII le mit de la congrégation *super disciplina regularium*. Il mourut le 20 juin 1699 à Rome où il fut enterré dans l'église des Minimes de la Trinité *di Monti*. On a de lui, 1<sup>o</sup> un recueil en 3 vol. in-fol., manuscrits sur l'histoire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise qui est plutôt l'histoire de tout le Vexin-Français, que celle de ce monastère. 2<sup>o</sup> Un autre recueil aussi en 3 vol. in-fol., de pièces concernant le diocèse de Bourges. 3<sup>o</sup> Un autre recueil en 4 vol. in-fol., des antiquités bénédictines du diocèse de Poi-

tiers. 4° Deux sur les diocèses d'Angoulême et de Saintes. 5° Six sur les diocèses de Limoges, du Puy, de Périgueux, de Sarlat et de Clermont. 6° Trois sur les diocèses de Saint-Flour, de Lyon et du Bellay. 7° Cinq sur le Languedoc, la Gascogne et le Comtat. 8° Un sur le diocèse d'Orléans. 9° Un de 16 vol. in-fol., sur toute l'Aquitaine sur les antiquités qui ne regardaient pas l'Ordre de Saint-Benoît, etc. Ce qui fait en tout 45 vol. in-fol., que dom Étiennot recueillit et écrivit presque tous de sa main pendant l'espace d'onze ans seulement. On trouve dans ces recueils quantité de titres, de fondations, de chroniques entières, ou extraites, d'éloges de grands hommes, d'ouvrages, ou de fragmens d'ouvrages non imprimés, de bulles et de lettres de Papes, de conciles, de diplômes, et enfin tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant pour le royaume en général, et pour les familles illustres et les monastères.

Un grand nombre de ces pièces est accompagné de notes judicieuses qui supposent un goût exquis, une grande justesse d'esprit et une vaste érudition. C'est sur ce fonds qu'ont travaillé en particulier tous ceux qui, jusqu'à présent, se sont occupés, dans l'Ordre de Saint-Benoît, à donner l'histoire générale de cet Ordre, ou quelque partie de cette histoire. On trouve dans le premier volume des œuvres posthumes des PP. Ruinart et Ma-

billon, six lettres de dom Étiennot, dont cinq sont écrites au sujet de l'ouvrage de dom Mabillon sur le culte des Saints inconnus. Dans la sixième, dom Étiennot fait au père Mabillon l'histoire de la bibliothèque de Saint-Benoît-sur-Loire. (Dom Vincent Thuillier, *éloge de D. Étiennot*, dans le premier volume des œuvres posthumes de dom Mabillon, pag. 338. Dom Le Cerf, *Biblioth. histor. et crit. des Aut. de la congrégation de Saint-Maur.*)

ÉTIVAL, *Stivagium*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans les montagnes de Vosge, près la rivière de Meurthe, entre Saint-Dié et Ravon, au diocèse de Toul en Lorraine. Elle doit son origine à Bodon, évêque de Toul qui siégea depuis l'an 666 jusqu'en 675. On ignore s'il la fonda avant, ou après son épiscopat. On croit qu'il y établit d'abord des clercs au nombre de douze. D'autres tiennent qu'il y mit premièrement des religieux, auxquels succédèrent des religieuses, puis des clercs séculiers, et enfin des Prémontrés qui la possédèrent en dernier lieu depuis l'an 1146. Cette abbaye était régulière, réformée et soumise immédiatement au Saint-Siège. (*Hist. de Lorraine*, tom. 3, col. 107.)

ÉTOILE, *stella*. Les anciens Hébreux comprenaient sous le nom d'étoiles tous les corps célestes et lumineux, à l'exception du soleil et de la lune; le nombre des étoiles passait pour in-

fini ; et lorsque l'Écriture veut marquer une multiplication extraordinaire, elle prend sa similitude des étoiles du ciel, ou du sable de la mer. (*Gen.* 15, 5.) L'étoile prédite par Balaam dans ce passage, *une étoile sortira de Jacob*, etc. (*Num.*, 24, 17.) Cette étoile, selon les juifs modernes, signifie le roi David qui assujétit les Moabites à sa domination ; mais selon les anciens juifs, elle signifie le Messie, et c'est indubitablement le sens naturel et littéral de ce passage. Les juifs en étaient si persuadés quelque temps après Jésus-Christ même, que le fameux imposteur *Bar-Caliba* se fit appeler *Bar-Cocheba*, le fils de l'étoile, prétendant être le Messie, et engagea les juifs de la Palestine dans une révolte qui acheva de les ruiner. *Amos*, v. 26, parlant de l'idolâtrie des Israélites dans le désert, nous apprend qu'ils ont porté l'étoile de leurs dieux. On croit assez communément que cette étoile était la figure de la planète de Saturne. Quant à l'étoile qui apparut aux Mages, et qui les conduisit à Béthléem où le sauveur était né, quelques uns ont cru que c'était un astre nouveau, créé exprès pour annoncer aux hommes la venue du Messie. *Epiph.* *Chrysost.* in *Matth.* hom. 6. D'autres, que c'était une espèce de comète qui avait paru extraordinairement dans l'air. *Maldon.* *Grot.* etc. D'autres, que c'était un ange revêtu d'un corps lumineux en forme

d'étoile. *Theophilact.* in *Matth.* D'autres, que c'était le Saint-Esprit qui apparut aux Mages sous la forme d'un astre, comme il apparut dans la suite sous la forme d'une colombe au baptême de Jésus-Christ. *Quidam apud author.* *mirabil. sanctæ Scripturæ.* On ne convient pas non plus du temps auquel l'étoile apparut aux Mages. Quelques uns croient qu'elle leur apparut deux ans avant la naissance de Jésus-Christ, et que s'étant mis en marche aussitôt, ils furent deux ans à faire le voyage. *Quidam apud Théophilact.* D'autres veulent qu'elle ne se soit levée qu'au moment de la naissance du Sauveur. *Epiph.* *hær.* 52. Il y en a qui ont cru que l'étoile avait apparû dès le moment de l'incarnation de Jésus-Christ. Les uns croient encore que l'étoile fut vue de tout le monde, mais qu'il n'y eut que les Mages qui en comprirent le mystère, et qui furent attirés à la suivre. D'autres, qu'il n'y eut que très-peu de personnes qui la virent, et que les Mages eux-mêmes ne la voyaient que par reprises et de temps en temps, lorsqu'il était nécessaire pour les guider et les affermir dans leur résolution. La plupart veulent que les Mages l'aient vue durant tout leur voyage, et qu'elle ne disparut qu'au moment qu'ils furent arrivés à Jérusalem. (*Dom Calmet, Dissert. sur les Mages.*)

ÉTOILE (l'), *Stella*, abbaye régulière de l'Ordre de Cîteaux,

filles de Pontignai, située à cinq ou six lieues de Poitiers. Elle fut fondée par Isembert Sénébaut, de la maison de Lusignan, et dotée considérablement par Guy de Sénuis, dont on trouve une charte à ce sujet de 1124. Isembaut de l'Étoile en a été le premier abbé, et c'est de là que le monastère avait pris le nom de l'Étoile, quoiqu'il eût été bâti dans un lieu appelé Fontachaux. Dom Jérôme Petit, mort abbé de l'Étoile, l'an 1635, rebâtit presque entièrement ce monastère, et y rétablit l'ancienne rigueur de l'observance régulière. (*Gallia christ.*, tom. 2.)

ÉTOILE (l'), abbaye réformée de l'Ordre de Prémontré, était située dans le Vendômois, sur les confins de la Touraine, dans un vallon étroit, dont le centre a la figure d'une étoile. On croit qu'elle fut fondée vers l'an 1130, par Geofroi Grisagonella, comte de Vendôme. Elle était au diocèse de Blois.

ÉTOILE (ordre de l'), ou de Notre-dame de l'Étoile, ou de Noble-Maison, ordre de chevalerie institué le 15 août 1352, par le roi de France Jean 1<sup>er</sup>. Les chevaliers qui devaient être au nombre de cinq cents, portaient une chaîne de cinq chaînons entrelacés, de laquelle pendait sur l'estomac une étoile d'or à cinq raies. Ils portaient aussi sur l'épaule gauche une étoile d'or en broderie. Ils étaient obligés à jeûner tous les samedis; et quand ils ne le pouvaient, ou qu'ils ne le voulaient, ils de-

vaient donner quinze deniers pour Dieu, en l'honneur des quinze joies de Notre-Dame. C'est une erreur de dire que cet Ordre s'étant avili, Charles vi en donna le collier aux chevaliers du Guet, puisque Louis xi, fils de Charles vii ne l'aurait pas donné en ce cas à son gendre Gaston de Foix, prince de Navarre, et qu'il n'aurait pas mandé en 1470 au prévôt des marchands et échevins de Paris, qu'il voulait venir en cette ville pour célébrer la fête de l'Ordre de l'Étoile. Cet Ordre subsista donc jusqu'à Charles viii qui l'abolit à cause de l'Ordre de Saint-Michel, que Louis xi son père avait institué. (Le père Héliot, *Hist. des Ord. monast.* tom. 8, pag. 308.)

ÉTOILE (le père François Didace de l'), Cordelier espagnol de l'étroite observance au seizième siècle, a donné un traité de la manière de prêcher sous ce titre : *R. P. Fr. Didaci Stellæ, hispani ord. Reg. obs. de modo concionandi liber.* (M. Gilbert, dans ses *Jugemens sur les auteurs* qui ont traité de la rhétorique, parle avec éloge de cet ouvrage du père de l'Étoile. *Journ. des Sav.*, 1706, p. 303.)

ÉTOLE, *stola*. L'étole est un ornement qui consiste en deux larges bandes d'étoffe de laine, ou de soie, chargées de trois croix qui pendent par devant, depuis le cou jusqu'en bas. Ces bandes ont été détachées de l'ancien vêtement, ou manteau ouvert par devant, appelé *stola*,



d'où elles ont retenu le nom d'étole. Elles ont pris aussi celui d'*orarium*, du mot *ora* qui signifie *bord*, lisière, extrémité, parce que ces bandes terminaient les bords de l'habit. L'étole est l'ornement des évêques, des prêtres et des diacres. Les évêques la portent toujours pendante; les prêtres la croisent sur la poitrine en disant la messe; les diacres la mettent de gauche à droite en façon d'écharpe. Anciennement, dans la plupart des églises, les prêtres ne croisaient point l'étole non plus que les évêques; c'était encore la coutume des Chartreux et des religieux de Cluny. Autrefois aussi les évêques et les prêtres portaient toujours l'étole, même dans l'usage commun, et hors le temps des fonctions ecclésiastiques. Le pape est le seul aujourd'hui qui la porte toujours sans la quitter. Il y a encore des pays, comme en Flandre, où on ne prêche jamais qu'avec l'étole. On le fait aussi en Italie. Les prêtres portent aussi l'étole hors de l'autel en plusieurs occasions, comme en administrant les sacrements, en recevant la communion de la main d'un autre, aux enterremens, aux synodes, aux processions, etc. L'étole est regardée comme la marque de la puissance attachée au caractère sacerdotal. *Voyez* le traité de Thiers sur cette matière et le catéchisme de Montpellier, pag. 570, in-4°.)

L'arrêt rendu au parlement de Paris, le 31 juillet 1674, dé-

clare n'y avoir abus en la sentence de l'official de Chartres, portant défenses aux curés d'Orgeval et de Chambourci de porter l'étole en présence de l'archidiacre de Pinserai en l'église de Chartres, lorsqu'il fera visite. (*Mémoire du Clergé*, tom. 2, pag. 1814 et suiv.)

ÉTOLE, (Ordre de l') *ordo Stolarum*, *equites Stolarum*, Ordre de chevalerie des rois d'Aragon, dont on ne connaît point l'origine. On sait seulement qu'Alphonse V roi d'Aragon, fit des chevaliers de cet Ordre; ce qui fait croire qu'il peut en avoir été l'instituteur. (Le père Héliot, *Hist. des Ord. mon.* t. 8, p. 294.)

ÉTOLE D'OR, Ordre de chevalerie à Venise, ainsi nommé d'une étole d'or en broderie, de la largeur d'un pied, que les chevaliers portent sur l'épaule gauche, et qui descend par devant et par derrière jusqu'au genou. La république de Venise ne confère cette dignité qu'aux personnes qui sont de familles patriciennes, ou qui s'en sont rendues dignes par les services qu'elles ont rendus dans les armées, dans les ambassades, ou dans quelque autre occasion importante. On ignore l'origine de ces chevaliers. (Le père Héliot, *ibid.* pag. 362.)

ÉTRANGER. Les étrangers étaient incapables de posséder des bénéfices en France, quand même leurs pays eussent été déclarés exempts du droit d'aubaine par les traités; parce le Roi, renonçant au droit de succéder, ne renonçait pas au droit de s'assurer

de la fidélité de ceux à qui il confiait les bénéfices de son royaume. C'est le sentiment de Bardet, tom. 1, liv. 3, ch. 72, contre l'auteur des Loix ecclésiastiques, tom. 1, pag. 2, max. 21, qui prétend que les étrangers, affranchis du droit d'aubaine, devaient être capables de posséder des bénéfices en France. L'édit du mois de septembre 1554, fait défenses à tous archevêques et autres bénéficiers de commettre aucuns vicaires dans leurs bénéfices qui ne soient Français naturels; ce qui doit s'entendre des bénéfices même situés dans les pays cédés au Roi par les traités de paix de Munster, des Pyrénées, Aix-la-Chapelle et Nimègue. Il était cependant permis aux Savoyards de posséder des bénéfices au pays de Dauphiné, à la charge que les natifs de Dauphiné en pourraient posséder dans le duché de Savoie. (Édit du mois de septemb. 1669.) Un étranger tenant un bénéfice en France ne pouvait, après un dévolu intenté, obtenir lettres de naturalité, ni donner sa démission au préjudice du dévolutaire. (Arrêt du 14 février 1630.) Un dévolutaire *intrus* devait être préféré à un étranger. (Arrêt du 26 mai 1626.) Dans les pays nouvellement conquis, ceux qui étaient pourvus de bénéfices, d'étrangers qu'ils étaient, devenaient régnicoles, et les fruits des bénéfices, étant sous différentes dominations, étaient réunis de droit au chef-lieu du bénéfice. (Arrêt du grand-conseil

du 7 septembre 1689.) Un étranger pourvu de bénéfice dans le royaume qui, contre la clause de ses lettres de naturalité, en sortait pour se retirer en pays étranger, ne perdait pas son bénéfice de plein droit; il fallait le mettre en demeure par des sommations au lieu de son bénéfice, avant de le pouvoir conférer. (Du Perray, *Moyens canoniq.*, t. 3, pag. 348.) Au reste, ce n'était pas seulement en France que les étrangers étaient incapables de posséder des bénéfices; le même usage était en vigueur à Venise, en Savoie, etc.

ÉTRENNES, *strence*, présent que l'on fait le premier jour de l'année. On rapporte l'origine des étrennes à Romulus et à Tatius, rois des Romains qui régnèrent ensemble l'an 7 de la fondation de Rome, et avant Jésus-Christ 747. On dit que Tatius ayant reçu, comme un bon augure, des branches coupées dans un bois consacré à la déesse *Strenua*, c'est-à-dire la déesse de la Force, et qu'on lui présenta le premier jour de l'an, autorisa cette coutume dans la suite du temps, et donna le nom de *Strenæ* à ces présents, à cause de cette déesse qui présida depuis à la cérémonie des étrennes. Les Romains firent de ce jour-là un jour de fête, qu'ils dédièrent au dieu Janus, qu'on représentait avec deux visages, l'un devant et l'autre derrière, comme regardant l'année passée et la prochaine. On lui faisait alors des sacrifices, et le peuple, ha-

billé de neuf, allait en foule au mont Tarpée où Janus avait un autel ; ce qui a donné lieu à bien des gens d'affecter de s'habiller de neuf le premier jour de l'année. Ce jour-là on se souhaitait une heureuse année, les uns aux autres, et il n'était pas permis de prononcer aucune parole de celles qu'on croyait être de mauvais augure. On se faisait aussi des présents qui étaient ordinairement de figues, de dates, de palmier et de miel, pour témoigner par là qu'on se souhaitait une vie douce et agréable. On portait aussi des étrennes aux magistrats et aux empereurs. Les Grecs empruntèrent cet usage des Romains ; il passa aussi parmi les chrétiens, mais non sans contradiction de la part des conciles et des Pères de l'Église qui le décrièrent comme un abus. « Nous, dit Tertullien, dans son « livre de l'*Idolâtrie*, nous qui « avons en horreur les fêtes des « Juifs, et qui trouvons étranges « leurs sabbats et leurs nouvelles « lunes, nous nous familiarisons « avec les saturnales et les calendes de janvier. Les étrennes « marchent, les présents volent « de toutes parts ; ce ne sont en « tous lieux que jeux et banquets. » Saint Jean-Chrysostôme a fait un discours exprès contre les étrennes, qu'il prononça le premier jour de janvier, et dans lequel il s'élève surtout contre ceux qui croyaient follement que le moyen de passer toute l'année dans la joie et dans les plaisirs, était de s'y livrer

dès le premier jour. Nous avons aussi un discours d'Astérius, auteur grec, contre la fête des calendes et le paganisme du *roi-bois*. Cette même fête des calendes est condamnée par le sixième concile général tenu à Constantinople l'an 680. On peut dire néanmoins que cette condamnation et les invectives des saints Pères ne portent point sur les étrennes elles-mêmes, mais sur les abus superstitieux et les cérémonies païennes qui les accompagnaient ; et qu'en les retranchant, ces superstitions, et généralement tous les abus qui peuvent se glisser dans les étrennes, elles n'ont rien de répréhensible, et se réduisent à de simples marques de civilité, de politesse, de respect, de soumission, d'attachement, d'amitié, ou même de charité. Car qui empêche un chrétien de spiritualiser et d'élever jusqu'à Dieu les devoirs accoutumés de la nouvelle année, et de sanctifier un usage dont très-souvent il ne lui est pas libre de se dispenser ? Ne le peut-il pas ? Ne le doit-il pas ?

ETROTH, ville de Palestine, dans la tribu de Gad. (*Num.*, 32, 35.)

ETUDE. Les chanoines absents pour étude gagnaient les gros fruits de leurs prébendes, non les distributions manuelles, pendant tout le cours de leurs études. Les chanoines qui, suivant la pratique de France, étudiaient même les humanités, jouissaient de ce privilège. La permission pour étudier devait

être demandée aux Chapitres qui ne devaient pas la refuser aux chanoines propres à l'étude. (Rebuffle, *in prax. benef.*, part. 2, tit. *Dispensatio de non residen-do*, n. 25.) Il n'y avait point d'ordonnance générale qui fixât le nombre des chanoines étudiants; mais il fallait tenir pour règle qu'il devait rester un nombre suffisant de chanoines pour faire le service divin d'une manière convenable au lieu et à l'état des églises, et que c'était à l'évêque à en juger. (Barbosa, *de canon. et dignit.*, cap. 25, n. 11.) Les chanoines étudiants qui changeaient d'état et rentraient dans le siècle, étaient obligés à restituer les fruits qu'ils avaient perçus pendant qu'ils avaient été dispensés de la résidence, à moins qu'ils n'eussent eu une vraie intention de persévérer, et qu'ils n'eussent changé de sentiment *ex aliquâ causâ superveniente*. (Glossa, *in cap. commissâ* 35, § *cæterum*, de *elect. et elect. potest.* in 6.)

EU, *Augum*, ou NOTRE-DAME, ou SAINT-LAURENT D'EU, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville du même nom sur la Bresle en Normandie, diocèse de Rouen. Elle reconnaissait pour fondateur Guillaume I, comte d'Eu, fils naturel de Richard, duc de Normandie, au commencement du onzième siècle. Elle fut d'abord sous l'invocation de Notre-Dame, et desservie par des chanoines séculiers. On y mit en 1119 des cha-

noines réguliers de la congrégation d'Arouaise qui furent incorporés peu après dans celle de Saint-Victor de Paris. Le B. Laurent, archevêque de Dublin, étant venu en France l'an 1181, pour réconcilier le roi d'Irlande son frère avec le roi d'Angleterre, s'arrêta à l'abbaye de Notre-Dame d'Eu, et y mourut la même année; il fut canonisé en 1218, et l'abbaye porta depuis son nom. L'affluence du peuple que la dévotion à ses reliques attirait, rendit ce lieu fort célèbre, et donna occasion de bâtir une nouvelle église qui, ayant été consumée par le feu du ciel l'an 1426, fut rétablie ensuite avec tant de magnificence qu'elle passait pour une des plus belles églises de France. (*Gallia christ.* tom. 11, col. 293.)

EUBULE, disciple de saint Paul, dont il est fait mention dans la seconde épître à Timothée, 4, 21. Il est honoré par l'Eglise grecque le 28 février.

EUBULIE, *eubulia*. L'eubulie est cette partie de la prudence, qui fait trouver un bon conseil dans les choses difficiles et ambiguës.

EUCAIRE, ou EUCHAIRE (saint), premier évêque de Trèves. On ne sait, ni le temps auquel il a vécu, ni le détail de ses actions. Ce que l'on sait, c'est que son culte était déjà célèbre au sixième siècle, puisque saint Grégoire de Tours rapporte qu'il garantit de peste la ville de Trèves, long-temps après sa mort. On ne sait ce qu'est devenu son

corps. Les anciens Martyrologes ne font point mention de lui, mais le romain moderne en fait mémoire au 8 décembre. Son histoire, écrite par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, nommé Gotscher qui vivait vers l'onzième siècle, à laquelle on a joint celles de saint Valère et de saint Materne, que l'on fait les compagnons de sa mission apostolique, et qui furent ses successeurs dans l'épiscopat; cette histoire, dis-je, est fabuleuse et insoutenable presque partout. (Tillemont, tom. 4, *Hist. de saint Denis de Paris*. Baillet, tom. 3, 8 décembre.)

EUCARPIA, ville épiscopale de la Phrygie salulaire, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnade, au couchant de cette ville. Les notices et les actes ecclésiastiques, qui lui donnent les évêques suivans, en font mention.

1. Eugène, au premier concile de Nicée.
2. Auxamane, au premier concile général de Constantinople.
3. Cyriaque, au concile de Chalcedoine.
4. Denis, au concile de Constantinople sous Memnas.
5. Constantin, au concile de Photius du temps de Jean VIII. (*Oriens christ.*, t. 1, p. 845.)

EUCHAITA, ou EUCHÆTA, ville épiscopale de la province d'Hélénopont, au diocèse de Pont, sous la métropole d'Amasée. Il en est fait mention dans la Nouvelle vingt-huit de Justinien. Les notices grecques en font un

archevêché, et celle de Léon, une métropole. Théophane rapporte, d'après le lecteur Théodore qui vivait du temps de Justinien, que Pierre le Foulon, exilé d'Antioche à Pitya, ayant surpris ses gardes, se retira à Saint-Théodore d'Euchaïta; et nous voyons, dans les actes latins de saint Théodore Tyron, que cette ville fut appelée aussi *Theodoropolis* par Jean Tzimiscès, à cause d'une grande victoire qu'il avait remportée le jour de sa fête sur les Russes, où ce Saint avait paru combattre pour les Romains, ou les Grecs, et rompre les bataillons de leurs ennemis; qu'en conséquence il y fit bâtir une magnifique église sous l'invocation du saint martyr, sur celle où son corps reposait auparavant. On fait la fête de ce saint le 9 novembre. *Voy. saint THÉODORE TYRON.* Les évêques suivans y ont siégé.

1. Épiphanie, était au sixième concile général.
2. Théophylacte, au septième concile-général.
3. Euphémien 1<sup>er</sup>, déposé par Photius, qui plaça....
4. Théodore Santabarenus, qui brigua cette dignité depuis long-temps. C'était un franc broutilon. L'empereur Léon-le-Sage le chassa de son siège.
5. Euphémien II remonta sur son siège, et souscrivit au concile de Photius.

6. Siméon, dont nous avons une lettre manuscrite, qu'il écrivait à un moine nommé Jean. (*Codex, Reg.*, 2897), à la

biblioth. du Roi. Il y fait mention d'un Daniel Stylite qui vivait au temps des empereurs Léon 1<sup>er</sup> et Zénon.

7. Philothée, que l'empereur Nicéphore Phocas envoya en Mésie avec Nicéphore Ératique, pour demander l'alliance de ces peuples contre le patrice Calocyre, qui s'était jeté du côté des Scythes.

8. Michel, que l'empereur romain Argyropule, son parent, fit syncelle la dixième année de son règne.

9. Nicolas, assista au concile où le patriarche Michel Cérulaire anathématisa les légats du pape Léon ix.

10. Jean, auteur de plusieurs hymnes que les Grecs chantent dans leurs offices, siégeait en 1054. Duverdier parle aussi d'un ouvrage contre les Sarrasins, qui porte le nom de cet évêque.

11. Basile, dans l'assemblée des grands de l'empire et des évêques, que tint Alexis Comnène, en 1082, au sujet des saintes images.

12. N...., au concile de Luc Chrysoberge, contre Soterich Panteugène, en 1168.

13. Constantin, au concile du patriarche Michel Anchiale, qui défend les ordinations des clercs hors de leurs diocèses, en 1171.

14. N..., décida, sous l'empereur Isaac L'Ange, que les évêques ne pourraient être élus, si l'on n'appelait à l'élection tous les évêques qui se trouveraient pour lors dans la ville.

15. Alexis, sous l'empereur Michel Paléologue.

16. N...., se trouva au concile du patriarche Caliste, où furent condamnés Barlaam et Acyndine, et les erreurs de Palama approuvées. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 543.)

EUCHANIA, ville épiscopale de la province d'Europe, au diocèse de Thrace, sous la métropole d'Héraclée. Elle est située proche de Constantinople, et fut appelée par l'empereur Zimisès *Théodoriopolis*, à cause du corps de saint Théodore, martyr, qui y repose. La notice de l'empereur Léon en fait la première ville épiscopale de la province d'Europe, et les Actes du septième concile général en parlent de même. Il paraît par quelques autres notices qu'elle fut érigée en métropole. Elle a eu pour évêques :

1. Grégoire, au septième concile général.

2. Jean 1<sup>er</sup>, au concile qui rétablit Photius.

3. Nicolas, au décret synodal de Michel Cérulaire, qui anathématisa les légats de Léon ix.

4. Jean II, sous l'empereur Alexis Comnène. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 1144.)

EUCHARIS. Ce terme, selon la force du grec, signifie gracieux, agréable. Il se trouve dans l'Ecclésiastique, 6, 5, *lingua eucharis in bono homine abundat*. Le grec lit *eulalos*, bien disant, au lieu d'*eucharis*.

## EUCHARISTIE.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Des noms et de la définition de l'Eucharistie.*
- § II. *Des figures de l'Eucharistie.*
- § III. *La vérité de l'Eucharistie, ou de la présence réelle de Jésus-Christ.*
- § IV. *De la matière de l'Eucharistie.*
- § V. *De la forme de l'Eucharistie.*
- § VI. *Des propriétés de l'Eucharistie.*
- § VII. *Des effets de l'Eucharistie.*
- § VIII. *Des dispositions aux effets de l'Eucharistie.*
- § IX. *Du Ministre de l'Eucharistie.*
- § X. *Du sujet de l'Eucharistie.*
- § XI. *Des cérémonies ou des usages du sacrement de l'Eucharistie.*

§ I<sup>er</sup>.

*Des noms, de la définition et de l'existence de l'Eucharistie.*

## NOMS DE L'EUCHARISTIE.

Le sacrement de l'Eucharistie a différens noms. On l'appelle 1<sup>o</sup> *Eucharistie*, c'est-à-dire, *action de grâces* et *bonne grace*. Action de grâces, parce que Jésus-Christ rendit grâces à Dieu en l'instituant, et que c'est le principal moyen que nous puissions employer nous-mêmes, pour rendre grâces à Dieu par Jésus-Christ; bonne grace, parce qu'il contient réellement Jésus-Christ, source de toute grace. 2<sup>o</sup> On l'appelle *eulogie*, ou *bénédiction*, parce que Jésus-Christ employa la bénédiction en l'instituant, et que les prêtres de la nouvelle loi l'emploient encore en le consacrant. 3<sup>o</sup> On l'appelle

le Saint des Saints, le corps et le sang de Jésus-Christ, parce qu'il renferme l'un et l'autre 4<sup>o</sup> On l'appelle *pain*, à cause de sa matière; et fraction du pain, à cause de la manière dont on le distribue. 5<sup>o</sup> On l'appelle *communio*, *communication*, *sinaxe*, tant à cause que, par la réception de ce sacrement, nous communiquons avec Jésus-Christ et avec les fidèles, que parce que, pour le recevoir, on a coutume de s'assembler en un même lieu. 6<sup>o</sup> On l'appelle *vie* et *salut*, parce qu'il renferme Jésus-Christ, l'auteur de la vie spirituelle de nos âmes et de notre salut. 7<sup>o</sup> On l'appelle *viatique*, parce que c'est une nourriture qui soutient et fortifie les fidèles dans le pèlerinage de cette vie, mais surtout dans le dangereux passage de cette vie à l'autre. 8<sup>o</sup> Or. *sp-*

pelle *cène du Seigneur*, parce que c'est un banquet divin de Jésus-Christ avec l'Église ; que Jésus-Christ l'institua le soir après la *cène légale*, et que c'est un mémorial de la dernière *cène* de Jésus-Christ. 9° On l'appelle *pâque*, parce qu'il fut institué au temps de Pâques, et qu'il renferme Jésus-Christ notre véritable pâque. 10° On l'appelle la *table du Seigneur*, parce que Jésus-Christ était assis à table lorsqu'il l'institua. 11° On l'appelle le sacrement du nouveau Testament par excellence. 12° On l'appelle *metalepse*, c'est-à-dire *assomption*, parce qu'il nous élève en quelque sorte au-dessus de nous-mêmes pour nous unir à Jésus-Christ ; ou participation, parcequ'il nous fait participans de la divinité ; ou transmutation et transsubstantiation, parce que le pain et le vin sont changés physiquement au corps et au sang de Jésus-Christ, et que les fidèles qui le reçoivent sont changés et transformés spirituellement en lui.

#### *Définition de l'Eucharistie.*

L'Eucharistie est un sacrement de la nouvelle loi qui contient, sous les espèces du pain et du vin, Jésus-Christ tout entier, pour la réfection spirituelle du chrétien, suivant l'institution de Jésus-Christ même.

1° L'Eucharistie est un sacrement de la nouvelle loi, parce que c'est un signe sensible et sacré, qui a la force de signifier et de produire la grâce, selon

ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean, ch. 6, 52. « Si quel- » qu'un mange de ce pain, il vi- » vra éternellement. »

2°. C'est un sacrement qui contient Jésus-Christ tout entier, sa divinité, son ame, son corps, son sang, sous les espèces du pain et du vin, parce que les paroles de la consécration changent la substance du pain et du vin dans le corps et le sang de Jésus-Christ, en sorte qu'il ne reste du pain et du vin, que les seules espèces, ou apparences.

3°. C'est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous le prouverons, pour la réfection spirituelle du chrétien, qui est la fin et l'effet de l'Eucharistie, de même que la force pour confesser la foi est l'effet de la confirmation.

4° Si l'on prend le nom de sacrement à la rigueur pour un signe sensible immédiatement en lui-même, l'essence du sacrement de l'Eucharistie consistera dans les seules espèces du pain et du vin, parce qu'elles seules sont sensibles immédiatement en elles-mêmes. Si, sans s'arrêter à cette rigueur scholastique, on entend par sacrement, non-seulement le signe extérieur et sensible, mais aussi la chose contenue sous ce signe, le corps et le sang de Jésus-Christ comme existant sous les espèces du pain et du vin, pourront être appelés sacrement, puisqu'ils sont ce qu'il y a de principal et de plus efficace dans le sacrement. Ainsi l'on doit dire que le sacrement



de l'Eucharistie consiste essentiellement dans les espèces du pain et du vin, et dans le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ contenus sous ces espèces.

5°. C'est un article de foi que l'Eucharistie est un sacrement ; cela ayant été défini dans le concile de Latran, sous Innocent III, dans le chap. *ermit fir. de summa Trinit.*, et dans le concile de Trente, *Sess. 13*, chap. 1 et 2.

6°. Quoique l'Eucharistie soit composée de deux matières qui sont le pain et le vin, et de deux formes, l'une pour la consécration du pain, et l'autre pour celle du calice, ce n'est cependant qu'un seul sacrement, parce que la multiplicité de matières et de formes ne suffit pas dans la loi nouvelle, pour qu'il en résulte une multiplicité de sacrements ; il faut une multiplicité de fins ; or l'Eucharistie n'a qu'une fin totale et entière, savoir, la réfection spirituelle de l'âme, parfaitement représentée par les espèces du pain et du vin.

## § II.

### *Des figures de l'Eucharistie.*

On peut distinguer quatre sortes de figures de l'Eucharistie. Les premières regardaient sa matière, savoir le pain et le vin ; tels étaient le pain et le vin que Melchisédech offrit en sacrifice ; les pains de proposition et ceux des prémices ; le pain cuit sous la cendre que mangea le prophète

Elie. Les secondes figures regardaient le corps et le sang de Jésus-Christ : tels étaient tous les sacrifices anciens. La troisième sorte de figures représentait l'effet de l'Eucharistie ; tel était l'arbre de vie et la manne. La quatrième espèce de figures représentait l'Eucharistie tout entière : telle était la pâque, ou l'agneau pascal des juifs, que Jésus-Christ mangea la veille de sa mort avec les autres juifs, comme on peut le voir au mot de PAQUE.

## § III.

### *De la vérité de l'Eucharistie, ou de la présence réelle de Jésus-Christ dans ce sacrement.*

Deux sortes d'hérétiques se sont élevés contre la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Les uns l'ont combattue indirectement, et ce sont ceux qui ont nié que Jésus-Christ ait eu un vrai corps ; tels ont été les disciples de Simon, de Ménandre, de Manès, etc. Les autres ont combattu directement la présence réelle ; tels ont été Jean Scot Erigène, Bérenger, Pierre de Bruis, les Albigeois, les Vicélistes, les Calvinistes, les Sociniens, etc. Nous allons réfuter ces hérétiques par l'Ecriture, la tradition et la prescription.

### *Preuves de la présence réelle par l'Ecriture.*

Après que Jésus-Christ eut promis qu'il donnerait sa chair à manger et son sang à boire comme il est rapporté au ch. 6

de saint Jean, v. 54, il prit du pain étant assis à table la veuille de sa mort; il le bénit, le rompit, le donna à ses disciples, et leur dit; Prenez et mangez : *ceci est mon corps, hoc est corpus meum; ceci est mon sang, hic est sanguis meus.*

On peut imaginer trois sens principaux dans ces paroles. Le premier, des calvinistes, savoir: *Ce pain est la figure de mon corps; ce vin est la figure de mon sang.* Le second, des luthériens, savoir: *Mon corps est réellement dans ce pain, et mon sang dans ce vin.* Le troisième, des catholiques, savoir: *Ce pain est substantiellement changé en mon corps, et ce vin en mon sang.* Or il n'y a que le sens des catholiques tout seul qu'on puisse raisonnablement attribuer à ces paroles; car,

1°. Des paroles de Jésus-Christ, la vérité même et le meilleur des pères, le plus tendre des pasteurs, le plus sage des législateurs, le plus sincère et le plus fidèle ami, comme le plus ardent époux de son Église, à laquelle il donnait le dernier gage de son amour dans l'institution d'un sacrement qui devait durer autant qu'elle, ces paroles doivent nécessairement s'entendre dans un sens clair, facile, qui se présente naturellement, et non dans un sens détourné, obscur, ambigu, difficile à trouver et presque aussi difficile à retenir: or le sens que les catholiques donnent à ces paroles de Jésus-Christ, est clair, facile, naturel, et se

présente à tout le monde; au contraire le sens que les calvinistes et les luthériens leur attribuent, est obscur, ambigu, caché, difficile à trouver et à retenir. Le sens des calvinistes n'est venu dans l'esprit d'aucun chrétien grec jusqu'à présent. Il n'est venu non plus dans l'esprit d'aucun latin pendant les huit premiers siècles de l'Église; et lorsque Scot Erigène, dans le neuvième, et Bérenger, dans l'onzième siècle, commencèrent à le proposer, toutes les Églises du monde le rejetèrent comme un sens étranger aux paroles de Jésus-Christ. Ce sens de figure se conserve aussi difficilement parmi les peuples, et s'évanouit bien vite, si l'on n'a soin de l'entretenir par de fréquentes instructions, comme l'expérience le prouve. Pour le sens des luthériens, il n'est venu dans l'esprit d'aucun chrétien, ni dans l'Orient, ni dans l'Occident, jusqu'à Luther. Le sens des calvinistes et des luthériens est donc obscur, caché, difficile; il doit donc être rejeté pour faire place à celui des catholiques qui est clair, facile, naturel, à la portée de tout le monde, et parfaitement conforme à l'intention de Jésus-Christ qui, en instituant l'Eucharistie, parlait à ses apôtres ses chers confidens, ses fidèles ministres, et en leurs personnes à tous les chrétiens; établissait une loi durable; publiait un dogme et un mystère qui devait faire, jusqu'à la consommation des siècles, l'objet

de la foi et de l'amour du monde entier. Autrement il faudrait dire que Jésus-Christ aurait affecté un langage obscur et ambigu, dans les circonstances les plus fortes qu'on puisse imaginer, pour l'obliger à parler de la manière la plus claire et la plus précise. Il faudrait ajouter que tous les chrétiens généralement auraient ignoré le véritable sens des paroles évangéliques, jusqu'à Scot Erigène, Bérenger, Luther, Calvin et les autres sectaires.

2°. Le sens des calvinistes et des luthériens n'est pas seulement obscur et difficile, il est faux et illusoire. Un sens figuré est absolument faux quand on affirme une chose d'un signe, que l'on sait que ceux à qui l'on parle ne considèrent pas comme un signe, mais comme une chose positive et réelle. Par exemple, une personne parlerait faussement qui dirait qu'un chêne est l'empereur de la Chine, sous-entendant que ce chêne est l'image, ou la figure de l'empereur de la Chine, si les personnes qui l'écoutent parler n'ont aucun lieu de prendre ce chêne pour le signe de l'empereur de la Chine. Or Jésus-Christ, dans le système des calvinistes, aurait affirmé son corps qui est une chose positive et réelle d'un signe, c'est-à-dire du pain, qu'il savait que les apôtres auxquels il parlait ne pouvaient prendre pour le signe de son corps, mais pour une chose positive et réelle, puisque le pain n'est point le signe, ou l'i-

mage du corps humain, non plus que du corps de Jésus-Christ, ni par sa nature, ni par l'institution divine, ni par l'institution des hommes; il aurait donc parlé faussement en disant que le pain était son corps, s'il eût entendu, comme les calvinistes l'entendent, que le pain était le signe, ou la figure de son corps. Le sens calviniste des paroles évangéliques est donc absolument faux.

Le sens luthérien n'est pas moins faux; car c'est une fausseté manifeste que d'affirmer simplement une substance d'une autre où elle n'est contenue que comme dans un lieu et dans un sujet, lorsque l'usage n'a point voulu que la chose contenue fût affirmée de celle qui la contient. Par exemple, une personne parlerait selon la raison et la vérité qui, tenant en main un verre plein de vin, dirait : *ceci est du vin*, parce que l'usage détermine l'auditeur à n'entendre par cette espèce d'affirmation, qu'une présence locale du vin dans le verre. Mais une personne qui, en montrant un chêne, dirait simplement : *ce chêne est un homme*, pour marquer qu'il y a un homme caché dans le creux de ce chêne, avancerait une proposition fausse, parce qu'il n'est pas ordinaire qu'un homme soit caché dans le creux d'un chêne, ni affirmé de ce chêne, pour dire qu'il y est caché. Or, dans le système de Luther, Jésus-Christ, pour marquer une simple présence locale

de son corps dans le pain , aurait affirmé simplement , absolument , sans préparation , sans explication , son corps du pain , dont on n'avait jamais affirmé le corps d'un homme , et où jamais le corps d'un homme n'avait été caché ni contenu. Jésus-Christ aurait donc avancé une proposition fausse. Le sens des luthériens et des calvinistes est donc également faux , illusoire , insensé.

*Objections contre les preuves de l'Écriture.*

Plusieurs choses pouvaient engager les apôtres à prendre les paroles du Seigneur dans un sens figuré.

1°. Quantité d'endroits de l'ancien et du nouveau Testament , où l'on donne au signe le nom de la chose signifiée , et où le verbe substantif *est* , se met pour *signifie*. C'est ainsi que dans la Genèse , chap. 41 , v. 26 , les sept vaches grasses et les sept épis pleins de grains que vit Pharaon , sont appelés sept années d'abondance. L'agneau pascal , dans l'Exode , ch. 12 , v. 11 , est appelé le passage du Seigneur. Daniel , ch. 2 , v. 38 , dit à Nabuchodonosor qu'il était la tête d'or qu'il avait vue en songe. Jésus-Christ , en différens endroits de l'Évangile , dit que celui qui sème le bon grain est le fils de l'homme ; que le champ est le monde ; que son père est le vigneron ; que lui-même est la vigne , et que ses disciples sont les branches , etc.

2°. Jésus-Christ avait dit à ses

disciples que c'est l'esprit qui donne la vie , et que la chair ne sert de rien. (Joan. , cap. 6, 64.) Qu'ils auraient toujours des pauvres avec eux , mais qu'ils ne l'auraient pas toujours. (Matth. c. 26, 11.) Qu'il instituait l'Eucharistie pour être célébrée en mémoire de lui. Ce qui suppose qu'il n'y était point présent , puis qu'on ne fait point mémoire de choses présentes.

3°. Ces paroles rapportées par saint Luc , *Ceci est le calice du nouveau Testament en mon sang* , doivent s'entendre dans un sens figuré , et par conséquent ces autres , *Ceci est mon corps*.

4°. Le sens littéral des paroles évangéliques est absurde et contradictoire.

5°. La présence réelle de Jésus-Christ est impossible , *puisque* il s'ensuivrait de là que le même corps de Jésus-Christ serait en plusieurs endroits à la fois ; qu'il n'occuperait point de place ; qu'il serait tout entier dans la moindre partie de l'hostie ; qu'il serait sujet à être mangé , brûlé , corrompu , etc. , et qu'enfin il y aurait des accidens sans sujet qui conserveraient toutes les propriétés de la substance.

*Réponses.*

1. Les différens endroits de l'Écriture où l'on donne au signe le nom de la chose signifiée , ne pouvaient point engager les apôtres à prendre les paroles de Jésus-Christ dans un sens figuré , parce que dans tous ces endroits

la figure est simple, aisée, claire, naturelle, au lieu qu'elle est absurde et insensée dans les paroles évangéliques. Pharaon, par exemple, savait à merveille que les sept vaches grasses et les sept épis pleins signifiaient quelque chose ; et quand Joseph lui dit que ces vaches et ces épis étaient sept années d'abondance, il ne pouvait rien entendre, sinon que ces vaches et ces épis étaient le signe de sept années d'abondance. L'agneau pascal n'est pas appelé le passage du Seigneur comme en étant le signe, mais comme étant la victime que l'on devait immoler en mémoire du passage du Seigneur : *Dicetis eis* (vers. 27), *victima transitus Domini est*. D'ailleurs, Moïse avait préparé les Juifs à prendre l'agneau pascal pour une figure, par tout ce qu'il en dit dans le ch. 12 de l'Exode. Dans tous les autres endroits de l'Écriture où il s'agit de songes, de visions, de paraboles, il n'y a point à s'y méprendre, puisque tout le monde sait qu'en ces sortes de matières, c'est-à-dire, dans les songes, les visions et les paroles, les choses y sont mises pour des signes, et qu'ainsi celui qui les explique, parle conformément à l'idée de ses auditeurs, quand il donne au signe le nom de la chose signifiée, et qu'il prend le verbe substantif *est*, pour le verbe *signifie*. Mais dans ces paroles évangéliques, *Ceci est mon corps*, il ne s'agissait ni de songes, ni de visions, ni de paraboles, et par consé-

quent les apôtres ne pouvaient prendre le pain que Jésus-Christ tenait entre ses mains pour le signe de son corps.

2. Ces paroles de Jésus-Christ, *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien*, n'excluent que la façon grossière de manger son corps, de le couper, de le diviser, de le digérer, telle que les Capharnaïtes s'imaginaient qu'il avait promis. Ces autres paroles, *Vous avez toujours des pauvres parmi vous, mais vous ne m'aurez pas toujours*, n'excluent que la présence qui aurait mis le Sauveur en état de recevoir les offices ordinaires que les hommes rendent aux pauvres qui vivent au milieu d'eux. Les autres discours où Jésus-Christ parle de son ascension et de sa demeure dans le ciel jusqu'à la consommation des siècles, ne sont pas non plus contraires à sa présence dans l'Eucharistie, puisqu'il ne quitte pas le ciel pour s'y rendre présent. On fait mémoire des choses présentes quand elles sont invisibles, comme Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

3. La figure de ces paroles, *Ceci est le calice du nouveau Testament dans mon sang*, est claire et naturelle, parce que les hommes ayant coutume de confirmer et de marquer leurs alliances par des signes, ce n'est pas une chose extraordinaire d'affirmer l'alliance du signe de l'alliance. On doit porter le jugement de la figure de ces paroles : *Ceci est mon corps qui est donné*, ou, comme porte le texte

grec, *qui est rompu pour vous*. Les apôtres comprirent aisément que le corps de Jésus-Christ ne pouvait être rompu dans l'Eucharistie que par le moyen des espèces, ou bien ils entendirent cette fraction dans le sens naturel de ce qui devait arriver à Jésus-Christ sur la croix.

4. Le sens littéral des paroles évangéliques n'est, ni absurde, ni contradictoire, parce qu'aussitôt que la prononciation de ces paroles, *Ceci est mon corps*, est achevée, le pain est changé au corps de Jésus-Christ. Ainsi ce mot *ceci* marque, ou le *pain*, ou une *substance indéterminée*, avant qu'il soit joint à ces mots, *est mon corps*; mais aussitôt qu'il y est joint, et que la proposition est complète, il signifie le corps de Jésus-Christ, en sorte néanmoins que le sens n'est pas *mon corps est mon corps*, comme le disent mal à propos nos adversaires, mais *ce corps est le mien*; et ainsi la proposition n'est point *identique*; puisque l'attribut et le sujet ne sont point les mêmes quant à l'expression, ce qu'il faudrait cependant, pour que la proposition eût ce défaut.

5. Le corps de Jésus-Christ n'est sujet à aucune altération en lui-même, mais seulement à raison des espèces sous lesquelles il est caché; ce qui ne prouve aucun inconvénient incompatible avec la présence réelle. Il n'y a point d'impossibilité non plus à ce que le même corps de Jésus-Christ se trouve en plu-

sieurs endroits à la fois, sans y occuper de place; qu'il soit tout entier dans la moindre partie de l'hostie; que les accidents eucharistiques subsistent sans sujet. Toutes ces choses et d'autres semblables ne sont nullement impossibles à Dieu. *Voyez ACCIDENS ABSOLUS.*

*Preuves de la présence réelle par la tradition des saints Pères.*

Rien n'est plus certain que les pères et les auteurs ecclésiastiques qui ont vécu depuis les apôtres jusqu'à nous, ont admis la présence réelle, et rien ne serait plus facile que de former de leurs passages une chaîne de tradition que tous les efforts de l'erreur ne pourront jamais rompre. Mais parce que les sectaires conviennent assez de la foi des écrivains postérieurs sur ce point, et qu'ils ne conservent quelque reste de considération que pour les Pères des premiers siècles, nous nous contenterons de rapporter ici quelques passages choisis de quelques uns des saints Pères des cinq premiers siècles.

#### *Premier siècle.*

Nous avons, dans le premier siècle, les apôtres et leurs disciples, parmi lesquels saint Ignace, évêque d'Antioche, trente ans avant la mort de saint Jean son maître, parle ainsi dans sa lettre à l'Eglise de Smyrne : « Jésus-Christ a véritablement souffert, et il s'est véritablement ressuscité, et ces mystères n'ont pas eu une simple

» apparence, comme quelques  
 » infidèles osent l'avancer en  
 » niant la vérité de ses souffran-  
 » ces... Ils s'abstiennent de l'E-  
 » charistie, et ils n'assistent pas  
 » à la prière qui la consacre,  
 » parce qu'ils ne croient pas que  
 » l'Eucharistie est la chair de  
 » notre Sauveur Jésus-Christ,  
 » laquelle a tout souffert pour  
 » nos péchés, et que le Père a  
 » ressuscité par sa bonté. Ainsi  
 » en s'opposant au don de Dieu,  
 » et en le combattant par leurs  
 » disputes, ils se privent de la  
 » vie. »

Les hérétiques que saint Ig-  
 na-ce combat refusaient d'assister  
 à la liturgie, et de recevoir  
 l'Eucharistie, parce qu'ils ne  
 croyaient pas que ce fût la chair  
 même de notre Sauveur Jésus-  
 Christ qui avait souffert, et qui  
 était ressuscité. Ils rendaient  
 donc témoignage par leur héré-  
 sie même à la foi de l'Eglise qui  
 était persuadée que la chair de  
 Jésus-Christ, immolée et res-  
 suscitée, était celle-là même  
 que les fidèles recevaient dans  
 l'Eucharistie.

#### *Deuxième siècle.*

Saint Justin s'exprime ainsi  
 dans son apologie pour les chré-  
 tiens, qu'on appelle la seconde,  
 quoiqu'elle soit la première :  
 » De la même manière que Jé-  
 » sus-Christ notre Sauveur qui  
 » a été fait chair par la parole  
 » de Dieu, s'est revêtu de chair  
 » et de sang pour notre salut,  
 » ainsi nous avons appris que  
 » cette viande et ce breuvage

» (qui par le changement qu'ils  
 » reçoivent en notre corps, nour-  
 » rissent notre chair et notre  
 » sang) étant devenus l'Eucharis-  
 » tie par les prières et les paroles  
 » dont il est lui-même l'auteur,  
 » sont la chair et le sang de ce  
 » même Jésus incarné. »

#### *Troisième siècle.*

Tertullien, dans le chap. 8.  
 de son traité de la Résurrection  
 de la chair, pour prouver qu'elle  
 ressuscitera en effet, fait voir  
 que c'est elle qui reçoit immé-  
 diatement les sacrements. « La  
 » chair, dit-il, est lavée ( dans  
 » le baptême ), afin que l'ame  
 » soit purifiée. La chair est ointe,  
 » afin que l'ame soit consacrée...  
 » La chair est nourrie du corps  
 » et du sang de Jésus-Christ,  
 » afin que l'ame soit remplie et  
 » engraisée de Dieu même. »  
 Rien n'est plus fort que ces pa-  
 roles, pour prouver la présence  
 réelle du corps et du sang de  
 Jésus-Christ dans l'Eucharistie,  
 puisque la chair même de celui  
 qui communie reçoit l'un et  
 l'autre; ce qui ne peut con-  
 venir à la manducation spiri-  
 tuelle et par la foi, dont la chair  
 est incapable.

#### *Objection.*

Mais, dira-t-on, Tertullien,  
 dans le quarantième chapitre du  
 quatrième livre contre Marcion,  
 explique figurément les paroles  
 évangéliques, *ceci est mon corps*,  
 en disant de Jésus-Christ : *ac-*  
*ceptum panem et distributum*  
*discipulis corpus suum illum se-*

*cit; hoc est corpus meum dicendo; id est figura corporis mei.*

La réponse est facile. Il y a une transposition dans ces paroles, et le mot *figura* ne se rapporte pas à *corpus*, mais à *hoc*, et le sens est : *ecce*, c'est-à-dire, ce pain, qui dans l'ancien Testament était la figure de mon corps, est présentement mon propre corps. Cette réponse est appuyée sur le dessein de Tertullien, dans son quatrième livre contre Marcion. Il s'y propose de montrer, contre cet hérétique, que la loi ancienne n'était pas mauvaise, puisque Jésus-Christ l'a accomplie en substituant la vérité évangélique à ses figures; et parmi plusieurs exemples, il rapporte celui de l'Eucharistie où le pain qui, dans l'ancienne loi, était la figure du corps de Jésus-Christ, conformément à ces paroles du prophète Jérémie : *Mittamus lignum in panem ejus*, c'est-à-dire, comme l'explique Tertullien, *crucem in corpus ejus*. La difficulté que l'on tire du c. 14., du liv. 1, contre Marcion, où Tertullien dit que Jésus-Christ a représenté son corps dans le pain, ou par le pain, *non reprobavit panem, quo ipsum corpus suum representat*; cette difficulté n'est pas plus solide que la première, puisque le terme de *représenter*, dans Tertullien comme dans les autres auteurs, signifie souvent rendre une chose présente. C'est ainsi que, dans le chap. 22 du liv. 4, contre Marcion, il dit que Dieu le père représenta son

filz, c'est-à-dire, le rendit et le montra présent, en disant, *Voici mon fils; chaque jour représentant eum*, inquit, *hic est filius meus.*

Saint Cyprien parle en ces termes dans sa lettre à Cécilien, pag. 147, édit. 1643. « Comme » on ne peut parvenir à boire le » vin, si le raisin, dont il est la » liqueur, n'est foulé et mis » sous le pressoir; aussi nous » n'aurions pu boire le sang de » Jésus-Christ, si Jésus-Christ » lui-même n'avait été auparavant foulé et mis sous le pressoir, dans sa passion et à la » croix, s'il n'avait bu le premier à la coupe qu'il a rem- » plie pour nous et qu'il nous a » présentée. » C'est donc la liqueur même du mystérieux raisin, c'est-à-dire, le sang de Jésus-Christ qui a été mis pour nous sous le pressoir de la croix, que nous recevons dans l'Eucharistie.

#### Quatrième siècle.

Saint Hilaire, lib. 8, de *Trinit.*, s'exprime en ces termes : « Si Jésus-Christ a véritablement pris notre chair.... et si » nous recevons véritablement » sa chair dans le sacrement, en » sorte que nous devenons avec » lui une même chose, parce » que son père est en lui, et » que lui-même est en nous : » comment ose-t-on dire qu'il » n'y a qu'une union de volonté » entre Jésus-Christ et nous, » puisque sa chair propre et naturelle, que nous recevons



» dans le sacrement, est le mystère d'une parfaite unité? »

Saint Ambroise, lib. de *Initiandis vel de mysteriis*, s'énonce de la sorte touchant l'Eucharistie : « Est-ce selon l'ordre naturel que Jésus-Christ est né de Marie? N'est-il pas évident, au contraire, que c'est par un miracle qu'une vierge est devenue mère? Or c'est le corps même qui est né d'une vierge qui est produit par la parole des prêtres. Pourquoi donc consultez-vous l'ordre naturel quand il est question du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puis que c'est ce corps-là même dont Jésus-Christ s'est revêtu, en naissant d'une vierge, d'une manière surnaturelle? C'est cette chair-là même qui est la vraie chair de Jésus-Christ, c'est cette chair qui a été crucifiée, et qui a été ensevelie. C'est donc elle qui est véritablement dans le sacrement..... Vous répondez *Amen* après la consécration du prêtre, et vous attestez ainsi la vérité de la chair et du sang de Jésus-Christ. Que votre sentiment intérieur réponde donc à la profession extérieure de votre bouche. »

#### *Cinquième siècle.*

Saint Chrysostôme enseigne en plusieurs endroits que c'est le corps naturel de Jésus-Christ, et celui-là même qu'il a pris pour nous, qu'il nous communique dans les saints mystères. *En recevant le corps et le sang de Jésus-Christ*, dit-il, dans son ho-

mélie 45, sur saint Jean, nous mangeons réellement celui-là même qui est assis dans le ciel. Vous voyez, continue-t-il, le corps même qui a été mis dans la crèche, et que les mages y ont adoré, et vous ne le voyez pas seulement, vous le touchez encore et vous le mangez. Il dit le même chose dans son homélie 83, sur saint Matthieu : Vous désirez, dit-il, de voir les habits (de Jésus-Christ), et lui-même se donne à vous, non-seulement pour que vous le voyiez, mais afin que vous le touchiez et que vous le possédiez au dedans de vous..... Nous mangeons celui-là même dont l'aspect fait trembler les Anges..... c'est lui qui nous nourrit de son propre corps. *Elie*, ajoute-t-il, dans sa seconde homélie au peuple d'Antioche, laissa son manteau à *Elisée*, lorsqu'il fut enlevé dans un chariot de feu ; mais Jésus-Christ en montant au ciel, nous a laissé sa propre chair.

Le saint docteur prouve la même vérité dans les termes les plus forts en beaucoup d'autres ; et quand il dit dans sa lettre au moine Césaire, que la nature du pain reste dans l'Eucharistie après la consécration, par le mot de *nature*, il entend les accidents extérieurs, ou les propriétés sensibles du pain ; car il combat en cet endroit les Apollinaristes qui prétendaient que Jésus-Christ, après sa résurrection, n'avait point conservé les propriétés de la nature humaine, parce que, s'il les eût conservées, il y aurait

eu deux fils en sa personne. Saint Chrysostôme réfute ces hérétiques par l'exemple de l'Eucharistie, en leur disant que les propriétés de la nature humaine n'empêchent pas davantage l'unité de Jésus-Christ après la résurrection ; que la *nature*, c'est-à-dire, les *propriétés*, ou *accidens* du pain, empêchent l'unité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie après la consécration.

Saint Augustin, sur le psaume 98, dit, en parlant de Jésus-Christ ; *Il a pris sa chair de celle de Marie : il a conversé parmi nous dans cette même chair, et c'est cette chair qu'il nous donne à manger pour notre salut.*

Le même Père examinant, dans la première explication du psaume 33, comment David pouvait être porté dans ses propres mains, ainsi qu'il le lisait dans la version des Septante, au liv. 1 des Rois, ch. 21, v. 13. *feriebatur manibus suis*, dit que cela ne peut convenir à David, mais bien à Jésus-Christ ; *car il se portait lui-même dans ses mains, lorsque établissant le mystère de son corps, il dit ceci est mon corps ; car il portait alors dans ses mains, le corps même dont il parlait.*

» Le sang du Seigneur, dit le même Père, *arrat. in psalm, 65, n° 5*, qui avait été répandu par les juifs, a été dans la suite accordé aux meurtriers et aux déicides qui l'avaient répandu... Ils ont bu, en devenant fideles... ce même sang que la fureur qui les avait aveu-

» glés leur avait fait répandre. Il reconnaît, dans son livre contre les donatistes, et dans son livre 5, du Baptême, n° 9, que Judas a mangé réellement le corps de Jésus-Christ, et que tous ceux qui communieront indignement jusqu'au jour du jugement, le mangeront aussi réellement, quoique pour leur condamnation. Le saint docteur assure donc trois choses décisives pour la présence réelle, et qu'il n'est pas possible d'éluder. La première, que Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie portait dans ses mains son corps propre et naturel, puisqu'il faisait pour lors une chose que personne ne peut faire, et qu'il n'est personne qui ne puisse porter son image, ou sa figure. La seconde, que le même corps que Jésus-Christ a pris de Marie, et qui a été immolé sur la croix, est présent dans l'Eucharistie. La troisième, qu'il y est mangé réellement et corporellement, puisqu'il y est mangé par ceux mêmes qui le reçoivent indignement, et auxquels la manducation spirituelle ne peut convenir.

#### Objections.

1. Saint Augustin, dans un discours aux nouveaux baptisés, explique l'Eucharistie d'une manière allégorique et figurée. « Oui, sans exclure la présence réelle qu'il suppose en donnant des instructions morales aux néophytes. »

2. Le même Père, dans le ch. 16, du liv. 3 de la doctrine

chrétienne, donne pour règle de l'explication des Écritures, que, quand les termes paraissent commander un crime, il faut les entendre figurément. Or, les paroles qui ordonnent de manger réellement le corps de Jésus-Christ commandent un crime.

« Oui, dans le sens de la manducation des Capharnaïtes qui s'imaginaient grossièrement que l'on mangeait le corps de Jésus-Christ comme les autres viandes, en le coupant en pièces et en le broyant avec les dents, mais non pas dans le sens de la manducation réelle et sacramentelle des catholiques. »

3. Il dit, dans son traité 25 sur saint Jean, qu'il suffit de croire pour manger le corps de Jésus-Christ. *Ut quid paras ventrem et dentes? crede et manducasti.*

R. Il ne s'agit pas dans ce passage de l'Eucharistie, il s'y agit de la parole de Dieu et de la foi en l'incarnation. Saint Augustin commence par rapporter les paroles de Jésus-Christ qui reprenait les juifs de ce qu'ils le cherchaient pour la nourriture corporelle, à cause du miracle de la multiplication des pains, et ensuite il s'adresse aux juifs en leur disant : « Vous voyez bien que croire en celui que le père a envoyé, c'est manger la viande qui ne périt pas... Pour quoi donc préparez-vous le ventre et les dents? croyez, et vous avez mangé. »

4. Il exclut absolument la

10.

manducation du corps de Jésus-Christ, lorsqu'il le fait parler de la sorte aux juifs, en expliquant le Psaume 98. *Non hoc corpus quod videtis manducaturi estis, et bibituri illum sanguinem, quem fusuri sunt qui me crucifigent: sacramentum aliquod vobis commendavi: spiritualiter intellectum vivificabit vos.*

R. Le saint Docteur n'exclut dans ce texte que la manducation qui avait scandalisé les juifs; et cette manducation, capable de scandaliser, n'est point la manducation réelle des catholiques, mais la sanglante manducation des Capharnaïtes grossiers.

5. Saint Augustin, sur le Psaume 3 et ailleurs, appelle l'Eucharistie la figure du corps et du sang de Jésus-Christ. Les autres Pères parlent de même, et rien n'est plus commun que de leur entendre dire que ce Sacrement est l'image, le type, l'antitype, le symbole, le signe du corps et du sang de Notre-Seigneur.

R. Lorsque saint Augustin et les autres Pères de l'Église, appellent l'Eucharistie la figure, ou l'image du corps et du sang de Jésus-Christ, ils ne considèrent que la partie extérieure et visible de ce Sacrement qui consiste dans les espèces du pain et du vin; mais non sa partie intérieure et invisible, puisque, lorsqu'ils considèrent cette partie, ils l'appellent de la façon la plus claire et la plus formelle, le même corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert, qui

est mort, qui est ressuscité, et qui est assis à la droite de Dieu dans le ciel. Pour que les saints Pères fussent favorables aux hérétiques, il faudrait qu'ils assurassent nettement que l'Eucharistie est une simple figure; qu'elle ne renferme rien, ni extérieurement, ni intérieurement, qu'un signe vide et un symbole du corps de Jésus-Christ; et c'est ce qu'ils ne disent nulle part. L'Eucharistie, dans la pensée et le langage des Pères, est donc figure et vérité, ombre et réalité tout à la fois; elle est figure par rapport à sa partie extérieure et visible. Elle est vérité, relativement à sa partie intérieure et invisible. C'est une figure pleine qui contient réellement ce qu'elle signifie, comme la colombe qui parut au baptême de Jésus-Christ, et les langues de feu qui brillèrent sur les apôtres le jour de la Pentecôte, étaient des figures du Saint-Esprit, auquel elles étaient réellement unies, et dont elles marquaient la présence réelle.

*Preuves de la présence réelle par la prescription.*

La prescription dont il s'agit ici est le consentement général, public et perpétuel de toutes les Églises du monde sur un même point de doctrine, et ce sont toutes les Églises, catholiques, hérétiques, schismatiques, qui se réunissent en faveur de la présence réelle, et qui forment, par cette réunion, l'argument de prescription le plus invincible qui puisse être,

et capable seul de soumettre tout esprit raisonnable.

1. Quand Bérenger, dans l'onzième siècle, se déclara contre la présence réelle, toutes les Églises du monde la croyaient; et il est impossible de citer aucun auteur de ce siècle, autre que Bérenger, qui ait écrit qu'en ce temps-là quelque Église ne le crût pas. Tous les écrivains qui attaquèrent Bérenger, le défèrent de trouver dans le monde chrétien, la moindre petite bourgade qui fût de son sentiment. Lantfranc, archevêque de Cantorbéry, atteste ce fait au ch. 22 de son livre du Corps et du Sang du Seigneur. Bérenger fut unanimement condamné dans plusieurs conciles, sans qu'aucun évêque, ni aucun théologien prit sa défense, soit en Orient, soit en Occident. Or, ce que toutes les Églises du monde croyaient dans l'onzième siècle, elles le croyaient aussi dans le dixième, dans le neuvième, et dans tous les autres, en remontant jusqu'au temps des apôtres, à moins qu'elles n'eussent changé de croyance dans l'onzième siècle; ce qui est impossible. Car on ne peut marquer, ni le temps, ni les auteurs de ce changement, ni les moyens par lesquels il se serait établi. Nul historien n'en a parlé, quoiqu'il n'y en ait aucun qui ne rapporte des événemens beaucoup moins considérables et moins intéressans. D'ailleurs ce changement n'aurait pu se faire sans éclat, ni sans opposition du côté des évêques, des prêtres, des

théologiens, des particuliers mêmes et du simple peuple. Cependant nous ne voyons rien de tout cela; et, dans la supposition d'un changement, il faudra dire que tous les chrétiens généralement, papes, évêques, docteurs, Grecs, Latins, hérétiques, schismatiques, se sont unanimement accordés, sans qu'aucun réclamât, pour croire une erreur monstrueuse, telle que la présence réelle, si Jésus-Christ n'est pas en effet réellement présent dans l'Eucharistie. Quel paradoxe!

2. Toutes les Églises d'Orient, soit catholiques, soit hérétiques, soit schismatiques, croient encore aujourd'hui la présence réelle. Jérémie, patriarche de Constantinople, schismatique grec, condamna solennellement comme hérétique la confession d'Ausbourg, que les théologiens luthériens de Tubinge lui envoyèrent l'an 1574, déclara que son Église tenait la transsubstantiation pour article de foi. Cyrille Lucar, ayant publié une confession de foi calviniste, à l'instigation des Hollandais qui l'avaient mis sur le siège de Constantinople à force d'argent, vers l'an 1630, fut déposé pour cela par les évêques grecs de sa communion qui dirent anathème à la confession de foi qu'il avait publiée, et en particulier à l'article où il était dit que le pain et le vin n'étaient pas changés substantiellement au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ. Enfin l'unanimité des Églises

orientales en ce point, est fondée sur plus de soixante liturgies, sur les prières publiques, sur les confessions de foi, sur des traités théologiques, sur les témoignages des patriarches et des évêques, sur la discipline constante et universelle, sur les canons, et sur les rituels. Tout cela prouve évidemment et sans réplique, que les Orientaux croient comme nous le changement réel du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ; qu'ils entendent à la lettre les passages de l'Écriture-Sainte touchant l'Eucharistie, et qu'ils rejettent les explications métaphoriques; qu'ils se font les mêmes objections que nous touchant la répugnance des sens et de la raison, et qu'ils n'y répondent qu'en remettant tout à la puissance infinie de Dieu; qu'ils adorent l'Eucharistie, en la montrant au peuple avant la communion, et qu'ils prennent les mêmes précautions que nous pour empêcher qu'elle ne soit profanée; qu'ils la réservent pour la porter aux malades, et qu'ils adressent leurs prières à Jésus-Christ comme présent sur les autels. Ces articles et tous ceux qui y ont rapport, sont mis dans une évidence entière par les auteurs de la Perpétuité de la Foi, ouvrage excellent qu'on ne saurait trop lire, et auquel les hérétiques les plus habiles n'opposeront jamais rien de solide.

3. On doit donc regarder comme de pures fables ce que

disent les ministres Blondel et Claude, lorsqu'ils osent avancer que ce fut Anastase le Sinaïte qui soutint le premier la présence réelle en Orient dans le septième siècle, et Pascase Rabbert, abbé de Corbie, dans le neuvième, en Occident, puisque ces deux auteurs parlent de cet article comme d'un dogme constant et universellement reconnu.

4. Les changemens allégués par les hérétiques sur le jeûne, la communion sous les deux espèces, les images, ne sont d'aucun poids pour prouver le changement de doctrine touchant l'Eucharistie; car, 1<sup>o</sup> le changement arrivé au jeûne et à la communion sous les deux espèces n'est point universel, puisque les Orientaux jeûnent encore aujourd'hui jusqu'au soleil couché, et communient sous les deux espèces, comme on faisait autrefois. 2<sup>o</sup> Il n'y a jamais eu de changement dans l'Eglise touchant la substance du culte des images. On a toujours cru, comme l'on croit encore aujourd'hui, que le culte relatif des images était licite et pieux, quoiqu'on se soit abstenu autrefois d'exposer publiquement des images à la vénération des fidèles dans les Eglises, pour ne point donner lieu à la profanation des infidèles, ou au scandale des nouveaux convertis. 3<sup>o</sup> Quand ces changemens seraient universels, ils ne regardent point la foi, mais la discipline, qui est sujette aux variations; et d'ailleurs on connaît le temps, l'ori-

gine, les causes et les autres circonstances de ces changemens, tandis qu'il n'y a pas le moindre vestige de changement sur la doctrine de l'Eucharistie dans toute l'antiquité.

*De la manière dont Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie.*

Jésus-Christ peut être présent en trois manières dans l'Eucharistie, savoir, par impanation, par consubstantiation, et par transsubstantiation.

L'impanation est l'union hypostatique du verbe divin avec le pain; en sorte que, dans cette supposition, le pain conservant sa nature, serait appelé le corps de Jésus-Christ, à cause de son union hypostatique avec lui.

La consubstantiation est la présence locale du corps de Jésus-Christ avec le pain, en sorte qu'ils subsistent tous les deux, sans aucun changement de substance, dans le même Sacrement.

La transsubstantiation est le changement physique de la substance du pain et du vin dans le corps et le sang de Jésus-Christ; et c'est ainsi que ce divin Sauveur est présent en effet dans la sainte Eucharistie. Les mêmes autorités de l'Ecriture et des Pères qui prouvent la présence réelle, établissent la transsubstantiation qui en est une suite nécessaire, puisqu'ils ne fondent la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le Sacrement, que sur le changement du pain, et qu'ils affirment en consé-

quence la substance du corps de Jésus-Christ; ce qui serait faux, si le pain n'était substantiellement changé, ou transsubstantié. Aussi la transsubstantiation a-t-elle été définie comme un article de foi dans le quatrième concile de Latran, dans celui de Constance, dans celui de Florence, dans celui de Trente. (*Sess.* 13, ch. 4.) N'importe donc que ce soit ce quatrième concile de Latran qui ait inventé le terme de transsubstantiation, la chose signifiée par ce mot n'est pas moins ancienne que l'Église.

La transsubstantiation n'annéantit pas la substance du pain; elle la change en un moment dans la substance du corps de Jésus-Christ, qu'elle reproduit au même instant, non pas absolument, mais sous une nouvelle façon d'être, en ce qu'elle le rend présent dans l'Eucharistie avec sa quantité interne seulement, et sans qu'il y occupe aucune place.

#### § IV.

*De la matière de l'Eucharistie.*

1. La matière nécessaire de l'Eucharistie, sans laquelle on ne peut consacrer valablement, c'est le pain de blé, ou de froment, et le vin de la vigne. C'était du pain de blé et du vin de la vigne que Jésus-Christ consacra, et qu'il ordonna aux apôtres et à leurs successeurs de consacrer. C'est ainsi qu'on l'a toujours entendu dans l'Église orientale et occidentale. Ainsi, quand saint Thomas a dit, 3 p. q. 74,

v. 3, 2, que le pain de seigle pouvait être matière suffisante de l'Eucharistie, il croyait que le seigle était de même espèce que le blé, puisque le seigle vient du blé que l'on a semé dans un mauvais fonds. Mais comme cette raison physique n'est pas certaine, et que plusieurs philosophes prétendent que le blé et le seigle sont de différente espèce, on ne doit jamais se servir de pain de seigle pour consacrer.

2. Pour que le pain puisse être validement consacré, il faut qu'il soit sensible, et présent au prêtre d'une présence physique et morale. La présence physique est la proximité d'une chose à une autre. La présence morale, outre cette proximité, dit encore une connaissance, ou une advertance que la chose est présente. Ainsi l'hostie, qui est sur l'autel auprès du prêtre, est physiquement présente à ce prêtre, soit qu'il y prenne garde, ou non : mais s'il s'en aperçoit, elle lui est présente physiquement et moralement. Cette double présence est nécessaire pour la validité de la consécration, parce que le pronom démonstratif *hoc* suppose que le prêtre s'aperçoit actuellement, ou virtuellement, que la chose qu'il démontre n'est pas beaucoup éloignée; et de là on doit conclure que le prêtre ne consacre pas validement les hosties dont il est séparé par une muraille, ni celles qui sont sur l'autel, lorsqu'il ne sait pas qu'elles y

sont ; mais la consécration serait valide , si ces hosties étaient enfermées dans un ciboire ; elle serait cependant illicite , parce que la rubrique ordonne d'ouvrir le ciboire. Il faut porter le même jugement de la consécration du vin dans un calice couvert. Il n'est donc point nécessaire pour la présence morale que le prêtre touche , ni qu'il voie la matière qu'il consacre , et par conséquent un prêtre aveugle peut consacrer.

3. Jésus-Christ n'ayant point déterminé la quantité de pain que le prêtre peut valablement consacrer , il peut consacrer valablement tout le pain qui lui est moralement présent , selon saint Thomas , 3 p. q. 74 , art. 2. Mais il n'en peut consacrer licitement qu'autant qu'il juge que les fidèles peuvent en consommer avant l'altération , ou la corruption des espèces , parce que ce sacrement est institué pour la communion des fidèles.

4. Le pain azyrne , ou sans levain , et le pain fermenté , ou avec du levain , sont également bons pour la validité de la consécration , parce que le pain azyrne n'est pas moins substantiellement pain que le pain levé , et le pain levé que le pain azyrne. Cependant le pain azyrne paraît plus convenable , tant parce qu'il est plus conforme à l'exemple de Jésus-Christ qui s'en servit pour l'institution de l'Eucharistie , puisqu'il l'institua le soir de la veille de sa passion , temps auquel la

loi défendait aux juifs d'avoir du pain levé dans leurs maisons , que parce qu'il est plus propre pour marquer la grande pureté qu'on doit apporter à la participation de ce sacrement.

5. Les savans sont partagés sur l'usage du pain azyrne et du pain fermenté dans l'Eglise grecque et la latine. Le père Jacques Sirmond , jésuite , prétend que le pain fermenté a été en usage pendant plus de huit cents ans dans l'Eglise latine. Le père Mabillon , bénédictin , soutient au contraire qu'il n'y a jamais été en usage , et qu'on s'y est toujours servi du pain azyrne , à l'exclusion de tout autre. Le cardinal Bona enseigne , au vingt-troisième chapitre du premier livre de sa liturgie , que les Latins se sont servi indifféremment du pain azyrne et du pain levé , et les Grecs uniquement de pain levé.

6. Il faut mêler un peu d'eau avec le vin dans la consécration ; mais ce mélange d'eau n'est que de précepte ecclésiastique. La raison est que , quand les Pères et les conciles prescrivent ce mélange , ils ne parlent jamais que du précepte de l'Eglise , sans dire un mot , ni du précepte divin , ni de l'invalidité du sacrement faute d'y mêler de l'eau. *Monet sancta Sinodus* , dit le concile de Trente , *præceptum esse ab Ecclesia Sacerdotibus , ut aquam vino in calice offerendo miscant*. (Sess. 22 , chap. 7.) C'est ainsi qu'on l'a toujours pensé. Il est vrai que l'Eglise croit pieu-



*sement* que Jésus-Christ mêla de l'eau avec le vin qu'il consacra ; mais Jésus-Christ n'a point commandé de faire tout ce qu'il a fait lui-même en instituant l'Eucharistie. Autrement, il faudrait dire qu'on ne pourrait la consacrer qu'avec du pain azyrne, qu'étant assis à table, après le soupé, et généralement avec toutes les autres cérémonies que Jésus-Christ observa dans l'institution de ce sacrement. Lors donc que saint Cyprien dit dans sa lettre à Cæcilius, que l'eau n'est pas moins nécessaire que le vin pour la sanctification du calice, il entend que comme le vin est absolument nécessaire, afin que le sang de Jésus-Christ soit rendu présent dans le calice, de même le mélange de l'eau avec le vin est absolument nécessaire pour représenter l'union de Jésus-Christ avec son Église, et pour marquer que le corps mystique de ce divin chef est offert à Dieu dans l'Eucharistie, conjointement avec son corps naturel. Le saint docteur ne prétend rien de plus, puisqu'il dit expressément dans la même lettre que le sang de Jésus-Christ ne laisse pas d'être réellement présent sous les espèces du vin, quoiqu'on n'y ait pas mêlé d'eau : *Nam si vinum tantum quis offerat, sanguis Christi incipit esse sine nobis* ; c'est-à-dire, sans le mystère qui représente l'union morale de Jésus-Christ avec les fidèles par l'amour et la charité.

7. Il est beaucoup plus pro-

bable, quoiqu'il ne soit pas de foi, que l'eau se change comme le vin dans le sang de Jésus-Christ. Saint Thomas, 3 p. q. 75, art. 8, réfute l'opinion contraire. Il ajoute que l'eau ne se change néanmoins pas au sang de Jésus-Christ immédiatement, mais médiatement, c'est-à-dire qu'elle commence par se changer au vin, et qu'ensuite elle se change au sang. D'autres théologiens sont d'un avis contraire ; parce que, disent-ils, quelque mélange que l'on fasse des liqueurs, des métaux et des sels, ils ne perdent jamais leur nature, et on peut les séparer, comme l'expérience le prouve.

#### *Règles de pratique sur la matière de l'Eucharistie.*

##### I.

L'Eucharistie n'étant point absolument nécessaire au salut, il n'est jamais permis de se servir d'une matière douteuse, telle que le pain de seigle, pour la consécration.

##### II.

On peut consacrer avec du pain de blé, ou froment, auquel on aurait mêlé un peu d'autres grains ; mais si le mélange est considérable, on ne peut consacrer, parce que la matière est au moins douteuse.

##### III.

On ne peut consacrer que du pain cuit au feu et pétri avec de l'eau naturelle, et par consé-

quent du pain cuit au soleil, ou pétri avec de l'eau rose, ou toute autre liqueur, n'est pas matière suffisante de la consécration, parce que ce n'est pas un pain ordinaire et proprement dit.

## IV.

On ne peut consacrer valablement avec du pain entièrement corrompu, ni avec du vinaigre. On le peut valablement, mais non licitement avec du pain qui commence à se corrompre, et avec du vin qui commence à s'aigrir. On ne peut non plus consacrer valablement avec du verjus, parce que ce n'est pas du vin. On le peut avec du vin doux, parce que c'est du vrai vin; on ne le doit cependant pas sans nécessité, à cause de son impureté.

## V.

On peut consacrer valablement et licitement avec du vin de toutes sortes de couleurs, blanc, rouge, etc. Il est douteux si on le peut valablement avec du vin gelé: c'est pourquoi on ne doit jamais le faire; et si le vin vient à se geler dans le calice, il faut le faire dégeler en approchant le calice du feu, ou en l'enveloppant de linges chauds.

## VI.

On consacrait autrefois le pain ordinaire que les fidèles fournissaient; et encore aujourd'hui dans l'Eglise grecque l'on consacre une grosse pièce de pain, que l'on divise avant la consé-

cration en autant de morceaux qu'il y a de personnes qui doivent communier. Mais dans l'Eglise latine, depuis la fin du onzième siècle, on ne consacre licitement que de petits pains de figure ronde.

## VII.

Les prêtres grecs doivent servir de pain levé dans leur pays et dans les églises qu'ils ont chez les Latins; et les prêtres latins doivent employer le pain azyme dans leur pays et dans les églises qu'ils ont chez les Grecs, ainsi que l'a déclaré le concile de Florence dans le décret d'union. Mais lorsque les prêtres grecs voyagent en Occident et les Latins en Orient, ils peuvent se servir indifféremment du pain azyme, ou du pain levé.

## VIII.

Selon plusieurs théologiens, un prêtre latin qui manque de pain azyme, ne peut licitement consacrer du pain levé, même pour donner la communion à un homme qui autrement mourrait sans avoir reçu le viatique; parce que la communion n'étant pas nécessaire de nécessité de moyen, il ne peut la donner qu'en gardant les règles de l'Eglise qui défendent aux prêtres latins qui sont en Occident de consacrer du pain levé, sans aucune exception, si ce n'est pour achever le sacrifice de la messe qui demeurerait imparfait sans cela, faute de pain azyme.

On peut consacrer valablement le pain seul, ou le vin seul; mais on ne le peut jamais licitement, parce que la consécration des deux espèces ensemble est de droit divin, comme le croient la plupart des théologiens.

## X.

Ce serait violer le précepte de l'Église dans une matière importante, et par conséquent un péché mortel, que d'omettre volontairement de mêler l'eau au vin qui doit être consacré. Mais si un prêtre s'aperçoit après la consécration qu'il n'en a point mêlé, il ne faut pas qu'il en mêle, et s'il s'en aperçoit avant la consécration, il en doit mêler.

## XI.

Il ne faut mêler l'eau, ni dans le tonneau, ni dans la bouteille, mais dans le calice, et dans une quantité qui n'excède jamais le tiers du vin.

## XII.

La matière de la consécration doit être déterminée par l'intention du ministre. D'où vient que si un prêtre ne voulait consacrer que la moitié d'une hostie sans désigner cette moitié, il ne consacrerait point du tout. Il en serait de même si d'onze hosties qu'il aurait devant lui, il n'en voulait consacrer que dix sans les déterminer. Il consacrerait néanmoins si croyant qu'il

n'y en eût que dix, il avait eu intention de consacrer toutes celles qui étaient devant lui. C'est pourquoi tout prêtre doit toujours avoir l'intention de consacrer toutes les hosties qui sont sur l'autel à cette fin. (*Missel romain.*)

## XIII.

Un prêtre ne doit pas prendre du vin empoisonné, quoique consacré. Il doit le garder dans un vase jusqu'à ce que les espèces soient corrompues, pour les brûler, et consacrer de l'autre vin, en commençant par ces paroles : *Simili modo*, etc.

## XIV.

S'il arrive quelque défaut touchant la matière de l'Eucharistie, soit par ignorance et inadvertance, soit par négligence, le prêtre et le ministre en doivent faire pénitence. C'était l'ancien usage de l'Église, comme on peut le voir dans les conciles et dans la lettre de saint Bernard à Guidon, abbé des Trois-Fontaines, à qui un clerc avait donné par mégarde de l'eau pour du vin à l'autel.

## § V.

*De la forme de l'Eucharistie.*

1. Le pape Innocent III, dans son quatrième livre du Mystère de l'autel, chap. 6, prétend que Jésus-Christ changea le pain et le vin en son corps et en son sang par sa puissance toute seule, sans le ministère d'aucunes pa-

roles. D'où il conclut que ce changement était déjà fait quand il dit : *Ceci est mon corps*, etc. Les scholastiques, communément après saint Thomas et les autres Pères, sont d'un avis contraire. Cette question fut agitée dans le concile de Trente, et n'y fut point décidée.

2. Scot convient que les seules paroles évangéliques, *hoc est corpus meum*, sont la seule cause efficiente de la transsubstantiation du pain ; mais il prétend que les paroles du canon qui commencent, *qui pridie quàm pateretur*, etc., sont requises comme une condition nécessaire pour déterminer le prêtre à prononcer celles-ci : *hoc est corpus meum*, en la personne de Jésus-Christ. Le père Le Brun de l'Oratoire soutient, dans un ouvrage intitulé : *Explication littéraire, historique et dogmatique des prières et des cérémonies de la messe*, tom. 3, pag. 212, que la forme essentielle de la consécration ne consiste pas dans les seules paroles évangéliques, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, mais aussi dans les prières qui précèdent ces paroles chez les Latins, et qui les suivent chez les Grecs. Le commun des théologiens fait consister la forme essentielle de la consécration dans ces seules paroles évangéliques : *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, et avec justice, puisque ces paroles opèrent ce qu'elles signifient, et que les saints Pères n'en rapportent point d'autres, lorsqu'ils par-

lent de la forme consécatoire de l'Eucharistie. *Stat sacerdos*, dit saint Jean Chrysostôme, *typum adimplens et verba fundens... Hoc est corpus meum : hoc verbo proposita consecrantur...* (*Hom. de prodit. jud.*) On peut voir saint Justin, martyr, dans sa seconde apologie : saint Irénée, liv. 5, chap. 2, et les autres Pères qui s'expliquent de même.

#### *Difficultés de ce sentiment.*

1°. Saint Justin, dans sa seconde apologie ; saint Irénée, liv. 4, chap. 34 ; saint Cyrille, dans sa première et seconde catéchèses mistagogiques ; saint Jérôme, dans sa lettre cent unième, *alias* 85, et plusieurs autres Pères, enseignent que la consécration se fait par la prière, l'invocation, la bénédiction.

2° Dans toutes les liturgies orientales, telles que celles de saint Jacques, de saint Clément, de saint Basile, de saint Chrysostôme, etc., le prêtre fait des prières pour demander le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, après même qu'il a prononcé les paroles évangéliques, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*.

3° Saint Thomas, 3 p. q. 78, art. 3, dit que toutes les paroles évangéliques jusqu'à celles-ci, *hæc quotiescumque feceritis*, sont de la substance de la forme, *de substantia formæ* ; et, dans son commentaire sur le quatrième livre des Sentences, dist. 8, q. 2, art. 4, il assure

que toutes ces paroles sont essentielles au sang, prout in hoc Sacramento consecratur. 4° L'Église ordonne de réciter toutes ces paroles, et de recommencer la forme toute entière, quand on en a omis une seule.

### Réponses.

1°. Les saints Pères appellent prière, invocation, bénédiction, les paroles évangéliques, *ceci est mon corps*, etc., tant parce qu'elles renferment une prière implicite, par laquelle on implore le secours de Dieu, qui est nécessaire pour la consécration, que parce qu'elles immolent mystiquement Jésus-Christ, et qu'elles le présentent à son Père; ce qui est une excellente prière.

2°. Les prêtres des Églises d'Orient ne demandent point par les prières qu'ils récitent la transsubstantiation; ils demandent que le fruit en soit appliqué aux fidèles. C'est la réponse que firent les Grecs dans la dernière session du concile de Florence, lorsqu'on les interrogea sur ce point.

3°. Le mot de *substance* est équivoque. Il se prend quelquefois pour l'essence d'une chose, et d'autrefois pour sa perfection et son intégrité accidentelle. C'est en ce dernier sens que saint Thomas prend le mot de substance dans le premier passage cité, puisqu'il dit dans le même endroit : *Sed per prima verba, cum dicitur : hic est calix sanguinis mei, significatur ipsa conversio vini in sanguinem, et mo-*

*do quo dictum est in forma consecrationis panis : per verba autem sequentia designatur virtus sanguinis effusi in passione, quæ operatur in hoc Sacramento.*

Dans le second passage, le saint Docteur ne veut rien dire sinon que toutes les paroles sont essentielles, ou nécessaires, pour donner une idée plus claire et plus distincte de la séparation et de l'effusion du sang de Jésus-Christ dans sa passion.

4°. L'Église ordonne de recommencer la forme entière lorsqu'on a omis le moindre mot, non qu'elle les juge tous essentiels, mais parce qu'elle veut prudemment que lorsqu'il s'agit de la validité des Sacramens, on suive les opinions les plus sûres dans la pratique, quoique moins probables dans la spéculation.

### Corollaires pour la pratique touchant la forme.

#### I.

Un prêtre qui omettrait le mot *est* dans la consécration, pécherait mortellement. Cependant il consacrerait validement, parce que ce verbe est sous-entendu et suppléé par la force des autres paroles, selon l'usage des Latins et des Grecs qui, par une espèce d'élégance et d'énergie, l'omettent quelquefois. (Sylvius, in 3, p. q. 78, art. 2, quæsit. 2.)

#### II.

Le pronom *hoc* peut être suppléé validement, quoique illicit-

tement par le pronom *istud*, parce qu'il est démonstratif aussi bien que *hoc*, mais non par le pronom *illud*, qui n'est point démonstratif.

## III.

Si un prêtre disait *hic est corpus meum*, par ignorance, ou par inadvertance, mais de bonne foi, en prenant *hic* pour un pronom, il consacrerait, parce que le sens suppléerait à l'élocution; mais s'il prenait *hic* pour un adverbe, il ne consacrerait pas, parce que *hic*, adverbe, ne signifie point le changement substantiel du pain au corps de Jésus-Christ, mais la simple présence locale de Jésus-Christ, dans le pain; ce qui est l'erreur de Luther.

## IV.

Il est probable qu'un prêtre ne consacrerait point en disant: *ecce corpus meum*, parce que ces paroles ne signifient pas un changement de substance. Il en serait de même s'il disait, *hoc est caro mea*, parce que *corpus* et *caro* ne sont pas équivalens: *corpus* dit plus que *caro*. (Sylvius, *Loc. cit.*, quæ. 1 et 2.)

## V.

La consécration serait nulle si le prêtre disait *hoc est corpus Christi*, parce qu'il ne parlerait pas en la personne de Jésus-Christ, et que ce serait une histoire qu'il rapporterait, non une action qu'il ferait lui-même. Il en serait de même s'il disait,

*fiat corpus meum*, parce que ces paroles ne signifient pas un changement substantiel.

## VI.

Le prêtre qui dirait *hic est sanguis meus*, au lieu de *calix sanguinis mei*, consacrerait valablement.

## VII.

Un prêtre qui ne se souvient pas d'avoir prononcé les paroles de la consécration, doit continuer la messe sans se troubler: mais s'il est moralement certain d'avoir omis quelques paroles essentielles, ou dont on doute si elles le sont, il doit recommencer la consécration à ces mots inclusivement: *simili modo postquam cœnatum est*, etc. (Saint Thomas. 3 p. q. 83, art. 6, ad 5.)

## § VI.

*Des propriétés de l'Eucharistie.*

Nous examinerons sous ce titre si on doit adorer l'Eucharistie; si elle consiste dans l'usage seulement, en sorte que Jésus-Christ n'y soit plus présent hors la communion actuelle; si elle est nécessaire, et comment.

*Adoration de l'Eucharistie.*

1. On doit adorer l'Eucharistie intérieurement, et extérieurement, puisqu'elle renferme Jésus-Christ tout entier, qui est adorable partout où il se trouve; et que l'Eglise l'a toujours adoré, comme on peut le voir par la cinquième catéchèse de saint

Cyrille de Jérusalem ; par saint Grégoire de Nazianze , dans l'oraison funèbre de sainte Gorgonie , sa sœur ; par saint Ambroise , dans son troisième livre du Saint-Esprit , ch. 12 ; par saint Augustin , sur le psaume 98 , où il dit « qu'on ne mange la » chair de Jésus-Christ qu'après » l'avoir adorée , etc. »

*En quoi consiste l'Eucharistie.*

2. Jésus-Christ est dans l'Eucharistie hors le temps de la communion actuelle , et par conséquent ce sacrement ne consiste pas dans l'usage seul , mais dans une chose permanente , car ce divin Sauveur a dit , *ceci est mon corps , ceci est mon sang* , avant que les Apôtres communiasent. D'ailleurs l'Eglise a réservé l'Eucharistie dans tous les temps , 1° pour qu'elle fût envoyée par les papes , aux évêques éloignés , comme le sceau de la communion qu'ils entretenaient avec eux. ( Saint Irénée , dans sa lettre au pape Victor : 2° Afin que les fidèles l'emportassent dans leurs maisons pour s'en nourrir en particulier. ( Tertullien , *de orat.* , cap. 14 , 3. ) Pour la porter aux malades. ( Saint-Denis d'Alexandrie , dans Eusèbe , liv. 6 , c. 44. ) 4° Pour la porter en voyage. ( Saint Ambroise , dans l'oraison funèbre de son frère Satire. ) 5° Pour servir à la messe des présanc-tifiés , qui se dit chez les Grecs tous les jours de jeûne , et chez les Latins une fois l'an seulement , savoir , le vendredi-saint ;

et ce n'était qu'après avoir gardé autant d'hosties qu'il en fallait pour ces différentes fins , que l'on brûlait le reste , ou qu'on le donnait à manger à des enfans qu'on assemblait dans l'Eglise.

*Nécessité de l'Eucharistie.*

3. L'Eucharistie n'est pas nécessaire de nécessité de moyen , parce que le Baptême suffit seul pour le salut , comme l'Eglise l'a toujours cru , fondé sur ces paroles de Jésus-Christ , en saint Marc , chap. 16 : *Celui qui croira et qui sera baptisé , sera sauvé.* Mais elle est nécessaire aux adultes par le précepte divin et par le précepte de l'Eglise , qui a fait une loi aux fidèles de communier au moins une fois tous les ans à Pâque , pour accomplir le précepte divin contenu dans ces paroles de Jésus-Christ , en saint Jean , ch. 6 , v. 54 : « Si vous ne mangez la » chair du fils de l'homme , et » si vous ne buvez son sang , » vous n'aurez point la vie en » vous. » Paroles qui ne regardent que les adultes et non les enfans qui sont incapables de précepte , comme l'Eglise l'a toujours entendu. Lors donc que saint Augustin ( *De peccat. mer. et rem.* , lib. 1 , ch. 20 ) , Innocent 1<sup>er</sup> et Gelase , papes ( *ep. ad PP. Conc. milit. ep. ad Ep. Picen. prov.* ) , disent que les enfans qui n'auront point mangé la chair de Jésus-Christ seront privés de la vie éternelle , cela doit s'entendre de la mandu-

cation spirituelle et implicite qui se fait dans le Baptême, et qui consiste à être incorporé à Jésus-Christ, à être uni à son corps mystique, et à désirer implicitement la communion par l'intention de l'Eglise. Les pères qu'on vient de citer, combattent les pélagiens, qui disaient que les enfans morts sans Baptême jouiraient de la vie éternelle, quoique hors le royaume des cieux, et les pressent ainsi : « Personne n'aura la vie éternelle » que vous distinguez, vous Pélagiens, du royaume des cieux, » s'il ne mange la chair du Fils » de l'homme implicitement, » ou explicitement, spirituellement ou sacramentellement ; » or, les enfans morts sans Baptême ne mangent en aucune » sorte la chair du Fils de » l'homme, ni implicitement, » ni explicitement, ni sacramentellement, ni spirituellement ; ils n'auront donc point » la vie éternelle. » Pour ce qui est de savoir s'il est nécessaire de communier sous les deux espèces. Voyez COMMUNION sous les deux espèces.

## VII.

### *Des effets de l'Eucharistie.*

Saint Thomas ( 3 p. q. 79 ) attribue trois effets principaux à l'Eucharistie ; savoir, la rémission des péchés, la grace et la gloire.

1. Le sacrement de l'Eucharistie remet par lui-même les péchés véniels, quoique non

immédiatement, mais par le moyen des actes fervens de charité auxquels l'homme est excité, par les secours qu'il reçoit de Dieu en vue de l'Eucharistie. Pour les péchés mortels, saint Thomas croit qu'il les remet quelquefois par accident, lors, par exemple, qu'une personne s'en approche avec un péché mortel, dont elle n'a ni la connaissance, ni l'affection. Plusieurs autres théologiens pensent néanmoins le contraire, et soutiennent que l'Eucharistie ne produit jamais la rémission des péchés mortels, ni directement, ni indirectement, ou par accident ; cet effet étant propre au sacrement de Pénitence et à la contrition. Quant à la peine due au péché, soit mortel, soit véniel, l'Eucharistie la remet par la ferveur de la charité qu'elle excite dans ceux qui s'en approchent. Ainsi ces mots de la consécration du calice, *in remissionem peccatorum*, et ces autres de la liturgie, *hæc nos communico, Domine, purget à crimine*, doivent s'entendre, ou de la peine due aux péchés, ou de l'Eucharistie, comme sacrifice que l'on offre pour ceux mêmes qui sont en état de péché mortel.

2. Le second effet de l'Eucharistie, c'est la grace, non cette première grace qui d'impie fait devenir juste, et qui n'est produite que par les deux sacrements qui sont appelés *sacrements des morts*, le Baptême et la Pénitence ; mais la seconde



grace qui augmente et qui affermit la première, qui de juste rend encore plus juste, qui nourrit spirituellement l'âme de celui qui communie, l'unit étroitement à Jésus-Christ, et le fait vivre de sa vie.

3. L'Eucharistie produit la gloire et la vie éternelle, en ce qu'elle donne des droits et des secours particuliers pour y arriver, quoiqu'elle n'opère point l'impeccabilité. *Voy. COMMUNION, EFFETS de la bonne et de la mauvaise communion.*

### VIII.

*Des dispositions aux effets de l'Eucharistie.*

Les dispositions nécessaires pour recevoir l'effet de l'Eucharistie, regardent l'âme, ou le corps. Nous avons traité des unes et des autres, au mot COMMUNION, que l'on peut consulter.

### § IX.

*Du Ministre de l'Eucharistie.*

On distingue le ministre de la consécration, et celui de la dispensation, ou distribution de l'Eucharistie.

*Du Ministre de la consécration.*

Les ministres de la consécration sont les seuls prêtres, parce que ce sont les seuls à qui Jésus-Christ donna le pouvoir et l'ordre de consacrer par ces paroles qu'il leur adressa dans la personne des Apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi.* C'est

ainsi que l'Eglise l'a entendu dans tous les temps, puisqu'elle n'a jamais permis de consacrer à personne, pas même aux hommes apostoliques, aux plus saints solitaires, aux martyrs, à moins qu'ils ne fussent prêtres, et qu'elle a condamné, au contraire, tous ceux qui, sans cette qualité, osaient tenter la consécration ; comme on le voit par les Conciles de Nicée 1, d'Arles 1, de Latran 4, et par Tertullien, au chap. 41 de son livre des Prescript. ; par saint Basile, au chap. 8 de son second livre du Baptême ; par saint Jérôme, dans son dialogue contre les lucifériens, etc.

### *Difficultés.*

Mais, dira-t-on, 1° tous les chrétiens sont prêtres, selon saint Pierre, au chap. 2 de sa première Épître, et selon saint Jean, au chap. 1 de l'Apocalypse. 2° Ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, furent adressées par Jésus-Christ à tous les fidèles. 3° Tertullien, dans son livre de l'Exhortation à la chasteté, prouve que les secondes noces sont défendues aux laïcs, parce qu'ils ont le pouvoir de baptiser et d'offrir comme les prêtres. 4° Le concile d'Ancire de l'an 314, canon 2, interdit l'offrande du pain et du calice aux diacres qui sont tombés dans la persécution, et qui se sont ensuite relevés. 5° L'office des diacres est quelquefois appelé consécration du corps de Jésus-Christ, comme dans le discours

de saint Laurent au pape saint Sixte, lorsqu'il courait au martyre. (Saint Ambroise, *de Offic.*, lib. 1, c. 45.) 6° Tout le monde peut baptiser dans le cas de nécessité.

#### Réponses.

1°. Tous les chrétiens sont prêtres en un sens spirituel, pour offrir à Dieu des hosties spirituelles, qui consistent dans les vertus et dans les bonnes œuvres ; mais non pas pour lui offrir le sacrifice extérieur et public de la religion.

2°. Ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, ne furent adressées qu'aux seuls Apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce, comme l'Eglise l'a toujours entendu.

3°. Tertullien, dans l'endroit cité, ne parle point de la consécration, mais de l'oblation de l'Eucharistie déjà consacrée, ou de la simple représentation des cérémonies du sacrifice, qu'on appelait *messes sèches* dans l'antiquité ; car c'était l'usage des premiers fidèles que, lorsqu'ils n'avaient point de prêtre, ou que le prêtre ne pouvait point offrir les saints mystères, ils ne laissaient pas de s'assembler, soit pour prendre avec cérémonie les saintes hosties qu'ils gardaient dans leurs maisons, soit pour imiter les cérémonies qui accompagnaient la célébration publique des saints mystères, et c'est ce que Tertullien appelle *oblation*, mais non pas *consécration*, proprement dite.

D'ailleurs il était déjà montaniste quand il composa son exhortation à la chasteté.

4°. Ce concile d'Ancire interdit aux diacres tombés, non la consécration qu'ils n'ont jamais eue, mais l'offrande du calice faite au prêtre célébrant, telle qu'ils l'ont encore aujourd'hui.

5°. Le mot de *consécration* se prend souvent pour toute fonction sainte appartenant au sacrifice, et particulièrement pour l'action du diacre qui présente au prêtre la matière du sacrifice, et qui distribue la sainte Eucharistie. C'est en ce sens que saint Laurent prend ce terme dans l'endroit cité, et que le prennent tous les auteurs qui disent que les diacres *offrent, bénissent, consacrent, sacrifient* ; qu'ils sont les *ministres* et les *consécrateurs* du corps et du sang de Jésus-Christ.

6°. Tout le monde peut baptiser en cas de nécessité, parce que le Baptême est nécessaire au salut de nécessité de moyen, et que Jésus-Christ l'a ordonné ainsi, comme nous le savons par la tradition et par la pratique de l'Eglise ; au lieu que l'Eucharistie n'est point d'une égale nécessité, et que nous savons aussi par la tradition et par l'usage de l'Eglise, que Jésus-Christ n'a donné qu'aux seuls prêtres le pouvoir de consacrer.

#### Du Ministre de la dispensation de l'Eucharistie.

1. Les prêtres et les évêques sont les ministres ordinaires de

la dispensation de l'Eucharistie, comme ils le sont de sa consécration, par le droit divin, fondé sur ces paroles : *faites ceci en mémoire de moi.*

2. Les diacres étaient autrefois les ministres de la dispensation de l'Eucharistie, comme on le voit par le chap. 6 des Actes des apôtres, où l'on établit les diacres pour servir aux tables dans lesquelles on distribuait l'Eucharistie; par saint Justin qui dit dans sa seconde apologie que les diacres distribuèrent l'Eucharistie aux assistans et la portaient aux absens; par le quatrième concile de Carthage, etc. Ils pourraient encore la distribuer aujourd'hui avec la permission de l'évêque, ou même du curé, dans le cas où il ne pourrait porter lui-même, ni faire porter par un autre prêtre, le viatique à un malade.

3. Les clercs inférieurs et les simples laïcs s'administraient autrefois l'Eucharistie et la portaient aux autres. Les hommes la recevaient sur la main nue, et les femmes sur un linge appelé dominical, ils se communiaient eux-mêmes, soit à l'église, soit dans leurs maisons. Cet usage subsiste encore chez les Grecs, et pourrait avoir lieu chez les Latins, si l'Eglise le voulait. Saint Denis d'Alexandrie, cité au chap. 44 du liv. 6 de l'Histoire d'Eusèbe, rapporte qu'un enfant porta l'Eucharistie au vieillard Sérapion dangereusement malade, parce que le prêtre qui devait lui rendre cet

office était retenu lui-même par la maladie.

## § X.

*Du sujet de l'Eucharistie.*

On entend par les sujets de l'Eucharistie, les différentes personnes qui sont capables de la recevoir. Nous en avons parlé à la lettre *Communion*. On peut la consulter.

## § XI.

*Des cérémonies ou des usages du Sacrement de l'Eucharistie.*

Les cérémonies de l'Eucharistie regardent, ou la matière de ce sacrement, ou la forme, ou le ministre qui le distribue, ou le sujet qui le reçoit, ou la situation du corps avec laquelle on doit le recevoir, ou le lieu de sa distribution.

1°. Le pain qui devait être consacré, était choisi autrefois parmi les pains que les fidèles offraient, et qu'ils apportaient à l'Eglise lorsqu'ils s'y assemblaient. Dans la suite les clercs, ou les vierges consacrées à Dieu, firent les hosties en chantant des psaumes. 2° C'était le prêtre qui présidait à l'assemblée, qui distribuait aux personnes présentes le sacrement de l'Eucharistie. 3° Dans l'Eglise de Jérusalem les fidèles s'approchaient de la sainte Table inclinés profondément, et dans celle de Constantinople, ils en approchaient debout. 4° Quand la Communion sous les deux espèces était commune, on prenait toujours séparément les

espèces du pain et celle du vin, à moins qu'on ne fût malade ; et vers l'onzième siècle, on donnait quelquefois aux malades l'espèce du pain trempée dans celle du vin. Cette coutume a prévalu dans l'Eglise orientale où les laïcs reçoivent le pain consacré après que le ministre l'a trempé dans le calice du précieux sang. (*Voyez COMMUNION. Voyez aussi les théologiens qui traitent de l'Eucharistie, entre autres, Tournely, et Collet son continuateur, Moral., tom. 8, et 9; le père Drouin, de sacramentaria, tom. 1; la théorie et la pratique des Sacramens, tom. 1; le livre intitulé *Commentarius historicus et dogmaticus de sacramentis*, dissert. 4, de *sacramento Eucharistiae.*)*

Nous parlerons de l'Eucharistie comme sacrifice au mot MESSE.

Les hérétiques qui ont erré sur l'Eucharistie sont les disciples de Bérenger, ceux de Pierre de Bruis, ou les Pétrobusiens, les Henriciens, les Vaudois, les Luthériens, les Calvinistes, les disciples de Zuingle, de Carlostad, de Bucer, les Gnostiques, les Montanistes, les Cathares, les Priscillianistes, les Artorites, les Jacobites, les Eucratites, les Ebionites, les Pépusiens, les Colliridiens, etc. (*V. ces lettres.*)

EUCHER (saint), évêque de Lyon, était illustre dans le monde avant de l'être dans l'Eglise de Jésus-Christ. Il fut marié, et il eut deux fils, *Salonius* et *Veran*, auxquels il don-

na une excellente éducation, et par ses conseils, et par sa conduite. Il quitta le monde vers l'an 432, pour se retirer dans l'île de Céra, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Vers l'an 434, on le tira de son désert pour le placer sur le siège épiscopal de la ville de Lyon. L'an 441, il se trouva au premier concile d'Orange, et mourut vers l'an 454, ou selon d'autres, l'an 459, le 16 novembre, jour auquel les Martyrologes marquent sa fête. Quoiqu'on ne sache pas le détail de ses actions, on ne peut douter qu'il n'ait fait de grandes choses pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Claudien Narmert, prêtre de Vienne qui s'était souvent trouvé à ses conférences à Lyon, l'appelle le plus grand des prélats de son siècle. Il parle comme témoin de son humilité profonde, de son détachement de la terre, de son ardeur pour le ciel, de la solidité de son jugement, de la force et de l'élévation de son esprit. Il a composé, 1° un livre en forme de lettre où il fait l'éloge du désert de Lerins; cet ouvrage, adressé à saint Hilaire, est remarquable par la beauté des pensées, l'élégance et l'ornement des paroles, le style doux et éloquent qui le rend agréable. 2° Un Traité du mépris du monde et de la philosophie séculière, adressé à Valérien où l'on ne trouve, ni moins de grâces, ni moins d'éloquence. 3° Un traité de formules spirituelles. 4° Un autre, des instructions

sur l'Écriture, en deux livres, adressé à Salome. 5° L'histoire de saint Maurice et des autres martyrs de la légion thébéenne. 6° Une lettre à saint Honorat, et une autre à saint Hilaire d'Arles. Les commentaires sur la Genèse et sur les livres des Rois ne sont pas de lui. Il avait fait un abrégé des œuvres de Cassien et quelques autres ouvrages touchant la vie monastique, dont Gennade fait mention, et que nous n'avons plus. Les lettres à Philon et à Faustin ne sont point de saint Eucher, non plus que trois discours qui portent son nom, et un livre sur l'éclipse du soleil et de la lune, et le quatrième livre des Vies des Pères du désert. Les homélies, dont parle saint Mamert ne sont point de lui, non plus que d'Eusèbe d'Émèse. On en trouve tout d'un coup cent quarante-cinq sur les dimanches et les fêtes de l'année, que les manuscrits du mont Cassin et du Vatican restituent à Brunon, évêque de Signi. Le Traité de l'éloge du désert, et celui du mépris du monde, ont été imprimés séparément à Anvers, en 1621. Ces deux traités sont excellens, d'un style très-pur et très-élegant. L'auteur y mêle les graces de l'éloquence avec la force du raisonnement; et les siècles où la langue romaine était dans sa plus grande pureté n'ont rien produit de plus spirituel, de plus délicat, de plus poli. Le traité de l'éloge du désert est une louange du désert en général, et

en particulier de celui de Lérens. Il y montre que le désert est le temple de Dieu, la demeure des anges, des prophètes, des Saints, etc. Le Traité du mépris du monde, adressé à Valérien, homme illustré de la famille du Saint, contient une peinture si touchante des vanités du siècle, qu'on ne peut le lire sans se sentir porté à y renoncer. Le Traité des formules spirituelles, adressé à Vèranus, est un recueil de réflexions mystiques sur des termes et des expressions de l'Écriture. Le premier livre des instructions contient l'explication de plusieurs questions qu'il se propose sur l'ancien et le nouveau Testament. Le second livre contient l'explication des noms hébreux; de certains termes particuliers; des noms de nations, de villes et de rivières qui ne sont point connus; celle des mois et des fêtes des Hébreux; les noms des idoles; l'explication des habits; celle des oiseaux et des bêtes; le rapport des mesures et des poids des juifs avec ceux des Latins et des Grecs. Les œuvres de saint Eucher furent imprimées à Bâle en 1531, à Rome en 1564, in-fol., etc. Elles sont dans la bibliothèque des Pères. La vie de saint Eucher et de sa fille sainte Consorce, donnée par le père Chifflet, et traduite par d'Andilly, passe pour une pièce supposée. (Voyez S. HILAIRE D'ARLES, dans la vie de saint Honorat; Cassien, dans la préface de sa conférence 11; Sal-

vien de Marseille, en deux de ses lettres; Claudien Mamert, au deuxième livre de son Traité de l'état de l'ame; Sidoine Apollinaire. Gennade de Marseille. Baronius. Dupin, cinquième siècle. Baillet, tom. 3, 16 novembre. Dom Rivet, *Hist. littéraire de la France*, tom. 2. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclés.*, t. 13, p. 599 et suiv.)

EUCHER (saint), dit le Jeune, suffragant de la métropole d'Arles, vivait quatre-vingts ans après saint Euchère, évêque de Lyon. On ne sait de quelle ville il fut évêque, mais on est persuadé que ce ne fut pas de Lyon. On croit que ce fut de quelque ville de la Gaule Viennoise, sous la métropole d'Arles, à cause de sa liaison avec saint Césaire, évêque de cette ville, dont il était le confident. Euchère se trouva au quatrième concile d'Arles de l'an 524; à celui de Carpentras de l'an 527; au second d'Orange de l'an 529, et à celui de Vaison qui se tint cinq mois après. L'auteur du Martyrologe de France met saint Euchère le Jeune au rang des Saints de l'Eglise gallicane après saint Euchère l'Ancien, et le même jour que lui. (*Voyez* Cyprien de Toulon, dans la *Vie de saint Césaire d'Arles*, au premier tome du père Mabillon, et Baillet, t. 3, 16 novembre, etc.)

EUCHER (saint), évêque d'Orléans, était d'une famille des plus qualifiées de cette ville. Il vint au monde vers l'an 687,

se fit religieux dans l'abbaye de Jumièges vers l'an 714, et fut sacré évêque d'Orléans l'an 721. Il vécut sur le siège épiscopal comme il avait fait dans l'obscurité du cloître, c'est-à-dire, en homme pénitent, exemplaire, zélé pour la religion. Il fut accusé, auprès de Charles Martel, de s'être opposé à la concession que ce prince faisait des biens ecclésiastiques à des laïcs, et envoyé en exil à Cologne, puis dans le pays de Hasbain; il y choisit pour demeure le monastère de saint Tron où il mourut l'an 743, ou selon d'autres, l'an 738. Dieu attesta sa sainteté par divers miracles qui se firent à son tombeau. L'on honore ses reliques avec celles de saint Tron, et dans la même église. On fait sa fête le 20 février. Sa vie écrite par un anonyme d'Orléans qui vivait presque en même temps que lui, se trouve dans Bollandus, avec la dissertation préliminaire de Henschenius, et dans le troisième tome des Actes des saints bénédictins du père Mabillon. (Baillet, tom. 1, 20 février.)

EUCHITE ou EUCHÈTE, *Euchita*. Les Euchites étaient d'anciens hérétiques, ainsi appelés, parce qu'ils priaient sans cesse, et qu'ils croyaient que la seule prière suffisait pour être sauvé, car leur nom qui est grec, est la même chose que *precatores* en latin. (Théodoret, lib. 4, *haeres.*)

EUCHOLOGE, *euchologium*. Ce mot qui est grec, signifie lit-

néralement discours de prières. L'euchologe est le rituel des Grecs qui renferme tout ce qui appartient à leurs cérémonies, soit dans leurs liturgies, soit dans l'administration des sacrements, soit dans la collation des Ordres. Le père Goar, dominicain, a fait imprimer l'euchologe en grec et en latin, avec des notes, à Paris.

EUDES (Jean), célèbre missionnaire du dernier siècle, instituteur d'un grand nombre de séminaires, fondateur de la congrégation de Jésus et Marie, dite des *Eudistes*, et de l'Ordre religieux de Notre-Dame de Charité, naquit à Rye près d'Argentan, petite ville de Basse-Normandie, dans le diocèse de Séez, le 14 novembre 1601. Il était frère aîné du célèbre historien Eudes de Mézerai, et fils d'Isaac Eudes et de Marthe Corbin qui le consacrèrent au Seigneur comme leur premier né, dès sa plus tendre jeunesse, et n'épargnèrent rien pour lui inspirer la piété dont ils faisaient profession. Il profita si bien de leurs instructions, que n'ayant encore que neuf ans, il donna d'heureux présages de la patience admirable avec laquelle il supporta dans la suite les différentes contradictions auxquelles il fut exposé. Un jour l'un de ses compagnons lui ayant donné un soufflet, le jeune Eudes ne se contenta pas de tendre l'autre joue à celui qui l'outrageait si indignement, il se jeta encore à

ses pieds, en lui disant avec une douceur et une tranquillité capables d'attendrir le cœur le plus dur : *Frappez sur l'autre*. Touché d'un si rare exemple de vertu, l'agresseur s'humilia à son tour en demandant pardon de sa faute. La piété du jeune Eudes croissant de plus en plus, il fit vœu de chasteté à l'âge de quatorze ans. Cette même année (1615) ses parens l'envoyèrent à Caen pour y continuer ses études au collège des jésuites où il fit de grands progrès. La dévotion toute singulière à la sainte Vierge, qu'il avait, pour ainsi dire, sucée avec le lait, le porta à entrer dans la congrégation des écoliers, dont il devint l'exemple et le modèle. S'étant déterminé à l'état ecclésiastique, après de ferventes prières et des jeûnes réitérés, il reçut à Séez la tonsure et les ordres moindres le 19 septembre 1620, à l'âge d'environ dix-neuf ans. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire le 25 mars, non de l'an 1625 comme le dit Moréri, mais de l'an 1623. Le père de Bérulle, depuis cardinal, conçut pour lui une estime particulière, et le chargea d'annoncer en public la parole de Dieu, avant même qu'il fût dans les Ordres sacrés. Il reçut le soudiaconat le 21 décembre 1624. Le 22 février 1625, d'Angennes, évêque de Bayeux, lui donna le diaconat, et le 20 décembre de la même année, il fut ordonné prêtre à Paris. Il ne fut pas plutôt revêtu

de l'auguste caractère du sacerdoce, qu'il s'appliqua au ministère de la prédication ; mais Dieu arrêta pendant quelque temps les ardeurs de son zèle, en lui envoyant une maladie de langueur qui lui dura jusqu'en 1627. Ce fut alors que touché des ravages que la peste faisait dans son pays, il y courut et travailla principalement dans les paroisses de Saint-Christophe, de Saint-Pierre, de Saint-Martin de Vrigni, etc., où le mal était plus violent. La peste ayant cessé dans le diocèse de Séez, le père Eudes retourna à Paris et ensuite à Caen, pour se préparer aux missions. La peste étant parvenue dans cette dernière ville en 1631, le père Eudes sacrifia encore une fois sa vie au service des pestiférés, et s'y employa avec des travaux et des incommodités incroyables, jusqu'à loger pendant quelque temps dans un tonneau hors la ville, de peur de communiquer la contagion à ses confrères. L'année suivante 1632, il se trouva à plusieurs missions que firent les Pères de l'Oratoire dans la Normandie ; et depuis il en fit un très-grand nombre avec des fruits infinis, tant dans cette même province que dans la Bretagne, la Picardie, l'Île de France, la Brie, la Champagne, la Bourgogne, et dans presque tout le royaume. Sa réputation vola jusqu'à la cour où la reine régente, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, l'entendit plusieurs fois avec beaucoup de sa-

tisfaction. Mais il n'était jamais plus content que quand il annonçait la parole de Dieu aux pauvres et aux gens de la campagne. Ses supérieurs lui trouvaient tant de talens pour la chaire, que dès l'année 1635, ils l'avaient établi chef des missions, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, et qu'il n'y en eût que trois qu'il y travaillait. En 1640, le père de Condren son général le fit supérieur de la maison de l'Oratoire de Caen, non à cause de ses vives instances, comme l'avance Moréri, mais à cause de son mérite universellement reconnu qui le rendait très-digne de ce poste, et dont il aurait été d'autant plus indigne, qu'il l'aurait sollicité avec des instances plus vives, comme on le suppose sans raison. L'année suivante 1641, le père Eudes commença dans le diocèse de Contances à faire des conférences particulières aux ecclésiastiques qui produisirent un changement notable dans les mœurs du clergé.

Après avoir demeuré dans la congrégation de l'Oratoire pendant vingt ans, le père Eudes la quitta le 24 mars 1643, pour en former une nouvelle sous le nom de congrégation de Jésus et Marie, plus connue sous celui d'Eudistes. Il en commença l'établissement à Caen, le 25 mars 1643, ayant obtenu pour cela dès l'année d'au paravant des lettres-patentes qui furent expédiées au mois de décembre 1642. Elles portent en substance et en pro-



pres termes que Jacques d'Angennes, évêque de Bayeux, désirant instituer dans la ville de Caen une compagnie, ou société de prêtres vivant en communauté sous le nom et titre de prêtres du séminaire de Jésus et Marie, dont le principal but soit d'imiter et de continuer sur la terre la vie, les mœurs et toutes les fonctions sacerdotales de Jésus-Christ, comme aussi la vie et les vertus de la sainte Vierge Marie leur protectrice spéciale; de travailler par leur exemple et par leurs instructions à établir la piété et sainteté dans les prêtres et aspirans à la prêtrise; comme aussi de l'employer à instruire le peuple par les missions, prédications, etc. Sa majesté a approuvé, approuve et agréé cet établissement, et permet par ces présentes d'ériger ou faire ériger, fonder et rester dans la ville de Caen une compagnie de prêtres vivant en communauté, pour vaquer à toutes les fonctions de l'ordre et état de prêtrise, sous la direction et dépendance dudit évêque de Bayeux, lui accorde de jouir de tous les droits et privilèges dont jouissent les autres maisons et communautés fondées dans son royaume, etc. D'Angennes, évêque de Bayeux, approuva cet établissement le 14 janvier 1644, et nomma le père Eudes supérieur de la nouvelle congrégation, avec pouvoir de faire des règles et statuts, de recevoir et incorporer d'autres ecclésiastiques, etc. Ce prélat étant mort

au mois de mai 1647, Édouard Molé son successeur, trompé par les ennemis du père Eudes qui lui firent un portrait affreux de ses maximes et de ses desseins, fit donner une sentence le 29 septembre 1650, par l'official de Bayeux au siège de Caen, pour fermer la chapelle des Eudistes, et leur défendre de faire aucunes fonctions en leur maison, sous prétexte de congrégation, le tout sous peine de suspension des fonctions de leurs saints Ordres. Ce coup étonna le père Eudes, mais n'abattit point son courage; il espéra que Dieu dissiperait l'orage que l'envie avait excité contre lui, et pour se disposer à cette faveur, il baisa la main qui le frappait, regarda cette croix comme la punition de ses péchés, la reçut avec une humble soumission; et loin de se plaindre de ses adversaires, il s'efforça de les excuser, et de justifier au moins leurs intentions. Ses espérances ne furent point trompées, et une conduite si chrétienne ne pouvait manquer de faire tomber tôt ou tard les injustes préventions qu'on avait conçues contre le serviteur de Dieu. Édouard Molé étant mort le 6 avril 1652, son frère, l'abbé de Sainte-Croix qui lui succéda sur le siège de Bayeux, ayant pris connaissance des difficultés que l'on formait contre le séminaire de Caen, et des défenses du père Eudes, le rétablit comme auparavant par une seconde sentence de l'Official de Caen du 10 mai 1653. Depuis ce temps la

congrégation des Eudistes prit de jour en jour de nouveaux accroissemens ; et le père Eudes, plein de reconnaissance à la vue de ces heureux succès, ne cessait de bénir le Seigneur qui les lui accordait. La joie qu'il en ressentit ne fut cependant pas long-temps sans être troublée. De Sainte-Croix s'étant démis de l'évêché de Bayeux, François Servien, son successeur, se laissa d'abord prévenir contre le père Eudes, mais le charme tomba bientôt ; et ce prélat judicieux, voulant s'assurer par lui-même de la vérité, fit faire au père Eudes une mission pendant le carême de 1656 à Lingerres près de Bayeux ; Servien reconnut sans peine que ce prêtre qu'on lui avait peint avec des couleurs si noires, était un trésor qu'il possédait dans son diocèse. Il l'assura qu'il le protégerait en tout ce qu'il pourrait, lui accorda les pouvoirs les plus amples pour travailler dans son diocèse, et lui donna toute sa confiance. Il fit plus encore, il confirma le séminaire de Caen, et obtint de nouvelles lettres-patentes au mois d'octobre en 1657, et non en 1652, comme le dit Moréri, puisque ce prélat ne fut nommé à l'évêché de Bayeux qu'en 1654. Le même auteur se trompe encore lorsqu'il avance que Servien donna aux Eudistes un séminaire à Bayeux ; ces ecclésiastiques n'ont point de séminaire dans cette ville. En 1658, de Harlay, pour lors archevêque de Rouen, et

depuis archevêque de Paris, voulant établir un séminaire dans sa ville archiépiscopale, crut ne pouvoir le mettre en meilleures mains qu'en celles du supérieur de la nouvelle congrégation, quelques efforts qu'on pût faire pour l'en détourner. Le prélat fit expédier ses lettres d'établissement le 30 mars 1658 ; le mois suivant il obtint des lettres-patentes du roi, et enfin le 13 février 1659, l'ouverture du grand séminaire de Rouen se fit avec beaucoup de solennité.

L'an 1660, Eudes fit deux missions célèbres dans la capitale du royaume, l'une aux Quinze-Vingts, et l'autre à la paroisse de Saint-Sulpice. Tout ce qu'il y avait de plus grand à la ville et à la cour s'y rendit assidu ; la Reine mère donnait l'exemple, et l'on y vit avec admiration une multitude étonnante de pécheurs, d'hérétiques, d'athées même, rentrer dans les sentiers de la justice et de la vérité. C'est ce que l'on peut voir dans la lettre qui fut écrite au pape Alexandre VII par Auvry, ancien évêque de Coutance qui avait pour lors la supériorité de l'hôpital des Quinze-Vingts, en qualité de grand vicaire du cardinal Mazarin, grand aumônier de France. Ces deux missions terminées avec tant de succès, mirent Eudes en considération extraordinaire, principalement auprès de la Reine qui lui offrit sa protection. Le saint prêtre qui n'avait d'autre intérêt que la gloire de Dieu et

le salut des âmes, crut devoir profiter des bontés de cette auguste et religieuse princesse, pour obtenir du Saint-Siège l'érection de la communauté de Notre-Dame de Charité en ordre religieux : ce qui fut heureusement achevé en 1666. La réputation si méritée du père Eudes lui attirant tous les jours de nouvelles occupations, il fut demandé à Évreux et à Rennes pour y faire des missions qui furent suivies de l'établissement de sa congrégation dans ces deux villes. En 1671, il fit une mission à Versailles, et une autre à Saint-Germain-en-Laye en 1673. Celle de Saint-Lô, en 1676, fut la dernière qu'il fit par lui-même. Il mourut à Caen le 19 août 1680 dans sa soixante-dix-neuvième année, s'étant démis de la supériorité de sa congrégation quelque temps auparavant. Il avait une éloquence naturelle, vive et véhémente, qui en faisait un excellent prédicateur ; c'était même un des plus fameux qu'il y eût alors à Paris. Il nous reste de ce grand homme quelques ouvrages fort estimés, dit Moréri, édit. de 1707, et pleins de l'esprit de Dieu dont il était animé, au jugement de Huet et Hermant. Voici ceux qui sont venus à notre connaissance :

1. Exercices de piété pour vivre chrétiennement et saintement. Cet ouvrage parut en 1636. Beuvelet en conseille l'usage dans sa conduite pour les séminaires, vers la fin.

2. La Vie et le Royaume de Jé-

sus. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1637. Il s'en est fait depuis un grand nombre d'éditions à Rouen, à Paris, etc. Les meilleures et les plus amples sont celles de Caen, 1664, 1667, etc. in-8°.

3. Le Testament de Jésus et le Testament du véritable Chrétien, avec la Parfaite Consolation des affligés, en 1641.

4. La Vie du Chrétien, ou le Catéchisme de la Mission, 1641. Il y en a plusieurs éditions. Les plus amples sont celles de Caen, 1669, in-12 ; celle de Lisieux, 1675, etc. On y a ajouté un autre petit ouvrage qui a pour titre : *la Manière de bien servir la Messe*, et qui avait été imprimé en 1654, ou 1655.

5. Avertissement aux Confesseurs Missionnaires, à Caen, 1643, ou 1644, in-24.

6. Le Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême, 1654. On en a fait une édition plus ample en 1743, in-12.

7. Le bon Confesseur, Paris, 1666, in-12. Il s'en est fait depuis grand nombre d'éditions en diverses langues ; la plus ample est celle de Rouen, 1732 et 1733.

8. Manuel de prières pour une communauté d'ecclésiastiques, Caen, 668, in-12.

9. L'Enfance admirable de la Mère de Dieu, in-12, dédié à la Reine, en 1673.

10. Le Cœur admirable de la Mère de Dieu, en douze livres ; à Caen, 1681, in-4°.

11. Le Mémorial de la vie ec-

clésiastique; à Lisieux, 1682, in-12.

12. Le Prédicateur apostolique; à Caen, 1685, in-12.

13. Les Offices du Sacré Cœur de Marie, du Cœur adorable de Jésus, et du divin sacerdoce; en différens temps.

14. Plusieurs autres Offices et Messes particulières. On lit dans la dernière édition du Moréri de 1759, que le livre de la dévotion et de l'Office du Cœur de la Vierge a souffert beaucoup d'oppositions et de contradictions, principalement à cause de la nouveauté de la dévotion et de plusieurs principes qu'on y a justement blâmés. Comme nous n'avons point vu cet ouvrage, nous ne pouvons porter de jugement sur cette censure. Nous dirons seulement que ce livre a été approuvé par quinze archevêques ou évêques très-respectables par leur attachement inviolable à la doctrine catholique; on peut voir ces approbations à la fin de l'édition de 1663. Depuis ce temps, plusieurs autres prélats ont ajouté leurs suffrages à ceux des premiers; et les souverains pontifes ont autorisé cette dévotion, et accordé en sa faveur plus de quatre-vingts brefs d'indulgences. Le père Eudes, dit encore Moréri, a fait plusieurs écrits au sujet de Marie des Vallées, fille d'un pauvre paysan du diocèse de Coutances, morte en 1656. Il n'y a qu'un de ces écrits qui soit assurément du père Eudes. S'il eut quelque estime pour cette fille qui faisait beaucoup

parler d'elle en bien, c'est un sentiment qui lui a été commun avec plusieurs personnes d'une piété distinguée, de Renti, Boudon, etc. Etant encore Oratorien, il fut appelé à Coutances en 1641 pour y faire une mission. De Matignon qui était pour lors évêque de cette ville, le chargea d'examiner la conduite de Marie des Vallées; et ce fut pour se conformer aux ordres du prélat, qu'il crut devoir mettre par écrit plusieurs choses extraordinaires qu'on lui rapporta, et qu'il apprit par lui-même de cette fille, non pour les approuver, mais pour en conférer avec les personnes intelligentes dans ces sortes de matières, en rendre un compte plus exact aux supérieurs, et les soumettre à leur jugement. Enfin, au rapport de Moréri, Huet, ancien évêque d'Avranches, dans ses *Origines de Caen*, fait un portrait assez singulier du père Eudes. Ce portrait n'a rien de si extraordinaire, si, comme on le doit, on le prend dans toutes ses parties. Huet en fait de grands éloges; il dit que son zèle le porta plusieurs fois à exposer sa vie pour assister les pestiférés; que dans ses missions il fit des fruits infinis; que nulle considération ne le retenait lorsqu'il s'agissait des intérêts de Dieu; et si le prélat ajoute que son zèle n'était pas toujours assez réglé, etc., cela n'affaiblit point les idées avantageuses qu'il a données du père Eudes, et prouve seulement qu'il a pu lui échapper dans la chaleur du discours

quelques-uns de ces petits excès dont les plus grands Saints n'ont pas toujours été exempts. Aussi Huët a été si persuadé que c'était peu de chose, qu'il ajoute, immédiatement après, qu'on ne peut cependant désavouer que le père Eudes n'ait été un grand serviteur de Dieu, qui dès son enfance a marché fidèlement dans les voies du ciel, et s'est entièrement dévoué au salut des âmes. Huët n'en parle pas moins honorablement dans son *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, ouvrage postérieur aux origines de Caen. *Is, dit le docte prélat, en parlant du père Eudes dans son commentaire; is singulari sua virtute et ardentissima pietate me ad sui amorem et admirationem jam pridem allegerat. Inanem hinc sumerem operam, si laudes persequeretur hominis, quem infiniti ad promovendum Dei cultum et animarum procurandam salutem suscepti labores ac piissimæ etiam et utilissimæ scriptiones et Deo carum et ecclesiæ venerabilem effecerunt. Hujus viri sanctitatem dum in vivis esset, summa prosecutus sum observantia; et sive privatim ejus fruerer colloquio, sive concionantem audirem, acres pectori subdere sentiebam ad pietatem faces, et languentem excitare.* On peut encore voir Hermant dans son histoire des Ordres religieux, à Rouen, 1697. Le père Helyot, tom. 8 de son Histoire des Ordres monastiques. Les mémoires qui nous

ont servi à dresser cet article nous ont été communiqués avec beaucoup de bonté par Besselière, digne prêtre du séminaire des Eudistes de Caen : ils renferment plusieurs pièces authentiques et très-honorables pour Eudes. Tels sont, entre autres, les mandemens et les lettres de François II et François III de Harlay, tous deux successivement archevêques de Rouen; les lettres de Cospeau, évêque de Lisieux, au père Eudes; celles du même prélat, de d'Angennes, évêque de Bayeux, et de Matignon, évêque de Coutances, au souverain pontife Urbain VIII; celle de Le Gras, évêque de Soissons, à Innocent X; les lettres apostoliques de ce même pape; les décrets de la congrégation de la Propagande, etc.

EUDISTES. La congrégation dite vulgairement des Eudistes, doit son établissement à Eudes. Elle commença à Caen le 25 mars 1643, ayant obtenu pour cela des lettres-patentes dès l'année d'auparavant. Elle avait des maisons dans tous les diocèses de la Normandie; deux dans la Bretagne, à Rennes et à Dol; une à Paris, une à Senlis, et une à Blois. C'était un corps d'ecclésiastiques dévoués à l'éducation des jeunes clercs dans les séminaires, et à la conversion et instruction des fidèles dans les missions; double emploi dont cette congrégation s'est toujours acquittée avec beaucoup de zèle et de fruit. Elle faisait profession d'être entièrement soumise

aux ordinaires des lieux où elle était établie, et formait à perpétuité un corps et communauté ecclésiastique approuvée et autorisée avec ses constitutions par les lettres - patentes de sa majesté (lett. de 1642). Les évêques, sous les yeux desquels elle a travaillé, ont toujours rendu d'illustres témoignages en faveur de la pureté de la doctrine et de l'intégrité des mœurs de ces ecclésiastiques. Ils étaient purement séculiers, ne faisant aucun vœu; leur habit n'était pas distingué de celui des autres prêtres; ils étaient seulement obligés d'obéir au supérieur tant qu'ils demeuraient dans la congrégation. Ils pratiquaient la retraite et la régularité dans une grande perfection. (*Mémoires* fournis par Besselière, prêtre du séminaire des Eudistes de Caen.)

EUDOCIAS, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Perges. Toutes les notices en font mention. On ne sait si c'est une ville ancienne ou nouvelle; elle n'a été le siège d'un évêque que depuis le concile de Chalcédoine, étant auparavant sous l'évêché de Termesse dans la même province. Il faut qu'elle ait été ainsi nommée d'Eudoxia, femme du jeune Théodose, ou d'une autre de même nom, femme d'Arcade. Quoi qu'il en soit, elle a eu les évêques suivans :

1. Innocent, souscrit à la lettre des évêques de la province à l'empereur Léon.

2. Constantin, au concile in *Trullo*.

3. Callistes, au septième concile général. (*Oriens christ.*, t. 1, pag. 1021.)

EUDOCIAS, ville épiscopale de Lycie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Myre, ainsi appelée du nom de la femme de Théodose le Jeune. Elle se trouve dans toutes les notices. Elle a eu les évêques suivans :

1. Timothée, au concile d'Éphèse.

2. Zénodote, au concile de Chalcédoine.

3. Photin, souscrit à la relation du concile de Constantinople, où Sévère d'Antioche fut condamné. (*Oriens christ.*, t. 1, pag. 988.)

EUDOXIAS, ville épiscopale de la seconde Cappadoce, au diocèse de Pont, sous la métropole de Pessinonte. Ne serait-ce pas Eudoxiana que Ptolémée place dans le Pont de Galatie, ou dans la seconde Galatie? Aucun autre auteur n'en parle. Nous en trouvons deux évêques.

1. Aquilas, siégeait dans le concile de Chalcédoine parmi les évêques de la seconde Galatie.

2. Mennas, au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas, où Anthime son prédécesseur, Sévère d'Antioche, et plusieurs autres sectaires furent condamnés. (*Oriens christ.* tom. 1, pag. 495.)

EUDOXIEN, *Eudoxianus*. Les Eudoxiens étaient des hérétiques du quatrième siècle, qui

suivaient les erreurs des Aëtiens et des Eunomiens, soutenant que le Fils avait une volonté différente du Père, et qu'il avait été fait de rien. Ces hérétiques prirent leur nom d'*Eudoxius*, patriarche d'Alexandrie et de Constantinople, grand défenseur des Ariens. (Saint Épiphané, *hérés.* 76.)

**EUDOXIOPOLIS**, ville épiscopale de Pisidie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Antioche. Il y en a une autre du même nom en Europe, qu'on appelait *Selybria*. Holstenius, dans ses Annotations à la géographie sacrée, prend quelquefois l'une pour l'autre. Voici un de ses évêques :

1. Théodore, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon. On lit évêque de Théodoxiopolis; mais c'est une faute, n'y ayant aucune ville de ce nom en Pisidie. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 1062,)

**EUFRAISE**, *Euphrasius* (saint), évêque de Clermont en Auvergne, succéda à saint Apruncule l'an 491. Il envoya Paulin, prêtre de son Église, au concile d'Agde de l'an 506 où présidait S. Césaire d'Arles. Il assista en personne à celui d'Orléans de l'an 511, et l'année suivante il reçut chez lui saint Quintien, évêque de Rhodéz, persécuté par son peuple. Il mourut l'an 514, ou 515. Les anciens Martyrologes, du nom de saint Jérôme, marquent la fête de saint

Eufraise au 14 de janvier, comme d'un évêque d'Afrique; les autres au 15 de mai, comme d'un évêque d'Espagne. Saint Grégoire de Tours, dans le second et le troisième livres de son *Histoire de France*, et dans la *Vie de saint Quintien de Rhodéz*, nous apprend qu'il fut évêque de la ville d'Auvergne, dont le siège fut transféré à Clermont. (Baillet, tom. 2, 15 mai.)

**EUGANDE**, ou **OYAND**, ou **OYEND**. Voyez **OYAND**.

**EUGÈNE**, l'un des fils de sainte Symphorose, martyr de Tivoli. (Voyez **SYMPHOROSE**.)

**EUGENE**, martyr à Deuil, *Diogilum*, en Paris, vint d'Italie dans les Gaules, avec saint Denis, saint Quentin, saint Lucien et les autres missionnaires qui les y accompagnèrent au troisième siècle. L'histoire ne nous apprend autre chose de lui, sinon qu'après avoir beaucoup travaillé et beaucoup souffert pour établir la foi de Jésus-Christ, il mérita d'être couronné par le martyre. (Le père Dubois, dans l'*Histoire de l'Église de Paris*. Dom Mabillon, dans ses *Remarques sur la translation de saint Eugène à Brogne, au cinquième siècle bénédict.* De Tillemont, dans l'*Hist. de saint Denis de Paris*, art. 5, tom. 4 de ses *Mém. eccl.* Baillet, t. 3, 15 novembre.)

**EUGÈNE** (saint), évêque de Carthage et confesseur sous les Vandales, fut placé sur ce siège

le 19 mai de l'an 481. C'était un pontife de sainte vie et selon le cœur de Dieu, doux, bienfaisant, humble, charitable, que tout le monde respectait et aimait. Les évêques ariens en concurrent tant de jalousie, qu'il n'y eut point de calomnies qu'il n'inventassent pour le rendre odieux au roi Huneric. Ce prince arien excita à cette occasion une persécution furieuse contre les catholiques, bannissant les uns, tourmentant les autres par des supplices honteux et cruels. L'an 484, Dieu voulut relever le courage des siens par un miracle. La nuit de la fête de l'Épiphanie, un aveugle connu de tout le monde, nommé Felix, eut ordre, en songe pour la troisième fois, d'aller trouver l'évêque Eugène, serviteur de Dieu qui le guérirait. Il y alla ; Eugène le toucha, et le guérit. Ce miracle ne fit qu'irriter toujours davantage les évêques ariens et le roi qui, après une conférence qu'il fit tenir à Carthage entre les catholiques et les Ariens, tourmenta cruellement les fidèles de Carthage, et bannit plus de quatre cents évêques catholiques. Saint Eugène fut relégué dans les déserts de Tripoli où il souffrit beaucoup, et dont il revint l'an 487, sous le règne de Guntabond, successeur et neveu de Huneric. Il fut banni une seconde fois sous Trasamond, frère et successeur de Guntabond, et se retira dans Alby, ville de la première Aquitaine. Il mourut en paix le 6 de septembre 505

dans le village de Vians, où l'on dit qu'il fonda un monastère. Il y fut enterré près du tombeau du martyr saint Amarand, et Dieu l'honora de plusieurs miracles. En 1404, Louis d'Ambroise, évêque d'Alby, les transporta l'un et l'autre, le 29 septembre, dans son église cathédrale où on les honore encore de nos jours. Saint Eugène, composa quelques petits ouvrages, savoir, *Expositio fidei catholicæ* ; *Apologeticus pro fide*. *Altercatio cum Arianis*. (Voyez Victor, évêque de Vite, aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> liv. de son *Histoire de la persécution de l'Église d'Afrique sous les Vandales*. Saint Grégoire de Tours, au 2<sup>e</sup> liv. de son *Hist. de France*. Gennade de Marseille, *Descriptorib.*, cap. 97. Dupin, cinquième siècle. Baillet, t. 2, 13 juillet.)

EUGÈNE (saint), évêque de Tolède, second de ce nom, fut d'abord chanoine de la cathédrale de cette ville. Le désir d'une plus grande perfection lui fit embrasser la vie religieuse dans le monastère de Saint-Engrasse à Saragosse, d'où il fut tiré malgré sa résistance pour remplir le siège épiscopal de Tolède, vacant par la mort de l'évêque aussi nommé Eugène, survenue l'an 646. Son zèle et sa ferveur l'élevant au-dessus des faiblesses de son corps infirme et délicat, il parut infatigable au travail. Il présida au huitième concile de Tolède, l'an 653 ; au neuvième, l'an 655 ; au dixième, l'an 656, et mourut de la mort



des justes en 657, ou 658. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Léocadie, ou Sainte-Locaye, et l'on fait sa fête le 13 novembre. Saint Eugène composa plusieurs ouvrages, un traité de la Trinité que nous n'avons point; deux petits livres d'opuscules, l'un en vers, et l'autre en prose. Il corrigea aussi les poésies de Draconce, que le père Sirmond publia en 1617, à Paris, avec les poésies d'Eugène, qui sont remplies de sentimens chrétiens et de pensées fort justes. Ildephonse, de *Scrip. eccles.*, cap. 13 et 14. Baronius, in *notis ad Mart. rom.*, 13 novembre. Bulteau, *Hist. de saint Ben.*, l. 3. Dupin, septième siècle. Baillet, tom. 3, 13 novembre.)

#### *Papes.*

EUGÈNE, premier de ce nom, pape, était Romain. L'empereur Constant, fauteur des Monothélites, ayant fait bannir le pape saint Martin l'an 654, donna ordre à l'Exarque de Ravenne, Théodore Calliopas, de faire élire un autre évêque de Rome en sa place. Eugène fut mis sur son siège malgré le peuple et le clergé de Rome, qui donnèrent néanmoins ensuite leur consentement à son élection, à cause de son mérite; car il était vertueux, irréprochable dans ses mœurs, charitable envers les pauvres. Il mourut le 2 de juin 657, après avoir gouverné deux ans neuf mois vingt-quatre jours. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre au Vatican, où il

est toujours demeuré. On trouve son nom au catalogue des Saints dans le Martyrologe romain moderne, le 2 de juin. (Anastase, en sa *Vie*. Baronius. Baillet, tom. 2, 2 juin.)

EUGÈNE II, Romain, succéda à Pascal 1<sup>er</sup>, le 5 juin de l'an 824. On lui opposa l'antipape Zozime; mais Lothaire, fils de l'empereur Louis, étant venu en Italie, rendit la paix à l'Eglise, que le pape Eugène gouverna depuis ce temps avec assez de douceur, jusqu'au 27 d'août de l'an 827, qu'il mourut. On lui attribue un décret portant que les ambassadeurs de l'empereur seraient présens à l'ordination du pape, et une lettre écrite après la conférence tenue l'an 824 à Paris, au sujet des images. (Baronius, à l'an 824, 825 et 827. Platine. Ciaconius, etc.)

EUGÈNE III, nommé *Pierre Bernard*, était de la ville de Pise. Il fut disciple de saint Bernard à Clairvaux, et abbé du monastère de Saint-Anastase aux Trois-Fontaines, hors des murs de Rome. Il fut élu pape le 27 février de l'an 1145, après Luce II. Le peuple voulut l'obliger avant sa consécration, à confirmer la souveraineté des sénateurs, ce qui l'obligea de se retirer au monastère de Farfe, où il fut proclamé et consacré pape. Il retourna à Rome après sa consécration, se retira ensuite à Viterbe, d'où il excommunia Jordanes qui avait pris la qualité de patrice, et s'était rendu maître de Rome. Il

contraignit les Romains de faire la paix, d'abolir la dignité de patrice, et de recevoir un préfet et des sénateurs qu'il choisirait pour gouverner en son nom. Il revint à Rome après cet accommodement, et y passa les fêtes de Noël; mais les Romains recommençant leur révolte, Eugène passa successivement à Tivoli, à Pise, et en France l'an 1147. Il y fut très-bien reçu du roi Louis VII, et y tint plusieurs conciles pour la croisade pendant un an et plus qu'il y demeura. Il repassa en Italie sur la fin de l'année 1148, se rendit maître de l'église de Saint-Pierre après plusieurs combats, et mourut à Tivoli le 6 juillet 1153, après huit ans quatre mois et onze jours de gouvernement. Son corps fut apporté à Rome et enterré dans l'église de Saint-Pierre. Geofroi, auteur de la vie de saint Bernard, assure qu'il fit beaucoup de miracles après sa mort. Nous avons quatre-vingt-sept lettres de ce pape qui ne contiennent rien de bien remarquable. Il y a aussi un privilège en faveur des évêques de la province de Bourges, par lequel Eugène confirme la liberté qui leur avait été donnée par les rois de France, d'élire les évêques et les abbés, sans qu'ils fussent obligés d'en faire la foi et hommage, ni de prêter serment de fidélité. (*Voyez saint Bernard et Pierre de Cluny, in Epis. Baronius. Louis Jacob, Bibliot. pontif. Dupin, douzième siècle. Voyez aussi l'Histoire du pontificat d'Eugène III, par Dom Jean de Launes, religieux bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, à Nancy, 1737, in-8.*)

*tificat d'Eugène III, par Dom Jean de Launes, religieux bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, à Nancy, 1737, in-8.*

EUGÈNE IV, Vénitien, nommé *Gabriel Condolmerio*, fut chanoine de la congrégation de Saint-Georges in *Alga*, évêque de Sienne et cardinal. Il se trouva au concile de Constance, fut légat dans la Marche d'Ancone, et succéda à Martin V, le 3 mars 1431. Le concile de Bâle fut ouvert cette même année: et les Pères de ce concile se brouillèrent tellement avec le pape, qu'il déclara le concile dissous, en assembla un à Ferrare, et que le concile de son côté déposa le pape, et élut Amedée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Felix V. Alors Eugène transféra le concile de Ferrare à Florence. En 1442 il transféra encore le concile de Florence à Rome, où il reçut les ambassadeurs d'Éthiopie, et ceux des Maronites. Il mourut le 23 février 1447. Il a laissé vingt-quatre lettres et bulles qui sont au tome 12 des conciles: trente-trois autres lettres qui sont au tome 13; dix autres dans Bzovius, et plusieurs autres dans Vadingue et dans le Bullaire. On lui attribue aussi quelques traités, et, entre autres, un contre les Hussites. (Volaterran, liv. 22. Onuphre. Ciaconius. Sponde, à l'an 1431, n. 4, 5. Louis Jacob, *Bibliot. pontif.*)

EUGÉNIE, Vierge et martyre à Rome, souffrit sous Valérien vers l'an 258, ou même

sous Dioclétien vers l'an 304, supposé qu'elle ait souffert avec sainte Bassile avec laquelle elle est jointe dans les anciens Martyrologues de saint Jérôme qui marquent sa fête le 25 décembre. C'est tout ce qu'il y a de certain touchant cette Sainte, dont les actes sont fabuleux. (Tillemont, *note quatrième sur la persécution de Valérien*, au quatrième tome de ses *Mémoires eccl.* Baillet, tom. 3, 25 décembre.)

EUGIPE, ou EUGIPPE, en latin *Eugipius*, ou *Eugippius*, abbé de Lucullano, ou de saint Severin, près de Naples, vers l'an 511, écrivit la vie de saint Severin, et la dédia à Paschase, diacre de l'Eglise de Rome. Saint Isidore de Séville lui attribue aussi une règle qu'il composa pour les religieux de son monastère; mais il ne dit rien du recueil tiré des œuvres de saint Augustin, dans lequel Eugippe fait des extraits des sentimens et des pensées de ce Père, dont il a composé un ouvrage divisé en 338 chapitres. Ce recueil a été imprimé en deux tomes à Bâle, en 1542, et à Venise en 1543. Il est adressé à la Vierge Proba. Sigebert dit qu'Eugippe vivait du temps de Pélage II et de l'empereur Tibère Constantin, c'est-à-dire, vers l'an 580; ce qui a donné lieu de distinguer l'Eugippe dont il parle, de celui qui écrivit en 511 la vie de saint Severin, et qu'Isidore met sous l'empire d'Anastase. Mais il est visible que Sigebert s'est

trompé, puisque Cassiodore qui avait vu l'Eugippe, auteur du recueil des sentences de saint Augustin, le même dont parle Sigebert, était mort avant l'an 567, âgé de plus de quatre-vingt-treize ans. Il est donc inutile de distinguer deux abbés du nom d'Eugippius. (Dom Ceillier, *Biblioth. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 16, pag. 156 et suiv. Dom Jacques Martin, dans ses *Éclaircissemens littéraires*, lettre 2.)

EULALIE, de Barcelonne, vierge et martyre, appelée parmi le vulgaire sainte Ouille, sainte Olare, sainte Aulaire et sainte Aulaye, naquit de parens chrétiens et fut adonnée à la piété dès son enfance. Lorsque Dioclétien et Maximien publièrent leurs édits contre la religion chrétienne, elle sortit secrètement de la maison de son père, alla se présenter au tribunal de Dacien, gouverneur de la province, qui la fit mourir en croix sur le chevalet, après avoir éprouvé sa constance par diverses autres tortures, l'an 303, ou 304. On fait sa fête le 12 février que l'on prend pour celui de son martyre. C'est tout ce que l'on peut dire en général de plus certain de son histoire; car ses actes donnés par Bollandus n'ont point d'autorité. (Tillemont *Mém. ecclés.*, tom. 5. Baillet, tom. 1, 12 février.)

EULALIE, vierge et martyre de Merida en Espagne, se sentit brûler d'une ardeur toute extraordinaire pour le martyre, lorsqu'on publia dans Merida

l'édit de la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. Quoiqu'elle n'eût encore que douze ans, elle trouva moyen de se dérober la nuit d'une maison de campagne où sa mère l'avait cachée, vint à la ville par des chemins détournés remplis de ronces et de cailloux, et alla se présenter au juge, en lui reprochant son idolâtrie. Elle eut même la hardiesse de cracher au visage du juge; elle prit l'idole, la jeta par terre, foula aux pieds l'encens et le gâteau dont on devait faire l'oblation. On lui déchira les côtés avec des ongles de fer, et on lui appliqua des torches ardentes dont les flammes l'étouffèrent en lui entrant dans la bouche. Ceci arriva le 10 décembre de l'an 304. Le corps de sainte Eulalie fut enterré près du lieu de son martyre à Merida, et depuis la paix donnée à l'Église par Constantin, l'on bâtit une église magnifique sur son tombeau qui fut glorieux par plusieurs miracles. On prétend que le corps de sainte Eulalie fut transporté de Merida à Oviédo, dans le huitième siècle, pour le garantir des insultes des Sarrasins, et qu'ils y conserve encore dans l'église cathédrale en une chapelle dédiée sous son nom. Il y en a qui confondent sainte Eulalie de Barcelonne avec sainte Eulalie de Merida, et qui des deux n'en font qu'une. Mais l'opinion qui les distingue paraît plus probable, s'il est vrai surtout, comme l'a cru Vandalbert, que le corps de notre

Sainte était encore à Merida vers le milieu du neuvième siècle, et que l'autre était déjà fort célèbre à Barcelonne long-temps auparavant, comme le font voir le vénérable Bede, et saint Enloge de Cordoue. Les actes du martyre de sainte Eulalie ne sont, ni anciens, ni authentiques, et nous n'avons rien de plus autorisé à son sujet, que l'hymne que Prudence a composée en son honneur vers la fin du quatrième siècle, et qui tient la troisième place dans son livre des couronnes. ( Tillement, *ibid.* Baillet, tom. 3, 10 décembre.)

EULALIUS, antipape, archidiacre de l'Église de Rome, fut opposé à Boniface 1<sup>er</sup>, l'an 418.

EULOGE (saint), évêque d'Edesse en Mésopotamie, n'ayant point voulu communiquer avec les partisans de Valens, empereur arien, fut relégué par Modeste, préfet du prétoire, dans la ville d'Antinoüs sur les confins de la haute Égypte et de la basse Thébaïde. Là il se renferma dans une cellule où il passait les jours et les nuits en prières. Valens étant mort l'an 379, saint Euloge retourna à Edesse, dont il fut établi évêque par saint Eusèbe de Samosate. On ne sait, ni le détail de ses actions depuis son épiscopat, ni le temps de sa mort. Le Martyrologe romain moderne en fait mention le 5 mai. ( Théodoret, liv. 6. Fleury, liv. 17. Baillet, tom. 2, 5 mai.)

EULOGE (saint), patriarche d'Alexandrie, était Syrien de

naissance. Il fut élevé dans un monastère, ordonné prêtre à Antioche, et chargé de la conduite de l'église Notre-Dame, que l'empereur Justinien avait bâtie dans cette ville, soit que ce fût une paroisse, soit que ce fût un monastère de religieux, comme semble l'insinuer l'auteur du *Pré spirituel*, qui donne la qualité d'abbé à notre Saint. Il se joignit à saint Eutype, patriarche de Constantinople, pour combattre les Eutychiens, et fut élevé sur le siège patriarchal d'Alexandrie dès la fin de l'an 580, après la mort du patriarche Jean. Il entretenait aussi une étroite liaison avec le pape saint Grégoire. Il apporta tous ses soins pour ramener les jacobites à la foi orthodoxe. Il écrivit contre les Théodosiens et les Gaianites, et attaqua divers autres hérétiques qui troublaient l'Eglise d'Alexandrie. Il assembla aussi un concile l'an 588, contre les Samaritains dont la secte n'était pas encore éteinte. On croit qu'il mourut vers l'an 606. On fait sa fête le 13 de septembre. Photius nous apprend qu'il avait composé six livres contre Novatien; un contre Sévère et Timothée, pour la défense de la lettre de saint Léon; un contre Théodose et Sévère, hérétiques acéphales; une oraison contre les Théodosiens et les Gaianites; onze autres oraisons sur divers sujets; une lettre à Eutychius, archevêque de Constantinople, qui contenait une explication de la foi orthodoxe. Il ne reste de

tous ces ouvrages que quelques extraits dans Photius, cod. 182, 208, 225, 226, 227, 230, 280. (Evagre, Théophane, c. 146, 147. Bulteau, *Hist. monastiq. d'Orient*, liv. 4, c. 29. Dupin, sixième siècle. Baillet, tom. 3, 13 septembre.)

EULOGE (saint), prêtre de Cordoue et martyr, était de l'une des premières familles de cette ville, dans le neuvième siècle. Il fut élevé dans la communauté des ecclésiastiques de saint Zoile; et après avoir épuisé ses maîtres, il alla se mettre sous la discipline d'un pieux et savant abbé nommé Sper-en-Dieu qui gouvernait le monastère de Cuteclar au nord-ouest de Cordoue. Il sortit de ce monastère comme un homme consommé en vertus. On admirait surtout son humilité, sa douceur, sa charité, sa mortification, sa continence, son application à la prière et à la méditation de l'Écriture, dans laquelle il devint très-habile. Il visita plusieurs monastères de son pays et des pays étrangers, pour en confronter les règles avec celles qu'il avait dressées, et en prendre ce qu'il y trouverait de meilleur. L'an 850, il fut mis en prison par les Maures. Il en sortit l'an 851, et fut élu archevêque de Tolède l'an 859. Mais Dieu voulut le couronner de la gloire du martyre avant qu'il pût être sacré. Une vierge chrétienne nommée Léocritie, ou Lucrèce, s'étant sauvée de chez ses parents qui étaient ma-

hométans , et qui voulaient la faire apostasier , se réfugia chez saint Euloge. On les prit tous les deux , et on les présenta au juge. Euloge fut souetté , souffleté et décapité pour le nom de Jésus-Christ , le samedi onze de mars de l'an 859. Sainte Léooritie fut décapitée le mercredi suivant. Les corps de ces deux martyrs furent transférés en 1300 à Camarasanta. Saint Euloge a composé plusieurs écrits , savoir , trois livres intitulés : Mémoires , ou Mémorial des Saints , ou les trois livres des martyrs de Cordoue , dans lesquels il décrit la mort des chrétiens qui ont souffert avant lui à Cordoue ; l'histoire de deux saints martyrs , Rodrigue et Salomon ; apologie pour ces mêmes martyrs contre ceux qui leur enviaient la qualité de martyrs ; une exhortation au martyre , adressée à deux vierges appelées Flore et Marie qui étaient prisonnières comme lui , avec une prière composée pour elles ; quelques lettres et un écrit adressé à l'évêque de Pampelune , en lui envoyant des reliques des anciens martyrs de Cordoue. On a ces ouvrages dans les bibliothèques des Pères , et dans le quatrième tome de l'Espagne illustrée , avec les notes d'Ambroise Moralez , qui les fit imprimer le premier à Alcalá de Hénarez l'an 1574. La vie de saint Euloge a été écrite par Alvar son ami particulier. Elle se trouve à la tête de ses ouvrages et dans Bollandus. ( Baillet ,

tom. 1 , 11 mars. Dupin , neuvième siècle. Dom Ceillier , *Hist. des Auteurs sacr. et ecclésiast.* , tom. 19 , pag. 64 et suiv. )

**EULOGIE**, *eulogia*. Eulogie vient d'un mot grec qui signifie bénédiction. Saint Paul a donné ce nom à l'Eucharistie même ( 1. Cor. , cap. 10 , vers. 16 ). Mais on appelait beaucoup plus communément *eulogies* différentes choses bénites , comme pain , vin , viande et autres mets que l'on distribuait à ceux qui étaient présents à l'église , comme une espèce de supplément de l'Eucharistie , où que que l'on envoyait aux absens en signe de communion. Les eulogies que l'on donnait comme un supplément de l'Eucharistie , et qui consistaient en pains bénis , se distribuaient avec les mêmes cérémonies extérieures que l'Eucharistie même. Il fallait être à jeun pour en manger. On n'en donnait ni aux infidèles , ni à ceux des fidèles qui étaient excommuniés. Ce qu'on donnait aux catéchumènes , que saint Augustin appelle *eulogie* et une espèce de sacrement , était le sel béni qu'on leur mettait dans la bouche. Les papes avaient coutume d'envoyer des eulogies aux évêques les plus éloignés. Les évêques et les prêtres s'en envoyaient aussi les uns aux autres , principalement aux grandes fêtes comme Noël , Pâques , etc. Les simples fidèles et les femmes mêmes en envoyaient aussi. Dans les monastères on distribuait les eulogies

au réfectoire. Tous les religieux offraient à la messe conventuelle des pains dont on consacrait une partie pour communier quelques Frères, les autres étaient bénis pour être distribués au réfectoire à ceux qui n'avaient pas communie, et qui devaient commencer par manger ce pain, avant de prendre leur repas. On a aussi donné le nom d'eulogies aux repas bénis par les évêques et par les prêtres, et aux simples présens non bénis. Le pape Léon IV. défend aux évêques de Bretagne de contraindre leurs prêtres à leur apporter des présens, *eulogias*, quand ils viennent aux synodes; et Hincmar de Reims défend à ses archidiacres de recevoir des eulogies, ou présens, des prêtres de leur juridiction, s'ils ne sont offerts volontairement. Enfin on a donné le nom d'eulogies aux droits, ou redevances annuelles. Dans la chronique d'Hugues de Flavigny, les droits qu'une église inférieure doit à son église-mère sont appelés *paratam* et *eulogias*. Et dans une charte de Robert, évêque de Langres, cet évêque ordonne aux curés de son diocèse, de payer les droits qui sont dus à leurs archidiacres : *Paratas et eulogias*, dit-il, *suo tempore communiter persolvant*. Notre pain béni a succédé aux eulogies. (Dom Mabillon, *act. sanct. Bened. sæc. tertii*, p. 1, *præf.* 41, n. 61. Le père Gretser, *de Benedictionib. et malediction.*, l. 2, c. 24 et suiv. Bocquillot, *liturg. sacr.*, p. 433.)

**EUMENES**, roi de Bythinie et de Pergame, ayant joint ses armes à celles des Romains dans la guerre qu'ils eurent contre Antiochus-le-Grand, reçut pour sa récompense le pays des Indiens, des Mèdes et des Lydiens. (1. *Mach.* 8, 8.)

**EUMENIA**, ville épiscopale de la Phrygie pacatienne, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée sur le Cladius. On croit qu'elle fut bâtie par Eumène, frère d'Attale. Toutes les notices en font mention. Nous voyons les évêques suivans dans les actes ecclésiastiques.

1. Thrasée, martyr, dont parle Polycrates d'Éphèse, dans sa lettre au pape Victor, pour lui faire voir que c'était l'usage en Asie de célébrer la pâque le 14 de la lune. On fait sa fête le 5 octobre.

2. Théodore, au premier concile de Constantinople.

3. Léon, au septième concile général.

4. Paul, au concile de Photius, sous le pontificat de Jean VIII.

5. Épiphanie, successeur de Paul. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 807.)

**EUNICE**, mère de saint Timothée, était Juive de naissance; mais elle avait épousé un païen qui fut père de saint Timothée. Saint Paul arrivant à Lystres y trouva Eunice et Timothée, déjà avancés en grâce et en vertu. (*Act.*, 16, 1, 2.)

**EUNOMIE**, ou **EUMENIE**, servante de sainte Afre, et com-

pagne de son martyre, fut brûlée toute vive dans le sépulcre même où elle avait enterré le corps de sa maîtresse. *Voyez AFRE.*

**EUNOMIEN**, *Eunomianus*. Les Eunomiens étaient les disciples d'Eunomius, évêque de Cyzique, qui soutenait les erreurs d'Arius, et y en ajoutait d'autres. Il se vantait de connaître Dieu aussi parfaitement que Dieu se connaît lui-même. Il osait dire que le fils de Dieu n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Saint Jérôme l'accuse d'avoir méprisé les reliques des saints martyrs, et d'avoir soutenu qu'on ne pouvait les honorer sans crime, et que les miracles qui se faisaient à leurs tombeaux n'étaient que des illusions du démon. Il condamnait le baptême donné au nom de la sainte Trinité; et rebaptisait ceux qui l'avaient été de la sorte : Saint Epiphane, *hérés.* 75. Théodoret, *hæret. fabul.*, lib. 4, cap. 5. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Baronius, à l'an 356. Hermant, *Hist. des hérés.*, tom. 2, au mot **EUNOMIENS**. )

**EUNOMIOEUPSYCHIEN**, *Eunomioeuphychianus*. Les Eunomioeupsychiens sont dans Nicéphore, lib. 12, cap. 30, les mêmes que ceux que Sozomène, lib. 7, cap. 17, appelle *Eutychiens*, et auxquels il donne pour chef un Eunomien nommé *Eutychius*, et non pas *Eupsy-*

*chius*, comme dit Nicéphore qui ne fait presque que copier Sozomène en cet endroit, de sorte qu'on ne peut douter qu'il ne parle de la même secte. *Voy.* le père Fronton du Duc sur Nicéphore, et Henri de Valois sur Sozomène. Les Eunomioeupsychiens sont les mêmes que les auteurs du Moréri appellent *Eupsychiens*, d'après Hoffmann. Ces Eunomioeupsychiens ne faisaient qu'une immersion dans le baptême, et ne la faisaient point au nom de la sainte Trinité, mais au nom de Jésus-Christ.

**EUNOMOPHRONIENS**, hérétiques du quatrième siècle, auxquels on donna ce nom, parce qu'ils avaient uni les erreurs d'Eunome avec celles de Théophrone. (*Voyez THEOPHROTE.*)

**EUNUQUE**, *Eunuchus*. Le terme d'eunuque se prend souvent dans l'Écriture pour un officier d'un prince servant à sa cour, et occupé dans l'intérieur du palais, soit qu'il fût réellement eunuque, ou qu'il ne le fût pas. Ce nom était un nom d'office et de dignité. Putiphar, eunuque de Pharaon et maître de Joseph, avait femme et enfans. (*Genèse*, 39.) Dieu avait défendu à son peuple de faire des eunuques, et de couper même les animaux. (*Lév.*, 22, 24. *Deutér.*, 23, 1.) Notre Sauveur (en saint Matthieu, 19, 12) parle d'une sorte d'Eunuques différens de ceux-ci; ce sont ceux qui se sont fait eunuques pour le royaume des cieux, c'est-à-dire, qui par un motif de res-



ligion ont renoncé au mariage, et à l'usage de toute sorte de plaisirs de la chair, et non pas qui se sont coupés réellement eux-mêmes, comme l'entendait Origène en prenant les paroles de Jésus-Christ à la lettre. Le concile de Nicée condamna ceux qui se faisaient eunuques eux-mêmes. Ceux qui s'étaient ainsi mutilés étaient exclus des ordres sacrés. Les empereurs ont souvent défendu de faire des eunuques ou de se couper soi-même. (*Théophile Raynaud.*)

**EUNUQUE**, d'Éthiopie, baptisé par saint Philippe. *Voyez* SAINT PHILIPPE.

**EUNUQUES**. Hérétiques du troisième siècle, ainsi nommés parce qu'ils se mutilaient eux-mêmes, et tous ceux qu'ils rencontraient. On les nomma aussi Valésiens, à cause de Valésius, arabe, qui fut leur chef. (Saint Épiphane, *hérés.* 58. Baronius, à l'an 249, n. 9 et 260, n. 69, etc.)

**EUPATER**, ou **EUPATOR**, fils d'Antiochus. (1. *Mach.*, 6, 17.)

**EUPHÉMIA**, siège jacobite sous Antioche, ville de la Mésopotamie, que Joseph Stylite appelle *Euphedie*, et *Abulfeda-Phanie*. Elle a eue dès les premiers siècles des évêques dont voici la succession :

1. Jean, contemporain de ce Jacques Zanzale qui a donné son nom aux Jacobites. Il siégeait en 541.

2. Élie, moine, en 691, fut fait patriarche en 709, et mourut en 723.

3. Athanase, en 846.

4. Sergius, en 965. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 1441.)

**EUPHÉMIE** (sainte), vierge et martyre de Chalcédoine, souffrit dans le temps de la persécution de Dioclétien, vers l'an 307 de Jésus-Christ. Son culte était célèbre à Chalcédoine dès le quatrième siècle; et il y avait dans cette ville une église magnifique qui portait son nom, et où l'on prétend que son corps reposait. Léon l'Isaurien fit jeter les reliques de sainte Euphémie dans la mer; mais on croit qu'elles furent retrouvées et conservées dans l'île de Métellin, d'où Constantin et Irène les firent transporter à Constantinople, en 796. Les Latins ont mis sa fête au 16 de septembre. (Baillet, *Vies des Saints*, 16 septembre.)

**EUPHÉMIES**. On nomme ainsi une certaine distribution de cinquante livres à peu près, qui se faisait tous les ans aux docteurs résomptés de Sorbonne, le jour de la fête de sainte Euphémie, qui tombe le 16 de septembre, et qui était un des principaux patrons de la maison de Sorbonne. Cette distribution se prenait en partie sur les différentes amendes que payaient les bacheliers pendant leur licence, lorsqu'ils manquaient d'argumenter en leur rang, ou de soutenir leur thèse dans le temps marqué. Les docteurs résomptés qui seuls avaient droit à cette distribution; devaient de plus être dans l'usage d'assister aux

assemblées et autres exercices de la Faculté ; ils devaient aussi avoir couché à Paris la veille de sainte Euphémie. *Voyez* les statuts de la Faculté , pag. 31 et 65. Euphémie , dans son origine , est la même chose que *bénédiction* et qu'*eulogie* , qui s'est dit des simples présens que l'on faisait ou que l'on envoyait.

EUPHÉNIENS, nom tiré du grec *eu* , qui signifie *bien* , et *phénis* , qui signifie *je dis*. Les Massaliens avaient pris ce nom , parce qu'ils étaient toujours en prière , et prétendaient par là être des bien-disans.

EUPHRASIE, ou EUPRAXIE (sainte), vierge et solitaire en Thébaïde, était fille d'Antigone, gouverneur de la Lycie, de l'Ordre des Sénateurs, et de sainte Euphrasie, tous deux parens ou alliés de l'empereur Théodose l'*Ancien*, sous le règne duquel elle vint au monde, vers l'an 381. Antigone étant mort, les deux Euphrasies, la mère et la fille, se retirèrent en Égypte pour éviter les mariages qu'on leur proposait. La fille embrassa la vie religieuse dans un monastère de la basse Thébaïde, et la mère se consacra toute entière aux œuvres de pénitence et de charité dans le monde, jusqu'à sa mort. Elle fut enterrée dans le monastère de sa fille, que l'empereur sollicita vainement de revenir à Constantinople, pour accomplir son mariage, car elle avait été accordée au fils d'un sénateur

très-riche, avant de s'enfuir en Égypte. Elle persévéra donc constamment dans le monastère et dans l'exercice des plus grandes austérités, ne mangeant qu'une fois le jour, vers le soir, dès l'âge de douze ans, et ensuite de deux ou trois jours l'un. Elle se rendit la servante publique de toutes les sœurs, et s'appliqua sans relâche à affaiblir son corps par les travaux, la prière, les jeûnes et les abstinences qu'elle poussa jusqu'au point de ne manger plus qu'une fois la semaine. Une telle vie fut un sujet de jalousie pour celles des sœurs qui n'étaient point animées du même esprit. Il y en eut une appelée Germaine qui, en la traitant de fourbe et d'hypocrite, lui dit qu'elle ne vivait de la sorte que pour se faire élire abbesse après la mort de la supérieure. Aussitôt Euphrasie se jeta à ses pieds, la priant de lui pardonner et de prier pour elle. Dieu l'honora du don des miracles, et sa vie entière ne fut qu'un miracle perpétuel d'humilité, d'obéissance, de chasteté, de mortification et d'amour de Dieu, jusqu'à sa mort, qui arriva vers l'an 411. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 25 juillet, et les Latins le 13 mars. Sa vie originale, écrite par un auteur ancien, quoique non contemporain, est, dans Bollandus, plus correcte que dans Rosweide. (Baillet, tom. 1, 13 mars.)

EUPHRATE, de la ville de

Péra en Cilicie, admettait en Dieu trois Pères, trois Verbes, trois Saints-Esprits, émanés de l'Être nécessaire et incréé, qu'il concevait comme une grande source qui faisait sortir de son sein trois Pères, trois Fils, trois Saints-Esprits. Comme Jésus-Christ qui était Fils de Dieu était homme, Euphrate croyait que les trois Fils étaient trois hommes. Il supposait un seul monde, et distinguait dans ce monde trois parties, qui renfermaient trois ordres d'êtres absolument différens. La première partie du monde renfermait l'Être nécessaire et incréé; la seconde partie renfermait un nombre infini de puissances différentes; et la troisième ce que les hommes appellent communément le monde. Le P. Hardouin croit que c'est contre les disciples d'Euphrate, nommés Péréens, ou Périatiques, du nom de la ville de Péra, dans laquelle Euphrate enseignait, qu'on a fait le quarante-huitième des canons attribués aux apôtres, et que le symbole attribué à saint Athanase, a eu en vue ces hérétiques, dans le verset où il est dit qu'il y a un seul Père, et non trois Pères, un seul Fils, et non trois Fils. (Théodoret, *Hæret. fabul.*, lib. 1, cap. 18. Philastre, Hardouin, *De triplici Baptismo.*)

EUPHRATE (héb., *qui fructifie, qui croît*), fleuve fameux qui a sa source dans les montagnes d'Arménie, et qui arrose les frontières de la Cappadoce,

de la Syrie, de l'Arable déserte, de la Chaldée et de la Mésopotamie, et de là va tomber dans le golfe Persique. Aujourd'hui il se dégorge dans cette mer par un canal qui lui est commun avec le Tigre; mais autrefois il avait son canal particulier. Moïse dit que l'Euphrate est le quatrième des fleuves qui avaient leur source dans le paradis terrestre. (*Genèse*, 2, 14.)

EUPHRATE, province, la huitième du diocèse d'Antioche, appelée auparavant Comagène. César-Auguste en fit une province romaine, et la nomma Euphratienne, parce qu'elle est terminée par l'Euphrate. Il en est souvent parlé dans les actes des Conciles. Elle avait Hiéraple pour métropole civile et ecclésiastique. Cette ville s'appelait autrefois *Mabouq* et *Bambyce Sergiopolis*; un de ses sièges suffragans fut érigé en métropole avant l'an 553.

EUPHRATE, chef des Ophites. Voyez OPHITES.

EUPHRONE (saint), évêque d'Autun, succéda à saint Léonce vers l'an 452, selon Grégoire de Tours; il était uni fort étroitement avec Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, et saint Loup, évêque de Troyes. Ils écrivirent ensemble une lettre à Thalasse, évêque d'Angers, contenant des réglemens sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, et sur ceux que l'on ordonnait lorsque leurs femmes vivaient encore. C'est le seul monument qui nous soit

resté de lui. Il assista l'an 475 au concile d'Arles, et mourut le 3, ou le 4 août. Il fut enterré dans l'église de Saint-Symphorien, qu'il avait fait bâtir lorsqu'il n'était encore que prêtre, à Autun. On ignore le détail de ses actions durant son épiscopat. (On peut voir ce que l'on trouve dans Grégoire de Tours, dans Sidoine Apollinaire, dans la Chronique d'Idace, dans les Conciles des pères Sirmond et Labbe, et dans le *Gall. christ.* Baillet, tom. 2, 4 août.)

**EUPHRONE** (saint), évêque de Tours, était de l'une des premières familles de cette ville, qui possédait la dignité de sénateur depuis long-temps. S'étant consacré au service de Dieu dès sa jeunesse, il fut admis dans le clergé. Sa vertu le fit placer sur le trône épiscopal de la ville de Tours, l'an 556. Il se trouva l'année suivante au troisième concile de Paris. L'an 559, la ville de Tours ayant été presque toute consumée par le feu, le saint prélat employa son zèle à consoler les habitants, et son bien à nourrir les pauvres et à rebâtir les églises. L'an 567 il assembla le troisième concile de Tours, où l'on fit beaucoup de statuts importants que l'on renferma en vingt-sept canons. Il eut le don des miracles et celui de prophétie, par lequel il connut et annonça la mort du roi Charibert, arrivée l'an 567. Sigebert, roi d'Austrasie, à qui la Touraine était échue après la mort de son frère Charibert,

n'eut pas moins de considération que lui pour saint Euphrone. Il le choisit pour faire la translation des reliques de la vraie croix dans le monastère de sainte Radegonde à Poitiers. Le saint évêque alla recevoir la récompense de ses travaux le 4 août de l'an 573, jour auquel le Martyrologe romain moderne marque sa fête. (Saint Grégoire de Tours, dans son histoire. Fortunat Baillet, tom. 2, 4 août.)

**EUPHROSINE** (sainte), vierge, naquit à Alexandrie, vers l'an 413. Son père, nommé Paphnuce, la promit à un jeune homme lorsqu'il la vit en âge d'être mariée. Mais Euphrosine, résolue de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, s'alla cacher, sous un habit d'homme, dans un monastère proche de la ville. On lui donna le nom de *Smaragde*, et elle y vécut trente-huit ans, enfermée dans une cellule, avec une grande piété. Les Grecs l'honorent le 25 septembre, et les Latins le 11 février. Les religieuses de l'abbaye de Réaulieu, près de Compiègne, se vantaient d'avoir sa tête avec les principaux ossements, et il y avait un concours de dévotion chez elles le jour de sa fête. Sa vie, qui est dans Bollandus, n'a point d'autorité parmi les savans. (Baillet, tom. 1, 11 février.)

**EUPLE**, diacre et martyr de Catane en Sicile, fut arrêté comme il lisait l'Évangile au peuple, l'an 304. Il fut conduit le 29 avril au tribunal du gou-

verneur de Sicile, nommé Calvisien, qui est qualifié *correcteur* dans les actes grecs du Saint, et *consulaire* dans les actes latins. Après la première audience, à laquelle il avait porté avec lui le livre des Évangiles, il fut jeté et laissé en prison près de trois mois et demi. Le 12 août il fut mené devant le tribunal du gouverneur, mis deux fois à la question, et condamné à perdre la tête pour avoir confessé jusqu'à la fin le nom de Jésus-Christ. Les chrétiens enlevèrent son corps après qu'on lui eut tranché la tête, et il se fit beaucoup de miracles à son tombeau. Les Grecs en font la fête le 11 août, et les Latins le 12. Nous avons les actes authentiques de saint Euple, en grec et en latin. Cotelier a donné la bonne édition en grec au premier tome de ses Monumens. La latine, qui passe pour la meilleure, a été publiée par Baronius à l'an 303, par Surius, au 12 août, et par dom Ruinart, dans ses Actes des martyrs. (Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. 5, Baillet, tom 2, 12 août.)

**EUPOLÈME** (hébr., *bon combattant*, *bon soldat*), fils de Jean, un des ambassadeurs que Judas Machabée envoya à Rome. (1. *Mach.*, 8, 17.)

**EUPSYCHIENS.** Voyez **EUMOI-EUPSYCHIENS.**

**EUPSYQUE**, martyr de Césarée en Cappadoce, était de famille patricienne, et tout nouvellement marié, lorsque Julien l'Apostat, dans son voyage d'An-

tioche, passa à Césarée l'an 362. Les chrétiens venaient d'y renverser le temple de la Fortune, ou Génie public, et tous ceux qui avaient eu part à sa démolition furent punis, les uns de mort, les autres d'exil. L'un de ceux qui souffrirent la mort pour ce sujet, fut Eupsique, auquel les chrétiens dressèrent une église où saint Basile-le-Grand, qui fut évêque de la ville huit ans après son martyre, fit célébrer sa fête annuellement le 9 avril. (Sozomène, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, dans leurs lettres. Bollandus. Baillet, t. 1, 9 avril.)

**EUROPE**, province de l'Ilyrie et la partie orientale de la Thrace, le long de la côte qui regarde l'Asie mineure, depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Archipel. Héraclée en était autrefois la métropole, comme elle l'est aujourd'hui de toute la Thrace. Cette province comprend vingt-huit évêchés, dont il ne reste plus que Rhédasti, Pario, Métri, Athyra, Tzurloe et Miriophiti. Elle a donné le nom à cette partie de notre continent, dont nous renvoyons la description aux Géographes.

**EUROPE**, *Europus*, bourg de Syrie où était un siège épiscopal de la province d'Euphrate, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Hieraple. L'Empereur Justinien y mit une forteresse, selon Procope, lib. 2, de *ædif.*, c. 9. Nous en trouvons un évêque.

1. David, représenté au concile de Chalcédoine par Étienne d'Hiéraple qui souscrivit aussi pour les autres évêques de sa province qui étaient absents. (*Oriens christ.*, t. 2, pag. 945.)

EUSÈBE (saint), pape, était Grec de naissance, d'une vertu et d'une capacité reconnue. Il fut mis sur le Saint-Siège le 2 d'avril de l'an 310, gouverna quatre mois seize jours, et mourut le 17 d'août. On le trouve qualifié de martyr dans beaucoup de Martyrologes, non qu'il soit mort en effet par la main des persécuteurs pour la foi de Jésus-Christ, mais parce qu'il souffrit de la tyrannie de Maxence. On en fait la mémoire le 26 septembre. On lui attribue trois épîtres décrétales; une aux évêques des Gaules, l'autre à ceux d'Égypte, et la troisième à ceux de Toscane et de la Campanie, mais elles sont supposées. (Baillet, tom. 3, 26 septembre.)

EUSÈBE, évêque de Césarée en Palestine, né vers la fin du règne de l'empereur Gallien, prit le surnom de Pamphyle, à cause de saint Pamphyle, son ami, qu'il assista lorsqu'il souffrit le martyre à Césarée en 309. Il fut élu évêque de cette ville vers l'an 314. Un an environ après il fut convié par Paulin, évêque de Tyr, de se trouver à la dédicace de son Église; il y prononça ce panégyrique qu'il nous a conservé dans le dixième livre de son histoire, et qui le rendit suspect d'arianisme. Il se trouva au concile de Nicée où il

approuva le terme de consubstantiel après quelques difficultés, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des liaisons étroites avec les évêques ariens. Il assista avec eux au conciliabule d'Antioche de l'an 330 où saint Eustathe, évêque de la ville, fut injustement déposé; mais il refusa de remplir ce siège. Il fut du nombre des évêques des conciles de Césarée et de Tyr qui condamnèrent saint Athanase en 335. De Tyr, il partit avec les autres pour se trouver à la dédicace de l'Église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et il y reçut Arius à sa communion comme tous les autres. Il fut envoyé à Constantinople pour défendre le jugement porté contre saint Athanase, et il y prononça la harangue des tricennales de Constantin, c'est-à-dire, un panégyrique en l'honneur de ce prince, dont il était le flatteur perpétuel, pour le féliciter sur la trentième année de son règne. L'année suivante 336, il assista au concile de Constantinople où les Ariens déposèrent Marcel, évêque d'Ancyre qui passait alors pour orthodoxe. On croit qu'il mourut sur la fin de l'an 339, ou vers le commencement de la suivante. Le nom d'Eusèbe a été mis dans plusieurs Martyrologes; mais Grégoire XIII le fit biffer du Martyrologe romain avec beaucoup de raison, puisqu'il est certain qu'il favorisa toujours l'arianisme, et qu'il eut part à toutes les calomnies et à toutes les injustices dont on accabla saint

Athanase. C'était, au reste, l'un des plus célèbres personnages de son siècle pour la science et pour l'éloquence et qui a composé plusieurs ouvrages très-capables d'immortaliser son nom ; savoir, 1<sup>o</sup> Cinq livres de l'apologie pour Origène, qu'il composa avec saint Pamphyle pendant la persécution de Dioclétien, et auxquels il ajouta lui seul le sixième après la mort de ce martyr. 2<sup>o</sup> Un traité contre Hiérocles, qui avait fait deux livres contre la religion des chrétiens. 3<sup>o</sup> Quinze livres de la préparation, et vingt de la démonstration évangélique. 4<sup>o</sup> Une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à la vingtième année de Constantin-le-Grand, et l'abrégé de cette chronique. 5<sup>o</sup> Un ouvrage sur le grand nombre d'enfans qu'avaient les anciens, ou sur la multiplicité des femmes et des enfans des patriarches. 6<sup>o</sup> Un autre où il fait voir l'accomplissement de ce que Jésus-Christ a prédit. 7<sup>o</sup> Un autre sur la généalogie du Sauveur. 8<sup>o</sup> Un long discours qu'il prononça à la dédicace de l'Église le Tyr. 9<sup>o</sup> Un cycle pascal à l'imitation de celui d'Hippolyte. 10<sup>o</sup> Une lettre à Constantin touchant les images ; une à Euphrasion ; une à saint Alexandre d'Alexandrie pour la défense d'Arius. 11<sup>o</sup> Une histoire ecclésiastique, divisée en dix livres. 12<sup>o</sup> Cinq livres contre Marcel d'Ancyre, dont les trois derniers sont intitulés de la Théologie ecclésiastique. 13<sup>o</sup> Quatre livres de la

vie de Constantin, auxquels il avait joint la harangue qu'il avait récitée à la dédicace de l'Église de Jérusalem, le discours de Constantin à l'assemblée des Saints, et un panégyrique à la louange de cet empereur. 14<sup>o</sup> Cinq livres de la Théophanie, ou de l'Incarnation. 15<sup>o</sup> Dix livres de commentaires sur Isaïe. 16<sup>o</sup> Trente livres contre Porphyre. 17<sup>o</sup> Un livre de topiques, traduit par saint Jérôme et intitulé, Livre des pays des Hébreux qui a depuis été donné en grec par Bonfrerius en 1631. 18<sup>o</sup> Deux traités de même nature, dont l'un contenait l'explication des noms que les Hébreux donnent aux autres nations, et l'autre était une topographie de la Terre-Sainte et du Temple. 19<sup>o</sup> Trois livres de la Vie de saint Pamphyle. 20<sup>o</sup> Des opuscules sur tous les martyrs. 21<sup>o</sup> Des commentaires sur les Psaumes, traduits depuis par Eusèbe de Verceil, et des canons pour accorder les quatre Évangélistes, avec une lettre à Carpius. 22<sup>o</sup> Un commentaire sur la première épître aux Corinthiens, et une édition de la version des Septante, tirée des Exaples d'Origène. 23<sup>o</sup> Deux livres de la préparation et de la démonstration évangélique, divisés chacun en plusieurs livres, et différens de ceux dont nous venons de parler. 24<sup>o</sup> Des églogues sur toute l'Écriture. 25<sup>o</sup> Un commentaire sur la première épître aux Corinthiens. 26<sup>o</sup> Un écrit contre les Manichéens. 27<sup>o</sup> Un écrit adressé

à Marin, touchant les différentes manières de vie que l'Eglise propose à ses enfans, et un autre adressé au même, touchant des questions sur la passion et la résurrection de Jésus-Christ. 28° Un traité intitulé : Apologie et réfutation, c'est-à-dire, apologie pour la religion, et réfutation des erreurs des Gentils, divisé en deux livres. 29° Deux autres livres peu différens de ces premiers. Le commentaire sur le Cantique des cantiques, attribué à Eusèbe, et donné au public par Meursius, n'est point de lui, puisqu'on y cite des témoignages d'auteurs plus nouveaux qu'Eusèbe, comme de saint Grégoire de Nyse. Il n'est pas certain que le petit traité de la Vie des Prophètes, donné en grec à la tête de Procopius, par Curtérius, et imprimé à Paris en 1580, soit d'Eusèbe, non plus que les traités, ou sermons publiés en latin, à Paris, par le P. Sirmond, l'an 1643. Le Martyrologe qu'on attribue à Eusèbe, et qu'on suppose avoir été traduit par saint Jérôme, n'est point d'Eusèbe, ni de la version de saint Jérôme.

L'histoire ecclésiastique est le plus considérable des ouvrages d'Eusèbe. C'est un recueil des choses les plus mémorables arrivées dans l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'à son temps. Il y marque les successions des évêques dans les grandes villes, il y parle des écrivains ecclésiastiques et de leurs livres; il y fait l'histoire des hérésies, des persécutions, des martyrs, des dis-

putes touchant la discipline ecclésiastique, et de toutes les affaires qui concernent l'Eglise, en citant presque partout les anciens auteurs. Cette histoire a été traduite en latin, 1° par Ruffin qui a passé le dixième livre entier, et y en a ajouté deux autres qui contiennent la suite de l'histoire jusqu'à la mort de Théodose; 2° par Musculus, protestant; 3° par Christophorus, évêque d'Angleterre; 4° par Henri de Valois, en 1659 et 1671, de l'impression de Paris. Cette version est la meilleure. Elle a deux qualités assez rares, qui sont d'être élégante et littéraire. Le président Cousin a aussi traduit l'histoire d'Eusèbe en français, avec autant de pureté que de fidélité. La chronique d'Eusèbe, ou l'abrégé de l'Histoire Universelle de tous les temps et de tous les pays, est d'une étude prodigieuse et d'une érudition consommée. Elle renferme deux parties, la première intitulée Canons de l'Histoire Universelle, ou Chronographie Universelle, et la seconde, Canon Chronique. Saint Jérôme avait traduit l'une et l'autre partie; mais il n'était resté de la version de la première que quelques extraits, contenant les noms des rois, qu'on avait imprimés à Bâle avec la traduction de la seconde partie. Messire Arnaud de Pontac, évêque de Bazas, donna cette version plus exactement l'an 1606. Les quinze livres de la Préparation évangélique sont écrits pour disposer les es-



pris à recevoir la religion de Jésus-Christ. Eusèbe y montre que la théologie des païens est ridicule et contraire au bon sens, et que celle des chrétiens est sainte et raisonnable. Après avoir préparé l'esprit de l'homme à recevoir l'Évangile, en établissant l'autorité de la religion et des livres des Juifs, il en démontre la vérité contre les Juifs mêmes par leurs propres prophéties. C'est le sujet de ses livres de la Démonstration évangélique, dont il ne nous reste que dix, de vingt qu'il avait composés. (Socrate, Sozomène, Théodoret, S. Jérôme, Photius, Baronius, Cave, Dupin, quatrième siècle, et les bénédictins de Saint-Vanne, dans leurs remarques sur M. Dupin. Baillet, tom. 2, 21 juin. M. de Valois, dans les passages des anciens pour et contre Eusèbe, qu'il a recueillis à la tête de son édition de l'histoire ecclésiastique de cet auteur. Tillemont, *Mémoire pour l'Histoire de l'Église*. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 4, pag. 202 et suiv.)

EUSÈBE, martyr de Gaze en Paléστine, fut pris comme chrétien avec Nestable et Zénon ses frères, sous Julien l'Apostat, l'an 362. Ils furent traînés dans la prison, puis cruellement fouettés. Le peuple s'étant assemblé le jour d'après au théâtre, se mit à crier durant les spectacles, que les trois frères étaient des sacrilèges qui ruinaient l'ancienne religion. Les plus emportés coururent à la pri-

son, en tirèrent les trois frères, les traînèrent par les rues sur le ventre et sur le dos, les déchirant sur le pavé, les frappant à coups de pierres et de bâton, versant sur eux de l'eau bouillante, et les perçant avec des broches. Après les avoir mis en pièces, ils les traînèrent hors de la ville, et les brûlèrent à la voirie en mêlant leurs os avec ceux des bêtes mortes. Avec les trois frères on avait pris un jeune homme nommé Nestor, à qui on fit souffrir aussi la prison et les fouets. Mais quand on les traîna par la ville, le peuple eut compassion de lui. On le porta chez Zénon, cousin des trois frères martyrs où il mourut comme on le pensait de ses plaies. Une femme chrétienne de Gaze alla recueillir ce qu'elle pu trouver des reliques des trois frères Eusèbe, Nestable et Zénon, et les remit à l'autre Zénon leur cousin qui, étant devenu évêque de Majume, sous l'empereur Théodose, les enterra auprès du confesseur Nestor, sous l'autel d'une église qu'il bâtit. Le Martyrologe romain fait mention de ces quatre Saints martyrs au 8 septembre. (Fleury, liv. 15. Baillet, tom. 3, 8 septembre.)

EUSÈBE, prêtre et compagnon de saint Hippolyte, martyrs à Rome. (Voyez HIPPOLYTE.)

EUSÈBE (saint), évêque de Verceil et confesseur, était d'une famille noble et riche de l'île de Sardaigne. Son père étant mort, il vint demeurer avec sa mère Restitute à Rome où il fut or-

donné lecteur par le pape saint Silvestre, et prêtre par saint Marc, successeur de saint Silvestre. Il alla à Verceil sous le pontificat de saint Jules; et le peuple l'ayant élu pour évêque d'une voix commune, il fut, selon saint Ambroise, le premier dans l'Occident qui joignit la vie monastique à la vie cléricale, vivant avec ses clercs en communauté et comme dans un monastère. L'an 355, il se trouva au concile de Milan que l'empereur Constance, fauteur des Ariens, y avait fait assembler, et fut relégué par ce prince à Scytople en Palestine, pour n'avoir point voulu souscrire à la condamnation de saint Athanase. De Scytople on l'envoya en Cappadoce, et enfin dans la basse Thébaïde où il demeura jusqu'à ce que l'empereur Julien, successeur de Constance, rappela, l'an 362, tous ceux qui avaient été exilés par ce prince pour cause de religion. Saint Eusèbe, en sortant de son exil, alla droit à Alexandrie, où il tint le second rang dans le concile qui y fut assemblé touchant ceux qui revenaient de l'hérésie à l'Eglise. Peu de jours après la fin du concile, saint Eusèbe se rendit à Antioche, où il ne voulut communiquer extérieurement, ni avec les partisans de Méléce, ni avec ceux de Paulin. Il parcourut l'Orient et l'Illyrie, où il ramena une infinité de personnes à l'Eglise, et revint enfin en Italie. Il s'y unit très-étroitement avec saint Hilaire de

Poitiers, pour combattre l'arianisme. Ils étaient encore à Milan tous deux l'an 365, combattant ensemble pour la foi catholique contre Auxence, évêque arien de cette ville. Ils en sortirent tous les deux ensemble, et saint Eusèbe mourut, selon saint Jérôme, l'an 371, le 1<sup>er</sup> d'août, jour de sa fête, selon les Martyrologes anciens. Elle est remise au 15 de décembre dans le bréviaire romain. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Théoniste, ou Théogniste, martyr, qu'il avait fait bâtir, et qui fut nommée depuis de Saint-Eusèbe, à cause de lui. Les plus anciens auteurs, comme saint Grégoire de Tours et saint Adon de Vienne, ne lui donnent que le titre de confesseur, quoique le bréviaire et le Martyrologe romain le qualifient de martyr, sans doute parce qu'il en avait eu le mérite par ses souffrances pour la foi. Saint Eusèbe était savant, et l'on ne doute pas qu'il n'ait composé plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste de lui qu'une lettre écrite à son Eglise; une autre à Grégoire d'Elvire, et un petit billet à l'empereur Constantin. Il avait aussi traduit en latin les commentaires d'Eusèbe de Césarée, sur les psaumes. Cet ouvrage est perdu. (Saint Jérôme, en *Chronique*, et *epist.* 75. Saint Ambroise, *epist.* 82. Ruin, Socrate, Sozomène, Théodoret, Hermant, *Vie de saint Athanase*. Dupin, quatrième siècle. Baillet, tom. 3, 15 décembre.

Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacrés et eccl.*, tom. 5, p. 439 et suiv.)

EUSÈBE (saint), évêque de Boulogne en Italie, gouverna cette Église du temps des empereurs Gratien et Théodose, avec la vigilance, le zèle, la charité et la réputation de l'un des plus saints et des plus habiles prélats de son temps. Il fut lié d'une amitié très-étroite avec saint Ambroise de Milan, et se rendit l'un des principaux défenseurs de la vérité orthodoxe contre les Ariens, dans le concile d'Aquilée de l'an 381. C'est tout ce que l'on sait de saint Eusèbe de Boulogne, dont la fête est marquée au 26 de septembre dans le Martyrologe romain. (Saint Ambroise, liv. 1, *touchant les Vierges*, et *Traité de la Virginité*. Baillet, t. 3, 26 septembre.)

EUSÈBE (saint), évêque de Samosate en Syrie, et martyr, était né à Samosate, et il en fut fait évêque du temps de l'empereur Constance, l'an 361. Il assista la même année au concile d'Antioche, où saint Méléce fut élu évêque de cette ville, et emporta avec lui l'acte de son élection qu'on lui avait confié. L'empereur, sollicité par les Ariens, le lui envoya redemander, en lui disant, dans la lettre qu'il lui avait écrite à ce sujet, que, s'il ne le rendait, il avait donné ordre au porteur de lui couper la main droite. Eusèbe, ayant lu la lettre, présenta ses deux mains pour être coupées. Le porteur

avait ordre de n'en rien faire, et le courage du Saint causa de l'admiration à l'empereur même. L'an 363, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche, assemblé par saint Méléce, au retour de son second exil, dans lequel on employa le terme de *semblable en substance*, qui n'était pas si expressif que celui de *consubstantiel*, pour marquer la parfaite ressemblance du Fils avec le Père; ce qui rendit suspecte la foi de saint Eusèbe, quoiqu'elle ait toujours été pure. L'an 370, il assista à l'élection de saint Basile, archevêque de Césarée, avec lequel il contracta une amitié très-étroite. Il parcourut la Syrie, la Phénicie et la Palestine, vêtu en soldat, pour fortifier les catholiques et ordonner des diacres, des prêtres et d'autres clercs, selon le besoin des Églises. L'an 373, il fut exilé dans la Thrace, où il souffrit beaucoup jusqu'à son rappel en 378. Il assista l'année suivante au concile d'Antioche, assemblé de tout l'Orient par saint Méléce; ordonna des évêques en différentes Églises qui en manquaient, et trouva la couronne du martyre dans ces saintes fonctions; car, comme il entra dans la ville de Dolyque, en Syrie, qui était presque entièrement infectée de l'arianisme, pour y mettre un évêque catholique, une femme arienne lui jeta, du haut du toit de sa maison, une tuile qui lui cassa la tête, et dont il mourut peu de temps après, en faisant promettre par serment qu'on

ne poursuivrait point la vengeance de sa mort. On croit qu'il mourut vers le mois de juin de l'an 380. Les Grecs célèbrent sa fête le 22 de ce mois, et les Latins en font mémoire le 21. Il avait écrit un grand nombre de lettres, dont nous n'avons connaissance que par celles de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, car il n'en est venu aucune jusqu'à nous. Théodoret, l. 4, c. 13, 14; liv. 5, chap. 4. Saint Grégoire de Nazianze, *epist.* 28. Baronius. Hermant, *Vie de saint Athanase*. Baillet, tom. 2, 21 juin. Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 6, pag. 433.)

EUSEBE (saint), prêtre romain, confesseur, est honoré dans l'Eglise romaine depuis la fin du cinquième siècle. Sa vie, qui le fait partisan de l'antipape Félix II, n'a pas grande autorité, et il est difficile d'y démêler le vrai d'avec le faux. Elle est dans Mombrinius et dans le deuxième tome des mélanges de Baluze. (Baillet, t. 2, 14 août.)

EUSEBE DE CRÉMONE (S'), prêtre en Palestine, disciple et compagnon de saint Jérôme, était né à Crémone. Après avoir passé sa première jeunesse dans son pays, il eut la dévotion d'aller à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres. Ce fut là qu'il devint l'ami et le compagnon de saint Jérôme. Il l'accompagna dans son voyage d'Égypte et de Syrie au sortir de Rome, et se renferma avec lui dans son monastère de Bethléem vers l'an

387, pour s'y sanctifier dans la retraite, la pénitence, l'étude et la prière. Quelques années après, saint Jérôme l'envoya en Italie et en Dalmatie avec Paulinien son frère, pour y vendre ce qui leur restait de patrimoine en faveur des pauvres, et pour sauver la vie à des personnes à qui leur témoignage et leurs services étaient nécessaires. Rufin trouvant saint Eusèbe à Rome, le chargea d'outrages auxquels il ne répondit que par des bénédictions. Il fut aussi envoyé avec Vincent et Paulinien vers l'Évêque Vigiliance, pour tâcher de le ramener à la vérité. Quelques uns veulent qu'il ait été choisi, après la mort de saint Jérôme, pour gouverner son monastère; mais d'autres prétendent que ce fut Paulinien. Le Martyrologe romain ne fait pas mention de saint Eusèbe; mais les autres qui en ont parlé en ces derniers siècles, mettent sa fête au 5 de mars, quelques uns au 19 d'octobre. (Saint Jérôme, dans ses *Lettres*. Bollandus. Baillet, tom. 1, 5 mars.)

EUSEBE (saint), abbé de Syrie, eut le bonheur de conserver l'innocence de son baptême sous la discipline de son oncle Marien, solitaire de très-sainte vie. Un frère qu'il avait et qui étant mort, il demeura seul dans une cellule qui n'avait point de fenêtre, sans voir le jour et sans parler à personne jusqu'à ce que l'abbé Ammien, homme célèbre dans toute la Syrie, l'ayant découvert, l'en-

mena avec lui et le chargea du gouvernement de son monastère, qui était sur le penchant d'une haute montagne appelée Coryphe, entre Antioche et Berroe. Eusèbe, dans un changement qui l'étonnait, ne pensa qu'à s'acquitter des obligations de son nouvel état, sans renoncer à ses anciennes pratiques qui n'y étaient pas incompatibles. Il passait ordinairement trois et quatre jours de suite sans manger. Sa prière était continue, et sa modestie si grande, que, pendant plus de quarante ans, il s'interdit la vue du ciel et de tous les objets de la terre qu'il environnaient à droite et à gauche, hors la route d'un petit sentier qui le conduisait à la chapelle du monastère. Son visage, plein de douceur et de majesté, inspirait l'amour de la vertu avec le respect pour sa personne, et la sagesse de sa conduite lui attira une multitude de personnes qui formèrent divers établissemens dans toute la contrée. On ne sait, ni le temps précis de la naissance de saint Eusèbe, ni celui de sa mort. On conjecture seulement qu'il a vécu et qu'il est mort dans le quatrième siècle. On célèbre sa mémoire le 23 de janvier. (Théodoret, dans son *Philote*, ch. 4, et dans son *Hist. eccl.*, liv. 4, chap. 28. Baillet, tom. 1, 23 janvier.)

EUSÈBE, dit *Emissène*, parce qu'il était évêque d'Emèse dans la Syrie, ou Phénicie, près du mont Liban, né à Edesse en Mé-

sopotamie, d'une famille considérable, fut ordonné évêque d'Emèse par les Eusébiens. Il assista au concile de Séleucie en 359, et mourut la même année, ou la suivante. C'était un grand partisan de l'arianisme, puisque saint Jérôme le qualifie, *Porte-enseigne de la faction arienne*. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux étaient contre les Gentils, les Juifs et les Novatiens; sur la Genèse; sur l'épître aux Galates, et plusieurs courtes homélies sur les Évangiles. De tous ces ouvrages, il ne nous reste que celui contre les Juifs, que Lambecius dit être manuscrit dans la bibliothèque de l'empereur; car pour les homélies que l'on a imprimées sous son nom, on convient qu'elles ne sont pas de lui, mais de divers évêques et auteurs latins. (Saint Jérôme, in *Catal. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 6, pag. 15 et suiv.)

EUSÈBE, évêque de Thessalonique, qui vivait du temps de saint Grégoire, pape, écrivit dix livres contre un moine de Rome, appelé André, qui croyait que la chair de Jésus-Christ avait toujours été incorruptible, et qui soutenait encore quelques autres erreurs. Nous n'avons plus cet ouvrage, dont Photius fait un extrait dans le cent soixante-deuxième volume de sa bibliothèque. (Dupin, *Biblioth. septième siècle*.)

EUSÈBE, évêque de Milan depuis l'an 449 jusqu'en 464. Il

y a une lettre de lui adressée au pape saint Léon, dans l'édition des œuvres de ce Père, par le père Quesnel. Cette lettre, qu'on lit après l'épître soixante-dix-sept de ce saint pape, fut écrite avant la tenue du concile de Chalcedoine, au nom d'Eusèbe, évêque de Milan, et de dix-huit autres évêques. Du Cange attribue encore au même Eusèbe un discours de *Commemorazione Sanctorum*; mais cette pièce qui fut écrite en grec, et qui, selon Lambecius, se trouve en cette langue dans la bibliothèque de l'empereur, est d'Eusèbe d'Alexandrie. Elle est imprimée en latin dans la bibliothèque des Pères. Selon Fabricius, Eusèbe de Milan est encore auteur d'un traité de *Crucis mysterio*, que Gennade et quelques autres attribuent à Eusèbe de Crémone. (Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ latinit.*, tom. 2, lib. 5, pag. 394 et 395.)

EUSÈBE, évêque d'Antibes, dans le sixième siècle. Dom Mabillon lui attribue l'histoire de la translation des corps de saint Vincent, de saint Oronce et de saint Victor, martyrs à Girone en Espagne, qui se fit à Embrun sous Marcellin. (Voyez. *l'Hist. littéraire de la France*, tom. 3, pag. 303 et suiv.)

EUSÈBE BRUNON, évêque d'Angers. (Voyez BRUNON.)

EUSEBIE, ou EUSOYE, ou YSOIE (sainte), abbesse de Hamay, ou Hamaige, était fille du bienheureux Adalbaud, seigneur français aux Pays-Bas, et

de sainte Rictrude. Elle naquit l'an 637. A l'âge de huit ans elle perdit son père, et l'année suivante elle fut emmenée par sa mère, avec deux sœurs qu'elle avait, dans le nouveau monastère de filles qu'elle faisait bâtir à Marchiennes, près de l'abbaye d'hommes fondée par saint Amand. A cinq cents pas de ce monastère, mais de l'autre côté de la rivière de Scarpe où commençait le Hainaut, il y en avait un autre de filles appelé Hamay, ou Hamaige, *Hamaticum*, bâti en l'honneur de saint Pierre par la bienheureuse Gertrude, grand mère d'Adalbaud, qui, étant abbesse de ce lieu, demanda à Rictrude sa fille Eusebie pour l'élever auprès d'elle. Gertrude étant morte en 649, on choisit Eusebie pour lui succéder; mais parce qu'elle n'avait encore que douze ans, sa mère sainte Rictrude la fit venir à Marchiennes avec toute sa communauté par ordre du roi Clovis II. Eusebie, ne pouvant oublier son monastère de Hamaige, se levait secrètement la nuit avec une confidente, y allait chanter l'office, et s'en revenait le lendemain à Marchiennes. Sa mère l'en reprit, et la fit châtier sévèrement; elle lui fit parler par un grand nombre d'évêques et d'abbés qui, la trouvant inflexible sur ce point, conseillèrent à Rictrude de lui laisser la liberté. Agée seulement de treize ans, Eusebie retourna donc à Hamaige en qualité d'abbesse, et elle gouverna sa communauté avec

une humilité profonde, une douceur charmante, une abstinence rigoureuse, une pureté inviolable, une prudence consommée et tout-à-fait extraordinaire pour un âge si faible. Dieu combla la mesure de sa sainteté en peu de temps, et la retira du monde dans sa vingt-troisième année, le 16 de mars vers l'an 660, autant qu'on en peut juger par ses actes. Son corps, que Dieu honora de plusieurs miracles, était autrefois dans l'abbaye des Bénédictins de Marchiennes, qui avaient succédé aux religieuses. (Bollandus. Baillet, tom. 1, 16 mars.)

**EUSÉBIENS**, *Eusebiani*. Les Eusébiens étaient des hérétiques ariens qui furent ainsi nommés d'Eusèbe de Nicomédie, principal défenseur de la doctrine et de la personne d'Arius. Eusèbe s'étant laissé surprendre aux erreurs de cet hérésiarque, feignit de les abjurer au concile de Nicée, pour ne pas paraître suspect à l'empereur Constantin; mais les évêques catholiques l'ayant fait connaître, ce prince l'exila dans la suite. Le parti arien ayant obtenu son rappel, il devint le plus grand ennemi de saint Athanase, le fit exiler, assembla divers conciles contre lui, obséda l'empereur Constantin jusqu'à sa mort, et infecta de l'hérésie arienne Constance son fils et toute la famille impériale. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, après avoir fait exiler Paul, prélat orthodoxe, en 338, et s'érigea en

chef de parti. Après la mort d'Arius, les purs Ariens le regardèrent comme leur apôtre, et se firent gloire de porter le nom d'Eusébiens. C'est lui qui avait fabriqué presque toutes les formules ariennes. Il méprisa toutes les excommunications portées contre lui par les évêques catholiques, et mourut dans le schisme et l'hérésie, l'an 341. (Sozomène. Socrate. Théodoret et Baronius, *A. C.* 311, 318 et seq. Herisant, *Vie de saint Athanase*. Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, tom. 6. Dupin, *Bibl. des Aut. eccl. du quatrième siècle.*)

**EUSICE** ou **YSIS**, *Eusitius*, ermite en Berry, puis abbé de Celles, naquit l'an 465 à Gémeliac, ou Gembly, village du Périgord, et fut élevé dans Périgueux par ses parens, que l'indigence y avait fait retirer. Une famine qui survint dans la ville les contraignit de s'en aller dans la province du Berry, où l'extrémité les réduisit à vendre comme un esclave le jeune Eusice à Séverin, abbé de Patrici, ou Percy, monastère du diocèse de Bourges. L'abbé fit instruire son esclave, le mit au rang des Frères, et ensuite à celui des prêtres, l'établit procureur de la maison, et lui permit enfin, avec bien de la peine, de passer de la vie cénobitique à celle des Anachorètes, pour suivre l'attrait qui l'appelait à une contemplation plus profonde et une pénitence plus austère. On prétend qu'il alla d'abord au mo-

nastère de Micy près d'Orléans. Il s'enfonça ensuite dans un désert inaccessible, derrière un village appelé Prescigny, assez près de la rivière du Cher. Il n'y vivait que de pain d'orge avec un peu d'herbes, et n'y buvait que de l'eau. Il était toujours couvert d'un rude cilice, et ne couchait que sur la terre, ou sur la cendre. Il employait le temps qui lui restait après la prière et la lecture, à nourrir des mouches à miel : c'était ce travail qui lui fournissait le moyen de vivre et de faire des aumônes. L'odeur de ses vertus et le bruit de ses miracles lui attirèrent beaucoup de monde. Il avait surtout le don de guérir avec l'eau qu'il bénissait, les personnes travaillées de la fièvre quarte, et les enfans dont la gorge était enflée, avec le signe de la croix au nom de la sainte Trinité. Il prédit au roi Childébert<sup>1er</sup> qui le visita l'an 531, l'heureux succès de la guerre qu'il allait faire en Espagne à Amaury, roi des Wisigoths, et refusa les présens qu'il lui offrit soit avant, soit après son expédition d'Espagne, disant qu'il pouvait les faire distribuer aux pauvres, et que pour lui il n'avait besoin que de la miséricorde de Dieu. L'an 532, Wifin, l'un des principaux officiers du roi Childébert, ayant obtenu pour récompense des services qu'il lui avait rendus en Espagne, le fonds de terre où était l'ermitage de Saint-Eusice, y bâtit un monastère qui fut mis sous sa conduite, et qui fut

appelé d'abord la *Cellule*, ensuite la *Celle Saint-Eusice*, et enfin *Selles en Berry*, pour le distinguer de la petite ville de *Selles* en Sologne. Cette abbaye qui appartenait aux Feuillans s'appellait *Celle Notre-Dame*. On croit que saint Eusice mourut en 542, le 27 novembre, jour auquel on fait sa fête en France, aussi bien qu'au 27 d'avril. Les anciens Martyrologistes ne font pas mention de lui, non plus que le romain moderne. Celui de France l'appelle *Eusichius*. On prétendait que son corps s'était conservé dans l'église que le roi Childébert avait fait bâtir sur son tombeau. Saint Grégoire de Tours qui vivait cinquante ans après saint Eusice, parle de lui dans tout le chap. 82 de son livre de la gloire des Confesseurs. (*Baillet*, tom. 3, 27 novembre.)

**EUSPICE** (saint), oede de saint Mesmin, second abbé de Micy près d'Orléans. (*Voyez MESMIN.*)

**EUSTACHE** (saint). L'Eglise romaine honore sous ce nom l'un de ses plus célèbres Martyrs, le 20 de septembre. Elle lui associe sa femme *Tatiane*, à qui on a donné le nom appellatif de *Théopiste*, et ses deux fils, *Agape*, ou *Agapit*, et *Théopiste*, qui furent les compagnons de son martyre. Les Grecs qui font aussi la fête de ce Saint, l'appellent *Eustathe*. On dit que son corps fut conservé à Rome, dans l'église de son nom, jusqu'au commencement du dou-



zième siècle, qu'il fut transporté dans l'abbaye de Saint-Denis en France, et dissipé par les huguenots en 1567. C'est tout ce qu'on peut dire de saint Eustache, dont l'histoire passe pour un roman parmi les savans. (Baillet, tom. 3, 20 septembre.)

**EUSTACHE DE SAINT-PAUL** (dom), religieux Feuillant, né à Paris l'an 1573, se nommait *Asseline*. Il était docteur de Sorbonne lorsqu'il entra chez les Feuillans où il fit profession dans leur maison de Paris, rue Saint-Honoré, le 26 février 1606. Son mérite reconnu le fit admettre au conseil des cardinaux de La Rochefoucault et de Retz, et engagea à le faire visiteur des monastères de Chelles, de la Sausseye, et de quelques autres du diocèse de Paris où il contribua beaucoup à établir la réforme. Il fut aussi supérieur d'un monastère de son Ordre à Rome où le pape Paul v l'honora de sa confiance, et le consulta plusieurs fois sur des affaires de conséquence. Il mourut à Paris le 26 octobre, ou le 26 décembre 1640, dans la soixante-huitième année de son âge. Dom Antoine de Saint-Pierre, religieux du même Ordre, publia sa vie en 1646. On y trouve le catalogue des ouvrages de dom Eustache, parmi lesquels il y a un abrégé de philosophie, sous le titre de *Summa Philosophiæ quadripartitæ*, dont on assure qu'il y a eu plus de trente éditions.

**EUSTACHIUS** ou **EUSTA-**

**CHIO**. (Jean-Thomas), évêque de Lavino. (*Voyez-le* parmi les évêques de cette Église.)

**EUSTASE**, ou **EUSTACHE**, ou **EUSTAISE**, abbé de Luxeu en Franche-Comté, naquit sous le règne de Clotaire 1<sup>er</sup>, de l'une des plus nobles familles de Bourgogne, l'an 560. Il était neveu de saint Miget, ou Micet, évêque de Langres, et fut disciple de saint Colomban qui l'envoya gouverner son monastère de Luxeu pendant son absence, causée par la persécution de la reine Brunehaut. Il y maintint la discipline établie par son maître, y forma quantité de disciples, plus encore par ses exemples que par ses discours. Sa prière, ses jeûnes, ses veilles et ses autres austérités étaient continuelles. Sa charité ne s'étendait pas seulement à ses religieux, elle passait jusqu'aux étrangers, et surtout aux pauvres et aux malades. Elle le porta même à prêcher aux Varasques, peuples des montagnes des Vosges, et aux Bavares. Après cette mission qui dura pendant les années 616 et 617, il revint à Luxeu dont saint Colomban l'avait établi le supérieur absolu, et il y fut éprouvé par une persécution domestique de la part d'un faux Frère nommé Agreste, ou Agrestin qui, n'ayant pu l'engager dans le schisme de ceux d'Aquilée pour l'affaire des trois chapitres, entreprit de faire condamner la règle de saint Colomban dans un concile tenu à Mâcon en 623, ou 624. Les Pères

du concile désabusés obligèrent Agreste de se réconcilier avec son abbé qui l'embrassa sur-le-champ, et lui donna le baiser de paix. Ce Saint mourut l'an 625, et fut enterré dans son monastère où Dieu fit connaître sa sainteté par divers miracles. On le transporta depuis dans l'abbaye des Bénédictines de Vergaville en Lorraine, près de Dieuze, au diocèse de Metz où il y a encore aujourd'hui un grand concours de dévotion à ses reliques. On fait sa fête le 29 de mars. Sa vie, écrite par Jonas, religieux de Bobio en Lombardie, qui vivait de son temps, se trouve dans les actes de Bollandus et des bénédictins. (Baillet, t. 1, 29 mars. Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, t. 17, p. 499.)

EUSTATHE (saint), patriarche d'Antioche et confesseur, né à Side en Pamphilie, fut évêque de Bérée en Syrie vers l'an 323; trois ans après il fut transféré au siège d'Antioche, malgré sa répugnance, par les vœux du clergé et du peuple de cette grande ville. Il se trouva l'un des premiers au concile de Nicée, eut grande part à tout ce qui s'y fit contre les Ariens, et fut chargé d'en porter les décrets dans les provinces de l'Orient, qui dépendaient de son Église. Le zèle qu'il fit paraître en toute occasion à combattre ces hérétiques, les déterminà à le perdre. Eusèbe de Nicomédie qui était regardé comme leur chef, se char-

gea de l'intrigue. Il feignit d'avoir grande envie de visiter les lieux saints de Jérusalem, amena plusieurs évêques ariens de la Palestine, avec lesquels il tint un concile à Antioche où ils déposèrent saint Eustache, sur la plainte d'une femme apostée par les Ariens, qui l'accusa calomnieusement de l'avoir séduite. L'empereur Constantin l'exila dans la Thrace d'où il paraît qu'il passa sur la fin de ses jours à Philippes en Macédoine où il mourut vers l'an 337. L'Église l'honore comme un illustre confesseur de Jésus-Christ qui a fini sous les hérétiques la confession qu'il avait commencée sous les païens. Les Grecs font sa fête principale le 21 février, et les Latins le 16 de juillet. Saint Eustache est le premier, si nous en croyons saint Jérôme qui a écrit contre les Ariens. Facundus en rapporte quatre passages tirés du septième et du huitième livre qu'il avait écrit contre ces hérétiques. Théodoret en rapporte aussi un passage dans son histoire, liv. 1, chap. 8, et un second dans le liv. 3, chap. 5, et plusieurs autres dans les dialogues. Eustathe avait aussi écrit un traité de l'ame et plusieurs homélies, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans Théodoret. Saint Jérôme lui attribue un traité sur la Pythonisse, intitulé : *de ventri loquo*, pour savoir si elle a véritablement fait revenir l'ame de Samuel pour parler à Saül. Cet ouvrage donné en latin par Léon

Allatiaux, fut imprimé pour la première fois à Lyon, en grec et en latin, en 1629, et depuis, mais en latin seulement dans le huitième tome des Critiques sacrées et dans le vingt-septième de la Bibliothèque des Pères; on y joignit le commentaire d'Origène sur le chap. 28 du premier livre des Rois, où il explique son sentiment sur l'évocation de l'âme de Samuel. Saint Eustathe était un des plus savans et des plus éloquens hommes de son temps. Son style est pur, élevé, délicat. (Saint Athanase. Saint Jérôme, *de Scriptor. eccl.* Socrate. Sozomène. Philostorge, liv. 2, chap. 7. Théodoret, liv. 1. Pagi, dans sa *Crit.* Tillemont. Dupin, quatrième siècle. Hermant, *Vie de saint Athanase*. Baillet, t. 2, 16 juillet.) On ne doit pas omettre ici que l'on a attribué à ce savant homme, à cet illustre confesseur d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. 1°. Un discours à l'empereur Constantin dans le concile de Nicée. (Eustat. *apud* Gregor. Cæsar., t. 2, *auctuar.* Combef, p. 555.) Mais de la manière dont ce discours est conçu, on voit bien qu'il est plus récent que le concile de Nicée, et postérieur même au premier de Constantinople où la foi sur les trois personnes de la sainte Trinité fut exprimée plus nettement que dans les précédens, quoiqu'avec moins encore de précision qu'elle ne l'est dans ce discours. Gelase de Cyzique, lib. 2, *hist. Concil. Nic.*, cap.

14 et 15, t. 2, *Concil.*, p. 178, ne dit rien de cette pièce qui méritait plus, si elle était véritable, de trouver place dans son histoire, que les réponses qu'il fait faire par saint Eustathe au philosophe Phædon qui contestait sur le sens de ces paroles de la Genèse : *faisons l'homme à notre image*. D'ailleurs Grégoire qui n'a vécu qu'à la fin du neuvième siècle, ne peut être d'une grande autorité en ce qui regarde l'histoire du premier concile de Nicée. 2°. Une liturgie célèbre parmi les Jacobites qui ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Cette liturgie est imprimée dans le second tome de celles que Renaudot a données au public. On l'a aussi imprimée dans le Missel à l'usage des Maronites qui, dans l'office divin, suivent le rit syrien. Cette liturgie est, comme toutes les autres orientales, postérieure aux hérésies de Nestorius et d'Eutichès; et les jacobites n'ont pas eu plus de raison de l'attribuer à saint Eustathe, qu'ils en ont eu de donner à saint Pierre et à saint Ignace, celles qui portent leur nom. (Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, tom. 4, p. 184 et suiv.)

EUSTATHIEN, *Eustathianus*. On donna le nom d'*Eustathiens* aux catholiques d'Antioche qui ne voulurent point reconnaître d'autre évêque que saint Eustathe déposé par les Ariens. Ce furent les Ariens qui les nommèrent ainsi d'abord vers l'an 350. (Voyez S. EUSTATHE.)

**EUSTATHIEN**, nom d'une secte hérétique du quatrième siècle. Si l'on en croit Socrate et Sozomène, ces hérétiques eurent pour patriarche Eustathe, évêque de Sébaste en Arménie qui, n'étant encore que prêtre, fut déposé par son père nommé Euloge, archevêque de Césarée en Cappadoce, parce qu'il s'habillait en philosophe païen, et qu'il faisait porter à ses disciples des habits extraordinaires. Baronius croit que l'hérésiarque Eustathe est cet *Eutacte* dont saint Épiphane parle comme d'un imposteur qui était moine d'Arménie, dont le nom a été altéré et changé en Eustathe. L'opinion la plus commune est que c'était un moine que l'amour excessif de sa profession jeta dans plusieurs erreurs. Il condamnait le mariage comme contraire au salut, et séparait les femmes d'avec leurs maris. Il quittait les assemblées publiques de l'Eglise pour en faire de particulières, et s'appropriait les oblations des fidèles. Il croyait qu'on ne pouvait être sauvé sans quitter tous ses biens, séparait les enfans de leurs pères, et les serviteurs de leurs maîtres, sous prétexte de leur faire mener une vie plus parfaite, et rejetait les oblations des prêtres mariés. Il soutenait qu'il était défendu en tout temps de manger de la viande, méprisait les jeûnes ordinaires de l'Eglise comme inutiles, et en pratiquait d'autres, selon son caprice, les jours mêmes de di-

manche. Il avait en honneur les lieux saints et les tombeaux des martyrs. Ces hérétiques furent condamnés au concile de Gangres en Paphlagonie, l'an 342. (Saint Épiphane, *hérés.* 40. Saint Basile, *ep.* 74 et 82. Baronius, à l'an 319. Hermant *Hist. des Hérés.*, tom. 2.)

**EUSTOCHE** (saint), évêque de Tours, était de la province d'Auvergne, d'une famille noble et ancienne, et d'une race de sénateurs. Il fut fait évêque de Tours après la mort de Saint Brice, l'an 444. Il se trouva au concile d'Angers de l'an 453, où il eut beaucoup de part aux sages réglemens qu'on y fit pour le rétablissement de la discipline qu'il conserva dans son diocèse avec un grand soin. Il y augmenta aussi le nombre des paroisses. Il bâtit une église dans la ville de Tours, et il y mit des reliques des saints martyrs Gervais et Protas, que saint Martin avait rapportées d'Italie, et dont Saint Paulin a fait mention dans une de ses lettres. Il mourut saintement l'an 461, et fut enterré dans l'église que saint Brice avait fait bâtir sur le tombeau de saint Martin. Sa fête est marquée dans le Martyrologe romain au 19 de septembre, quo l'on prend pour le jour de son mort. (Saint Grégoire de Tours aux chap. 2 et 10 de son histoire Maan, *Histoire de l'Eglise de Tours*. Baillet, tom. 3, 19 septembre.)

**EUSTOQUIE**, ou **EUSTOCHE**. ou **EUSTOCHIE**, *Julia Eusto-*

*chium*, était fille de Toxoca, ou Toscos, l'un des plus illustres Romains de son temps, dont la famille faisait une branche de l'ancienne maison de Jules, et de la célèbre sainte Paule qui venait des Scipions et des Paul-Émiles. Elle fut élevée dans l'école de sa mère, et dans celle de sainte Marcelle, intime amie de sainte Paule, et se mit avec elle sous la conduite de saint Jérôme, lorsque ce Saint vint à Rome l'an 382. Elle quitta sa famille et ses biens pour suivre sa mère dans ses voyages et dans sa retraite à Bethléem, où elle s'enferma avec elle dans le monastère de filles qu'elle y fit bâtir l'an 386. Là, sous la conduite de saint Jérôme qui demeurait dans le monastère d'hommes que la même sainte Paule y avait fondé, Eustoquie se consacra toute entière à la pénitence, à la prière et à l'étude de l'Écriture-Sainte. Après la mort de sainte Paule sa mère, on l'établit supérieure du monastère de Bethléem, où elle eut beaucoup de part aux persécutions de saint Jérôme son sage directeur. Des scélérats, excités par les partisans de l'hérésarque Pélage, vinrent fondre sur son monastère avec le fer et le feu l'an 416, le saccagèrent et le brûlèrent en répandant le sang des domestiques. Après cette tribulation, et quelques autres encore, Dieu couronna la vertu de cette illustre vierge, en l'appelant à la récompense éternelle l'an 419, selon l'opinion la plus probable. Le Martyrologe ro-

main marque sa fête au 28 septembre. (Saint Jérôme, diverses lettres. Innocent<sup>ier</sup>, *Épître* 24.)

EUSTRATE ou EUSTRACE, martyr de la petite Arménie, et compagnon de Saint Auxence. (*Voyez* AUXENCE.)

EUSTRATE ou EUSTRATIUS, prêtre de l'Église de Constantinople, était contemporain d'Eutychius, patriarche de la même Église, qui mourut le 5 avril 582, puisqu'il parle de lui en ces termes : « Le grand Eutychius, archevêque de Constantinople, m'est un chef sacré, respectable en tout. » *Planus hoc ipsum magnus Eutychius, Archiepiscopus Constantinopolitanus venerandum mihi in omnibus sacrumque caput.* (Eustratius, tom. 27, *Biblioth. Patr.*, pag. 372.) L'amour qu'Eustrate portait à Eutychius, l'engagea à en écrire sa vie, que Surius et Papebrock ont fait imprimer dans leurs recueils au mois d'avril. Mais c'est plutôt une oraison funèbre qu'une vie ordinaire ; ce qui est encore une preuve qu'Eustrate la composa quelque temps après la mort d'Eutychius. Nous avons d'Eustrate un autre écrit intitulé, *de l'État des Morts après cette vie*. Leo Allatius lui a donné place dans son livre du consentement des Églises d'Occident et d'Orient sur le purgatoire, imprimé à Rome en 1655 ; il est aussi dans le vingt-septième tome de la Bibliothèque des Pères. Eustratius établit trois choses dans ce traité : La pre-

mière, que l'âme, soit des bienheureux, soit des malheureux, pense et agit après qu'elle est séparée de son corps; la seconde, que les âmes qui ont souvent apparu aux hommes, ont apparu dans leur propre substance; la troisième, que les prières et les sacrifices sont utiles aux âmes des défunts. On voit par ce que nous venons de dire à quoi il faut s'en tenir touchant Eustratius, dont Moréri, édition de 1759, dit que les uns le font prêtre de Jérusalem, et les autres de Constantinople, et qu'on ne sait en quel siècle il a vécu. (*Voyez* dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, tom. 16, pag. 619 et suiv.)

EUTHALIUS, évêque de Sulce en Égypte, dans le cinquième siècle, est le premier auteur de la division des actes des Apôtres, des épîtres de saint Paul, et des épîtres canoniques, en leçons, chapitres et versets. Son ouvrage est dédié à Anastase, archevêque d'Alexandrie, successeur de Pierre Mongus. Zacagni, garde de la bibliothèque vaticane, nous a donné cet ouvrage dans le recueil de quelques monumens tirés de cette bibliothèque. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés.*, dix-septième siècle.)

EUTHYME-LE-GRAND (S.), Archimandrite en Palestine, fils de Paul et de Denyse, habitans de Mélitène en Arménie, naquit au mois d'août de l'an 377, et il fut regardé par ses parens comme un présent miraculeux qu'ils devaient aux prières du

martyr saint Polyeucte. Otrée, évêque de Mélitène qui lui servit de maître et de père, remarquant quelque chose de divin dans toute sa conduite, le fit lecteur, prêtre et supérieur général de tous les monastères du diocèse de Mélitène. Le goût de la solitude le fit enfuir dans la Palestine l'an 406. Il y demeura dans une cellule auprès de la laure de Phare, à deux lieues de Jérusalem, pendant cinq ans, après lesquels il se cacha avec un autre solitaire nommé Théoctiste, dans une grande caverne à quatre petites lieues de Jérusalem du côté de Jérico. Ils y demeurèrent longtemps inconnus, n'y subsistant que des herbes qui croissaient autour d'eux, jusqu'à ce qu'ayant été découverts par des bergers, ils furent obligés de bâtir des monastères et des laures pour recevoir la multitude de ceux qui venaient pour se sanctifier sous leur conduite. Euthyme découvrait leurs plus secrètes pensées, leur parlait avec une affection paternelle, leur donnant pour maximes fondamentales d'une vie vraiment chrétienne, la pratique de l'humilité, le dépouillement de la propre volonté, la préparation continuelle à la mort, et le travail assidu des mains. Il convertit un grand nombre de Sarrasins, après avoir guéri miraculeusement le fils de l'un de leurs gouverneurs, d'une paralysie qui lui avait desséché la moitié du corps, délivra plusieurs possédés, ramena un grand

nombre d'hérétiques de toutes sortes de sectes, Manichéens, Nestoriens, Eutychiens, soutint avec un courage héroïque le concile de Chalcédoine, contre le faux patriarche de Jérusalem Théodose, et fit rentrer dans le sein de l'Église l'impératrice Eudoxie, que ce malheureux avait engagée dans les erreurs d'Eutychès. Il prédit à la même princesse qu'elle mourrait bientôt, et connut par révélation le jour de sa propre mort, et tout ce qui arriverait ensuite dans sa laure. Ce fut le samedi 20 de janvier de l'an 473, qu'il mourut de la mort des justes, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Sa vie, écrite par Cyrille, moine de Scythople en Palestine, est généralement estimée par son exactitude. (Baillet, t. 1, 20 janvier.)

EUTHYME, évêque de Sardes en Asie, et martyr, parut au second concile général de Nicée, tenu l'an 787, avec un éclat et une distinction singulière pour la doctrine et la piété. Il y parla toujours avec beaucoup de force et de lumière pour le culte des saintes images contre les Iconoclastes. Étant retourné à son Église, il conduisit son troupeau fort tranquillement jusqu'à ce que l'empereur Nicéphore le chassa de son siège pour n'avoir pas voulu adhérer à ses désirs touchant une religieuse à qui il avait donné le voile. Il fut rappelé à son Église par l'empereur Michel Curolopaté, et en fut classé une seconde fois par Léon

l'Arménien. Il fut encore rappelé l'an 821 par Michel-le-Bégué, et relégué par le même au cap d'Acrite en Bithynie. Mais il n'alla point au lieu de son exil, étant mort des coups de nerfs de bœuf que l'empereur lui fit donner avant qu'il sortît de Constantinople, vers l'an 828, ou 829. Les Grecs en font mémoire au 26 décembre, et les Romains au 11 de mars, comme d'un saint martyr qui donna sa vie pour la défense du culte des images. (*Voyez les actes du second concile de Nicée ; les auteurs de l'Histoire Byzantine ; la dissertation de Henschénius. Baillet, tom. 1, 11 mars.*)

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine grec de l'Ordre de Saint-Basile, a fleuri vers le commencement du douzième siècle, sous l'empire d'Alexis Comnène. Il a fait un recueil de passages des Pères sur les matières de la religion, intitulé : *Panoplie dogmatique contre toutes les hérésies*. Le texte grec de cet ouvrage a été traduit en latin par François Zini, chanoine de Véronne, et imprimé l'an 1536 à Lyon ; l'an 1555 à Venise ; l'an 1556 à Paris, et dans les bibliothèques des Pères. Il a fait aussi un commentaire sur les cent cinquante psaumes, et sur les dix cantiques, tiré des ouvrages des Pères, imprimé en latin de la traduction de Saulius, à Paris en 1543, 1547, et à Venise en 1568 ; un commentaire sur les quatre Évangiles, imprimé à Louvain

en 1544, de la version de Hénérius; c'est la meilleure édition. Simler assure qu'il y a un manuscrit d'un commentaire de cet auteur sur les épîtres catholiques dans la bibliothèque de Sambucus, et d'autres lui attribuent aussi un commentaire sur les épîtres de saint Paul. Mais ils confondent Euthymius avec OEcumenius. On voit encore à la bibliothèque de l'empereur une lettre qu'Euthymius écrivit du monastère où il était à Constantinople; et dans laquelle il réfute les hérésies des Bogomiles, ou Massaliens, et de plusieurs autres. Cette lettre est en grec comme tous les autres ouvrages du même auteur. Jacques Tollius a aussi publié, dans ses *Insiguria itinerarii italici*, une pièce d'Euthymius qui n'avait jamais paru : elle est encore contre l'hérésie des Bogomiles, ou Massaliens; et il y a lieu de croire que c'est l'appendix de sa grande Panoplie contre les hérésies, et principalement contre celles de son temps. Cette pièce est en grec et en latin, et enrichie de beaucoup de notes de l'éditeur. Les commentaires de cet auteur sont littéraux, moraux et allégoriques. Sa morale est solide, ses allégories naturelles et raisonnables; mais les moralités et les allégories de son commentaire sur les Évangiles sont la plupart des scholies ajoutées après coup. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, douzième siècle, pag. 2. Richard Simon, *Crit. de Dupin*, tom 1, pag. 317.)

EUTICHE, ou EUTYCHE, ou EUTIQUE, *Eutychus* (hébr., *heureux et bien fortuné.*) C'est le nom de ce jeune homme de la ville de Troade qui, s'étant assis sur une fenêtre pendant que saint Paul prêchait, s'endormit et tomba mort d'un troisième étage dans la rue. Cet apôtre le ressuscita. (*Act.*, 20, 9.)

EUTICHIUS, patriarche d'Alexandrie en 933, composa plusieurs écrits en arabe; une dispute entre un hérétique et un chrétien; des annales depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 937, contenant quelques faits remarquables de l'histoire ecclésiastique et profane. Selden fit imprimer à Londres, l'an 1642, un fragment de ces annales touchant l'élection des premiers patriarches d'Alexandrie, qu'Eutichius prétend avoir été faite jusqu'au temps d'Alexandre par douze prêtres de cette Église qui choisissaient l'un d'entre eux pour patriarche, et lui imposaient les mains. Le même ouvrage qui est plein de fables, a depuis été donné tout entier par Selden, et imprimé en arabe et en latin à Oxford, en 2 vol. in-4°, l'an 1658. Abraham Ecchellensis a composé un livre exprès, imprimé à Rome en 1661, sous le titre de *Eutychius Patriarcha alexandrinus vindicatus*, où il réfute Selden, et prouve par les constitutions de l'Église d'Alexandrie, et par d'autres actes, que les prêtres d'Alexandrie n'ont point eu le pouvoir de



consacrer leur patriarcho par l'imposition des mains, cela étant réservé aux seuls évêques. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, dixième siècle. Richard Simon.)

**EUTIQUE**TES ou **EUTIQUE**TES, hérétiques qui parurent dans le troisième siècle, ainsi appelés du grec *Εὐτυχία*, qui signifie *vivre sans chagrin et dans la joie*. On leur donna ce nom parce qu'ils croyaient que les âmes n'avaient été placées dans les corps que pour honorer les anges qui en étaient les créateurs, et que les âmes ne devaient s'attrister de rien, et se réjouir dans le crime comme dans la vertu, parce que ce serait déshonorer les anges créateurs, que de se chagriner dans l'œuvre du corps qu'ils avaient créée. Ces hérétiques étaient sortis de la secte des Ménandrites, issue de celle de Simon-le-Magicien; ce qui a porté Origène Diamantin à douter si ces hérétiques n'étaient pas de la secte de ce Simon. Ils croyaient en second lieu que Jésus-Christ n'est pas Fils du grand Dieu, mais d'un Dieu inconnu; ce qui est assez conforme à l'erreur des Ménandrites qui admettaient plusieurs sortes de divinités subordonnées les unes aux autres. (Théodoret, lib. 1, *hist.*, cap. 1. Le père Pinchinat, *Dictionnaire des Hérés.*, au mot *EUTIQUE*TES.)

**EUTRAPELIE**, *eutrapelia*. L'eutrapelie est une partie de la tempérance qui fait garder un juste milieu dans les récréations nécessaires.

**EUTROPE**, premier évêque de Saintes et martyr, donna sa vie pour Jésus-Christ après avoir prêché la foi avec beaucoup de zèle et de succès parmi les peuples de la Saintonge. On ignore également, et la suite de ses actions, et les circonstances et le temps de son martyre. On conservait son chef à Saintes, et une autre portion considérable des reliques dans l'abbaye de la Trinité de Vendôme. Le reste avait été dissipé par les Huguenots du seizième siècle. On fait sa fête le 30 avril. (Baillet, t. 1, 30 avril.)

**EUTROPE**, martyr et compagnon de saint Basile le soldat, martyr à Comanes dans la province du Pont. (*Voyez BASILE*.)

**EUTROPE** (saint), évêque d'Andrinople, fut appelé des Gaules pour gouverner cette Église. Il avait soutenu la foi contre les païens dans le temps des persécutions, et il la soutint encore contre les Ariens, par la faction desquels il fut banni, et mourut dans son exil avec le titre de confesseur de la divinité de Jésus-Christ. (Baillet, t. 1, 11 février.)

**EUTROPE** (saint), évêque d'Orange, né à Marseille sous l'empire d'Honorius, mena d'abord une vie mondaine. Il prit le parti du mariage; mais sa femme étant morte, il se donna tout entier au service de Dieu, ce qui porta l'évêque Eustache, que d'autres appellent Eustase, ou Eustathe, à l'engager dans la cléricature malgré ses répu-

gnances. Lorsqu'il se vit élevé au diaconat, il fit une revue générale de ses fautes, et n'oublia rien pour les expier. Il passait les jours les et nuits dans les prières et les larmes, les jeûnes et les veilles, et beaucoup d'autres austérités. Dieu lui fit connaître dans deux songes surnaturels qu'il lui avait pardonné ses péchés. La ville d'Orange ayant perdu son évêque nommé Juste, choisit Eutrope qui s'enfuit à la vue du triste spectacle de cette ville qui venait d'être ruinée, ou par les Wisigoths, ou par les Bourguignons. Mais ayant trouvé dans sa retraite un homme de sainte vie, nommé Aper, qui lui reprocha sa lâcheté, il retourna dans sa ville épiscopale, et s'acquitta envers son peuple de tous les devoirs d'un pasteur zélé, vigilant et plein de charité jusqu'à sa mort. Il vivait encore l'an 475, qu'il signa la lettre de Fauste de Riez contre le prêtre Lucide. Il était ami de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. On fait sa fête le 8 de mai. Les calvinistes brûlèrent son corps l'an 1572, excepté la tête que les catholiques transportèrent à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin. Sa vie a été écrite par son successeur Ver, peu de temps après sa mort. Nous n'en avons que la première partie dans Bollandus. (Baillet, tom. 2, 27 mai.)

EUTROPE, vierge et martyre, sœur de saint Nicaise, évêque de Reims. (Voyez NICAISE.)

EUTROPE, évêque de Va-

lence en Espagne, étant encore abbé d'un monastère, écrivit à l'évêque Licinius une lettre, dans laquelle il demande pourquoi on donne l'onction du chrême aux enfans que l'on baptise. Il a aussi écrit une lettre de la réforme des moines, de *distinctione Monachorum*, et non pas de *distinctione Monachorum*. comme porte le texte de saint Isidore qui est apparemment corrompu. La première de ces lettres est perdue, et la seconde a été donnée par Holstenius dans l'addition au code des règles de Benoît d'Aniane. L'auteur y fait voir qu'il faut faire observer exactement les règles monastiques. (Saint Isidore, dans son livre des *Hommes illustres*, c. 32. Dupin, tom. 6.)

EUTROPE, lecteur de l'Eglise de Constantinople, du temps de saint Jean-Chrysostôme, fut accusé, après l'exil de ce saint, d'avoir mis le feu à l'Eglise de Constantinople. Il fut arrêté pour ce sujet, et mourut dans les tourmens, en soutenant, avec autant de courage que de vérité, qu'il était innocent de ce crime, ainsi que les autres clercs de saint Chrysostôme, auxquels on l'attribuait aussi calomnieusement. La mémoire d'Eutrope est marquée au 12 janvier dans le martyrologe. (Voyez la Vie de saint Chrysostôme, par Pallade; et Baillet, *Vies des Saints*, mois de janvier.)

EUTROPE (saint), évêque d'Andrinople. (Voyez LUCAS.)

**EUTROPIE**, sainte veuve de la ville d'Auvergne, vivait du temps de saint Sidoine Apollinaire. Elle joignait à la mortification du corps la douceur, la modestie, l'assiduité à la prière, la charité envers les pauvres. Sa vertu fut éprouvée par diverses afflictions. Après avoir perdu son mari assez jeune, elle perdit son fils et son petit-fils qui faisaient toute sa consolation dans le monde, et eut un fâcheux procès que lui suscita un prêtre nommé Agrippin. On croit que c'est de cette sainte Eutropie dont le Martyrologe romain parle au 15 septembre. (*Voyez la seconde lettre du l. 6 de saint Sidoine Apollinaire, et Baillet, t. 3, 15 septembre.*)

**EUTROPIE**, servante de sainte Afre, et martyre avec elle. (*Voy. AFRE.*)

**EUTYCHÈS**, qui se prononce comme *Eutikès*, nom propre d'homme. Eutychès était archimandrite, ou abbé d'un célèbre monastère de Constantinople dans le cinquième siècle, sur la fin du règne de Théodose-le-Jeune. Cet abbé s'éleva contre Nestorius son patriarche qui admettait deux personnes en Jésus-Christ; mais en combattant les erreurs de cet évêque, il tomba lui-même dans une nouvelle hérésie, en confondant les deux natures de Jésus-Christ. Il fut condamné dans un synode tenu par Flavien à Constantinople l'an 448; mais il eut le crédit de faire examiner de nouveau sa cause dans un autre concile qui se tint

l'année suivante dans la même ville, et qui ne termina rien. Il fut absous la même année dans un faux concile tenu à Éphèse, qu'on surnomma le *brigandage d'Éphèse*, et enfin condamné dans le concile général de Chalcédoine l'an 451. (*Voyez CHALCÉDOINE, EUTYCHIEN.*)

Eutychès soutenait, 1<sup>o</sup> qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, savoir, la nature divine; 2<sup>o</sup> que la nature humaine avait été absorbée par la divine; en sorte que la divinité avait souffert la faim, la soif, la mort, et était ressuscitée le troisième jour; 3<sup>o</sup> que les corps après la résurrection seraient invisibles, et plus subtils que l'air et le vent. (*Boèce, lib. de duabus naturis. Gennade, lib. sex. contra Eutychetem. Saint Jean Damascène, lib. 3, de fide orth. Théodoret, hæretic. fabul., lib. 4. Baronius, à l'an 448. Hermant, Hist. des Hérés., tom. 2.*)

**EUTYCHIEN**, *Eutychanus*. L'hérésie des Eutychiens, disciples d'Eutychès, fit de grands progrès dans l'Orient, et se divisa en plusieurs branches qui, quoique différentes entre elles sur certains articles, s'accordaient toutes à n'admettre qu'une nature en Jésus-Christ, savoir, la nature divine, prétendant que la divinité et l'humanité avaient été mêlées en Jésus-Christ, de sorte que la divinité avait absorbé l'humanité, et qu'il n'était resté que la divinité. Nicéphore fait mention de douze branches d'Eutychiens. Les uns

furent nommés *Schématiques*, ou *Apparens*, qui n'attribuaient à Jésus-Christ qu'une image de chair; quelques uns de ceux-ci furent appelés *Théodosiens*, de Théodose, évêque d'Alexandrie; les autres furent nommés *Jacobites*, d'un certain Jacques de Syrie. Il y en eut qu'on nomma *Acéphales*, c'est-à-dire, sans chef, et Sévériens, d'un moine nommé Sévère qui s'empara du siège de l'Eglise d'Antioche en 513. Ces derniers se partagèrent en cinq factions, d'*Agnoètes*, qui attribuaient quelque ignorance à Jésus-Christ, de sectateurs de Paul Noir, d'Angelites, d'Adrites, de Conovites.

EUTYCHIEN, nom d'une secte arienne et eunomienne qui eut pour chef *Eutychius Eunomien*. Ces sortes d'Eutychiens sont les mêmes que les *Eunomioeuppsychiens*. Voyez ce mot.

EUTYCHIEN (saint), pape, succéda à saint Felix 1<sup>er</sup>, le 3 de janvier de l'an 274. On ne sait rien de particulier de ses actions qui soit certain, sinon qu'il s'appliqua à donner la sépulture aux martyrs, et qu'il en enterra jusqu'à trois cents soixante-deux dans les différentes persécutions de Dèce, de Valérien, etc. Il mourut le 8 décembre 283, après neuf ans onze mois et six jours de pontificat. Le Martyrologe romain moderne lui donne le titre de martyr, quoiqu'il n'ait peut-être pas versé son sang pour la foi. On prétend que son corps est aujourd'hui à Sarzane. (Baillet, t. 3, 8 décembre.)

EUTYCHIEN, martyr et compagnon de saint Arcade, aussi martyr sous les Vandales en Afrique. (Voyez ARCADE.)

EUTYQUE, ou EUTYCHE, sous-diacre d'Alexandrie, martyr sous les ariens, souffrit du temps de l'empereur Constance l'an 356, et par la tyrannie du faux évêque Georges qu'il avait usurpé le siège de saint Athanase. Cet usurpateur envoya le duc Sébastien avec trois mille soldats qui se jetèrent l'épée à la main sur les catholiques rassemblés un jour de dimanche dans un lieu près du cimetière. Eutyque fut fouetté à coup de nerfs de bœuf, et envoyé aux mines de Phaino; mais il mourut en chemin et remporta ainsi la couronne du martyre. (Hermand, *Vie de saint Athanase*, liv. 7. Henschénius, 26 mars. Baillet, *Vies des Saints*, t. 1.)

EUTYQUE, ou EUTYCHE (saint), patriarche de Constantinople, fils d'Alexandre et de Synésie, vint au monde l'an 512, dans une bourgade de Phrygie, appelée Thié, ou le Bourg-Dieu. Il fut envoyé à Constantinople à l'âge de douze ans. Voulant ensuite renoncer au monde, il fut retenu pour être évêque de Lazique dans la province de Pont, par l'évêque d'Amasée qui en était le Métropolitain. L'Eglise de Lazique ayant été pourvue d'un autre évêque, Eutyque se retira dans un monastère de la ville d'Amasée où il fut fait supérieur général de tous les monastères de la pro-

vince de Pont. Il y avait dix ans qu'il remplissait les devoirs de cette charge avec une haute capacité, lorsqu'il alla tenir la place de l'évêque d'Amasée au cinquième concile général de Constantinople, de l'an 552. Ce fut là que l'empereur Justinien, connaissant sa science et sa vertu, le proposa au clergé pour remplir la place du saint patriarche Menas, décédé le 25 avril 552. Chacun agréa la proposition, et Eutyque fut sacré à l'âge de quarante ans sur la fin de l'année 552; il gouverna son troupeau avec autant de zèle que de tranquillité pendant douze ans, après lesquels l'empereur Justinien le bannit dans son ancien monastère d'Amasée, parce qu'il ne voulut point souscrire à l'erreur de ce prince qui soutenait que le corps de Jésus-Christ était devenu incorruptible dans le moment qu'il avait été uni à la divinité. Il fut rappelé l'an 577 par les empereurs Justin et Tibère, et l'Eglise de Constantinople reprit bientôt son premier lustre sous sa conduite. Il avait un talent universel pour gagner les cœurs. Il rendit la vertu aimable, parce qu'il était doux, humble, modeste, gai, de facile abord, agréable dans ses discours et dans toutes ses manières. Sa charité, toujours vigilante et toujours active, s'étendait à tout. Elle parut principalement dans le temps d'une peste violente, dont on attribua la délivrance à ses prières et à son mérite. S'étant

laissé persuader que le corps des hommes ressuscités serait si subtil qu'il ne pourrait plus être palpable, il rétracta cette erreur, et abandonna le traité où il l'établissait pour être supprimé et jeté au feu. Il mourut le 6 d'avril de l'an 582. On prétend que son corps fut transféré de Constantinople à Venise l'an 1246, et déposé dans l'église du monastère de Saint-Georges, dit *le Grand*, où on l'honore sous le nom de saint Eustache. (Bollandus. Baillet, t. 1, 6 avril.)

EUTYQUE (saint), abbé en Italie, vivait fort retiré dans un hermitage des montagnes de ce pays, lorsque les religieux d'un monastère qui était proche, ayant perdu leur abbé, l'obligèrent à se charger de leur conduite. Il les gouverna très-saintement pendant l'espace d'environ quatorze ans, après lesquels il mourut comblé de grâces et de mérites le 23 mai vers l'an 540. Ce peu que l'on sait de lui est tiré du troisième livre des dialogues de saint Grégoire-le-Grand qui en parle sur la foi d'un prêtre nommé Sanctule. (Henschénus. Baillet, tom. 2, 23 mai.)

EUVERTE, *Evortius*, *Evurtius*, *Eortius* (saint), évêque d'Orléans, fut élu évêque de cette ville vers l'an 361. Il assista au concile de Valence sur le Rhône, dans la province de Vienne, l'an 374, et mourut saintement le 7 septembre de l'an 391. Il fut enterré dans le champ de Tetrade où l'on bâtit depuis une chapelle en son hon-

neur. On y fonda dans la suite une abbaye, ou chapitre collégial de chanoines, appelé d'abord Notre-Dame de Hautmont, et ensuite de Saint-Euverte. Ses reliques furent dissipées par les huguenots du seizième siècle. On fait sa fête le 7 septembre. Son histoire, qu'on peut voir dans Surius, est supposée, ou beaucoup altérée. (Baillet, t. 3, 8 septembre.)

**EUVORTE (saint)**, d'Orléans, *sanctus Evurtius Aurelianensis*, abbaye de l'Ordre de S.-Augustin, de la congrégation de France. Elle devait son origine à une chapelle dédiée à Notre-Dame et à saint Euverte, évêque d'Orléans, et bâtie à l'endroit même où ce Saint fut enterré après sa mort, savoir, dans le champ de Tetrade, à trois ou quatre cents pas de la ville. Cette église qui ne portait que le nom de Saint-Euverte, et qui était enfermée dans l'enceinte de la ville depuis le roi Louis XI, était érigée déjà en abbaye, ou en chapitre collégial dès l'an 783, que Charlemagne lui fit des donations considérables. Vers l'an 1140, on ôta du monastère de Saint-Euverte les chanoines séculiers qu'on y avait établis d'abord, et on y mit des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Cette abbaye a été souvent ruinée, surtout par les Normands, les Anglais et les calvinistes, aux neuvième, douzième, quatorzième, quinzième et seizième siècles. Elle a été rétablie depuis des libéralités du roi Henri IV,

et par les soins de Charles Fougeu Descures, son abbé commendataire, mort en 1630. Les chanoines réguliers de la congrégation de France qui y furent introduits peu de temps après, y firent aussi de nouvelles réparations, et y rétablirent le bon ordre. (*Gallia christ.*, tom. 8. col. 1573.)

**EUVRE (saint)**, *sanctus Aper*, abbaye de l'Ordre Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Vannes, était située dans un faubourg de la ville de Toul. Elle était très-ancienne, puisque saint Frotaire qui vivait au commencement du neuvième siècle, et qui fut évêque de Toul la fit réparer vers l'an 814. Le saint prélat y mit des religieux les plus réguliers qu'il put trouver, pour en réformer les anciens qui n'observaient plus guère les règles de la vie monastique. En reconnaissance de ce bienfait, cette abbaye fut assise à la cathédrale de Toul; elle était obligée de donner un festin aux chanoines et des présents, parmi lesquels il y en avait de militaires. Comme cette abbaye était exposée par sa situation aux insultes des troupes des ducs de Bar et de Lorraine, elle fut obligée de se mettre sous leur sauvegarde, ce qui depuis donna occasion aux ducs de Lorraine d'en prétendre la haute souveraineté, à quoi ils renoncèrent par le traité de Paris de l'an 1713 (*Diction. univ. de la France*, article Toul.)

**EVAGRE (saint)**, patriarche

de Constantinople, fut élu par les catholiques de la ville, à la place d'Eudoxe, évêque Arien, mort l'an 370. L'empereur Valens ayant appris cette élection, bannit Evagre qui mourut dans son exil avec la qualité de confesseur, sous laquelle il est honoré parmi les fidèles le 6-de mars; c'est tout ce qu'il y a de certain de lui. (Bailet, tom. 1, 6 mars.)

EVAGRE, patriarche d'Antioche, était ami de saint Jérôme, qui nous apprend que c'était un esprit vif, et qu'étant prêtre, il avait composé plusieurs traités sur différens sujets qu'il lui avait lus. Il avait aussi traduit en latin la Vie de saint Antoine, composée en grec par saint Athanasie; ce qui prouve qu'on a eu tort d'attribuer à saint Jérôme la traduction de cette vie. Evagre mourut en 393. (Saint Jérôme, *in catal.*, c. 125, et *epist.* 6. Dupin; *Bibl. eccl.*, quatrième siècle.)

EVAGRE DE PONT; ainsi nommé parce qu'il était d'une petite ville proche le Pont-Euxin, d'où vient que saint Jérôme l'appelle *Hyperborite*, fut ordonné diacre de Constantinople par saint Grégoire de Nazianze. Il embrassa la vie solitaire vers l'an 382; et après deux ans de séjour dans la solitude de Nitrie, il alla dans le désert des Cellules où il vécut pendant quatorze ans dans une pénitence très-rigoureuse, ne buvant que de l'eau en très-petite quantité, et ne mangeant rien qui eût passé

par le feu, si ce n'est une livre de pain qu'il prenait chaque jour. Il refusa l'épiscopat en 396, et mourut au commencement de l'an 399, âgé de cinquante-quatre ans. Il laissa plusieurs ouvrages, savoir, 1° *Gnosticus*, le Gnostique, c'est-à-dire, de la Vie contemplative, ou pour les personnes éclairées, divisé en cinquante chapitres, 2° Le Moine, ou la Pratique qui est le même que le livre des cent sentences qui contient diverses instructions pour des moines. M. Cotelier les a données avec une partie du livre du Gnostique dans le troisième tome de ses monumens de l'Eglise grecque, pag. 68. 3° Un traité Antirrhétique qui est un recueil de passages de l'Ecriture-Sainte, contre les tentations du démon, divisé en huit parties. M. Bigot l'a donné en 1680, à la fin de Pallade. 4° Six cents problèmes gnostiques, divisés par centurries. Gennade ne dit rien de ces problèmes, mais il parle de quelques petites sentences qui ne pouvaient être entendues que par des moines, et différens par conséquent de ces problèmes qui étaient des matières les plus sublimes de la théologie. 5° Deux écrits distribués par versets, et adressés, l'un aux moines qui vivaient en communauté, l'autre aux vierges. 6° Un traité des noms de Dieu, donné par M. Cotelier, *scholium in nomen Dei tetragrammatum*. Pallade, disciple d'Evagre, en parle avec éloge. Saint Jérôme, dans sa

lettre quarante-troisième à Ctésiphon, dit qu'Evagre avait écrit un livre à Mélanie, qu'il distingue de celui qui est adressé aux vierges; nous ne l'avons plus. Il lui en attribue aussi un sur l'apathie, qu'il appelle aussi sentences, touchant l'impossibilité, d'exemption de trouble et de passions; mais il n'est pas venu jusqu'à nous. 7°. Une lettre à Anatolius. 8°. On trouve parmi les œuvres de saint Nil, imprimées à Rome en 1673, plusieurs traités qui, dans les manuscrits, portent tantôt le nom de saint Nil, et tantôt celui d'Evagre, entre autres l'histoire d'un ermite nommé Pachon. Quelques uns lui attribuent des vies des Pères du désert qui sont de Rufin d'Aquilée. (Pallade, *hist. laus. Saint Jérôme, præf. adves. Pelag., epist. 60, et ad Ctesiph. Socrate, lib. 4, c. 18. Sozomène, lib. 6, c. 30. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., tom. 8, pag. 183 et suiv.*)

EVAGRE, prêtre et disciple de saint Martin de Tours, se retira chez Sulpice Sévère après la mort du saint évêque, et il y était en 405, puisqu'il y assista à la seconde conférence qu'y fit Gallus sur les actions de saint Martin, dont le récit avait été omis par Sulpice Sévère dans la vie qu'il en avait publiée. Gallus l'y prend même pour témoin oculaire de ce qu'il avance sur ce sujet. On lui attribue communément un écrit imprimé au commencement du tome 5. du *Thesaurus anecdot.*, sous le titre

de Dispute entre Simon, juif, et Théophile, chrétien. On croit aussi pouvoir attribuer au même Evagre les trois livres des consultations, ou délibérations de Zachée, chrétien, et d'Apollonius, philosophe, que D. Luc d'Acheri a publiés à la tête du dixième volume de son *Spicilege*, et auquel il a ajouté, dans le treizième, des variantes qu'il est nécessaire de consulter pour bien entendre cet ouvrage. (*Voy. l'Histoire littéraire de la France. tom. 2, pag. 119 et suiv. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl. tom. 13, pag. 507 et suiv.*)

EVAGRE, dit le Scholastique, vint au monde à Épiphanie, ville de la seconde province de Syrie, sous l'empire de Justinien, vers l'an 536. Il suivit le barreau à Antioche; et c'est ce qui lui a fait donner le surnom de Scholastique, car on appelait ainsi les avocats dans ce temps-là. Il a composé six livres d'histoire ecclésiastique qui commencent où finissent Théodoret, Socrate et Sozomène, c'est-à-dire à l'an 431, et finissent à la douzième année de l'empire de Maurice, c'est-à-dire à l'an 594. Robert Étienne donna l'original grec de cet historien, à Paris en 1544, et Henri de Valois en 1673, avec une nouvelle version après celles de Musculus et de Christopherson. Cette histoire est ample, exacte, élégante, polie, au jugement de Photius, cod. 29, et l'auteur était bon catholique. On ne lui reproche aucune erreur. (Bellarmin, *de Script. eccl.*



Dupin, *Bibl. eccl.*, tom. 6.)

ÉVANCE, abbé de Troclar au diocèse d'Albi, vivait à la fin du huitième siècle. C'est à lui que dom Mabillon croit qu'on peut attribuer une lettre dogmatique contre ceux qui soutenaient qu'il n'était pas permis de manger du sang des animaux; lettre qui a passé long-temps sous le nom d'Évance, évêque de Vienne, mort vers l'an 586, et au plus tard en 589; ce qui prouve qu'il ne peut être l'auteur de cette lettre, puisqu'on y cite la pastorale de saint Grégoire, et qu'on y parle de ce pape comme déjà qualifié Saint dans l'Église. Or, le pastoral ne fut écrit qu'en 590, et saint Grégoire ne mourut qu'en 604. D'ailleurs la lettre dont il est question porte dans tous les manuscrits le nom d'Évance, abbé. Le cardinal d'Aguirre qui fait auteur de cette lettre Évance, archidiacre de Tolède, vers l'an 630, ne résout point l'objection tirée des manuscrits qui l'attribuent, non à un archidiacre, mais à un abbé. (D. Mabillon; *Observ. in Vitam S. Segolenæ*, tom. 4, *Act. Ord. S. Benedict*, pag. 488, et lib. 18, *Annal.*, pag. 606, tom. 1, num. 42. *L'Histoire littéraire de la France*, tom. 3, pag. 625. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sac. et eccl.*, tom. 17, pag. 763.)

ÉVANGÉLIAIRE, ou ÉVANGÉLISTAIRE, *Evangeliarium*, *Evangelistarium*. On appelait ainsi chez les Grecs et les Latins un livre qui renfermait tous les

Évangiles qui se disent à la messe chaque jour.

ÉVANGÉLIQUE qui est selon la doctrine de Jésus-Christ et de l'Évangile. Les protestans prennent le titre d'Évangéliques, parce qu'ils méprisent la tradition des Pères, et qu'ils font profession de ne s'attacher qu'à l'Évangile que chacun d'eux interprète à sa manière, et selon son sens particulier. Les cantons de Suisse se divisent en catholiques et réformés, ou évangéliques.

ÉVANGÉLISME, *Evangelismus*. On a autrefois appelé la fête de l'Annonciation Évangélisme en quelques endroits, et en d'autres on nommait ainsi le dimanche des Rameaux.

ÉVANGELISTE, *Evangelista*. Ce nom signifie celui qui annonce une bonne nouvelle. Ainsi on appelle évangélistes généralement tous ceux qui annoncent quelque heureuse nouvelle, mais plus particulièrement ceux qui prêchent l'Évangile de Jésus-Christ, et plus particulièrement encore ceux qui l'ont écrit; savoir, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, auteurs des quatre Évangiles qui sont les seuls que l'Église reconnaisse pour canoniques. On nomme aussi évangélistes les prêtres qui récitent de certains Évangiles en mettant un bout de l'étole sur la tête des personnes qui font dire ces Évangiles.

ÉVANGILE, *Evangelium*, vient du grec *Evangelion* qui signifie bonne nouvelle, et se

prend, 1<sup>o</sup> pour la doctrine de Jésus-Christ renfermée dans l'Évangile ; 2<sup>o</sup> pour le livre qui contient cette doctrine ; 3<sup>o</sup> pour les livres qui contiennent les Évangiles qu'on lit pendant le cours de l'année ; 4<sup>o</sup> pour des extraits des Évangiles que l'on porte sur soi, ou que l'on récite sur d'autres personnes. L'Église ne reconnaît que quatre Évangiles canoniques ; ceux de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, et de saint Jean ; mais il y en a plusieurs autres apocryphes et sans autorité. En voici la liste.

1. L'Évangile selon les Hébreux.

2. L'Évangile selon les Nazaréens.

3. L'Évangile des douze Apôtres.

4. L'Évangile de saint Pierre. Il y a apparence que ces quatre Évangiles ne sont que le même sous différens titres. C'est l'Évangile de saint Matthieu qui fut corrompu par les Nazaréens hérétiques.

5. L'Évangile selon les Égyptiens qui est absolument perdu, à quelques fragmens près qui se trouvent dans la seconde lettre de saint Clément, pape, § 12 (dans Origène, *in Matth.*, p. 331 ; dans saint Clément d'Alexandrie, lib. 3, *Stromat.*, pag. 445 ; dans saint Jérôme, *proœm. in Matth.*, etc.) Baronius a conjecturé que quelques hérétiques d'Égypte l'avaient forgé sous le nom de saint Marc. M. Grabe juge qu'il fut composé par les

chrétiens d'Égypte, avant que saint Luc y eût écrit le sien. (*Spicileg. Patr.*, tom. 1, p. 31.)

6. L'Évangile de la naissance de la sainte Vierge. On connaît trois évangiles de la naissance de la sainte Vierge. Le troisième ne se trouve plus, les deux autres subsistent encore tout entiers. Le principal est le protévangile attribué à saint Jacques le-Mineur, évêque de Jérusalem : on l'a en grec et en latin. Le second est l'Évangile de la nativité de la Vierge, que l'on n'a qu'en latin, avec une lettre des prétendus Chromace et Héliodore à saint Jérôme qui le prie de traduire cet ouvrage d'hébreu en latin, et la réponse prétendue de saint Jérôme qui se charge de ce travail. Mais et ces lettres et ce travail sont également apocryphes.

7. L'Évangile de saint Jacques. On l'a en grec et en latin, sous le nom de protévangile de saint Jacques.

8. L'Évangile de l'enfance du Sauveur. On l'a en arabe. M. Co-telier en a donné un fragment en grec où l'auteur prend le nom de Thomas. Cet ouvrage est rempli de miracles incroyables et puérils, que l'on suppose avoir été faits par Jésus depuis sa plus tendre enfance, dans son voyage d'Égypte et après son retour à Nazareth, jusqu'à l'âge de douze ans. Il y a beaucoup d'apparence que cet Évangile fut composé par les premiers hérétiques du christianisme. Saint Irénée, lib. 1, c. 17, dit que les Marcotiens,

sorte de Gnostiques, s'en servaient. Origène, saint Ambroise et saint Jérôme en parlent sous le nom d'Évangile de saint Thomas, apôtre.

9. L'Évangile de saint Thomas. C'est le même que le précédent.

10. L'Évangile de Nicodème, que nous avons en latin barbare. Cet Évangile n'est point connu des anciens, et Fabricius conjecture qu'il a été forgé par les Anglais, depuis qu'ils ont voulu se donner Nicodème pour leur premier apôtre. Ce sont les actes de Pilate qui ont fourni le fond de ce faux Évangile. On y a mêlé une infinité de fables.

11. L'Évangile éternel, fut composé par un religieux mendiant du treizième siècle, et condamné au feu par Alexandre IV. L'auteur prétendait que l'Évangile de Jésus-Christ que nous avons entre les mains serait abrogé, de même que la loi de Moïse. Le nom d'*Évangile éternel* est pris dans l'Apocalypse, chap. 14, vers. 6.

12. L'Évangile de saint André, qui fut condamné par le pape Gélase.

13. L'Évangile de saint Barthélemi, qui fut aussi condamné par Gélase, et qui n'est autre apparemment que l'Évangile hébreu de saint Matthieu, qu'Eusèbe a dit avoir été porté par saint Barthélemi dans les Indes où Pantænus le trouva, et l'apporta à Alexandrie.

14. L'Évangile d'Apellès, connu dans saint Jérôme et dans

Bède. Il paraît que ce n'est pas un Évangile nouveau, mais une corruption des vrais Évangiles.

15. L'Évangile de Basilide, célèbre chez les anciens, mais dont il ne reste rien aujourd'hui.

16. L'Évangile de Cérinthe est, selon saint Épiphane, un de ceux dont saint Luc parle, en disant que plusieurs, avant lui, avaient essayé d'en composer.

17. L'Évangile des Ebionites, n'était autre que celui de saint Matthieu, que ces hérétiques recevaient et qu'ils tronquaient à leur fantaisie.

18. L'Évangile des *Éncratites*, ou de *Tatien*, ou selon les *Hébreux*, n'est point un Évangile différent des quatre Évangiles canoniques fondus ensemble par *Tatien*.

19. L'Évangile d'Ève, étaient usage parmi les Gnostiques.

20. L'Évangile des Gnostiques, n'était pas un seul Évangile particulier. Comme ces hérétiques étaient en grand nombre, et divisés en plusieurs sectes, ils avaient aussi au grand nombre d'Évangiles, comme ceux de l'Enfance, celui de la Naissance de Marie, le livre des Interrogations de Marie, l'Évangile de la perfection; ceux de Basilide, d'Apellès, de Valentin et d'Ève.

21. L'Évangile de Marcion, n'est autre que l'Évangile de saint Luc, altéré par Marcion.

22. L'Évangile de saint Paul, le même que celui de Marcion.

23. Les grandes et les petites

Interrogations de Marie, en usage chez les Gnostiques.

24. Le livre de la naissance du Sauveur, condamné par Gélase.

25. L'Évangile de saint Jean, autrement le livre du trépas de la sainte Vierge, condamné aussi par Gélase.

26. L'Évangile de saint Mathias, connu, quant au nom seulement, dans Origène, saint Ambroise, saint Jérôme, et condamné par Gélase.

27. L'Évangile de la perfection, ouvrage diabolique, forgé par les Gnostiques pour autoriser leurs abominations.

28. L'Évangile des Simonien, ou des disciples de Simon-le-Magicien, divisé en quatre tomes, ou en quatre livres, à qui ils donnent le nom des quatre anges du monde.

29. L'Évangile selon les Syriens, qui est le même que celui des Nazaréens, ou que celui de Tatien.

30. L'Évangile de Tatien, le même que celui des Encratites.

31. L'Évangile de Thadée, ou de saint Jude, que l'on ne connaît que par la condamnation qu'en fit le pape Gélase.

32. L'Évangile de Valentin, ou des Valentiniens, le même que celui à qui ils donnaient le titre d'Évangile de la vérité, dont parle saint Irénée, lib. 3, cap. 13.

33. L'Évangile de vie, ou l'Évangile du Dieu vivant, à l'usage des Manichéens. On n'en sait rien de particulier.

34. L'Évangile de saint Phi-

lippe, était aussi à l'usage des Manichéens. Les Gnostiques en avaient un sous le même nom.

35. L'Évangile de saint Barnabé, qui fut condamné par Gélase. C'est tout ce que l'on en sait.

36. L'Évangile de saint Jacques-le-Majeur, condamné par le pape Damase.

37. L'Évangile de Judas d'Isariioth, composé par les Cainites, pour soutenir leurs extravagances.

38. L'Évangile de la vérité, le même que celui de Valentin.

39. Les faux Évangiles de Leucius, de Séleucus, de Lucianus, d'Hesychius. Voyez Fabricius, dans son *Codex apocryphus novi Testamenti*, et D. Calmet, dans sa *dissertation sur les Évangiles apocryphes*. Voyez aussi *MSSS* et *LITURGIE*.)

EVARIA, EVARIUS, ou EVARIUM, siège épiscopal de la Phénicie du Liban, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas; on l'appela aussi Justinianopolis. C'est peut-être Errée d'Épire, que Procope dit avoir été rebâtie par l'empereur Justinien. Au reste, Ptolomée parle d'Aveira qui est un bourg de l'Arabie Pétrée, et de Palmyrène. Voici un de ses évêques :

Thomas, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine, et à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

EVARISTE (saint), pape, succéda à saint Anaclet le 13 juillet de l'an 96, gouverna douze ans trois mois treize jours, et mou-

rut le 26 octobre 108. Il ne put point par conséquent verser son sang pour la foi sous l'empereur Adrien, comme l'assurent les Martyrologes, puisque ce prince ne commença que vers l'an 125 à persécuter les chrétiens. Cela n'empêche pas que l'Église ne l'honore comme un martyr, ainsi que plusieurs autres papes qui ont vécu durant les persécutions; quoiqu'ils ne soient point morts par l'épée des persécuteurs. On ne sait rien de ses actions, ni de ses souffrances. Quelques uns croient qu'il fit le département ecclésiastique de la ville de Rome, en la partageant par quartiers, et qu'il distribua les titres et les paroisses. On lui attribue encore diverses autres choses, mais sans fondement, aussi bien que les lettres qui portent son nom, et qui sont supposées. (Saint Irénée, liv. 3, ch. 3. Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. 2. Dupin, *Bibl. eccl.* Baillet, trois premiers siècles, t. 3, 26 octobre.)

EVAZA, qu'on appelle aussi *Theodoscopolis*, apparemment du nom de Théodose-le-Jeune, est une ville épiscopale de l'Asie Mineure, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. La notice d'Hierocles et les actes des conciles en font mention. Voici quelques évêques qui y ont siégé :

1. Eutrope, au concile d'Éphèse contre Nestorius.

2. Bassien, ordonné malgré lui par Memnon d'Éphèse, était au concile de Chalcedoine.

3. N....., succéda à Bassien.

4. Olympe, assista au brigandage d'Éphèse, où il fut favorable à Eutyché; mais il se rétracta à Chalcedoine deux ans après.

5. Grégoire, au concile in *Trul.*

6. Nicomède, au septième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 732.)

EVE, ou HÈVE (hébr., *vivante, vivifiante, la vie.*) C'est le nom de la première femme, qui fut formée de la côte d'Adam; elle fut aussi placée avec lui dans le paradis terrestre, où, se laissant aller à la suggestion du démon caché dans un serpent, elle prit du fruit défendu, en mangea, et en donna à son mari qui en mangea aussi. Elle eut beaucoup d'enfants, quoique l'Écriture n'en nomme que trois, Caïn, Abel et Seth. On présume qu'elle mourut vers le même temps qu'Adam, environ la neuf cent trentième année du monde. Les Grecs font la fête ou la mémoire d'Adam et d'Ève le 19 de décembre, ou plutôt le dimanche qui précède la fête de Noël immédiatement. Pierre Natal a mis Adam et Ève à la tête des saints du premier âge du monde dans la semaine de la Septuagésime, après le 22 de janvier. Saint Épiphané dit que les Gnostiques avaient composé un écrit sous le nom d'Évangile d'Ève, dans lequel on lisait mille choses honteuses. (Saint Épiphané, *Héres.*, 26, n. 2, 3. Baillet, tom. 4, 18, 23 janvier. Dom Calmet, au mot Hève.)

ÉVÊCHÉ, *episcopatus*. Ce

terme se prend , ou pour la dignité même de l'évêque , ou pour son bénéfice , ou pour sa maison , ou pour son diocèse. Les deux puissances doivent concourir dans l'érection des évêchés , la spirituelle dans la personne du pape , parce qu'il s'agit d'une dignité spirituelle du premier rang ; la temporelle , dans la personne du prince , ou à cause des biens temporels des droits honorifiques , aussi temporels , attachés aux évêchés , ou à cause du droit de nomination que le prince a sur les évêchés.

Les causes de l'érection des évêchés sont générales , ou particulières. Les générales sont la nécessité pressante et l'utilité évidente de l'Eglise. Les particulières sont , 1<sup>o</sup> si le peuple , extrêmement multiplié par l'accroissement de la foi , demande d'avoir un évêque particulier ; 2<sup>o</sup> lorsque le diocèse est si étendu , qu'un seul évêque ne peut faire les fonctions épiscopales dans tous les lieux de son diocèse , selon que les besoins des habitans le demanderaient ; 3<sup>o</sup> lorsque l'opulence , jointe à l'étendue du diocèse , fournit matière de luxe à l'évêque , et expose les diocésains éloignés au danger d'être négligés. On doit aussi observer les formalités suivantes dans l'érection des évêchés. Il faut , 1<sup>o</sup> que le peuple à qui on veut donner un évêque nouveau le désire ; 2<sup>o</sup> que l'évêque , dont l'évêché est démembré par l'érection d'un autre , y consente , aussi bien que

le chapitre ; 3<sup>o</sup> que le lieu érigé en évêché soit tel qu'il n'avilisse pas la dignité épiscopale par sa petitesse , ou par le petit nombre des habitans , quoique le lieu soit grand ; 4<sup>o</sup> il faut encore aujourd'hui , dans les pays étrangers catholiques , le consentement du patron de l'église démembrée , s'il y en a quelqu'un : et celui du patron de l'église qui est érigée en évêché ; 5<sup>o</sup> si on dote le nouvel évêché d'une partie du revenu d'une autre église , ou qu'on l'y unisse avec son revenu , il faut en tout cela observer ce que le droit prescrit touchant l'aliénation et touchant l'union ; 6<sup>o</sup> il faut qu'on assigne du moins un revenu honnête et reconnu comme tel à l'évêque nouveau ; 7<sup>o</sup> il faut appeler toutes les parties intéressées pour ouïr les raisons des unes et des autres , et pour recevoir l'agrément de celles dont le consentement est nécessaire. On doit entendre tout ceci de l'érection des métropoles et des primaties , aussi bien que de celles des évêchés. (Gibert, *Instit. ecclés. et benefic.* , pag. 106.).

ÉVEILLON (Jacques) , né à Angers , l'an 1572 , selon Moréri , édition de 1759 , ou l'an 1582 , selon d'autres , fut successivement curé de Soulerre près d'Angers , chancelier , ou chevécier de la Trinité d'Angers , curé de Saint-Michel du Tertre , et enfin chanoine de la cathédrale , et grand-vicaire de Guillaume Fouquet , évêque d'Angers , l'an 1630. Il travailla ,

par ordre de ce prélat, à la réformation du bréviaire et du rituel d'Angers. Il fit une réponse au *factum* de Miron, successeur de Fouquet, évêque d'Angers, dans le démêlé que ce prélat eut avec son chapitre. Il répondit encore, au nom du même chapitre, à Launoï qui avait ôté à saint Grégoire de Tours la Vie de saint Maurille, et traité de fabuleux tout ce que l'on dit de saint René. Cette réponse est intitulée, *Epistola capituli Andegavensis pro sancto Renato, Episcopo Andegavensi, adversus disputationem duplicem Joannis Launoii*. Elle parut in-8°, à Angers en 1650. L'auteur est mort au mois de décembre de l'an 1651. On a encore de lui un traité latin, *De processionibus ecclesiasticis*, à Paris, 1641, in-8°; un Traité des excommunications et des Monitoires, dans lequel il réfute l'opinion assez commune, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Il y traite aussi à fond des excommunications et des monitoires, en 36 chapitres qui composent un volume in-4°, imprimé à Angers, en 1631, et à Paris, en 1672. Il a trop négligé dans cet ouvrage ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Cet auteur était fort studieux, et avait une grande connaissance des conciles, des Pères, du Droit canon et de la langue grecque. Il avait aussi beaucoup de charité pour les pauvres qu'il

regardait comme ses enfans, et pour lesquels il s'est dépouillé de toutes sortes de commodités. Comme on lui reprochait un jour de ce qu'il n'avait point de tapisseries chez lui, il répondit : « Lorsqu'en hiver j'en » tre dans ma maison, les murs » ne me disent point qu'ils ont » froid; mais les pauvres qui se » trouvent à ma porte, tout » tremblans, me disent qu'ils » ont besoin de vêtemens. » (Dupin, *Biblioth. ecclésiast.*, dix-septième siècle, part. 2. Le père Nicéron, *Mém.* tom. 14.)

EVENCE, prêtre et martyr, compagnon de saint Alexandre, premier du nom, pape. (Voyez ALAIXANDRE, pape.)

EVENCE, ou JUVENCE (saint), évêque de Pavie au Milanès, vivait probablement du temps de saint Ambroise de Milan, avec lequel il travailla fortement à l'extirpation de l'arianisme, et au rétablissement de la foi et de la discipline. On croit que ce fut lui, plutôt qu'un prétendu Evence, évêque de Ceneda, qui assista au concile d'Aquilée, tenu l'an 281 contre les Ariens. Il est difficile de fixer le temps de sa mort. Sa fête est marquée au 8 de février, et au 12 de septembre dans le Martyrologe romain. On doute si ses reliques sont dans la cathédrale de Pavie, ou dans l'église de Saint-Nicolas. Son histoire, que quelques uns attribuent à Paul, diacre de Pavie, qui vivait 400 ans après lui, n'a aucune autorité. (Bollandus, 8 février. Tillemont, *Mémoires*

eccl., t. 2, note 10 sur la *Vie de saint Clément, pape*. Baillet, tom. 3, 12 septembre.)

**EVENTAIL**, *flabellum*. Dans l'Eglise grecque on donne un éventail aux diacres dans la cérémonie de leur ordination, parce que c'est une de leurs fonctions de chasser avec un éventail les mouches qui incommodent le prêtre durant la messe. Ces éventails sont faits de peaux déliées, ou de linge, ou de plumes de paon. Ils ont ordinairement la figure d'un chérubin à six ailes. L'usage de ces sortes d'éventails avait aussi lieu autrefois dans l'Eglise latine. Durand en parle dans son livre de *Ritibus ecclesiasticis*, et il assure que deux éventails tenaient ces sortes d'éventails de chaque côté de l'autel. On en voyait encore il y a peu

d'années dans l'abbaye de Saint-Philibert de Tournus, et un autre chez les Dominicaines de Prouilles. Cet éventail a à peu près la même figure que ceux dont se servent les femmes, excepté qu'il a beaucoup plus d'étendue et que le manche en était fort long. Autour de celui de l'abbaye de Tournus, on lit plusieurs vers de chaque côté en gros caractères, et l'on y voit représentés les Saints dont voici les noms : *Sancta Lucia, sancta Agnes, sancta Cæcilia, sancta Maria, sanctus Petrus, sanctus Paulus, sanctus Andreas*. (Le père Rosweide, dans l'onomasticon de son *Vitæ Patrum*, au mot *FLABELLUM*. Le père Le Brun, *explic. de la Messe*, tom. 2, pag. 87 et 404. Le père Martenne, *Voyage littéraire*, t. 1, p. 232.)

## ÉVÊQUE.

### SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. Du nom et de la nature de la dignité des évêques.
- § II. De la nécessité des évêques et de leur supériorité sur les prêtres.
- § III. De la juridiction, des fonctions et des devoirs des évêques.
- § IV. Des qualités et des différens degrés des évêques.
- § V. De l'élection et de la consécration des évêques.
- § VI. Des évêques in partibus infidelium.
- § VII. Des évêques religieux.
- § VIII. Des honneurs et prérogatives attachés à la dignité d'un évêque.

#### § I<sup>er</sup>.

Du nom et de la nature de la dignité des Évêques.

1. Le nom d'évêque vient du

grec *episcopos* et du latin *episcopus* qui signifie un surveillant, un homme qui a l'inspection et l'intendance sur quelque chose. Il convient particulière-



ment aux prélats. qui sont les chefs et les premiers pasteurs d'une Église considérable, ayant sous eux d'autres pasteurs inférieurs et subordonnés, quoique, selon saint Jean Chrysostôme, hom. 1, *in epist. ad Philipp.*, les noms d'évêque et de prêtre aient été donnés indifféremment aux prélats du premier et du second ordre, dans les commensens de l'Église.

2. Il y a trois sentimens sur la nature de l'épiscopat, ou de la dignité des évêques. Les uns prétendent que c'est un sacrement et un ordre particulier distingué du sacerdoce, et qui le suppose nécessairement. Ainsi pensent Medina, lib. 1, *de sacerdotum hominum continentia*; Bellarmin, *de ordine*, lib. 1, cap. 5; Estius, *in quartum*, dist. 24, etc. Les autres soutiennent que l'épiscopat n'est, ni un ordre, ni un sacrement, quoiqu'ils avouent que c'est une dignité supérieure à celle des prêtres par l'institution divine. C'est le sentiment de Hugues de Saint-Victor, lib. 2, *de sacrament.*; de saint Bonaventure, *in quartum*, dist. 24, part. 2, art. 1, *quæst.* 3, etc. Selon saint Thomas, *in quartum sentent.* dist. 24, *quæst.* 3, art. 2, l'épiscopat n'est pas un ordre distingué du sacerdoce, c'est la perfection du sacerdoce, et la simple extension du caractère sacerdotal à un nouvel office, à un pouvoir et une dignité plus ample.

3. Ceux qui soutiennent le

sentiment de saint Thomas, se fondent sur les raisons suivantes : 1° Si l'épiscopat était un ordre et un sacrement distingué du sacerdoce, il y aurait plus de sept Ordres et plus de sept sacremens. 2° La diversité des Ordres se prend des divers rapports qu'ils ont à l'Eucharistie; or, l'épiscopat n'a point d'autre rapport à l'Eucharistie que celui du sacerdoce, puisque les évêques ne consacrent pas autrement que les prêtres; 3° Si l'épiscopat était un ordre distingué du sacerdoce, il serait plus grand que le sacerdoce; or, il n'y a rien de plus grand que le sacerdoce, puisqu'il n'y a rien de plus grand que de consacrer le corps de Jésus-Christ. 4° Si l'épiscopat était distingué du sacerdoce, on pourrait le conférer à un homme qui ne serait pas prêtre.

4. Ceux qui prétendent que l'épiscopat est un ordre et un sacrement distingué du sacerdoce, répondent ainsi aux raisons de leurs adversaires. Ils disent à la première, que, dans leur sentiment, il y a plus de sept Ordres et plus de sept sacremens quant à l'espèce, mais non pas quant au genre. C'est ainsi que, dans l'opinion de ceux qui croient que les sept Ordres sont autant de sacremens, il y a sept espèces de sacremens de l'Ordre qui ne font tous ensemble qu'un sacrement de l'Ordre pris génériquement, à peu près comme toutes les espèces de brutes se réduisent au même genre d'animal irraisonnable. Ils disent à la

seconde raison, que l'épiscopat se rapporte à l'Eucharistie d'une manière différente du sacerdoce, puisque les évêques ordonnent les ministres qui ont seuls le droit de la consacrer. Ils répondent à la troisième, que l'épiscopat n'est pas plus grand que le sacerdoce quant au pouvoir de consacrer, mais qu'il est en effet plus grand à d'autres égards, comme par rapport au pouvoir d'ordonner, de confirmer, etc.; ce qui ne rentre aucune contradiction. Ils répondent à la dernière, qu'on ne peut conférer l'épiscopat à un homme qui n'est point prêtre, parce que, quoique l'épiscopat soit distingué du sacerdoce, il est cependant lié nécessairement avec lui par l'institution divine, comme nous le savons par la tradition.

## § II.

*De la nécessité des Evêques et de leur supériorité sur les Prêtres.*

1. Les évêques sont absolument nécessaires à l'Eglise, et ils ont été établis par l'autorité divine pour être les vicaires de Jésus-Christ, même dans leurs diocèses, et les successeurs des Apôtres. *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus posuit episcopos regere ecclesiam Dei.* (Act. 20, 28.) C'est pour cela que les Apôtres établissaient des évêques partout, pour obéir au commandement de Jésus-Christ même, et que cet usage s'est perpétué constamment jusque ici dans toute l'Eglise.

2. Les évêques sont supérieurs aux prêtres de droit divin, et Dieu nous avait marqué cette supériorité dans l'ancien Testament même où il avait établi trois Ordres de ministres; savoir, du souverain pontife, des prêtres inférieurs et des Lévites qui, selon les saints Pères, étaient la figure des évêques, des prêtres et des diacres de la nouvelle loi. Dans le nouveau Testament, Jésus-Christ a établi l'Ordre des Apôtres supérieurs aux septante disciples, et celui de ces disciples inférieurs aux Apôtres; et c'est un sentiment unanime parmi les pères, que les évêques ont succédé aux Apôtres, et les prêtres aux disciples établis par Jésus-Christ; et par conséquent que les évêques sont supérieurs aux simples prêtres par l'institution de Jésus-Christ même. Ces mêmes pères reconnaissent distinctement la supériorité des évêques sur les simples prêtres, fondée sur l'institution divine. *In Dei sententiam concurrentis*, dit saint Ignace, martyr, dans sa lettre aux Ephésiens, num. 3... *Patris est sententia, ut et episcopi per terræ terminos definiti ex Jesu-Christi sunt sententia.* Saint Clément d'Alexandrie parle ainsi dans son sixième livre des Stromates : *In ecclesia, gradus episcoporum, presbyterorum et diaconorum imitationes sunt angelicæ gloriæ.* Saint Cyprien s'exprime en ces termes dans sa lettre vingt-septième : *Dominus noster, cujus præcepta metuere et observare debemus,*

*episcopi honorem et ecclesiæ suæ rationem disponens, in Evangelio loquitur et dicit Petro... Tu es Petrus, et super istam petram ædificabo ecclesiam meam... inde per temporum et successionum vices episcoporum ordinatio et ecclesiæ ratio decurrit ut ecclesia super episcopos constituatur, et omnis actus ecclesiæ per eosdem præpositos gubernetur. Cum hoc itaque divina lege fundatum sit, etc.* On peut voir saint Epiphane, *hæres.* 75; saint Optat, liv. 1; saint Jérôme, *epist.* 2, *ad Nepotian.*, *epist.* 27, *ad Eustochium*, in *dialogo adversus Luciferianos*; saint Chrysostôme, *homil.* 1, in *epist. ad Philipp.*, *hom.* 13, in *1 Timoth.*; saint Augustin, *lib. de hæres.* cap. 53; saint Grégoire pape, *lib. 4, in primum Reg.* cap. 6, etc. Les théologiens ont pensé communément comme les Pères dans tous les temps; et la raison dicte que la supériorité des évêques sur les prêtres est nécessaire pour le bon gouvernement de l'Eglise. Le pouvoir d'ordonner qui ne convient qu'aux évêques par l'institution divine, prouve encore leur supériorité sur les prêtres, fondée sur cette même institution, de même qu'on prouve que les prêtres sont supérieurs aux diacres de droit divin, en ce qu'ils ont par ce droit le pouvoir de consacrer et d'absoudre; pouvoir qui n'appartient pas aux diacres. Enfin les Grecs et les Latins ont toujours reconnu la supériorité des évêques sur les

prêtres, comme il est aisé de le voir, tant dans leur accord à condamner l'hérésiarque Aérius qui admettait une entière égalité entre le sacerdoce et l'épiscopat, que dans leurs rituels qui n'établissent pas seulement la supériorité des évêques sur les prêtres, mais qui l'attribuent encore à l'institution de Jésus-Christ. (Voyez le père MARTÈNE, p. 329, 365, 375, 391, 392, 396, 402, 430, 436, 548, 550, etc.)

## OBJECTION I.

L'Écriture donne indifféremment le nom de prêtre aux évêques, et le nom d'évêque aux prêtres (Act. 20, 28); elle ne reconnaît donc point de différence entre eux.

## RÉPONSE.

Des personnes très-différentes, quant à leur dignité essentielle, peuvent très-bien avoir un même nom par rapport à quelque office qui leur est commun; et par conséquent de ce que l'Écriture donne quelquefois aux simples prêtres le nom d'évêque, il ne s'ensuit nullement qu'elle n'admette aucune différence entre les uns et les autres. C'est ainsi qu'elle donne quelquefois à Jésus-Christ même le nom d'évêque, d'apôtre, de ministre, de diacre, sans qu'elle établisse une égalité parfaite entre Jésus-Christ et les apôtres, ou les autres ministres inférieurs. Cette identité de nom par rapport aux évêques et aux simples prêtres, est donc fondée sur la ressem-

blance de plusieurs de leurs offices et de leurs fonctions.

## OBJECTION II.

La plupart des anciens ne partagent le Clergé qu'en deux Ordres, celui des prêtres et celui des diacres. C'est ce qu'on voit dans la lettre de saint Polycarpe aux Philippiens, dans la première apologie de saint Justin, etc.

## RÉPONSE.

Les saints Pères ne parlent quelquefois que d'un seul Ordre du clergé, dans lequel ils renferment tous les ministres de l'Eglise, et quelquefois ils en comptent jusqu'à sept, selon les différens rapports sous lesquels ils les considèrent, en quoi il n'y a point de contradiction. Quand ils n'assignent qu'un ordre dans le clergé, ils le comparent avec le peuple, et il est vrai qu'en ce sens tout le clergé ne fait qu'un Ordre distingué du peuple. Quand ils comptent deux Ordres seulement, ils considèrent les clercs entre eux par rapport à l'Eucharistie; et en ce sens il n'y a que deux Ordres de clercs, dont les uns consacrent l'Eucharistie, et les autres servent ceux qui la consacrent; mais ces mêmes clercs qui consacrent également l'Eucharistie, et qui ne sont point différens entre eux à cet égard, diffèrent sous d'autres rapports, et constituent deux degrés de prêtres, dont les uns sont supérieurs, les autres inférieurs, et les uns

aussi ont des pouvoirs que les autres n'ont pas.

## OBJECTION III.

Saint Jérôme s'exprime ainsi sur le premier chap. de l'épître de saint Paul à Tite : *Antequam diaboli instinctu studia in religionem fierent.... communi presbyterorum consilio ecclesie gubernabantur. Postquam vero unusquisque eos, quos baptisaverat, suos putabat esse, non Christi, in toto orbe decretum est ut unus de presbyteris electus superponeretur cæteris, ad quem omnis ecclesie cura pertineret, et schismatum semina tollerentur. Nam, inquit epistola 101, alias 85, ad Evangelium, et Alexandrie à Marco Evangelista usque ad Heraclam et Dyonisium episcopos presbyteri semper unam ex se electum, in excelsiori gradu collocatum, episcopum nominabant, quomodo si exercitus imperatorem faciat; aut diaconi eligant de se, quem industrium noverint, et archidiaconum vocent. Quid enim facit excepta ordinatione episcopus, quod presbyter non faciat? Il paraît que saint Jérôme établit trois choses dans ces passages: La première, qu'avant le schisme des Corinthiens, il n'y avait point de distinction entre les prêtres et les évêques; la seconde, que les prêtres et les évêques gouvernaient également l'Eglise, et que ce fut pour remédier au schisme qu'on élit un de ces prêtres, auquel seul on déléga le gouvernement et*

l'autorité ; la troisième, que l'élection de ce prêtre se faisait sans consécration nouvelle, à peu près comme celle d'un empereur, ou d'un archidiacre, et que cette coutume dura dans l'Eglise d'Alexandrie jusqu'à saint Denis, c'est-à-dire jusqu'au milieu du troisième siècle.

## RÉPONSE.

1°. Saint Jérôme ne prétend rien autre chose dans la première partie de son passage, si ce n'est qu'avant le schisme il n'y avait point de distinction entre les prêtres et les évêques quant au nom, quoiqu'il y en eût quant au rang et à la dignité.

2°. Il dit que les évêques et les prêtres gouvernaient les Eglises d'un commun avis, *communis consilio*, mais non pas avec une égale autorité.

3°. Saint Jérôme ajoute que les prêtres d'Alexandrie en choisissaient un d'entre eux aussitôt après la mort de l'évêque, pour le mettre à la place du défunt ; d'autres auteurs disent même que les prêtres imposaient les mains au nouvel évêque, lequel exerçait peu de jours après sa juridiction ; mais, ni saint Jérôme, ni ces autres écrivains ne disent pas que le nouvel évêque d'Alexandrie ainsi élu et placé sur le siège épiscopal par les prêtres, n'était pas ensuite consacré par les évêques, selon l'usage des autres Eglises. Nous savons au contraire par l'auteur des constitutions apostoliques, l. 7, c. 46, que les évêques d'Alexan-

drie, même avant saint Denis, étaient ordonnés par d'autres évêques ; et saint Jérôme lui-même reconnaît formellement la supériorité qu'ils ont de droit divin sur les prêtres en plusieurs endroits de ses ouvrages. Dans son commentaire sur l'Épître de saint Paul à Tite, il dit que « les évêques sont dans l'Eglise » ce qu'était Moïse dans le peuple d'Israël, et les prêtres ce qu'étaient les soixante-dix hommes choisis par Moïse pour gouverner avec lui. » Or, Moïse était supérieur de droit divin à ces soixante-dix hommes qu'il avait choisis. Il dit dans sa lettre à Évagre, que « les évêques sont dans l'Eglise ce qu'Aaron était dans la synagogue, et les prêtres ce qu'étaient les enfans d'Aaron. » Or, Aaron, souverain pontife, était supérieur de droit divin à ses enfans qui n'étaient que simples prêtres. Il ajoute au même endroit, que « les évêques peuvent ordonner, et que les prêtres ne le peuvent pas. » Or, ce droit d'ordonner qui convient aux évêques privativement aux simples prêtres, est fondé sur le droit divin.

## OBJECTION IV.

Le second concile de Séville en Espagne ne fonde le droit qu'ont les évêques d'ordonner privativement aux prêtres, que sur des lois nouvelles de l'Eglise, *ex novellis et ecclesiasticis regulis*.

## RÉPONSE.

Par les lois nouvelles de l'Église, le concile n'entend pas des lois faites par la puissance ecclésiastique, mais des lois faites par Jésus-Christ même, et fondées dans l'Évangile, ou le nouveau Testament; ce qui paraît évidemment, en ce que le concile dans cet endroit oppose le nouveau Testament à l'ancien.

## § III.

*De la juridiction, des fonctions et des devoirs des Evêques.*

## JURIDICTION DES EVÊQUES.

Les évêques sont supérieurs aux prêtres, et quant à la puissance de l'ordre, et quant à la juridiction; mais cette juridiction, les évêques l'ont-ils reçue immédiatement de Jésus-Christ? Les théologiens sont partagés sur ce point, les uns tenant pour l'affirmative, et les autres pour la négative. Le sentiment de l'assemblée du clergé de France de l'an 1682, est que les évêques tiennent leur juridiction immédiatement de Jésus-Christ, parce qu'ils sont les successeurs des apôtres qui ont reçu immédiatement de Jésus-Christ le pouvoir de lier et de délier, qui ont été envoyés par toute la terre pour fonder les Églises, établis par l'Esprit-Saint pour gouverner ces mêmes Églises.

## FONCTIONS DES EVÊQUES.

Il y a des fonctions que les

évêques ne peuvent faire que dans leurs diocèses, et d'autres qu'ils peuvent faire étant hors de leurs diocèses. Les fonctions qu'ils ne peuvent faire que dans leurs diocèses sont toutes celles qui dépendent de la puissance de l'Ordre, telles que l'ordination, la confection du saint chrême, la confirmation, la consécration des églises, la bénédiction des abbés et abbesses, comme aussi une partie de celles qui concernent la puissance de l'administration qui sont de prêcher, confesser, unir, ou désunir des bénéficiés, en ériger de nouveaux, infliger des censures, même contre leurs diocésains. Les fonctions que les évêques peuvent faire étant hors de leurs diocèses, sont de donner des démissoires, conférer les bénéfices, instituer, donner des *visa*, accorder des dispenses, approuver des prêtres, et plusieurs autres actes de la juridiction volontaire pour lesquels ils n'ont pas même besoin de demander territoire, ni permission de l'ordinaire dans le diocèse duquel ils sont.

## DEVOIRS DES EVÊQUES.

Les principaux devoirs des évêques se réduisent à la résidence et à la visite personnelle de leurs diocèses, à la prédication et à l'administration des sacrements; de l'ordre surtout, et de la confirmation, à l'aumône, la prière, l'exemple, etc.

*Des qualités et des différens degrés des Evêques.*

#### QUALITÉS DES EVÊQUES.

Saint Paul décrit les qualités que doit avoir un évêque au chap. 3 de sa première épître à Timothée. Il doit de plus être âgé de trente ans, selon le concile de Trente, sess. 7, cap. 1, *de reform.* En France, il suffit qu'il ait vingt-sept ans commencés, suivant le concordat, tit. 1, *de reg. ad. Prælat. nominat.* Suivant le même titre du concordat, l'évêque doit être docteur, ou licencié en théologie, ou en l'un, ou l'autre Droit. Le concordat excepte les parens du roi, les personnes élevées en dignité, et les religieux d'une science éminente, et excellente doctrine qui, suivant les statuts de leurs ordres, ne peuvent pas prendre de degrés. Le concile de Trente veut que s'il est régulier, il ait l'attestation de ses supérieurs.

#### DEGRÉS DES EVÊQUES.

On peut distinguer cinq degrés d'évêques ; le premier est celui du souverain pontife, chef de toute l'Eglise ; le second, celui des patriarches ; le troisième, celui des exarques, ou primats ; le quatrième, celui des métropolitains ; le cinquième, celui des simples évêques.

*De l'élection et de la consécration des Evêques.*

#### ELECTION DES EVÊQUES.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, le clergé et le peuple du diocèse dont l'évêque était mort, en nommaient un autre. Cette élection était portée aux évêques de la province qui, après l'avoir examinée, la confirmaient, ou la rejetaient. Aujourd'hui, la plupart des princes souverains nomment les évêques, le pape les confirme et leur donne leurs bulles.

#### CONSÉCRATION DES EVÊQUES.

1. Il faut trois évêques pour en sacrer un autre. Un de ces trois évêques est le consécrateur, les deux autres sont assistants, dont le plus ancien présente au consécrateur celui qui doit être sacré. Le consécrateur, après quelques prières, met sur la tête et les épaules du nouveau prélat, le livre des évangiles ouvert, sans rien dire. 2° Les trois évêques touchent la tête du nouveau prélat avec leurs deux mains, en disant : *Recevez le Saint-Esprit.* 3° Le consécrateur étendant les mains, récite deux prières, par lesquelles il souhaite la grâce du Saint-Esprit au nouvel évêque, pour qu'il s'acquitte dignement des fonctions de l'épiscopat. 4° Le consécrateur lui fait l'onction du saint chrême à la tête et aux mains, en disant : *Ungatur et*

*consecratur caput tuum... ungantur manus istæ, etc.* 5° Il lui donne le bâton pastoral, l'anneau, le livre des Évangiles, en disant : *Accipe baculum, etc., accipe anulum, etc., accipe Evangelium.*

2. De toutes ces cérémonies, et de toutes ces paroles, il n'y a que la seule imposition des mains qui soit la matière essentielle, et la seule prière qui soit la forme essentielle de l'épiscopat. La raison est que la matière et la forme essentielles des sacrements sont nécessairement les mêmes dans tous les lieux et dans tous les temps, puisqu'une chose ne saurait subsister sans son essence. Or, il n'y a que l'imposition des mains et la prière qui aient toujours et partout été en usage dans l'ordination des évêques, comme on le voit par l'Écriture et par la tradition. On ne pouvait pas imposer le livre des Évangiles avant que l'Évangile fût écrit, et l'Évangile n'a pas toujours été écrit, quoiqu'il y ait toujours eu des évêques dans l'Église. Alcuin, dans son livre des divins offices, dit que la cérémonie de tenir l'Évangile sur la tête de l'évêque qu'on ordonne, ne se trouve, ni dans l'ancienne, ni dans la nouvelle autorité, ni dans la tradition romaine. L'onction de la tête et des mains, la tradition du bâton, de l'anneau, les paroles qui accompagnent toutes ces choses, excepté la prière, n'ont pas toujours été en usage partout, et elles ne

le sont point encore dans l'Orient, comme on le voit par l'Écriture et par les anciens Pères qui n'en font point mention, non plus que les encologes des Grecs.

3. Il n'est point essentiel à l'ordination épiscopale qu'il y ait trois évêques, ni même deux. Il est très-probable que chaque apôtre ordonnait seul des évêques pour les églises qu'il fondait ; et saint Grégoire-le-Grand permit la même chose à saint Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, comme on le voit dans la lettre qu'il lui écrivit.

## § VI.

*Des Evêques in partibus infidelium.*

1. Les évêques *in partibus infidelium*, qu'on appelle aussi *titulaires*, viennent de ce que les pays chrétiens étant tombés sous la domination des infidèles, on ne laisse pas de nommer des évêques pour les villes de ces pays qui en avaient auparavant. On se servit ensuite de ces titres pour ordonner des évêques, sans leur donner d'églises, comme les nonces du pape, les vicaires apostoliques chez les hérétiques, ou dans les missions éloignées.

2. Suivant le concile de Trente, sess. 14, cap. 2, de *reform.*, les évêques *in partibus* ne peuvent point conférer les ordres, ni même la première tonsure à qui que ce soit, sans le consentement exprès, ou lettres dimissoires de l'évêque diocésain ; pas



même dans les lieux exempts, ni dans ceux qui ne sont d'aucun diocèse ; ce qui est conforme à la jurisprudence du royaume. Ils ne se trouvent point non plus aux assemblées des évêques du royaume ; et lorsqu'il est nécessaire de les y entendre, on leur donne une place séparée de celle des autres évêques, à moins qu'ils ne soient coadjuteurs avec future succession, ou anciens évêques qui se sont démis de leur évêché.

## § VII.

### *Des Evêques religieux.*

1. Les évêques religieux sont dispensés de tout ce qui est opposé à leur état et à leur ministère, tels que sont la solitude, le silence, les veilles, les jeûnes et les abstinences qui les empêcheraient de s'acquiescer de leurs fonctions ; mais ils ne sont pas dispensés des vœux de continence, de pauvreté, ni des observances régulières compatibles avec leur état. (Saint Thomas, 2<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, q. 185, art. 8, *in corp.* item q. 88, art. 2, ad 4.)

2. Quoique absolument parlant, les évêques religieux ne soient pas déliés du vœu d'obéissance qu'ils ont fait, ils sont néanmoins dispensés d'obéir aux supérieurs réguliers de leurs ordres, parce qu'ils cessent d'être leurs inférieurs à cause de leur dignité. (Saint Thomas, *ibid.*, q. 185, art. 8, ad 3.)

3. Les évêques religieux ne sont point rendus capables de

succession. Ils ne peuvent non plus faire de testament à leur mort, si ce n'est en faveur de l'Eglise, ou des pauvres. La raison est qu'ils demeurent toujours liés par le vœu de pauvreté, et qu'ils n'ont que la simple administration de leurs biens, dont le superflu appartient à l'Eglise, ou aux pauvres. (Saint Thomas, *ibidem*. Pontas, au mot *Evêque*. Voyez aussi sur l'épiscopat et sur les évêques en général, les différens théologiens dans le traité de l'ordre, entre autres, Vuitasse, tom. 2, et Van Espen, *Jur. ecclês.*, t. 1, pag. 102 et suiv. Voyez aussi le livre intitulé : *L'Abbé régulier sacré Evêque in partibus infidelium*, à Luxembourg, chez Chevalier, 1739. La Combe, *Jurisprud. can. Les Mém. du clergé.*)

4. La coutume du royaume de France n'était pas conforme à ces principes touchant les évêques religieux, puisqu'elle les autorisait à tester des fruits de leurs bénéfices, comme les autres bénéficiers, et que, quand ils mouraient sans avoir fait de testaments, leurs parens leur succédaient. *Religiosi facti Episcopi*, dit Cabassut, *juxta jus in Gallia universaliter receptum, dominia et proprietates sibi acquirunt, disponuntque tam inter vivos quàm per ultimas voluntates, pro libito testamenta condunt ; et si intestati decedant, successores habent non monasterium, non ecclesiam, sed propinquos.* (Cabassut, lib. 1, cap. 14, n. 3.)

## § VIII.

*Des honneurs et prérogatives attachés à la dignité d'un Evêque.*

1°. L'évêque est le premier et le chef de tout le clergé de son diocèse; les clercs séculiers et réguliers, les laïcs aussi respectivement, lui doivent l'obéissance et le respect.

2°. L'évêque doit avoir dans toutes les églises, exemptes et non exemptes de son diocèse, la première place. Dans les fonctions de l'épiscopat, l'évêque a dans son propre diocèse la préférence sur tous les autres archevêques, évêques, quoique chaque évêque doive rendre certains honneurs aux évêques et archevêques qui se trouvent en passant dans son diocèse. Hors de là, c'est-à-dire, les évêques hors de leurs diocèses, suivent pour la préséance l'ordre et l'ancienneté de leurs promotions; ainsi l'a décidé plusieurs fois la congrégation des Rits. (Barbosa, *de Jur. eccl.*, l. 1, c. 12, n. 11.)

3°. Les doyens, dignités, chanoines et prébendés de l'église cathédrale sont tenus, *non ex urbanitate, sed ex debito*, d'accompagner l'évêque quand il vient à l'église pour célébrer pontificalement, et quand il se retire. Dans les autres occasions, il suffit qu'un certain nombre de dignitaires et de chanoines l'aille recevoir à la porte de l'église, et l'y accompagne quand il se retire. La même congrégation des Rits a décidé aussi que quand l'évêque officie, la pre-

mière dignité et deux autres dignités, ou chanoines, doivent l'assister, outre le diacre et le sousdiacre qui chantent l'évangile et l'épître. (Barbosa, *loc. cit.* n. 13 et seq.) La congrégation des évêques et des réguliers décida le 20 juillet 1592, que les chanoines des églises collégiales n'étaient tenus d'assister l'évêque que dans leurs propres églises, et qu'ils ne pouvaient être obligés de se rendre aux processions particulières de l'église cathédrale en aucun temps de l'année; enfin il a été décidé par cette même congrégation que les chanoines de l'église cathédrale qui se portent au palais épiscopal pour y prendre l'évêque et l'accompagner à l'église, ce qu'ils sont obligés de faire en habit de chœur, quand l'évêque doit se rendre à l'église revêtu de la chape, doivent être reçus avec honneur; les sièges doivent être prêts à leur arrivée, s'il faut qu'ils attendent tant soit peu; que si l'évêque prétendait l'arrivée des dignités et chanoines, et qu'il se rendit à l'église quand ils se trouvent occupés à chanter l'office divin, l'accompagnement n'aurait pas lieu.

4°. L'évêque a le droit de porter certains signes de sa dignité, tels que l'anneau, la croix, la crosse, et les autres ornemens épiscopaux. Il a aussi le droit d'avoir un trône et d'user du baldaquin.

5°. Aucun prêtre ne peut célébrer la messe à l'autel, où le même jour l'évêque l'a célébrée

pontificalement. (C. 97, *dist. 2, de consecr.*)

6°. Les évêques ont le droit de célébrer, ou faire célébrer par d'autres en leur présence sur un autel portatif, *ubique locorum extra ecclesiam*, et encore mieux dans la chapelle de leurs palais. Ils peuvent célébrer aussi et faire célébrer dans un temps d'interdit. (C. *quod nonnullis de privil.*)

7°. Ils peuvent bénir solennellement les peuples de leurs diocèses; et dans les diocèses étrangers, ils peuvent donner en particulier la bénédiction épiscopale dans ces termes : *sit nomen Domini benedictum*. (Barbosa, *de offic. et potest. episc.*, part. 2, *alleg. 27*, n. 64.)

8°. Ils peuvent se choisir le confesseur que bon leur semble, pourvu que si le confesseur est étranger au diocèse, il soit approuvé de son propre évêque. (Riccius, *in praxi, decis. 548.*)

9°. Il peut être juge dans les causes de ses églises, et chacun peut réclamer son jugement.

10°. Il avait le droit de plaider par procureur. Le concile de Trente, sess. 13, c. 6, *de reform.*, défend de citer, ou assigner un évêque à comparoir personnellement, si ce n'est dans les causes où il s'agit de le déposer et de le priver de ses fonctions. Il n'en est plus de même aujourd'hui dans beaucoup d'états catholiques, quant au civil.

11°. Les évêques n'encourent jamais la suspension, ou l'interdit, dont la sentence est pro-

noncée de droit, qu'il ne soit fait d'eux une expresse mention. (C. 4, *de sentent. excom. in 6°.*)

ÉVERARD (Nicolas), célèbre jurisconsulte, né à Gripskerque dans l'île de Valcheren, île principale de la province de Zélande, étudia le Droit à Louvain, et prit le bonnet de docteur le 11 juin 1493. Il fut d'abord juge à Bruxelles pour les causes ecclésiastiques au nom de Henri de Berg, évêque et prince de Cambrai, et ensuite il eut le décanat de l'église collégiale de Saint-Pierre d'Anderlecht au faubourg de la même ville, quoiqu'il n'eût aucun ordre ecclésiastique. En 1505, appelé à Malines, il fut assesseur d'abord du grand conseil belge, et ensuite président au conseil suprême de Hollande et de Zélande. L'empereur Charles-Quint le rappela à Malines en 1528, pour y exercer les mêmes fonctions; ce qu'il fit avec autant d'exactitude et de fidélité que de lumière et de désintéressement, jusqu'à sa mort arrivée à Malines le 9 août 1532, à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui des ouvrages fort estimés; savoir, 1° *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, dont il donna la première centurie à Louvain en 1516, in-fol. Il revit dans la suite cet ouvrage, et l'augmenta; mais n'ayant pu le publier, ses enfans le firent imprimer après la mort de leur père, et il l'a encore été en l'an 1552 à Louvain; en 1568 et 1579 à Lyon; et en 1591 à Franc-

fort. 2° *Consilia sive responsa juris*, à Louvain 1554, in-fol., et à Anvers 1577, augmentés et corrigés par les soins de Jacques Molengrave, jurisconsulte : ces conseils ont encore été réimprimés en 1643, et depuis. (Moréri, édit. de 1759.)

ÉVERARD ou ÉVERHARDI (Nicolas), célèbre jurisconsulte, né à Amsterdam, a passé la plus grande partie de sa vie en Allemagne, et en particulier chez les Bavaurois. Il fut fait, en 1535, assesseur de la chambre impériale de la part du duc de Bavière; en 1542, on le nomma pour remplir une chaire de droit dans l'Université d'Ingolstadt, et il en a exercé les fonctions avec beaucoup de zèle et d'assiduité pendant trente-cinq ans. Il a laissé un ample traité de *Testibus et fide instrumentorum, eorumque productione*, qui a été imprimé à Francfort en 1618, in-fol., et réimprimé en 1688. *Isagoge ad jurisprudentiam; disputatio juridica de regalibus. Centum argumentandi modi; theses de prohibitione alienationis factæ per testatorem in ultima voluntate*, etc. (Valère-André, *Bibliotheca belgica*, édit. de 1739, in-4°, tom. 2, pag. 907. *Dictionnaire historique*, édit. de Hollande, 1740.)

ÉVERGÈTES, mot grec qui signifie *bienfaisant*. C'est le surnom de deux rois d'Égypte. (Ptolémée, 3 et 7.)

ÉVERHELME, ou ÉVERLIN, ou ÉVERHELIN, neveu de saint Poppon, abbé de Stavelo, passa

de ce monastère où il avait embrassé la vie monastique, à celui d'Haumont en Hainaut, dont il fut abbé avant l'an 1048. Il usurpa la place d'abbé du monastère de Blandinberg à Gand, au mois de janvier 1059, après la mort de Guichart, et mourut lui-même en 1069. Il a écrit la vie de saint Poppon son oncle, mort en 1048. Cette vie passe pour bien faite et curieuse; on y trouve plusieurs traits qui concernent l'histoire générale de ce temps-là, et surtout celle de Lorraine. Elle a été donnée avec des changemens par Smis au 25 janvier, et depuis dans sa première intégrité, par Bollandus au 25 janvier, avec des remarques historiques et critiques; et enfin par le père Mabilion, dans les actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît, avec de nouvelles observations de sa façon. (Dom Rivet, *Histori littéraire de la France*, tom. 7, pag. 597 et suiv.)

EVI, un des princes de Médian qui furent tués dans la guerre que Moïse leur fit. (Num. 31, 8.)

ÉVICTION, *evictio, vindictio*. L'éviction est une action par laquelle on dépossède quelqu'un d'un héritage qu'il avait acquis. Un homme qui a acheté le premier une chose, pour l'évincer, c'est-à-dire, en déposséder un second acheteur, même privilégié auquel elle aurait été livrée, supposé que ce second acheteur soit de mauvaise foi, ayant acheté la chose sachant

qu'elle était vendue à un autre. Il n'est cependant point obligé à la rendre au premier acheteur avant la sentence du juge, à moins qu'il n'ait engagé le vendeur à la lui vendre une seconde fois. Un vendeur doit des dommages et intérêts à l'acheteur en cas d'éviction, parce qu'il est garant de sa vente. (Collet, *Moral.*, tom. 1, pag. 487. *Voyez* VENTE, VENDEUR.)

ÉVILMÉRODACH (hébr., *méprisant l'amertume du fou*), fils et successeur du grand Nabuchodonosor, roi de Babylone. Il gouverna d'abord le royaume pendant la maladie de son père qui, à ce que l'on croit, le fit mettre en prison après qu'il fut remonté sur le trône. Ce fut dans cette prison qu'Évilmérodach connut Jéchonias, roi de Juda qui avait été amené en Babylone par Nabuchodonosor; en sorte qu'aussitôt après la mort du roi, Évilmérodach étant monté sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le plaça au-dessus de tous les autres rois qui étaient dans sa cour à Babylone. Évilmérodach ne régna qu'un an, et il eut pour successeur son fils Balthasar. (4. *Reg.*, 27 et suiv.)

ÉVOCATION, se dit des spectres que font paraître les sorciers et magiciens, qui persuadent que ce sont des âmes, ou des démons qu'ils font revenir de l'autre monde. La Pythonisse évoqua l'âme de Samuel, pour la faire voir à Saül. *Voy.* SAÛL.

EVOCATION, en terme de Droit, signifie en général un jugement qui tire une affaire d'un tribunal pour la faire juger dans un autre. On peut voir, touchant les évocations, l'ordonnance du mois d'août 1669, et celle du mois d'août 1737. Quelques officiaux, tant métropolitains que primatiaux, avaient prétendu avoir le droit d'évoquer à eux les procès pendans dans les officialités diocésaines: mais les parlemens jugeaient que la disposition des ordonnances touchant les évocations, ne s'étendait point aux cours d'Église, qui étaient juges d'appel. *Voy.* OFFICIAUX, MÉTROPOLITAINS.

ÉVODE, ou ÉVODIE, dont parle saint Paul aux Philippiens. Quelques manuscrits grecs lisent *Evodum*; ou *Evodium*, comme si c'était un homme: mais les imprimés et la plupart des manuscrits lisent au féminin, *Evodiam*, *Evodie*. Il y a donc apparence qu'Évodie et Syntique étaient deux femmes d'une grande vertu, qui avaient aidé saint Paul dans l'établissement de l'Évangile. Ces deux personnes étaient en différend pour quelque sujet qui nous est inconnu. Saint Paul les conjure de se réunir dans les mêmes sentimens. (*Philipp.*, 4, 2.)

ÉVODE (saint), premier évêque d'Antioche, après saint Pierre, fut choisi par ce saint apôtre pour remplir son siège, lorsqu'il le quitta pour aller à Rome. C'est tout ce que nous savons de lui. Les Grecs qui le

regardent comme un apôtre , et l'un des septante disciples , font sa fête le 29 avril et le 7 de septembre. Les Latins en font mémoire comme d'un martyr le 6 de mai. (Le père Halloix, Tillemont, *Vie de saint Ignace*. Baillet, t. 2, 6 mai.)

**ÉVODE**, évêque d'Uzale en Afrique, fut un des cinq qui écrivirent au pape Innocent 1<sup>er</sup>, contre Pélage. Cette lettre est dans celles de saint Augustin, ép. 95. Il est aussi auteur d'un petit Traité de la Foi, ou de l'Unité de la Trinité contre les Manichéens, qui est dans le huitième tome des œuvres de saint Augustin, comme le père Sirmond l'a fait observer sur la foi des manuscrits. Saint Augustin, dans le huitième ch. du 22<sup>e</sup> liv. de la Cité de Dieu, lui attribue aussi un petit livre des miracles opérés par les reliques de saint Étienne, qu'Orose avait apportées en Occident ; mais il paraît que ce livre lui est seulement dédié. (Dupin, *Biblioth. eccl.*, tom. 3.)

**ÉVORA**, en latin *Ebora*, ville archiépiscopale de Portugal, dans la province d'Alentejo, est considérée comme la seconde du royaume. Elle est située entre de petites montagnes, à huit lieues de la Guadiane, et à seize de Badajoz au couchant, en allant vers Lisbonne, dont elle est à dix-neuf lieues. Il y a une Université fondée par le cardinal Henri, avant qu'il fût roi de Portugal. Il y a aussi un tri-

bunal de l'inquisition. Le pape Paul III érigea Évora en métropole l'an 1540, et le cardinal Henri en fut le premier archevêque. André Résendio a fait le catalogue des évêques de cette ville.

**ÉVOT**, ou **ÉVENGE** (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, et compagnon de saint Luperque. *Voy.* LUPERQUE.

**EVRE**, *Aper* (saint), évêque de Toul, était considérable dans le monde par sa naissance, ses richesses, son esprit et son habileté pour les affaires. Il épousa une femme nommée Amande, dont il eut plusieurs fils et une fille. Il parut avec éclat dans le barreau, et il exerça diverses magistratures qui lui donnèrent occasion de connaître saint Paulin lorsqu'il était encore dans les charges de l'Empire. Les exemples et les instructions de ce saint et illustre ami contribuèrent beaucoup à le dégoûter du monde. Il fit profession de continence du consentement de son épouse, quitta les emplois publics, et se retira dans une de ses terres pour y passer ses jours dans la prière et la pénitence. Il n'y avait pas long-temps qu'il goûtait les douceurs de la retraite lorsqu'il fut élevé au sacerdoce malgré sa résistance, et placé ensuite sur le siège épiscopal de la ville de Toul en Lorraine. C'est ainsi que parlent ceux qui ne distinguent point saint Evre, évêque de Toul. d'Aper, ami et contemporain de saint Paulin, évêque de Nole.

Ceux qui distinguent l'évêque de Toul d'avec l'ami de saint Paulin le mettent sur le siège de cette Église après Ursus, successeur d'Auspice, au temps duquel on dit que les Français firent la conquête de ce pays. Son culte était public avant le milieu du septième siècle, puisque sainte Salaberge, abbesse de Laon, bâtit une église en son honneur dans son abbaye. Long-temps auparavant on en avait dédié une sous son nom à Toul, dont il avait lui-même jeté les fondemens. On y joignit un monastère qui porta aussi son nom, et qui subsistait sous la règle de Saint-Benoît. Saint Gérard, évêque de Toul, qui mourut l'an 994, ayant trouvé son corps, en fit la translation solennelle dans son église. Les Martyrologes font mention de saint Èvre au 15 septembre. (Baillet, tom. 3, 15 septembre.)

ÈVREMONT (saint), abbé de Fontenay-sur-Orne en Bessin, *Evermundus, Ebremundus*, né à Bayeux en Normandie, d'une famille noble et riche, fut en faveur à la cour du roi Thierry III, et s'y maria fort avantageusement. Il ne songeait qu'à goûter sa bonne fortune, lorsque la lecture des livres saints lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandeurs humaines, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans une solitude du Bessin en Normandie, du consentement de sa femme qui prit de son côté le voile de religion. Il

bâtit divers monastères, dont le principal fut celui de Fontenay, qu'il gouverna en qualité d'abbé. Saint Annobert, ou Aunobert, évêque de Séz, l'ordonna aussi abbé d'un lieu de son diocèse, appelé le mont du Maire. Saint Èvremond passa le reste de ses jours dans ce lieu, ou du moins il y mourut, puisqu'il y fut enseveli par le bienheureux Lobier, évêque de Séz, l'un des successeurs de saint Annobert. Sa mort arriva vers l'an 720. Il ne reste de ses reliques que sa seule tête qui se conservait dans l'église des chanoines de Creil, petite ville du diocèse de Beauvais, qui regarde le Saint comme son protecteur. Sa fête est marquée au 10 de juin dans le bréviaire de Beauvais. (Le père Le Cointe, *Annal. Dom Mabillon, prélimin. du deuxième siècle*. Henschenius. Baillet, tom. 1, 10 juin.)

EVROEA, ville épiscopale de l'ancienne Épire, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Nicopolis, qu'on croit être le bourg nommé Saint-Donat en Albanie. Saint Grégoire adresse la seconde lettre de son livre douzième à l'évêque d'Evroea, que quelques exemplaires ont corrompu en celui d'Isauria. Il est vrai que Sozomène appelle *Isoria* un faubourg d'Evroea, ville de l'ancienne Épire, où, par les prières de saint Donat, parut une source d'eau. Il y a eu les évêques suivans :

1. Donat, dont on fait la fête

chez les Latins et les Grecs le 30 avril, fleurit sous l'empereur Théodose. Le père Mabillon, dans son *Musæum ital.*, part. 2, p. 85, le met dans la vieille Syrie; c'est une faute: il fallait dire l'ancienne Épire.

2. Marc, souscrivit au brigandage d'Éphèse, mais il se rétracta deux ans après au concile de Chalcédoine.

3. Eugène, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon au sujet de la mort de saint Protère.

4. Théodote, au concile de Constantinople du patriarche Mennas au sujet d'Anthyme.

5. Jean 1<sup>er</sup>, dont Procope fait mention.

6. Jean 11, demanda au pape saint Grégoire qu'il lui fût permis de mettre le corps de saint Donat dans un château, pour le garder en sûreté jusqu'à ce qu'on pût le rapporter à Evroea. (*Or. christ.*, tom. 2, pag. 143.)

ÉVROL, ou ÉVROUL (saint), *santus Ebrulfus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située près de la Carentone, dans la forêt d'Ouche, au pays d'Hiesmois, diocèse de Lisieux. Elle fut fondée au sixième siècle par le Saint dont elle porte le nom. On l'appelait anciennement Ouche, *Uticum*, du nom de la forêt où elle fut bâtie; elle a pris ensuite le nom de son fondateur. Saint Évrol ayant quitté la cour du roi Chilbert, se retira d'abord dans un monastère du diocèse de Bayeux, d'où il sortit quelque temps après avec trois com-

pagnons. Ils s'arrêtèrent dans la forêt d'Ouche, et y commencèrent en 560, ou 567, le monastère dont il s'agit, et qui fut augmenté depuis sous les rois Chilpéric et Sigebert. Outre le monastère, saint Évrol en bâtit encore aux environs quinze autres de l'un et l'autre sexe, mais dont on n'a pas même conservé les noms; et sans doute qu'ils furent tous détruits dans le neuvième siècle durant les ravages des Normands. Cependant celui-ci échappa à leur fureur, et du moins ils ne le ruinèrent pas entièrement, puisqu'il y avait encore en 900 une communauté considérable de chanoines, qu'on avait mis, dit-on, à la place des religieux, et qui obtinrent en cette année du roi Charles-le-Simple la confirmation de tous les biens qu'ils possédaient. L'abbaye de Saint-Évrol fut tellement pillée et désolée vers l'an 950, que les chanoines, ou les moines qui l'habitaient alors eurent devoir l'abandonner pour suivre le corps de leur saint Patron qui leur avait été aussi enlevé avec ceux de saint Evremond et de saint Ansbert; ce fut quand le roi Louis d'Outre-Mer et Hugues-le-Grand, duc de France, tentèrent inutilement de s'emparer de la Normandie, et lorsque l'armée de Hugues se voyant forcée de se retirer y porta partout le fer et le feu. Herluin, chancelier de ce prince, et Raoul de Dragy son chambellan, partagèrent entre eux ces précieuses re-



liques. Raoul eut le corps de saint Ansbert qu'il donna aux moines de Rebais, diocèse de Meaux; et peut-être eut-il aussi le corps de saint Evremond, dont Creil en Beauvoisis fut enrichie. Le corps de saint Évrout fut pour Herluin, qui le déposa dans l'église de Saint-Pierre-en-Pont à Orléans, dont il était abbé; et c'est là que les religieux d'Ouche, au nombre de trente, finirent leurs jours auprès des reliques du Saint, dont les miracles leur attiraient tant d'offrandes des fidèles, qu'elles suffisaient pour leur subsistance. Environ cent ans après, on établit une nouvelle communauté au monastère d'Ouche, ou de saint Évrol. Guillaume Giroye, baron d'Eschaufou, ayant donné ce lieu à l'abbaye du Bec en s'y faisant moine, on y envoya le célèbre Lanfranc, depuis archevêque de Cantorbéri, avec trois autres religieux; mais ils n'y restèrent pas non plus longtemps; car Giroye, plein d'un plus grand dessein, retira ce lieu bientôt après des moines du Bec; il leur donna à la place la terre de la Roussière, et il entreprit d'y rebâtir une abbaye conjointement avec Hugues et Robert de Grentemesnil ses neveux. Dès qu'on y put loger, ces seigneurs la dotèrent selon leurs forces l'an 1050; et, pour mieux assurer cette nouvelle abbaye, ils la mirent sous la protection immédiate du duc de Normandie qui leur laissa le choix du premier abbé. Ce fut Thierry de Mathon-

ville, moine de Jumièges, qu'on a mis au nombre des Saints dans le Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. L'église qui était sous l'invocation de saint Pierre, fut bâtie par l'abbé Maynier, mort en 1089, et dédiée le 13 novembre 1099 par les évêques de Lisieux, d'Évreux et de Séz, en présence de Guillaume de Breteuil, de Robert de Grantemesnil, fils de Hugues, de Gilbert de l'Aigle, de Raoul de Conches, et d'autres seigneurs voisins qui, selon l'usage, se signalèrent à l'envi en cette occasion par leurs libéralités. On comptait encore au nombre des bienfaiteurs de cette abbaye le roi Guillaume-le-Conquérant, Mathilde de Flandre sa femme, Guillaume de Bos, doyen de Bayeux, et l'archevêque Lanfranc. Dès la renaissance de l'abbaye de Saint-Évrol, il se forma en divers diocèses plusieurs prieurés de sa dépendance, dont l'abbé avait la nomination de même que de beaucoup de cures. Cette maison produisit aussi en ce temps-là plusieurs hommes illustres qui furent choisis pour gouverner d'autres églises, ou qui se distinguèrent dans les lettres. L'abbaye de Saint-Évrol avait pris la réforme de la congrégation de Saint-Maur en l'an 1628. L'église, les bâtimens et la bibliothèque de ce monastère méritaient d'être vus. (*Dictionnaire univ. de la France. Voyez Gallia christ.*, tom. 2, col. 814 et seq. nov. edit.)

ÉVRON, *Ebronium*, abbaye

de l'ordre de saint Benoît, de la congrégation de saint Maur, était située dans le Maine au diocèse et à dix lieues du Mans, vers les sources de la rivière d'Erve. Elle fut fondée, non pas dans le sixième siècle, comme le dit Piganiol de La Force, mais vers le milieu du septième par un évêque du Mans, nommé *Hardouin*, ou *Audouin* par Piganiol, *Chadouin*, ou *Huduind* par Baillet, et *Hadoinde* par Baudrand. Cette abbaye fut ruinée par les Normands dans le neuvième siècle, et rétablie cent ans après par le comte de Blois. (La Martinière, *diction. géogr.*)

ÉVROUL (saint), *Ebrulfus*, abbé d'Ouche en Hyesmois, diocèse de Lisieux, naquit à Bayeux l'an 517, de parens nobles et qualifiés qui n'oublèrent rien pour l'instruire dans la piété chrétienne et dans les lettres humaines. Il fut marié d'abord et procureur-général du roi Childeberty; mais ni cet engagement, ni l'embarras des affaires publiques ne l'empêchèrent pas de vivre comme un religieux au milieu de la cour. Il était fort appliqué à la prière et à l'étude de l'Écriture sainte. Il lisait aussi les vies des anciens pères qui lui causèrent un tel dégoût du monde, qu'il se retira dans un monastère du diocèse de Bayeux, après avoir distribué son bien aux pauvres, et engagé sa femme à prendre le voile dans une communauté de filles. Son humilité lui faisant craindre l'enflure du cœur à cause de l'es-

time que sa vertu lui attirait dans ce lieu; il alla se cacher avec trois autres religieux dans la forêt d'Urique, ou d'Ouche, qui n'était habitée que par des voleurs, dont il en convertit plusieurs qui devinrent les compagnons de sa pénitence. Il bâtit plusieurs monastères tant d'hommes que de filles. Le principal fut celui d'Ouche qui subsistait encore de nos jours sous le nom de Saint-Évroul, et sous la règle de Saint-Benoît. Évroul prêchait continuellement à ses religieux l'humilité, la pauvreté, la pénitence, et il la pratiquait jusqu'au point de n'accorder à son corps que ce qu'il ne pouvait lui refuser sans l'exposer à périr. Il fit paraître sa patience et sa charité dans une maladie contagieuse qui lui enleva soixante-dix-huit de ses frères, sans compter les domestiques. Dieu l'honora du don des miracles avant et après sa mort, qui arriva le 29 décembre 596, dans la quatre-vingtième année de sa vie. On gardait son bras droit avec une boîte pleine d'esquilles de ses ossemens à son abbaye d'Ouche, et le reste à l'abbaye de Rebais. (Surius. Dom Mabillon, premier siècle béd. Bulteau, *Hist. béd.*, liv. 2. Baillet, tom. 3, 29 décembre.)

ÉVROUL, ou EVRAU (saint), reclus et abbé près de Beauvais, était de cette ville même. Il quitta ses parens fort jeune pour se retirer avec un serviteur de Dieu, qui lui apprit à méditer,

à prier, à dompter ses passions par les travaux d'une pénitence qui ne laissait aucun vide dans sa vie. Il ne quitta son maître, que pour se renfermer dans une cellule près de Beauvais, dont l'évêque l'ordonna prêtre malgré son opposition. Il eut l'inspection sur quelques solitaires, et c'est probablement ce qui lui a fait donner le titre d'abbé. Il mourut le 26 juillet vers le milieu du septième siècle. On conservait son corps dans l'église cathédrale de la ville de Beauvais, qui l'honore comme l'un de ses patrons. Sa vie, écrite cinq ou six cents ans après sa mort par un inconnu, ne vaut rien. On la trouve au premier siècle béd. de dom Mabillon. (Baillet, tom. 2, 26 juillet.)

EWALDES, deux frères, prêtres anglais et martyrs, passèrent dans la Westphalie vers l'an 695. Ils se logèrent chez un fermier qu'ils prièrent de les conduire au seigneur du pays, disant qu'ils étaient chargés d'une négociation importante qui lui serait très-utile et à son peuple. Mais les habitants du lieu ayant observé que ces deux étrangers avaient une religion différente de celle du pays, et craignant qu'ils ne détournassent leur prince du culte de leurs dieux, allèrent les enlever de la maison de leur hôte, les firent mourir cruellement et jetèrent leurs corps dans le Rhin. On vit paraître toutes les nuits un grand rayon de lumière sur la rivière, à l'endroit où ils étaient; et un

gentilhomme du lieu nommé Tilmon, qui s'était fait religieux, fut averti en songe qu'on les trouverait à la faveur de ce phénomène; ce qui arriva. Les saints corps furent retirés de la rivière; et Pepin de Herstal, maire du Palais en France, les fit placer dans l'église de Cologne, qui a porté le nom de Saint-Cunibert. On transporta dans la suite leurs deux chefs à Munster, où l'on fait la fête de cette translation le 29 d'octobre. Pour ce qui est de la fête principale, on la fait le 3 du même mois. On place le martyre de ces deux Saints entre l'an 690 et 695. (Bede, *Histoire de l'Angleterre*, 5<sup>e</sup> liv. chap. 11 Baillet, tom. 3, 3 octobre.)

EXACTION, vol dont se rendent coupables les officiers qui font payer des droits injustes, ou qui augmentent ceux qui sont légitimes. Les levées qui se font sur le public sans commission du Roi, sont autant d'exactions qui emportent contre ceux qui les font confiscation de corps et de biens. (De Ferrière, *Dict. de Droit et de Pratique*, au mot EXACTION.)

EXALUS, ville épiscopale de la seconde Palestine au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Scythoples, au pied du Mont-Tabor, du côté du levant. Nous ne lui trouvons qu'un évêque au sixième siècle.

Parthénien, souscrit au concile de Jérusalem, sous Pierre, patriarche en 536.

EXALTATION DE LA SAINTE

**CROIX.** C'est une fête que l'Église d'Occident célèbre le 14 de septembre, et qui consiste dans la mémoire du recouvrement que l'empereur Héraclius fit sur les Perses de cette partie de la vraie Croix du Sauveur qui se conservait à Jérusalem depuis que sainte Hélène, mère du grand Constantin, l'avait divisée pour envoyer l'autre partie à Constantinople. Cet Empereur ayant remporté une victoire complète sur Chosroès, roi des Perses, le samedi 12 décembre de l'an 627, fit la paix avec Siroès, fils aîné et successeur de Chosroès. La principale condition du traité fut la restitution de la sainte Croix qui avait été prise par les Perses, l'an 614, lorsqu'ils brûlèrent la ville de Jérusalem. L'an 629, Héraclius assista à la cérémonie de l'exaltation, ou du rétablissement de la Croix en la place qu'elle avait occupée avant son enlèvement; mais ce que l'on dit, qu'il ne put jamais la porter sur ses épaules qu'après qu'il se fut dépouillé de ses habits royaux, est sans fondement et n'a été publié que long-temps après cette cérémonie. Le même Empereur transféra la vraie Croix de Jérusalem à Constantinople, quatre ans depuis son rétablissement dans cette première ville. Long-temps avant cet événement, on appelait dans tout l'Orient *exaltation*, la manifestation, l'apparition du signe de la victoire jointe à l'invention et à la découverte qui s'était faite de la vraie

Croix du temps de Constantin-le-Grand, et dont on célébrait une fête tous les ans, au 14 septembre. Depuis le temps d'Héraclius, on commença à joindre à l'office de ce jour des actions de grâces pour le recouvrement de la Croix sur les Perses, sans discontinuer d'honorer en ce jour, sous le nom d'*hypsose*, c'est-à-dire exaltation, l'invention de la même Croix faite du temps de Constantin. L'Église romaine a célébré aussi la fête de l'invention sous le nom d'exaltation au 14 septembre, long-temps avant d'avoir fait la séparation des deux fêtes qui semblent n'avoir été introduites qu'au huitième siècle, dans les commencements duquel on ne connaissait point encore celle du troisième jour de mai. Car, quoiqu'on la trouve dans les sacramentaires des papes Gélase 1 et Grégoire 1, on est persuadé que c'est une addition faite long-temps après la mort de ces Saints; et il est visible que l'office contenu dans ces sacramentaires au 14 septembre, sous le nom de l'*exaltation*, a été fait au sujet de la manifestation, et découverte de la Croix sous Constantin, que l'on a depuis appelé l'*invention*. Lorsque cette fête eut été transportée au troisième jour de mai pour l'Église romaine sous le nom de l'*invention*, l'on conserva le nom de l'*Exaltation* à la fête du 14 septembre. L'histoire de la perte du recouvrement de la sainte Croix se trouve dans la continuation de la chronique pascale.

dans la chronographie de Théophraste, dans la chronique de Cédreus, dans la vie de saint Anastase, martyr persan, dans Suidas, et dans Baronius. L'histoire de la fête se tire des livres d'offices ecclésiastiques. (Baillet, t. 3, 14 septembre.)

**EXAMEN**, *examen*, *inquisitio*. L'examen se prend, 1° généralement pour la recherche par laquelle on tâche de découvrir la vérité d'une chose; 2° pour la déposition des témoins; 3° pour la discussion de conscience que doivent faire les chrétiens tous les jours au soir, et lorsqu'ils se disposent à se confesser, afin de connaître leurs péchés; 4° pour l'épreuve de la capacité de celui qui aspire à quelque charge, ou à quelques degrés dans les écoles, ou aux Ordres. L'examen de tous ceux qui se présentent aux Ordres appartient de droit à l'évêque, puisque c'est à lui à les ordonner, et à prendre garde de ne point conférer les saints Ordres à ceux qui en sont indignes. Ce droit des évêques est fondé sur les anciens conciles, et en particulier sur celui de Trente. (Sess. 23, *de reformat.*, cap. 12.) Le même concile (sess. 23, *can.* 18) donne le même droit aux évêques d'examiner ceux qui se présentent pour les bénéfices à charge d'âmes, sans en excepter les docteurs, ni les professeurs en théologie qui auraient obtenu un bénéfice à charge d'âmes en cour de Rome, *in forma dignum*, ou en forme commissaire. Pour ce qu'est des bénéfices qu'on

obtient *in forma gratiosa*, il faut, pour les obtenir, avoir attestation de vie, mœurs et capacité signée de l'évêque d'origine, ou de celui du domicile à *decennio*, s'il s'agit d'une cure, ou à *triennio* pour les autres bénéfices, ou enfin de celui du lieu où est situé le bénéfice, privativement aux deux autres, si c'est une cure qu'on demande, suivant ce qui se pratique présentement à Rome, depuis le 13 juin 1636, en conséquence des plaintes des évêques de France. L'examen de ceux qui aspirent aux ordres et aux bénéfices, ne doit point se borner à quelques stériles questions; il faut surtout entrer dans le détail des mœurs, des penchans, de la conduite, des études, des prières et des autres exercices de piété. (Saint Charles, *cinquième concile de Milan*, part. 2. tit. de *examinendi ratione*. Van Espen, *Jur. eccl.*, tom. 1, pag. 586. Du Casse, *Pratiqu. de la Jurisprud. eccl. volontaire*, chap. 5. Pontas, au mot **EXAMEN**. Voy. **GRADUÉ**, **PROVISION DE BÉNÉFICE**, **VISA**.)

**EXAMINATEUR**. Le pape Paul IV, dans sa bulle touchant les érections des nouveaux évêchés, veut que les examinateurs de ceux qui aspirent aux ordres, soient l'archidiacre avec trois des plus anciens chanoines gradués, deux en théologie, et l'autre en Droit canon. Les évêques peuvent cependant choisir des examinateurs qui ne soient point chanoines, parce que le concile de Trente, en parlant des exa-

minateurs, n'exige pas qu'ils soient chanoines. (Sess. 23, c. 7, *de reformat.*) Ils doivent être éclairés, intègres, irréprochables, désintéressés, fermes surtout pour éloigner des ordres, sans aucune pitié, ceux qui en sont indignes. (Van Espen, *Jur. eccl.*, t. 1, p. 80, 184, 588.)

**EXAMINATEUR.** C'est une charge dans la chancellerie de Rome, où les examinateurs sont chargés du soin de conférer les bulles.

**EXAPLES, ou HEXAPLES, hexapla.** C'était une bible disposée en huit colonnes par Origène. Sur la première colonne était le texte hébreu, écrit en caractères hébreux ; sur la seconde colonne, le texte hébreu écrit en caractères grecs ; sur la troisième colonne, la version d'Aquila ; sur la quatrième, la version de Symmaque ; sur la cinquième, la version des septante, sur la sixième, la version de Théodotion ; sur la septième et la huitième, deux autres versions, l'une trouvée à Jéricho l'an 217 de Jésus-Christ, et l'autre à Nicopolis vers l'an 228. Origène appela cet ouvrage hexaple, c'est-à-dire *sextupler*, ou ouvrage à six colonnes ; parce qu'il n'avait point d'égard au texte hébreu, mais aux six versions grecques seulement. Le père Montfaucon fit imprimer les hexaples en deux tomes, à Paris en 1713.

**EXARQUE, Exarchus.** L'exarque de Ravenne était le vicaire

de l'empereur d'Orient, ou le préfet qu'il envoyait en Italie, et qui demeurait à Ravenne pour la défendre contre les Lombards qui avaient conquis toute l'Italie, à la réserve de Rome et de Ravenne. Cet exarque influait beaucoup dans l'élection du pape. (*Voyez le père Papebroch dans son Propylæum ad act. Sanct. Maii, dissert. decimasepta*, pag. 116.)

Les exarques subsistèrent environ cent quatre-vingt-cinq ans, jusqu'à ce qu'Astolfe, roi des Lombards, prit Ravenne l'an 752. Le mot d'exarque signifie en grec chef, ou commandant.

L'exarque d'un diocèse présidait sur plusieurs provinces. Il était au-dessus du métropolitain et au-dessous du patriarche. Sa dignité répondait à celle du primat.

L'exarque était aussi chez les Grecs un des moindres officiers de l'Eglise, que Codin met le quarante-un de quarante-six qu'il nomme, liv. 4. On appelait encore *exarque* un supérieur général de plusieurs monastères. On voit dans le pontifical de l'Eglise grecque une formule de l'institution des exarques. Le patriarche leur impose les mains, et leur donne un mandement, ou lettres testimoniales qui contiennent l'obligation de leurs charges. Ils doivent visiter les monastères qui élèvent du patriarche, corriger les supérieurs et les inférieurs faire un état des revenus des monas-

tères des vases sacrés, des ornemens, etc.

L'exarque est encore aujourd'hui chez les Grecs un légat, ou député du patriarche qui fait la visite des provinces qui lui sont soumises, avec pouvoir de prévenir, ou de corriger les abus par de sages réglemens. (Le père Gretser, jésuite, dans ses *Observations sur Codin*, c. 12, n. 4. Le père Goard, dans ses *notes sur Codin*, p. 15, note 53. Habert, *Pontif. grec, observ.* 1, pag. 587. Thomassin, *Discip. de l'Eglise*, t. 2, part. 3, l. 1, c. 37. Morin, de *Ordinat.* p. 204.)

**EXCALCEATION.** Action de déchausser le soulier. *Excalceatio.* Parmi les Hébreux, lorsque le mari d'une femme était mort, cette veuve avait droit d'appeler le frère de son mari en justice, pour le sommer de l'épouser; et sur son refus, elle lui déchaussait un de ses souliers, et lui crachait au visage. On appelait la maison de celui qui avait refusé d'épouser la veuve de son frère, la maison du déchaussé.

**EXCEPTION, exceptio.** L'exception est une défense que celui qui est appelé en justice peut opposer à l'action intentée contre lui, pour en empêcher, ou en retarder l'effet. Il y a de trois sortes d'exceptions : les déclinatoires, les dilatoires et les péremptoires. *Les exceptions déclinatoires* sont celles par lesquelles le demandeur décline la juridiction du juge, devant lequel il a été appelé, et demande son renvoi

devant son juge naturel, ou devant un juge de privilège. *Les exceptions dilatoires* sont celles qui ne tendent qu'à éloigner pour quelque temps le jugement de l'instance. *Les exceptions péremptoires* sont des défenses pertinentes fondées sur des fins de non-recevoir, comme sur la prescription qu'on oppose, sur le défaut de qualité en la personne qui agit, pour dolet et fraude; ce qui peut faire juger l'affaire sans entrer dans la discussion du droit au fond. Un ecclésiastique, cité par un juge séculier, devait comparaitre et alléguer l'exception déclinatoire, et demander son renvoi devant le juge ecclésiastique; autrement on le condamnait comme contumax. (Van Espen, *Jur. eccl.*, t. 2, p. 1288.)

**EXCESTER**, ville d'Angleterre, capitale du comté de Devon, en latin *Exonia*. Elle est située sur l'Isca, d'où elle avait autrefois le nom d'*Isca Danmariorum*, ou *Dumnoniorum*, peu éloignée, au septentrion, du bord de la mer Britannique, entre le cap de Cornouailles et Winchester au levant, à soixante milles de Bristol à l'orient d'hiver, et à cent soixante-dix-huit de Londres au couchant. Elle a soutenu de longs sièges contre les Anglais-Saxons, contre les Danois, et ensuite contre les Anglais, durant les guerres civiles. Richard II l'érigea en duché en faveur de Jean Joland, comte d'Hungtinton. Thomas Cecil l'a possédée à titre de comté sous Jacques I, et ses descendans en jouissent pré-

sentement sur le même pied. On y transféra, l'an 1075, les évêchés de Cridia et de Cornubia qui étaient des dénombremens de celui de Shrewsbury. Il est suffragant de Cantorbéry. On y compte quinze églises paroissiales.

*Succession des évêques d'Excester.*

1. Léofrique, Bourguignon de naissance, et secrétaire d'Édouard le Confesseur, aussi bien que son chancelier, transféra son siège de Crédia à Excester en 1049, et plaça les moines qui y faisaient l'office divin à Westmontier, et y introduisit des chanoines. Il siégea vingt-trois ans, et mourut en 1073.

2. Osbernè, ordonné en 1074, mourut vers l'an 1103.

3. Guillaume Warelwast, aumônier des deux Guillaume et du roi Henri 1 ordonné en 1107, siégea vingt ans.

4. Robert Chichester, doyen de Salisbury, ordonné en 1128, mourut après vingt-deux ans de siège.

5. Robert Warelwasd, succéda au précédent, et dans le doyené et dans l'épiscopat. Il était neveu de celui de même nom. Il fut ordonné en 1150, et mourut en 1159.

6. Barthélemi Isca, ainsi nommé parce qu'il était d'Excester, en 1161, siégea quatorze ans.

7. Jean, grand-chantre de cette Église, et sous-doyen de Salisbury, mourut en 1191.

8. Henri Marshall, archidiacre

de Stafford et doyen d'York, ordonné en 1191, mourut en 1206.

9. Simon d'Apulia, divisa la ville en paroisses, et siégea seize ans.

10. Guillaume Brewer, ordonné en 1223, ou 1224, conseiller d'État d'Henri III, suivit l'empereur Frédéric qui avait épousé Isabelle, sœur d'Henri III, à la Terre-Sainte. Il établit à son retour vingt-quatre prébendes dans son Église, et créa un doyen. Il siégea dix-neuf ans, et mourut en 1244.

11. Richard Blondy, ordonné en 1245, mourut en 1257.

12. Wauthier Bronescomb ordonné le 10 mars 1257, siégea vingt-trois ans, et mourut en 1280.

13. Pierre Quivil, chanoine de cette Église, ordonné la même année, mourut en 1302.

14. Thomas Button, succéda à Quivil, et mourut en 1307.

15. Waulthier Stapledon, ordonné le 18 mars 1307, fut tué dans une sédition populaire en 1326, le 28 mars.

16. Jacques Barkley, ordonné la même année, siégea peu de temps.

17. Jean Grandesson, élu par le chapitre avec l'agrément du roi, mourut en 1369.

18. Thomas Brentingham, élu en même temps à Hereford et à Excester, préféra ce dernier siège, dont il fut ordonné évêque en 1370, le 31 mars, siégea vingt-quatre ans.

19. Edmond Stafford, ordonné l'année suivante, il était



frère du comte de ce nom, siégea vingt-quatre ans, et mourut en 1419.

20. Jean Keterich, évêque de Saint-David, puis de Lichfield, siégea peu de temps à Excester.

21. Jean Cary, fut nommé étant à Florence, et y mourut aussi en 1419.

22. Edmond Lacy, docteur en théologie, et évêque d'Hereford, transféré en 1420, siégea trente-cinq ans.

23. Georges Nevill, ordonné le 26 novembre 1455. Ce fut par son adresse qu'Édouard IV monta sur le trône d'Angleterre. Il siégea dix ans, et fut transféré à York.

24. Jean Boothe, ordonné en 1466, mourut en 1478.

25. Pierre Courtenay, de l'illustre famille de ce nom, était archidiacre d'Excester quand il fut ordonné. On le transféra à Worcester neuf ans après.

26. Richard Fox lui succéda. Il fut transféré, après avoir siégé six ans, à Bath et à Wels, et ensuite à Worcester.

27. Olivier King, élu en 1492.

28. Richard Ridman, en 1501.

29. Jean Arondell, évêque de Coventri et de Lichfield, mourut à Londres en 1503.

30. Hugues Oldham, docteur en théologie, mourut excommunié par le pape le 25 juin, 1519.

31. Jean Voysey, ou Harman, ordonné le 6 décembre 1519, siégea sous Henri VIII, Édouard VI, sous lequel il fut déposé. La reine Marie le rétablit. Il mourut fort âgé.

32. Milon Coverdale, de l'Ordre des Augustins, déposé sous Marie.

33. Jacques Tuberville, nommé par Marie, quitta son siège à la mort de cette princesse.

## EXCOMMUNICATION.

### SOMMAIRE.

§ I<sup>er</sup>. *De la nature et des espèces d'Excommunications.*

§ II. *Du sujet et de la forme de l'Excommunication majeure.*

§ III. *Des effets de l'Excommunication majeure.*

§ IV. *De l'Excommunication mineure.*

§ V. *De l'Excommunication contre ceux qui frappent des clercs.*

### § I<sup>er</sup>.

*De la nature de l'Excommunication et de ses espèces.*

L'excommunication est une censure ecclésiastique qui prive

un fidèle baptisé de la communion des biens de l'Église, en tout ou en partie. *Censura ecclesiastica privans baptisatum communione bonorum ecclesiæ, vel ex toto, vel ex parte,*

1° C'est une censure ecclésiastique ; en quoi elle convient avec les autres censures. 2° C'est une censure qui prive un fidèle baptisé de la communion des biens de l'Eglise, c'est-à-dire de la participation aux biens dont l'application dépend de la volonté particulière de l'Eglise, tels que sont les sacrements, les suffrages, les prières en commun, la conversation extérieure des fidèles ; et les autres biens qui leur sont communs. 3° L'excommunication prive un fidèle, en tout ou en partie, des biens qui sont communs aux autres, parce qu'il y a des excommunications totales qui emportent avec elles une entière privation de tous les biens communs aux fidèles, et des excommunications partielles qui ne privent que d'une partie de ces biens.

L'excommunication est, ou majeure, ou mineure. L'excommunication majeure prive généralement de tous les biens communs dont l'Eglise peut priver ses enfans. L'excommunication mineure ne prive que de quelques biens seulement, savoir de la réception passive des sacrements, et de l'élection passive aux bénéfices.

## § II.

*Du sujet et de la forme de l'Excommunication.*

On entend par le sujet de l'excommunication la personne qui peut être excommuniée. 1° Pour qu'une personne puisse être excommuniée, il faut qu'elle soit

baptisée, parce que l'Eglise n'a aucun droit sur les infidèles, et qu'elle ne peut chasser de son sein ceux qui n'y sont pas entrés par le baptême. 2° On ne doit point excommunier une communauté entière pour des fautes passées, à moins que tous les membres de la communauté ne soient coupables. Innocent IV l'a défendu, de peur de condamner les innocens avec les coupables. 3° Il est permis de prononcer une excommunication majeure pour des péchés futurs, en disant, par exemple, que celui de la communauté qui commettra un tel crime, sera excommunié.

La forme de l'excommunication consiste dans les paroles et les cérémonies qui l'accompagnent. (Voyez CENSURE, forme des censures. Voyez aussi SYLVIVUS, in Supplém., t. 4, q. 22, a. 5, p. 102. Grandin, pag. 61. Sayre, liv. 1, chap. 15.)

## § III.

*Des effets de l'Excommunication majeure.*

L'excommunication majeure produit quelques effets par elle-même, et d'autres par accident, à raison d'une nouvelle contumace dans le sujet excommunié. Telle est l'irrégularité contractée par un clerc, qui célèbre quoiqu'il soit excommunié. L'effet total et adéquat que produit l'excommunication majeure par elle-même, c'est l'entière privation de la communion de l'Eglise. Les effets partiels qu'elle produit aussi par elle-même sont au

nombre de huit. Le premier consiste dans la privation des suffrages communs de l'Église ; le second et le troisième, dans la privation de la participation active et passive des sacrements ; le quatrième, dans la privation de l'office divin, de la sépulture ecclésiastique, et des autres choses saintes ; le cinquième, dans la privation de l'habileté à posséder des bénéfices et à obtenir des grâces ; le sixième, dans la privation de la juridiction ecclésiastique, et de toute voix active et passive ; le septième et le huitième, dans la privation de toute communication tant civile et politique, que judiciaire et contentieuse avec les autres fidèles. Ces quatre premiers effets ne privent que d'une chose purement spirituelle ; les deux autres privent d'une chose partie spirituelle et partie temporelle ; les deux derniers privent d'une chose purement humaine.

*De la privation des Suffrages.*

On entend par suffrages toutes sortes de bonnes œuvres appliquées au prochain, telles que la messe, les indulgences, les jeûnes, les prières, etc. Les suffrages sont communs, ou particuliers. Les suffrages communs sont ceux que les ministres de l'autel appliquent aux fidèles, au nom et par l'autorité de l'Église. Tels sont les offices divins, la messe, les indulgences, etc. Les suffrages particuliers consistent dans les bonnes œuvres particulières, comme jeûnes, prières, aumô-

nes, que les chrétiens appliquent aux autres en leur propre nom, et non pas comme ministres de l'Église.

1. *Les excommuniés sont privés des suffrages communs de l'Église.* La raison est que l'Église peut les en priver, et qu'elle le veut. Elle le peut, puisque Jésus-Christ lui a confié la dispensation de ses biens spirituels avec le pouvoir de porter des censures, comme nous l'avons prouvé au mot *censure*. Elle le veut, puisqu'elle défend de prier pour les excommuniés, et de leur faire part d'aucun de ses biens. 11 q. 2, c. 28 et 38. *De sentent. excomm.* Elle ne met qu'une exception à cette règle, le jour du vendredi-saint, auquel elle permet de prier pour les excommuniés à la messe, quoique sans les nommer, en quoi elle les traite moins favorablement que les païens, qu'elle permet de nommer ce jour-là ; c'est donc un péché mortel que d'offrir la messe, ou les autres offices publics de l'Église pour un excommunié, en le nommant extérieurement, parce que c'est transgresser la loi de l'Église en matière importante ; mais il n'y a point de péché à prier pour lui secrètement et sans le nommer à l'extérieur, même au *Memento* de la messe, parce que l'Église ne le défend pas, et que c'est l'usage des fidèles, prêtres et laïcs. Que si un clerc, ou un laïc nommait un excommunié dénoncé pendant la messe, ou les offices divins, il encourrait

l'excommunication mineure, à moins qu'il ne l'eût fait par ignorance, ou par une crainte griève, qui n'eût pas pour principe le mépris de l'autorité de l'Eglise. (Navarre, c. 27, n. 36. Le père Alexandre, tom. 1, pag. 671.)

Si l'on appliquait les suffrages communs de l'Eglise aux excommuniés, cette application ne serait pas seulement illicite, elle serait encore nulle, parce que l'Eglise le juge ainsi.

2. La privation des suffrages communs de l'Eglise ne regarde que les excommuniés dénoncés publiquement en face de l'Eglise, selon Navarre, *Man.*, c. 27, n. 36. Sayre, l. 2, c. 4, n. 6, etc. Elle regarde, au contraire, les excommuniés mêmes tolérés et non dénoncés, selon Covarruvias, *in cap. alma Mater*, p. 1, § 6, n. 4. Bellarmin, l. 2, de *Missa*, c. 6. Habert, pap. 396, etc.

Les théologiens qui sont du premier avis, se fondent sur le décret célèbre qui commence, *Ad evitanda scandala*, que quelques uns attribuent au concile de Constance; d'autres à Martin v, d'autres au concile de Bâle; et qui est conçu en ces termes: *Ad evitanda scandala, et multa pericula quæ conscientiarum timoratis contingere possunt, Christi fidelibus misericorditer indulgemus quod nemo deinceps a communione alicujus sacramentorum administratione vel receptione, aut aliis quibuscumque divinis, intus et extra, prætextu cujuscumque sententiæ aut censuræ ecclesiasticæ, a jure*

*vel ab homine generaliter promulgatæ, teneatur abstinere, vel aliquem vitare, aut interdictum ecclesiasticum observare, nisi sententia aut censura hujusmodi fuerit lata contra personam, collegium, universitatem, ecclesiam, communiatem vel locum certum, aut contra a judice publicata vel denunciata specialiter et expresse constitutionibus apostolicis et contrarium facientibus, nec tantibus quibuscumque. Si si quem pro sacrilega mactatione in Clericum in sententiam latam a canone adeo rite constiterit incidisse, factum nulla possit tergitione celari, nec aliquo suffragio excusari; nam a communione licet denuntiatus non sit, volumus abstinere a canonicis sanctionibus: tamen non intendimus neque juvare sic excommunicatos, suspensos, et interdictos aut prohibitos.* Cette déclaration disent ces théologiens, permet de communiquer avec les excommuniés non dénoncés et toutes les choses divines de dedans, *in quibuscumque vinis, intus et extra*; elle met donc de leur accorder les suffrages communs, puisqu'ils communiquent dehors et dedans quelque un dans toutes les choses divines, et offrir pour les prières publiques, sont deux termes synonymes. Ils ajoutent qu'on priaient autrefois publiquement pour les excommuniés tolérés, et qu'on ne les prive

encore aujourd'hui de la sépulture ecclésiastique, laquelle cependant ne leur est principalement accordée qu'à cause des suffrages. On ne doit donc pas les priver de ces suffrages. D'ailleurs, disent-ils encore, si la privation des suffrages tombait sur les excommuniés tolérés, la décrétale n'aurait pas empêché suffisamment les troubles et les scandales auxquels cependant elle voulait obvier; car quels troubles et quels scandales, par exemple, si on cessait de nommer à la messe un évêque excommunié, mais non dénoncé!

Les théologiens qui soutiennent que la privation des suffrages tombe sur les excommuniés tolérés, répondent, 1<sup>o</sup> que la communication que la décrétale permet d'avoir dedans et dehors l'Église avec les excommuniés tolérés n'est pas intérieure, mais extérieure seulement, c'est-à-dire qu'elle permet d'entendre la messe, l'office divin avec eux, etc.; mais non pas d'offrir pour eux nominément les prières publiques, puisque autrement ils seraient beaucoup aidés et favorisés de cette indulgence, ce que la décrétale dit cependant qu'elle n'a nulle intention de faire, *per hoc tamen non intendimus relevare, neque juvare sic excommunicatos*. Ainsi communiquer avec quelqu'un dans toutes les choses divines, et offrir publiquement pour lui les prières de l'Église, ne sont pas toujours des termes synonymes. Ils répondent, 2<sup>o</sup> qu'on a prié autrefois publi-

quement pour les excommuniés tolérés, qu'on le fait encore aujourd'hui le jour du vendredi-saint, et qu'on pourrait encore le faire les autres jours absolument parlant, mais qu'il s'agit ici uniquement de ce que le Droit présent veut que l'on fasse, et non pas de ce qui s'est fait autrefois, ni de ce qui pourrait se faire absolument. Ils répondent, 3<sup>o</sup> ou qu'on ne doit pas accorder la sépulture ecclésiastique aux excommuniés tolérés, ou que la sépulture ecclésiastique n'emporte pas nécessairement avec elle la concession des suffrages publics, puisque autrefois on accordait la sépulture ecclésiastique aux clercs qui n'avaient point été nominément interdits, et qui n'avaient point donné occasion à l'interdit, et que cependant on ne leur accordait point les prières publiques, car on les enterrait en silence. Ils répondent, 4<sup>o</sup> que les scandales qui arrivent à l'occasion du refus des prières publiques viennent de la part de ceux qui veulent qu'on les accorde aux excommuniés tolérés contre la défense de l'Église, et non pas de la part de ceux qui les leur refusent.

3. La privation des suffrages communs tombe sur les excommuniés, quoique contrits, tant que l'excommunication n'est point levée, quand même il ne tiendrait point à eux qu'elle ne le fût. La raison est que la censure produit son effet tant qu'elle subsiste, et elle subsiste tant qu'elle n'est point levée par

**l'absolution du supérieur légitime.**

*De la privation de l'usage passif des Sacrements.*

L'usage passif des sacrements consiste dans leur réception, et l'usage actif dans leur administration. 1<sup>o</sup> Régulièrement parlant, un excommunié même toléré qui reçoit les sacrements, pèche mortellement en matière de sacrilège, parce qu'il transgresse une loi considérable de l'Eglise, et qu'il abuse des choses saintes dont l'usage lui est interdit. L'ignorance de fait, ou de droit, l'inadvertance, ou l'oubli naturel, la nécessité d'éviter le scandale, l'infamie, quelque autre mal considérable, excusent un excommunié qui reçoit les sacrements, parce que, dit Suarez, disp. 6, sect. 6, l'Eglise n'a point le pouvoir de commander une chose avec de tels inconvéniens, ou si elle l'a, elle n'en veut point user.

2<sup>o</sup>. Un excommunié reçoit valablement et quant à la substance, quoique illicitement, tous les sacrements, excepté la pénitence. Il reçoit valablement les sacrements, parce que l'Eglise ne peut pas empêcher qu'un sacrement, administré avec les conditions essentielles prescrites par Jésus-Christ, ne soit valablement reçu. Il les reçoit quant à la substance seulement, parce qu'il n'y reçoit pas la grace, puisqu'il pèche mortellement en les recevant. Il ne peut recevoir valablement la pénitence, parce qu'en la rece-

vant contre la défense de l'Eglise, il ne peut avoir la douleur de ses péchés qui est absolument nécessaire pour la validité du sacrement de pénitence. Il y a cependant des cas où un excommunié peut recevoir valablement le sacrement de pénitence. Le premier est lorsqu'un excommunié se confesse sans faire attention à l'excommunication dont il est lié, ou qu'il ignore invinciblement qu'il est excommunié, ou qu'il est défendu aux excommuniés de recevoir le sacrement de pénitence. Le second cas est lorsqu'il demande l'absolution des censures et des péchés, et que le confesseur, par malice ou par oubli, l'absout des péchés sans l'absoudre des censures. La raison est qu'on peut être absous de ses péchés et qu'on a la douleur nécessaire, et qu'on le soit de l'excommunication, et qu'on ne peut prouver que l'Eglise empêche un excommunié de recevoir le sacrement de pénitence en ces cas. Il s'ensuit de là qu'un excommunié qui s'est confessé avec les dispositions convenables, sans parler de l'excommunication qu'il avait totalement oubliée, n'est pas tenu à recommencer sa confession lorsqu'il s'en souvient, mais seulement à se faire absoudre de l'excommunication; mais s'il avait manqué de la douleur suffisante, il serait tenu à recommencer sa confession.

3<sup>o</sup>. Ceux qui administrent les sacrements aux excommuniés dé-

noncés , encourent l'excommunication mineure , et l'interdit de l'entrée de l'Eglise. *Ex.* , c. 8, *de privil.* in-6.

*De la privation de l'usage actif des Sacremens.*

1°. Les excommuniés tolérés confèrent validement tous les sacremens , même celui de la pénitence , parce que ce pouvoir ne leur est point ôté , non plus que la juridiction nécessaire au sacrement de Pénitence , comme il paraît par la décrétale , *Ad evitanda scandala.*

2°. Les excommuniés dénoncés confèrent validement tous les sacremens , excepté celui de la pénitence. La raison est que le sacrement de pénitence exige la juridiction que l'Eglise retranche aux excommuniés dénoncés ; au lieu que les autres sacremens , pour qu'ils soient validement conférés , ne demandent que la matière , la forme et l'intention du ministre. Il faut porter le même jugement des bénédictions , consécrationes et des autres choses sacramentelles qui appartiennent à la puissance de l'ordre , et non à celle de la juridiction. Il s'ensuit de là que celui qui , même par ignorance , se serait confessé à un excommunié dénoncé , serait obligé de recommencer sa confession , à moins qu'il ne l'eût faite étant en danger de mort , ou que le prêtre auquel il se serait confessé , ne passât pour non excommunié par erreur publique , et à cause d'un titre co-

loré ; comme si , par exemple , un prêtre excommunié dans un pays passait dans un autre où il confessât en vertu d'une cure , ou d'une permission de l'ordinaire. La raison est que , dans le cas d'une erreur commune , l'Eglise supplée la juridiction.

3°. Un excommunié , même toléré pèche mortellement en administrant les sacremens hors le cas de nécessité , parce qu'il viole la défense de l'Eglise en matière très-grave. Je dis hors le cas de nécessité ; car un excommunié , même dénoncé , peut et doit , en ce cas de nécessité , conférer le baptême sans solennité , aussi bien que la pénitence.

4°. Les excommuniés , suspens de l'ordre , interdits , qui administrent illicitement les sacremens encourent l'irrégularité. (*Voyez* IRREGULARITÉ.)

5°. Ceux qui reçoivent les sacremens d'un excommunié dénoncé , hors le cas de nécessité , encourent l'excommunication mineure , parce que cette réception des sacremens emporte la communication avec l'excommunié , et que cette communication est punie dans le droit , de l'excommunication mineure. *Cap. nuper.* 39, *de sentent. excomm.*

*De la privation des choses saintes.*

Par les choses saintes dont il s'agit ici , nous entendons la messe , les offices divins , les processions , les bénédictions solennelles qui procèdent d'un Ordre sacré , la bénédiction de l'eau ,

des palmes, des cierges, etc., la consécration du saint chrême, la sépulture ecclésiastique.

1°. Tout excommunié, même toléré, est obligé par la force de la censure, de s'abstenir d'assister à la messe et aux autres offices divins, parce qu'il n'y peut assister sans communiquer avec les autres fidèles, et que cette communication lui est interdite par la censure qui l'excommunie. Il doit cependant réciter l'office divin, s'il y est d'ailleurs obligé, mais sans compagnon, et sans dire *Dominus vobiscum*, parce qu'en le disant, ou en récitant son office avec un compagnon, il serait censé communiquer avec les autres fidèles; ce qui lui est défendu. Cependant comme la matière est légère, il ne pécherait point mortellement, et ne serait pas irrégulier en récitant son office avec un compagnon, ni en disant *Dominus vobiscum*, à moins que ce ne fût dans le chœur, ou dans des offices solennels. *Conférences d'Angers*. Il ne pécherait point non plus du tout en priant en son particulier, quoique dans un même lieu avec les autres, pourvu que ce soit hors de l'église, en récitant l'*Angelus* secrètement, par exemple, tandis que les autres de sa compagnie le récitent de leur côté.

2°. Un excommunié peut faire usage des reliques, des images, de l'eau-bénite, non pour s'appliquer les fruits qui sont attachés à ces choses par l'institution de l'Église, mais pour s'ex-

citer à la pénitence et prier les Saints d'intercéder pour lui. La raison est qu'un tel usage des choses saintes est personnel, pour ainsi dire, et n'emporte pas de communication avec les autres fidèles.

3°. Un excommunié qui assiste à la messe, aux processions, ou aux autres offices divins n'encourt point d'autre peine que le péché mortel, si ce n'est en deux cas. Le premier est lorsque qu'un prêtre excommunié célèbre la messe, ou les offices divins en sa présence; car en ce cas il encourt l'irrégularité, parce qu'il est censé faire par lui-même ce qu'il fait par un autre. Le second cas est lorsqu'un excommunié qui assiste à la messe refuse de sortir de l'église malgré l'avertissement du prêtre. Il n'encourt en ce cas l'excommunication majeure réservée au pape. Les interdits encourent aussi la même excommunication dans le même cas, et tous ceux qui empêchent les interdits, ou les excommuniés de sortir de l'église. Clément II, *de sent. excomm.*

4°. Les clercs qui célèbrent la messe, ou les autres offices divins en présence d'un excommunié dénoncé, pèchent mortellement, encourent l'excommunication mineure, et l'interdit de l'entrée de l'église. Lors donc qu'ils ne peuvent faire sortir l'excommunié, ni par prière, ni par force, ils doivent interrompre l'office divin, et la messe même, à moins que le canon ne soit commencé; en ce cas ils de-



vent continuer la messe jusqu'après la communion du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, et quitter l'autel aussitôt pour s'en aller achever la messe à la sacristie. Pour ce qui est des autres fidèles, ils sont obligés de quitter les offices divins et les processions quand il s'y trouve quelque excommunié dénoncé, autrement ils encourent l'excommunication mineure, selon tous les théologiens, et pèchent mortellement selon plusieurs. Ils pourraient cependant entendre une messe qui se dirait à un autel différent de celui de l'excommunié, et à laquelle il n'assisterait point; parce que pour lors ce ne serait point une communication avec lui dans les choses divines, mais une simple présence physique et matérielle dans le même lieu que l'Eglise ne leur défend pas, quoiqu'elle la défende aux excommuniés.

5°. Les excommuniés dénoncés sont privés des honneurs funèbres et de la sépulture ecclésiastique, c'est-à-dire de la sépulture propre aux fidèles, soit qu'elle se fasse dans l'église, les cloîtres, les cimetières, ou tout autre lieu destiné par l'usage, ou par la bénédiction épiscopale à enterrer les catholiques. Lors donc qu'un excommunié impénitent et dénoncé a été enterré dans une église, on doit l'exhumer, le jeter dehors et réconcilier l'église qui est devenue pollue par cet enterrement.

6°. Ceux qui accompagnent par honneur l'enterrement d'un

excommunié dénoncé, encourrent l'excommunication mineure, et ceux qui le font mettre en terre sainte, encourrent l'excommunication majeure. (Clément 1, de *sepult.*)

*De la privation de l'habileté aux bénéfices.*

1°. Si l'on confère un bénéfice à un excommunié, même occulte et toléré, la collation est nulle. Il en est de même de l'élection, postulation, nomination, impétration de lettres pour les bénéfices qui viendront à vaquer. (Innocent III, cap. 7, de *Cleric. excomm. Minist.*) On doit excepter de cette règle les bénéfices que le pape accorde, soit qu'il connaisse la censure de celui auquel il les accorde, soit qu'il l'ignore, parce que, dans les provisions du bénéfice, il met la clause de l'absolution de la censure, à l'effet d'obtenir la grace qu'il accorde. Cette absolution cependant ne profite, ni aux irréguliers, ni aux excommuniés pour cause d'hérésie, parce que le Droit s'y oppose, ni aux excommuniés *ab homine*, à moins que le pape ne lève expressément les censures *ab homine*.

2°. On ne peut conférer valablement un bénéfice à un excommunié, quoiqu'il ignore invinciblement qu'il est excommunié, ou qu'il n'a point été relevé de son excommunication, parce que son ignorance l'excuse bien de péché, mais elle n'empêche pas qu'il ne soit réelle-

ment inhabile à posséder un bénéfice.

3°. Si un bénéficiaire est excommunié dans le temps qu'il prend possession de son bénéfice, cette prise de possession est nulle, quoiqu'il ne fût pas excommunié dans le temps qu'on lui a conféré le bénéfice. La raison est qu'il n'y a que la prise de possession qui donne droit au bénéfice, en ratifiant la collation qui en a été faite.

4°. L'excommunication en elle-même ne prive pas des bénéfices qu'on avait auparavant, ni même des fruits de ces bénéfices, parce que cette privation n'est point exprimée dans le Droit. Ces paroles du chap. 53, *de appellat. illi proventus ecclesiastici merito subtrahuntur, cui ecclesiae communio denegatur*; ces paroles, dis-je, doivent s'entendre de la privation des revenus que le juge peut imposer, mais non pas de celle que le Droit a imposée en effet, puisque le pape qui fait cette réponse, avait été uniquement consulté pour savoir si un juge pouvait priver un clerc de ses revenus après son appel. Il est vrai qu'un clerc excommunié est suspens de son office, et par conséquent aussi des fruits qui ne se donnent que pour cet office; mais comme il s'acquitte d'une partie de son office, tant qu'il est toléré, il peut percevoir les fruits qui répondent à cet office; et lors même qu'il demeure endurci dans l'excommunication, et qu'on le prive des fruits de

son bénéfice, l'Eglise permet qu'on lui en laisse une partie pour son entretien, de peur qu'il ne périclite de faim, ou qu'il ne soit contraint de mendier, à la honte du clergé.

*De la privation de la juridiction ecclésiastique.*

1°. Tous les excommuniés dénoncés, ou tolérés, pèchent mortellement en exerçant la juridiction, à moins que la légèreté de la matière, ou la nécessité d'agir en faveur des autres, les excuse entièrement, ou en partie. La raison est que l'excommunication les prive de la communion avec les autres fidèles, et qu'ils ne peuvent exercer la juridiction, sans communiquer avec eux en matière importante.

2°. Les excommuniés tolérés exercent valablement, quoique illicitement, la juridiction, et les excommuniés dénoncés n'exercent, ni valablement, ni licitement; d'où vient qu'ils ne pourraient pas même résigner valablement un bénéfice en faveur d'un autre, parce qu'une telle résignation tient de l'usage et de la présentation du bénéfice, et que les excommuniés dénoncés sont privés de l'usage et de la présentation des bénéfices. (Covarruv. Suarez, *disput. 14*, sect. 2, n. 35.)

*De la privation de la communication politique, et des autres effets accidentels de l'excommunication.*

Il y a deux sortes de com-

munications politiques, l'une privée, et l'autre publique. La première consiste dans le commerce civil que les hommes exercent entre eux lorsqu'ils conversent, mangent, contractent les uns avec les autres. La seconde consiste dans le gouvernement public, comme à agir en justice, plaider des causes, prononcer des jugemens, faire des lois et des arrêts, etc.

1. Les excommuniés dénoncés ne peuvent licitement communiquer avec les autres fidèles, et ces fidèles ne peuvent communiquer avec eux dans les choses exprimées dans le vers suivant qui est reçu de tous, et fondé sur le droit (*de sentent. excomm.*, cap. 29.)

*Os, orare, vale, communico, memos negatur.*

*Os*, marque tout commerce par paroles, par lettres reçues, ou envoyées, par présens donnés, ou acceptés, par baisers et autres signes d'amitié.

*Orare*, signifie la communication extérieure dans les offices divins, les sacrements, les prières mêmes particulières faites avec l'excommunié.

*Vale*, signifie le salut d'honnêteté qu'on ne doit pas même rendre à un excommunié qui vous salue.

*Communico*, signifie les mêmes exercices, les contrats, les voyages, les promenades, le repos qu'on ne doit pas prendre dans la même chambre, ni dans le même lit avec l'excommunié,

si ce n'est par nécessité, et non par manière de société.

*Mensa*, signifie qu'on ne doit, ni boire, ni manger, ni être assis à une même table avec un excommunié, quand même on ne mangerait pas les mêmes mets que lui.

Ces règles ont leurs exceptions renfermées dans le vers suivant :

*Utile, lex, humile, res ignorata, necesse.*

*Utile*, marque l'utilité, soit de l'excommunié, soit du fidèle qui communique avec lui, soit d'une tierce personne. Ainsi on peut voir et consulter un castriste, ou un médecin excommunié, acheter de ses remèdes, lui écrire, lui parler, le saluer, le combler même d'honnêteté et d'amitié, dans le dessein de le convertir.

*Lex*, marque le mariage. Il est permis à une femme de communiquer avec son mari excommunié, et au mari avec sa femme excommuniée, non-seulement quant au devoir du mariage demandé et rendu, mais aussi quant au gouvernement de la famille et de la maison, et même quant à la conversation ordinaire. Il est cependant nécessaire que l'époux fidèle fasse la correction fraternelle à l'autre dans les occasions favorables, et il ne peut quelquefois l'omettre sans péché mortel. Cette exception n'a point lieu, ni quand les deux époux se sont mariés sachant qu'ils étaient tous deux

excommuniés, ni quand ils sont excommuniés, parce qu'on doute de la validité de leur mariage, ni quand ils sont séparés par le divorce.

*Humile*, marque la dépendance des soldats à l'égard de leurs chefs, des domestiques à l'égard de leurs maîtres, des enfans envers leurs pères. Les soldats peuvent donc communiquer avec leurs chefs quoique excommuniés, les domestiques avec leurs maîtres, les enfans avec leurs pères, et de même les pères peuvent communiquer avec leurs enfans excommuniés. Quant aux maîtres, ils doivent faire en sorte que leurs domestiques excommuniés se convertissent; et, s'ils ne le font, ils doivent les renvoyer, à moins qu'ils ne souffrissent un dommage très-considérable en les renvoyant. Un domestique ne doit pas s'engager au service d'un maître qui est excommunié, à moins qu'il n'en trouve point d'autre qui lui soit moins dangereux pour le salut, ou qu'il ne puisse gagner sa vie autrement. Ceux qui sont au service d'un excommunié peuvent bien l'accompagner à l'église, réciter l'office divin avec lui, mais non pas lui servir la messe, ni lui administrer les sacrements, ni les recevoir de lui.

*Res ignorata*, marque l'ignorance et l'inadvertance, pourvu qu'elles soient invincibles; car si elles sont volontaires, quoique non affectées, il est plus probable qu'elles n'empêchent

point l'excommunication, et il est plus sûr d'en demander l'absolution.

*Necessé*, marque une nécessité grave, spirituelle, ou temporelle, soit qu'elle me regarde en particulier, ou qu'elle regarde la personne dont je suis obligé d'avoir soin par précept ou par conseil. La raison est qu'il n'est pas probable que l'Eglise veuille obliger contre les conseils divins, ou naturels.

2. Les effets accidentels de l'excommunication qui proviennent d'une nouvelle malice de l'excommunié, sont 1<sup>o</sup> l'irrégularité encourue par l'excommunié qui exerce quelque ordre dans l'excommunication; 2<sup>o</sup> le soupçon d'hérésie en celui qui persiste pendant un an dans l'excommunication; 3<sup>o</sup> la conviction du crime pour lequel il est excommunié; 4<sup>o</sup> la privation de l'effet de l'absolution générale que l'on a coutume de mettre au commencement des rescrits du pape, selon le style de la cour de Rome.

#### § IV.

##### *De l'Excommunication mineure.*

1. L'excommunication mineure qui prive de la réception passive des sacrements, et de l'élection passive aux bénéfices, oblige sous peine de péché mortel; en sorte qu'un homme pécherait mortellement en recevant quelque bénéfice, ou quelque sacrement, étant lié de l'excommunication mineure, parce

qu'il violerait la loi de l'Église en matière importante. Il en serait de même, et par la même raison, de ceux qui administrent les sacrements à ces sortes d'excommuniés, ou qui les élimineraient, les présenteraient aux bénéfices. Cependant les sacrements qu'on leur administre sont valides, excepté celui de la pénitence, parce qu'on suppose qu'ils n'y apportent point la douleur nécessaire à sa validité. Les élections et les collations de bénéfices faites à ces sortes d'excommuniés sont valides aussi, quoiqu'on puisse les annuler. *Si tamen scienter talis (minori excommunicatione ligatus) electus fuerit, ejus electio est irritanda.* Gregor. ix, cap. 10, de Cleric. excomm. Minist.

2. Ceux qui sont liés de l'excommunication mineure pèchent mortellement en disant la messe, parce qu'ils ne peuvent la dire sans communier, ce qui leur est défendu. Pour ce qui est des autres Sacrements, ils pèchent en les administrant, selon ces paroles de Grégoire ix à l'endroit cité: *Peccat autem conferendo ecclesiastica sacramenta, sed ab eo collata virtutis non carent effectu.*

3. L'excommunication mineure ne s'encourt que dans un seul cas, savoir, lorsqu'on communique dans les choses défendues avec un excommunié dénoncé d'une excommunication majeure. Celui qui est lié d'une excommunication mineure peut assister aux offices divins, par-

ticiper aux suffrages, absoudre des censures, exercer la juridiction, et il n'encourt, ni irrégularité, ni peine canonique, en conférant, ou en recevant les Sacrements.

4. Celui qui doute, après un examen raisonnable, s'il est excommunié, doit se comporter en excommunié, et demander l'absolution, *ad cautelam. Quia in dubiis via est tutior eligenda; et si de lata in eum sententia dubitaret, debuerat tamen potius se abstinere, quam sacramenta ecclesiastica pertractare.* (Innocent iii, cap. 5, de Cleric. excomm. Minist.)

### § V.

*De l'Excommunication contre ceux qui frappent des Clercs.*

Cette excommunication est conçue en ces termes, c. 29, 17, q. 4. *Si quis suadente diabolo hujus sacrilegii reatum incurrit, quod in clericum vel monachum violentas manus injecerit, anathematis vinculo subjaceat, et nullus episcoporum illum præsumat absolvere (nisi mortis urgente periculo) donec apostolico conspectui præsentetur, et ejus mandatum suscipiat.*

*Remarque sur cette Excommunication.*

1. Par le mot *si quis*, on entend tous ceux qui sont capables de censure, hommes, femmes, pubères, impubères, laïcs, clercs, religieux, quand même ils frapperaient un clerc qui le voudrait, et qui le leur ordonnerait, parce

que cette excommunication n'est pas tant en faveur d'un clerc particulier, que de l'ordre clérical en général, auquel on ferait toujours outrage en frappant un clerc qui l'ordonnerait, ou qui y consentirait. On entend aussi par le mot *si quis*, un clerc qui, par colère, ou par désespoir, se frapperait, ou se tuerait lui-même, mais non pas celui qui se disciplinerait, ou qui s'arracherait les cheveux par pénitence, ou par la douleur de quelque événement fâcheux. On entend encore ceux qui commandent, ou qui conseillent de frapper un clerc, ceux qui ne l'empêchent pas lorsqu'ils y sont obligés d'office, ceux qui l'approuvent lorsqu'on l'a fait en leur nom.

2. Par le mot *suadente diabolo*, on entend toute percussion qui est un péché mortel.

3. Par le mot de clerc, on entend même un simple tonsuré, pourvu qu'il porte la tonsure et l'habit clérical.

4. Par le mot de moines, on entend les religieux profès et non profès, convers et clercs, les chevaliers de Malte, les religieuses professes et novices, converses, ou non, les ermites attachés à quelque règle de religion, les personnes soumises à l'évêque et consacrées à quelque lieu saint par vœu, ou par convention, ou à raison de quelque office spirituel.

5. *Per manus violentas*, on entend toute percussion faite avec les pieds, ou les poings, les

bâtons, pierres et les choses semblables. On entend aussi toute action injurieuse, soit qu'elle tombe sur la personne immédiatement, soit qu'elle tombe sur les choses qui lui sont attachées, comme si on lui jetait de l'eau, ou de la poussière, qu'on crachât sur lui, qu'on lui déchirât ses habits, qu'on lui prît avec violence une chose qu'il tiendrait en main, qu'on blessât le cheval sur lequel il serait monté, ou qu'on l'arrêtât en lui prenant la bride. En tous ces cas on encourrait l'excommunication. Un chanoine l'encourrait aussi en jetant un bréviaire à la tête d'un autre, quoique celui-ci parât le coup avec sa main. Mais on ne l'encourrait point par des paroles injurieuses, des menaces, des actions mêmes extérieures qui ne toucheraient point la personne, ni immédiatement, ni immédiatement. On ne l'encourrait point non plus, ni en coupant la bourse, ou la ceinture à un clerc, ni en lui enlevant, ou en lui déchirant son habit pendant qu'il dormirait, ni en l'obligeant, par crainte, de sortir d'un certain lieu, pourvu qu'on ne le touchât en aucune sorte. La raison est qu'on lui ferait injure à la vérité, mais qu'on ne lui ferait point de violence qui tombât sur sa personne, ou sur une chose adhérente à sa personne.

6. On pèche, mais on n'encourt pas la censure en frappant sur-le-champ un clerc que l'on

surprend se comporter mal. Un père, un maître, un précepteur ne l'en courent pas non plus en frappant un clerc pour le corriger, pourvu qu'il n'y ait point d'excès. On ne l'en court pas non plus lorsqu'on le frappe, en se renfermant dans les bornes d'une juste défense, pour conserver son honneur, ses biens, sa chasteté, sa vie, ou pour le traîner en prison par l'ordre des supérieurs légitimes, ni quand en le frappant on ne pèche point du tout, comme dans le premier mouvement, ou qu'on ne pèche que véniellement, ni quand on frappe, ou que l'on met en pièces son cadavre après sa mort.

7. Cette espèce d'excommunication est réservée au pape par le droit commun; mais par le même droit, un évêque, ou un autre supérieur peut en absoudre dans les cas que renferment les vers suivans :

*Regula, mors, sexus, hostis, puer, officialis, Deliciosus, inops, aegerque, senexque, sodalis, Janitor, adstrictus, dubius causæ, levis ictus, Debilis, absolvi sine summo sede merentur.*

*Explication de ces vers.*

1. *Regula*, cela veut dire que si un religieux en frappe un autre du même monastère, il pourra être absous par son prélat, ou supérieur, ou un autre religieux de son consentement; mais s'il frappait un clerc séculier, il ne pourrait être absous

que par l'évêque; et s'il frappait un religieux d'un autre Ordre, il ne pourrait être absous que par son supérieur et par celui du religieux qu'il aurait frappé. Un novice non profès peut aussi être absous par son supérieur, mais à charge de retomber dans la même censure, s'il ne fait point profession.

2. *Mors*, tout prêtre peut absoudre en cas de mort, pourvu qu'il ne soit pas excommunié dénoncé, ou qu'il ne fasse pas profession publique d'hérésie. (*Voyez CENSURE*, § 6.)

3. *Sexus*, toutes les personnes du sexe peuvent recevoir l'absolution de l'évêque, quand même elles auraient frappé d'une manière énorme.

4. *Hostis*, celui qui est en danger de périr par la main de ses ennemis n'est point obligé d'aller à Rome pour se faire absoudre, à moins qu'il ne soit en son pouvoir de faire cesser les inimitiés.

5. *Pueri*, les impubères sont absous par l'évêque.

6. *Officialis*, un juge, ou un sergent qui a frappé médiocrement un clerc sans dessein formé, quoique avec négligence et faute de sa part, peut être absous par l'évêque. Il ne le pourrait cependant si la percussion était énorme.

7. *Deliciosus*, les personnes nobles et puissantes qui ne peuvent abandonner leur état, celles qui ne peuvent supporter la fatigue du voyage, ne sont pas tenues d'aller à Rome.

8. *Inops*, celui qui vit du travail de ses mains n'est point tenu de recourir à Rome.

9. *Æger*, un malade, un valétudinaire, tous ceux qui ne peuvent se mettre en chemin sans s'exposer au danger de mourir, ou de tomber dans quelque maladie, ne sont point tenus d'aller à Rome.

10. *Senex*, les vieillards n'y sont pas obligés non plus.

11. *Sodalis*, les clercs qui demeurent en communauté n'y sont point encore obligés, à moins que la percussion ne soit énorme.

12. *Janitor*, un portier qui dans son office frappe un clerc, n'y est point encore obligé, à moins que la percussion ne soit énorme.

13. *Adstrictus*, ceux qui sont sous la puissance d'autrui, comme les enfans et les domestiques, n'y sont point non plus obligés.

14. *Dubius*, ceux qui doutent, ou dont les autres doutent avec fondement s'ils sont dans le cas de l'excommunication, peuvent recevoir l'absolution de l'évêque *ad cautelam*.

15. *Levis ictus*, quand la percussion est légère, on peut être absous par l'évêque. On appelle percussion légère par opposition à la percussion atroce, ou énorme, celle où il n'y a ni membre coupé, ni dent arrachée, ni beaucoup de sang répandu. La percussion atroce, ou énorme est celle qui cause la mort, ou la mutilation, une grande plaie, une effusion de sang considé-

nable qui vienne d'ailleurs et des narines, etc. C'est à l'évêque à juger de la nature de la percussion, eu égard à toutes les circonstances du lieu, du temps, des personnes, etc.

16. *Debilis*, les aveugles, les boiteux, tous ceux qui sont mutilés de quelque membre, peuvent être absous par l'évêque (*Voy.* Sayre, Éveillon, Gibert, Pontas; Collet, *Moral.*, tom. 1, pag. 153.)

EXCOMPTE, *pecuniæ remissio*. L'excompte est la remise que fait le porteur d'un billet de change, lorsqu'on lui paie avant l'échéance, ou quand la dette est douteuse et difficile à exiger. L'excompte se dit aussi dans le négoce, lorsqu'un marchand achète des marchandises à crédit, payables à un temps marqué, à condition que, s'il paie avant le temps, le vendeur lui diminuera quelque chose du prix des marchandises dont ils étaient convenus. Par exemple, Pierre achète douze pièces de velours payables dans six mois, en stipulant que, s'il paie ces velours avant les six mois, on lui tiendra compte de son avance, en diminuant du prix arrêté au prorata du temps qu'il aura avancé son argent. Ce décompte du prix auquel les velours ont été vendus est ce qu'on appelle excompte. 1° Lorsqu'un billet est bon et payable par une personne qui l'acquitte sans délais et sans frais à l'échéance, c'est usure, que de l'acheter moins qu'il ne vaut intrinsèquement, sous prétexte qu'on le



paie d'avance, à moins que l'acheteur ne souffre quelque perte, ou ne manque quelque profit de ce qu'il avance son argent.

2° Lorsqu'un billet doit être payé par une personne peu solvable, ou qui ne paie que difficilement et en causant des frais, on peut l'acheter moins que sa valeur intrinsèque, eu égard à toutes les circonstances, parce que ces sortes de billets caducs ne sont jamais estimés sur le pied de la valeur intrinsèque qui y est spécifiée, y ayant toujours quelque chose à perdre.

3° Les marchands ne peuvent excompter licitement, soit lorsqu'ils vendent à crédit, soit lorsqu'ils avancent le paiement, parce que ce crédit et ces avances ne sont dans la vérité, que des prêts dont il est usuraire de tirer intérêt. (*Conférence de Paris sur l'Usure*, tom. 2, p. 206, 284.) Voyez aussi ACHAT, VENTE, USURE.

**EXEAT**, est la permission que donne un évêque à un prêtre pour sortir de son diocèse. Autrefois les clercs, soit qu'ils fussent constitués dans les Ordres sacrés, ou dans les moindres, ne pouvaient plus quitter les Églises où leurs évêques les avaient placés; ils ne pouvaient pas même sortir du diocèse, sans la permission de l'évêque qui ne l'accordait que pour de justes causes utiles à l'Église. Le canon le plus précis qui renferme cette disposition est le troisième du concile d'Antioche.

**EXECRATION**, Voyez JUREMENT.

**EXECUTEUR**, est celui qui est chargé de faire quelque chose, en exécution du mandement de celui qui a droit de lui en donner la commission.

**EXÉCUTEUR**, est, en matière de rescrits et de commissions apostoliques, celui à qui le pape les adresse pour les mettre à exécution; on ne se sert pas à Rome d'un autre terme, soit que l'adresse soit faite à l'ordinaire, ou à un autre. En France on se sert plutôt des termes de commissaire, ou de délégué, que d'exécuteur. Voyez PROVISION, RESCRITS.

**EXECUTEUR TESTAMENTAIRE**, est celui qui est chargé de l'exécution d'un testament. C'est naturellement à l'héritier à avoir soin d'exécuter le testament du défunt, parce qu'il est saisi de plein droit de tous les effets de la succession, autrefois surtout, en pays de droit écrit où il tirait son droit du testament du défunt qui l'avait institué héritier; et qui pouvait en nommer un autre; aussi voyait-on rarement les testateurs nommer des exécuteurs testamentaires en pays de droit écrit. Mais en pays coutumier où le testateur n'avait pas la faculté de se choisir un héritier, les héritiers du sang regardaient souvent les testaments avec chagrin, et faisaient ce qu'ils pouvaient pour en éluder l'exécution.

tion ; ce qui obligeait les testateurs de nommer un exécuteur testamentaire.

Cette nomination n'était cependant pas nécessaire pour la validité d'un testament ; il aurait été valable, quand même le testateur n'eût nommé personne pour prendre soin de l'accomplissement de ses volontés. Il n'y avait que le testateur qui pût nommer un exécuteur testamentaire ; et s'il l'avait omis, ou s'il n'avait pas jugé à propos de faire cette nomination, elle ne pouvait pas être supplée.

Un conjoint pouvait charger l'autre d'exécuter son testament, même dans les coutumes où il leur était défendu de se faire des avantages directs et indirects ; mais, dans ces coutumes, le testateur ne pouvait rien léguer à son conjoint pour le dédommager des peines et des soins que l'exécution d'un testament emporte nécessairement, et ce conjoint avait, comme tous les autres exécuteurs, la liberté d'accepter, ou de refuser l'exécution. Si, au contraire, le testateur nommait une autre personne que son conjoint pour exécuter son testament, il pouvait attacher à l'exécution une certaine récompense, telle qu'il jugeait à propos de la fixer. Il était même rare de voir de semblables nominations absolument stériles ; cependant, si le testateur n'avait point ordonné de récompense, l'exécuteur testamentaire n'en pouvait pas demander ; ses fonc-

tions devaient alors être purement gratuites.

Non-seulement un testateur pouvait nommer son conjoint pour exécuter son testament, mais il pouvait même nommer toute autre personne que la coutume rendait incapable de recevoir des libéralités par son testament. Ainsi, il pouvait nommer son confesseur, son médecin, son procureur, quoique actuellement chargés de ses affaires ; et si la récompense donnée à ces sortes de personnes pour les peines de l'exécution testamentaire n'était point exorbitante, elle devait leur être payée, nonobstant l'incapacité prononcée par quelques coutumes et par les ordonnances. ( Denisart . *Collect. de Jurisprud.*, au mot EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE.)

Il n'y avait que les personnes capables d'effets civils qui pussent être chargées de l'exécution des testaments. Ainsi un religieux, une religieuse, un interdit, et généralement ceux qui étaient morts civilement, ne pouvaient être nommés exécuteurs testamentaires, ou s'ils l'étaient, les héritiers du testateur pouvaient les empêcher d'en faire les fonctions, et surtout de se saisir, ou se mettre en possession des effets de la succession, comme la plupart des coutumes le permettaient, parce que cette exécution obligeait l'exécuteur à rendre un compte, et à payer un reliquat, à quoi on ne pouvait pas contraindre

ces personnes, si elles étaient nommées, ou si après leur nomination elles étaient entrées en fonction.

Une femme en puissance de mari pouvait être nommée exécutrice testamentaire; mais si les héritiers du testateur l'exigeaient, elle ne devait être saisie et faire ses fonctions qu'autant qu'elle était autorisée par son mari. Sans cette autorisation, elle ne pouvait s'ingérer dans l'exécution du testament.

Presque toutes les coutumes voulaient que l'exécuteur testamentaire fût saisi de quelques effets pour accomplir le testament; mais elles différaient beaucoup sur la qualité et la quantité de ces effets. L'article 297 de celle de Paris voulait que l'exécuteur fût saisi du mobilier, à moins que le testateur n'eût ordonné qu'il fût seulement saisi de certaine somme. D'autres coutumes restreignaient, ou étendaient cette saisie; il fallait nécessairement suivre leurs dispositions dans le ressort de chacune en particulier; mais la jurisprudence des arrêts autorisait l'héritier à empêcher la saisie du mobilier d'une succession, en remettant à l'exécuteur, des deniers suffisans pour l'accomplissement du testament, et le paiement des legs. (Ibid.)

Tous les frais légitimes que faisait l'exécuteur testamentaire, soit activement, soit passivement, devaient lui être alloués dans son compte d'exécution testamentaire; mais il

n'avait pour cela aucun privilège sur les créanciers; ceux-ci devaient toujours être payés par préférence à toutes les dépenses que pouvait engendrer le testament et ses suites, parce que le testateur ne pouvait pas leur préjudicier, et qu'il n'y avait rien de libre dans une succession qu'après les dettes passives acquittées. Il fallait néanmoins excepter les frais de recouvrement; l'exécuteur devait obtenir le remboursement de ceux-ci, même par préférence aux créanciers de la succession, quels qu'ils fussent, surtout si le recouvrement avait été fructueux, parce que la succession, ou les créanciers eux-mêmes eussent été obligés de faire ces sortes de frais s'il n'y avait pas eu de testament. (Ibid.)

La qualité d'exécuteur testamentaire n'était point incompatible avec celle de légataire; ainsi un testateur pouvait laisser des legs à celui qu'il faisait exécuteur de son testament. Sur quoi il faut remarquer,

1° Que si l'exécuteur acceptait le legs qui lui avait été fait par le testateur, il était obligé d'exécuter son testament, sinon il en devait être privé; mais si l'exécuteur s'était mis en devoir d'exécuter la volonté du défunt, et qu'il vint à décéder sans l'avoir pu exécuter, le legs qui lui avait été fait par le testateur, n'en était pas moins dû à son héritier.

2° Que si un legs était fait d'une somme à deux exécuteurs

nommés, et que l'un acceptât la charge, et l'autre la refusât, s'ils étaient disjoints dans la chose léguée, le droit d'accroissement cessait; mais s'ils étaient joints *in re legata*, celui qui acceptait la charge avait toute la somme.

4<sup>o</sup> Que l'exécuteur pouvait prendre par ses mains le legs qui lui avait été fait de chose mobilière, parce qu'il n'y avait pas plus de raison qu'il les payât aux autres qu'à lui même, en exécution du testament; il pouvait même prendre ce qui lui était dû par le testateur. Mais il ne pouvait pas prendre de son autorité le legs que le testateur lui avait fait de quelque immeuble; il fallait qu'il lui fût baillé et délivré par l'héritier, ou par autorité de justice, au refus de l'héritier. C'était la même chose, si le legs était universel, parce qu'il s'agissait alors d'une partie de la succession, dont l'exécuteur n'était pas saisi.

Toute personne, homme, ou femme, capable des effets civils, et qui avait la libre disposition de son bien, pouvait être exécuteur testamentaire; mais n'acceptait cette charge qui ne voulait; l'exécution des testaments n'était pas une charge publique, ce n'était qu'un office d'ami. Le testateur pouvait même charger sa femme de ce soin, quoiqu'il ne pût rien lui laisser, parce que la charge d'exécuteur testamentaire était purement gratuite.

Un exécuteur testamentaire n'était pas obligé de donner cau-

tion, parce que le choix que le testateur avait fait de sa personne n'était qu'un effet de la confiance qu'il avait en sa probité et en son exactitude.

Comme l'exécuteur testamentaire était chargé de l'exécution et accomplissement des dernières dispositions du défunt: devait, sitôt qu'il acceptait la charge, faire faire inventaire de biens laissés par le défunt, ensuite payer les frais funéraires, les dettes mobilières qui se trouvaient dans la succession, et faire la délivrance des legs. Pour la solennité de cet inventaire que devait faire l'exécuteur testamentaire, la coutume ne requérait autre chose, si ce n'est que les héritiers présomptifs fussent présents, ou dûment appelés.

La charge d'un exécuteur testamentaire ne consistait précisément qu'à procéder au paiement des legs; mais il ne les devait payer qu'après en avoir averti l'héritier qui pouvait avoir de justes causes de les contester: autrement l'exécuteur en était responsable en son propre et privé nom, s'ils venaient à être cassés, ou réduits. A l'égard des dettes passives de la succession, il n'était point tenu de les payer, à moins qu'il n'en fût chargé par le testament; mais il se trouvait souvent dans la nécessité de les payer, à cause des saisies que faisaient les créanciers entre ses mains; cependant il n'en devait point payer que du consentement de l'héritier, ou après

l'avoir fait ordonner en justice avec lui, afin de ne pas courir le risque de payer de fausses dettes. Enfin, l'exécuteur testamentaire devait agir pour se faire payer des dettes mobilières dues à la succession, et faire procéder à la vente des meubles du défunt. Après l'an et jour qui est le temps que durait sa charge, à moins qu'il ne fût prorogé pour de justes causes, il devait rendre compte de son exécution, et en payer le reliquat aux parties intéressées. Ce terme d'an et jour pouvait être aussi abrégé. Lorsque le testament se trouvait accompli avant qu'il fût expiré, le juge pouvait, sur la demande des héritiers, condamner l'exécuteur à leur rendre compte. (*Voy.*, touchant les exécuteurs testamentaires, Papon, livre 20, titre 9. La Peyrère, lettre E. Perchambault, sur la coutume de Bretagne, liv. 6, tit. 24. Les arrêtés de

M. le premier président de Lamoignon, au titre des Testaments. De Ferrière, sur l'article 297 de la Coutume de Paris, et dans son dictionnaire de droit et de pratique, au mot EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE; et Ricard, dans son traité des *Donations*, part. 2, ch. 2, *glos.* 3, 5, 7 et 8.)

EXÉCUTEUR DE LA JUSTICE. *Voy.* IRRÉGULARITÉ.

EXÉGÈSE, explication, commentaire, discours pour expliquer une chose, *explicatio, exegesis*.

EXÉGÈTE, qui explique, *exegetes*. On appelait *exégètes* à Athènes des gens habiles dans les lois que les juges consultaient dans les causes capitales. Il y avait aussi des *exégètes* parmi les ministres des temples.

EXÉGÉTIQUE, ce qui sert à expliquer, ou à raconter ce qui y a rapport, *exegeticus*. On dit des notes *exégétiques*, un commentaire *exégétique*.

## EXEMPTION.

### SOMMAIRE.

- § 1<sup>er</sup>. De la nature de l'Exemption et de ses espèces.
- § II. Des propriétés, des effets et des preuves de l'Exemption.
- § III. De l'Exemption des monastères.
- § IV. De l'Exemption des chapitres.

#### § 1<sup>er</sup>.

De la nature de l'Exemption et de ses espèces.

ART. 1<sup>er</sup>. L'exemption en général est une dispense qui ex-

cepte de la règle commune. Elle se prend plus particulièrement ici pour l'exemption ecclésiastique, ou temporelle, ou spirituelle. L'exemption ecclésiastique temporelle est celle que

le prince donne à l'Eglise. Telle était celle qui exemptait parmi nous les ecclésiastiques et les religieux de n'être point emprisonnés pour dettes civiles, ni jugés en certains cas que par le juge d'Eglise, etc. L'exemption ecclésiastique spirituelle est celle que l'Eglise donne. Celle-ci est personnelle, ou réelle, ou mixte, ou universelle, ou particulière.

2. L'exemption personnelle est celle qui dispense une personne de l'obéissance de son supérieur ordinaire, en la tirant de sa juridiction. L'exemption réelle, ou locale, est celle qui tombe sur les lieux, comme les églises et les monastères avec leurs habitants. L'exemption mixte, ou réelle et personnelle tout ensemble, affecte les lieux et les personnes. L'exemption universelle, ou totale, tire entièrement une chose, ou une personne de la puissance et de la juridiction de l'ordinaire, pour la soumettre immédiatement au siège apostolique. *Libertas illimitata à potestate et jurisdictione ordinarii cum immediata subjectione sedi apostolicæ.* L'exemption particulière, ou partielle ne soustrait pas en tout, mais en partie seulement, un lieu ou une personne à la juridiction de l'ordinaire.

## § II.

*Des propriétés, des effets et des preuves de l'Exemption.*

1. Quand un lieu est exempt, les personnes avec les maisons et les jardins qui lui appartiennent

le sont aussi. Mais quand une personne est exempte, le lieu où elle demeure ne l'est pas pour cela, non plus que les autres personnes qui ne sont point marquées dans les lettres du privilège. Sylvester, *in sum. dic. exemptio, quæst. 1.*

2. L'exemption donnée à certains lieux ou à certaines choses ne s'étend point à d'autres. C'est pourquoi les personnes exemptes à cause du lieu, pouvaient être punies par les ordinaires des endroits où elles se trouvaient, si elles venaient à pécher hors le lieu de leur exemption. Elles pouvaient aussi être citées par les ordinaires au sujet des biens qu'elles possédaient ailleurs que dans l'endroit exempt. Sylvest. *ibid.*, q. 3.

3. Lorsque le pape prend quelqu'un sous sa protection, ou qu'il le prend pour son enfant, il ne l'exempte pas pour cela de la juridiction de l'ordinaire. Cette exemption n'a lieu que quand le souverain pontife l'accorde expressément, ou qu'il prend quelqu'un pour son sujet, ou qu'il lui donne la liberté de l'Eglise romaine, etc. (Sylvest., *ibid.*, quæst. 4.)

4. L'exemption fait que les exempts ne peuvent être ni cités, ni excommuniés par l'ordinaire, à moins qu'il n'ignore leur exemption.

5. L'exemption se prouve, 1<sup>o</sup> par la possession ancienne et paisible, accompagnée de titre valable et de bonne foi. Une possession, même immémoriale, ne

aurait point sans ces deux conditions, qui sont essentiellement nécessaires pour prescrire contre le droit commun. L'exemption se prouve, 2<sup>e</sup> par les bulles des papes légitimes, qui sont le titre constitutif même des exemptions. Celles qui ne sont que confirmatives, ou énonciatives ne sont d'aucun poids, surtout en matière peu favorable et contraire au Droit commun.

## § III.

*De l'Exemption des monastères.*

1. Comme les moines n'étaient originairement que de simples laïcs qui vivaient d'une manière plus parfaite et plus séparée du monde que les autres, ils étaient soumis aux évêques comme le reste des fidèles. C'est ce qu'il serait facile de prouver par un grand nombre de conciles généraux, nationaux et provinciaux. On peut voir le concile de Chalcédoine tenu en 451, canon 4; celui d'Orléans, en 511, canon 17; celui de Coyaco, tenu dans le diocèse d'Oviédo en Espagne, en 1050, dont voici les paroles : *Ut omnes abbates, se et fratres suos et monasteria, et abbatissæ se et moniales suas, et monasteria, secundum beati Benedicti regant statuta : et ipsi abbates et abbatissæ cum suis congregationibus et cœnobiis sint obediens et per omnia subditi suis episcopis*. Ce ne fut que vers le sixième siècle que l'on commença d'accorder quelques exemptions, ou privilèges aux

moines; mais ces exemptions, n'étaient point pleines et entières.

2. Les exemptions pleines et entières des monastères furent fréquentes dès le huitième et le neuvième siècle. Quoique les exemptions entières soient odieuses et contraires au droit commun, elles subsistaient en France avec les modifications suivantes, réglées par les assemblées du clergé de 1625, 1635, 1645, et par l'édit du mois d'avril 1695.

*Sur les Sacramens.*

1. Les évêques pouvaient visiter le Saint-Sacrement, les saintes huiles, les reliques et images, pourvu qu'ils le fissent en personne, et non par aucun député, quel qu'il fût.

2. Les réguliers ne pouvaient exposer le Saint-Sacrement, ni le porter en procession hors des fêtes marquées par l'Eglise, ni recevoir des fondations pour cette fin, sans la permission de l'Evêque. Ils ne pouvaient non plus conférer les ordres, même mineurs, ni les faire conférer par un autre évêque dans leurs monastères, sans la permission du diocésain. (Voyez ORDRES, DIMISSOIRE.

3. Les réguliers ne pouvaient confesser les fidèles du diocèse sans l'approbation de l'évêque. Voyez CONFESSION. Ils ne pouvaient absoudre d'hérésie, ou dispenser d'irrégularité, s'ils n'avaient montré les indults qu'ils pouvaient avoir obtenus de Rome à ce sujet; on en ex-

ceptait les brefs de pénitencerie. Ils ne pouvaient non plus donner la communion pendant la quinzaine de Pâques sans la permission de ceux à qui il appartenait de droit de l'accorder. *Voyez COMMUNION PASCALE.*

*Sur la discipline extérieure du diocèse et le respect dû aux Evêques.*

1. Les réguliers ne pouvaient prêcher, faire processions, tenir congrégations, assemblées publiques en leurs monastères pendant la messe paroissiale. Ils ne pouvaient non plus prêcher dans les autres églises sans la permission de l'évêque, ni dans leurs propres églises sans sa bénédiction. Ils ne pouvaient encore, sans la même permission, laisser dire la messe chez eux à des prêtres d'autres diocèses.

2. Ils ne pouvaient établir confrairies, exposer reliques, images, publier miracles, ni indulgences sans la permission de l'évêque.

3. Ils étaient obligés de lire les mandemens que l'évêque leur adressait, de garder les fêtes du diocèse, d'assister aux processions publiques, aussi bien qu'à celle de l'entrée de l'évêque, et de le recevoir processionnellement quand il allait chez eux. *Voyez MONASTÈRE.*

#### § IV.

*De l'Exemption des Chapitres.*

1. Les exemptions des chapitres sont plus récentes que celles des monastères. Saint Bernard et ses contemporains n'en par-

lent pas; et les chapitres qui ont toujours été séculiers, ne produisent que des bulles postérieures au douzième siècle. Quelques unes de ces exemptions doivent leur origine à la sécularisation des monastères exempts, d'autres à la piété des fondateurs, quelques unes à la différence de la vie et de l'état de l'évêque qui était séculier, tandis que son chapitre était régulier, et aux conventions faites entre l'évêque nouvellement élu, et le Chapitre, etc.

2. On peut réduire à cinq chefs les cas où l'exemption des chapitres n'avait point lieu. Le premier regarde la foi et la doctrine. Les Chapitres ne pouvaient point faire de mandemens en ces matières. Ils ne pouvaient non plus publier les jubilés ni les indulgences, tandis que le siège épiscopal était rempli. Ils ne pouvaient pas non plus faire imprimer un nouvel office sans l'approbation de l'évêque, ni ordonner la vérification, ou publication de miracles, ni admettre de reliques nouvelles, ni exposer de nouvelles images, ni accorder d'indulgences, même quand ils auraient prétendu avoir la juridiction quasi épiscopale. Le second chef concerne l'administration des sacrements. L'évêque pouvait conférer les Ordres dans l'église cathédrale sans le consentement du Chapitre exempt. Le troisième chef regarde le respect dû à l'évêque par les Chapitres exempts. C'est par ce motif que les Chapitres,



quoique exempts, étaient tenus d'aller en procession avec les évêques, et ne pouvaient faire de mandemens pour les processions générales, les *Te Deum*, et autres prières publiques qui se font toujours par l'ordre des évêques. Le quatrième chef concerne les chanoines des Chapitres exempts, officiers de l'évêque, comme ses grands vicaires et officiaux; ils étaient ses justiciables en tout. Ainsi jugé par arrêt du conseil du 26 janvier 1644. Le cinquième chef concerne l'administration et police de l'église cathédrale. Les chapitres, quoique exempts, ne pouvaient réduire de leur propre autorité les anciennes fondations, ni faire des statuts perpétuels pour le service divin, ou pour l'état de l'église exempte, ni permettre d'enterrer les corps dans l'église cathédrale, de les lever pour les transporter en d'autres lieux, faire mettre ou ôter des épitaphes, faire clore des chapelles, faire placer des bancs et autres choses semblables. Ainsi réglé par le même arrêt du 26 janvier 1644. La raison était que l'église cathédrale est encore plus l'église de l'évêque que des chanoines; c'est la chaire épiscopale qui la rend la mère église et le centre de la communion de tout le diocèse. (Voyez le père Thomassin, *Discipline eccles.*, part. 1, liv. 3, ch. 26 et 27. Van-Espen, *Jur. eccl.*, tom. 2, pag. 1548 et suiv. De la Combe, *Jurispr. can.*, au mot. EXEMPTION.

EXERCICES SPIRITUELS, se dit en matière de piété, ou des pratiques chrétiennes journalières aux fidèles, ou de certains jours de retraite que l'on prend pour méditer et faire des revues sur sa conduite, ou pour les livres qui renferment les méditations destinées à ces retraites.

EXERCITATION, dissertation, traité sur quelque matière pour exercer son génie, sa critique. *Exercitatio*.

EXHÉRÉDATION, est une disposition par laquelle on exclut de sa succession, ou de portion d'icelle, celui à qui elle est due et appartient par la loi, ou par la coutume. Suivant les lois romaines, l'exhérédation ne peut être faite que par testament, parce que l'on ne peut instituer d'héritier que par testament, par cette règle, *eadem est ratio et disciplina contrarium*. Justinien défendit aux père et mère d'exhérer leurs enfans, sans de justes causes exprimées par le testament, et dont l'héritier (institué) doit faire preuve après la mort du testateur. Ces causes sont exprimées dans la Nouvelle 115 de Justinien; les voici dans l'ordre que les a données Domat :

Les père et mère et autres ascendans peuvent exhérer leurs enfans, 1<sup>o</sup> s'ils ont attenté à leur vie, ou par le poison, ou par d'autres voies; 2<sup>o</sup> s'ils les ont frappés, ou leur ont fait quelque outrage, ou quelque griève offense; 3<sup>o</sup> s'ils ne les ont

tirés de prison, s'obligeant de de payer pour eux, selon que leurs biens pouvaient le permettre; 4° s'ils les ont laissés en captivité, pouvant les racheter; 5° si le père ayant été en démenche, ils avaient manqué de lui rendre les offices que cet état pouvait demander; 6° si, par quelques violences, ou autre mauvaise voie, ils l'avaient empêché de disposer de ses biens par un testament; 7° s'ils se sont rendus leurs accusateurs d'autres crimes que d'une entreprise contre le prince, ou contre l'État; 8° si un fils a commis un inceste avec sa belle-mère; 9° s'il s'était engagé dans quelque habitude avec des scélérats, et faisait la même vie; 10° s'il a embrassé une profession infâme qui ne fût pas celle de son père; 11° si une fille préfère au mariage une vie infâme.

Selon Henrys, tom. 2, liv. 5, quest. 35, il fallait deux conditions pour la validité d'une exhérédation en pays de droit écrit. La première, que l'exhérédation fût faite dans un testament en bonne forme; en sorte qu'elle n'était pas valable si elle était faite par un codicile, ou même par un testament qui n'eût été soutenu que par la clause codicillaire. La seconde, que le testament qui contenait l'exhérédation, subsistât; ainsi, quand l'héritier institué décédait avant le testateur, le testament ne pouvant subsister, l'exhérédation s'évanouissait, et le fils déshérité recueillait la

succession *ab intestat*. C'était la même chose quand l'héritier institué répudiait l'hérédité, ou qu'il était incapable de la recueillir. Il n'en était pas même dans les pays de coutume l'exhérédation pouvait y être faite par un simple acte. (Ferrière et Denisart, au mot EXHÉRÉDATION.)

L'exhérédation qu'un père fait de son fils, ne peut s'étendre aux biens substitués, parce qu'elle ne peut avoir plus d'extension que l'institution. Or, les biens substitués ne peuvent jamais être compris dans l'institution; *quia scilicet bona substituta non jure hereditario, sed jure sanguinis ad filium pertinent*. (Henrys, t. 2, l. 5, quest. 1. Voyez aussi de Ferrière, sur l'article 319 de la Coutume de Paris, et sur les tit. 13 et 18 du second livre des Instituts, où la matière de l'exhérédation est traitée amplement, tant par rapport au Droit romain que par rapport au Droit français.)

**EXHÉRÉDATION OFFICIEUSE.** On nomme ainsi une espèce d'exhérédation qui tourne à l'avantage de l'enfant exhéredé, et que les lois romaines conseillent aux pères sages et prudents. (*Leg. 16, § 2, ff. de curat. furios.*) Telle est celle qu'un père fait, lorsque, ayant un fils dissipateur, il le déshérite, et institue ses petits-fils, ne laissant à ce fils que la jouissance de sa portion héréditaire, pour en jouir tant qu'il vivra, par forme de pension alimentaire, avec la

clause qu'elle ne pourra être saisie par ses créanciers. Nos usages et la jurisprudence des arrêts n'étaient pas tout-à-fait conformes à cette disposition du Droit romain; la prodigalité parmi nous n'était pas toujours un motif d'exhérédation.

**EXHÉRÉDATION**, ou Prétérition de frères et sœurs. Le Droit romain ne leur accorde la plainte d'inofficio que quand l'un d'eux, au préjudice des autres, a institué une personne infâme. Mais en pays coutumier on ne pouvait, sans juste cause, priver les collatéraux des propres qui devaient leur appartenir par la disposition de la coutume où ils étaient situés. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot EXHÉRÉDATION. Voy. HÉRITIER, MARIAGE, TESTAMENT.)

**EXHIBITION DE PIÈCES**, est la représentation que l'on en fait. Ainsi l'exhibition d'une minute est la représentation que l'on en fait en justice pour la vérifier et en faire l'examen. Les actes judiciaires d'une juridiction contre lesquels on s'est inscrit en faux, ne se doivent vérifier que par la représentation de la minute, et non par témoins. Mais si la minute originale ne se pouvait trouver à cause de la mort de celui qui l'aurait reçue, ou par quelque autre accident, celui qui produit l'acte pourrait en constater la vérité par nombre suffisant de témoins dignes de foi, en se purgeant par serment qu'il n'y a aucun dol, ni fraude de sa part.

(De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot EXHIBITION.)

**EXHUMATION**. Le Concile de Reims, en 1583, défend d'exhumer les corps des fidèles sans la permission expresse de l'évêque.

**EXIL**, se prend quelquefois pour bannissement, mais plus ordinairement il se prend pour la relégation qui est enjointe à quelqu'un par le prince; au lieu que le bannissement se dit des condamnations faites en justice. Celui qui était exilé sans condamnation juridique, ou éloigné de la cour par ordre du roi, n'était point mort civilement; il ne perdait aucun de ses droits, et n'encourait pas même l'infamie. Au contraire, le banni à perpétuité perdait la vie civile, et celui qui était banni pour un temps, perdait l'honneur et était noté d'infamie. (De Ferrière, au mot EXIL.)

Ceux qui quittaient le lieu de leur exil pour se retirer en pays étrangers, étaient dès ce moment réputés étrangers, et privés de leurs états et dignités. (*Édit de juill. 1705.*)

**EXOCATACÈLE**, *exocatacolus*. Nom générique que l'on donnait autrefois à Constantinople au grand économe, au grand sacellaire, ou grand-maitre de la chapelle, au grand scévophylac, ou garde des vases, au grand-cartophylax, ou maître de la petite chapelle, et au protectdique, ou premier défenseur de l'Église. Les *exocatacèles*

étaient d'abord prêtres. Ils furent réduits ensuite au rang de simples diacres par un patriarche de Constantinople, parce qu'étant prêtres, ils avaient tous leurs églises où ils officiaient aux grandes fêtes; de sorte que ces jours-là le patriarche se trouvait à l'autel sans ses principaux officiers. Les exocatacèles, quoique diacres seulement, avaient droit de porter la chasuble, mais non pas l'étole. Ils précédaient les évêques dans les assemblées publiques. Ceux du patriarcat de Constantinople sont nommés cardinaux de Constantinople. Voici, selon l'opinion la plus vraisemblable, ce qui leur fit donner ce nom. Le palais patriarchal et les appartemens du synelle et de tous les moines qui étaient au service du patriarche occupaient un endroit de la ville fort bas. Les grands officiers, au contraire, logeaient hors de cette vallée. C'est de là qu'ils furent nommés exocatacèles, c'est-à-dire, gens qui sont hors des catacèles, ou lieux bas. (Codin. Goar.)

**EXOCIONITE**, *exocionita*. On donna le nom d'exocionites aux Ariens qui se retirèrent dans l'*Exocionium* pour y tenir leurs assemblées, après que Théodose-le-Grand les eut fait chasser. Codin, dans ses Origines de Constantinople, pag. 26, dit que l'*Exocionium* était un endroit entouré de murailles, bâti et doré par Constantin; qu'en dehors de cette enceinte de murailles, il y avait une colonne avec

une statue de cet empereur, et que c'est de là que vient à ce lieu le nom d'*Exocionium*, de *exo*, dehors, et *ion*, colonne. (Théodoret, *haeretic fabul* lib. 4. Tillemont, tom. 6. pag. 788.)

**EXODE**. Ce terme vient du grec *exodos* qui signifie sortie. Il se donne au second des livres sacrés de l'ancien Testament, parce qu'il contient l'histoire de la sortie des Israélites de l'Égypte, sous la conduite de Moïse, jusqu'à l'érection du tabernacle au pied du mont Sinaï. c'est-à-dire, l'histoire de 155 ans, à la prendre depuis la mort de Joseph, arrivée l'an du monde 2369, avant Jésus-Christ 1631, jusqu'à l'an du monde 2514 qui est la fin de la première année après la sortie de l'Égypte. Les Hébreux donnent à ce livre le nom de *veellé schemoth*, parce qu'il commence par ces mots qui signifient : Et voici les noms, etc. C'est Moïse qui en est l'auteur, comme on le prouvera à l'article de ce saint législateur. L'exode, qui contient quarante chapitres, peut se diviser en trois parties. La première comprend ce qui a précédé la délivrance du peuple hébreu; la seconde décrit la manière dont Dieu l'a délivré; la troisième représente l'alliance que Dieu fit avec lui, comment il leur donna sa loi, établit leur république, régla leur religion, leur police.

Moïse fait d'abord, dans le premier chapitre, le dénom-

brement des enfans de Jacob qui vinrent s'établir en Egypte où ils se multiplièrent extraordinairement, et furent accablés de travaux par le nouveau roi, qui commanda de jeter leurs enfans mâles dans le fleuve. Dans le second chapitre, Moïse naît. Il est caché par sa mère, puis exposé sur le fleuve. La fille de Pharaon le sauve, le nourrit, l'adopte pour son fils, et le garde jusqu'à ce qu'étant devenu grand, il s'enfuit à Madian où il épouse Séphora. Dans le troisième et le quatrième chapitres, Dieu apparaît à Moïse au milieu d'un buisson ardent, lui ordonne d'assembler les anciens d'Israël, et d'aller en Egypte avec son frère Aaron trouver le roi, pour lui commander, de la part de Dieu, de laisser sortir les Hébreux. Dans le cinquième chapitre, ils vont trouver Pharaon, et lui représentent les ordres de Dieu ; ce prince les méprise, et augmente les travaux des enfans d'Israël. Dans le sixième chapitre, Dieu rassure Moïse, et console les Israélites par la promesse qu'il leur fait de les délivrer de la servitude de l'Egypte, et de les mettre en possession du pays de Chanaan. Dans le septième chapitre, Moïse et Aaron vont trouver le roi ; la verge d'Aaron est changée en serpent, et dévore celles des magiciens qui avaient imité ce prodige. Dieu fait changer en sang les eaux de l'Egypte ; ce que les magiciens imitent en

core ; le cœur de Pharaon demeure endurci. Dans le huitième chapitre, l'Egypte est frappée de la seconde plaie qui est celle des grenouilles, de la troisième qui est celle des moucheron, de la quatrième qui est celle des grosses mouches. Dans le neuvième chapitre, Dieu frappe de peste les bêtes des Egyptiens, qui est la cinquième plaie. Il fait jeter de la cendre en l'air, il s'en forme des ulcères sur les hommes et sur les animaux ; c'est la sixième plaie. Septième plaie, la grêle et le tonnerre. Huitième plaie, les sauterelles. Dans le dixième chapitre, la neuvième plaie, qui est celle des ténèbres qui couvrent toute l'Egypte. Dans le onzième chapitre, le Seigneur annonce aux Israélites la dixième et dernière plaie dont il va frapper l'Egypte, et leur ordonne d'emprunter les vases d'or et d'argent des Egyptiens. Il prescrit les cérémonies de la pâque. Dans le douzième chapitre, il frappe de mort les premiers nés de l'Egypte. Pharaon effrayé presse les Israélites de partir. Dans le treizième chapitre, le Seigneur conduit les Israélites vers la mer Rouge ; ils campent à Ethan ; une colonne de nuée les accompagne pendant le jour, et une colonne de feu pendant la nuit. Dans le quatorzième chapitre, Pharaon les poursuit ; ils murmurent contre Moïse qui les rassure ; la mer s'ouvre, les Israélites la passent à pied sec,

et les Égyptiens y sont tous noyés. Dans le quinzième chapitre, Moïse célèbre cet événement par un cantique, et il adoucit les eaux de Mara. Dans le seizième chapitre, le peuple murmure. Le Seigneur leur envoie des cailloux, et leur fait pleuvoir la manne. Dans le dix-septième chapitre, il leur fait sortir de l'eau du rocher d'Horeb. Moïse prie sur la montagne, tandis que Josué combat et défait Amalec. Dans le dix-huitième chapitre, Moïse reçoit Jethro son beau-père, et établit par son conseil un grand nombre de juges pour l'aider à conduire le peuple. Dans le dix-neuvième et le vingtième chapitres, Dieu donne les dix préceptes à Moïse sur la montagne de Sinaï, au milieu des tonnerres et des feux. Les vingt-unième, vingt-deuxième et vingt-troisième chapitres renferment diverses ordonnances touchant les esclaves, les homicides, les incendies, les dîmes, les prémices, etc. Dans le vingt-quatrième chapitre, le peuple fait alliance avec le Seigneur, et promet d'observer ses ordonnances. Moïse demeure quarante jours sur le haut de la montagne, et Dieu prescrit les offrandes que les Israélites doivent faire pour la construction du tabernacle. Les trois chapitres suivans contiennent la description de l'arche et du propitiatoire, du chandelier d'or, de l'autel des holocaustes, des vases sacrés, etc.

Dans le vingthuitième, Dieu prescrit la consécration d'Aaron et de ses fils; dans le vingt-neuvième, la part que les prêtres doivent avoir aux victimes. Dans le trentième, l'offrande du demi-sicle dans chaque dénombrement, la forme du bassin d'airain, etc. Dans le trentunième, le Seigneur insiste sur l'observation du sabbat, et donne à Moïse les deux tables de la loi. Dans le trente-deuxième, les Israélites adorent le veau d'or; Moïse brise les tables de la loi devant eux, et en fait tuer une multitude pour expier leur crime. Dans les trente-troisième et trente-quatrième, Moïse prépare de nouvelles tables et les apporte au peuple. Il lui déclare dans le trente-cinquième chapitre, ce que Dieu lui avait prescrit touchant le sabbat, les prémices et les oblations destinées pour le tabernacle, etc. Dans le trente-septième chapitre, Moïse fait travailler aux ouvrages que le Seigneur lui avait ordonnés. Les trois suivans décrivent les ouvrages exécutés selon les ordres du Seigneur, le tabernacle et toutes ses parties, le propitiatoire, etc. Dans le quarantième chapitre, Moïse, par l'ordre du Seigneur, dresse le tabernacle qui est couvert d'une nuée qui représente la majesté du Seigneur, et qui règle la marche des Israélites.

EXOMOLOGÈSE, *exomologesis*. Ce mot signifie *confession*, et se prend en effet dans quel-

ques Pères pour la confession sacramentelle. D'autres, comme Tertullien dans son traité de la Pénitence, le prennent en général pour pénitence.

#### EXORCISME, *exorcismus*.

C'est la cérémonie dont l'Église se sert pour chasser les démons des corps qu'ils possèdent, ou qu'ils obsèdent, ou des autres créatures dont ils abusent, ou peuvent abuser. Saint Paul dit, au huitième chapitre de son épître aux Romains, « que toutes les créatures attendent la manifestation des enfans de Dieu, parce qu'elles sont assujéties à la vanité malgré elles, avec espérance d'être délivrées de cet assujétissement à la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfans de Dieu ; et que c'est pour cela qu'elles soupirent, et sont, pour ainsi, dire dans les travaux de l'enfantement. » C'est-à-dire, que les hommes et les démons abusent et abuseront des créatures jusqu'à la fin, en les faisant servir à nourrir les passions et à fomenter la corruption du monde. C'est donc avec raison que l'Église exorcise ces créatures, pour en chasser les démons qui en abusent ; et c'est Jésus-Christ même qui lui a donné ce pouvoir, dont elle a toujours usé. *Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru*, dit Jésus-Christ dans le dernier chapitre de saint Marc ; *ils chasseront les démons en mon nom*. Les créatures que l'Église exorcise ordi-

nairement sont les personnes affligées par quelque possession, ou obsession du démon, les lieux infestés par les démons, l'eau, le sel, l'huile, et les autres choses dont elle se sert dans ses cérémonies. Elle exorcise aussi les chenilles, les sauterelles, les tempêtes, etc., pour les empêcher de nuire aux biens de la terre. Les exorcismes ont une vertu indépendante des dispositions de l'exorciste, et ils produisent infailliblement leur effet, à moins qu'il ne s'y rencontre des obstacles du côté de l'exorciste, ou des personnes en faveur desquelles on fait les exorcismes. D'où vient que les exorcistes doivent se préparer à cette sainte cérémonie par le jeûne, la prière, l'humilité, la pureté, s'abstenir de toute question curieuse et inutile, et suivre ponctuellement tout ce qui est prescrit dans le livre des exorcismes. (*Voyez* le catéchisme de Montpellier, in-4°, pag. 638 ; le Manuel des Exorcistes, imprimé à Lyon, en 1658 ; et la Dissertation sur les Exorcismes de Duguet, imprimée à Paris, en 1727.

**EXORCISTE, *Exorcista*.** Ce terme vient du grec, *exorcisein* qui signifie *conjur*er, employer le nom de Dieu pour chasser les démons des lieux, ou des corps qu'ils possèdent. Dans l'Église chrétienne, il y a un Ordre qu'on appelle l'Ordre des Exorcistes qui est un des quatre moindres. Cet Ordre donne le pouvoir aux exorcistes de chasser les démons

du corps des possédés, par l'invocation du nom de Dieu. L'exorciste est donc un clerc tonsuré à qui on a conféré les quatre Ordres mineurs, l'un desquels est celui d'exorciste, et qui est destiné à chasser les démons. Mais cette fonction est réservée aux prêtres qui ne peuvent même s'en charger sans la permission de l'évêque. L'exorciste doit aussi préparer l'eau, le sel, tout ce qui est nécessaire pour faire l'eau-bénite, dont l'Eglise se sert pour chasser les démons, et accompagner le prêtre qui fait dans l'Eglise l'aspersion de l'eau-bénite. L'ordination des exorcistes se fait pendant la messe comme les autres, et l'évêque les ordonne en leur mettant entre les mains le livre des exorcismes, et en disant : « Recevez et conservez dans votre » mémoire, et ayez le pouvoir » d'imposer les mains aux énergumènes, soit baptisés, soit » catéchumènes. » Les vertus propres aux exorcistes, sont la mortification, la prière, la pureté du cœur, l'humilité, la foi. *Voyez* ORDRE. Les Juifs avaient aussi leurs exorcistes qui se vantaient de chasser les démons par des invocations, qu'ils prétendaient avoir été enseignées par Salomon. ( Joseph , *antiquit.* lib. 8, cap. 2. ) Les apôtres nous apprennent qu'il y avait de ces exorcistes juifs qui se mêlaient de chasser les démons au nom de Jésus-Christ, ( *Marc*, 9, 37. *Luc*, 9, 49. *Voyez* EXORCISME. )

**EXORDE**, commencement d'un discours qui sert d'introduction à la matière que l'orateur entreprend de traiter ; et qui prépare les auditeurs à ce qu'il va dire. ( *Voyez* SERMON. )

**EXOUCONTIEN**, *Exoucontius*. Les Exoucontiens n'étaient autres que les Ariens qui furent ainsi nommés par les catholiques, à cause qu'ils disaient que le fils est tiré du néant, comme Arius l'avait dit d'abord. Cette dénomination d'exoucontiens vient de trois mots grecs, *ex-oux-onton* qui signifient du néant, ou de ce qui n'est point. ( Dom Cellier, *Hist. des Ant. sacr. et ecclésiast.*, tom. 5, pag. 234. )

**EXPECTATION**, *attente*. *expectatio*. La fête de l'expectation, ou de l'attente des couches de la sainte Vierge est une fête qui se célèbre le 18 décembre, huit jours précisément avant Noël, et en quelques Eglises le 16 du même mois. On prétend qu'elle nous est venue de l'Eglise d'Espagne où elle fut instituée d'abord par le dixième concile de Tolède tenu l'an 657, pour honorer l'Annonciation de la sainte Vierge qui ne pouvait commodément se célébrer au 25 mars à cause du Carême, ou de la quinzaine de Pâque. Lorsque l'Eglise romaine a jugé à propos de remettre la fête de l'Annonciation à son jour naturel du 25 de mars comme auparavant, on n'a pas laissé de conserver en divers endroits celle du divin



enfantement, que l'on a continuée pendant toute une octave que nous appelons en France la semaine de préparation. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. 3, pag. 303, et tom. 1. pag. 319.)

**EXPECTATIVE**, attente, grace promise, dont on attend l'accomplissement, *spes, sive jus obtinendæ rei quæ prima vacaverit.*

En matière bénéficiaire, l'expectative était le droit accordé à un ecclésiastique d'être pourvu d'un bénéfice alors vacant, ou qui devait vaquer dans la suite. Les graces expectatives se donnaient par les papes pour obtenir les bénéfices qui venaient à vaquer. Tels étaient les mandats, les indults, etc. L'usage des expectatives était ancien, mais odieux, parce qu'il induisait à souhaiter la mort d'autrui, et qu'il était contraire au droit des évêques. Il ne restait plus en France de graces expectatives qu'en faveur des indultaires, des gradués, des brevetaires de joyeux avènement et de serment de fidélité. (*Voyez INDULT, GRADUÉS, BREVETAIRES.*)

La collation des bénéfices sujets aux expectatives n'était caduque qu'en cas que l'expectant ne requérât pas dans le temps. (Dumoulin, *de infirm.*, n. 81.) Les provisions des ordinaires sur démission n'avaient lieu au préjudice des expectatives, si la procuration n'était admise et insinuée du vivant du résignant, et la prise de possession faite deux jours francs au-

paravant, non compris le jour de la prise de la possession, ni le jour du décès du résignant. (*Voyez l'édit des insinuations ecclésiastiques du mois de décembre 1691, art. 13.*)

Quoique l'expectative des gradués fût la plus ancienne de celles qui étaient reçues, cependant ce terme, pris dans la signification qui lui est propre, était en usage plusieurs siècles avant l'établissement du privilège des gradués. Il avait été employé dès le treizième, ou même dès le douzième siècle, pour désigner le droit des mandataires apostoliques. Ces mandataires étaient originairement de pauvres ecclésiastiques qui allaient à Rome visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et profitaient de l'occasion pour obtenir du pape des lettres de recommandation adressées à leurs évêques, à l'effet d'être pourvus de quelque bénéfice. Les évêques, pénétrés de respect pour le chef de l'Eglise, déséraient à ses prières, et conféraient au sujet recommandé un des premiers bénéfices vacans. Le commandement des papes ayant succédé à leurs prières, on appela leurs rescrits, *mandats apostoliques*; et ceux qui en étaient porteurs, *mandataires*. Le concile de Bâle abrogea les mandats et les réserves, et substitua à ces anciennes expectatives, celle des gradués. *Voyez le traité de l'expectative des gradués, par Piales, avocat au parlement, à Paris chez De-*

Saint et Saillant, et Briasson ,  
1757.

**EXPÉDITIONNAIRE**, qui fait expédier des lettres et des actes en cour de Rome, *expeditionarius*. Il y a à Rome quatre tribunaux auxquels on s'adresse pour ces sortes d'expéditions, savoir, la chancellerie, la daterie, la pénitencerie, la préfecture des brefs. Chacun de ces départemens a ses pouvoirs propres. (V. CHANCELLERIE, DATE, DATERIE, PÉNITENCERIE. Voyez aussi BANQUIER.)

**EXPÉDITIONS**. On se sert communément de ce nom pour signifier les actes qui s'expédient en la chancellerie de Rome. On tient à Rome, que la grace accordée par le pape de vive voix, ou par écrit, *solo verbo aut scripto*, est valablement obtenue, mais qu'elle est informe et irrégulière, jusqu'à ce qu'elle ait été suivie de l'expédition.

La règle 27 de chancellerie confirme cette maxime, en ordonnant de ne pas suivre, en jugeant, la forme de la supplique, mais seulement celle des lettres expédiées en conséquence; et que si dans ces mêmes lettres on a laissé échapper des fautes, les officiers préposés à cette fonction doivent les corriger, et réduire l'expédition à sa forme régulière et légitime. Cette règle, intitulée *de non judicando juxta formam supplicationum, sed litterarum expeditarum*, ne veut pas que l'on juge suivant la supplique, parce qu'elle doit être suivie de bulles où les officiers de la chancellerie étendent, ou restrei-

gnent les clauses de la demande, suivant la forme et le style accoutumé.

La trente-unième règle de chancellerie ordonne à peu près la même chose que la précédente.

Pour les provisions des bénéfices ordinaires, on ne se servait en France que de la signature, à laquelle, suivant la règle 27, il n'aurait fallu avoir aucun égard. puisqu'elle n'était suivie d'aucune expédition, ou bulle; mais cette règle, non plus que la trente-unième, n'étaient pas connues dans le royaume, si ce n'est en quelque cas particuliers qui regardaient les banquiers, les rescrits, les dévolus.

**Expédition par avantage**. On appelait ainsi en termes de banquiers l'expédition qui se faisait en faveur d'un impétrant au préjudice d'un autre, et qui arrivait particulièrement lorsque dans une course les banquiers faisaient en sorte que le courrier, étant à une, ou deux journées de la ville de Rome, fit porter le paquet qui lui était recommandé par quelque postillon, ou autre qui par une diligence extraordinaire le devançait d'un jour, pour prévenir ceux qui par même courrier avaient donné charge et commission d'obtenir le même bénéfice.

L'article 14 de l'édit de 1637, et l'article 11 de la déclaration de 1646, défendaient aux banquiers ces sortes d'expéditions par avantage, sous peine de faux et de trois mille livres d'amende.

**EXPIATION**, *expiatio*. L'ex-

piation se prend, ou pour l'action par laquelle on souffre la peine de ses crimes, ou pour les sacrifices qui se font à Dieu pour la rémission des péchés. Les Hébreux avaient diverses sortes de sacrifices d'expiation pour les fautes d'ignorance commises contre la loi, et pour se purifier de certaines souillures légales qui étaient regardées comme des indécences, ou même comme des fautes qui méritaient d'être expiées par certaines victimes. Par exemple, une femme après ses couches, un lépreux, lorsqu'il était nettoyé de sa lèpre, ceux qui ayant touché quelque chose d'impur comme un cadavre, avaient oublié, ou négligé de se purifier à la façon prescrite par la loi; ces personnes devaient offrir quelques sacrifices pour se purifier. Ces sacrifices d'expiation ne remettaient pas par eux-mêmes les fautes réelles commises contre Dieu, ils réparaient simplement la faute extérieure et légale, et mettaient le transgresseur à couvert de la peine temporelle dont Dieu, ou les juges punissaient ces fautes, lorsqu'on négligait de les expier de la façon prescrite par la loi.

**EXPIATION, fête de l'Expiation solennelle.** Cette fête se faisait le dixième du mois de *tisri* qui répond au mois de septembre. Les Hébreux l'appellent *kippur*, ou *chippur*, c'est-à-dire, pardon, ou expiation, parce qu'on y expiait les fautes de toute l'année. Voici les principales cérémonies qui s'y observaient.

Le grand-prêtre, après s'être lavé tout le corps, s'habillait de

simple lin. Il offrait d'abord un jeune taureau et un bélier pour ses péchés et pour ceux des autres prêtres. Il mettait les mains sur la tête de ces victimes et confessait ses péchés et ceux de sa maison; puis il recevait de la main des princes du peuple deux boucs pour le péché, et un bélier pour être offert en holocauste au nom de toute la multitude. On tirait au sort lequel des deux boucs serait immolé, et lequel serait mis en liberté. Le grand-prêtre encensait le sanctuaire, et trempant son doigt dans le sang du jeune taureau qu'il avait immolé; il en jetait sept fois entre l'arche et le voile qui séparait le Saint du sanctuaire. Il immolait à côté de l'autel des holocaustes le bouc sur lequel était tombé le sort pour être sacrifié. Il en portait le sang dans le sanctuaire, et faisait sept fois des aspersions avec son doigt trempé dans le sang, entre l'arche et le voile qui séparait le saint du sanctuaire. De là il faisait des aspersions de tous côtés dans le parvis du tabernacle avec le sang du bouc. Ensuite il venait à l'autel des holocaustes, en mouillait les quatres cornes avec le sang du bouc et du jeune taureau, et l'arrosait sept fois de ce même sang: il mettait la main sur la tête du bouc qui était destiné à être mis en liberté, confessait ses péchés et ceux du peuple, et donnait ce bouc à un homme préparé pour cela qui le conduisait dans un lieu désert, et le mettait en liberté, ou le précipitait, selon

quelques uns. Après cette cérémonie, le grand-prêtre se lavait tout le corps dans le tabernacle, et, reprenant d'autres habits, il immolait en holocauste deux béliers, l'un pour lui et l'autre pour le peuple. La fête de l'expiation solennelle était une des principales solennités des Hébreux. Ils y gardaient un grand repos et un jeûne rigoureux. (*Levitic. 16, 19, 23.*)

Les juifs d'aujourd'hui passent la nuit qui précède la fête de l'expiation dans la synagogue, occupés à la prière et aux exercices de la pénitence. Ils se revêtent d'habits de deuil, de blanc, ou de noir, et quelques uns prennent l'habit avec lequel ils veulent être enterrés. Ils vont sans souliers et sans bas à la synagogue où l'on fait quatre prières solennelles, le matin, à midi, après midi, et au soir. Lorsque la nuit est venue, on sonne du cor, pour marquer que le jeûne est fini; et alors il s'en retournent dans leurs maisons, où ils se revêtent d'habits blancs, et rompent le jeûne qu'ils ont gardé toute la journée; ils prennent aussi ce jour-là pour se réconcilier les uns aux autres. Ils se confessent aussi jusqu'à dix fois le même jour, à commencer dès la veille avant le souper, en mémoire de ce que le grand-prêtre prononçait dix fois le nom de Dieu dans cette solennité. Et voici la manière dont se fait cette confession. Deux juifs se retirent dans un coin de la synagogue; celui qui se confesse

s'incline profondément, se découvre le dos, frappe sa poitrine, récite ses péchés, tandis que celui qui écoute la confession le frappe d'une lanière de cuir dont il lui donne trente-neuf coups, en récitant ces paroles du psaume 78, v. 38. *Mais Seigneur est miséricordieux; condamne l'iniquité, mais n'extermine pas le pécheur; a détourné sa colère, et n'a point allumé toute son indignation.* (Buxtorf, *Synagog. jüd.* c. 20.)

**EXPILATION**, action de celui qui soustrait les biens d'une succession avant qu'aucun se soit déclaré héritier. *Expilatio, extractio*. Quoique la peine de ce délit fût ordinairement pécuniaire, elle était cependant quelquefois afflictive, comme les galères, du bannissement, et autre; ce qui dépendait des circonstances et de l'arbitrage du juge. Ce délit était même puni de mort, quand la soustraction des effets d'une succession avait été faite par des domestiques. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Prat.*, au mot *EXPILATION*.)

**EXPRESSION**. La matière de ce mot ne se rapporte qu'aux rescrits de la cour de Rome, ou par différens motifs, on a fait une obligation à tous ceux qui s'y adressent pour obtenir des grâces d'exprimer certaines choses dans leur supplique; et principalement ce qui pourrait empêcher le pape à accorder ce qu'il lui demande.

C'était autrefois une grande question parmi les canonistes

si, quand le pape confirmait un acte d'aliénation, d'union, etc., avec la clause, *supplentes de plenitudine potestatis, defectus si qui sunt*, etc., tous les défauts de l'acte étaient dès lors entièrement réparés. La règle quarante-unième de la chancellerie, de *supplendis defectivus*, a levé à cet égard tous les doutes, en ordonnant que cette clause ne suffirait point si chaque défaut n'a été exprimé en particulier, ou que le pape n'ait signé par *fiat ut petitur*; ce qui marque, selon Gomez, la concession d'une nouvelle grace.

De droit commun les impétrans ne sont pas tenus d'exprimer le genre de vacance du bénéfice dont ils demandent des provisions au pape : *ut notant doct. in C. susceptum, de rescript. in-6º*. Mais les abus que ce défaut d'expression occasionnait ont donné lieu à des règles qui établissent l'usage contraire. La quarante-septième de chancellerie est expresse à cet égard. (Voyez SUPPLIQUE.)

La règle de *annali*, contient une pareille et plus expresse disposition qui était contre nos dévolutaires, en sorte que toutes sortes d'impétrans, à quelque titre que ce fût, étaient tenus d'exprimer dans leur supplique, un genre particulier de vacance du bénéfice dont ils désiraient que le pape les pourvût, sauf à eux toutefois, après cette expression particulière, d'ajouter la clause, *sive præmisso, sive alio quovismodo beneficium valet*; etc. ce qui comprenait

tous les autres genres de vacance, outre celui déjà exprimé, et qu'on entendait par le mot *præmisso*.

La cinquante-cinquième règle de chancellerie, intitulée de *exprimendo valore beneficiorum in impetrationibus*, ordonne que, dans les provisions de toutes sortes de bénéfices et sur tous genres de vacances, on exprimera la véritable valeur desdits bénéfices.

Cette règle avait deux fins; l'une d'empêcher que, par un silence affecté, on obtienne du pape des bénéfices qui devaient être accordés à des gens d'un plus grand mérite, ou dépourvus de subsistance, et l'autre pour obvier aux fraudes dans le paiement de l'annate. Dans les pays où cette règle avait lieu, on ne manquait jamais d'insérer à la fin de la supplique cette clause : *et quod præmissorum omnium, etc., fructus etiam augendo vel minuendo, etc., major et verior specificatio possit fieri in litteris*, etc. L'effet de ces paroles était que l'impétrant pouvait, lors de l'expédition, rectifier l'expression de la valeur employée dans la supplique, par un changement qui n'excédait pas la troisième partie des fruits, suivant cette règle soixante-cinquième de la chancellerie : *quod fructus in tertia parte augeri possint vigore clausulæ, etc.*

La règle de *exprimendo valore* a lieu, suivant Gomez, pour toutes sortes de bénéfices en titre, et contre toutes sortes d'im-

pétrans, sans en excepter les cardinaux, quoique plusieurs nient que les cardinaux soient sujets à cette règle qui ne fait aucune expresse mention d'eux. Les hôpitaux, prestimones et chapelles possédés en titre, les commendes mêmes sont donc compris dans la règle, et ceux qui les demandent doivent exprimer la juste valeur. On n'excepte que les simples administrations. Gomez, q. 4, *in hac regul. de exprim. valor.*, etc. Cet auteur, après avoir établi que les monastères de filles ne payant point d'annates, ne sont pas conséquemment sujets à la règle de *valore exprimendo*, observe que cette même règle ne regarde pas précisément les bénéfices consistoriaux, parce qu'on en trouve la taxe dans les livres de la chambre apostolique. Gomez, *in hac regul.*, q. 4. Archid. in c. 2, de *præbend.*, in-6°.

Par une autre règle de chancellerie, qui a pour rubrique, *de expressione qualitatum beneficiorum in impetrationibus* 57, il faut exprimer la véritable qualité du bénéfice qu'on demande. Cette règle a pour fin de rendre la disposition des bénéfices plus juste : *et secundum condecensiam status beneficiorum et personarum, ut majores personæ beneficiis majoribus dotentur, juxta cap. de multa, in fin de præb.*, etc., *cum in illis* 16, de *præb.* in-6°. C'est aussi sur le même principe, et pour empêcher la pluralité des bénéfices, qu'on exige encore dans la datte que les impétrans expri-

ment leurs qualités personnelles, et la nature ainsi que le nombre des bénéfices qu'ils possèdent. (*Voyez ANNATE, ORATION, SUPPLIQUE, GRADUÉS.*)

EXTASE, *extasis, raptus, extra mi extra sensus*. L'extase est le transport de l'ame par lequel l'exercice des sens extérieurs est tellement arrêté, que non seulement ils n'agissent pas, mais qu'ils ne peuvent même agir. Ils ne sont excités par les objets qui leur sont propres. L'extase est naturelle, ou surnaturelle : l'extase naturelle est une aliénation des sens causée par une maladie que les médecins appellent catalepsie, et qui consiste dans une suspension du mouvement de des sens. Les malades de cette espèce sont privés de tout sentiment et de tout mouvement; ils demeurent roides et immobiles dans la situation où la maladie les a pris, ayant les yeux ouverts sans les mouvoir en aucune sorte, et ressemblent à des personnes qui veillent sans aucune fonction des sens.

L'extase surnaturelle est une élévation de l'ame en Dieu, avec une séparation des sens extérieurs qui lui est causée par la grandeur de cette élévation. On est donc dans l'extase quand on est tiré hors de soi-même. Mais c'est une question de savoir si dans le plus haut point de l'extase l'ame quitte le corps entièrement, ou si au moins elle peut le quitter. Il est certain que la séparation totale de l'ame et du corps peut arriver par la puissance de Dieu dans l'extase, com-

ne elle arrive dans la mort; et sainte Catherine de Sienne n'a pas craint d'assurer dans sa deuxième lettre au père Raymond de Capoue, que son ame avait quelquefois quitté son corps. Cependant saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, déclare qu'il ne sait pas si, dans l'instant de ce ravissement, son ame était demeurée dans son corps, ou si elle en était sortie. (2. Cor., 12.) Sainte Thérèse a été dans la même ignorance. Elle ajoute que l'ame extasiée semble n'avoir plus son corps et ne l'animer plus. La chaleur manque, la respiration cesse, tous les membres deviennent roides et froids, le visage pâlit, on ne voit plus que les apparences d'un corps mourant, ou déjà mort, tandis que l'ame élevée au-dessus des sens, et dans une région différente de celle du corps, voit une autre lumière et une autre manière de vivre et d'entendre, goûte la majesté de Dieu et les biens immortels dans une contemplation pleine de douceur, mais ineffable, et qu'elle ne peut expliquer lorsqu'elle revient à elle-même. Richard de Saint-Victor marque trois causes des extases, la grandeur de l'admiration de Dieu, la grandeur de son amour, la grandeur de la joie qui résulte de cette admiration et de cet amour. Il dit aussi que l'extase a trois degrés. Quelquefois elle élève l'ame au-dessus des sens corporels; quelquefois au-dessus de l'imagination, et quelquefois au-dessus de la raison. (Lib. 5, de cont., c. 5 et seq.)

2. Le démon peut produire des extases, et l'on donne des règles pour discerner celles qui viennent de lui, ou de la nature, de celles qui sont de Dieu; 1° c'est un signe que l'extase vient du démon, ou d'une cause naturelle, lorsqu'on mène une vie lâche et imparfaite, ou qu'on se vante d'entrer dans le ravissement toutes les fois qu'on le veut; 2° c'est un autre signe de la même cause de l'extase quand on la fait cesser comme l'on veut, et que l'on revient à soi au bruit de quelque voix, parce que la vertu divine ne dépend, ni de la volonté, ni des paroles de l'homme; 3° ce sont de mauvaises extases que celles qui sont accompagnées de gestes et de mouvemens indécens, de paroles inutiles, confuses, impertinentes, indiscrètes; que celle dont on se vante, et dans lesquelles on veut faire croire qu'on a reçu des révélations de choses vaines, inutiles et curieuses; que celles où l'on est occupé de diverses pensées et images des créatures; que celles qui ne sont point suivies de la pratique des vertus solides; 4° la marque la plus certaine d'une extase surnaturelle, c'est la sainteté de la vie, le mépris du monde, l'amour de Dieu, la haine de soi-même, l'humilité, la pénitence, le désir de souffrir et de mourir, une extrême joie qui fait louer Dieu avec un plaisir qu'on ne peut, ni exprimer, ni comprendre, ni porter; 5° on connaît aussi que l'extase vient de Dieu, quand on

y est pénétré d'une crainte et d'une confusion salutaire à la vue de ses défauts; quand on n'a aucun doute de la vérité du ravissement; quand il en reste une grande langueur et une grande débilité dans le corps; quand on se souvient des choses qu'on y a vues, ou entendues; quand on ne peut empêcher le ravissement. (*Voyez le traité du Discernement des Esprits du cardinal Bona, p. 301.*)

**EXTISPICE**, celui qui considère les entrailles des animaux pour en tirer des présages de l'avenir. (*Extispex.*)

**EXTRAITS** de baptême, de mariage et de sépulture, sont des actes tirés des registres destinés pour mettre tous les baptêmes qui sont administrés, et tous les mariages qui sont célébrés dans chaque église, et aussi toutes les sépultures qui s'y font. Les extraits tirés de ces registres, et délivrés en bonne forme, faisaient foi en justice. Ceux dont on voulait se servir dans une autre juridiction que celle du lieu d'où ils étaient tirés, devaient être légalisés par le juge royal. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratiq.* au mot **EXTRAITS.**)

**EXTRA TEMPORA ET IN TEMPORIBUS**, termes de chancellerie de Rome, appliqués aux dispenses qui s'y accordent pour recevoir les Ordres hors du temps prescrit par les canons, *extra tempora*, ou pour les recevoir en ce même temps, *in temporibus*, mais avant la fin des interstices.

L'Église a fixé un temps pour conférer les Ordres, mais ce temps n'a pas toujours été le même. Il paraît par le *canon ordinationes, dist. 75*, que, dans le cinquième siècle, on ne conférait les Ordres de la prêtrise du diaconat qu'aux quatre temps, et au samedi de la carême. C'est le pape Pélage, élu en 492, qui l'écrivit aux évêques de la Lucanie et l'Abruzzi.

Le pape Alexandre III, considérant le douzième siècle, s'il eût permis de conférer le sous-diaconat comme les Ordres mineurs, hors des quatre-temps du samedi-saint, répondit qu'il n'y avait que le pape qui pût conférer le sous-diaconat hors des quatre-temps et du samedi-saint. Voici ses propres termes : *Duo autem quod quesivisti, a. liceat extra jejunia quatuor temporum, aliquos in ostiarios, lectores, exorcistas, vel acolytos, aut etiam subdiaconos promovere, taliter respondemus quod licitum est episcopis, dominicis et aliis festivis diebus, unum aut duos ad minores ordines promovere. Sed ad subdiaconatum, nisi in quatuor temporibus, aut sabbato sancto, vel in sabbato ante Dominicam Passionis, nulli episcoporum præterquam romano pontifici licet aliquos ordinare.*

Cette décrétale est suivie aujourd'hui constamment dans l'usage. La discipline présente est de ne faire les ordinations générales des prêtres, des dia-



pres et des sous-diacres, que le samedi des quatre-temps, le samedi de devant le dimanche de la Passion, et le samedi-saint. La cérémonie de l'ordination commence régulièrement dès le matin du samedi, et finit ordinairement à midi. A l'égard de la collation des Ordres mineurs elle peut se faire, et se fait aussi souvent, suivant la disposition du ch. *de eo*, les jours de dimanche et de fêtes. Il y a des diocèses où l'usage est de conférer les Ordres mineurs le vendredi au soir, veille des samedis où l'on fait l'ordination les Ordres sacrés.

Le sacre des évêques se fait aussi les jours de dimanche et fêtes fêtées. Quant à la tonsure, le pontifical porte qu'on peut la donner à toujours, à toute heure et en tout lieu. Cependant il paraît que les évêques se font un devoir de ne conférer la tonsure que dans leur palais épiscopal, quand ils ne la confèrent pas à l'Église. Barbosa prétend même que l'évêque doit être fondé en coutume pour conférer la tonsure ailleurs que dans l'Église, ou le palais épiscopal.

La bulle *cum ex sacrorum ordinum* de Pie II, suivie de plusieurs autres, prononce une suspension de droit contre ceux qui reçoivent les ordres *extra tempora*.

Le pape peut dispenser de la règle établie par l'Église, de ne pouvoir être ordonné qu'en certains jours de l'année; il le peut exclusivement aux évêques, et

les dispenses qu'il accorde à cet effet sont appelées par les officiers de la chancellerie, *Dispensationes extra tempora*. Corradus, en son traité des Dispenses, lib. 4, c. 4, n. 10, nous apprend que ces dispenses s'accordent à Rome de deux manières; par la voie de la préfecture des brefs, ou par celle de la daterie, et que par l'une et l'autre, on ne les obtient pas sans quelque nécessité, ou sans quelque raison.

Les dispenses *extra tempora* contiennent toujours deux clauses, l'une qui regarde la capacité, et l'autre la substance de l'ordinant.

L'auteur des Conférences d'Angers remarque qu'aucune des bulles des papes qui prononcent la peine de suspension *ipso facto*, contre ceux qui se font ordonner *extra tempora*, n'ayant été publiée et reçue en France, on en est aux termes du ch. *cum quidam*, suivant lequel la suspension n'est que de sentence à prononcer. On suivait en France l'usage des dispenses *extra tempora*. (Duperai, traité de l'Etat et de la Capacité des ecclésiastiques, liv. 1, ch. 9, n. 13 et suiv. Lois ecclésiastiques, ch. de l'Ordre, n. 26.)

EXTRAVAGANTES, partie du Droit canonique qui contient plusieurs constitutions des papes, qui sont hors du corps du Droit; ce qui les a fait nommer ainsi, *extravagantes: quasi extra corpus juris variantes*. (Voyez DROIT CANON.)

## EXTRÊME-ONCTION.

## SOMMAIRE.

- § I<sup>er</sup>. *Du nom, de la nature et de l'existence de l'Extrême-Onction.*
- § II. *De la matière de l'Extrême-Onction.*
- § III. *De la forme de l'Extrême-Onction.*
- § IV. *De l'Auteur de l'Extrême-Onction.*
- § V. *Du Ministre de l'Extrême-Onction.*
- § VI. *Du sujet de l'Extrême-Onction.*
- § VII. *Des effets de l'Extrême-Onction.*
- § VIII. *Des propriétés de l'Extrême-Onction.*
- § IX. *Des dispositions à l'Extrême-Onction.*
- § X. *Des cérémonies de l'Extrême-Onction.*
- § XI. *Des superstitions qui se sont glissées à l'occasion de l'Extrême-Onction.*
- § XII. *Règles touchant l'administration de l'Extrême-Onction.*

§ I<sup>er</sup>.

*Du nom, de la nature et de l'existence de l'Extrême-Onction.*

1. L'Extrême-Onction est appelée, 1<sup>o</sup> par les Grecs, *huile sainte*, parce que l'huile en est la matière; 2<sup>o</sup> par les Latins, *huile du saint chrême, onction des malades, Extrême-Onction*, parce que c'est la dernière des onctions que l'on fait sur les fidèles, le sacrement de ceux qui passent de cette vie en l'autre; le complément et la consommation de la pénitence; une céleste médecine de l'ame et du corps, parce qu'elle remet les péchés comme on l'expliquera dans la suite, et qu'elle soulage le malade et lui rend même quelquefois la santé, lorsque Dieu l'ordonne ainsi.

2. L'Extrême-Onction est un

sacrement qui achève de procurer la rémission des péchés aux fidèles dangereusement malades, qui leur donne la force de bien souffrir et de bien mourir, et qui leur procure la santé, si elle est utile aux salut de leur ame. Cette définition sera expliquée dans tout ce que nous dirons dans la suite.

3. L'Extrême-Onction est un vrai sacrement de la nouvelle loi. L'apôtre saint Jacques s'en exprime ainsi dans le 14<sup>e</sup> vers. du 5<sup>e</sup> ch. de son épître canonique : *Infirmatur quis in vobis? Inducat presbyteros ecclesie, et orent super eum ungentes eum oleo in nomine Domini : et oratio fidei salvabit infirmum et alleviabit eum Domine, et si in peccatis sit, remittentur ei.* Selon ces paroles de saint Jacques,

L'Extrême-Onction a les trois conditions nécessaires et suffisantes pour faire un sacrement de la nouvelle; 1<sup>o</sup> c'est un signe sensible et sacré qui consiste dans l'onction de l'huile, et la prière du prêtre, 2<sup>o</sup> c'est un signe qui produit la grace, puisqu'il remet les péchés, lesquels ne peuvent être remis sans la grace; 3<sup>o</sup> c'est un signe institué par Jésus-Christ, puisqu'un signe sensible ne peut produire la grace, ni la rémission des péchés sans qu'il soit institué de Dieu, lui seul pouvant attacher aux éléments sensibles la vertu de produire la grace.

Origène, *homil. 2, in Levitic.*, parlant des différentes manières dont les péchés se remettent dans l'Eglise, joint l'Extrême-Onction à la pénitence, et dit que le pécheur est purifié quand on exécute ce que saint Jacques prescrit : *In quo impletur illud quod Apostolus dicit : Infirmitur quis in vobis, inducat presbyteros ecclesiae et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini.*

Saint Chrysostôme, dans son troisième livre du sacerdoce, chap. 6, dit que les prêtres nous remettent nos péchés, non-seulement quand ils nous baptisent, mais aussi quand ils font sur nous l'onction dont parle saint Jacques.

Le pape Innocent 1<sup>er</sup>, dans sa décrétale à Décentius; saint Grégoire-le-Grand, dans son Sacramentaire; Théodore de Cantorbéry, dans son Pénitentiel; les

Capitulaires de Charlemagne; les eucologes des Grecs; Jérémie, patriarche de Constantinople, dans sa Censure de la Confession luthérienne; le concile de Constantinople de l'an 1642, et celui de Bethléem de l'an 1672, qui ont confirmé cette censure, ces monumens et beaucoup d'autres semblables, prouvent l'accord de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine dans tous les temps, à reconnaître le sacrement de l'Extrême-Onction.

#### OBJECTION I.

Saint Jacques parle de la même onction que saint Marc, chap. 6, laquelle n'était destinée qu'à guérir les corps; et d'ailleurs il attribue l'effet de l'onction dont il parle à la foi du ministre, *et oratio fidei salvabit infirmum*. Il ne croyait donc pas que ce fût un sacrement qui produit son effet par sa propre vertu, *et ex opere operato*, comme on parle dans l'école.

#### RÉPONSE.

L'onction dont parle saint Marc est tout-à-fait différente de celle dont parle saint Jacques, selon le sentiment le plus commun des théologiens; car, 1<sup>o</sup> cette onction, dont parle saint Marc, se faisait par les apôtres qui pour lors n'étaient point encore prêtres; 2<sup>o</sup> elle se faisait à ceux qui n'étaient, ni dangereusement malades, ni baptisés; 3<sup>o</sup> cette onction n'avait point de promesse de grace attachée,

Au contraire, l'onction dont parle saint Jacques ne pouvait se faire que par des prêtres à des fidèles dangereusement malades, et toujours avec la prière. Elle avait d'ailleurs la promesse de grace attachée, et regardait la santé de l'ame aussi bien et même plus particulièrement que celle du corps. Ces paroles de saint Jacques, *oratio fidei salvabit infirmum*, ne veulent pas dire que l'Extrême-Onction n'opère que par la foi du ministre, mais que la prière qui fait partie du sacrement de l'Extrême-Onction est connue par la foi, est un mystère de foi.

## OBJECTION II.

Les anciens auteurs qui traitent des sacremens de l'Eglise, ne parlent pas de celui de l'Extrême-Onction, et lorsqu'ils racontent la mort des chrétiens les plus pieux, ils ne disent pas non plus qu'on leur ait administré ce sacrement. Ils ne le connaissaient donc pas.

## RÉPONSE.

L'argument négatif que l'on tire du silence des auteurs contre un fait, n'est d'aucun poids lorsqu'on peut établir ce fait par des argumens positifs d'autres auteurs qui l'attestent. Origène, saint Chrysostôme, saint Augustin, *serm. 215 de temp.*; Innocent 1<sup>er</sup>, et d'autres anciens auteurs nous assurent positivement qu'on donnait de leur temps le sacrement de l'Extrême-Onction aux fidèles dange-

reusement malades; c'en est assez pour constater l'existence de ce sacrement dans les premiers siècles de l'Eglise, quand même tous les autres auteurs n'en diraient rien. On peut apporter plusieurs raisons de ce silence. 1<sup>o</sup> Beaucoup d'ouvrages anciens qui traitent de la religion ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ceux qui y sont parvenus ne traitent pas généralement, d'aucun en particulier, de tous les mystères, de tous les sacremens, de tous les usages de l'Eglise. 2<sup>o</sup> Les anciens parlaient moins souvent de l'Extrême-Onction que des autres sacremens, parce qu'il y avait moins d'abus à son sujet, et que les hérétiques ne la combattaient pas; car souvent les anciens ne parlaient des sacremens, que quand il y avait des abus à réformer, ou qu'il fallait les défendre contre ceux qui les combattaient, ou enfin qu'il y avait quelque autre occasion semblable d'en parler. 3<sup>o</sup> Comme l'Extrême-Onction est le complément de la pénitence, les anciens la comprenaient quelquefois sous le nom de pénitence, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles ceux qui rapportent la mort des Saints ne disent pas toujours qu'ils ont reçu l'Extrême-Onction, croyant la marquer suffisamment en disant qu'ils ont reçu la pénitence, ou qu'ils sont morts pénitens. D'ailleurs les historiens des siècles postérieurs ne disent pas toujours que les Saints dont ils racontent la mort ont reçu

Extrême-Onction ; et cependant les hérétiques mêmes qui combattent ce sacrement ne s'assent pas de dire qu'il n'était pas en usage du temps de ces rivains.

## § II.

de la matière de l'Extrême-Onction.

Il y a deux sortes de matières l'Extrême-Onction, la matière éloignée et la matière prochaine. La matière éloignée, est l'élément dont est composé le sacrement de l'Extrême-Onction. La matière prochaine, c'est l'application de cet élément.

*Matière éloignée.*

L'élément dont est composé le sacrement de l'Extrême-Onction, ou bien la matière éloignée et nécessaire de l'Extrême-Onction, c'est l'huile d'olive. Jacques le marque expressément dans le chap. 5 de son livre : *ungentes eum oleo*. Saint Pothaire-le-Grand, dans son Sacramentaire ; Eugène IV, dans son décret ; et le concile de Trente, sess. 14, chap. 1, de l'Extrême-Onction, disent la même chose. Cette huile doit nécessairement être de l'huile d'olive ; car il n'y a que cette huile qui soit proprement et véritablement appelée huile, comme il n'y a que l'eau élémentaire qui soit simplement appelée eau ; les autres huiles ne sont ainsi appelées que par analogie et par ressemblance. Aussi appelle-t-on pas simple-

ment et absolument de l'huile ; mais seulement avec restriction et addition, de l'huile de noix, et ainsi des autres. Il est aussi nécessaire pour la validité du sacrement que l'huile soit bénite, selon le sentiment de plusieurs théologiens après saint Thomas, *in quartum, dist. 23, q. 4, art. 3*. Mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit bénite par l'évêque ; la bénédiction d'un simple prêtre suffit. C'est l'usage de l'Eglise grecque qui a été approuvé par le pape Clément VIII dans son instruction aux évêques latins, qui a pour titre, *Circa oleum sanctum infirmorum*. Les théologiens qui prétendent que la bénédiction de l'huile est nécessaire à la validité du sacrement, prétendent aussi qu'il est de même nécessaire qu'elle soit bénite à cette fin, et que si elle était bénite pour une autre fin, comme pour le Baptême par exemple, elle ne pourrait servir à l'Extrême-Onction, par la raison que c'est cette bénédiction particulière qui la constitue matière valide de ce sacrement. Cependant beaucoup de théologiens pensent aujourd'hui qu'il n'est pas nécessaire à la validité du sacrement que l'huile soit bénite, ni par un évêque, ni par un prêtre, parce que cette bénédiction n'est point prescrite comme essentielle au sacrement, ni dans l'Ecriture, ni dans la tradition, et que les conciles ne déclarent point nul ce sacrement, si on le confère sans huile bénite.

*Matière prochaine.*

La matière prochaine de l'Extrême-Onction, c'est l'onction que le prêtre fait sur le malade, parce que c'est l'onction que le Saint-Esprit a ordonnée dans le chap. 5 de l'épître de saint Jacques : *ungentes eum oleo*. Cette onction doit se faire en forme de croix, parce que c'est l'usage de l'Eglise; mais cela n'est point nécessaire pour la validité du sacrement. Il n'est pas non plus nécessaire que le prêtre fasse l'onction avec le pouce immédiatement, il peut la faire avec quelque instrument, selon l'usage de son Eglise; mais il faut que l'onction soit telle que l'on puisse dire que la partie du corps à laquelle on l'applique est véritablement ointe, moralement parlant.

La pratique des Grecs est d'oindre le front, le menton, les deux joues, la poitrine, les mains et les pieds. L'usage le plus commun des Latins est d'oindre les organes des cinq sens, les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les pieds et les mains. On fait aussi l'onction des reins en plusieurs endroits; mais aux hommes seulement. Dans l'Eglise de Paris, on substitue à cette dernière onction, celle de la poitrine, tant pour les hommes que pour les femmes. *In seminarum unctione, tangat tantum Sacerdos partem pectoris superiorem*. Rituel de Paris. Quand les sens, ou les membres que l'on doit oindre

sont doubles, on commet par le droit. Quand le malade manque de quelqu'un des membres où se doit faire l'onction, il faut la faire en la partie du corps la plus proche, comme au poignet, si le malade a les mains coupées. Si le malade est pire avant que les onctions soient achevées, il faut les suspendre. L'onction des mains se fait en dedans pour les laïques, et dehors pour les prêtres. L'onction que le dedans de leurs mains a déjà été sacré par l'ordination. On ne fait point d'onction aux oreilles des sourds, ni aux yeux des aveugles de naissance. On fait l'onction sur les lèvres des muets de naissance, mais seulement, *quidquid est casti per gustum*.

Saint Thomas, dans le 2<sup>e</sup> de 2<sup>e</sup> 2<sup>a</sup>, question 32, article 2, paraît enseigner que l'onction doit être faite sur cinq organes des sens est nécessaire pour la validité du sacrement : *Ille unctionis ab eo observatur quæ fit ad quælibet sensus, quasi de necessitate sacramenti*. Cependant les théologiens croient à d'hui que, pour la validité du sacrement, il suffit de faire seule onction sur un des sens, en prononçant la forme universelle : *Infundam tibi Deus quidquid petis sensus*. La raison est, l'écriture n'ordonne pas cette multiplicité d'onctions; elle tente de dire que l'on doit oindre le malade : *ungentes oleo*. 2<sup>e</sup> Dans l'Eglise de

ne fait pas les onctions sur les cinq organes des sens. 3° Quand il est pressé, le rituel de Paris donne de faire une seule onction. 4° Le rituel de Malines et celui de Ruremonde ordonnent la même chose dans les maladies contagieuses.

## S. III.

1. *la forme de l'Extrême-Onction.*

1. La forme de l'Extrême-Onction consiste dans ces paroles que le prêtre prononce en faisant les onctions : « Que Dieu par cette sainte onction, et par sa très-pieuse miséricorde, vous pardonne toutes les fautes que vous avez commises par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. » De toutes ces paroles, il n'y a que celles-ci, *Que Dieu vous pardonne, indiget tibi Deus*, qui soient essentielles à la validité du sacrement, parce qu'elles signifient suffisamment la cause principale du sacrement qui est Dieu ; l'effet du sacrement qui est la rémission des péchés ; le sujet et le ministre du sacrement.

2. La forme de l'Extrême-Onction n'a pas toujours été *déprécatoire* dans toutes les églises particulières, même chez les latins, et il n'y a guère plus de quatre siècles qu'elle y est universellement reçue. La forme qui est appelée forme ambrosienne, *forma ambrosiana*, dont l'église de Milan se servait dans le quatrième siècle, était *indicative*, c'est-à-dire absolue, et

prononcée au mode indicatif. Du temps de saint Grégoire, pape, on se servait à Rome d'une forme qui était en partie *déprécatoire*, absolue et indicative. Elle renfermait ces paroles qui sont absolues, *inungo te*, et ces autres qui sont *déprécatoires*, *in te habitet virtus Christi*. Les Grecs d'aujourd'hui se servent d'une forme *déprécatoire* ; mais la forme *déprécatoire* et l'*indicative*, ou absolue sont également convenables et suffisantes pour la validité du sacrement. La raison est, 1° que l'Écriture-Sainte n'ordonne point la forme *déprécatoire*, sous peine de nullité du sacrement. 2° Si la forme *déprécatoire* était de l'essence du sacrement, il faudrait dire que plusieurs églises célèbres, comme celle de Milan, n'auraient point eu de sacrement d'Extrême-Onction, du consentement de l'Église universelle qui n'ignorait pas leurs usages. 3° La forme indicative, ou *déprécatoire* exprime également l'effet et la vertu du sacrement, non à la vérité *spéculativement*, comme on parle dans l'école, mais *practiquement*. 4° La forme indicative et la *déprécatoire*, quoique différentes quant aux termes, ne diffèrent pas essentiellement ; et quant au sens, elles ont toutes les deux la même signification ; elles expriment toutes les deux le même effet spirituel et corporel, la même rémission des péchés, la même action du ministre qui confère le sacrement ; elles ex-

priment également tout cela d'une manière pratique, *et ex opere operato*, ce qui suffit pour la validité du sacrement, selon l'institution divine, et ce qui fournit une solution juste et facile à l'objection que l'on tire du passage de saint Jacques qui prescrit la forme déprécatrice, *et oratio fidei salvabit infirmum*. Il faut dire que saint Jacques, dans ce passage, prescrit la forme déprécatrice, ou virtuelle et implicite, ou formelle et explicite. Or la forme indicative est implicitement et virtuellement déprécatrice, en ce qu'elle renferme toujours une invocation de la puissance de Dieu, en quelques termes qu'elle puisse être conçue; et la forme déprécatrice est aussi implicitement et virtuellement indicative, en ce qu'elle signifie pratiquement l'action du ministre et l'effet du sacrement selon l'institution, et par l'application de la vertu divine.

3. Le prêtre doit prononcer la forme du sacrement en même temps qu'il fait les onctions, en sorte qu'il ne l'achève que quand il achève l'onction des membres qui sont doubles, si ce n'est lorsque le malade est extrêmement pressé. Il doit aussi essuyer les onctions avec de petits pelotons de coton, ou d'étoupe, ou d'autre chose semblable, à moins que celui qui l'assiste ne soit dans les Ordres sacrés, auquel cas seulement il lui sera permis d'essuyer les onctions faites par le prêtre. Ce qui a

servi à essuyer les onctions, doit être porté à l'église dans un vase net, pour y être brûlé. On jette les cendres dans le sacraire. Les onctions étant achevées, le prêtre frotte son ponce et les doigts qui ont touché l'huile avec la mie de pain; puis il essuie ses mains et les essuie avec un linge blanc. Cette mie de pain avec l'eau dont il s'est servi pour laver ses mains, doit être jetée dans le feu; c'est la disposition des rituels.

## § IV.

### *De l'Auteur de l'Extrême-Onction*

1. Jésus-Christ est l'auteur immédiat de l'Extrême-Onction comme de tous les autres sacrements de la nouvelle loi, c'est-à-dire, qu'il n'a pas seulement donné l'ordre et le pouvoir de l'instituer à ses apôtres, en quoi consiste l'institution médiate, mais qu'il l'a institué immédiatement par lui-même, et de sa propre bouche. *Instituta est*, dit le concile de Trente, sess. 14, chap. 1, de l'Extrême-Onction, *sacra hæc unctio infirmorum a Christo Domino*. Il est vrai que le concile n'a dit pas expressément que Jésus-Christ a institué immédiatement l'Extrême-Onction; et c'est pour cela qu'on ne doit pas condamner d'hérésie, Hugues de Saint-Victor, le Maître des Sentences, saint Bonaventure, et les autres anciens scholastiques, qui prétendaient que les apôtres avaient institué ce sacrement par l'ordre



de Jésus-Christ ; mais aucun théologien ne l'a soutenu depuis le concile de Trente. Ils se sont tous accordés à dire que Jésus-Christ avait institué ce sacrement comme tous les autres , et que les apôtres l'avaient publié. Hé ! pourquoi Jésus-Christ ne l'aurait-il pas établi de même que les autres ? Y a-t-il quelque différence essentielle entre lui et eux ? La tradition des deux Églises ne dépose-t-elle pas en sa faveur comme en celle des autres ?

2. Il est plus probable que Jésus-Christ a institué ce sacrement pendant le temps qui a coulé depuis sa résurrection jusqu'à son ascension , et après l'institution du sacrement de pénitence , dont l'Extrême-Onction est le complément et la perfection. L'onction dont parle saint Marc , chap. 6 , n'était pas un sacrement , comme nous l'avons déjà remarqué.

### § V.

#### *Du Ministre de l'Extrême-Onction.*

1. Les seuls prêtres sont les ministres capables de conférer valablement le sacrement de l'Extrême-Onction. C'est un point de foi décidé en ces termes par le concile de Trente , sess. 14 , can. 4 : *Si quis dixerit proprium Extremæ - Unctionis ministrum non esse solum sacerdotem , anathema sit.* Cette décision du concile est fondée sur l'Écriture et sur la Tradition. Sur l'Écriture , saint Jacques dit expressément que ce sont les prêtres qui doi-

vent administrer l'Extrême-Onction , *inducat presbyteros ecclesiæ , et orent super eum ungentes*, etc. Sur la tradition des deux Églises , qui ont toujours reconnu dans tout temps les seuls prêtres pour ministres de l'Extrême-Onction , comme on le peut voir par tous les euchologes des Grecs , et tous les rituels des Latins.

C'est donc inutilement que les novateurs prétendent que le terme de *prêtres* signifie les anciens laïcs , dans le passage de saint Jacques. Car , 1<sup>o</sup> il est joint à cet autre *ecclesiæ* , et ainsi il marque les prêtres qui gouvernent l'Église ; ce qui ne convient pas aux laïcs. 2<sup>o</sup> Ces prêtres sont appelés pour prier publiquement sur le malade , et l'oindre au nom du Seigneur ; or le ministère public de la prière jointe à l'onction ne convient pas aux laïcs. 3<sup>o</sup> Ce ministère opère la rémission des péchés ; ce qui convient encore moins aux laïcs. 4<sup>o</sup> Si le texte de saint Jacques s'entend des laïcs anciens , il faudra dire que les jeunes prêtres et les jeunes évêques , comme était Timothée quand il fut ordonné par saint Paul , ne pourront pas administrer le sacrement de l'Extrême-Onction ; ce qui est absurde. Lors donc que nous lisons dans les histoires de quelques saints personnages , hommes , ou femmes , qu'ils oignaient les malades avec de l'huile bénite , et qu'ils les guérissaient , nous ne devons pas croire que ces onctions fussent sacramentelles. Elles produi-

saient cet effet par la grace gratuite de la guérison des maladies, et du mérite de ceux qui leur faisaient les onctions.

C'est mal à propos aussi qu'on objecte l'autorité du pape Innocent 1<sup>er</sup>, dans sa décrétale à Décentius, où il s'exprime ainsi : *Non est dubium verba Jacobi de fidelibus ægrotantibus accipi vel intelligi debere, qui sancto oleo chrismatis perungi possunt; quo ab episcopo confecto non solum sacerdotibus, sed omnibus christianis uti licet in sua aut suorum necessitate inungendo.* Ces paroles doivent se prendre dans une signification passive, c'est-à-dire, qu'elles signifient que tous les fidèles malades laïcs et autres, doivent recevoir l'Extrême-Onction, mais non pas dans une signification active, comme si tous les fidèles pouvaient indifféremment s'administrer à eux-mêmes, ou aux autres le sacrement de l'Extrême-Onction. Car si Innocent 1<sup>er</sup> croyait qu'il fût permis aux laïcs d'administrer l'Extrême-Onction, il se tourmenterait bien vainement pour prouver que cela est permis aux évêques, comme il le fait cependant par ces paroles qui suivent : *Cæterum illud superfluum videmus adjectum, ut de episcopo ambigatur, quod presbyteris licere non dubium est : nam idcirco de presbyteris dictum est, quia episcopi occupationibus aliis impediti ad omnes languidos ire non possunt.* On peut aussi dire, avec un très-grand nombre de

théologiens, qu'Innocent 1<sup>er</sup> permet à tous les fidèles, même laïcs, de s'appliquer l'huile des infirmes en cas de besoin, et lorsqu'il n'y a point de prêtre pour le faire, à peu près comme ils peuvent se servir de l'eau de fonts baptismaux, ou de quelque autre chose bénite ; mais ce cas l'onction n'est point sacramentelle.

2. Tout prêtre, tant séculier que régulier, peut valablement administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, parce que ce pouvoir est attaché au caractère sacerdotal ; mais il n'y a que le seul curé du malade, ou le prêtre commis par lui qui puisse l'administrer licitement ; et si quelque autre prêtre séculier ou religieux, entreprenait de l'administrer, outre le péché mortel que l'un et l'autre commettraient, le religieux encourrait l'excommunication majeure par le seul fait, dont il ne pourrait être absous que par le pape. C'est la disposition de la Clémentine 1<sup>re</sup> de *privilegiis*. Le cinquième concile de Milan excepte le cas de nécessité où le curé serait absent ou empêché, ou autrement en retard ; en ce cas, tout prêtre pourrait donner l'Extrême-Onction.

3. Quoique la pluralité des prêtres ait été autrefois nécessaire par le précepte ecclésiastique pour administrer l'Extrême-Onction, elle ne l'est plus aujourd'hui, et elle ne l'a jamais été par le précepte divin. Les paroles de saint Jacques qui

exigent plusieurs prêtres, *presbyteros*, ne renferment qu'un devoir de convenance soumis à la disposition de l'Église; et d'ailleurs rien n'est plus ordinaire dans l'Écriture que de prendre le pluriel pour le singulier, et le singulier pour le pluriel, comme le remarque saint Augustin, liv. 3, de *Consensu Evangelist*. C'est ainsi que saint Matthieu, cap. 27, dit que les voleurs qui étaient crucifiés avec Jésus-Christ lui insultaient, quoiqu'il n'y en eût qu'un qui lui insulta en effet. (*Luc.* 23, 39.)

## § VI.

*Du sujet de l'Extrême-Onction.*

1. Le sujet, ou la personne à qui on doit donner l'Extrême-Onction, est le seul adulte baptisé, et dangereusement malade. 1<sup>o</sup> C'est le seul adulte, parce que les enfans qui n'ont pas l'usage de la raison ne sont pas capables de l'effet principal de l'Extrême-Onction qui consiste dans la rémission des péchés, ou des restes des péchés. 2<sup>o</sup> C'est le seul baptisé, parce que le baptême est la porte des autres sacrements. 3<sup>o</sup> C'est le seul malade d'une maladie dangereuse; saint Jacques le dit ainsi, et les Pères et les conciles l'ont dit après lui. Les vieillards décrépits sont censés dangereusement malades, et on doit leur donner l'Extrême-Onction, quoiqu'ils n'aient d'autre maladie que leur vieillesse décrépité. Les

Grecs donnent l'onction à tous les pénitens qui ont reçu l'absolution, mais cette onction n'est pas un sacrement; c'est une simple cérémonie qui n'a d'autre effet que celui qui est attaché à la foi et à la piété de ceux qui la font, ou qui la reçoivent, dit le père Goar, dans son *Euchologe*, not. 3, in *offic. sancti olei*.

2. On ne peut donner l'Extrême-Onction dans l'Église latine, ni aux soldats qui vont à l'assaut, ni aux personnes qui sont prêtes à faire naufrage, ni aux criminels condamnés à mort, ni aux insensés de naissance qui n'ont jamais eu l'usage de la raison; mais s'ils ont eu quelques momens de raison, on doit la leur donner, parce que, ayant pu offenser Dieu dans ces momens, ils sont capables de son effet. A l'égard des frénétiques et des furieux par quelque accident, on doit la leur donner, pourvu qu'il n'y ait point de danger actuel d'irrévérence de leur part envers le sacrement.

3. On ne doit point donner l'Extrême-Onction aux pécheurs publics impénitens, tels que les duellistes, les comédiens, les excommuniés dénoncés, etc.

## § VII.

*Des effets de l'Extrême-Onction.*

Le premier effet de l'Extrême-Onction est de produire la grace sanctifiante, non cette première grace qui justifie le pécheur, ce qui ne convient premièrement qu'au baptême et à la pénitence,

qu'on appelle pour cela sacre-  
mens des morts , mais cette se-  
conde grace qui est une augmen-  
tation de la première , et qui  
rend le juste encore plus juste.  
2° L'Extrême-Onction remet les  
péchés , soit mortels ; soit vé-  
niels , quant à la coulpe , mais  
par accident et secondairement ,  
non par elle-même et en pre-  
mier lieu , c'est-à-dire , non par  
la nature de son institution , non  
par la première intention de  
Jésus-Christ son instituteur , mais  
par sa seconde intention seule-  
ment , c'est-à-dire , que Jésus-  
Christ a établi l'Extrême-On-  
ction premièrement pour sanc-  
tifier de plus en plus un mou-  
rant déjà saint , le fortifier  
contre les tentations du dé-  
mon , les douleurs de la ma-  
ladie , la langueur de l'esprit ; et  
en second lieu pour lui remettre  
les péchés véniels , ou même mor-  
tels qui ne lui auraient pas été  
remis par accident dans le sacre-  
ment de pénitence , parce qu'il  
les aurait oubliés innocemment.  
3° L'Extrême-Onction remet  
une partie des peines du péché ,  
puisque'elle est le complément  
de la pénitence , et qu'elle donne  
au chrétien , autant qu'il est en  
elle , la dernière disposition pour  
aller jouir de la gloire. 4° Elle  
efface les restes du péché , c'est-  
à-dire , la pente au mal , la tié-  
deur à faire le bien , l'inaptitude  
à penser aux choses célestes ,  
causée par les péchés actuels.  
5° Elle soulage l'âme du malade  
et la fortifie , en excitant en lui  
la confiance en la miséricorde de

Dieu. 6° Elle lui donne des se-  
cours particuliers pour éviter  
tous les dangers , et surmonter  
tous les obstacles du salut dans  
ces derniers instans de sa vie.  
7° Elle lui rend quelquefois la  
santé du corps , lorsque cela est  
expédient pour le salut de son  
âme ; et ce dernier effet , elle le  
produit *ex opere operato* , com-  
me la grace , selon les Thomis-  
tes , ou seulement *ex opere op-  
erantis* , selon les autres théolo-  
giens. Il n'y a rien de décidé li-  
dessus.

### § VIII.

#### *Des propriétés de l'Extrême-Onction.*

Les propriétés de l'Extrême-  
Onction sont sa nécessité et sa  
réitération.

1. L'Extrême-Onction n'est  
point nécessaire au salut de né-  
cessité de moyen ; car les caté-  
chumènes peuvent être justifiés  
par le baptême , et les baptisés  
par la pénitence.

2. L'Extrême-Onction est né-  
cessaire de nécessité de précepte  
divin ; car l'apôtre saint Jacques  
en ordonne la réception à tous  
les fidèles qui sont dangereuse-  
ment malades : *infirmatur quis  
in vobis , inducat presbyteros  
ecclesiae*. Ces paroles ne renfer-  
ment donc pas un simple con-  
seil et une exhortation , comme  
le veulent quelques théologiens  
avec Estius ; elles renferment  
un vrai précepte , comme le re-  
connaissent les autres théolo-  
giens , et plusieurs conciles , en-  
tre autres celui de Cologne de  
l'an 1538 , part. 7 , chap. 50 ,

où il parle de la sorte : *Hæc sacramentum impendatur cum expositione mandati apostolici*. D'ailleurs, si l'effet de l'Extrême-Onction, c'est-à-dire, la grace qui fortifie contre les assauts du démon et de la maladie, est nécessaire aux mourans, le moyen que Dieu a institué expressément pour produire cet effet leur est donc nécessaire aussi par le précepte divin.

3. L'Extrême-Onction est nécessaire de nécessité de précepte ecclésiastique, et ce précepte se prouve par le soin que l'Église a toujours eu de conférer ce sacrement aux malades, et par l'ordre qu'elle en a donné à ses ministres dans un grand nombre de conciles. Voici comme s'exprime le cinquième de Milan au sujet de l'Extrême-Onction : *Caveat parochus ne in eo sacramentum ministrando negligentiam, ullamve moræ culpam contrahat. Alioquin si ad illius ministrationem accessitus ire neglexerit, cum rationem Deo reddet, tum poena ab episcopo graviter plectatur*.

4. On donnait autrefois l'Extrême-Onction avec la communion à la même personne dans la même maladie, et dans le même état de la maladie, comme on le voit par le Sacramentaire de saint Grégoire. On ne peut la donner aujourd'hui plusieurs fois à la même personne dans le même état de la maladie, mais on peut et on doit la lui donner plusieurs fois dans des différens états de la même mala-

die, parce que ces différens états de la même maladie, lorsqu'elle est longue, sont comme de différentes maladies, lorsqu'il y a eu en certain temps quelque espèce de convalescence qui avait mis le malade hors du danger de mort.

## § IX.

*Des dispositions à l'Extrême-Onction.*

La première disposition nécessaire au malade pour recevoir le fruit, ou l'effet de l'Extrême-Onction, c'est l'état de grace; car l'Extrême-Onction n'est pas un sacrement des morts, mais un sacrement des vivans. C'est pourquoi celui qui l'administre doit faire confesser le malade, ou au moins l'exciter à la contrition, s'il ne peut se confesser.

La seconde disposition, c'est la dévotion actuelle et une grande foi en la vertu du sacrement, accompagnée de confiance en Dieu, de résignation à sa sainte volonté, d'union d'esprit à Notre-Seigneur agonisant au jardin des olives, ou sur le calvaire.

## § X.

*Des cérémonies de l'Extrême-Onction.*

1. Le prêtre, accompagné d'un clerc, arrivant chez le malade avec les saintes huiles, lui fait baiser la croix, l'arrose d'eau-bénite, et les assistans aussi, l'exhorte, prie, trempe le pouce de la main droite dans l'huile des infirmes, et fait les onctions en forme de croix, en

commençant par l'œil droit, la paupière étant fermée.

2. Les onctions étant finies, le prêtre récite encore des prières qui sont suivies d'une exhortation au malade, auquel il laisse un crucifix pour le consoler, et l'exciter par cet objet à penser à la passion et à la mort de Notre-Seigneur, à unir ses douleurs aux siennes et à s'en appliquer le fruit par sa résignation.

3. Pour ce qui regarde l'ordre dans lequel il faut administrer l'Extrême-Onction, il est différent selon la différence des diocèses. Dans celui de Paris, on doit administrer l'Extrême-Onction avant le Viatique, toutes les fois qu'on porte en même temps ces deux sacrements au malade, à moins qu'il n'y ait lieu de craindre que le malade ne meure avant d'avoir reçu le Viatique, auquel cas il faut le donner avant l'Extrême-Onction. Que si l'on ne porte pas ces deux sacrements en même temps, il faut donner le Viatique le premier, à moins que le malade ne demande d'abord l'Extrême-Onction. (*Rituel de Paris*, p. 202.)

### § XI.

*Des superstitions qui se sont glissées à l'occasion de l'Extrême-Onction.*

C'est une superstition qui a été condamnée par plusieurs synodes, de croire qu'après avoir reçu l'Extrême-Onction, il n'est plus permis, ni de rendre le devoir conjugal, ni de manger de la chair, ni de marcher pieds nus. C'en est une aussi de s'ima-

giner que ce sacrement diminue la chaleur naturelle, ou qu'il fait tomber les cheveux, ou qu'il fait mourir plus tôt, ou qu'il fait que les femmes enceintes qui le reçoivent ont plus de peine à accoucher, et qu'il donne la jaunisse à leurs enfans, ou qu'il fait mourir dans peu de temps les mouches à miel qui sont autour de la maison du malade, ou que ceux qui l'ont reçu mourront s'ils dansent dans le reste de l'année, ou que c'est un péché de filer dans la chambre du malade extrémisé, parce qu'il mourra si l'on cesse de filer, ou que le fil vienne à se rompre, ou que l'on ne doit point se laver les pieds que long-temps après avoir reçu l'Extrême-Onction, ou qu'il faut toujours avoir une lampe ou un cierge allumé dans la chambre du malade, tant que la maladie dure, ou que dans le temps qu'on l'administre il faut un certain nombre de chandelles ou de cierges allumés. (*Thiers, Traité des Superstitions*, tom. 14, liv. 8.)

### § XII.

*Règles touchant l'administration de l'Extrême-Onction.*

#### *Première règle.*

Si l'on mêlait l'huile avec du baume, ou quelque autre liqueur, en si grande quantité que la nature de l'huile en fût changée, elle ne serait plus matière valide de l'Extrême-Onction.

#### *Deuxième règle.*

Si l'on mêlait à dessein quel-

que autre liqueur , quoiqu'en petite quantité avec l'huile , et que l'on donnât l'Extrême-Onction avec cette huile ainsi mêlée , le sacrement serait valide ; mais celui qui ferait ce mélange , ou qui administrerait en ce cas , pécherait grièvement contre le respect dû aux sacremens , et contre la discipline de l'Eglise qui défend d'introduire aucun changement , quoique léger , dans la matière ou dans la forme des sacremens.

#### *Troisième règle.*

Lorsqu'il n'y a point assez d'huile bénite par l'évêque pour donner l'Extrême-Onction , on peut y ajouter de l'huile non bénite , pourvu que ce soit en moindre quantité.

#### *Quatrième règle.*

Si un prêtre s'était servi d'une autre huile que de celle des malades , quand même ce serait de celle des catéchumènes , ou des confirmés , pour donner l'Extrême-Onction , il devrait recommencer avec l'huile des malades , et répéter la forme du sacrement. C'est ce que prescrit saint Charles Borromée dans ses Instructions sur l'Extrême-Onction.

#### *Cinquième règle.*

Si le prêtre qui donne l'Extrême-Onction ne peut l'achever par quelque raison que ce puisse être , un autre continuera sans recommencer ce que le premier aura fait. ( Saint Charles , *ibid.* )

#### *Sixième règle.*

L'Extrême - Onction étant commandée de Dieu et de l'Eglise , les pasteurs doivent avertir leurs paroissiens de l'obligation qu'ils ont de la recevoir en cas de maladie dangereuse , et ceux qui négligent de la recevoir en ce cas commettent un péché mortel. ( *Voyez* tous les théologiens dans le *Traité de l'Extrême - Onction* , et entre autres , Habert , tom 6 ; le père Drouin , de *re Sacramentaria* , t. 2 ; l'auteur de la *Théorie et pratique des Sacremens* , t. 2 ; Collet , *Moral.* , tom. 12. )

EXUPERANCE , martyr et compagnon de saint Sabin , ou Savin , évêque d'Assise en Italie , et martyr. *Voyez* SABIN.

EXUPÈRE , martyr et compagnon de saint Maurice , tenait le second rang dans la légion thébéenne. Il eut la tête tranchée comme les autres. On l'honore d'un culte à part le 8 juillet qui est le jour auquel on prétend que son corps fut transporté à l'abbaye de Gemblours en Brabant , du temps de l'empereur Othon. *Voyez* MAURICE.

EXUPÈRE ( saint ) , évêque de Toulouse , naquit à Aure , qui était une ville du territoire de Comminges dans l'Aquitaine. Il fut fait évêque de Toulouse après saint Silve , et il se distingua par sa doctrine et par sa vertu du temps des empereurs Gratien , Théodose-le-Grand et ses enfans. Saint Jérôme le pro-

pose comme un modèle accompli de sainteté. « Saint Exupère, dit-il, souffre la faim » pour en garantir les autres. » Il a le visage pâle et tout dé- » fait de ses jeûnes, et il se dé- » truit le corps pour refaire les » entrailles et les membres de » Jésus-Christ, à la nourriture » desquels il emploie toutes ses » facultés..... Sa charité l'ayant » épuisé, l'a réduit à porter le » corps de Jésus-Christ Notre- » Seigneur dans un panier d'o- » sier, et son sang dans un verre. » Il est venu à bout de bannir l'a- » varice du temple du Seigneur, » de chasser ceux qui faisaient » un trafic honteux des cho- » ses saintes. » Saint Exupère étendit ses aumônes jusqu'au- » delà des mers. Ayant appris qu'il y avait plusieurs serviteurs de Dieu dans l'Égypte et les contrées voisines qui souffraient beaucoup de la stérilité de l'année, il vendit tout ce qu'il avait, et leur en envoya le prix par le moine Sisinne. Il empêcha que la ville de Toulouse ne fût ruinée par les Vandales. Saint Jérôme lui dédia ses commentaires sur le prophète Zacharie, et le pape Innocent 1<sup>er</sup> lui adressa une décrétale, dans laquelle il décidait divers points de discipline sur lesquels notre Saint l'avait consulté. On croit qu'il mourut avant ce grand pape, qui gouverna l'Église jusqu'en 417 ; mais on ne sait précisément, ni l'année, ni le lieu de sa mort. L'Église de Toulouse fait deux fêtes de lui, l'une au

28 septembre, que l'on prend pour le jour de sa mort, l'autre au 14 juin, qui est celui de l'invention, ou de la translation de son corps. On ne doit pas le confondre, comme a fait Baronius dans le 5<sup>e</sup> tom. de ses *Annales*, avec Exupère, cet excellent Rhétoricien dont parle Ausone au traité des Professeurs, puisque celui-ci fut précepteur des enfans de Dalmatius, frère du grand Constantin, environ l'an 336, et que l'évêque Exupère gouvernait l'Église de Toulouse, l'an 405. (Saint Jérôme, *lettre* 4, 10, 11 ; préface du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> livre de ses *Commentaires sur Zacharie*, et au 3<sup>e</sup> l. sur Amos. Guillaume Catel, au liv. 5 de ses *Mémoires de Languedoc*. Baillet, tom. 3, 28 septembre.)

EXUPÈRE, vulg. saint Spire, évêque de Bayeux. *Voy. Spire.*

EXULTET<sup>o</sup>, prière qui se chante à la bénédiction du cierge pascal le samedi-saint. Il est composé de deux parties, l'une qui commence à ce mot *exultet*, et l'autre à ceux-ci, *sursom corda*, qui déterminent à chanter cette dernière partie à la façon d'une préface, même dans les églises où on se contente de lire simplement sur le *re* la première partie. On le chante à Besançon le samedi veille de la Pentecôte, comme le samedi-saint, à cela près qu'il y a quelque chose du Saint-Esprit. (De Vert, *Cérémonies de l'Église*, tom. 1, pag. 331, 342, 343. Moléon, *Voyage liturg.* p. 155.)

EYMERIC (Nicolas), de l'Or-



dre des Frères-Prêcheurs, naquit à Girone dans la principauté de Catalogne, l'an 1320, et il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, le 4 août 1334, ayant à peine finis quatorzième année. Il fut fait inquisiteur général de la foi dans le royaume d'Aragon sur la fin de l'an 1356. Il eut beaucoup à souffrir dans cet office, et il y travailla par ses discours et par ses écrits avec une constance héroïque pour la religion, jusqu'à sa mort qui arriva le 4 de janvier 1399. Ses ouvrages sont, 1<sup>o</sup> la Vie du bienheureux Dalmace Moner, qui avait été son maître dans l'Ordre de Saint-Dominique; 2<sup>o</sup> quelques traités philosophiques et deux volumes de sermons; 3<sup>o</sup> un traité contre l'invocation des démons, et un autre pour prouver la juridiction des ministres de l'Eglise sur les infidèles qui exercent ces sortes d'abominations dans les terres des princes chrétiens dont ils sont sujets; 4<sup>o</sup> un traité sur le Péché originel; un autre des deux Natures en Jésus-Christ, et des trois Personnes en Dieu; trois traités contre les Lullistes; un traité intitulé, *Lucidarius Lucidarii*; c'est une explication d'un livre intitulé, l'Eclaircissement, faussement attribué à quelques Pères. Un autre traité contre ceux qui voulaient déterminer la fin du monde. Un autre contre ceux qui combattaient la prééminence de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Un autre contre ceux qui disaient que

saint Jean l'évangéliste a été fils naturel de la vierge Marie. Un autre contre les astrologues, les nécromanciens, et les autres devins. Un autre touchant la sainteté de la Mère de Dieu. Un contre les chimistes. Un contre un livre intitulé, de la Bassesse de l'Homme. Un qu'il appelle l'Enchantement de l'Université de Lérida, touchant vingt articles répandus par Antoine de Riéra, étudiant de l'Université de Valence. 5<sup>o</sup> Un opuscule qui a pour titre, Confession de la foi chrétienne. 6<sup>o</sup> Un traité sur les articles dans lesquels on ne suit pas communément le Maître des Sentences. 7<sup>o</sup> Des commentaires sur les quatre Évangiles, sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux, sur l'Épître aux Galates, et il travaillait sur l'Épître aux Romains lorsqu'il mourut. 8<sup>o</sup> Le Directoire des Inquisiteurs, imprimé à Barcelonne, à Venise, et plusieurs fois à Rome, avec les savantes notes de François Penna. C'est le plus estimé et le plus utile de ses ouvrages. On les trouve tous manuscrits et renfermés en onze volumes dans la bibliothèque du couvent de Gironne; on les voyait aussi presque tous dans celle de Colbert, à Paris, et dans plusieurs autres. (Le père Tournon, dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 2, pag. 632.)

EYMERIC DU CHAMP, vice-chancelier de l'Université de Cologne, député par cette Université au concile de Bâle, com-

posa un ouvrage de l'autorité des conciles, un commentaire sur les quatre livres des Sentences, un abrégé de théologie, diverses questions et des sermons. (Dupin, *Biblioth. ecclésiastique*, quinzième siècle, pag. 1.)

EYSSE, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, était située dans une plaine charmante, entourée de petites collines, à neuf lieues d'Agen. Elle était bâtie à l'endroit où était l'ancienne colonie romaine, nommée *Excisa*, ou *Excisum*. Ce monastère, dont on ignore le fondateur, était uni à la congrégation de Cluni dès l'an 1080. Il fut soumis peu de temps après à l'abbaye de Moissac, quoiqu'il fût toujours gouverné par ses propres abbés, et passa enfin en dernier lieu à la congrégation de Saint-Maur l'an 1626. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 935.)

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, fils d'Achaz et d'Abi, naquit l'an du monde 3251, Achaz, son père, n'ayant encore que onze ans, ce qui est extraordinaire, mais non pas impossible. Ezéchias succéda à son père Achaz, l'an du monde 3277, ou 3278, avant J.-C. 722, avant l'ère vulgaire 726. Il fit ce qui était bon et agréable au Seigneur. Il détruisit les hauts lieux, abattit les bois profanes, et brisa les statues que les peuples avaient adorées sous le règne d'Achaz. Il fit mettre en pièces le serpent d'ai-

rain que Moïse avait fait, parce que les enfans d'Israël lui brûlaient de l'encens. Dès le premier mois de la première année de son règne, il rétablit parfaitement le culte du Seigneur dans le Temple, et s'appliqua à ruiner les restes d'idolâtrie qu'étaient dans ses terres et dans celles d'Osée, dernier roi d'Israël. L'an du monde 3290, ou 3291, il secoua le joug du roi des Assyriens, battit les Philistins, fortifia Jérusalem, et la mit en état de défense. Sennachérib, roi d'Assyrie, ayant marché contre lui, Ezéchias n'étant point secouru des rois d'Égypte et de Chus ses alliés, épuisa ses trésors, et arracha jusqu'aux lames d'or qu'il avait mises aux portes du Temple, pour les donner à Sennachérib, afin qu'il s'en retournât. Mais ce prince, loin de s'en retourner, fit sommer Ezéchias de se rendre, en lui envoyant Rabsacès, l'un de ses officiers, qui parla d'une manière insolente et pleine de blasphèmes contre Dieu. Ezéchias déchira ses habits, se couvrit d'un sac, alla à la maison du Seigneur, et envoya rendre compte au prophète Isaïe de ce que Rabsacès avait dit. Ce prophète le rassura, et lui prédit que Sennachérib s'en retournerait dans son pays où il périrait par l'épée; ce qui arriva; car l'ange du Seigneur ayant descendu dans le camp des Assyriens y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib qui fut tué par deux de

ses fils, comme il adorait son dieu Nesroch dans son temple à Ninive, où il était retourné promptement. Peu de temps après cette guerre, et la quatrième année d'Ézéchias, ce prince tomba très-dangereusement malade. Il devait mourir de cette maladie; mais il obtint encore quinze ans de vie. Le prophète Isaïe qui lui annonça cette grace, le guérit aussi en appliquant une masse de figes sur son mal qui était un abcès, ou un ulcère. Ezéchias, après sa guérison, composa un cantique d'actions de grâces au Seigneur, que le prophète Isaïe nous a conservé, 38, 10, et suiv.

En ce temps-là Mérodach, ou Bérodech-Baladan, roi de Babylone, envoya des lettres et des présents à Ézéchias qui en fut fort flatté. Il fit voir aux envoyés du roi de Babylone tous ses trésors; ce qui fut cause que le prophète Isaïe lui dit de la part du Seigneur, qu'il viendrait un temps que toutes ses richesses seraient transportées à Babylone. Ézéchias répondit : *La volonté de Dieu soit faite; tout ce qu'il a ordonné est plein de justice.* Ce prince mourut en paix, âgé de cinquante-quatre ans, dont il en avait régné vingt-neuf. Sa mort arriva l'an du monde 3306, avant J.-C. 694, avant l'ère vulgaire 698. Les livres saints rendent témoignage au mérite et à la piété d'Ézéchias en plusieurs occasions, et l'auteur de l'Écclésiastique lui a consacré un éloge dans le chap. 48 de son

livre. Il fut enseveli par honneur dans un lieu plus élevé que n'étaient les tombeaux des rois ses prédécesseurs. L'Église grecque ne paraît point avoir distingué Ézéchias des autres Saints de l'Ancien Testament dans le culte commun qu'elle leur rend. On ne voit pas non plus que l'Église latine lui ait destiné aucun jour particulier. Son nom a été inséré seulement dans quelques martyrologes modernes. Pierre Natal l'a mis dans son catalogue au 23 juin, parce que c'est le temps où l'Église fait lire dans ses offices les livres des Rois, où l'histoire d'Ézéchias est comprise. (4 Reg., 16 et suiv. Baillet, tom. 4, pag. 234.)

ÉZÉCHIAS, second fils de Naavia, descendant de Jorobabel. (1. Par., 3, 23.)

ÉZÉCHIAS, fils de Sellum, fut un de ceux qui s'opposèrent aux Israélites qui avaient emmené captifs un grand nombre de leurs frères de la tribu de Juda, et qui les obligèrent à les remettre en liberté. (2. Par., 28, 12, 13.)

ÉZÉCHIEL (hébr., *force de Dieu*). Il était fils de Buzi, de la race sacerdotale, natif de Sarrera. Il fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor avec Jéchonias, roi de Juda, l'an du monde 3405, avant J.-C. 595, avant l'ère vulgaire 599. Il commença à prophétiser non la trentième année de son âge, comme plusieurs le croient, mais la trentième année depuis le renouvellement de l'alliance avec

le Seigneur, faite sous le règne de Josias, ce qui revient à la cinquième année de la captivité d'Ézéchiél. Un jour qu'il était au milieu des captifs sur le fleuve de Chobar, le Seigneur lui apparut sur un trône porté par quatre chérubins, et l'envoya annoncer à son peuple ce qui devait lui arriver. Depuis ce temps, Ézéchiél annonça les oracles du Seigneur au peuple captif, le soutint et le consola jusqu'à ce qu'il fût lapidé, comme on le croit par les ordres du magistrat, ou du juge du peuple juif dans la captivité, parce qu'il lui avait reproché trop librement son idolâtrie. Les Grecs honorent le prophète Ézéchiél le 21 juillet, et les Latins le 10 d'avril. Le livre qui porte le nom d'Ézéchiél ne lui est point contesté; mais il est très-obscur, surtout au commencement et à la fin, d'où vient qu'il fallait avoir trente ans chez les juifs qui était l'âge de sacrificateur, pour pouvoir lire ce commencement et cette fin, comme le commencement de la Genèse et le Cantique des cantiques. Le livre d'Ézéchiél renferme un grand nombre de visions en quarante-huit chapitres, d'un style qui n'est, ni éloquent, ni fort rustique, ditsaint Jérôme, mais qui garde le milieu entre l'un et l'autre. Josèphe dit que ce prophète laissa deux livres sur la captivité de Babylone, et il se peut faire que son livre fut partagé en deux parties du temps de cet historien. (Dom Calmet, Pré-

*face sur Ézéchiél.* Richard Simon, *Crit. de Dupin*, tom. 4, pag. 251.)

ÉZÉCHIEL, père de Séché-nias. (1. *Esd.*, 8, 5.)

ÉZEL, pierre auprès de laquelle Jonathas dit à David de se cacher, pour lui faire connaître la disposition de Saül envers lui. (1. *Reg.*, 20, 19.)

ÉZER (hébr., *secours*, ou *parvis*, père d'Hosa, de la tribu de Juda. (1. *Par.*, 4, 4.)

ÉZER, prêtre qui revint de la captivité de Babylone. (2. *Esd.*, 12, 41.)

ÉZÉRO, ville épiscopale de la province de Thessalie, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse, vers le mont Olympe et le cap de Magnésie. La notice de l'empereur et celle de Philippe de Chypre en font mention. Voici deux de ses évêques :

1. Damien, au concile où Photius fut rétabli.

2. Jean, sous Manuel Charitopule, patriarche de Constantinople au treizième siècle.

ÉZIEL, fils d'Araïa, contribua au rétablissement de Jérusalem après la captivité de Babylone. (2. *Esd.*, 3, 8.)

EZRA, nom d'homme. (1. *Par.*, 4, 17.)

EZRI (hébr., *mon secours*, ou *mon parvis*), fils de Chelub, intendant des jardins et des métairies de David et de Salomon. (1. *Par.*, 27, 26.)

EZRICAM (hébr., *secours de celui qui ressuscite*, ou *qui se venge*), fils de Naaria, parent

**EZR****EZR**

451

de David. (1. *Par.*, 3, 23.)

**EZRICAM**, fils d'Asel, parent de Saül. (1. *Par.*, 8, 38.)

**EZRICAM**, de la tribu d'Éphraïm, fut massacré par Zéchi. (2. *Par.*, 28, 7.)

**EZRICAM**, fils d'Assub, Léuite. (1. *Par.*, 9, 14.)

**EZRIEL**, de la tribu de Manassé, fils de Jérham, un des braves de l'armée de David. Il fut fait intendant de la tribu de Dan. (1. *Par.*, 5, 24.)

**EZRIEL**, père de Saraïas. (*Jérém.*, 36, 26.)

## F.

**FABER**, ou **FAURE**, ou **LE FÈVRE** (Jean), qui n'est connu au barreau que sous le nom de *Joannes Faber*, était de Bordeaux, selon quelques uns, ou d'Angoulême, selon d'autres, ou enfin de Roussines, village dépendant de la seigneurie de Monbron dans l'Angoumois. Il fut juge de La Rochefoucault, et était très-savant et très-versé surtout dans le Droit romain et dans le nôtre. Il mourut en 1340 à Angoulême, et fut enterré dans le cloître des dominicains où l'on voyait son épitaphe. On a de lui un commentaire sur les Institutes de Justinien, imprimé à Venise in-fol., en 1488, sous ce titre : *Opus excellentissimi juris utriusque monarchæ domini Joannis Fabri super institutionibus, sine quo legum incunabula incassum juveniculus animus assequi laborat*. Et à la fin du volume on lit ces paroles : *Famosissimi utriusque jurisconsulti Joannis Runcini, dicti Fabri Gallici, super libro institutionum commentarii finiunt, à celeberrimo jurisconsulto Petro Albignano Tracio castigati*, etc. M. Bretonnier dit que ce commentaire renferme les plus pures maximes de la jurisprudence française. On attribue encore à Jean Faber quelques autres ouvrages, comme *Breviarium in codicem*,

in-4°, à Paris, 1545, et à Lyon 1594; *Progymnasmatum ex utroque jure*, à Louvain, 1566. in-8°. Plusieurs ont qualifié Jean Faber de chancelier du royaume. (Voyez Fabricius, *Bibl. med. et infim. latin.*, tom. 6, pag. 414, et l'auteur des *Antiquités d'Angoulême*, liv. 3.)

**FABER**, ou **FABRI**, vulgairement *Schmid* (Félix), né à Zurich de l'illustre et ancienne famille des *Schmid*, se fit religieux de l'Ordre de Saint-Dominique à Ulm. Il alla deux fois à Jérusalem ; la première en 1479, et la seconde en 1483. Il vivait encore en 1489. On a de lui, l'Histoire de Souabe, en deux livres, que Goldast a publiée avec d'autres écrivains de la même histoire, à Francfort, 1605, in-4°, collection qui a été réimprimée à Ulm en 1727, in-fol. On a aussi publié la description du voyage de Félix Faber à Jérusalem, avec Bernard Breitenbach ; cette relation a été donnée, non en latin, mais en allemand, en 1560, par Jacques d'Eysengrein. Le second voyage est demeuré manuscrit. On conjecture que le même Faber pourrait bien être l'auteur d'une chronique d'Ulm, mentionnée par plusieurs écrivains. Goldast lui attribue encore quelques autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits. (Fabri-

cius, *Biblioth. med. et infim. Latinit.*, lib. 6, pag. 413. Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 871.)

FABER, ou FABRI, ou LE FÈVRE (Gilles), dont le vrai nom était De Smedt, religieux de l'Ordre des Carmes, né à Bruxelles, enseigna la théologie à Louvain avec réputation; et brilla encore davantage dans la chaire. L'empereur Maximilien 1<sup>er</sup> qui avait pour lui une estime singulière, accorda beaucoup de privilèges à tout l'Ordre des Carmes à sa considération. Ce religieux mourut en 1506 dans le couvent de Bruxelles, dont il avait été prieur. Il a laissé une chronique de son Ordre; l'Histoire du Brabant; des commentaires sur le livre de Ruth et sur celui de Job, sur les Évangiles et sur les Épîtres de saint Paul, sur le Maître des Sentences; un traité de l'origine des Religions; un autre du Testament de Jésus-Christ en croix; des sermons, des discours et des conférences. Plusieurs de ces ouvrages sont restés manuscrits. (Trithème. Swertius, *Athen. belg.*)

FABER, ou LE FÈVRE (Jean), dominicain allemand, était natif d'un bourg appelé Leuckurch, ou Leuchurchen, dans le cercle de Souabe, entre Lindau et Mammingue sur l'Iler, aux frontières de la Suisse. Il embrassa dès sa jeunesse l'institut des Frères-Prêcheurs, fit ses vœux dans sa province d'Allemagne, et prit le bonnet de docteur dans l'Université de Vienne.

Comme il était né avec beaucoup d'esprit, il se fit bientôt une grande réputation parmi les savans, et il fut souvent employé par les évêques et les princes catholiques pour combattre les hérésies naissantes de Luther et de Zuingle. L'évêque de Constance en particulier, charmé de son érudition, le choisit pour son official en l'an 1518, et pour son vicaire général en l'an 1519. Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le prit pour son confesseur en 1526. Il se trouva la même année à la célèbre conférence de Bade, dont il fit imprimer le récit en 1527; fut envoyé la même année, par Ferdinand, à la cour de Henri VIII, roi d'Angleterre, d'où il revint l'année suivante. Il fut élevé sur le siège épiscopal de Vienne en Autriche, l'an 1531, et son élévation ne lui fit rien changer dans sa manière de vie, toujours modeste, régulière, et véritablement digne d'un défenseur de la foi. Il donna toutes ses attentions à l'instruction de son peuple, à la consolation des affligés, au soulagement des pauvres, et ne négligea aucun des devoirs d'un pasteur également zélé et vigilant, jusqu'à sa mort, arrivée le 12 de juin de l'an 1541. On a de lui plusieurs ouvrages qu'il avait commencé à recueillir avant sa mort, et dont il fit imprimer deux volumes en trois parties, à Cologne, en 1537 et 1539. La première ne contient que des sermons; la se-

conde, le traité de *fide et bonis operibus*; la troisième, un traité pour prouver que dans le sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ est tout entier sous chaque espèce; un autre du sacrifice de la messe, et un troisième touchant les ordonnances des princes et des magistrats contre les hérétiques, lequel a été imprimé séparément à Leipsick en 1538: Il y a aussi dans cette troisième partie quelques sermons. Le troisième tome des ouvrages de Jean Faber parut 1541 à Cologne. Outre quelques homélies, on y trouve son traité des Misères et des Calamités de la vie humaine, qui a été traduit en français par Pierre Gui de Saumur, et imprimé à Paris en 1578. Faber avait fait imprimer à Rome dès l'an 1522 un traité contre les nouveaux dogmes de Luther. Il donna en 1524 un ouvrage in-folio qui fut réimprimé à Rome en 1569, sous le titre de *Malleus hæreticorum*; le Marteau des hérétiques; on appela ainsi l'auteur même, et il est distingué par ce surnom de ceux qui ont eu le même nom que lui. En 1522, il avait publié à Leipsick, en un volume in-fol., la Défense de la foi catholique contre Balthazard Pacimontanus, l'un des chefs des anabaptistes. Cet ouvrage, réimprimé in-4°, en 1528, dans la même ville, et dédié à Georges, duc de Saxe, contient avec beaucoup d'ordre, de clarté et de solidité les articles suivans: De l'intelligence de l'Écriture-Sainte,

et de la véritable manière de l'expliquer; 2° du Baptême des enfans, et de la nécessité de ce sacrement; 3° des traditions non écrites; 4° de la Vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel; 5° du Sacrifice de la Messe; 6° de l'Invocation des Saints et de leurs intercessions; 7° du Purgatoire; 8° des Images de Jésus-Christ et des Saints; 9° de la Foi et des Bonnes Œuvres; 10° des Actions satisfactoires; 11° de la Liberté chrétienne; 12° de la Nécessité absolue; 13° du Libre Arbitre; 14° de la Maternité de la sainte Vierge et de sa virginité perpétuelle; 15° de son Assomption et de la joie des bienheureux dans le Ciel; 16° du Jugement dernier; 17° de la Nécessité de la Pénitence pour la rémission des péchés; 18° de la Confession sacramentelle et de la puissance des clefs; 19° des Jeûnes institués par l'Église; 20° de l'Excommunication, et de plusieurs autres points qui appartiennent à la foi, ou à la discipline, et à la pratique constante de l'Église. Il faut observer que c'est mal à propos que Wadingue a attribué cet ouvrage à je ne sais quel religieux de son Ordre qui se serait nommé Jean Faber. On a encore de notre Jean Faber un traité contre Œcolampade; quatre-vingt-dix articles pour montrer que Jean Hus, les Vaudois et Jean de Wesals ont enseigné une doctrine plus tolérable que celle de Luther; un livre des antilogies de Luther;



un traité de la Religion et des Mœurs des Moscovites; un discours sur l'origine, la puissance et la tyrannie des Turcs, etc. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 111 et suiv. Le père Touron, *dans ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom 4, p. 66 et suiv.)

FABER, ou LEFÈVRE (Jean), né à Hailbron sur le Neckre vers l'an 1500, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique à Wimpfen, fut fait docteur en théologie à Cologne, et alla ensuite demeurer à Ausbourg où il se signala par ses discours et ses écrits contre les luthériens; ce qu'il fit aussi à Prague en Bohême. Il vivait encore en 1557, mais on ne sait en quel temps il mourut. Voici ses ouvrages : 1° *Enchiridion biblicum*, Ausbourg, 1549, in-4°; Cologne, 1568. 2° *Libellus quod fides possit esse sine charitate*, Ausbourg, 1548, in-4°. 3° *Fructus quibus dignoscuntur hæretici, eorum quoque nomina ex Philastrio, Epiphânio, Augustino, Eusèbio, etc., quibus armis devincendi*, Ingolstadt, 1551, in-4°; ouvrage curieux où l'on dépeint exactement les hérétiques de ce temps-là, et où l'on trouve des choses singulières et peu connues touchant Luther. 4° *Testimonium scripturæ et Patrum B. Petrum Apost. Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-8°. 5° Cinq livres de la messe évangélique, de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharis-

tie, etc. Faber fit imprimer cet ouvrage en 1555, en allemand, à Ausbourg, in-4°. Surius le traduisit en latin, et le fit imprimer en 1556 à Cologne. Cette traduction a encore été imprimée cinq fois depuis, et entre autres, trois fois à Paris, en 1558, 1564 et 1567. Nicolas Chesneau en publia aussi une traduction française à Paris en 1664. 6° Une explication allemande de la prophétie de Joël, à Ausbourg. 7° Un petit livre allemand, intitulé : la Voie royale, ou le chemin droit pour aller au ciel, qui est un sermon allemand sur le verset 16 du chap. 6 de Jérémie, à Cologne, in-8°, 1563, et à Dillingen en 1569. 8° Des prières chrétiennes tirées de l'Écriture et des œuvres de saint Augustin, à Dillingen, in-8°, 1579. Quelques uns lui ont attribué des ouvrages qui ne sont pas de lui; savoir, un traité des Misères et des Calamités de la vie humaine, imprimé pour la seconde fois à Anvers en 1564, qui est de Jean Faber de Leuckkurch, et l'oraison funèbre de l'empereur Maximilien 1<sup>er</sup>, mort en 1559, qui est de Jean Faber d'Ausbourg. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 161.)

FABER (Basile), né en Silésie l'an 1520, fut recteur du collège augustinien à Erfurt. Il était zélé luthérien, et il a donné une traduction allemande des remarques latines de son maître Luther, sur la Genèse. Il a aussi traduit en allemand la chroni-

que de Krantzius. En 1571 il publiason *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, que plusieurs personnes habiles ont enrichi depuis et augmenté assez considérablement. Il a beaucoup contribué aussi aux quatre premières centuriers de Magdebourg. Enfin on a de Faber un recueil, ou une compilation intitulée : *Collectanea de novissimis et statu animarum separatarum*, tirée des écrits de Luther et de plusieurs autres auteurs, presque tous de la même secte. (Pantaleón, de *Vir. illustr. germ.*, p. 3. Sagittarius, *Hist. ecclés.* p. 247. Seckendorf, *Hist. luther.*, lib. 3, pag. 690, num. 62, etc.)

FABER (Timæus), jurisconsulte des Pays-Bas, né à Lewarden en Frise, en 1578, enseigna le droit à Franequer, et mourut le 19 septembre 1623. Les ouvrages qu'il a composés sont : *Annotationes juris, in quo juris loca aliquot explicantur*, à Amsterdam 1608, in-4°. *Disputationes anniversariæ ad libros quatuor institutorum juris Justinianæi*, à Leyde, en 1612 et 1615, in-4°, et à Franequer, en 1622, aussi in-4°. (Valère André, *Biblioth. belge.*)

FABER, ou FABRI (Philippe), religieux de Saint-François, natif de Spianata, village d'Italie près de Faenza, occupa les premières places dans son Ordre, et y fut assistant pendant près de trente ans. Il enseigna longtemps la physique et la théologie dans le monastère de Sainte-Justine de Padoue, et on lui

donna ensuite la chaire de métaphysique dans la même ville. Trois ans après on lui donna la première chaire de théologie avec des appointemens ; distinction que le sénat de Venise n'avait pas coutume d'accorder aux réguliers, et qui engagea Faber à remercier le pape Urbain VIII qui lui offrait une place de consultant de l'inquisition. Ce savant théologien mourut à Padoue le 28 août l'an 1630, âgé de soixante-six ans. Il a été appelé par plusieurs *la lumière et le bouclier des Scotistes*, à cause de son ardeur pour la défense de la doctrine de Scot. On a de lui, 1° Une philosophie selon la doctrine de Scot, imprimée à Venise in-4°, pour la cinquième fois, en 1622. 2° Un commentaire in-fol. sur le Maître des Sentences, ibid., 1619, et *in eodem libro, et quodlibeta theorematata*, à Paris, in-fol. 1622. 3° *Disputationes theologicæ de pœnitentia, de peccato, de purgatorio, de suffragiis, de indulgentiis*, Venise, 1623, in-fol. 4° *Expositiones in Metaphysicam*, Venise, 1637, in-folio. 5° *Adversus impios atheos disputationes quatuor philosophicæ*, dédiées au cardinal Barberin, ibid., 1627, in-4°. 6° *Disputationes de prædestinatione*, Venise, 1623, in-fol. 7° *Disputationes theologicæ complutenses*. 8° *De censuris*. 9° *De primatu Petri*. Cet ouvrage est péri par la mort de Félix Osius qui l'avait entre les mains, et qui fut enlevé par la peste. Matthieu

Farchius, qui eut la chaire de Faber, a composé sa vie, et l'on trouve aussi son éloge dans le *Musæum historicum* de Jean Imperiali, dans Thomazini et dans Ghilini. (Voyez le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, tom. 2, pag. 484.)

FABER (Matthias), jésuite allemand, entra dans la compagnie en 1636, après avoir été curé de Saint-Maurice d'Ingols-tadt, et créé chancelier de l'Université de cette ville. On a de lui des controverses contre les professeurs d'Altorf et des sermons. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2042.)

FABERT (Abraham), père d'Abraham Fabert, maréchal de France, était de Metz, et fut maître échevin de cette ville. Il s'est rendu recommandable par sa science dans l'art de l'imprimerie, et a composé quelques ouvrages; savoir le voyage du roi Henri IV à Metz, en 1604, avec figures, in-fol., que dom Calmet lui attribue, et un commentaire de la coutume de Lorraine, imprimé à Metz, in-fol., 1657, aux frais de l'auteur. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

FABIEN (saint), pape et martyr, était Romain, ou du moins Italien de naissance. Il fut mis sur le trône pontifical le 4 janvier de l'an 236. Il bâtit plusieurs églises, s'éleva fortement contre les hérétiques, et entre autres contre un nommé Privat, évêque de l'Ambèse en Afrique. Plusieurs savans lui at-

tribuent aussi la mission des évêques apostoliques qui vinrent planter la foi dans la France, saint Saturnin de Toulouse, saint Trophime d'Arles, etc. Il reçut la couronne du martyr le 1<sup>er</sup> mars de l'an 250, après avoir gouverné l'Église avec une vigilance égale à son courage pendant quatorze ans un mois vingt-cinq jours. On lui attribue trois décrétales; la première à tous les évêques de l'Église catholique, la seconde aux évêques d'Orient, et la troisième à Hilaire. Mais ces trois lettres sont visiblement supposées. Maximin qui est marqué pour consul dans la première, est qualifié *clarissime*, qualité qui ne lui convenait point, étant Auguste. On suppose dans le corps de la lettre que Novat vint à Rome sous le pontificat de Fabien; et cependant il n'y vint que sous Corneille. La seconde lettre est une compilation de divers endroits du second concile de Carthage, de celui d'Antioche, du cinquième de Rome, de saint Jérôme et de saint Augustin. La troisième lettre est composée de passages tirés du code théodosien, des lettres de saint Grégoire-le-Grand, et de divers autres écrits postérieurs au siècle de saint Fabien. (Eusèbe, lib. 6, *Hist.*, cap. 22 et seq. Tillemont, *Mém. pour servir à l'histoire de l'Église*, t. 3, p. 364. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, t. 8, p. 138.)

FABIOLE (sainte), veuve et dame romaine, était de l'an-

cienne et illustre famille nommée Fabia. Ayant été obligée par ses parens d'épouser un homme dont elle ne connaissait point les mœurs, elle fut obligée de le quitter dès qu'elle eut le malheur de les connaître si corrompues; elle usa donc de la liberté que lui donnaient les lois civiles pour se remarier à un autre, ce qui fut encore pour elle dans la suite un sujet de pénitence; car ayant appris après la mort de ce dernier que par là elle avait contrevenu à la loi de l'Évangile de Jésus-Christ qu'elle servait toujours avec beaucoup de piété, elle se couvrit d'un sac; et la tête nue et les cheveux épars, elle se mêla, la veille de Pâques, parmi les pénitens, se présenta à la basilique de Latran, et là, demeura hors de l'église jusqu'à ce que le pape l'y rappela, comme il l'en avait chassée; ce qui lui tira les larmes des yeux, ainsi que de tout son peuple.

Rétablie dans la communion des fidèles, sainte Fabiole en ressentit une joie qui ne prit rien sur son ardeur pour la pénitence. Elle vendit tout son bien qui était très-considérable, en destina l'argent au soulagement des pauvres, et fut la première qui établit à Rome un hôpital d'un grand nombre de malades qu'elle assistait dans tous leurs besoins, avec une charité, une force et un courage inexprimables. Elle ne voulut pas que son pays seul se ressentit de ses bienfaits; elle en

parcourut divers autres en très-peu de temps pour leur en faire part, et passa jusqu'en Palestine. Elle vit à Bethléem saint Jérôme qui en fait un éloge admirable. Des qu'il eut connu qu'elle songeait à s'établir en quelque endroit de ces lieux saints pour y vivre solitairement, il s'employa à le lui procurer. Une armée effroyable de Huns s'étant jetée dans l'Orient, et la Palestine s'en voyant fort menacée, sainte Fabiole fut obligée de retourner en son pays, et de s'y loger chez autrui, comme une étrangère à qui il ne restait plus rien sur la terre. Aussi combien la terre ne lui était-elle point à charge, soupirant sans cesse après le ciel son véritable séjour! Elle attendait le long terme de son exil en s'exerçant toujours au milieu de Rome dans des pratiques continues d'humilité et de charité. Elle eut encore la consolation, avant de rendre son âme à Dieu, d'engager plusieurs personnes fort riches à établir avec elle un grand hôpital pour toutes sortes d'étrangers et de pauvres du pays. Elle mourut le 27 décembre de l'an 400. Sa vie a été écrite par saint Jérôme dans ses Épîtres. On peut la voir aussi dans le recueil des Vies des saints Pères des déserts, de Rosweide et de d'Andilly. (Baillet, tom. 3. 27 décembre.)

FABRE (Jean-Claude), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né à Paris le 25 avril 1686, était bachelier en théolo-

gie de la Faculté de Paris lorsqu'il entra parmi les pères de l'Oratoire. Il enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs de leur maisons, et ayant été appelé dans celle de Saint-Honoré à Paris, il y mourut le 22 octobre 1753. On a de lui divers ouvrages, dont le plus considérable est la continuation de l'histoire ecclésiastique de Fleuri, dont il a donné 16 vol. in-4° et in-12. Il a fait aussi la table de l'histoire de de Thou, traduite en français, et il avait commencé celle du journal des Savans, dont il se déchargea sur l'abbé de Claustré, à qui on est redevable de cet utile ouvrage. Le père Fabre était un homme plein de modestie et de douceur, qui avait le rare talent de se faire aimer et estimer de tous ceux qui l'approchaient. Il avait une mémoire prodigieuse, et écrivait avec une extrême facilité; mais on ne retrouve dans son histoire ecclésiastique, ni l'esprit, ni le goût, ni le discernement de l'écrivain célèbre qu'il a continué.

FABRI (Sixte), appelé quelquefois Sixte de Lucques, parce qu'il était né en cette ville le 4 août 1540, d'une noble et ancienne famille, embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs, dans le couvent de sainte Catherine, vers le commencement de 1556. Il savait déjà plusieurs langues orientales, surtout la grecque et l'hébraïque. Le général de l'Ordre, Séraphin Cavalli, connaissant ses talens et sa capacité,

le prit d'abord pour l'un de ses assistans, le fit provincial de la Terre-Sainte, et quelque temps après procureur général de l'Ordre en cour de Rome. Le pape Grégoire xiii le nomma maître du sacré palais, et il fut élu général de son Ordre d'une voix unanime par le chapitre tenu à Rome en 1583. Il établit aussitôt une école pour la langue Hébraïque dans le couvent de la Minerve à Rome, et une autre pour la langue grecque à Perouse, envoya ensuite des prédicateurs dans l'Orient, et fit la visite de son Ordre en Italie et en Espagne, laissant partout de nouveaux réglemens, ou renouvelant les anciens. Il se trouvait encore dans la Castille au commencement de l'année 1589, lorsque le pape Sixte v, ayant lui-même convoqué le chapitre général de notre Ordre, Sixte Fabri se rendit en diligence à Rome. Le pontife, par des vues secrètes qu'on s'efforça inutilement de pénétrer, fit savoir aux définites que son intention était qu'ils procédassent incessamment à l'élection d'un nouveau général. Fabri quitta donc sans faiblesse une place qu'il avait occupée avec honneur, et coula le reste de ses jours dans la retraite de Sainte-Sabine, uniquement occupé de son salut, estimé des gens de bien, et chéri de tous ses frères. Sa mort arriva le 16 juin 1594; il avait revu les décrétales sur les manuscrits par ordre de Grégoire xiii, et ainsi c'est en partie par ses soins

qu'on en eut à Rome une édition plus correcte que les précédentes. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom 2, pag. 165. Le père Tournon, *Hom. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 4, pag. 721 et suiv.)

FABRI (Jean), Suédois, né à Verden, ou Ferden, dans le quinzième siècle, et mort dans le seizième, fut maître-ès-arts et docteur en Droit canon et en Droit civil de l'Université de Lipsick, et membre du collège ducal. On a de lui, entre autres ouvrages, un livre sur l'Art de prêcher, et des qualités d'un bon prédicateur; un de proverbes en vers; un sur les règles du Droit; un sur cette question, *An licitum sit diebus festivis intendere bonarum artium disciplinis?* imprimé à Lipsick, in-4°; un de *Privilegiis pauperum*; un, des moyens de parvenir à la vie bienheureuse, etc. (Joan. Albert. Fabricius, *Bibl. med. et infim. latin.* lib. 6, pag. 416.)

FABRI (Honoré), jésuite, né en 1606, ou 1607, dans le diocèse de Bellay, entra dans la société le 28 octobre 1626, et professa long-temps la philosophie à Lyon dans le collège de la Trinité. Il alla ensuite à Rome où il fut pénitencier, et où il mourut le 9 mars 1688. On a de lui divers ouvrages, entre autres : 1° un *Abrégé de Théologie*, à Lyon, in-4°. 2° *La Foi unique de l'Eglise romaine contre les indifférens du siècle*, à Dillingen en 1657. 3° Un traité

de l'opinion probable, à Rome en 1659. 4° Un traité de controverse contre Contrigius, à Augbourg, en 1664. 5° Des notes sur celles dont Nicole, sous le nom de Wendrock, accompagna les lettres au provincial, et sur les dix-huit lettres de Montalte, c'est-à-dire, de Pascal. Le père Fabri se cacha dans ces deux ouvrages sous le nom de Bernard Stubrock, et fit imprimer le premier à Bruxelles, en 1659, et le second à Cologne en 1660. 6° Une lettre au sujet de la paix de Clément ix. 7° *Vindiciæ, ou Revendications* publiées dans le recueil des Bollandistes, tom. 2, pag. 34, au sujet de saint Hilaire d'Arles, et de Vincent de Lerins, sous le nom feint de Bruno Neusser. 8° *Corolla virginea de immaculata conceptione beatæ virginis Mariæ*. 9° Un traité contre la tolérance en matière de religion, etc. (Le père Colonia, jésuite, *Hist. littér. de Lyon*, tom. 2.)

FABRI (Jean), avocat de Lyon. Nous avons de lui, *Mémoires, ou Dissertations curieuses sur les questions de Droit les plus importantes et les plus difficiles*, in-4°. L'auteur assure qu'il a traité ces questions avec tant d'ordre, tant de soins et d'exactitude, qu'on ne trouvera pas une loi, une autorité, un arrêt qui puissent y avoir le moindre rapport, dont il n'ait marqué la juste application. (*Journal des Savans*, 1718, pag. 390 de la première édit.)

FABRICIEN, ou FABRICIER,

*Ædituus*, celui qui a le soin des revenus de l'œuvre, et l'intendance des bâtimens d'un chapitre, d'une paroisse, d'une église, d'une confrairie; c'est la même chose que le marguillier. (*Voy. MARGUILLIER.*)

FABRICIUS, ou FABRICIUS TUSCUS, abbé d'Abington en Angleterre, de la congrégation de Cluni, composa la vie de saint Adelme, ou Antèles au commencement du douzième siècle. (Possevin, *in app. sacr.*)

FABRICIUS DE MARLIANO, citoyen de Milan, fut successivement conseiller des ducs Jean Galeaz et Louis, évêque de Tortone et de Plaisance. On a de lui une chronique des évêques de cette dernière ville, que Muratori a fait imprimer pour la première fois dans le seizième tome de sa grande collection des auteurs de l'histoire d'Italie. Fabricius rédigea sa chronique en 1476. Il la commence par Victor, premier évêque de Plaisance, élu l'an de Jésus-Christ 322, et la termine par lui-même.

FABRICIUS (André), prévôt d'Ottingen dans la Souabe, natif d'un petit village du pays de Liège, enseigna la philosophie et la théologie à Louvain. Othon, cardinal d'Augsbourg, l'ayant attiré dans sa maison, l'envoya à Rome où il demeura six ans sous le pontificat de Pie v. A son retour, André Fabricius fut conseiller des ducs de Bavière qui lui procurèrent la prévôté d'Ottingen, et mourut en 1581. On

a de lui, 1<sup>o</sup> *Harmonia confessionis augustanæ*, à Cologne, 1573 et 1587, ouvrage in-fol., qui est de l'accord prétendu de la confession d'Augsbourg avec la foi. 2<sup>o</sup> Des remarques sur le catéchisme romain, à Anvers en 1574. 3<sup>o</sup> Des tragédies chrétiennes, entre autres : *Jeroboam rebelle*, à Ingolstad en 1585. (Valère-André, *Biblioth. belg. Le Mire, de script. sæc., sexti-decimi.*)

FABRICIUS (Guillaume), de Nimègue, prit le bonnet de docteur à Louvain le 30 août 1594. En 1605 il succéda à Jacques à *Castro*, évêque de Ruremonde, dans le gouvernement du grand collège des théologiens à Louvain; il fut aussi censeur apostolique et royal des livres. En 1625, il fut fait, après Jacques Janson, doyen de l'Eglise de Saint-Pierre, et conservateur des privilèges de l'Université de la ville. Il mourut d'apoplexie le 7 mars 1628, après avoir entendu chez les Dominicains le panégyrique de saint Thomas d'Aquin. On a de lui, 1<sup>o</sup> *D. Leonis Magni enarratio in dominicam passionem*, à Louvain en 1600; c'est un extrait de tout ce que saint Léon a dit sur la passion du Sauveur, en ses différens ouvrages. 2<sup>o</sup> *Isagogesive introductio in eandem enarrationem*, *ibid.*, en 1600, in-8<sup>o</sup>. Cet écrit est encore tiré des ouvrages de saint Léon. 3<sup>o</sup> *Confutatio censuræ quorundam theologorum parisiensium in quasdam propositiones ex R. P. Santarellæ li-*

*bris collectas*, en 1627, in-4°, sans nom d'auteur, ni du lieu de l'impression. On peut voir dans la bibliothèque belge de Valère-André, édition de 1739, in-4°, tom. 1, pag. 401, l'éloge de Guillaume Fabricius, composé par Louis Médard, chanoine de Saint-Pierre, à Louvain.

FABRICIUS (Jacques), théologien luthérien, né en 1593 à Coslin, ville de Poméranie, fut ministre de l'Eglise principale de Stelling, et professeur en théologie. Il mourut le 11 d'août 1654. On a de lui : *Disputationes in Genesim et in epistolam ad Romanos. Probatio visionum. Invictæ visionum probationes. Justia gustaviana*, et quelques ouvrages en allemand. (*Andreas Caroli memorabilia ecclesiastica sæculi decimi-septimi*, lib. 5, cap. 39, pag. 1041 et 1042.)

FABRICIUS (Jean-Louis), né à Schaffhouse le 29 juillet 1639, fut reçu ministre à Heidelberg en 1657, et eut la chaire de professeur extraordinaire en langue grecque, puis celle de théologie, avec l'inspection des études du prince électoral, celle du collège de la Sapience et une chaire de philosophie. En 1664 il fut fait conseiller ecclésiastique de l'électeur. Il mourut à Francfort en 1697. On a de lui plusieurs écrits, comme, *De viis Dei, an et quousque sint similes viis hominum? De symbolica Dei visione. De Baptismo infantibus Heterodoxorum conferen-*

*do. De ludis scenicis. De controversia circa personam Christi inter Evangelicos agitata. Exclides catholicus ad fratres Falemurgicos. De limitibus obsequii erga homines. De fide infantium. De Baptismo per mulierem vel hominem privatum administrato. De quæstione octogesimæ catechismi Heidelbergensis, quæ est de sacrificio missæ. De fastis*, etc. Ces ouvrages ont été recueillis par Heideggerus qui a mis à la tête la vie de l'auteur. (Moréri, édit. de 1759.)

FABRICIUS (Jean), théologien luthérien, né à Nuremberg le 31 mars 1618, fut revêtu de l'office de Diacre dans l'Eglise d'Altdorf en 1641, et deux ans après il eut une chaire de théologie. Il fut ensuite pasteur de Sainte-Marie à Nuremberg, et mourut le 26 avril 1676. Ses écrits sont des leçons théologiques imprimées par les soins de son fils Jean Fabricius; un traité latin du faux zèle des Gentils; des homélies, avec notes pour expliquer la confession d'Ausbourg; un écrit intitulé, *Raphaël*, ouvrage de piété pour son usage, etc. (*Gloria Academicæ Altdorfinae*, page 33 et suiv.)

FABRICIUS (Jean-Albert), l'un des plus laborieux et des plus savans hommes de son siècle, naquit à Leipsick le 11 novembre 1668, et s'appliqua à la lecture des auteurs anciens, tant sacrés que profanes, avec une ardeur incroyable. Il



fut élu professeur d'éloquence à Hambourg en 1699, et se fit recevoir docteur en théologie à Kiel. Il mourut à Hambourg le 3 avril 1736, à soixante-huit ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux et les plus estimés sont : 1° *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus, testimoniisque et animadversionibus illustratus*, Hambourg, 1703, 2 vol. in-8°, et en 1719, 3 vol. 2° *Bibliotheca græca, sive notitia scriptorum veterum græcorum, quorumcumque monumenta integra edita exstant, tum plerorumque à manuscriptorum ac deperditis*, 14 vol. in-4°, à Hambourg, publiés depuis 1705 jusqu'en 1728. 3° *Memoriæ hamburgenses, sive Hamburgi, et virorum de ecclesiâ, reque publica et scholastica Hamburgensi bene meritorum, elogia et vitæ*, à Hambourg, 7 vol. in-8°, et un huitième volume qui parut en 1745, et qui est de Joachim Evers, gendre de Jean-Albert Fabricius. 4° *Codex pseudopigraphus veteris Testamenti, collectus, castigatus, testimoniisque, censuris et animadversionibus illustratus*, à Hambourg, in-8°, 1713 et 1722. L'auteur ajouta un second volume en 1723, et y joignit : *Josephi veteris christiani hypomnesticon, cum versione et notis*, ouvrage qui n'avait point encore paru. 5° *Bibliographia antiquaria, sive introductio in notitiam scriptorum, qui antiquitates hebræicas, græcas, romanas, chris-*

*tianas scriptis illustrarunt*, avec le poème de Maurice de Sens, sur les rits du sacrifice de la messe qui n'avait point encore paru, à Hambourg, in-4°, 1713, et 1716, in-4° augmenté, mais sans le poème. 6° L'édition des ouvrages du martyr saint Hippolyte, en grec et en latin, avec des notes, des commentaires sur la table pascale de ce Saint, les écrits d'Hippolyte de Thèbes, une collection d'écrits de quelques écrivains ecclésiastiques du troisième siècle, la dissertation de Léon Allatius, de *methodiis et methodiorum scriptis*, etc., à Hambourg, 2 vol. in-fol., 1716, 1718. 7° *Bibliotheca ecclesiastica*, c'est-à-dire le recueil des écrits sur les écrivains ecclésiastiques, 1° par saint Jérôme, avec une ancienne version grecque, des notes de l'éditeur, des corrections et variantes de divers savans ; 2° le traité apocryphe des vies des évangélistes et des apôtres, en grec et en latin ; le traité attribué à Bède, de *luminaribus ecclesiæ* ; 3° Gennade, Isidore de Séville, Ildefonse de Tolède, Honoré d'Autun, Sigebert de Gemblours, l'anonyme de Molk, Pierre du Mont-Cassin, de *Viris illustribus monasterii Cassinensis*, avec un supplément ; thithème ; l'*auctuarium* d'Aubert Le Mire, etc., à Hambourg, in-fol., 1718. *Sancti Philastrii, episcopi Brixiensis, de hæresibus liber, cum emendationibus et notis*, à Hambourg, 1721, in-8°. 9° *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui verita-*

*tem religionis christianæ asseruerunt cum præmio et capitibus prioribus demonstrationis evangelicæ Eusebii cæsariensis, etc.*, à Hambourg, in-4°, 1725. 10° *Conspectus thesauri litterarii Italici*, etc., à Hambourg, 1730, in-8°. 11° *Centifolium luthera-num, sive notitia litteraria scriptorum omnis generis de Luthero, ejusque vitâ, scriptis et reformatione ecclesiæ, in lucem ab amicis et inimicis editorum*, etc., en deux parties, à Hambourg, in-8°, 1728 et 1730. 12° *Hydrotheologiæ sciagraphia*, en allemand, à Hambourg, 1734, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français, et l'on a donné en 1743 in-8°, à Paris, une nouvelle édition de cette traduction, sous le titre, *Théologie de l'eau, ou essai sur la bonté, la sagesse et la puissance de Dieu, manifestée dans la création de l'eau*, traduit de l'allemand, etc., avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. On a réimprimé cet ouvrage à Florence en 1745, sous la conduite de l'abbé Laurent Mahus, de l'Académie de Cortone, et cet éditeur s'est chargé de continuer cet ouvrage. Voyez la Vie de Jean-Albert Fabricius, publiée à Hambourg par Reimar en 1737, in-8°, sous ce titre, *Hermannii Samuelis Reimari Philos. Professoris de vitâ et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*.

**FABRIQUE**, *fabrica*. C'est le revenu affecté à l'entretien d'une église paroissiale, tant pour les

réparations que pour la célébration du service. Lorsque les biens de l'Eglise étaient divisés en quatre parties, il y en avait une des quatre pour la fabrique, il y avait même des endroits où la troisième partie des biens de l'Eglise appartenait à la fabrique. C'est ce qui se pratique en Espagne, comme on le voit par le huitième canon du concile de Tarragone de l'an 517. Ces sortes de revenus, après les fondations accomplies, doivent être appliqués aux réparations, achats d'ornemens et autres choses semblables, de même que les offrandes qui se font aux messes, dans les tronc et dans les quêtes des églises paroissiales, lesquelles appartiennent aux fabriques. Les évêques étaient autrefois chargés de la répartition des fabriques, et elle passa ensuite aux archidiacres, puis aux curés, et enfin aux personnes notables, qu'on appelle Fabriciens, ou Marquiers, qui sont obligés de rendre leurs comptes tous les ans aux archidiacres, évêques, archidiacres ou curés, lorsque ces prélats ou archidiacres ne font pas leurs visites dans le cours de l'année. (*Concile de Trente, sess. 22. reform., c. 9. Van-Espen, de eccl., tom. 1, p. 741.*)

Quoique l'administration des biens des fabriques soit parvenue dans les mains des laïcs, ils ne sont pas moins réputés biens ecclésiastiques : ainsi ils participent à tous les privilèges dont jouissaient les biens du Clergé.

il y a un arrêt de la cour des aides, rendu le 26 novembre 1636, rapporté dans le *Journal des Audiences* (tom. 1, liv. 3, ch. 36), qui a jugé que les fabriques qui font valoir des vignes sont exemptes d'un certain droit d'aides dont les biens ecclésiastiques étaient alors affranchis.

Une déclaration du 31 janvier 1690 défend aux fabriques d'emprunter à fonds perdu ; ou autrement, pour bâtir ; ou réparer les Églises, même du consentement des paroissiens, à moins que l'emprunt ne soit autorisé par lettres-patentes enregistrées ; à peine par les marguilliers et fabricqueurs d'en répondre en leur nom ; mais la déclaration ne parle pas des emprunts qui pourraient être faits pour des bâtimens autres que des Églises.

On regarde les fabriques et les communautés ecclésiastiques comme incapables de recevoir des dispositions universelles ; et, lorsqu'il en est fait à leur profit, il est d'usage de les réduire, lors même que les testateurs n'ont laissé que des héritiers collatéraux. Une sentence du Châtelet, rendue le jeudi 12 janvier 1741, a réduit à moitié le legs universel fait au profit de la fabrique de Passy par le sieur de Viente. (Sur ces réductions, voyez divers arrêts rapportés par Denisart aux articles *Communautés ecclésiastiques* et *Gens de main-morte*. Voyez aussi le *plaidoyer* de Joly de Fleury, avocat-général, du 28 août 1708 ;

au *Journal des Audiences*, t. 5, liv. 8, ch. 42.)

Le concile de Narbonne en 1609, veut qu'il soit fait un inventaire exact des biens, meubles et immeubles des Églises. C'est la disposition de l'article 9 de l'édit de février 1680. Le même concile défend de donner à bail les biens des fabriques, si ce n'est du consentement du curé et avec les publications requises. L'arrêt du conseil-privé du 14 octobre 1639, a réglé que lorsque les terres, maisons et autres biens appartenant à la fabrique seront à bail à loyer, le bail en sera fait à la porte de l'église, pardevant les curés et habitants, sans frais.

Le concile de Rouen en 1581 défend, sous de grièves peines, d'aliéner, ou de vendre les biens et les revenus des fabriques, autrement que par autorité de l'ordinaire ; comme aussi de les employer à d'autres effets que ceux auxquels ils sont destinés.

Par la déclaration du 12 février 1661, Sa Majesté veut que les églises et fabriques du royaume rentrent de plein droit et de fait, sans aucune formalité de justice, dans tous les biens, terres et domaines qui leur appartiennent, et qui depuis vingt ans ont été vendus, ou engagés par les marguilliers, habitants, ou communautés des dites paroisses, sans permission et sans avoir gardé les autres formalités nécessaires. Ordonne Sa Majesté que les possesseurs d'iceux leur en abandonnent la jouissance

libre et paisible, sans pouvoir répéter contre lescdites Églises et fabriques le prix principal, ni aucuns frais, loyaux coûts, dépens, dommages et intérêts, sauf auxdits possesseurs à se pourvoir, etc. (*Arrêt du parlement de Paris qui vérifie la déclaration*, tom. 3 des *Mém. du Clergé*, pag. 1225 et suiv.)

Les Chapitres, même ceux qui prétendent être exempts de la juridiction épiscopale, ne pouvaient pas, de leur autorité seule, et sans l'approbation de l'évêque, régler ce qui concerne les fabriques des cathédrales et des Églises qui dépendent des Chapitres. Ainsi jugé par l'arrêt du conseil-privé du 26 janvier 1644, entre l'évêque d'Amiens et son Chapitre. *Voy.* MARGUILLIER.

FABROT (Charles-Annibal), un des plus célèbres jurisconsultes de son temps, né à Aix en Provence en 1581, fit de grands progrès dans les langues, dans la jurisprudence civile et canonique et les belles-lettres. Il prit le bonnet de docteur en Droit en 1606. Il fut reçu ensuite avocat au parlement de Provence, et fut fait professeur en Droit à Aix en 1609. Il vint en 1638 à Paris pour y faire imprimer des notes de sa façon sur les Institutes de Justinien, paraphrasées en grec par Théophile. Il dédia cet ouvrage au chancelier Seguier qui l'obligea à rester à Paris pour y travailler à la traduction des Basiliques. Fabrot acheva cette traduction en sept volumes in-fol., en 1647. Il tra-

vailla les années suivantes dans l'imprimerie royale pour les éditions de Cedréne qui parurent en deux volumes in-fol. de Nicetas, d'Anastase le *Libraire*, de Constantin Mousès, de Théophilacte Simocatta, in-fol., Paris 1650, et de Condyle, in-fol. Paris 1651, qu'il enrichit tous de notes et dissertations. Il commença en 1652 à revoir les œuvres de Basile le Grand, qu'il enrichit de diverses notes; il les corrigea sur plusieurs manuscrits, y ajouta quelques traités qu'on n'avait point encore vus, et acheta en 1653 ce grand ouvrage que nous avons en dix volumes in-fol. Dans ces ouvrages, Fabrot fit imprimer en 1618 des notes sur quelques traités du Code théodosien et en 1628 il publia des citations dont le sujet est *de conceptione humani partus, et de puerperii*. Ces deux éditions furent réimprimées à Genève en 1629, in-4°, avec le traité d'Alphonse Garraza de Paris *natura liberi et legitimo*. Il donna aussi d'autres exercices latins en 1639, au nombre de douze, qui roulent sur le Droit, et il y joint les quatorze lois qui se trouvaient dans le Digeste; il les a données en grec et en latin, et a mis en tête une apologie et des interprètes grecs des Basiliques et du jurisconsulte Théophile. En 1645 il donna *Epistola mutuo*, avec la réponse de Gilles Saumaise à Gilles Ménage; et en 1647 il composa un traité contre le même Saumaise. Nous l'av-

sous le titre de *Replicatio adversus Claudii Salmasii replicationem in quâ mutuum alienationem esse ostenditur*. On a encore de ce célèbre jurisconsulte une édition des Institutes de Justinien, avec des notes de Cujas, à Paris, 1643, in-12. *Prælectio in titul. decreti Gregorii IX de vitâ et honestate Clericorum*, à Paris en 1651. *Joan. P. de Maurize juris canonici selecta et eorum quæ ad fori gallicani pertinent summa*, avec des notes, 1659, Paris, in-4°. Antiquités de la ville de Marseille, etc. Cet ouvrage fut donné en latin par Jules Raimond de Soliers, jurisconsulte, et traduit par Hector de Soliers son fils, si on en croit l'édition de 1615, in-8°; mais dans celle de 1632 à Lyon, in-8°, elle porte le nom de Fabrot. Henri Justel et Guillaume Voël qui donnèrent en 1661 la Bibliothèque du Droit canon, y mirent dans le second volume le recueil des ordonnances, ou constitutions ecclésiastiques de Théodore Balsamon, qu'on n'avait pas encore publiés en grec, et qu'ils trouvèrent dans le cabinet de Fabrot avec des belles notes de sa façon. Il avait eu dessein de faire imprimer cet ouvrage qui fut remis entre les mains des sieurs Justel et Voël par Guillaume Fabrot son fils, conseiller en la cour des Monnaies. Ce dernier avait encore divers autres traités de son père, qu'il promettait de donner au public, comme des commentaires sur les Institutes de Justinien,

des notes sur Aulu-Gelle, des auteurs qu'on n'a pas encore publiés, etc. Charles-Annibal Fabrot mourut à Paris en 1659 dans la soixante-dix-huitième année de son âge, et fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois sa paroisse. (Moréri, édit. de 1759.)

FABROT (Claude-Annibal), célèbre avocat du parlement de Provence, mort en 1639, a laissé des corrections sur le pontifical romain.

FACE. La face de Dieu se prend quelquefois dans l'Écriture pour Dieu même ou pour son ange, *facies mea præcedet te*, ma face, moi-même, disent les Septante, ou bien mon ange, l'ange de ma face vous précédera. *Exod.* 33, 13, 14. D'autres fois la face de Dieu marque sa colère : *la face du Seigneur est sur ceux qui font le mal. Psalm.* 33, 17. D'autres fois elle marque sa bonté et sa protection : *montrez-nous votre face, et nous serons sauvés. Psalm.* 79, 4. Le salut de la face du Seigneur marque le salut qu'il promet par sa faveur. (*Psalm.* 41, 6.) Les anges de la face sont les premiers anges qui sont les plus proches de Dieu. L'ange de la face désigne le Messie, dans Isaïe, 63, 9, *Angelus faciei ejus salvavit eos*. Les pains des faces sont les pains de proposition qui étaient toujours devant la face du Seigneur. Voyez PAINS DE PROPOSITION.

FACELLA (Joseph), né à Palerme en Sicile, fut docteur en jurisprudence civile et canon-

que , et premier avocat au tribunal de Sicile. Il mourut le 19 juin 1648 , et laissa , *Tractatus quatuor de rectâ administratione justitiæ principum, judicum, aliorumque officialium, cum remediis quæ adhiberi possunt pro defensione causarum, tum civilium, tum criminalium, etc.* (*Biblioth. sicula.*)

FACHINHAM , ou FACHINAM, (Nicolas), natif de Northfolck en Angleterre , embrassa l'institut de Saint-François , et reçut les honneurs du doctorat à Oxford , où il enseigna la théologie à ceux de son Ordre. Il fut élevé à la charge de provincial , et fort aimé du roi Richard II. C'était un homme doux , pacifique , pieux , charitable et très-zélé pour la religion. Il mourut en 1407 , et laissa les ouvrages suivans : *De Fraternitate christiana. De Schismatibus Ecclesiæ. Super unione Ecclesiæ. De valore Missæ. De suffragis viatorum. De oratione.* (Pitseus, *de script.*, angl. Waddingue. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 2., pag. 385.)

FACHENDAIRE. On nomme ainsi dans quelques Ordres religieux le procureur qui est chargé des affaires des maisons étrangères de l'Ordre.

FACTEUR , commissionnaire qui achète , ou qui vend pour des marchands, *institor, proxeneta.* Voyez COMMISSIONNAIRE.

FACTUM. Ce mot signifie le fait. C'est le nom qu'on donne ordinairement aux mémoires

que les parties font imprimer pour l'instruction des juges qui doivent décider les procès. Les *factum* et mémoires ne sont pas sujets aux règles établies pour l'impression , la seule signature de l'avocat , ou du procureur tient lieu de permission et d'approbation à l'imprimeur. Mis aussi , pour empêcher que des parties ne se donnent la licence d'insérer dans leur *factum* des faits injurieux contre leurs adversaires , par arrêt de la cour du parlement de Paris , du 11 août 1708 , défenses avaient été faites à tous imprimeurs et libraires de Paris d'imprimer aucun *factum* , requêtes , ou mémoires , si les copies qu'on leur met entre les mains n'étaient signées d'un avocat , ou d'un procureur ; enjoint auxdits imprimeurs et libraires de mettre leurs noms au commencement , ou à la fin desdits *factum* et mémoires qu'ils auront imprimés , ou fait imprimer.

FACULTÉ , en terme du palais , signifie puissance morale , droit qu'on a de faire , ou de retenir quelque chose , *jus*. Une femme en puissance de mari n'a pas la faculté de contracter , d'agir en justice , si elle n'est autorisée pour cela.

FACULTÉ DE RACHAT , OU DE RÉMÈRE , est une clause que les vendeurs apposent quelquefois dans les contrats de vente d'héritages , par laquelle ils stipulent qu'il leur sera permis de racheter l'héritage qu'ils vendent dans un certain temps ,

en rendant à l'acquéreur le prix qu'ils en ont reçu.

FACULTÉ, en terme d'école, se dit des membres d'une Université, divisés selon les divers arts, ou sciences qu'on y enseigne. Il y a quatre Facultés à Paris, la Faculté des arts qui comprend les humanités et la philosophie, celles de médecine, de jurisprudence et de théologie.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane, ville de la province de Bizacène en Afrique, se trouva à Constantinople lorsque le pape Vigile y vint l'an 547. Il avait composé un ouvrage pour la défense des trois Chapitres, dont il fit des extraits pour donner son avis à la conférence qui fut tenue à ce sujet. Il souffrit l'exil plutôt que de signer la condamnation de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodore, de la lettre d'Ibas, et se sépara même de la communion de ceux qui avaient signé. Il composa aussi un traité adressé à Mocien, ou Mucien, pour répondre à la comparaison que l'on faisait des défenseurs des trois Chapitres avec les donatistes. Il traite encore la même question dans une lettre donnée au public par le père d'Acheri, dans le troisième tome de son Spicilege. Il y soutient que ceux qui condamnent les trois Chapitres sont hérétiques, ou successeurs d'hérétiques. Son premier ouvrage, donné par le père Sirmond en 1629, est partagé en douze livres. Il expose dans le premier la pureté de sa foi. Il

prétend dans le second que l'on n'en voulait aux écrits de Théodore et à la lettre d'Ibas, que pour diminuer l'autorité du concile de Chalcédoine. Dans le troisième il soutient que Théodore de Mopsueste est orthodoxe, et qu'on ne peut le condamner, sans accuser le concile de Chalcédoine, ou saint Léon, d'erreur, ou de négligence. Il soutient dans le quatrième qu'on ne doit pas suivre le sentiment de saint Cyrille sur la condamnation de Théodore. Il prétend prouver dans le cinquième que le concile de Chalcédoine a approuvé la lettre d'Ibas, et que jamais Ibas ne l'a désavouée. Dans le sixième et le septième, il tâche de montrer que la lettre d'Ibas ne contient point d'hérésie, et qu'il y a reconnu deux natures et une personne en Jésus-Christ. Dans le huitième il défend Théodore en faisant voir que les saints pères et les évêques d'Orient se sont servis d'expressions semblables aux siennes. Dans le neuvième et le dixième, il le défend par ses écrits, et dit que, quand il y aurait des endroits blâmables, le synode a bien fait de ne pas les condamner, parce qu'on peut leur donner un bon sens, ou que ses ennemis les ont ajoutés. Dans le onzième il fait voir que les anciens pères se sont exprimés comme Théodore de Mopsueste; et dans le douzième, que, quand il aurait été dans l'erreur, on ne pourrait le condamner comme hérétique, puisqu'il avait toujours marqué

beaucoup de soumission à l'Eglise. Faecundus écrit avec beaucoup d'éloquence et de feu ; mais son zèle l'emporte quelquefois trop loin, et lui fait faire de mauvais raisonnemens. Ses ouvrages ont été donnés en 1629 par le père Sirmond, et depuis en 1675, à la suite d'Optat de Milève, par les soins de Philippe le Prieur qui y ajouta la lettre intitulée : de l'Eglise catholique, qui avait déjà été insérée dans le troisième tome du spicilege. Toutes ces pièces ont passé dans le dixième tome de la bibliothèque des Pères de Lyon, puis dans le recueil des œuvres du père Sirmond, à Paris en 1696, et à Venise en 1721. Sirmond, *in notis ad Faecund.* (Dupin, *Bibl. eccl. des Aut. du seizième siècle.* D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 16, pag. 511 et suiv.)

FAENZA, ville d'Italie dans la Romagne, située entre Mola et Forli sur la rivière d'Amone, dans un pays très-agréable. Les Latins l'appellent *Faventia*. Les Goths la ravagèrent, comme toutes les autres dont ils se rendirent maîtres ; elle éprouva ensuite le gouvernement des exarques, et les Boulonnais lui donnèrent occasion de recouvrer la liberté. Les Manfredi s'y établirent en 1286, et y regnèrent jusqu'à Alexandre vi qui fit égorger à Store le dernier de cette famille. Cette ville est fameuse par la belle faïence qu'on y fabrique. Nous n'osons dire que la religion chrétienne y fut éta-

blie dès les premiers siècles. Le plus ancien évêque que nous en connaissons est au commencement du quatrième. Il peut bien y en avoir eu d'autres plus anciens, mais ils nous sont inconnus. La cathédrale, dédiée au prince des apôtres, est d'une très-belle architecture. Les Manfredi la firent bâtir, et Gilles, cardinal Carille, contribua beaucoup à la perfectionner en 1359. Son Chapitre est composé de trois dignitaires, d'un prévôt, d'un archidiaque et d'un archiprêtre, seize chanoines ; seize pénitenciers, treize mansionnaires, deux sacristains, etc. Il y a quatre abbayes dans la ville, huit monastères d'hommes, et autant de filles ; le diocèse est fort étendu et comprend plusieurs villes assez considérables. On y compte cent vingt-deux paroisses, dont vingt-huit sont dans Faenza. *Ital. s.* tom. 2, pag. 492, nouvelle édition.

#### *Evêques de Faenza.*

1. Constantin, assista au concile de Rome en 313.
2. Gilles, siégeait en 454.
3. Juste, en 463.
4. Léonce, assista au concile de Latran en 649.
5. Vital, au sixième concile général en 680.
6. Léon, à celui de Mantoue en 826.
7. Romain, à celui de Latran en 861.
8. Constantin, ordonné par Romain, archevêque de Ravenne, en 880. Jean VIII l'excom-



**munia.** pour s'être fait sacrer sans son agrément.

9. Paul, en 920.

10. Gérard, élu en 954, assista au concile de Marzailles en 973.

11. Ildeprand, au concile de Ravenne en 997, il siégeait aussi en 1000.

12. Eutique, en 1043.

13. Ugo, en 1050. Il paraît qu'il y a ici de l'erreur.

14. Pierre, en 1056.

15. Léon, 1076.

16. Robert, 1086.

17. Conon, succéda à Robert.

18. Pierre, en 1116.

19. Jacques, en 1118.

20. Rambert, siégeait en 1141.

21. Jean, vers l'an 1160. Alexandre III le déposa, parce qu'il tenait le parti de Barbe-rousse. Il se rétablit ensuite, et il se trouva au concile de Latran en 1179.

22. Bernard Baldus, prévôt de Pavie, élu en 1192, transféré à Pavie en 1200.

23. Théodoric, siégeait en 1203.

24. Hubald, succéda à Théodoric, siégea un an, et fut transféré à Ravenne.

25. Rotland, prévôt de la cathédrale, élu en 1210, mourut en 1219.

26. Albert, aussi prévôt, élu en 1220, introduisit les dominicains à Faenza.

27. F. Gauthier, de l'Ordre des Hermites de Saint-Augustin, élu en 1251, mourut en 1255.

28. Jacques, nommé en 1259, siégea jusqu'en 1270.

29. F. Théodoric, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, siégeait en 1279, et mourut en 1281.

30. Vivien, archidiacre d'Arezzo, nommé par Martin IV en 1281, mourut en 1285.

31. Lothaire de la Tosa, Florentin, archidiacre de Florence, élu en 1287, passa à Florence en 1301.

32. Matthieu, de l'Ordre des Hermites de Saint-Augustin; élu en 1301, mourut en 1310.

33. Ugolin, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1311, mort en 1336.

34. Jean Brusati, de Faenza; moine de Sainte-Perpétue, Ordre de Saint Marc, nommé par Benoît XII, en 1337, mourut en 1343.

35. Étienne Benerii, nommé par Clément VI en 1343, siégea long-temps.

36. François d'Aguzzonis d'Urbain, nommé par Urbain VI en 1380, fut transféré à Bénévent en 1383, et à Bordeaux en France en 1390. Innocent VII le fit cardinal, et il se trouva en cette qualité au concile de Pise. Il mourut en 1412.

37. M. Ange de Fiebindaciis, évêque de Florence, transféré en 1383, siégea jusqu'en 1391 qu'il fut transféré à Arezzo.

38. Ursus, abbé de Sainte-Croix de Fonte-Avellano, de l'Ordre de Saint-Benoît, diocèse de Gubio, nommé en 1391, siégea douze ans, et passa à Rosano en 1402.

39. Nicolas Ubertain, de Matiliano, nommé lorsqu'il était chanoine de Faenza en 1402, mourut en 1406.

40. Pierre de Pago, de l'Ordre de Saint-Dominique, en 1486; il fut depuis archevêque de Spalatro en 1412, et assista au concile de Pise en 1409.

41. Sylvestre Casa, de Florence, nommé en 1412, mourut en 1428.

42. Jean, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Sylvestre en 1428, et siégea dix ans.

43. François Zanovius, de Florence, de l'Ordre des Servites, nommé par Eugène IV le 19 décembre 1438, mourut en 1454.

44. Fr. Jean del Terma, de Sienne, de l'Ordre des Servites, nommé par Calliste III, le 28 août 1455, siégea trois ans.

45. Alexandre de Stampis, chanoine de Faenza, nommé le 23 février 1458, mourut en 1463.

46. Barthélemi Gandulphe, de Faenza, dont il était chanoine, succéda à Alexandre en 1463, et mourut en 1472.

47. Frédéric Manfrède, fils d'Astorge, chanoine, élu en 1472, siégea douze ans, et fut chassé par son frère Galeotti en 1478.

48. Baptiste Canonicis, de Boulogne, fils de François, abbé de Saint-Nabor et de Saint-Felix, nommé en 1484, mourut en 1510.

49. Jacques Pasius de Faenza, succéda en 1510, le 8 avril, as-

sista au concile Latran, et mourut en 1528.

50. Pierre-André Gambario, de Boulogne, nommé par Clément VII le 7 août 1528, a fait plusieurs ouvrages. Il mourut à Viterbe, en allant à son église.

51. Rodulphe Pie, succéda la même année au mois de novembre. Il fut fait cardinal par Paul III, chargé des plus importantes négociations dans les différentes cours de l'Europe par les papes sous lesquels il vécut. Sadolet, Bembo, Sepulveda, font son éloge dans leurs lettres. Il mourut doyen du sacré collège au mois de mai 1564.

52. Théodoric Pie, frère naturel du précédent, lui succéda le 10 oct. 1544, et mourut en 1562.

53. J. B. Seghiccelli, de Boulogne, nommé le 18 mars 1562, alla au concile de Trente, et mourut à Boulogne en 1575.

54. Annibal de Grassis, de Boulogne, archiprêtre et prévôt de cette métropole, nommé par Grégoire XIII le 9 décembre 1575, siégea onze ans, et abdiqua en 1585. Sixte V, envoya nonce en Espagne.

55. Jean-Antoine de Grassis, de Boulogne, neveu du précédent, et chanoine de Boulogne, lui succéda sur le siège de Faenza le 18 mars 1586, siégea dix-sept ans, et mourut en 1602.

56. François, cardinal Blandrata, dit cardinal de Saint-Clément, transféré d'Acqs par Clément VIII, le 16 avril 1603, fait cardinal en 1596, mourut en 1605.

57. Erminius, cardinal Vante, succéda à Blandrata le 3 août 1605, siégea treize ans, et mourut le 22 août 1618.

58. Jules Monterentius, de Boulogne, gouverneur de Rome, nommé en 1618, mourut en 1623.

59. Marc-Antoine, cardinal Gozzodini, de Boulogne, succéda à Monterentius le 7 juillet 1623, mourut la même année.

60. François, cardinal Cennini, de Salamandris, évêque d'Amelia, nommé par Urbain VIII le 27 septembre 1623, siégea vingt ans, et abdiqua en 1643, le 2 octobre.

61. Charles Rosseti, de Ferrare, archevêque de Tarse, transféré le 4 mars 1643, fait cardinal par Innocent X, mourut en 1681.

62. Antoine, cardinal Pignatelli, de Naples, succéda à Rosseti en 1682, et fut transféré à Naples en 1687; enfin fait pape en 1690.

63. Jean-François Nigrani, de Gênes, cardinal, nommé en 1787, abdiqua en 1697.

64. Marcel, cardinal Dutatio, de Gênes, succéda la même année, et mourut en 1710.

65. Jules Piazza, de Forlì, archevêque de Nazareth, transféré à Faenza le 21 juillet 1710, siégeait encore en 1717.

FAGNANI (Jean-François), jurisconsulte romain qui florissait au commencement du dix-septième siècle, a laissé un ouvrage de la validité et de la justice des censures de Paul V, à

Rome en 1607. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1700.)

FAGNANI, ou FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste du dix-septième siècle, fut pendant près de quinze ans secrétaire de la sacrée congrégation. On le regardait à Rome comme un oracle, et plusieurs papes l'honorèrent de leur estime. Il devint aveugle à l'âge de quarante-quatre ans; ce qui ne l'empêcha pas de dicter souvent des écrits sur les matières qu'on lui proposait, ou qu'il voulait traiter lui-même. Ce fut après être tombé dans cet état qu'il composa son grand commentaire sur les Décrétales, qui est en trois volumes in-fol., et qu'il dédia au pape Alexandre VII, par l'ordre duquel il l'avait composé. Il fut imprimé à Rome en 1661, à Cologne en 1679, 1681, 1786 et 1704, et à Venise en 1697. La préface est un chef-d'œuvre en ce genre, et l'on a peine à croire qu'un homme aveugle l'ait pu faire. Il avait une mémoire si heureuse qu'il n'avait presque rien oublié des poètes mêmes qu'il avait lus dans sa jeunesse, et qu'il citait des passages sans nombre des auteurs de Droit sur toutes sortes de questions, avec autant de facilité que s'il les eût lus. Il mourut vers l'an 1678, âgé de plus de quatre-vingts ans. On a encore de lui un traité de l'Opinion probable, imprimé séparément à Rome en 1665.

FAGUNDEZ (Étienne), jésuite, natif de Viane en Portu-

gal, entra dans la compagnie à Evora en 1594, et enseigna la théologie morale à Lisbonne où il mourut le 13 janvier 1545, âgé de soixante-huit ans. On a de lui les ouvrages suivans : *Quæstiones de christianis officiis et casibus conscientie in sexta Ecclesiæ præcepta*, Lyon 1626, in-fol. *Apologia pro isto tractatu, ad quæstionem de lactici-niorum esu in quadragesima*, 1631, in-8°. *In decima præcepta decalogi*, 1640, in-fol. *De contractibus et de acquisitione, ac translatione dominii*, 1641, in-fol. (Alegambe, *Bibl. script.* S. J. Nicolas-Antonio, *Bibl. script. hisp.*)

FAIDIT. Voyez FAYDIT.

FAIE (Barthélemy de La), conseiller du parlement de Paris dans le seizième siècle, est auteur de l'ouvrage suivant : l'Énerguménique et l'Alexicaque, ou des possédés et des remèdes contre la possession, Paris, 1572.

FAILLE (Germain de La), naquit à Castelnaudari dans le haut Languedoc le 30 octobre 1616. La ville de Toulouse le choisit pour son syndic en 1655; et cette charge lui ayant donné lieu de fouiller dans les archives de la ville, il entreprit de composer les Annales de Toulouse, dont le premier volume parut en 1687, et le second en 1701. Cet ouvrage est écrit d'un style vif et aisé, quoique peu correct : l'auteur y a rassemblé un grand nombre de faits très-curieux, et la description qu'il y fait en particulier de l'origine et du

progrès de la religion, est travaillée avec exactitude. Il composa aussi un traité sur la noblesse des capitouls, dont l'édition la plus ample est in-4°, à Toulouse, 1707. L'Académie des Jeux-Floraux le nomma en 1704 son secrétaire perpétuel, et il en a rempli pendant plusieurs années les fonctions avec honneur. Il avait été quatre fois dans le capitoulat, et il mourut doyen des anciens capitouls le 12 novembre 1711, au commencement de sa quatre-vingt-seizième année. (*Mémoire de Trévoux*, juillet 1712, pag. 1230.)

FAILLITE. Voyez BANQUEROUTE, CESSION, CESSIONNAIRE.

FAISE (la), *Faisia*, abbaye réformée de l'Ordre de Cîteaux, dans la Guienne, située dans une vallée très-fertile et agréable, entre les deux mers, à trois milles de Libourne de Saint-Émilion, au diocèse de Bordeaux. Elle était fille de Cadouin, ligne de Pontigni, et fut fondée l'an 1137 par Pierre, vicomte de Châtillon, qui donna, en présence de l'archevêque de Bordeaux et de ses suffragans à l'abbé de Cadouin, un endroit dans sa forêt de Faise pour l'établissement de ce monastère. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 887.)

FALCANDUS (Hugues), historien de Sicile du douzième siècle, était Normand, selon quelques-uns, ou Sicilien, selon d'autres. Il a écrit ce qui se passa dans la Sicile sous les règnes de Roger 1<sup>er</sup> qui fut élu roi en 1130 ou 1139, de Guillaume 1<sup>er</sup> sur-

nommé le Méchant , et de Guillaume II, surnommé le Bon. Cette histoire ne renferme donc que ce qui s'est passé dans la Sicile depuis l'an 1130, ou 1139 jusqu'en 1169, ou environ. Il y en a quatre éditions, dont la première est de Gervais de Tournay, à Paris, in-4°, 1550. Les Wechels en firent une seconde qu'ils insérèrent dans leur recueil des auteurs de l'histoire de Sicile en 1579, in-fol. Carusio a fait réimprimer cet auteur dans sa *Bibliothèque sicilienne*, et Muratori dans le septième tome in-fol. de son *Recueil des Historiens d'Italie*.

FALCIDIE, *falcidia*. La falcidie, ainsi nommée du tribun Falcidius qui en porta la loi, n'est autre chose que la quatrième partie des biens de la succession que l'héritier peut retenir, quand les legs excèdent les trois quarts. La falcidie ne pouvait être prise sur l'hérédité qu'après toutes les dettes payées. Elle ne regardait point les successions dont les biens étaient situés dans les pays de Droit coutumier où la légitime et la réduction des legs étaient différemment réglées selon les bornes prescrites par chaque coutume ; elle regardait seulement les dispositions testamentaires de ceux dont les biens étaient dans les provinces qui se gouvernaient selon le Droit écrit. Elle ne regardait point non plus les légataires, mais elle regardait les héritiers légitimes et *ab intestat*, au défaut des héritiers testamentaires. (Pontas,

au mot HÉRITIER, cas. 17. *Voyez* LEGS, HÉRITIER, QUARTE FALCIDIE.)

FALCO, ou FALCON, historien de Bénévent était notaire et secrétaire du palais du pape, sous le pontificat d'Innocent II, avant le milieu du douzième siècle. Il fut aussi juge, ou magistrat de Bénévent, sa patrie. Il est auteur d'une chronique curieuse, exacte et très-utile pour l'histoire des années qu'elle embrasse, savoir, depuis l'an 1102 jusqu'à l'an 1140. C'est l'histoire de son temps que Falco rapporte; il avait été témoin d'une partie des faits dont il a laissé le récit fort détaillé. La première édition de cet ouvrage a été faite à Naples en 1626, in-4°, par les soins d'Antoine Caraccioli, prêtre de l'Ordre des Cleres-Réguliers, qui le donna avec trois autres, dont voici les titres : *Antiqui chronologi quatuor, Herembertus Longobardus, Lapus Protospata, Anonymus Cassinensis, Falco Beneventanus, cum appendicibus historicis*, etc. L'ouvrage de Falco a été donné depuis, 1° par Camille Peregrino, dans son *Historia Principum Longobardorum recensita et carptim illustrata*, à Naples, 1643, in-4°. 2° Dans le tome premier de la *Bibliotheca historica Siciliae* de Jean-Baptiste Carusi, ou Carusio, à Palerme, 1720, in-fol. 3° Dans les tomes 2 et 5 des écrivains d'Italie, recueillis par Muratori. 4° Dans le tome 9 du Trésor des Antiquités d'Italie, par Burman.

FALCO, ou FALCON (Benoît), citoyen de Naples. On a de lui les Antiquités de Naples, et de son territoire, écrites en italien, et imprimées à Naples in-8°, en 1539, 1568, 1580 et 1589. Sigebert Havercamp a traduit cet ouvrage en latin sur la sixième édition italienne, faite à Naples en 1679, in-4°, et l'a inséré à la tête du tome 9 du Trésor des Antiquités d'Italie, par Burman.

FALCO, ou FALCON (Aymar), chanoine régulier de Saint-Antoine, était d'une famille illustre de la province de Dauphiné, et vivait dans le seizième siècle. Il fut d'abord curé de la paroisse de la ville de Saint-Antoine, puis chargé des fonctions du grand-prieur de l'abbaye, en l'absence de celui-ci, et pourvu de la commanderie générale de Bar-le-Duc. Le Chapitre général de son Ordre le députa à Rome vers le pape Clément VII, et le succès de sa négociation le fit recevoir à son retour avec de grands honneurs. Il fut choisi pour gouverner l'Ordre sous le titre de vicaire-général conjointement avec Jean Borrel, dit aussi *Buteo*, après la mort de l'abbé Théodore de Saint-Chaumont, arrivée en 1527. Quelques temps après le Chapitre canonial de Saint-Antoine, voulant lui confier la défense de ses droits dans des temps difficiles, créa en sa faveur une charge de dictateur, qu'il exerça avec autant de zèle que de capacité. Il mourut l'an 1544, dans la

cinquante-unième année de son âge, après avoir souffert beaucoup de patience et de résignation les douleurs de la pierre, dont il fut cruellement tourmenté pendant les dernières années de sa vie. Dès 1531, il avait publié à Lyon, chez Thibault Payen, l'histoire de l'Ordre de Saint-Antoine, sous le titre : *Antonianæ historiæ compendium, ex variis usque gravissimis ecclesiasticis scriptoribus, nec non rerum, gestarum monumentis, collectum; cum externis rebus quàm plurimis, scitu memoratuque dignissimis*. La censure de l'écrit, et son amour pour la vérité brillent dans tout l'ouvrage qui a été traduit en espagnol par Fernand Suarez, provincial de l'Ordre des Carmes de la province d'Andalousie. Cette traduction a été imprimée à Nîmes par Francisco Pérez en 1603. Outre une épître dédicatoire et une préface, le traducteur a ajouté au corps du livre un chapitre contenant l'histoire abrégée des commanderies de l'Ordre de Saint-Antoine en Espagne. L'autre ouvrage de Falco, qui prouve son érudition et son zèle pour la conservation de la foi, est celui qui a pour titre : *De fidelium navigatione inter varias peregrinorum dogmatum, non claudicantium opinionum fluctuationes, dialogi decem, quibus ex ipso sacrarum litterarum fonte, universæ hauriuntur sententiæ, adjunctis passim patissimis veterum Patrum*.

is et rationibus, à Lyon, 1536. On a encore du même auteur : 1° *De exhilaratione animi quem metus mortis contristat.* 2° *De compendiosa ratione qua quis ditari possit, dialogus familiaris*; et l'on lit dans un ancien nécrologe de l'abbaye de Saint-Antoine qu'Aymar Falco avait composé bien d'autres écrits qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Il en avait fait imprimer un *De foedere cum Turca non ineundo*; mais n'en ayant pas été satisfait après l'avoir relu, il en supprima tous les exemplaires. Chorier fait une mention honorable de la famille des Falcon dans le tome troisième de son *État politique du Dauphiné*, page 244, édition de Grenoble, 1671, extrait de quelques mémoires manuscrits sur l'Ordre de Saint-Antoine, communiqués à Drouet, éditeur du Moréri de l'an 1759, par Boudet, ancien supérieur de la maison de Saint-Antoine à Paris, et procureur-général de son Ordre. Ces mémoires avaient sans doute été communiqués auparavant par le même Boudet à dom Calmet, puisque je les ai actuellement sous les yeux, en lisant les pages 136, 137 et 138 des additions et corrections à la Bibliothèque lorraine de dom Calmet.

FALCON, religieux de l'abbaye de Tournus dans le onzième siècle, écrivit, par ordre de son abbé Pierre 1<sup>er</sup> du nom, la chronique de cette abbaye, qui contient les actes du martyre de saint Valerien dont le corps

reposait à Tournus; une relation abrégée des translations du corps de saint Philibert; l'histoire de cinq abbés de la congrégation des religieux qui portent le nom de ce saint confesseur, et celle des abbés de Tournus, depuis l'an 875 jusqu'à l'an 1087 qui était environ le milieu du gouvernement de l'abbé Pierre. Le père Chifflet, qui a publié cette chronique, est tombé dans quelques méprises; nous n'en citerons que deux. La Chronique parlant de Gauthier, second abbé de Tournus, dit qu'il a gouverné *bis quaternis annis*; le père Chifflet ne dit que *quaternis annis*, omettant *bis*. Dans un autre endroit la Chronique dit qu'Aimin, septième abbé, mourut *post 18 sui regiminis annos* (après dix-huit ans de gouvernement), le père Chifflet n'a lu que *octo*, huit. (*Voyez l'Histoire de l'abbaye de Tournus*, par l'abbé Juénin, dans la préface et pages 98 et 104; le *Voyage littéraire* des pères D. Martenne et Durand, tom. 1, prem. part., pag. 230, 231.)

FALCONI (Jean), religieux de l'Ordre de la Merci, né l'an 1596 à Fifiiana, bourg du diocèse de Guadix en Espagne, vécut très-régulièrement dans son Ordre, et mourut le 31 mai 1638. On a de lui quelques ouvrages spirituels et mystiques, écrits en espagnol, qui ont été recueillis en un volume in-8°, et imprimés à Valence en 1662. On dit que dans un de ces ouvrages

intitulé le Pain quotidien, ou le Pain des Fidèles, il y enseigne qu'on peut donner, sans aucun délai, l'absolution à un pécheur habitué dans le péché, et que ce pécheur peut communier en cet état, et même tous les jours; les docteurs en théologie de la Faculté de Paris ont condamné ces deux propositions comme fausses, téméraires et contraires à l'esprit et à la discipline de l'Église. (*Journal des Savans*, 1696, pag. 252 de la première édition, et 207 de la seconde.) On en a traduit une partie en français et en italien. (Nicolas-Antonio, *Bibl. hispan.*)

FALCONIS, ou DE FALCONIBUS (Joseph), religieux de l'Ordre des Carmes, était de Plaisance, et vivait sur la fin du seizième siècle. Ce fut un prédicateur fort éloquent qui laissa des sermons, une chronique de son Ordre, etc. (Lucius, *in Biblioth. carm.*)

FALCONIS, ou FULCONIS (Pierre de), dominicain, natif de Reggio en Lombardie, fut très-habile en Droit canon et civil. Il prêcha aussi avec beaucoup de zèle dans les différentes provinces de l'Italie où il fit de grandes conversions. Le pape Grégoire x le choisit pour son grand-pénitencier en 1272; mais il ne jouit pas long-temps de cette charge, étant mort l'année suivante. On a de lui: *Concordantia Juris canonici cum divino. Universa lex civilis ad instar conclusionum*, ou *Jus civile ad certas conclusiones re-*

*dactum*. (Le père Échard. *Script. ord. Prædic.*, tom. 1. pag. 265.)

FALE, ou FIDOLE, *Fidole* (saint), prêtre et abbé en Champagne, était né à Clermont, de l'os des bonnes maisons de l'Auvergne, vers le commencement du sixième siècle. Il fut fait prisonnier de guerre dans sa jeunesse par l'armée de Thierry, roi d'Austrasie, fils du grand Clovis, vers l'an 525, ou 532, et mené en Champagne, où il fut racheté par saint Aventin, célèbre solitaire des environs de Troyes, qui le mit au nombre de ses disciples, tous sujets choisis. Fale les imita d'abord, et bientôt il les surpassa par son humilité, son obéissance, son assiduité à la prière et son abstinence. Ces vertus portèrent saint Aventin à l'établir prieur, et ensuite abbé de son monastère. Il conduisit ses frères avec toute l'expérience d'un homme consommé dans la vie spirituelle: Sa conduite n'avait, ni trop d'indulgence, ni trop de sévérité, si ce n'est peut-être envers lui-même. En quelque saison que ce fût, il n'avait point d'autre lit que la cendre couverte d'un cilice; et pendant le Carême il n'avait pour toute nourriture que trois pains, et pour breuvage que de l'eau mêlée de cendre. Il mourut dans ces saintes pratiques le 16 mai, vers les commencemens du règne des quatre fils de Clotaire 1<sup>er</sup>, ou un peu plus tard. Son corps fut transporté dans l'abbaye de



Moutier-la-Celle, proche de Troyes, où l'on prétend qu'on l'a toujours gardé jusqu'aujourd'hui. On a ses actes de deux sortes. Les premiers et les plus anciens qui paraissent avoir été composés quarante, ou cinquante ans après sa mort, ont été donnés par Camusa ; dans son recueil de pièces concernant l'histoire de Troyes, et par Henschenius dans celui de Bollandus. Les autres ont été publiés par le père Labbe, dans sa bibliothèque des manuscrits, et par les pères dom Luc et dom Mabillon, dans les actes des Saints bénédictins. On n'est point assuré que les uns et les autres ne soient point altérés. (Baillet, tom. 2, 16 mai.)

FALÈRE, ville ancienne d'Italie, dans la Toscane en latin *Faleris*, *Falaris*. Strabon l'appelle ville des Falisques, peuples anciens de l'Etrurie, en Italie. Elle ne subsiste plus, et on a bâti sur ses ruines Citta-Castellana, où l'évêché a été transféré. Voici ses anciens évêques :

1. Jean, assista aux conciles romains en 595 et 601.

2. Carose, au concile de Rome, 649.

3. Jean, au concile de Rome, 679, à l'épître synodique d'Agathon, pape, au sixième concile, 680.

4. Tribunice, au concile de Rome, 721.

5. Jean, au concile de Rome, 743.

6. Adrien, au concile de Rome, 826.

7. Jean, aux conciles de Rome, 853, 861, 869.

8. N.... au concile de Rome, ou plutôt conciliabule, 963.

9. Jean, sous Benoît VII, 978.

10. Crescence. Voyez CITTACASTELLANA. (*Ital. sacr.*, t. 10, col. 90.)

FALERIONA, ville du Picenum en Italie, entre Tolentin et Ascoli, vers les sources de la Tenna, autrefois épiscopale, dont il ne reste plus que les ruines. On appelle encore ce lieu Falleroni. On aurait tort de la confondre avec Falère. Les monumens ecclésiastiques nous en marquent deux évêques. (*Rescript. Gelasii, pap.*, tom. 2, *Conc. Harduin*, col. 928.)

1. N.... qui laissa pour la nourriture des clercs de son Eglise une terre qui lui était venue de son père. (*Ibid.*)

2. N.... qui dissipait les biens de son Eglise. (*Ibid. Ital. sacr.*, tom. 10, col. 92.)

FALETTI (Jérôme), comte de Trignano, était de Savone dans l'Etat de Gènes, et fils de Gui, originaire du bourg de Faletti en Piémont, dont il porta le nom. Son inclination pour les lettres le porta à voyager par toute l'Europe, dans le dessein de s'instruire ; et étant de retour en Italie, il s'arrêta à Ferrare, où il fut reçu docteur en Droit. Le duc Hercule II l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Charles-Quint, et vers quelques autres princes. Alphonse II, qui succéda à Hercule son père en 1559, employa

aussi Faletti en diverses affaires importantes, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. Il publia douze livres de poésies; les causes de la guerre d'Allemagne sous Charles-Quint, en italien, in-8°; une traduction italienne du traité d'Athénagore sur la Résurrection, in-4°, à Venise, 1556, et plusieurs autres ouvrages. Il est aussi un des auteurs du recueil intitulé, *Polyanthea*, imaginé par le moine Dominicus Nanus Mirabellius. (Vincenzo Verzelini, lib. 7, *Hist. Savonæ*.)

FALLABA, ville épiscopale de la province Césarienne en Afrique. (*Notit.*, n. 28.)

FAMAGOUSTE, ou FAMAGOUSTA, *Fama-Augusta*, *Hamacostos*, *Famagosta*, ville forte de l'île de Chypre, sur sa côte orientale, appelée autrefois *Arsinoë*. Elle a un très-bon port, et est éloignée au levant de 35 milles de Nicosie. Elle fut prise par les Turcs après un siège de dix mois, le 4 août 1571. Elle a eu les évêques latins suivants :

1. Césarés, en 1211. Innocent III l'invita avec les autres évêques d'Orient au concile de Latran, qui devait se tenir en 1215. Le pape Honoré III le transféra à Salerne en 1225.

2. Velascus, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1267. Il fut transféré à un évêché de Portugal.

3. Guy, en 1298, mourut en 1308. Il était surnommé de Ybelino, maison illustre de Chypre.

4. Antoine, qui dissipa les épargnes de son prédécesseur, en 1311.

5. N....., qui eut commission, de la part de Clément V, de rechercher la vie des Templiers.

6. Marc, assista au mois de janvier au concile de Nicosie, en 1340, sous l'archevêque Élie II, et mourut en 1346.

7. F. Iterius de Nabinallis, de l'Ordre des Frères-Mineurs, vers l'an 1354.

8. Bertrand, chapelain de la S. E. R., et auditeur du sacré palais, transféré à Gubio le 22 octobre 1390.

9. Georges, élu.

10. Pierre, auquel succéda...

11. Lucien.

12. Jean, en 1412.

13. Nicolas I<sup>er</sup>, de Tenda, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Martin V le 20 décembre 1417, mourut le 15 janvier 1427.

14. Nicolas II, auquel succéda en 1441....

15. Jacques, de l'Ordre de Saint-Dominique.

16. Augustin, auquel succéda en 1455....

17. Dominique, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, surnommé de Péra, pourvu par Calliste III.

18. Pierre II, auquel succéda en 1493....

19. François de Pernisiiis de Richeria, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Sixte V.

20. Mathias Ugonius, siégeait en 1514, et assista au concile de Latran, sous Léon X.

21. Philippe, assista au con-

cile de Trente, sous Paul III, en 1547. Il était surnommé *le Bon*, et était de Venise.

22. Franciscin, auquel succéda.....

23. Jérôme Ragazoni, de Venise, souscrivit au concile de Trente. Ce fut de son temps que les Turcs assiégèrent Famagouste. Il se hasarda à passer au travers de leur flotte pour demander du secours aux Vénitiens; mais, lorsqu'on était sur le point de lui en envoyer, les Turcs se rendirent maîtres de Famagouste et de toute l'île de Chypre. Grégoire XIII le transféra à Castel-Cisamo, dans l'île de Crète, et à Bergame en 1577. Il mourut à Rome le 7 mars 1592.

FAMILIER, est un nom fort commun en Italie, et qui signifie la même chose que commensal parmi nous, mais dans un sens bien plus étendu; car il ne comprend pas moins que les domestiques, et généralement tous ceux qui sont au service et aux gages d'un prélat. Gomez, *in regul. de impet. benef. vac. per obit. Fam. Cardinal.* q. 13. On appelle les familiers en Italie, *criardos*, et la plupart sont ecclésiastiques, au moins auprès des grands prélats.

En se rappelant l'ancien usage des Syncelles, on ne trouve pas surprenant de voir des ecclésiastiques au service des évêques; mais on serait choqué parmi nous de voir un prêtre employé, auprès de quelque dignité que ce fût, aux fonctions viles de domestique. On raconte à Avi-

gnon qu'un ambassadeur français, dînant chez le vice-légat, ne voulut jamais souffrir qu'un prêtre familier du prélat italien lui versât à boire, par respect pour son caractère, et qu'à cet exemple, le vice-légat prit un laïc pour son échanton; ce qui a été pratiqué par tous ses successeurs.

Les règles de chancellerie qui regardent les familiers, soit au sujet des réserves, soit à cause de certains privilèges, sont les règles 1, 2, 32, 33. La première est tirée de l'extravagante *ad regimen, de præb. et dignit.* Elle réserve au pape la disposition des bénéfices possédés par les familiers de Sa Sainteté. Ces familiers sont presque sans nombre. On peut consulter là-dessus Gonzales, *sup. regul. 8 cancell. gloss. 51.*

La seconde de ces règles porte une réserve, en faveur du pape, des bénéfices de ces Familiers, même du temps de son cardinalat, et de ceux des autres cardinaux. La règle 31 prescrit la manière d'impêtrer les bénéfices des familiers des cardinaux. La règle 32 est une explication de la précédente, mais elle a été abrogée par des bulles de Grégoire XIV et de Pie V.

A l'égard des privilèges des familiers, le plus considérable, ou du moins qu'il nous intéresse le plus de savoir, est celui que donne le Chapitre *cum dilectus, de cler. non resid.* aux Familiers du pape, d'être réputés présents dans leurs églises.

Les Familiers sont tous récusables pour témoins et pour juges, suivant le chapitre *in litteris de testibus*. (Durand de Mailane, *Dictionn. de Droit canonique*, au mot FAMILIER.)

**FAMILIER**, *Familiaris*. On donne ce nom aux sergens et aux autres moindres officiers de l'inquisition.

**FAMILLE**, se prend, 1° pour les parens qui viennent d'une même souche, soit qu'ils demeurent ensemble, ou séparément; 2° pour un ménage composé d'un chef et de ses domestiques, soit femmes, enfans, ou serviteurs; 3° pour un monastère de religieux, ou un Ordre tout entier; 4° pour un certain nombre de moines d'un même monastère, qui avaient sous l'abbé, ou supérieur général, leurs chefs, ou supérieurs particuliers, et qui demeuraient dans un même corps de logis; *familia monachorum*. Les monastères de Saint-Pacôme étaient divisés chacun en plusieurs maisons, classes, ou *familles*; et trois ou quatre familles unies ensemble faisaient ce qu'on appelait une tribu. Chaque famille avait son chef, ou prévôt, avec un second pour l'aider. (Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, tom. 7, pag. 179.)

**FAMILLE**, ou **MAISON D'AMOUR**, nom d'une secte, qui faisait consister la perfection et la religion dans la charité, et qui excluait l'espérance et la foi comme des imperfections. Les associés de la Famille d'Amour

faisaient donc profession de ne faire que des actes de charité et de s'aimer; c'est pour cela qu'ils prétendaient ne composer qu'une famille dont tous les membres étaient unis par la charité qui, selon eux, mettait l'homme au-dessus des lois, et le rendait impeccable. Cette secte avait pour auteur un certain Henri-Nicolas, de Munster qui se prétendit d'abord inspiré, et qui se donna bientôt pour un homme déifié. Il se vantait d'être plus grand que Jésus-Christ qui, disait-il, n'avait été que son type, ou son image. Vers l'an 1540, cet enthousiaste tâcha, quoique inutilement, de pervertir Volkarrs Zombeert; mais il se fit d'autres disciples qui, comme lui, se croyaient des hommes déifiés. Henri-Nicolas composa quelques ouvrages, tels furent l'*Évangile du royaume*, la *Terre de paix*, etc. La secte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre l'an 1604, et présenta au roi Jacques une confession de foi, dans laquelle elle déclare qu'ils sont séparés des Brownistes. (Stockman. *lexic. verb. Familistæ*. Hist. de la réform. des Pays-Bas, par Brand., tom. 2, pag. 84.)

**FANATIQUE**, *fanaticus*. Ce mot vient du latin *fanum*, temple. On appelait *fanatiques* chez les anciens des espèces de prophètes qui demeuraient toujours dans les temples. Depuis, ce nom a passé à toutes les personnes qui se croient divinement inspirées, mais particu-

lièrement à une secte de visionnaires fort répandus en Hollande, en Allemagne et en Angleterre, qui s'imaginent avoir des révélations. Wigelius et Jacques Bohm, tous deux sortis de l'école de Paracelse, sont les principaux chefs des fanatiques d'Allemagne. Bohm qui était savetier, prit la qualité de *philosophe teutonique*, ou allemand, et publia plusieurs livres, dont l'un a pour titre, le Grand mystère. Quand on parle de ces livres en France, on les appelle *la philosophie du savetier*. Wigelius est le chef de ceux qu'on nomme les Frères de la Rose-Croix. Il y a plusieurs fanatiques en France dans les Cévennes, parmi ceux qui sont restés attachés à l'hérésie de Calvin, depuis la révocation de l'Édit de Nantes. (Spanheim, dans son *Abrégé des controverses de la religion*.)

FANATISME, vision, inspiration imaginaire, enthousiasme, fureur divine prétendue. *Voy.* l'histoire des fanatiques des Cévennes par M. de Brueys, et deux autres imprimées à Paris en 1712 et 1713, et une autre intitulée, *Fanatisme renouvelé*.

FANDILLE (saint), religieux espagnol, et martyr sous les Sarrasins, était de la ville d'Acci, que l'on croit être la même que celle de Guadix au royaume de Grenade. Il fut amené à Cordoue dans son enfance, et fit profession de la vie religieuse dans le monastère de Tabane. Son mérite y éclata de façon que

les moines d'un autre monastère, appelé Pilemiellar, près de Cordoue, le demandèrent et l'obtinrent pour leur supérieur. Il fut aussi chargé d'un monastère de religieuses qui était dans le même lieu. Il conduisait cette double communauté avec un zèle infatigable, lorsque, étant allé à Cordoue, il se présenta hardiment aux juges mahométans qui faisaient le procès aux chrétiens sur leur religion, et les menaça des jugemens de Dieu. Cette action généreuse le fit arrêter; et après quelques jours de prison, on lui coupa la tête le 13 juin de l'an 833. Son histoire se trouve au troisième livre des mémoires des martyrs du neuvième siècle sous les Sarrasins, écrits par saint Euloge, prêtre de Cordoue, qui fut le témoin de leurs souffrances, et ensuite le compagnon de leur martyre. (Baillet, t. 2, 13 juin.)

FANGÉ (dom Augustin), natif de Hatton-Châtel, diocèse de Verdun, profès de l'abbaye de Munster le 21 juin 1728, Ordre de Saint-Benoît. Dom Calmet nous apprend, dans sa Bibliothèque lorraine imprimée à Nancy en 1751, que dom Fangé son neveu était alors son coadjuteur en l'abbaye de Sénones; qu'il avait professé avec honneur les humanités, la philosophie et la théologie, et qu'il travaillait à un grand traité latin des sacrements en général et en particulier. Nous ignorons si cet ouvrage a paru depuis ce temps; mais dom Cal-

met nous apprend aussi que dom Fangé a fait imprimer à Einsiden, ou Notre-Dame des Ermites, un ouvrage intitulé : *Iter Helveticum*, avec des figures qui est un récit de ce qu'il a vu dans la Suisse, au voyage qu'il y fit en 1748. On a encore de dom Fangé, abbé de Sénonnes, une lettre sur la mort de dom Calmet son oncle, auquel il a succédé; cette lettre se trouve dans le Journal chrétien, mois de janvier 1758, pag. 181. Nous l'avons déjà citée à l'article de dom Calmet, où par une faute d'impression, on a mis Fongé au lieu de Fangé.

FANO, petite ville d'Italie dans l'état ecclésiastique, située sur les bords de la mer Adriatique, entre Pesaro et Senigaglia. On l'appela *Fanum fortuneæ*, parce que les Romains y remportèrent une grande victoire l'an 547 de la fondation de leur ville, sur Asdrubal, général des Carthaginois, près de la rivière de Métro, où ils bâtirent un temple à la Fortune. Pomponius-Méla la nomme Colonia Fanestris, et Vitruve dit qu'elle s'appela autrefois Julia Fanestris, en l'honneur de l'empereur Auguste qui l'avait fait ceindre de murailles. Totila ruina cette ville, mais Bélisaire la fit rétablir. Elle éprouva long-temps le joug tyrannique des Malatesta et des Sfortia, jusqu'à ce qu'elle fût soumise aux souverains pontifes. Saint Paternien qui en fut le premier évêque, y porta aussi apparemment le pre-

mier le flambeau de la foi. Il est le patron de la cathédrale où son corps repose. L'évêque de Fano est compté entre les prélats de la province de Rome, et est immédiatement soumis au pape. L'église cathédrale est dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge. Le Chapitre est composé d'un prévôt, d'un archidiacre, d'un pénitencier, d'un théologal, de douze chanoines et de quelques prébendiers. Il y a dans la ville neuf monastères d'hommes, cinq de filles et un beau collège appelé Nolfi, où l'on enseigne la philosophie, la théologie, le Droit, la médecine et les mathématiques. Clément x lui a accordé tous les privilèges qu'ont les Universités. On compte dans tout le diocèse environ vingt mille âmes. (*Ital. sacr.*, t. 1, pag. 667, nouv. édit.)

#### *Evêques de Fano.*

1. Saint Paternien, sous Dioclétien, vers l'an 300. Il siégea quarante-deux ans, et mourut le 13 novembre, jour où l'on fait sa fête.

2. Vital, assista au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 498, ou 499.

3. Saint Eusèbe, sous le même pape, au concile de Rome, en 504. On fait sa fête le 18 d'avril.

4. Léon, en 589. Saint Grégoire en fait mention, *epist.*, l. 5, c. 47. Il mourut en 596.

5. Saint Fortunat, succéda à Léon. Il vendit par le conseil de saint Grégoire les vases sacrés

pour racheter les chrétiens des mains des infidèles. ( Lib. 5, *epist.* 13. )

6. Saint Ours, dont la cathédrale possède les reliques. On en fait la fête le 15 mai.

8. Dominique, au concile général de Constantinople sous le pape Agathon, en 680.

9. Amé, ou Armé, au concile de Rome, sous le pape Zacharie, en 743.

10. Pierre, succéda à Amé, et siégeait avant.....

11. Agripert, au concile de Rome, en 826, sous Eugène II.

12. Jean, en 853, selon Baronius. Il assista au concile de Rome, sous Léon III, et à un autre, sous Adrien II, en 868, ou 869. (*Hard.*)

13. Marc, au concile de Ravenne, en 877.

14. Romien, en 887.

15. Richard, au concile de Ravenne, sous Jean XIII, en l'an 967.

16. Raynald, transféra le corps de saint Fortunat, en 1012.

17. Ardoin, sous Léon IX, en 1050.

18. Pierre, en 1113.

19. Raynald, réédifia, en l'an 1140, la cathédrale qui avait été consumée par le feu.

20. Monald, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

21. Albert, en 1222.

22. N....., chanoine de Fano, en fut fait évêque par Innocent IV, en 1245.

23. Grégoire de Faenza, dominicain, succéda.....

24. Arduin, en 1255.

25. Fr. Morand de Segni, château, ou village distant de Florence d'un mille, était de l'Ordre de Saint-Dominique. Il fut fait d'abord évêque de Cagli, ensuite transféré à Fano par Clément IV, en 1265.

26. Fidesmond, chanoine de la cathédrale, élu en 1278, mourut en 1283.

27. Bonomo, prévôt de la cathédrale, élu par le Chapitre et confirmé par Martin IV, en 1283, au mois de décembre, mourut en 1288.

28. François, abbé de Saint-Laurent *in Campo*, Ordre de Saint-Benoît, en 1289, siégea jusqu'en 1296, et passa à Sinigaglia.

29. Bérard, moine du Mont-Cassin, évêque d'abord d'Aquino par Célestin III qui renonça à la papauté, n'ayant point été ordonné pour cette église, fut choisi par Boniface qui lui succéda pour gouverner l'Église de Fano, en 1296. Il mourut en 1305.

30. Jacques, chanoine de la cathédrale, élu par le Chapitre et confirmé par Clément V, succéda à Bérard, et mourut en 1312.

31. Jacques, élu et confirmé par les mêmes au mois de juin ; fut déposé, puis rétabli, et siégea jusqu'en 1335.

32. Pierre de Pesaro, chanoine, nommé par Clément VI en 1342.

33. Fr. Luc Mannellus, noble

Prêcheurs, évêque d'Osimo, fut transféré à cette église en 1357. Il mourut à Florence en 1363.

34. Fr. Léon, siégeait en l'an 1367, et mourut en 1388.

35. Pierre, citoyen et évêque de Fano, avait été transféré de Messine en 1380 à Citta-Nova, et de là à Fano en 1389. Il mourut en 1394.

36. Fr. Jean de Bertoldis, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Boniface ix, la même année, mourut en 1407.

37. Antoine David, de Venise, succéda à Jean, et mourut en 1416.

38. Jean Firmanus, de Fano même, en fut fait évêque par Martin v, le 1<sup>er</sup> janvier 1418, et mourut l'année suivante.

39. Fr. Jean de Seravalla, de l'Ordre de Saint-Augustin, transféré de Firmano en 1417, mourut en 1445.

40. Fr. Jean Henri de Tonsis, de Fano, de l'Ordre de Saint-François, succéda en 1445, et fit faire le portail de la cathédrale. Il mourut en 1482.

41. Antoine Pinarolo, Piémontais, du même Ordre, nommé par Sixte iv, en 1482, mourut en 1499.

42. Jean-Baptiste Bertuccioli, de Césène, moine et prieur de Sainte-Marie-du-Mont, Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation du Mont-Cassin, nommé par Alexandre vi, le 11 septembre 1499, assista au concile de Latran sous Léon x. Il mourut en 1518.

43. Gorus Gherius, de Pistoie,

nommé par Léon x, le 10 novembre 1518, abdiqua en 1528.

44. Hercules, cardinal Gonzagues, administra cette église jusqu'en 1530.

45. Côme Gherius, de Pistoie, neveu du précédent, nommé par Clément vii, quoiqu'il n'ayant point l'âge requis par les canons, le 14 juin 1530, mourut en 1537, âgé de vingt-quatre ans.

46. Pierre Bertanus, de Modène, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Paul iii, le 28 novembre 1537, alla au concile de Trente en qualité de légat. Jules iii le fit cardinal en 1551. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans le conclave où Marcel Cervin fut proclamé. Il mourut en 1558.

47. Hippolyte Capilupus, de Mantoue, nommé par Pie iv, le 21 juin 1560, mourut en 1480, après avoir siégé sept ans.

48. François Rusticucciis, de Fano, évêque de Venosa, transféré par Pie v à Fano le 31 janvier 1567, après la démission de Capilupus. Il mourut en 1587.

49. Jules Othinellus, de Firmano, évêque de Castro au royaume de Naples, transféré à Fano le 21 octobre 1587, mourut le 25 février 1603.

50. Thomas Lapius, de Florence, camérier du pape, nommé par Clément viii le 20 avril 1603, mourut en 1622.

51. François Boncompagno, de Boulogne, fait cardinal par Grégoire xv, succéda à Lapius



e 11 janvier 1622, et fut transféré à Naples en 1626.

52. Jules, cardinal Sachetti, de Florence, évêque auparavant de Gravina, fait cardinal par Urbain VIII, fut nommé par le même à Fano, et fait légat du Ferrarois, abdiqua en 1635.

53. Hector Diotallevius, évêque de Santa-Agata di Goti au royaume de Naples, transféré le 17 septembre 1635, mourut en 1641.

54. Alexandre Castracanus, de Fano, évêque de Nicastro, nommé le 22 juin 1642, mourut en 1649.

55. Jean-Baptiste Alferi, de Sinigaglia, nommé par Innocent X, le 6 décembre 1649, mourut le 17 septembre 1676.

56. Ange Ranutio, de Boulogne, évêque de Damiette *in partibus*, nommé le 18 avril 1678, mourut le 27 septembre 1689.

57. Thadée Aloyse del Verme, de Plaisance, nommé par Innocent XI, le 20 septembre 1690, fait cardinal le 12 décembre 1695, par Innocent XII qui le transféra à Imola le 12 janvier 1696, puis à Ferrare.

58. Jean-Baptiste Giberti, évêque de Cava, transféré à Fano le 17 décembre 1697, siégeait encore en 1717.

FANTOME, ou PHANTOME, spectre, vision, apparition. (V. APPARITION.)

FANTONO (Jérôme), né à Vigevano dans le Milanais, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était recteur des études

en 1515, à Bologne en Italie. Il fut aussi inquisiteur de la foi à Ferrare, d'où il a été surnommé Jérôme de Ferrare. Il mourut dans cette ville, âgé d'environ soixante-dix ans, en 1532, et laissa, 1<sup>o</sup> *Index in quatuor volumina Capreoli, seu tabula ut dicitur, tam accurate, ut si quis eam habuerit, totum habere se Capreolum sub epitomate perspicue, gloriari possit.* 2<sup>o</sup> *Tabula super opera Scoti plurima eruditione pro schola Aguinatis,* qui parut à Venise, in-4<sup>o</sup>, en 1588, par les soins de F. Jules Hyssopius, sous ce titre : *Repertorium locupletissimum tam librorum quam sententiarum, quam quodlibetorum doctoris subtilis Joannis Duns Scoti, olim a doctissimo P. M. F. Hieronymo de Ferrariis Fantono Viglevanensi, ord. prædic. et hæreticæ pravitatis Inquisitore.* 3<sup>o</sup> *Compendium universæ lecture abbatis Panormitani super decretales,* à Venise, 1564, in-4<sup>o</sup>. Roverta, Possevin, le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 84.)

FANTUNCHERI (Philippe), prêtre de Florence. Nous avons de lui : *Il Giubileo perpetuo de cavalieri di S. Stephano, papa è martyre, spiegato brevemente da Filippo Fantungheri, sacerdot. Fiorentino a gloria maggiore di S. D. M. ed in ossequio divoto dell' altezza beate di Cosme III, gran duca di Toscana è gran maestro del detto ordine militare*, in-12. C'est l'histoire de l'Ordre militaire

des chevaliers de Saint-Étienne établi à Pise; l'auteur rapporte l'institution de cet Ordre et la bulle de Pie IV, contenant les privilèges de cet Ordre; il explique cette bulle, et donne la résolution de plusieurs doutes, ou cas de conscience qui y ont rapport. (*Journal des Savans*, 1709, pag. 325 de la première édition, et 209 de la seconde.)

FARAUDE (Bruno), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était fils de Pierre Antoine, et de Susanne Bruni, d'une honnête famille du bourg de Toudon dans le comté de Nice, diocèse de Glandèves. Il n'avait point encore quatorze ans accomplis lorsqu'il alla à Avignon, où son oncle paternel qui était chapelain et chevalier de Malte, prit soin de son éducation. Il ne tarda pas à connaître tout le néant du monde, et, plein de ces justes sentimens, il se rendit au couvent des Dominicains du Thor, de la congrégation du Saint-Sacrement, et de la réforme du père Antoine Lequieu, où il demanda avec ardeur l'habit de l'Ordre, qu'il reçut des mains du père Archange Gabriel, au mois d'août de l'année 1670. Le jeune novice, au comble de ses vœux, ne pensa plus, depuis ce fortuné moment, qu'à s'avancer d'un pas égal dans la piété et dans les sciences pour lesquelles il avait une grande aptitude. Il enseigna environ quinze ans la philosophie et la théologie avec succès. Mais parce qu'il n'avait pas moins de prudence que de

savoir et de piété, ses supérieurs l'appliquèrent au gouvernement des maisons de sa congrégation, où il soutint toujours la plus exacte observance, autant ou plus encore par ses exemples que par ses discours. Deux fois vicaire-général de toute la congrégation du Saint-Sacrement, il la gouverna avec autant de docteur que de sagesse, et contribua beaucoup à la bâtisse du couvent de Visan. Les lettres pleines de tendresse que lui ont adressées successivement les révérendissimes pères Rhipoll, Brémond et de Boxadors, généraux de l'Ordre de Saint-Dominique, sont autant de monumens authentiques de l'estime singulière dont ils l'ont honoré jusqu'à sa mort, arrivée le 14 janvier de l'année 1760, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Nous avons de ce pieux et savant religieux, 1° la Vie du vénérable père Antoine Lequieu, fondateur de la congrégation du Saint-Sacrement, et celle de ses principaux disciples; 2° L'histoire de cette congrégation; 3° des éphémérides du couvent de Visan. Ces trois ouvrages sont écrits en latin, d'un style pur et élégant. On a encore du même auteur des conférences écrites en français sur tout le Décalogue, pour servir aux missionnaires. Il avait présidé pendant plusieurs années aux conférences ecclésiastiques du diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, sous l'épiscopat de Pierre-François-Xavier de Reboul de Lambert. (*Mémoire manuscrit*

ommunié par le R. P. Réginald Alziari, religieux de la même congrégation, et vicaire du Saint-Office.)

FARCEUR, bouffon, histrio. Voyez BATELEUR, COMÉDIENS, SPECTACLES.)

FARD, *fucus, pigmentum, cæusa*. C'est toujours un péché aux filles et aux femmes d'user le fard, parce que c'est vouloir en quelque sorte réformer l'ouvrage de Dieu; ce qui ne peut être sans quelque péché; mais ce n'est pas un péché mortel, lorsqu'on ne le fait, ni par mépris de Dieu, ni par aucune mauvaise intention, ni enfin dans aucune circonstance aggravante. Cette décision est de saint Thomas : de *fucato autem ornatu, semper est peccatum*, in cap. 2, 1, ad Timoth. lect. 2. *Non semper tamen talis fucatio est cum peccato mortali, sed solum quando fit propter lasciviam, vel in Dei contemptum*, 2. 2. q. 169, art. 2. ad. 2. Il suit de là qu'on ne peut, ni composer du fard pour les femmes, ni leur en vendre sans péché, parce que c'est une maxime incontestable de la morale, qu'on ne peut, sans péché, vendre les choses dont on ne peut se servir sans péché. Cependant on ne pèche mortellement, en vendant du fard, que quand on a un juste fondement de croire que la personne à qui on le vend s'en servira pour commettre un péché mortel, ainsi que l'enseigne Sylvius, en ces termes, in 2. 2. q. 77, art. 4, *quæsito* 1.

conclus. 5. *Quod attinet ad fucos..... quamvis quibusdam videatur; quod homines ut plurimum iis utantur ad malum; satis tamen ceotum est, quod non ut plurimum utantur in malum mortale. Et ideo non est in malo statu, qui talia facit aut vendit, nisi vendit ei quem probabiliter dubitat hujusmodi rebus usurum ad morale.* (Voyez Pontas, au mot FARD.)

FARE (sainte), vierge abbesse de Faremoutier en Brie, *Bugundofara*, était fille de Chaneric, ou Agneri, l'un des principaux seigneurs du pays de Brie, et sœur de saint Cagnou, évêque de Laon, et de saint Faron, évêque de Meaux. Elle vint au monde sur la fin du sixième siècle, et fut offerte à Dieu étant encore fort jeune, par saint Colomban, abbé de Luxeu, qui passait par Meaux, l'an 610. Elle prit le voile sacré des mains de Gundald, évêque de Meaux, malgré son père, et bâtit un monastère à cinq lieues de cette ville, en un lieu appelé *Eboriac*; qu'on nomme aujourd'hui *Faremoutier*. Elle le gouverna jusqu'à la fin de sa vie avec autant de sagesse que de sainteté, se purifiant sans cesse elle-même par la prière et la pénitence, et s'appliquant à purifier ses filles en leur faisant faire trois confessions chaque jour, c'est-à-dire, en les obligeant à lui découvrir trois fois tous les jours leur intérieur. Il paraît qu'elle mourut vers l'an 655, âgée de près de soixante ans. On honorait encore de nos

jours ses reliques dans son monastère, et l'on faisait la fête le 7 décembre. Son histoire se tire des vies de saint Colomban et de saint Eutase, abbés de Luxeu, écrites en deux livres par Jonas, moine de Bobio, que l'on peut voir au deuxième siècle bénédictin de dom Mabillon. (Baillet, t. 3, 7 décembre.)

FARET (Nicolas), natif de Bourg en Bresse, et l'un des premiers membres de l'Académie Française, vint à Paris fort jeune, où il s'attacha à Vaugelas, Bois-Robert, et Coëffeteau, au dernier desquels il dédia sa traduction de l'histoire d'Eutrope. Il fut ensuite secrétaire du comte d'Harcourt, et intendant de sa maison. Il devint depuis secrétaire du roi, et mourut à Paris au mois de septembre 1646, ou 1649, âgé de quarante-six ans, après avoir été marié deux fois. On a de lui, 1° outre la traduction de l'histoire d'Eutrope, *L'Honnête homme*, tiré de l'italien de Balthazar Castiglione, et imprimé en 1633 : on l'a traduit en espagnol; 2° un recueil de lettres qu'il donna en 1627, et qui fut réimprimé à Paris en 1634, in-8°, deux volumes; 3° L'histoire chronologique des Ottomans, à la fin de l'histoire de Georges Castriot, recueilli par Jacques de Lavardin, Paris, in-4°, 1621; 4° un traité des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses États, in-4°, Paris, 1623; 5° la préface qui est au-devant des œuvres de Saint-Amand, in-4°, Paris, 1629;

6° plusieurs poésies; 7° la vie de René II, duc de Lorraine, et de mémoires du comte d'Harcourt qui n'ont point été publiés, non plus qu'un mémoire sur les statuts de l'Académie Française.

FARFADET, petit démon, et esprit follet, que l'on croit voir, ou entendre pendant la nuit.

FARGEAU (saint), *Ferreolus*, prêtre et martyr de Besançon. était disciple de saint Irénée, évêque de Lyon, aussi bien que le diacre saint Ferrution, ou Fergeon. Il les envoya tous deux prêcher la foi de Jésus-Christ à Besançon, où la parole de Dieu fructifia beaucoup par leur ministère. Ce ne fut pas sans qu'il leur en coûtât des fatigues et des tourmens cruels. Les persécuteurs s'étant saisis de leurs personnes, les jetèrent dans une étroite prison, les étendirent sur des poulies, les fouettèrent, leur coupèrent la langue, et enfin la tête le 16 juin de l'an 211, en la première année de Caracalla, comme il y a quelque fondement de le croire. On honore une partie de leurs reliques dans la cathédrale de Besançon, une autre dans l'église de Saint-Vincent, où elle fut transportée l'an 1421 par l'archevêque Jean IV, et une autre dans l'église qui fut bâtie sur leur tombeau. Leurs actes ne sont pas rejetés comme entièrement faux, quoiqu'ils leur soient beaucoup postérieurs, et qu'ils paraissent retouchés. (Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, tom. 3. Chifflet, *Histoire de Besan-*

gon. Baillet, tom. 2, 16 juin.)

FARGUE (N. La), abbé. On a de lui une oraison funèbre de Louis XIV qui fut prononcée à Saint-Cyr en 1715, et imprimée la même année.

FARIA DE SOUSA (Emmanuel), gentilhomme portugais, chevalier de l'Ordre de Christ, etc., mort à Madrid, en 1649 dans la cinquante-neuvième année de son âge, a laissé divers ouvrages. *Discursos morales y politicos. Imperio de la China.*

*Commentario sa la luziada de laiz de Camoens. Epithema de la historias Portuguesas.* Ce dernier ouvrage qui est une histoire de Portugal, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, fut imprimée plusieurs fois, savoir en Espagne en 1626 et en 1672, à Bruxelles en 1677, ou 1726, et enfin en 1730, in-fol. Dans l'édition de 1730, cette histoire est continuée jusqu'au Roi régnant. On a mis à la fin de chaque chapitre une suite chronologique de l'histoire sacrée, de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire profane et des principaux événemens. On a donné depuis la mort de Faria de Sousa, l'Europe, l'Asie, l'Afrique portugaises du même auteur qui sont écrites en portugais, et qui font sept volumes in-folio imprimés à Lisbonne. L'Asie portugaise a toujours passé pour un ouvrage exact et curieux. On en connaît deux éditions en Portugal; la première en 1666, in-fol., trois volumes; la deuxième en 1674. Les Italiens, les Français, les

Anglais ont traduit cet ouvrage en leurs langues. (Moréri, édit. de 1759.)

FARIN (François), prieur de N. D. Duval, a donné, Histoire de la ville de Rouen, contenant sa fondation, ses privilèges, l'origine des églises et monastères, et la recherche des familles, in-12, 3 vol. Cette histoire, imprimée pour la première fois en 1668, a été réimprimée en 1710 avec des augmentations et des corrections. (*Journal des Sçavans*, 1710, pag. 319 de la première édition, et 291 de la seconde.)

FARINACCIO (Prosper), célèbre jurisconsulte, né à Rome le 30 octobre 1554, étudia à Padoue, où il se rendit habile dans le Droit canon et civil. Étant allé à Rome, il y exerça la profession d'avocat, et s'y fit un plaisir fantasque d'y défendre les causes les moins soutenables. Il fut depuis procureur fiscal, et il exerça cette charge avec une sévérité qu'il n'avait pas pour lui-même et qui lui aurait attiré des châtimens bien mérités, si la protection de quelques cardinaux, charmés de son esprit, ne les lui eût épargnés. Le pape Clément VIII disait, en faisant allusion à son nom, *Que la farine était excellente, mais que le sac dans lequel elle était ne valait rien.* Il mourut à Rome le même jour qu'il était né, le 30 octobre 1618, à l'âge de soixante-quatre ans. Nous avons treize volumes de ses ouvrages latins, recherchés des juricons-

sultes, 1° *Tractatus de hæresi*. 2° *De Immunitate ecclesiæ*. 3° *Decis. rotæ Rom.* 4° *Repertorium de contractibus*. 5° *Repert. de ult. voluntatibus*. 6° *Praxis et theoria criminalis*. 7° *Repert. judiciaire*. 8° *Consilia*. 9° *Fragmenta*. 10° *Decisiones*. 11° *Variar. quæst.* 12° *Tract. de testibus*. 13° *Decisiones posthumæ*. (Jacques-Philippe Thomadini, in *Elog. illustr. viror.* Janus Nicius Erithræus, *Pinac.* 1. *Imag. illustr.* c. 132.)

FARINIER (Guillaume), de l'Ordre de Saint-François, était natif de Gourdon, dans le diocèse de Cahors. Il prit le bonnet de docteur à Toulouse en 1344, devint général de son Ordre en 1348, et cardinal du titre de Saint-Pierre et de Saint-Marcellin en 1356, sous le pape Innocent IV. Il fut envoyé légat en Espagne pour réconcilier les rois de Castille et d'Aragon, et eut le bonheur d'y réussir. Il mourut le 25 août à Avignon 1361, et fut enterré dans l'église de son Ordre. Cet illustre cardinal fut un des plus savans personnages de son temps. Il avait écrit des commentaires sur divers livres tant sacrés que profanes, des sermons, et un traité du change et de l'usure. Les constitutions de saint Bonaventure qui ont été nommées les constitutions de Guillaume Farinier, n'ont reçu cette dénomination que parce que Farinier eut soin de les faire observer lorsqu'il était général de son Ordre. (Aubéri, *Hist. des cardin.* Wadin-

gue, in *Annalib. minor.* Lejeu, Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 2, pag. 30. FARNÈSE (Henri), que d'autres nomment Furnius, ou Four, natif de Liège, enseigna avec réputation en Italie le Droit, l'éloquence et les langues. Il mourut à Pavie en 1601, et laissa 1° *De simulacro reipublicæ*. 2° *De imaginibus politice et æconomice virtutis*. 3° *Diplomaticis, seu de antiqua præcipue institutione*. 4° *Epitome terrarum*. 5° *De sua cognitis et de ostentis*. 6° *De imitatione Ciceronis, et de scribendarum epistolarum ratione*, à Anvers, 1571, in-8°. 7° *De verborum splendore et de lectu*, appendices deux ad *Lebrosii Calepini dictionarium*, à Venise en 1590, etc. (Vale André, *Biblioth. belg.*)

FARNSWORT, ou FARNWERT (Richard), l'un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte fanatique des Quakers, ou Trembleurs en Angleterre, ajouta aux impiétés révoltées de son maître le système de ne parler jamais à personne, même à Dieu, dans la prière, qui est le toisant. Il composa un livre sur ce sujet. Fox approuva son idée, et cette incivilité devint ensuite, et est encore aujourd'hui le caractère distinctif des Quakers. Le père Catrou, *Hist. de Trembleurs*, tom. 1.)

FARO, en latin *Farus*, ville de Portugal, dans le pays que les anciens ont nommé *Cuneus æthiopiæ*, qui est aujourd'hui le royaume.

d'Algarve, est située du côté de Silves et de Lagos, avec un port sur le golfe de Cadix. Cette ville s'est accrue des ruines d'*Ossobona*. Elle a un évêché suffragant d'Évora depuis l'an 1590.

FARON (saint), évêque de Meaux, était fils de Chanérie, ou Agneri, l'un des principaux seigneurs de Brie, et des premiers officiers de la cour de Théodebert, roi d'Austrasie. Il fut élevé à la cour de ce prince, et passa encore jeune, l'an 613, dans celle du roi Clotaire II, auprès duquel il eut un grand crédit. Il ne s'en servait qu'à défendre l'innocence, à soutenir les faibles, à protéger la veuve et l'orphelin, sans que ces œuvres de charité pussent le distraire des exercices de la vie intérieure. Une conduite si chrétienne ne le contenta pas. Il renonça totalement au monde, du consentement de Blidechilde son épouse, reçut la tonsure cléricale dans l'église de Meaux, et en fut choisi évêque l'an 627. Il gouverna ce diocèse avec un zèle infatigable, et une charité universelle qui, sans se refuser à personne, se signalait particulièrement envers les serviteurs de Dieu qui venaient d'Irlande et d'Angleterre en France. Il assista l'an 657 au second concile de Sens, et mourut en paix le 28 d'octobre 672, après environ quarante-cinq ans d'épiscopat, et près de quatre-vingts de vie. Il fut enterré dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'il avait fondée au faubourg de Meaux, qu'on appelle aujourd'hui de

Saint-Faron-lès-Meaux, où l'on conservait une partie de ses reliques. (Dom Mabillon, *Actes bénédict.* tom. 2. Baillet, tom. 3, 28 octobre.)

FARON (Saint), *sanctus Faron*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée au septième siècle par saint Faron, évêque de Meaux. Elle avait été bâtie aux faubourgs de cette ville du côté de l'orient, quoique par les changemens qui sont arrivés depuis à la ville même, elle se trouvait au nord, et fut d'abord consacrée sous le titre de Sainte - Croix. Mais l'affluence des peuples qui vinrent dans la suite prier au tombeau du saint évêque son fondateur, les grâces singulières qu'ils y recevaient par son intercession, les miracles fréquens dont Dieu honoraient le culte que les fidèles rendaient à ses sacrés ossemens, firent bientôt changer de nom à ce monastère qui depuis plusieurs siècles n'en portait plus d'autre que celui de Saint-Faron. Cette abbaye se distingua dès le commencement par sa régularité et par sa ferveur, de beaucoup d'autres monastères, où le relâchement ne s'était déjà que trop introduit. Ce fut la réputation de cette grande régularité qui engagea le roi Pepin à tirer quelques religieux du même monastère pour commencer l'établissement de l'abbaye de Prüm que ce prince fonda dans les Ardennes en 763. C'est à la même réputation de serviteur et de régularité où étaient par-

venus les religieux de Saint-Faron qu'on attribue la fameuse conversion d'Oger, l'un des plus illustres seigneurs de la nation française, lequel, après avoir demeuré quelque temps à la cour de Charlemagne et à celle de Didier roi des Lombards, et après s'être rendu célèbre par ses exploits militaires qui lui méritèrent le nom de grand guerrier, même parmi les ennemis de la nation, se dégoûta du monde, et, poussé par la grace qui l'éclairait, vint prendre l'habit monastique à Meaux. Il balança d'abord quelque temps sur le choix de la maison où il se retirerait ; il visita plusieurs monastères où il ne trouva pas assez de régularité pour l'engager à y entrer. Enfin étant venu à Saint-Faron de Meaux, il entra déguisé en pèlerin dans le chœur de l'église, pendant que les religieux chantaient l'office. Il tenait à la main un bâton où il avait attaché une certaine quantité de grelots, et, par une supercherie qui semble assez puérile, il jeta ce bâton au milieu du chœur, pour voir si le bruit qu'il ferait en tombant ne distrairait point les religieux, comme cela était arrivé ailleurs. Ceux de Saint-Faron, plus recueillis, ne levèrent pas seulement les yeux, excepté un seul novice, qui en fut puni aussitôt par son père-maître. Oger, charmé de ce recueillement et de cet amour pour la règle, demanda à Charlemagne la permission de se retirer dans ce monastère,

et il l'obtint, quoique avec beaucoup de peine. Il attira dans la même retraite un de ses amis, nommé Benoît qui, à son exemple, s'y consacra à Dieu. Ce fut à leur considération que Charlemagne donna la terre de Beaumont et fit d'autres biens à cette abbaye où ces deux bons religieux moururent dans le neuvième siècle, en réputation d'une grande piété. On y voyait leur tombeau, l'un des plus illustres monumens de nos antiquités de Bas-Empire. Le monastère de Saint-Faron fut ruiné en 1562 par les calvinistes. Ces furieux, après avoir brisé les croix et les images, et profané tous les lieux saints, détruisirent, ou brûlèrent ce qu'ils ne purent point emporter. Les reliques de saint Faron, patron et fondateur de l'abbaye, furent heureusement sauvées de ce pillage général. Cette maison tomba ensuite dans un si grand relâchement, que la discipline monastique, à laquelle on avait déjà commencé de donner atteinte, y était entièrement déchuë au commencement de l'autre siècle ; mais les religieux de la congrégation de Saint-Maur qui y ont été introduits en 1620, l'avaient si bien rétablie, qu'elle était l'édification de la ville et de tout le diocèse. (*Histoire de l'Eglise de Meaux*, tom. 1, pag. 33, 73, 358, 427. *Gallia christ.* tom. 8, col. 1688, nov. edit.)

FARVAQUES (François), de l'Ordre des Augustins dans le dix-septième siècle, a publié :



1° Questions sur l'Attrition, ou quel a été l'esprit du concile de Trente touchant la suffisance de l'attrition servile dans le sacrement de Pénitence, à Louvain, en 1666. 2° La Vérité et la Charité, ou l'Esprit du concile sur ce sujet; ibid. 3° Apologie pour le présent de l'amour, ibid. 4° Disputes apologétiques pour la vérité et la charité, ibid., 5° Opuscules théologiques sur les Sacrements, à Liège en 1680. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2640.)

FASCINATION, charme qui empêche qu'on ne voie les choses comme elles sont en effet. (*Voyez* DÉMON, MAGIE, SORCIERS.)

FASO (Antoine), théologien sicilien, né en 1509, fut nommé chanoine de la cathédrale de Palerme, en 1545. L'empereur Charles-Quint lui donna l'abbaye de Sainte-Anastasie dans le diocèse de Cefalu en Sicile, l'an 1546; et en 1561, il fut fait évêque des îles de Céfalidi et de Mazara. Il passa à l'Église de Gergenti, ou Agrigente en 1561, et mourut le 28 octobre 1572, à l'âge de soixante-trois ans. On a de lui, 1° *Peri herminia Antonii Fasii, cum omnibus scriptis præceptoris sui Hieronimi Balduini*. 2° *Commentariorum de bello germanico, quod gessit Carolus-Quintus, libri duo*. 3° *Modo di confessarsi*. 4° Des commentaires sur le prophète Daniel et sur l'Apocalypse. 5° *Processus beati Joannis Licii*. Ces deux derniers ouvrages sont restés ma-

nuscrits. (Mongitore, *Bibliotheca sicula*.)

FASO (Bernardin), religieux de Saint-Dominique, né à Palerme, fut poète, prédicateur professeur de théologie. Il mourut à Palerme vers l'an 1684, et laissa divers ouvrages en italien et en latin. Ceux qu'il a publiés en italien sont, entre autres, la *Nuit de Noël*, pastorale; la *Mort de sainte Rosalie*, poème dramatique; les *cinq Vierges prudentes de Palerme*. Ces ouvrages furent imprimés du vivant de l'auteur dans sa patrie. Ceux-ci sont encore manuscrits, *Paradisus rhythmicus; nomina encomiastica quibus sancti patres augustissimum Eucharistiae sacramentum, vivificant crucem, et Spiritum Sanctum Paracletum honore prosequuntur; martyrologium dominicanum; clypeus virginitatis*. Il y a aussi d'autres ouvrages écrits en italien qui n'ont point été imprimés, comme la *Représentation de la vie et de la mort de saint Grégoire Taurin*, etc. (Le père Échard, *Script. Ord. Prædicat.*, tom. 2, pag. 700.)

FASOL (Jérôme), jésuite de Naples, mort dans sa patrie le 16 février 1639, a laissé des commentaires sur la première partie de la somme de saint Thomas, en trois tomes où il traite de Dieu, de la Trinité et de la création, à Lyon, en 1627. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1790.)

FASSAREAU (Vincent), jé-

suite, né à Palerme en 1599, enseigna la théologie morale, et fut recteur du collège de Salerne. Il mourut le 29 juillet 1663. On a de lui un ouvrage en faveur de la Conception immaculée de la sainte Vierge, en latin; des éclaircissemens sur l'Écriture - Sainte, et divers opuscules tant en latin qu'en italien ( Mongitore, *Biblioth. sicula.* )

FASSEAU ( Paul ), né auprès de Mons en Hainaut, entra le 9 septembre 1653 dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il fit sa licence à Douai en 1671, fut quelque temps premier professeur à Louvain, et définiteur de sa province au chapitre général qui se tint à Rome en 1677. Il gouverna trois fois le couvent de Mons en qualité de prieur, et y mourut le 9 avril 1691. C'était un homme d'un esprit subtil et pénétrant, et fort attaché à la doctrine de saint Thomas. On a de lui un ouvrage imprimé in-12, à Douai, sous ce titre : *Authoritas Germani Philaletis Eupistini contra præmotiones physicas pro scientia media, exauthorata pro præmotionibus physicis contra scientiam mediam.* ( Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2, pag. 728. )

FASSINI ( Vincent ), Dominicain. Nous avons de lui, *de Vita et Studiis P. Danielis Concinæ*, O. P. *commentarius; curd et studio V.... F.... R.... Venetiis*, ex typographia S. Thomæ Aquinatis, 1762, in-8°.

FASSONI ( Liberat ), religieux

de l'Ordre des Écoles Pies. Nous avons de lui : *de Piorum in sin. Abraham beatitudine ante Christum mortem; opus Liberati Fassoni, ex ordine Scholarum Piarum: Romæ*, ex typographia Joannis Zempel, 1760, in-4°. Le père Fassoni a entrepris dans cet ouvrage de réfuter ce que Cadonici avait avancé sur la doctrine de saint Augustin, touchant l'état des fidèles morts avant la venue de Jésus-Christ, dans un ouvrage intitulé, *Vindiciæ Augustinianæ ab imputatione regni millenarii*, imprimé à Crémone. en 1747. Il fait les plus grands efforts pour donner à certains passages de ce père un sens différent de celui que Cadonici leur avait donné. Il est vrai qu'il passe sous silence ceux qui paraissent évidemment contraires à la doctrine qu'il veut établir; car, au lieu qu'il paraît, comme l'enseigne Cadonici, que saint Augustin pensait que les patriarches avaient joui de la vue de Dieu immédiatement après leur mort et avant la venue de Jésus-Christ, Fassoni prétend que, quoique privés de cette vue, et relégués dans un lieu particulier; ils étaient cependant heureux, par l'espérance de voir Dieu un jour, par l'état de grace où ils étaient, et par la certitude qu'ils avaient qu'ils ne pouvaient plus pécher, par la compagnie des autres fidèles qui, comme eux, attendaient le même bonheur; enfin par les visites que leur rendaient les Anges pour leur an-

noncer le temps de l'avènement du Messie. (*Annales typographiques*, mois de février 1762, pag. 107 et 108.)

**FASTES**, *fasti*, du verbe *fari*, parler. Les jours *fastes* étaient, parmi les Romains, ceux durant lesquels il était permis de poursuivre quelque affaire en justice, et auxquels le préteur pouvait dire ces trois paroles, *do, dico, addico*. Les *fastes* étaient, chez les mêmes Romains, le calendrier où étaient marqués jour par jour leurs fêtes, leurs jeux et leurs cérémonies. C'étaient aussi des tablettes où l'on marquait les années par les consuls, et où l'on rapportait tout ce qui s'était passé pendant l'année de leur consulat. On appelle encore *fastes*, les archives et les registres publics où sont conservés les mémoires historiques des choses les plus mémorables arrivées en chaque nation. C'est dans ce sens qu'on appelle le Martyrologe les *fastes* sacrés de l'Église.

**FASTIDIUS**, auteur anglais du cinquième siècle, que quelques uns ont fait évêque de Londres, et d'autres évêque des Bretons, sans marquer son siège, avait composé deux traités, selon Gennade, l'un intitulé de la Vie chrétienne; l'autre, des Moyens de conserver la virginité. Le premier a été donné par Holstenius, sur un très-ancien manuscrit, avec le nom d'évêque, et imprimé à Rome en 1663. Le second est perdu, à moins que l'on ne dise qu'il y a erreur dans Gennade, et que d'un

écrit il en a fait deux. En effet, Fastidius, dans le quinzième chapitre de son ouvrage de la Vie chrétienne, traite des moyens de garder la virginité, marquant dès le commencement de ce chapitre qu'il avait achevé ce qu'il s'était proposé de dire touchant les préceptes de la vie chrétienne.

Fastidius s'adresse dans cet écrit à une veuve qu'il appelle sa sœur en Jésus-Christ, et une femme très-sainte et très-prudente. Ainsi il faut corriger les imprimés de Gennade qui marquent que l'ouvrage est adressé à un certain Fatale. Le manuscrit de Corbie n'a point le mot de *certain*, mais seulement le nom de *Fatale*, qui peut être le nom d'une femme comme celui d'un homme. On voit par divers endroits que l'auteur de cet ouvrage était infecté des erreurs de Pélagie, qui s'étaient répandues dès lors en Angleterre. Il propose à la veuve qu'il instruit cette prière orgueilleuse que saint Jérôme reproche si fort à Pélagie, et dont on lui fit un crime dans le concile de Diospolis : « Vous savez, Seigneur, combien ces mains que j'élève vers vous sont saintes, » et combien sont pures les lèvres avec lesquelles je vous demande miséricorde. » Le traité de Fastidius, de *Vita christiana*, a été réimprimé dans l'appendice du tome six de la dernière édition des œuvres de saint Augustin. Dempster, dans son Histoire d'Écosse,

liv. 6, n. 556, donne à Fastidius une chronique d'Ecosse que personne ne connaît. (Gennade, de *Viris illustr.*, cap. 56. Dupin, *Biblioth.*, tom. 3, part. 2. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccles.*, tom. 14, pag. 286 et suiv.)

FASTRÈDE, abbé de Clairvaux dans le douzième siècle, est auteur d'une lettre adressée à Omnibono, évêque de Vérone, et imprimée dans les collections des Conciles, ainsi que dans le tome troisième de la Bibliothèque des pères de Cîteaux, par Bertrand Tissier. Cette lettre roule sur le concile de Toulouse de l'an 1162, qui avait reconnu le pape Alexandre III, au lieu de l'anti-pape Victor III, et sur le concile de Pavie qui s'était déclaré pour cet anti-pape.

FATA, ville épiscopale d'Afrique dans la province de Numidie. ( *Notice*, num. 107. )

FATALITÉ, nécessité d'un événement dont on ne sait point la cause, et que les anciens attribuaient à un destin invariable. ( *Voyez* DESTIN. )

FATINELLIS (Fatinelli de), jurisconsulte de Lucques, né le 14 septembre 1627, alla à Rome en 1650, pour s'y perfectionner dans le Droit sous un habile avocat. En 1654 il fut fait docteur en Droit à Macerata, d'où étant retourné à Rome, il y fut d'abord avocat, et ensuite juge, puis auditeur. Le cardinal Nicolas Acciajuali ayant été envoyé en 1670 à Ferrare en qualité

de légat, le prit avec lui, avec les titres de son auditeur général, de juge du trésor, et de lieutenant civil. Innocent III créa Fatinelli assesseur à Campidoglio, référendaire de l'une et l'autre signature, président de la chambre apostolique, etc. Clément XI le nomma en 1706 clerc de la chambre apostolique, et lui confia plusieurs autres emplois distingués. Il mourut en 1719. On a de lui, 1° de *Referendoriorum votantium signaturæ collegio*, à Rome, 1696. 2° *Tractatus de translatione pensionis, et responsa juris*, à Rome, 1709, in-fol. 3° *Observationes ad constitutionem XLI Clementis papæ VIII, nuncupatam bulla Baronum, et responsa juris*, lib. II, à Rome, 1714, in-folio, 4 vol. 4° *Vita beatæ Zita, virginis lucensis, ex vetustissimo codice manuscripto fideliter transumpta*, à Ferrare, 1688. ( *Giornale de letterati*, tom. 3. )

FAUCHER (Denis), né à Arles, d'une famille honorable, se fit bénédictin dans le monastère de Polinore, situé dans le territoire de Mantoue, et y pronça ses vœux le 2 mai 1508. Il fut envoyé l'an 1515 au monastère de Lérins où il travailla beaucoup pour affermir et cimenter la réforme naissante. Le cardinal du Belley l'ayant chargé de la conduite du monastère des religieuses de Saint-Honorat, ou de Saint-Nicolas de Tarascon, dépendant de l'abbaye de Lérins, il s'appliqua avec zèle à y intro-

duire la régularité; et étant retourné à Lérins, il en fut prieur malgré lui, dans un âge déjà avancé. Il mourut en 1562, et laissa entre autres ouvrages, 1° plus de cent cinquante lettres écrites en latin à diverses personnes distinguées par leur dignité, ou illustres par leur piété, ou par leur science. 2° Plusieurs poésies latines. 3° Quelques discours chrétiens. 4° Un traité de la Réformation intérieure. 5° Des Méditations sur la Passion de Jésus-Christ. 6° Une exhortation aux moines sur la nécessité de porter sa croix. 7° Deux discours prononcés à l'occasion de la mort de deux personnes, l'une à Tarascon, l'autre à Venise. 8° Quelques hymnes pour l'office de saint Aygulphe, abbé, et de ses compagnons, martyrs. 9° La description du martyre des mêmes Saints en vers latins. 10° Un avertissement en prose latine, sur la lettre de saint Euchère, contenant l'éloge de la vie solitaire. Il y a du goût, du génie, du feu, et surtout du zèle, de l'onction et de la piété dans ces ouvrages : on y trouve aussi plusieurs faits historiques intéressans, et des particularités de quelques savans du temps de l'auteur, avec qui il entretenait un commerce de lettres; ils ont été recueillis par Vincent Barrali, de Salerne, moine de Lérins, et imprimés à la suite de l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Chronologia sanctorum et aliorum virorum illustrium, ac abbatum Sacrae insulae Lerinen-*

*sis*, à Lyon, 1613, in-4°. Barrali dit que Faucher avait traduit de l'italien en latin le *Miroir de l'homme intérieur*, par le père Étienne de Fermo, et composé plusieurs autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits, parmi lesquels il y en a un sur les *Épîtres de saint Paul*.

FAUCHET (Claude), savant littérateur du seizième siècle, naquit à Paris où il parvint à la charge de premier président à la cour des Monnaies. Il s'appliqua avec succès à la recherche des antiquités, particulièrement de celles de France. Il mourut l'an 1601, âgé de soixante-douze ans, dans le temps qu'il faisait imprimer son livre qui a pour titre, *Déclin de la maison de Charlemagne*. Le père Le Long met sa mort en 1603, sans parler de sa traduction de Tacite. Nous avons encore de lui, 1° les *Antiquités gauloises*, contenant les choses arrivées jusqu'à la venue des Français. 2° Les *Antiquités françaises*, contenant les choses venues en France depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet. 3° Les noms et sommaires des œuvres des six vingt et sept poètes français. 4° *L'Origine des chevaliers, Armoiries et Héralts*. 5° Un *Traité des libertés de l'Église gallicane*, plein de traits historiques et curieux. Tous les ouvrages de Claude Fauchet furent imprimés à Paris l'an 1610, in-4°. Ils décèlent un homme versé dans notre histoire, mais crédule

pour les faits, ennuyeux et dur pour le style. On dit que le roi Louis XIII se dégoûta de la lecture, parce qu'on l'avait obligé à lire les ouvrages de Fauchet. (Voyez La Croix du Maine et du Verdier Vauvipras dans leur Bibliothèque des auteurs français; le père Le Long, *Bibliothèque historique de la France*, p. 30, etc.)

**FAUCHEUR** ( Michel Le ), ministre à Montpellier, puis à Charenton, s'acquit beaucoup de réputation parmi ceux de sa communion dans le dix-septième siècle. Il mourut le 1<sup>er</sup> avril 1667, dans un âge fort avancé. Ses ouvrages sont, un traité de l'Eucharistie, contre le cardinal Duperron, 1640. Des sermons sur différens textes de l'Écriture-Sainte, à Genève, 1661 et 1662. Traité de l'action de l'orateur, 1667. Ce dernier ouvrage parut sous le nom de Conrart, quoiqu'il soit certainement du ministre Le Faucheur. Dans le recueil intitulé, *Préparations et Prières pour la sainte Cène*, dont la troisième édition est de 1643, et la quatrième de 1649, à Charenton, il y en a plusieurs qui sont de Le Faucheur. (Moréri, édit. de 1759.)

**FAULQUES** ( Dom Henrys ), abbé de Longeville, né à Saint-Mihiel, fit profession en l'abbaye de Munster, Ordre de Saint-Benoît, le 14 mai 1700. On a de lui, 1<sup>o</sup> une dissertation sur le Baptême, manuscrite. 2<sup>o</sup> Une dissertation sur le *Logos*, dont il est parlé dans l'Évangile de

saint Jean, contre les Sociens. 3<sup>o</sup> Une traduction de grec en français, du livre de Joseph. intitulé, les *Machabées*, imprimé dans les commentaires de dom Calmet. 4<sup>o</sup> Trois lettres qui ont été écrites à l'abbé Hugo au sujet de son édition d'Herculanus, in-4<sup>o</sup>, chez Midon, à Nancy, 1725. On a encore de dom Faulques quantité d'autres ouvrages moins sérieux, tant en vers qu'en prose. ( Dom Calmet. *Biblioth. lorr.* )

**FAUNES**. Jérémie parle des faunes, chap. 50, 39. *Habitabunt dracones cum faunis sicariis*; les dragons y habiteront avec les faunes qui se nourrissent de figes. Plusieurs exemplaires lisent *sicariis*, avec des faunes cruels et assassins. La première leçon est plus commune. Les faunes sont des animaux sauvages de la nature des singes. Ils ont le visage à peu près comme l'homme. Plusieurs personnes doutent de leur existence. Saint Jérôme entreprend de la prouver dans la vie de saint Paul l'ermite. Il dit que saint Antoine en rencontra comme il allait voir saint Paul, et qu'on en porta un à Alexandrie du temps de l'empereur Constantin. Il ne serait pas difficile aujourd'hui de concilier ces opinions par l'existence très-certaine de l'orang-outang qui est de la nature des singes et qui se rapproche de l'homme par la ressemblance, beaucoup plus que les autres animaux de son espèce. Les anciens honoraient les faunes,

ou satyres, comme des divinités bocagères et champêtres.

**FAUNTÉE** (Laurent-Artur), de Lancastre, jésuite, mort le 28 février 1591, a fait imprimer en Pologne divers traités de controverse. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1339.)

**FAUR** (Gui du), Seigneur de Pibrac, quatrième fils de Pierre Du Faur, seigneur de Pujols, président au parlement de Toulouse, fit ses études à Paris, et voyagea depuis en Italie. A son retour, la réputation qu'il s'acquiert dans le barreau de Toulouse lui fit obtenir une charge de conseiller, et il fut élu juge-mage. C'est en cette qualité que la ville le députa en 1569 aux États d'Orléans où il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avait fait lui-même. Quelque temps après il prit une charge de président; et Charles ix le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente, où il soutint avec zèle les intérêts de la couronne, et les libertés de l'Église gallicane. Le chancelier de L'Hôpital le fit nommer avocat général au parlement de Paris en 1565, et ce fut le premier qui introduisit la véritable éloquence dans le barreau. Il suivit en Pologne le duc d'Anjou qui en avait été élu roi, revint en France, fit un second voyage en Pologne, et eut le bonheur d'y conclure la paix. Henri III lui donna en 1577 une charge de président à mortier, et la reine de Navarre et le duc

d'Alençon le choisirent pour être leur chancelier. Il mourut à Paris, âgé de cinquante-six ans, au mois de mai de l'an 1584. Il fut enterré aux Grands-Augustins où Michel du Faur son fils a consacré à sa mémoire l'épithaphe qu'on y voit encore. Nous avons de cet illustre magistrat des plaidoyers, des harangues, une excellente lettre latine sur la Saint-Barthélemi, son apologie pour répondre aux plaintes de la reine de Navarre, datée de 1581, et imprimée à Paris en 1635, in-8°; un discours de l'Ame et des Sciences, adressé au roi Henri III, et quelques poésies connues sous le nom de quatrains de Pibrac. Ce sont des vers moraux qui contiennent des instructions également utiles et agréables tirées des anciens poètes grecs et philosophes.

**FAUR** (Pierre du), de Saint-Jorry, un des plus savans hommes de son siècle, fut conseiller au grand conseil, puis maître des requêtes, et enfin premier président au parlement de Toulouse où il mourut d'apoplexie en prononçant un arrêt le 8 mai 1600. On a de lui, 1° *Commentarius de regulis juris antiqui*, à Lyon, 1566, in-fol. 2° *Dodecameron, sive de Dei nomine et attributis*, Paris, 1588, in-8°, où l'on trouve quantité d'endroits des Pères et des Théologiens grecs et latins éclaircis, ou corrigés. 3° *Semestrium, liber primus*, en 1570; *liber secundus*, en 1575, 2 vol. in-4°.

qui ont plusieurs fois été réimprimés. 4° *Notæ in Julii Pauli sententiarum libros quinque: accedunt animadversiones in notas Jacobi Cujacii in eundem autorem, nunc primum editæ: notæ ad Ulpiani titulos 29, et animadversiones, in notas Cujacii in eundem autorem, 1751.* 5° *Agnosticon sive de re athletica, ludisque veterum gymnasticis, musicis, atque circensibus spicilegiorum tractatus, tribus libris comprehensi.* 6° *Opus tessellatum: elucubratum denuò, amplificatum, et ab innumeris quæ in priorem editionem irreperant mendis vindicatum: ut nunc primum in lucem editum videri possit; à Lyon, 1595, in-4°.* Tous ces ouvrages sont remplis de recherches savantes et curieuses. (Charles Paschal, *Vie de Pibrac*. Baillet, *Jugemens des savans sur les crit. gramm.*)

FAURE (Charles); premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, naquit en 1594, dans le village de Luciennes, à quatre lieues de Paris, proche de Saint-Germain-en-Laye. Après la mort de son père nommé Jean Faure, gentilhomme d'une maison d'Auvergne, il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, de l'Ordre des chanoines réguliers sur la fin de l'année 1613. Il était pour lors âgé de dix-neuf ans. Il prit l'habit le 18 février 1614, fit profession le 1<sup>er</sup> mars 1615, et travailla depuis ce temps à établir la réforme dans cette abbaye, sans se

rebuter des contradictions qu'il eut à souffrir. Le cardinal de Rochefoucault, abbé de Saint-Geneviève de Paris, ayant résolu de réformer cette abbaye, il appela le père Faure avec deux religieux de Saint-Vincent, et les y établit avec beaucoup de solennité le 27 avril 1624. Plusieurs autres maisons ayant embrassé la même réforme, on érigea en congrégation, son général électif de trois en trois ans, et le Père Faure fut élu abbé coadjuteur de Saint-Geneviève et supérieur général de cette congrégation, dans le premier Chapitre général tenu le 10 octobre 1634. Au bout de trois ans, il se tint un nouveau Chapitre, et le père Faure fut continué, tout d'une voix, dans les charges d'abbé et de général. Il proposa dans ce Chapitre des constitutions et les réglemens fondamentaux de la congrégation, pour achever l'ouvrage de la réforme qui lui coûta des peines incroyables, jusqu'à sa mort arrivée le 4 novembre 1644. Il n'était âgé que de cinquante ans, mais il était ruiné de fatigues et d'austérités. On a de lui quelques ouvrages dont les uns sont imprimés, et les autres manuscrits. Du nombre des premiers est son Dictionnaire de novices, imprimé pour la seconde fois à Paris en 1711. in-4°. (*Voyez la Vie du R. Charles Faure, commencée par le père Lallemant, achevée par le père Chartonnet, et publiée à Paris en 1698.*)



**FAURE** (Jean-André); né le 14 mai 1608 au Puy-en-Velay, d'une famille illustre, reçut l'habit de Saint-Dominique à Avignon en 1627, des mains du père Guillaume Courset qui était pour lors prieur du couvent des Dominicains de cette ville, et qui fut depuis martyr dans le Japon. Avec une complexion délicate le père Faure était doué d'une éloquence naturelle, et d'une grande vivacité d'esprit, accompagnée d'une douceur qui lui captivait tous les cœurs. Appliqué au ministère de la parole, il se passait peu de Carêmes et d'Avents qu'il ne prêchât dans quelque église cathédrale. Toulouse, Bordeaux, Montpellier, Avignon et d'autres villes l'entendirent souvent avec fruit. Il faisait de plus très-souvent des missions. Il fut aussi prieur en divers couvens de sa province, et deux fois provincial. Le pape Clément x le mit au nombre des trois commissaires qu'il choisit pour rétablir, ou affermir l'observance régulière dans les provinces de l'Ordre de Saint-Dominique en France. Le 31 mars de l'an 1673, le père Faure méditant sur la passion qu'il allait prêcher dans la cathédrale de Montpellier, tomba en apoplexie, et mourut à huit heures du matin. On a de lui, 1° l'Abrégé de la vie et des miracles de saint Hyacinthe, à Paris, en 1638, in-8°, et en 1639, in-24. 2° La Vie de sainte Rose de Lima, à Bordeaux, 1668, in-12. 3° La Vie de saint Louis Ber-

trand, à Beziers, 1671, in-12. 4° La Perfection chrétienne comprise dans le saint Rosaire, à Paris, 1668, in-12. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 651.)

**FAURE** (François), né le 8 novembre 1612, à Sainte-Quitière, à trois lieues d'Angoulême, d'une famille noble et ancienne d'Angoumois, fit profession dans l'Ordre de Saint-François à l'âge de dix-sept ans. Son mérite distingué lui procura bientôt les premières charges de son Ordre. Il fut docteur de la Faculté de théologie de Paris. La reine d'Autriche lui donna en 1640 un brevet de son prédicateur, et en 1649, il en eut un autre de prédicateur ordinaire du roi, dont il était sous-précepteur. Il fut nommé à l'évêché de Glandève en 1651, et transféré à celui d'Amiens en 1653. Il assista plusieurs fois aux assemblées du clergé de France, et en fut presque toujours l'orateur. Il mourut à Paris le 11 mai 1687. On a de lui, 1° une censure des *Lettres Provinciales*. 2° Une ordonnance pour les confessions pascales qui fut infirmée par le métropolitain, ensuite de l'appel des curés d'Amiens. 3° Une ordonnance contre le nouveau Testament de Mons, en 1673. 4° Un panégyrique de Louis xiv qui contient en abrégé les choses les plus considérables du règne de ce monarque, à Paris, 1680, in-4°. 5° Une oraison funèbre de la reine Anne d'Autriche, femme de Louis xiii,

morte en 1666. 6° Une oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne, à Paris, en 1670, in-4°. 7° Quelques écrits touchant la dispute qu'il eut avec M. Faron Le Clerc, docteur en théologie de la société de Sorbonne, et doyen de Saint-Florent de Roye, diocèse d'Amiens, au sujet d'une proposition sur la juridiction que ce doyen avait avancée dans un sermon prêché le 25 janvier 1671. Cette proposition était : « Que pour prêcher et confesser » dans la ville de Roye, il fallait » avoir, non l'approbation de » l'évêque d'Amiens, mais la nomination du Chapitre. » On trouve dans les Mémoires du clergé une partie des écrits que Faure publia à l'occasion de cette affaire. Ce prélat a dressé lui-même un mémoire de sa vie jusqu'en 1668, qu'on a publié avec un autre mémoire aussi sur sa vie, composé par François Joyeux, son neveu et son grand-vicaire, en 1687, ce qui forme en tout un in-4° de vingt pages.

FAURE (Antoine), Limousin, docteur en théologie de la Faculté de Paris, principal du collège de Saint-Michel, mort le dernier novembre 1689, âgé de soixante ans, a laissé, 1° preuves de la censure de la Faculté de théologie de Paris, contre le livre de Jacques Vernant, à Paris en 1665. 2° Instruction sur l'affaire des quatre évêques, imprimée et réfutée dans leurs mémoires sixième et septième, imprimés en l'an 1666. (Dupin;

*Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, p. 2459.

FAUSSAIRE, qui fait des actes faux, ou qui les altère, *falsarius, falsificator*. Un faussaire pèche mortellement en faisant de faux actes, ou en altérant les véritables, lorsque la matière est grave. Il est aussi obligé à restitution de tous les dommages dont il est la cause, ou l'occasion volontaire, par ses falsifications, suivant ces paroles de Grégoire IX, in cap. 5 *culpa*. fin. *de injuriis et damno dato*. lib. 5, tit. 36. *Si culpa tua datum est damnum, vel injuria irrogata; seu aliis irrogantibus opem forte tulisti, aut hæc imperitia tua sive negligentia evenerunt; jure super his satisfacere te oportet: nec ignorantia te excusat, si scire debuisti ex facto tuo injuriam verisimiliter posse contingere, vel jacturam... sanè qui occasionem damni dat, damnum (videtur) dedisse.* (Voy. de Sainte-Beuve, tom. 2, cas 202. Voyez aussi FAUX, et touchant la peine des faussaires. Voyez M. le Prêtre, cent. 2, chap. 56.)

FAUSTE (saint), diacre d'Alexandrie et martyr, fut l'un des compagnons de la confession et du bannissement de saint Denis, évêque de la ville, relegué dans le désert de Kephro, l'an 257, et puis dans la Marcote. Il revint avec lui à Alexandrie. L'assista jusqu'à la mort, continua à servir l'Eglise après lui, et finit par la gloire du martyr dans la persécution de Dioclé-

tion. Eusèbe qui nous apprend qu'il eut la tête coupée, parle encore d'un prêtre d'Alexandrie, nommé Fauste, qu'il met entre les martyrs parfaits qui furent couronnés vers le même temps que saint Pierre, évêque de la ville, c'est-à-dire à la fin de l'année 311, ou au commencement de la suivante. Quelques uns confondent ce saint prêtre avec notre saint diacre: Adon, Usuard et les auteurs du Martyrologe romain moderne les distinguent, en mettant le diacre au 19 de novembre, sans lui donner de compagnons, et le prêtre au 26 du même mois, avec plusieurs compagnons. Le même Martyrologe romain parle encore de saint Fauste au 3 d'octobre, comme d'un troisième Fauste, martyr d'Alexandrie, sous Valérien, quoique ce soit le diacre de l'évêque saint Denis. (Tillemont, dans la vie de saint Denis d'Alexandrie, au quatrième tome de ses mémoires. Baillet, tom. 3, 19 novembre.)

FAUSTE (saint), martyr de Cordoue, souffrit comme l'on croit du temps de Dioclétien, avec saint Janvier et saint Martial. Ces trois Saints, que le poète Prudence appelle les *trois couronnes de Cordoue*, vivaient ensemble. Fauste était le plus ancien, et comme le père des deux autres. Lorsque Eugène vint à Cordoue pour faire exécuter les ordres des empereurs qui obligeaient les chrétiens d'adorer les faux dieux, Fauste, Janvier et Martial allèrent d'eux-

mêmes se présenter à ce ministre injuste, et lui reprochèrent sa cruauté. Eugène, irrité de leur hardiesse, les fit mettre à la torture, et après qu'on leur eut coupé le nez, les oreilles, les sourcils, la lèvre d'en bas et arraché les dents d'en haut, on les condamna à être brûlés. Les Espagnols les font fils de saint Marcel le Centenier, martyrisé à Tanger en Mauritanie vers l'an 298. La plupart des Martyrologes mettent leur fête au 13 d'octobre. On dit que leurs reliques furent trouvées avec celles de quelques autres martyrs à Cordoue, l'an 1584, auquel s'en fit la translation solennelle que l'auteur du Martyrologe espagnol rapporte au 21 de novembre. Dom Thierrî Ruinart rapporte leurs actes comme sincères, quoiqu'il y ait quelques endroits altérés et défectueux. (Baillet, tom. 3, 13 octobre.)

FAUSTE (saint), fils de saint Dalmace, archimandrite, ou supérieur de monastères dans Constantinople. (Voy. DALMACE.)

FAUSTE, évêque de Riez en Provence, né en Bretagne sur la fin du quatrième siècle, étudia de bonne heure l'éloquence, et s'y rendit si habile, qu'au jugement de saint Sidoine, il possédait toutes les règles de cet art. Il se retira dans le monastère de Lérins, y fit profession, et y succéda à l'abbé saint Maxime, qui fut fait évêque de Riez l'an 433. Après la mort de ce Saint, Fauste fut encore mis en sa place sur le siège épiscopal de Riez ;

ce qui le fit appeler deux fois successeur de Maxime, par Sidoine Apollinaire. Il assista au concile de Rome tenu sous le pape Hilaire en 462. De retour en France, il gouverna son diocèse avec une grande application, et composa plusieurs livres jusqu'à sa mort qui arriva vers l'an 480, ou 485, ou tout à la fin du cinquième siècle, comme le pensent quelques uns. Gennade semble le supposer encore vivant vers l'an 493, lorsqu'il composait son traité des écrivains ecclésiastiques. Les ouvrages de Fauste, selon l'ordre des temps sont, 1° sa lettre à Gratus, diacre de l'Eglise catholique, dans laquelle il réfute l'eutychianisme. 2° Une lettre, ou traité contre les Ariens et les Macédoniens. 3° Une lettre à Benoît Paulin qui l'avait consulté sur plusieurs difficultés, dont la première regardait la pénitence à l'article de la mort. 4° Une lettre au prêtre Lucide qui enseignait que l'homme pouvait être sauvé par la seule force de la grace, sans qu'il fût obligé d'y coopérer. 5° Deux livres intitulés, de la Grace et du Libre-Arbitre, adressés à Léonce d'Arles, et précédés d'une lettre en forme de préface, ou d'épître dédicatoire, qu'on a séparée du corps de l'ouvrage dans la Bibliothèque des Pères de l'édition de Lyon. 6° Un livre du Saint-Esprit, que l'on croit être celui qui a été imprimé plusieurs fois sous le nom de Paschase, diacre de l'Eglise romaine. 7° Un petit

traité pour prouver, contre les Ariens et les Macédoniens, que la Trinité est consubstantielle. et un autre contre ceux qui disent qu'il y a quelque chose d'incorporel dans les créatures. 8° Une lettre à Félix, patrice-préfet du prétoire, fils du consul Magnus, et qui avait embrassé l'état religieux. 9° La plupart des sermons, ou homélies qui portent ordinairement le nom d'Eusèbe d'Emèse. Il faut mettre de ce nombre les deux homélies sur la Nativité de Notre-Seigneur; la quatrième, sur l'Epiphanie, ou les sept frères Machabées; la sixième, huitième, neuvième, dixième et onzième, sur la Pâque, sur le bon larron; la seconde, sur l'Ascension, sur la Trinité, sur saint Maxime, son prédécesseur dans l'évêché de Riez; les dix homélies aux moines, si l'on en excepte les cinquième, sixième, neuvième et dixième, qui se trouvent parmi celles de saint Césaire d'Arles; l'homélie sur la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. 10° Deux homélies sur le symbole; une sur la veuve qui offrit deux oboles, et une sur la Passion qui porte le nom de Faustin, dans le manuscrit dont on l'a tirée; une sur saint Honorat, imprimée parmi les discours qui portent le nom de saint Eucher; une sur le jour de la Passion, qui est le cent cinquante-troisième sermon de l'appendice du cinquième tome de saint Augustin; une sur la Nativité de saint Jean-Baptiste.

qui est le premier sur cette fête dans le même appendice. Nous en avons quatre autres dans le recueil des règles fait par saint Benoît d'Aniane. Le troisième est le même que le huitième des dix sermons aux moines. Le père Sirmond marque un sermon de Fauste sur la révélation du corps de saint Étienne, mais il n'en a fait imprimer que le commencement. Saint Sidoine attribue encore à Fauste un traité en forme de dialogue, divisé en quatre livres, que nous n'avons plus. Il avait aussi dressé des mémoires pour servir à l'histoire de l'évêque Maxime son prédécesseur. On ne sait ce que c'est que le livre contre les Antropomorphites, que Trithème lui attribue. L'exhortation imprimée dans les anciennes leçons de Canisius sous le nom de saint Fauste est comptée pour la trente-huitième pièce de saint Césaire d'Arles, dans l'appendice du cinquième tome de saint Augustin. On attribue encore à Fauste quelques lettres adressées à Rurice de Limoges. On a imprimé six des sermons du même Fauste; non encore publiés dans la collection des anciens monumens des pères Martène et Durand, tom. 9, 1733, in-fol., à Paris. Fauste était savant et vertueux, ce qui le fit estimer et louer par de grands hommes de son temps. Il eut aussi de grands adversaires, tels que saint Fulgence de Ruspe, saint Avit de Vienne, saint Césaire d'Arles, qui écrivaient contre lui. Les papes Gé-

lase 1<sup>er</sup> et Hormisdas condamnerent sa doctrine, et les demi-Pélagiens le regardaient comme leur chef; mais parce qu'il a détesté ses erreurs après que l'Église les a condamnées, dit Baronius, ou qu'il est mort avant leur condamnation dans l'amour de la vérité, cela n'empêche pas que quelques églises, telles que celles de Riez, de Cavaillon et de Lérins, ne fassent tous les ans sa fête, sans opposition de la part de l'Église romaine. Baronius a cru devoir rendre cette justice à Fauste, après l'avoir traité d'abord en hérétique, banni du ciel et rayé des fastes sacrés de l'Église. Depuis Baronius, il y a eu des décrets du maître du sacré palais du pape, et des inquisiteurs romains qui ont défendu de donner le titre de saint à Fauste, et qui ont ordonné de le biffer partout où il se trouvera. Mais ces décrets n'ont point empêché Bollandus, André du Saussai et d'autres, de lui rendre ce titre et de le mettre au rang des Saints canonisés. Pour ce qui est de la part que Fauste a eu dans l'affaire des Prédestinatens, voyez Prédestinatens. (Saint Sidoine Apollinaire, *Épîtres* 3 et 9, du neuvième livre. Gennade, dans ses *Hommes illustres*, chap. 85. Baronius, à l'an 490. Bollandus, au 16 janvier. Simond Bartel, *Apologie de Fauste*, qui est à la fin de son histoire chronologique des évêques de Riez. Dupin, *Bibl. eccl.*, tom. 3., part. 2., pag. 581. Baillet, tom. 3, 28 sep-

tembre. Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 2, et avertissement qui est à la tête du troisième. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 15, pag. 157 et suiv.)

FAUSTE, moine de Glanfeuil, accompagna saint Maur en France, et, après sa mort, reprit le chemin d'Italie, où il se retira à Rome dans le monastère de Latran, occupé par les moines de Cassin, depuis la destruction de leur abbaye par les Lombards en 580. Ce fut là qu'à la prière de l'abbé Théodore, il écrivit la vie de saint Maur, son voyage en France, l'établissement de son monastère et de ses miracles. Plusieurs critiques ont regardé la vie de saint Maur comme une pièce supposée, et Fauste, comme un auteur imaginaire. Dom Ruinart a pris la défense de l'une et de l'autre, dans l'apologie qu'il a faite de la mission de saint Maur en France, et il est difficile de ne pas se rendre à ses preuves, si l'on en croit dom Ceillier, intéressé comme son confrère à cette défense. (Voyez dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 17, pag. 459.)

FAUSTE, moine d'Agauge, ou Saint-Maurice en Vallais, suivit saint Severin son abbé, qui fut appelé à Paris l'an 505 par le roi Clovis<sup>1er</sup> pour le guérir d'une fièvre invétérée qui le tenait depuis deux ans. Saint Severin étant mort à Château-Landon en Gâtinais, Fauste écrivit sa vie vers l'an 523, ou 524 : elle se trouve retouchée et corrompue

par un anonyme dans Bollandus au 11 de février. Dom Mabillon l'a donnée, au moins en partie, dans sa pureté originale au tome premier de ses actes, pag. 568, 570. (Voyez dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 3, pag. 111 et suiv.)

FAUSTE (Barthélemi de Saint). de l'Ordre des Feuillans, mort le 20 juillet 1636, a laissé, 1° le Miroir des confesseurs et des pénitens, à Lyon en 1621. 2° le Trésor des religieux, ibid., 1623. 3° Un Traité des Heures canoniales, ibid., 1627. 4° Un Traité du Jubilé. 5° Des Traités de la Pénitence, de l'Eucharistie et du Sacrifice de la Messe, à Naples, en 1632. Toutes ces œuvres ont été imprimées sous le nom de *Théologie morale*, en quatre parties, à Naples, après la mort de l'auteur. (Dapin, *Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, pag. 1724, et aux addit., pag. 2906.)

FAUSTIN et JOVITE, frères et martyrs, demeuraient ensemble à Bresse, ville de la Gaule Cisalpine, et depuis de la seigneurie de Venise, lorsque l'Eglise fut persécutée sous l'empire d'Adrien. On croit que Faustin était prêtre, et Jovite, diacre ; mais on ne sait rien de leur vie. On sait seulement que leur martyre est incontestable, et qu'il arriva probablement l'an 121, deux ans après que l'empereur Adrien fut revenu de son voyage d'Illyrie. Il y en a cependant qui le reculent jusqu'en 125, ou 134, ou 135. L'Eglise

de Bresse les honore comme ses patrons le 15 de février, et conserve leurs reliques dans une abbaye de leur nom, de la congrégation du Mont-Cassin. On en montre aussi quelques portions à Boulogne et à Vérone. (Bollandus. Tillemont. Baillet, t. 1, 15 février.)

FAUSTIN, frère de saint Simplicie et de sainte Béatrix, et compagnon de martyre de saint Félix.

FAUSTIN, diacre, selon quelques uns, ou prêtre, selon Gennade, vivait dans le quatrième siècle. Il écrivit à l'impératrice Floccille, femme de Théodose-le-Grand, sept livres contre les Ariens et les Macédoniens. Cet ouvrage qui a été long-temps attribué à Grégoire, évêque d'Elvire, est reconnu pour être de Faustin. Ce même auteur qui s'attacha à l'antipape Ursicin contre le pape Damase, adressa une requête aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcade, en faveur d'Ursicin et des Lucifériens, dont il suivit le parti. Le père Sirmond la donna au public l'an 1656. Il y a encore une formule de foi qui porte le nom de Faustin dans le code romain donné par le père Quesnel. Le style de Faustin, dans les livres contre les Ariens, est simple. Il se contente d'y rapporter les passages de l'Écriture, dont il tire des conséquences pour prouver la doctrine de l'Église, et répondre aux objections des Ariens. Sa requête est enflée et pathétique. (Gennade,

*de Script. eccl.*, c. 16. Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique*, quatrième siècle.)

FAUSTINOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Cappadoce, au diocèse de Pont sous la métropole de Thyane, entre cette dernière ville et le mont Taurus. Elle fut ainsi appelée de Faustine, femme de l'empereur Antonin Pie, ou d'une autre Faustine, femme de Marc-Aurèle. Ses évêques sont :

1. Daniel, au concile d'Ephèse, dans lequel il fut excommunié pour s'être opposé à l'ouverture du concile avant l'arrivée de Jean d'Antioche, et s'être attaché à son parti.

2. Patrophile, souscrit à la lettre de sa province à l'empereur Léon sur la mort de saint Protas et le concile de Chalcedoine.

3. Jean, au sixième concile général, et aux canons *in Trullo*.

FAUTE, se dit dans le Droit d'un manquement qui se fait par imprudence, et qu'on aurait pu éviter, mais qui n'est pas toujours péché. On en distingue de trois sortes, savoir, la lourde faute, la légère et la très-légère; *culpa lata, levis, levissima*. (Voyez RESTITUTION.)

FAUTIER. On appelle ainsi dans quelques Chapitres, ce qu'on appelle dans d'autres ponctuateur, qui est proposé pour marquer ceux qui sont absens des offices.

FAUTRAGE, droit qu'avaient les seigneurs de mettre des bêtes chevalines et vaches aux prés de

leurs sujets, et même avant que les prés fussent fauchés.

**FAUX.** Le crime de faux, *crimen falsi*, est une supposition frauduleuse pour détruire, altérer, ou obscurcir la vérité, et faire paraître les choses autrement qu'elles ne sont. Le crime de *faux* se commet en trois manières, par paroles, par écritures, ou par actions. Par paroles, quand on dépose contre la vérité, en faisant de faux sermens, ou en portant un faux témoignage. Par écriture, quand on fabrique, ou qu'on altère, ou qu'on antidate un contrat, ou quelque autre pièce, ou qu'on y fait des additions, des soustractions, ou qu'on y change les noms des personnes. Par actions, quand on vend à faux poids, ou à fausse mesure, ou qu'on altère la monnaie. Le crime de faux se prescrivait par vingt ans, après lesquels l'accusé ne pouvait plus être puni, ni poursuivi criminellement.

**FAUX, procédure.** On distingue deux sortes de faux, le principal et l'incident ; il est principal lorsqu'on attaque directement une pièce qui n'a pas été encore produite, et dont le prétendu faussaire n'a fait encore aucun usage ; le faux est incident, quand on attaque une pièce remise dans le cours d'une instance, et que l'une, ou l'autre des parties la fait servir de fondement à sa demande. Le premier est de la compétence du juge du lieu du délit, suivant la règle ordinaire ; l'autre de la

compétence du juge pardera : qui l'instance où la pièce fautive a été produite, est pendant ; ainsi le juge d'Église connaissait autrefois incidemment du crime de faux, même contre un laïc, suivant l'article 20 du titre premier de l'ordonnance de 1670, qui n'exceptait que les juges consuls, bas et moyens judiciaires ; mais il ne pouvait prononcer aucune peine contre le laïc ; il n'avait droit que d'instruire le faux pour décider la contestation qui était pendante. *Lois eccl.*, part. 1, chap. 10, n. 29. A l'égard du juge laïc, il connaissait seul du crime de faux, si l'on en avait formé l'accusation incidemment contre un clerc, dans une cause pendante pardevant lui, il n'était pas tenu d'appeler en ce cas le juge d'Église : telle était la jurisprudence des cours. Des auteurs disaient qu'en ce cas il fallait distinguer si le faux était instruit, afin de punir le faussaire, ou seulement afin de prononcer sur la question principale. Quand le faux était principal, le procès s'instruisait conjointement par les deux juges à la manière ordinaire, mais sur des principes et des réglemens particuliers prescrits par l'ordonnance de 1670, au titre 9, et par celle du mois de juillet 1737.

L'exception de faux alléguée par une partie, ne doit point empêcher le jugement de la récréance ; elle doit être discutée au plein possessoire. (Durand de Maillane, *Dictionnaire de Droit can.*, au mot Faux.)



**FAUX RESCRITS.** Il y a plusieurs manières de falsifier les rescrits, ou les lettres apostoliques, marqués dans le chapitre *licet ad regimen, de crimin. falsi*, et rendus par ces deux vers :

*Forma, stylus, membrana, litura,  
sigillum,  
Hæc sex falsata dant scripta valere  
pusillum.*

Rebuffe, *in prax. c. apponi quæ*, etc., fait une distinction très-méthodique touchant la falsification des rescrits. On peut, dit-il, opposer contre un rescrit des défauts de forme qui ne peuvent être corrigés, et qui doivent nécessairement produire la nullité du rescrit, selon que le défaut qu'on oppose est plus, ou moins dans le cas du crime de faux. On peut aussi n'opposer que de ces défauts, qui, ne supposant aucune fausseté criminelle, sont susceptibles de réformation. Les défauts de la première sorte sont :

1°. L'écriture différente, *diversa scriptura*, ce qui souffre quelques exceptions, comme quand la première ligne est en lettres capitales, quand il a fallu différentes mains pour écrire, etc.

2°. La rature, *litura seu ratura in loco suspecto. c. inter dilectos, C. ex litteris, de fid. instrum.*, c'est-à-dire, que quand la rature ne tombera pas sur un endroit essentiel, ce ne sera plus une nullité, ni une marque de fausseté. *C. ex conscientia, de*

*crim. falsi*. Rebuffe met en matière de provisions de bénéfices, le nom du bénéfice, de la personne, du lieu, et autres semblables, au rang des choses substantielles ; il en est de même des interlignes, à moins que, parties présentes, on n'ait fait approuver la rature, ou l'addition ; mais il vaut mieux, dit-il, refaire l'acte quand on le peut. La rature est toujours censée faite par la partie intéressée. *C. fin. de crim. falsi*, et l'addition, par celui qui est nanti de l'acte. *L. majorem, cod. de falsi*, J. G. Au surplus, cette addition mérite toujours attention, ne fût-ce qu'en un point, pour changer le sens de la phrase.

3°. L'obreption et subreption. (*Voyez OBREPTION.*)

4°. Si le pape parle au pluriel dans l'adresse, la bulle est suspecte de fausseté, parce que cela est contre le style de la cour de Rome. Il en est de même si le pape donne le nom de fils à un évêque, archevêque, ou patriarche, qu'il ne nomme jamais que frères. Mais si ce ne sont là que des erreurs, dit Rebuffe, les officiers de la chancellerie en sont responsables, et doivent les corriger à leurs propres frais.

5°. On peut opposer une fausse latinité. *C. ad audientiam, de rescript.*, mais seulement dans ces cas, suivant Rebuffe ; quand c'est un vice de langage inexcusable qui est dans la construction, et non en une lettre, ou syllabe, et qu'il est apparent *ex*

*aspectu codicis.* Plusieurs docteurs ont avancé qu'on ne s'arrête pas à Rome à ces minuties, si la faute n'est pas dans le style même ; ce qui est de certain , c'est que les fautes dans le latin des rescrits ne produisent pas leur nullité, mais seulement un soupçon de fausseté qui se répand toutefois sur tout le contenu de l'acte.

6°. On peut opposer l'imperfection du rescrit, comme si les noms propres ne sont pas étendus ; autrefois on se contentait d'étendre le nom, et d'exprimer le surnom par une lettre initiale ; mais à présent les surnoms doivent être étendus, sous peine de nullité.

7°. Les omissions des mots et clauses de style.

8°. Enfin l'accélération du temps, comme au cas de la règle de *verisim. notitia*, est une preuve de fausseté.

9°. Le chapitre *ex parte*, de *rescriptis*, dit que la clause *si preces veritate nitantur*, est toujours mise, ou sous-entendue dans les rescrits ; en sorte que si, par une clause contraire, le rescrit défendait qu'on fît la vérification des faits exposés, ce serait une marque de fausseté. Le chapitre *super eo*, de *crim. falsi*, décide aussi qu'une sentence rendue sur de fausses pièces ne doit pas être mise à exécution.

C'est une grande règle établie par le chapitre *accedens de crim. falsi*, qu'on ne présume point qu'on ait falsifié des rescrits de cour de Rome, quand ils ne con-

tiennent que des concessions de justice, ou des graces qu'on n'a pas coutume de refuser.

On ne pouvait faire aucun usage en France des pièces émancipées de la cour de Rome, sans le certificat des banquiers qui les déclaraient véritables ; en sorte que pour contester la vérité de quelqu'une de ces pièces, il fallait procéder par la voie ordinaire de l'inscription de faux, réglée par l'ordonnance de 1737.

*Peines du crime de faux.* Le crime de faux a toujours été mis par les canons au nombre des crimes graves qui méritent une punition sévère : *Si quis clericus falso testimonio convictus fuerit, reus capitalis criminis censeatur.* Concile d'Epaone en 517. Le concile d'Agde avait déjà fait en 506, can. 50, un semblable règlement, et Justinien déclare dans une loi du code, *tit. de Episcopis*, que les ecclésiastiques faussaires sont de droit commun dégradés de leurs offices. Cette dégradation n'est souvent pas la seule peine qu'on inflige à Rome contre les auteurs de ce crime qu'on regarde en cette ville comme une espèce de crime de lèse-majesté. Gomez rapporte qu'un archevêque fut brûlé pour avoir falsifié un bref du pape. Du temps d'Innocent x il y eut des officiers qui firent des faussetés ; leur procès leur fut fait, et ils furent punis du dernier supplice, entre autres le fameux Mascandrun. Quelquefois on ne punit ces faussaires

que d'une prison perpétuelle.  
C. *ad audientiam*, de *crim. falsi*.

En France, tout crime de faux en matière bénéficiale opérant une vacance de plein droit, soit que la fausseté eût été commise sur des lettres apostoliques devant le pape, ou son légat, ou devant l'Ordinaire; soit qu'elle eût été faite devant le juge ecclésiastique, ou séculier. La loi était à cet égard générale. Voici ce que portait l'art. 16 de l'édit de 1550 : Tous ayant commis fausseté au fait des bénéfices, soit en baillant collations, impétrations, procurations, instrumens, réquisitions, temps d'étude, lettres de degrés, mandats, nominations et autres lettres, actes et instrumens judiciaires, ou extrajudiciaires en cour de Rome, ou des autres collateurs, patrons, présentateurs, soit des registres des notaires apostoliques, ou autres registres des banquiers, ou autres personnes publiques, de quelque qualité qu'ils soient, s'ils sont clercs, seront déclarés déchus du droit possessorie prétendu auxdits bénéfices, par eux faits contentieux, et punis de telle autre peine que les juges verront pour les cas privilégiés, et renvoyés à leurs prélats et juges ordinaires, pour procéder contre eux par déclaration d'inhabilité perpétuelle, de tenir et de posséder bénéfices en ce royaume, et d'autres peines, selon la qualité du fait. (Tournet, lettre F, num. 9.)

L'article 8 du titre 9 de l'ordonnance de 1670, voulait qu'on privât le défenseur du bénéfice

contesté, s'il avait fait ou fait faire une pièce fausse, ou s'il s'en était servi après en avoir connu la fausseté. Les articles 12 et 13 du titre du faux incident, de l'ordonnance du mois de juillet 1737, contiennent une disposition à peu près semblable à celle de l'ordonnance de 1670. Ils portaient qu'en matière bénéficiale, si la pièce maintenue fausse était rejetée, ou que le défendeur déclarât qu'il ne voulait pas se servir de la pièce arguée de faux, celui-ci serait déclaré déchû du bénéfice contentieux, s'il avait fait, ou fait faire la pièce fausse, ou s'il en avait connu la fausseté.

L'ecclésiastique qui disputait le bénéfice ne devait être pas moins déchû de son droit, selon Dumoulin, quand même la pièce, ou fausse, ou arguée de faux, eût été superflue, ou indifférente, parce que, pour être privé de tout droit au bénéfice, il suffisait qu'il fût convaincu du crime de faux commis dans une des pièces du procès, concernant le possessorie du bénéfice, ou les titres et capacités du bénéficié. *Regul. de public.* n. 352. Traité des Vacances de plein droit par Piales, part. 3, chap. 22, num. 9. Duperrai, de la Capacité, liv. 2, chap. 4, num. 29. Ce dernier auteur dit que le temps ne couvre point la fausseté, et que le décret de *pacificis possessoribus* ne peut mettre le possesseur à l'abri des recherches et de la perte du bénéfice, comme il a été jugé par arrêt. La raison est que le titre doit être véritable

son principe et dans sa substance, et que n'y en ayant point, n'y a point de couleur. Le poseur est en mauvaise foi, et la robe qui infecte le titre ne peut être purifiée par le temps. Ainsi est-il en tout pays catholique, à l'égard de toutes les vacances de droit opérées par le crime, pour cause d'indignité.

Par un édit du roi de 1680, les faussetés commises par des personnes publiques dans les fonctions de leurs charges, commissions, ou emplois, devaient être punies de mort. A l'égard des autres personnes, la peine est arbitraire, et avec raison, ce que le crime de faux est, ou moins grave, selon les circonstances prises de l'intention de celui qui l'a commis *ex de*, de la nature de l'acte auquel il a été commis *ex*, et du dommage qu'il a fait *ex damno*.

FAUX-SAUNIER. *Voyez* IM-

FAUX TÉMOIGNAGE. *Voyez* TÉMOIGNAGE.

FAVARONI, ou DE FAVARBUS (Augustin), autrefois nommé *Augustin de Rome*, de la famille de Favaroni, vint à Rome dans le quinzième siècle. Il y embrassa l'insigne d'Augustins, et en 1419 élu général de son Ordre, passa successivement sur le siège épiscopal de Césène en Romagne, et sur le siège épiscopal de Nazareth et dans le royaume de Sicile. Le prélat mourut l'an

1443, et laissa des commentaires sur l'Apocalypse, sur les Épîtres de saint Paul, sur le Maître des Sentences; *de peccato originali; de potestate Papæ; de sacramento divinitatis Jesu Christi et Ecclesiæ; de Christi capite, et ejus inclyto principatu; de caritate Christi erga electos, et de ejus infinito amore* etc. Ces trois derniers traités sont à l'Index des livres défendus. (Trithème et Bellarmin, de *Script. eccles.* Pamphile Elsius Ughel.)

FAVEUR, crédit, pouvoir que l'on a auprès de quelqu'un.

La faveur n'entre point dans le commerce ordinaire des hommes. C'est pourquoi on ne peut point la vendre, et ceux qui la vendent, pèchent, et sont tenus à la restitution. C'est ainsi que l'a déclaré la sacrée Faculté de théologie de Paris par son 89<sup>e</sup> article de doctrine conçu en ces termes : « Ceux qui abusent de la faveur et du crédit qu'ils ont auprès des grands, des magistrats, et d'autres, pour en tirer du profit, en procurant aux autres des dignités, des charges, des honneurs, des emplois, pèchent, et sont obligés à restitution. » *Qui gratia et autoritate qua possunt a quædam magnates, magistratus, aliosve, abutuntur ad quæstum, ut aliis dignitates, munia, honoris gradus, vel alia officia procurent, peccant, et restitutionis lege tenentur.* (Pontas, *Supplém.*, part. 1, au mot *RESTITUTION*, cas 2.)

FAVERNAY, *Fauverneium*,

abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît était située en Franche-Comté, sur la rivière de Lataine, à quatre lieues de Luxeuil, vers le couchant, au diocèse de Besançon. Ce fut d'abord une abbaye de filles, en la place desquelles An-séric, archevêque de Besançon, mit des moines l'an 1132. Elle a été régulière jusqu'en 1582, que le pape Grégoire XIII institua le premier abbé commendataire, sur la nomination du roi d'Espagne, en vertu d'indult. C'est dans l'église de cette abbaye que se fit en 1608 le fameux miracle d'une hostie consacrée, qui, dit-on, se conserva suspendue en l'air au milieu d'un incendie, et à la vue d'une affluence de peuple, pendant l'espace de deux jours entiers; ce qui donna lieu à l'archiduc Albert et à Isabelle d'Autriche, comte et comtesse de Bourgogne, de faire introduire la réforme de saint Vanne dans cette abbaye. (La Martinière, *Dictionnaire géog.*)

FAVIER (M. l'abbé), prédicateur du roi, et prieur de Saint-Vaubour. On trouve dans le recueil des pièces présentées à l'Académie Française en 1717, un panégyrique de saint Louis, prononcé en la chapelle du Louvre par Favier. On a encore de lui : nouvelle traduction de l'Abbrégé historique de Justin, avec deux cartes géographiques des pays dont parle cet auteur; ensemble un petit dictionnaire de ces mêmes pays suivant l'ancienne et la moderne géographie; dédiée à S. E. le cardinal

De Fleuri, in-12, 2 vol. (*Journal des Savans*, 1737, pag. 138 de la première édition.)

FAVIN (André), Parisien, et avocat au parlement de Paris dans le dix-septième siècle. On a de lui, 1° une Histoire du royaume de Navarre, in-fol, en 1612. 2° Un Traité des premiers offices de la couronne de France; en 1613, in-8°. 3° Le Théâtre d'honneur et de chevalerie, c'est-à-dire, l'Histoire des Ordres militaires, celle des armes et blazons, des joustes et tournois, etc., 2 vol. in-4°, 1620.

FAVRE (Antoine), en latin *Faber*, célèbre jurisconsulte, chevalier, baron de Pérogès et de Domessin, seigneur d'Aiguebelette, etc., conseiller d'État de son altesse royale Charles-Emmanuel, duc de Savoie, surnommé le Grand, chef de son conseil en ses provinces deçà les monts, premier président au sénat de Chambéry, gouverneur de Savoie et des provinces de Faucigny, Tarantaise, Chablays et pays adjacens, naquit à Bourg en Bresse le 4 octobre 1557, de parens distingués par leur noblesse et leur mérite. Il étudia le Droit à Turin, sous Jean-Antoine Manuce, et fut fait docteur à l'âge de vingt-deux ans. Etant depuis avocat au sénat de Chambéry, ses plaidoyers lui firent tant de réputation, que le duc de Savoie lui envoya des provisions de la charge de juge-mage, ou premier juge des provinces de Bresse, Buguey, Valromey et Gex. Il fut

ensuite sénateur de Chambéri, et premier président de ce sénat en 1610. La même année il fut fait gouverneur de Savoie, et de toutes les provinces decà les monts. Il mourut le 28 février, ou au commencement de mars de l'an 1624. Ses ouvrages sont, 1° *Conjecturarum juris civilis libri viginti*, que l'on trouve réunis dans l'édition de 1609, in-fol. Le but de l'auteur dans cet ouvrage est d'éclaircir plusieurs opinions obscures et nouvelles dans la jurisprudence, contraires même aux anciens interprètes du Droit. 2° *Rationalia in pandectarum viginti et octo priores libros*, à Genève, 1626, in-fol. quatre volumes. 3° *Jurisprudentiæ papianæ scientia*, à Lyon, 1656, in-fol. 4° *Codex fabrianus*, à Lyon, 1661, in-fol. Ce code est cité avec applaudissement dans tous les parlemens de France: il y en a eu plusieurs éditions. 5° *De erroribus pragmaticorum et interpretum juris*, à Lyon, 1658, 2 vol. in-fol. 6° *De variis nummiorum debitorum solutionibus, adversus Carolum Molinæum*. 7° Consultation pour le duché de Montferrat, à Lyon, 1617, in-4°. et une réplique à la réponse que le collège des juriconsultes de Mantoue y avait faite. 8° *De Religione tuenda in republica*. 9° *Les Gordians et Maximins*, ou *l'Ambition*, tragédie en vers français, in-8°, 1596. 10° Les Entretiens spirituels d'Antoine Favre, divisés en trois centuries de sonnets :

la première, de l'amour divin et de la pénitence ; la seconde, du très-Saint-Sacrement de l'autel ; la troisième, du saint Rosaire, avec une centurie de quatrains dédiés à madame Marguerite, princesse de Savoie, à Paris, 1602, in-8°. Le président Favre était moins recommandable encore par ses connaissances et sa capacité, que par sa piété sincère, son zèle ardent pour la religion, son tendre amour pour les pauvres et les affligés, et une humilité plus rare encore que son mérite supérieur. Il fut étroitement lié avec les personnes les plus distinguées de son temps; entre autres avec saint François de Sales, qui l'appelait son frère, et qui parle souvent de lui dans ses lettres. Il accompagna ce saint évêque lorsqu'il vint en France pour le mariage du prince de Piémont Victor Amédée, avec madame Christine de France. (*Voyez* l'éloge et le testament du président Favre, dans les vies des jurisconsultes de Taisand.)

FAVRE (Pierre - François), prêtre, né à Bretigny, canton de Fribourg en Suisse. Nous avons de lui : Lettres édifiantes et curieuses sur la visite apostolique de M. de La Beaume, évêque d'Halicarnasse à la Cochinchine, en l'année 1740, pour servir de continuation aux mémoires historiques du père Norbert, 1746, in-4°, et 1753, 3 vol. in-12. *Mémoire apologétique* pour François Favre, prêtre, 1747, in-12.

FAY (Polycarpe Du), récollet, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, a donné une exposition de la règle de Saint-François, et un panegyrique des martyrs du Japon. (Dupin, *Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, p. 1898.)

FAY (Pierre Du), né à Bruges en Flandre, se fit religieux de Saint-Dominique en 1603, étant âgé de dix-huit ans. Il fut envoyé en Espagne pour faire ses études; et, de retour en Flandre dès l'an 1610, il enseigna la théologie morale à Arras en 1613, et fut reçu docteur en théologie à Douai en 1618. Il fut ensuite professeur des cas de conscience dans le séminaire de Bruges, prieur du couvent des Dominicains de la même ville, et de celui de Bruxelles. Il mourut à Bruges au mois de janvier 1639, âgé de cinquante-quatre ans. On a de lui, 1° *De Poenitentia qua virtute qua sacramento disputationes theologicæ circa textum divi Thomæ....* à, q. 84 III P. ad 16 supplementi, à Douai, 1626, in-4°. 2° *De pretiosissimo sanguine Salvatoris nostri Jesu Christi, qui Brugis asservatur, tractatus theologicus et historicus*, à Bruges, 1633, in-4°. 3° *Discursus de perpetuitate approbationum Religiosorum ad excipiendas confessiones et prædicandum verbum Dei, ad perillustres et amplissimos DD. Consiliarios in concilio Status et privato regie Suae Majestatis à Religiosis Toletanæ diæceseos*; traduit de l'espagnol en

latin par Pierre Du Fay, et donné avec le traité suivant de sa façon, *Discursus circa jurisdictionem Regularium, qua manus obeunt prædicandi*; à Gand, 1636, in-4°, et à Cologne, sous le titre de *Clypeus ordinum mendicantium*; 1637, in-8°. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 505.)

FAY (Jan-Gaspard du), jésuite, a exercé le ministère de la prédication dans un grand nombre des principales villes du royaume, avec un concours et des succès peu communs, jusqu'en 1738, qu'il fit imprimer à Lyon des sermons pour le Carême, en 4 vol. in-12. Ces sermons sont dédiés à madame la duchesse du Maine. En 1742, on a encore imprimé à Lyon cinq nouveaux volumes des sermons de cet auteur, quatre pour l'Avent et un pour l'octave du Saint-Sacrement. L'Avent est dédié au roi Stanislas, l'octave à la reine de Pologne.

FAYDIT (Pierre), prêtre de Riom en Auvergne, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1662, et fut obligé d'en sortir en 1671, parce que, malgré la défense de ses supérieurs, il avait donné un ouvrage cartésien, intitulé : *de Mente humana juxta placita Neotericorum*. Il mourut à Riom en 1709, et laissa, 1° un sermon de saint Polycarpe qu'il avait prêché dans l'église de Saint-Jean-en-Grève de Paris, où il compare la conduite du pape Innocent XI envers la France, à celle du pape Anicet.

envers saint Polycarpe, et à celle du pape Victor envers les évêques asiatiques touchant la pâque. 2<sup>o</sup> Les preuves des faits avancés dans ce sermon, pour servir de réponse à un sermon imprimé à Liège sous ce titre : le Prédicateur régaliste de saint Polycarpe confondu. 3<sup>o</sup> Des Mémoires contre les Mémoires ecclésiastiques de Tillemont, ou des éclaircissemens sur la doctrine et sur l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles qui furent imprimés en 1695, in-8<sup>o</sup>, sous le titre de Maestrict, et qui ont été supprimés. 4<sup>o</sup> Un livre intitulé : Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote, ou fausses idées des scholastiques, sur les matières de la religion, t. 1 de la Trinité. Il prétend, dans cet ouvrage, que suivant le sentiment des anciens, il n'y a ni forme, ni propriété dans une personne divine qui ne soit dans l'autre ; qu'il n'y a point de relations réelles et intrinsèques, qui distinguent les personnes, et que l'unique principe de cette distinction est que l'une est engendrée, et que l'autre engendre ; deux sont produisantes, et l'autre est produite ; que l'essence engendre l'essence, et que l'on peut dire en un sens qu'il y a trois dieux. Le père Hugo, prémontré, ayant réfuté cet ouvrage, Faydit lui fit une réponse en 1704, dans laquelle il adoucit les expressions de son premier ouvrage, et déclare, à la face du ciel et de la terre, qu'il

n'a jamais cra ni soutenu qu'on pût dire en un sens qu'il y a trois dieux. Faydit a encore donné la vie de saint Amable, avec des éclaircissemens. La Télémacomanie, ou Critique du Télémaque de Fénelon. La Presbytéromachie, contre le père Mallebranche ; des Remarques sur Virgile, sur Homère, et sur le style poétique de l'Écriture-Sainte ; un recueil en vers latins et en prose française, à Paris, 1698, in-4<sup>o</sup>, sous ce titre : Tombeau de M. de Santeuil. Des vers latins sur quelques autres sujets. On attribue encore à Faydit les Moines empruntés ; mais cet ouvrage est de Haitze. Entre les ouvrages manuscrits de l'abbé Faydit, il y en a un qui a pour titre : Disputes théologiques entre un homme docte et un docteur de Sorbonne, sur l'ancienne discipline de l'Église, touchant le sacrement de pénitence, dédié à messieurs de Sorbonne. Blampignon, docteur de Sorbonne, et alors curé de Saint-Méry, ayant refusé d'approuver cet ouvrage, parce qu'il y crut apercevoir l'erreur des Novatiens, l'abbé Faydit écrivit plusieurs lettres à cette occasion qui sont aussi demeurées manuscrites. Cet auteur avait de la lecture et de l'érudition, mais peu de goût et de jugement ; il écrivait avec trop de liberté, et ne ménageait pas assez les personnes ; ce qui lui a attiré bien des disgrâces, ayant été mis à Saint-Lazare, et depuis relégué en son pays par ordre du roi. Il



fait souvent des réflexions pédautesques, et a bien des opinions singulières, capricieuses et bizarres. (Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, part. 6; et table de ces mêmes Auteurs, pag. 2748.)

FAYE (Charles), chanoine et archidiacre de l'Église de Paris, abbé de Saint-Furcien, conseiller au parlement de Paris, au commencement du dix-septième siècle, a écrit, Discours sur la nullité des bulles monitioriales contre Henri IV, dans les libertés de l'Église gallicane. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1451.)

FAZEL (Thomas), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né en 1498 à Sacca, ville de Sicile dans le diocèse de Palerme où il prit l'habit, se rendit bientôt habile dans toutes les sciences. Orateur, poète, philosophe, théologien, il prêcha avec autant d'applaudissement que de succès, pendant l'espace de cinquante ans, dans les principales villes de l'Italie et de la Sicile. Il fut deux fois provincial de sa province, et dix fois prieur de son couvent de Palerme. S'étant trouvé au Chapitre général de son Ordre, tenu à Rome en l'an 1558, il engagea plusieurs électeurs à donner au père Vincent Justiniani les suffrages qu'ils voulaient lui donner à lui-même pour le généralat. Il obtint de la famille des Médicis la fondation d'un couvent de son Ordre à Sacca, et mourut à Palerme le 8 avril 1570, étant pour lors

consulteur du Saint-Office. On a de lui, entre autres ouvrages, l'Histoire de Sicile, écrite en latin, et partagée en vingt livres, à Palerme, 1558, in-fol. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 213.)

FAZEL (Jérôme), frère du précédent, et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique comme lui, n'était pas non plus moins savant que lui. Il fut professeur en théologie, consulteur du Saint-Office, censeur des livres, et trois fois prieur du couvent de Palerme. Il vivait encore en 1588. On a de lui des sermons imprimés, et les manuscrits suivans : *Commentarii in psalm.*, dix ou douze vol. *In evangelium Marci*, quatre ou huit vol. in-4°. *In act. Apost.*, trois ou quatre vol. *De indulgentiis*, un vol. *De regno Christi*, ouvrage imparfait. Un volume de sermons. (Le père Échard, *ibid*, pag. 282.)

FEAGÉ, terme de coutumes, qui signifiait l'héritage qui se tenait en fief, et le contrat d'inféodation.

FEATLEI (Daniel), était d'une ancienne et bonne famille du comté de Lancastre en Angleterre. Il fut docteur d'Oxford; et ayant accompagné Thomas Edmond, envoyé ambassadeur en France par le roi Jacques I<sup>er</sup>, il y eut de fréquentes conférences sur la religion avec quelques docteurs de Sorbonne. Quelque temps après son retour en Angleterre, il fut fait chapelain de l'archevêque Abbot qui

lui fit avoir la prébende d'Ac-ton, près de Londres. Il mourut en 1645, âgé de soixante-cinq ans. Il a écrit : *Roma ruens*, contre l'Eglise catholique ; et *Dippers dipped*, contre les Anabaptistes. (Voyez sa Vie écrite par Jean Featlei, son neveu.)

**FEBIANUM**, ou **REBIANUM**, ville épiscopale de la Bizacène en Afrique (Not. n° 69). Saluste qui en était évêque, souscrit à la lettre des évêques de sa province dans le concile de Latran, sous le pape Martin.

**FÈBVRE** (N... Le), prévôt et théologal d'Arras, aumônier et prédicateur de la reine, mort sur la fin du dix-septième siècle, avait prêché dans les plus célèbres églises de Paris, et ailleurs. On a de lui des panégyriques, ou sermons pour toutes les fêtes de la sainte Vierge, imprimés à Paris en 1668, in-8°. Une octave du Saint-Sacrement avec divers sermons pour les principales fêtes de l'année, à Paris, 1669, in-8°. Des panégyriques et des sermons sur différents sujets, à Paris, *Edme Couterot*, 1687, in-8°. L'Eloge de Louis XIV prononcé en 1692 dans la paroisse royale de Saint-Germain-en-Laye, en présence de Leurs Majestés Britanniques. (*Dictionnaire des Prédic.*)

**FÉCAMP**, *Fiscamnum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans la ville du même nom, au pays de Caux en Normandie, à huit lieues du Havre, diocèse de Rouen. Ce ne fut d'abord qu'un monastère de filles, fondé

en 658 par un riche seigneur du pays, nommé Vaningue, et dont l'Eglise honore la mémoire le 9 janvier. Le roi Clotaire III contribua par ses libéralités à l'établissement de cette maison ; et sainte Hildemarque, dont on fait aussi la fête le 25 octobre, en fut la première abbesse. Cette abbaye ayant été ruinée par les Barbares l'an 841, Richard 1<sup>er</sup>, duc de Normandie, la fit rebâtir, la dota considérablement, et y établit une communauté de chanoines. L'église fut dédiée avec beaucoup de solennité à la sainte Trinité, le 15 juin 990. Quelque temps après, Richard II, fils du fondateur, n'étant pas content des chanoines qui desservaient cette église, les en chassa, et y fit venir des bénédictins de Saint-Benigne de Dijon, sous la conduite de l'abbé Guillaume, l'an 1001. Ce prince confirma toutes les donations qui avaient été faites jusqu'alors au monastère, il en augmenta même les biens, et le fit exempter de la juridiction de l'Ordinaire, ainsi que toutes les églises qui en dépendaient. Dès que les bénédictins furent en possession de l'abbaye de Fécamp, ils y firent régner une si grande régularité, que plusieurs personnes distinguées dans l'Eglise et dans l'Etat s'y retirèrent pour y finir leur vie dans les exercices monastiques. Le duc Richard y allait aussi souvent pour s'y édifier ; il se faisait un plaisir d'y servir les religieux à table, et ne voulait être

servi lui-même qu'après les autres, et à la dernière place. Cette abbaye appartenait à la congrégation de Saint-Maur, depuis l'an 1649, et c'était une des plus belles et des plus riches du royaume. Elle possédait dix baronies, dix hautes justices et dix sergenteries, et exerçait la juridiction comme épiscopale sur les dix paroisses de la ville, et sur vingt-six autres situées en divers diocèses. L'église passait pour la plus grande et la plus majestueuse du pays de Caux. On y voyait quantité de précieuses reliques, beaucoup d'argenterie, et plusieurs tombeaux des ducs de Normandie. La communauté fut toujours fort nombreuse, et elle entretenait une musique. (*Gallia christ.*, tom. 11, nouv. édit.)

FÉDÉRIC (François Gil de), de l'Ordre de Saint-Dominique, missionnaire apostolique dans le Tonquin, martyrisé pour la foi le 22 janvier 1745, était fils de dom Antoine Gil de Frédéric et de dona Agnès Sanz. Il naquit à Tortose, ville d'Espagne, dans la Catalogne, et fut baptisé dans l'église cathédrale le 14 décembre 1702. Il se consacra à Dieu dans notre couvent de Barcelonne, en commençant sa quinzième année; et il n'avait pas encore fini sa vingt-deuxième qu'il demanda, avec autant de ferveur que d'humilité, la permission d'aller prêcher la foi aux gentils dans les Indes orientales. Cette permission lui ayant été accordée en 1729, il partit avec

vingt-quatre de ses confrères, et arriva à Manille, capitale des Philippines avant la fin de novembre 1730. Il fut envoyé dans le Tonquin en 1735, et occupé d'abord à cultiver une quarantaine de chrétientés, ou églises fondées par nos religieux. Le bourg de Luc-Thuy, méritant des attentions particulières à cause du nombre et de la ferveur des habitants, le zélé missionnaire le choisit pour le lieu de sa résidence ordinaire, et ce fut là qu'un Bonze, appelé Thay-Tinh, se saisit de sa personne au moment qu'il descendait de l'autel où il venait d'offrir les saints mystères, le 3 août 1737, et le conduisit lié de cordes dans sa maison, d'où on le transféra à Checo, ou Kecio, capitale du Tonquin. Il y fut mis chargé de fers dans une affreuse prison, et accablé d'injures par les idolâtres toutes les fois qu'on le conduisit de la prison au sénat, pour y être interrogé, ou qu'on le ramena du sénat dans les prisons. On le condamna à être décapité pour avoir préché la religion chrétienne; mais l'exécution de la sentence ayant été différée plusieurs années, le captif de Jésus-Christ employa utilement ce long délai, soit pour fortifier les chrétiens qui le venaient chercher dans sa prison, soit pour instruire les infidèles qui avaient la liberté de lui parler. Enfin il consumma son glorieux martyre le 22 janvier de l'an 1745, avec le père Matthieu Lexiniana, autre dominicain espagnol. Tous

